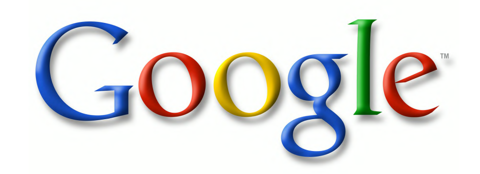
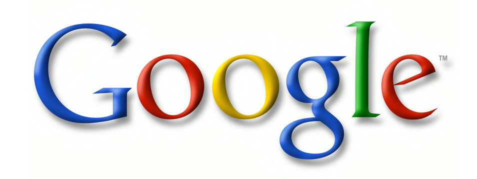
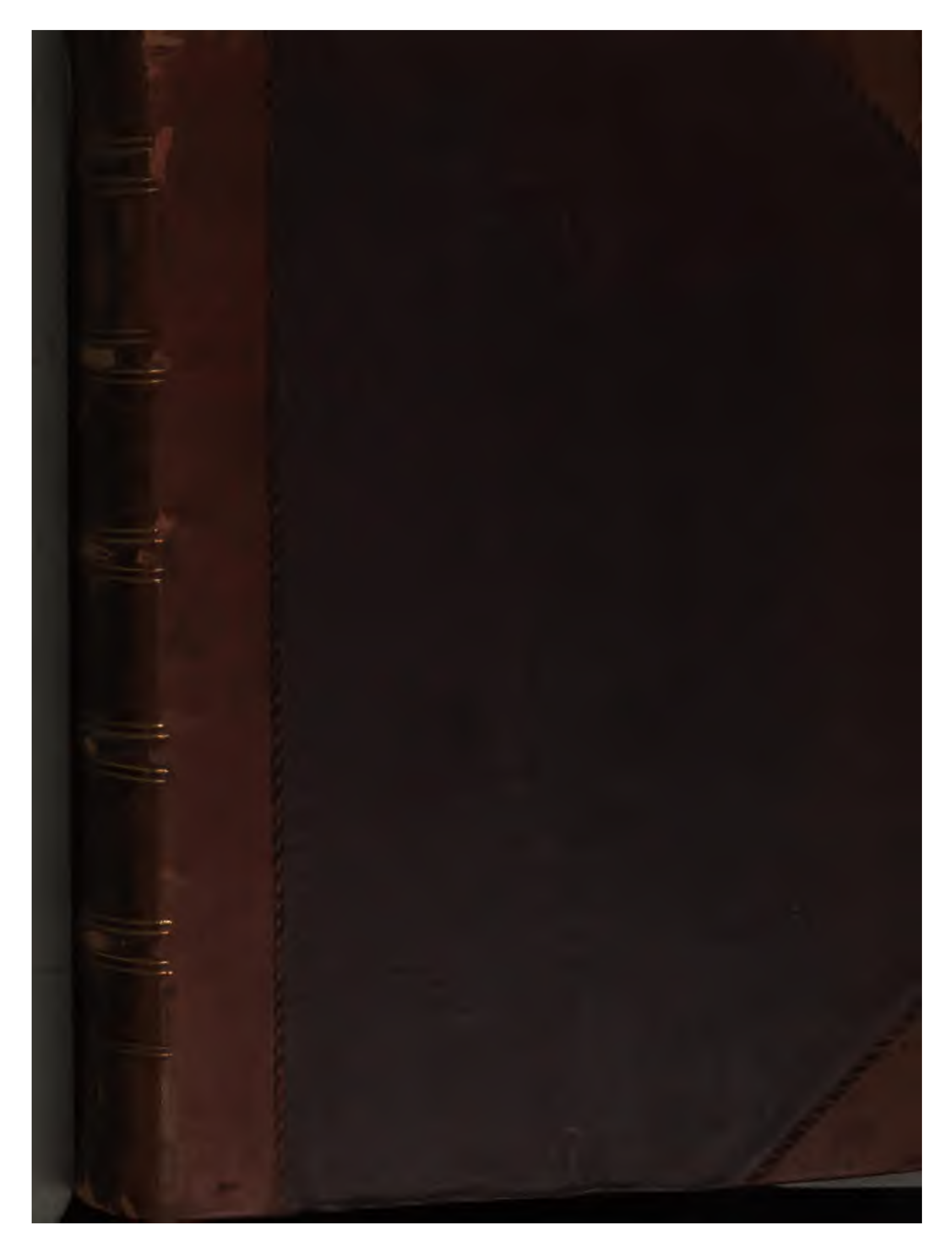







600040277Q





HISTOIRE

D'ESPAGNE

HISTOIRE

D'ESPAGNE



Le Petit sc.

SÉGOVIE

(Vue de l'Alcazar).

HISTOIRE
D'ESPAGNE

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY LAFON

TOME PREMIER

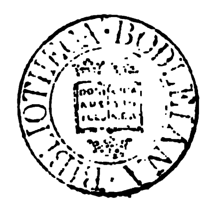


PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

MDCCCLXV



AVANT-PROPOS



E toutes les histoires modernes partant de l'ère romaine, la plus belle, la plus grande, la plus originale et la plus riche est sans contredit l'histoire d'Espagne. Sa beauté et sa grandeur s'expliquent par le génie particulier de la nation dont elle réfléchit la vie; mais on ne peut bien comprendre le cachet éclatant d'originalité qui la distingue qu'en se représentant la configuration du pays où se sont déroulées ses pages.

L'Espagne est une péninsule située à la limite occidentale de l'Europe. Le seul côté qui lui serve de communication avec le continent est lui-même barré par une vaste chaîne de montagnes qui n'a que deux ouvertures sur l'Eu-

rope. C'est par ces deux portes et par ses côtes que l'Espagne était en relation avec le reste du monde. Mais, outre la chaîne des Pyrénées qui la sépare du continent, elle est intérieurement coupée par d'autres chaînes, dirigées aussi de l'est à l'ouest, avec un peu plus d'inclinaison vers le sud, qui divisent ses diverses régions entre elles. Ces chaînes, d'où sortent des contre-forts puissants et nombreux qui courent dans un sens opposé et qui ont reçu comme elle le nom de *sierras*, forment des bassins sinueux où s'encaissent les eaux du pays. Elles dessinent le cours de l'Èbre, du Douro, du Tage, de la Guadiana, du Guadalquivir, qui courent tous dans la même direction transversale et se rendent à l'Océan, à l'exception du premier, qui se jette dans la Méditerranée.

Cette disposition des lieux a plus tard concouru à faire la division des États.

Une position continentale si isolée, une forme si montagneuse ne sont pas les plus favorables aux communications et au mouvement. On pénétrait difficilement d'Europe en Espagne : la grande muraille des Pyrénées en fermait l'accès. On ne passait point aisément d'une partie de l'Espagne dans l'autre; les chaînes intérieures s'y opposent. De là l'isolement et la frappante originalité de l'Espagne. Pour l'unir au reste du continent et pour lier ses provinces entre elles, il a fallu au dehors des invasions, au dedans la conquête. Ce pays était placé trop à l'écart pour être le grand chemin des peuples et le foyer des grandes idées. Aussi n'y est-il allé que les peuples et les idées qu'un irré-

sistible mouvement poussait jusqu'à cette extrémité de leur course ou de leur action [1].

Essaim de l'Inde occidentale ou de la vieille Égypte, la famille Escualdanac vient la première planter sa tente sur ce vieux sol. Suivie bientôt d'une famille de même origine, dont les enfants portent le nom de *Ceiltach* (hommes des forêts), elle s'allie à cette dernière et finit par couvrir le sol de ses innombrables rameaux. Après des siècles de cette vie primitive et dans un lointain que voilent encore les nuages de la fabuleuse antiquité, voici les marchands des villes blanches qui viennent voler l'or aux tribus naïves et le remportent en fuyant comme des ramiers sur les ailes de leurs vaisseaux. Chassés par un autre essaim sorti des roches africaines, les ramiers de Tyr disparaissent devant les vautours de Carthage, que vient saisir ensuite et enlever dans ses serres puissantes le grand aigle du Capitole. Mortellement atteint à son tour par la flèche barbare, l'aigle tombe des cieux, qu'il semblait couvrir de ses ailes, et la fumée des camps scythiques plane comme une ombre de mort sur cet infortuné pays.

Alors recommence la marche éternelle d'Orient en Occident. L'homme du Midi reparaît; il refoule l'homme du Nord, et le palmier déploie son éventail gracieux au pied des sierras et sur les rives des grands fleuves; les blancs minarets portent dans les airs l'étendard du Prophète, les mosquées découpent sur l'azur vif et cru du ciel leur dentelle de

1. Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, t. I, p. 4.

marbre, et les palais abritent et cachent dans leurs murs rouges toutes les merveilles et la féerie de l'Orient.

Tandis que les arts, les sciences et la littérature épanouissent magnifiquement à Cordoue, Séville, Grenade leurs immortelles fleurs, la race indigène, si vigoureuse de constitution qu'à force d'être battue sur l'enclume de l'invasion et de la conquête elle avait usé le marteau, descend des montagnes où elle s'était réfugiée au pied de la croix, et, baissant le front comme le taureau de ses cirques, fond sur les fils de Mahomet. Longue et terrible est cette lutte entre le croissant et la croix. Elle dure près de huit siècles. Pendant sept cent soixante-quinze ans, l'Espagne catholique s'affirme avec une constance inouïe, une incomparable vigueur. Elle avance lentement, il est vrai; mais, sans reculer d'un pas, elle avance toujours, jusqu'à ce que, des montagnes des Asturies, son refuge, elle ait atteint Grenade et échangé ses sombres cavernes contre les salles éblouissantes de l'Alhambra. Malheureusement l'idée qui avait fait sa force dans la lutte allait amener sa ruine après le combat. Ce catholicisme violent, farouche et implacable comme le tourmenteur du Saint-Office, qui avait aidé l'Espagne à vaincre en haine du Prophète, la regarda, quand l'étendard vert fut tombé, comme sa vassale et sa proie. D'accord avec l'absolutisme royal, il chargea son cou d'une lourde chaîne, dont l'inquisition tenait un bout et le roi despotique l'autre. Certes, jamais deux principes n'eurent le champ plus libre au monde que le catholicisme pur et le pouvoir monarchique sans frein. Les faits diront en cette

histoire comment ils se développèrent et quelle influence ils exercèrent ensemble ou séparément sur les destinées de l'Espagne.

Au temps où ils triomphaient tous deux par la défaite de l'islam, l'Espagne, jusqu'à ce moment recluse dans ses sierras, allait porter impétueusement son activité au dehors et s'élancer par delà les mers qui la baignent. Les Catalans, qui voyaient de Barcelone les îles Baléares, les avaient déjà conquises. Quand ils furent au bord de la Méditerranée, les Aragonais aperçurent l'Italie sur l'autre plage, et ils y coururent. Bientôt l'Océan fut couvert de voiles espagnoles, et ce cri retentit aux quatre points de l'horizon : Un monde nouveau est trouvé.

Le hasard de la naissance, car tous les bonheurs lui venaient alors à la fois à la noble patrie du Cid, jette sur son trône un grand homme. Sa puissance avec Charles-Quint prend des proportions colossales. C'est le géant Adamastor, un pied sur l'Èbre et l'autre sur le Rhin, et serrant dans ses bras robustes la Flandre, les Pays-Bas, l'Italie et le Nouveau-Monde. Puis, ce vaste empire, tout radieux d'abord de la gloire de Charles-Quint, s'ébranle avec Philippe II, chancelle et croule sous ses débiles successeurs.

Courbée sous la verge de fer du pouvoir clérical, qui épiait partout l'idée nouvelle pour la saisir et l'étouffer dans le feu, l'Espagne assista, sans pouvoir la prévenir, à cette grande chute. Une dynastie française remplace en vain celle d'Autriche, morte d'épuisement. Chaque règne vient ajouter un degré à la décadence de la monarchie espagnole.

Elle était si abaissée avant la révolution de 1789, qu'on ne la voyait plus d'Europe derrière ses montagnes. Le grand conquérant du XIXe siècle voulut la relever de sa forte main, mais il lui donnait pour appui une tige aussi faible que celle des derniers Bourbons, et qui ne put prendre racine dans ce sol semi-africain. La tentative de Napoléon ne servit qu'à réveiller l'Espagne endormie d'un sommeil de plomb depuis trois siècles, et alors éclata le plus magnifique mouvement qui ait jamais soulevé une nation. Lutte sacrée, car elle avait pour but l'indépendance de la patrie, et que la valeur, la fierté et la constance de l'Espagne ont rendue immortelle! Par bonheur, le sang français, qui à flots coula sur cette terre, ne fut pas répandu en vain. Il y fit germer, en la baignant, les idées nouvelles. Le présent et le passé s'étaient vus face à face. Le catholicisme monacal et la liberté de conscience avaient lutté corps à corps. Aussi, à force de se heurter sur les champs de bataille avec la France de 1789, la vieille Espagne, celle de l'inquisition et des rois *netos* (absolus), finit par s'éclairer à la lueur des baïonnettes. Le Prométhée moderne était cloué à peine par les Anglais au roc de Sainte-Hélène, que ceux qui l'avaient combattu à outrance pour les enfants de Carlos IV, aussitôt après la victoire, appelèrent la liberté. Les soldats, chose remarquable, sont les premiers à l'acclamer, et c'est sur leurs fusils que la ***nina de 1812*** (la constitution) est rebaptisée à Cadix aux chants de l'hymne de Riego. Et maintenant le signe fatal est écrit sur le front de la bête. L'absolutisme a beau mugir et frapper en aveugle; ni le

gibet, ni le garrotte, ni l'exil, ni les présides, ni les efforts désespérés de l'esprit d'autrefois, réfugié chez les paysans basques, n'arrêteront l'esprit moderne.

Voilà l'immense pêle-mêle d'hommes, tel est le grand courant d'événements que j'ai essayé de peindre dans ce livre. Une seule pensée me préoccupait depuis la jeunesse et scintillait sans cesse devant mes yeux comme l'étoile des mages. Écrire l'histoire de l'Europe méridionale, telle était ma haute et unique ambition. Après trente années de travail, il m'a été donné de réaliser ce vœu ardent dans la mesure de mes forces. La première période de ce laps de temps fut consacrée à l'*Histoire du Midi de la France*, la seconde à *Rome ancienne et moderne;* la troisième l'a été, à peu de chose près, à l'*Histoire d'Espagne*. En entrant dans ce vaste champ avec le courage et l'ardeur des belles années, j'étais résolu à chercher la vérité sans parti pris et sans passion; à la faire briller tout entière sans crainte, à rester immuablement, au mépris de toute considération humaine, du côté du droit, et à suivre toujours, comme les anciens pèlerins du chemin de Saint-Jacques, la voie lactée lumineuse du progrès et de la liberté. Le tiers d'un siècle s'est écoulé depuis le jour où je commençai ma tâche, et, à présent qu'elle est finie dans les limites de mon intelligence, je crois pouvoir dire, non sans quelque fierté, que, dans cette longue course de trente siècles à travers le passé des trois plus grands peuples du monde, je n'ai pas dévié un jour de la ligne que je me traçais au départ.

C'était la bonne, et le témoignage du temps a tardé peu

à le prouver. Quand j'écrivais l'histoire du midi de la France, l'Espagne était absolutiste. Comme j'allais aborder celle de Rome, elle devint constitutionnelle, et voici qu'elle ouvre tous ses pores au souffle de l'esprit nouveau.

Comment resterait-elle immobile encore, lorsque l'activité européenne bouillonne dans ce siècle comme la lave du Vésuve et l'inondera bientôt de ses flots brûlants? Le fer et le feu l'apportent déjà de France et vont la répandre d'un bout à l'autre de la Péninsule, en laissant sur le sol non plus une trace sanglante, mais un simple nuage de fumée. Car le mot de Louis XIV, qui ne fut qu'une jactance il y a cent soixante-cinq ans, est aujourd'hui une vérité, grâce aux chemins de fer. Il n'y a plus de Pyrénées : le rail-way les éventre, la vapeur y pousse fièrement ses locomotives, qui volent à travers les plaines, les sierras, les parameras, pour réveiller partout l'Espagne avec leurs cris stridents. Que cette noble nation, dont nous venons, avec tant de respect, de soins sévères et d'amour, d'étudier la vie depuis son berceau, secoue enfin, aux sifflements de la vapeur, sa longue léthargie! Puisse-t-elle reprendre le rang si haut qu'elle occupait parmi les peuples! Et puisse l'arbre de sa liberté grandir toujours aux brises africaines, comme ce laurier-rose de l'Alhambra, dont les fleurs se détachent si purpurines et si vives sur le ciel d'azur de Grenade!

ESPAGNE ANCIENNE

CHAPITRE PREMIER

PREMIERS PEUPLES.

Topographie de l'Espagne. — Charpente granitique du pays. — Les quatre versants. — Les cinq régions. — Peuplades primitives. — Basques. — L'Ibérie. — Les fils de Tubal. — Famille Escualdunac. — Émigrants de l'Inde. — Les Celto-Basques. — Tribus. — Les grands villages. — Les enfants des rochers. — Les Cantabres. — Les lions de l'Èbre. — Lusitans. — Vaccéens. — Sauvages des Baléares. — Mœurs et usages des tribus. — Habitations. — Costume. — L'*Almaria*. — Luxe barbare. — Alimentation. — Les glands doux. — Fêtes et mariages. — Travail et énergie des femmes. — L'ouvrière de Karmoléon. — Valeur des premiers peuples. — Leur amour de la guerre. — Leurs armes. — Leur mépris de la mort. — Funérailles des braves. — Les vautours sacrés. — Dieux et culte des Celto-Basques. — Bel, Isis, Astarté. — Les danses nocturnes. — Le travail du fer. — Éruption métallurgique. — L'or blanc. — Navigation. — Premiers bateaux. — Gouvernement patriarcal des tribus. — Usages antiques.



'Espagne est la tête de l'Europe : tête de granit que les siècles effleurent mais n'entament pas. On dirait que dans les convulsions titaniques qui soulevèrent montagnes et volcans, elle jaillit des flots pour séparer deux mers et leur servir de borne et de barrière. Adossée à l'est à la chaîne des Pyrénées dont l'un des bouts plonge dans l'Océan à l'embouchure de la Bidassoa, tandis que l'autre va se perdre dans la Méditerranée au cap de Cerbères, la Péninsule que les anciens comparaient à un cuir de bœuf séchant au soleil, forme, y compris le Portugal, un plateau de dix-huit mille deux cent quatre-vingt-seize lieues carrées.

Sur cet espace immense, de trois côtés baigné par les deux mers, se déroulent sept groupes de montagnes qui constituent la charpente rocheuse du pays et le divisent en quatre versants principaux tournés, le Cantabrique vers le nord, l'Ibérique vers l'est, le Lusitanique vers l'ouest et le Bétique vers le sud. La première chaîne du prolongement des Pyrénées pousse ses rameaux jusqu'en Galice, en Portugal, en Catalogne, en Aragon et en Navarre. La seconde, commençant au delà de Saragosse à l'imposant amas de la sierra de Oca et de celle de Moncayo, descend, en se ramifiant à droite et à gauche, vers la Méditerranée et s'arrête au cap Saint-Antoine. La troisième ondule et serpente au centre de l'Espagne depuis la cordilière de Somo-Sierra jusqu'à celle d'Estrella. Les monts de Tolède et la sierra de Guadalupe forment le noyau de la quatrième chaîne : la montagne Noire, sierra Morena, courant du nord-est au sud-ouest des contreforts d'Alcarraz et de Segura à l'embouchure du Guadiana, les roches volcaniques des Algarves et la chaîne d'Andalousie caractérisée par la cordilière des Neiges, sierra Nevada, et les sommets gigantesques des Alpuxaras complètent les sept groupes de montagnes de l'Ibérie.

Entre ces chaînes principales qui, s'embranchant pour la plupart et se croisant dans tous les sens, entrecoupent, hachent et accidentent le sol d'une façon si âpre et si tranchée, s'étendent des muelas et des parameras ou plateaux stériles élevés de seize cents mètres et des bassins arrosés par six grands fleuves, l'Ebre, le Minho, le Duero, le Tage, le Guadiana et le Guadalquivir. Il résulte de cette constitution physique tourmentée à l'excès de si brusques oppositions dans la nature du sol et du climat, que les géographes ont divisé l'Espagne en cinq régions dont chacune offre un aspect particulier, un caractère propre et des productions différentes.

La région centrale, par exemple, composée des plateaux de la vieille et de la nouvelle Castille, rappelle, avec ses plaines immenses, nues et brûlées, les steppes de l'Asie Mineure : des forêts de chênes s'y rencontrent de temps en temps; la vigne y vient çà et là; mais le pommier ne peut y croître et l'olivier n'y vit que sur la lisière du sud. Dans la région Bétique, au contraire, qui se déploie des pentes méridionales de la sierra Morena jusqu'à l'Océan et à la Méditerranée sous les feux d'un soleil aussi ardent que celui de la Sicile,

on voit se succéder par étages, comme sur les gradins d'une vaste serre, le bananier, le palmier nain et le cactus au bord de la mer, le câprier aux longs filaments et aux bouquets rouges sur les roches, puis une forêt embaumée de thyms, de myrtes, d'orangers, de citronniers et de lauriers-roses; plus haut, la vigne et tous les végétaux d'Europe; plus haut encore, une verdoyante ceinture de pins, et enfin les plantes alpines ouvrant leurs fleurs sur les dernières cimes de la sierra Nevada.

Non moins favorisée et non moins riche, la région orientale égale l'Archipel par sa fertilité et la douceur du climat. Là croissent l'olivier, le lentisque, le caroubier, le mûrier, le grenadier; la vigne y donne d'excellents raisins, et des basses plaines jusqu'aux sommets des Pyrénées la terre se couvre de moissons, de fleurs et de verdure.

Dans la région montagneuse du Duero, qui comprend la Galice et l'Asturie, reparaissent les chênes; le châtaignier abonde sur ces pics calcaires; mais l'olivier ne résiste au froid des montagnes que sur les bords du Duero. Il en est à peu près de même dans la région cantabrique : coupée par une multitude de vallées qui se dirigent tantôt de l'est à l'ouest, tantôt du sud au nord, enfermée dans l'inextricable réseau des monts Pyrénéens, elle a des champs fertiles, des forêts, de gras pâturages; mais le prunier y remplace la vigne, et les fleurs des pics granitiques, l'oranger et le laurier-rose [1].

Tel est, vu à vol d'oiseau, le pays dont nous allons faire l'histoire. En remontant les siècles aussi avant que peut aller le souvenir de l'homme, c'est l'Ausk qu'on trouve sur ce sol; les Ausks, Eusks, Vasks ou Basques, car tous ces noms sortent du même radical, furent certainement les premiers habitants de la Péninsule. L'erreur d'un géographe les a fait disparaître derrière les Ibères; mais la science moderne, plus éclairée et guidée par un sens critique plus droit, doit leur restituer leur nom et leur antique individualité.

Le pseudonyme historique qui a égaré tous les écrivains depuis vingt-trois siècles fut créé par les Grecs. Cinq cents ans avant notre ère, le voyageur Scylax dit dans son Périple ou voyage de circumna-

1. Link, *Geographische Ephemeriden*, t. VII. — D. Bern. Espinos y Garcia. *Allante espagnol*. — J. Bowles, *Introducion á la Historia natural y á la Géographia fisica de España*. — Bory Saint-Vincent, *Guide du Voyageur en Espagne*.

vigation autour des trois continents, que les Ibères avaient été les premiers habitants de l'Europe. Scylax, comme il est facile de s'en convaincre pour peu qu'on entende la langue des Basques vivants, notait en grec les réponses des naturels. Il demanda le nom de l'Èbre, le seul grand fleuve du pays qu'il ait vu peut-être, et on lui répondit *Ib-erro*, le fleuve écumant. Il appela en conséquence les peuples établis sur ses bords *Ibères*, et puis, par extension, le pays lui-même *Iberias*, dont les Romains firent *Iberia* et leurs successeurs Ibérie [1].

Scylax, ainsi que le remarque soigneusement Gronovius après Polybe et Charax le Bysantin, a donc imposé pour la première fois ce nom à la côte méridionale de la Péninsule, que le monde ancien ne connaissait sous aucune dénomination générale et dont chaque zone devait s'appeler, selon l'usage des peuples primitifs, comme la tribu qui en avait pris possession [2].

On devine dès lors la confusion produite par cette appellation étrangère et arbitraire. Là où il n'y a jamais eu que des Basques, l'histoire, trompée par le mot nouveau de Scylax, n'a vu que des Ibères, et le plus grand effort de la science, depuis trois siècles, s'est usé à démontrer la parenté de deux peuples qui n'en ont jamais formé qu'un et unique.

Ce fait important établi, et le lecteur prévenu que, toutes les fois que, pour la clarté du récit, nous nous servirons du mot Ibère, ce mot signifie ancien Basque, remontons à travers le brouillard des temps au berceau de cette nation.

Ici encore il faut chasser une nuée de fantômes, postérité fabuleuse de Noé placée par les annalistes d'un certain temps au seuil de toutes les histoires. N'ayant heureusement aucun corps, ces chimères s'effacent dès qu'on en approche, et il suffit d'un souffle pour

1. Un fait bien remarquable, c'est que les Phéniciens appelaient *Ibri* les indigènes au delà des fleuves.

En basque, *Ibay-Erri* veut dire pays du fleuve, et *Ib Erria*, habitation, contrée du fleuve. N'est-ce point la véritable étymologie ?

2. Polybe est aussi affirmatif que possible sur ce point, et il résulte de son texte qu'on n'appelait, d'après Scylax, Ibérie que la côte méditerranéenne jusqu'au détroit. La région qui s'étend le long de notre mer jusqu'aux colonnes d'Hercule est nommée, dit-il, Ibérie ; celle qui longe la mer étrangère, et qui est bien plus vaste, n'a point encore de nom, car elle est connue depuis peu. Καλεῖται δὲ τὸ μεν παρά τὴν καθ' ἡμᾶς παρῆκον ἕως Ἡρακλείων στηλῶν Ἰϐηρία. (Polybe, liv. III, cap. XXXVII.)

faire évaporer et rendre au néant les ombres de Tubal et de Tarsis, petits-fils du patriarche, et celles de ces nombreux Tarsites et Tubalites auxquels le grave Ferreras donne des ailes pour venir en Espagne.

Tout porte à croire que la famille escualdunac ou basque apparut la première sur ce sol et qu'elle y vint des contrées asiatiques : seulement, il faut l'avouer, la route qu'elle tint n'a jamais été bien connue. Tous ceux qui ont essayé de raconter les migrations des peuples s'accordent à lui tracer un itinéraire de convention à travers le nord de l'Europe ; mais si l'on réfléchit que les pays qu'elle aurait été forcée de traverser, inhabités alors, coupés par des fleuves plus abondants et presque partout hérissés de forêts, étaient aussi impraticables que la barrière des Pyrénées infranchissable, il semble impossible qu'elle ait pris cette voie. Celle d'Afrique, au contraire, paraît plus naturelle, soit que la colonie basque appartînt à l'Inde occidentale, soit qu'elle ne fût qu'un essaim de la vieille Egypte. Les nouveaux venus avaient le chemin plus facile, car si le détroit de Gibraltar existait à cette époque, il ne pouvait arrêter des émigrants, puisque des centaines d'années plus tard sa largeur était d'un mille à peine [1].

A cette première famille de race indoue, assyrienne ou égyptienne s'était jointe, dans ces temps ténébreux où ne luit l'éclair d'aucune date, une autre famille de même origine dont les enfants s'appelaient Celtes. Ce nom, imposé aussi par les Grecs, ne signifiait pas, comme les partisans des origines germaniques le croient encore de nos jours, les *hommes des forêts*, mais ceux de l'Occident. Qu'ils soient arrivés dans la Péninsule en franchissant les Pyrénées, c'est ce que la raison ne saurait admettre, la Germanie et la Gaule n'étant certainement point habitables à l'époque lointaine où les hommes de l'occident indien parurent en Europe.

Voilà les deux grandes familles qui, réunies dans la suite par la parenté, le voisinage ou la volonté des historiens, ont constitué la nation celto-basque ou celti-bère. Une multitude de rameaux poussèrent ensuite sur cette souche primitive et couvrirent le sol. Noter les

1. Scylax, *Périple* V. — Avieni, *Ora marit.* — Lopez de Ayala, *Historia de Gibraltar*, t. Ier.

noms de toutes ces peuplades serait recommencer sans fruit la stérile nomenclature de Ptolémée et de Polybe; bornons-nous donc à signaler les principaux essaims sortis de la ruche celto-basque.

L'histoire en compte dix-neuf : les Turdetans, les Astures, les Cantabres, les Callaïques, les Lusitans[1], les Celto-Basques, les Ausks ou Vaccéens, les Oretans, les Carpetans, les Bastetans, les Contestans, les Edetans, les Ilecarvons, les Cosetans, les Laletans, les Indigètes, les Auscitans, les Ilergètes et les sauvages des îles Baléares. De ces dix-neuf tribus, les cinq premières habitant la côte occidentale, peuvent être regardées comme celtiques, et les dix dernières comme basques. Quinze peuplades étaient tributaires des Callaïques; neuf des Astures; sept des Cantabres et quatre des Celto-Basques.

Déterminons en peu de mots leur situation respective et l'étendue de leurs établissements d'après les lignes de démarcation tracées par les anciens : les Turdetans occupaient la Bétique qui fut la côte maritime comprise entre l'Anas (Guadiana) et la sierra de Ronda. Tout ce pays n'offrait qu'une superficie de deux mille stades qui égalent cinquante-sept de nos lieues. Les Turdetans y avaient bâti au bord de la mer ou sur les fleuves plus de deux cents cités ou grands villages, parmi lesquels on distinguait Spaleni, sur le Bétis, que les étrangers rebelles à l'aspiration basque prononcèrent Hispalis; Castulo ou Caozulo, l'habitation de la colline[2]; Asta, celle du rocher; Egua, celle des chevaux; Tartessas, celle des hommes forts, et Munda, la cité principale.

Tout ce pays était célèbre par sa fertilité. Sans parler des bords et des îlôts du Bétis, cultivés avec un soin extrême, et de ses bosquets de citronniers et d'orangers, ni des mines d'argent d'Ilipa sur les premiers gradins de la montagne Noire, les moissons, les

1 Je ne serais pas surpris que ce mot résultât d'une mauvaise transcription grecque, d'un λ, par exemple, mis à la place d'un A non barré. Rétablissez l'alpha, et vous avez *Ausitans*. Ces erreurs graphiques ne sont pas rares. Dans le fragment du CXI[e] livre de Tite-Live, trouvé au Vatican, on lit *ad Rusciniam se convertat*, pour *Luscinlam*. Même en acceptant au reste l'expression, que je crois altérée, on voit qu'elle désigne une tribu basque, ainsi que le prouve l'existence, de l'autre côté des Pyrénées, des *Elusates*, habitans d'Elusa (Eause), colonie lusitane évidemment, et de pure origine basque.

2. Velasquez, *Ensayo sobre los Alfabetos de las letras desconocidas*. — D. Juan de Erro y Aspiroz, *Lengua primitiva de España*.

riches pâturages de l'Anas, ni les productions naturelles de la Turdètanie, telles que le vin, l'huile, la poix, le vermillon, la graine d'écarlate (kermès) et les étoffes de laine noire provenant de ces béliers qu'on vendait un talent (5,300 francs) auraient suffi pour enrichir ses habitants.

Les Turdetans, comme tous les peuples celto-basques, étaient régis par une constitution démocratique et tenaient leurs assemblées sous le chêne d'Asta (la ville du rocher). La côte de l'Océan, sur une longueur de quarante et une lieues, et la plus grande partie de l'ancien royaume de Léon et de la Vieille-Castille, en deçà et au delà du prolongement des Pyrénées, composaient le territoire des Astures. Ces enfants des rochers étaient établis, ainsi que leurs descendants modernes, dans les ravins que forment les nombreux rameaux de la chaîne pyrénéenne. Ces branches ou sierras se rapprochent tellement, que les gorges qui les séparent, profondes, âpres et sombres, suffisent quelquefois à peine au lit des torrents roulant furieux du sommet des pics couverts sans cesse de neige ou de nuages.

Participant de la nature énergique et rude du sol, les Astures, chasseurs et guerriers, n'avaient d'autre pain que le gland des chênes, d'autres mets que le gibier percé par leurs flèches, et d'autres vêtements que la peau du chamois ou de l'ours. Terribles dans le combat, ils n'y marchaient qu'après s'être peint le visage avec du vermillon et de l'ocre, et quand leur longue barbe et leurs cheveux dressés et liés sur le front inspiraient l'effroi.

Leurs grands villages s'appelaient Astorga et Lancia, et les peuplades tributaires ou confédérées de leur groupe, les Sigures, les Cavarres, les Ego bards et les Jordans.

Après les enfants des rochers on trouvait les Basques, proprement dits aussi Vasks ou Vaccéens, et les Basques pasteurs ou Cantabres[1]. Ces deux tribus se partagèrent la contrée assise au pied des montagnes Nava-Erria[2], et le pays des grandes plaines[3]. Leurs villes étaient Pompelon, Illimbelza, la bourgade noire; Ituriça, le lieu plein de fontaines; Celsea, la plaine unie, et Salduba, la ville fortifiée qui devait devenir Saragosse.

1. De *gant-aber*, auprès des troupeaux.
2. Navarre.
3. L'Areba, l'Aragon.

Les Cantabres offraient ce trait de ressemblance avec les Kabyles actuels, qu'habitant un pays où le fer sort de la terre, ils étaient les forgerons et les armuriers de l'Espagne. Ils fabriquaient des épées renommées pour la bonté de leur trempe et s'en servaient avec un courage qui, par leurs ennemis eux-mêmes, les fit comparer à des lions [1].

De hautes montagnes, derniers anneaux de la chaîne des Pyrénées, isolent la Galice : elles s'abaissent en descendant vers l'Océan et dessinant un vaste amphithéâtre qui se termine par une foule de caps taillés à pic dont l'Ortegal et le Finistère sont les points culminants. Découpée par ces promontoires et fendue par les rivières qui, des deux terrasses supérieures, c'est-à-dire des cols d'Amares à ceux du Paraño et aux caps, versent à la mer, la côte sur une étendue de cent lieues, offre cent dix-neuf ports ou criques. Là vivaient les Callaïques, peuple qui, par position, devait être et fut en effet pêcheur et marin.

Au delà du Duero et à partir de ce fleuve jusqu'au Guadiana s'étendait, couvrant aux deux tiers l'extrémité occidentale de la Péninsule, la nation de ces Lusitans que Strabon nous montre se frottant d'huile deux fois par jour, à la lacédémonienne, et ne prenant qu'un repas composé de chair de bouc, après le bain à l'eau froide ou chauffée avec des cailloux rougis. Ceux-ci avaient pour voisins, sur la lisière du versant ibérique, les Carpetans, qui limitaient de ce côté les Celto-Basques, divisés en quatre tribus et établis depuis une époque inconnue selon nous, depuis le sixième siècle avant Jésus-Christ selon les partisans de l'émigration gauloise, sur les plateaux de l'intérieur entre l'Idubeda, l'Orospeda ou monts de Toledo, et les sierras de Gredos et de Estrella. Trois cents cités ou grands villages disparus sous l'herbe, et dont six seulement, Carabis, Condabora, Potea, Valeponga, Urbiaca et Valeria,

1. Cantaber in bello dicitur esse leo.
Cantaber ante omnes, hiemisque, æstûsque, famisque
Invictus, palmamque ex omni ferre labore
Nec vitam sine marte pati.....
(*Silius Italicus*, lib. III.)

Strabon, Apulée, Diodore de Sicile et Catulle leur attribuent l'usage singulier de se laver les dents avec de l'urine; mais cette imputation ne s'accorde guère avec les récits d'Artémidore et de Diodore de Sicile lui-même, qui nous représentent les Basques comme aimant avant tout la propreté.

ont laissé des traces, s'élevaient, au rapport de Tite-Live, sur les plateaux celto-basques.

A l'ouest, ces tribus mixtes touchaient les Vaccéens, peuple de race basque pure, comme le démontre leur nom[1]; au sud, les Oretans, groupés autour de Cretom, dont les ruines se voient encore sur le bord de Xabalon, et les Bastetans, montagnards de l'Orospéda. La côte méditerranéenne, après le détroit, était occupée par les Contestans, les Edetans; les Ilecarvons, placés à l'embouchure de l'Ebre; les Cosetans; les Jacetans, fondateurs de Barcelone; les enfants d'Indiga; les Auscitans, autre tribu de race basque pure répandue sur le penchant des Pyrénées; et enfin les Ilergètes, séparés de ces derniers par la Sègre ou fleuve Sicoris.

Quant aux habitants des îles Baléares, appelées les deux plus grandes Gymnésiennes, îles des frondeurs, et la troisième Pithyuse, des pins qui l'ombrageaient, ils vivaient à l'état sauvage dans les bois et dans les cavernes, et ne se rattachaient, par leurs mœurs, qu'aux Troglodytes d'Egypte.

Telle est la position attribuée par l'histoire sur le sol de la Péninsule aux principales tribus de l'ancien peuple. Celles qui s'étaient détachées successivement pour se transplanter ailleurs, sont aussi nombreuses que les rameaux de l'olivier. Sans perdre temps à les compter, puisque nous les retrouverons l'une après l'autre sur cette noble terre qu'elles ont baignée de leur sang, hâtons-nous d'étudier leurs mœurs et leurs usages avant l'arrivée des étrangers.

Tous les traits épars dans Strabon, Posidonius, Diodore de Sicile et Isidore nous les montrent sous le même jour et offrant, malgré leur isolement, le même ensemble d'instincts et de coutumes. Elles avaient d'abord adopté pour leurs habitations un ordre de construction uniforme et remarquable par son caractère simple, à la fois, et solide. Les murs étaient généralement de briques séchées au soleil, ou de terre battue et mélangée avec de petites pierres : pour en égaliser la surface, les indigènes y appliquaient à l'intérieur des

1. C'était une peuplade nombreuse et puissante. Strabon la qualifie de *nobiles gentes*; Ptolémée lui donne vingt villes, outre celle de Lovia ou Luia, que M. Boudard (*Numismatique ibérienne*, p. 256), lisant, d'après son système, la légende d'une médaille publiée par M. de Lorichs, appelle Ohalio Koen.

planches appelées hormazos [1]; ils les couvraient ensuite avec des bardeaux d'un bois dur. Le costume ordinaire des hommes consistait dans une saie de laine noire à capuchon [2]; ils portaient tous les cheveux très-longs, mais quelques peuplades seulement gardaient la barbe. Plus recherchées dans leur parure, car la coquetterie devance la civilisation, les femmes avaient des vêtements tissus et ornés de fleurs et de dessins de diverses couleurs. Si les mères et les filles des Astures se contentaient de l'*almaxia*, tunique de lin blanc à grands plis, celles des Turdetans et des tribus côtières ornaient leur cou de colliers d'acier, agrandissaient artificiellement leur front en épilant les tempes et y relevaient leurs cheveux en forme de pyramide que surmontait un voile noir.

Même en ce temps, du reste, la mode variait selon les pays, car Artémidore nous apprend que la coiffure des femmes cantabres consistait dans des croissants de fer soudés à leur collier et se recourbant au-dessus des cheveux. Elles regardaient comme un grand luxe de parure le voile jeté sur ces croissants qui ombrageait leur front. D'autres portaient un tympanon ou turban large et plat qui leur embrassait la tête en la serrant jusqu'aux oreilles, puis se renversait et s'élargissait graduellement [3].

La nourriture de ces peuples était des plus frugales, surtout dans les montagnes, où on ne l'empruntait qu'aux chênes. L'arconoque aux branches fécondes [4] et le chêne commun leur fournissaient en abondance des glands doux comme des noisettes. Ils les recueillaient deux fois par an, les faisaient sécher au soleil et les broyaient ensuite pour en conserver la farine. Dans l'intérieur ou sur les côtes, ils vivaient surtout du produit de la chasse ou de la pêche. La multitude de sangliers, de lapins et de taureaux sauvages qui remplissaient les bois suffisait amplement l'hiver à l'alimentation des indigènes; et quand ils avaient récolté assez d'orge ou de mil pour faire la bouillie nationale, assez de grains ou de pommes pour brasser leur bière ou leur cidre, assez de miel pour remplir les

1. De *horma*, mot basque qui signifie mât, et non *formacei*, donnant la forme au moyen des planches, ainsi que l'a cru Pline, par erreur (lib. xxxv, cap. 48).

2. Le burnous des Berbers.

3. Cette coiffure est encore en usage dans le Midi.

4. *Quercus suber*.

corbeilles des femmes, tous leurs besoins se trouvaient satisfaits.

Alors avaient lieu les fêtes et les mariages. Quand les chasseurs s'étaient bien repus de venaison ou de chair de bouc, que les jeunes guerriers avaient bu le zyt ou le cidre dans le crâne des ennemis, et que le mage aux cheveux blancs murmurait les derniers vers de l'hymne des astres ou le refrain mystérieux de Lélo assassiné par les Zarac, on voyait s'ouvrir tout à coup les portes des cabanes, et ces filles de la jeune race, qui joignaient à la vigueur du Celte, leur père, la beauté de leur mère basque, s'avançaient, vêtues de l'almaxia brodée de fleurs, et offraient timidement la coupe d'eau à ceux qu'elles choisissaient pour époux.

Leur condition, du reste, était celle que l'état sauvage fait partout à la femme. Oublieux de leur faiblesse, l'homme leur abandonnait la partie la plus rude de la tâche qu'impose la vie en commun, et notamment le labourage et la culture de la terre. Elles conduisaient la charrue, soignaient les oliviers et les vignes, et se livraient aux plus durs travaux avec une énergie dont le trait suivant peut seul donner l'idée.

Une femme de la montagne Ligorra travaillait à la journée dans le champ de Karmoléon. Prise tout à coup des douleurs de l'enfantement, elle passe derrière une haie et, après s'être délivrée, se remet aussitôt à l'ouvrage pour ne pas perdre son salaire. Le maître du champ, voyant qu'elle travaillait avec peine et semblait souffrir, l'interrogea et, touché de pitié, la renvoya en lui payant sa journée. Elle se hâta d'aller reprendre son enfant, le lava dans une petite fontaine et, l'emmaillotant comme elle put dans quelques haillons, le porta sain et sauf chez elle.

S'il reculait, par mépris peut-être, devant le travail, l'homme, en revanche, déployait une ardeur, un courage et une force extraordinaires dans les exercices du corps et les luttes de la guerre. Les joûtes et les combats de taureaux étaient les amusements favoris des indigènes, et rien n'égalait leur amour des batailles que leur froide intrépidité et leur dédain de l'ennemi et de la mort. Ils avaient pour armes offensives deux dards, l'épée courte à deux tranchants ou recourbée en forme de faux, le bident, croissant à deux pointes, et la lance; pour armes défensives, une cotte de lin piqué, le petit bouclier de bois (cetra) recouvert d'une plaque de bronze, les abarcas ou

grèves, et le casque de cuivre à trois aigrettes ou tissu de nerfs.

Maintenant, l'absence de tout frein social, les rivalités de position ou d'origine, la cupidité ou la violence de leurs passions constituaient les tribus en état permanent d'hostilité. Guerroyant soit entre elles ou contre les peuplades qui occupaient l'autre versant de la montagne, elles vivaient pour ainsi dire les armes à la main. Les Ibères, disent les historiens de Rome, égalent en force les bêtes féroces dont ils ont la cruauté et la fureur aveugle. On a vu, chez les Cantabres, des mères tuer leurs enfants plutôt que de les laisser tomber dans les mains de l'ennemi; un enfant saisir une épée et massacrer, sur un signe de son père, ses parents et ses frères enchaînés; une femme égorger tous ceux qui étaient pris avec elle; un captif se précipiter dans les flammes d'un bûcher pour échapper à la lubricité de soldats ivres.

Rien ne troublait du reste et ne pouvait faire fléchir le grand cœur du Cantabre : on avait vu des prisonniers qui, mis en croix, entonnaient jusqu'à la mort leur chant de guerre; on n'en vit jamais aucun qui voulût survivre à son ami ou au chef auquel il s'était dévoué. Ainsi s'explique leur calme en marchant au combat et dans la célébration des funérailles, qui étaient moins des cérémonies lugubres que des fêtes guerrières [1].

La pompe la plus éclatante honorait chez eux la mémoire des braves tombés au premier rang. Paré d'habits magnifiques, le mort était exposé aux regards de son peuple, puis on le brûlait sur un grand bûcher; les sages de la tribu racontaient ses hauts faits et proclamaient ses louanges; les plus habiles cavaliers célébraient des jeux militaires; ensuite on descendait ses restes dans les chambres souterraines avec ses armes, sa bride et des écuelles de cuivre, ou bien le bras robuste de ses guerriers amoncelait des quartiers de rocs pélasgiques sur ses os calcinés [2].

Dans d'autres tribus de sang basque pur, chez les Vaccéens et les Oretans, par exemple, on abandonnait, au contraire, au vau-

1. Athénée, liv. VI, p. 240. — Cæsar, liv. III, c. 22. — Strabon, liv. III. — Florez, liv. IV, c. 12. — Justin, liv. XLIV, c. 2. — Diodore de Sicile, liv. IV, c. 20.

2. *Gazeta de Lisboa*, 1790, n° 2. — Richard Twiss, *Travels trough Portugal and Spain.*

tour, oiseau sacré aux yeux du peuple, les cadavres des braves [1].

Les croyances religieuses et le culte des Basques et des Celto-Basques attestaient d'une manière évidente leur origine indo-égyptienne. Les grands dieux étaient ceux de Babylone et de Memphis, Bel, Isis et Astarté. Ils adoraient en même temps des divinités inférieures appelées Barack, Eiduor, Lugove, Caulex, Suton, Viak, Elman, Necys, Helin, Noby, dont les attributs ne nous sont pas connus aussi clairement que ceux des trois dieux supérieurs.

L'un symbolisait en effet le soleil, l'autre la lune, le dernier le principe vital [2]. De ces trois mythes, purement égyptiens, étaient sortis, comme les bourgeons du lotus, les rites les plus poétiques de la religion des indigènes. Indépendamment de ces fêtes du solstice d'été établies pour célébrer, par des feux de joie, le triomphe du dieu de la lumière, et de ces obélisques de granit, symbole du feu, qu'on parait de fleurs à certaines époques de l'année, il est tel monument, tel usage resté dans la mémoire obstinée du peuple qui peint encore ce culte des grands astres avec les vives et fraîches couleurs de cette époque primitive.

Ainsi, quand brillait l'hilargnia, ou lumière périodique de la lune, on s'assemblait pour danser en rond en son honneur; et, si la coutume encore usitée en Catalogne est un fidèle souvenir des temps anciens, les Basques morts comme leurs fils vivants animaient ce jeu en cherchant à poser le pied en mesure sur l'ombre mobile des danseurs [3]. D'autre part, Isis signifiant cette fois la nature renaissante, était figurée au printemps par la reine de mai. Une jeune fille, qu'on nommait Maïa, et qui avait été choisie parmi les plus

1. Tellure ut perhibent, is mos antiquus hibera :
Exanima obscœnus consumit corpora vultur.
(*Silius Italicus*, lib. XIII, v. 471.)

Th. Reinesius, *De deo Endovellico*. — Florez, *España sagrada*, t. IX. — Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistaer*. — Lastanosa, *Museo de las Medallas desconocidas*, n[os] 50, 57. — Velasquez, *Ensayo*. — Resende, *Antiquit. lusitan.*, liv. III. — Jos. Cornide, *Memorias de la real Academia de la Historia;* Madrid, t. III. — Humboldt; mais il a emprunté tous les noms qu'il cite dans son *Essai sur la langue basque à Velasquez*, p. 99 de l'ouvrage déjà cité.

2. Astarté ou Vénus, en hébreu *Aschtoreth*, qui, pour marque de sa royauté, avait sur la tête celle d'un taureau, selon Sanchoniaton.

3. On appelle encore cette danse *bayle de los Titanos*. — Masdeu, *España antigua*, t. I[er], p. 7. — Depping, *Histoire d'Espagne*, t. I[er], p. 135.

belles, s'asseyait au milieu des fleurs, sur un trône élevé, et recevait, pendant trente jours, entourée de ses compagnes, l'hommage des passants. Il était encore un dieu mystérieux, le dieu sans nom, que tous les indigènes, sans distinction de sexe, honoraient par des danses nocturnes sur le seuil de leur porte pendant la pleine lune.

Chez ce peuple chasseur, pêcheur et surtout guerrier, l'intelligence et l'industrie n'avaient pu prendre un grand essor. Strabon assure cependant que les Turdétans cultivaient les lettres et possédaient des livres d'histoire très-anciens, des poëmes et des lois écrites en vers depuis six mille ans, ce qui les rattacherait de très-près à la civilisation égyptienne. Quant à l'industrie, elle avait suivi pas à pas, chez eux comme partout, la marche de la civilisation. La chasse étant leur occupation favorite et la guerre leur plus forte passion, ils avaient dû s'appliquer d'abord au travail du fer, dans lequel ils excellaient, soit pour la trempe, soit pour la fabrication des armes, qu'ils durcissaient, en outre, en les laissant quelque temps dans la terre. Ils savaient tailler l'albâtre, *piedra de luz*, de façon à lui donner la transparence du verre, sculpter la pierre et battre les métaux. Les mines, qu'ils exploitaient avec beaucoup d'habileté, étaient d'une telle richesse qu'elles pouvaient justifier les fables recueillies par Aristote et Diodore de Sicile.

D'après ces auteurs des vieux siècles, en effet, la terre s'étant jadis liquéfiée par suite de l'embrasement des forêts, avait vomi sur sa surface les masses d'argent et d'or enfouies dans son sein.

Ainsi s'expliquait aux yeux des anciens l'abondance des gîtes métallurgiques de la Péninsule, abondance créée par la main de la fortune elle-même et qui arrachait à Posidonius ce cri d'enthousiasme :

« On pourrait, en voyant ces lieux, les nommer un trésor inépuisable de la nature, car ce n'est pas seulement à sa superficie que la terre étale les métaux : elle en recèle dans ses entrailles une si grande quantité, qu'on doit regarder ces régions souterraines, non comme le séjour du dieu des enfers, mais comme celui du dieu des richesses [1]. »

1. Θησαυρους εἶναι φύσεως ἀεναους ἢ ταμιεῖον ἡγεμονίας ἀ έκλείπτον.

Pour compléter cette opulence inutile alors aux hommes, les grands fleuves charriaient l'or et jetaient l'argent sur leurs rives sous forme de poussière. On appelait cette poussière or blanc, et les femmes cantabres, après l'avoir recueillie avec des râteaux, la tamisaient au moyen de claies posées sur des corbeilles.

Les moins avancées, sous le rapport industriel, semblent avoir été les tribus maritimes : les Lusitans et les Astures se confiaient à l'Océan sur des embarcations d'osier recouvertes de peaux; d'autres peuplades employaient un genre de bateaux non moins primitifs et qui mérite une description particulière.

Les peaux des plus grands animaux étaient cousues en forme d'outres, remplies de chaume ou gonflées d'air comme des vessies; on en liait deux ou plusieurs ensemble, et on y attachait ensuite des planches, des boucliers de frêne ou simplement de longues perches sur lesquelles était étendu un lit de branches d'arbres. C'est avec ce radeau fragile que le Basque franchissait les torrents, passait les fleuves et côtoyait la Méditerranée.

Le gouvernement d'un tel peuple devait être patriarcal : chaque tribu se gouvernait comme une famille et obéissait à des lois très-justes, si nous en jugeons par les seules qui soient connues.

Chez les indigènes de la Péninsule le mari apportait la dot; la femme héritait de ses parents à la charge d'établir ses frères. On lapidait les criminels, et les parricides étaient précipités du haut d'un rocher, hors du pays, pour que leur sang ne souillât point le territoire de la tribu. Peu attachés à la vie, qu'ils abrégeaient souvent par le poison dans une partie de plaisir, les Celto-Basques se contentaient, quand ils avaient des malades, de les exposer sur les chemins pour que chaque passant leur donnât des consultations et leur indiquât un remède [1].

Ajoutons, comme trait caractéristique et commun à chaque tribu, qu'ils aimaient avec passion les chevaux, les jeux militaires, les combats de taureaux et les courses, et nous aurons une idée aussi exacte que possible de l'état social et moral des habitants du pays où, pendant neuf mois, fleurissent les roses avant l'arrivée des marchands.

1. Strabon, liv. III.

CHAPITRE II

PEUPLES MARCHANDS.

Les Reines de la Mer. — Phéniciens. — *Gaulois* cananéens. — Le commerce primitif. — Pays de Tarchich. — Les pigeons d'Isaïe. — Joie de la fille de Canaan. — Fondation de Gadir. — Colonies phéniciennes. — Légendes grecques. — Hercule. — Les fils de Chrysaor. — Relations des marchands avec les indigènes. — Premiers germes de civilisation. — Défrichements. — Routes. — Plantation de l'olivier et de la vigne. — Mines. — Mœurs des colonisateurs. — Les gâteaux à l'huile. — Le vin de palmier. — Vase de Trigueros. — Devins Kesamim. — Le feu et l'eau. — Organisation politique des colonies. — Émigrants phocéens. — La Rose. — La ville du Marché. — Colonie méditerranéenne. — L'essaim de la ruche de Tyr. — Carthaginois. — Périple d'Himilcon. — Monopole du commerce au profit de Carthage. — La république des marchands et celle des soldats. — Hamilcar Barca. — Conquête de l'Espagne. — Indortès. — Hasdrubal. — La nouvelle Carthage. — Hannibal. — Patriotisme d'Elmantica. — Les alliés de Rome. — Siége de Sagonte. — Politique du Capitole. — Héroïsme des Sagontins.



ANS les lointains les plus vagues de l'antiquité, on voit toujours blanchir deux villes, Tyr et Sidon. Au temps d'Homère et des prophètes, Tyr était la reine des mers. Ses murs plongeaient au cœur des flots, et les Phéniciens, ses fils, la rendaient parfaite en beauté : ils avaient bâti le flanc de ses navires avec les sapins de Scénir, coupé les cèdres du Liban pour faire les mâts, fendu les chênes de Bascan pour façonner les rames, et rapporté leurs bancs d'ivoire des îles de Kittim. Le lin d'Egypte formait le tissu des voiles de Tyr. Les fils de Sidon et d'Arvah étaient ses matelots, les anciens de Guébal, ses esclaves, et ceux de Perse, ses soldats; elle avait accaparé le commerce du monde : Tubal et Javan lui vendaient de l'airain et des hommes; les peuples de Togarma des chevaux; les enfants de Dedan l'ivoire et l'ébène; les Syriens l'écarlate, le corail et l'escarboucle; Juda et le pays d'Israël le miel, l'huile et le baume;

les marchands de Saba et de Rahma les parfums, l'or et les pierres précieuses.

C'est de cette ville opulente et glorieuse entre toutes que, douze ou quinze siècles avant notre ère, des navigateurs longeant la côte d'Afrique descendirent le détroit de Gibraltar et en tombant dans l'Océan découvrirent l'Espagne. La plage où abordèrent leurs vaisseaux appartenait aux tribus turdetanes dont le plus grand village s'appelait Tartessus. Selon la coutume des marchands d'alors, les Phéniciens laissèrent tomber la grosse pierre, qui servait d'ancre, et allumèrent des feux sur le rivage pour attirer les naturels. Ceux-ci étant accourus, on s'entendit probablement par signes, et voici le mode de commerce qui s'établit entre eux et les nouveaux venus.

Ceux-ci débarquaient sur le sable les toiles peintes, les colliers de métal ou de verre, les étoffes de mince valeur mais aux couleurs voyantes qui chargeaient chaque gaulos ou navire aux flancs arrondis. Ils remontaient ensuite sur leurs ponts et faisaient des signaux. Les Turdetans, accourant aussitôt avec des pépites ou de la poudre d'or ou des lames d'argent cassées en morceaux, les mettaient auprès des marchandises et regagnaient vite les bois. Les Phéniciens allaient examiner l'or et l'argent des indigènes, et si la quantité apportée leur paraissait trop faible, ils n'y touchaient pas et retournaient à bord. Ceux du pays reparaissaient au bout de quelque temps et augmentaient la somme jusqu'à ce que les étrangers fussent satisfaits. Il y avait tant de bonne foi de part et d'autre dans cet échange, que les naturels ne touchaient à aucune marchandise avant que les Cananéens n'eussent emporté l'or.

Celui que les premiers navigateurs trouvèrent en Turdetanie par eux nommée Tarchich (de Tartessus), mille ans avant que Scylax n'appelât l'autre côte Ibérie, les éblouit. Le minerai d'argent brillait aussi partout à découvert et il suffisait de gratter la terre pour le découvrir en abondance. Les tribus natives, qui n'y attachaient aucun prix, s'en servaient pour fabriquer les ustensiles de la vie domestique. Mais ceux qu'Isaïe compare à des pigeons revolant vers leurs tours et emportant sur leurs ailes l'or des pays lointains leur en apprirent la valeur. Ils se jetèrent sur ce métal avec une telle avidité qu'ils en surchargèrent leurs navires, le substituèrent où ils

en eurent le pouvoir, à l'airain et au fer et jusqu'aux grosses pierres avec lesquelles ils ancraient les vaisseaux[1].

On juge de la sensation que dut produire à leur retour à Tyr le bruit de cette découverte. La fille de Canaan tressaillit de cupidité et de joie, la soif de ces trésors connus brûla ses lèvres, et les voiles de ses navires rapides comme des nuages portèrent une colonie aux montagnes d'argent. La fortune guida ces émigrants. A peu de distance de la côte de Tarchich, et au delà des rochers du détroit, ils rencontrèrent deux îles dont la première, très-rapprochée du continent, avait à peu près quatre lieues de circonférence. C'est là qu'ils s'établirent à l'extrémité du monde ancien et dans la plus petite de ces îles appelée Erythia et consacrée à Junon. S'y trouvant bientôt à l'étroit, ils passèrent sur la plus grande et y fondèrent, sous le nom de Gadir (la cité entourée de pieux), le plus célèbre de leurs comptoirs et le seul qui ait résisté aux flots de trente siècles. Une ceinture d'établissements secondaires, se rattachant tous au premier, fut jetée ensuite sur les rivages des deux mers. De Gadir jusqu'aux Baléares, on vit s'élever ainsi successivement Malacha, la ville aux salaisons, Corteba, celle des pressoirs, Onuba, celle de l'embouchure, Nébrissa, la cité de Venus, Ebora, l'entrepôt des blés, Carteia la royale, Baria, la colonie des frontières, Jammona, Magina et Bachurim ou l'occidentale, l'habitation nouvelle et la fructueuse cité des Iles[2].

Outre ces établissements principaux, les Phéniciens avaient fondé à l'embouchure de tous les fleuves, au confluent de toutes les rivières et sur chaque point important des deux côtes, plus de deux cents comptoirs, foyers d'industrie et de commerce qui devaient devenir bientôt des phares lumineux de civilisation.

A l'époque où les enfants de Tyr faisaient ces choses, l'histoire, livrée corps et âme à la fiction, ne connaissait pas encore la vérité; nous ne savons donc le gros de ces événements que par les Grecs,

1. Ταρτησσος σπιφανης, πολις, χρυσω τε και χαλλὸν φερουσα πλέωνα. (Hérodote et Marcien d'Héraclée.)

2. De *malach*, saler; de *corteba*, en syriaque, pressoir; de son surnom de *Histuria*, aux bouches du fleuve; de *Naeprissa*, au confluent des eaux; du chaldéen *ibura*, abondance de grains; de *Melek-Cartha*, ville fondée par le roi; de *baria*, frontière; des mots phéniciens *jamma*, ouest; *magon*, habitation; *bachurim*, en grec βοκχυρις, précoce en fruits. — Josèphe, *Antiquités*, liv. VII, ch. IX, proverbes 30. — Silius Italicus, liv. III. — Philon de Biblos, d'après Sanchoniaton, dans Eusèbe, iv. I. - Martial, liv. VII, épigr. 27.

les plus grands menteurs de l'antiquité, et qui, dans leur rage mythologique, ont dénaturé tous les faits et rempli le monde de fables. Voici celle que leur inspira l'établissement phénicien :

Le dixième des travaux d'Hercule fut imposé au demi-dieu par Eurysthée, qui l'envoya en Ibérie chercher les bœufs de Geryon. Le héros, prévoyant les difficultés de la tâche, équipe une flotte et réunit un nombre suffisant de troupes pour cette expédition. Il n'était alors bruit par toute la terre que des richesses et de la puissance de Chrysaor[1], qui régnait sur la Péninsule et avait trois fils célèbres par leur vigueur et leurs exploits. Hercule partit des ports de Crète ; mais, avant de livrer ses voiles au vent, il mérita les honneurs extraordinaires que lui rendirent les insulaires en purgeant l'île des serpents et des bêtes féroces qui l'infestaient. Débarqué d'abord en Afrique, qu'il rendit propre à la culture de la vigne et de l'olivier, après avoir exterminé les lions et les tigres, il descendit en Ibérie et attaqua les fils de Chrysaor. Ceux-ci l'attendaient avec trois armées : il les vainquit en combat singulier, et conquit le pays et les bœufs. C'est dans cette expédition que, se voyant arrivé aux limites de l'univers, il fit ériger, comme monument de ses victoires, les colonnes qui portent son nom[2].

Sous le voile de cette allégorie, qui symbolise à la manière des peuples enfants les expéditions phéniciennes, il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour reconnaître dans l'Hercule, allant à Tarchich faire la guerre aux fils du riche Chrysaor, le Melcarth ou chef tyrien que suivaient les colons quand, nouveaux argonautes, ils marchèrent à la conquête de l'or de la Bétique. Cette fiction expliquée, hâtons-nous de revenir sur le terrain des faits.

Une fois établis, les Phéniciens, que tout nous représente comme des marchands pacifiques, ennemis des moyens violents et ne songeant qu'à leur commerce, nouèrent des relations amicales avec les indigènes et s'allièrent si étroitement aux tribus turdétanes, qu'il résulta de ce mélange un peuple de métis qu'on appela Bastules[3]. Les Bastules couvraient la plage méridionale de la Turdétanie, d'où

1. De χρυσεος, d'or.
2. Καταλαβὼν τοῦς χρῦσάορος υἱους τρὶσὶ δυνάμεσι μεγαλαις,
Χατεσρα τοπε δευχοντας. (Diodore de Sicile, liv. I.)
3. Du basque *basturia*, peuplade de basse terre.

ils rayonnèrent plus tard avec leurs pères par l'exploitation des mines et par le trafic sur tous les points de la Péninsule. La nature elle-même, au reste, semblait avoir préparé ce pays pour les navigateurs de Tyr.

Toute la lisière intérieure de la côte, du cap Sacré aux colonnes d'Hercule, forme une vaste plaine coupée par des sillons et des ravins de plusieurs stades de longueur. A marée haute, ces excavations sont inondées et l'on y peut naviguer comme sur les fleuves, parce que la mer ayant franchi la barre ne trouve plus d'obstacle et se répand de toutes parts à mesure qu'elle monte avec la rapidité d'un torrent. Les lagunes de la plage se remplissent donc d'autant plus vite que les vagues de l'Océan, retardées dans leur course par les rochers et le détroit de Gibraltar, refluent naturellement sur les points où les coupures du terrain leur livrent passage. Trop habiles pour négliger cette heureuse disposition, les Phéniciens transformèrent ces lagunes en autant de canaux, où devaient s'élancer à pleines voiles les petits navires qui portaient à la proue une tête de cheval ou peut-être même leurs nefs aux larges flancs.

Quoique l'unique but des Phéniciens fût de rançonner les peuples qu'ils découvraient et dont ils cachaient soigneusement l'existence pour s'en réserver l'exploitation, tout porte à croire qu'ils jetèrent sur ce sol vierge les premiers germes de civilisation. Par leurs conseils ou leurs exemples, les tribus errantes finirent probablement par se grouper autour de leur bourg. Peu à peu elles apprirent des étrangers à mieux construire leurs cabanes de terre battue, à les enceindre d'une haie ou d'un mur de pierres sèches, à s'approprier des parcelles du champ commun; à substituer à ce sentiment d'insouciance en présence de l'avenir et de confiance impassible dans le hasard qui fait le fond du caractère de tous les peuples primitifs, l'esprit de calcul, d'égoïsme et d'intérêt, auquel le mauvais levain des sociétés vieillies donne une expansion si fatale.

Aussi, comme tous leurs présents étaient intéressés, les Phéniciens s'occupèrent sans doute beaucoup mieux de l'amélioration morale des Basques et des Celto-Basques, que des défrichements qui devaient attirer les tribus éparses autour de leurs comptoirs, ce qui n'empêcha pas ce plan, malgré son cachet d'égoïsme, de porter le premier coup à la barbarie.

En se frayant, en effet, avec la hache, des routes dans ces forêts vierges, les trafiquants de Tyr durent mettre en rapport des tribus qui, bien que voisines, communiquaient peut-être pour la première fois. Le mouvement de surprise passé et la répulsion involontaire qu'inspire l'étranger dissipée à un contact de tous les jours, les habitants de la côte d'abord, puis ceux de l'intérieur et des montagnes, se laissèrent aller à l'imitation des mœurs tyriennes.

Les fils de Canaan leur avaient appris à mouler les briques et à les sécher au soleil; ils les dressèrent ensuite à la culture de l'arbre de Minerve. Bientôt la Bétique entière fut ombragée d'oliviers, l'huile coula aussi abondamment qu'en Grèce, sous les pressoirs de Cordoue[1]. Les taureaux sauvages, soumis au joug, commencèrent à tracer des sillons réguliers dans la plaine. Des colons âpres au gain forcèrent l'esclave et le mercenaire à fouiller, la sueur au front, ces mines si riches de plomb, de cuivre, d'argent et d'or que recelaient les monts Marianos, et pour la première fois probablement des malheureux, excités par le fouet, ramassèrent les paillettes d'or roulées si abondamment par la Bétique et le Tage.

De cette époque de colonisation date certainement l'importation sur le sol cantabrique des mœurs, des usages et des dieux phéniciens. Sobres, comme tous les peuples marchands, les colons de Tyr vivaient de bouillie, de gâteaux cuits sous la cendre et de figues ou de raisins secs : le seul luxe de leurs festins consistait dans des pains pétris avec l'huile et arrosés de shakar ou liqueur de palmier. Ils mêlaient au vin des herbes odoriférantes, le rafraîchissaient dans la neige des sierras en souvenir de celles du Liban et, malgré leur sobriété, en buvaient parfois avec excès, si nous en croyons le témoignage aussi curieux qu'irrécusable du vase de Trigueros[2].

1. Quæ Tritonide fertiles athenas,
Unctis Bœticæ provocas trapetis. (Stace.)
Uncto Cordoba latior Venafro. (Martial, lib. XII, epigr. 64.)

2. L'inscription de ce vase en basque ancien est ainsi conçue :
Erme atze ermeac,
Arch goti duen dicherbat.
Erme atze ermeac,
Arch goti duen dicherbat,
Erme atze ermeac.
Pour les marchands étrangers,
C'est une coupe trop petite.

Non moins laborieuses que les femmes indigènes, les filles de la Phénicie filaient la laine, le coton et le lin, tissaient les étoffes, les brodaient et les teignaient en hyacinthe, en écarlate et en pourpre. Leurs enfants lavés en naissant étaient ensuite enveloppés de langes et mis sur les genoux de l'aïeul qui leur donnait un nom. Ils n'avaient point d'autres nourrices que leurs mères. Peu avancés en médecine, les Tyriens abandonnaient leurs malades à la nature ou, ce qui était plus dangereux, à l'empirisme des devins, les amim. Quand l'état du malade ne laissait plus d'espoir, on se hâtait de lui couper les cheveux; puis le corps était lavé avec de l'eau chaude, embaumé et exposé quelque temps avant l'inhumation; parents et amis montraient la douleur la plus violente et la plus bruyante aux funérailles; les hommes poussaient des cris lamentables, les femmes se meurtrissaient en hurlant et pleurant le visage et le sein, et la cérémonie se terminait par une offrande funèbre de vin et de mets placés sur le tombeau[1].

Sous les noms de Bel et d'Astarté, les Phéniciens adoraient aussi le feu et l'eau, ces deux symboles éternels de la naissance et de la vie du monde. Leurs législateurs religieux n'ayant eu en vue que la glorification des merveilles et des phénomènes de l'univers, et l'hommage de l'homme au pouvoir inconnu qui l'a fait, il en résulta que le culte chez eux fut aussi simple que le dogme.

Une étroite enceinte fermée par une haie ou un mur de pierres sèches, un bloc de granit où brûlait sans cesse le feu, image du soleil, une arche traînée par des taureaux, des colonnes consacrées aux éléments, voilà leurs autels et leurs temples; leurs fêtes gardaient le même caractère de poésie et de simplicité. Après la moisson les kedeschim, prêtres consécrateurs, dressaient une gerbe au milieu du champ, et tous en faisaient le tour en pleurant sur les douleurs de notre mère commune, la terre. Une course avec des

Pour les marchands étrangers,
C'est une coupe trop petite,
Pour les marchands étrangers.

Don Juan de Erro y Aspiroz, *Lengua primitiva de España y explicacion de sus ma antiguos monumentos y inscripcions y medallas.* — Miguel Perez Quintero, *Betica vendicada.*

1. L'abbé Mignot, *Mémoires sur le commerce et les établissements des Phéniciens.* — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. LXII, p. 61.

ceps chargés de grappes, des rameaux et des torches de bois de pin, célébrait les vendanges. Les sacrificateurs (karbanim) immolaient des cailles à Hercule, des anguilles saupoudrées de farine et des chiens que le couteau sacré coupait en deux. Les Grecs parlent d'enfants égorgés en l'honneur de Kronôs, dans les calamités publiques, de jeunes filles oubliant un jour leur pudeur sous la tente (Suchoth benoth) pour la conserver ensuite intacte tout leur vie; mais ces accusations émanant d'ennemis ne méritent peut-être pas une foi entière. Ce qui semble plus certain, c'est la confiance qu'ils témoignaient aux *kesamim*, devins, et aux *khaber khober*, charmeurs de serpents, qui prétendaient lire l'avenir dans les astres, le vol des oiseaux, les ondulations des reptiles, et entendre la voix du sort dans les vibrations sonores d'un vase d'airain.

Il nous reste peu de lumière sur le gouvernement adopté par les Phéniciens et sur les rapports politiques des colonies avec la métropole. Tout ce qu'on peut conjecturer d'après les demi-mots échappés aux auteurs anciens, c'est que ce gouvernement avait une forme démocratique et fédérative. On ne saurait douter, dit Heeren, que les villes phéniciennes n'eussent chacune leur constitution et ne fussent sous ce rapport indépendantes l'une de l'autre, car c'est ainsi qu'elles se montrent à toutes les époques de l'histoire où elles figurent isolément[1].

Cette constitution fondée, à ce qu'il semble, sur la royauté n'était pourtant pas despotique, mais limitée dans le sens républicain. Il était impossible, en effet, que des villes de commerce qui ne peuvent prospérer qu'au soleil de la liberté politique, fussent soumises au pouvoir absolu. Un grand commerce maritime exige un esprit de spéculation, une activité et une constance qui ne s'accordent point avec la forme despotique [2]. Ajoutons que chez tous les peuples enrichis par le trafic, l'âme est plus fière, l'indépendance de l'individu plus réelle, et plus impérieux le besoin de participer aux affaires publiques; d'où l'on est en droit de conclure que le pouvoir

1. Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Vœlker der alten Welt*, t. II, ch. I, p. 21.

2. Todas estas colonias fenicias componian con Gadir ó Cadix un cuerpo de ciudades mercantiles como oy las ciudades anseaticas. (D. Pedro Rodriguez de Campomanes, *Antiguedad maritima de la republica de Cartago*, p. 27.)

fut partagé dans les colonies phéniciennes entre le chef ou roi, la caste sacerdotale nombreuse et très-puissante et les marchands.

Mais ce pouvoir essentiellement municipal ne dépassait pas l'enceinte de chaque colonie et ne s'exerçait que dans l'étroite sphère de l'administration urbaine, car pacifiques et négociants, les Phéniciens n'avaient qu'un mobile, le gain, et qu'un seul but d'activité, le commerce. Il est vrai que sur ce terrain ils étaient sans rivaux. Maîtres absolus de la mer depuis une longue suite de siècles, ils avaient eu le temps de perfectionner l'art nautique et de découvrir des pays inconnus au reste du monde. Leurs voiles innombrables se déployaient sur l'océan Indien comme sur l'Atlantique, et la carène des gaulos au gros ventre sillonnait à la fois les flots qui baignent la Grande-Bretagne et ceux qui battent les côtes de Ceylan.

C'est à l'époque de leur fortune commerciale et de leur splendeur que les trouvèrent, six cents ans après leur établissement et neuf siècles avant notre ère, les navigateurs grecs. Partis de l'île de Rhodes, ceux-ci touchèrent au hasard, et après une traversée grandement aventureuse pour le temps, les côtes de la Catalogne. Ils y fondèrent une ville qu'ils appelèrent, comme la mère-patrie, la Rose[1]. Les murs de cette colonie nouvelle blanchissaient à peine au bord de la Méditerranée, qu'il arriva de nouveaux voyageurs de la Phocide; mais ils se contentèrent d'explorer le pays et ne s'y établirent qu'au bout de quatre siècles et après la fondation de Marseille.

Leur premier pied-à-terre fut un comptoir (*emporion*) jeté dans l'île qui a gardé ce nom en perdant leur mémoire. De là ils passèrent sur la terre ferme et, trouvant devant eux les Indigètes, les poussèrent pour avoir de la place. Il paraît que ce peuple cédait difficilement, car dans le pacte qui mit fin à la guerre, il n'abandonna aux étrangers qu'un terrain de quatre cents pas d'étendue pris dans la partie basse d'Indiga, sa ville; encore, pour tirer une ligne de démarcation infranchissable entre eux et ces envahisseurs, les Indigètes eurent-ils grand soin de stipuler qu'un mur énorme, comme on bâtissait alors, séparerait à jamais les deux races[2].

1. Ρωδος.
2. Ils l'appelèrent, à cause de cela, Dipolis, la ville double.

C'était une précaution sage : arrêtés à jamais de ce côté, les Phocéens allèrent déployer ailleurs leur génie actif et leur inquiète turbulence. Ils commencèrent par enlever Rhodes à leurs frères d'Asie, et bâtirent ensuite Dianiom, la cité de Diane, Sagonte, Chersonèse, Histra, Hilacté et quelques autres villes le long de la Méditerranée [1].

Les côtes des deux mers étaient ainsi couvertes de colons étrangers : au sud-ouest les Phéniciens restaient seuls maîtres de l'Océan et possédaient dans l'autre mer les stations les plus importantes, en occupant Malaga, Baria et les îles Baléares. Éparpillés à l'est sur la rive méditerranéenne, les Grecs n'avaient pris que les places dédaignées par leurs puissants prédécesseurs et ne pouvaient que suivre de très-loin le sillage de leurs navires. Parvenue à un point de prospérité extraordinaire, Gadir était la reine des flots; elle avait conquis la puissance par sa prudence et sa sagesse, et comblé ses coffres d'argent et d'or; elle brillait comme une colonne de feu sur un lac de pierreries; mais l'orgueil corrompit sa voie, l'éclat de ses richesses l'éblouit, et l'on entendit dans le lointain la voix du prophète disant :

« Dans l'abondance de ton commerce, tu as été pleine de violence et de ruse, tu as péché par la multitude de tes iniquités en usant mal de ton trafic; ainsi a dit le Seigneur éternel : Je ferai sortir du milieu de toi un feu qui te consumera [2]. »

La prophétie d'Ézéchiel s'accomplit à la lettre cinq cents ans avant Jésus-Christ. Les colons de Cadix (Gadir), la florissante république, finirent par oublier, à force d'être heureux, la modération de leurs pères. Irrités contre leurs voisins de la Turdétanie et voulant les châtier par les armes, ils appelèrent à leur secours les Carthaginois, jeune essaim, sorti plusieurs siècles après eux de la ruche de Tyr, mais qui tenaient autant du frelon que leurs frères de l'abeille.

Irascibles et violents à l'excès, les Carthaginois avaient au cœur et dans les veines toute l'ardeur du soleil africain. Avides comme tous les fils de la famille punique, ils entendaient s'enrichir vite et en prenant le plus court chemin. La ruse et l'habileté étaient des

1. Pline, *Hist. natur.*, lib. XVI, c. 40. — Appien, *De Bell. hisp.* — Strabon, liv. III. — Raoul Rochette, *De l'établissement des colonies grecques*, t. III, p. 425.

2. Ézéchiel, cap. XXVIII, 16, 18.

moyens usés par leurs ancêtres; ils en choisirent un tout nouveau dans l'exploitation commerciale du monde, la force. C'est à la pointe des lances et des javelots qu'ils offrirent leurs marchandises. Ils faisaient la guerre à un peuple, le battaient, et lui imposaient leurs produits en le dépouillant des siens. La guerre ne pouvait les affaiblir, car ils n'envoyaient au combat que des mercenaires, et chaque défaite de leurs ennemis était un triomphe pour le commerce de Carthage.

De leur aire africaine ils suivaient depuis longtemps, d'un œil jaloux, les progrès de Cadix; déjà ils avaient essayé de se glisser sur la côte entre les Phéniciens et ceux de la Phocide, mais sans pouvoir prendre pied ailleurs que sur les roches d'Ébosie, une des Baléares (Yvice); l'appel des Gadéates leur offrait donc une occasion merveilleuse de réaliser leurs desseins : ils la saisirent avec leur ardeur accoutumée. Fondant comme un vol de vautours sur la Turdétanie, ils battirent et refoulèrent les tribus, puis ils tournèrent leurs armes contre ceux qu'ils venaient défendre. Les flèches de leurs Crétois et les pierres de leurs frondeurs forcèrent les marchands paisibles de Gadir de s'enfuir dans leur ville. Le bélier, qui retentissait pour la première fois contre un rempart, en brisa les portes et, autant par le droit du plus fort que sous prétexte de se payer par leurs mains des frais de la guerre, ils se saisirent, à titre de gages sans doute, de toutes les places des Phéniciens et les gardèrent.

Pendant cent cinquante ans ils ne furent occupés que du soin d'affermir leur domination et de cimenter leur conquête : en 350 seulement ils en dressèrent l'actif. Un navigateur hardi, Himilcon, eut mission d'explorer la côte occidentale sur laquelle étaient disséminés trois cents comptoirs ou colonies, et, pour décourager les Grecs et les autres peuples rivaux, il dit, dans son rapport au sénat de Carthage, qu'il n'avait vu vers le couchant qu'une mer sans bornes; aucun navire, selon lui, n'avait encore sillonné ces flots que dérobaient d'épais nuages et où ne se faisait jamais sentir le souffle des vents. C'est ainsi qu'Himilcon peignait l'Océan, cette mer infinie dont le mugissement venait frapper au loin la terre [1].

1. Avienus Festus, *Ora maritima*.

On reconnaît dans ce mensonge la politique de Carthage, qui, en couvrant ses voies de ténèbres, espérait garder le monopole du commerce maritime; mais on ne la reconnaît plus dans les rapports pacifiques et pleins de modération qu'elle entretint avec les indigènes. Pendant près de deux siècles elle parut avoir oublié pour eux ses habitudes de violence et d'envahissement. Les marchands jouissaient sans danger des avantages de cette conquête faite par fraude et avaient la sagesse de préférer les profits d'un commerce paisible à la vaine gloire des armes. La paix leur donnait plus, d'ailleurs, sans le moindre risque à courir, que la guerre la plus heureuse.

Faite par eux ou abandonnée aux naturels, l'exploitation des mines d'argent et d'or n'en amenait pas moins par le commerce d'échange tout le produit dans leurs mains. Les tribus étaient leurs amies et fournissaient tous les soldats dont ils avaient besoin, pour une faible solde. Carthage recueillit longtemps les fruits de cette politique, et tandis que les richesses s'amoncelaient dans son trésor, ses flottes couvraient les mers et n'y trouvaient pas de rivales. Des circonstances imprévues la forcèrent de renoncer à ce sage système, et la placèrent sur un penchant au bas duquel était l'abîme.

Le danger devait lui venir de deux villes bien éloignées, mais qu'une communauté d'intérêts et d'ambition allait unir étroitement contre elle. Outre les colonies grecques du littoral, ennemies irréconciliables, Marseille et Rome s'élevaient dans l'avenir aux deux points opposés comme les écueils de sa haute fortune. La rivalité des Carthaginois et des Massiliens avait déjà éclaté sur les flots : à propos de quelques barques de pêcheurs enlevées sur les deux rivages, le liburne grec s'était heurté contre le quinquérème africain et l'avait, dit-on, fait reculer : bientôt la première guerre punique mit Carthage aux prises avec Rome. Victorieuse d'abord, la république des marchands battit celle des soldats; mais qui pouvait arrêter dans son essor l'aigle du Capitole?... Humiliée à son tour, Carthage se retira de la lutte avec des habits noirs et le deuil à l'âme, car elle laissait sur ce premier champ de bataille le prestige de son invincibilité, deux mille deux cents talents d'argent et la Sicile, l'une de ses plus belles colonies et la sentinelle la plus avancée de ses stations dans la mer intérieure.

C'est pour compenser cette perte et pour imposer silence à ses

ennemis, qui lui atribuaient la malheureuse issue de la guerre, que le plus brave des chefs carthaginois, Hamilcar Barca, entreprit la conquête de l'Espagne[1]. La situation particulière d'Hamilcar à Carthage explique au mieux ce projet de conquête. En sa double qualité de général et de chef de la démocratie punique, il avait besoin, pour s'emparer du pouvoir et le conserver, de beaucoup de gloire et de beaucoup d'argent. L'Espagne étant alors regardée comme le Pérou de l'Europe, s'il parvenait à mettre la main sur ses trésors, il achetait la majorité du sénat, se créait un parti imposant dans le peuple et dominait la république. Qui aurait même empêché le général d'une armée de mercenaires aveuglément dévoués à ses ordres de jouer, s'il en eût eu la fantaisie, le rôle de César?

En admettant, ce qui serait possible, que les philosophes de l'histoire calomnient Hamilcar et que le chef carthaginois, aussi grand citoyen que grand homme de guerre, eût des pensées plus hautes, il voyait dans cette expédition le seul moyen de relever Carthage, de la dédommager magnifiquement de ses pertes et de recommencer plus tard avec plus de succès la lutte contre Rome. Ce qui prouve qu'il agissait surtout sous l'influence de ce dernier sentiment et ne suivait que l'inspiration d'un pur patriotisme, c'est que, sacrifiant avant de s'embarquer au bord de la mer, il fit jurer sur les flambeaux de l'autel à son fils Hannibal, qui n'avait que neuf ans, haine éternelle et inexorable aux Romains.

L'œuvre de la conquête n'était pas facile dans un pays aussi accidenté et peuplé d'hommes à l'âme énergique. Hamilcar rien qu'à l'ébaucher mit neuf années entières. Ses campagnes, du reste, qui,

1. Appien, I, p. 229. — Ce mot Espagne, que nous prononçons ici pour la première fois, parce qu'il nous semble dater de l'arrivée des Carthaginois, ne vient, à notre avis, ni de l'adjectif phénicien *span*, caché, ni de *saphan*, vocable de la même langue, et signifiant lapin, d'après Bochart, ni du composé de Debrosses, *isp-ania*, pays des chevaux, ni de l'esbana, étymologie basque d'André Poza, pays de bon langage, mais de Séville, capitale de l'ancienne Andalousie. Séville, comme nous le voyons par les médailles antiques, s'appelait Spaléni, d'où plus tard on fit Hispalis et, par un dernier renversement du mot, Sepila et Séville. Ne serait-il pas possible que Spania, car c'est toujours ainsi que l'ont écrit les Grecs, mal prononcé par eux, fût sorti de Spaléni et eût été pris pour l'Andalousie d'abord, puis, par extension, pour la Péninsule entière? On sait qu'avant que cette dernière dénomination les absorbât toutes, les Phéniciens appelaient la côte occidentale Tarsis, les Grecs Hespérie, d'Εσπηρα, occident, et les naturels Bétique et Turdétanie.

sauf la différence des temps et des lieux, rappellent exactement nos guerres d'Afrique, n'étaient que des courses à main armée sur le territoire des tribus, qu'on dévastait quand il y avait résistance et qu'on pillait après la soumission au nom de Carthage. Pendant un long commandement Hamilcar parcourut ainsi la Bétique, le littoral de l'est jusqu'à l'Ebre, le pays des Lusitans et des Vettons, évitant les colonies grecques, et frappant les naturels de terreur par quelque grand carnage quand l'occasion se présentait d'imprimer largement dans le sang l'image de la puissance punique. Ses progrès n'étaient pas rapides; mais s'il avançait lentement, il marchait d'un pied sûr. Toutes les fois qu'il regagnait sa citadelle d'Acra-Leuké[1] il ramenait des soldats victorieux et des chariots pleins de butin. Ce bonheur l'abandonna quand il se heurta aux Celto-Basques. Il avait trouvé en chemin une bicoque d'origine phocéenne applée Héliké : celle-ci ferma ses portes et envoya demander aide à ses voisins. Les Oretans se levèrent les premiers; ils entraînèrent facilement les Vettons qui se souvenaient de la razzia faite sur leur terres, et, en entendant les cornes d'urus de ces derniers, tous les montagnards de la chaîne marianique descendirent en armes. Pris entre les guerriers de ces tribus terribles et un corps d'auxiliaires commandé par le stratége Orisson, qui se tourna au moment décisif contre l'étranger, et mis en désordre par une irruption de bœufs sauvages, que brûlaient et rendaient furieux des bottes de paille enduites de poix et attachées entre leurs cornes, les Carthaginois lâchèrent pied. Entraîné par les fuyards, Hamilcar se noya avec son cheval au passage d'un fleuve, et sa mort vengea le supplice d'Indortès, valeureux chefs des Vettons, qu'il avait fait aveugler après la victoire et mettre en croix[2].

Cette revanche amena un changement subit de système chez les Carthaginois. Comprenant que le caractère de ce peuple était d'une trempe trop virile pour céder à la force, et que les rigueurs le révoltaient au lieu de l'effrayer, après avoir rétabli le prestige des armes de Carthage en rasant Héliké et immolé le chef Orisson aux mânes de son beau-père, Hasdrubal, gendre d'Hamilcar et son suc-

1. Le roc blanc.

2. Κατα διωκόμενος γαρ ὑπὸ τον βασιλέως εἰς ποταμόν μέγαν σύν τω ἵππω ἔμβας ὑποζύγματος διεφθαρη ὑπο τον ἵππον. (Diodore de Sicile, liv. xxv, 10.)

cesseur, s'arrêta au pied de l'Orospeda et offrit la paix aux tribus qui l'acceptèrent. Autant son prédécesseur avait été violent, autant il se montra dès lors doux et pacifique. Il prit pour femme la fille d'un chef indigène, et se transforma si habilement par l'adoption des mœurs des Hispaniens et le zèle qu'il affecta pour leurs intérêts, que s'il n'en fut pas l'autocrate, il fut assurément l'homme le plus influent de l'Espagne.

C'est à lui, outre le bien inappréciable de la paix, que le pays dut la fondation de Carthagène. Kartha Khadatha, la jeune Carthage, fut bâtie, dit Polybe, qui l'avait vue, au milieu de la plage méditerranéenne de l'Espagne et au fond d'un golfe qui, long de deux milles et demi et d'un mille de large, forme un port assez vaste. Un îlot placé à l'entrée du golfe le rétrécit et brise les vagues. Défendu contre les vents par la terre ferme, ce port n'est accessible qu'aux ouragans d'Afrique qui s'y engouffrent quelquefois par les échancrures de l'îlot.

Au fond du golfe se relève en forme de presqu'île la colline sur laquelle est établie la ville. La mer l'entoure au midi et à l'est : une lagune la rattache vers l'ouest à la Méditerranée. Le centre de la ville s'enfonce dans une vallée fermée par cinq collines dont les plus escarpées sont les deux qui arrêtent les deux extrémités du croissant. Sur la plus grande, située à l'est, on voit le temple d'Esculape; l'autre était couronnée par le magnifique palais d'Hasdrubal; les deux dernières collines du côté du nord portaient le nom de Vulcain et de Krônos; celle du milieu était consacrée à Alétès qu'on déifia parce qu'il avait le premier découvert les mines d'argent[1].

Grâce à l'activité déployée par le chef de la vieille Carthage, en trois ans la nouvelle devint l'une des meilleures stations maritimes de l'Espagne : militaire à la fois et marchand, son port ouvrit un sûr asile aux flottes et aux vaisseaux de la mère patrie. Il n'en fallait pas tant pour éveiller l'envie et exciter les alarmes des colonies phocéennes. Elles s'adressèrent à Rome et le sénat, étendant cette main qui devait un jour couvrir le monde entre ses alliés et les Carthaginois, donna l'Ebre pour limite à ces derniers et garantit la liberté des villes grecques.

1. Polybe, liv. x, ch. x.

Peu de temps après ce traité qui laissait à Carthage les cinq sixièmes de l'Espagne, Hasdrubal tomba sous le poignard d'un esclave de Tagus, chef indigène mis à mort par les Carthaginois; on n'avait pas encore lavé son cadavre sanglant, que le plus jeune des fils d'Hamilcar présentait son frère comme chef à l'armée. Les vétérans carthaginois qui adoraient le souvenir d'Hamilcar crurent le voir ressuscité dans la fleur de sa jeunesse et de sa virile beauté. Le nouveau général avait les mêmes traits mâles et nobles, la même fierté du regard, la même physionomie calme et énergique. C'était Hamilcar à vingt ans : aussi tous ceux qui avaient servi sous ce grand homme acclamèrent son fils en versant des larmes de joie.

Hannibal leur montra bientôt qu'il méritait cet enthousiasme. Egalement cher aux officiers et aux soldats, personne n'inspirait plus d'ardeur et de confiance aux troupes; audacieux dans l'attaque jusqu'à la témérité, il conservait toujours un admirable sang-froid dans le péril et se montrait aussi infatigable en campagne que le plus rude vétéran. Ni la faim, ni la soif, ni les veilles, ni l'intempérie des saisons, rien ne pouvait faire fléchir ce corps de fer comme son courage.

Souvent on le voyait dormir aux avant-postes sur la terre nue, à demi-couvert d'un sayon de soldat. Comme il n'avait rien qui le distinguât de ses Numides, que la beauté de son cheval et l'éclat de ses armes, on ne le reconnaissait qu'à son impétuosité dans le combat et à son calme après l'action sur le champ de bataille, qu'il ne quittait jamais que le dernier. A ces grandes qualités de l'homme de guerre il joignait le génie des combinaisons, la fécondité de ressources, la largeur de vues et l'esprit d'audace et de ruse qui caractérise les conquérants.

Tel était le général dans les mains de qui le vœu de l'armée, ratifié plus tard par le sénat, mit l'épée d'Hasdrubal; il la mania vaillamment. A peine entré en charge, on le voit pénétrant dans la Nouvelle-Castille, emportant Althea, cité ou village des Olcades, et allant ensuite attaquer Elmantica, chef-lieu des Basques du centre. Elmantica, la fille des navigateurs[1], indignée de la faiblesse d'Arbuscala sa voi-

1. Le dauphin qu'on voit au revers de ses médailles marque, en effet, une origine maritime. (Voir Velasquez, *Ensayo sobre los alphabetos.*)

sine, se défendit avec courage. Forcés de céder la place, ses habitants employèrent un stratagème dont la mauvaise foi de l'ennemi leur avait donné peut-être l'idée et l'exemple. Les hommes qu'on avait épargnés, mais sous la condition de sortir sans armes, donnèrent les épées à leurs femmes qui les cachèrent dans les plis de leurs longues robes de lin. Sans défiance, Hannibal se contenta de placer quelques cavaliers numides aux portes de la ville et laissa les troupes se livrer au pillage. Ceux qui gardaient les portes les ayant quittées pour ne pas perdre leur part du pillage, les habitants rentrent à l'improviste et, armés des glaives cachés sous les robes de leurs femmes, ils tombent sur les Carthaginois, en égorgent une partie et mettent tout le reste en fuite. Dans ce combat patriotique les femmes mêmes luttaient à côté de leurs époux et de leurs fils et arrachaient les lances des mains des mercenaires.

Ralliés à la vue de leur chef, ceux-ci reprirent la ville : mais une paix gagnée par leur constance et leur valeur la rendit à ses habitants[1].

Hannibal creusa ensuite un port sur le cap Saint-Vincent, fonda une ville à l'extrémité de la côte pyrénéenne, qu'il appela du surnom de sa famille Barca, Barcinon[2], ouvrit les puits de nouvelles mines d'argent dans les Pyrénées et, ces grands travaux accomplis, il reprit le projet favori de son père, le renouvellement de la lutte avec Rome.

Depuis son élévation au commandement il n'attendait qu'un prétexte : l'inquiétude naturelle et la vivacité chagrine du caractère grec le lui fournirent l'an 222 avant notre ère. Les citoyens de Sagonte, colonie phocéenne, étaient sur le point d'en venir aux armes avec les Torbolétans, leurs voisins; se constituant leur arbitre, le général carthaginois offrit sa médiation qui fut dédaigneusement repoussée par les Grecs. Il envoie aussitôt des députés de la tribu indigène à Carthage avec une lettre dans laquelle il accuse Rome de chercher à exciter les troubles en soutenant les Sagontins.

Soit que le sénat crût à cette allégation malheureusement justifiée

1. Gil Gonçalez d'Avila, *Historia de las antiguedades de la ciudad de Salamanca.*
2. Barcelone, *Barca*, en punique, signifie foudroyant.



SAGONTE

CHAPITRE III.

ROMAINS.

Cnéius Scipion. — Victoire de Cissa. — Hasdrubal. — Les aïeux héroïques. — Désastre d'Ibéra. — La revanche de Carthage. — Magon et les Numides. — Mort des Scipions. — Le jeune propréteur. — Le défilé des Pierres-Noires. — Un général de vingt-quatre ans. — Prise de Carthagène. — Les vaillants d'Astapa. — Sangsues patriciennes. — Les trésors sanglants. — Le pâtre Lusitan. — Héroïsme de Numance. — Sertorius. — L'arbre de l'Empire.



ES flammes du bûcher de Sagonte allumèrent cette grande guerre de l'an 218 avant le Christ qui allait brûler avec la même violence en Italie et en Espagne. Hannibal, pour saisir corps à corps le peuple romain sur sa terre et en délivrer l'univers, avait franchi les Pyrénées, le Rhône et les Alpes. Par une résolution digne de la politique profonde et hardie à la fois du sénat de Rome, le plan d'Hannibal fut imité aussitôt que compris. Le fils d'Hamilcar, en se jetant tête baissée au cœur de l'Italie, comptait briser avec son épée victorieuse ces liens tachés de sang qui enchaînaient les alliés au Capitole, et puis écraser les Romains quand il les aurait réduits à leurs propres forces. S'emparant de cette idée, l'un des plus beaux éclairs du génie militaire d'Hannibal, le sénat réunit, avec l'aide des Marseillais probablement, soixante navires à cinq rangs de rames qui, de l'embouchure du Rhône, vinrent débarquer, en longeant la côte, dix mille hommes de pied et six cents cavaliers à Ampurias.

Le commandant de cette première armée, Cnéius Scipion, s'établit entre les Pyrénées et l'Ebre, et il commençait à nouer des relations avec les tribus voisines, lorsqu'il vit tout à coup devant lui les Carthaginois. Furieux d'avoir laissé envahir les côtes de la Méditerranée confiées à sa garde, Hannon accourait, suivi d'Andobal, grand chef des Ilergètes. Africains et Romains se rencontrèrent auprès de

Cissa [1]; mais ni les Espagnols, ni les mercenaires ne purent soutenir le choc des légions. Les fuyards échappés au carnage apprenaient quelque temps après à Hasdrubal que les cadavres de six mille soldats de Carthage couvraient les plaines cissiennes, que son frère Hannon et le chef Andobal étaient prisonniers des Romains, et que la victoire avait livré aux légionnaires un butin immense.

A ces nouvelles, Hasdrubal sort de Carthagène et, rapide comme l'éclair, il surprend à Taragone les équipages de la flotte romaine, les bat et va faire soulever les Ilergètes, qui, occupant les rives de la Sicoris [2], pouvaient couper la retraite aux vainqueurs. Mais l'orgueil du succès doublait la valeur des Romains : par un multiple et vigoureux effort, Scipion dissipa les insurgés et reprit Taragone. Non moins heureux l'année suivante, il surprit, à son tour, aux bouches de l'Èbre, la flotte carthaginoise. Rien n'arrêtait la marche de ses aigles; il alla les planter, dit-on, jusque sous les murs de Carthagène, où se tenait enfermé Hasdrubal.

Le bruit de ses victoires lui amena beaucoup d'amis. Les mêmes peuples qui l'avaient repoussée avec dédain après le désastre de Sagonte, sollicitaient ardemment l'alliance des Romains depuis le triomphe de Scipion : cent vingt tribus envoyèrent leurs chefs à son camp, et bien qu'Andobal et Mandon, deux frères, aïeux héroïques des Catalans et des Aragonais, eussent tenté d'armer les Ilergètes contre des auxiliaires plus dangereux pour la liberté nationale que les Carthaginois, l'esprit de vertige entraîna les tribus de l'Orospéda, qui se levèrent avec les Celto-Basques, prirent trois villes et tuèrent en bataille quinze mille mercenaires d'Hasdrubal.

On était en l'an 216 : le cri de guerre retentissait dans toutes les tribus. Publius Scipion abordait à Taragone avec vingt galères, amenant un renfort de huit mille hommes à son frère. Sagonte, reconquise et rendue aux enfants des morts, sortait noblement de ses ruines, et la puissance de Carthage ressemblait à ces trirèmes d'Himilcon coulées par les Romains et aux trois quarts échouées

1. Aujourd'hui Xijona.
2. La Ségre.

dans le sable à l'embouchure de l'Ebre. C'est à ce moment qu'un flot inespéré de bonne fortune la releva.

Vainqueur des Calpésiens, après un rude échec subi non loin de Gibraltar, Hasdrubal venait de reculer encore devant les Scipions, laissant dans les champs d'Ibéra[1] vingt-cinq mille morts. Cette défaite fut la cause de la revanche de Carthage. Les Sophétim envoyaient à Hannibal un secours de douze mille fantassins et de quinze cents chevaux. Effrayés par les succès des Scipions et craignant de perdre l'Espagne, ils coururent au plus pressé. Magon, frère du grand capitaine, reçut ordre de faire voile pour Carthagène, où il débarqua ses troupes après une heureuse navigation.

Aussitôt, car ici la vérité éclate par les faits malgré les mensonges de Tite-Live, Hasdrubal reprit l'offensive et, en vingt-neuf jours, vengea glorieusement Carthage.

S'attachant à Cnéius Scipion, il le poussa vers Anitorgi sur les confins de l'Aragon, tandis que le nouveau général carthaginois, se jetant entre les deux frères avec son corps d'armée, tenait en échec Publius. Ce brave Andobal, qui avait soulevé les Ilergètes cinq ans auparavant, reparaissait sur le champ de bataille à la tête des Suessetans. Pour châtier ce patriotisme dont l'éclat était dangereux, surtout après la défection des Celto-Basques, qui venaient d'abandonner les aigles de son frère, Publius Scipion lança de nuit quelques cohortes sur les tentes d'Andobal avec ordre de le surprendre et d'écraser sa troupe.

Avec des ennemis moins rusés le coup de main pouvait réussir. Mais plus rompus aux stratagèmes de la guerre que les Romains, les chefs de Carthage avaient les yeux ouverts sur tous leurs mouvements. A peine Titus Fontéius, qui menait les cohortes, eut-il attaqué les Espagnols, qu'il se vit attaqué et pris en flanc à son tour par le jeune Massinissa, chef des cavaliers numides. Scipion, qui

1. Ville antique située auprès de l'Èbre, qui lui donnait son nom. Mariana, *Historia general de España*, t. I, lib. II, cap. XV, p. 72, l'appelle ainsi, sans déterminer sa situation ; Ferreras, dans sa *Chorographie*, à la fin du tome II, p. 444, conjecture que c'était la ville catalane de Libera; mais nous pensons avec Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 28, qu'elle était bâtie sur le haut Èbre, ainsi que semble l'indiquer Tite-Live, cap. XXVII, p. 177.

suivait Fontéius, fut obligé de s'arrêter pour faire face à Massinissa. Magon arrive alors à l'improviste, prend les Romains en queue et les accable. Entourés de trois côtés, les légionnaires se défendirent vaillamment; mais leur général ayant été tué d'un coup de lance, les corps se débandèrent : sans la nuit, qui cacha leur fuite, il n'échappait pas un Romain.

Sans perdre de temps, le général carthaginois rejoignit Hasdrubal avec ses troupes victorieuses. Aux acclamations qui éclatèrent tout à coup dans le camp de ce dernier, Cnéius Scipion devina le malheur de son frère. Bientôt il vit défiler les troupes de Magon et, hors d'état de résister aux deux armées réunies depuis l'abandon des indigènes, il prit la résolution qui dut bien coûter à sa fierté de céder au sort et au nombre. Un simple ruisseau le séparait de l'ennemi : la nuit venue, il plia ses tentes et partit. La retraite s'était faite avec tant de célérité et si peu de bruit, que les Carthaginois ne s'en aperçurent qu'au jour. Lancé aussitôt à la poursuite des Romains, le chef des Numides part au galop, ne tarde pas à les atteindre, et les harcelle si vivement en voltigeant sur leurs flancs, qu'il les oblige à faire halte pour repousser les cavaliers.

Le pays où ils se trouvaient, découvert et nu, n'offrait, comme position, qu'une petite colline que Scipion s'empressa d'occuper. Par malheur il ne croissait pas un arbre sur ses pentes pelées, et le terrain en était trop dur pour qu'on eût le temps d'y creuser des fossés. Les soldats s'y fortifièrent à la hâte en plantant les hastes dans le roc et formant un retranchement avec les bagages, les selles et tout ce qui leur tomba sous la main. Cette faible barrière ne pouvait arrêter l'effort des Africains ; la brisant, comme des lions enfonceraient la claie d'un parc, ils assaillirent les Romains par masses et les écrasèrent sous le nombre. Quelques cohortes seulement purent se sauver en gagnant les bois. Cnéius Scipion s'était réfugié dans une tour ; mais les Carthaginois, qui le serraient de près, en ayant brûlé la porte, s'y précipitèrent avec rage et passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva [1].

1. El puesto de la batalla debia estar, segun mi parecer, en el reyno de Valencia cerca de los confines de Aragon. — Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 53. — Silius Italicus, *De Bello punico*, lib. XIII, p. 284. — Eutrope, *Hist. rom.*, lib. III, cap. XIV, p. 351. — Cicéron, *Tusculanes*, lib. I. — Plutarque, *Vie de Scipion*. — Florus, lib. II, cap. VI, p. 61. — Florez, *España sagrada*, t. XXIV, cap. XXI.

C'est dans ces grandes catastrophes que se réveillait le génie romain. Un jeune chevalier, Lucius Marcius, recueillit les fuyards, leur rendit du cœur et, si l'on en croit Tite-Live et un autre auteur aussi suspect, releva, dans deux combats heureux, le prestige des armes latines. Il avait été nommé propréteur par les soldats. Le sénat sentit le danger qui pouvait naître pour la liberté de cette intervention dans le gouvernement des électeurs militaires, et, refusant de consacrer le précédent, il choisit lui-même le successeur de Scipion.

Le grand principe de la souveraineté du sénat était sauvé par cet expédient ; il n'en fut pas de même malheureusement de l'honneur de l'armée. Bien que le nouveau préteur Claudius Néron eût autant de courage et plus d'activité que ses prédécesseurs, au premier pas il trébucha sur ce terrain nouveau pour lui. Le hasard ou quelque manœuvre savante l'avait jeté sur le front d'Hasdrubal, au moment où les troupes de celui-ci défilaient dans l'étroite gorge des Pierres-Noires. Pris comme dans un filet, car il suffisait, pour écraser les Carthaginois ou les forcer à mettre bas les armes, d'une attaque où tout l'avantage était du côté de Néron, Hasdrubal feint la plus grande consternation et offre d'abandonner l'Espagne avec toute son armée, si le préteur veut accorder la paix. L'espoir de terminer la guerre le premier jour où il rencontrait l'ennemi éblouit Claudius. Il entre en négociation, et le rusé Carthaginois profite de la nuit pour faire rebrousser chemin à son infanterie. La négociation du traité prit le lendemain et les jours suivants ; toujours quelques difficultés nouvelles en retardaient la conclusion, et Hasdrubal profitait de ce temps pour faire sortir ses soldats du défilé par des sentiers réputés impraticables et que les Romains ne gardaient pas. Il ne restait plus à sauver que la cavalerie. Un épais brouillard s'étant levé fort à propos, l'Africain envoya prier le préteur de suspendre la négociation pour ce jour-là, qui était férié à Carthage, et, caché par le rideau humide, il disparut avec sa cavalerie et ses éléphants. Quand l'ardent soleil du midi eut chassé ces vapeurs, les Romains virent le camp d'Hasdrubal vide, et il ne resta au préteur, joué comme un enfant, qu'à se retirer, honteux et confus, à Taragone [1].

1. Confuso Nerone y atonito del arte con que Asdrubal lo habia burlado, se retiro à Tarragona... — Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 66. — Tite-Live, lib. XXVI.

Il n'en fallait pas davantage pour irriter les pères conscrits, qui le rappelèrent : l'embarras alors fut de le remplacer. Chacun sentait que les circonstances exigeaient un homme d'une énergie et d'une capacité peu communes; mais on ne voyait cet homme nulle part. Après d'inutiles débats, le sénat, ne pouvant s'accorder, remit ce choix au peuple. On convoque les comices, les crieurs publics proclament que ceux qui se croient dignes de commander l'armée d'Espagne n'ont qu'à donner leur nom; mais personne ne se présente. Toute cette journée se passe dans le silence et l'abattement. Les plébéiens se montraient avec surprise et peut-être avec mépris ces nobles blanchis dans les charges et les honneurs, et qui, pour la première fois, reculaient devant le devoir. Patriciens et magistrats, de leur côté, se regardaient avec consternation, comme s'ils eussent désespéré du salut de la patrie.

Pendant que Rome cherchait un Romain, et ne le trouvait pas, un jeune homme de vingt-quatre ans sort de la foule et rompt tout à coup le morne silence qui glaçait les comices par ces simples paroles :

« Je suis prêt à continuer la guerre d'Espagne, si le peuple veut bien avoir assez de confiance en moi pour m'accorder cet honneur. »

On demande de toutes parts le nom du candidat, et le peuple apprenant que c'est le fils de Publius Scipion, l'un des deux généraux morts en Espagne, le nomme par acclamation; quand on passa au vote, il eut tous les suffrages. Puis l'élection faite, de tristes réflexions succédèrent à l'enthousiasme. En songeant à la jeunesse de Scipion, à son inexpérience et à la mauvaise fortune des siens, peuple et sénat furent sur le point de se repentir de leur choix. Un discours adroit de Scipion rassura le sénat et des raisons d'un autre genre ramenèrent la multitude. Aux patriciens le jeune général avait parlé éloquemment de sa jeunesse, de la gravité de sa tâche, de la prudence qu'elle demandait et de la manière dont il comptait la remplir. Ses amis ne parlèrent au peuple que de sa piété, de son origine mystérieuse qu'on attribuait à un serpent et de ses relations occultes avec les dieux.

Les vieilles de la Subura ayant ajouté que ce jeune homme était un saint, car toutes les fois qu'il allait prier la nuit dans le temple de Jupiter Capitolin, les chiens de garde, ordinairement si bruyants.

n'aboyaient jamais, l'enthousiasme se ralluma et les acclamations de Rome accompagnèrent le départ du nouveau général [1].

C'était un étrange personnage que celui qui s'offrait ainsi pour sauver la chose publique. A l'âge de la fougue et de la franchise, ce quasi-adolescent portait un masque de réserve et de ruse qu'il ne quitta jamais. Tout respirait en lui l'hypocrisie la plus profonde. Il avait un extérieur modeste et pieux, marchait les yeux baissés, il ne laissait tomber de ses lèvres que des maximes religieuses. Tous les matins on le voyait courir au Capitole et s'enfermer, pour faire semblant de prier, des heures entières dans le temple de Jupiter Capitolin. Affectant la vertu, la douceur et l'humanité avec la dévotion, il était au fond, comme la généralité des hypocrites, violent, implacable et sans cœur. Toutes ses actions furent marquées au coin de ce faux caractère.

En arrivant à Taragone avec dix mille hommes et mille chevaux, pour plaire aux soldats, il combla d'éloges Lucius Marcius qu'ils adoraient, et mortifia publiquement Claudius Néron que son échec des Pierres-Noires avait rendu peu populaire. Résolu ensuite à frapper un grand coup, il affecta, pendant tout l'hiver, toute la prudence et la timidité nécessaires pour se faire oublier et mépriser de l'ennemi, et quand il vit ses forces dispersées, sortant tout à coup de ses retranchements, il se porta à marches forcées sur Carthagène. Cette ville occupe sur la Méditerranée une position admirable. Deux hautes montagnes, derniers gradins de granit et de marbre de l'Orospéda, ferment son port; un amphithéâtre de cinq collines l'entoure du côté de terre, et dans l'immense bassin qu'elles dessinent la mer est si calme et si transparente qu'on voit à une grande profondeur les poissons nager sur les algues.

Lorsque Scipion s'y présenta, la ville, bâtie sur la presqu'île qui se relève au fond du golfe, était entourée de hautes murailles et baignée par les flots à l'est et au sud. A l'ouest s'ouvrait un étang qui, par sa communication avec la mer, favorisait la navigation et semblait être un ouvrage de l'art plutôt que de la nature [2]. Les Cartha-

1. Orose, lib. IV, cap. XVII, p. 262. — Dion Cassius, *Excerpta à Constantino Porphyrogeneti*, lib. I, p. 603. — Valère Maxime, lib. III, cap. VII, fol. 72. — Polybe, *Hist.*, t. I, lib. 10, p. 805.

2. Polybe, lib. X, cap. X. — Aulu Gelle, *Noctes atticæ*. — Cenni, *dell' origine è de' principi di Carthagena.*

ginois, qui en avaient fait leur principale place d'armes et la métropole de leur gouvernement, s'attendaient si peu à une attaque sur ce point que la garnison comptait trois mille hommes à peine. Bien que pris au dépourvu, cependant, le gouverneur Magon se défendit avec courage, et le furieux assaut livré par les Romains eût été repoussé si leur chef n'eût cherché et trouvé la victoire dans une imposture religieuse.

Au plus chaud de l'attaque, il montre à ses soldats les eaux de l'étang de l'ouest qui baissaient avec la marée, et, leur présentant ce phénomène naturel comme un miracle accordé par les dieux à ses prières, les enflamme au point qu'ils traversent l'étang à gué, escaladent les murs que la confiance de Magon avait laissés sans défense et emportent la ville. L'armée gagna un immense butin : des coupes d'or pesant ensemble deux cent soixante-seize livres, une foule de vases d'argent, dix-huit mille trois cents livres de ce métal, des trésors de toute espèce et d'un prix inestimable; et la République vingt galères, cent vaisseaux marchands avec leurs cargaisons, huit cents machines de guerre, une énorme quantité d'armes et de munitions, dix mille prisonniers, deux mille esclaves et la plus forte citadelle de la Méditerranée.

Parmi les otages, qui garantissaient aux Carthaginois la fidélité des chefs indigènes, se trouva une jeune fille d'une grande beauté dont les soldats firent présent à leur général. Alors, si l'on en croit Florus et Aurélius Victor, Scipion, par une noble méfiance de lui-même, refusa de lui parler et la rendit, sans la voir, à Allucius son fiancé. Ce trait de générosité, vanté depuis Rollin par tous les rhéteurs de collége, n'aurait été, en le tenant pour vrai, qu'un acte politique tout à fait dans le caractère de l'homme qui jouait sans cesse le désintéressement, la religion et la vertu; mais il s'élève de grands doutes sur son authenticité. Un auteur plus digne de foi que Polybe et Plutarque dit même que, lorsque Scipion rendit la captive, il avait usé du droit du vainqueur [1].

La meilleure preuve, au surplus, que ces avances cachaient un calcul hypocrite, c'est la férocité qu'il déploya immédiatement dans

1. Valère l'Antiate, *Fragments*.

trois circonstances mémorables : à Oringi[1], où il fit massacrer tous les Celto-Basques qui venaient à lui la main droite nue en signe de soumission; à Iliturgi, où ses soldats égorgèrent tous les habitants et ne laissèrent pas pierre sur pierre; et enfin à Astapa[2], dont les héroïques habitants, réduits au désespoir, renouvelèrent, 205 ans avant le Christ, les prodiges de Sagonte. Là, pendant que ceux qui pouvaient tenir un glaive mouraient en assaillant les légions, cinquante adolescents, transformés en victimaires, égorgeaient les femmes, les enfants, les vieillards, précipitaient les cadavres sur un immense bûcher et, après y avoir mis le feu, y périssaient eux-mêmes dans les flammes! Le sang, au rapport même des bourreaux, ruisselait en telle abondance qu'il faillit les éteindre!

Malgré ces atrocités, qui ne firent horreur qu'à Lucius Marcius, car un grand nombre de Romains s'élançant, comme l'hyène, sur ces cadavres, entrèrent dans les flammes pour leur arracher l'or qu'elles dévoraient et n'y trouvèrent que la mort, la constance des Espagnols ne fléchit pas. Sur ces ruines lugubres, Andobal et Mandon levèrent l'étendard de l'insurrection : vaincus par Scipion et plus tard par ses lieutenants, ils perdirent, sous les haches romaines, cette vie consacrée tout entière à la défense de leur patrie, et l'hypocrite du temple de Jupiter, qui avait pris Cadix et chassé les Carthaginois de l'Espagne, put aller sacrifier cent bœufs au Capitole et déposer, comme trophées de ses victoires, quatorze mille trois cent quarante-deux livres d'argent dans le trésor public[3].

A partir de ce moment, l'Espagne fut regardée comme conquise, et le sénat, qui l'avait déjà divisée en Péninsule citérieure, comprenant tout le *tractus* septentrional des Pyrénées à l'embouchure du Duero sur l'Océan, et aux bouches de l'Ebre sur la Méditerranée, et en Péninsule ultérieure formée du reste du pays, livra la conquête des plébéiens aux membres des grandes familles.

Alors, pendant quarante-huit ans (de 201 à 149 avant notre ère), proconsuls et préteurs s'attachèrent aux flancs de cette malheu-

1. Arjona, dans le royaume de Jaen.
2. Les ruines de cette ville se voient encore sur les bords du Xénil, à une petite distance d'Antequera. — Appien d'Alexandrie, *De Bellis hispanicis*, p. 458.
3. La primera accion de P. Scipion en Roma fue á complir el voto hecho en España de sacrificat cien bueyes. — Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 158.

reuse nation avec l'avidité de la sangsue et la rage de la vipère. Lucius Lentulus lui arracha deux mille quatre cent cinquante livres d'argent; Cnéius Lentulus vingt mille et quinze cent quinze livres d'or; Lucius Stertinius cinquante mille livres d'argent; Halvius et Minucius, lieutenants de Caton l'Ancien, l'un quatorze mille sept cent trente deux livres en lingots et des pièces frappées par cent mille, l'autre des lingots pesant trente-quatre mille huit cents livres et près de trois cent mille pièces en argent d'Osca[1].

Caton lui-même, à la fin de sa préture, emporta d'Espagne quatorze cents livres d'or, vingt-cinq mille livres d'argent brut, cent vingt-trois mille pièces appelées bigates, et distribua, en outre, une livre d'argent à chaque soldat. Autant en firent à leur tour Manlius Acidinus, Fabius Nobilior, Lucullus Galba, et, dans une mesure moindre mais honteuse encore, les deux Gracchus. Tous ces trésors furent ramassés dans des flots de sang, car le massacre et la guerre duraient toujours; mais, comme tout avait changé de nom à Rome, que ce n'était plus la vertu ni la gloire, mais l'or qui honorait, tous ces pillards, qui auraient dû être traînés aux gémonies, recevaient, en proportion de leurs brigandages, l'accueil et les couronnes des Romains d'autrefois. A celui qui rapportait le moins d'or l'ovation; à celui qui en avait volé le plus le triomphe; à tous l'impunité, eussent-ils, comme le barbare Galba, fait égorger neuf mille hommes au mépris de la foi jurée et vendu aux colons des Gaules vingt mille Lusitans[2] !...

Tant de rapacité et de perfidie révolta tous les cœurs, et du milieu des opprimés il se leva enfin un homme. La cause était aussi grande que la tâche ardue : il s'agissait d'affranchir une nation livrée aux bourreaux et de venger les droits de la justice et de l'humanité foulés aux pieds des proconsuls. Or, celui qui forma cette entreprise 148 ans avant le Christ, n'était qu'un simple pâtre. Tout en gardant ses troupeaux sur les revers de la sierra de Gerez ou dans les gorges profondes et tourmentées du Duero, Viriat méditait sur ce dessein supérieur à sa naissance, mais non inférieur à son courage et à sa

1. Tite-Live, lib. XXXI, cap. L, p. 54, *Fasti triumphales* ad ann. 558, col. 229, 230.

2. Suétone, lib. VII, p. 373. — Valère Maxime, lib. VIII, cap. I, fol. 176. — Mariana, t. I, lib. III, cap. II, p. 97. — Ferreras, t. I, part. I, p. 86.

vigueur. La nature l'avait doué d'une intrépidité ardente et imperturbable, d'une intelligence sagace et vive, et d'une assez ferme volonté pour commander à soi-même et aux autres : aussi agile que fort et endurci, par la vie pastorale, au travail et aux privations, il pouvait se contenter de peu et supporter les plus rudes fatigues. Devenu tout à coup général sans avoir porté les armes, il devina l'art de la guerre, et étonna les plus habiles par la science et la variété de ses combinaisons. Aussi bon et aussi humain que les préteurs étaient durs et barbares, il se montra constamment juste et ne manqua jamais à sa parole. Aucune passion ne touchait ce cœur que l'amour de la patrie et du devoir. Il méprisait l'or et les richesses, et toutes les fois qu'il battit les Romains et leur arracha le fruit de leurs pillages, il n'exclut que lui seul du partage du butin. Sorti pauvre de sa cabane, il conserva toujours ses mœurs et ses habits de peaux de chèvres, et quand, plus tard, ses victoires l'eurent fait grand, il prouva, dans une circonstance exceptionnelle, que les âmes d'une trempe énergique ne s'oublient ni dans le bonheur ni dans l'adversité. Il venait de se marier avec la fille d'un riche Lusitan. On l'attendait dans la maison de sa fiancée, qui avait été ornée pour la fête de tout ce que l'opulence peut déployer de plus splendide. Viriat entre, avec sa lance qu'il ne quittait jamais, et en perce avec dédain les meubles précieux, les vases d'or et les riches étoffes; puis, s'asseyant à la table nuptiale fléchissant sous le poids des mets, il ne mangea que du pain, un peu de viande, but de l'eau, puis, jetant sa fiancée en croupe, il partit au galop et la porta dans son camp [1].

Tel était l'homme qui allait lutter contre les Romains. Dès qu'il eut groupé autour de sa lance quelques milliers d'insurgés, il commença la guerre, et alors malheur aux préteurs! Vetilius fut immolé le premier, avec six mille hommes, aux mânes des victimes de Galba. Caïus Nigidius vint ensuite se faire battre à Viséo : l'année suivante, il écrasa au même lieu Caïus Plancius et repoussa si rudement son collègue à Ourique, où trois cents Lusitans chassèrent d'une gorge

1. Masdéu, *España romana*, t. IV, p. 295-296.

Florus, lib. II, cap. XVII, p. 84 ; Justin, lib. XLIV, cap. II, p. 619; Diodore de Sicile, *Biblioth.*, t. II, lib. XXXII, p. 523; Velléius Paterculus, lib. II, cap. I, p. 7; Cicéron, *De Officiis*, lib. II, cap. XI, et Aurelien Victor, *De Viris illustribus*, p. 90, ont tous méconnu, en haine des Barbares, et calomnié ce grand homme.

mille Romains, que les légions reculèrent jusqu'au delà de Valence. Pendant neuf ans, le berger de la Lusitanie soutint glorieusement ce combat inégal. Vainqueur ou vaincu, mais toujours redoutable et toujours imprenable, il était la honte et l'effroi des préteurs. Ceux-ci ne pouvant en venir à bout par les armes employèrent la trahison. Cepion acheta son sang à trois traîtres qui, pour de l'or, assassinèrent lâchement la nuit le héros dans sa tente.

Viriat tombé et couché dans sa tombe, qu'arrosèrent de leur sang, pour lui faire honneur, quatre cents guerriers de sa nation, il ne resta plus debout que Numance. C'était une petite ville des Basques Pélendons située sur une colline qu'entouraient de tous côtés des gorges et des bois épais. Fortifiée par l'art autant que par la nature, elle renfermait huit mille hommes qui, pendant vingt ans, tinrent Rome en échec, battirent ses consuls, anéantirent ses armées et lui coûtèrent plus d'efforts que la conquête de l'Asie. Cette résistance héroïque blessa au vif l'orgueil du sénat et du peuple. Furieux que quarante mille Romains eussent été battus sous les murs de cette bicoque par quarante mille Numantins, ils résolurent, au lieu de gagner ces braves par la clémence, de les ensevelir sous les ruines de leur cité. Le dernier de cette famille des Scipion si fatale à l'Espagne, et qui avait, comme son aïeul l'Africain, le cœur couvert d'une triple lame de plomb, vint accomplir froidement cet acte de haute barbarie. Aussi lâche que froidement cruel, bien qu'il amenât soixante-dix mille soldats, il n'osa pas combattre, et enfermant les assiégés dans des lignes infranchissables, il résolut de les faire mourir de faim. Les habitants de Lancia, une ville voisine, s'étant émus au péril de leurs concitoyens, il exigea, pour les punir, qu'on lui livrât quatre cents jeunes gens auxquels il fit couper les mains. Seuls, enserrés dans un mur de fer et réduits à l'horrible nourriture des cadavres, les Numantins n'avaient encore rien perdu de leur ténacité. Mais la force humaine a des bornes : las de souffrir, ils voulaient mourir avec gloire et demandèrent le combat, que Scipion leur refusa. L'indignation ranime alors ces cœurs qui n'avaient fléchi qu'un moment ; hommes et femmes achevèrent de boire la cervoise qui leur restait et se précipitèrent avec fureur sur ces ennemis sans entrailles. Ils eurent encore la gloire de les voir fuir devant eux, puis, rentrant dans Numance, ils s'entr'égorgèrent jus-

qu'au dernier avec ces glaives teints du sang des Romains; pendant que les hommes employaient le fer, les femmes, ivres de désespoir, employaient la flamme; bientôt, où avait été Numance, il n'y eut plus que du sang, des cadavres, des ruines et la mémoire à jamais immortelle de la cruauté des Latins et du courage de cette héroïque nation[1].

Vingt-quatre ans de paix ou plutôt de terreur suivirent cette catastrophe. Courbée, quoique frémissante, sous le joug des préteurs, l'Espagne ne se relève qu'à l'appel de Sertorius, qui, l'an 81 avant le Christ, s'oppose au pouvoir de Sylla et s'empare de deux provinces. Le gouvernement, romain par la forme, mais espagnol en réalité, puisqu'il ne s'appuyait que sur les forces nationales que fonda ce grand homme, dura dix ans. Cent vingt-huit mille légionnaires, commandés successivement par Métellus et Pompée, n'avaient pu l'abattre; le poignard fut plus efficace que l'épée, et, en rencontrant Viriat chez les morts, Sertorius lui dit sans doute que les Romains faisaient assassiner encore ceux qu'ils ne pouvaient vaincre.

A Pompée succéda César. Venu pour la première fois dans la Péninsule, comme questeur, pour pleurer d'ambition à Cadix devant la statue d'Alexandre, il y revint comme préteur de l'Espagne ultérieure, et puis comme rival et vainqueur de Pompée, pour y planter cet arbre de l'Empire qui devait, selon le poëte[2], s'élever jusqu'aux cieux et étendre partout ses branches verdoyantes.

1. Sénèque, *Operum*, t. I, lib. I, *De Constantiâ*. — Végèce, *Institutorum rei militaris*, lib. III, cap. X, p. 62. — Frontinus, *Stratagem.*, lib. IV, cap. V, exemple 23. — Cicéron, *Oratio pro Murena*.

2. Martial, *Épigrammes*, lib. IX, épigr. 62.

CHAPITRE IV.

L'ESPAGNE ROMAINE.

Période de civilisation. — Voies militaires. — Milliaires impériaux. — Les Césars curateurs des voies. — Les légions en Espagne. — Transformation des camps en villes. — Les colonies. — Les municipes. — Organisation administrative. — Provinces. — Revenus. — Impôts. — Travaux publics. — Aqueducs. — Ponts. — Remparts. — Cirques. — Amphithéâtres — Arcs de triomphe. — Aqueducs de Ségovie et de Mérida. — Pont d'Alcantara. — L'architecte Lacer. — Monuments religieux. — Temples. — Lacs sacrés. — Autels consacrés aux divinités romaines. — Divinités espagnoles. — Statues de dieux et de déesses. — Statues des empereurs et des impératrices. — Statues érigées aux gouverneurs, présidents et magistrats impériaux et municipaux. — Libertés municipales. — Le droit de cité. — Le droit latin. — Curie. — Sénat local. — Décurions. — Primats principaux. — Décemvirs. — Curiales de municipes. — Gouvernement libre des cités. — Les membres des curies. — Les corporations ou colléges d'ouvriers. — Les colons ruraux et les esclaves. — L'armée. — Clergé païen. — La religion arc-boutant de la politique. — Mœurs de l'Espagne romaine. — Luxe et vie privée des hautes classes. — Mausolées. — Classes serviles. — Partiarii. — Esclaves du fonds. — Les Ergastules. — Vie de l'esclave des campagnes. — Esclaves des mines. — Industrie. — Commerce.



PENDANT les quatre siècles que dura l'empire fondé par l'héritier de César, il ne se produisit en Espagne que des événements peu importants. En apprenant la mort funeste des vainqueurs de son père, le dernier fils de Pompée avait reparu dans la Bétique, rappelé les exilés et entraîné, sous ses enseignes, une grande partie de la population romaine. Cette levée de boucliers fut un nuage qui se dissipa aux rayons du soleil d'Auguste. Le pacificateur du monde, quand il revint vers les Pyrénées avec ses légions, soumit momentanément au joug l'indomptable Cantabre, et ne commit qu'une faute, ce fut de laisser derrière lui Vivius Serenus dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure.

L'avide proconsul montra tant de rapacité et pressura de tant de façons les contribuables, que Tibère, averti par la clameur publique, le rappela l'an 15 de notre ère, et l'exila dans les Cyclades. Tranquille sous le principat de Caligula, où l'histoire ne note, comme

fait remarquable, que l'arrivée de l'apôtre saint Jacques le Majeur, l'Espagne romaine s'émut sous Néron, et envoya deux empereurs à la métropole, l'un, Galba, qui régna sept mois, et l'autre, Othon, qui ne garda l'empire que la moitié de ce temps.

Également chère aux trois princes de la dynastie des Flaviens, la péninsule se vit traiter avec un soin presque filial par leurs successeurs. Malgré une insurrection, qui exigea l'entrée en campagne de quatre légions, Trajan ne voulut avoir dans sa garde que des Lusitaniens. Hadrien, Espagnol lui-même, la divisa en six provinces; Marc-Aurèle et Commode la délivrèrent des pirates africains, qui infestaient les côtes du cap Sacré au Duero, et Constance Chlore ou le Pâle lui abandonna les tributs que l'avidité des proconsuls l'avait mise probablement dans l'impossibilité de payer.

Des fils de Constantin au faible Arcadius, aucun événement digne de mémoire ne perça les ténèbres de cette époque, triste et désolant crépuscule de la gloire de Rome. Laissons donc ces vaines disputes sur le priscillianisme et les manichéens, qui absorbaient tous les esprits et empêchaient d'entendre dans le lointain les cris et les pas des barbares, et tandis que les basternes de ces vaillants enfants du Nord roulent sur la glace des lacs et dans les neiges des forêts, retournons-nous pour jeter un long coup d'œil en arrière et voir l'Espagne telle que les Romains l'avaient faite par quatre cents ans de travaux, de gouvernement et de civilisation.

Ce grand peuple, comme nous l'avons dit déjà [1], avait un merveilleux système de conquête; lorsqu'il venait de briser à coups d'épée la résistance d'une nation, il s'empressait de rompre les liens physiques et moraux qui attachaient depuis des siècles cette nation au sol natal; de larges routes détruisaient l'isolement des tribus; des communications continuelles adoucissaient leur sauvagerie; les édifices à la grande architecture, surgissant tout à coup au milieu d'eux, éteignaient par la comparaison l'amour de la hutte primitive. Forcée ensuite dans ses rapports quotidiens d'apprendre la langue des conquérants, d'obéir à leurs lois, de se plier à leurs mœurs, cette nation vaincue ne tardait guère à se trouver transportée peu à peu sur le terrain de la civilisation romaine.

1. *Histoire du Midi de la France*, t. I.

C'était un immense service que Rome lui rendait alors en versant sur lui, dans un but d'égoïsme, le bienfait du progrès social développé dans son sein; elle soldait un arriéré de plusieurs siècles, et l'élevait, sans troubles et sans secousses, à son propre niveau. Voici comment procédèrent les Romains à l'égard de l'Espagne. Le jour où les légions quittèrent le glaive, elles prirent la pioche; l'aigle les conduisit dès lors à des travaux plus pacifiques : les marais furent comblés, les forêts antiques abattues, les rampes aplanies, et bientôt sur cette vaste surface hérissée de bois, entrecoupée à chaque pas de montagnes et presque partout impraticable, à force de roches et de fondrières, les voies latines étendirent et entre-croisèrent leurs rayons au solide ciment.

Ces voies militaires étaient au nombre de trente-deux, se reliant par celles d'Arles et de Bordeaux aux voies de la ville éternelle, et représentant plus de sept mille sept cents milliaires italiques, qui équivalent à trois mille huit cent cinquante lieues françaises [1]. Les principales allaient des trophées de Pompée aux Pyrénées, à Carthagène, de Cordoba (Cordoue) à Castulo (depuis Cazlona), de Castulo à Malaga, de Malaga à Cadix, de Cadix à Cordoue, de Cordoue à Hispalis (vieille Séville), de Séville à Emerita, et de Mérida à Cæsar-Augusta, aujourd'hui Saragosse. Ces chemins, pavés d'un lit de sable et de cailloux, d'une épaisse couche de ciment et d'un dallage supérieur en grosses pierres, formèrent d'abord le réseau stratégique de la province, et rattachèrent, par un lien commun, les colonies, les castra ou châteaux, les camps et les stations fortifiées, établis habilement par les Romains sur tous les points de l'Espagne. En général, la distance d'un lieu à un autre était calculée de façon que le voyageur trouvât alternativement la mansio et la mutatio, la couchée et le relais. De huit stades en huit stades, c'est-à-dire de mille pas en mille pas militaires, s'élevait une colonne, portant, gravé sur son fût, en chiffres de grande dimension, le nombre de pas à partir du lieu de son assiette jusqu'à la cité principale où commençait la voie [2].

1. Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, t. I, liv. 3.

2. Ταῦτα γὰρ βεβημάτισται, καὶ σεσημείωται κατὰ σταδίους ὀκτὼ Ῥωμαίων ἐπιμελῶς (Polybe, liv. III et VII.)

Quand un empereur avait réparé cette voie, le milliaire rappelait sa munificence par une inscription spéciale. C'est ainsi qu'en suivant la route la plus fréquentée d'Espagne, celle d'Emerita à Cæsar-Augusta, on lisait sur le sixième milliaire :

L'EMPEREUR . DIVIN . CLAUDE
FILS . DE . DRUSUS .
CÉSAR . AUGUSTE . GERMANIQUE
SOUVERAIN . PONTIFE .
DIX . FOIS . TRIBUN .
QUATRE FOIS . CONSUL . ONZE . EMPEREUR .
A RESTAURÉ CE CHEMIN [1].

Le soixante-treizième milliaire apprenait aux passants que l'an 61 de notre ère chrétienne :

L'EMPEREUR CÉSAR VESPASIEN
AUGUSTE . SOUVERAIN . PONTIFE .
DEUX FOIS TRIBUN . SEPT EMPEREUR
TROIS FOIS CONSUL
AVAIT RÉPARÉ CETTE VOIE A SES FRAIS
DEPUIS CAPARA JUSQU'A SARAGOSSE [2].

Enfin, le quatrième milliaire de la même voie contenait un hommage à Titus, l'amour et l'espoir du genre humain, et le quatre-vingt-huitième consacrait l'équité sévère de Domitien, qui, achevant l'œuvre imparfaite de son père, avait rigoureusement puni les malversations des publicains et exclu de tous les emplois cette race perverse [3].

1. Imp. Divus. Claudius
Drusi. f. Cæs. Aug.
Iter reparavit.
(Gruter, *Inscript. antiq.*, 132.)

2. Imp. Cæsar Vespasian.
A Capara urbe,
Ad Emeritam usq. aug.
Impensa sua restitu.
(Muratori, *Novus Thesaurus veterum Inscript.*, p. 415.)

3. Imp. Domitian.
Nequitia. Publicanor.
Infectum.
Ea. Gente.
Male. Mulctata...
(*Inscript. du Milliaire de Mérida.*)

Pour accomplir l'œuvre véritablement herculéenne de ces trente-deux voies, ou pour les entretenir, il fallut les bras de trente-deux légions, la deuxième et la huitième Augustale, la sixième et la vingtième Victorieuse, la vingt-deuxième, la Minerva, l'Alpienne, l'Auxiliaire, les dixième, treizième et quatorzième Doubles, la première et la troisième Parthique, la deuxième Adjutrix, les troisième et seizième Flaviennes, les septième et onzième Claudiennes, la Fulminante, l'Apollinaire, la Gauloise, la Scythique, celle de Ferrare, celle des Détroits, la Pieuse fidèle, la troisième légion de Pannonie, les trois Sarmates et les trois Italiques [1].

Le long de ce réseau immense, qui fut comme le dessin de la civilisation hispanique tracé par le génie de Rome, s'élevèrent successivement les villes, les ponts, les aqueducs, les tombeaux et les monuments.

Par une transition toute naturelle, les camps se transformèrent en cités et devinrent autant de colonies. Les vétérans des légions les construisirent d'abord et fournirent les premiers éléments de population. Ceux de la troisième Gallique et de la sixième Double, fondèrent ainsi Guadix, qu'on appelait alors Acci [2]; ceux de la quinzième établirent la colonie d'Emerita (Mérida), sous les auspices d'Auguste, et la colonie patricienne de Cordoue; enfin, les soldats des deux Victorieuses jetèrent les fondements de Tarraco (Tarragone), de Cæsar-Augusta (Saragosse), de Julia-Celsa (Xelsa) et agrandirent Carthago Nova ou Carthagène. Quant à la légion Italique, elle bâtit Séville, qu'elle nomma Italica, pendant que les cohortales des autres légions élevaient, sous l'invocation des noms de César et d'Auguste, Claritas-Julia (Espejo), Julia-Traducta et Julia-Augusta [3].

1. Joannis Vasaci, *Hispaniæ chronian*, p. 642. — Masdéu, *Historia critica de España Inscrip. de Tarragone et de Retortillo*, 914-916.

2. Augustus
Legio III.
Colonia Julia
Gemella. Acci.
(Florez, *Medallas*, p. 124.)

3. Médailles de Mérida, de Tarragone, de Séville, de Cordoue, d'Algésiras, d'Espejo, de Mesa, de Asta, de Elche, de Carthagène. — Florez, *Medallas de las Colonias*, p. 399-406. — Finestres, *Sylloge inscriptionum*. — Agustin, *Dialogos de Medallas* — Caro, *Antiguedad de Sevilla*.

A côté de ces établissements d'origine purement militaire, et qui furent d'éclatants foyers de civilisation, après avoir été des instruments de force violente et de conquête, surgirent peu à peu une foule d'autres cités, de municipes et de villes, qui, peuplés en totalité ou en majeure partie par les colons latins, constituèrent, dans la Péninsule, ce groupe vigoureux, compacte et souverain que l'histoire appelle l'Espagne romaine.

L'Espagne romaine de l'organisation administrative de laquelle il convient de toucher un mot, était divisée, au commencement du vᵉ siècle, en sept provinces : la Tarraconaise, la Carthaginoise, la Galicienne, la Lusitane, la Bétique, la Turgitane et celle des îles Baléares ajoutée aux six premières par Théodose. Chaque province se subdivisait en plusieurs régions nommées *conventus*, qui avaient pour capitales les quatorze villes les plus importantes de la nation [1].

Sous Constantin, qui partagea l'Empire en quatre diocèses, les provinces hispaniques englobées dans celui des Gaules furent soumises au préfet du prétoire d'Arles représenté au delà des Pyrénées par un vicaire. A ce délégué prétorien étaient subordonnés les consulaires, les légats, *legati*, et les présidents qui gouvernaient les sept provinces avec l'aide des questeurs ou procurateurs augustaux et actifs, publicains, tabulaires et arcarii chargés de la levée et de l'encaissement des tributs et des revenus publics.

Ces revenus atteignaient un chiffre si considérable qu'avant l'Empire, et quoique les dix-huit proconsuls qui la gouvernèrent sous la République eussent tiré d'Espagne une masse énorme d'or et d'argent, il se trouva dans cet admirable pays assez de ressources pour suffire aux dépenses qu'exigea sa transformation politique et monumentale.

A cette première période de colonisation succède ensuite la période d'agrandissement et d'embellissement. Toute colonie, et par suite toute cité étant une image réduite de Rome, ses fondateurs se hâtaient, après l'avoir entourée de murs et de tours, d'y construire

1. Mérida, Breja, Santarem pour la Lusitanie; pour la Galice, Braga, Lugo et Astorga; Tarragone et Saragosse pour la Tarraconaise; Carthagène et Coruna del Conde pour la Carthaginoise; Séville, Cordoue, Ecija et Cadix pour la Bétique.

un aqueduc pour y porter l'eau des sources voisines, des arènes, des théâtres, un forum, des bains, des temples et des arcs de triomphe. C'est dans ces grands travaux d'utilité publique et d'art que se manifesta sur tous les points, avec un éclat et une magnificence inouïs, le génie monumental de Rome.

Barcelone, la ville d'Hannibal, eut, des premières, un aqueduc aux arcs massifs, des thermes et un amphithéâtre dotés par Cécilius Optatus, de la tribu Papiria, centurion de la quinzième légion Apollinaire, l'amphithéâtre de six mille sept cents deniers, à condition que tous les ans, le 4 des ides de juin, on y ferait combattre des pugiles; les bains de deux cents deniers pour distribuer gratuitement au peuple l'huile nécessaire aux onctions [1].

Les habitants de la vieille Telobis, devenue notre Martorel, virent s'élever un pont de trois arches et un arc de triomphe orné de pilastres cannelés d'ordre corinthien. Aussi généreux qu'Optatus, Sergius Sura, en mourant, légua aux citoyens de Bara, sa ville, un monument semblable dont les voûtes devaient défier le temps. Plus riche en monuments, la fière Tarraco (Tarragone), ancien quartier de la légion Victorieuse, s'enorgueillissait de son palais d'Auguste, vaste édifice aux grandes tours à la frise ornée de têtes de taureaux; de son cirque de mille pieds de long, de son amphithéâtre à moitié taillé dans le roc et baigné par les flots bleuâtres de la Méditerranée, et de son aqueduc au double rang d'arcades.

Bâties avec la même grandeur, les tours de pierres en bossage d'Amposta furent à la fois l'ornement et la défense de l'Èbre; mais ces constructions militaires, les terrassements ou aggeres des routes et les châteaux, castra, dont ils munissaient les passages difficiles n'étaient que jeux d'enfants pour les Romains; doublé par la difficulté, leur génie n'éclatait que dans les grandes choses.

L'aqueduc de Ségovie, celui d'Emerita, et le pont de Norba-Cæ-

1. L. Cæcilius. L. F.
Pap. optatus.
(Finestre, *Sylloge*, p. 183.)

L'auteur d'un grand ouvrage moderne sur l'Espagne, *De cuyo nombre no quiero acordarme*, a cru que ces mots : *Oleum in thermis publicis populo præberi* voulaient dire : On illuminera les bains tous les ans.

sarea ou pont d'Alcantara, devaient en porter jusqu'à nous l'empreinte immortelle. La première de ces œuvres merveilleuses unit deux montagnes séparées par une vallée de trois mille pas. Construit en granit gris, nommé pierre de Beroqueña, l'aqueduc fut formé de deux rangs d'arcades superposées d'une hauteur prodigieuse. Quand les arcs complets se détachèrent sur l'azur cru et vif du ciel de Castille, l'Espagnol, du temps de Trajan, en compta cent soixante-dix-sept, et vit avec stupéfaction que cette énorme masse de pierres tenait dans les airs sans ciment!

Moins colossal, mais de proportions peut-être plus élégantes, l'aqueduc de Mérida, colonie d'Auguste, se composa de trois rangs d'arcades, élevées quelquefois de soixante-dix pieds au-dessus du sol; oblongs et sveltes, les arcs formés de belles pierres en bossage que séparent des filets de briques offrirent un profil d'une symétrie parfaite [1].

Cent six ans plus tard, les principaux municipes de la Lusitanie jetaient sur le Tage le pont d'Alcantara, une des fabriques les plus admirables de l'Espagne romaine. Ce pont n'eut que six arches à plein ceintre; mais les deux du milieu, les plus grandes qu'on eût encore ouvertes, décrivirent une courbe de cent vingt pieds et s'appuyèrent sur des pilastres en granit de trente-huit pieds de circonférence; l'architecte le décora de tours à chaque extrémité; d'un arc de triomphe dédié à Trajan, qui en occupait le centre, et d'un temple sur l'une des faces duquel fut gravée l'inscription suivante :

« Si le voyageur, curieux et ami des gloires nouvelles, désire savoir pourquoi l'artiste tailla dans les rochers du Tage ce temple tout plein de la majesté de César et non moins remarquable par son architecture que par la beauté du granit employé à sa construction, qu'il apprenne que Lacer, l'ingénieur de ce grand œuvre, voulut remercier les dieux d'avoir permis qu'il l'accomplît par des sacrifices dignes de leur puissance. C'est pourquoi il leur éleva et leur consacra ce petit temple. Le noble Lacer, après avoir construit, avec un art divin, ce pont qui durera toujours, consacra le temple

1. Le peuple appelle ces piles *los milagros!*

aux dieux et à l'Empereur, double et très-saint motif pour qu'il en fit lui-même la dédicace [1]. »

Ce sentiment religieux, profondément enraciné par la foi et la politique dans l'âme des Romains, enrichit l'Espagne d'une multitude de monuments consacrés aux symboles et aux divinités du paganisme. Sans parler des temples splendides d'Evora (Talavera la Vieja), de ceux d'Emerita et de Sagonte, dédiés à Diane, dont les colonnes cannelées, d'ordre composite, égalent tout ce que l'art antique a laissé de plus pur; du temple de Mars aux beaux bas-reliefs, édifié dans la seconde de ces villes; des temples de Jupiter, d'Hercule, de Neptune, à Barcelone et à Cadix; de celui que Marcus Lucanus de Denia bâtit à Jupiter; du Cesareum d'Antequera où étaient tous les bustes des empereurs; de l'autel et du lac sacré construits à Malaga par la piété de Titus Granius Seio; de la crypte et du portique dont Caius Plotius, prince de Cissa, dota la nouvelle Carthage; du temple de Minerve à Cadix, et de celui de Diane à Clunia, que répara l'architecte Apuleius, on ne pouvait faire un pas sur la terre hispano-romaine qu'on ne trouvât en pierre, en marbre ou en bronze, un monument du culte païen. Le sol en était couvert des Pyrénées au bout de l'Océan et de la mer Intérieure.

A Valence (Valentia) s'élevaient les autels du Dieu éternel, d'Asclepius et des Parques, érigés par Pomponius Fundanus, Hyginus Sevir Augustal et Fabius Nysus. Apollon avait les siens à Truxillo, Osuna, Caldes de Catalogne, Egita, Idana, Antequera, que dressèrent les mains pieuses d'Apronianus, de la tribu Galera, de Vibia

1. Templum in rupe Tagi superis et Cæsare plenum,
Ars ubi materia vincitur ipsa sua,
Quis quali dederit voto fortasse requiret,
Cura viatorum quos nova fama juvat,
Ingentem vasta pontem qui mole peregit,
Sacra litaturo fecit honore Lacer...
(Inscription de la chapelle de San-Julian d'Alcantara.)

Dans cette même ville d'Alcantara, on a trouvé un couvercle de marbre rond sur lequel sont gravées ces lettres :

C. I. L.
H. S. E.
S. T. T. L.

C'est le couvercle de l'urne funèbre de l'architecte, dont les cendres ont été jetées au vent. *Caius-Julius Lacer hic sepultus est. Sit tibi terra levis!* Caius-Julius Lacer ici est enseveli. Que la terre te soit légère!

Trophime, de Longinus l'Egitan et de Postumius. Le Bon-Événement et la Fortune étaient honorés à Astigi, depuis Ecija, à Sepulveda et à Salacia (Alcacer-da-sal), où Flavia Modestina, prêtresse perpétuelle de cette déesse, pour obéir aux dernières volontés de son époux, lui avait consacré un temple [1].

On voyait l'autel d'Hercule l'Invincible et le repos du genre humain dans la cité de Mars (Martos), celui d'Isis, avec la statue d'argent de la déesse, du poids de cent douze livres, à Séville, Guadix et Tarragone. Fabia Fabiana, la dévote Sévillane, qui dédia la statue, orna sa couronne d'un diamant, de six grosses perles, de deux émeraudes, de six pierres précieuses de forme cylindrique, et deux topazes, et lui mit aux oreilles, aux doigts et aux pieds une infinité de perles et de rubis [2].

Les anciens citoyens et les affranchis de la Catalogne et de la Galice avaient prodigué le marbre à Jupiter, fulminant à Puycerda, très-bon à Vic, Candamius et Ladicus, c'est-à-dire local, sur le mont Candadeno et le mont Furado, alors appelé mont Ladicus.

Par les soins d'Arruntius Initialis, de l'affranchi Catinus, de Potitus, de Victor, de la tribu Quirina, de Corintus, sevir augustal, du marchand Speratus, d'Emilia Nimphodota, des députations de l'Espagne citérieure, des décurions du promontoire de la Lune et d'Octavius Rusticus, l'encens fumait en l'honneur de Mars, de Mercure, de Neptune, de Pan, du Soleil, de Vénus et de la Victoire sur l'emplacement d'Alcala la Vieja, à Séville, Cartama, Mataro, Malaga, Tarragone, Tortose et Cabo de Roca [3].

Indépendamment des siens déjà si nombreux, et des génies protecteurs des colonies et des municipes, Rome avait reconnu et accepté tous les dieux indigènes. La Galice adorait Bandua, le dieu des drapeaux, et Barak; la cité mère de Chaves, Hermès Eiduor le

1. Florez, *Medallas*, t. III. — Muratori, *Thesaurus*. — Montfaucon, *Suppl. à l'antiquité expliquée*, t. II. — Argote, *De Antiquit.* — Gruter, *Inscript. ant.*, t. I. — Marca Marc, *Hispanica*, liv. II. Morales, *Las antiguedades de las ciudades de España*.

2. Isidi puei.
Fabia Fabiana.
(Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. I.)

3. Muratori, *Thesaurus*, p. 63-64. — Argote, *De Antiquit.*, lib. II. — Florez, *España sagrada*, t. XV. — Masdéu, *Inscript.* 64, 68, 71, 76, 77, 78, *Soli æterno lunæ prom.*

Sanguinaire; Osma, les Lugoves, patrons des cordonniers; Norba-Cæsarea, Antuvel, protecteur des marins; la côte océane, Neton, dieu phénicien; Talavera la Reyna, les Togoti; Zamora, Viak, dieu des fortifications; Almeida, le grand dieu ionien Ipsitos, et la Lusitanie, Endovelic ou le Soleil[1].

En même temps que ces monuments sacrés, le dévouement, la piété, l'adulation et parfois la reconnaissance avaient multiplié dans l'ordre civil un autre genre de monuments cher entre tous aux Romains : des statues furent élevées par les cités hispano-latines à tous les empereurs. Castra-Cæcilia (Caceres) en érigea une en marbre blanc à Auguste; le municipe urgavinense (Arjona), une à Tibère; la colonie Claritas-Julia, à Drusus, son fils; le municipe d'Egara (Tarasa) une à Antonin le Pieux; par décret des décurions, la cité d'Alcacer dressa celle de Commode; la république de Regina (Reyna) celle de Caracalla, *père de la patrie;* le municipe Florentinum Illiberitanum, celle de Furia Tranquillina Sabina, femme de Gordien; la cité de Tolède, celle de Philippe; Sagonte, celle du *divin Aurélien;* le municipe de Tusci, un colosse de marbre à l'invincible et pieux Probus[2].

Le même honneur fut accordé partout aux gouverneurs, présidents et magistrats impériaux et municipaux des provinces. La république victorieuse de Tarragone dressa une statue à Vincentius, l'un de ses curateurs, pour avoir restauré des bains; la cité de Castulo, celle de Thorius Culéon, procurateur de la province Bétique, qui avait relevé, à ses frais, les murs de la cité, donné un terrain pour bâtir des thermes et placé devant le théâtre les images en marbre de Vénus et de son fils. Les décurions du municipe de Carmone firent couler en bronze Lucius Cælius, proconsul de la Bétique, en mémoire de son gouvernement ferme et sévère. Titus Præsens, honoré de toutes les charges de la république, eut la même gloire dans l'Espagne citérieure. La Bétique et l'île de Minorque immortali-

1. Felipe de la Gandara, *Nobiliario*, t. I, ch. II. — Fréret, *Recherches sur le dieu Endovellicus*, Mém. de l'Acad. des inscript., t. III. — Inscriptions de Tolède, de Porcuna, d'Osma. — Miguel Perez Pastor, *Disertacion sobre el dios Endovelico.*

2. Masdéu, *Inscriptions romaines*, 156. — Finestres, *Sylloge inscript.*, c. II. — Resende, *Antiquitates Lusitaniæ*, lib. III. — Imp. Cæsari.

M. Aurelio. probo.

Sub. colosso.

sèrent ainsi les services de Macianus Montanus, trois fois édile et décemvir, et ceux de Sempronius Speratus, flamine de la divinité de Trajan. Enfin moins adulateurs que l'ordre très-splendide des magistrats de la république d'Ulia, qui avaient voté une statue à Caracalla, moins lâches que les décemvirs de Mataro, qui en dressèrent une à Domitien, et moins dévots à la majesté des impératrices que les habitants de Cordoue, qui taillèrent en marbre Cornelia Salonia, femme de Galien, les citoyens d'Isona éternisèrent par le bronze le souvenir des bienfaits et des vertus de Lucius Valerius Faventinus, qui, dans une disette, avait nourri le peuple du blé payé de son argent, *pecunia suâ*[1].

La munificence des Romains ne s'était pas bornée à ces splendeurs monumentales; ils avaient donné aux habitants de l'Espagne deux choses plus utiles que les ponts et les thermes, plus grandes que les aqueducs, les arcs de triomphe et les amphithéâtres, et plus précieuses que les temples et les statues ornées de leurs dieux, le *droit de cité* et le *droit latin*, deux des plus beaux rameaux de la liberté antique, dont les portes des capitales et des municipalités devaient être ombragées pendant des siècles.

Voici d'abord ce qu'on entendait par droit de cité. Les colonies d'origine purement romaines étaient dotées des mêmes priviléges que Rome, et formaient autant de républiques, ayant une existence sociale qui leur était propre, un gouvernement municipal parfaitement indépendant. Tous leurs membres, tous les citoyens nés dans l'enceinte, sur le territoire ou dans les districts de la cité, qui s'appelaient *pagi*[2], appartenaient de droit à cette cité. Ils composaient un corps ou collége municipal nommé indifféremment :

1. Ponz, *Viage de España*, t. XIII. — Muratori, *Novus Thesaurus*, t. II. — Masdéu, *Inscript.* 479.

L. Val. Faventino
Qui annona. frumentaria. empta
Plebem. adjuvit.....

2. El territorio de una ciudad segun el uso de aquellos tiempos se dividia en muchos distritos clamados pagos, y cada pago en muchos pueblecillos clamados vicos, y cada vico en muchas heredades, algunos de ellas eran de posseyentes particolares, y otras del comun de la ciudad. (Masdéu, *Historia critica de España*, t. V, p. 125.)

Cette division est démontrée par un des monuments les plus précieux en ce genre,

Ordo decurionum, l'ordre des décurions;
Ordo, l'ordre;
Curia, la curie;
Senatus, le sénat.

Chacun des membres de ce corps d'élite prenait le titre de décurion, de curiale ou de sénateur. Ce titre passait par l'hérédité à ses enfants, par le privilége de la naissance aux fils de sénateurs, par l'élection aux candidats. L'assemblée électorale, composée au moins des deux tiers de la curie, choisissait, parmi les candidats âgés de vingt-cinq à cinquante ans seulement, qui possédaient plus de vingt-cinq journaux de terre[1]. Ces membres élus, *nominati*, avaient les mêmes droits que les membres nés, *originales*. Le rang d'inscription sur l'album de la cité établissait seul quelque différence tournant au privilége; ainsi, les cinq, dix ou quinze premiers inscrits portaient le nom particulier de *primates* et *principales*, et constituaient la première section délibérante de la curie.

Une sorte de conseil exécutif, élu par les primats et les autres décurions, administrait la cité sous le nom d'ordre des magistrats. Ces magistrats, élus tous les ans aux calendes de mars, s'appelaient décemvirs et quatuorvirs dans les cités plus importantes[2]. L'un de ces décemvirs, qui exerçait des fonctions judiciaires, se nommait *juridicundo*. Il en existait un autre, surnommé *quinquennalis*, qu'on élisait tous les cinq ans, pour que, censeur et curateur tout à la fois, il surveillât la construction ou l'entretien des édifices publics, et perçût les revenus et les fermages de la curie.

Toutes les curies possédaient un fonds commun composé de terres affermées, de capitaux prêtés, du produit des droits d'octroi sur l'entrée et le transport des marchandises. Ces trois sources de revenus arrivaient au quinquennal par les mains d'un receveur publicain, appelé *vectigalis*.

la table de bronze de Trajan, découverte dans les environs de Plaisance en 1747, et conservée au musée de Parme.

1. Le décemvirat espagnol était si honorable que le roi numide Juba voulut être décemvir de Cadix. Ptolémée, roi d'Égypte, et Marc-Antoine le furent de Saragosse; Germanicus et Drusus, de la tour de Carthagène; Auguste, Agrippa et Tibère, de Xelsa. — Avienus Festus, *Ora maritima*, vers 282. — Pline, *Hist.*, *natur.*, lib. III.

2. Ultra viginti quinque jugera privato dominio possidens. (Code théodosien.)

Les édiles étaient d'autres magistrats curiaux d'un degré inférieur, auxquels appartenait la police de la voie publique et des bains, sous le rapport de la salubrité et de l'ordre.

Ils étaient dirigés eux-mêmes et surveillés par dix des primats ou principaux élus à cet effet pour quinze ans.

C'était la curie qui était chargée de la répartition et de la levée des impôts; elle choisissait tous les ans, pour remplir cet office, un de ses membres, nommé exacteur, *exactor*.

Après un exercice de quinze ans dans les charges municipales, les décurions passaient dans la section supérieure, appelée sénat. Le sénat se composait donc de l'élite des curies, des nobles, des vieillards honorés par le sacerdoce, et quelquefois, dans les derniers temps de l'empire, des créatures de l'empereur. Son action et son influence se confondaient si bien dans l'action générale de la curie, que le seul privilége qu'il possédât, c'était de figurer sur la première page de l'album curial.

Tel était le droit de cité, source première et purement romaine du droit municipal espagnol. Le droit latin avait une origine moins noble en ce qu'il émanait d'une concession faite à titre de faveur. A cela près, les curiales des villes latines ou municipes jouissaient absolument des mêmes priviléges que les curiales des colonies, si ce n'est que les premiers naissaient citoyens romains et pouvaient aspirer comme tels aux charges de la république, ce qui était interdit aux curiales latins n'ayant pas exercé d'emplois honorifiques dans leur patrie.

Les municipes comme les colonies étaient très-nombreux dans la Péninsule. Depuis le forum Gigurrorum, situé dans le val de Orres, jusqu'à Calaguris-Julia, aujourd'hui Calahorra, et de Cartesia, ou terre de Cartagena, jusqu'à Gadès (Cadix), on en retrouve encore plus de soixante[1]. Toutes les républiques se gouvernaient elles-mêmes, sous l'autorité, pour ainsi dire, nominale d'un magistrat romain, qui tantôt s'appelait prêteur, tantôt président, tantôt préfet, tantôt vicaire du préfet du prétoire. Les curies au reste n'avaient que des relations très-rares et très-indirectes avec l'administration romaine, qui se composait d'un personnel si faible et se

1. Florez, *Medallas*, p. 342. — Eckhel, *Hispania Tarraconensis*, p. 6.

montrait si réservée qu'elle en semblait invisible. On eût dit qu'elle ne gardait de l'autorité que le devoir de défendre le peuple qui s'y trouvait soumis; encore cette grande force militaire dont elle disposait était-elle disséminée sur des points isolés, de manière à ce que les citoyens n'eussent à souffrir ni l'insolence des cohortes, ni la turbulence des présentales, milice mobile et éventuelle, ni la sauvagerie des ripuaires ou gardiens des frontières. Cinq groupes principaux se détachaient donc, avec leur caractère particulier et bien net, de cette population plus romaine encore qu'hispano-romaine :

Les membres des curies;

Les colléges d'ouvriers;

Les colons, les esclaves ruraux et les esclaves des villes;

Les cohortes et les milices présentales;

Et le clergé païen.

Les membres de la curie formaient la première classe de la société romaine. Là étaient les patriciens, les magistrats, les juges curiaux, décemvirs, triumvirs, capitaux et les honorés. Après les prêtres païens, qui marchaient au second rang dans l'ordre civil, se plaçaient, par leur importance, les colléges d'ouvriers. Tous les individus exerçant art ou métier étaient réunis en corporation, et, comme la loi rendait les métiers héréditaires, les pères avaient forcément leurs fils pour successeurs. La loi les dédommageait en quelque sorte de cette rigoureuse obligation en les entourant d'une faveur spéciale. Ainsi, quarante-quatre de ces colléges, parmi lesquels on comprenait ceux des médecins, des fossoyeurs, des maîtres ès-arts, des architectes, des tailleurs, des chaudronniers, des constructeurs de chars, des plombiers, des forgerons, des charbonniers, des bouchers, des victimaires, des grammairiens, des libraires, des crieurs publics, des embaumeurs, des trompettes et des notaires, étaient exemptés de la plus grande partie des charges publiques. Forges ardentes, où bouillonnaient sans cesse l'intelligence et le travail, ces colléges préparaient déjà dans l'isolement le mépris et la souffrance, la reine et l'esclave de la société future, la bourgeoisie et le prolétariat.

Venait ensuite le bétail humain ou classe servile, la plus infortunée de toutes, car pour elle la vie était sans espoir et le travail

sans récompense. A côté végétait, en rongeant l'annone dans ses cantonnements, la classe militaire des cohortales, héréditaire comme celle des corporations. Puis, au-dessus des colléges, des classes militaires et rurales, et immédiatement après les nobles des curies, apparaissait, comme clef de voûte, le clergé païen.

Pour desservir cette foule de temples, qui donnait à la religion une forme si imposante et pleine de magnificence, il avait fallu instituer un peuple de prêtres et le doter libéralement. Le clergé païen composait donc à lui seul trois colléges : le collége supérieur des pontifes, celui des augures et le collége des aruspices, tous trois recrutés parmi les patriciens. En sous-ordre se classaient ensuite pêle-mêle quindécemvirs, épulons, frères des champs, feciaux, sodales, sevirs augustaux, flaminés ou prêtres des divinités particulières, flamines municipaux et provinciaux, et victimaires à la hache toujours dégouttante de sang.

Tout en mêlant adroitement à l'idée religieuse l'idée de la patrie, du sénat, des césars, les Romains, grands maîtres en l'art de gouverner les hommes, avaient divinisé chaque partie de la création, et en avaient fait un rouage sacré de la vie sociale. Ainsi, par respect pour les premiers objets du culte des peuples, ils avaient appelé le premier jour de la semaine *dies Solis*, le jour du Soleil, et le second *dies Lunæ*, celui de la Lune. Mars donnait son nom au troisième; Mercure, dieu des voleurs, au quatrième, qui était le jour du marché; Jupiter, sa fille Vénus et le vieux Saturne illustraient les trois derniers de leurs noms divins, conservés avec tous les autres, presque sans altération, malgré le frottement de quinze siècles, dans ces mots espagnols *lunes*, *martes*, *miercoles*, *jueves*, *viernes*, débris tenaces et indestructibles du paganisme romain.

Dans la division de l'année, comme dans celle de la semaine, était empreinte l'alliance de la religion et de la constitution. Le premier mois, *januarius*, avait été mis sous l'invocation du dieu à deux visages, parce qu'il voit fuir l'année écoulée et arriver l'année nouvelle. Le second tirait son nom des *februa* ou sacrifices expiatoires; le troisième avait pour patron Mars, père de Romulus, parce que, se trouvant autrefois le premier, il rappelait le souvenir du fondateur de Rome; le quatrième s'ouvrait sous les auspices de Vénus, *apirile*, ou qui fait tout éclore. Aux dieux *Majoribus* était

consacré le mois suivant, tandis qu'on avait dédié à la jeunesse le mois *junius*, où brille l'espérance de toutes les récoltes. La mémoire de Jules César présidait au mois *julius*, et celle d'Auguste au mois d'août, *augustus*. Pour les quatre derniers, ils s'appelaient les mois pluviaux et les noms de nombre qui les précédaient étaient là seulement pour attester, comme aujourd'hui, que primitivement *sept*embre, *oct*obre, *nov*embre et *déc*embre furent le septième, le huitième, le neuvième et le dixième mois des pluies[1].

Le même soin d'offrir sans cesse à la vénération des hommes les césars et les dieux perçait dans les fêtes religieuses. Passons vite, pour ne pas recommencer le tableau que nous avons déjà fait dans Rome ancienne, devant les autels couronnés de feuillage et entourés de nuages d'encens, devant ces cirques d'Emerita et de Tarragone, où l'aurige Eutichetius et le célèbre Dioclès, glorieux fils de l'Espagne, deux mille cinq cent vingt-six fois vainqueur, moissonnent les millions et les palmes, et, sans nous retourner pour voir les gladiateurs s'égorger avec fureur et tomber avec grâce dans les amphithéâtres de Barcelone, d'Italica et de Cordoue, témoins peut-être des débuts du grand rétiaire indigène Ulpius Aracinthus, les délices de Rome[2], jetons un dernier regard sur cette civilisation latine, qui va mourir dans un manteau horriblement souillé, mais magnifique encore et éclatant comme la pourpre.

L'ardeur semi-africaine du climat d'Espagne en général, et la mollesse voluptueuse de celui de la Bétique surtout, se reflétaient brillamment dans les mœurs. Sortant des cités qui offraient toutes en petit une image parfaite de Rome, entrons un instant dans ces villas de plaisance où resplendit si richement le luxe patricien. Placés pour l'ordinaire au bord de l'Èbre, du Tage, du Durius, du Bétis, ou cachés à demi entre les orangers, les oliviers et les lauriers-roses de Basti (royaume de Grenade), et les palmiers de Julia-Augusta (Elche), ou bien mirant leurs portiques de marbre dans les flots d'azur de la mer, ces édifices élégants s'ouvrent à toute heure devant le client et l'ami du maître.

1. Voir notre *Rome ancienne*, chap. xv.

2. D. M. M. Ulpio Aracintho
Retia hispano
P. Prim. (*Tombeau de Rome.*)

En mettant le pied dans l'atrium, celui-ci est assourdi par les aboiements du chien et le bruit des dés qui retentissent sur la table d'argent. Il aurait peine à percer la foule compacte des joueurs si Mélibée, l'esclave favori, ne s'empressait de lui frayer un passage et de le conduire aux thermes. Après le bain, il passe une heure de repos dans la bibliothèque où sont les œuvres de Sénèque, Martial et Lucain, et ne quitte ces écrivains chéris de l'Espagne, leur mère, qu'en entendant les murmures d'admiration des clients qui regardent sortir la matrone.

Négligemment couchée sur un pulvinar de pourpre, où les pedisèques ont effeuillé les roses à pleine main, elle va dans sa litière écouter, sous le portique de Cartama, rétabli par la prêtresse Junia Rustica, à laquelle ses concitoyens reconnaissants ont élevé une statue, les doux propos des Trossuli, si remarquables par leur brodequin écarlate, ou des beaux à la toge artistement drapée. Ses cheveux, teints d'une couleur blonde, tirant sur le rouge et parsemés de poudre d'or, flottent sur ses épaules et son sein en boucles onduleuses, rattachées seulement par un collier de perles. A ses oreilles pendent des crotales en diamant avec lesquels on achèterait deux villes. Le serpent familier roule ses anneaux verts autour de son cou, et lui communique sa fraîcheur glaciale. Un élégant pallium, broché d'or, fait ressortir l'éclat de sa stola ou robe de pourpre aux plis majestueux, et à peine si les étincelles éblouissantes de ses chaînes dorées et de ses mille bijoux laissent arriver le regard jusqu'à ses yeux noirs, plus vifs encore sous le voile. Maintenant, que ce vent léger qui soulève les rideaux de sa litière montre un instant ses épaules blanches comme la neige, et les jeunes promeneurs du portique iront ce soir tracer avec de la craie des vers amoureux sur les colonnes de l'area. Pendant ce temps, la pédisèque marche à côté de la litière, en étendant son parasol couvert de plumes de paon : les esclaves noirs d'Éthiopie, dont plusieurs larges bracelets d'argent font ressortir l'ébène, précèdent la matrone, et deux Germains ou esclaves blonds l'accompagnent partout au marchepied de citre pour la faire descendre.

Mais voici que la voix du patron, qui a fait aussi sa toilette et s'est paré du brodequin rouge et de la toge blanche, s'élève sous les voûtes de l'atrium : « A table, amis! que la gaieté succède au

jour qui va finir; déjà les mains parfumées de l'esclave attendent votre chevelure; déjà la rose odorante embaume les trépieds et les canthares d'argent; déjà mon Apicius nous envoie ce brillant poisson qui donne la pourpre. A table, amis! c'est maintenant qu'il faut boire et se réjouir! c'est maintenant qu'il faut vivre pendant que nous sommes vivants encore!

A ces mots, les esclaves se hâtaient; les uns ornaient le triclinium ou salle du festin de meubles plaqués de nacre et d'or tirés de Ctésiphon; les autres achevaient de tendre ces tapisseries représentant ici des barbares courbés sous le joug; là, une chasse de bêtes féroces; le lin du Bétis, plus blanc que la neige, se déployait ensuite en plis symétriques entourés de lierre, de lauriers et de pampres verts. Devant chaque convive on remplissait les corbeilles de cytise, de verveine, de troène et de soucis; l'esclave noir allumait les lampes, et les invités, dont le nombre ne dépassait jamais celui des muses, couronnés de roses et de nard, se couchaient sur les lits d'ivoire, incrustés d'émeraudes et de coquillages, et respiraient avec délices les vapeurs de ces parfums d'Arabie qui embaumaient l'air.

Aussitôt l'arbitre des élégances s'avançait avec ses tablettes pour inscrire les mets que des esclaves apportaient sur des plats d'or : le porc entier, par un raffinement culinaire assez bizarre, rôti d'un côté, bouilli de l'autre; les jeunes coqs nageant dans le lait; les foies de canard, les grives, les paons, les cigognes étaient présentés tour à tour sur une table d'argent sculpté tournant sur elle-même. Derrière chaque convive se tenait, l'œil au guet, pour épier ses goûts et ses moindres désirs, un de ces jeunes esclaves (*pueri*) aux cheveux longs et parfumés, dont la robe blanche, relevée beaucoup plus haut que ne l'exigeait la décence, disait la triste destinée. Ces malheureux, sur un geste du maître, offraient, avec empressement, tantôt les murènes, le mulet, le turbot, que le cuisinier faisait rafraîchir dans des bassins de marbre et de porphyre, tantôt des pains à formes obscènes, tantôt le vin de Ruscino (Roussillon), le vieux nectar de Malaga et la liqueur aux flots dorés d'Ilerna (Alicante). Pendant ce temps, les joueurs de flûte, les nains aux gestes grotesques, portant, roulés autour des jambes, les couleuvres familières de la Sicoris, égayaient les intermèdes du

festin ou agitaient des éventails de plumes de paon, pour renouveler l'air que venait parfumer de nouveau une pluie de violettes et de roses, tombant à un signal de la voûte dorée.

Les huîtres du promontoire de Diane et de l'Océan, les langoustes, les becfigues tués à coups de flèches dans les bois d'oliviers de Valentia, les figues blanches, noires et d'un rouge pourpre à l'intérieur, qui mûrissent dans l'île d'Yvica ou sur l'amphithéâtre, aux sommets couronnés de neiges de la Bétique; ces beaux raisins noirs de Sagonte, comme ces grappes d'argent cuites par le soleil au flanc de la montagne de Carthagène; ces fromages de l'Idubéda, ce miel célèbre des forêts asturiques, ces dattes, ces pistaches, ces glands doux du Bétis et ces fruits d'or des Baléares composent un dessert que ne dédaigneraient point les Lucullus de la mère-patrie; puis, quand les convives sont près de tomber engourdis entre la satiété et l'ivresse, le son des instruments se fait entendre et les sylphides de Cadix les réveillent au bruit des battements de mains par des danses lascives.

Les trois grands événements de la vie, la naissance, le mariage et la mort, étaient marqués chez les Hispano-Romains par trois fêtes d'une expression douce et pieuse.

Quand il était né un enfant à quelque Espagnol noble ou plébéien, on venait le déposer à ses pieds, selon la coutume romaine. S'il disait de le relever, c'est qu'il reconnaissait cet enfant et consentait à le nourrir. S'il gardait le silence, on emportait l'infortuné pour l'exposer sur le forum, où la pitié lui rendait quelquefois un père. Dans le premier cas, celui de la reconnaissance, une joie bruyante remplissait la maison. Les esclaves ornaient de fleurs et de feuillages les pilastres de la porte de l'aréa, dont l'entablement d'airain aux gros clous dorés disparaissait sous les guirlandes. On enveloppait en même temps le sein de la mère de bandelettes faites dans le temple, l'encens fumait pendant huit jours sur les autels de Lucine, et des mets étaient offerts, en sacrifice, à Junon Sospita, la déesse tutélaire des époux.

Ces huit jours, qu'on nommait primordiaux, écoulés, venaient les cérémonies du jour lustrique, qui n'avaient toutefois lieu que le neuvième. Si l'enfant était un garçon, la matrone la plus ridée de la famille mettait le nouveau-né sur ses genoux, et, lui frottant le

front et les lèvres avec le doigt du milieu, mouillé de salive, elle priait les dieux d'écarter de son berceau tous les mauvais présages et de lui accorder d'heureuses destinées. On l'inscrivait ensuite sur les tables gardées dans le temple de Saturne, et, cette formalité légale accomplie, il était livré aux soins de la nourrice.

Malgré la corruption des mœurs, moins grande, à vrai dire, dans les provinces de l'empire, il restait encore dans le mariage quelque chose de la vieille austérité romaine. Les parents une fois d'accord, on procédait aux fiançailles, qui, pour être heureuses, devaient se faire à la première heure du jour (six heures du matin). Le père de la fiancée donnait son consentement; celle-ci recevait de son futur époux l'anneau de fer qu'elle passait immédiatement à l'avant-dernier doigt de la main gauche, et l'on fixait le jour du mariage, en ayant grand soin d'éviter le funeste mois de mai et la première semaine de juin. Le 12 ou le 15 de sextilis, le mois suivant, le jurisconsulte rédigeait l'instrument dotal. Après que chaque parent y avait apposé son cachet, les esclaves dressaient un lit de pourpre tyrienne devant l'atrium, y rangeaient tout autour les statues de Vénus, Prema, Pertunda, Virginale, de Subigus et de Priape, et décoraient la porte de festons, de verdure et de fleurs.

Alors apparaissait la mariée, vêtue d'une tunique blanche que serrait à la taille une ceinture de laine de brebis : ses cheveux, partagés en six tresses, s'élevaient en forme de tour et allaient se rattacher à un petit javelot à demi caché sous une couronne de marjolaine en fleur. Le flammeum dérobait sa rougeur pudique. Ses pieds mignons étaient emprisonnés dans des brodequins couleur de safran. La religion intervenait par le ministère du flamine, qui, après quelques libations de lait et de miel, offrait aux époux le gâteau de froment, appelé *far*, et joignant leurs mains, les déclarait unis. L'épouse, précédée de cinq torches allumées chez l'édile, dont l'une, portée par un enfant, devait être d'épine blanche, pour écarter les maléfices, se dirigeait aussitôt vers le domicile conjugal.

Deux esclaves tenant en main, le premier une quenouille, et le second une corbeille pleine des instruments de travail de la mariée, suivaient, avec quatre de ses parents, agitant des torches de pin. Sur la porte de sa maison, l'époux venait recevoir sa femme,

que les matrones enlevaient dans leurs bras pour qu'elle ne touchât point, en entrant, le seuil consacré à Vesta. A peine avait-elle franchi l'atrium qu'il jetait des noix aux enfants et faisait signe d'entonner l'épithalame. Il restait ensuite à la chaste épouse à recevoir la clef et les pièces d'or d'usage, à prendre place au festin à côté des patriciens couronnés de roses blanches, et à suivre enfin celles des vieilles matrones qui n'avaient eu qu'un mari dans la chambre nuptiale.

A ces rites gracieux succédaient, comme une nuit sombre après un beau jour, les cérémonies de la mort. Quand un citoyen de Castulo ou de Tortose avait rendu le dernier soupir, son corps était soigneusement lavé à l'eau chaude, embaumé par les libitinaires et exposé sur un lit de pourpre dans l'atrium, tendu de tapisseries noires. Au bout de sept jours, pendant lesquels la lugubre branche de cyprès indiquait aux passants la présence d'un cadavre, l'héritier balayait la maison mortuaire avec une touffe de verveine; puis, à la tête d'un cortége interminable, au milieu duquel se distinguaient, à côté des chanteurs d'hymnes et des danseurs funèbres, des troupeaux de femmes habillées de noir, poussant de grands cris et appelant le défunt en s'arrachant les cheveux, il traversait le forum, s'y arrêtait quelques instants pour prononcer un éloge funèbre, et allait brûler le corps sur un bûcher, où des mains pieuses avaient entassé l'encens, la myrrhe, le cinnamome et les parfums les plus précieux.

Recueillies ensuite avec soin, les cendres étaient cachées dans ces mausolées quadrilatères, décorés d'élégants stylobates et de pilastres de marbre, tels que ceux qu'on trouve à Dayemus (villa Joyosa) et au milieu des bois de pins de la tour d'Em-Bara. Si le mort était patricien, la vanité le suivait jusque sur la pierre tombale. C'est ainsi que Lucia Celerina de Valence apprit à la postérité que son époux, Cecilius Cassianus, de la tribu Galeria, avait été honoré de son vivant de toutes les charges[1]. Plus simples et plus touchants étaient ceux qui gravaient une douleur vraie sur le mar-

1. L. Cœlio. L. F.
Gal. Cassiano
Omnibus honoribus
Hic functo.

bre. Ulpius Heuretus et Valeria Sponda, sa femme, émeuvent encore quand on découvre parmi les débris d'Italica cette pierre consacrée *infanti suavissimo*, à l'enfant très-doux à leur cœur, qui ne vécut que V ans et III mois, et l'on voit les larmes de cette mère éplorée de Rhoda (Roses), qui fit écrire sur le marbre :

A CAÏUS LILIUS
JULIANUS, FILS DE CAÏUS,
QUI BIEN VIVEMENT DÉSIRÉ EN NAISSANT
LA DIX-HUITIÈME
ANNÉE DE SON AGE
VIT COUPER LA TRAME DE SES JOURS
PAR L'IMPITOYABLE ATROPOS.
FUSCA, SA MÈRE,
QU'IL A LAISSÉE DANS LE DEUIL ET LES GÉMISSEMENTS,
APRÈS L'AVOIR BAIGNÉ DE LARMES ET OINT DE BAUME,
LE DÉPOSA DANS CE SÉPULCRE [1].

Jusqu'ici nous n'avons vu que le côté éblouissant des mœurs romaines, en nous tenant dans la sphère des hautes classes; descendons maintenant jusqu'aux derniers degrés de l'édifice, et regardons, en finissant, ces mœurs sous l'aspect populaire et rural. A la place de ces paysans, *pagani*, habitants du pagus, qui, aujourd'hui, couvrent le sol, on trouvait, au commencement du Ve siècle, une population formée de deux groupes : les colons libres des villas ou métairies, et les colons esclaves. Les premiers exploitaient en vertu d'un bail d'un lustre (cinq ans) et payaient annuellement le fermage aux calendes de mars, soit en argent, soit en nature, ou bien ils partageaient simplement les fruits du domaine avec le maitre. Les seconds, au contraire, étaient sa propriété au même titre que le fonds. Un esclave de choix, appelé *villicus*, remplissait dans les villas cultivées par les esclaves l'office des régisseurs modernes. On lui donnait une femme (*contubernalis*) [2] pour l'aider

1. Fusca mater
Ad luctum relicta
Cum lacrymis et opobalsamo
Udum
Hoc sepulcro condidit.

2. Sed qualicumque villico conturbernalis mulier assignanda est quæ sustineat eum..... (Columelæ, *De re Rustica*, cap. VIII.)

dans ses travaux et l'attacher au sol, d'où il lui était défendu de sortir, même pour aller aux fêtes des *vici*, ou villages voisins, et aux marchés; il vivait et mourait ainsi sur le fonds du maître, aussi enchaîné, quoique libre, que ces malheureux chargés de fers qu'on enfermait tous les soirs comme des chiens ou des bêtes féroces dans les souterrains de l'ergastule. Entravés ou libres, du reste, tous les esclaves ruraux menaient la même vie de labeur et de douleur, et voici, d'après les préceptes de Caton le Censeur, ce qu'ils recevaient comme salaire et dédommagement de leurs sueurs et de leurs misères.

Quatre boisseaux de blé l'hiver et quatre boisseaux et demi l'été, pour leur nourriture, étaient donnés au villicus, à sa compagne et à l'agent (*episteta*) qui aidait le villicus quand celui-ci ne savait pas écrire. Le bouvier (*bubulcus*) n'en avait que trois. Quant aux esclaves enchaînés, on leur donnait quatre livres de pain, et cinq au printemps, lorsqu'ils commençaient le travail des vignes; mais cette ration était réduite d'une livre aux figues, qui épargnaient le froment.

Après la vendange, ils buvaient la *lora*, ou piquette, pendant trois mois; le quatrième mois, on commençait à leur donner un peu de vin. Dans les grands jours, du reste, aux Saturnales et aux Compitales, le père de famille, qui était souvent un citoyen grand et humain comme Caton, permettait de les régaler, mais avec économie (*uti diutissime durent*), des olives gâtées ou tombées de l'arbre, de saumure de harengs et de vinaigre[1]. Une tunique sans manches, de trois pieds de long, et un sayon de l'étoffe la plus grossière composaient tous les vêtements de ces malheureux, qui, marchant et travaillant pieds nus et la tête découverte, devaient envier amèrement, en traînant leurs chaînes dans les champs, la servitude, comparativement plus douce, de leurs frères des villes.

Quelle que fût leur misère toutefois, elle n'égalait pas encore celle des esclaves des mines. Ces martyrs, dit un historien grec, ensevelis vivants dans les entrailles de la terre, y arrachaient, pour enrichir leurs maîtres, d'inappréciables trésors qu'ils payaient jour

1. Pulmentarium familiæ oleæ caducæ, postea oleas tempestivas : ubi oleæ comesæ erunt halecem et acetum dato. (Marci Catonis Prisci, *De re Rustica*, LIX.)

et nuit de leurs sueurs et de leur sang. Il n'y avait pour eux ni repos ni trêve. Déchirés, quand ils pliaient sous la fatigue, par le fouet des procurateurs, ils mouraient ordinairement sous les coups, et tel était le poids de cette existence désespérée que ceux qui n'y succombaient pas enviaient le sort des plus faibles[1].

C'est par ce système inhumain que l'avidité patricienne recueillait dans les monts Bétiques et Astures assez d'argent et d'or pour occuper les malléateurs des quatre-vingt-seize maisons monétales d'Espagne; assez de cuivre dans les monts Mariani pour alimenter l'industrie privée; assez de fer chez les Cantabres pour suffire aux fabriques d'armes; assez de vermillon auprès du municipe sisaponense (Almaden) pour enluminer les joues pâlies des matrones romaines[2].

L'énumération faite plus haut des colléges d'ouvriers montre que l'industrie avait atteint sur le sol hispanique le même degré de perfection qu'à Rome. Jusqu'aux derniers jours de l'Empire, le commerce y fut florissant. Le cobalt, vanté par Pline, le vitriol, le cristal de roche, les améthystes de Catalogne, les beaux marbres des Pyrénées, les rubis de Lisbonne, les émeraudes et les hyacinthes de la Lusitanie, les turquoises de Zamora, les agates du promontoire de Charidème, la pourpre et l'écarlate de Cadix, le poisson salé, les herbes médicinales, les vins, le miel, la cire, les fruits, les laines, le lin de Valence, les chevaux des Asturies, les joncs et la sparte de Carthagène formaient les principaux objets d'échange[3]. Aussi hardis navigateurs que fins marchands, deux qualités qu'ils retenaient des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs, leurs aïeux, les Hispano-Romains avaient conservé le monopole de la marine au long cours. Il y avait toujours à Ostie des vaisseaux des Baléares, de Malaga, de Cantabrica, aujourd'hui Santona, de Sagonte et d'Italica, qui arrivaient pleins jusqu'aux bords de toiles, de laines, de froment, de vin, de vinaigre, de métaux et de poisson salé, et qui devenaient autant d'écueils pour la vertu des femmes

1. Diodore de Sicile, liv. v.

2. Bowles, *Voyage de Madrid à Almaden*. — Serrano, *De Civitatibus antiquæ Hispaniæ, feriendæ monetæ jure*. — Arienus, *Ora marit.*, 94. — Dioscoride, lib. v.

3. Columelle, *De re Rusticâ*, lib. VIII. — Martial, *Épigrammes*, liv. VII. — Code théodosien, liv. VI. — Pedro Crescenci, *Trattato del Agricoltura*, liv. IX.

romaines, éblouies par l'or des pilotes et des riches marchands[1]. Ni le commerce cependant, ni l'industrie, ni l'agriculture, professions méprisées par les hautes classes et abandonnées au peuple et aux esclaves, ne jetèrent au soleil de la civilisation romaine des pousses vertes et vigoureuses comme les arts, les sciences et la littérature. Quel peuple d'artistes ne fallut-il pas pour modeler, tailler en marbre et couler en argent, en or et en bronze ce peuple de statues, pour tracer les dessins de tant de monuments, suspendre dans les airs les arcades des ponts et des aqueducs, dresser les colonnes des temples, sculpter les frontons et les basreliefs des portiques et des arcs de triomphe, orner les thermes de mosaïques, et construire ces amphithéâtres et ces théâtres qui, tels que celui de Sagonte, sont restés des modèles d'architecture!

Élèves, sans nul doute, des Romains sur le terrain de l'art, les Espagnols les suivirent de près et les surpassèrent souvent sur celui des sciences et de la littérature. A la vérité, ils en avaient appris déjà les rudiments des Grecs. Le flambeau de l'esprit antique allumé par les Ioniens brillait sur l'Hespérie avant l'arrivée des conquérants, et le vent des enseignes latines ne l'éteignit pas. Asclépiade de Milet, Domitius Inquilinus et Troïle avaient professé avec trop d'éclat la grammaire et l'éloquence à Cordoue, pour ne pas laisser des disciples. Aussi, bien avant Plaute, on avait applaudi à Tarragone les comédies d'Émilius Severianus et à Cordoue les vers d'Hena, et lorsque Latron le Cordouan ouvrit son école à Rome, on dit en parlant de lui et de Gallion, Fuscus et Silo, trois autres Espagnols : Voilà les quatuorvirs de l'éloquence.

Moins riche en historiens, car elle ne peut citer que Lucius Cornélius, Balbus et Lucius Iginus qui aient été vraiment dignes de ce titre, l'Espagne, au témoignagne de Cicéron, vit naître une foule de savants, de jurisconsultes et surtout de médecins, dont la célébrité et le nom devaient nous être transmis par les pierres funè-

1. Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vina.....
Seu navis hispanæ magister
Dedecorum pretiosus emptor.
(Horace, *Carm.*, lib. III, ode VI.)

bres. Enfin elle eut la gloire de fournir les plus beaux fleurons de la couronne littéraire de Rome, en donnant à la mère-patrie, outre Columelle l'agronome, le rhéteur Quintilien et Sénèque le philosophe, Martial de Bilbilis, Lucain de Cordoue et l'âpre Juvénal, l'indignation poétique faite homme.

Tel était l'état politique et social de l'Espagne romaine à l'arrivée des Barbares.

CHAPITRE V

PEUPLES DU NORD.

Invasion des tribus scythiques. — Malheureux état de l'Espagne. — Les Barbares la tirent au sort. — Wisigoths. — La sœur d'Honorius. — Établissement de la monarchie gothique des deux côtés des Pyrénées. — Royauté militaire. — Alliance de l'épée et de la croix. — Naissance et développement du christianisme. — Le concile d'Illiberri. — Église espagnole. — Les hérésies. — Priscillien. — L'arianisme. — Victoire de l'orthodoxie. — Le catholicisme espagnol vu du côté de la légende. — Saint Jacques de Compostelle. — L'église del Pilar de Saragosse. — Lupa la païenne. — Liberum Donum. — Les sept disciples de Santiago. — Martyrs. — Tradition de leurs miracles. — Saint Magi de Tarragone. — Sainte Eulalie de Séville. — Saint Vincent de Cordoue. — L'esclave rural de Saragosse. — Constitution de l'Église primitive. — Elle hérite des biens et des titres des prêtres païens. — Circonscriptions ecclésiastiques. — Les cinq provinces. — Les rois élus. — Influence politique de l'Église. — Grands chefs. — Swinthila. — Kindaswinth. — Wamba. — Paulus. — Décadence de la royauté élective. — Concile de Tolède. — Roderich. — Arrivée des Arabes. — Bataille du Guadelete.



IL y avait longtemps que le flot des races du Nord, mugissant et montant toujours comme celui de l'Océan, battait les marches de l'empire. Franchies depuis cent cinquante ans par les Franks, les Germains, les Allemands et les Wandales, malgré les efforts d'Aurélien, de Probus, de Dioclétien, de Constance Chlore, de Julien et de Maximus, les frontières, barrières impuissantes, avaient été abandonnées après la mort de Théodose. Aussitôt, par cette immense brèche du Danube et du Rhin, se précipitent les Barbares, s'élançant sur les pas des Goths, qui leur avaient déjà montré le chemin et rançonné Rome. Au commencement de 406, quatre tribus scythiques, les Wandales aux yeux verts, les Wandales-Silinges, les Alains et les Suèves, coalisés pour passer au besoin sur le ventre des premiers envahisseurs, dont les masses jalouses fermaient l'empire aux autres, firent leur trouée dans les Gaules, et refluèrent jusqu'au pied des Pyrénées.

Les trouvant mollement défendues, car l'anarchie régnait, comme

partout, dans les sept provinces méridionales, et les soldats des légions, partagés entre Constantinus, le nouveau César d'Arles, et Honorius, le César de Ravenne, n'étaient pas assez forts pour vaincre, les Barbares forcèrent les portes, et rentrèrent en Espagne le mardi 28 septembre de l'an 409. Ce fut un terrible réveil pour ces contrées heureuses, qui, depuis quatre siècles, jouissaient de la paix de Rome. Se ruant sur leur proie comme une bande de loups affamés, Alains, Suèves et Wandales promenèrent partout le deuil, la dévastation et la mort. Cités et municipes, bourgs et villes furent pillés et livrés aux flammes. Où ce fléau avait passé, on ne voyait plus que des nuées de corbeaux s'abattant avec d'horribles croassements sur les cadavres qui jonchaient le sol, et les bêtes fauves, que l'odeur du sang tirait de leurs repaires.

Ensanglantée à chaque instant par le fer et ravagée par le feu, l'Espagne tomba en quelques jours aux derniers degrés du malheur et des misères. La famine achevait ceux qu'avait oubliés le glaive, et la rage de la faim fut poussée si loin que, dans certaines villes, les survivants mangèrent les morts, et qu'on vit même, ô calamité sans exemple! une mère égorger et dévorer ses quatre enfants[1].

Épouvantés de leurs propres ravages et voyant le spectre lugubre de la peste se lever déjà derrière celui de la faim, les guerriers à la peau blanche, à la blonde chevelure, cessèrent de tuer les habitants des *pagi* et des villas, pour qu'on pût cultiver les terres. Alors ils tirèrent l'Espagne au sort, et chaque tribu prit un lambeau de sa robe de pourpre. La province carthaginoise et la Lusitanie échurent aux Alains; les Wandales-Silinges obtinrent la Bétique; les Wandales proprement dits, la Galice; les Suèves, les côtes de l'Océan jusqu'aux premières montagnes de la Celtibérie[2]. Ce partage ne laissait aux Romains que la partie orientale de la Tarraconaise.

1. Idace, *Chron.* — Tarapha, *De Regibus Hispaniæ.* — Civitates et oppida, villas et pagos incendio consumente, ad tantam cladem accolas perduxerunt ut humanas carnes, famis periculo, attentarent. (Roderici, *Toletanæ Ecclesiæ antistis. Ostrogoth. historia*, p. 8.

2. Orose, *Hist.*, lib. VII. — Procope, *De Bello vandalico*, lib. III. — Cassiodore, *Chron.*, p. 392. — Olympiodore, *Histor.*, lib. XXII, col. 1. — Agathias, *De Bello Gothorum*, lib. V.

Trois commandements militaires exercés par Gunderich pour la nation wandale, par Atace pour les Alains, et par Hermerich pour les Suèves, remplacèrent donc le gouvernement romain dans les trois quarts de l'Espagne. Ces chefs de l'invasion se contentèrent d'abord de percevoir les tributs et la dîme des colons sans trop peser sur les populations, qui préférèrent bientôt la liberté barbare dans la médiocrité à la servitude inquiète et si lourde des Publicains [1]. Mais les mœurs violentes des vainqueurs ne pouvaient changer tout à coup. Lassés de leur repos, ils ne tardèrent pas à reprendre leurs glaives et à les tourner contre eux-mêmes. Les Alains, premiers promoteurs de cette guerre fratricide, se jetèrent sur les Wandales-Silinges et les chassèrent de la Bétique. Renforcés par les Wandales de Galice et par les Suèves, ceux-ci repoussèrent les Alains à leur tour, et, après avoir dévasté les îles Baléares, vinrent débarquer à Carthagène, qu'ils n'abandonnèrent que lorsqu'elle fut au niveau du sol. Reconciliés, sans doute, sur les ruines de l'ancienne cité d'Annibal, les Alains firent volte-face et se vengèrent de leur échec sur les Romains Celtibères et Pyrénéens.

Agonisant à Ravenne dans la personne du faible Honorius, l'empire ne pouvait donner aucun secours à ses sujets. C'est à peine si, par un bien étrange scrupule de légalité et afin que le droit souverain de Rome ne se prescrivît pas par trente ans de possession barbare, l'empereur put obtenir l'intervention des Goths. Ce grand peuple, après avoir pris trois fois la ville qui avait pris le monde, trahi par Ataulf, successeur d'Alaric, qu'enivrait l'amour de Placidia, venait de faire halte dans les plaines de la Narbonnaise. Son chef, continuant d'avancer vers un but contraire à celui que Dieu avait marqué à sa nation, en relevant les ruines de cette société où elle devait porter la flamme le lendemain de son hymen avec la fille des Césars, entraîna ses Goths en Espagne à la poursuite des Wandales.

Convaincus de sa perfidie et furieux de l'influence de plus en plus funeste de Placidia, les chefs assassinèrent Ataulf à Barcelone,

1. Malunt inter barbaros pauperem libertatem quam inter Romanos tributariam sollicitudinem sustinere. (Orose, lib. VII.)

et lui donnèrent pour successeur Sigerich, qui, plein des passions de son peuple, frappa d'une main de fer la fille de Théodose. Renversée du matin au soir de ce parvis doré où elle régnait en despote, dépouillée du luxe dont l'avait entourée Ataulf, elle retomba rudement dans les derniers rangs des captives. Cette déchéance, toute cruelle qu'elle était, ne suffit même pas à la vengeance des vieux chefs.

Il fallut que la belle fiancée de Narbonne, que la souveraine au pallium de pourpre, devant laquelle cinquante esclaves étaient venus verser à deux mains l'or et les pierreries, fît douze milles à pied au milieu des huées des soldats et à la tête du cheval de Sigerich. Il paraît que ce prince n'éprouvait pas assez énergiquement les haines qui réagissaient contre Rome. Massacré un an après son élection, il laissa la tente royale tout ensanglantée à Wallia. Celui-ci continua la guerre entamée par Ataulf contre les Wandales et les Alains. Il était en voie d'exterminer ces deux peuples, lorsque, s'apercevant que ce carnage tournerait exclusivement au profit des Romains, il repassa les Pyrénées, et, en rendant Placidia au patrice Constantius, qui la demandait depuis tant d'années, reçut en échange tout le pays compris entre la Garonne, la Loire et l'Océan.

De Toulouse, capitale de ce nouvel empire, Théodorich, petit-fils du vainqueur de Rome, s'étendit jusqu'à l'Èbre. Quatre peuples étrangers occupèrent alors la Péninsule : les Goths de l'Ouest ou Wisigoths, établis sur le revers méridional des Pyrénées; les Suèves, campés le long de l'Océan; les Romains, relégués sur la rive méditerranéenne; et les Wandales, toujours maîtres de la Bétique. Continuant leur vie errante, les Alains avaient quitté l'Espagne. En 425, les Wandales l'abandonnèrent pour l'Afrique, ne laissant derrière eux que le souvenir de leurs ravages et un nom nouveau à la province du Bétis[1]. Il ne resta donc en présence que les Suèves, qui se fixèrent définitivement où ils étaient campés, les Goths et les Romains.

Ces derniers, s'affaiblissant à mesure que s'affaiblissait l'empire,

1. *Wandalenhaus*, que les Hispano-Romains traduisirent par *Vandalicia*, d'où plus tard on fit *Andalucia* (Andalousie).

en Espagne qu'à l'état de secte imperceptible par le nombre, et d'autant moins apparente qu'elle était forcée, pour échapper aux bourreaux, d'apostasier ou de cacher Dieu dans son cœur. Une cause particulière, d'ailleurs, très-bien saisie par un historien moderne, s'était jusque-là opposée à son accroissement.

L'aristocratie romaine exerçait en Espagne une terrible influence. La richesse de ce pays, sa proximité de l'Italie, l'impossibilité où étaient les peuples d'y porter les armes furent les motifs qui conseillèrent de bonne heure aux patriciens d'y acquérir des propriétés et d'y fonder l'édifice de leur puissance. Partout où nous voyons le crédit de l'aristocratie solidement établi, nous pouvons dire que l'ancien culte était respecté et peut-être même redouté. Quant à l'Espagne, il suffit de parcourir la liste des magistrats qui l'ont administrée depuis Constantin jusqu'à Valentinien, pour se convaincre que, pendant tout ce temps, elle resta soumise à l'influence des chefs du parti païen. On voit sur cette liste des Saturnii, des Catellini, des Sextilii, des Arcadii, des Capitolini, des Pretextati, personnages qui tous nous sont connus par leur piété et par leur fanatisme. On comprend ce que devenaient les lois de tolérance, quand leur exécution était confiée au zèle de tels magistrats [1].

Aussi nulle part en Occident la persécution dioclétienne n'avait ébranlé plus de consciences, effrayé plus de courages qu'en Espagne. Un document à peu près certain, le recueil des actes du concile d'Illiberri, tenu dans les rochers des Pyrénées [2], nous révèle au vrai l'état de cette Église en 334. Dix-neuf épiscopes ou chefs des petites fédérations que formaient entre elles les Églises, Félix de Guadix, Sabinus de Séville, Smagius de Bigorre, Pardius de Montijo, Caton de Verja, Valérius de Saragosse, Melanthius de Tolède, Vicentius d'Ossonoba, Successus d'Eliocroca (Lorca), Ca-

1. Beugnot, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident.*

2. Conformément à l'opinion de l'évêque de Girone, liv. I, ch. V; de Juan Vasco, an 338; d'Estevan de Garibay, liv. VII, ch. XLVIII; du frère Juan de Pineda, liv. XII, ch. XIV; et de Gilbert Genebrard, *Chronographia*, lib. III, nous plaçons ce concile à Elne, l'ancienne Illiberri, ou tout au moins à Collioure (*Caucoliberris*). D'autres, comme Padilla, *Centuria*, IV, et Masdeu, *Historia critica de España*, t. VIII, p. 268, veulent qu'il ait été tenu dans une autre ville d'Illiberri située sur l'emplacement occupé par Grenade.

marinus de Martos, Secundinus d'Acatralenco, Flavius d'Illiberri, Liberius de Mérida, Decencius de Legio (Leon), Januarius de Salaria, Quintianus d'Evora, Eutichianus de Baça, vingt-six prêtres et plusieurs diacres se réunirent en concile et rédigèrent les canons ou décrets suivants :

Tout chrétien qui aura sacrifié aux idoles sera exclu de la communion, même à l'article de la mort.

On n'y admettra jamais ceux qui, après avoir quitté les faux dieux et reçu le baptême, retournent dans les temples.

Les prêtres des païens qui se convertiront et resteront trois ans catéchumènes pourront être baptisés, si, pendant tout ce temps, ils n'ont pas sacrifié aux idoles.

Nulle femme chrétienne ne peut épouser un païen.

Que les vierges fidèles ne prennent pour époux ni juifs ni hérétiques.

Si un chrétien donne ses filles aux prêtres des idoles, qu'il soit retranché de la communion.

Il est interdit d'allumer dans les cimetières des cierges qui troublent les âmes des saints.

Le fidèle fermera sa porte à ceux qui sacrifient.

Les maîtres empêcheront leurs esclaves de faire acte d'idolâtrie.

L'apostat qui a renié Dieu pour Jupiter ne pourra recevoir la communion qu'après dix ans de pénitence.

Les prêtres des idoles convertis pourront communier au bout de deux ans.

Les décemvirs chrétiens qui se souillent par leur présence dans les temples ne pourront entrer dans l'église pendant l'année de leur magistrature.

Les femmes nobles, ni leurs époux, ne pourront prêter leurs robes pour les pompes païennes, sous peine d'être éloignées trois ans de la communion.

Si un chrétien monte au Capitole pour sacrifier aux idoles, il ne pourra racheter son crime que par dix ans de pénitence.

Ceux qui seraient mis à mort pour avoir brisé des idoles ne seront pas regardés comme des martyrs, parce qu'on ne trouve

nulle part en l'Écriture sainte que les apôtres aient fait de telles choses.

Les auriges et les pantomimes ne seront reçus dans l'Église que s'ils renoncent à leur art.

On ne souffrira aucune image dans les églises, parce que les traits de celui que nous adorons n'ont pas besoin d'être peints sur les murs[1].

A la lueur de ces décrets, qui brillent comme des étoiles dans la nuit du passé, on voit combien était petite la place occupée par l'Église dans la société païenne. Elle ne pouvait faire un mouvement sans se heurter aux idoles, un pas hors de chez elle sans rencontrer l'idolâtrie à ce point régnante et triomphante, que les chrétiens eux-mêmes devenus magistrats étaient contraints, l'année de leur décemvirat, d'aller présider aux sacrifices.

Faible par le nombre, l'Église espagnole aurait dû chercher de la force dans l'union. Mais, loin de resserrer le faisceau chrétien, elle le rompait sans cesse avec éclat et le trempa violemment dans le sang en 383. Priscillianus, un homme de grande érudition et d'illustre naissance, avait essayé d'arracher l'ivraie qui étouffait déjà le bon grain dans le sillon évangélique. On renouvela sur-le-champ contre lui toutes les accusations portées contre les premiers fidèles. Chose remarquable, à quatre cents ans de distance, des évêques, dont il censurait les mœurs, retirèrent de l'oubli, pour les lui appliquer, les reproches d'inceste et d'orgies nocturnes que les païens avaient faits aux néophytes du Ier siècle. Un clerc que Sulpice Sévère lui-même appelle un mauvais prêtre, audacieux, effronté, grand parleur, aimant le luxe et la bonne chère, après l'avoir fait condamner au concile de Bordeaux, demanda sa tête au tyran Maxime, assassin de Gratien, et l'obtint, malgré l'énergique opposition de Martinus, l'apôtre de Poitiers. Euthrocia, veuve du poëte Delphidius, fut aussi punie du dernier supplice, et une pauvre femme de Bordeaux, nommée Urbica, lapidée, à l'instigation d'Ithacius, que tout ce qu'il y avait de grand dans l'Église, les

1. Loaysa, *Coleccion de los concilios de España*. — Illescas, *Historia pontifical*, liv. II. — Mariana, *De Rebus Hispaniæ*, liv. 4.

saint Martin, les saint Paulin, les saint Ambroise, repoussa avec horreur depuis ces meurtres [1].

On prétend que Priscillien, renouvelant les erreurs des manichéens et des gnostiques, confondait les trois personnes de la Trinité, enseignait la doctrine des deux principes du bien et du mal, et permettait le divorce. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était d'une pureté de mœurs exemplaires, et que, si l'on juge le système par l'homme tel que l'ont peint ses ennemis, on ne s'étonne point des progrès que l'hérésie priscillianiste, hautement protégée par Gratien, avait faits en Espagne. L'orthodoxie les arrêta avec la hache d'un tyran.

On vit alors, dit le panégyriste de Théodose, on vit surgir une race nouvelle de délateurs. Ces hommes, qui portaient le nom de pontifes, et qui méritaient beaucoup mieux celui de satellites et de bourreaux, non contents d'avoir expulsé une foule de malheureux de leurs patrimoines, préparaient la mort par la calomnie, et finissaient par verser le sang de ceux dont ils tenaient le bien. Ensuite, lorsqu'ils venaient de prononcer la peine capitale, lorsqu'ils avaient bien rassasié leurs regards des tortures des condamnés, qu'ils avaient touché les armes des licteurs, les chaînes des victimes, l'oreille pleine encore de gémissements, la main souillée de ce contact funeste, ils retournaient à leurs autels et profanaient matériellement les mystères qu'ils avaient déjà profanés dans leurs âmes.

Ces hommes étaient les amis de Maxime; il les avait continuellement auprès de lui et dans ses bras [2].

L'arrivée des Barbares mit fin à ces discordes qui éclataient dans les rangs chrétiens avec toute la fougue et l'exaltation du caractère national. Persécutés à leur tour et chassés devant l'invasion, comme la paille qu'emporte le vent, pendant que Suèves, Alains

1. On lui imputait aussi à grand crime d'avoir fait chanter des hymnes et des psaumes de sa composition, comme ces Donatistes, qui, dit S. Augustin, *ebrietates suas ad canticum psalmorum humano ingenio compositorum quasi ad tubas exhortationis inflamant.* (*Epist.*, 55.)

2. *Latini Pacati Drepanii, Panegyricus, Theodosio Augusto.* Voir la traduction de ce curieux chef-d'œuvre de l'éloquence antique dans notre *Histoire du Midi de la France*, t. I, p. 196 et suivantes.

et Wandales écrasaient les dernières forces de l'empire, ruinaient les églises, foulaient aux pieds et profanaient la mémoire, les tombeaux et les ossements des saints, les évêques proscrits s'arrêtaient un moment à Braga, en 411, et là, après avoir décidé que chacun cacherait les reliques des martyrs de son diocèse dans les cavernes, ils proclamaient, comme défi, le symbole de la foi catholique, et lançaient l'anathème aux païens et aux ariens[1].

La tempête barbare apaisée, ce fut contre cette hérésie, qui était bien plus redoutable pour l'orthodoxie, et plus forte que le priscillianisme, car les Goths, qui la professaient, l'avaient fait asseoir sur le trône de leurs chefs militaires, que l'Église catholique lutta ensuite avec sa ténacité et son ardeur habituelles. Depuis le véritable établissement des Wisigoths en Espagne, en 507, jusqu'à l'élection de Reccared, c'est-à-dire pendant quatre-vingts ans, l'Église catholique combattit sans relâche et ne cessa d'agiter les esprits. C'est elle qui, avec le mouchoir sanglant de Clotilde, attira dans la Septimanie et en Espagne les Franks de Childebert; elle qui répéta de province en province les cris d'Ingunde, fille de Brunehaut, traînée, dit Grégoire de Tours, par les cheveux au baptême arien; elle encore qui, oubliant l'histoire d'Absalon, poussa le fils de Léogild à se révolter contre son père, et mit la tête du rebelle dans les châsses de ses martyrs.

Lasse de cette lutte et jugeant la paix religieuse plus utile à ses intérêts, la royauté militaire céda. En 587, Reccared convoque un concile à Tolède; il affecte d'y faire débattre le pour et le contre; puis, se déclarant convaincu, il reconnut solennellement que Dieu le Fils était égal et consubstantiel à Dieu le Père et au Saint-Esprit, et, comme il n'y avait que cette querelle de mots entre les catholiques et les disciples d'Arius, l'aveu du roi et l'ordre qu'il donna aux évêques et aux grands de la secte de suivre son exemple firent cesser le schisme. Délivrée du paganisme, mort d'épuisement, comme l'empire, après la conversion des Suèves et de l'arianisme, que détruisit sans coup férir l'abjuration de Reccared, qui entraîna

1. Credo quod dei gentium sint demonia. — Omnes similiter et vos credimus. — Credo quod Deus noster trinus in personnis unus in essentia... Damno, reprobo, exsecro, anathematizo omnes contrarium tenentes, sentientes et predicantes : omnes, similiter et nos damnamus. (*Actes du concile de Braga.*)

tout son peuple avec lui, l'Église espagnole put entonner l'hosanna. Elle avait vaincu et dominait de toute la hauteur de ses autels le palais et le trône.

Telle est l'histoire de l'Église d'Espagne, vue simplement et preuve en main du côté de la vérité. Elle en offre un autre à l'opposite, qui est au premier ce qu'était la dorure aux statues des sculpteurs antiques. Nous allons néanmoins le mettre en lumière avec le même soin, par ce motif qu'il importe peu en histoire qu'un fait soit faux, s'il a servi de base à quelqu'un des piliers de l'ordre social ou religieux; s'il a exercé, bien qu'apocryphe, une grande influence sur les actions des hommes, il doit être recueilli, la question du vrai réservée, avec autant d'empressement que le fait le plus authentique.

Voici donc l'histoire ecclésiastique d'Espagne vue du côté de la légende.

Trois ans après la mort du Christ, le fils de Zébédée, l'apôtre saint Jacques le Majeur, qu'on appelle Santiago par delà les Pyrénées, vint, poussé par l'esprit divin, prêcher l'Évangile en Espagne. Il ouvrit d'abord le sillon chrétien dans les Asturies; mais la semence apostolique se perdit sur ces durs rochers, et ne germa que dans l'âme d'un seul disciple. D'Oviedo, il passa en Galice et tenta de convertir les habitants d'un municipe appelé Iria-Flavia. Moins heureux encore que dans les Asturies, il se dirigea vers Cæsar-Augusta (Saragosse), où les rayons de sa prédication illuminèrent huit païens. Pour se reposer des fatigues de l'apostolat et se recueillir avec Dieu loin des tumultes de la foule, il avait coutume de se retirer, tous les soirs, sur les bords de l'Èbre, dans le lieu où l'on entassait les immondices de la ville. Une nuit qu'il était en oraison, il entendit un chœur de voix des plus pures et des plus harmonieuses. C'étaient les anges qui chantaient avec une douceur infinie les paroles de Gabriel : Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

Levant les yeux aux sons de cette mélodie, l'apôtre aperçut la sainte Vierge assise sur un pilier de pierre et entourée de milliers d'anges aux ailes radieuses. Les chants célestes cessèrent aussitôt, et la Vierge glorieuse, s'adressant à l'apôtre :

« Tu vois ici, mon fils, lui dit-elle de sa douce voix, le lieu que

j'ai choisi pour qu'on y honore ma mémoire. Ce pilier où je suis assise a été apporté et placé ici par les anges; il y restera jusqu'à la fin du monde, et des miracles sans nombre seront accomplis par mon intercession dans l'église que tu vas fonder en ce lieu, d'où je vais couvrir à jamais Saragosse de ma faveur et de ma protection[1]. »

Ravi d'une telle vision, saint Jacques obéit sur-le-champ à la Vierge, et posa de ses propres mains les fondements de la première église qui ait été bâtie en Espagne. L'édifice construit dans des proportions très-modestes, car il n'avait que dix-sept pas de long et sept de large, il ordonna évêque Athanasius, un de ses disciples, et regagna Jérusalem, après avoir converti, les uns disent sept, les autres douze Gentils[2]. Peu après son retour en Judée, les Pharisiens le firent décapiter et défendirent d'enterrer ses restes mutilés. Mais ses disciples, disputant le cadavre aux chiens, l'emportèrent une nuit au bord de la mer, et, trouvant là une barque apprêtée par la Providence, s'y jetèrent avec le corps saint, et, conduits sans voiles ni rames par un ange, ils traversèrent la Méditerranée, entrèrent par le détroit de Gibraltar dans l'Océan, et vinrent aborder, le 25 juillet, dans un port de Galice nommé El-Padron, qui s'appelait alors Iria-Flavia.

Il y avait là deux grosses pierres, dont l'une s'ouvrit d'elle-même pour recevoir le corps saint, quand on l'y déposa. Les disciples amarrèrent leur barque à l'autre, et montèrent au château de Lupa, la maîtresse de ce pays, pour lui demander la permission d'ensevelir le tronc sans tête du martyr. Cette Lupa, qui était païenne et d'une cruauté digne de son nom, les renvoya, pour obtenir la permission qu'ils sollicitaient, au prince le plus sanguinaire de la contrée. Deux des disciples étant allés vers lui, il les fit

1. Y este Pilar permanecera en este lugar hasta el fin del mundo y nunca faltara en esta ciudad quien honre y venere el nombre de mi precioso hijo. (Padilla, *Historia ecclesiastica de España*, cent. I, fol. 18.) — Basilio Santoro, *Vida de Santiago*. — Jaime de Prades, *De la Adoracion de las imagines*. — Joan de Marieta, lib. I, c. III. — Ribadeneira, *Vida de Santiago*. — Villegas, *id*.

2. Le pape Calixte II dit que S. Jacques eut douze principaux disciples. Les bréviaires, les martyrologes et Beuter, liv. I, cap. V, en comptent seulement neuf. Pelagio, évêque d'Oviedo, affirme dans sa *Chronique d'Espagne*, qu'ils ne furent que sept.

jeter dans les fers; mais un ange les délivra. Averti de la fuite des captifs, le prince donne l'ordre à ses cavaliers de les poursuivre et de les mettre à mort. En arrivant à un torrent que venaient de passer les disciples, ceux-ci furent précipités, par la chute du pont qui s'écroula sous leurs pieds, dans les flots, et s'y noyèrent tous.

Le prince, éclairé par ce miracle, se convertit; mais la louve d'Iria-Flavia, persistant dans ses mauvais desseins, envoya les chrétiens sur une montagne peuplée de taureaux sauvages, dans l'espoir que ces animaux, au lieu de se laisser soumettre au joug et atteler au char qui devait transporter les reliques du martyr, mettraient en lambeaux les saints hommes. Mais son espoir impie fut encore déçu. Les taureaux sauvages, domptés tout à coup, se laissèrent atteler sans résistance, et, aussi doux que des agneaux, portèrent le cadavre sacré à Liberum-Donum, qui occupait l'emplacement où est aujourd'hui Compostelle [1]. Convertie à son tour par ces prodiges, Lupa donna son palais aux disciples, et fut la fondatrice et la bienfaitrice de l'Oratoire de Saint-Jacques.

Rien ne pouvait troubler le grand cœur des chrétiens. A peine un rameau était-il arraché violemment du tronc de l'Église qu'il en repoussait un autre tout aussi verdoyant. La croix échappée des mains de saint Jacques fut relevée par Pedro de Rates, son disciple, qui vint la planter à Braga. Pierre, comme son maître, après avoir fait plusieurs miracles et guéri notamment la fille du roi, que rongeait la lèpre, obtint la palme des martyrs. Il fut égorgé par les païens, au pied même de l'autel où il disait la messe, dans l'église de Rata. Les assassins voulaient, dans leur fureur, qu'il pourrît sur les saintes marches de l'autel où il était tombé sans vie.

1. Petrus de Natalibus, *Vita sancti Jacobi.* — Ambrosio Morales. — Padilla, *Historia ecclesiastica*, cent. I, fol. 36. — *Historia Compostellana*, composée en 1109 par les trois chanoines Hugo, Munius et Giraldus. Quarante-sept chroniqueurs espagnols et trois français, l'archevêque Turpin, Vincent de Beauvais et Jean Beleth ont soutenu la tradition du voyage de S. Jacques en Espagne : elle a été niée et traitée de fabuleuse par Cajetano Cenni (*De Antiquitate ecclesiæ Hispaniæ*, t. I), par le cardinal Baronius (*Ad Calendas*, 25 julii), par le pape Innocent Ier (*In Epist. ad Decentium episc.*), par Garcia Loaysa, qui a fait une collection des conciles d'Espagne, et par d'autres modernes. Saint Jacques, du reste, comme le rapporte S. Luc (*Actes des Apôtres*, ch. XII), fut décapité à Jérusalem par l'ordre d'Hérode, et sa mort, selon Eusèbe, arriva deux ans après celle du Christ.

Mais Félix, le premier ermite d'Espagne, du haut de la sierra baignée par la mer, sur laquelle il s'était retiré pour mener la vie solitaire, ayant vu à plusieurs reprises une gerbe de lumière qui, jaillissant de cette église, semblait s'élever jusqu'aux cieux, accourut au miracle, trouva le cadavre du saint, et lui donna la sépulture.

Courageux laboureurs, qui ensemençaient les sillons évangéliques, malgré le vent et la tempête, sept autres disciples de saint Jacques, Euphrasius, Secundus, Cecilius, Ctésiphon, Hesichius, Indalecius et Torquatus, portèrent la foi à Avila, Grenade, Berga, Carcesa, Urci, aujourd'hui Almeria, et Guadix. En témoignage de la mission du dernier de ces apôtres, un olivier planté devant son église, à Guadix, avait coutume, le jour de sa fête, bien qu'elle tombât en hiver, de fleurir et de porter des fruits.

A ces ouvriers de la première heure succédèrent les chefs les plus illustres de l'armée terrestre du Christ : saint Saturnin, qui fut évêque de Toulouse; saint Martial, l'apôtre des Gaules, et même saint Pierre et saint Paul[1]. Ce dernier, suivi de Thécla, la plus dévouée de ses sœurs en Christ, avait débarqué à Tarragone. Il parcourut, en prêchant, l'Aragon, le royaume de Valence, l'Andalousie, après avoir consacré évêques les sept disciples de saint Jacques. Les ténèbres de l'idolâtrie furent ainsi percées de toutes parts. Saint Jacques venait de porter la lumière au couchant et au nord, saint Paul la répandait au levant, et les sept disciples la firent briller au midi de l'Espagne[2].

Puis les martyrs tombèrent comme l'herbe sous la faux des persécutions. Tolède, dans cette lutte glorieuse de la foi contre la force, des plébéiens et des esclaves contre les empereurs, vit souffrir Eugénius, son évêque, et Léocadia; Alcala de Henarez, deux enfants héroïques, Just et Pastor; Avila, les saints frères Vicen-

1. Vascus, *Hist. illustrat. Hisp.*, lib. III. — Siméon Métaphraste, cité par Lipman, *Vie de S. Pierre.* — Roman, *Republica Christiana*, lib. I. — Pineda, *Monarchia*, ch. XXVIII.

2. Hymnes du bréviaire Muzarabe. — Bréviaires de Tolède, d'Evora, de Séville, de Burgos. — Martyrologes d'Adon, de Béda et de S. Jérôme, manusc. en parchemin. — Biblioth. de l'église de Tolède. — Florez, *España sagrada*, cap. IV, f. 146. — Charte du roi Ordoño II, rapportée par Sandoval dans son livre *De los Cinco obispos*, p. 257.

tius, Sabina et Christeta; Calahorra, les soldats Emeterius et Celedonius; Burgos, les deux vierges Centola et Helena; Léon, deux époux fidèles, Marcellus et Nonia, avec tous leurs enfants; Astorga, sainte Marthe, Orense, Marine et Euphémie; Braga, Victor, saint Sylvestre et Suzanne; Merida, les deux femmes fortes Eulalia et Julia; Cordoue, le courageux Aciscle, Zoylus et Victoria; Arjona, Bonosus et Maximianus; Ecija, saint Crispin; Valence, Vincent, son patron; Tarragone, Maxime et Fructuosus; Barcelone, Eulalie et son évêque Severus; Mataro, les chastes Juliana et Sempronie; Gérona, le diacre Victor, martyrisé comme les siens; Lerida, le légionnaire Anastase et soixante-treize de ses compagnons; Pampelune, l'évêque Firminus; et Saragosse, tous les chrétiens qui s'y trouvaient au temps de Dioclétien, et qui furent égorgés hors des murs par les ordres de son farouche proconsul Publius Dacianus, et brûlés sur un bûcher immense avec les corps des criminels. Mais ce mélange impie, fait pour empêcher les survivants de recueillir les reliques de leurs frères, tourna à la confusion du tyran, car la cendre des martyrs, devenue plus blanche que la neige, se distinguait facilement de celle des bandits païens [1].

Chaque église d'Espagne, avec la mémoire de ses martyrs, avait gardé la tradition de leurs miracles. Tarragone racontait que Maxime, vulgairement appelé saint Magi, s'était retiré, pour servir Jésus-Christ, dans une caverne des montagnes de Bufagrâna, d'où le président romain le fit arracher par ses bourreaux. Chargé de fers, brisé de coups et souffrant la faim et la soif, mais toujours ferme, il refusa de sacrifier, et jeta par sa constance le président dans une telle rage, que, sourd aux supplications de sa fille, délivrée du démon par les prières du saint, il résolut de l'abandonner au peuple.

Au milieu de la nuit où il venait de former ce dessein, Magi fut réveillé par une clarté merveilleuse qui resplendit dans toute

1. *Sequentia officii sancti Eugenii*, manusc. de Saint-Denis cité par Florez, de la propagation du christianisme en Espagne. — *Coronica del rey don Alfonso*. — Luis Icart, *Grandezas de Tarragona*, ch. XLI. — Villegas, *Fiestas de los santos de España*. — Prudentius, *De Coronis martyrum*. — Baronius, *Annales ecclésiastiques*, t. II, an 298. — Isidorus, *in Breviario Toletano*. — Ambrosio Morales, *Antiguedades de España*, f. 5. — Manuel Rodrigo, *Cerrantense sanctorale*. — Usuard et Adon, *Vies de sainte Justa et de sainte Rufina*. — *Bréviaire* de Léon. — *Missel* de Saint-Isidore.

la prison; ses fers tombèrent, les portes de son cachot s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il put sortir et regagner librement sa grotte. Non moins obstiné dans son erreur que le chrétien dans sa foi, le président l'en arracha de nouveau et le fit périr dans les supplices [1].

Séville se souvenait que l'âme de sainte Eulalie mourante était sortie de sa bouche sous la forme d'une blanche colombe, pour voler dans les cieux; Valence, qu'un corbeau et un loup affamés avaient gardé le cadavre de saint Vincent; Cordoue, que saint Acisclc et sainte Victoria, soutenus par les anges, étaient sortis sains et saufs du Guadalquivir; Tolède, qu'un vieillard vénérable, apparaissant la nuit au riche Hercoldus, lui avait révélé le lieu où le corps du glorieux martyr Eugénius dormait sous les flots; Saragosse, que saint Lambert, un esclave rural décapité par son maître, parce qu'il refusait de fléchir le genou devant les idoles, avait pris sa tête à deux mains et, après l'avoir portée au cimetière des martyrs, en chantant d'une voix forte ce verset du psalmiste : *Exaltabunt sancti in gloria* (les saints triompheront avec gloire), s'était couché parmi ces morts, qui murmuraient tous dans les tombes :

Lætabuntur in cubilibus suis (et ils se réjouiront sur leurs lits) [2].

Du moule miraculeux de ces traditions et de ces légendes, le catholicisme espagnol sortit tout d'un jet, comme un flot de bronze, et, une fois refroidi, il garda sa forme, à travers les siècles, avec l'énergie et la dureté du métal. Violemment arrêtée dans sa croissance par le paganisme d'abord et ensuite par les Barbares, quand le temps l'eut débarrassée de ce double antagonisme, et que son inflexible constance eut triomphé de l'hérésie et conquis dans l'ordre politique l'influence qu'elle exerçait dans l'ordre moral, l'Église se trouva, par l'abjuration de Reccared, à la tête de la nation. Lorsque cet événement s'accomplit, elle formait dans l'État

1. Padilla, *Historia ecclesiastica de España*, cent. III, fol. 103.

2. Vieron que de su boca avia salido una paloma que volando se subio al cielo. (Martyrologe de l'église de Calahorra; Basilio Santoro; San Isidro, dans son *Bréviaire;* Fray Juan de Marieta, lib. II *De los Martires de Cordova;* Arcediano de Ronda, cité par Vaseus, an 97; Antonio Beuter, liv. I, c. 25; S. Augustin, fermo 274.

un État formidable par l'organisation, l'unité et la cohésion de sa hiérarchie.

Dirigée par des hommes habiles, car les grands prélats, tels que les Osius, les Léandre et les Isidore, ne manquèrent pas dans ses rangs, elle avait recueilli dans l'héritage de l'empire la meilleure part, les formes de l'administration civile à laquelle étaient pliés les peuples depuis cinq cents ans. Dans les premières années, le troupeau du Christ n'eut que des pasteurs égaux en droits. Toutes les fois qu'il s'agissait d'ordonner un évêque, les prélats voisins, ordinairement au nombre de sept, se réunissaient pour en choisir un parmi les *presbyteri* (anciens) ou prêtres. C'étaient les anciens qui, avec leurs épiscopes, évêques ou inspecteurs, composaient le conseil, dans lequel étaient débattues et réglées les affaires de l'Église. Les diacres exécutaient les décisions prises dans ces conseils, et la population chrétienne s'y soumettait aveuglément.

Cet ordre de choses dura tant que souffla l'orage des persécutions; mais à mesure que le paganisme, frappé au cœur par les Barbares, faisait un pas en arrière, l'Église en faisait deux en avant sur son terrain. Peu à peu le clergé chrétien s'empara des droits, des priviléges et des revenus des prêtres idolâtres. Le nombre des édifices religieux augmenta. Il y en eut premièrement dans les métropoles; on en construisit ensuite dans les autres villes, dans les lieux où étaient déposés les restes des martyrs, enfin dans les campagnes [1].

Se substituant alors partout aux magistrats romains, de même que leurs prêtres s'étaient substitués aux sevirs et aux flamines curiaux, les évêques recueillirent l'autorité des présidents, des préfets et des défenseurs des cités. Ceux qui étaient dans les cinq capitales ou métropoles des cinq provinces se revêtirent du titre de métropolitains; ils commencèrent par présider en cette qualité les conciles et les synodes tenus dans leur ville; puis, comme tout fleuve grossit en s'éloignant de sa source, ils arrivèrent, par le seul fait de l'habitude prise d'obéir au pouvoir métropolitain, à exercer une véritable suprématie sur les évêques de leurs ressorts.

Par suite de cette substitution, l'Église d'Espagne, en 587, à

1. Depping, *Histoire générale d'Espagne*, t. II, p. 151.

l'abjuration de Reccared, se divisait en cinq provinces, répondant exactement, quant à la circonscription, aux cinq provinces délimitées par Constantin. La première avait pour métropole Tolède; la seconde, Tarragone; la troisième, Braga; la quatrième, Mérida; et la cinquième, Hispalis ou Séville. De la métropole de Tolède dépendaient dix-neuf cités ou diocèses, depuis Carthagène jusqu'à Bigastrum, que les modernes nomment Albarrazin. Les provinces de Tarragone et de Braga en comptaient dix chacune; celle de Mérida huit, et celle de Séville neuf. Autour de ces cinq métropoles et de ces cinquante-six diocèses, véritables citadelles de l'Église, se groupèrent les abbayes et les couvents, qui en furent les forts détachés.

Si l'on songe maintenant à l'action que devait exercer sur les populations hispaniques un corps si fortement organisé, divin aux yeux des hommes, vénérable par ses vertus, sa constance, ses longs malheurs, et qui tenait sous sa main la nation entière fractionnée et parquée, comme un grand troupeau, dans le bercail de ses paroisses, on ne s'étonnera plus que la royauté élective des Goths ait cherché, par l'alliance de 587, un appui dans l'Église. Mais la faiblesse ne peut changer les conditions de sa nature. En se dérobant au joug des nobles descendants des vieux chefs, la royauté gothique tomba sous le joug des évêques, qui l'abaissèrent beaucoup plus avec la croix que les nobles ne l'avaient abaissée avec l'épée.

Grande leçon pour les prince qui, agissant dans un but d'égoïsme, croient faire de l'Église la servante de leur ambition! au lieu de commander, ils obéissent, et ne tardent pas à trouver en elle une maîtresse despotique. Glaive acéré, du reste, quand il attaque, le pouvoir spirituel est un roseau pour la main qui essaie de s'appuyer sur lui. Le successeur de Reccared, Liuwa II, en fit la cruelle expérience. Porté au trône, quoique fils d'une plébéienne, par le clergé, probablement en mémoire de l'orthodoxie de son père, il fut poignardé, au bout de deux ans de règne, par Witterich, chef de la fraction arienne. L'assassin eut le même sort moins de dix ans après. Gondemar, élu sur son cadavre, n'en régna que deux, et luttait encore contre les Basques, lorsqu'il laissa, en 612, ce trône avide comme le cercueil à Sisebert.

Toute la barbarie du VIe siècle se reflète avec dureté dans la vie

et les actes de ce roi, représenté par les chroniqueurs épiscopaux du temps comme un prince sage, éclairé et clément. Il réprima par les armes l'effervescence des Basques, des Astures et des Gréco-Byzantins, et, après ses victoires, voulant flatter, sans doute, le fanatisme du clergé, il se tourna vers les Juifs, et renouvela contre ces malheureux proscrits du genre humain toutes les fureurs des persécutions impériales. On en plongea quatre-vingt-dix mille de force dans les fonts chrétiens; l'exil, la décollation, le fouet et les supplices eurent raison du reste[1]. Jusque-là, tout était bien. L'Église, en blâmant ses rigueurs à demi-voix pour lui en laisser la responsabilité, exaltait sa valeur, ses vertus et sa mansuétude, parce qu'il était l'ami d'Helladius, le digne métropolitain de Tolède; qu'il élevait des basiliques et protégeait les monastères; mais, ayant osé déposer un évêque, Dieu lui montra, dit le curé de Saint-André de Madrid, qu'il peut étendre sur leur lit de mort les rois qui touchent à l'Église[2].

De l'aveu d'Isidore de Séville, le poison finit ses jours, en 620. Le successeur que lui donnèrent les prélats et les nobles remplit avec l'énergie d'autrefois sa tâche militaire. Les Basques, toujours repoussés, jamais soumis, furent renvoyés à coups de lance dans leurs montagnes, et les Gréco-Byzantins, qui s'obstinaient à conserver sur le littoral méditerranéen l'effigie de l'empire, définitivement conquis, comme nous l'avons dit plus haut. Dans un pays différent et à une autre époque, ces faits glorieux auraient affermi Swinthila sur le pavois. En Espagne, et au VIIe siècle, ils amenèrent aussitôt sa chute. Croyant que la victoire avait sacré sa dynastie, Swinthila se crut assez fort pour ôter aux grands et aux évêques le droit d'élire son successeur; il désigna son fils d'avance, l'associa hautement à sa royauté, et, comme il était encore

1. L'anonyme, *Appendix ad Marii chronicon.* — San Isidoro, *Hist. de Regibus Gothorum.* — Isidore de Beja, *Pacensis chronicon*, p. 285. — Judæos ad fidem Christianam permovens æmulationem quidem habuit sed non secundum scientiam, potestate enim compulit quos provocari oportuit fidei ratione. Sed, sicut Paulus dicit, sive per occasionem sive per veritatem Christus annoncietur, in hoc gaudeo et gaudebo. (Roderici, *Toletanæ diocesis archiepiscopi chronicon*, lib. II, fol. 16.)

2. Para que se conosca que á los monarchas, á el passo que quieren extender la mano á lo sagrado, á e-se passo los acorta. (Ferreras, *Hist. gen. de España*, part. III, p. 310.

au berceau, nomma régente, en cas de mort, Théodora sa femme. C'était déshériter du privilége dont ils se montraient le plus jaloux les deux corps influents de l'État, et s'exposer à de terribles représailles. Elles ne se firent point attendre. Renversé du trône avec l'aide des Franks, que les conspirateurs avaient attirés à Saragosse, en leur promettant le fameux vase d'or conquis dans les champs catalaniques, Swinthila disparut en 631, et Sisenand fut proclamé roi à sa place [1].

Celui-ci, comme tous les usurpateurs, demanda la consécration de son pouvoir nouveau aux prêtres. Le 9 décembre de l'année 633, soixante-neuf métropolitains, prélats ou vicaires, étant réunis en concile, à Tolède, dans l'église de Sainte-Léocadie, il se présenta devant les pères, suivi de ses plus magnifiques seigneurs (*magnificentissimis viris*), et, se prosternant à leurs pieds, les conjura humblement, avec des sanglots et des larmes, de lui rendre Dieu favorable. Satisfaits de sa docilité *très-religieuse*, les évêques, avant de se séparer, et quand ils eurent rédigé soixante-quatorze décrets pour l'Église, en accordèrent trois, précédés de ce préambule, à la royauté :

Les institutes ecclésiastiques établies d'abord, les Pères ont été d'avis, pour corroborer la force des rois et la stabilité de la nation gothique, de porter un dernier décret pontifical en présence de Dieu. Il paraît qu'il y a aujourd'hui des nations perfides qui méprisent la foi due aux rois et violent dans leurs cœurs les serments prononcés par leurs lèvres, sans souci de la malédiction lancée d'en haut sur ceux qui prennent à témoin en vain la puissance divine. Quel fonds faire sur un tel peuple à l'approche de l'ennemi? Quelle confiance peut-il inspirer aux nations loyales qui restent fidèles à leurs rois? Quelle fureur aveugle et insensée! N'est-ce pas se frapper soi-même à la tête? Ne se blesse-t-on pas de ses propres mains en touchant aux rois, lorsque le Seigneur dit lui-même : Ne touchez pas à mes oints? Et David : Quel est celui qui croit être innocent en mettant la main sur l'oint du Seigneur?...

Gardons-nous d'imiter ces nations, de peur d'enflammer dans

1. Rodrigo Ximenez, *Rerum in Hispania gestarum*, lib. II. — *Chronicon Abeldense*, p. 449. — Sigebert de Gembloux, *Chronic.*, an 644. — Fredegaire, *Chroniq.*

les cieux la colère du glaive céleste, et de périr à cause de notre parjure. En même temps que nous conservons dans nos âmes le respect et la crainte de Dieu, conservons inviolablement la foi jurée aux rois. Qu'on ne trouve point parmi nous, comme chez les autres nations, cette subtilité impie de trahison, l'abomination du parjure, les machinations ténébreuses des complots. Que nul ne se lève du milieu de nous pour usurper violemment le trône. Que nul ne fomente la guerre civile. Que nul ne conspire contre la vie du roi régnant, dont le successeur légitime ne peut être nommé que par les grands et les évêques réunis en concile.

Que, si cette admonition ne refrénait pas l'audace des conspirateurs et des parjures, et ne pouvait rallumer dans leurs cœurs l'amour éteint du bien public, écoutez tous notre sentence :

Anathème sur quiconque violera ses serments, s'engagera dans les trames ténébreuses des complots, machinera la mort du roi, lui arrachera la couronne et s'élèvera au pouvoir par la voie tyrannique !

Que celui, nous le répétons, qui violera ses serments, s'engagera dans les trames ténébreuses des complots, machinera la mort du roi, lui arrachera sa couronne et s'élèvera au pouvoir par la voie tyrannique soit anathème devant Jésus-Christ, ses apôtres et l'Église catholique, qu'il aura souillée par son parjure, retranché de la société chrétienne et condamné d'avance au tribunal divin avec tous ses complices !

Et si vous tous, qui êtes ici présents, adhérez à cette sentence, proclamez trois fois, joignez votre voix aux nôtres, et criez avec nous : Qu'il soit anathème et perdition (*maranatha*) quiconque enfreindra la défense des Pères, et partage le lot, la malédiction de Judas !

C'est pourquoi, nous, chefs des fidèles, enjoignons à toute l'Église du Christ et au peuple de retenir notre sentence en faveur de notre très-glorieux seigneur le roi Sisenand.

Et à toi aussi, roi qui es présent, et à tous ceux qui doivent naître pour porter la couronne, nous demandons avec l'humilité chrétienne d'être doux et modérés à l'égard de vos sujets. Gouvernez avec justice et piété les peuples que vous a confiés le Seigneur, et soyez de cœur humbles et jaloux de faire le bien. Gardez-vous

de juger seuls les causes capitales, et ne vous réservez qu'un droit sans appel, celui de la clémence. Tenez-vous toujours plus près du pardon que du châtiment, afin que les rois se réjouissent à cause de leurs peuples, les peuples à cause de leurs rois, et que Dieu soit content de tous.

Quant aux rois des siècles futurs, nous promulguons contre eux cette sentence : S'il en est un dominé par l'orgueil et ébloui par l'éclat du pouvoir suprême, qui foule aux pieds les lois et opprime les peuples pour assouvir ses passions ou son avarice, qu'il soit frappé d'anathème au nom du Christ, et séparé de Dieu en expiation de ses crimes, et afin de l'empêcher d'entraîner l'État vers la ruine.

Pour ce qui regarde Swinthila, lequel, glacé par la terreur et ses propres forfaits, s'est dépouillé volontairement de la royauté et a déposé les faisceaux, nous décidons, avec le consentement de la nation, que la société gothique le rejette à toujours, lui, sa femme et ses enfants, en punition des crimes commis, le déclare déchu à jamais, lui et les siens, des honneurs d'où ils ont été précipités, et ne lui laisse que les biens dont la pitié de notre prince très-pieux voudra lui faire don [1].

Trois ans plus tard, les Pères se réunissaient de nouveau à Tolède, pour consacrer l'élection de Chintila et couvrir sa personne inviolable de la protection de l'Église. Le concile de 636 fulmina également l'anathème et l'excommunication contre ceux qui attenteraient à la vie des enfants du roi, qui maudiraient sa personne, demanderaient aux sortiléges l'époque de sa mort, et contre les ambitieux qui, n'étant pas de race noble, tenteraient, en dehors de l'élection clérico-nobiliaire, d'usurper le pouvoir. Dix-huit mois après, cinquante évêques et plusieurs vicaires, qui remplaçaient les prélats absents, ajoutèrent à ce canon un nouveau statut, par lequel il était enjoint aux rois de faire profession de foi avant de prendre la couronne, et de s'engager par serment, sous peine de servir d'aliment au feu éternel, eux et leurs complices, à ne reconnaître que la religion catholique, et à ne pas laisser vivre

1. Josè Saenz de Aguirre, *Collectio max ma conciliorum omnium Hispaniæ*, t. II, p. 491.

dans leurs États les sujets qui en suivraient une autre, surtout les Juifs[1].

Malheureusement, le plus sage ne peut songer à tout. Les Pères du concile de 638 avaient établi dans le statut vingt-deuxième que nul ne pourrait monter au trône, s'il avait eu les cheveux coupés. Armé de ce décret, lorsqu'en 642 Chintila rejoignit son prédécesseur dans la tombe, Kindaswinth, un de ces vieux chefs dans lesquels se personnifiait l'ancienne noblesse gothique, saisit de sa rude main le blond et doux Tulga, le nouvel élu du clergé, et, l'ayant fait tondre et jeter dans un cloître, se proclama fièrement roi par le droit du plus fort.

Trop habile pour entamer une lutte inégale, l'Église se tut; la noblesse, vive, indocile, impatiente du frein, rua d'abord comme une cavale indomptée; mais ce monarque en cheveux blancs tint les rênes avec tant de vigueur et lui ensanglanta si rudement les flancs, qu'elle se soumit et rongea le mors en silence. Grâce à la terreur qu'il imprima dans les esprits en faisant tomber sept cents têtes et couvrant de proscrits les chemins de l'exil, il lui fut permis de régner en paix, d'entendre, en 646, les Pères du concile remplir les voûtes de l'église de Sainte-Léocadie d'anathèmes contre les pervers qui, en Espagne ou sur la terre étrangère, complotaient son renversement, et de transmettre, malgré les défenses canoniques, son diadème avec son épée à Receswinth, son fils[2].

Ce prince pacifique et doux se hâta de suivre une voie tout opposée à celle de son père. Dès qu'il eut repoussé l'invasion périodique des montagnards pyrénéens, il réunit le concile à Tolède, pour lui demander la permission de pardonner aux rebelles et de rappeler les exilés. Songeant le premier à opérer la fusion de la race romaine et de la race gothique, qui se partageaient l'Espagne, il permit le mariage, défendu jusque-là, entre les vainqueurs et les vaincus. Receswinth, dit Luca de Tuy, aimait tout le

1. *Id*, p. 512.

2. Quicumque etiam laïcorum in adversitate gentis, aut patriæ, aut regiæ potestatis in externas partes se conferendo vel talibus opem ferendo noxius fuerit non solum omnium rerum suarum proprietate privetur, sed et perpetuâ excommunicatione damnatus nunquam præter in ultimo vitæ suæ communio tribuatur. (Aguirre, *Concil.*, t. II, p. 522.)

monde, et était aimé de tous[1]. Il était si bon et si humble de cœur, qu'il avait l'air d'un sujet au milieu de ses sujets. Cette bonté, par malheur, le rendit si faible et si indifférent aux intérêts de sa famille et à ceux de la royauté, qu'il rétablit le droit d'élection, et, comme s'il était lassé du repos même, car son règne de vingt-trois ans ne semble avoir été qu'un long sommeil, il alla finir obscurément ses jours, vers 672, dans sa villa de Gerticos, près de Valladolid.

Grand émoi et violent tumulte autour du lit funèbre! Tous les primats et seigneurs du palais, le comte des échansons, le comte des trésoriers, le comte des domaines, celui des notaires, celui des spathaires ou gardes, celui de la chambre, celui de l'écurie ou connétable, le comte juge de l'armée, se réunissent avant même que le corps de Receswinth ne fût refroidi, et nomment, par acclamation, le plus noble et le plus brave d'entre eux. Le nouvel élu, qui s'appelait Wamba, était un vieillard revenu des idées ambitieuses. Aussi s'empressa-t-il de refuser ce dangereux honneur. Les grands eurent beau le supplier, il fut inébranlable. Des prières alors, on passa aux menaces, et un duc, tirant son épée et la lui portant à la gorge : La couronne ou la mort, dit-il. Wamba choisit la couronne, mais en stipulant, pour apaiser l'Église, que cette élection, exclusivement militaire, devait blesser, qu'il ne la mettrait sur son front qu'après avoir été sacré dans la grande église de Tolède. Les seigneurs comtes l'y conduisirent sur-le-champ. Il s'agenouilla devant l'autel, aux pieds du métropolitain Quiricus, fit la profession de foi catholique, et jura de maintenir les lois et coutumes des Goths. Tous les primats, parmi lesquels était Paulus, duc de la Narbonnaise, souscrivirent alors l'acte d'obéissance et de fidélité. On le revêtit du manteau royal, et Quiricus versa sur son front l'huile sainte. Un hasard assez naturel au mois de septembre, ou plutôt le parfum de l'huile ayant attiré une abeille, qui voltigea quelques minutes sur son front, et qui reprit son vol vers le cintre de la basilique, les évêques dirent au peuple : Nous avons vu sortir

1. *Chronicon*, era 686, p. 55.



Raffet del.t Pollet sc.

ÉLECTION DE WAMBA.

cette abeille de la tête de Wamba; c'est un miracle qui signifie que son règne sera glorieux et aura la douceur du miel[1].

Sous ce double rapport, la prophétie épiscopale reçut son accomplissement. Les Basques ou Navarrais étaient descendus des montagnes et tenaient le pays jusqu'à l'Èbre. Wamba marcha contre eux avec ses troupes, et il apercevait déjà la fumée de leurs camps, au moment où il lui arriva, de l'autre côté des Pyrénées, de fatales nouvelles. Le duc Paulus, un des enfants de cette race gréco-byzantine, qui représentait encore en Espagne la décadence, la lâcheté et la perfidie du Bas-Empire, avait profité de l'insurrection des Navarrais pour se faire proclamer roi dans la Gothie ultrapyrénéenne. Reconnu à Narbonne par l'armée, couronné solennellement par les évêques de Maguelonne et de Nîmes, et d'intelligence avec le duc Ranosind, qui lui livra toute la Catalogne actuelle ou Tarragonnaise, Paulus, d'une main, touchait Nîmes et de l'autre Barcelone. Heureusement pour l'intégrité de la monarchie gothique, cette subite élévation acheva de tourner sa tête vide et légère. Au lieu de se préparer sérieusement à la défense, il lâcha la bride à l'orgueil, et ne songea plus qu'à trôner et à écrire à son rival des forfanteries ridicules.

Wamba, homme énergique et froid, lui répondit en forçant les Basques d'abord à regagner leurs montagnes; puis, quand il eut repris la Tarragonnaise, il passa les Pyrénées; ses troupes, divisées en trois corps, franchissent les ports vers Livia, notre Puycerda, et le col de Clusas. Elles chassent partout devant elles l'armée rebelle comme un troupeau, emportant Agde, Maguelonne, Béziers, Narbonne, où trois principaux chefs, Wittimir, Argemund et Gualtérius, furent pris et battus de verges, et vont briser ensuite les portes de Nîmes et arracher le roi Paulus des souterrains des Arènes, au fond desquels il avait caché sa honte et ses frayeurs. Traîné aux pieds de Wamba par deux cavaliers qui avaient chacun un côté de sa longue chevelure roulé autour du poignet, il se préparait à mourir; Wamba se contenta, selon la coutume antique, de le courber sous ses sandales et de lui dénuder la tête.

1. Visa est apis de ejus capite prosiluisse et ad cœlos continuo volitasse. (*Roderic*, lib. III, fol. 18.)

Sa rentrée à Tolède fut le plus beau spectacle que cette nation militaire eût vu depuis des siècles. La troupe des vaincus ouvrait la marche. Assis sur des chars rustiques, ils avaient la tête et le menton rasés, et le corps couvert de sayons faits de poil de chameau. Paulus venait ensuite, pieds nus, et portant, en signe de dérision pour sa royauté d'un jour, une couronne de cuir noir ornée d'épines. Lorsque la longue file de ses complices, parmi lesquels se distinguaient, à la fierté de leur contenance, le duc Wittimir, le diacre Hunulf, de Barcelone; l'évêque Hyacinthus, de Livia; Argemund et Sultricius, de Narbonne; l'abbé Runemir, de Béziers; Willesind, évêque d'Agde, et l'évêque de Nîmes, se fut déroulée dans les rues de Tolède, Wamba parut entouré d'un brillant cortége et suivi de ses braves centaines, dont les lances et les armures resplendissaient aux rayons du soleil.

Ce triomphe fut la dernière lueur de l'astre des Goths. La mort, qui frappe si vite qu'elle manque quelquefois sa victime, avait touché Wamba en passant, le 14 octobre 680. Il resta quelque temps sans connaissance, et ses fidèles, le croyant mort, par piété ou à l'instigation d'Erwige, un de ces ambitieux dont l'œil ardent ne se détache pas du trône, se hâtèrent de le faire tondre et de le revêtir, selon l'usage du temps, d'une robe de moine[1]. Revenu à lui, Wamba, qui aurait pu ne tenir nul compte de ce malentendu ou de cette surprise, regarda sa décalvation comme un arrêt du ciel, et, soit fatigue du pouvoir et des hommes, soit terreur superstitieuse, il alla s'ensevelir huit années avant l'heure dans les cellules du monastère de Pampliega[2].

Erwige, pour le remplacer, produisit devant le concile assemblé à Tolède trois écrits du roi argués de faux par l'histoire. Ce qui paraît lui donner raison, c'est que, malgré l'appui et l'approbation de l'Église, qui ne manquaient, il faut le dire avec regret, à aucun

1. Dans le roman provençal de Gérard de Roussillon, Odilon, son oncle, qu'on n'a pu enlever du champ de bataille, à cause de sa blessure, est couché au milieu de la plaine sous une tente de drap d'or, et, pour mourir saintement, vient de se faire revêtir de l'habit de S. Benoît.

2. San Juliano, *Historia Wambæ*, p. 2, 3, 4, 335. — Rodrigo Sanchez, *Historia Hispaniæ*, part. II. — Florez, *España sagrada*, t. VI. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. II. — Sébastian, *Salmanticense Chronicon*, p. 479. — *Chronic. Albeldense*, p. 444. — Jean de Biclar, p. 435.

usurpateur heureux, l'opinion lui devint si hostile, qu'il ne trouva pas de meilleur moyen, pour garder la couronne, que de la donner, par préciput, à Egica, frère du monarque cloîtré, avec la main de sa fille. Le gendre s'était, en outre, engagé par serment à protéger sa nouvelle famille; mais, son royal beau-père mort, il ne voulut pas tenir son serment, et s'en fit relever par le concile.

J'ai promis, dit-il aux évêques, de couvrir de ma protection la famille d'Erwige; mais de toutes parts les clameurs du peuple s'élèvent contre elle, et je n'entends plus que les plaintes de ceux qui ont été dépouillés pour l'enrichir. Il faut être juste avant tout: si j'ai, à la vérité, juré d'être l'appui de sa famille, j'ai aussi prêté un serment bien plus saint, celui d'être le père de cette grande famille, qui se compose de toute la nation gothique.

Le roi, répondirent les Pères, a pleinement raison; il ne faut pas croire, en effet, qu'il ait promis de protéger la famille d'Erwige autrement que selon la justice; mais, s'il avait à choisir, le dernier serment fait au peuple doit nécessairement l'emporter, puisque tous les intérêts particuliers s'effacent devant le bien public[1].

Couvert par cette décision, Egica répudia sa femme et frappa tous ceux qui avaient maudit le règne de Wamba. C'était se créer des ennemis nombreux et des obstacles; ils ne lui manquèrent pas. Dans un âge déjà avancé, il eut à lutter successivement contre les Aquitains au delà des Pyrénées, contre l'archevêque de Tolède Sisebert, contre les Juifs, qui se soulevèrent dans toute l'Espagne pour tendre la main à leurs frères d'Afrique, et contre les pirates musulmans de la Mauritanie. Tous ces périls furent victorieusement conjurés, et, lorsque son fils Witiza prit sa place, en 701, il n'y avait plus ni ennemis à repousser, ni discordes à réprimer, ni métropolitains à faire déposer. Si l'on en croit le chroniqueur de Pax-Julia, le nouveau prince aurait eu le même bonheur au commencement; puis, selon les autres annalistes du moyen âge, la prospérité l'aveugla, la violence et la débauche, ses honteuses compagnes, l'entraînèrent aux vils et aux sanglants excès, et, déposé dans une assemblée du clergé et des nobles, il dut céder le trône, en 709, à Roderich, fils de Théofred, à qui il avait fait crever les yeux.

1. Aguirre, *Conciles*, t. II, p. 727 (an 688).

La situation du nouveau roi était précaire et pleine de périls. Élu par une petite fraction de nobles, il avait devant lui un parti formidable, celui du roi déchu, dont les parents, les amis et les créatures occupaient encore tous les grands emplois. Le comte Julien, beau-frère de Witiza, le plus puissant de tous, avait le gouvernement de la côte méridionale de l'Espagne et de la Mauritanie Tingitane, d'où il commandait, par la forteresse de Ceuta, toute cette plage de la Méditerranée. Julien commença par recueillir ses neveux, les trois fils de Witiza, qui s'étaient enfuis d'Espagne; il ourdit ensuite, avec l'évêque Opas, son frère, les mécontents et les nobles de son parti, une vaste conspiration pour se venger de celui qu'il regardait comme un usurpateur, et renverser son trône.

La vengeance aveugle et rend sans pudeur les hommes violents sur le choix des moyens. Dans une réunion secrète tenue auprès de Consuegra, sur le mont Calderino, les conjurés résolurent d'appeler les Arabes en Espagne, pour chasser Roderich, comme leurs aïeux y avaient appelé les Francs pour chasser Swinthila. Ce dessein funeste arrêté, Julien, qui était devant eux en Afrique la sentinelle des Wisigoths, se chargea de traiter avec les fils de Mahomet et de leur ouvrir les frontières. Vers ce temps-là, une rumeur sinistre propagée par ses ennemis se répandit contre le roi d'un bout à l'autre de l'Espagne. On se disait tout bas que les portes de la tour d'Hercule, un des vieux monuments de Tolède, fermées depuis des siècles par d'énormes verrous et de grosses barres de fer, et qui ne devaient s'ouvrir que lorsque l'Espagne toucherait à une grande catastrophe, avaient été enfoncées par l'ordre de Roderich. Au lieu des trésors qu'il croyait cachés sous ses voûtes, le roi n'y avait trouvé qu'un cercueil avec un drap funèbre et des peintures représentant des hommes d'une race étrangère. Une inscription latine, ajoutait-on, annonçait que cette nation inconnue allait conquérir sous peu et ravager la Péninsule[1].

L'année suivante, en effet, on vint apprendre au jeune roi qu'un lieutenant de l'émir ou khalife en Afrique avait débarqué en Espagne. Prudent comme tous les Arabes, cet émir, qui s'appelait

1. Erat autem tunc temporis Toleti palatium à multorum regum temporibus semper clausum. (*Roderic de Tolède*, lib. III, fol. 25.)

Mousa, fils de Nazir, ne voulut pas d'abord risquer une telle entreprise, malgré les promesses de Julien et de ses complices, sans avoir reconnu le terrain; il envoya en éclaireurs quelques centaines de Berbers et d'Arabes, sous le commandement de Tharif. Le fils de Mâlek-el-Malafery prit terre sur les côtes d'Andalousie, les parcourut au galop, faisant une razzia de troupeaux et de captifs, et revint dire à Mousa qu'elles étaient dégarnies de troupes. Déterminé dès lors à déployer l'étendard du Prophète, qui a donné le monde aux saints, ses serviteurs, l'émir attendit le printemps, et, le cinquième jour de la lune de redjeb de l'année 92 de l'hégire, équivalent au 28 avril 711 de notre ère, il fit partir pour cet *algihed* (guerre sacrée) dix mille cavaliers berbers et trois cents arabes, commandés par Thâreq-ben-Zeyad. Transportés de Tanger à Ceuta par les barques marchandes que le comte Julien avait réunies sur ce point, les musulmans touchèrent à la première île qui se trouva sur leur passage, après l'avoir nommée l'île verdoyante (Djezirah-al-Hadra), car elle n'offrait de loin sur les flots qu'un frais tapis de verdure [1]; ils se dirigèrent vers le mont de Calpé, qui perdit son nom antique ce jour-là, pour prendre celui du futur conquérant, et s'appeler montagne de Thâreq (Gebal-Tharêq)[2].

De là ils fondirent comme des aigles sur la côte espagnole et glacèrent d'effroi le duc Theudmir, gouverneur de l'Andalousie, qui, fuyant avec ses soldats vers Séville, se hâta d'écrire à Roderich :

« Seigneur, il est arrivé ici une nation étrangère : je ne sais si elle vient de la terre ou du ciel, tant son apparition a été subite. J'ai résisté de toutes mes forces pour fermer l'entrée de ce pays aux Barbares; mais ils m'ont attaqué avec tant de furie et des forces si supérieures, que j'ai été contraint à la retraite. Maintenant, ils campent, malgré moi, sur vos terres. Venez donc, seigneur, à notre secours au plus vite, et vous-même, ce sera le mieux [3]. »

1. Depuis Algésiras.

2. Thou, Calpe, saw'st their coming : ancient rock renouwn'd, no longer now shalt thou be call'd, from Gods and heroes, of the years of yore Kronos, and hundred-handled Briareus, Bacchus or Hercules... (Southey, *Roderick, the last of the Goths*).

3. Casiri, *Bibliothèque arabe*, t. III. — Ebn Khalcan, *Vie de Mousa*.

Roderich envoya sur-le-champ tous les soldats qu'il avait autour de lui à Tolède, et pendant que ces renforts, sans oser tenir la campagne, retardaient la marche des croyants, il appela, pour la défense de la patrie, la nation entière des Goths aux armes. En d'autres temps, lorsque cette race énergique gardait encore dans le cœur la fierté et dans le sang l'impétuosité bouillante de ses pères, elle serait accourue en masse, sans qu'il manquât sous les enseignes un homme jeune ou vieux. Mais, amollis par une longue paix, les Goths n'étaient plus que les ombres des héros d'Alaric. Déjà Wamba avait été dans la nécessité de faire une loi pour les forcer d'aller à la guerre : la division des esprits, l'hostilité d'une partie de la noblesse, l'abstention du clergé, qui avait profité de la déposition de Wamba pour abroger sa loi dans le concile et rester neutre, et enfin une grave accusation portée contre le roi ajoutaient aux périls du moment et empêchaient la réunion de toutes les forces nationales.

Effréné dans ses passions, Roderich avait outragé, au dire de ses ennemis, Florinda, la fille du comte Julien. De ce grief, qui ne fut pas l'unique cause, mais le voile de sa trahison, car les pervers ne manquent jamais de prétextes spécieux pour justifier leurs actions, le beau-frère de Witiza se fit une arme terrible. Abandonné à demi par le clergé, rendu odieux, par le fait de la Cava qui les touchait tous, aux nobles, et entouré de traîtres qui n'attendaient que le moment de déserter ses rangs, dans la persuasion qu'il ne s'agissait que d'un changement dynastique, et que les Arabes se retireraient, comme jadis les Franks, après avoir mis sur le trône le fils de Witiza, Roderich ne put rassembler qu'une multitude inaguerrie et mal armée, car la plus grande partie de ces recrues, levées à la hâte, n'avaient que des bâtons et des frondes.

Devant l'ennemi, qu'ils tremblaient d'avance d'aborder, ces soldats d'un jour se rassurèrent pourtant. Exercés et encouragés par quelques escarmouches, ils vinrent se ranger dans la plaine de Xerès de la Frontera, et firent face aux musulmans appuyés à Mesa de Asta, et ayant à droite le Guadalète et derrière eux, comme un refuge, la sierra de Ronda. On était au mois de juillet. Goths et Arabes se trouvaient enfin en présence. Les Arabes poussés par l'enthousiasme religieux et l'appât du butin, les Goths par la néces-



Raffet inv.t H. Lefevre sculp.

BATAILLE DE GUADALÈTE.

(Juillet 711)

sité de défendre leurs foyers, leur foi et leur patrie; mais, nouveaux à la guerre, divisés entre eux et déchus de leur vertu militaire. Les Arabes, montés sur des chevaux fringants, la tête couverte du turban blanc, le sabre suspendu au cou, au côté la lance, troupe admirable pour l'attaque, menant avec eux d'épais escadrons de ces terribles Berbers à cheval aux burnous blancs, rouges et noirs, des tribus de Zenetah, de Gomerah et de Masmoudha, fidèles compagnons de Thâreq, pour qui le combat était un jeu, et qui chargeaient les plus gros bataillons avec une rapidité et une énergie irrésistibles. Les Goths, presque sans cavalerie, munis de la cuirasse et du bouclier, revêtus du corselet de cuir dans leurs corps d'élite, mais armés seulement de haches, de frondes et de faux dans le reste de l'armée[1].

Le choc fut rude et dura trois jours avec un avantage égal; le troisième, les Sarrasins commençaient à plier. A cette vue, les Goths redoublèrent d'ardeur; mais l'évêque Opas, frère de Julien, étant passé du côté des Arabes avec ses vassaux, ainsi que les fils de Witiza, à la tête du corps qu'ils commandaient, Thâreq se précipita comme un lion, en criant : Allah! Allah! dans ces rangs troublés et dégarnis, et, ayant rencontré Roderich, qu'il reconnut à son manteau de soie brodé d'or et à sa couronne de perles, il l'attaqua corps à corps, le renversa d'un coup de lance et lui coupa la tête[2]. Avec cette tête sanglante, sur le champ de bataille jonché de tant de morts que Dieu seul eût pu les compter, tomba, et pour toujours, la monarchie gothique.

1. Romey, *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 38. — Ibn Khautir, *Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes*.

2. Entro Rodrigo en la batalla fiera,
Armado de blanco de un arnes dorado,
El yelme coronado de una sphera,
Que en luzes vence al circulo estrellado.
(Lope de Vega, *Jerusalem conquistada*, l. vi, f. 136.)

Ali-ben-abd-el Rhaman-ben-Hazil (*Biblioth. de Casiri*) assure que Roderich périt de la main de Thâreq. L'archevêque de Tolède, qui écrivait en 1247, dit, au contraire, dans sa *Chronique*, lib. III, cap. XIX, qu'on trouva un tombeau auprès de Viseo sur lequel était gravée cette épitaphe :

Hic jacet Rodericus
Ultimus Rex Gothorum.

CHAPITRE VI

ESPAGNE GOTHIQUE.

Monarchie militaire. — Dizenies. — Centaines. — Quingenies. — Luxe des rois. — Emplois palatins. — Dignités barbares. — Royauté élective. — Droits régaliens. — Organisation de l'armée. — Grades. — *Les annonaires.* — *Les compulseurs.* — Rigueur des lois militaires. — Armes. — Circonscriptions administratives. — Provinces. — Ducs. — Comtes. — Vicaires. — Prévôts. — Seniores. — Thinfad. — Justice et tribunaux. — Lois. — Le Forum judicum. — Peines. — Juifs. — L'ordre ecclésiastique. — Sa puissance. — Ses revenus. — Administration de ses biens. — Sa discipline. — Conciles. — Forme de ces assemblées. — Noblesse. — Primats *nobiliores.* — Hommes libres. — Affranchis. — Classes esclaves. — L'esclave *idoneus* et l'esclave *vil.* — *Buccellaires.* — Agriculture. — Marine. — Commerce. — Arts et monuments. — Langue — Littérature.



E gouvernement des Goths durait depuis deux cent quatre ans, quand il fut brisé, à Xérès, par l'épée de Thâreq. Avant de suivre les conquérants du Midi dans leur voie victorieuse, arrêtons-nous pour examiner l'organisation et les tendances sociales du pouvoir fondé par les conquérants du Nord, et peindre à grands traits les mœurs de ce peuple arrivé sauvage et demi-nu des bords du Danube, pour vivre et dominer deux siècles dans l'Espagne entière.

La monarchie militaire des Goths s'établit dans la Péninsule telle qu'elle avait été constituée dans les steppes danubiennes. Le peuple était une armée, le pays un camp, le roi un chef de guerre. Trois divisions hiérarchiques et décimales, la dizenie, la centenie et le groupe des cinq cents, classaient toute la population conquérante.

Dix chefs de famille ayant autour d'eux les clients qu'ils couvraient du *mundium*, ou patronage, composaient la dizenie. C'était une fédération d'hommes libres, une garantie (*warandia*) permanente et mutuelle. Le plus âgé, qui d'abord fut élu et plus tard nommé par le roi ou le comte, dirigeait la communauté. Comman-

dant sur le champ de bataille, il était premier juge au Mall[1], premier défenseur des intérêts communs. Toutefois, il ne décidait rien sans l'assentiment des neuf autres chefs de famille, qui, sous le nom d'assesseurs, prenaient part à toute délibération. La dizenie, multipliée par dix, formait le second ordre (*hundred*). Le centenier y jouait le même rôle dans des conditions plus importantes et avec une plus grande extension de pouvoir que le dizenier dans la division précédente.

En ajoutant ensuite cinq et dix centaines, on arrivait à la quingenie et à la millenie, association territoriale et armée de cinq cents ou de mille chefs de famille. Placées sous l'autorité d'un *jarl*, ou comte, résidant dans chaque cité principale, dont le ressort était appelé territoire politique ou territoire militaire (*gau*), selon sa situation, celles-ci réclamaient à un degré supérieur la force et l'action des deux autres.

Au-dessus des quatre, enfin, s'élevait la réunion nationale, commençant aux chefs libres des dizeniers, que représentaient au besoin dans le palais les centeniers, les comtes et les ducs, et finissant au chef suprême ou roi. Le pouvoir royal était électif et point héréditaire. Dans le Ier siècle, les nobles et les officiers du palais concouraient seuls à l'élection; mais, quand l'influence du clergé eut grandi par la faiblesse ou l'ambition des rois, les évêques furent admis à partager ce privilége. Dès lors la royauté changea de caractère. Elle devint en quelque sorte vassale de l'Église, qui l'acceptait, la sacrait et la gouvernait, et dépouilla l'antique simplicité des aïeux par un faux luxe dont le clinquant barbare visait, mais bien en vain, à refléter l'éclat de la cour des Césars.

Des couronnes d'or ornées de saphirs et de perles sertis avec art remplacèrent le casque de bataille[2]. Dès la moitié du VIe siècle, les rois voulurent un palais, un trône et des vêtements de soie et de pourpre. Ils prirent le titre de vainqueur, pieux, glorieux, sérénissime, et s'appelèrent surtout sur les monnaies et dans leurs actes *Flaviens*, soit par imitation de la dynastie de Vespasien, soit, comme l'assurent quelques savants, que ce mot, dans la langue gothique,

1. Tribunal germanique.
2. Ainsi est celle de Recceswinth, découverte à Fuente de Guarrazar et achetée par les soins éclairés de M. Fould, ministre d'État, pour le musée de Cluny.

signifiât resplendissant. Bientôt ce besoin de somptuosité, qui s'était trahi sous Leuwegild, alla si loin, que, du temps de Kindaswind, on ne voyait plus dans le palais, au lieu des anciens escabeaux de chêne dont se servaient les rois chevelus, que des meubles d'or, d'argent et de citre[1]. Malgré cet exemple, toutefois, la noblesse et la masse de la nation conservèrent en grande partie la simplicité pastorale et la frugalité de leurs pères. Quand l'or et les pierres précieuses brillaient au front de leurs rois, qui, ainsi que le remarque avec raison Montesquieu, n'avaient eu longtemps que leurs longs cheveux pour diadème, les Goths des classes nobles et libres gardaient la chevelure séparée sur le front, couvrant le dos et les oreilles, et n'avaient renoncé ni aux sayons de toile, ni aux grossiers vêtements de peaux à peine cousus des soldats d'Alaric.

Le roi et sa cour ne songeant, au contraire, qu'à parodier la grandeur romaine, par une conséquence toute naturelle, la plupart des dignités de l'État furent empruntées à l'ancienne cour impériale. Le comte des largesses sacrées revivait sous le nom de comte des trésors royaux; le préfet du prétoire sous celui de comte des spathaires ou gardes du palais; le préposé aux trésors romains reparaissait avec les mêmes attributions dans le comte wisigoth du domaine; le chancelier palatin s'était transformé en comte des notaires, et le maître des domestiques en comte des chambellans. Il n'y avait d'origine barbare que le scanciaire (comte échanson) et le connétable, ou *comes stabulorum,* investi du soin de veiller sur les chevaux, pour lesquels les rois wisigoths paraissent avoir eu un amour fanatique[2].

Durant le Ier siècle de l'établissement de la nation gothique en Espagne, les rois restèrent enfermés dans le cercle de l'égalité. Les mêmes limites qui bornaient le pouvoir des simples dizeniers entouraient l'autorité royale. Le chef suprême de toutes les familles ne pouvait rien entreprendre d'important sans avoir demandé l'avis de ceux qui marchaient à leur tête. A mesure que le pouvoir s'affermit, les rois élargirent leur sphère d'action, mais ils n'échappèrent

1. En tiempo de Cindaswinto, los vestidos de purpura, los tronos de plata y coronas de oro con engastes de esmeraldas. (Masdeu, *España Goda*, t. XI, p. 14. -- Morales, *id. Cronica*, lib. XII.)

2. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, t. I, p. 289.

à la démocratie que pour retomber, comme entre le marteau et l'enclume, entre les nobles titulaires des grands emplois et les évêques. Ils n'eurent en fait de droits souverains que celui de grâce, celui de déclarer la guerre, de rendre des décrets que leur mort abrogeait, et qui n'avaient force de loi que par le consentement du clergé et de la noblesse, le droit de promulguer les canons de l'Église, de prononcer en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques, de nommer aux évêchés et de convoquer les conciles.

La constitution, plus traditionnelle que légale, leur laissait, en outre, le commandement de l'armée. Au moyen de l'organisation politique dont nous avons parlé, l'armée n'était autre chose que toute la partie de la nation capable de marcher au combat. Seulement, dès que le clairon avait sonné, que l'*anubda* ou héraut de guerre avait averti les citoyens [1], les divisions territoriales devenaient, sous les mêmes noms, autant de cadres et de divisions militaires. Ainsi, chaque corps principal formé de mille hommes s'appelait *millenie*, et obéissait à un chef nommé *thiufad* (illustre). Ce corps se divisait en deux sections de cinq cents hommes ou *quingenie*, celles-ci en centaines, et les centaines en dizaines.

Le commandant en chef, en l'absence du roi, était un duc, qui portait le titre de prévôt et de président de l'armée. Les *annonaires* étaient ses intendants et commissaires des guerres, et les *compulseurs* ses recruteurs généraux. Les évêques remplissaient les fonctions d'ambassadeurs et de hérauts d'armes. Tout Wisigoth valide, qu'il fût noble, plébéien ou ecclésiastique, devait le service militaire. Sur cent esclaves, les riches étaient tenus d'en fournir dix et de les pourvoir d'armes offensives et défensives. La confiscation de tous ses biens et la décalvation punissaient le lâche qui n'avait pas répondu à l'appel. Les mêmes peines frappaient les nobles et les ecclésiastiques qui ne couraient pas au secours d'une place assiégée. Quant aux personnes de moindre condition, elles étaient punies par l'esclavage. Le butin, également partagé, formait, selon la coutume des aïeux, la seule solde des troupes [2].

1. Bergonza, *Antiguedades*, part. II.

2. Jornandès, *De Origine actuque Getarum*. — San Isidoro, *Historia de regibus Gothorum*, num. 19. — Agathias, *De Bello Gothico*, lib. V. — Gibbon, *History of the decline and fall of the roman empire*, t. I, ch. II, p. 85.

Les Goths étaient bons fantassins et, dans les premiers temps surtout, excellents cavaliers. Ils avaient pour armes le casque, la cuirasse (*zaba*), le bouclier peint, les brassards et le scrama (coutelas), et combattaient avec une égale adresse avec l'arc, la lance, le javelot, la pique, la fronde et l'épée. Aucun peuple ne les surpassait, dit-on, dans le maniement d'un dard très-lourd, nommé *cateia*, et de la hache d'armes.

S'ils s'éloignaient des Romains et de leurs traditions dans l'ordre militaire, les Wisigoths s'en rapprochaient servilement dans l'ordre civil et gouvernemental. Sur ce terrain, l'influence de la civilisation latine les entraînait et les dominait énergiquement. Ils avaient trouvé l'Espagne romaine divisée en sept provinces : la Tarragonnaise, la Carthaginoise, celle de Galice, la Lusitane, la Bétique, la Turgitane ou Mauresque, et celle des Baléares. Ils maintinrent ces circonscriptions en remplaçant les Baléares, alors détachées de la Péninsule, par la Septimanie, et leur conservèrent le même gouvernement, ne changeant que les noms des fonctionnaires chargés de les administrer, et qui, au lieu de s'appeler, comme sous les empereurs, présidents, s'appelèrent ducs [1].

Les sept capitales des provinces où ces ducs résidaient étaient toujours Tarragone, Carthagène, Braga, Merida, Cordoue, Tanger et Narbonne. A l'imitation des Romains, ils avaient des vicaires, ou lieutenants, appelés *gardinges*. Ceux-ci assistaient aux assemblées provinciales et nationales, et prenaient rang après les ducs et les comtes. Telle était donc la hiérarchie administrative des Wisigoths. Pour les provinces, les ducs; pour les cités, les comtes; pour les villes moins importantes, les prévôts; pour les bourgs et villages, les *villici*. Ce mécanisme très-simple était complété par le conseil des vieillards (*seniores*), par les *numerarii*, ou collecteurs de l'impôt, et les juges [2].

1. Savigny (*Geschichte des Romischen Rechts im Mitelalter*) nie que le duc eût la haute juridiction provinciale, et l'attribue au comte; mais son opinion est démentie par le code wisigoth, qui appelle plusieurs fois les ducs gouverneurs de province, et les comtes gouverneurs de cité. — Egica, *Tomus ad concilium Toletanum*, XVII. — *Codex leg. Wisigoth.*, lib. II, tit. I, leg. 12, 17, 23, 26. — Villadiego, *Fuero Juzgo* lib. II.

2. Grotius, *Prolegomena in historiam Gothorum*, p. 51. — *Codex legis Wisigoth.*, lib. IX, tit. II, lex 9.

Délégués des ducs, des comtes et du roi, ces derniers comptaient quatre classes de magistrats : les juges proprement dits; les assesseurs de paix, nommés par la couronne; les *thiufad*, juges militaires; et les juges nationaux de la population romaine, qui se gouvernait, s'imposait et se jugeait elle-même, d'après ses lois municipales et son code.

Celui des Wisigoths, rédigé sous Ewarich, au dire de Tiraboschi[1], par des jurisconsultes grecs, révisé depuis et augmenté par les rois Lewegild, Kindaswinth, Receswinth, Wamba et Erwige, portait à chaque ligne le sceau d'une large, impartiale et sévère équité.

« Personne, avaient dit les législateurs, ne travaillera le dimanche, car la reconnaissance à Dieu doit passer avant tout travail.

« Les juges ne connaîtront que des affaires qui leur sont attribuées par la loi. Ils connaîtront des causes criminelles et de toutes les autres causes de leur juridiction; mais les assesseurs de paix (*pacis assertores*) ne prononceront que sur les différends dont les saisit la puissance royale.

« Si un plaideur invité par épître ou par mandat revêtu du sceau du juge refuse de comparaître, il paiera cinq sous d'or d'amende au demandeur, et autant au juge.

« Si le juge, par corruption ou par ignorance, a mal jugé, celui que son jugement favorise restituera et lui-même de ses deniers paiera à la partie lésée une somme égale à celle dont il lui faisait tort, et, s'il n'a pas la faculté de payer, il sera battu de verges publiquement.

« Si quelqu'un a des motifs de suspicion contre le juge, qu'il soit comte, vicaire du comte ou thiufad, et qu'il ne veuille pas, pour la même raison, en appeler au duc, sa cause ne doit pas demeurer en suspens pour cela, *serait-il même le plus pauvre des citoyens*. Ceux qui l'ont jugé réviseront l'affaire avec l'évêque de la ville, et ensuite écriront et signeront le jugement que celui qui réclame aura le droit de soumettre au roi. Si le roi trouve que le juge, laïque ou ecclésiastique, a mal jugé, il l'obligera à restituer et à payer un dé-

1. *Storia della Litteratura italiana*, t. V, ch. VI, p. 106.

dommagement équivalent à la condamnation. Dans le cas où il aurait calomnié, l'accusateur sera battu de verges.

« Les prêtres du Seigneur, qui sont les avocats des opprimés et les défenseurs divins des pauvres, auront le droit de réprimander les magistrats pervers qui dénient la justice au peuple. Si une injuste sentence a été portée, l'évêque dans le diocèse duquel aura lieu l'affaire pourra mander le juge et, en prenant l'avis d'hommes capables, réformer le jugement.

« Tout homme pris en flagrant délit de faux témoignage donnera, s'il est riche, autant de bien qu'il voulait en faire perdre, et ne pourra plus témoigner en justice à l'avenir; s'il est pauvre et incapable de satisfaire à la loi, il deviendra l'esclave de celui contre lequel il a porté faux témoignage.

« La loi ancienne qui défendait les mariages mixtes est abrogée. A l'avenir, un Goth peut épouser une Romaine, et un Romain une Gothe.

« Il n'est pas permis aux filles de se marier sans le consentement de leurs pères. Toute fille qui abandonnera celui à qui elle a été accordée sera, avec l'homme qui l'aura reçue, livrée à son fiancé.

« Le père touchera et gardera la dot de sa fille.

« Si une femme convole en secondes noces avant que l'année de son deuil soit expirée, la moitié de ses biens sera donnée à ses enfants, et à défaut d'enfants aux héritiers de son mari.

« Le mari doit être plus âgé que la femme. Lorsque le mariage est conclu, soit par écrit, soit en présence de témoins, et qu'on a donné ou reçu l'anneau qui représente les arrhes, nul ne peut retirer sa parole. »

A ces dispositions pleines de sagesse, les législateurs wisigoths en avaient ajouté de sanglantes, quand ils s'étaient trouvés en face de cette ivresse de débauche qui avait perdu Rome, et dont le revomissement leur faisait horreur. Pour protéger la noble et sainte inviolabilité de la femme, les peines temporaires sont des remparts trop faibles en temps de corruption. La fureur du vice n'hésite que devant la mort. Ils le sentaient si bien, ceux qui rédigèrent le code des enfants de l'Ouest, qu'ils punirent avec le fer tous ces genres de crimes.

Étaient décapités ceux qui commettaient l'adultère;

Les entremetteurs qui l'avaient produit;

Les complices qui le favorisaient;

Ceux qui avaient fait violence à une fille libre, à moins qu'ils ne fussent nobles et ne donnassent pour réparation le tiers de leurs biens;

Et l'esclave coupable du même attentat sur la personne d'une veuve.

La femme libre qui s'abandonnait à un esclave était brûlée vive.

Le fer retranchait du nombre des hommes ces restes immondes de l'aristocratie romaine fidèles au vice de leurs pères.

La protection de la loi s'étendait jusque sur les esclaves. Si un homme libre séduisait une esclave, il appartenait par ce fait au maître de la femme, et ne pouvait recouvrer sa liberté, même à la mort de cette dernière.

Le maître qui mutilait son esclave et lui coupait le pied, la main, la langue ou les lèvres était puni d'un emprisonnement de trois années, sous la surveillance de l'évêque.

Celui qui, ayant exposé un enfant, était reconnu dans la suite, et manquait de le racheter, devenait esclave à sa place.

Les parents qui, pressés par la faim, vendaient leurs enfants pour des aliments, n'altéraient en rien le droit de leur naissance; car, disait le législateur, la liberté ne peut se payer.

Enfin la loi du talion était appliquée à l'homicide.

Au milieu du pêle-mêle de la conquête et du mouvement des invasions, il avait fallu, pour fonder quelque chose de stable, faire sortir de ce désordre le respect de la propriété et l'imprimer profondément dans les esprits. Les dispositions suivantes tendaient surtout vers ce but.

Pour un arbre à fruit coupé ou arraché, on payait trois sous, cinq pour un olivier, deux pour un chêne portant glands, un pour les chênes de moyenne grandeur.

Le dévastateur du jardin d'autrui devait réparer sur-le-champ le dommage causé, selon l'estimation des arbitres. Mais, si l'auteur du fait était un esclave, il subissait, en outre, la flagellation.

Celui qui brisait, arrachait ou brûlait la vigne d'autrui était tenu d'en donner deux de même valeur. A l'esclave coupable de ce dé-

lit, on donnait de plus dix coups de fouet pour chaque souche.

Quiconque détruisait les haies et clôtures des champs était condamné à payer le quadruple de ce que le champ ouvert aurait produit.

Tout homme surpris volant du bois dans la forêt d'autrui perdait son chariot et ses bœufs.

Ceux qui laissaient vaguer leurs bestiaux dans les récoltes ou dans les vignes étaient responsables du dommage. Les riches devaient ajouter, par forme d'amende, autant de sous que de têtes de bétail; les pauvres, après avoir satisfait intégralement le propriétaire lésé, en étaient quittes pour la moitié de l'amende et quarante coups de fouet.

Si quelqu'un surprenait dans sa vigne, dans sa récolte ou son jardin des bêtes de somme ou des troupeaux, il devait les enfermer et faire avertir le propriétaire du bétail le jour même ou le lendemain; si celui-ci ne se présentait pas, des voisins arbitraient le dommage qu'il était tenu de solder[1].

Nous avons remarqué plusieurs fois l'amour de ce peuple pour les chevaux. Il perce jusque dans la loi, où se peignent en même temps les mœurs scythiques du West-Goth (enfant de l'Ouest).

Celui qui détachait un cheval au pâturage, ou lui ôtait ses entraves, devait un sou d'amende.

Celui qui le faisait courir à l'insu du maître, un sou par dix milles.

Celui qui dégradait sa crinière ou sa queue, un cheval de même valeur.

L'avortement des cavales, les coups, les blessures entraînaient le remplacement de l'animal tué ou blessé et une amende de cinq sous pour l'homme libre, de cinquante coups de fouet pour l'esclave.

Toutefois, il était permis aux voyageurs de camper dans les champs non clos qui se trouvaient sur leur passage et d'y faire paître leurs bêtes.

Après des dispositions militaires d'une extrême rigueur, la loi

1. Cette coutume est encore en usage en Espagne et dans le Languedoc, pays de droit gothique.

se tournait vers les Juifs, très-nombreux alors en Espagne, et leur défendait impérieusement de blasphémer la Trinité, de célébrer le sabbat, de travailler le dimanche, de s'allier entre eux avant la sixième génération.

Ils recevaient, en refusant les viandes que mangent les chrétiens, cent coups de fouet;

En parlant secrètement ou en public contre le christianisme, cent coups de fouet[1];

En gardant des esclaves chrétiens, cent coups de fouet[2].

Dans ces prescriptions cruelles apparaît la main du pouvoir qui les avait dictées, pouvoir formidable et si intolérant qu'il ne voulait souffrir personne en Espagne qui ne fût catholique[3]. Plus influent encore que sous les Romains, le clergé, avec ses quatre-vingts évêques ou métropolitains, ayant derrière eux l'armée innombrable des abbés, des prêtres, des diacres, sous-diacres, lecteurs, psalmistes, exorcistes, acolytes, ostiaires et moines[4], formait, par son autorité morale, son prestige religieux et ses richesses, le second, sinon le premier des ordres de l'État. Les revenus de l'Église gothique sortaient de trois sources principales, toutes les trois très-abondantes, grâce à la piété des fidèles : les oblations ou offrandes faites à Dieu, les dîmes et les rentes foncières de ses propriétés. Il était fait par l'économe au collecteur général trois parts du total : la première revenait dans les villes à l'évêque, la seconde aux prêtres et aux diacres, la troisième aux sous-diacres et autres membres du clergé inférieur. Dans les campagnes, l'évêque avait toujours la première part; on donnait l'autre aux prêtres et aux bénéficiaires, et la troisième était appli-

1. C'est ce qui fit dire à Montesquieu (*Esprit des Lois*) que l'inquisition avait pris son code dans la loi gothique.

2. Pierre Pithou, un de nos grands jurisconsultes, trouva ce code dans les manuscrits du monastère de Ripoll, en Catalogne, et le publia le premier en France. Il a été commenté par Villadiego, Lindembrog, Baluze et Arthur Duck (*De Usu et auctoritate juris civilis*). La meilleure édition est le *Fuero Juzgo* cotejado en los mas antiguos y preciosos codices por la real Academia española, 1815.

3. Aguirre, *Collectio maxima conciliorum*, t. II, p. 513.

4. Les premiers monastères établis en Espagne sont ceux de Dumes en Galice, de Donat en Catalogne, fondés dès le VIe siècle; d'Oviedo et de Santa-Maria d'Obona. (Cenni, *De Antiq. eccles. hisp.* — Depping, *Histoire d'Espagne*, t. II.)

quée aux besoins de l'Église. Administrateur né du domaine ecclésiastique, l'évêque ne pouvait en rien distraire ni vendre des terres sans le vote et l'approbation de son clergé [1].

Au milieu d'abus inhérents à toute institution qui participe forcément de notre infirmité humaine et que rendaient inévitables l'ignorance des temps, l'ardeur du climat et la violence semi-africaine du tempérament espagnol [2], l'Église, par l'effet des persécutions ariennes, s'était maintenue unie et serrée sur le terrain catholique. Se retrempant sans cesse dans la source populaire de l'élection, elle constituait, à côté de la royauté et de la noblesse, un État également indépendant des nobles, des rois et des papes. Ses représentants se réunissaient au moins une fois l'an dans chaque diocèse, pour régler la discipline ecclésiastique. On appelait cette assemblée le concile diocésain. Elle prenait le nom de concile provincial, quand elle se tenait dans la métropole ou capitale de la province, et que tous les évêques suffragants y assistaient, et concile national, toutes les fois que, pour agiter un grand intérêt religieux ou public, le roi convoquait l'universalité des évêques d'Espagne.

Dans ces solennités, qui eurent lieu dix-neuf fois sous le règne des Goths, l'Église tenait à honneur de constater de la manière la plus éclatante sa suprématie et sa liberté. Voici l'ordre réglementaire qu'elle avait adopté au quatrième concile de Tolède. A la première heure, et dès que les premiers rayons de l'aube doraient la cathédrale, les ostiaires en chassaient tout le monde et fermaient les portes, n'en laissant qu'une seule ouverte, devant laquelle ils se tenaient, pour écarter tous ceux qui n'avaient pas le droit d'assister au concile. Les évêques entraient ensemble et s'asseyaient, les métropolitains d'abord, les suffragants ensuite, par rang d'ancienneté. Puis on appelait les prêtres, qui allaient s'asseoir derrière les évêques; les diacres, qui se tenaient debout au dernier rang; les scribes et le petit nombre de laïques auxquels était accordée l'entrée du concile. Les ostiaires fermaient alors

1. Conciles de Tolède, III. IV, VI, IX. — Concile de Tarragone de 516. — *Id.* de Séville, I. — *Id.* de Braga de 561.

2. Voir le quatrième, le huitième et le dixième concile de Tolède, au sujet des mœurs licencieuses du clergé.

la porte, et l'archidiacre de la cathédrale disait à haute voix : Prions !

Tous, prosternés sur les dalles, priaient en silence, jusqu'à ce que l'évêque le plus âgé interrompît ces oraisons pour les offrir au Seigneur dans une prière orale à laquelle tous les assistants répondaient : *Amen!* Cela fait, l'archidiacre criait de nouveau : Levons-nous! Et chacun reprenait sa place. La séance ouverte par une profession de foi, un diacre revêtu de l'aube lisait le Codex, contenant le projet des canons et les matières à traiter. Les trois premiers jours, jours de recueillement et de jeûne, étaient consacrés à la discussion des affaires religieuses. On s'occupait ensuite des différends des évêques avec leurs inférieurs, et des propositions du roi. Tout débat violent ou personnel entraînait pour celui qui l'avait provoqué la peine de l'excommunication pendant un an. Les sentences du concile et ses actes étaient souscrits par tous les évêques [1].

En dehors de la noblesse, placée en face, et parfois sur un pied hostile, de l'Église, car si l'une représentait la force morale et l'âme pour ainsi dire de cette société informe, l'autre en représentait la force matérielle et le bras, s'échelonnaient à des degrés divers, marqués par la loi et l'usage, la classe libre, la classe affranchie et la classe esclave. Les primats formaient, par exemple, le premier rang de la noblesse, les seigneurs le second, les simples nobles ou chevaliers, c'est-à-dire ayant droit de nourrir un cheval, le troisième. Venaient ensuite les hommes libres, ceux qui avaient été affranchis par leurs patrons, et enfin les esclaves, divisés, hélas! en plusieurs troupeaux, et portant derrière chaque classe privilégiée le collier de la servitude.

Il y avait l'esclave *idoneus* (utile) et l'esclave *vil* ou de peu de valeur; l'esclave de naissance et celui qui avait perdu la liberté par sa faute; les esclaves du roi, ceux de l'Église, ceux des particuliers, et les bouviers, ou *buccelarii,* qui rappelaient, par leur condition, les colons partiaires de Rome [2]. Au-dessous de ces malheu-

1. *Episcoporum singulorum manibus suscribantur.* (*Concilium Toletanum VI*, in Aguirre, t. II, p. 480.)

2. *Codex legum Wisigothorum*, lib. II, tit. II, lex. 9; lib. III, tit. II, lex. 5; lib. V, tit. IV, lex. II; lib. VI, tit. I, lex. 4; lib. VIII, tit. I, lex. 5.

reux vivait dans la terreur et l'opprobre la classe toujours proscrite et toujours résistante et vivace des Juifs.

Une nation composée d'éléments si disparates ne pouvait en deux siècles, surtout après le trouble affreux des invasions, laisser une grande trace de son passage dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts et les lettres. Les conquérants avaient pris les deux tiers des terres, abandonnant l'autre aux Hispano-Romains. Ils les firent cultiver par leurs esclaves, et ce vieux sol, dont la fertilité était proverbiale dans l'antiquité, leur donna en abondance du blé, du lin et de l'huile. On sait, par les étymologies de saint Isidore[1], qu'ils avaient des moulins sur les ruisseaux et les rivières, et des puits d'où ils tiraient l'eau au moyen de ces longs leviers à bascule, nommés *canlebos* dans le Midi, et *ciconias* en Espagne. Les habitants de l'intérieur élevaient les abeilles, et ceux du littoral se livraient toujours, comme leurs pères, à la pêche et au trafic du poisson salé.

La marine, presque entièrement détruite au déclin de l'Empire, se releva faiblement sous les Goths, et les barques qui longeaient les côtes de France, d'Afrique et d'Asie ne portaient que du blé et des huiles. Tout le commerce avec l'Asie consistait, si nous en croyons Isidore de Sicile, en poils de chameau, dont on se servait pour tisser les tuniques. Quant au commerce intérieur, l'état des routes devait le rendre aussi impossible que la navigation fluviale, supprimée de fait par l'autorisation que donnait la loi aux riverains d'en occuper le lit[2].

Jornandès fait vaguement mention de l'or du Tage; mais, quoique les métaux précieux ne fussent pas rares en Espagne, on ne voit nulle trace de l'exploitation des mines.

Ils avaient, dit-on, réparé la plupart des cités ruinées par les Barbares, fondé trois villes : Recopolis sur le Tage, non loin de Cuenza; Victoriacum, qui est la Vittoria basque; et Ologite[3], et construit la cathédrale de Tolède, l'église de Sainte-Léocadie et d'autres basiliques dédiées aux saints; mais la preuve que leurs édifices manquaient de la première condition de toute œuvre mo-

1. Lib. IX, ch. IV, num. 18, p 229.
2. Code wisigoth, tit. IV, lex. 8.
3. Aujourd'hui Olite.

numentale, c'est qu'ils s'écroulèrent sans retour au premier souffle du temps [1].

Malgré leur triomphe, les Goths offrirent ce phénomène singulier dans l'histoire d'être absorbés complétement par la race conquise et dominés de la manière la plus absolue par l'influence de cette Rome qu'avaient prise leurs pères. Non-seulement ils se plièrent aux mœurs de la ville éternelle, non-seulement ils acceptèrent toutes ses formes de gouvernement et d'administration, non-seulement ils reçurent d'elle le catholicisme; mais, chose bien plus remarquable, ils oublièrent leur langue pour apprendre la sienne. Le latin, qui s'était conservé intact et pur au milieu de l'inondation barbare, fut la seule langue des Goths. C'est dans l'idiome de Cicéron et de Virgile que les enfants des pasteurs du Danube, Draconcius, Orentius, Eugénius et Merobaud, composèrent leurs poëmes et leurs épigrammes, que Montanus de Tolède, saint Braulius de Saragosse, Protais de Tarragone écrivirent leurs pièces d'éloquence; que Paul Orose, Idace, le moine de Valclara [2] et saint Isidore de Séville rédigèrent leurs chroniques; et que les onze rois législateurs, Ewarich, Lewegild, Reccared, Sisebuth, Sisenand, Swinthila, Kindaswinth, Receswinth, Wamba, Erwige et Egica, formulèrent les prescriptions du code wisigoth [3].

Toutes ces œuvres et celles d'une foule de théologiens et de liturgistes prouvent que le flambeau de l'esprit ne s'était pas complétement éteint dans l'Espagne gothique; mais le peu d'éclat de ses lueurs trahissait la débilité de cette race du Nord épuisée par deux siècles de séjour sur le sol ardent de la Péninsule, et qui s'y desséchait, comme un bouleau du Rhin transporté sur les roches de feu d'Algésiras, quand la main invisible par laquelle est conduit le monde ramena les descendants des Phéniciens et des Carthaginois dans les colonies de leurs pères.

1. Les églises bâties par les Goths étaient massives, petites et sombres; leur sculpture ne nous est connue que par quelques ornements de mauvais goût ébauchés sur les pierres tombales et par le bas-relief du portail de Villanuova, qui représente un guerrier tendrement retenu par une femme, et combattant un ours. (Morales, *Cronica de España*, et Sandoval, *Histor. de los cinco obispos*.)

2. Tous les écrivains traduisent *Biclarensis* par de *Biclar*, c'est Valclara.

3. San Isidoro, *De Viris illustribus*. — San Ildefonsio, *id*. — San Julian, *De Comprobatione ætatis sextæ*. — Quadrio, *della Storia dogni poesia*. — Nic. Antonio, *Bibliotheca vetus*. t. I, p. 190, 191 et 200.

CHAPITRE VII

ARABES.

Theudmir. — Mougueith-el-Roumi. — Le Figuier de Cordoue. — Mousa-ben-Nosseir. — La Corde du Bonheur. — La Reine des Villes. — La Tour des Martyrs. — Miracle du Henné. — Rançon de Thâreq. — Tableau de l'Espagne après la conquête. — Abd-el-Azis. — Le butin. — Part du khalife. — Salaire des vainqueurs. — La Maison du Printemps. — Le meurtre de Séville. — L'émir Ayûb. — La Nouvelle-Bilbilis. — La guerre sainte. — Al-Haor. — Prise de Narbonne. — El-Samah. — Bataille de Toulouse. — Abd-el-Rahman-el-Gafeki. — Razzias des bords du Rhône. — Le Tigre d'Orient. — Hescham le Juste. — Retour au pouvoir d'El-Gafeki. — Abi-Nessa et la chrétienne. — Nouvelle proclamation de l'Al-Gihed. — Invasion des pays ultra-pyrénéens. — Prise et pillage de Bordeaux. — Eudo et Karle-Martel. — Bataille de Lowar. — Cri du sang musulman. — Abd-el-Melek, le compagnon du Prophète. — Échecs des enfants d'Ismaël. — Le pauvre Arabe du désert. — Magnanimité d'Obéid. — La grenade fleurie. — Ocbah-ben-Hadjadh. — Arabes et Berbers. — Divisions des croyants. — Le gibet de Cordoue. — Colonies arabes. — Nouvelles discordes. — Abdarites et Modharites — Les trois drapeaux.



De tous les chefs de Roderich, Theudmir fut le seul qui ne perdit pas courage. Après la funeste bataille, pendant que les vainqueurs enterraient les morts, il rallia les débris de l'armée gothique et se replia sur Orcilis, cité du royaume de Valence, qui est devenue Orihuela. Là, ceux des nobles de son parti qui avaient échappé au cimeterre musulman le proclamèrent roi. Mais le bruit de cette élection étant venu jusqu'à Thâreq, alors en marche vers Tolède, il divisa ses troupes en deux corps, poursuivit son expédition avec le premier, et dirigea l'autre à toute bride vers Orihuela.

Dès la première escarmouche, qui eut lieu en plaine, Theudmir comprit qu'il ne pourrait résister à l'impétuosité des croyants, ivres de leur victoire; il se hâta donc de se renfermer dans la place, et, pour faire croire à l'ennemi qu'elle était défendue par un grand nombre de soldats, il arma les femmes de lances, eut

soin que leurs cheveux fussent croisés sous le menton, pour figurer la barbe des guerriers, et les rangea sur les murailles. Trompé par ce stratagème, Abu-Zarah, le chef des Arabes, consentit à traiter, et permit à Theudmir de se retirer avec les siens du côté de Murcie, derrière les montagnes de Lorca. Puis, laissant une garnison dans la ville conquise, il rejoignit en toute hâte son général pour l'aider à prendre Tolède.

Ses chevaux étaient bien rapides; mais la fortune de Thâreq allait plus vite encore. En même temps qu'Abu-Zarah entrait dans Orihuela, le fils de Zeyad entrait dans Tolède. D'après l'auteur de la *Chronique du Monde*[1], les Juifs lui en avaient ouvert les portes. Maître de la capitale des Goths, Thâreq se porta sur Guadalaxara, soumit et pilla tout le pays, et occupa, pour reprendre haleine et mettre son butin en sûreté, deux villes appelées par les musulmans Medina-Almeida et Amaya, qui sont une des cités qu'on trouve entre Alcala et Tolède et Alcala de Henarès. C'est au pillage de cette dernière place qu'il conquit la fameuse table verte aux pieds d'or incrustée de trois rangs de pierres précieuses, dont El-Macin et El-Razi vantent à l'envi la beauté. Pendant que ceci se passait à Alcala et à Tolède, un autre lieutenant de Thâreq, le renégat Mougueith-el-Roumi, déployait en Andalousie l'étendard du Prophète. Arrivé avec cinq cents chevaux à Seguda, village à trois milles de Cordoue, El-Roumi s'embusque dans un bois de pins et lance quelques éclaireurs dans la campagne. Les Berbers revinrent bientôt avec un prisonnier. C'était un pauvre pâtre couvert de peaux de chèvres et plus tremblant que ses brebis au milieu de ces Africains.

Le renégat le rassure, l'interroge en latin, et, profitant de la confiance qui s'établit à l'instant même entre les hommes parlant la même langue, il obtient plus qu'il n'espérait. Le pâtre connaissait une brèche par laquelle on pouvait escalader le rempart de Cordoue; il s'offrit à la lui montrer, et, la nuit venue, guida, en effet, jusqu'au pont les cavaliers arabes. On eût dit que le ciel lui-même combattait contre les chrétiens. L'orage éclatant tout à

1. Lucas de Tuy, *Chronicon Mundi*, lib. III. — Ben-Hazil, *Fragment. histor., Hisp.*, p. 317.

coup avait balayé les chemins, où Mougueith ne trouva personne. Rien ne troublait les fils d'Allah. Sous des torrents de pluie et au bruit du tonnerre roulant par éclats sur leurs têtes, ils s'élancent dans le Guadalquivir, le passent à la nage, et arrivent sous les remparts. Le pâtre qu'ils avaient pris en croupe les conduit alors à l'endroit où la muraille était démantelée.

S'aidant des branches d'un énorme figuier dont les racines plongeaient depuis des siècles dans ces blocs sans ciment et assemblés par les Romains, le plus agile de la troupe grimpe silencieusement au haut de la brèche; de là il tire à lui Mougueith, qui, déroulant son turban, lui en avait jeté un bout. Une centaine de Berbers, ayant atteint la brèche par le même moyen, ouvrirent la porte aux autres. Il n'y avait à Cordoue que quatre cents hommes de garnison, qui, démoralisés par cette surprise et les cris de victoire des musulmans, prirent la fuite et s'enfermèrent dans l'église fortifiée de Saint-Georges, où ils mouraient trois mois plus tard, étouffés dans les flammes [1].

Les portes de Mentesa, d'Illiberri, de Malaga et de Grenade s'ouvrirent de terreur devant Thâreq, au bruit de ces succès, qui retentirent si glorieusement en Afrique et dans l'Orient, que Mousa, dit-on, fut jaloux des palmes de son lieutenant. Voulant prendre sa part de l'honneur de la guerre sainte et saisir à son tour cette *corde du bonheur* que Dieu, selon l'expression d'Ibn-Hayan, avait mise dans la main des croyants, il s'embarqua, malgré son grand âge, avec dix mille hommes, l'élite des troupes africaines, et prit terre à l'île verdoyante (Algésiras), au milieu du mois de shabahan [2].

Ceux qui ont vécu sont prudents. Avant d'entrer en campagne, le fils de Nosséir explora avec soin le théâtre de la guerre. Guidé par des vassaux du comte Julien, il longea les côtes de l'Océan jusqu'au Rio-Tinto, passa à la vue de Beja, remonta la Guadiana sur la rive droite, et, après avoir découvert Mérida, passa la rivière et, franchissant la chaîne de la sierra Morena, descendit en Anda-

1. Ben-Alcucia, *Splendeur de la pleine lune*, part. I, p. 251. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. III, cap. I.
2. Mars.

lousie. Il toucha au Guadalquivir à la hauteur de Peñaflor, reconnut Ecija, et, tournant tout à coup vers Séville, planta ses tentes devant cette cité, dont il résolut de faire sa place d'armes et le centre de ses opérations.

Séville prise au bout d'un mois de siége, il marcha sur Mérida, la ville augustale, qui avait laissé dans son esprit, quand il l'avait vue en passant, cette impression d'étonnement et d'admiration respectueuse qu'impriment par leur grandiose et leur magnificence les œuvres des Romains; mais, tandis qu'il y marchait en invoquant tout bas le Prophète, et murmurant : Heureux celui qui prendra cette reine des villes! on vint lui annoncer que sa conquête s'était soulevée, et que la garnison, prenant la fuite, avait laissé quatre-vingts morts sur le pavé de la ville rebelle. Le vieillard, à cette nouvelle, détacha de son corps d'armée un millier de Berbers, sous les ordres d'Abd-el-Azis, son fils, qui reprit et punit cruellement Séville. Pour lui, continuant sa marche, il alla mettre le siége devant Mérida. Par siége, on ne doit ici entendre qu'un blocus. Privé de machines de guerre, Mousa ne pouvait que cerner la ville et envoyer quelques flèches sur les remparts. Aussi, à couvert derrière les fortes murailles romaines, les citoyens de Mérida défièrent tous ses efforts. Le blocus traînant en longueur, le wali du khalife eut recours à la ruse, et leur dressa une embuscade, où, emportés par leur ardeur dans une sortie, les Méridans vinrent donner en plein et furent taillés en pièces. Ils ne tardèrent pas à venger cet échec en reprenant, avec un courage admiré des croyants eux-mêmes, la tour appelée depuis des Martyrs (*Bordje-al-Chouhada*), parce qu'ils y coupèrent la gorge à tous ceux qui l'avaient conquise.

Cette brillante résistance eut un terme pourtant. Vaincus par la faim, ils descendirent au camp arabe et demandèrent à capituler. Le vieux Mousa les reçut sous sa tente et débattit les conditions de paix. Comme on ne put s'entendre ce jour-là, les envoyés de la ville revinrent le lendemain, et, qu'on juge de leur surprise, quand ils trouvèrent ce vieillard qu'ils avaient vu la veille avec une barbe blanche, rajeuni de trente ans au moins par une barbe rouge tirant sur le noir, ignorant l'habitude des Orientaux de se teindre avec du henné. Ils crièrent au prodige et s'empres-

sèrent de céder à un homme qui semblait commander à la nature [1].

Maître des deux capitales de l'Andalousie, le wali s'empara sans coup férir de quelques autres villes moins importantes, telles que Medina, Sidonia, Carmona, Niebla, Murcie, et, chargé des dépouilles de ces riches populations, il prit enfin la route de Tolède. Thâreq en sortit, malgré sa gloire, avec toute l'humilité d'un inférieur à l'annonce de l'arrivée du généralissime. Il alla au-devant de lui jusqu'à Talavera-de-la-Reyna, mit pied à terre en l'apercevant, et l'accueillit avec les marques du plus profond respect.

Rebuté d'abord par Mousa, qui lui reprocha aigrement de lui avoir désobéi en ne suspendant pas la guerre sainte pour l'attendre, il répondit en montrant ses conquêtes, et calma la colère et l'envie de l'avare vieillard, en lui livrant tout le butin entassé à Tolède. Ces trésors furent la rançon de sa gloire. Réconcilié en apparence avec son lieutenant, le wali tourna sa fureur contre les vaincus et en particulier contre la noblesse gothique. Il fit poignarder tous les seigneurs de Tolède et marqua son passage à travers la Nouvelle-Castille et l'Aragon par une large traînée de sang. Cette rigueur, si opposée au système de modération et de douceur de Thâreq, était peut-être nécessaire pour l'affermissement de la conquête; mais, selon les contemporains, le vieillard la porta trop loin. La noblesse noyée dans son sang, jeunes et vieux décapités ou passés au fil de l'épée, les cités dépeuplées et désertes, les forteresses abattues, les murailles démantelées, les moissons livrées aux flammes, les campagnes sans laboureurs, les populations mourant de faim, les hommes errants sur les montagnes, les femmes cachées dans les cavernes, les villages convertis en solitudes, les églises en ruines, les autels en débris sanglants : voilà le tableau que présentait alors l'Espagne.

Qui pourrait raconter, s'écrie un témoin oculaire, les infortunes de l'Espagne? Quelle plume pourrait peindre cette mer d'infélicités où va sombrer notre patrie? Les désastres de Troie, le sac de

1. Rasis, *Fragments de l'Histoire d'Espagne* in Casiri, t. II. — Para esta transformacion de unos polvos que en arabigo llaman henna y en castellano alhena. (Masdéu, *Historia critica de la España araba*, t. XII, p. 25.)

Jérusalem, les horribles disgrâces pronostiquées à Babylone, les cruautés des empereurs de Rome, qui lavèrent leurs mains dans un fleuve de sang sorti des veines des martyrs, tous ces fléaux réunis sont tombés sur nos têtes et ont changé cette terre naguère si délicieuse et si fortunée en un charnier hideux et effrayant [1].

Dans le même temps, le valeureux Thâreq, descendant l'Èbre, s'emparait de Tortose, de Murviedro, de Xativa, de Denia et de Valence, ne laissant ainsi aux Goths que le coin de terre où s'était réfugié Theudmir et les montagnes des Asturies et des Cantabres, occupées par les fugitifs. Mousa, qui s'était chargé de cette partie de leur tâche glorieuse, accourait déjà au galop avec ses Berbers, lorsqu'un envoyé du khalife l'arrêta court à Lugo, et, saisissant la bride de son cheval, lui remit l'ordre d'aller à Damas rendre compte de sa conduite au commandeur des croyants.

Forcé d'obéir et de partir avec Thâreq, mandé par le même firman, il nomma wali de toute la terre conquise son fils Abd-el-Azis, qui établit le siége du gouvernement nouveau à Séville. Le premier soin du nouveau chef en prenant le pouvoir fut d'assurer la paix par la soumission de Theudmir. Brave comme son père, il poussa si vivement le dernier élu des seigneurs que celui-ci s'inclina devant le croissant et souscrivit, le 4 de rejeb de l'an 94 de l'hégire [2], le traité suivant fait, selon l'usage, en présence de quatre témoins musulmans :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Abd-el-Azis, fils de Mousa, fils de Nosséir, a fait avec Theudmir-ben-Gobdos, fils des Goths, cette convention de paix que Dieu confirme et protége. Theudmir aura le commandement des hommes de sa loi et de sa terre. On ne portera plus les armes contre lui. Les biens, les femmes, les enfants, la religion et les temples des chrétiens seront respectés. Theudmir pourra gouverner librement, sous l'autorité du khalife, Orihuella, Valence, Alicante, Mosa, Vacasora, Bigerra, Opta et Lorca.

« Il n'entretiendra aucune intelligence avec les ennemis des mu-

1. *Isidori, Pacensis episcopi, Chronicon*, num 37, p. 290 — *Chronique du moine de Silos*, num. 17, p. 219.

2. 5 avril 715.

baignée par le Xalon. Charmé de sa fertilité, Ayûb s'arrêta et demanda le nom d'un amas de ruines que dorait le soleil sur un plateau escarpé. C'était l'antique Bilbilis, patrie de Martial. La tradition ne se souvenait probablement plus du poëte dont les derniers jours mûrirent dans la paix, comme les fruits vermeils de Pétusie, au doux souffle de l'air natal; mais elle n'avait pas oublié la propriété célèbre des eaux du Xalon pour la trempe de l'acier et du fer. Dans la vue de l'utiliser en y créant sans doute une fabrique d'armes avec les débris de la cité romaine, Ayûb construisit un fort sur la montagne et fonda au bout de la plaine une autre ville, qui, aujourd'hui encore, porte son nom, Catalayud[1].

De la nouvelle Bilbilis, traversant les belles plaines du Rio-Grido et les tristes bruyères de Muela, il se rendit à Saragosse, passa l'Èbre, après s'être incliné devant la barbe blanche de l'émir gouverneur de la ville, Hañas-ben-Abdallah-el-Senani, l'un des plus braves et des plus glorieux compagnons d'armes de Mousa, et, touchant jusqu'aux Pyrénées, vit de loin, mais sans la fouler, cette terre d'Afranc, déjà ardemment convoitée par les fils du Prophète. Aussi équitable que ferme dans le commandement, Ayûb avait rempli le double but de son voyage, qui était le redressement des abus et une meilleure administration de la justice. Peu de temps après sa rentrée à Cordoue, il reçut de Mohammed-ben-Yesid, wali général d'Afrique, duquel relevait celui d'Espagne, l'avis qu'il était remplacé par Al-Haor. Le nouveau khalife, bien que tolérant et juste, ne voulait souffrir dans les emplois aucun lakmite ou membre de la tribu de Mousa.

Le successeur d'Ayûb, nourri sous la tente de guerre, était d'un caractère farouche, dur et énergiquement trempé par son séjour au milieu des tribus toujours insoumises et remuantes du sol africain. Trouvant l'Espagne calme, grâce au sage gouvernement du cousin d'Abd-el-Azis, il se rappela le verset du Coran : « Unissez vos efforts, rassemblez vos chevaux, afin de jeter l'épouvante dans l'âme de vos ennemis. Les croyants soutiennent les intérêts du ciel, et les infidèles portent les armes sous les bannières de Tagot[2]. » Déployant donc avec éclat l'étendard du Prophète, il réso-

1. Calat-Ayûb, fort d'Ayûb.
2. Coran, sourate VIII, vers. 63.

lut de suivre la voie de conquête si glorieusement tracée par l'épée du fils de Nosséir, et, franchissant les Pyrénées, s'élança vers Narbonne.

Déjà, cinq ans auparavant, s'il faut en croire Novaïri, Mousa lui-même, passant le Gibel-al-Bortât[1], avait montré le chemin aux Moslems, rançonné la côte méditerranéenne du pays d'Afranc, et emporté de Narbonne sept idoles d'argent à cheval. Guidé par des soldats de la première expédition, Al-Haor-el-Caisi prit très-probablement la même route, descendit dans le Roussillon par le col de Pertus, et longea la mer, en laissant les étangs à droite, jusqu'à Narbonne, qui fut, malgré ses vieux remparts, forcée et saccagée comme d'habitude. Le vainqueur avait toute l'ardeur fanatique et le génie du conquérant; mais il n'était doué ni du don de manier les hommes, ni de la souplesse que doit savoir montrer un chef. Il frappait avec une égale rigueur chrétiens et musulmans, et punissait si sévèrement par le fer les moindres fautes contre la discipline et les délits les plus légers, que les scheiks à barbe blanche, dont il méprisait les avis, portèrent plainte au wali suprême d'Afrique.

Celui-ci transmit la dénonciation, signée des noms les plus illustres de l'islam en Espagne[2], au khalife Yesid-ben-Abd-el-Melek, qui venait de remplacer Omar le Vertueux, en l'an 503 de l'hégire (721). Al-Haor reçut ordre de remettre le pouvoir au wali El-Samah, fils de Melik. Le choix était sans doute bon, et son nom populaire, car, à peine installé à Cordoue, l'émir vit accourir autour de l'étendard sacré une foule de volontaires. Il se mit à la tête de ces cavaliers en turban, portant le sabre, l'arc, la lance, une masse suspendue à l'arçon, qui n'avaient pour tout bagage que de petits sacs de farine et des écuelles en cuivre, et, après une halte de quelques jours à Narbonne, se répandit avec les siens, comme un torrent, dans les vallées de l'Aude, du Fresquel et de la Garonne. Arrivé devant Toulouse, il s'arrêta et ouvrit sérieusement la campagne par le siége de cette puissante et ancienne capitale des Goths.

La ville était forte, avec ses murs de briques bâtis par les Ro-

1. Les Arabes appelèrent les Pyrénées *Monts des Portes*, à cause de ces défilés que nous nommons encore aujourd'hui *ports*.

2. Ambessa-ben-Sohim, Naaman-ben-Abdallah, etc. (Voir Edobi.)

mains et ses tours rondes; mais, cernée étroitement et battue par des machines de tout genre, elle chancelait déjà. Eudo, le duc de Vasconie, accouru avec toutes les milices de son État, eut le temps de la sauver. A son approche, ces innombrables sectateurs du Prophète, qui entouraient les murs, reculèrent jusqu'à la voie romaine, et s'y déployèrent en ordre de bataille sur une ligne formidable.

Les deux armées se rencontrèrent le 9 de la dernière lune arabe (11 mai 721). Les Vascons venaient si vite, que la poussière soulevée par leurs rangs épais montait en sombres tourbillons et obscurcissait l'air. Avant que l'ennemi ne sortît de ce nuage, El-Samah, pour fortifier leurs âmes, se tourna vers ses cavaliers, et leur dit :

« Ne craignez point la multitude qui arrive; si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? » .

A ces mots, la charge sonna, et les deux armées se choquèrent avec l'impétuosité de deux avalanches tombant de deux pics opposés et se rencontrant dans la plaine. La lutte fut longue et acharnée. El-Samah courait de toutes parts, comme un lion ensanglanté, pour animer les siens; mais les Vascons, que tant de motifs animaient contre ces païens incendiaires et pillards, combattirent avec une telle furie que l'armée musulmane, enfoncée de toutes parts, s'enfuit dans le plus grand désordre, abandonnant son général, couché au milieu d'une multitude de cadavres, sur cette ancienne voie romaine, que les Arabes, selon leur pieuse coutume, allaient appeler désormais Balat-el-Chouada (le pavé des martyrs)[1].

En voyant les Sarrasins regagner Narbonne avec cette précipitation, les Septimaniens se joignirent aux soldats d'Eudo, pour les accompagner à coups de flèches. Leurs chevaux, couverts de poussière et de sang, ne se seraient pas lavés dans l'Aude, si un noble et vaillant émir, Abd-el-Rahman, n'eût pris le commandement et dirigé la retraite. Sa valeur fut le bouclier des fuyards; ils purent atteindre Narbonne, où les scheiks, en arrivant, l'élurent wali de

1. Anastasii, *Vitæ Pontificum* (*Vit. Gregorii II*). — Ahmed-el-Makary, Mss arabes, n 705. — Chronique de Moissac. — Isidori Pacencis, *Epitome*.

l'Espagne d'une voix unanime. Adoré du soldat, auquel il abandonnait toujours sa part du butin, il fut acclamé avec joie par les débris de l'armée et confirmé par le khalife. Son activité et sa vigueur rendirent aussitôt à l'islam le prestige qu'il avait perdu sous les murs de Toulouse. Les chrétiens de la Narbonnaise et ceux des frontières refusaient le tribut; il les força de le payer sous la lance, et rapporta de sa razzia un monceau d'or et de pierres précieuses, dont, à l'exception du cinquième, réservé au khalife, il fit largesse à ses soldats.

Cette libéralité ne fut pas vue de bon œil par tout le monde. Il y a toujours des gens que blessent les belles qualités d'autrui. Le scheik Obeida écrivit, pour s'en plaindre, au wali d'Afrique. Il ne niait pas la valeur d'Abd-el-Rahman, ni son génie militaire, c'eût été nier le soleil; mais il blâmait la négligence de son administration et ses habitudes de prodigalité, qui allaient corrompre les mœurs simples et frugales des musulmans. Il est si enclin à donner, ajoutait l'envieux, qu'un tremblement de la terre et du ciel même ne pourraient l'empêcher de tout laisser à ses soldats après une victoire [1].

Ces raisons parurent suffisantes au wali africain pour destituer Abd-el-Rahman et mettre à sa place un de ses parents, Ambessa-ben-Sohim-el-Kelbi. Le disgracié avait l'âme si haute, qu'il fit le meilleur accueil à son successeur, et se retira sans murmure dans son commandement de l'Axarkia ou Espagne orientale. En arrivant à Cordoue, le fils de Sohim s'occupa d'abord de l'assiette et de la levée des impôts; il distribua les terres vagues et sans maîtres aux musulmans, ordonna de reconstruire le pont du Guadalquivir, et partit ensuite, selon la coutume des émirs, pour visiter les provinces. D'une équité sévère, il pesa dans la même balance les griefs du chrétien, du musulman et du juif; aussi emporta-t-il les regrets et les louanges des hommes des trois races.

Ce n'était pourtant pas une mission de paix seulement qu'il venait remplir en Espagne. Les voix des martyrs de Toulouse, qui bourdonnaient sans cesse comme un gémissement funèbre et un

1. Tant liberal que aunque temblassen cielos y terra despues de una victoria nada negaria à sus soldados... (Conde, t. I, p. 75.)

reproche aux oreilles des vrais croyants, le ramenèrent, en 724, sur la terre d'Afranc. Mais cette fois, pour ne pas repasser sur les cadavres de la voie romaine et avoir à lutter encore contre le brave Eudo, El-Kelbi tourna la tête de son cheval du côté opposé et s'élança au galop vers le Rhône. Les deux rives du vieux torrent, depuis Lyon jusqu'à Arles, souffrirent alors une cruelle dévastation. Aigris par la défaite précédente, les musulmans moissonnèrent avec l'épée et la lance les richesses de ces belles contrées. Que de têtes tombèrent dans cette récolte sanglante! Nîmes perdit en partie ses dernières splendeurs; Arles, ses derniers trésors, et leur désastre n'eut pour vengeance que la mort d'Ambessa, abattu par une flèche probablement, lorsqu'il franchissait le Rhône avec son butin.

Quatre émirs, dont les chefs des tribus demandèrent tour à tour la nomination et le changement, se succédèrent à Cordoue. En 727, las de cette instabilité, le khalife envoya d'Orient El-Haïtham-ben-Obéid. Ce choix n'était rien moins qu'heureux. Dur, avare et cruel, l'émir syrien gouverna l'Espagne avec une verge de fer, ne songeant qu'à remplir ses coffres et coupant les têtes de ceux qui osaient murmurer. Trop indépendants pour plier sous cette tyrannie, les Moslems s'indignèrent. Un de ses prisonniers, Zeyad, fils de Zayd, trempa le roseau dans l'encre et adressa au khalife un récit éloquent de ses abus de pouvoir et de ses exactions. Cet écrit se terminait ainsi : « Seigneur, tourne-toi vers les tiens, qui, sous les griffes de ce tigre, n'ont pas un moment de repos[1]. »

Hescham entendit la prière et manda Mohammed-ben-Abdallah à Cordoue, avec un plein pouvoir de punir le coupable, s'il trouvait les plaintes fondées, et de pourvoir à son remplacement. L'émissaire du khalife remplit adroitement sa tâche, et, reconnaissant que Zeyad avait dit vrai, il proportionna le châtiment aux méfaits de l'émir. En voyant passer à demi nu et lié sur un âne le tyran devant lequel elle tremblait la veille, la population s'écria : « Dieu est grand! » et les victimes d'El-Haïtham ajoutèrent : « Hescham est juste! »

1. Ibn-Kauthir, *Histoire de la conquête d'Espagne*, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 706.



Raffet del. Ch. Lalaisse sc.

MOHAMMED ET ABD-EL-RAHMAN.

Il restait à donner un wali à l'Espagne, un chef à la conquête. Mohammed n'en trouva pas de plus digne de remplir cette double et glorieuse mission qu'Abd-el-Rahman-el-Gafeki, le prédécesseur d'Ambessa. Toute l'Espagne arabe applaudit à ce choix, qui fut regardé par les vrais musulmans comme le sceau de l'équité de Mohammed, et le nouvel élu ne tarda pas à le justifier de la manière la plus éclatante. Après avoir consacré quatre années à réorganiser le gouvernement sur les bases de l'ordre et de la justice, et à exercer les soldats qu'on lui envoyait continuellement, sur ses instances, d'Afrique et de Syrie, il fit prêcher la guerre sainte.

La proclamation de l'al-gihed et l'appel aux croyants retentirent soudain dans toutes les mosquées. Des tribus entières avaient passé le détroit à la voix des imans; elles envoyèrent sous le drapeau blanc du Gafeki tous les hommes en état de porter les armes. Se mettant alors à la tête de ces cavaliers de l'islam, aussi nombreux que les feuilles des chênes dans les forêts astures, Abd-el-Rahman reprit le chemin de Toulouse.

Les musulmans entretenaient alors des forces considérables aux Pyrénées. Placé en quelque sorte à cheval sur l'Espagne et la Septimanie, ce corps d'observation permanent, outre qu'il gardait les passages, pouvait se porter au premier signal du côté menacé. L'émir chargé de ce poste important, Othman-abi-Nessa ou Munuza, venait de conclure avec Eudo une alliance dont personne n'a dit le but, mais qui tendait, sans doute, à le rendre indépendant dans les montagnes avec ses tribus berbères.

Éperdûment épris de la belle Lampagia, qui exerçait sur lui cette irrésistible séduction des Gallo-Romaines vis-à-vis des Barbares, lorsque Abd-el-Rahman se présenta aux Pyrénées, en annonçant qu'il allait venger l'échec de Toulouse, Othman crut devoir l'arrêter. Malheureusement, son bras n'était pas assez fort. Battu par Gedhy-ben-Zeyan, un des lieutenants d'El-Gafeki, à Albàb, aujourd'hui Puycerda, et traqué comme une bête fauve dans les défilés de la Cerdagne, il croyait avoir échappé à ses ennemis. Harassé de fatigue et de soif, il s'arrêta un moment, avec sa chère Lampagia, auprès d'une fontaine qui ruisselait dans une gorge parée de verdure et de fleurs. Ce moment le perdit. Les soldats de Gedhy, les surprenant tout à coup, saisirent Lampagia, et, comme il ne

put la leur arracher et ne voulut pas se sauver sans elle, il se précipita du haut des rochers et se tua. Les Syriens allèrent dans la vallée chercher sa tête et la présentèrent, avec la fille d'Eudo, au wali, qui envoya sur-le-champ ces dépouilles opimes au khalife, pour qu'il ornât le vestibule du palais de Damas avec le crâne, et son sérail avec la femme du rebelle.

Ayant ainsi détruit les espérances d'Eudo, Abd-el-Rahman entra dans le Frandjat et commença par ravager les vallées pyrénéennes. Bayonne, les villes de Béarn[1] et d'Oleron furent successivement saccagées; il ruina le Comminges et la Bigorre, et, prenant par Aire et Tarbes, se dirigea, en évitant Toulouse et longeant la rive gauche de la Garonne, sur Auch d'abord, ensuite sur Bazas. Les ruines des églises, les cloches brisées, la flamme qui s'élançait des monastères de Saint-Savin, de Saint-Sever, de Sainte-Croix, de Grigny, de l'île Barbe, jalonnaient lugubrement son passage. Il avançait toujours vers l'ouest, suivi pas à pas par le duc Eudo, qui l'observait de l'autre rive, et n'attendait qu'une occasion favorable. Cette multitude, traînant après elle des masses de captifs, s'étendait sur tout le pays comme un effroyable ouragan.

Le succès rendait les musulmans terribles. Eudo tenta vainement de les arrêter devant Bordeaux; ils passèrent la Garonne et le rejetèrent au delà de la place, qu'ils prirent d'assaut quelques jours après! Tout cédait à leurs glaives, *ravisseurs de vies*. Le comte de la ville eut la tête tranchée, et ils n'en sortirent que chargés d'un butin précieux, parmi lequel étincelaient l'or, les topazes, les émeraudes, les hyacinthes. Les peuples du Frandjat tremblaient devant l'invasion. Ils recoururent, dit un auteur arabe[2], à Karlous, et lui firent savoir comment les traitaient les musulmans, qui vaguaient librement de Narbonne à Toulouse et de Toulouse à Bordeaux. Le roi du Frandjat consola ces peuples et leur offrit son aide, l'an 114 de l'hégire (732). En effet, il monte à cheval et mène une innombrable armée contre les musulmans.

Ceux-ci assiégeaient Tours et comptaient y entrer de vive force, lorsque Abd-el-Rahman sut quelle nombreuse armée descendait

1. Beneharnum, Lescar.
2. El-Mesaudi.

contre lui. Le wali voyait bien, ainsi que les prudents émirs, le désordre que son riche butin jetait dans l'armée; mais il n'osa pas mécontenter ses soldats en leur ordonnant de l'abandonner et de ne songer qu'à leurs armes et à leurs chevaux. Se confiant, d'ailleurs, en la constance de sa fortune et dans le courage des croyants, il dédaigna de compter les ennemis. L'ardeur du pillage échauffait tellement les siens qu'ils emportèrent les faubourgs de Tours à la vue des Franks. Ils eurent ce jour la rage des tigres furieux, et firent un grand massacre des habitants; aussi Dieu les punit, et la fortune leur tourna les épaules. Les deux armées ennemies, composées de musulmans et de chrétiens de différentes langues, se rencontrèrent sous Poitiers, vers lequel avait reculé Abd-el-Rahman, au bord de l'Owar[1]. Unis par le péril commun, comme leurs pères autrefois dans les plaines catalaniques, Eudo et Karle Martel s'étaient rejoints pour arrêter l'Attila du Midi.

Abd-el-Rahman, comptant sur son bonheur accoutumé, chargea le premier, à la tête de ses cavaliers, avec une impétuosité épouvantable. Les chrétiens, qui formaient avec leurs piques d'épaisses murailles de fer, soutinrent le choc sans s'ébranler. Le combat dura tout le jour sans avantage marqué et avec une perte égale, et ne s'arrêta qu'à la nuit. A l'aube, il recommença plus acharné encore. Les soldats du Coran, altérés de sang et de vengeance, pénétrèrent enfin dans les rangs serrés des chrétiens. Ils triomphaient; mais, au plus fort de la mêlée, Abd-el-Rahman, voyant que l'élite de sa cavalerie tournait bride pour courir à la défense du camp attaqué par les Aquitains, vole de tous côtés pour la retenir et la ramener au combat, et, dans ce moment de confusion, tombe percé de plusieurs coups de lance. Cette mort et la nuit décidèrent la retraite des musulmans, qui, rentrant prendre dans leur camp la partie la plus précieuse de leur butin, disparurent avant le jour.

La seule chose qui ait été oubliée par la plupart des historiens est la plus importante, à savoir que ce fut Eudo qui exécuta cette habile manœuvre à laquelle on dut le succès de la journée[2]. Les

1. La Boivre.

2. Eudo quoque cum suis super eorum castra irruens, pari modo multos interficiens, omnia devastavit... (Paulus Warnefridus, *De Gestis Longobardorum*, lib. VI, cap. XLVI.)

Franks étaient battus, les escadrons du brave Abd-el-Rahman venaient d'ouvrir leurs masses compactes. Si la charge avait continué et que ce torrent de cavalerie eût passé avec son impétuosité habituelle sur les lignes déjà rompues de Karle Martel, il était écrasé. A ce moment, Eudo envahit le camp des Sarrasins. Pour voler à la défense de leur butin, ils tournent bride, et, grâce à la confusion indispensable d'un pareil mouvement, l'émir est tué et la bataille perdue; mais ce n'est point par le fait de Karle Martel. Toutefois, l'histoire de ce temps ayant surtout été écrite par des hommes du Nord, ils ne se sont fait aucun scrupule de représenter le vaincu comme le vainqueur. Il s'en est même rencontré parmi eux qui ont poussé le désir de rehausser la gloire du chef austrasien jusqu'à jeter sur ce noble Eudo l'accusation inepte d'avoir appelé les Arabes[1].

En quittant ce *pavé des martyrs*, où l'on entend encore, au dire des historiens arabes, le bruit que les anges du ciel font dans un lieu si éminemment saint, pour inviter les fidèles à la prière, les soldats de Mahomet s'étaient dirigés vers les Pyrénées par détachements. Se gardant bien de repasser dans le pays qu'ils avaient précédemment ravagé et où les ennemis seraient nés sous leurs pas, comme après la défaite de Toulouse, indépendamment des troupes victorieuses d'Eudo, qui leur barraient le chemin, ils gagnèrent la Marche et le Limousin, et débouchant par les petites vallées du Quercy, descendirent, en traversant le Tarn à Alby et les Cévennes à Cabrières, jusqu'à Narbonne.

Cependant le cri du sang musulman versé sur les bords de la Boivre avait retenti jusqu'à Damas, et, sur l'ordre pressant du khalife, Abd-el-Melek accourait d'Afrique avec la mission de relever l'étendard du Prophète au-delà des Pyrénées. Le nouveau chef, malgré ses quatre-vingt-dix ans, semblait digne de remplacer Abd-el-Rahman-el-Gafeki. Lorsqu'il prit le commandement de ces cavaliers, qui avaient fui, et sur le front desquels pesait encore la pâleur de la défaite, il parcourut leurs rangs d'un air calme et fier, et leur dit :

« Les plus beaux jours qui brillent pour les vrais croyants sont

1. Fredegarius, *In Appendice Gregorii Turonensis*, cap. CVIII, p. 72.

les jours de combat. Les jours consacrés à la guerre sainte, voilà l'échelle du paradis! Le Prophète ne s'appelait-il pas le fils de l'épée? Ne se vantait-il pas de ne goûter du repos qu'à l'ombre des drapeaux conquis sur les ennemis de l'islamisme? La victoire, la fuite et la mort sont dans les mains de Dieu, qui les départit comme il lui plaît. Aussi, tel qui hier fut vaincu triomphera demain avec éclat[1]. »

Ces paroles, qui s'adaptaient parfaitement au côté fataliste de leurs croyances, raffermirent le cœur des enfants d'Ismaël; ils reprirent d'une main confiante les rênes qu'ils laissaient flotter auparavant sur le cou de leurs chevaux, et s'élancèrent à la suite d'Abd-el-Melek vers la Septimanie. Mais la fortune militaire n'aime pas les vieillards. Il eut beau attaquer avec courage, il fut repoussé sur tous les points par les chrétiens, et ne put même recouvrer en deçà des monts Astorga et Pampelune. Un nouvel effort n'ayant abouti, en 736, qu'à une défaite complète dans les défilés des Pyrénées occidentales, Obéid-Allah, wali général d'Égypte et d'Afrique, destitua ce malencontreux général.

Les circonstances dans lesquelles se fit l'élection de son successeur furent étranges et peignent bien l'esprit des vrais Moslems à cette époque. Le wali tenait sa première audience, entouré d'une foule de noble scheiks et de patriarches des tribus. Il aperçoit un musulman nommé Ocbah, dont il connaissait les rares qualités et la bravoure, qui, timidement drapé dans son pauvre burnous, n'osait s'approcher du divan. Il l'appelle aussitôt, et, pour l'honorer devant tous, il le fait asseoir avec lui sur le même coussin.

Si la fortune n'enivrait pas le wali, elle avait rempli le cœur de ses fils d'orgueil et d'arrogance. Choqués de voir leur père, le second personnage de l'empire, traiter avec tant de distinction un homme de si pauvre apparence, ils murmurèrent et poussèrent l'insolence jusqu'à dire tout haut :

« Obéid, comment peux-tu t'abaisser ainsi avec un sauvage, avec un misérable enfant du désert, et cela en présence des plus nobles chefs de Koreïch et des vrais Arabes? Ne crains-tu pas de déplaire à ceux-ci, et que leur inimitié ne retombe sur nous? Et si le com-

1. Reinaud, *Invasion des Sarrasins*, 1re partie, p. 51.

mandeur des croyants vient à être informé de la préférence que tu accordes à cet homme obscur sur d'illustres koreïschites, penses-tu qu'il n'en sera pas mécontent? — Les choses que vous me dites là, mes enfants, ne m'étaient pas venues à l'esprit, répondit doucement le khalife; mais je vous promets d'y penser. »

Le lendemain, en effet, il convoqua une réunion plus solennelle et plus nombreuse que celle de la veille, envoya chercher Ocbah, le fit asseoir au milieu de l'assemblée, et prit lui-même place au-dessous de lui. Se levant alors et regardant ses fils, qui, fort étonnés de tout ce qu'ils voyaient, ne soupçonnaient pas où il voulait en venir, il commença par louer Dieu et par invoquer le Prophète, et dit ensuite avec dignité :

« Vous tous, croyants qui m'écoutez et qui avez entendu mes fils insulter hier l'homme que voici (et il désignait Ocbah de la main), j'atteste devant Dieu et devant vous que cet homme est Ocbah, fils d'El-Hedjadh, du plus noble sang des Koreth. C'est Eblis [1] qui a parlé par la bouche de mes fils, et je viens ici aujourd'hui pour écarter, s'il se peut, la malédiction réservée aux pervers et aux ingrats, en faisant à Ocbah la réparation qu'il mérite. »

Là-dessus Obéid se tut un moment, et ses paroles furent vivement applaudies par toute l'assemblée. Ses fils humiliés se levaient pour se retirer; mais il les retint d'un coup d'œil, et, se tournant vers Ocbah :

« Mon seigneur, lui dit-il, il t'est dû quelque chose ici, et c'est par moi. Choisis de l'Afrique ou de l'Espagne. Celui de ces deux pays qui te plaira le plus est à toi. — L'Espagne est un pays de guerre sans trêve, répondit le fils d'El-Hedjadh, et voilà la guerre que j'aime. »

Obéid le nomma alors gouverneur de l'Espagne [2].

Abd-el-Melek avait trouvé l'Espagne, selon l'expression d'Isidore, comme une *grenade fleurie*, et il la laissait plus vide et plus sèche qu'une pomme de pin. Ocbah, dont la sévérité égalait la justice, lui eut rendu très-promptement l'ordre et la paix. Il retira des alcaïdies les scheiks coupables d'exactions, et fit bonne justice à tous ceux

1. Le démon.

2. *Histoire anonyme de la conquête de l'Espagne jointe à la chronique d'Ibn-el-Kanthir*, Mss arabes de la Bibliothèque impériale, n° 706, traduction de Fauriel.

qui avaient été dépouillés ou molestés. Des cadis furent établis dans toutes les villes principales et jusque dans les groupes de population moins importants. Il enjoignit aux walis des provinces de lancer leurs kaschefs à la poursuite des bandits et de purger l'Espagne de tout élément de désordre. Aussi les routes se trouvèrent bientôt libres et les prisons encombrées. Il établit des écoles publiques, fit construire des mosquées, et répartit les tributs d'une manière plus égale, en prenant pour base un recensement général exécuté sous ses yeux.

L'Espagne respirait et bénissait ce bon gouvernement, lorsque Ocbah fut rappelé en Afrique par le wali Abdallah, qui avait besoin de son épée contre les tribus berbères. Il partit, laissant le vieil Abd-el-Melek à la garde des frontières, et cette fois l'émir fut heureux contre ces montagnards pyrénéens, aussi rudes que les peaux qui leur servaient de vêtements. Corrigé même de son avarice et tout dévoué au bien public, dédaigné par la plupart de ses collègues, il mérita, quatre ans plus tard, l'honneur d'être désigné comme son successeur par le vertueux Ocbah, que les fatigues de la guerre d'Afrique emportèrent à Cordoue, l'an 124 de l'hégire (741), ce qui fut une grande perte pour les musulmans et les chrétiens d'Espagne [1].

L'indiscipline des émirs provinciaux agitait violemment l'Espagne et entravait sur presque tous les points éloignés du centre l'administration d'Abd-el-Melek, lorsqu'une révolte des tribus berbères établies en Galice le jeta dans un péril où il devait trouver la mort. Les Berbers d'Afrique venaient de battre à plate couture une armée de Syriens et d'Égyptiens envoyée contre eux par le khalife. Au bruit du triomphe de leurs frères, ceux de la Galice prirent les armes pour arracher à la race arabe la souveraineté de la Péninsule. Battu quand il marcha contre eux, le wali n'eut bientôt plus d'autre moyen de résistance que d'appeler à lui les restes de l'armée vaincue sur le sol africain. Vingt mille hommes, l'élite de ces troupes, étaient bloqués depuis un an dans les murs de Sebtat (Ceuta) et y souffraient toutes les horreurs de la faim, sans

1. Que fue muy grave perdida para los muslimes de España... — Ibn-Hayan, Mss arabes de la Bibliothèque impériale, n° 704. — Conde, t. I, p. 96.

qu'Abd-el-Melek, auquel Baledj, leur scheik, avait demandé plusieurs fois des secours au nom du Prophète et du commandeur des croyants, se fût ému de leur misère. Déployant même une rigueur qu'expliquent seules son avarice bien connue et la vieillesse, qui refroidit le cœur, il avait défendu de leur envoyer des vivres et fait pendre, après qu'on lui eut arraché les yeux, entre un chien et un porc, Zeyad-ben-Amrou, qui, plus humain, s'était dépouillé pour ses frères.

Mais il s'adoucit tout à coup, lorsqu'il eut besoin de leurs bras, les envoya chercher par sa flotte en grande hâte, les vêtit à Cordoue, où ils étaient arrivés presque nus, et, dès qu'une nourriture abondante et le repos eurent relevé leur moral et leurs forces, il se hâta de les faire marcher contre les Berbers. Ceux-ci, impatients de se mesurer avec les fuyards de la Nakdoura et d'achever l'œuvre de leurs aînés d'Afrique, leur épargnèrent la moitié du chemin. Les deux armées se rencontrèrent à quelque distance de Tolède, sur les bords du Sélit. Quelle que fût la bravoure des Berbers, ils ne purent tenir contre le choc de ces hommes exaspérés par leur défaite et leurs souffrances, et se dispersèrent de toutes parts, fuyant bride abattue. Baledj reprit alors le chemin de Cordoue. Confiant dans les murs de sa citadelle et voyant le danger passé, l'avare Abd-el-Melek voulut marchander la récompense et manquer de foi à ses sauveurs. Le châtiment ne se fit pas attendre. Les Syriens, qui avaient encore ses refus sur le cœur, escaladèrent la Câasba, et le traînèrent aux genoux de leur chef. Baledj, avec l'impassibilité orientale, lui appliqua la loi du talion, ordonna de le pendre d'abord, comme Zeyad-ben-Amrou, entre un chien et un porc, puis d'accrocher sa tête à un poteau sur le pont de Cordoue [1].

La mort apaise bien des haines. En voyant pendue au croc des malfaiteurs la tête du vieillard qu'ils avaient cent fois maudit pour sa cruauté et son avarice, les Arabes Andalous s'émurent. Oubliant soudain les défauts et la dureté du supplicié, on ne se souvint plus que de son grand courage et de son patriotisme. Il avait vu le Prophète, il avait combattu à ses côtés et gardait intacte sur bien des points la tradition de l'islamisme. Toutes ces considérations ame-

1. Ibn-Hayan.

nèrent un soulèvement général contre les Syriens. On combattit. Baledj fut tué d'un coup de lance dans les plaines de Calatrava par le fils d'Ocbah, l'émir de Narbonne, qui garda de cette victoire le surnom d'Al-Mansour[1], et Thalaaba, second chef des auxiliaires, après une belle résistance dans les murs de Mérida, accepta la paix d'Aboul-Khatar.

Le délégué du khalife, éteignant par une double mesure de prudence le feu de ces divisions si impolitiques entre hommes de la même loi, expulsa d'Espagne Thalaaba et huit autres chefs dangereux par leur turbulence, et dissémina leurs soldats dans l'Andalousie, pour y remplir les vides causés par la guerre et cultiver les terrains abandonnés ou pris sur ceux qui restaient aux anciens habitants du pays. Ainsi, par exemple, les hommes de Damas furent établis à Elvire; ceux d'Égypte et les premiers Beledis, à Ocsonoba et à Beja; les autres Arabes, à Murcie, dans la terre de Theudmir; ceux d'Hémèse, à Séville et à Niebla; ceux de Palestine, à Medina-Sidonia et à Algésiras; les tribus du Jourdain, à Malaga; les natifs de Kimrin, à Jaen; et ceux de Wacita, dans les comarchies de Cabra.

La paix suivit d'abord l'établissement de ces colonies; mais, comme il était facile de le prévoir, elle ne fut pas de longue durée. Il y avait entre toutes ces diverses populations, qui se multipliaient si rapidement en Espagne, des rivalités, des jalousies, de vieilles rancunes dont on ne peut guère se figurer la ténacité et l'ardeur dans ces âmes passionnées à l'excès, rapprochées, mais non assimilées, dans l'unité religieuse. Peu de mois après l'arrivée du nouveau wali Aboul-Khatar, la Péninsule était plus troublée et plus divisée que jamais[2].

Un chef syrien, jeune, actif, ambitieux et mécontent, nommé Samailh-ben-Hakem-el-Kelabi, auquel Aboul-Khatar refusait le gouvernement de Saragosse, ralluma la guerre civile. S'armant d'une prétendue préférence du wali pour les Abdarites ou descendants de Kâktan, Arabes de l'Yémen, il souleva comme un seul homme ses frères modharites, qui prétendaient descendre seuls

1. Le Victorieux.
2. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 203.

Ta brillante et heureuse étoile
Resplendit sur ce royaume
De plus haut que les plus hautes montagnes,
Et l'inonde de sa douce lumière.
Elle porte à son comble la fortune
Des nobles Abassides,
Dont la gloire a rempli le monde;
Elle élève au faîte des grandeurs la race d'Abd-el-Haxian.
Mais puisque le sort est si inconstant,
Que tantôt il nous frappe, tantôt il nous prodigue ses faveurs,
Pourquoi montrerais-tu un visage compatissant
Aux enfants d'Abd-el-Xiamsi,
Race perfide et implacable?
Coupe et tranche au pied
Cette plante orgueilleuse,
Et n'en laisse pas un seul rameau qui puisse un jour te faire ombre!
Qu'ils meurent aussi, leurs complices,
Couverts d'un masque de poix.
Les voilà aujourd'hui sous ta tente,
Et tu sais pourtant que leurs glaives acérés,
Et qui toujours ont soif de sang, sont prêts à briller contre toi.
Je ne peux, ni moi, ni ceux que ton danger alarme,
Les voir dans ton alcazar, foulant aux pieds les tapis,
Sans te crier de toutes mes forces :
Puisque Dieu les a abaissés, pourquoi ne les frappes-tu pas?
Qu'ils disparaissent de la terre, et sois impitoyable!
Souviens-toi du fils d'Ali et de Zayd, et de leur mort indigne!
Souviens-toi de cet illustre Ibrahim, tué si perfidement,
Après avoir été traîné dans les rues d'Horran, au fond d'une prison,
Et dont le cadavre te crie de sa tombe :
Vengeance! vengeance! vengeance!

A cet appel forcené, la tête d'Abdallah s'exalte; il répète le cri vengeur du poëte et montre ses convives du doigt. C'en fut assez. Les pieux de la tente sont arrachés et les bras des siens, qui n'avaient pas d'armes, s'en servent comme de massues pour assommer les Ommyades. Telle est la rage de l'esprit de faction que cette boucherie même ne put apaiser la soif de vengeance de l'Abasside.

1. Sobre los mas altos montes
A este reyno amanecia
Su clara e felix estrella
Que lo baño en luz benigna.....
(Conde, t. I, p. 134.)

Sur ce monceau de morts et de mourants, dont quelques-uns luttaient encore contre l'agonie, il fit étendre le tapis du festin, et, sans être ému des cris sourds que l'angoisse et le désespoir arrachaient sous leurs pieds aux victimes, les noirs célébrèrent par une orgie impie et effrénée le massacre de leurs rivaux.

Un seul, comme nous l'avons dit, des Beni-Ommeya avait échappé à ce carnage : c'était un jeune homme de vingt ans nommé Abd-el-Rahman-ben-Mouwiah. Averti à temps, il gagna les tentes des Bédouins du désert et parvint, quelques jours après, à passer de Syrie en Afrique. Le gouverneur de ce pays devait sa place et sa fortune à la famille du proscrit. Mais les dettes de la reconnaissance se paient rarement aux malheureux. Dans la capture du fugitif, le wali vit un moyen assuré de plaire au khalife abasside, et il lança ses cavaliers à sa poursuite. Abd-el-Rahman était alors dans le cercle de Barca. Les hommes du wali arrivèrent la nuit au douair où il avait reçu l'hospitalité, et demandèrent aux Bédouins s'ils n'avaient pas un Syrien d'une vingtaine d'années sous leurs tentes.

Au portrait qu'ils en firent, les vieillards du douair virent sur-le-champ qu'il s'agissait de leur hôte qu'ils connaissaient sous le nom de Giafar-al-Mansour, et, résolus de le sauver, ils répondirent avec la ruse qui caractérise les enfants du désert que celui dont ils parlaient venait justement de partir pour la chasse au lion avec les jeunes gens de la tribu, et qu'on le trouverait dans une vallée peu éloignée où il devait passer la nuit. Les cavaliers d'Ebn-Habib y coururent à toute bride, et à peine eurent-ils disparu qu'on fit partir Abd-el-Rahman avec six des plus braves du douair dans la direction opposée. Ils traversèrent au galop ces solitudes sablonneuses, bravèrent les périls du désert, les ombres de la nuit, le rugissement des lions et des tigres, et après quelques journées de course violente arrivèrent enfin à Tahart, lieu voisin de Tlemcen. Cette ville appartenait à la tribu puissante des Zeneth, qui accueillit le proscrit comme un fils quand elle apprit surtout que Raha, une des plus nobles Zenèthes, était sa mère [1].

Tandis qu'Abd-el-Rahman s'établissait et se faisait adorer en Afrique, l'émir Yousouf continuait à se faire abhorrer en Espagne.

1. Manuscrits arabes de l'Escurial.

Son gouvernement, disent les Arabes, était une coupe de miel pour ses amis, et pour ses ennemis, de fiel et d'absinthe. Une lutte violente s'était déjà engagée entre lui et Ahmet-ben-Amrou, ancien émir de la mer et wali de Séville.

Fier de ses richesses et de l'honneur, saint aux yeux des croyants, d'être le petit-fils du porte-étendard du Prophète, Ahmet voulait supplanter Yousouf et se venger de Samailh, son bras droit, dont les intrigues lui avaient fait ôter l'émirat de la mer. Il profita du triomphe du khalife sanguinaire El-Saffah pour embrasser sa cause et se révolter contre Yousouf. Il était riche et puissant, les partisans ne lui manquèrent pas, et il était déjà maître de Saragosse et de toute la vallée de l'Èbre, quand Yousouf et Samailh se mirent en campagne.

Comme ils venaient de le rencontrer et de le battre auprès de la villa d'Ayûb [1], une conférence des principaux chefs des tribus arabes, syriennes et égyptiennes établies en Espagne se tint à Cordoue. Husam-ben-Melik de Damas, Hussein-ben-Adagim-el-Ocaili, Hayut-ben-el-Moleni, d'Émèse, Temam-ben-Alcama, Abu-Galib, Wahib-ben-Zahir et soixante-quinze autres chefs des plus sages et des plus influents se réunirent pour aviser au salut public, gravement compromis par les discordes des partis et la guerre civile, et pour tâcher d'établir un gouvernement juste et fort, qui pût rendre enfin la paix et le bonheur aux peuples.

Hayût d'Émèse, prenant le premier la parole, fit sentir la nécessité de se détacher des khalifes, dont l'autorité, depuis longtemps, n'était plus que nominale, et de constituer en Espagne un pouvoir indépendant de l'Asie et de l'Afrique. Chacun applaudit à ses paroles; mais le vieux Teman-ben-Alcama, hochant la tête d'un air de doute :

« Où trouverons-nous, dit-il, le prince qu'il nous faut et qui, pour apaiser les troubles de notre nouvelle patrie et y faire luire les rayons de la paix et de la justice, devrait avoir la bonté d'Abu-Beker et l'équité d'Omar? »

Tous gardaient le silence, lorsque Wahib-ben-Zahir se leva et leur dit :

1. Catalayud.

« Je vous propose un descendant de nos anciens khalifes. C'est un jeune homme qui a dans les veines du sang de Mahomet. Errant et fugitif dans les vallées de l'Atlas, il s'est fait aimer de tous les scheiks berbers par son grand cœur et la noblesse avec laquelle il supporte l'adversité. C'est d'Abd-el-Rahman que je vous parle, fils du khalife Heschām. »

Une acclamation unanime ayant salué ce nom, les chefs élurent deux d'entre eux, Temam-ben-Alcama et Wahib-ben-Zahir, pour aller chercher en Afrique le dernier Ommyade. Ceux-ci s'embarquent sans perdre de temps, arrivent à Tahart, et, présentés par les scheiks des Zeneth à Abd-el-Rahman, l'abordent avec ces paroles :

« Les musulmans d'Espagne et les scheiks des tribus arabes, syriennes et égyptiennes nous envoient pour t'offrir l'empire, qui aura dans notre fidélité et notre foi des fondements plus solides que les montagnes. Tu ne vaincras pas sans péril et sans briser des résistances; mais les fils de ceux qui ont conquis l'Occident seront à tes côtés, ainsi que les peuples qui t'appellent, afin que tu gouvernes cette terre, qui fut à tes aïeux. Nous marcherons au combat tous ensemble, et mourrons, s'il le faut, pour t'élever et te maintenir sur le trône que nous t'offrons[1]. »

Abd-el-Rahman resta quelque temps silencieux, comme s'il écoutait encore; puis, se tournant vers les envoyés :

« Nobles représentants, dit-il, des musulmans d'Espagne, j'irai, selon votre désir, combattre dans vos rangs, et, si Allah nous aide et approuve votre dessein, vous ne trouverez en moi qu'un frère et un compagnon de plus de vos périls. Je ne redoute ni labeurs ni fatigues; la mort ne m'intimide pas, et je peux la regarder en face dans l'horreur des batailles, car l'inconstance de la fortune m'a souvent accoutumé à la mépriser. Puisque telle est la volonté des fidèles croyants, je suis donc prêt à leur donner ma vie et à devenir leur défenseur, s'il plaît au Tout-Puissant. »

Allant rejoindre ensuite les scheiks des Zeneth, il leur commu-

1. Todos correran á las peleas y á la muerte si necessario fuese, para colocarte y mantenerte en la soberania que te ofrecen. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. I, p. 154.)

niqua le message qu'il venait de recevoir et leur demanda conseil. A peine eut-il fini de parler, que le chef parent de sa mère s'écria avec feu :

« Puisque Allah t'ouvre ce chemin, entres-y vaillamment, mon fils, et compte sur nous tous, qui te suivrons pied à pied pour soutenir avec nos lances l'honneur de la famille. »

Tous les autres scheiks s'empressèrent de le féliciter et de lui offrir leurs bras. Les Zeneth promirent cinq cents cavaliers; les Meknasah, deux cents; ceux de Tahart, cinquante chevaux et cent lances. Toute la jeunesse demandait à l'accompagner, et quand il s'embarqua, pas un de ces farouches montagnards de l'Atlas qui ne versât des larmes.

Comme l'homme marche en aveugle dans cette voie mortelle! Au moment où le vaisseau qui apportait sa ruine voguait à toutes voiles vers l'Andalousie, Yousouf s'applaudissait de sa fortune et la croyait affermie à jamais. A la fin de la lune de dilhagia [1], de l'an 136 de l'hégire, il avait repris Saragosse et fait prisonniers Ahmet-ben-Amrou et son fils. Il les ramenait à Cordoue enchaînés sur des chameaux. Un jour qu'il se reposait sous les frais ombrages de la vallée de Guadaramba, la portière de son pavillon fut soulevée tout à coup, et il vit paraître Samailh, couvert de sueur et de poussière, qui lui dit hors d'haleine :

« Lis cette lettre, elle t'expliquera pourquoi j'entre si brusquement. »

Yousouf prit la lettre en silence; elle ne contenait que ces mots : « Seigneur, ton règne est fini; déjà est en chemin celui qui détruira ton autorité et ta force. Dieu vous destine à la mort de Soleïman et de tant d'autres Moslems illustres. » Presque au même instant arrive un courrier de Cordoue, dont l'air soucieux émut tellement les soldats qu'ils s'attroupèrent en tumulte devant le pavillon. Il apportait une autre lettre, dans laquelle le fils de Yousouf annonçait le prochain débarquement d'Abd-el-Rahman, dont on signalait le vaisseau en vue d'Elbira [2].

1. Novembre.
2. El-Macin, *Historia Sarracenica*, lib. II. — Abû-Abdallah, *Vestis acupicta*, p. 197. — Abû-Becker, *la Veste de soie*, p. 30.

Interdit d'abord à cette nouvelle et tremblant de colère, Yousouf tomba dans un tel excès de rage qu'oubliant le mot du Prophète : « Garde-toi de tremper tes mains dans le sang de ton frère, » il fit mettre en pièces Ahmet-el-Koraischi, Wahib, son fils, et El-Zohri. leur hadjeb (secrétaire). Aussi, dit l'Arabe Ibn-Hayan, le bonheur le quitta ce jour-là pour passer sous l'étendard blanc du fils des Ommyades.

Celui-ci débarqua le dixième jour de la première lune de rebi, au port fortifié des collines Hisn-al-Mounecab[1]; mille cavaliers de la tribu de Zenetah prirent terre avec lui. Les principaux scheiks d'Andalousie l'attendaient sur le rivage et lui jurèrent fidélité en touchant sa main. Les populations, qui s'étaient portées en foule sur le lieu du débarquement, l'acclamèrent avec enthousiasme, et toute la jeunesse des tribus de l'intérieur et de la côte accourut en armes sous sa bannière.

Abd-el-Rahman était doué de tous les avantages extérieurs qui donnent et conservent la popularité aux princes. Alors dans la fleur de la jeunesse, beau de figure et plein de noblesse et de grâce, il avait le teint blanc et rosé, de grands yeux bleus pétillants de vivacité, et une physionomie où brillaient à la fois la douceur et la majesté. Sa taille était élevée, bien prise et souple comme le roseau[2]. Il maniait son cheval avec une aisance qui lui aurait seule gagné le cœur des scheiks, cavaliers en naissant. Peu de jours après son arrivée, vingt mille hommes étaient groupés autour de l'étendard blanc, et, à la tête de ces forces, il entrait à Séville.

Instruit de ses progrès, Yousouf frémissait d'indignation; il aurait bien voulu marcher à ce rival et châtier ce qu'il nommait la défection des scheiks; mais, retenu à Tolède, comme Samailh à Merida, par l'effervescence des esprits, il ne put qu'envoyer à son fils Abou-Zaïd l'ordre de défendre Cordoue en attendant son arrivée. Si cet ordre prudent eût été suivi à la lettre et que Abou-Zaïd eût massé à mesure ses partisans derrière les murs de Cordoue et attendu Samailh et son père, la lutte aurait offert peut-être de grandes

1. Almuñecas.

2. Estaba Abderaman en la flor de sa juventud; era de mucha gentileza, blanco de color sonrosado. (Conde, t. I, p. 159.)

chances à Yousouf. Mais la jeunesse est présomptueuse et facile à l'espoir. Se voyant à la tête d'une force nombreuse, Abou-Zaïd ne put contenir son ardeur; il courut attaquer celui que son père appelait dédaigneusement *El-Daghel* (l'aventurier), et fut culbuté au premier choc par les cavaliers africains.

Yousouf et Samailh, au bruit de cet échec, pressèrent leur marche et rencontrèrent l'Ommyade plus tôt qu'ils n'espéraient; car, laissant la moitié des siens devant Cordoue, Abd-el-Rahman venait avec sa seule cavalerie au-devant des Modharites. Il n'avait qu'une dizaine de mille hommes, qui formaient à peine le tiers de l'armée de l'émir. Aussi, quand celui-ci les découvrit, à l'aube, dans la plaine de Mûsara, il se mit à hausser les épaules et à répéter, en signe de mépris, ce vieux quatrain d'Harca, fille de Naaman :

« Nous sommes une multitude dévorée par la soif, qui venions nous désaltérer et qui trouvons quelques gouttes d'eau à peine dans le creux d'un rocher[1]. »

Les scheiks toutefois ne partageaient pas sa confiance; ils remarquaient avec consternation qu'on allait combattre le *jour des victimes*, comme à la funeste bataille de Merdje-Rahita, l'une des plus sanglantes défaites des Cayssis. Troublés par un lugubre pressentiment, ils communiquèrent leurs terreurs à Samailh, qui se contenta de répondre : « Au combat! et soyons vaillants cavaliers[2]! »

A ces mots, les clairons sonnèrent, et les deux masses de cavalerie s'élancèrent l'une contre l'autre au galop. Cette fois encore, l'honneur du choc fut aux Berbers. Rompus par leur charge impétueuse, les escadrons de Yousouf tournèrent bientôt bride, laissant le champ de bataille tout sanglant et jonché de morts. En revenant devant Cordoue, le vainqueur entendit les acclamations des habitants, qui s'empressèrent de lui ouvrir la porte du pont, ou du couchant, tandis que les soldats de Yousouf sortaient par celle du levant.

Malgré sa haine pour la race rivale, le parti de l'émir avait vu dans ces deux victoires le doigt de Dieu. Les populations musulmanes étaient trop imbues des croyances fatalistes pour qu'il fût

1. Sedienta turba venimus.....
2. Vamos á la pelea y seamos buenos caballeros. (Conde, t. I, p. 163.)

possible de continuer la lutte. Yousouf transigea donc. Il abandonna au daghel le gouvernement de la Péninsule, lui livra comme otages ses deux fils, Abu-Zayd et Aboul-Assouad, et rentra dans la vie privée à Cordoue, au milieu de ses nombreux amis et de sa puissante famille. Quant à Samailh, il fut maintenu dans le commandement de la frontière orientale[1].

Cette paix dura peu. Dès qu'il se crut assez fort pour renverser Abd-el-Rahman, Yousouf reprit les armes; mais la fortune ne lui fut pas favorable dans les champs de Lorca, où il périt foulé aux pieds par les chevaux d'Abd-el-Melik. Sa tête et celle de son fils aîné, accrochées aux crampons de fer des remparts de Cordoue, et la fin violente de Samailh, tué, dit-on, en prison, montrèrent bientôt aux tribus musulmanes que, lorsque l'étoile d'un homme brille et monte dans le zénith, rien n'en peut obscurcir l'éclat.

Ce triomphe assura la puissance d'Abd-el-Rahman, mais il n'assura point la paix. Le tronc de l'anarchie coupé, il poussa de tous côtés, comme du pied d'un chêne que vient de raser la hache, de nouveaux rameaux, presque aussi dangereux. En 759, Barcerah-el-Gazani tend la main au second fils de Yousouf, et prend Sidonia et Séville; l'année suivante, Ben-Adrah, parent de Yousouf, soulève Tolède; en 761, le khalife abasside Giafar le Victorieux (Al-Mansour), voulant justifier son surnom, envoya une flotte et une armée considérable pour reconquérir l'Espagne. L'alcaïd de Sidonia prit les armes en 764. Les chrétiens remuaient vers le même temps dans les montagnes de la Galice. Meknesi-el-Sekelebi réunissait, en 766, tous les bandits de la Péninsule et d'Afrique; enfin, en 772, Hussein-el-d'Adjan se révoltait ouvertement à Saragosse. Tous ces coups vinrent s'émousser sur le bouclier d'Abd-el-Rahman.

Trois ans plus tard, il ne lui restait d'ennemis que dans les montagnes et sur la frontière de l'est. Mais Soliman-el-Arabi, l'émir de Saragosse, rêvait la souveraineté de l'Espagne orientale. Comprenant bien qu'il ne l'obtiendrait pas à la pointe de son épée, il prit le mauvais chemin des ambitieux, la trahison, et se rendit secrètement en Gaule auprès de Charlemagne, pour solliciter son appui et

1. Abû-Becker, *la Veste de soie*, p. 33. — Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 327.

son intervention. Les prétextes les plus menteurs ne manquent jamais aux traîtres. Soliman et ses complices, parmi lesquels se trouvait un fils de Yousouf, échappé de la citadelle de Cordoue, peignirent Abd-el-Rahman au chef militaire des Franks avec les plus noires couleurs de l'esprit de parti.

C'était, disaient-ils, le moins humain de tous les musulmans qui eussent jusque-là gouverné l'Espagne, devenue, sous son administration, un séjour de désolation et de misère. Non content d'avoir immolé ses adversaires, il avait étendu sa férocité dans le cercle même de sa famille. Un de ses frères avait été brûlé vif par son ordre, après avoir eu les pieds et les mains coupés. Il avait réduit, à force d'impôts et d'exactions, les juifs et les chrétiens d'Espagne à un tel état d'exaspération et de détresse que la plupart d'entre eux quittaient le pays après avoir précipité dans les flammes leurs esclaves et leurs propres enfants [1].

Ces griefs, par leur exagération même, étaient de ceux qui frappent et entraînent les hommes sans lumières, tels que devaient être les Franks de Charlemagne. Le petit-fils de Karl le Marteau s'en empara évidemment dans un but de conquête. Tout souriait à sa fortune; il venait de ceindre la couronne de fer d'Italie à Monza, de fouler les dalles de la ville éternelle, et, après avoir franchi les Alpes avec la rapidité et la majesté de l'aigle, il ne doutait pas de franchir aussi glorieusement les Pyrénées. Grâce au travail guerrier de ses pères, il touchait, d'ailleurs, au midi ces Arabes que le vieux Karl avait écrasés à Poitiers. En quarante-six années, profitant des divisions des lions de l'islam, occupés à se déchirer et à baigner de leur propre sang le sol de l'Espagne, le maire du palais, son fils et son petit-fils avaient conquis la Provence, l'Aquitaine et la Septimanie, et refoulé les Sarrasins au delà de la chaîne de Gebel-Albortat, désormais pour eux infranchissable.

Charlemagne croyait donc qu'en répondant à l'appel des émirs, il irait, avec ses phalanges, aussi loin que César. Rien, en effet, ne retarda d'abord la marche des masses qui suivaient sa bannière. Cette forêt de lances et d'épées, qui roulait comme l'ouragan derrière son coursier noir bardé de fer, traversa sans obstacle le port

1. Chronique de Moissac, *ad annum* 793.

de Roncevaux et, en s'arrêtant, fit tomber les murs de Pampelune. Descendant de là vers l'Èbre, dont il suivit le cours jusqu'à Saragosse, Charlemagne trouva sous les remparts de cette ville les Lombards et les Provençaux, qui s'y étaient rendus, d'après ses ordres, par les ports des Pyrénées orientales; mais, à sa grande surprise, les portes restèrent fermées. Soliman avait trop présumé de son crédit et mal jugé de ses frères : à l'apparition de Karilah[1], le patriotisme musulman s'était réveillé avec force, et, au lieu d'auxiliaires, les Franks ne trouvaient plus que des ennemis, même parmi les chrétiens.

Déçu dans ses espérances, Charlemagne ne jugea pas prudent de pousser plus loin l'expédition; il revint sur ses pas, pour se venger probablement du manque de foi des émirs, rasa en passant Pampelune, rentra dans les gorges pyrénéennes, et franchit dans toute leur longueur les vallées d'Engui et d'Erro, pour descendre dans celle de Roncevaux.

Cette vallée est dominée par le pic d'Altabicar. Du haut de ce pic très-ardu, l'œil embrasse à la fois le col, qui mène à travers la chaîne principale jusqu'à Valcarlos, dernier hameau de la Navarre, et le défilé qui s'ouvre sur la France et n'a pour bornes que les montagnes d'Auvergne, tandis que du côté de l'Espagne l'horizon est borné par un amphithéâtre de montagnes dont les cimes surplombent de toutes parts. La double chaîne qui forme le contour de la vallée de Roncevaux, en s'évasant jusqu'à l'ancien ermitage d'Ibaneta, se rapproche tout à coup à l'entrée du passage, et va toujours se resserrant jusqu'à la plaine de la Nive.

C'est sur le pic d'Altabicar et dans les bois du défilé que le petit-fils d'Eudo, Lupus II, avait embusqué ses Basques. L'armée, partagée en deux divisions, marchait sur une ligne étroite et longue, comme l'y obligeait la configuration du terrain. Les montagnards laissèrent passer la première; mais, lorsque l'avant-garde de la seconde, qui escortait le butin et les bagages, approcha d'Altabicar, la corne d'urus retentit sur la cime des monts, et les rudes Escualdanas, déracinant les rochers et les roulant du haut des pics, écrasèrent les Franks.

1. C'est ainsi que les musulmans appelaient Charlemagne.

[illegible] Les prétexte
[illegible] Soliman et s
[illegible] de Youssef, échap
[illegible] Abd-el-Rahman au che
[illegible] de l'esprit de p

[illegible] le moins
[illegible] gouverné l'E
[illegible] séjour de désolatio
[illegible] ses adversaires, il avai
[illegible] de sa famille. Un de se
[illegible] après avoir eu les pieds
à [illegible] et d'exactions,
à [illegible] d'exaspération et
[illegible] le pays après avoi
esclaves et leurs propres enfants

Ces griefs, par leur exagératio
[illegible] et entraînent les hommes sa
les Francks de Charlemagne. Le
empara évidemment dans un bo
fortune; il venait de ceindre la
de fouler les dalles de la ville éte
Alpes avec la rapidité et la majes
franchir aussi glorieusement les Py
de ses pères, il touchait, d'ailleurs,
Karl avait écrasés à Poitiers. En q
divisions des lions de l'islam, occ
de leur propre sang le sol de l'Es
fils et son petit-fils avaient conqui
Septimanie, et refoulé les Sarrasins
Albortat, désormais pour eux infran

Charlemagne croyait donc qu'en
il irait, avec ses phalanges, aussi loi
retarda d'abord la marche des ma
Cette forêt de lances et d'épées, qui
rière son coursier noir bardé de fer,

1. Chronique de Moissac, *ad an*[illegible]

y besan.....



—

Les Basques avaient pour eux dans cette attaque la légèreté de leurs flèches, les rochers et l'avantage de leur position. La pesanteur des armes, la difficulté du terrain et la surprise paralysaient la bravoure des Franks. Eginhard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, et ce Roland, commandant de la frontière de Bretagne, qui devait laisser dans les Pyrénées un renom immortel, périrent ce jour-là. De la deuxième division, pas un homme ne rejoignit Charlemagne, qui descendit désespéré le plateau de la Nive sans tourner la tête pour revoir ces chairs écrasées, la pâture des aigles, et ces ossements destinés à blanchir éternellement dans le col d'Ibaneta[1] !

Délivré de cet ennemi, Abd-el-Rahman eut à lutter encore dans les sierras de Cazorla contre ce fils de Yousouf dont nous avons déjà parlé, et qui mourut dans un combat. Aussi clément que brave, il pardonna, en 784, à son frère Cassim, le dernier des Fehri, qu'on lui amena chargé de fers à Cordoue, et qui l'implorait en baisant la terre, et ne s'occupa plus dans les deux dernières années de sa vie que de l'édification de la grande mosquée de Cordoue, dont il avait posé la première pierre en 786.

Malgré le bonheur qui suivit toutes ses entreprises, peu de princes avaient eu une vie aussi agitée, et l'on comprend que dans ce tumulte sanglant, où s'écoulèrent ses jours, il ait regretté plus d'une fois, avec une douce mélancolie, la paix de sa jeunesse sur la terre natale. C'est ce tendre sentiment qu'il exprima délicieusement dans les vers suivants, en regardant un jour du haut de son alcazar un palmier qu'il avait fait apporter de Syrie et planter dans le Généralife de Cordoue :

« Toi aussi, mon beau palmier, tu es étranger sur cette terre! Les douces brises des Algarves te balancent et te caressent. Tu plonges tes racines dans un sol fécond et portes ta cime jusqu'aux cieux, et cependant tu verserais des larmes, si tu sentais ce que je sens. Mais tu n'éprouves pas les brusques assauts de la fortune; tu n'es point noyé de pluies continuelles de peine et de douleur. J'ai arrosé de larmes les palmiers que baigne l'Euphrate; mais les pal-

1. *Annales metenses*, an. 778. — Eginhard, *Caroli Magni vita*, p. 52. — Le moine d'Angoulême, *Caroli Magni vita*, p. 72. — Pierre de Marca, *Marca Hispanica*, lib. III.

miers et le fleuve ont oublié mes peines, depuis que les mauvais génies et la cruauté des Abassides m'ont forcé d'abandonner de ma tendresse les doux objets. A toi, de ma patrie si chère, il ne reste aucun souvenir, et moi, toutes les fois que j'y songe, les larmes me viennent aux yeux[1]. »

1. Tu tambien, insigne palma
Eres aqui forastera.....
De algarbe las dulces auras
Tu pompa halagan y besan.....

CHAPITRE IX

LES VIEUX CHRÉTIENS.

Asturies. — Les landiers. — Pelay-el-Roumi [1]. — Le lieutenant d'Abd-el-Meleck. — La Cava Donga. — Discours de Pelayo. — Oppas le Traître. — Perfidie et patriotisme. — La vengeance du Guadalète. — Le combat. — Victoire des chrétiens. — La vérité et la légende. — Le mont d'Auzona. — L'orage aux prairies de Cosgaya. — Cangas de Onis. — Le Camille des Asturies. — Les montagnards de la Liebana. — Favila. — Sierra de Sobremonte. — L'ours de Helgueras. — Alonso le Catholique. — Guerilleros des montagnes. — Leur costume, leurs armes et leurs mœurs militaires. — Ebn-el-Saïf (le fils de l'épée). — Déplorable état des villes chrétiennes. — Lugo et l'évêque Odoarius. — Tours et Castilles. — Légende de la mort d'Alonso. — Fruela. — Le Caïn de Cangas. — Élection populaire. — Les chefs pacifiques. — Aurelio. — Le Fils de la Musulmane. — Mauregat. — Rapprochement des montagnards et des Arabes. — Les vieux chrétiens peints par les enfants du Prophète.



EVENONS maintenant sur nos pas pour raconter un épisode qui se perd dans le courant des faits principaux, comme l'humble ruisseau des sierras, dans le grand lit de l'Ebre ou du Guadalquivir. Un chef goth, nommé Athanagild, avait succédé, vers 740, dans sa seigneurie vassale des Arabes à Theudmir. Écrasés d'impôts par les walis, et n'en pouvant plus supporter le poids, ses vassaux s'enfuirent dans les Asturies. Bornées au nord par l'Océan, à l'est par le plateau de Saint-Ander, au sud par le royaume de Léon et à l'ouest par la Galice, ces montagnes aux sommets arides, toujours couverts de neige, forment un carré de 46 lieues de long et de 10 à 15 de large, entrecoupé de vallées profondes et de torrents, et hérissé d'épaisses forêts. Les parameras pierreux qui en couronnent les contreforts les moins élevés sont revêtus d'une palissade naturelle de *landiers* ou genêts épineux de six à sept

1. Pelayo le *romain*, le chrétien.

pieds de hauteur, dont l'homme le plus intrépide n'oserait braver les piquants.

C'est dans cette région impénétrable à la cavalerie que les chrétiens se réfugièrent. Là, Athanagild étant mort ou ne pouvant plus les conduire, ils élurent en 755 un chef d'origine romaine, ainsi que l'indique son nom, appelé Pelayo (Pelagius). Le bourg de Cangas de Onis, siége de cet humble pouvoir, était trop loin de Cordoue ou de Séville pour attirer l'attention des croyants. On savait bien que sous Anbessa-ben-Sohim, un chef infidèle s'était réfugié sur un rocher inaccessible avec trois cents chrétiens. Les musulmans qui le cernaient n'avaient abandonné la place que lorsqu'il resta seulement autour de lui trente hommes et dix femmes, n'ayant pour vivre que le miel laissé par les abeilles dans les fentes du rocher[1]. Qu'il eût échappé à la faim avec cette poignée de proscrits et grossi sa troupe des pâtres, des bûcherons et des montagnards à demi sauvages de la Liebana, l'émir voisin ne s'en inquiétait guère. Tant qu'il se tint dans les forêts ou dans les vallées de Polanos, les musulmans ne détournèrent pas la tête. Mais, enhardi par le succès, des pics neigeux et des landiers il descendit sur les pentes mitoyennes des montagnes ombragées de châtaigniers et de bouleaux, puis, n'apercevant de turban nulle part, il fit un pas de plus et osa s'établir dans la plaine. Les Arabes, qui veillaient au haut des atalayas de la côte, aperçurent alors la croix et donnèrent l'alarme. Abd-el-Melek, l'émir des frontières d'Afranc, envoie aussitôt un corps de troupes pour refouler les infidèles et les forcer à payer le tribut.

Averti de l'approche d'Alkhamah, lieutenant de l'émir, Pelayo se replia promptement vers les montagnes. A l'est de l'Auseba et entre ses rudes escarpements et une gorge étroite, s'élève un rocher énorme qui ferme cette petite vallée, et au pied duquel jaillissent les deux sources de la Deva. Ce rocher, nu dans toute sa hauteur, porte à sa cime un bois épais et sombre. L'aspect de cette masse immense qui monte à pic vers les nues et de la chaîne de montagnes qui semble se répandre pour ne laisser aucune issue hors du ravin, frappe l'âme de crainte. A sa base et un peu au-

1. Ebn-Hhayan, *apud Ahmed*, fol. 343 b., et Ben-Ahmed-el-Razi, fol. 586 b.

dessous des sources jaillissantes, apparaît une ouverture semi-circulaire, haute de plus de deux mètres, qui forme l'entrée d'un vaste souterrain appelé en vieux asturien, à cause de son étendue, *Cava Donga* (la caverne profonde)[1].

Pelayo s'enferma avec une grande partie des siens dans ce souterrain, embusqua les autres dans les bois du rocher et les anfractuosités des montagnes, et, en attendant l'ennemi, anima, dit-on, les pâtres asturiens et les réfugiés goths par ces paroles pleines d'énergie et de cœur :

« Braves compagnons !

« Les ennemis de Dieu ont décapité nos enfants, coupé la gorge à nos pères, arraché de nos bras nos femmes, brûlé nos villes et nous ont tous chassés de nos demeures. Nos temples et nos autels ils les profanent, brûlent et dispersent les reliques des saints et ne cessent de blasphémer le nom de Jésus-Christ ! Resterons-nous les bras croisés devant ces horribles misères? Contemplerons-nous d'un œil sec notre ruine et notre déshonneur? Non! nous fondrons comme des lions sur cette tourbe de païens qui ont déshonoré nos femmes et massacré nos frères! Non, nous verserons s'il le faut tout le sang de nos veines pour humilier ces mécréants et relever les autels du Seigneur ! Que pourriez-vous redouter, compagnons, en marchant au combat pour Dieu et la justice?... Tous nos péchés seront lavés dans le sang des païens! Nos saints martyrs du haut des cieux nous crient vengeance pour leur mort! Vengeance pour la profanation des autels ! Vengeance, vengeance, chrétiens, pour le nom de Dieu tout-puissant tant de fois blasphémé[2] ! »

Les musulmans, d'après la tradition et les chroniques, arrivaient sur ces entrefaites. Étonné du petit nombre d'ennemis qui se montraient à la bouche de la caverne, Alkhamah dédaigna de les combattre et leur envoya offrir, par l'évêque Oppas, la vie sauve s'ils se rendaient.

Le traître, monté sur un mulet, chevaucha vers la Cava Donga et, ayant fait signe à Pelayo de passer les sources, lui parla ainsi :

1. Carvallos, *Antiguedades de Asturias*, t. IX.

2. Claman por los templos profanados, por los altares ensangrentados, por el nombre de Dios blasphemado. (Masdéu, *Historia civil de la España araba*, p. 57.)

« Tu sais comme moi, frère, que l'Espagne réunie sous un seul sceptre, et suivant en masse la bannière gothique, n'a pu soutenir le choc des enfants d'Ismaël : ce qui a été impossible à la nation, espères-tu donc le faire avec cette poignée d'hommes dans une caverne ?... Écoute le conseil d'un ami et hâte-toi, si tu m'en crois, de déposer les armes pour jouir des bienfaits et de la paix des Arabes.

— Oppas, répondit Pelayo, je ne veux ni de l'alliance ni du joug des païens. La fortune des peuples est comme la lune, qui, échancrée par intervalles et réduite à un seul quartier, ne tarde pas à revenir dans son plein et à reprendre sa splendeur. Confiants dans l'appui de Dieu, nous espérons qu'il nous tirera du péril, et que de cette caverne sortira le salut de l'Espagne et la vengeance de Guadalète [1].

— Fol espoir et vaines paroles ! reprit le mauvais évêque, bas les armes, te dis-je, ou vous serez tous exterminés [2] !

— Qu'ils viennent, s'écria Pelayo, leur nombre ne nous effraie pas !... »

Le traître haussa les épaules et, tournant bride sans répondre, descendit au camp des Arabes. Là, du plus loin qu'il aperçut le lieutenant d'Abd-el-Meleck : « Donne le signal de l'attaque, lui cria-t-il, vous n'aurez jamais avec eux que la paix de la mort ! »

Aussitôt les arcs sont tendus et les flèches volent contre les chrétiens plus épaisses et plus serrées qu'une nuée d'orage [3]. Mais leur pointe d'acier s'émousse et rebondit sur le granit de la montagne. Tirant à couvert au contraire et d'en haut, les archers et les frondeurs astures portent le désordre et la mort dans les rangs ennemis. Les voyant hésiter, les montagnards, placés en embuscade dans le bois et les rochers, roulent sur eux d'énormes blocs qui achèvent de les mettre en déroute. Ils reculèrent, et alors Pelayo

1. *Sebastiani Salmanticensis episcop. Chronic.*, num. 8, 9, 10. — *Le Moine d'Albelda*, num. 50. — *Le Moine de Silos, Chronic.*, p. 281. — Lucas de Tuy, *Chronicon Mundi*, p. 69.

2. Si no morireis á spada,
No escapereis de sus manos.
(Romancero de L. de Sepulveda.)

3. Tunc cerneres saxa intermissis jaculis sicut dentissimas pluvias volare contra beatam speluncam. (Lucas de Tuy, 30.)

sortit de la Cava Donga avec les siens, et les suivit pied à pied, les accablant d'une grêle de pierres et de traits dans tous les défilés de la Liebana.

Peu de croyants purent échapper ce jour-là : ceux que sauva la vitesse de leurs chevaux ne ramenèrent ni leur chef Alkhamah, étendu mort par une flèche asture, ni le mauvais évêque auquel sans doute Pelayo fit expier sa trahison. Le ciel lui-même semblait combattre pour les Goths, car un orage épouvantable éclatant pendant la poursuite, égara et aveugla les fuyards, qui, glissant sur les pentes inondées de l'Auseba, furent précipités dans la Deva grossie et mugissante comme un torrent, et s'y noyèrent[1].

L'historien Abdallah avoue que les Arabes perdirent trois mille hommes. Ce chiffre vraisemblable ne pouvait, comme on pense bien, suffire à la joie triomphante des chroniqueurs du moyen âge. Sébastien de Salamanque, poussant aux dernières limites l'exagération espagnole, affirme que les Chaldéens perdirent dans le combat cent vingt-quatre mille hommes, et que le mont d'Ausona, en s'éboulant tout à coup sur les pas des fuyards auprès des prairies de Cosgaya, en engloutit soixante-trois mille dans l'eau de la Deva[2]. Othman-abi-Nessa, qui tenait Gijon, se replia, dit-on, sur les Pyrénées à cette nouvelle, et dut s'ouvrir un chemin à la pointe de l'épée pour traverser le val d'Olalle où étaient groupés les montagnards. Par sa retraite, ce coin de terre se trouva libre; mais Pelayo n'y jouit pas longtemps de sa victoire, car, deux ans écoulés à peine, on portait son corps dans l'église du bourg de Cangas de Onis.

L'éloignement et l'hyperbole ont bien grossi la renommée du

1. Por el monte de Auzona
Huyen los que habien quedado,
Cayera el mon con ellos
Debajo los á tomado.
(Romance historique de Pelayo.)
(*Romancero castellano*, t. I.)

2. Centum viginti quatuor millia Caldæorum sunt interfecti, sexaginta vero et tria millia in flumine projecti. — Il faut ranger probablement parmi ces fictions l'ambassade d'Oppas auprès de Pelayo; mais le fait n'en mérite pas moins d'être conservé par l'histoire, d'abord parce qu'il flétrit un crime de lèse-nation, et puis parce que, transmis par les chroniqueurs, il est devenu traditionnel dès le xe siècle.

vainqueur de la Cava Donga. Les chroniqueurs ecclésiastiques en firent un David et un Roboam; pour les autres ce fut un Camille et un Amilcar. L'évêque de Palencia, dans son enthousiasme, le mit sur la même ligne que Thrasybule et Thémistocle. En écartant d'un souffle toutes ces exagérations, vaines fumées de l'ignorance ou de l'orgueil mal entendu, il reste au chef sauvage des montagnards des Asturies la gloire d'avoir donné le signal de la résistance, et l'honneur d'avoir planté, le premier, sur ces âpres rochers, la croix en face du croissant. Le premier cri d'indépendance était poussé, on allait y répondre des bords de l'Eo à ceux de l'Ibay-Cabal, et des sommets chargés de neige de la Liebana aux pics argentés et sublimes d'Ahune Mendi[1]; mais bien du sang devait couler encore, et le soleil avait six cent trente-six ans à briller sur le monde avant que l'œuvre commencée par Pelayo reçût son accomplissement.

En attendant, les montagnards asturiens et ceux de la Biscaye garderont intact dans leurs rochers et toujours florissant au-dessus des plus hautes cimes, ce grand arbre de la liberté si vaillamment défendu par leurs pères, et que ne purent entamer ni les haches carthaginoises ni celles des Romains; leurs bras énergiques finiront par reconquérir tout le sol péninsulaire, et après avoir, durant six siècles, combattu et lutté comme des géants, ils rendront à l'Espagne son Dieu, sa nationalité et son indépendance.

Mais on était loin de ce jour de triomphe en 756. Pelayo couché dans sa tombe, Favila ceignit après lui le baudrier militaire : moins de dix-huit mois après, et quand il n'avait eu le temps que d'édifier une église sur le monticule de Santa-Cruz, où avaient été ensevelis les chrétiens tombés au combat de Cava Donga, il périt à la chasse victime de sa témérité. Le casque en tête, couvert de sa cotte de mailles et armé de l'épieu et du bouclier, il venait, dit l'annotateur de l'évêque d'Oviedo, de repousser une algarade des Arabes. Échauffé par la course et l'escarmouche, il ne voulut pas descendre de cheval, et eut l'idée de finir la journée à la chasse. Comme si un pressentiment funeste l'avait touchée au cœur, sa femme Froyluba s'efforçait de le retenir. Elle le tirait avec insistance par son

1. *La montagne du chevreau*, nom que les Basques donnent aux Pyrénées.

manteau, en le suppliant de renoncer à son dessein. Favila, riant de ses craintes, éperonna vivement son cheval et s'élança au galop vers la sierra boisée de Sobremonte, située auprès de Helgueras; en arrivant dans le ravin qui s'ouvre au pied de la montagne, il aperçut un ours et, mettant l'épée à la main, courut sur lui et le férit. L'ours, irrité par sa blessure, se jeta sur le cavalier, le saisit avec rage et l'étouffa[1].

Les montagnards prirent alors pour chef Alonso, son beau-frère. Celui-ci possédait à un degré éminent les qualités qu'exigeait une telle fonction, savoir : un courage indomptable et une foi sans bornes. Les historiens qui de ces premiers guerilleros ont fait pompeusement des rois, donnent ici une étrange figure à la vérité historique[2]; leur capitale était un village, Cangas de Onis, leur palais une cabane plutôt qu'un château, leur armée un ramassis de pâtres, de chasseurs et de bûcherons aussi rudes que leurs montagnes. Un demi-casque ou bourguignote formée de plaques de fer et pressant leur chevelure longue et flottante, des sandales de cuir non tanné et une peau d'ours, voilà leur uniforme. Ils avaient pour armes la fronde, le dard des Ibères, l'épieu, la hache et le bident, dont le croissant, surmonté à son centre d'une pointe aiguë, leur tenait lieu de baïonnette dans les charges de cavalerie. Tels étaient les hommes qui, se précipitant de leurs rochers comme des bêtes fauves à l'appel d'Alonso, ravagèrent pendant vingt ans l'angle océanique et septentrional de la Péninsule.

La guerre qu'ils faisaient aux Arabes avait le même caractère de désordre et de sauvagerie. Alonso, surnommé par les musulmans Ebn-el-Saïf (le fils de l'épée et le ravisseur de vies), tombait à l'improviste sur un canton mal gardé des frontières, égorgeait impitoyablement tous les Arabes, brûlait la ville et le village, et se

1. Sandoval, *Notaciones sacadas de escrituras y memorias antiguas*, p. 94. — Cet événement avait tellement frappé les esprits au VIIIe siècle qu'on le sculpta grossièrement sous l'arc de l'église de San-Pedro de Villanueva, dans le cloître de Sahagun, sur la porte de l'église paroissiale de Los Arcos et de celle de Puente de la Reyna en Navarre, et jusque sur le pupitre du réfectoire de la cathédrale de Pampelune.

2. L'un d'eux fait pourtant un aveu naïf : « Clarè non apparet in chronicis quo tempore Pelagius regni titulum assumpsit. » (*Alphonsia Carthagena episcop Burgens. anacephalæosis.*)

repliait aussitôt avec son butin, emmenant de force la population chrétienne. Ne pouvant tenir tête en plaine aux cavaliers de l'islam, les montagnards ne s'écartaient guère des sierras et fuyaient vers leurs *guajarras* ou sentiers pierreux hérissés de broussailles, dès qu'ils voyaient briller les lances musulmanes. Mais, une fois sur leur terrain, ils se retournaient comme l'ours à l'entrée de sa caverne, et malheur aux païens qui les avaient suivis !

Dans une de ces courses, Alonso franchit les montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, et ramena l'évêque Odoarius dans son ancienne cité de Lugo, d'où l'avaient chassé les Arabes. Une faible partie de son troupeau, comme lui exilée, revenait avec le pasteur. Quel triste et désolant spectacle ! rien que des ruines et des ronces sur l'emplacement de cette ville épiscopale, jadis le siége d'un conventus romain ! Les exilés ne retrouvaient plus qu'un désert âpre et inhabitable. Il fallut tout rebâtir au dedans et au dehors : on commença par la maison de Dieu et les murailles. L'évêque partagea ensuite également les terres incultes, donna des bœufs et des bêtes de somme aux laboureurs, et leur fit replanter des arbres fruitiers et des vignes [1].

Toutes les cités dont il reprit les ruines, Orense et Tuy en Galice, Braga, Oporto et Chaves en Portugal, Astorga, Simancas, Zamora, Salamanque et Léon dans le pays de ce nom, Avila, Sepulveda, Ségovie, Osma, Coruna del Conde, Lara et Saldanha en Castille, devaient être à peu près dans le même état. Pendant les onze ans et demi qu'il tint l'épée, Alonso, profitant des divisions des walis qui lui laissaient presque entièrement le champ libre dans ces contrées désertes, répara les fortifications des cités les plus importantes au point de vue de la défense, et construisit à l'entrée des vallées et sur les rampes escarpées de ses monts, des tours et des châteaux, *castella*, d'où devaient tirer leur nom plus tard deux des provinces de l'Espagne.

Les chroniqueurs ecclésiastiques nous disent qu'après ces conquêtes qui ne furent en réalité que des incursions, car si Alonso visita ces villes et en occupa même momentanément quelques-

1. Florez, *España sagrada*, t. XI.

unes, les Arabes ne tardaient pas à y reparaître en vainqueurs[1], le roi catholique alla rejoindre son beau-père sous les dalles de Sainte-Marie. Alonso s'était montré trop zélé et trop plein de foi pour que l'Église le laissât mourir comme un chrétien vulgaire. Les prêtres qui gardaient son corps entendirent, dans le silence de la nuit, un chœur de voix célestes chantant mélodieusement des cieux :

« Voici, sans que les yeux mortels la puissent découvrir, l'élévation du juste : le juste est ravi à l'iniquité et ses dépouilles reposeront en paix[2] »

A mesure que ce pouvoir militaire, si faible au début, prenait de la consistance, on en revenait aux traditions gothiques. Ainsi, Alonso mort, ce fut son fils aîné Fruela qui réunit les voix de ses compagnons d'armes. Il les mena bravement d'abord et repoussa les musulmans. Ceux-ci, bien qu'ils n'aient certainement pas laissé, comme l'a écrit Sébastien, le bon évêque de Salamanque, cinquante-quatre mille hommes sur le champ de bataille, paraissent avoir eu le dessous dans quelque rencontre. Deux faits hors de doute établissent du reste la bravoure et la violence de caractère de ce chef, aussi rude de mœurs que ses montagnards : le premier est la guerre presque fratricide qu'il fit aux Basques navarrais, qui soutenaient la même cause; le second, l'assassinat de son frère, auquel il plongea lui-même le poignard dans le cœur. Ce meurtre indigna les siens et réveilla le souvenir de la vieille loi du talion, qu'on lui appliqua sans pitié vers la fin d'avril de 777. On l'avait tué à Cangas, mais les clercs d'Ovelium (Oviedo), où il avait fondé une église, vinrent chercher en procession son corps sanglant et l'enterrèrent dans ce temple dédié au Sauveur[3].

Aucun de ses fils ne lui succéda, parce qu'ils étaient enfants, et que cet État, encore au berceau, ne pouvait placer la couronne et le sceptre où manquaient la tête et le bras. L'hérédité n'existait point alors, et les lois du gouvernement des Goths étaient si bien en vigueur, que le fils du chef mort n'arrivait à le remplacer que

1. Tomo al rey muchas villas é castillos é no los pudo mantener *por falta de pobladores.* (Sandoval, *Don Alfonso el Catholico.*)

2. Sébastien de Salamanque, num. 48.

3. *Cronica gen. de España*, part. III, fol. 21.

par l'élection et non par le privilége de la naissance[1]; consacrant de nouveau cet usage, qui était de droit national, les centeniers de l'Asturie choisirent Aurélio, neveu d'Alonso le Catholique. Las du caractère farouche de son prédécesseur, ils voulaient un chef doux et tranquille. Aurélio répondit pleinement à ce qu'on attendait de lui. De 777 à 781, la paix régna dans le pays des vieux chrétiens. Les prisonniers faits dans les courses précédentes la troublèrent seuls un instants; mais il apaisa ce tumulte par sa douceur et sa justice, et tout rentra dans l'ordre.

A cette date, c'est-à-dire en 781, le rapprochement qu'à travers les ténèbres des chroniques on voyait vaguement s'établir entre les chrétiens astures et les Arabes devient de plus en plus marqué. Le chef élu après Aurélio est Silon, fils d'un musulman qui vit en paix avec les croyants et fait la guerre aux Basques, et le successeur de Silon, en 786, un mozarabe appelé Maurégat, qui, mahométan aussi par sa mère, n'obtint à ce qu'il paraît le pouvoir qu'à l'aide et sous le bon plaisir du wali de Cordoue[2].

De cet état de paix subit et de ce changement si complet de système, il faut conclure ou que les émirs des frontières avaient brisé définitivement la résistance des montagnards, ou que, par une capitulation qui nous est inconnue, les Asturies s'étaient soumises et payaient le tribut comme jadis la terre de Theudmir. Ce qui est incontestable, c'est qu'à la mort d'Abd-el-Rahman et à l'avénement de son fils, le plus grand calme régnait sur ces frontières, et qu'il y avait amitié et relations pacifiques entre les soldats du Prophète et ceux de Jésus-Christ. Mais la vassalité des Astures perce dans ces rapports qui ne pouvaient être que ceux du vassal avec le maître, la puissance des conquérants ayant pris, sous Abd-el-Rahman, un développement immense. A côté des mosquées de marbre et des palais de Cordoue, Cangas de Onis était bien humble avec ses cabanes de chaume et ses murs en terre. Aussi, plus élevés dans la civilisation et de mœurs plus polies et plus élégantes, les fils du Prophète ne jetaient sur leurs ennemis qu'un

1. Florez, *Reynas catholicas*.
2. *Chronique d'Albelda*, num. 56. — Sébast. de Salam., num. 18. — Don Rui Ximenez, *Rerum in Hispania gestarum*, lib. IV.

regard de profond dédain. Ces chrétiens, disaient-ils, sont les plus braves de la terre d'Afranc, mais ils vivent comme des bêtes fauves, ne se lavant jamais et ne changeant de vêtements que lorsqu'ils tombent en lambeaux sur leurs corps. Les cabanes qu'ils habitent s'ouvrent à tout venant, et chacun entre chez son voisin sans demander la permission[1]. Voilà le portrait peu flatté, mais vrai à coup sûr, que nous font les Arabes des fondateurs de la monarchie catholique d'Espagne.

1. Merandi, *Prés dorés.*

CHAPITRE X

ÉMIRS DE CORDOUE.

Convocation des walis et des vizirs à Cordone. — Le Maitre de la Promesse. — Le Faucon de Koraisch. — L'émir Hescham. — Les fils d'Abd-el-Rahman. — Insurrection de Tolède. — Gabib-ben-Theman. — Bataille de Bulche. — Les champs de Lorca. — Triomphe d'Hescham. — La guerre sainte. — Prédication des imans. — Invasion de la Gaule méridionale. — Youssef-ben-Bokht dans les Asturies. — La revanche des montagnards. — Sac de Narbonne. — Les quarante-cinq mille mitcals d'or. — Statue de Medina-Narbonne. — Le duc Guilhem d'Aquitaine. — Bataille de l'Orbieu. — La terre de la victoire. — L'astrologue de Cordoue. — Sentence prophétique. — La lune de safar. — Conseils d'Hescham à son fils. — L'émir El-Hakem. — Abdallah et Charlemagne. — Insurrection de Tolède, de Valence et de Mérida. — Représailles du duc Guilhem. — Les Franco-Aquitains sur l'Èbre. — El-Modzafer. — Les plaines de Tadmir. -- Clémence de l'Ommyade. — Champ de Mai de Toulouse. — Louis le Pieux. — La race de Sara. — Siége de Barcelone. — Le Maure et le cheval tigré. — Zeidoun. — La vengeance d'Amrou. — Les quatre cents têtes sanglantes. — La fosse du meurtre. — La couronne de l'Alcazar. — L'Arrabal de Cordoue. — Carnage du rhamadan. — Les poteaux des Almazaras. — Démence d'El-Hakem. — Le châtiment de Dieu.



ERS la fin de 787, Abd-el-Rahman-ben-Mouwiah avait convoqué à Cordoue les walis des six grands commandements de l'Espagne : Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Grenade et Murcie, les douze gouverneurs des cités principales et leurs vingt-quatre vizirs. Lorsque tous ces chefs furent réunis dans son alcazar, il se présenta devant eux, suivi de son hadgeb ou premier ministre, du cadi des cadis et de ses alkhatibs (secrétaires), et proclama Hescham, le plus jeune de ses fils, *wali al adhi*, héritier présomptif. Tous, en signe d'obéissance, prirent la main du futur *maître de la promesse*, et lui jurèrent fidélité. Quelques mois après cette désignation, l'âme de celui qu'Al-Mansour appelle le faucon de Koraïsch s'envola vers le séjour de la miséricorde. Il n'était âgé que de cinquante-neuf ans deux mois et quatre jours, et avait passé au pouvoir la moitié de sa vie.

Le lendemain de ses funérailles, dont la plus belle pompe fut le deuil des populations accourues en foule de tous les points pour suivre son cercueil, Hescham, proclamé solennellement émir, parcourut à cheval les rues de Mérida, suivi d'un nombreux cortége. On récita pour lui dans les mosquées la Khotba, ***Domine salvum fac regem*** des musulmans, et son élévation fut saluée avec respect par les croyants d'un bout de l'Espagne à l'autre. Ce n'était pas le compte de Souleïman et d'Abdallah, ses frères. Blessés au cœur de la préférence accordée à leur puîné, ce qu'ils regardaient comme un passe-droit, quoique l'hérédité du pouvoir n'eût pas plus de sanction légale chez les Arabes que chez les Goths, ils ne songeaient l'un et l'autre qu'à fouler aux pieds les dernières volontés de leur père.

Abdallah, qui avait commencé à faire acte d'indépendance en nommant dans sa province des vizirs et des alcaïds sans consulter l'émir, voulut entraîner l'opinion par un coup hardi, et, quittant la nuit son palais, il alla s'installer dans l'alcazar. Il espérait que les vizirs et les principaux de Cordoue viendraient l'y saluer, et que cette visite d'usage équivaudrait à une reconnaissance de souveraineté. Mais il ne vit personne. Tous ceux qui lui devaient le salut le lui portèrent dans sa maison. Déçu dans l'espoir qu'il fondait sur l'affection du peuple de Cordoue, et n'osant encore jeter le masque, il dissimula son désappointement et écrivit à Hescham pour demander le gouvernement de Mérida et l'engager à ne pas désoler plus longtemps par son absence ses fidèles Cordouans.

Hescham vint en effet à Cordoue, qui lui fit une réception magnifique. En tête des cavaliers de la ville marchait Abdallah; celui-ci, en abordant son frère, le pria de lui permettre de se retirer à Mérida. Le jeune émir, qu'on appelait déjà El-Radhy, ***le Bon***, essaya de le retenir; mais Abdallah ayant répondu sèchement : « Qu'il te plaise, ô émir, d'approuver mon départ, je ne me sens pas à ma place dans cette ville, » il lui accorda la permission qu'il demandait[1].

En apprenant l'arrivée de son frère à Mérida, Soleïman lui

1. Que te placza, ó amir, que yo parta que no me siento bueno en esta ciudad. (Conde, t. I. p. 216.)

écrivit de se rendre à Tolède pour conférer sur le point qui les intéressait également. Abdallah y courut, et les deux mécréants prirent la résolution de se déclarer l'un et l'autre indépendants dans leurs provinces, et l'engagement de se soutenir réciproquement contre l'émir. Ils avaient appelé à la conférence le vizir de Tolède. Galib-ben-Theman-el-Tzakifi, homme loyal et prudent, combattit leurs projets. Furieux de ses représentations, Soleïman le fit charger de chaînes et jeter en prison.

Ces faits vinrent bientôt à la connaissance d'Hescham ; prenant toujours les voies de la douceur, il écrivit à son frère aîné pour lui représenter ce qu'un tel acte avait d'étrange et d'offensant, et le ramener au devoir. Plus le langage de l'homme qui a raison est modéré, plus il irrite celui qui a tort. Ne pouvant plus cacher sa rage à la lecture de la dépêche de son frère, Soleïman ordonne de tirer Galib de prison et de le clouer à un pal ; puis se tournant vers l'envoyé de l'émir :

« Va dire à ton maître qu'il nous laisse libres dans nos petites provinces, car cette liberté n'est qu'un bien faible dédommagement du tort qu'il nous cause, et rapporte-lui le cas que je fais de ses ordres et de sa souveraineté[1]. »

Reculer n'était plus possible ; Hescham, alors dans toute la fleur et la vigueur de la jeunesse, leur prouva promptement qu'il était digne du pouvoir suprême, et que son père l'avait bien jugé. La même année 788 le vit réprimer victorieusement la révolte du wali de Tortose, battre Soleïman à Bulche et forcer Abdallah à venir lui porter les clés de Tolède, en implorant un pardon qui lui fut accordé. Abdallah obtint la permission de vivre en prince dans une délicieuse villa des environs de Tolède. Pour Soleïman, vaincu une seconde fois dans les champs de Lorca par un neveu qui sortait à peine de l'enfance, il trouva aussi dans le cœur de son père la clémence qu'il ne méritait pas, mais à la condition de passer en Afrique. Dès ce moment, toutes les têtes se courbèrent des Pyrénées à Gibraltar, et avec le règne d'Hescham commença pour l'Espagne arabe une période d'unité de vigueur et d'éclat que son père avait préparée, mais dont il n'avait vu que l'aurore[2].

1. Ebn-Hhayan, *Règnes des Ommyades.*

2. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 366.

couvraient cet échec par deux brillants triomphes. Conduits par Abd-el-Melick, ils enlevèrent d'abord Girone d'assaut et en passèrent tous les habitants au fil de l'épée. Franchissant ensuite la chaîne d'Albortat, ils s'élancèrent à toute bride vers Medina-Narbonne. Les tours de la ville romaine revirent leurs anciens possesseurs, et si l'on en croit les récits arabes, l'épée musulmane y fit tant de victimes, que Dieu seul en connaît le nombre. Les dépouilles de Girone et des Narbonnais furent si abondantes en or, en argent et en étoffes précieuses, que le cinquième qui revenait à l'émir, pour sa part, représentait une valeur de 45,000 mitcals d'or. Quand ces richesses arrivèrent à Cordoue avec la nouvelle d'expéditions si heureuses, il y eut dans la cité de grandes réjouissances. Hescham consacra sa part de butin à la construction de la grande mosquée de Cordoue[1].

Après le pillage de Narbonne, les Sarrazins, méprisant l'inscription de la statue qui disait dans leur langue : « *Retournez sur vos pas, enfants du prophète, et ne poussez pas plus avant, ou vous serez exterminés,* » se portèrent sur Carcassonne. Mais à peine avaient-ils passé la rivière de l'Orbieu, un peu au-dessous de son confluent avec l'Aude, qu'ils se trouvèrent en face d'une grande armée chrétienne commandée par Guilhem dit *au court nez*, duc ou chef militaire du comté de Toulouse et de la marche septimanienne. Il accourait sans doute à la défense de Narbonne. Parti trop tard, tout ce qu'il pouvait faire à cette heure, c'était de battre les pillards. Malheureusement, la véritable milice d'Aquitaine était absente. Envoyée au delà des Alpes par Charlemagne, elle avait abandonné, pour marcher contre un autre ennemi, la terre confiée à sa garde. Guilhem n'avait, pour la remplacer, qu'un rassemblement confus d'esclaves, de prêtres, de colons ruraux arrachés la veille à la charrue, ou d'artisans tirés des villes, et qui, étrangers au péril comme aux armes, ne pouvaient résister à des soldats éprouvés, dont l'enthousiasme religieux et le succès doublaient la bravoure.

Au premier choc, cette multitude flottante dut s'ouvrir devant la charge impétueuse des Arabes. Leur cavalerie ne s'arrêta que devant une petite phalange d'hommes d'élite, à la tête desquels

1. Ibn-el-Khantir, Mss arabes de la Bibliothèque impériale, n° 706, fol. 18.

combattait Guilhem. Lances et cimeterres se brisèrent contre ce groupe, qui soutint l'attaque sans se rompre et se retira en bon ordre, la bataille perdue, vers la cité de Carcassonne[1]. Les Sarrazins avaient payé cher la victoire : la faux chrétienne venait de faire dans leurs rangs comme celle du faucheur dans les prés; ils tournèrent bride et regagnèrent l'Espagne, chargés de butin et suivis d'une foule de captifs; ceux-ci portaient sur leurs épaules de la terre du champ de bataille et des débris de leurs maisons, sur lesquels Hescham voulait asseoir les fondements d'une mosquée[2].

Pendant que ses walis portaient haut en Galice (Djalikya)[3] et dans le Frandjat l'étendard du prophète, l'émir s'appliquait à Cordoue aux arts de la paix. Outre la mosquée des jardins dont nous venons de parler, il terminait l'aljama ou mosquée principale commencée par son père, et restaurait le pont de Cordoue et d'autres édifices. De mœurs aussi douces dans sa vie privée que ferme et vaillant aux heures du péril, il aimait à se délasser dans ses jardins et ses vergers fleuris des fatigues du pouvoir. Un jour qu'en y arrosant ses fleurs il récitait des vers composés le matin, dans lesquels étaient exprimées ces pensées, qu'une main libérale est le blason de la noblesse, et que tout ce que Dieu donne aux grands, c'est pour le distribuer aux petits[4]; un célèbre astrologue de sa cour lui dit : « Nos jours passent vite, ô émir! travaille pour l'éternité! »

Hescham lui ayant demandé pourquoi il citait cette sentence : l'astrologue se fit prier quelque temps; mais il finit par lui avouer que, d'après ce qu'il avait lu dans les astres, sa vie ne devait durer que deux ans. Sans paraître ému de cette nouvelle, Hescham con-

1. Le comte Guillaume, après avoir généreusement combattu, fut enfin contraint de se retirer. (Catel, *Mémoires de l'Histoire de Languedoc*, p. 549). — *Chronicon breve S. Gall. rerum Franc.*, t. V, p. 360. — Videns Willemus quod eos sufferre non posset quia socii ejus dimiserant fugientes divertit ab eis : Sarraceni verò collectis spoliis reversi sunt in Spaniam. (Chronic. de Moissac.)

2. Maccary, Manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale, n° 704, fol. 86.

3. C'est ainsi que les musulmans appelaient le pays occupé à l'ouest par les chrétiens. (Romey, *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 171.)

4. Mano franca y liberal
Es blazon de la nobleza
Todos lo que Dios me da
Es para que á darlo vuelva...

tinua d'arroser ses fleurs; puis il entendit chanter, joua aux échecs selon sa coutume, et fit donner, en le renvoyant, une robe de soie à l'astrologue. Il répétait souvent depuis : Ma confiance est en Dieu, il est mon espoir. Convaincu néanmoins que tout se meut ici-bas au souffle de la volonté divine, il ne voulut pas négliger l'avis de l'astrologue, et désigna son successeur dans les formes et avec le cérémonial d'usage à cette époque [1].

La prédiction se trouva vraie. Dans les premiers jours de la lune de safar (avril 796), il fut atteint de la maladie qui l'emporta avant la fin du mois. Sur son lit de mort, il tint à son fils, El-Hakem, ce discours qu'on devrait graver sur des tables de bronze pour l'instruction de tous les souverains :

« Considère, mon fils, que les empires appartiennent à Dieu, qui les donne et les retire selon sa volonté. Puisque Dieu nous a donné le pouvoir et l'autorité, qui ne sont dans nos mains que par sa bonté divine, nous devons remercier Dieu d'un tel bienfait et obéir à sa volonté sainte, qui nous prescrit de faire du bien à tous les hommes, et particulièrement à ceux qui sont confiés à notre protection.

« Rends égale justice aux pauvres et aux riches, et ne souffre pas d'iniquités dans les pays soumis à ton autorité, car c'est le chemin de la perdition. Tu seras en même temps doux et clément envers ceux qui dépendront de toi, car ils sont tous créatures de Dieu. Confie le gouvernement de tes provinces et de tes villes à des hommes de bien et d'expérience : châtie sans pitié les ministres qui opprimeront les peuples sans raison par des exactions tyranniques. Gouverne tes troupes avec douceur et fermeté quand tu seras forcé de leur mettre les armes à la main. Que tes soldats soient les défenseurs et non les dévastateurs de l'État. Fais-leur payer exactement leur solde et prends bien garde qu'ils ne puissent douter de ta foi.

« Applique-toi sans cesse à mériter l'amour du peuple, car la sûreté de l'État repose sur son affection : dans son indifférence est le péril, et dans son aversion la ruine. Prends soin des laboureurs

1. Abu-Becker, *la Veste de Soie*, p. 32. — Don Ruy Ximenez, *Historia Arabum*, cap. XVIII.

qui cultivent la terre et nous nourrissent : ne souffre pas qu'on ravage leurs sillons ensemencés et leurs moissons. En un mot, agis de manière à te faire bénir par tes peuples, et tâche qu'ils vivent contents à l'ombre de ta bonté et de ta protection, et qu'ils jouissent avec calme et sécurité des douceurs de l'existence humaine. C'est en cela que consiste le bon gouvernement; si tu en suis fidèlement les maximes, tu vivras heureux et laisseras après toi sur la terre un nom glorieux et grand[1]. »

Trois jours après qu'Hescham *fut passé à la miséricorde de Dieu*, le 14 de safar de l'an 180 de l'hégire (28 avril 796), El-Hakem, proclamé émir, reçut l'hommage enthousiaste des croyants. Beau comme sa mère Zécraf, une des roses les plus fraîches qui aient fleuri dans l'alcazar, il n'avait que vingt-deux ans, et la popularité ressemble à la fortune, elle aime la jeunesse. Il ne devait pourtant pas jouir sans luttes et sans fatigues de ce pouvoir qui lui venait sitôt. A la nouvelle de la mort de leur frère, Abdallah et Soleïman renouvelèrent les prétentions qu'ils avaient soutenues par les armes à son avénement. Soleïman recruta facilement une armée dans les tribus africaines, et pendant qu'il la rassemblait, Abdallah courut à Aix-la-Chapelle implorer l'alliance et l'appui du roi de l'Occident.

En voyant ce Sarrazin, au turban vert, à la robe flottante, fléchir le genou devant le trône de Charlemagne, les fils des vieux Franks de Poitiers poussèrent un cri de triomphe.

Elles arrivent, disait dans ses distiques l'évêque poëte Ermoldus Nigellus, elles arrivent prêtes à adorer le Christ, les nations que de ta main puissante, ô empereur, tu appelles à lui! Qu'après le Hun vienne l'Arabe, autre peuple chevelu; mais qu'ils viennent, l'un avec ses cheveux tressés, l'autre avec ses cheveux flottants! Hâte-toi, Cordoue, d'envoyer les trésors depuis si longtemps entassés au prince qui a droit à tout ce qui est beau, de même que sont venus les Abares, venez Arabes! Maures, venez[2]!

Charlemagne ayant promis d'intervenir dans l'intérêt des deux compétiteurs, sur la frontière orientale, Abdallah revint à Tolède :

1. Manuscrits arabes de l'Escurial, traduction espagnole de Conde, I, ch. XXIX.
2. Theodulfi *Carmina*, lib. III.

instruit alors de son retour et du succès de son voyage, Soleïman s'embarque avec l'armée levée dans les tribus et prend terre aux bouches du Tage. Un des partisans d'Abdallah lui livre les trois forteresses d'Uclès, d'Ubeda et de Santiberia, et, par un hardi coup de main, il réussit à s'emparer des portes et de l'alcazar de Tolède. Le péril était grand pour le jeune émir, il lui fit face bravement; en un clin-d'œil, il eut réuni ses vaillants cavaliers d'Arcos, de Xerez, de Sidonia, de Séville et de Cordoue, et les fantassins éprouvés de Mérida et de Tolède.

Comme il arrivait sur le Tage avec ces troupes d'élite, il reçut des nouvelles plus alarmantes encore des frontières d'Afranc. Charlemagne avait tenu parole, et, pour opérer une diversion en faveur des deux frères, il avait envoyé l'ordre à l'armée d'Aquitaine de franchir les Pyrénées. Le duc Guilhem, se mettant en mouvement dans l'été de 797, commença par reprendre Narbonne; passant ensuite les ports, il reconquit Girone, battit deux scheïcks de la frontière, Bahloul et Abou-Tahir, qui essayaient de lui disputer le passage, et poursuivit sa marche en longeant la côte vers l'embouchure de l'Èbre.

La situation s'aggravait. El-Hakem réunit ses caïds, et il fut résolu que le wali Foteis-ben-Soliman se porterait avec une partie de la cavalerie au devant des chrétiens, et prendrait en passant les contingents des walis de Saragosse et de Huesca, ce qui doublerait la force de son corps d'armée. Ben-Soliman partit en toute hâte. Avant d'atteindre Saragosse, il apprenait que les walis de la frontière, qui n'aspiraient, en raison de leur éloignement de Cordoue, qu'à se rendre indépendants, venaient de traiter avec le duc de Charlemagne, et que Pampelune, Osca et Lérida étaient perdues pour El-Hakem[1].

La lettre dans laquelle il annonçait ces événements funestes, au lieu d'abattre le jeune émir, ne fit qu'enflammer son courage. Partant lui-même avec la fleur de sa cavalerie et ne laissant, pour la bloquer, devant Tolède que les gens de pied et les escadrons du scheik Amrou, il vole au danger le plus grand avec la rapidité de

1. *Marca Hispanica*, lib. III, p. 281. — *Annales anianenses.* — *Annales Eginharti* ad ann. 789.

l'aigle. Tout prit la fuite ou céda devant lui. Les walis à demi rebelles se hâtèrent de lui reporter les clefs d'Osca, de Huesca, de Barcelone et de Pampelune. Il rentra l'épée à la main dans Girone, franchit à son tour les ports des Pyrénées, arracha de nouveau Narbonne aux chrétiens et ne reprit le chemin de Tolède qu'après avoir fait trancher la tête à tous les Aquitains ou Franks tombés entre ses mains. Il n'épargna pour une pire condition, celle de l'esclavage, que les femmes et les enfants.

La rapidité et le succès de cette expédition lui avaient valu le surnom d'*El-Modzafer* (le victorieux). Il lui restait à le justifier en battant ses oncles, dont le parti se renforçait dans l'Espagne méridionale. Il s'en occupa sur-le-champ; mais, soit que la population du midi et des côtes leur fût dévouées, comme on pourrait l'induire du surnom d'Abdallah qu'on appelait *El-Balendi* (le Valencien), ou qu'ils eussent à lui opposer des forces supérieures, la lutte se poursuivit pendant deux ans avec un avantage égal.

Vers la fin de 779, cependant, le Modzafer parut fixer la fortune incertaine. Il rompit dans les environs de Tolède les bandes sauvages de l'Almagreb à la solde de Soleïman, occupa de nouveau Uclès et Ubeda, et força les rebelles à reculer du côté de Valence. L'élan était donné et la victoire assurée désormais. En guerre comme au jeu, le premier coup décide souvent du gain de la partie. Au commencement de l'année suivante, Amrou, le fidèle caïd, entra dans Tolède, dont les habitants lui ouvrirent secrètement les portes, et envoya à Cordoue la tête du traître qui avait donné le signal de la défection en livrant les trois forteresses.

Après cet acte sanglant de justice et de représailles, il rejoignit, avec le corps d'armée du siége, l'émir campé à Gingilia. El-Hakem, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur de ses soldats exaltés par la reprise de Tolède, les conduisit immédiatement à l'ennemi. Les deux partis se rencontrèrent dans le pays de Tadmir, non loin de ces champs de Lorca où El-Hakem, adolescent encore, avait battu son oncle Soleïman. Il y a des lieux comme des jours qui portent malheur : l'oncle du jeune émir allait l'éprouver une seconde fois. L'action commença par quelques escarmouches entre l'avant-garde d'Hakem et les berbers de Soleïman, puis, comme d'un commun

accord, les deux armées s'abordèrent avec le même acharnement et un égal espoir de la victoire.

On combattit toute la journée en déployant une ardeur admirable. Vers le soir, ceux d'El-Hakem, animés par leurs chefs et l'exemple de l'émir, enfoncèrent les premières lignes de Soleïman, malgré la bravoure de celui-ci et de son frère, qui montrèrent bien ce jour-là de qui ils étaient fils. Soleïman, pour rallier les siens et leur rendre courage, court à toute bride sur les plus impétueux des assaillants et met un moment en balance, par sa seule bravoure, la victoire qui se déclarait pour son neveu. Abdallah le secondait vaillamment avec ses cavaliers. El-Hakem se voyant arrêté dans son triomphe par cette poignée de braves, les charge lui-même à la tête de ses zeneths; en ce moment, une flèche d'acier traversait la gorge de Soleïman : le blessé tomba et périt écrasé sous les pieds des chevaux. Quand il vit tomber son frère, Abdallah désespéra de la fortune et suivit la déroute. Les ombres de la nuit arrêtèrent seules et couvrirent les horreurs du carnage [1].

L'armée victorieuse s'attendait à un nouveau combat pour le lendemain, car les rebelles disposaient encore de forces considérables; mais, au lever du soleil, ils ne trouvèrent plus devant eux que les morts, parmi lesquels fut bientôt reconnu le prince Soleïman. El-Hakem regarda quelque temps le cadavre de son oncle, et, pleurant d'attendrissement en mémoire de son père, auquel il ressemblait sans doute, il le fit ensevelir avec tous les honneurs dus à son rang, et suivit son cercueil jusqu'à la tombe à la tête de son armée.

Abdallah s'était réfugié à Valence avec les Africains. Ceux de la ville voyant venir l'orage, lui conseillèrent d'implorer la clémence de son neveu comme il avait imploré jadis celle de son frère. Bien convaincu par cette démarche et le découragement des Berbers que la prolongation de la guerre n'aurait pour effet que d'amener la dévastation du pays, il envoya sa soumission à El-Hakem et lui fit dire qu'il était prêt à passer en Afrique. L'émir, en vainqueur généreux, lui permit de se retirer où il voudrait, mais il exigea

1. La venida de la noche suspendio los horrores de la atroz matanza. (Conde, I, ch. XXXI)

des otages. Abdallah, qui avait hâte de s'éloigner, passa aussitôt à Tanger, d'où il lui envoya ses deux fils, que l'émir reçut et traita comme ses enfants. La générosité et la noblesse de son âme se montrèrent avec éclat en cette occasion, car, rendant le bien pour le mal, il donna sa sœur Kinza (le trésor) en mariage à l'aîné de ces enfants, assigna au vieux rebelle une rente de 1,000 mitcals d'or par mois, outre une gratification de 5,000 à la fin de l'année, et lui permit de vivre à son choix à Valence ou dans le pays de Tadmir.

El-Hakem, de ce côté-là, n'avait plus rien à redouter; mais les choses de ce monde ont toujours deux faces : l'une reste sombre quand l'autre est le plus brillamment éclairée.

Pour étouffer cette guerre civile, l'émir avait été obligé d'employer toutes ses forces et d'abandonner l'Espagne orientale à elle-même. Les Franks, alliés d'Abdallah, en profitèrent pour repasser les ports et gagner du terrain sur l'Èbre[1]. Dans les deux premières années de la guerre civile, ils prirent et fortifièrent Gerunda (Girone), Casserres, Vic et Cordoue. Le caïd de Barcelone, Zeïdoun, s'était engagé à leur livrer la ville. Quand on le somma de tenir parole, il répondit par de vives protestations de dévouement, mais se garda bien d'ouvrir les portes. Résolu de punir ce qu'il nommait sa trahison, Louis le Pieux, roi d'Aquitaine, vint ouvrir en personne à Toulouse, le Champ de Mai de 801.

Aussitôt qu'il eut pris place sur le trône et que ses leudes et ses comtes furent assis autour de lui, tandis que la foule désarmée se pressait autour du palais, le jeune fils de Charlemagne s'exprima en ces termes :

« Illustres chefs auxquels mon père a confié la garde de cette frontière, voici revenir la saison où les peuples volent aux armes. Que votre expérience éclaire à présent ma jeunesse, parlez : où devons-nous marcher[2]? »

Sanche, duc des Vascons, qui, nourri à la cour de Charlemagne,

1. Dum Al-Bacam (El-Hakem) bella actu suis patruis exerceret, christiani Barcinonam acquisierunt et Arabes vastationes et incendia sunt perpessi. (Rodericus Toletanus, *Historia Arabum*, cap. 25.)

2. Annuus ordo redit, cum gentes gentibus instant
Et vice partita Martis in arma ruunt.
(Ermold le Brun, *Carmen elegiacum*, I.)

surpassait tous ses aïeux en intelligence et en fidélité, se leva alors et dit d'une voix calme :

« Nous devrions te reprendre, ô toi, de ce que tu t'adresses aux tiens, toi dont la bouche est une source de sagesse et de bons conseils ; mais puisque tu veux connaître le sentiment des chefs, voici le mien : si tu m'en crois, nous resterons en paix. »

Sanche se tut et le vaillant duc de Toulouse Guilhem, quittant sa place, vint s'agenouiller devant le trône. Il baisa respectueusement les pieds de Louis, puis, d'une voix mâle et vibrante :

« O roi ! lumière des Franks, toi dont la haute vertu égale celle de tes pères, et qui es plus prudent et plus sage que tous tes serviteurs, ne sois pas blessé de l'audace qui me fait prendre la parole. Il est une race au noir visage appelée de Sarad, qui a l'habitude de dévaster nos frontières. Intrépide et forte, elle se confie dans son adresse aux armes et la vitesse de ses chevaux. Je la connais trop et ne lui suis point inconnu. Je sais où sont ses citadelles, ses châteaux, ses camps, et peux y conduire les tiens par des routes sûres. Une cité funeste entre toutes s'élève au bord de la frontière : c'est dans ses remparts, repaire du mal, que se réfugient les pillards ; si tu la prends, ô roi, tu donneras vraiment la paix et le repos à tes sujets, et Guilhem, ton fidèle, sera heureux d'avoir été ton guide. »

Le roi, souriant à ces mots, embrassa Guilhem, et après l'avoir remercié au nom de Charlemagne :

« Bigon, s'écria-t-il d'un ton joyeux, en s'adressant au plus actif de ses leudes, cours et va dire au peuple de se préparer à la guerre, et aux moines de prier Dieu pour l'heureux succès de nos armes[1]. »

Convoquées par les messagers royaux, les milices accoururent de toutes parts sous la bannière du roi d'Aquitaine. Hildebert, Luithard, Isambard, amenèrent les Franks et les Burgondes : Bera se rendit au jour fixé avec les Goths, Guilhem avec les Aquitains et les Provençaux, Sanche avec les Vascons des plaines. Vers la mi-septembre, à l'époque du déclin des chaleurs de l'été, toutes ces milices se trouvèrent sous les murs de Barcelone.

1. I o Celer Bigo ; hæc nostrorum edicito turbis...
Mœnia noster ovans occupet arma tenens.
(Id. in ibid.)

La capitale des Catalans avait conservé, sous la domination musulmane, une grande partie de son ancienne richesse, de son commerce et de sa population chrétienne; la force de ses remparts antiques, formés d'énormes blocs de pierre et de marbre, sa position géographique, son port, les ressources de divers genres dont elle abondait, en avaient fait une ville des plus importantes dans la lutte militaire des chrétiens de la Gaule et des Arabes. Aussi les Aquitains en convoitaient-ils ardemment la possession. Plusieurs des chefs franks avaient tenté de l'emporter de force ou par surprise, et tous avaient échoué. Le duc Guilhem lui-même y avait mené inutilement ses milices, et avait dû se contenter de faire le dégât autour des murs[1]. Cette razzia était devenue périodique. Tous les ans, le duc descendait deux fois, pour le dévaster, sur le terroir de Barcelone; au mois de juin, il brûlait les blés; en automne, il coupait ou vendangeait les vignes. Ces dégâts, loin de l'effrayer et de la ramener, avaient pour effet d'irriter la population chrétienne, qui s'unissait plus étroitement aux Arabes, et qui se montra probablement la plus acharnée en voyant paraître, en 801, les milices du duc Guilhem.

Les chrétiens, investissant la place, forment une couronne autour de ses murs; on n'entend plus que le bruit aigu de la hache. Les grands pins et les hauts peupliers roulent abattus. Ici on construit des machines, là des échelles, ceux-ci accumulent des pierres, ceux-là dressent les balistes. Bientôt les flèches et les rocs vont sifflant sur les remparts. Mais, confiants dans leur solidité, les musulmans rient de cette vaine tempête. Un d'entre eux, du haut des créneaux, fit même entendre ce discours railleur :

« Quelle folie vous pousse, ô Franks?... Pourquoi vous fatiguer ainsi à battre nos murailles? Ce n'est pas de cette façon que vous prendrez la ville; nous avons des vivres en abondance, de la viande et du miel, et vous la noire famine[2].

Le comte Hildebert avait répondu à une provocation semblable

1. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. III.

2. Nobis esca satis, carnes seu mellea dona
Urbe manent; vobis est quoque dira fames...
(Ermoldus Nigellus, *Carmen*, I. — *In Muratori*, t. IV, p. 26.)

par un coup de flèche qui brisa le front du maudit; le duc Guilhem, plus dédaigneux de ces bravades, poussa son cheval sous le mur, et cria de toute sa voix :

« Écoute, ô Sarrazin superbe, écoute des paroles qui te sembleront dures, mais qui sont vraies! Tu vois ce cheval tigré sur lequel j'observe vos remparts? Eh bien! il sera déchiré et broyé sous mes dents, avant que notre armée quitte vos murailles, car les Franks, sans avoir vaincu, n'abandonnent jamais le champ de bataille. »

En entendant ces paroles, le Sarrazin frappe de son poing noir sa noire poitrine, il se déchire la face avec les ongles et tombe le front en avant, et frappé de terreur.

Bien que les machines des Franks battissent vainement les murs, le péril en effet grandissait tous les jours. Les milices avaient été divisées en deux corps : l'un, sous les ordres de Rostang, comte de Girone, bloquait la ville; l'autre, commandé par Guilhem, tenait la campagne pour ramasser des vivres et intercepter les secours que les assiégés attendaient de Courdoue. Ce secours dispersé, ou contraint, se trouvant trop faible, de rebrousser chemin, Guilhem ramena ses milices au camp et le siége fut poussé avec un redoublement de vigueur auquel il était facile de voir que Barcelone ne résisterait pas longtemps. Zeïdoun, qui le comprenait mieux que personne, tenta un effort désespéré. A force d'observer le camp du haut des tours, il avait remarqué un espace où les tentes et les cabanes, très-clair-semées, semblaient rendre une évasion plus facile.

Déterminé à se porter lui-même au-devant du secours attendu pour en presser la marche, il crut pouvoir traverser le camp sur ce point à la faveur de l'obscurité, et, la nuit venue, sortit de Barcelone monté sur son meilleur coureur. Son projet d'abord réussit à merveille; il franchit les premières lignes sans être aperçu et allait entrer dans la plaine, quand son cheval, inquiet peut-être de ce silence, s'arrêta tout à coup et hennit. Les sentinelles, à ce bruit, accoururent à grands pas. Troublé par leurs cris et le tumulte qui s'élève dans tout le camp, l'Arabe tourne bride pour regagner les remparts et tombe dans un gros de chrétiens, où, saisi à l'instant même, il fut garrotté et conduit à la tente royale[1].

1. Ducitur ad Regis lintea tecta tremens. (*Id.*)

Louis le Pieux voulut tirer parti de sa capture : au point du jour, le duc Guilhem traîna Zeïdoun sous les remparts, ne lui laissant qu'une main libre afin qu'il pût appeler les siens du geste et leur ordonner d'ouvrir les portes. Quand il fut assez près pour se faire entendre :

« Amis, cria-t-il en effet, rendez la ville, elle a résisté assez longtemps. » En donnant, avec une apparente sincérité, cet ordre dicté par les Franks, Zeïdoun courbait les doigts et touchait des ongles la paume de la main : c'était le signe convenu pour continuer la résistance et démentir des paroles arrachées par la force. Guilhem s'aperçut de la ruse et, grinçant les dents de rage, le frappa rudement du poing en lui disant tout en colère, bien qu'il admirât son courage : Zeïdoun, Zeïdoun ! si la crainte et le respect du roi ne me retenaient, ce jour serait ton dernier jour[1] ! »

Malgré la prise de leur chef et l'orage de dards et de pierres grondant contre leurs remparts, les assiégés tinrent encore tout l'hiver. Un prodige, opéré sans doute par quelque puissante baliste, donna la victoire à Louis au printemps de 802. Une flèche partie du camp ayant frappé un bloc de marbre placé au milieu de la ville, s'y enfonça, dit-on, profondément. Le fatalisme arabe, voyant dans cet incident un signe de la volonté d'Allah, s'incline alors, et les croyants rendent la ville à la seule condition d'en sortir saufs et libres.

Charlemagne avait à peine reçu les cuirasses, les casques étincelants aux flottantes crinières, le cheval de race paré de la selle de combat avec clous d'or, et le malheureux Zeïdoun, que lui envoyait Louis le Pieux comme trophées de sa victoire, que l'émir apparaissait tout à coup sur l'Èbre, reprenait Huesca et Pampelune, battait le traître Bahloul et lui faisait trancher la tête.

Aux cris de joie poussés par les Moslems après cette heureuse algarade, répondirent malheureusement, comme deux échos funèbres, des cris d'effroi et de malédiction partis de Tolède et de Cordoue.

Le wali Amrou, qui avait si vaillamment secondé El-Hakem dans

1. Hæc tibi Zado dies ultima fortè foret.
(*Id.*)

sa lutte contre ses oncles, ne pouvait oublier la défection des Tolédans. Soit qu'il en eût reçu secrètement l'ordre de son maître ou qu'il n'obéît qu'à des pensées de vengeance, il profita du passage d'Ab-el-Rahman, fils de l'émir, qui traversait Tolède avec cinq mille cavaliers, pour mettre à exécution son projet sanglant. Les principaux de la ville étaient venus avec empressement à l'alcazar pour toucher la main du fils de l'émir. Amrou les fit saisir à mesure qu'ils passaient les portiques et décapiter par ses gardes dans une salle souterraine. On en décolla quatre cents, dont les têtes ensanglantées furent accrochées aux créneaux de l'alcazar, et les corps jetés dans des fosses ouvertes d'avance dans les cours[1].

Un an après cet événement, le premier du quatrième mois arabe de 806, les habitants de Cordoue virent aussi avec horreur, en s'éveillant, trois cents têtes clouées aux murs de leur alcazar : on dit que les victimes conspiraient la mort de l'émir; le peuple se tut, mais la colère qu'il refoulait en son cœur ne devait pas tarder à éclater avec violence.

Repoussés deux fois devant Tortose, dont ils s'étaient vainement efforcés de s'emparer par surprise et à force ouverte, les chrétiens firent la paix en 812 avec les musulmans. Cette paix, sacrilége aux yeux des enfants du Prophète, durait depuis trois ans, lorsque l'indignation qu'elle avait excitée et le ressentiment de la tuerie de l'alcazar produisirent leurs fruits sanglants. Pour subvenir aux dépenses extraordinaires que nécessitait sa vie voluptueuse et payer une garde de mercenaires recrutée dans la Germanie, El-Hakem avait mis de nouveaux impôts sur le peuple. Celui-ci murmura, les docteurs de la loi se prononcèrent contre les nouveaux tributs, et les plus récalcitrants d'entre les Moslems refusèrent de payer. Malgré leur vive irritation, les esprits pouvaient encore être ramenés par la douceur; El-Hakem, oubliant les conseils de son père, aima mieux employer la force. Les percepteurs de cet impôt, que constituaient certains droits d'entrée, avaient été maltraités dans

1. Y los degolló á todos, echando la sangre en el fosso... (Masdéu, *Historia civil de la España araba*.) — Abu-Abdallah, *Vestis acu picta*, p. 198. — Al-Homaïd-ben-Alabar.

les faubourgs : il fit arrêter dix des mutins et les condamna à être cloués à des pieux au bord du fleuve. Le moindre prétexte suffit en pareille occasion pour amener un choc. La population de l'Arrabal du midi, l'un des plus grands faubourgs de Cordoue, s'était rendue en foule sur le lieu de l'exécution, qui se fit un mercredi treizième jour de la lune de rhamadan. Un soldat de la garde ayant repoussé brutalement et frappé un Arabe, le peuple l'assaillit à coups de pierres. Blessé et désarmé, il se réfugia dans les rangs de ses compagnons; mais, à la vue du sang, le peuple était devenu furieux. Il attaque les mercenaires, les disperse et les poursuit en vociférant des cris de mort jusqu'au palais.

Ameutée devant l'alcazar, la multitude remplit bientôt la place de ses clameurs menaçantes; alors les portes s'ouvrent et l'émir, sortant au galop à la tête de sa cavalerie, charge ces hommes désarmés et en fait un affreux carnage. Les prisonniers, au nombre de trois cents, furent cloués vivants à des pieux plantés le long du Guadalquivir, depuis le pont jusqu'aux dernières *almazaras* (huileries); il livra ensuite l'Arrabal au pillage, n'y laissa pas pierre sur pierre et bannit la population tout entière[1].

Après cette sauvage répression, El-Hakem tomba dans un état voisin de la démence. Le sang qu'il avait si cruellement répandu forma autour de lui comme un nuage sombre, d'où il ne sortit plus que pour aller, le 25 de djouledjah de l'an 206 de l'hégire (22 mai 822), rendre compte de ses actions au juge des rois et des peuples.

1. Manuscrits arabes de l'Escurial, traduction de Conde, t. I, p. 252.

CHAPITRE XI

MAHOMET ET SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE.

Abd-el-Rahman-el-Modzafer — La guerre de famille. — Abdallah-el-Baleudi. — Le Jour de Jouma. — Jugement de Dieu. — Retour des Franks à Pampelune. — Second désastre de Roncevaux. — La frontière d'El-Guf. — Grand essor des travaux publics. — Le Mechtiseb de Mérida. — Les pauvres et les riches. — Lettre de l'empereur des Franks. — Insurrection de Tolède. — Hescham-el-Atiki. — Scène de l'Alcana. — L'embuscade de l'Alberche. — Nouvelle révolte de Mérida. — La clémence de l'émir. — Porte Bab-Sacra. — Le château de Santa-Christina. — Mort d'Alonso le Chaste. — Ramir. — Le pont de la Narcea. — Justice des rois montagnards. — Le comte de Barcelone. — La foi de l'empereur. — Les enfants de Magog. — La lune de muharram. — Excursions maritimes. — Progrès des chrétiens. — Légendes miraculeuses. — Découverte d'Iria-Flavia. — Saint Jacques de Compostelle. — Le cavalier blanc. — Tolérance mahométane. — Églises et couvents. — Exaltation des catholiques. — Les martyrs de Cordoue. — Perfectus. — Jean le Marchand. — Le moine de Tabanos. — La vierge Flora. — Eulogius. — La rose sanglante.



En louant celui dont l'empire est sans fin et sans trouble, Abd-el-Rahman-el-Modzafer se fit proclamer à Cordoue, le même jour de l'enterrement de son père. Fils de la blonde Halewah, qui lui avait donné sa beauté et sa grâce, il était à la fleur de l'âge et promettait tout ce que peut promettre l'homme appelé à gouverner par son savoir, son esprit, sa bravoure et sa grandeur d'âme. Toutes ces espérances, chose rare en ce monde où le plus heureux germe souvent se flétrit en naissant, furent brillamment réalisées. Il triompha de tous ses ennemis sur le champ de bataille, et compléta l'affermissement et la gloire du pouvoir musulman[1].

Son règne, comme d'habitude, commença en 823 par une guerre de famille. Le dernier fils d'Abd-el-Rahman-ben-Mouviah, Abdallah-el-Balendi (le Valencien) achevait sa vie à Tanger. Les glaces de l'âge n'avaient pu éteindre le feu de l'ambition toujours ardente dans son cœur. En apprenant la mort de son neveu, il quitta brusquement Tanger, et, débarquant sur les plages désertes

1. *Chroniques arabes.* — Al-Khatib.

de Denia, se proclama émir d'Espagne. Aux Berbers qu'il amenait probablement d'Afrique, se joignirent les anciens partisans des terres de Tadmir; mais ce rassemblement, sans cohésion et sans discipline, ne put tenir en plaine et tourna bride aux premières escarmouches devant les cavaliers d'Abd-el-Rahman accouru en personne. Entraîné par les siens, Abdallah revint pour la troisième fois se réfugier vaincu dans les murs de Valence. Il y trouva ses deux fils, les mêmes que l'émir El-Hakem avait comblés de bienfaits et qui accouraient pour supplier leur père de renoncer à sa lutte insensée. Sourd à leurs instances, le prétendant à barbe blanche voulut tenter encore le sort des armes; mais, avant de faire une sortie à la tête de tous les siens, il réunit un jour de jouma[1] les troupes devant la mosquée de Bab-Tadmir ou porte de Murcie, et dit aux scheiks rangés autour de son cheval :

« O nobles compagnons, que Dieu vous ait en sa miséricorde ! Je crois qu'il convient maintenant d'implorer sa divine bonté, afin qu'elle nous montre le chemin que nous devons tenir et le parti qu'il faut prendre, sans autre désir que celui de nous conformer à sa divine volonté. J'espère que Dieu daignera éclairer nos âmes et guider nos pas ! »

Levant alors les yeux et les mains vers le ciel : « Allah, dit-il, mon Seigneur et mon maître, si j'ai raison et que ma demande soit juste; si mon droit est meilleur que celui de l'arrière-petit-fils de mon père, aide-moi et rends-moi victorieux : si son droit au trône, au contraire, est plus légitime que le mien, bénis ses armes et fais cesser le deuil et les horreurs de cette guerre. »

Toute l'armée et ceux des Valenciens qui entendirent ces paroles répondirent tout d'une voix : « Qu'il en soit ainsi ! » Au même instant, par un hasard étrange, il s'éleva une bise glaciale qui ne souffle jamais dans cette saison, ni en ce pays. Saisi tout à coup par le froid, le vieillard tomba de cheval, inanimé et sans parole : quand il la recouvra au bout de quelques jours :

« Allah m'a répondu, dit-il; à Dieu ne plaise que je fasse rien contre la volonté divine[2] » Peu de temps après, en effet, les

1. Le jour de l'assemblée, sabbat musulman.

2. Asi que no quiera Dios que yo intente cosa contra su divina voluntad. (Conde, d'après les Mss arabes, t. I, p. 260-261.)

portes de Valence s'ouvrirent par son ordre, et le vieillard, précédé de ses fils et suivi de tous ses cavaliers, se rendit au camp d'Abd-el-Rahman. Mettant pied à terre devant la tente de l'émir, il s'avança vers son petit-neveu et lui baisa la main. Clément et généreux comme son père et son grand-père, Abd-el-Rahman-el-Modzafer ouvrit ses bras au vieux rebelle, et lui accorda, avec l'oubli de tout le passé et le pardon, le gouvernement de Valence, dont il jouit encore deux années avant d'aller rejoindre dans la tombe les autres enfants d'Ommyah.

Libre de ce souci, le jeune émir se tourna vers la frontière orientale, où les chrétiens franks, à l'instigation d'Abdallah, leur ancien allié, avaient pris l'offensive. Conduits par Bernhard, duc de la Marche de Gothie, nos pères avaient passé la Sègre et poussé assez avant dans la direction d'Huesca, en pillant, brûlant et dévastant tout sous leurs pas. Dans les fertiles plaines que l'Isuela baigne, ils rencontrèrent les Arabes. Le scheik Abd-el-Kerym, qui menait l'avant-garde, les chargea aussitôt et les força de regagner en toute hâte les tours de Barcelone. Abd-el-Rahman II les suivit avec toute l'armée, et livra, dit-on, à la ville, plusieurs assauts furieux; mais la ville fut imprenable, et le drapeau de l'islamisme ne flotta victorieusement que sur Urgel et quelques bourgs peu importants. Malheureusement, la querelle sans cesse envenimée des races, et la vieille haine du Basque contre l'homme du Nord, qui sommeillait de temps en temps comme la lionne, mais pour se réveiller terrible devant l'invasion, allaient donner du côté de l'ouest l'avantage aux Arabes.

Au printemps de 823, les Franks de Louis le Débonnaire, accompagnés de quelques comtes aquitains avec leurs hommes, étaient descendus à Pampelune. Pour les repousser, cette fois Basques et Navarrais s'unirent aux Moslems. Une embuscade fut dressée dans le même passage où blanchissaient les ossements des preux de Charlemagne, et ce sombre val de Roncevaux, de funèbre mémoire, retentit encore du fracas des rochers roulés du sommet d'Ybanèta, du sifflement des flèches, du chant de triomphe des montagnards et des cris des vautours, joyeux de voir tant de cadavres!

La fortune ne se montrait pas plus favorable aux chrétiens sur la

frontière d'El-Guf, au nord de l'Espagne. Vers le même temps, le wali Obeidalah refoulait les soldats d'Alonso II dans leurs montagnes, et pillait la plupart des villes astures. La corne d'urus retentit sur tous les pics de la Galice ; à cette nouvelle, pâtres, chasseurs et bûcherons descendirent en foule de leurs bois et de leurs rochers, et, si l'on en croit les traditions chrétiennes, une double revanche fut prise sur les mécréants à Naron et dans les environs de Mondoñedo. Ce qui est certain, c'est qu'Abd-el-Rahman renvoya Obeidalah aux frontières avec un corps d'élite, d'où l'on peut hardiment conclure que les champions de la croix avaient eu le dessus.

Un événement imprévu allait leur assurer la paix pendant plusieurs années. Ami de la magnificence et porté par goût au luxe et aux grandes choses, Abd-el-Rahman venait de donner l'essor à son génie édificateur. Entrepris partout à la fois sur une vaste échelle, les travaux publics étaient poussés avec une ardeur extraordinaire ; l'Espagne se couvrait à vue d'œil de monuments nouveaux ; Cordoue voyait s'élever des mosquées ornées de fontaines de marbre et de jaspe, et des bains dont les eaux, empruntées aux montagnes voisines, à l'aide de tuyaux de plomb, jaillissaient dans son sein comme des cascades et remplissaient les bassins publics et les abreuvoirs. Des alcazars couronnaient de leurs créneaux superbes les principales cités de l'Espagne. Les routes étaient réparées, les quais des fleuves reconstruits, les madrisas ou écoles publiques dotées. Ces dépenses avaient nécessité une augmentation graduelle d'impôts. L'imprudence d'un wali, qui en pressait la rentrée avec trop de rigueur, fit éclater, en 828, la révolte de Mérida.

Les habitants, excités sous main par un ancien mechtiseb[1] révoqué qu'on nommait Mohammed-ben-Abd-el-Djebir, rompirent brusquement le frein de l'ordre et de l'obéissance, et envahirent les maisons des vizirs, qui n'eurent que le temps de se dérober par la fuite à la mort que leur apportait une populace furieuse. Mohammed et ses complices, restés les maîtres de la ville, distribuèrent de l'argent, des vêtements et des armes au petit peuple, mirent en liberté les condamnés et les bandits, et se préparèrent à défendre ce gouvernement du tumulte et de la violence,

1. Collecteur de l'impôt.

En recevant cette nouvelle, l'émir dirigea, sans perdre de temps, sur Mérida les troupes de l'algarb (occident) et de Tolède. Ces contingents, commandés par le brave Abd-el-Ruf-ben-Abd-el-Salem, accoururent avec tant de célérité, que la ville fut presque aussitôt investie qu'insurgée : jaloux de ménager une cité de l'importance et de la richesse de Mérida, l'émir avait recommandé au fils d'Abd-el-Salem, d'essayer d'abord d'un blocus avant d'en venir à un siège en règle. Le scheick se contenta, en conséquence, de resserrer la ville et de dévaster son territoire et ses jardins.

Encouragés par cette inaction apparente, les révoltés se montraient chaque jour plus fiers. Le désordre croissait avec leur insolence, et plus de quarante mille hommes, armés pour la plupart, battaient à toute heure les rues, en jetant des regards d'envie et de menace sur les boutiques des marchands et les maisons des riches. Ceux-ci, vivement alarmés et ne voyant d'autre moyen de sauver leurs biens et leurs vies que le rétablissement de l'obéissance et de l'ordre, *seules colonnes de la sécurité publique*[1], s'empressèrent de traiter avec le scheick d'Abd-el-Rahman.

Six jeunes gens de la classe riche, qui portaient les armes parmi les mutins, profitèrent des ombres de la nuit pour se glisser dans le camp d'Abd-el-Ruf. Ils lui offrirent, au nom de leurs pères, de livrer les portes et les tours confiées à leur garde. Le scheick accepte la proposition avec joie, et renvoie trois des jeunes gens dans la ville pour prévenir les conjurés. Abd-el-Ruf donne ses ordres en conséquence, et, la nuit venue, s'approche doucement des murs avec ses cavaliers et son infanterie. On attend la troisième veille, les trois jeunes Méritains restés dans son camp font le signal convenu, et leurs amis du dedans ouvrent alors les trois portes.

Les fantassins de Tolède entrent les premiers et occupent sur-le-champ les places et les murs, en se groupant autour de leurs drapeaux, comme ils en avaient reçu l'ordre. La cavalerie, qui suivait, se forma par escadrons devant les trois portes. Qu'on se figure, à l'aube, l'étonnement et la terreur des rebelles de Mérida! La cavalerie, chargeant au galop dans les rues, acheva leur déroute. Loin

1. Unicos apoyos de la publica seguridad... (Traduction espagnole des *Chroniques arabes* de l'Escurial, ch. XLI.

de résister, ceux qui avaient des armes les jetèrent pour fuir plus vite. Les chefs se sauvèrent des premiers et, à midi, de cette foule de rebelles, si menaçante la veille, il ne restait que sept cents morts couchés sur le pavé [1].

Les chrétiens n'avaient pas été étrangers au soulèvement de Mérida. Deux ans avant qu'il n'éclatât, l'empereur des Franks, Louis le Débonnaire, leur avait écrit une lettre dans laquelle il disait :

« Nous avons appris votre tribulation et les vexations de tout genre que vous fait souffrir la tyrannie de votre roi Abd-el-Rahman. Vous avez énergiquement repoussé, en hommes de courage, l'inique violence de vos rois et résisté virilement à leur rapace cruauté. C'est pourquoi il nous a plu de vous adresser cette lettre, pour vous consoler et vous exhorter à persévérer dans la défense de votre liberté, afin que nous combattions ensemble ce roi, notre ennemi comme le vôtre. Nos soldats seront l'été prochain dans la marche de Gothie, où ils se tiendront prêts à se porter, à votre signal, contre l'ennemi commun.

« Nous vous assurons, en outre, que, si vous voulez abandonner Abd-el-Rahman et passer de notre côté, nous vous laisserons pleine et entière votre liberté antique, et que vous vivrez exempts d'impôts sous la loi qui vous conviendra [2]. »

Quelque instigation de ce genre, le mécontentement de jour en jour plus vif des populations chrétiennes et juives, et le souvenir encore palpitant dans le cœur des fils des victimes du guet-apens d'Amrou, telles furent les causes principales de l'insurrection de Tolède, qui éclata un an après l'apaisement de celle de Cordoue. Les insurgés avaient trouvé un chef non moins grave que Mohammed et plus habile. Hescham-el-Atiki, jeune et opulent propriétaire de la vieille reine du Tage, dont le père fut probablement égorgé au bord de *la fosse du meurtre*, ne rêvait que vengeance et sanglantes représailles. De l'or adroitement semé lui gagna le bas peuple et corrompit la garde africaine de l'alcazar. Tout était prêt pour un soulèvement, quand l'impatience populaire devança l'heure et donna le signal.

1. *Ibid.*
2. D. Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. VI.

Une foule nombreuse était réunie dans l'alcana ou place du marché ; les employés du wali de la douane voulurent arrêter un homme et le traîner en prison. Un rassemblement se forme à l'instant même ; les employés du zock (marché), accablés par une grêle de pierres, prennent la fuite. Le peuple les suit en tumulte et, grâce à la complicité des gardes, entre pêle-mêle avec ces malheureux dans l'alcazar et s'en empare. Tous ceux qui levaient les impôts essuyèrent sa première fureur. Leur sang, loin de calmer la colère des Tolédans, ne fit que l'irriter encore, et, sur le bruit que Abd-el-Rahman envoyait son fils Ommeyah, avec l'élite des cavaliers de sa garde, au secours du wali Ebn-Masfot, qui s'était replié sur Calaat-Rahba, ils résolurent de se défendre et mirent à leur tête Hescham.

Ce choix était bon : pendant trois ans, le riche El-Atiki repoussa toutes les attaques. Abd-el-Rahman ne pouvait presser le rebelle avec sa vigueur accoutumée, car la majeure partie de ses forces était occupée à tenir en respect les chrétiens sur les frontières de l'est et du nord, et la population de Mérida, domptée à demi et frémissante sous le cimeterre d'Abd-el-Ruf. En 832, pourtant, le jeune Ommeyah étant parvenu à les attirer dans une embuscade, aux bords de l'Alberche, fit un affreux carnage des partisans d'El-Atiki.

Sans se décourager, celui-ci s'enferma dans Tolède et attendit l'émir, qui venait lancer lui-même à la révolte ces flèches dont pas une ne manquait le but. Mais il fut arrêté en chemin par un nouveau soulèvement de Mérida. Profitant de l'absence du wali, Mohammed-ben-Abd-el-Djebir s'empara nuitamment des portes, rentra dans la ville avec les siens et arma le peuple, qui se déclara pour lui avec enthousiasme. Abd-el-Rahman, pendant ce temps, avait été rejoint à la Fontaine des Moutons (Aïn-Coboxi) par les alcaïdes de ses districts, et il voyait flotter autour de sa tente cent vingt bannières sous lesquelles quarante mille hommes se trouvaient réunis.

Mohammed n'osa point tenir la campagne devant ces forces, mais il défendit bien les tours et les remparts de Mérida. Œuvre solide des Romains, les remparts ne s'ébranlèrent pas ; les tours, minées au pied et soutenues par des étais qu'on brûlait ensuite,

s'écroulèrent et de leurs ruines firent un chemin aux vainqueurs. Il ne restait plus qu'à monter à l'assaut. Abd-el-Rahman, qui châtiait ses sujets comme un père ses fils rebelles, ordonna de lancer alors dans la place des flèches avec des écriteaux où le pardon était promis à tout le monde, à l'exception des instigateurs du désordre.

C'était bien connaître les hommes. Abandonnés immédiatement, Mohammed et les siens s'enfuirent; ils n'avaient pas passé la Guadiana que les portes s'ouvraient devant Abd-el-Rahman. L'émir entra avec ses cavaliers, monta à l'alcazar et y trouva les principaux de la ville qui s'excusaient humblement, en implorant sa clémence, de n'avoir pu mettre la main sur les auteurs de la rébellion.

Abd-el-Rahman leur répondit d'une voix douce et grave:

— Je dois rendre grâce à Allah qui, dans ce jour de bonheur, m'épargne la peine et les regrets du châtiment. Dieu ouvrira les yeux de ces insensés et les retirera de leur voie coupable, ou il daignera me donner, s'ils y restent, le pouvoir d'empêcher qu'ils ne troublent à l'avenir le repos de mes peuples[1].

Après ce succès, digne de son grand cœur et pur de sang et de vengeance, il poursuivit sa marche vers Tolède, qui résista trois ans encore. L'énergique constance de cette ancienne cité de Wamba ne fut brisée que par la faim : elle tomba avec son chef, le brave Hescham-el-Atiki, blessé à mort dans une dernière sortie et dont la tête, par les ordres du wali Abd-el-Ruf, accrochée à un croc de fer, alla parer, trophée douloureux et lugubre, la porte Bab-Sacra[2].

Mohammed, plus heureux, s'était réfugié en Galice, où il aurait pu vivre tranquille si son naturel inquiet et turbulent ne l'avait jeté sans cesse dans l'intrigue et les aventures. Bien accueilli par Alonso le Chaste, il paya l'hospitalité du roi chrétien à la manière de la lice, en essayant de s'emparer du pays qui l'avait sauvé. Du château de Santa-Christina où il s'était fortifié, ses bandits sortaient tous les jours pour piller la campagne et ils n'y rentraient qu'avec des charges de butin et des troupeaux de captifs. Instruit de cet état de choses, Alonso descendit vers le Minho avec les mêmes montagnards rudes et aguerris qui, en 838, avaient battu les al-

1. *Chroniques arabes*, traduction de Conde, ch. XLIII.
2. Porte Sacrée.

caïdes de Mérida et de Lisbonne. Le château, repaire de bandits musulmans, fut assiégé et pris, et l'ingratitude de Mohammed punie avec le glaive. Peu d'années après cette victoire, le chaste Alonso achevait sa tâche dans ce monde. On le coucha, en 842, dans une tombe de pierre sous les voûtes de l'église de Sainte-Marie-d'Oviedo, qu'il avait fondée, car il fut, dit Lambertino, grand bienfaiteur et grand édificateur de temples, et don Ramir, fils de Bermudo, lui succéda, mais non sans lutte.

Le comte du palais Nepotianus, un noble de race romaine, s'était fait proclamer par ses amis. Le fils du diacre, qui se mariait alors en Bardulie, depuis la Vieille-Castille, accourut précipitamment avec les siens. Les deux prétendants se rencontrèrent entre Cangas de Tineo et Cornellana ; la Narcea, petite rivière des Asturies, séparait seule les combattants. Les partisans de Nepotianus la franchirent les premiers, mais pour passer dans le camp de Ramir. Moins généreux qu'Abd-el-Rahman, qui disait à ses scheiks, en marchant contre Mérida : N'oubliez pas que les rebelles sont nos frères, et s'ils tournent bride laissez votre épée au fourreau, Ramir, quand on lui amena son rival arrêté dans sa fuite, lui fit crever les yeux et lui donna pour prison perpétuelle la cellule d'un monastère [1].

Pendant que ceci se passait dans le Nord, sauf quelques courses sans importance des alcaïdes de Saragossse, la paix régnait sur la frontière orientale. Depuis une quarantaine d'années, les troubles n'y avaient pas manqué pourtant. En 820, l'empereur Louis le Débonnaire avait été forcé de déposer Bera, comte de Barcelone, qui conspirait contre les Franks, et de le remplacer par le comte Bernhard, fils du glorieux Guilhem. Neuf ans après, les Goths, conduits par Aïzon, se révoltaient ouvertement, s'alliaient aux Arabes. Au moment où Bernhard, homme énergique et de la trempe de son père, se disposait à reprendre les places livrées aux musulmans, une intrigue de cour le dépouillait de son honneur (gouvernement) et en investissait le comte Béranger. Rétabli en 832, Bernhard tint l'épée si haute qu'on ne revit Obéidallah et le farouche Abd-el-Kerym qu'au printemps de 838. Ils n'en auraient

1. *Chronique d'Albelda*, num. 47. — *Le Moine de Silos*, num. 33.

pas repris le chemin de longtemps si le vaillant comte ne fût tombé sous un poignard chrétien.

Charles le Chauve, qui portait alors le manteau impérial, mécontent de voir Bernhard dans le parti de Pépin son frère, l'attira par ruse à Toulouse en 844. Une paix ménagée par les évêques avait été conclue au préalable et scellée des deux parts, pour la rendre plus inviolable, avec le sang du Christ. Confiant dans le serment de l'empereur, Bernhard se rendit à Toulouse et alla s'agenouiller, pour lui jurer fidélité et soumission, devant Charles le Chauve, dans l'église de Saint-Sernin. L'empereur, le saisissant alors de la main gauche, comme pour le relever, le frappa de la droite d'un coup de poignard au côté et le tua, encourant ainsi le double reproche de la foi et de la religion violées et même le soupçon de parricide, car on le croyait généralement fils de Bernhard, auquel il ressemblait merveilleusement de figure, la nature ayant ainsi révélé l'infidélité de sa mère.

Après cet assassinat, Charles, se levant du trône taché de sang, insulta du pied au cadavre en disant : Malheur à toi qui as souillé le lit de mon père et de ton seigneur[1]. Ce cadavre resta deux jours sans sépulture à la porte du moutier de Saint-Sernin. Telle était la terreur imprimée dans les esprits par cet horrible meurtre que nul n'osait relever le fils du héros de l'Orbieu, du saint fondateur de Gellone. Indigné de la lâcheté des grands, Samuel, l'évêque de Toulouse, remplit le pieux devoir lui-même à la tête de son clergé. Il enterra, le troisième jour, avec pompe le comte de Barcelone au milieu d'un concours immense, et grava sur sa tombe une épitaphe conservée par la tradition[2], quoique l'empereur parricide, qui chassait gaiement pendant ce temps avec ses leudes dans la forêt de Bazièges, eût effacé ce vœu suprême à son retour, détruit le tombeau et condamné l'évêque à cinq cents sols d'amende.

Pour les mœurs barbares, au reste, et l'exercice cruel du pouvoir chez les chrétiens, il n'y avait pas de Pyrénées. Ramir, le nouveau chef des montagnards, gouvernait, vers la même époque, beaucoup moins en roi qu'en bourreau. Aux voleurs il faisait crever les yeux,

1. Væ tibi qui thalamum patris mei et domini tui fœdasti. (Odon Aribert, Mss.

2. Voir notre *Histoire du Midi*, t. II, p. 12.

il brûlait vifs les insensés accusés de magie, et ajoutait l'excommunication aux peines écrites avec du sang dans son code inflexible. C'est au milieu de ces rigueurs que le surprirent les enfants de Magog. « Parce que vous n'avez pas écouté ma voix, avait dit le Prophète, je rassemblerai toutes les nations de l'Aquilon et les déchaînerai sur cette terre et sur ceux qui l'habitent; ils posséderont vos maisons, ils abattront l'orgueil des grands et profaneront les sanctuaires. » Comme si ces paroles mystérieuses les eussent annoncés, en 843, les pirates nordmans abordèrent sur les côtes des Asturies. Ramir les repoussa, dit-on, à deux reprises, brûla quelques-uns de leurs esquifs, qui n'étaient que des troncs d'arbres creusés par le feu, et les empêcha de prendre pied dans le port de Gijon. Battus sur ce point, ou, ce qui est probable, n'y trouvant plus rien à piller, ils doublèrent le cap Saint-Vincent et se mirent à infester la côte. Pendant treize jours, les bandes, sorties de leurs cinquante-quatre bateaux longs ou holkers, coururent les campagnes, dévastant tout et livrant aux flammes ce qui ne pouvait être emporté. Après avoir ravagé le pays de Cadix à Sidonia, le huitième jour de la lune de muharram (25 septembre 844), ils entrèrent dans le Guadalquivir et remontèrent jusqu'à Séville. La population de cette terre essaya vainement de les arrêter : après un combat soutenu avec le même acharnement par les deux partis et qui dura trois jours, ils passèrent outre et brûlèrent le faubourg de Séville. Toujours harcelés par les musulmans, ils s'arrêtèrent enfin le douzième jour de cette lune, sur le bruit de l'arrivée d'un corps d'élite envoyé par l'émir avec quinze vaisseaux pour leur couper la retraite, et disparurent dans les brumes de l'Océan.

Quand l'émir de l'eau arriva, il ne trouva plus d'ennemis et, tournant la proue de ses nefs, il alla faire sur les côtes de la Provence ce qu'avaient fait les Scandinaves sur celles des Algarves. Renonçant à la course en grand, qui ne devenait plus possible à cause de la barrière qu'élevait devant les ports pyrénéens la marche de Gothie, les Arabes choisissaient depuis quelques années pour leurs excursions la voie de mer, plus courte et tout ouverte. Partant à l'improviste des rades baléares ou des ports de la côte espagnole, ils fondaient sur les plages chrétiennes et les rasaient comme une nuée de sauterelles qui passe sur les champs. En 839,

ils avaient pillé et brûlé les faubourgs de Marseille, emmenant, selon leur coutume, beaucoup de butin et de captifs. 842, 849 et 850 les ramenèrent; mais, ayant remonté le Rhône, cette année-là, jusqu'à Arles, ils rencontrèrent les Provençaux en armes et ne se rembarquèrent pas.

Ces actes de piraterie au sud, et l'état de guerre permanent où se trouvaient les frontières du nord, entretenaient et irritaient de plus en plus l'antagonisme des deux races et des deux religions. Inexpugnable dans ses montagnes, le catholicisme gagnait peu à peu du terrain. A mesure qu'il grandissait, par une conséquence naturelle les populations chrétiennes de l'intérieur s'agitaient avec impatience sous le joug musulman. Enhardies par les progrès des montagnards et les embarras du gouvernement arabe, que venaient d'ébranler les redoutables insurrections de Mérida et de Tolède, vers le milieu du IXe siècle, elles relevèrent la tête à Cordoue même avec un courage inouï.

Il y avait déjà quelque temps que des bruits de prodiges opérés par les saints et les légendes miraculeuses exaltaient les esprits. Quarante-huit années auparavant, on avait averti, dit-on, l'évêque d'Iria-Flavia que des lumières brillaient la nuit dans un petit bois situé auprès de la ville et qu'on y avait vu apparaître des anges. Théodemir s'empressa de vérifier le fait et, s'étant assuré de loin par lui-même de l'apparition des lumières, il entra dans les bois et découvrit dans un fourré de buissons et de ronces un monument antique en marbre recouvrant un tombeau. Ne doutant point, d'après les signes merveilleux, que ce ne fût le tombeau de saint Jacques, il rendit grâce à Dieu et manda cette grande nouvelle à Alonso le Chaste, qui accourut aussitôt avec ses nobles. En mémoire de l'heureuse invention du corps saint, et pour honorer dignement le patron de l'Espagne, le roi fit bâtir sur l'emplacement du tombeau une église dotée des terres qui s'étendaient à trois milles à la ronde et sur lesquelles devait s'élever la ville, nommée, à cause de cette donation, Compostelle, *Campi apostoli*, ou du champ de l'apôtre [1].

Saint Jacques, ajoutait toujours la légende, s'était montré recon-

1. *Historia Compostellana, de revelatione corporis B. Jacobi.*

naissant. Après avoir béni, sa vie durant, les armes d'Alonso le Chaste, il était apparu à son successeur, sur la colline de Clarvijo, et l'avait engagé à tenir ferme devant les musulmans qui le serraient de près, en lui promettant la victoire. Le lendemain matin, en effet, on l'avait vu à la tête de l'armée, monté sur un cheval blanc, vêtu de blanc et portant une blanche bannière ornée d'une croix rouge, et des enfants de Mahomet pas un n'avait revu Cordoue [1].

Échauffé par ces récits merveilleux, le zèle des chrétiens soumis, ou mozarabes, éclata sans motif et sans provocation. Ils jouissaient en effet de la liberté religieuse dans la mesure la plus large possible. Les musulmans leur avaient laissé leurs temples, leur culte et leur clergé. A Cordoue seulement on comptait les églises de Saint-Asciscle, de Saint-Zoyl, des Trois-Martyrs, de Saint-Cyprien, de Saint-Gines, de Sainte-Olalla et de Sainte-Marie. Celles de Saint-Christoval, de Saint-Côme et de Saint-Damien et de Saint-Félix s'élevaient hors la ville, sur les bords du Guadalquivir, au lieu appelé Colubris et sur la partie occidentale de la montagne de Cordoue.

Indépendamment de ces édifices sacrés, l'Église cordovane possédait encore les monastères de Froniano, de Rojana, de Fraga, de Peñamellaria, d'Armilata, de Cuteclara et de Tabanos, dédiés à saint Félix, saint Martin, saint Just, saint Sauveur, sainte Joye et sainte Marie. Par une exception unique en Espagne, il était permis aux chrétiens de la métropole musulmane de sonner les cloches, de chanter les psaumes et de faire toutes les cérémonies intérieures et extérieures du catholicisme, de se raser s'ils étaient ecclésiastiques, et de porter des vêtements de laine. Le vainqueur, étendant à l'ordre civil sa bonté et sa tolérance, les laissait s'administrer et se juger par des magistrats de leur loi et ne leur demandait en retour que trois choses : de respecter la sienne, de ne pas entrer dans les mosquées et de ne blasphémer jamais le nom ni la religion du Prophète [2].

1. J. Perez, *Diploma celeberrimum de voto*, p. 286, et Masdéu, *Historia critica de España*, t. XII, p. 141, ont démontré la fausseté de cette tradition, rapportée par Sébastien de Salamanque, Lucas de Tuy, Alonso, El-Sabio, Mariana, etc.

2. Alvaro, *Indiculus*, num. 6, p. 228. — Eulogius, *Martyrolog.*

Il eût été facile, en observant ces conditions, de vivre dans l'état de paix; mais, indignés de voir les musulmans sourire et secouer la tête en entendant les cloches, blessés au vif de leur mépris et du dégoût qu'ils laissaient éclater à leur simple contact, comme s'ils eussent été lépreux ou pestiférés; aigris peut-être, en outre, par quelque aggravation d'impôt, les chrétiens, dont la patience avait rompu ses digues, s'exaltèrent jusqu'au délire de la foi et s'élevèrent d'un cœur ferme contre l'émir, qui, à leurs yeux, était un autre Pharaon. Les sectateurs de Mahomet les avaient provoqués d'une voix railleuse, en niant que leur Dieu pût faire des miracles; ils acceptèrent fièrement le défi et se présentèrent dans la lice du martyre avec l'ardeur et le courage des premiers confesseurs du Christ.

Celui qui ouvrit la marche fut un jeune prêtre de l'église de Saint-Asciscle, appelé Perfectus. Versé dans la connaissance des auteurs sacrés et profanes, il savait l'arabe et le parlait avec facilité. Sa science le perdit. Un jour qu'il était sorti de la basilique, où il demeurait, il tomba au milieu d'un groupe de musulmans oisifs qui s'avisèrent de lui demander ce qu'il pensait du Christ et de Mahomet. Je pense, se hâta de répondre Perfectus, que Jésus-Christ est le Dieu des cieux et du monde.

Et Mahomet? s'écrièrent les musulmans.

Quant à Mahomet, reprit Perfectus, je vous dirais bien ce qu'en pensent les chrétiens, mais, comme vous me maltraiteriez sans doute, il faut me donner auparavant paroles de foi.

Les croyants promirent de l'écouter paisiblement, et le prêtre, alors, dans un long et chaleureux discours, leur démontra toutes les erreurs et toutes les folies du faux prophète et de son Alcoran, qui ne trompe ses sectateurs que pour les jeter des impuretés de ce monde dans le feu éternel.

Les Arabes tinrent parole, et, bien que leur cœur bondît de colère, ils laissèrent passer le blasphémateur. Mais, l'ayant rencontré quelques jours plus tard, ils poussèrent de grands cris à sa vue, en disant : « Voilà le chien qui a maudit notre Prophète! Voilà l'infidèle qui a proféré contre l'envoyé de Dieu des blasphèmes que nul croyant ne peut souffrir! » Les Maures fondent à ces mots sur Perfectus comme un essaim d'abeilles. On le porta

devant le tribunal du cadi sans que ses pieds eussent touché la terre, et là, un vieillard dit au juge :

« Cet homme a maudit le Prophète et ses fils, ta sagesse décidera quel châtiment mérite son crime. »

Tout ému et troublé d'abord, Perfectus niait l'accusation; le cadi ne l'écouta pas et le fit jeter en prison. Il y passa, chargé de fers, le temps du rhamadan; puis, à la pâque musulmane, on l'égorgea de l'autre côté du fleuve, et les musulmans pieux se hâtèrent d'aller tremper leurs pieds dans le sang de l'impie [1].

La lutte était engagée; elle fut soutenue avec ardeur par les chrétiens, qui s'armèrent d'audace comme de valeureux soldats prêts à militer pour la foi et à donner leur vie pour la gloire de Dieu. Jean, un marchand des rues, prit la place du jeune prêtre. Traîné devant le cadi, sous l'inculpation d'avoir insulté à Mahomet par ses railleries impies, lorsqu'il appelait les chalands, il fut condamné à recevoir cinq cents coups de verges. Après ce supplice, durant lequel il s'écriait que ni les verges ni la mort ne le feraient dévier de la voie du crucifié, les bourreaux le relevèrent demi-mort, et l'attachant sur un âne, la tête tournée vers la queue, le promenèrent dans toutes les rues de Cordoue, en criant : « Ainsi sera châtié quiconque dira du mal du Prophète et de sa sainte loi ! »

A ce cri, qui retentit dans tous les cœurs chrétiens, répondirent de nouveaux athlètes. Isaac, religieux de Tabanos, un monastère situé à sept milles de Cordoue dans une horrible solitude de la sierra Morena, ceignit ses reins et descendit de ses montagnes pour prendre la place de Jean. Regardé comme un saint par ses frères, qui murmuraient tout bas que Dieu l'avait marqué au front, car il parla trois fois en un jour dans le ventre de sa mère, Isaac va se présenter au cadi : « Je suis disposé, dit-il, ô juge, à devenir un vrai croyant, si tu daignes m'exposer le fond et les articles de ta loi. »

Le cadi répond en termes pompeux, de sa voix gutturale : « Que le fondateur de la religion des moslems est Mahomet, qui, par l'intercession de l'ange Gabriel, reçut du Très-Haut le don de pro-

1. Florez, *España sagrada*, t. X, trat. XXXIII, cap. XI, *De la Persecucion Saracenica*.

phétie, annonça la loi aux nations, et leur fit connaître les délices et les voluptés du paradis. » Il poursuivit quelque temps sur ce ton, mais le saint moine, révolté d'une telle démence, l'interrompit en s'écriant en langue arabe :

« Il a menti, ton faux prophète, et il vous déçoit tous ; aussi malédiction sur lui ! Qu'il soit maudit pour avoir perverti tant d'âmes, que ses mensonges ont précipité dans l'abîme, et pour avoir préparé, avec l'aide du diable, ce breuvage d'erreur et de perdition. Comment ne fuyez-vous pas, vous qui vous dites sages, de semblables périls ? Comment ne renoncez-vous pas à la peste de ses doctrines pour embrasser et reconnaître la loi de vérité ? »

Pétrifié par cette audace, et si ému, que ses lèvres ne purent articuler une parole, le cadi frappa pour toute réponse le blasphémateur à la face. Plus calmes et plus équitables, les vieillards qui siégeaient à ses côtés lui reprochèrent cet oubli de la gravité et de l'impassibilité du juge, et lui rappelèrent que même le condamné à mort est mis par la loi musulmane à l'abri des violences.

Le cadi en convint, et se tournant vers Isaac :

« Serais-tu par hasard ivre ou saisi d'une frénésie qui t'égare, ou t'empêche de savoir ce que tu fais et ce que tu dis ?

« Non, répondit le jeune moine, ma raison n'est troublée ni par le vin ni par aucune infirmité ; l'amour de la justice m'a seul inspiré le dessein de vous porter la vérité. Si, pour qu'elle brille à vos yeux, il faut donner la vie, frappez ; j'attends la mort d'un œil tranquille, confiant dans ces paroles de mon Dieu :

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient ! »

Le cadi l'envoya en prison et fit connaître l'affaire à l'émir. Effrayé d'une telle témérité, Abd-el-Rahman ordonna, par un édit, que tout blasphémateur du Prophète fût mis à mort. En conséquence, le mercredi 3 juin de 851, les bourreaux clouèrent Isaac à un pieu, la tête en bas, et le laissèrent cinq jours au bord du fleuve, exposé en cet état aux regards de Cordoue ; le cinquième jour, on brûla son corps, et les cendres, mêlées à celles des chrétiens qui avaient suivi son exemple, furent jetées dans le Guadalquivir.

Il n'en fallait pas tant pour faire pousser de toutes parts les pal-

mes du martyre. La contradiction irrite et passionne les hommes, qui ne sont jamais plus dangereux que lorsque, désarmés et faibles, ils tiennent tête aux forts. Une fois la voie tracée, les dévoués s'y jetèrent en foule. Comme dans les luttes des premiers temps, les femmes déployèrent un zèle aussi ardent, et autant d'énergie et de constance que les hommes. La vierge Flora, un des lys les plus purs et les plus éclatants de Cordoue, professait le christianisme, quoique née d'un père musulman. Entraînée par l'enthousiasme de la foi, elle s'arracha des bras de sa famille et vint proclamer sa croyance au pied du tribunal. Les musulmans se voilèrent la face de douleur : furieux de ce qui lui semblait une apostasie, le cadi la fit battre de verges jusqu'à ce que la peau de son cou se détachât avec une partie de sa longue et belle chevelure. Ainsi mutilée, elle parvint à échapper à son père et se réfugia chez les chrétiens de Martos, qui accouraient tous baiser en pleurant ses glorieuses cicatrices. Là, son exaltation croissant au milieu des fidèles, elle entraîne sa sœur Marie et revient avec elle demander la mort à Cordoue et maudire le faux prophète. Leur supplice infamant ne brisa pas plus leur courage que la vue de leurs corps sans tache, abandonnés aux chiens et jetés dans le fleuve, n'affaiblit l'ardeur de leurs frères.

Abd-el-Rahman, dont la bonté répugnait à ces tristes exécutions, essaya d'un autre moyen, et réunissant en concile les évêques mozarabes, il obtint d'eux la condamnation du martyre. Mais les esprits étaient trop exaltés pour accepter cette sentence : regardant leurs prélats comme des relaps, comme une paille aride qu'il fallait séparer du bon grain, les chrétiens de l'Andalousie n'eurent des oreilles que pour Euloge.

C'était un prêtre cordovan, de noble race et d'une grande science, mais d'un naturel sombre et violent jusqu'au fanatisme. Il n'avait qu'une passion, la haine du Prophète, et qu'une ambition, la gloire du martyre. Pâle de rage, toutes les fois qu'il entendait les voix des muezzims appelant les croyants à la prière, il faisait le signe de la croix et entonnait ce verset du psalmiste :

« O Dieu, ne garde pas le silence, ne te tais point et ne demeure pas dans le repos, ô Dieu fort ! car j'entends la voix de tes ennemis, et ceux qui te haïssent lèvent la tête ! » Puis il ajoutait en

finissant : « Sauve-nous, Seigneur, de l'infidèle, et confonds ceux qui adorent le mensonge et se glorifient de leurs idoles ! »

Plein de mépris pour la douleur, les tourments et la mort, qui n'est, disait-il froidement, qu'une dette à solder, il était l'âme de cette insurrection morale, et le vrai et seul chef de la cohorte enthousiaste qu'il poussait de toute l'ardeur de ses convictions au martyre, en proclamant, jusque dans les cachots où il allait soutenir le courage des saints, que le chrétien inscrit dans la céleste milice ne doit plus rester dans les liens terrestres, quand sonne l'heure de l'appel.

Trop malheureusement dociles à sa voix, les héros de la foi chrétienne redoublaient d'audace contre Mahomet, les bourreaux eux-mêmes étaient las de supplices, et l'Église apparaissait comme une rose teinte de sang dans le buisson ardent de la persécution, lorsque le dernier jour de la lune de safar (19 août 852), le serviteur du Miséricordieux, Abd-el-Rahman, quitta ce monde.

CHAPITRE XII

BERBERS, ARABES ET CHRÉTIENS.

La guerre sainte. — Algarade de Narbonne. — Échec d'Albayda. — Mousa-ben-Zeyad. — Les émirs des frontières. — Mohammed-Abou-Abdallah. — Le vallon de Guadacelète. — Siége de Tolède. — Almondhir. — Les têtes sanglantes. — Le wali Lobia. — Retour des Scandinaves. — Les chrétiens du Nord. — Omar-Aben-Hafsun. — Les Salteadors de Torgiela. — La rose des Juifs. — Réveil des Berbers. — Ruse d'Hafsun. — Nuit d'Alcanitz. — Les vaillants d'Almondhir. — Rois d'Oviedo. — L'éclipse de 871. — Bataille de Zamora. — Le vingt-deuxième jour de la lune de schawal. — Bataille d'Aybar. — Hafsun et Enecho. — La colonne de l'islam. — Bonheur des rois. — Caleb-ben-Hafsun. — Désastre de Webde. — L'émir Abdallah. — Insubordination des walis. — Le glaive et le pal. — Insurrection des Alpujarras. — Le chant de guerre. — L'Absalon mahométan. — Calamités de 898. — Divisions des chrétiens. — Rois de Navarre. — Sancho Abarca. — La romance historique. — Ahmed-ben-Mouwiah. — La cité des Turquoises. — Tuerie de Zamora. — Alonso le Grand. — Les fils de Chimène. — Abd-el-Rahman III. — Anasir-Ledin-Allah. — Rétablissement de l'ordre. — L'unité musulmane. — Pacification des Berbers. — Prise de Saragosse et de Tolède. — Rois de Léon. — Les comtes de Castille. — La légende de don Fernan. — Khalifes de Cordoue. — El-Moumenim. — La justice du khalife. — Le cimetière de la Rusafah. — La villa de la Fleur. — Délices et magnificence de Medina-Azarâh. — Sous les palmiers. — L'ange Azraël.



OHAMMED-ABOU-ABDALLAH, fils d'Abd-el-Rahman II, était le cinquième Ommyade proclamé à Cordoue. Zélé musulman, le nouvel émir voulut inaugurer son avénement par la guerre sainte. Les walis des frontières reçurent donc l'ordre de réunir leurs alferez (cavaliers) et de fondre, comme leurs pères, sur les pays chrétiens. Dans celui d'Afranc, l'algarade ou course armée fut bonne et glorieuse pour le croissant. Les noirs fils de Sara[1] franchirent ces Pyrénées dont ils avaient oublié la route et reparurent sous les murs de Narbonne. Pris au dépourvu, nos aïeux ne résistèrent pas; en l'absence d'un gouvernement assez fort pour les

1. Gens est tetra nimis Saræ de nomine dicta.
(Ermoldus Nigellus, *Carm.*

D'où *Sarraceni*, Sarrasins.

protéger, les populations, sans chefs et sans armes, ne pouvaient se défendre que par la fuite; aussi, les soldats du Prophète repassèrent les ports chargés de butin et poussant devant eux des troupeaux de captifs.

L'éclat de cette expédition, couronnée par la reprise de Barcelone, dont les musulmans rouvrirent les portes à leurs frères, fut assombri par l'échec éprouvé dans le Nord. Les montagnards, sous la conduite d'Ordonez I[er], successeur d'Alonso, battirent le wali de Saragosse, Mousa-ben-Zeyad-el-Gedahi, prirent d'assaut Albayda-la-Blanche et passèrent la garnison au fil de l'épée. L'orgueil musulman ne put dévorer cet affront; pour couvrir la défaite, les scheiks crièrent à la trahison et accusèrent Mousa, suspect d'ailleurs comme renégat aux croyants rigides, d'avoir vendu la forteresse. Mohammed, au lieu de juger selon la raison, eut le tort d'accueillir ces calomnies et de déposer Mousa et Lobia, son fils, qui était wali de Tolède.

Toute injustice porte de mauvais fruits. Les walis déposés ne rêvèrent plus que vengeance et, s'alliant aux chrétiens des frontières, ils se proclamèrent indépendants dans leurs provinces. Ils y étaient si aimés et si influents qu'à leur appel toute cette immense région qui s'étend de la sierra portugaise d'Estrella jusqu'au penchant navarrais des Pyrénées, offrant aux deux points opposés comme places d'appui, de refuge et d'armes, Tolède et Saragosse, se détacha du pouvoir central de Cordoue. C'était, avec le pays reconquis par les montagnards, plus de la moitié de l'Espagne qui menaçait d'échapper à l'émir.

Mohammed courut au péril comme au feu, suivi de toutes ses bannières andalouses. Les insurgés, bien que renforcés par un corps nombreux de chrétiens envoyés à leur secours contre l'ennemi commun par le roi de Galice, n'avaient pas osé l'attendre en rase campagne et s'étaient enfermés dans Tolède. En voyant paraître sous les murs un petit corps de cavalerie qu'il prit pour la tête de l'avant-garde, le wali de Tolède sortit imprudemment et se lança bride abattue à la poursuite des Andalous, qui l'entraînèrent dans une embuscade. L'émir avait caché ses troupes dans les bois qui entourent le vallon de Guadacelète; elles laissèrent entrer les Tolédans dans le vallon et, fondant sur eux de toutes parts,

en firent ensuite un grand carnage. Sur ce malheureux champ de bataille, inondé de sang et couvert de cadavres, on compta, disent les Arabes, huit mille chrétiens et sept mille musulmans.

Mohammed revint à Cordoue après cette victoire, laissant ses plus vaillants vizirs, Abd-el-Melik-ben-Abdallah et Aben-Abd-el-Aziz, sous les murailles de Tolède. Ils y étaient encore deux ans plus tard, l'assiégeant inutilement, lorsqu'en 854, profitant du départ d'Almondhir, le fils de Mohammed, qui venait de quitter le camp avec une partie de l'armée, pour se porter sur Talavera, le wali fit une seconde sortie, qui, cette fois, fut très-heureuse. Battant et dispersant les troupes du siége, il les poursuivit la lance aux reins jusqu'à Talavera. Là, Almondhir les arrêta et, pour prouver que leur effort s'était brisé contre les épées andalouses, il envoya les têtes de sept cents rebelles faits prisonniers, dans la poursuite, à son père, qui en orna les créneaux de Cordoue.

Ce coup de main n'eut pas d'autre résultat, et le pouvoir rival de Mousa en fut si peu ébranlé que, cinq ans après, il s'élevait encore dans toute sa force. La prospérité aveugla et perdit l'homme énergique qui l'avait fondé. Se croyant supérieur à l'émir, aussi peu avancé que le premier jour au bout de sept années de lutte, il se jeta sur les chrétiens ses alliés et, après avoir ravagé et pillé les villages de la Navarre, entra le fer et la torche à la main en Galice. C'était se mettre entre le marteau et l'enclume. Les montagnards, qui ne voulaient pas abattre le croissant à Cordoue pour le relever à Tolède, sortirent de leurs bois, attaquèrent l'armée de Mousa chargée de butin et la dispersèrent[1].

Le contre-coup de ce désastre fut la reddition de Tolède. Les populations des villes n'aiment pas la guerre, qui trouble toutes leurs habitudes et les ruine en ruinant le commerce, et celles des campagnes livrées au fer de l'ennemi, comme l'herbe à la faux, la maudissent quand elle éclate. Les bourgeois pacifiques et les pauvres laboureurs avaient le cœur bien gros de voir, tous les ans, détruire leurs maisons de campagne, arracher leurs vignobles et

1. *Le Moine de Silos*, *Chronicon*, num. 36. — Rodrigo Ximenez, *Historia Arabum*, cap. x. — Marca, *Marca Hispanica*, lib. III. — Sébastien de Salamanque, *Chronic.*, num. 25.

brûler leurs moissons, à cause de l'obstination de quelques mauvais musulmans, des chrétiens et des juifs. Les croyants zélés de la ville, encouragés en 859 par la défaite de Mousa, offrirent secrètement à Mohammed, qui s'était rendu en personne au camp, de le remettre en possession de Tolède et d'égorger même les chefs des séditieux, s'il voulait accorder la vie et le pardon aux autres. L'émir y consentit, sous la réserve qu'on lui livrerait la ville dans un délai déterminé, Or, quelques jours avant, les conjurés lui ouvrirent les portes, et le wali Lobia, demeuré l'ami d'Ordonez malgré la cruelle guerre qu'il venait de faire à son père, se retira dans la Galice et y vécut paisiblement.

Tolède pris, il restait à recouvrer Saragosse et les forteresses de l'Èbre, toujours au pouvoir de Mousa. Mohammed se mettait en marche, une mauvaise nouvelle l'arrêta : les Scandinaves étaient revenus. Abordant avec soixante navires sur les plages d'Andalousie, ces barbares fils de Magog, comme les nommaient les Arabes, couraient la côte et le plat pays et les désolaient plus cruellement que l'orage et les tempêtes. Ils disparurent devant les cavaliers de Mohammed et se replongèrent dans l'Océan, comme les monstres qui l'habitaient. Mais Raya, Cartama, Malaga, portaient les douloureuses traces de leur fureur. Toutes les atalayas ou tours de garde et la plupart des édifices des cités étaient détruits, et ce qui indigna tous les cœurs musulmans, c'est que ces païens avaient saccagé jusqu'à la mosquée de l'Ile-Verte (djezirah Allcadrah), monument deux fois saint pour les fils du Prophète, parce que, au temps de la conquête, les chefs de Thâreq s'étaient réunis à cette place pour tenir conseil.

A cette invasion, arrivée en 860, succéda la guerre périodique des frontières, qui dura quatre années à l'est et au nord. Refoulés enfin à grand'peine par la cavalerie d'Abd-el-Rahman, qui, dans sa course, était allée jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, les chrétiens d'El-Guf rentraient dans leurs montagnes, lorsqu'une insurrection nouvelle, et non moins dangereuse que celle de Mousa, éclata vers les Pyrénées. Un pauvre homme de Ronda, nommé Omar-Aben-Hafsun, ne pouvant vivre du travail de ses mains, abandonna la charrue et les champs et se fit voleur de grand chemin. Brave et actif, il eut bientôt recruté une troupe de *salteadors* dans le faubourg de Tor-

giela et ne tarda pas à se jouer des poursuites des khatchefs[1] et des menaces de la justice.

Du château d'Adharwera, qui fut son premier repaire, il passa en 864 dans la région sous-pyrénéenne, où les juifs lui livrèrent la forteresse de Boutah-el-Jehoud, la rose des circoncis. Retranché dans ses roches inaccessibles, il vit sa troupe grossir rapidement et, de chef de bande, devint en peu de temps chef de parti. Autour de lui s'étaient ralliés, avec un empressement qu'expliquent bien la haine du pouvoir central de Cordoue, la différence des religions et l'hostilité implacable des races rivales, les trois peuples qui couraient la frontière d'Afranc et les hautes vallées de l'Èbre, savoir : les chrétiens, les juifs et les Berbers.

Les chrétiens se confédérèrent avec Hafsun dans un but commun de défense ; les juifs, pour se venger des exactions et du mépris des musulmans ; les Berbers, parce que, sorti de leurs rangs, il représentait les rancunes séculaires des fils du Magreb, que les Syriens, après la conquête de l'Espagne, reléguèrent, en s'attribuant la part du lion, dans le pays le moins fertile. Ces trois éléments réunis constituèrent un parti formidable et qui trouva d'autant moins d'obstacles en se formant et s'étendant, que le wali de Saragosse, en pleine insurrection, ne pouvait que voir d'un œil satisfait surgir des auxiliaires. Loin d'étouffer le mouvement, Mousa le favorisa donc par son inaction et peut-être même par son appui ; car les alcaïdes de son gouvernement, tels que celui de Lerida et d'autres places importantes, ouvrirent leurs portes au chef des juifs et des Berbers.

Impétueux, dès lors, comme les torrents de la Biscaye, les hommes d'Hafsun se précipitèrent dans les vallées de l'Èbre, et achevèrent d'y détruire le pouvoir de l'émir. Celui-ci sentit bien qu'il n'avait pas de temps à perdre ; pour réduire les tribus d'origine africaine, il appela sur-le-champ aux armes toutes les tribus d'origine asiatique. Les bannières d'Andalousie, de Murcie et de Valence, prirent les devants sous le commandement de Zeïd-ben-Khasem, son petit-fils, qu'il se proposait de suivre lui-même avec celles de Tolède.

1. *Découvreurs :* chargés de la police des grands chemins et des campagnes.

Se voyant près d'être accablé par cette masse de troupes, Hafsun eut recours à la ruse : il écrivit à Mohammed, en protestant de sa fidélité et de son attachement à l'islam, et lui offrant, pour preuve de sa bonne foi, de marcher contre les chrétiens avec les forces qu'il enverrait. Donnant tête baissée dans le piége, l'émir envoya son petit-fils, qui rejoignit Hafsun, auprès d'Alcanitz, avec les gens de Murcie et de Valence, et dressa son camp auprès du sien. La nuit venue, pendant que les descendants des Syriens étaient endormis sous leurs tentes, ceux des Berbers les assaillirent traîtreusement, et les égorgèrent dans l'ombre avant qu'ils eussent pu songer à se mettre en défense.

A la nouvelle de cet odieux guet-apens, qui lui fut apportée par quelques fugitifs échappés à grand'peine, et en apprenant qu'ils avaient laissé son petit-fils parmi les morts, Mohammed se couvrit la tête de cendres, et jura par Allah d'en tirer une prompte et sanglante vengeance. Les vaillants de l'Andalousie, que l'oncle du jeune prince El-Mondhir guidait lui-même, poursuivirent, en effet, les assassins jusque dans leurs montagnes, en passèrent une partie au fil de l'épée, et emportèrent, par un chemin où le sang coula à torrents, la forte place de Routhab-el-Jehoud. Tandis que les siens tombaient comme les épis sous le glaive vengeur, qu'El-Mondhir envoyait à son père la tête d'Abd-el-Melek, le perfide alcaïde de Mérida, et que la terreur lui livrait les clefs de toutes les forteresses, Hafsun distribuait ses trésors aux siens, leur conseillait d'embrasser les pieds du vainqueur, et s'enfuyait en promettant de revenir bientôt sur les sommets inaccessibles des monts d'Arbe.

Le 26 mai de cette même année 866, et le dimanche de la Pentecôte, l'évêque d'Oviedo sacrait, dans l'église de Sainte-Marie, Alonso III, fils d'Ordoñez. Fruela, comte ou gouverneur de Galice, trouvant sans doute le jeune roi trop jeune, il n'avait que dix-huit ans, se fit élire à sa place par les nobles galiciens. Les nobles des Asturies feignirent d'approuver ce choix, et, quelques jours après, étranglèrent l'élu des magnats de Galice. Alonso, rappelé de l'Alava où il avait cherché un refuge, se mit donc à régner sans compétiteur, mais non sans ennemis. Le même souffle d'insubordination et de discorde qui troublait l'ordre chez les musulmans, agitait aussi les esprits dans les pays chrétiens. Pendant qu'El-Mondhir,

entre les courses accoutumées sur les frontières de Pampelune et de Galice, était forcé de monter vers Saragosse, pour arracher cette capitale de l'Èbre au vieux Mousa, et puis, de redescendre, en 870, à Tolède, dont les habitants avaient rappelé Lobia, leur ancien wali, le jeune roi d'Oviedo luttait incessamment pour leur imposer sa suzeraineté contre les jaons ou chefs basques, vainqueurs, à ce qu'assure la tradition, dans la plaine d'Arrigoriaga, ou des Pierres-Rouges. Il s'alliait, faute de mieux, aux Navarrais, en épousant Sumena, fille de Garcia, leur comte; réprimait, en faisant crever les yeux à ses trois frères, un complot de palais, et, après avoir repoussé glorieusement les Arabes, s'emparait de Braga, de Porto et de Lamego[1].

Tel était l'état des choses et la situation respective des chrétiens et des musulmans, lorsque le Berber Ben-Hafsun reparut sur la scène, en 877. Retenu sur les frontières du nord, El-Mondhir ne put s'opposer à ses progrès. Toutes ses forces lui étaient nécessaires en Galice, où il perdit, l'année suivante, la bataille de Zamora. Alonso était accouru, avec ses Asturiens, au secours de cette place. Musulmans et chrétiens se rencontrèrent au bord de l'Orbiego. Terrifiés par une éclipse de lune, les soldats de l'émir refusaient le combat. El-Mondhir eut le tort de ne pas tenir compte de cet effroi superstitieux, et vit tomber quinze mille hommes, qui se défendirent à peine, sous le glaive chrétien.

Il avait fallu trois années pour effacer cette impression funeste : un autre événement surnaturel vint alors troubler de nouveau le moral des croyants. Au printemps de 881, le 22[e] jour de la lune de schawal (mai), la terre trembla avec un bruit et des secousses si épouvantables, que les alcazars et les plus solides monuments s'écroulèrent. On vit les montagnes s'affaisser, les rochers se fendre, la terre s'ouvrir, engloutissant villages et collines, et la mer se retirer des côtes, et couvrir, en fuyant, les écueils et les îles. Les populations épouvantées abandonnaient les villes et se réfugiaient dans les champs, les oiseaux quittaient leurs nids, les bêtes fauves leurs tanières. Jamais les hommes n'avaient vu ni entendu rien de semblable[2].

1. *Chronique de Sampiro, évêque d'Astorga*, num. 1, p. 453.
2. Las gentes abandonaban los pueblos y huian á los campos, las aves salian de

Toutes ces choses frappèrent d'une telle terreur les musulmans fatalistes et surtout l'ignorante multitude, qu'El-Mondhir eut beau représenter à ses soldats, que la terre avait tremblé pour les chrétiens comme pour les croyants, pour les agneaux comme pour les bêtes féroces, il ne put les faire marcher contre la croix, et fut forcé de consentir à une trève de trois ans que les envoyés d'Alonso conclurent à Cordoue.

Sans inquiétude de ce côté, Mohammed résolut, en 882, de se porter de sa personne, et avec toutes ses forces, sur l'Èbre supérieur, où Ben-Hafsun, avec ses Berbers et les montagnards des Pyrénées, venait de battre les walis d'Huesca et de Saragosse. L'émir rejoignit l'armée de son fils avec toute sa cavalerie. El-Mondhir prit le commandement de l'avant-garde; Mohammed celui du corps de bataille; l'aile droite fut confiée à Abd-el-Ruf; l'aile gauche à Aben-Rustain, et la réserve à Ben-Saïd, fils de l'émir et wali de Sidonia. Trop faibles pour attendre cette nombreuse armée en plaine, les confédérés basques et berbers reculèrent vers les plateaux; mais les musulmans, si animés que les montagnes leur semblaient des plaines, les poursuivirent pied à pied.

Un matin, à l'aube, El-Mondhir découvrit leur camp dans le val d'Aybar; ils étaient si près qu'ils n'eurent pas le temps de fuir. Il fallut accepter le combat, qui fut des plus sanglants. Cernés par des forces supérieures et des ennemis implacables, les hommes d'Hafsun et de Garcia Enecho, chef des Basques, se défendirent tout le jour comme des lions. La nuit sauva ceux qui vivaient encore. Enecho resta couché sur les cadavres, qui jonchaient la plaine ruisselante de sang, et Hafsun, couvert de blessures, ne s'échappa que pour aller mourir, vaincu, mais libre, sur le pic du Midi.

En rentrant à Cordoue après avoir vu la défaite et la fuite du bandit de Ronda, Mohammed s'empressa de récompenser d'une manière digne de son grand cœur le chef auquel, après Dieu, il devait la victoire. Considérant que tous les musulmans regardaient avec raison El-Mondhir comme la colonne de l'État, il convoqua dans l'alcazar les walis, les wizirs, les caïds et les hadjebs de son conseil, et le proclama devant eux son successeur et maître de la

sus nidos... Nunca los hombres vieron ni oyeron cosa semejante. (Conde, traduction des *Chroniques arabes*, ch. LV.)

promesse. Les plus grands comme les plus petits événements, l'affaissement d'une montagne comme la chute d'une feuille de saule, tout provient de la volonté divine et de ce qui est écrit sur le tableau des éternels décrets [1]. Trois années écoulées à peine depuis la proclamation de son fils, Mohammed se promenait un jour dans les jardins de l'alcazar avec ses wizirs. Hescham-ben-Abd-el-Aziz-ben-Chalid, wali de Jaen et l'un de ses plus dévoués serviteurs, lui dit tout à coup en s'arrêtant et jetant les yeux autour de lui :

« Quelle heureuse condition que celle des rois! Pour eux seuls, en ce monde, douce et délicieuse est la vie. Jardins odorants, alcazars magnifiques, ils ont tout, avec les plaisirs, les récréations et les délices que peut désirer l'homme. Malheureusement, la mort tranche aussi avant l'heure la trame de leurs jours, et n'épargne pas plus le puissant prince que le pauvre et le laboureur.

— Ami, répondit Mohammed, le chemin de la vie des rois paraît plein de fleurs brillantes et suaves; mais, en réalité, s'il y a quelques roses, elles sont entourées d'épines bien aiguës. La mort est l'œuvre de Dieu et le principe de biens ineffables. Pourquoi la maudire, d'ailleurs? N'est-ce pas elle qui m'a fait ce que je suis, émir d'Espagne? »

Mohammed se retira sur ces paroles, pour aller prendre du repos, et s'endormit de l'éternel sommeil, qui ravit les délices du monde, termine les soucis, et sèche dans sa fleur la folle espérance des hommes [2].

Reconnu sans opposition le jour des funérailles, El-Mondhir renouvela la trève avec les chrétiens, qui exigèrent comme première condition les reliques d'Euloge et de sainte Leocritia, martyrisés en 859, et il marcha ensuite contre Caleb, fils d'Hafsun, aussi intrépide, aussi rusé, mais plus heureux que son père. Maître du pays de Saragosse à Tolède, car même l'indisciplinable famille de Mousa semble avoir reconnu sa suzeraineté, il se joua d'une manière éclatante, à l'avénement du nouvel émir, de la bonne foi d'Hescham, le wali de Jaen. Afin d'échapper au coup que préparait l'émir, résolu de l'accabler avec toutes ses forces, il demanda la

1. Iza-Ahmed-ben-Muhamed-el-Razi. (Mss arabes de l'Escurial.)
2. *Chroniques arabes*, traduction de Conde, ch. LVI.

paix au wali, et lui livra Tolède, comme gage de la franchise de ses intentions. Mais ce renard berber n'eut pas plus tôt appris qu'El-Mondhir venait de renvoyer ses bannières, qu'il revint sur ses pas avec une taïfa de cavaliers d'élite, et rentra dans Tolède, dont les habitants s'empressèrent de lui ouvrir les portes.

Hescham, mandé aussitôt à Cordoue, paya sa crédulité de sa tête. Un an après, El-Mondhir payait aussi de sa vie l'impétuosité de son caractère. Ayant fondu, à la tête de l'avant-garde, sans vouloir attendre ses troupes, sur l'armée de Caleb-Hafsun, retranchée au pied de la forteresse de Welde, il fut enveloppé avec les siens, et tomba au milieu d'une forêt de lances deux ans moins quinze jours après qu'il avait été proclamé. Son frère Abdallah reçut cette nouvelle vers la fin de la lune de safar (juillet 888), devant Tolède, qu'il assiégeait. Laissant le commandement au plus ancien des walis, il partit pour Cordoue avec la cavalerie de sa garde. Le meschouar, ou conseil souverain, était réuni à son arrivée. Il s'y rendit, et tous, se levant quand il parut, le proclamèrent maître de la promesse.

A l'avénement du nouveau prince, l'anarchie qui travaillait sourdement les esprits, ne se sentant plus contenue par la forte main d'El-Mondhir, éclata de toutes parts avec violence. Les imans récitaient encore la Khotba lorsqu'on vint annoncer à l'émir que son fils aîné Mohammed s'était révolté à Séville; un autre messager lui apportait, le même jour, la nouvelle du soulèvement du wali de Lisbonne, et, avant qu'il n'eût pris les mesures nécessaires pour étouffer ces deux mouvements, on lui aprit la rébellion du cadi de Mérida, qui venait de chasser le wali et de se nommer à sa place.

Surgissant de trois côtés à la fois, le péril pouvait ébranler un trône peu solide encore. Heureusement pour les Arabes, Abdallah n'était pas un homme ordinaire, et, dans la lutte qui s'ouvrait le premier jour de son règne et qui devait durer autant que sa vie, il allait montrer avec éclat qu'à l'énergie du capitaine il joignait la constance et la froide résolution de l'homme d'État. Courant lui-même à Mérida, suivi de la seule cavalerie de sa garde, il surprit le rebelle, qui vint se prosterner et mettre sa tête à ses pieds; il lui pardonna, et sa clémence fut aussi utile à Mérida que la sévérité de Ben-Saïd, son préfet de police à Cordoue, qui fit empaler, en

son absence, les chefs d'une conspiration ourdie par Caleb-Hafsun.

Ni cet exemple, toutefois, ni les têtes du wali de Lisbonne et de ses caïds, exposées à Cordoue, n'épouvantèrent la révolte. Vingt tribus s'étaient insurgées à Jaen et dans les Alpujarras ; elles attaquèrent le wali de Jaen vers la fin de 889, le battirent, lui tuèrent sept mille hommes et célébrèrent leur victoire dans ce chant rimé par Ben-Gudi, dont retentirent bientôt tous les vallons et les sierras d'Andalousie :

« Les nuages de poussière soulevés sous nos pas avaient glacé leurs âmes de crainte. Ils montaient si épais vers le ciel que le jour en fut obscurci. Au baisser de nos lances, timides, ils tournent le dos. Nos lances altérées les frappent et s'abreuvent de sang. Le sang qui en coule est une pluie qui abat la poussière. Ils fuient épouvantés, la terre manque à leur déroute. Pâles et sans haleine, ils tombent bientôt dans nos fers.

« Demande à Suar si, dans le feu de la mêlée, les épées indiennes tranchaient bien les têtes, malgré les beaux turbans, les bandelettes éclatantes et les ceintures dorées !

« Interroge les Beni-Alhamra : ils te diront comment, quand vint leur tour, ils se précipitèrent comme des montagnes roulant dans les vallées profondes !

« Là, Dieu acheva les traîtres qui avaient quitté nos bannières, et la meule des batailles les broya tous jusqu'au dernier.

« Ils nous combattaient sans franchise, par de vils stratagèmes ; mais nos cavaliers et nos piétons ont confondu leurs ruses !

« Les fils d'Adnan et de Cahtan attaquent, saisissent et étreignent ; les lions les guident et ils combattent pour la gloire et non pour le butin.

« Le plus vaillant des Caïs les conduit, et son épée, qui dégoutte de sang, plane et brille dans la mêlée, au-dessus de toutes les autres [1]. »

La joie de ce triomphe fut courte pour les vainqueurs de Jaen et d'Elbira. Commandés, après la mort de Suar, le plus vaillant des Caïs, par un des frères du poëte, ils eurent l'imprudence d'attendre la cavalerie de l'émir dans la plaine de Grenade, et mal leur en

1. Meruan-ben-Hhayan-ben-Chalf. (*Histoire de l'Espagne arabe.*)

prit. Renversés dès le premier choc, ils trouvèrent, à leur tour, l'espace trop petit pour fuir, et laissèrent sur le champ de bataille leur chef, auquel, pour se venger des vers insultants de son frère, le wali d'Abdallah fit brûler les yeux avec un fer rouge et trancher ensuite la tête.

La défaite de Mohammed, fils de l'émir, vaincu et pris avec El-Khasem, son oncle, wali de Sidonia, par Abd-el-Rahman-el-Modzafer, son propre frère, termina en 895 cette funeste guerre. Le premier mourut dans une tour de Séville, le 10 de schawal de la même année (3 décembre), de ses blessures, disent les uns, du poison versé par son frère, ont cru les autres ; le second y vécut longtemps impuni, mais oublié de tous. L'éclat de ces catastrophes aurait dû calmer les esprits ; il n'en fut rien. Vizirs, walis, princes du sang, se défiaient, s'attaquaient, s'égorgeaient jusque sur les grandes routes, et ce désordre moral ne se bornait pas aux États de l'émir : les partisans de Caleb-Hafsun en étaient atteints à un tel degré que Souleiman-ben-Gudi de Quinserine, l'auteur du chant de guerre de Jaen, provoqua Hafsun lui-même et lui fit vider les arçons d'un coup de lance, en le rencontrant un jour en plaine, parce qu'il n'avait pas répondu à son défi.

Le IX[e] siècle finissait ainsi dans le sang, lorsque deux cruelles calamités vinrent en faire la clôture. La guerre ayant empêché de cultiver les terres, une si affreuse famine désola l'Espagne *que les pauvres se mangeaient entre eux.* A ce fléau ne tarda pas à se joindre la peste, qui sévit, à son tour, avec tant de rage qu'on ne pouvait plus enterrer les morts et que les moribonds, pour trouver de la place dans les fosses, se traînaient eux-mêmes au cimetière [1].

Les mêmes divisions, dans un cercle plus resserré, agitaient, pendant ce temps, les chrétiens, de l'autre côté des montagnes. Après avoir lutté contre Eilo, comte de l'Alava, contre ses quatre frères, auxquels, ainsi que nous l'avons vu, il fit crever les yeux, et contre le noble Addamnin, qu'on écorcha vif par ses ordres, Alonso le Grand eut maille à partir avec les Basques, qui se détachèrent entièrement du royaume des Asturies, auxquels ils ne te-

1. Los pobres se comian unos á otros y los mismos hombres ya moribundos se iban á los cementarios... (Traduction espagnole des Mss arabes de l'Escurial, ch. LXIII.)

naient que par les liens de la confraternité religieuse. Tous les montagnards du revers espagnol des Pyrénées reconnurent pour roi Garcia, un rejeton de cette forte et vaillante souche de chefs qui avait donné les Arista et les Enecho. Celui-ci étant tombé, en 882, ainsi que sa femme Urraca, sous les lances arabes, dans le val d'Aybar, en 905, les hommes des Trois mains sanglantes[1] élurent, à Pampelune, don Sancho Abarca, son fils. En 907, dit la tradition nationale, à laquelle nous laissons la parole, parce que, rigoureusement d'accord avec l'histoire, elle peint en traits énergiques les rudes mœurs du temps, un vieux noble des montagnes vint à Pampelune, dans le palais du nouveau prince, et lui tint ce discours :

« Seigneur roi, don Sancho Abarca, maintenant que tu es en âge, écoute ce qu'on m'a donné mandat de te dire, et fais-y attention.

« Ceux qui reçoivent du ciel les plus grandes faveurs sont, par cela même, obligés à plus faire pour les autres.

« Les Maures, qui ont si cruellement massacré ton père, le surprirent dans une embuscade, comme il traversait le val d'Aybar.

« Les siens, qui l'abandonnèrent ce jour-là, en répondront au tribunal de Dieu. Quant à lui, comme il traversait le val d'Aybar, il fut tué d'un coup de lance.

« Ta mère, dona Urraca, dont Dieu ait pitié, te portait dans son sein, lorsqu'elle mourut de son grand mal. Tu montrais un bras à travers ses blessures, et je vis que tu voulais passer à la vie.

« Suivi d'un de mes vassaux, pour te sauver de ce désastre, je descendis de cheval, je tirai mon poignard et, m'agenouillant avec une pieuse cruauté (*con pietadosad crueltad*), j'élargis la blessure, afin de pouvoir te mettre au jour.

« Je te retirai, en effet, du flanc de la morte, couvert de sang, mais sain et sauf. Je recommandai le secret à tous, et nous montâmes à cheval.

« Aujourd'hui, il y a juste deux ans qu'en ce même lieu les fidalgos et les bons hommes s'assemblèrent pour élire un roi. Je

1. D'après la tradition, les trois provinces d'Alava, de Guipuscoa et de la Biscaye se groupaient alors autour d'un étendard surmonté de trois mains sanglantes, avec cette inscription : *Irruac leak* (les trois n'en font qu'une).

l'appris là où j'étais, m'occupant de t'élever et te faisant porter l'*abarca*, d'où te vient ton surnom [1].

« Je te plaçai au milieu des cortès et, ayant obtenu qu'ils suspendissent leur vote, je leur découvris ton aventure merveilleuse.

« Que ne peut la force de la vérité ! Ils te donnèrent le sceptre, et à moi le surnom de *ladron*, pour consacrer le souvenir de mon larcin.

« Or donc, mon fils, puisque tu n'as pas eu d'autres parents que nous, occupe-toi de notre bonheur et maintiens-nous en paix.

« Sois le protecteur des veuves, le père des orphelins, et garde-toi de mettre sur le peuple plus d'impôts qu'il n'en peut supporter [2]. »

Au moment où cette jeune royauté s'établissait à l'est, un terrible orage venait fondre sur les chrétiens, dans le nord de l'Espagne. Un chef célèbre, du sang des Ommyades, appelé Ahmed-ben-Mouwiah-ben-Alkithi, leva tout à coup l'étendard de la révolte, du côté de Tolède. Son parti, grossissant avec rapidité, absorba tous les autres, même celui d'Hafsun, et il se vit, en peu de temps, à la tête d'une armée de plus de soixante mille hommes.

La tête, alors, lui tourna et, ne mettant plus de bornes à son ambition, il rêva de détrôner à la fois Abdallah et Alonso, et commença par écrire à ce dernier que, s'il ne se faisait musulman et ne se déclarait son vassal, il allait envahir ses terres. Alonso le Grand répondit en appelant tous les chrétiens aux armes. Les deux nations se rencontrèrent auprès de Zamora. En visitant, quelques années auparavant, cette ville reconquise sur les Arabes, et qu'ils avaient nommée *la cité des turquoises*, le roi d'Oviédo avait, dit-on, rencontré une vache noire. C'était, dans les idées fatalistes du temps, la mort, qui foula aux pieds la multitude musulmane. Le combat, engagé avec furie de part et d'autre, dura quatre jours. Le quatrième, les soldats de race berbère lâchèrent pied : ceux de

1. Petite bottine en peau de bœuf non tannée, dont le poil est tourné en dehors. Les montagnards la portent encore.

2. Señor rey don Sancho Abarca
Agora que sois de edad
Oid lo que me mandaron
Que vos dizeste y notad...
(*Romancero Castellano.*)

l'Espagne orientale et de Tolède redoublèrent de vigueur; mais leur chef, Ahmed, étant tombé atteint d'un coup de flèche, la déroute fut générale. De cette bataille, livrée en 901, il échappa peu de croyants, et telle était la profondeur de la plaie faite à l'islamisme que les vrais enfants du Prophète gémirent hautement sur le massacre de ces frères rebelles.

Les plus zélés criaient partout qu'il fallait vite, pour les venger, prêcher la guerre sainte. Abdallah les laissa dire et profita sagement du désastre de Zamora, qui avait porté un coup mortel aux rebelles, pour renouveler la trêve avec les chrétiens. Maître, alors, de disposer de toutes ses forces, il contint dans ses anciennes limites la rébellion d'Hafsun, qui avançait toujours vers le sud et avait même touché Cordoue. Bien doux et beaux avaient été pour Alonso et pour l'émir les fruits de la victoire de Zamora; mais ils ne les savourèrent pas longtemps. Le roi des Asturies avait cinq fils, qui trouvaient trop longue sa vie, et trop long son règne. Excités par Chimène, leur mère, et Nunius Fernandez, comte de Castille, leur oncle, ils conspirèrent sa déchéance. Le roi, outré de douleur, jeta dans les fers Garcia, l'aîné et le plus coupable. Un soulèvement général le força de délivrer cet Absalon et de quitter, en 909, cette couronne qu'il portait si glorieusement depuis quarante-quatre ans. Il mourut l'an d'après, à Zamora, et vit, avant de fermer les yeux, le démembrement de la monarchie asturienne, partagée et tirée au sort, comme la robe du juste. Garcia eut le meilleur lot et s'établit dans la ville de Léon, qui devint ainsi la capitale du nouveau royaume. Ordoñez garda la Galice. Froïla et ses deux plus jeunes frères restèrent à Oviédo.

L'émir de Cordoue ne survécut que deux ans au roi chrétien : le 20 octobre 912, cinquième jour de la lune de rabieh, on l'enterra pompeusement, et les imans récitèrent la prière sainte pour Abd-el-Rahman, son successeur. Abd-el-Rahman était le fils de ce Mohammed, wali de Séville, dit *El-Mactoul*, l'assassiné, parce qu'on accusait son propre frère de lui avoir envoyé du poison. Bien que ce frère, appelé aussi Abd-el-Rahman-el-Modzafer, fût le plus grand homme de guerre de son siècle et que l'armée eût toujours suivi sa bannière, au lieu de revendiquer le pouvoir, dont il était plus près par l'hérédité, il jura le premier obéissance à son neveu, comme

s'il avait pressenti que, sous son émirat, l'astre des Ommyades, sortant de ces nuées qui le voilaient depuis longtemps, allait monter vers le zénith, plus brillant que jamais.

Le peuple, qui avait bon espoir de son règne, le surnomma Anasir-Ledin-Allah, défenseur de la foi de Dieu, et les scheiks lui donnèrent le titre d'émir El-Moumenim ou prince des fidèles, titre qui n'appartenait qu'aux khalifes. Abd-el-Rahman III le mérita par son courage et sa sagesse, et par son bon gouvernement il justifia toutes les espérances. Il s'agissait de rétablir d'abord l'ordre, si violemment troublé, et l'unité du pouvoir musulman, compromise par la rébellion de Hafsun et des walis, et d'arrêter en même temps l'invasion chrétienne. Pour accomplir cette triple tâche, le fils de l'Assassiné marcha, pendant quarante ans, le front dans la poussière, et les pieds dans le sang du combat. En 914, il défit les troupes d'Hafsun au pied des montagnes de Cuença ; en 915 et 918, il pacifia le midi de l'Espagne et chassa les rebelles de la sierra d'Elbira et de Somontan. En 927, il prit Tolède, le boulevard de la révolte ; la même année, intervenant dans la querelle des émirs du Magreb par Tanger et Ceuta, il renoua le lien de souveraineté qui avait jadis rattaché l'Afrique à l'Espagne. Enfin, dix ans plus tard, il luttait, avec cent mille hommes, auprès du Duéro, contre l'armée chrétienne, et rentrait, disent les Arabes, dans Zamora, mais sur un pont de cadavres moslems [1].

Au bout de ce temps, sa tâche était faite, l'ordre rétabli et la paix assurée. Quittant ce glaive tout sanglant, qui pesait à sa main, il prit le diadème des khalifes et s'assit sur un trône plus élevé que celui de ses prédécesseurs et dont l'éclat attira sur Cordoue les regards de l'Orient et de l'Occident. Que s'était-il passé, durant cette longue période, dans le pays chrétien? Garcia, le roi de Léon, était mort en 914, après une razzia heureuse dans l'émirat de Tolède. Ordoñez II, son frère, lui avait succédé, et, après avoir bataillé onze ans contre les bannières musulmanes, heureux à Mérida, Talavera, Saint-Estevan-de-Gormas, et malheureux seulement à la Junquera, il laissait le trône au troisième fils d'Alonso, Fruela II, qui ne le garda qu'un an deux mois et le légua, en 925, à son neveu, Alonso IV.

1. El-Mesaudi.

Celui-ci, de mœurs douces et paisibles, aima mieux la couronne de moine que la couronne de roi et céda, au bout de cinq ans, le pouvoir à Ramir II, son frère, homme de vigueur et d'action. Le nouveau chef recommença la lutte, en 930, battit les croyants à *Magerit* (Madrid), fort élevé pour arrêter les incursions chrétiennes, et à Osma, et fut battu auprès de Léon, par les vizirs d'Abd-el-Rahman. Après deux glorieuses revanches prises à Simancas et à Talavera, il quitta le trône et la vie et rendit le dernier soupir, le 5 janvier 950, dans l'habit de pénitent et entouré de prélats et d'abbés, pendant qu'on proclamait son fils, Ordoñez III. Le fait le plus saillant de ces règnes, après la lutte nationale contre les Arabes, est l'esprit remuant des nobles et des comtes, aussi indociles, aussi enclins à la sédition en deçà que les vizirs musulmans au delà des montagnes. Déjà, Ordoñez II avait fait tomber sous la hache de ses bourreaux les têtes des quatre comtes de Castille, qui bravaient son autorité. Ce coup de vigueur, loin de décourager Fernand Gonzalez, leur successeur, le jeta, au contraire, dans une telle irritation, qu'il fit face pendant six ans, les armes à la main, au roi Ordoñez III, et tenta même, en 950, de détrôner Sanche Ordoñez, son héritier. Écoutez la vieille légende : elle va vous peindre au naturel cette hostilité fière et rude de la noblesse et de la royauté.

« Castillans et Léonais sont en grandes divisions. Le comte Fernan Gonzalez et Sanche Ordoñez, le bon roi, ont échangé de mauvaises paroles. Ils s'appellent fils de bargâna (coureuse) et fils de traître. Ils mettent la main à l'épée et quittent les riches manteaux.

« Personne parmi ceux de la cour ne peut d'eux obtenir une trêve. Où les nobles avaient échoué, deux moines réussissent pourtant. De ces moines saints, l'un est oncle du roi, l'autre frère du comte.

« Ils établissent la trêve pour quinze jours, et décident que les deux adversaires se rencontreront vers les prés qu'on appelle de Carrion.

« Si le roi se lève de bon matin, le comte n'a guère dormi.

« Le comte partit de Burgos, et le roi de Léon. Auprès du gué de Carrion, ils se rejoignirent, et, au moment de passer la rivière, une

querelle s'éleva, ceux du roi disant qu'ils la passeraient, et ceux du comte disant que non.

« Le roi, qui était railleur (*risueño*), fit tourner sa mule, et le comte, avec fierté, lança son cheval, et avec l'eau et le sable éclaboussa le roi. Alors parla le bon roi d'un air courroucé :

« — Bon comte Fernan Gonzalez, vous êtes bien téméraire. Si ce n'était le respect de la trève, la tête que portent vos épaules eût volé sous le fil de mon épée. Je vous aurais tiré tant de sang que les eaux de cette rivière en auraient été rouges.

« Et le comte lui répondit comme un homme hardi qu'il était :

« — Ce que tu dis là, bon roi, ne me paraît pas très-sensé. Tu viens sur une grosse mule, moi sur un léger coursier. Tu portes un sayon de soie et moi une armure double. Ton cimeterre est doré, mais ma lance est bien aiguë. Tu tiens ton sceptre royal, moi un tranchant javelot. Tu as des gants parfumés, moi des gantelets d'acier. Tu portes un bonnet de fête, moi un casque bien fourbi. Tu amènes cent hommes montés sur des mules, moi trois cents bons cavaliers.

« Comme ils en étaient là, les moines viennent, et, se mettant entre eux :

« — Holà ! holà ! cavaliers. Holà ! holà ! fils de nobles. Comme vous observez mal la trève pour laquelle vous nous avez mandés !

« — Je l'observerai volontiers, dit alors le bon roi.

« — Moi, répondit le comte, debout dans le champ et la lance en main...

« Lorsque le roi vit cela, il ne voulut pas passer le gué ; il s'en retourne dans sa terre fort irrité, et va faisant de grandes menaces et jurant énergiquement qu'il tuera le comte et ravagera la Castille [1]. »

Les liens du sang ne pouvaient même retenir ces ambitions avides et effrénées. Sancho Ordoñez luttait contre Fernan, son beau-frère. Abd-el-Rahman, plus malheureux encore, vit à la même époque Abdallah, son propre fils, s'élever contre lui. Jaloux de la préférence accordée à son frère El-Hakem, que le khalife venait de

1. Castellanos y Leoneses
Tenen grandes divisiones.
(*Romances historicos.*)

choisir pour successeur, il se proposait, à l'aide de ses partisans et des wizirs qu'il avait gagnés dans la garde, de massacrer le futur maître de la promesse le jour de la quatrième pâque musulmane, dite *des victimes*. Un musulman fidèle ou faible révéla le complot. Arrêté sur-le-champ et conduit aux pieds de son père, qui lui demanda d'une voix irritée s'il regardait son règne comme un outrage, Abdallah ne répondit que par ses pleurs. Celui dont il conspirait la mort fut le premier à demander sa grâce; mais le khalife lui dit avec tristesse :

« Il te sied bien, El-Hakem, de prier et d'intercéder pour le coupable, et je céderais à tes vœux et au penchant impérieux de mon cœur, si j'étais un homme privé. Mais, comme souverain, je dois toujours avoir les yeux fixés sur la postérité et donner à mes peuples l'exemple de la justice. Je pleure amèrement mon fils et le pleurerai toute ma vie; mais ni tes prières ni mes larmes ne pourront le soustraire au châtiment que mérite son crime. »

On le mit à mort dans la nuit, et le lendemain ses frères en deuil et tous les scheiks de la cité accompagnèrent en silence son cercueil, qu'on ensevelit sous les cyprès du cimetière de la Rusafah [1].

Abd-el-Rahman eut douze années pour oublier ce jour funèbre. Il les passa délicieusement dans la villa de la Fleur, qu'il avait fait bâtir en 937, à cinq milles de Cordoue, en aval du Guadalquivir. Un magnifique alcazar et des jardins féeriques ornaient ce lieu de plaisance. Quatre mille trois cents colonnes de marbres divers ornaient le palais, œuvre aussi grandiose que de proportions élégantes. Des mosaïques composées de plaques de marbre de différentes couleurs formaient le pavé des salles et en revêtaient les murs. Les plafonds étaient sculptés, ornés d'arabesques d'un goût exquis, et l'or s'y mêlait partout à l'azur. Des gerbes d'une eau cristalline y jaillissaient à chaque pas dans des conques de marbre. Au milieu de la salle appelée du Khalife était une fontaine de jaspe surmontée d'un cygne en or massif fait à Constantinople. Au-dessus pendait la perle magnifique envoyée en présent à Abd-el-Rahman par l'empereur Léon VI.

Autour du palais s'étendait le Généralife, ou jardin de plaisir,

1. Omar-ben-Hafif, Mss de l'Escurial.

planté de lauriers, d'orangers, de palmiers, de myrtes, et baigné par des lacs et des ruisseaux coulant entre des buissons de jasmins et de roses. Une hauteur placée au milieu les dominait et était couronnée par le pavillon où se reposait le khalife au retour de la chasse. Sous ce pavillon, soutenu par des colonnes de marbre blanc à chapiteaux dorés, brillait une conque de porphyre avec un jet artificiel de vif argent, qui resplendissait de lueurs merveilleuses aux rayons du soleil ou de la lune.

Des bains aux élégants pilastres de marbre s'offraient çà et là sous les platanes, et des tentes de soie et d'or, sur lesquelles étaient peints, avec les couleurs les plus vives, des fruits, des fleurs, des animaux et des arbres, flottaient au vent au-dessus des berceaux verdoyants. L'art avait enfin réuni dans ce coin de terre appelé Zarah, du nom de la plus belle favorite du khalife, toutes les merveilles et tous les délices que la puissance et la richesse peuvent créer dans ce monde[1].

C'est là que le plus juste et le plus humain des souverains arabes passa ses dernières années, entouré de lettrés, de poëtes et de braves, car il aimait avec passion les armes et la littérature, et, au sortir des doux entretiens de ses amis, il allait écouter les contes de Mozna l'Ingénieuse, la piquante conversation d'Aïscha, fille d'Ahmed-ben-Cadim, la femme la plus belle et la plus instruite de son siècle; les vers de Safia ou les chansons et les propos joyeux de Noiratedia, son esclave. C'est au milieu de ces houris mortelles et dans les bosquets odorants du Généralife, que la main irrésistible de l'ange de la mort alla le saisir pour le transporter dans les demeures éternelles, dans la nuit du mercredi deuxième jour de la lune du rhamadan de l'an 350 de l'hégire, équivalant au 15 octobre 961. Il régnait depuis cinquante ans, et en avait soixante-douze. Loué soit, comme dit l'écrivain arabe, en mémoire de ce grand homme, celui dont l'empire sans fin sera toujours glorieux!

1. Dentro y puera del Alcazar estavan abreviadas las riquezas y delicias del mundo. (Traduction espagnole des *Chroniques arabes*, ch. LXX.)

CHAPITRE XIII

LES TROIS HADJEBS.

El-Hakem II. — Proclamation du khalife. — Le mausolée de la Rusafah. — L'épée de l'islam. — Les astrologues. — La guerre sainte. — Première dette du musulman. — Rois chrétiens. — Sancho le Gras. — Les médecins de Cordoue. — Traitement arabe. — Ordoñez le Mauvais. — Almonstansir-Billah. — Paix de 965. — Phénomène de la lune de redjeb. — Colère du Prophète. — Excès des Walimas. — Proscription des vignes. — Le vin et les alfakis. — La pomme empoisonnée. — Conseils d'El-Hakem. — Apogée de l'influence et du génie arabes. — Culte de l'esprit. — Mouvement intellectuel de Cordoue. — Lobna la Blanche. — Maryam la Savante. — Radhia la Douce. — Les quarante de Tolède. — Académies de 974. — Le cinquième jour de la lune de safar. — El-Mansour. — Une mauvaise mère. — Bataille de l'Ezla. — Le casque d'or. — Sobeiha la Sultane et Elvira la Religieuse. — La peau tigrée. — Mushafa. — Fernan Gonzalez, le vaillant comte. — Le cerf Garcia. — Ramiro III et Bermudo II. — Le drap écarlate. — Combat de Calatañazor. — Le linceul du Victorieux. — La poussière sainte. — Abd-el-Melek. — L'hadjeb de 1008. — Mérwans et Ahmérides. — Faveur populaire. — Le 18 de la lune de gioumada.



Le lendemain de la mort de son père, arrivée le 2 de la lune du rhamadan, El-Hakem fut proclamé dans la villa de la Fleur. Le long règne du khalife, selon l'expression d'un écrivain arabe, avait submergé les années florissantes de sa jeunesse, et il avait quarante-huit ans en arrivant au pouvoir suprême. Mais, quoique tardive, l'acclamation n'en fut pas moins brillante. Elle eut lieu dans la villa même, avec toute la splendeur et la pompe de l'Orient. El-Hakem s'assit sur son trône, placé au milieu de la grande salle de l'alcazar. Des deux côtés se tenaient rangés en demi-cercle ses frères et ses parents. Les capitaines des gardes andalouse et berbère, le premier hadjeb, ou ministre, et les wizirs étaient sur le devant. Autour de la salle se déployaient sur deux rangs les gardes slaves, tenant l'épée nue d'une main, et de l'autre leurs grands boucliers. Derrière ceux-ci, les esclaves noirs vêtus de blanc, et la hache d'armes à l'épaule, formaient deux autres files. Enfin la cour extérieure était occupée par les gardes andalous et berbers, aux

costumes magnifiques et aux riches armures, et par les esclaves, appuyés sur leurs épées étincelantes[1].

Ses frères, les walis et les scheiks lui jurèrent obéissance sans réserve et sans condition, et l'acclamation unanime des gardes confirma ce serment. A l'installation du vivant succéda la pompe funèbre du khalife mort. Des pavillons de marbre et des berceaux de jasmins où il avait passé de si heureux jours, on le porta dans l'un des plus somptueux sépulcres de la Rusafah. Toute la noblesse de Cordoue se pressait derrière son cercueil, et la foule innombrable qui le suivait de loin faisait le plus bel éloge de ses vertus et de son règne, en criant, à travers les gémissements et les sanglots : « Nous avons perdu notre père ! L'epée de l'islam est brisée ! Il est tombé, l'appui des faibles et des pauvres; il est rompu, le frein des forts et des superbes[2] ! »

Tel n'était pas l'avis des astrologues et des poëtes. Dans leurs prédictions et leurs vers, ils se hâtèrent, au contraire, d'annoncer la continuation des triomphes et des prospérités du règne précédent. Les événements leur donnèrent raison. El-Hakem, homme intelligent, mettait les travaux de l'esprit et la culture des lettres bien au-dessus de l'œuvre brutale des armes et du champ de bataille. Dès sa plus tendre jeunesse, il n'avait eu d'autre passion que de s'instruire et d'autre plaisir que de se former une bibliothèque nombreuse et bien choisie. L'Afrique, l'Égypte, la Syrie et la Perse avaient été mises à contribution pour enrichir sa collection de livres rares du palais Meruan. L'intérêt du pouvoir l'emporta cependant du côté opposé à ses goûts, et, comme tout émir ou khalife nouveau avait besoin, pour être respecté, de montrer au peuple sa bannière teinte du sang de l'ennemi, il fit prêcher la guerre sainte. Plus juste et plus humain toutefois que ses prédécesseurs, il en corrigea la barbarie, avant qu'elle n'éclatât, par cette déclaration solennelle :

« L'obligation de marcher à la guerre sainte et de défendre les frontières contre les ennemis infidèles de sa loi, est la première dette du vrai musulman. On somme les ennemis d'embrasser l'is-

1. Conde, ch. LXXXVIII. — Murphy, p. 105. — Casiri, II, p. 37.
2. Traduction espagnole des Mss arabes de l'Escurial, ch. LXXXVIII, p. 2.

lam, à moins qu'ils n'aient, comme aujourd'hui, commencé les hostilités. S'ils refusent, on leur impose le tribut que payent les chrétiens sur les terres des croyants.

« Si l'ennemi dans le combat n'est pas deux fois plus fort que les moslems, celui des nôtres qui s'enfuit est vil et pèche contre la loi et l'honneur des mahométans. En entrant sur la terre chrétienne, ne frappez ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards sans défense, retirés dans la solitude, à moins qu'ils n'aient fait acte d'hostilité.

« Qu'on ne tue ni qu'on n'emmène en esclavage ceux à qui on a promis sûreté. Tout pacte et toute promesse doivent être d'airain.

« La sauvegarde accordée par un chef sera maintenue par tous.

« Le butin, à part le cinquième, qui revient de droit au khalife, sera partagé sur le champ de bataille. Le cavalier aura deux parts, le fantassin une. Quant aux vivres, ils sont à tous; que chacun prenne le nécessaire.

« Le musulman qui reconnaîtra dans le butin un objet lui ayant appartenu jurera devant le cadi de l'armée que cet objet est sien, et on le lui rendra, s'il a réclamé avant le partage. Si le partage est terminé, on lui donnera l'équivalent.

« Ceux qui servent dans l'armée sans porter les armes, ou qui suivent une autre loi, sont récompensés comme les chefs le jugent à propos.

« Il en est de même pour ceux qui font une action d'éclat ou rendent des services sur le champ de bataille avant ou après le combat.

« Nul ne viendra sous les bannières pour l'algihed ou la défense des frontières, quels que soient sa bravoure et son âge, s'il n'en a reçu la permission de son père et de sa mère, sauf le cas de nécessité subite où le premier devoir est de répondre à l'appel des walis[1]. »

Les chefs publièrent cet ordre du jour dans leurs districts, et les bannières, au grand complet, se réunirent pour l'expédition projetée à Tolède, C'était en Castille qu'il s'agissait d'entrer cette fois. Les trois autres pays chrétiens, la Catalogne, la Navarre et le royaume de Léon, étaient en paix avec le croissant. Sancho le Grand, fils de Garcia le Trembleur, héritier de Sancho Abarca, qui

1. Aben-Hhayan, *Histoire des Ommyades*.

était mort en 960, après avoir régné quarante-cinq ans, occupait le trône à Pampelune. Borrel, douzième comte catalan, recueillant le fruit des combats de Sunifred et de Wifred le Velu, margraves célèbres en deçà et au delà des monts, se maintenait indépendant à l'ombre bien lointaine et bien affaiblie de la suzeraineté des rois de Paris dans la marche hispano-française, et Sancho Ier, successeur d'Ordoñez, régnait enfin sans trouble à Léon. L'état de paix pour ce dernier datait de la veille. Du vivant d'Ordoñez, son frère, il s'était révolté pour lui arracher la couronne. Fernan Gonzalez, son vassal, le brave comte de Castille, qui l'avait aidé de toutes ses forces en cette occasion, se révolta à son tour contre lui quand il fut roi, pour mettre son gendre à sa place. Assailli par les Castillans et trahi par les siens, Sancho n'eut que le temps de chercher un refuge à Pampelune. Un an après, avec Tuda, sa grand'mère, et Garcia, roi de Navarre, son oncle, il se rendait à Cordoue dans le double but d'y redemander la santé aux médecins arabes et son trône au khalife.

Les médecins, qui employaient surtout des herbes dans leur traitement, délivrèrent, en effet, Sancho d'un embonpoint excessif, qui l'avait fait surnommer le Gras. Abd-el-Rahman, cédant aux prières de Tuda et du roi de Navarre, lui donna une armée, avec laquelle, mettant en fuite son rival Ordoñez le Mauvais, il reconquit sa terre et battit le comte de Castille. Il n'y avait que deux ans que cet événement s'était accompli, lorsque El-Hakem rassembla ses bannières; il ne pouvait donc attaquer le roi rétabli par son père, et l'orage de la guerre sainte alla fondre sur la Castille.

Il y eut, disent les Arabes, un rude choc sous les murs de San-Esteban; puis le khalife entra par la brèche dans la place, en foulant des monceaux de morts. Simancas, Cauca, Oschama et Clunia eurent le même sort. Après avoir ruiné ces villes, il vint se heurter comme un taureau furieux contre les remparts de Zamora, et les abattit. La garnison échappa au carnage; mais, tandis qu'elle fuyait vers les sierras de Valladolid, El-Hakem, triomphant, regagnait Cordoue avec des milliers de captifs et une longue file de chars pleins de butin, et le peuple, dans ses acclamations enthousiastes, le surnommait *Almonstansir-Billah* (celui qui a mis sa confiance en Dieu).

La paix suivit cette expédition. Les nobles castillans vinrent la solliciter sous les auspices des nobles galiciens, et ils l'obtinrent. Elle fut signée sous les palmiers de la villa Azahra, en 965. Le khalife renvoya les députés, charmés de la courtoisie de son accueil et éblouis de la magnificence de son alcazar et de la beauté merveilleuse de ses jardins. A leur départ, il les fit accompagner par un wizir de son diwan, qui devait remettre au roi Sancho, avec une lettre de sa main, deux chevaux richement harnachés, deux fines lames de Cordoue et de Tolède, et deux faucons de haut vol de la meilleure race.

A l'année suivante se rapporte un événement attesté par tous les chroniqueurs du xe et du xie siècle, tant il avait frappé vivement les esprits. Le samedi des calendes de juillet, selon les chrétiens, à neuf heures du soir, dans la nuit du vingt-huitième jour de la lune de redjeb (19 juillet), selon les Arabes, un volcan sous-marin vomit tout à coup des torrents de flammes qui incendièrent des vaisseaux et brûlèrent sur la côte des maisons, des troupeaux et des hommes[1]. Il y eut le même mois une éclipse de soleil et une éclipse de lune. Troublés par tous ces phénomènes, les musulmans zélés les attribuèrent à la colère du Prophète. Ils se rappelèrent ce verset du Koran : « Le vin et toutes les liqueurs enivrantes sont interdites au fidèle. » Et comme les gens de l'Irâk (Perse) et autres étrangers établis en Espagne y avaient apporté et propagé peu à peu l'usage du vin, comme les alfakis en buvaient eux-mêmes et en laissaient boire dans les walimas et fêtes nuptiales, ils les accusèrent hautement de toutes ces calamités.

El-Hakem, qui était religieux et sévère observateur des préceptes de l'Alkoran, réunit les imans et les docteurs de la loi (alfakis), et leur demanda sur quoi se fondait l'abus dont se plaignaient les vrais croyants. Les docteurs répondirent que, depuis l'émir Mohammed, l'usage de cette boisson s'était répandu en Espagne, parce que les musulmans, ayant à combattre sans cesse contre les chrétiens, le vin donnait de la force et du cœur aux soldats.

Cette raison parut si peu concluante au khalife qu'il ordonna d'arracher les vignes dans toute l'Espagne musulmane, et de ne

1. *Cronicon de la kalenda antigua de la cathedral de Burgos. — Annales compostellanos de la Bibliothèque de Saint-Martin de Madrid, id.*

laisser que le tiers des ceps, pour approvisionner les marchés de raisins dans la saison, faire sécher le fruit ou en composer des sirops[1].

Pendant qu'on arrachait les vignes de l'Andalousie, un comte de Galice tuait le bon roi Sancho, en lui faisant manger dans un festin une pomme empoisonnée, et l'Almagreb, ou Mauritanie, se soulevait contre les Ommyades. L'étoile de ceux-ci brillait toujours : les Africains furent vaincus, et le premier jour de l'hégire 364 (975), Hassan, l'ex-émir des rebelles, après avoir baisé humblement les pieds du khalife, entrait prisonnier à Cordoue. El-Hakem traita le vaincu avec une générosité si magnifique et si grande, qu'il lui donnait, pour les sept cents Édrisites de son escorte, la solde de sept mille gardes; mais ils se brouillèrent pour un morceau d'ambre que l'ex-émir ne voulut pas céder à son rival, et, indigné de ce refus, El-Hakem chassa tous ces ingrats, et les exila en Orient[2].

La paix rétablie en Afrique ne fut plus troublée du vivant du khalife de ce côté du détroit. Trop éclairé pour aimer les batailles, El-Hakem disait à son fils encore enfant que, pour plaire à la belle Sobeiha, sa mère, il avait proclamé son successeur avec le cérémonial ordinaire : « Ne fais jamais la guerre sans nécessité. Maintiens la paix pour ton bonheur et celui de tes peuples, et ne tire l'épée que si on t'attaque injustement. Quel plaisir peut-on trouver à envahir et à ruiner les pauvres populations, et à porter le ravage et la mort aux confins de la terre? Fais vivre ton peuple à l'ombre de la paix et de la justice, et garde-toi des funestes éblouissements de l'orgueil. Que ton équité soit comme un lac toujours calme et pur; impose la modération à tes yeux, mets un frein à tes désirs, confie-toi en Dieu, et tu arriveras sans crainte au terme de tes forces[3]. »

Par la pratique du système qu'il recommandait à son successeur, El-Hakem éleva l'Espagne musulmane à un degré de prospérité inouï. Les lances et les épées se transformèrent sous son règne en bêches et en charrues; l'esprit inquiet et violent de ce peuple

1. Casiri, II, p. 202.
2. Dombay, *Ebul Hassan's Geschichte der mauritanischen Könige*.
3. Conde, ch. LXXXIV.

né sous la tente s'adoucit, et ces guerriers farouches devinrent peu à peu d'adroits laboureurs et des bergers paisibles. Les plus illustres Meruans ou Ommyades par le sang se plaisaient à cultiver leurs jardins, à l'exemple du maître. Les caïds et les alfakis passaient aux champs le printemps et l'automne, et le peuple, toujours prêt à imiter ceux qui sont au-dessus de lui, s'adonnait avec ardeur aux travaux agricoles ou reprenait dans les paramos et les solitudes de la Péninsule la vie errante et pastorale de ses pères.

De cette époque mémorable pour la nation espagnole datent les canaux d'irrigation construits à Grenade, Murcie, Valence et dans l'Aragon. Jamais cette terre féconde n'avait été cultivée avec autant de soin, ni administrée d'une main aussi sage et aussi paternelle. Jamais non plus sa richesse et sa puissance ne s'étaient déployées avec plus de splendeur. On comptait alors dans le khalifat d'El-Hakem, de l'Èbre au Tage et des Pyrénées à Cadix, six grandes capitales, où résidaient les walis principaux, huit cents villes de second ordre, et trois cents moins importantes, mais habitées par une population active et industrieuse. Quant aux fermes, aux maisons de campagne et aux châteaux, Conde les appelle avec raison innombrables, puisque, dans les seules plaines qu'arrose le Guadalquivir, on en trouve douze mille.

Les Orientaux assurent qu'il y avait à Cordoue deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices, huit cents écoles publiques et neuf cents bains publics. Les revenus de l'État formaient chaque année la somme énorme de 12 millions de mitcals d'or, sans compter le produit du zekat, qui se payait en nature. Les mines d'or, d'argent et d'autres métaux étaient exploitées pour le compte du khalife. Parmi les plus riches, on cite celles de Jaen, de Bulche et d'Aroche, et celles des montagnes baignées par le Tage à l'ouest. Il y en avait aussi de diamant rouge (rubis) aux environs de Béja et de Malaga; enfin on pêchait le corail sur les côtes d'Andalousie, et les perles sur celles de Tarragone.

El-Hakem avait mis sa gloire dans la prospérité de son peuple, et son bonheur dans la culture des arts et de l'esprit. Ce double but, il l'atteignit avec la supériorité que donnent aux hommes noblement doués l'amour du bien, la droiture du cœur et la force de l'intelligence. La prospérité de son règne ne fut pas seulement ma-

térielle, mais en même temps et surtout morale, idéale, élevée. Il comprit que la tâche est plus belle de favoriser l'essor de l'esprit humain que d'assouvir les appétits ou les passions de la matière, et que les monuments les plus grands et les plus durables ne sont pas ceux qu'on fait avec des moellons, mais avec des idées. Cordoue, par son initiative, devint le centre lumineux de l'Europe et du monde. Il y attirait les savants, les écrivains et les poëtes des pays les plus éloignés, et payait la science, le talent et le génie en monnaie digne de ces trois dons divins.

Ainsi, de fortes sommes d'argent et des présents superbes récompensèrent les travaux d'Abul-Faradschi, historien des Ommyades; au célèbre Ahmed-ben-Saïd, qui écrivait une histoire d'Espagne, El-Hakem donna, comme au poëte Abou-Amar, un château dans le voisinage de la villa de la Fleur, et, proportionnant la récompense au mérite particulier de l'œuvre et de l'auteur, il appela au conseil du meschouar Ahmed-ben-Haschem-Mocin, cadi de la mosquée de Cordoue, qui avait composé un livre sur la manière de bien gouverner. Auteur et poëte lui-même, le khalife avait une cour d'artistes, de savants et d'écrivains d'élite, où les femmes disputaient glorieusement les palmes de la poésie et de l'érudition. Ni les rossignols de Cordoue, Ahmed et son frère Abdallah, ni le wizir du trésor Abd-el-Melek-ben-Gahwar, auteur des poëmes du *Printemps* et de *la Rose,* n'égalèrent, par la richesse de l'imagination, la vivacité et l'éclat du style, la belle Lobna, une des favorites du khalife. Aïscha, fille de Mohammed-ben-Cadim, partageait la gloire et la renommée de Lobna; la fille de Ben-Noséir était aussi bonne musicienne que bon poëte; Maryam tenait une école d'où sortirent plusieurs femmes dont le nom est inscrit au livre d'or de la poésie et des sciences, et Radhia, deux fois chère au cœur d'El-Hakem, qui l'appelait son heureuse étoile, faisait l'admiration de son siècle par l'élégance de ses vers et le charme de ses récits historiques [1].

Comme la lumière du jour, qui, des hauts lieux qu'elle éclaire d'abord, rayonne bientôt sur toute la campagne, le goût des plaisirs

1. Albomaidi. — Ebn-Alabar. — Murphy, p. 233. — Middeldorpflii, *Commentarium de Institutis litterariis in Hispaniá quæ Arabes auctores habuerunt.*

de l'intelligence ne tarda pas à se répandre de Cordoue dans les capitales et les autres villes de l'islam. Là, outre les écoles, il y avait des assemblées particulières où se continuait avec ardeur le mouvement intellectuel de Cordoue. Singulières éphémérides de l'histoire de l'esprit humain! l'Académie que le cardinal de Richelieu devait fonder six cents ans plus tard à Paris, existait sur les mêmes bases à Tolède en 974.

On raconte que l'opulent et docte alfaki Ahmed-ben-Saïd-Ibn-Khautir avait coutume de réunir dans sa maison, pendant les trois mois de novembre, décembre et janvier, quarante de ses amis, savants ou poëtes de Tolède et des environs. La salle des séances avait un parquet couvert de tapis en laine et soie. Tout le long des murs, drapés de tentures à rosaces et à personnages, étaient rangés des coussins (*almohadones*) magnifiques. Au milieu de la salle s'élevait, à hauteur d'homme, un brasero plein de charbon. Chacun se plaçait où il voulait. La séance était ouverte par la lecture d'une *hisbé* (section du Koran) ou par quelques vers qui faisaient l'objet de la conférence. Le sujet épuisé, les esclaves répandaient des parfums, brûlaient des aromates et versaient l'eau de rose pour les ablutions. Ensuite on servait le repas, composé de viandes de chevreau et d'agneau, de plusieurs autres mets apprêtés à l'huile, de lait frais et caillé, et de toutes sortes de fruits doux et de dattes. Les jours les plus courts de l'année se passaient ainsi à table, et les conférences des quarante ne finissaient que le dernier janvier[1].

Telle était l'Espagne musulmane sous le khalifat d'El-Hakem. Il faudrait des volumes pour louer les vertus et les bienfaits de ce grand prince, et pour peindre l'état prospère et pacifique du pays. Son règne, malheureusement, passa comme un songe agréable, et le cinquième jour de la lune de safar (2 octobre 976), son cercueil, escorté par une foule immense, sortait de la ville fleurie.

En remontant tout en pleurs du tombeau où il avait fait la prière funèbre sur le corps de son père, Hescham fut proclamé solennellement khalife, surnommé par les imans El-Mouwiad-Billah (le protégé de Dieu), et ramené sous les berceaux fleuris de Medina-Azarah, qui allait être sa prison perpétuelle.

1. Ebn-Alabar in Casiri, p. 202. — Conde, ch. LXXXIII.

Il n'avait, en effet, que dix ans, et le pouvoir, que ne pouvaient porter ses mains débiles, venait d'échoir à Sobeiha, sa mère, la belle et artificieuse sultane. Celle-ci avait distingué depuis longtemps et pris pour secrétaire intime un homme jeune et beau, appelé Mohammed-ben-Ali-Amet-el-Moaferi. Dès qu'on eut descendu son époux dans le mausolée de la Rusafah, elle institua son secrétaire tuteur de l'enfant couronné et le nomma hadjeb ou premier ministre d'État de la guerre. Cette déclaration publique, dans laquelle l'adultère, foulant toute pudeur aux pieds, se dévoilait avec audace pour sacrifier le fils à l'amant, fut l'arrêt de mort politique d'Hescham. Parqué entre des femmes et des eunuques, dans les délicieux jardins de la Fleur, il ne devait plus en sortir, ni grandir, et l'œil des chefs du peuple, en cherchant ce fantôme de khalife, allait toujours rencontrer devant lui, réfléchissant tout l'éclat de la puissance souveraine, le favori de la mauvaise mère[1].

Un tel homme ne pouvait suivre les traces d'El-Hakem. Comme tous les ambitieux vulgaires, qui croient sacrer l'usurpation sur le champ de bataille, il réveilla les instincts violents de ces anciens fils du désert, nés au bruit des armes, et les précipita de nouveau contre les chrétiens. Le trône des Asturies était aussi occupé par un enfant, Ramiro III, et derrière cet enfant, comme mère et tutrice, se tenait une femme. Seulement, entre la belle aurore de Cordoue, Sobeiha, et Dona Elvira, la régente de Léon, éclatant était le contraste. L'une, élevée dans la licence et le luxe du sérail, représentait, avec son élégante immoralité, et ses passions ardentes, le sensualisme d'Orient; l'autre, chaste, religieuse, sortie du monastère pour diriger les premiers pas de son neveu, était, au contraire, avec son voile et ses vêtements noirs, l'incarnation austère de l'ascétisme chrétien.

Mais l'influence et le bras d'une femme étaient bien faibles pour résister à la bravoure impétueuse du chef de l'islamisme. L'hadjeb s'élança sur la terre chrétienne comme un lion altéré de carnage et de sang. De 978 à 985, il battit tour à tour Asturiens, Castillans, Catalans, prit Astorga, Simancas, Léon, et même Barcelone. Partout, les chrétiens reculaient accablés par le nombre, mais non

1. Abou-Abdallah, p. 201. — Alhomaidi, *Abou-Becker*, p. 37.

pas sans avoir longtemps et héroïquement lutté. L'hadjeb, que les musulmans, en le voyant rentrer à Cordoue avec neuf mille prisonniers, attachés par groupes de cinquante, avaient surnommé, dans leur enthousiasme, El-Mansour (le vainqueur illustre), l'éprouva, en 982. Sur les bords de l'Ezla, à l'ombre des peupliers qui ombrageaient les eaux vertes, se reposaient les fils de Mahomet. Une poignée de chrétiens, qui les suivaient de montagne en montagne, fondirent tout à coup sur eux, et, en un clin d'œil, on ne vit plus que fuyards dans le camp. Ne pouvant les retenir, malgré ses prières et ses cris, El-Mansour, dans un mouvement de désespoir, jette son épée et son casque d'or. En voyant cette tête nue et chauve, les musulmans eurent honte de leur panique, ils s'arrêtèrent, et, se serrant autour de leur chef, firent enfin face au péril[1].

Une autre fois, il était en Castille, ses tentes blanchissaient au pied du camp de l'ennemi. Mécontent d'avoir perdu quelques journées en vaines escarmouches, il appela l'un de ses chefs les plus vaillants, Mushafa, et lui dit:

« Combien crois-tu que nous ayons de braves cavaliers dans nos rangs?

— Tu le sais aussi bien que moi, répondit Mushafa.

— Penses-tu qu'il y en ait mille? reprit El-Mansour.

— Non! pas autant!

— Cinq cents, peut-être?

— Pas autant!

— Il y en a bien, au moins, cent ou cinquante?

— Je n'ai, lui dit alors Mushafa, une entière confiance que dans trois. »

Pendant qu'El-Mansour s'émerveillait de cette réponse, voici qu'il descend du camp des chrétiens un cavalier bien armé, monté sur un beau cheval. Il s'avance vers les musulmans et leur crie:

« Y a-t-il quelqu'un qui veuille se mesurer avec moi? »

Un cavalier arabe sort aussitôt des rangs, Le chrétien l'attaque, le tue, et, s'approchant, crie de nouveau: « Y en a-t-il un autre qui veuille venir contre moi? »

Un second moslem se présente. Ils combattent, mais, en moins

1. Abou-Abdallah-ben-Alkhatib. — Masdéu, *Historia civil de la España araba*, t. XII, p. 265.

d'une heure, il fut vaincu et mort, malgré sa force et son courage. Les chrétiens applaudissaient avec de grands cris et de vives acclamations, et l'on voyait les musulmans frémir de douleur et de rage. Le vainqueur, s'avançant encore, répéta son cri pour la troisième fois; et, comme nul ne répondait, il dit d'une voix railleuse :

« Si personne n'ose sortir du camp, qu'il en vienne deux ou trois ensemble ! »

A ces paroles, un intrépide musulman accourut au galop ; mais, après quelques voltes, le chrétien lui fit vider les arçons d'un coup de lance. Les cris de triomphe et les acclamations des chrétiens redoublèrent à cette vue. Le Castillan retourna à son camp, changea de cheval, et reparut monté sur un autre alféran aussi beau que le premier et couvert d'une peau de bête féroce dont les ongles dorés pendaient sur le poitrail. El-Mansour défendit de répondre à son défi, et, s'adressant à Mushafa :

« As-tu vu ce qu'a fait ce chrétien toute la journée?

— Je l'ai vu de mes yeux, dit Mushafa, il n'y a point ici de magie; mais, par Allah! bien qu'infidèle, c'est un brave cavalier et qui a intimidé nos hommes.

— Dis qu'il les a déshonorés, répliqua El-Mansour. »

Sur ces paroles, le Castillan arrive au trot du vigoureux coursier et renouvelle son défi.

« Mushafa, dit alors El-Mansour, tu ne me trompais pas tantôt : c'est à peine, en effet, si j'ai trois braves dans mon armée. Va le combattre. Si tu crains, mon fils ira ou, sinon, j'irai moi-même, car je ne puis souffrir cet affront.

— Tu verras bientôt, dit Mushafa, sa tête et cette peau riche et hérissée à tes pieds.

— Je l'espère, ami, et te la cède dès ce moment, pour qu'elle pare ton cheval aux jours de bataille. »

Mushafa alla donc contre le chrétien, qui lui dit, avant de combattre :

« Quelle est ta naissance, moslem? Es-tu noble?

— Hadsa-Djinsi-Hadsa-Nabi ! voici ma noblesse. Et voici ma lignée, répondit Mushafa en brandissant sa lance ! »

Les deux cavaliers combattirent avec beaucoup d'adresse et de valeur, se portant de rudes coups et faisant bien tourner leurs che-

vaux, avançant et reculant très-à propos, avec une admirable dextérité. A la fin, Mushafa, qui était plus frais et, en même temps, plus leste et plus jeune, et qui maniait mieux son cheval, l'atteignit au flanc d'un violent coup de lance et le renversa mort et sanglant. Il ne touchait pas la terre que Mushafa, sautant à bas de son cheval, lui coupait la tête et allait la déposer, avèc la peau précieuse, aux pieds d'El-Mansour. La chute du champion chrétien fut le signal d'une mêlée générale qui ne finit qu'avec la nuit[1].

Ces faits, qu'un brillant reflet de gloire et de poésie colore, allaient se multiplier chez les Arabes, pères de la chevalerie, en Europe, et donner souvent à l'histoire les vives et merveilleuses couleurs de la légende. En l'an 995, El-Mansour courait les terres de la Castille, bataillant contre Garcia, fils de Fernan Gonzalez le Vaillant.

Les Navarrais étaient accourus au secours des Castillans. Quoique l'intention des chrétiens ne fût pas de livrer bataille, mais de retarder la marche d'El-Mansour jusqu'à l'arrivée de tous leurs contingents, l'action s'engagea malgré eux avec la cavalerie musulmane, et ils soutinrent si bravement le choc que l'hadjeb leur abandonna les hauteurs et campa dans la plaine. Ce même jour, dans la soirée, le poëte Saïd-ben-Hassan, de Bagdad, vint au pavillon d'El-Mansour et lui présenta un cerf attaché et ces vers :

« Asile de nos terreurs, colonne de nos périls, appui des faibles, daigne sourire à ce chant. Ta généreuse main a sans cesse versé des bienfaits sur moi, abondante et douce comme la pluie qui baigne les prés verts en rafraîchissant les plantes et les fleurs. Que le Dieu du ciel te bénisse et te couvre de son bouclier contre les infidèles ! Si je ne voyais resplendir les rayons de ton courage et de ton génie, la grandeur du péril présent glacerait mon cœur, à l'aspect de ces deux léopards qui, dans le nuage de poussière que soulèvent leurs pas, vont se disputer la proie avec rage. Seul, ô généreux seigneur, de ton bras énergique tu soutiens ma timidité. Je t'amène et t'offre ce cerf que j'ai nommé Garcia et qui a la corde au cou, afin qu'il te soit l'heureux présage du sort réservé à ton ennemi. Accepte mon présent d'un front serein, et puisse cet au-

1. Conde, ch. XCVI. Cette scène, par un assez curieux rapprochement, se trouve reproduite presque mot pour mot dans le roman provençal de *Fierabras*.

gure favorable voler aussi vite vers Dieu que les flèches des musulmans contre tes ennemis[1]. »

Cette bizarre prophétie se vérifia par hasard à la lettre. El-Mansour battit les chrétiens et prit le comte Garcia, qui mourut, malgré l'habileté et les soins des médecins arabes, de ses blessures. Le corps, embaumé et mis dans un cercueil que recouvrait un drap écarlate aux franges d'or, fut apportée à Cordoue, et, lorsque les chrétiens s'y rendirent pour le réclamer, les mains pleines de présents, El-Mansour refusa noblement cette rançon funèbre et fit même escorter les restes de son ennemi jusqu'à la frontière.

Le succès des armes musulmanes était favorisé par les divisions des chrétiens. Ramiro III, brisant, dès qu'il fut en âge, le frein que la sage Elvira imposait à sa jeunesse, se livra à de tels excès que les nobles de ses provinces et les evêques se réunirent en concile national, le déposèrent et mirent sur son trône Bermudo II. Celui-ci, homme sage et bon, mais d'un caractère indécis et, de plus, podagre, ne convenait nullement, par malheur, aux circonstances, qui exigeaient un chef brave avant tout. Sous son règne funeste, le royaume de Léon, fondé avec tant de peine et au prix de tant d'héroïques sacrifices, fut à peu près anéanti. A la fin du x[e] siècle, toutes les villes importantes, Léon même, Zamora et Saint-Jacques-de-Compostelle, étaient ou démantelées, ou au pouvoir de l'ennemi. La mort avait emporté Bermudo, et il ne restait sur le trône, pour faire face à El-Mansour, qu'Alonso V, un enfant de cinq ans.

La gravité et l'urgence du péril firent enfin ce que le patriotisme et la religion n'avaient pu faire : elles émurent toutes les populations chrétiennes et les unirent sous le même drapeau contre l'ennemi commun. Au printemps de l'an 1002, les Léonais, les Navarrais et les Castillans, se levèrent en masse et allèrent assiéger Tolède. Prévenu à temps, El-Mansour partit rapide comme l'aigle. Les chrétiens s'étaient repliés à son approche ; il les suivit avec deux formidables corps de cavalerie, composés l'un d'Andalous et l'autre de Berbers, jusqu'aux sources du Duéro et les atteignit dans les plaines de Calatañasor[1]. Les trois nations, campées séparément, couvraient la terre comme trois vols de sauterelles.

1. Abulfeda, II, p. 533. — Conde, ch. c.
1. Vallée du Vautour.

A la vue de cette multitude, les éclaireurs musulmans reculèrent épouvantés; ils coururent tout pâles à la tente de l'hadjeb, qui vint avec eux reconnaître l'ennemi et prendre ses dispositions pour la bataille. Il n'y eut ce jour-là que de légères escarmouches entre les campeadors des deux armées. Pendant la courte trêve amenée par la nuit, les chefs musulmans ne goûtèrent pas une minute de repos. Inquiets, anxieux et flottant entre l'espérance et la crainte, ils regardaient les étoiles et le point du ciel d'où vient le jour. L'apparition des rougeurs et de l'éclatante lumière de l'aube, qui, d'ordinaire, rassure et fortifie, obscurcit les cœurs des timides, tandis que le son du clairon et des trompettes troublait les plus braves et les plus ardents au combat.

El-Mansour fit la prière du matin, et puis les chefs, rejoignant leurs bannières, se rendirent à leur poste. L'armée chrétienne s'ébranla la première. Partis en bon ordre, leurs escadrons faisaient trembler la terre. Les cris des musulmans, *Allah hu acbar*, Dieu est grand ! Dieu est grand ! les clameurs des chrétiens, le bruit des tambours et des trompettes, et les hennissements des chevaux, retentissaient avec tant de fracas dans la vallée qu'on eût dit que le ciel tremblait. Le combat s'engagea avec une ardeur et une bravoure égales et se maintint des deux côtés avec un effroyable acharnement.

Les chrétiens, sur leurs chevaux bardés de fer, combattaient comme des loups affamés, et l'on entendait de toutes parts la voix des chefs soutenant leur courage. El-Mansour tournait à droite et à gauche sur son impétueux coureur, qui ressemblait à un lion sanglant : à la tête de ses cavaliers andalous il se jette au plus épais de la mêlée et enfonce les escadrons couverts de fer. La cavalerie africaine, se précipitant avec sa furie accoutumée, y fait de larges et sanglantes trouées; mais ils se reforment toujours, et l'intrépide hadjeb lui-même s'étonna de l'énergie de ces barbares infidèles.

L'immense tourbillon de poussière qui s'éleva du champ de bataille sépara les deux partis avant la nuit, sans qu'il eût été cédé un pouce de terrain par l'un ou par l'autre. Seulement, la plaine était jonchée de cadavres et inondée de sang.

Retiré sous sa tente, El-Mansour attendait ses chefs. Ne les

voyant pas venir, il demanda la cause de leur retard et apprit qu'ils étaient tous morts ou grièvement blessés. Reconnaissant alors toute l'étendue de ses pertes, il donna l'ordre de repasser le Duéro avant le jour. Maîtres du champ de bataille, les chrétiens n'inquiétèrent pas la retraite de l'hadjeb, qui, désespéré de ce revers et gravement blessé, ne put remonter à cheval et mourut à quatorze lieues de Calatañazor, trois jours avant la fin de la lune de rhamadan de l'an 392 de l'hégire (17 août 1002)[1].

Depuis vingt-cinq ans qu'il régnait à Cordoue, à la place d'Hescham, il avait triomphé dans cinquante batailles et cruellement foulé l'Espagne chrétienne aux pieds de son cheval. On l'ensevelit dans un drap tissé avec le chanvre de son héritage et filé de la propre main de ses filles, qu'il portait toujours dans ses bagages. On le couvrit, suivant le précepte du Koran, rigoureusement pris à la lettre, de la poussière recueillie sur les champs de bataille ; car, après chaque combat, il avait grand soin de la garder, en faisant secouer ses habits, et l'on grava cette épitaphe sur sa tombe :

« Les actions d'El-Mansour te feront connaître son histoire, ô passant, comme si tu le voyais de tes yeux ; l'Espagne n'aura jamais un pareil chef, ni personne qui, comme lui, défende nos frontières[2]. »

Sobeiha suivit dans la tombe son ancien secrétaire. Avant de mourir, toutefois, elle eut soin d'assurer, sous le même titre, le pouvoir à son fils Abd-el-Melek. Le nouvel hadjeb tint fidèlement la voie tracée par l'épée de son père et, durant six années, fatigua les chrétiens d'assauts et de courses armées. On dit que le poison abrégea ses jours et l'envoya, le 20 octobre 1008, dans les demeures éternelles. Son successeur était nommé d'avance. Au nom de ce fantôme de khalife appelé Hescham, dont les peuples n'entendaient parler que dans la Khotba (prière publique), ou lorsqu'il s'agissait de leur donner un autre maître, les gardes proclamèrent leur chef Abd-el-Rahman, second fils d'El-Mansour.

1. Lucas de Tuy, dans sa *Chronique*, p. 88, assure que ce même jour on vit un diable qui avait pris les traits et l'apparence d'un pêcheur criant en arabe sur les bords du Guadalquivir :

En Calatañazor
Perdio Almanzor
El tambor.

A Calatañazor, Almanzor a perdu son tambour.

2. Alhomaidi, p. 202. — Rodrigo Ximonez, *Historia Arabum*. — Casiri, II, p. 50.

La facilité avec laquelle il s'était saisi du pouvoir enivra l'hadjeb de 1008; ne doutant pas qu'il ne pût écarter d'un souffle l'ombre impériale de Medina-Azarah, il disposa tout pour qu'Hescham le déclarât valhidi ou son héritier. Il y a une mesure dans toutes les choses humaines. Les nobles Ommyades avaient dû voir avec un secret dépit et d'un œil d'envie la haute fortune des Ahmérides. Retenus par la crainte, du vivant d'El-Mansour et d'Abd-el-Melek, ils éclatèrent au bruit de l'insolente usurpation d'Abd-el-Rahman, qui ne leur inspirait ni le même respect, ni la même crainte.

Le plus proche parent du khalife, Mohammed-ben-Abd-el-Rahman-Anasir, jeune homme plein d'ambition et de feu, quittant secrètement Cordoue, se rendit sur les frontières de l'Andalousie et n'eut pas de peine à faire soulever tous les chefs dévoués aux Ommyades, en leur révélant les projets de l'ambitieux. Les insurgés, se portant sur Cordoue, dérobent leur marche à l'hadjeb, qui était sorti avec toute sa cavalerie pour les combattre, et s'emparent de la ville. Rappelé en toute hâte par ses amis, Abd-el-Rahman accourt, plein de confiance dans sa popularité et la bravoure de ses troupes. Un combat s'engage sur la grande place de Cordoue. Les vétérans d'El-Mansour et les gardes du khalife culbutent les insurgés du premier choc; mais le peuple s'était soulevé, et répondit par des vociférations et des cris de mort à l'appel de l'hadjeb. Il fallut tourner la bride des chevaux et faire retraite sous une grêle de traits et de pierres. Mortellement atteint, au moment où il s'ouvrait un passage, l'épée à la main, Abd-el-Rahman tomba avec son cheval, percé de plusieurs coups de lance, et fut traîné, par ce même peuple qui l'acclamait la veille, aux pieds de Mohammed. Celui-ci, sans tourner la tête, ordonna de le supplicier, ce qui fut fait à l'instant même. Ainsi périt le fils du grand El-Mansour, le frère du noble Abd-el-Melek! On le cloua sur le pal ignominieux, le mardi 18 de la lune de giumada (16 février 1009), mémorable et terrible exemple de l'ingratitude et de l'inconstance du peuple! Un jour avait à peine séparé son triomphe de son supplice.

CHAPITRE XIV

LES DERNIERS OMMYADES.

El-Modhi-Billah. — La garde africaine. — Lutte dans les rues. — Les deux races rivales. — Al-Hakem-ben-Anasir. — La colline des Bœufs. — Une résurrection. — Wadah le Slave. — Andalous et Berbers. — La Pâque des Victimes. — Les eunuques de l'Alcazar. — La cassette funèbre. — Le crucifié de Cordoue. — El-Adofar-Bihu-Allah. — Massacre de Schawal. — L'hadjeb Hhaysan — Les Ahmérides. — Le 23 de moharrem. — Vengeance d'Aly. — L'étendard blanc. — Abd-el-Rahman-ben-Abd-el-Melek. — La garde noire. — La flèche fatale. — El-Mostadir-Billah. — Mohammed l'Assassin. — Les délices de Medina-Azarah. — Réveil du meurtrier. — Les mets de l'alcaïd. — Retour des Africains. — La lance du wali. — Le Diwan de Cordoue. — Abd-el-Rahman V. — Féodalité musulmane. — Djewar le Vizir. — Le dernier des fils d'Ommyah.



ès qu'il eut fait clouer son rival au pal infâme, Mohammed prit le titre de Mohdi-Billah, ou le pacificateur élu de Dieu, et pour justifier ce surnom, qui s'accordait mal avec ses débuts, il donna l'ordre à la garde africaine de sortir de Cordoue. Accoutumés par les khalifes, dont ils étaient le premier rempart, à y régner en maîtres, les chefs furent vivement blessés de l'injonction d'El-Modhi. On prit les armes en tumulte, et le vizir de cette garde, Hescham-Reschid-ben-Souleiman, ayant exhorté chaleureusement les Berbers et les Zeneths à résister au traître qui avait assassiné son souverain, ils se portèrent au galop sur l'alcazar, en poussant des cris de vengeance et demandant la tête de l'usurpateur.

Brave comme tous les Ommyades, Mohammed, sortant du palais, à la tête de la cavalerie andalouse, leur épargna la moitié du chemin : la lutte s'engagea dans les rues entre ces deux corps rivaux d'ambition et de race, et fut terrible. La multitude, qui abhorrait les Africains, se leva en masse pour y prendre part; mais telle était la bravoure de cette garde, qu'elle combattit, noyée dans cette mer d'ennemis, toute la journée et une grande partie de la nuit,

sans reculer d'un pas. A l'aube du jour suivant, après avoir jonché de cadavres les places et les rues, leur intrépide vizir se détermina enfin à sortir de la ville. Il protégeait lui-même la retraite à l'arrière-garde, et contenait les assaillants, lorsque, dans la dernière charge, il tomba grièvement blessé, avec son cheval, au milieu d'un gros d'Andalous. On le traîna tout sanglant devant Mohammed, qui lui fit trancher la tête, et ordonna de la lancer par-dessus les remparts dans les rangs des Berbers.

En la voyant tomber aux pieds de leurs chevaux, ceux-ci firent halte. Dominés par un seul sentiment, la vengeance, ils se groupèrent autour du cousin d'Hescham-Souleiman-ben-el-Hakem-ben-Anasir, et l'élurent par acclamation. Le nouveau chef rentra dans Cordoue à leur tête, et refoula les Andalous et le peuple vers l'alcazar. Mais après leur avoir montré qu'il ne les craignait pas, trop faible pour se maintenir dans la ville, ou pour en faire le siége, il gagna les frontières de Castille, et en revint bientôt avec un auxiliaire.

Le comte Sancho, mû par des motifs peu chevaleresques, avait oublié, en cette occasion, la vieille haine des aïeux, et la bannière de Castille, au château crénelé, flottait à côté du croissant. Les confédérés rencontrèrent Mohammed à El-Kantich (ou Gebal-Quintos), le 5 novembre 1009. Le choc fut rude : mais les Berbers et les chrétiens assaillirent les Andalous avec tant de furie, que, lorsque El-Modhi prit la fuite, il laissait vingt mille des siens couchés sur le champ de bataille.

Suivant l'exemple de son rival, le vaincu fit appel aux chrétiens de l'Est, et ce qui prouve que la question religieuse touchait faiblement les Espagnols du moyen âge, hommes de sac et de butin, et routiers avant tout, c'est qu'ils s'engagèrent avec le même empressement que leurs frères de Castille sous les bannières de l'islam. Grâce aux secours amenés par Ermengaud et Ramon, comtes d'Urgel et de Barcelone, Mohammed prit sa revanche neuf mois après, à dix lieues de Cordoue, dans un lieu nommé Akbat-el-Bakar (la colline des bœufs). Son triomphe était complet; Souleiman fuyait avec ses Africains, qui, ne comptant plus revoir Cordoue ni Medina-Azarah, les avaient pillées en partant. Entraîné par sa haine, Mohammed poursuivit son ennemi jusqu'à Algésiras, le rejoignit sur

les bords du Wadiaro, et les força de recommencer le combat[1].

Il lui fut fatal. Réduits au désespoir, les Berbers se défendirent comme des lions : rompue par leurs charges impétueuses, l'armée de Mohammed s'enfuit à son tour et regagna Cordoue, où les vainqueurs, revenant sur leurs pas, la tinrent bloquée pendant un an. Peu soucieux de rester enfermés dans les murailles de Cordoue, les Catalans se retirèrent sur le bruit semé par les ennemis de Mohammed, qu'il songeait, pour effacer la honte de son alliance avec les infidèles, à se défaire des chrétiens. Ne sachant sur qui s'appuyer, El-Modhi, dont les revers et la désaffection croissante des siens avaient troublé l'esprit, prêta l'oreille aux perfides insinuations de son hadjeb, le Slave Wadah, et, tirant tout à coup de sa prison le khalife Hescham-Mouviahd-Billah, que tout le monde croyait mort, il le fit présenter au peuple, le 29 juin 1012, dans la grande mosquée.

A la nouvelle de la résurrection de ce prince, qui, voilé par l'ombre de la puissance d'El-Mansour et de ses deux fils, était passé comme un fantôme, et dont on avait même célébré publiquement les obsèques, toute la ville accourut. On l'accompagna en poussant des acclamations d'enthousiasme à l'alcazar. Mohammed, comprenant alors la perfidie de Wadah, s'était caché dans une des pièces les plus reculées du palais. Un des Slaves le découvrit le jour de la Pâque des Victimes, 10 juillet 1012, et le traîna au pied du trône du fils de Sobeiha.

Encouragé par ses eunuques, celui-ci eut assez de cœur pour ordonner un meurtre. Après lui avoir reproché durement sa déloyauté :

« Maintenant, lui dit-il, tu vas goûter le fruit amer de ton ambition; » et, à ces paroles, il lui fit trancher la tête qu'un vizir mit au bout de sa lance et alla promener à cheval dans les rue de Cordoue.

Les eunuques et les Slaves, qui formaient le conseil du khalife, crurent frapper un grand coup en envoyant cette tête à Souleiman. Mais, loin de s'effrayer comme ils l'espéraient, l'Africain la reçut avec joie, car elle lui donnait un allié puissant et implacable. La

1. El-Homaidi, *Brève chronique de la conquête d'Espagne* et *Série des émirs*.

mettant dans une cassette pleine de camphre et d'aromates, il la fit porter à Obeidallah, wali de Tolède, avec dix mille mitcals d'or, et une lettre conçue en ces termes :

« C'est ainsi que Hescham, le khalife, récompense ceux qui l'ont bien servi et l'ont rétabli sur le trône. Voilà la tête de Mohammed, ton père : garde-toi de tomber dans les mains de cet ingrat et cruel tyran. Si tu te mets en selle pour ton salut et ta vengeance, Souleiman sera ton compagnon[1]. »

Le présent funèbre et les offres de Souleiman furent également bien reçus à Tolède. Obeidallah fit enterrer avec pompe, dans la cour de la grande mosquée, la tête de son père, et il transmit à Souleiman ses lettres d'amitié et de haine éternelle à Hescham. Mais la fortune gardait un dernier sourire à ce khalife des eunuques : Wadah l'hadjeb, avec le secours des chrétiens, remporta une grande victoire à Maqueda, et les vrais croyants de Cordoue virent bientôt, avec une violente et sombre indignation, Mohammed-ben-Wasim, le plus brave et le plus savant cavalier de Tolède, cloué à une croix où il ne cessa, jusqu'à sa mort, de réciter un verset du Koran, pendant que les soldats lui piquaient le visage avec leurs épées. Quelques jours après, on promena la tête d'Obeidallah, et alors les murmures éclatèrent de toutes parts. Traités de mauvais musulmans et de traîtres à Mahomet, Hescham et son hadjeb devinrent l'objet de l'exécration publique quand on les vit combler les chrétiens auxiliaires de présents, et livrer six forteresses, gages et salaires de cette alliance impie, au comte de Castille[2].

Instruit de cet état de choses, Souleiman écrivit aux walis de Calatrava, de Guadalajara, de Medina-Selim et de Saragosse, pour leur offrir de les rendre héréditaires dans leurs gouvernements, s'ils voulaient se joindre à lui, et délivrer Cordoue et les autres grandes cités musulmanes du joug des Slaves et des eunuques. L'offre acceptée avec joie, les walis rejoignirent sa bannière avec leurs troupes. Wadah, seul, pouvait tenir tête à cet orage qui arrivait, en grondant, de l'Espagne orientale.

1. Abou-Merwan-ben-Hhayan, *Histoire des Ommyades.*

2. Si deseas tu seguridad y venganza sera tu companero Souleiman. (Conde, t. I, p. 575.)

Sur un soupçon, inspiré par ses eunuques, l'imbécile Hescham le fit décapiter. Dès lors, il ne resta plus de son côté que les Slaves qui, abhorrés du peuple, furent chassés de Cordoue, après un horrible carnage, le 6 de schawal de l'année 403 (20 avril 1013).

Hescham, le fantôme de l'alcazar, s'évanouit encore ce jour-là, mais pour toujours. Proclamé de nouveau sous le nom d'Adofar-bi-hu-Allah (le vainqueur par la grâce de Dieu), Souleiman s'assit enfin sur ce trône disputé avec tant de rage, mais il n'y resta pas longtemps. L'hadjeb nommé après Wadah, Hhayran, un Slave actif et énergique, échappa, par son adresse et son sang-froid, au massacre de Schawal. Caché dans la maison d'un de ses partisans, il avait laissé passer la première furie du vainqueur; puis, quand tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé et qu'il fut guéri de ses blessures, sortant une nuit de la ville, il alla jusqu'en Afrique chercher des ennemis à Souleiman.

Il en trouva deux redoutables : Aly-ben-Hamed, caïd de Ceuta, et El-Kasim, son frère, caïd d'Algésiras, se laissèrent entraîner dans l'entreprise. C'était le vieux parti d'El-Mansour qui se reformait derrière Hhayran. Nombreux encore, car les Ahmérides étaient dans toutes les places et occupaient la plupart des emplois, ce parti, avec l'aide des Africains d'Aly, fut assez fort, au bout de trois années, pour battre Souleiman à Almunekab et à Talca. Le triomphe du vainqueur était complet, il le déshonora par un acte de barbarie atroce.

Le khalife et son frère étaient tombés entre ses mains, couverts de blessures. Le 23 de moharrem (1er juillet 1016), il se les fit apporter dans l'alcazar de Cordoue, et, s'adressant au wali El-Hackem-ben-Abd-el-Rahman, leur père, patriarche à barbe blanche, et non moins vénérable par ses vertus que par son âge :

« Vieillard, lui dit-il rudement, qu'as-tu fait du khalife Hescham ? Où le tiens-tu caché ?

— Je n'ai jamais rien su d'Hescham, répondit le wali avec calme.

— Vous l'avez mis à mort? reprit Aly.

— Non, par Allah! répondit le vieillard, et nul de nous ne sait s'il est vivant, ni où il se trouve.

— Aly, tirant son cimeterre, s'écria alors : Je dévoue ces têtes à la vengeance d'Hescham-el-Mouwiahd ! »

Souleiman se souleva péniblement à ces paroles, et dit d'une voix faible :

« Ne frappe que moi seul, Aly, car ceux-ci ne sont pas coupables. » Mais le féroce Africain, sourd à cette prière, les décapita tous les trois de sa propre main.

Proclamé par les soins d'Hhayran, il n'eut rien de plus pressé que d'éloigner l'homme à qui il devait le pouvoir. L'hadjeb, révolté de son ingratitude, soulève aussitôt contre lui la plupart des walis d'Espagne, et rend le trône aux Ommyades, en faisant acclamer à Jaen Abd-el-Rahman-ben-Abd-el-Melek, un des plus nobles rejetons de cette souche illustre. La popularité de ce grand et vieux nom d'Ommyah était si grande encore, que les walis eux-mêmes oublièrent leurs divisions pour se réunir sous l'étendard blanc.

Sans s'effrayer du nombre de ses ennemis, Aly les attaqua le premier et les battit. Quelle aurait été l'issue de la lutte? On ne pouvait le prévoir encore; mais toutes les chances semblaient être pour l'Africain, dont le cimeterre venait de faire tomber, sur la place d'Almeria, prise d'assaut, la tête de son ancien hadjeb Hhayran, quand les principaux de Cordoue, partisans dévoués des Ommyades, gagnèrent quelques Slaves de la garde qui étouffèrent dans son bain le tigre de Ceuta. Ce fut alors un triste spectacle que celui que l'ardente ambition des Africains donna à Cordoue. En apprenant la mort de son frère, El-Kasim-ben-Hamud, wali d'Algésiras, était accouru à la tête de quatre mille Maures, et s'était fait proclamer khalife. Yahya, le fils d'Aly, passant de son côté la mer avec un corps nombreux et redoutable par sa férocité de cavaliers nègres, venait disputer, l'épée à la main, le trône à son oncle. Au mois de septembre 1021, les Cordouans l'acclamèrent en haine d'El-Kasim, et lorsqu'il eut pris la fuite à l'approche de ce dernier, avec sa garde noire, ils lancèrent le peuple contre l'alcazar, y assiégèrent ce despote aussi féroce que son frère, et le forcèrent à fuir honteusement par un chemin jonché des cadavres de ses Maures.

Étrange ironie du hasard, dont la part est si grande dans les choses humaines! Au moment où Cordoue se parait de verdure et de fleurs, et dressait des arcs de triomphe pour recevoir Abd-el-Rahman-el-Mowahdi-Billah, ou l'agréable à Dieu, on apprit, en

avril 1023, qu'il était tombé sur le champ de bataille, mortellement atteint d'un coup de flèche.

Après le premier moment de consternation, les partisans des Ommyades, désireux surtout d'échapper aux horreurs de la guerre civile, se hâtèrent d'élire un nouveau khalife. On prit un frère de Mohammed-el-Modhi, jeune homme de vingt-trois ans, dont la vive intelligence et les mœurs sévères donnaient les plus belles espérances, et on l'appela El-Mostadir-Billah (celui qui espère en Dieu). Dieu, par malheur, ne confirma point le surnom. Quarante-six jours après l'acclamation, il était égorgé par ses gardes, à l'instigation d'un de ses cousins qui aspirait aussi au khalifat.

Intronisé par les assassins, et surnommé Mostaffi-Billah (celui à qui Dieu suffit), Mohammed-ben-Abd-el-Rahman, le conspirateur, s'établit dans la villa de la Fleur, et se mit à y vivre en voluptueux et en homme qui veut jouir d'un bonheur qu'il sent peu durable. Seize mois après, en effet, tandis qu'il oubliait ses ennemis sous les palmiers de Medina-Azarah, et qu'il sommeillait doucement dans cette paresse délicieuse de l'âme, bercé par les chants de Zeydoun, son vizir, et les vers mélodieux de sa fille, la belle Habibah, on vint l'avertir, au milieu de la nuit, que le peuple de Cordoue saccageait les maisons des kadhis, et demandait sa tête. Il s'enfuit avec quelques Slaves qui lui étaient restés fidèles, et se réfugia dans un fort dont l'alcaïd l'empoisonna au mois de mai de l'année 1025[1].

Il n'avait pas laissé d'enfants, et ce qui semble extraordinaire, aucun ambitieux ne chercha à saisir le pouvoir. Les anciens partisans d'Aly profitèrent de ce moment d'hésitation, pour rappeler son fils Yahya, celui qui déjà, quatre ans auparavant, avait disputé le diadème à son oncle. Il était wali à Malaga, et gouvernait avec sagesse et modération Algésiras, Ceuta et Tanger. Indépendant et aimé de ses peuples, il aurait dû s'en tenir à l'expérience de 1021. Entraîné sans doute par l'ambition, il rentra de nouveau dans cette voie périlleuse du khalifat, où le wali de Séville l'arrêta moins d'un an après, en le clouant à la selle de son cheval, d'un coup de lance.

1. Cardonne, Murphy, Aschbach, Dombay (*Geschite der Mauritanischen Kœnige*).

Grande tristesse et grand émoi à Cordoue, quand on y apprit l'issue funeste de la journée du 7 de moharrem (27 février). Les principaux de la ville se réunirent en diwan, et, par les soins et l'influence de Djewar, vizir de la Cité, ils élurent, le 20 mai 1026, Hescham-ben-Mohammed-ben-Abd-el-Rahman, arrière-petit-fils du grand Abd-el-Rahman III. Le peuple entier ratifia ce choix par ses acclamations, et l'élu montra qu'il en était digne par sa modestie et sa sagesse. Longtemps, il refusa le dangereux honneur qu'on lui offrait, en protestant qu'il ne se sentait pas de force à supporter un tel fardeau. Vaincu enfin par les instances de ses amis, il accepta en soupirant, mais n'exerça réellement du pouvoir souverain que le devoir militaire. Malheureusement, pour trouver l'ennemi, comme autrefois, il ne fallait plus aller aux frontières. Chaque ville un peu importante en renfermait un aussi fatal au bon ordre et à la sécurité de l'État que les chrétiens. A la faveur des révolutions de palais qui avaient si tristement affaibli et déconsidéré l'autorité centrale, les walis s'étaient affranchis de toute crainte, et se considéraient comme indépendants dans leurs provinces. Abd-el-Rahman essaya de briser ce faisceau féodal, et de ramener l'Espagne musulmane à l'unité; mais son épée ne fut pas assez forte. Le peuple, qui l'acclamait avec tant de chaleur six ans auparavant, lui fit alors un crime de ses mauvais succès. Il murmura d'abord, puis son mécontentement grossit avec sa turbulence, et rompit enfin ses digues comme un torrent furieux. Le vizir Djewar, qui n'était peut-être pas étranger à ce mouvement, vint une nuit avertir son maître que la populace mutinée remplissait les rues de Cordoue, et demandait à grands cris son expulsion.

Dieu soit loué qui le veut ainsi! répondit, sans s'émouvoir, Abd-el-Rahman, et, le lendemain, à l'aube, il sortit de l'alcazar avec sa famille, et se retira, escorté par un fort détachement de la cavalerie de sa garde, dans une forteresse qu'il avait lui-même construite en prévision peut-être de cet événement. En lui prit fin cette noble dynastie des Ommyades qui, aussi florissante que le palmier de Syrie transplanté dans l'alcazar, avait grandi aux brises des Algarves, et couvert, pendant deux cent soixante-seize ans, l'Espagne musulmane de ses larges et verdoyants rameaux. Un jeune homme, dans la fleur de l'âge, le seul qui restait de la lignée

d'Abd-el-Rahman, se rendit au diwan assemblé pour lui choisir un successeur, et réclama le trône : les vieillards secouèrent la tête, et répondirent qu'ils étaient touchés de sa jeunesse et pleins de respect pour sa noble origine, mais qu'on ne pouvait l'acclamer, parce que la fortune avait tourné le dos aux Ommyades.

« Proclamez-moi aujourd'hui, répliqua hardiment le jeune homme. Vous me tuerez demain, si mon étoile le veut ainsi.

— Non! cria le peuple alors, d'une voix unanime, rejetez-le! rejetez-le! Dieu a marqué du sceau funeste les enfants d'Ommyah[1]! »

1. Ahmed-ben-Abd-el-Melik-ben-Xoheid, *Hanut Alatar*.

CHAPITRE XV

LE CROISSANT ET LA CROIX.

L'unité de pouvoir brisée par l'ambition des walis. — Les émirs des provinces se proclament indépendants. — Dynasties nouvelles. — Abdallah-Ibn-Haçam. — L'émir orphelin. — Description d'Almèria. — Le roseau cacheté. — Mœurs douces d'Al-Motacim. — Le fils de la noblesse. — Désordre et confusion de 1041. — Alonso V. — Les fils du comte Vela. — L'archer de Viseu. — Démembrement de l'unité chrétienne. — Lutte fratricide de Tafalla. — Le roi de Léon. — 8 juin 1036. — Assassinat de Garcia. — Fernand Ier. — La vengeance du roi. — Siége de Coïmbre. — Le pèlerin de Jérusalem. — Les clefs de Saint-Jacques. — Guerres civiles dans l'Espagne arabe. — Le 24 décembre 1065. — Fernand Ier à l'église de Saint-Isidore. — Mort d'un roi du XIe siècle. — Le héros de l'Église. — Partage du pouvoir. — Les frères ennemis.



Il y a dans la vie des nations des périodes nébuleuses et sombres comme les jours d'hiver. A travers le voile qui les couvre, on ne voit briller rien de grand, et l'humanité se rapetisse à des idées et à des faits qui méritent à peine les regards de l'histoire. Telle fut la première moitié du XIe siècle en Espagne. On se rappelle qu'à l'élévation à l'émirat d'Abd-el-Rahman-el-Mouwiah, en 755, les divisions des walis avaient mis la Péninsule à deux doigts de sa perte. Les mêmes passions ambitieuses éclatèrent et ramenèrent une situation identique en 1031. A la chute de la dynastie ommyade, qui avait si glorieusement fondé l'unité politique, le pouvoir se déchira comme la bannière du khalife, et chaque wali, chaque émir, chaque caïd un peu puissant en prit un lambeau.

Mohammed-ben-Ismaïl-ben-Abed, surnommé Aboul-Kasem, dont la famille était originaire d'Émèse et remontait à la conquête, s'était rendu indépendant à Séville. Aussitôt après la mort de Yahya l'Africain, ses partisans avaient proclamé à Malaga son neveu Hamud l'Édrisite. Habous-ben-Maksan exerçait le pouvoir absolu à Grenade comme représentant des Djanghaïtes. Zoahir-Alameri, chef du parti des Ahmérides, devenu si influent sous le commandement d'El-Mansour et de ses fils, gouvernait souverai-

nement Almeria, tout le littoral de l'Espagne méridionale et les îles de Maïorque, de Minorque et d'Yvica. A Valence régnait, avec le titre d'illustre vainqueur, Hasan-ben-Abd-el-Rahman, un des plus nobles scheiks arabes. El-Mondhir-ben-Hud, issu des illustres tribus des Atadgibs et des Djiouzami, qui ne faisaient qu'un avec les Ahmérides, tenait Saragosse; Abdallah-ben-Muslama, scheik des Beni-Alaftas, Badajoz; Ismaïl-ben-Djy-el-Noun, Tolède; Mohammed-Huceil-ben-Razyn, Albarracin. Les Tohérides enfin dominaient à Murcie, les Yahyes-Yahsebi à Libla, et les Saïdes à Santa-Maria de l'Algarb, à Merida et à Carmone[1].

On peut juger de l'accueil que reçut de ces émirs, tous absolus dans leurs provinces et dans leurs villes, la lettre de Djewar, l'hadjeb du dernier khalife, qui, s'étant fait proclamer à Cordoue, les invitait à l'obéissance; ils ne répondirent même pas. Seulement, comme le wali de Séville aspirait ouvertement à la souveraineté et faisait déjà battre monnaie à son coin, ceux de Malaga, de Grenade et de Carmone unirent leurs bannières et marchèrent contre lui. L'étoile des Beni-Abed fut la plus brillante en cette occasion, et les confédérés regagnèrent leurs royaumes chassés à coups de lance.

Le pseudo-khalife de Cordoue, Djewar, eut moins de bonheur. Voyant que sa douceur ne gagnait personne, il voulut employer des moyens plus efficaces, et tira l'épée. Il avait attaqué d'abord les rebelles les plus voisins et les plus faibles. Hazeil-ben-Razin, saheb ou vice-roi de Santa-Maria, sur qui tombait l'orage, implora le secours du wali de Tolède, qui refoula honteusement les troupes de Cordoue. Solidaires et unis devant l'ennemi le plus fort, les émirs indépendants se traitaient entre eux comme leurs aïeux jadis au désert. En 1039, Abdallah-Ibn-Haçam, cousin du vizir de Saragosse, lui coupait la tête dans son palais pour s'emparer de ses trésors. Voulant avoir part au butin, le peuple s'ameuta à son tour, et, ne pouvant dépouiller l'assassin, qui, aux premiers cris, s'était sauvé avec son or dans la forteresse de Rota-el-Yehoud, il pilla le palais et en aurait enlevé jusqu'aux marbres, si le vizir de

1. Conde, *Sources arabes de l'histoire d'Espagne*, t. II, p. 12, 14, 15. — El-Homaidi, p. 208. — Rodrigo Ximenez, *Historia Arabum*, cap. 45.

Lérida, Soleïman, jouant le rôle du troisième larron, n'était venu, lance baissée, en vertu du seul droit souverain du siècle, celui du plus fort, recueillir le fruit de son crime [1].

Deux ans plus tard, le vizir d'Almeria, Zohahr, étant mort, celui de Valence se jeta sur cette riche principauté comme sur une proie, en prétendant, tous les prétextes sont bons pour les ambitieux, qu'elle lui appartenait, parce qu'un esclave affranchi de sa famille y avait commandé autrefois. A son exemple et avec la même logique, le vizir de Denia se jeta aussitôt sur Valence. Abd-al-Aziz-al-Mançor, l'envahisseur, forcé d'abandonner sa conquête pour aller défendre ses propres États, en confie le gouvernement à son beau-frère Abou'l-Ahwac-Man, et celui-ci, dès qu'il se voit seul, n'a rien de plus pressé que de s'en déclarer seigneur. Reconnu sans opposition par la plupart des villes importantes du vizirat, telles que Baeza et Jaen, le nouveau maître réunit sous son autorité la plus grande partie des royaumes de Jaen, de Murcie et même de Grenade, qui formaient ce riche et beau gouvernement d'Almeria. Seulement, il n'eut pas le temps d'en jouir. Touché par l'aile funèbre d'Asraïl, il laissait, peu de temps après, ce trône usurpé à un enfant de quatorze ans [2].

On lavait encore son corps pour la tombe qu'Ibn-Schabib, se révoltant contre l'orphelin, se proclamait seigneur de Lorca. Vers 1044, c'est-à-dire trois ans après la mort de son père et celle de Comadih, son oncle, dont le vieux bras le défendait encore, les vizirs voisins du jeune émir Mohammed, qui avait pris le surnom d'Al-Motacim, le crurent un souverain bien peu redoutable, en raison de son âge, et s'emparèrent de ceux de ses pays qui étaient situés à quelque distance d'Almeria, de telle sorte qu'à la fin il ne lui restait que cette ville et la contrée qui l'environne [3],

Mais ce peu même n'était pas sans importance. Almeria, bâtie au bord de la Méditerranée, et bien déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur, offrait un tout autre spectacle sous le règne d'Al-Motacim. Quoique le caustique Ibn-Khaçan, se moquant de ce roitelet, ait dit qu'on pouvait embrasser tout son royaume d'un

1. Ibn'l-Athir, traduction de M. Dozy.
2. Ibn'l-Abbar-Ibn-Khaldoun; An-Nowayri, *id.*
3. Ibn'l-Alathir, t. V, fol. 54 recto.

coup d'œil, que les nuages y répandaient en vain leurs gouttes bienfaisantes, car il ne produisait ni fruits ni blé, et que l'herbe seule y poussait dans des plaines grandes comme la main[1], rien n'égalait la fraîcheur et la fertilité des rives de son fleuve, appelé Péchina par les Maures. Comme aujourd'hui, les palmiers y balançaient leurs tiges gracieuses, les orangers et les citronniers y fléchissaient sous les fruits d'or, et des jardins délicieux, entrecoupés de ruisseaux, s'y déroulaient, selon l'expression d'un poète, comme un riant damier de fleurs et de verdure.

Riche et industrieuse, Almeria s'éveillait au bruit des métiers battant dès l'aube pour tisser les étoffes précieuses; on y travaillait habilement le fer, le cuivre et le verre. Elle avait un des ports importants de l'Espagne, et y voyait affluer les vaisseaux de Syrie, d'Égypte, de Pise et de Gênes. Le vizirat d'Almeria embrassait encore, selon un orientaliste[2] moderne, la partie méridionale de cet heureux royaume de Valence, où la végétation étale une variété et un luxe si étonnants; la campagne d'Orihuela, continuation de la huerta de Murcie, mais bien plus belle encore, et qui déroule une infinité de jardins, où l'oranger et le citronnier se mêlent avec l'amandier et l'arbre des grenades; la belle et florissante ville de Xativa, si célèbre par son papier, dont un poète a dit qu'on ne trouvait pas le pareil dans l'univers[3]; enfin deux villes que le satirique Ibn-Khaçan lui-même ne put s'empêcher de vanter dans ses vers : Berja et Daleya, où tout ravissait l'âme et présentait aux yeux le spectacle le plus riant.

Bon, pieux, car il réunissait les alfaquis une fois par semaine pour commenter le Koran, et contenant ses vœux dans les bornes

1. Un Almerian se promenait en bateau sur le Guadalquivir, et, arrivé sous une fenêtre du village de Schoutabous, il entonna ce couplet :

« Ne me parlez point de ce fleuve, ni de ces bateaux, ni des jardins de Schoutabous, car le basilic sauvage, qui croît dans ma patrie, m'est bien plus cher que le paradis lui-même. »

Une jeune fille, qui l'avait entendu, ouvrit la fenêtre, et lui demanda de quel pays il était. « D'Almeria, répondit-il. — Eh bien! reprit-elle, qu'est-ce qui peut vous inspirer cette admiration pour *un pays au visage salé et à l'occiput aigu* (la mer et les montagnes escarpées)?... »

2. Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, p. 67.

3. Edrisi al-Makkari, traduction de M. de Gayangos, I, p. 134.

de sa fortune, Al-Motacim différa d'une manière si caractéristique et si tranchée des hommes de sa race et de son temps, qu'il est impossible de ne pas esquisser en passant cette figure pâle et douce. Il avait au plus haut degré le sentiment et l'amour de la justice. Ses ouvriers, se croyant tout permis, venaient d'englober dans l'enceinte du palais qu'il faisait construire le jardin de deux orphelins. Un jour qu'Al-Motacim se promenait le long du canal qui baignait ses parterres, il vit flotter au fil de l'eau un roseau fermé aux deux bouts avec de la cire. L'ayant fait repêcher, il brisa la cire et trouva un billet dans lequel le tuteur des enfants lui reprochait son injustice. A l'instant même, il manda les ouvriers, leur adressa une réprimande sévère, et, mieux à même de comprendre l'iniquité de l'acte, lui qu'on avait dépouillé des deux tiers de son vizirat, il fit restituer le jardin aux enfants [1].

Aussi clément que juste, et assez grand de cœur pour mépriser l'injure, il oubliait en sage ou se vengeait en homme d'esprit. Un poète de Badajoz qu'il avait comblé de faveurs, voulant flatter à ses dépens Al-Motahid-Ibn-Abbad, le vizir de Séville, fut assez lâche pour glisser dans ses vers, à la louange du Sévillan, cette allusion aux mœurs pacifiques de son bienfaiteur :

Ibn-Abbad a détruit les Berbers,
Ibn-Man a exterminé les poules des villages.

Ce trait sanglant revint à Almeria avant le poète. Sans en paraître blessé, Al-Motacim reçut l'insulteur comme à l'ordinaire, lorsqu'il se présenta de nouveau à son alcazar et l'invita même à souper. Seulement, on ne lui servit que des poules, et quand Aboul-Tahid-an-Nhili demanda, tout surpris, s'il n'y avait plus d'autres mets à Almeria : « Nous en avons d'autres, répondit doucement Al-Motacim; mais j'ai voulu vous montrer qu'Ibn-Man n'a pas exterminé toutes les poules des villages. »

Le rimeur, honteux et confus, quitta Almeria, où le vide qu'il laissait dans les rangs des nombreux lettrés de la cour d'Al-Motacim ne tarda guère à être comblé d'une façon imprévue et romanesque. Un montagnard de Berja monte un jour à l'alcazar couvert de vêtements rustiques; il traverse avec la confiance et la noble

1. Al-Makkary.

fierté du talent la foule de scheicks parés de robes de soie aux franges d'or et de riches tissus de l'Inde, et récite au vizir un poème dont voici le début :

« Depuis longtemps, la nuit bien lente à s'enfuir avait promis que l'aube brillerait enfin, et les astres se plaignaient de leur longue veille. Mais le vent du matin chassa les ténèbres d'un souffle, les jardins exhalèrent leurs doux parfums, et, en rougissant de pudeur, l'aurore montra ses joues vermeilles et baignées de rosée. Alors la nuit courut d'une étoile à l'autre en leur permettant d'aller prendre du repos, et elles tombèrent successivement comme tombent avec lenteur les feuilles des arbres. A ce moment, le soleil se montra et les ténèbres disparurent.

« J'en jure par mon père, j'avais veillé bien longtemps, cherchant vainement le sommeil; mais à la fin je m'étais endormi à l'approche de l'aurore. Or, pendant mon sommeil, tandis que le vent du matin dispersait les perles de la rosée et que les fleurs semblaient pleurer, l'image de ma bien-aimée, oh! que de fois je l'avais appelée les larmes aux yeux! est venue me visiter après avoir quitté cette demeure où je ne puis, moi malheureux, pénétrer dans la nuit.

« Qu'elle est belle à voir, ma bien-aimée, quand elle vole sur un cheval fougueux, qui, le cou tendu en avant et l'œil ardent et fier, dévore l'espace et se laisse guider par elle comme une gazelle timide[1] ! »

Ce poème charma le vizir; il prodigua tant de louanges à l'auteur que l'envie s'éveilla dans l'âme d'un de ses poètes favoris, appelé Ibn-Akht-Ganim, le fils de la sœur de Ganim, car il était, en effet, neveu du célèbre grammairien andalou. « D'où sors-tu donc? demanda-t-il pour le déconcerter, en montrant son habit grossier de poil de chèvre au jeune poète. — Du désert, comme le disent mes vêtements, repartit celui-ci avec assurance; et pourtant, si mon habit est pauvre, ancienne et illustre est ma race, car je n'emprunte pas mon nom à mon oncle et m'appelle Ibn-Scharaf (fils de la noblesse et de la gloire)[2]. »

1. Al-Makkari, Mss, fol. 441 verso, traduction de Dozy.
2. *Id.*, fol. 442 verso.

C'est entouré de ses poètes et de ses lettrés, et en cultivant les lettres lui-même avec ses fils et ses filles, qu'Al-Motacim arriva paisiblement à la vieillesse. Il haïssait tellement la guerre qu'il laissa dépouiller son gendre Ali du gouvernement de Denia par Al-Mostadir, de Saragosse, et ses yeux se fermèrent assez à temps pour ne pas voir dans sa capitale les cavaliers almoravides, dont il entendit hennir les coursiers pendant son agonie. Il mourut en murmurant des vers le vingt et unième jour du mois de rebi, second de l'année musulmane, 484 (12 juin 1091).

Mais cette existence sage et calme fut une exception et comme une sorte d'oasis dans l'anarchie violente du XIe siècle. La soif ardente du pouvoir dévorait les fils du Prophète. Tous voulaient commander, et nul ne voulait obéir.

Du choc de ces rivalités ardentes et sans frein, il sortit le plus grand désordre, la plus sombre confusion, dont l'infortunée Péninsule eût encore été le théâtre. Les chefs des tribus s'égorgeaient, les émirs, se confédérant par intérêt, se brouillaient au moindre prétexte et usaient leur pouvoir et leurs forces sur le stérile champ de bataille de la guerre civile, toujours baigné de sang. Pour trouver l'équivalent de cet état de violence, de ruse et de mauvaise foi, qui s'aggrava, au lieu de se modifier, sous les successeurs d'Ismaïl-ben-Abed et de Djewar, que l'ange Asraïl frappa, en 1041 et 1044, dans leurs alcazars de Séville et de Cordoue, il faut passer dans l'Espagne chrétienne.

Elle était tranquille pendant que les musulmans se déchiraient entre eux comme une bande de loups furieux. Les pirates des Baléares opéraient bien de temps en temps quelques descentes sur les côtes; mais ces apparitions n'effrayaient que l'évêque d'Elne, qui, pour la sauver du pillage, démolit sa cathédrale et la rebâtit dans la ville haute. Bérenger II, comte de Barcelone, se maintenait en paix; mais il n'en était pas de même de Sancho, le comte de Castille. Sancho, d'un esprit remuant et d'une foi douteuse, allié des moslems, avait lutté et bataillé presque toute sa vie contre le roi de Léon, dont il niait la suzeraineté. Mort en 1021, il ne laissa qu'un fils de huit ans et qui en avait treize lorsque le roi Alonso V, croyant étouffer à l'autel toutes les discordes passées, eut l'idée de réunir les Castillans et les Léonais par les liens d'un double ma-

riage, en donnant sa fille à cet héritier de Sancho nommé Garcia, et son fils à doña Ximena, sa sœur. Mais le roi Alonso avait compté sans les passions féodales. Pour se venger des maux que Sancho leur avait fait souffrir, les fils du comte Vela poignardèrent le futur gendre d'Alonso à la porte même d'une église. Ils s'étaient sauvés à la faveur du tumulte produit par cet assassinat, et avaient cherché l'impunité en terre musulmane. Ils ne l'y trouvèrent pas. Le roi de Navarre, Sancho le Grand, beau-frère de la victime, les poursuivit, s'empara de ces traîtres et les fit brûler vifs.

Tandis qu'en vertu des droits de sa femme il prenait possession de la Castille, Alonso V, profitant des divisions des Arabes, poursuivait ses conquêtes en Portugal. Il allait entrer dans Viseu, place réduite à la dernière extrémité, lorsqu'une flèche l'abattit mort sous les remparts un jour qu'il les observait à cheval sans armure.

Sancho le Mayor le suivit de près. Malheureusement pour l'unité chrétienne, si Alonso V n'avait laissé qu'un héritier en Léon, Sancho en laissa trois. Démembrant son État formé à peine, il donna en mourant la Navarre et la Biscaye au second de ses fils, Garcia, tout l'ancien comté de Castille à Fernand, et l'Aragon à Ramiro. Ce testament fait en 1035 fut déchiré par ses enfants à coups d'épée. Ramiro, non content de son lot et arguant du droit d'aînesse, voulut avoir la Navarre, et attaqua son frère. Battu si honteusement, malgré les contingents envoyés à son aide par les émirs d'Huesca, de Saragosse et de Tolède, qu'il se vit forcé de s'enfuir sur un mulet sans bride, il aurait payé, sans la modération du vainqueur, cette injuste agression de sa couronne. Mais il paraît que Garcia, prince juste et pieux, qui arrivait à ce moment de Rome, où il était allé en pèlerinage, lui rendit plus tard l'Aragon.

Presque au lendemain de cette lutte fratricide de Tafalla, Bermudo III, roi de Léon, au lieu d'y puiser une leçon salutaire, attaquait Fernand de Castille, son beau-frère. Les Navarrais de Garcia étaient venus au secours des Castillans; ils rencontrèrent les Léonais dans la vallée de Tamaron, et un de ces horribles combats corps à corps, qu'on ne pouvait livrer avec cette furie qu'au moyen âge, s'engagea entre les trois peuples, par l'ambition impie de leurs rois, sur les bords du Carrion.

La Providence, cette fois, fut pour le bon droit. Le roi Bermudo, l'agresseur, tomba frappé d'un coup de lance, laissant, le 8 juin 1036, la victoire et le trône de Léon à Fernand. Celui-ci entra la bannière haute dans la vieille capitale. L'évêque Servando le sacra le 2 juin de l'année suivante, et, dès qu'il eut au front les deux couronnes de Castille et de Léon, il prit les armes contre son frère. De quel côté était le tort? C'est un point que la brutale ambition des deux frères rend douteux. Les chroniqueurs de Silos et d'Oviedo insinuent que Garcia voyait d'un œil jaloux l'agrandissement de son frère. Quoi qu'il en soit, la guerre éclata de nouveau entre les deux rois et se termina le 1er septembre de l'an 1054 par la défaite et la mort de Garcia, que les siens mêmes massacrèrent[1].

Ne voyant plus dès lors derrière lui d'adversaire, et libre de disposer de toutes ses forces, Fernand Ier les porta contre les Arabes. Au printemps de 1055, quand les récoltes furent assez avancées pour fournir le fourrage nécessaire à la cavalerie, le roi de Léon entra en campagne. Suivant le plan interrompu par la mort d'Alonso V, son beau-père, il se dirigea par Tormes de Salamanque et Almeida vers le Portugal. L'armée chrétienne se contenta cette année de ravager la terre musulmane jusqu'à Sea. L'année suivante, elle poussa jusqu'à la ville qui avait arrêté Alonso. Les archers de Viseu avaient en Espagne une réputation proverbiale. Rien ne résistait à leurs flèches d'acier; elles étaient si bien trempées et lancées avec tant de raideur qu'elles perçaient les hommes et les cuirasses.

Fernand Ier s'attacha au côté le plus faible de la place, qui, bâtie sur une hauteur, dominait son camp, et opposa aux archers les frondeurs des Baléares, qui tiraient couverts par de larges boucliers, sur lesquels, pour amortir l'impétuosité des flèches, étaient clouées des planches de chêne. Assiégeants et assiégés combattirent avec une égale valeur. La défense fut digne de l'attaque; mais cependant, au bout de quelques jours, le roi Fernand entra victorieux dans la ville. Là, comme il fallait bien que la barbarie du moyen âge éclatât par quelque œuvre sanglante, il fit couper

1. Pelayo, *Cronicon*. — *Le Moine de Silos*, *Cronicon*, num. 80, 81, 82. — *Chronique de Burgos*, p. 309. — *Chronique de San-Benito*, t. IV.

les deux mains à l'archer qui, trente ans auparavant, avait blessé à mort le roi Alonso V [1].

Animés par ce triomphe et le butin que leur abandonna Fernand, les chrétiens forcèrent Lamego, emportèrent et détruisirent plusieurs bourgs et châteaux, et, ne trouvant d'ennemis nulle part en plaine, allèrent mettre le siége devant Coïmbre. La place était très-forte, bien pourvue de vivres et défendue par une nombreuse garnison. Investie le 20 janvier 1058, elle résistait encore six mois après aux machines et aux assauts de l'armée chrétienne. Saint Jacques alors, disent les chroniqueurs du temps, vint au secours des siens.

Un pèlerin de Jérusalem, qui passait les jours et les nuits sous le porche de l'église de Compostelle, s'émerveillait d'entendre les Espagnols appeler saint Jacques soldat et hardi cavalier toutes les fois qu'ils l'imploraient pour le succès des armes chrétiennes. Il se disait, en se moquant d'eux, que l'apôtre n'était peut-être jamais monté à cheval. Or, dans la nuit du 24 juillet, pendant qu'il était en oraison, saint Jacques lui apparut, et le regardant en riant : « Tu vas voir si je suis bon cavalier. » A ces mots, on amena devant le portail un cheval blanc comme la neige et resplendissant d'une clarté qui remplissait toute l'église. Saint Jacques se mit en selle avec aisance, et, montrant au pèlerin des clefs qu'il tenait à la main : « Avec ces clefs, lui dit-il, le roi Fernand entrera demain dans Coïmbre.

Le lendemain, jour de la fête de l'apôtre, le pèlerin raconta sa vision à tout le monde. Le gouverneur de Compostelle, pressé par les seigneurs du lieu, dépêcha un courrier à Coïmbre, qui revint en annonçant qu'à l'heure dite, en effet, les portes de la cité d'Al-Boacem s'étaient ouvertes devant le roi Fernand [2].

Le feu de la guerre civile brûlait toujours pendant ce temps dans l'Espagne arabe. Quelques mois auparavant, le fils de Djewar, attaqué à Cordoue par les émirs de Valence et de Tolède, avait ap-

1. Mando cortar las dos manos al que treinta años antes habia muerto de un flechazo al rey don Alonso quinto. (Masdéu, *Historia civil de la España araba*, p. 353.)

2. *Le Moine de Silos*, chronique num. 85, 86. — *Chronicon Conimbricense*, p. 329. — *Chronicon Complutense*, p. 316. — *Chronicon Lusitanum*, p. 317.

pelé à son secours l'émir de Séville, et Omar, le saheb de Mohammed II, après avoir battu les Valenciens et les Tolédans, s'était emparé de Cordoue, dépouillant, par l'ordre de son maître, celui qu'il était venu défendre. Affaiblis par les pertes éprouvées dans cette lutte, les deux émirs vaincus s'étaient repliés vers leurs provinces. Fernand saisit ce moment pour recommencer ses courses militaires. Au printemps de 1059, il passa la frontière du Duero, et désola la terre de Tolède, de San-Estevan-de-Gormaz à Madrid, Uceda et Alcala de Henarès. L'émir Almamoun, dont toutes les forces étaient occupées dans la guerre civile, repoussa l'invasion chrétienne, non plus comme ses pères, avec le fer, mais avec l'or, et Fernand regagna Léon chargé de présents et de butin.

Encouragé par ce triomphe, aux premiers beaux jours de 1063 il descendit avec une armée formidable dans la vallée du Guadalquivir, et y promena victorieusement la croix et les tours de Castille. Suivant la politique athée de l'époque, et tantôt l'ennemi, tantôt l'allié des émirs, il ravageait de compte à demi avec celui de Tolède le territoire de Valence, lorsque, si l'on en croit l'auteur des *Annales de Compostelle*, saint Isidore, dans lequel il avait une grande foi, lui apparut pour lui apprendre que sa fin était proche.

Il regagna aussitôt ses États, et arriva malade à Léon le samedi 24 décembre de l'année 1065. Sa première visite fut à l'église de Saint-Isidore, où il alla d'abord vénérer les reliques des saints. Après s'être reposé quelques heures dans son palais, il revint à l'église à minuit, pour assister aux offices de Noël, et communia pieusement à la messe de l'aube. Son état s'aggravait toujours. Le lundi matin 26, se sentant près du terme fatal, il voulut qu'on le revêtît de tous ses ornements royaux, ceignit la couronne, et se fit porter dans l'église de Saint-Isidore, où l'accompagnèrent les évêques et les abbés qui se trouvaient alors à la cour, et tout le clergé séculier et régulier. On le déposa devant l'autel de Saint-Jean, sous lequel étaient les tombeaux de saint Isidore et de saint Vincent, martyr. Là, s'efforçant de se tenir à genoux, et levant les yeux vers le ciel, il dit d'une voix haute et claire :

« A toi seul est la puissance, ô Seigneur ! à toi seul l'empire ! Tu es le roi des rois et le maître des royaumes de la terre et du ciel.

Je viens te rendre la couronne que tu m'as donnée et que j'ai gardée aussi longtemps qu'il t'a plu. Tout ce que je te demande, c'est de recevoir dans ton sein mon âme, qui s'élance de ce gouffre terrestre. »

Et après ces mots, il ôta sa couronne, se dépouilla humblement de la robe et du manteau royal, et, prenant un cilice, ordonna qu'on le couchât devant l'autel, la tête couverte de cendres. Il vécut deux jours encore en cet état, pleurant ses fautes et implorant la miséricorde de Dieu. Le troisième enfin, sur le soir, il rendit l'âme entre les bras des évêques [1].

Il y avait bien quelques nuages sur la gloire de ce prince. L'archer de Viseu, auquel, dans un mouvement de vengeance indigne de son rang, il avait fait arracher les yeux et couper les mains, témoigne de son caractère farouche. Le clergé, qui faisait seul l'opinion devant son siècle et la postérité, n'hésita pourtant pas à le proclamer grand, parce que ses défauts, aux yeux des évêques et des chroniqueurs des couvents, n'étaient rien devant ses mérites. Outre sa fin édifiante, qui rachetait tout, n'avait-il pas doté magnifiquement la cathédrale de Léon et enrichi l'église de Saint-Isidore? Ne payait-il pas tous les ans au monastère de Cluny mille doublons d'or pour la rente de ses péchés? N'avait-il pas comblé de dons les églises de Saint-Sauveur d'Oviedo et de Saint-Jacques de Compostelle? Sa munificence pour les monastères de Saint-Salvador de Oña, de Saint-Pierre d'Arlanza, de Saint-Isidore de Dueñas, de Saint-Jacques de Moreruela, de Saint-Benoît de Sahagun; sa dévotion et son assiduité pieuse aux offices, qu'il entendait assis au milieu des chanoines, et chantant avec eux les louanges du Seigneur; le respect qu'il montrait pour les moines en mangeant à leur table, comme à Sahagun, où il remplaça par un vase d'or un verre qu'il avait cassé; l'empressement qu'il mettait à servir les moines lui-même et à les faire servir humblement par la reine et ses fils; la généreuse hospitalité que trouvaient dans ses États les pèlerins, toutes ces vertus et autres semblables ne

1. Pelayo d'Oviedo, p. 486. — Lucas de Tuy, *Chronique du Monde*, p. 97. — *Chronique de Burgos*, p. 309.

suffisaient-elles pas pour lui ouvrir le ciel et le représenter à la postérité comme le prototype et le meilleur des rois[1]?

1. Rodrigo Ximenez, *Rerum in Hispania gestarum*, cap. XIV. — Yepes, *Cronica de la orden de San-Benito*, diplômes des tomes IV, V et VI.

CHAPITRE XVI

ALONSO VI ET LE ROUTIER.

Division du pouvoir royal. — Les fils de doña Sancha. — Au bord du Carrion. — Mio Cid. — L'exilé de Tolède. — Celui qui naquit en bonne heure. — Le bon vassal. — La légende du Cid. — Prédictions des devins de Tolède. — L'église de Sainte-Gadea. — Le serment. — Le roi et les Ricos Hombres. — Un hardi Castillan. — Bannissement du Cid Campeador. — Son entrée à Burgos. — La petite fille. — Meurtre de Peñalen. — La reine du Tage. — Prise de Tolède. — Conseil tenu par les émirs dans l'aljama de Séville. — On appelle le loup pour garder la bergerie. — Entretien d'Abed et de son fils dans l'alcazar de Séville. — Lettre de l'émir à Youssouf-ben-Taschfin.



Les leçons du passé sont toujours perdues pour les grands. Ni sa propre expérience, ni les malheurs et les troubles que suscita le partage des États de Sanche le Mayor, ni les représentations des gens sages de son conseil, rien n'avait pu empêcher Fernand Ier de commettre la même faute. L'amour du père et peut-être l'orgueil du roi l'emporta sur l'intérêt des peuples, et deux ans avant de mourir il détruisit son œuvre de réunion et de conquête de ses propres mains, et divisa la monarchie chrétienne entre ses trois fils et ses filles. La Castille, dans ce partage, échut à Sancho, Alonso eut Léon, et Garcia la Galice. Zamora, avec son terroir, fut le lot de l'infante Urraca, et Toro celui d'Elvire.

Tous jurèrent de respecter dans ce partage la dernière volonté du roi et de vivre en paix et en bons frères. Tant que doña Sancha, leur mère, vécut, les princes tinrent ce serment; mais à peine eut-elle rejoint, vers la fin de 1067, son époux dans la tombe, que Sancho oublia ses promesses et attaqua le roi de Léon. Au mois de juillet 1068, les Castillans et les Léonais combattaient à Llantada, sur les bords de la Pisuerga. Un intervalle de trois années sépara ce premier choc de la seconde rencontre, qui eut lieu sur les rives du Carrion. Plus nombreux ou plus braves, les gens de Léon, cette

fois, déconfirent les Castillans. L'armée de Sancho avait pris la fuite. A la première halte, Sancho reçut un bon conseil, et la rallia.

Il avait dans ses rangs un vaillant chevalier, fils du célèbre Diego Lainez, qui, élevé dans le palais des rois de Castille après la mort de son père, s'était dévoué dès l'enfance à leur gloire et à leur fortune. Parvenu par sa bravoure au grade d'alferez, le premier de la milice, et, à peu de chose près, répondant à celui de connétable, Rodrigo de Bivar, que les Arabes appelaient le Cid, les chrétiens don Ruy, et les soldats le Routier (*campeador*) [1], était sans contredit le meilleur chef des troupes castillanes. Calme au milieu de l'effroi général, il se rendit à la tente du roi, celui qui naquit en bonne heure (*que en buen ora nascoi*), et lui conseilla de rallier les fuyards et de tomber sur les vainqueurs pendant la nuit.

Fatigués du combat, ils dormiront, lui dit-il, sous leurs tentes, et nous prendrons notre revanche. Dans le cas contraire, on ne perdra rien qui ne soit déjà perdu. A demi persuadé, Sancho laissa faire don Ruy. Mon Cid (*mio Cid*) rallie alors ses hommes, reforme leurs bataillons, et se jette avant le jour sur les Léonais, qui, plongés encore dans le sommeil, ne purent opposer aucune résistance. Il en passa la moitié au fil de l'épée et fit prisonnier le roi Alonso, qui s'était réfugié dans l'église de Carrion. Assez généreux pour le temps, Sancho se contenta de prendre son royaume et de l'exiler à Tolède.

L'ambitieux ressemble au joueur, le gain irrite sa passion. Quand il se fut emparé du royaume d'Alonso, Sancho II convoita celui de Garcia. En 1071, les Castillans, unis aux Léonais, prirent donc la route de la Galice. Peu aimé de ses peuples, qu'il accablait d'impôts, Garcia ne pouvait soutenir cette lutte inégale. Une bataille livrée sur les frontières du Portugal lui ôta la couronne et la liberté. Sancho l'envoya au château de Luna, et, ne se tenant pas pour satisfait s'il ne dépouillait ses sœurs de leurs apanages, il se dirigea sur Zamora, où l'attendait le châtiment de ses usurpations et de son parjure.

Tandis qu'il en pressait le siége avec vigueur, un vassal de doña

1. *Campeador* n'a jamais signifié que routier, batteur d'estrade. On ne sait pourquoi des personnes très-versées d'ailleurs dans la littérature espagnole traduisent ce mot par *champion très-illustre*. Champion se dit *campeon*...

Urraca, sortant un jour à l'improviste, l'assaillit courageusement et lui planta sa lance dans le corps. Ses chevaliers le relevèrent *froid et noir*, et l'emportèrent en Castille, où le clergé l'enterra pompeusement dans le monastère de San-Salvador de Oña. Les moines mirent sur sa tombe une inscription en vers latins, où il était dit que ce prince, beau comme Pâris et aussi brave qu'Hector, avait perdu la vie de la main du traître Vellid, armé par une sœur cruelle. Puis, selon l'expression de la même épitaphe, lorsqu'il ne fut plus qu'une ombre et un peu de poussière[1], Alonso l'exilé vint de Tolède et prit sa place.

Tous les hommes en vue à cette époque étaient couronnés, comme les saints, d'un nimbe merveilleux. Pour expliquer, par exemple, l'audace et le bonheur du Cid, les soldats se faisaient à voix basse ce récit autour des feux ou sous la tente. Un jour, dans sa jeunesse, mon Cid cheminait le long du Duéro avec trois cents fidalgos. Bas était le ciel, et le froid rude. En arrivant au bord du gué, il y trouva un misérable lépreux demandant à tous pitié pour qu'on lui fît passer le fleuve. Tous les chevaliers s'écartaient avec horreur et en crachant. Seul, don Ruy en eut compassion et, lui tendant la main, le fit passer, couvert d'une cape verte imperméable, sur un mulet bon marcheur que lui avait donné son père. Il le conduisit à Grejalva, le village des Pierres-Creuses, et se coucha sous la même cape avec le pécheur.

Or, pendant qu'il dormait, le lépreux lui dit à l'oreille :

« Dors-tu, Rodrigo de Bivar?... Il est temps que je t'apprenne la vérité. Ce n'est pas un malade qui te parle, mais un messager de Jésus-Christ. Je suis saint Lazare, et vers toi m'a Dieu envoyé, pour que je te donne un souffle de fièvre dans les épaules. Toutes les fois que cette fièvre t'échauffera, quelque chose que tu entreprennes, tu en viendras à bout de ta main. »

Il lui envoya, en disant ces mots, un souffle dans les épaules qui le traversa jusqu'à la poitrine. Mon Cid s'éveilla tout ému; mais il ne trouva plus le lépreux[2].

1. Sanctius forma Paris et ferox Hector in armis
Clauditur hâc urnâ jam factus pulvis et umbra.

2. Rodrigo desperto
E fue mal espantado

Le roi, comme le chevalier, ne pouvait manquer d'avoir sa légende. Voici celle que l'exil d'Alonso avait inspirée aux Léonais. L'émir Al-Mamoun avait logé l'ancien roi de Léon dans son alcazar: il le chérissait comme un fils, et le prince chrétien reconnaissant combattait dans l'occasion sous sa bannière. Passionné pour la chasse, il se livrait d'ordinaire à ce divertissement dans les bois du château de Tevina, bâti dans une situation délicieuse, à quelque distance de Tolède. L'émir, qui lui avait donné ce lieu de plaisance, vint l'y voir un jour avec ses courtisans, et, contemplant Tolède, qu'on découvrait en plein des terrasses du château, il demanda aux vieux vizirs si une place aussi forte pouvait jamais être prise.

« Oui, répondit l'un d'eux, si pendant sept ans on faisait le dégât autour de ses murs, en brûlant les maisons et coupant les vignes, le huitième on la pourrait prendre par la famine. »

Alonso, qui feignait de dormir sous un arbre, entendit cet aveu et le renferma soigneusement en son cœur pour s'en servir un jour.

Une autre fois qu'Alonso était assis auprès de l'émir, ses cheveux se dressèrent tout à coup sur son front. Al-Mamoun voulut les rendre avec la main à leur position naturelle; mais, plus il s'efforçait de les comprimer, plus ils se dressaient et devenaient raides. Étonné de ce prodige, l'émir en conféra avec ses sages, qui lui conseillèrent de se défaire d'Alonso, parce que ce signe annonçait qu'il aurait un jour à Tolède le souverain pouvoir. L'Arabe, plus juste, refusa de violer la foi promise, et se contenta de faire jurer au chrétien qu'il n'envahirait pas de son vivant le territoire de Tolède [1].

Cette double tradition, dont le caractère poétique trahit la source, explique l'intérêt qui s'attachait à l'exilé. Il était plus aimé que ses frères. Aussi, après la catastrophe du 4 octobre 1072, tous les regards se tournèrent vers lui. Les nobles de Galice et ceux de Cas-

Cato en derredor de ssy
E non pudo fallar el gapho.
(*Chronica de España*, fol. 195 et v°. — Mss espagnols de la Bibliothèque impériale, n° 9988.)

1. Roderici, *Toletanæ ecclesiæ antistis*, lib. VI, cap. XVII. — *De pronosticis Aldefonsi.*

tille réunis à Burgos l'élurent, sous la condition qu'il jurerait, avant de prendre ces deux couronnes, qu'il était innocent du meurtre de Sancho. A son arrivée de Tolède, dont Al-Mamoun lui avait ouvert généreusement les portes, Alonso protesta avec tant d'énergie contre l'accusation de ses ennemis, que personne n'osait lui parler de la condition imposée. Seul, mon Cid, qui ne craignait rien, se leva avant que les *ricos hombres* eussent prêté le serment de fidélité dans l'église de Sainte-Gadea de Burgos, et, prenant un missel, il le présenta ouvert au roi, et lui dit :

« Tu vas jurer, ô roi Alonso, que tu n'as pris aucune part au meurtre de ton frère. Si un faux serment sort de ta bouche, plaise à Dieu que tu meures de la même mort, et que ce soit un vilain et non un chevalier qui te perce le cœur[1] ! »

Alonso jura en ces termes avec douze de ses vassaux; mais le Campeador lui ayant fait répéter le serment, il rougit de colère et d'indignation de se voir l'objet d'un soupçon semblable, et en garda rancune au Cid toute sa vie. Par politique, toutefois, il cacha sa haine et attendit qu'une occasion s'offrît de se venger de l'audacieux vassal. Don Ruy la lui fournit lui-même, selon Berganza, en poursuivant les musulmans jusque sur la terre de Tolède. Al-Mamoun se plaignit, et, indigné que le Campeador eût ravagé le pays où il avait, lui Alonso, trouvé naguère une si généreuse hospitalité, le roi de Castille et de Léon le bannit de ses royaumes.

La chanson du Cid, dont nous détachons une page sans scrupule, car, pour la vérité des détails, les poèmes du moyen âge, échos fidèles de la tradition, ne le cèdent en rien à l'histoire, raconte ainsi l'exil du chevalier.

« En quittant son donjon de Bivar, où il voyait les portes ouvertes et sans serrures, les armoires sans fourrures et sans manteaux, les perchoirs sans faucons et sans autours mués, mon Cid soupira, car il avait un grand souci, et, regardant tout cela de ses yeux, d'où coulèrent d'abondantes larmes : Je te rends grâce, Seigneur Père, qui es là-haut, dit-il; voilà ce que m'ont valu mes méchants ennemis. Puis il piqua des deux et lâcha la bride. A la sor-

1. Don Manuel Jos. Quintana, *Vidas de los Españoles celebres. — El Cid Campeador*, p. 28.

tie de Bivar, ils eurent la corneille à droite, et à l'entrée de Burgos ils l'eurent à gauche. Mon Cid se secoua alors et releva la tête.

« Donne-moi l'étrenne, Alvar Fanez, dit-il; chassés nous sommes de la terre. Puis il entra à Burgos, levant soixante pennons dans sa compagnie. Hommes et femmes, pour le voir, se mettent aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient douleur. Tous de leur bouche disaient la même raison. Dieu! le bon vassal, s'il avait bon seigneur! Chacun l'aurait convié de bon cœur; mais nul n'osait, à cause de la grande colère du roi Alonso. Avant la nuit, à Burgos, était arrivée sa charte, sa charte mystérieuse et fortement scellée.

« Que personne à mon Cid ne donne logement, et que celui qui serait assez osé pour le faire sache une parole véridique : qu'il sache qu'il perdra ses biens, les yeux de la tête et l'âme avec le corps.

« Telle est la teneur de la charte. Grand deuil en eut la gent chrétienne. Ils se cachaient à l'approche du Cid, car personne n'osait lui rien dire. Le Campeador se dirigea vers sa posada. Il en trouva la porte bien close, par peur du roi Alonso, qui avait ordonné que, s'il ne la brisait de force, nul ne la lui ouvrît. Ceux de mon Cid appellent de toute leur voix. Leurs compagnons du dedans ne voulaient sonner mot. Mon Cid, jouant de l'éperon, s'avança vers la porte. Il tira son pied de l'étrier et frappa un coup. La porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien verrouillée. Une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet. Assez, Campeador, en bonne heure vous ceignîtes l'épée. Le roi a défendu d'ouvrir. Cette nuit est arrivée la charte. Nous n'oserions vous ouvrir ni vous recevoir pour rien au monde, sans quoi nous perdrions l'avoir et les maisons, et de plus les yeux de la tête. Cid, vous ne gagneriez rien à notre mal; que le Créateur vous protége, ainsi que ses vertus saintes.

« L'enfant dit et se retira. Le Cid vit alors qu'il n'avait plus la faveur du roi. Il s'éloigna de la porte, piqua des deux à travers Burgos, et alla camper sur la grève d'Arlauzon, personne en son logis n'ayant voulu le recueillir[1]. »

1. *Poema del Cid*, édition Damas Hinard. — Ce morceau nous a rappelé une des

De là l'énergique routier se rendit à Barcelone, et de cette ville à Saragosse, où il se mit au service de l'émir Al-Moctadir. Pendant qu'il y combattait avec gloire sous les bannières de l'islam, Garcia mourait dans sa prison et Sancho III, dernier roi de Navarre, était assassiné à Peñalen par son frère Raimon et sa sœur Ermessinda. Sancho Ramirez d'Aragon recueillit les fruits de ce crime en s'emparant des États du défunt, avec l'approbation d'Alonso, qui se tut, parce qu'on lui donna la Rioxa et la Biscaye.

Après ce démembrement de la Navarre, il ne resta plus que trois États souverains dans l'Espagne chrétienne : le comté de Barcelone, gouverné par Raimon Bérenger III du nom, et le dix-septième comte; le royaume d'Aragon et le royaume d'Alonso. Celui-ci, le plus étendu, car il allait des Pyrénées à la mer de Lisbonne, et constituait le noyau de granit, que rien ne pouvait plus briser, de la monarchie espagnole. Il ne lui manquait, pour dominer tous les émirats musulmans épars sur les versants de la Méditerranée, qu'un grand centre, une ville plus illustre et plus forte que Burgos. Tolède, la grosse perle du collier de l'islam, la citadelle des conquérants arabes, réunissait toutes ces conditions. Alonso, qui, durant son exil, y pensait, dit-on, tous les jours, jeta les yeux sur elle, et, quand l'émir Al-Mamoun eut passé à la miséricorde divine, il résolut, peu soucieux du souvenir et des bienfaits du père, d'enlever cette place formidable à son fils.

Aveuglé par la jalousie, l'émir de Séville, Mohammed, ne voyant dans cette conquête que l'abaissement d'un rival, s'unit, par un traité secret, avec Alonso, au lieu de lui fermer le chemin de la reine du Tage avec toutes ses forces. Pendant sept ans que dura le blocus, toute l'Espagne musulmane garda l'épée au fourreau. Yahya-el-Dafer avait beau implorer le secours des croyants, en disant, avec juste raison, que sa cause était celle de l'islamisme, personne ne répondit à son appel que l'émir de Badajoz, qui se trouva trop faible. Au bout de sept années de blocus rigoureux et de ravages, réalisant à la lettre la prédiction des devins d'Al-Mamoun, si la légende n'a pas été faite après coup, la ténacité castillane l'emporta sur la bravoure proverbiale des Tolédans, et,

plus belles leçons de l'illustre maître M. Villemain. (Voir le *Tableau de la littérature française au moyen âge*, t. II, p. 85.)

. . .. : i gioire d'arborer l'étendard du Christ
...ne de l'Espagne gothique, qui redevenait
..enne.

...e retentit douloureusement dans toutes les
..uait Mahomet. Comprenant enfin la faute qu'il
. . ussant prendre ce boulevard de la puissance
...r de Séville essaya d'arrêter les progrès de son
..p tard. Retranché dans les remparts qu'il venait de
. : vainqueur, au lieu de reculer, annonça fièrement
. .. : avancer encore. Alors l'urgence du péril fit taire les
... ..s emirs de Badajoz, de Grenade et d'Almeria envoyè-
... ...hebs à Séville, pour s'unir contre l'ennemi commun.
. ... conseil dans la grande mosquée. Là, Abou-Beker, le vizir
. ...ammed à Cordoue, proposa d'invoquer le secours du chef
... des Almoravides, Youssouf-ben-Taschfin l'Africain. Une
... voix repoussa ce périlleux expédient, ce fut celle de Zagût,
... de Malaga.

« N'ouvrons pas l'Espagne, dit-il, au conquérant de la Maurita-
nie, car il ne la délivrerait de la crainte du chrétien que pour la
charger de chaînes, que nos bras réunis peut-être ne pourraient
plus briser. »

On ne l'écouta pas. Les émirs chargèrent Omar, leur frère de Badajoz, d'écrire à Youssouf, et cette même année 1086 on choisit les envoyés qui devaient remettre la lettre.

Quelque temps après cette délibération, voici l'entretien qu'avait l'émir Aben-Abed avec Reschid, son fils, dans l'alcazar de Séville :

« O mon fils, disait le vieillard, nous sommes ici comme des orphelins entre la mer orageuse et un puissant et cruel ennemi, sans autre appui que le secours du Très-Haut. Des émirs du midi, nous ne pouvons rien espérer, et, nous tournant du côté du nord, nous entendons déjà les pas de cet Alonso, l'implacable ennemi d'Allah, dont la fortune et la constance ont forcé en six ans les portes de Tolède. Si l'on attend qu'il vienne planter audacieusement ses tentes devant notre ville, rude et difficile sera la défense. Mieux vaut appeler à l'aide Youssouf, le nouveau conquérant de l'Afrique.

— Mon père et mon seigneur, répondit Reschid avec une sagesse au-dessus de son âge, si cet ambitieux Taschfin débarque ici avec ses Maures, crois-tu que, lorsqu'il aura repoussé le chrétien, il voudra quitter ces délicieuses plaines pour retourner dans ses déserts? Non! ses barbares s'empareront de nos villes et nous chasseront de cette patrie bien-aimée!

— Mon fils, reprit Aben-Abed, ce n'est pas moi qui perdrai l'Andalousie et qui la laisserai envahir par les infidèles. Non! non! jamais les musulmans ne me maudiront comme traître; jamais les alminbars (chaires) de nos mosquées ne retentiront de ma défection. J'aimerais mieux servir Youssouf comme conducteur de chameaux que d'être émir vassal et tributaire de ces chiens de chrétiens. Ma confiance est dans Allah[1].

— Qu'Allah te protége donc, toi et ton peuple! répondit tristement son fils, qui était de l'avis du wali de Malaga. »

Et l'émir écrivit de sa main la lettre suivante :

« Au bouclier de la foi et au roi des fidèles,

« Puisque la lumière de la foi vous guide, ô prince, auquel Dieu soit en aide, et que vous marchez sur la voie du salut; que partout on voit sur le chemin de la vertu les traces de vos pieds; que vous entreprenez la guerre sainte avec une volonté ferme; que nous savons de science certaine que vous êtes le plus puissant soutien de la foi musulmane et le plus intrépide guerrier pour combattre les infidèles, il est nécessaire que nous vous appelions à nous pour guérir la maladie qui nous a ôté nos forces, et que nous implorions votre appui pour faire disparaître les maux qui affligent la Péninsule; car les armées ennemies qui couvrent ses champs, en montrant sans mesure leur insolence et leur animosité, leur cruauté et leur colère, nous ont trompés constamment au moyen d'une douceur simulée et en faisant semblant de se laisser apaiser par des sommes d'argent.

« On leur a donné tous les trésors, et elles paraissaient nous accorder la paix quand nous leur avions livré toutes nos richesses; mais constamment elles passaient les bornes de la modération et renouvelaient la guerre, et constamment aussi nous nous sommes

1. Conde, t. II, p. 217.

humiliés et nous leur avons obéi, jusqu'à ce que tout ce que nous possédions ait disparu, que nous ayons perdu tout ce que nous exposions aux yeux des hommes, tout ce que nous leur cachions. A présent qu'elles voient l'exiguïté de ce que nous avons à leur offrir, elles montrent plus que jamais le désir de conquérir nos villes. Le feu qu'elles allument brûle dans toutes nos provinces. Leurs lances et leurs dagues s'abreuvent du sang des musulmans, et ceux qui échappent à la mort deviennent leurs prisonniers et sont torturés de toutes les manières. Les voilà sur le point de mettre à exécution le projet qu'elles ont formé de nous attaquer avec toutes leurs forces, et bientôt leur ardent désir, qui est de nous ravir nos États, sera comblé.

« Dieu et musulmans, venez nous secourir! Le mensonge vaincra-t-il la vérité? L'idolâtrie triomphera-t-elle de la croyance en un seul Dieu? L'infidélité sera-t-elle plus forte que la foi? Une glorieuse victoire n'éloignera-t-elle pas de nous cette calamité? N'y a-t-il donc personne qui vienne en aide à cette religion opprimée, personne qui défende tout ce qui nous est sacré et que nous voyons profaner? Comment Dieu peut-il voir son trône détruit, sa gloire avilie?

« Ah! le malheur qui nous écrase est sans consolation, et la calamité que nous souffrons, au-dessus de toutes les autres. Ne vous ai-je pas écrit auparavant, ô prince, que Dieu rende glorieux, pour vous apprendre le désastre de la ville de Coria, que Dieu nous rende? Ne vous ai-je pas dit que la perte de cette cité était le signal de la désolation de la Péninsule, qui serait bientôt dépeuplée et déserte? Nos discordes se sont encore accrues depuis ce temps; l'hostilité chrétienne est devenue plus vive, et un événement des plus graves s'est accompli. Une ville superbe, défendue par un château qui l'emporte sur tous les autres, qui est comme le point central du cercle et qui domine sur tant de pays d'alentour, est tombée au pouvoir des ennemis. Le poltron injuste qui la défendait, *zéphyr qui se fait sentir à peine*, a été chassé par l'épée du tyran idolâtre.

« Ah! si vous ne vous mettez tous en marche sur-le-champ, si vous n'accourez pas vers cette ville, cavaliers et piétons, nous n'avons plus qu'à nous voiler la face pour attendre la mort. Je ne vous

exciterai pas à entreprendre la guerre sainte en vous disant ce que renferme à ce sujet le livre de Dieu, car vous le lisez plus souvent que moi; ni en vous rappelant la tradition du Prophète, car vous la connaissez mieux que moi. Cette lettre vous sera remise par un savant, un iman, qui vous en expliquera et éclaircira les détails. Car lorsqu'il s'est offert pour aller vers vous, dans l'espoir de mériter ainsi une récompense dans la vie future, j'ai eu confiance dans son éloquence et sa facilité d'élocution. »

Quand cette lettre fut parvenue au prince des croyants, Youssouf-ben-Tachsfin, il écrivit à Mohammed-ben-Motawakkil, en lui promettant de passer la mer et de venir le secourir contre l'ennemi du Prophète[1].

1. Al-Holal-al-Mauschiyah, Mss de la Bibliothèque de Leyde, n° 24, fol. 12, traduction corrigée de Dozy.

CHAPITRE XVII

LE CID CAMPEADOR.

Youssouf-ben-Tachsfin. — Les hommes au voile. — Le chef des Morabethoun ou Almoravides. — Le neuvième jour de la lune de rhamadan. — Bataille de Zallakah. — Les chameaux et les noirs. — L'homme aux abeilles. — Quarante mille têtes coupées. — Les délices de Séville. — Youssouf à Grenade. — Le loup dans la bergerie. — Conquête de l'Andalousie. — Les Lamtunes maîtres de l'Espagne. — Progrès des chrétiens vers Lisbonne. — Les chevaliers de France. — Le Campeador. — Pourquoi il faisait la guerre. — Awayhir et Malfechores. — Mœurs des routiers. — La contribution noire. — L'émir de Saragosse et le comte de Barcelone. — Tebar-el-Pinar. — Scène militaire du XIe siècle. — Le festin des routiers. — Mangez, comte. — Affaire de Jaen. — Course sur l'Èbre. — Prise de Cebolla. — Siége de Valence. — Grande disette. — Tarif des vivres dans la ville. — Ravages de la Huerta. — L'élégie valencienne. — Récit d'Ibn-Bassam. — Cruautés du Cid. — Le vendredi de juin. — Le cadi Ibn-Djahhaf. — Le trésor. — Le bûcher. — Le héros de l'Espagne au moyen âge.

Chef des Kabyles du désert, qui avaient fondé en 1059 la ville et l'empire de Maroc, Youssouf-ben-Tachsfin, le plus brave des Molathemins, ou hommes au voile[1], réunissait toutes les qualités et tous les vices indispensables à ceux qui aspirent au triste honneur de dominer les hommes et d'agrandir toujours le cercle de leur pouvoir tyrannique. Ardent dans le combat comme un lion, il était sage dans le conseil, d'une frugalité si grande qu'il se contentait, comme le dernier lamtune de sa tribu, de pain d'avoine et de chair de chameau, et tellement simple, malgré ses trésors, qu'il ne portait qu'un burnous de laine. Mais les défauts de son temps, de sa race et de sa croyance couvraient d'ombre ces côtés brillants. A la fourberie native, à la ruse doublée de perfidie des

1. La coutume de se couvrir le visage fut introduite, dit Cardonne, t. II, p. 146, parmi cette nation, en mémoire d'une bataille où les femmes combattirent le visage voilé.

hommes du désert, il joignait la cruauté des tigres qu'il avait chassés des jungles de Maroc pour y bâtir sa ville.

D'une ambition insatiable, il reçut avec joie l'appel de l'émir de Séville. Mais, sous prétexte de s'assurer une retraite en cas de malheur, il voulut qu'on le mît d'abord en possession de l'île Verte (Algésiras), où il ne tarda pas à débarquer au printemps de 1086, quand on lui en eut fait l'abandon, avec une armée formidable. Les émirs qui l'avaient appelé le rejoignirent à la tête de leurs contingents, et cette multitude, épaisse comme les tourbillons de sable de l'Afrique, roula aussitôt vers Tolède.

Alonso, averti à temps, s'avançait de son côté avec des masses de cavalerie et ces fantassins navarrais, léonais et castillans, accoutumés à soutenir, sans reculer d'un pas, le choc des cavaliers arabes!

Les deux armées se rencontrèrent un jeudi, neuvième jour de la lune de rhamadan 1087, dans les champs boisés de Zallakah, petite forteresse située à quatre lieues de Badajoz. Soit tactique, soit défiance de la foi de son allié, l'émir de Séville, Youssouf, établit son camp derrière les collines, et ne laissa en vue que celui de Ben-Abed. Le lendemain, Alonso commença l'attaque au point du jour. Ses chevaliers, couverts de fer, parmi lesquels marchaient au premier rang les plus intrépides barons de la France méridionale, baissèrent les lances et, tombant comme une avalanche sur les Andalous, que soutenaient dix mille Berbers de Youssouf, les rompirent après une lutte acharnée, et dispersèrent toutes les bannières de Séville.

Alonso se croyait vainqueur. Au moment où les chevaux essoufflés faisaient halte, Youssouf paraît tout à coup avec ses troupes fraîches et fond sur les chrétiens, accablés par la fatigue du combat et la chaleur. Les Espagnols tentent en vain de tenir ferme et de reformer leurs rangs; les chevaux, effrayés à la vue des chameaux que montaient les noirs, se cabrèrent et mirent le désordre dans les lignes chrétiennes; la garde nègre de Youssouf, se précipitant à propos sur ces troupes ébranlées, acheva la déroute. Alonso, blessé en cherchant à rallier les siens, fut arraché aux noirs, qui tenaient déjà la bride de son cheval, par quatre cents de ses fidèles, et prit la fuite à l'entrée de la nuit, laissant derrière lui

un lac de sang et quarante mille têtes, que l'homme aux abeilles [1], après s'être donné le cruel plaisir d'en élever des pyramides sur le champ de bataille, envoya dans les tribus d'Afrique, pour que les musulmans apprissent sa victoire et en rendissent grâce à Dieu [2].

Ce trophée horrible fut le marchepied en Espagne du trône des Almoravides. Le vainqueur, après son triomphe, alla se reposer à Séville des fatigues de la campagne. Ses scheiks, brûlés par le soleil d'Afrique, ravis de la beauté de l'Andalousie et de la douceur de son climat, songèrent avec douleur que bientôt ils seraient obligés d'abandonner ces plaines fleuries pour leurs sables torrides. Ils regardaient avec raison Séville comme le séjour le plus agréable et le paradis de l'univers. La magnificence de l'alcazar, des mosquées et des autres édifices de cette superbe ville; le Guadalquivir, qui baigne ses murs en y portant les richesses et l'abondance; la *huerta*, cette plaine enchantée toute verte d'orangers, de citronniers, d'oliviers, et où blanchissaient alors les murs de douze mille villages, tout leur faisait désirer avec ardeur que Youssouf gardât pour lui ce pays délicieux [3].

Pour lui en faire naître la pensée, ils lui représentèrent souvent la gloire et les avantages d'une telle conquête. Comme tous les princes maîtres d'eux-mêmes, qui n'aiment ni à se laisser deviner, ni à dévoiler leurs projets qu'au moment de l'exécution, Youssouf ne parut pas avoir compris, et repassa le détroit; mais il revint l'année suivante, et, pour se dédommager de l'échec subi sous les murs de Lebta, forteresse que toute sa bravoure ne put enlever aux chrétiens, il s'empara de Grenade et emmena prisonniers en Afrique l'émir Aben-Abdallah et ses deux frères.

L'émir de Séville vit alors combien étaient fondées les craintes de son fils, et quelle faute il avait commise en invitant le loup à venir garder la bergerie. Il se hâta de fortifier sa ville et d'armer ses taïfas; mais il n'était plus temps. L'orage, qui grondait depuis deux années sur sa tête, allait éclater. En 1091, Youssouf, jetant

1. On lui donna ce surnom, parce qu'un essaim d'abeilles, présage, selon les talebs, de sa grandeur future, s'était posé sur sa tête un jour dans son enfance.

2. Abd-el-Halim, Mss arabes de l'Escurial.

3. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes* t. II, p. 195.

subitement le masque, fit passer quatre corps d'armée en Espagne. Le premier, commandé par Abou-Bekir, son meilleur naïb, ou lieutenant, fut dirigé sur Séville, le second sur Cordoue, le troisième sur Alméria; le quatrième était destiné à opérer contre l'émir de Ronda. Portée par des mains vigoureuses, la bannière almoravide fit du chemin en peu de temps. En septembre, elle flottait sur l'alcazar de Séville, et le pauvre émir, prisonnier à Maroc, voyait ses filles lui apporter nu-pieds et en haillons le pain qu'elles avaient gagné avec leur quenouille. En décembre, le second naïb de Youssouf entrait à Murcie et apprenait que les autres lieutenants avaient déjà pris Habra, Alméria et Jaen. Enfin, l'année suivante, Youssouf achevait la conquête de l'Andalousie, en s'emparant, l'épée à la main, de Dénia et de Valence.

Il ne restait plus devant lui, comme représentants de cette féodalité musulmane, si fière et si haute naguère, que les émirs de Badajoz et de Saragosse. Celui-ci plia volontairement sous le joug, en implorant contre les chrétiens le secours de ses armes. Aidé des Africains de Ben-Tachsfin, il battit Sancho, roi d'Aragon, et Pedro, son fils, les refoula dans leurs montagnes, et leur reprit Fraga et Balbastro. Mais ce qu'il gagna du côté des chrétiens en sécurité, il le perdit en indépendance du côté des Berbers, dont ce service le constituait le vassal. Deux ans plus tard, en 1094, les Lamtunes enlevaient Badajoz à l'émir Ben-Afthas, et le tuaient à coups de lance, contre la foi jurée, après la capitulation.

Dans le temps où le sultan de Maroc, appelé par le khalife même commandeur des croyants en Espagne, rétablissait au profit de son ambition l'unité dans la Péninsule méridionale, Alonso VI, se relevant du désastre de Zallakah, étendait au nord et à l'ouest les limites de la monarchie de Castille. Mariant ses filles aux princes de Bourgogne et au comte de Toulouse, qui étaient venus servir sous sa bannière, il s'assura pour l'avenir l'appui des chevaliers de France, et, en attendant, confia la défense des frontières de Galice à Raimon le Bourguignon, et la garde du pays conquis en dernier lieu, et qui devait être un jour le royaume de Portugal, au noble Henri, proche parent du duc de Dijon, et l'une des meilleures lances de l'époque.

La plus vaillante manquait seule sous les drapeaux chrétiens.

Depuis son exil, le Campeador faisait la guerre pour manger[1], suivant son expression énergique, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais au profit des musulmans, qui l'avaient à leur solde, quand il ne bataillait pas pour son compte particulier. Sept mille hommes, le rebut des deux nations, l'écume des deux races, suivaient sa bannière et celle d'Alvar Fañez, son parent. Athées de l'islam et de la croix, ces bandits, nommés partisans (*awayhir*) par les Arabes, et *malfechores* (malfaiteurs) par les chrétiens, étaient, par leur rapacité et leurs mœurs farouches, la terreur du pays. Ils massacraient les hommes, violaient les femmes, vendaient souvent un prisonnier pour un pain, pour un pot de vin ou une livre de poisson. Quand un de ces malheureux ne voulait pas ou ne pouvait payer rançon, ils lui coupaient la langue, lui crevaient les yeux, le faisaient déchirer par des dogues dressés à cet effet, ou le soumettaient à des tortures qu'il est aussi impossible d'imaginer que de décrire[2].

C'est à la tête de ces hommes que le Campeador combattait sous les bannières musulmanes, qu'il rançonnait la Péninsule, et que, retranché comme l'aigle ou le vautour sur quelque roc inaccessible, il exigeait, pour laisser la terre tranquille, le tribut de la paix. Les Benou-Betyr, maîtres de Tortose, Xativa et Dénia, lui donnaient 50,000 dinars; le scheik d'Albarracin, 10,000; celui d'Alpuente, 10,000; ceux de Murviedro et de Ségorbe, chacun 6,000; celui de Xerica, 4,000; celui d'Almenara, 10,000; enfin le Cid recevait de l'émir de Valence 12,000 dinars[3].

Cette contribution noire, il la levait aussi sur les chrétiens. Pendant l'hiver de 1090 à 1091, il avait forcé le château de Polop, où se trouva un butin immense, et ravagé si affreusement le pays, que, d'Arihuela à Xativa, pas un mur n'était resté debout. L'émir de Saragosse, Al-Mostaïn, et Bérenger, comte de Barcelone, dont il menaçait les frontières en s'établissant à Mora, sur la courbe que décrit l'Èbre avant d'arriver à Tortose, s'entendirent pour écarter

1. Porque oviese que comer. (*Cronica de España*, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 9988, fol. 321.)
2. *Kitabo'l-Iktifá*, p. 25-26.
3. Dozy, *Recherches sur l'histoire littéraire et politique d'Espagne au moyen âge*.

ce voisin dangereux. Bérenger prit l'initiative, et, selon la coutume du temps, envoya défier son ennemi.

Il lui reprochait d'ajouter plus de foi aux augures qu'à la loi divine, et de ne croire qu'au vol des aigles, des éperviers et des corneilles.

« Viens, lui écrivait-il, en plaine, si tu es un véritable homme de guerre et un Campeador; viens, que Dieu venge ses églises pillées et brûlées par tes bandes. »

Le Campeador appela le messager :

« Dites au comte qu'il ne le tienne point à mal. Du sien, je n'emporte rien; qu'il me laisse aller en paix.

— Non! s'écria Bérenger en recevant cette réponse, ce qu'il dit ne sera pas vrai. La dette d'hier et celle d'aujourd'hui, il va payer tout à la fois. Il saura, ce banni, à qui il venait faire honte. »

Pendant la nuit, Bérenger fit occuper les cols de Tebar-el-Pinar, et, au point du jour, il attaqua les routiers. Ceux-ci avaient pris les armes et s'affermissaient sur les étriers. Ils partirent au galop à la voix du Cid, et culbutèrent les Catalans, qui commençaient à gravir la côte. Si bien on mania les lances, frappant les uns, désarçonnant les autres, qu'il gagna la bataille, celui qui en bonne heure naquit. Le comte fut fait prisonnier. On l'amène à la tente de mon Cid, qui se réjouissait, car riche était le butin. Les routiers avaient préparé un grand gala. Il ne tourna pas même la tête. On apprête les mets devant lui, on les apporte, il les dédaigne et n'y veut point goûter.

« Je ne mangerais pas une bouchée, disait-il, pour tout ce qu'il y a dans l'Espagne entière! J'y perdrai plutôt le corps et y laisserai l'âme, puisque ces bandits sans chausses m'ont vaincu en bataille. »

Écoutez ce que dit mon Cid, Ruy Diaz de Bivar :

« Mangez, comte, de ce pain et buvez de ce vin. Si vous faites ce que je dis, de ma prison vous sortirez; sinon, de votre vie vous ne verrez terre chrétienne!

— Mange, don Rodrigue, répondit le comte, et réjouis-toi; pour moi, j'ai résolu de me laisser mourir de faim. »

Jusqu'au troisième jour, on ne put le persuader. Impossible,

pendant qu'on partageait ses dépouilles, de lui faire prendre un morceau de pain.

« Mangez, comte, lui dit encore mon Cid; car, si vous refusez toujours, vous ne reverrez pas les chrétiens. Mais, si vous mangez assez pour me satisfaire, je vous laisserai partir libre avec deux chevaliers. »

Quand il entendit ces paroles, le comte reprit courage.

« Cid, si vous faites cela, je vous admirerai toute ma vie.

— Mangez donc, comte, et, quand vous aurez dîné, je vous laisserai partir, vous et deux autres. Mais, de tout ce que vous avez perdu, et que j'ai gagné en bataille, sachez que je ne vous en rendrai pas un faux denier. Non, je ne vous en rendrai rien, car j'en ai besoin pour ces miens vassaux, qui sont près de moi dans la misère. En prenant sur vous et d'autres, nous les payons. Nous mènerons cette vie tant qu'il plaira au Saint-Père, comme un homme qui a sur lui lire du roi et qui de sa terre est banni. »

Tout allègre était Bérenger; il demande de l'eau pour se laver; on lui en verse à l'instant sur les mains. Avec les chevaliers que lui a donnés le Cid, il mange enfin, et avec quelle bonne grâce! Au-dessus de lui était assis celui qui naquit en bonne heure.

« Si vous ne mangez, comte, de façon à me satisfaire, personne ne bougera d'ici; nous ne nous quitterons pas.

— Volontiers et de bonne grâce, répliqua Bérenger. »

Il dîna vite, avec les deux chevaliers, et, lui voyant remuer si bien les mains, mon Cid se tint pour satisfait.

« Si vous le voulez, dit-il ensuite, nous sommes prêts à partir; faites amener les chevaux, et nous nous mettrons en selle. Depuis le jour que je fus comte, je n'avais pas dîné de si bon appétit. »

On leur donna trois chevaux très-bien sellés, de bons vêtements, des pelisses et des manteaux. Le comte chevauche entre les deux autres. Le Castillan les escorte jusqu'à la limite du camp.

« Vous partez, comte, lui dit-il, entièrement libre. Je vous sais gré de ce que vous m'avez laissé. S'il vous vient envie de prendre votre revanche et que vous me cherchiez, vous pourrez me retrouver. Et quand vous n'ordonnerez pas de me poursuivre, et que vous me laisserez tranquille, vous aurez quelque chose du vôtre ou du mien.

— Réjouissez-vous, mon Cid, reprit le comte, vous n'avez rien à craindre. Je vous ai payé pour toute cette année. Quant à revenir vous chercher, on n'y pensera même pas [1]. »

La générosité du Campeador porta les fruits qu'il en espérait. Deux mois après, il avait fait la paix avec le comte, et les Catalans étaient ses contribuables. Si nous en croyons un historien arabe et la *Chronique générale*, en 1092, ses tentes se trouvèrent un moment déployées à Martos, à côté de celles du roi. Alonso l'avait rappelé pour combattre les musulmans. Il fut battu près de Jaen et accusa peut-être le Cid de faiblesse ou de trahison, car celui-ci, levant son camp la nuit, revint dans l'est et se hâta de mettre en état de défense la forteresse de Peñacastel que les Sarrasins avaient détruite.

En quittant les drapeaux chrétiens, il passa, selon l'usage, sous les bannières musulmanes. Al-Mostaïn, l'émir de Saragosse, était en guerre avec Sancho, roi d'Aragon, et Pedro, son fils. Il venait de bâtir la forteresse de Castellar, qui dominait l'Èbre et en gênait sérieusement la capitale. L'intervention du Campeador amena la paix.

Pour se dédommager de son inaction et nourrir ses hommes, il se jeta dans la province de Calahorra et y mit tout à feu et à sang. Mon Cid avait une idée fixe, c'était de s'emparer de Valence. Dans les trois années qui succédèrent, il s'en approcha peu à peu, à la manière du léopard rampant doucement vers sa proie.

« Après la glorieuse victoire du Vendredi, dit Ibn-Bassam, à qui nous laissons la parole, Alonso, qu'Allah le maudisse! regagna l'Aragon; mais il ressemblait à l'oiseau dont la flèche a brisé les ailes, au malade oppressé qui ne respire qu'avec peine. Alors les musulmans trépignaient de joie, et, dans la prière publique, les imans prononçaient avec orgueil le nom de Yousof-Ibn-Teschifin. Pour lui, il continuait à chasser les roitelets de leurs royaumes,

1. E si non mandedes buscar, ó me dexarades
De lo vuestro ó del mio levaredes algo.
Folgedes ya, mio Cid, todes en vuestro salvo :
Payado vos he por todo aqueste año :
De venir vos buscar solo non sera pensado.
Chanson du Cid, vers 1025, édit. de Sanchez.

comme le soleil chasse devant lui les étoiles, et leurs pays, comme le dit Abou-Tammam-Ibn-Riyah dans ses vers, ressemblaient à des femmes divorcées d'avec leurs époux.»

Quand Ahmed-Ibn-Yousof-Ibn-Houd, le gouverneur de la marche de Saragosse, vit sortir de chaque défilé les soldats de l'émir, pensant bien qu'il ne serait pas difficile à la force qui avait fracassé les rochers de Radhwa de briser l'aile du papillon, il siffla un chien de Castille appelé Rodrigue et surnommé *Campeador*. C'était un homme habitué à enchaîner des prisonniers, à raser des châteaux, à ne laisser ni paix ni trève à son ennemi. A plusieurs reprises, il avait fondu sur les roitelets arabes de la Péninsule, et son épée s'était rougie dans le sang des croyants. Tiré de son obscurité par les Benou-Houd, qui avaient déchaîné ce chien pour déchirer leurs adversaires, il était passé sur toutes les provinces de l'Espagne, tuant, ravageant et pillant tout.

Quand donc cet Ahmed craignit la chute de sa dynastie, il voulut mettre le Campeador entre son trône et l'avant-garde de l'émir, et lui donna en conséquence de l'argent et l'occasion d'entrer sur le territoire de Valence. Aussitôt le Campeador mit le siége devant la ville, où fermentait alors la discorde. Voici pourquoi tous les habitants étaient divisés. Le fakih Abou-Ahmed-Ibn-Djahhaf, qui exerçait en ce temps-là à Valence les fonctions de kadhi, voyant d'un côté la nombreuse armée des Almoravides et de l'autre ce tyran, qu'Allah maudisse! excita une sédition. A l'exemple du filou qui profite pour ouvrir la main du moment où il y a rumeur sur le marché, il essaya de voler le pouvoir en se glissant entre les deux partis. Mais il avait oublié la fable du renard et des bouquetins qui se battaient, et s'arrêtèrent pour tuer le larron en le voyant lécher leur sang.

A la tête d'une troupe de Berbers depuis quelques jours à sa solde, il envahit la Casbah d'Ibn-Dhi'-Noun, homme dur et inique, qui n'avait d'autre défenseur que ses larmes, et le tua par la main de l'un des Benou'l-Hadidi, qui vengeait ses parents tués par l'ordre de ce tyran. Ainsi périt celui dont un œil était bleu et l'autre noir. Il avait tué le roi Yahya et s'était revêtu de sa tunique; aussi personne ne le plaignit, hormis le fer de la lance qui le frappa.

Lorsque Ahmed l'eut remplacé, il éclata des troubles, et les

glaives se tournèrent les uns contre les autres. Il n'y avait rien là d'étonnant, car Abou-Ahmed, arrivé au pouvoir tout neuf, n'en connaissait pas les secrets et ignorait les affaires et le maniement des hommes. Il ne savait pas que gouverner est tout autre chose que d'écouter les causes et d'appliquer la loi; que guider les soldats sous les drapeaux noirs est autre besogne que d'interpréter les contrats. Ébloui par les trésors d'Ibn-Dhi'-Noun, il ne songeait ni à gouverner ni à lever des troupes, et traita si mal ses Berbers qu'ils finirent par le quitter.

Rodrigue, instruit de sa folie, n'en désira que plus ardemment de lui ravir Valence. Il se cramponna à cette ville, comme le créancier se cramponne à son débiteur. Il l'aima comme l'amant aime les lieux où fleurit son amour. Il lui coupa les vivres, tua ses défenseurs, l'affama et planta sa bannière sur chaque colline. Que de sites charmants égalés à peine en beauté par les lunes et les soleils dont ce tyran viola et profana le doux mystère! Que de ravissantes jeunes filles aux joues plus blanches que le lait, plus fraîches que la rose, aux lèvres plus rouges que le corail, n'eurent pour époux que le fer de sa lance et furent foulées comme des feuilles mortes aux pieds de ses bandits!

Le Campeador serrait de près les Valenciens et faisait contre eux trois chevauchées par jour, le matin, à midi et le soir. Après avoir pris Cebolla, il brûla les moulins du Guadalquivir, démolit les maisons et les tours dans la campagne, et en envoya les pierres et les poutres à Cebolla. Ses mercenaires moissonnèrent ensuite le blé qu'il n'avait pas semé, et vinrent assaillir les faubourgs de Villeneuve et d'Al-Coudia. Leur attaque fut si impétueuse que les Maures effrayés demandèrent l'aman! Ils l'obtinrent en juillet 1093, à condition de payer au Cid un tribut annuel de 10,000 dinars. Trois mois plus tard, les feux de l'armée almoravide brillaient à Bacer, et les Valenciens, qui les avaient aperçus du haut des tours, poussaient déjà des cris de joie à la vue de ce secours tant de fois promis. Leur allégresse, par malheur, ne dura qu'une nuit. En remontant aux tours à l'aube, ils ne virent plus l'armée libératrice. Elle avait rebroussé chemin, chassée par une pluie torrentielle, et s'était dispersée comme un vol de grues. A neuf heures du matin, un messager apporta cette triste nouvelle. Alors les Valenciens se

tinrent pour morts. Ils chancelaient comme des gens ivres, ne s'entendaient plus, et avaient des figures plus noires que la poix. Les chrétiens en même temps s'approchèrent de la ville. Ils menaçaient et insultaient les musulmans en leur criant de rendre la ville au Cid, puisqu'ils ne pouvaient la défendre. A cette époque, voici quel était le prix des vivres à Valence. Le *cafiz*[1] de blé se vendait 12 dinars; le cafiz d'orge, 6; le *caron*[2] d'huile, 1 dinar; l'arrobe[3] de miel, 1 dinar 1/2; le quintal de figues, 5 dinars; l'arrobe de caroubes, 1/3 de dinar; l'arrobe de froment, 2 dinars 1/2; la livre de mouton, 6 dirhems[4]; celle de bœuf, 4 dirhems.

Sûr désormais que les Almoravides ne viendraient pas, le Cid reprit son campement au jardin d'Ibn-Abdo'l-Aziz, et fit piller les faubourgs. Ses hommes y mirent ensuite le feu et trouvèrent un riche butin dans les cendres des maisons, et quantité de grain dans les silos. Puis on se battit chaque jour, et, comme la ville était étroitement bloquée, la misère et la faim y montrèrent bientôt leur pâle visage. Alors on n'entendit plus que plaintes, et cette lamentation sortit de toutes les bouches :

« Valence, Valence, une nuée de malheurs ont fondu sur toi, et tu es menacée d'une mort prochaine. Si ta bonne fortune veut que tu échappes, ce sera grande merveille pour tous ceux qui te voient.

« Si Allah manifesta jamais sa grâce, qu'elle éclate aujourd'hui pour toi; car tu fus nommée joie et plaisir, et en toi étaient la joie, le bonheur et les délices des Maures.

« Si Allah veut ta perte, c'est qu'il aura été irrité par tes crimes et l'audace de ton orgueil.

« Les quatre pierres angulaires sur lesquelles tu fus bâtie voudraient se réunir pour pleurer sur toi, et elles ne peuvent.

« Ton noble mur, élevé sur ces quatre pierres, tremble de la base au faîte, et menace ruine, car il a perdu son antique solidité.

1. Fanègue, mesure contenant 12 hémines; chaque hémine équivalait à la moitié de l'ancien setier de Paris et à 8 onces en mesure de capacité.

2. Cruche.

3. De l'arabe *errabun*, 25 livres ou le quart du quintal.

4. Maravédis.

« Tes blancs créneaux, qu'on voyait luire de si loin, ne reflètent plus la lumière.

« Ton noble et grand fleuve, le Guadalaviar, te fuit avec ses affluents, et se détourne du sein de sa mère.

« Tes limpides canaux, si utiles à l'industrie, sont à moitié comblés par le limon et par la fange.

« Dans les magnifiques jardins qui t'entouraient naguère, le loup féroce, à force de fouir, à coupé toutes les racines, et ils ne peuvent plus porter de fruits.

« Dans tes superbes promenades pleines de fleurs, d'ombre et d'oiseaux, tout a péri.

« Il est désert, ce port dont tu étais si fière et où se pressaient tant de barques.

« Le feu dévore ce grand terroir dont tu te disais la maîtresse, et le vent en chasse la fumée jusqu'ici.

« Quel remède trouver à ton mal? Les médecins désespèrent de te guérir.

« Valence, Valence, toutes ces choses que je dis, je les dis le cœur navré de tristesse et de désespoir[1]. »

Le mal, cependant, croissait toujours; les chrétiens se rapprochaient sans cesse, la famine décimait la population, et, dans son avarice infâme, Ibn-Djahhaf la pressurait encore, confisquant les biens des morts et arrachant leur dernière ressource aux mourants. Le fouet répondait aux plaintes, et la prison les étouffait. La famine augmenta au point qu'on mangea les chats et les rats, et qu'on vendit au prix énorme de 1 dinar les animaux immondes. On fouillait les égouts pour en retrouver les débris, et des cloaques mêmes fut tiré le marc de raisin. Les pauvres vivaient de chair humaine. Ils se précipitaient des remparts, et les routiers les faisaient prisonniers à l'insu du Cid; mais, si celui-ci les attrapait, il les faisait brûler vifs dans un lieu élevé, d'où on pût les voir de la ville. Dans un seul jour, il fit brûler dix-huit de ces malheureux; il en fit jeter d'autres aux dogues, afin qu'ils les déchirassent tout vivants[2]. Enfin les Valenciens étaient réduits à une telle ex-

1. *Cronica general*, fol. 326, col. 4.
2. *Idem.*

trémité, placés entre le fer chrétien, l'avarice de leur tyran et la famine, qu'ils pouvaient bien s'appliquer ces vers d'Al-Bothori :

Si je vais à droite, l'eau me noiera;
Si je vais à gauche, le lion me tuera;
Si je vais en arrière, le feu me brûlera [1].

On ne pouvait plus reculer devant une démarche que le tyran craignait autant que l'entrée des chrétiens. Sur les instances de la Djamaa, ou sénat de Valence, Ibn-Djahhaf consentit enfin à implorer l'aide du wali usurpateur de Saragosse. Il lui envoya donc un homme qui parvint à sortir secrètement de la ville pendant la nuit. Mais Al-Mostaïn fit la sourde oreille. A peine s'il daigna donner de l'eau au pauvre messager. Celui-ci, qui n'osait retourner sans réponse vers Ibn-Djahhaf, imagina un moyen qui était bien dans les mœurs orientales. Allant se placer à la porte du palais d'Al-Mostaïn, il cria si haut et si longtemps que les scheiks l'entendirent et conseillèrent au wali de répondre. Le messager remporta donc une lettre remplie d'excuses et de promesses vagues. Or, ce n'étaient pas des paroles, mais des soldats qu'il eût fallu pour délivrer Valence. La malheureuse ville mourait littéralement de famine. Le blé était devenu si rare qu'il ne se vendait plus qu'à la livre et à l'once. La livre de blé coûtait 1 dinar 1/2; une livre d'orge, 1 dinar 1/8; une once d'oignon, 1 dirhem; une livre de choux, 5 dirhems; une livre de chair d'âne ou de mulet, 6 dinars, et une livre de cuir de vache, 5 dirhems.

Il n'y avait plus d'autres bestiaux dans la ville que le mulet du cadi-gouverneur, le cheval de son fils et le mulet d'un Arabe.

Quant à l'huile, il n'y en avait plus. Le peuple était si exténué qu'on voyait des hommes tomber raides morts en marchant. Autour du mur de la place du château, on ne voyait que des fosses regorgeant de cadavres. Jusqu'alors la classe pauvre seule avait souffert et murmuré; mais quand la faim entra dans les maisons des riches, on parla aussitôt de paix. Les principaux coururent chez Abou-Alhuatan, et ce fakih, le chef religieux de Valence, décida le gouverneur à traiter. Un messager fut envoyé au Cid, et

1. Si fuere á diestro notarme ha el aguaducho; si fuere á sinistro, comerme ha el Leon; é si quisiere tornar otros quemarme ha el fuego. (*Cronica del Cid*, ch. CLXXXVII.)

l'on convint que si, quinze jours après le départ des ambassadeurs qu'on allait faire partir pour Saragosse et pour Murcie, la ville n'était pas secourue, elle se rendrait aux chrétiens.

Le jour où les ambassadeurs partirent, la livre de blé se payait 3 dinars, la livre d'orge 1 dinar 1/2, la livre de fromage 3 dirhems, l'once de chènevis 4 dirhems, la livre de cuir de vache 1 dinar. Les quinze jours se passèrent, et les envoyés ne revinrent pas. Alors, après avoir essayé en vain de gagner du temps, il fallut capituler. Les portes furent ouvertes au Cid le jeudi 15 juin 1094. Tout le peuple se réunit pour voir entrer les chrétiens. On eût dit que ces malheureux sortaient de la fosse. Ils se montraient pâles et défaits, comme ils seront au jour du jugement dernier, lorsque les morts sortiront de leurs tombes pour comparaître devant la majesté de Dieu.

Les revendeurs qui étaient dans l'Al-Coudia entrèrent dans la ville, où ils apportèrent du pain et des fèves. Les riches y accoururent en foule pour acheter des vivres; ceux qui n'avaient pas de quoi payer allaient cueillir les herbes des champs et les mangeaient avec avidité. Puis le Cid entra à son tour avec un grand cortége; il monta sur la plus haute tour et examina toute la cité. Les Maures, quand il descendit, vinrent lui baiser la main et lui promettre obéissance. Ibn-Djahhaf s'était présenté le premier, les mains pleines. Le Cid le repoussa, dit-on[1], et, ayant fait crier à son de trompe dans la ville et la banlieue qu'il attendait les principaux de la ville à son jardin, il leur parla ainsi, selon les chroniqueurs, peintres assez fidèles de ce temps, quand ils furent tous réunis devant sa tente et assis sur des tapis et des nattes :

« Je suis un homme qui n'a jamais porté couronne, ni personne de mon lignage. Mais, du jour où j'ai vu cette ville, j'en ai ardemment souhaité la possession. et j'ai demandé à Dieu qu'il m'en rendît maître. Voyez comme ce Dieu est puissant! quand je mis le siége devant Cebolla, je n'avais que quatre pains, et maintenant il m'a donné Valence. Si je la gouverne avec justice, Dieu me la laissera; il me la reprendra, si j'agis avec orgueil et malice. Ainsi, que chacun retourne à son héritage, et le possède comme auparavant.

1. *Cronica general*, p. 279.

Je veux que les collecteurs ne prennent pas plus que la dîme, suivant vos usages, et j'ai décidé que je serai votre alcade et votre kadi, et vous entendrai le lundi et le jeudi pour vous faire droit et justice. On m'a rapporté qu'Ibn-Djahhaf a fait tort à plusieurs d'entre vous, auxquels il a pris leur bien pour me le donner en présent; mais je n'en ai pas voulu. Dieu me garde de faire violence à personne pour avoir ce qui ne m'appartient pas.

« Obéissez-moi et ne manquez jamais aux conventions que nous ferons. J'ai pitié de vous et vous plains d'avoir supporté de si grandes misères. Si ce que vous avez fait à la fin, vous vous étiez pressés de le faire, vous n'en seriez point venus là et n'auriez point payé le blé mille maravédis[1]. »

Ces paroles, ce jour-là, étaient d'or; le jeudi suivant, elles furent de plomb. Dès qu'il eut pris place sur son estrade, le Cid commença à leur dire des choses qui ne ressemblaient en rien à ce qu'il avait dit la première fois. Les Valenciens se plaignaient qu'au mépris de la capitulation, les soldats eussent ravi leurs maisons et leurs héritages. Le Campeador leur répondit :

« Si je reste sans mes hommes, je serai comme celui qui a perdu le bras droit, ou comme le chevalier qui entre au tournoi sans épée et sans lance. La première chose à laquelle je dois aviser, c'est que mes hommes et moi nous soyons bien gardés, car puisque Dieu a bien voulu me donner la ville de Valence, je n'entends pas qu'il y ait ici d'autre maître que moi. »

Alors, dit un vaincu, qui vit tout ce qu'il a écrit, le Campeador, qui méditait la chute et la mort d'Ibn-Djahhaf, trouva le moyen de le faire tomber, au sujet du trésor enlevé par ce dernier à Ibn-Dhi'-Noun. Rodrigue, à son entrée à Valence, l'avait interrogé à ce propos, et l'avait fait jurer, en présence d'un grand nombre d'hommes des deux religions, qu'il ne possédait pas ce trésor. Le kadhi avait prêté les serments les plus solennels; mais il ignorait quelles calamités et quelles douleurs lui gardait l'avenir.

Rodrigue avait conclu avec le kadhi une convention signée des principaux des deux partis, où il fut stipulé que, s'il découvrait ce trésor, il aurait le droit de refuser sa protection à la famille d'Ibn-Djahhaf, et de verser le sang de celui-ci. Bientôt le Cid s'empara

1. Circourt, *Histoire des Arabes d'Espagne*, t. I, p. 388.

du trésor du kadhi et de sa famille, fit subir aux prisonniers toute sorte de tortures, et précipita le malheureux dans l'angoisse et le désespoir. Puis il le priva de la vie par le feu, et brûla ses membres. Une personne qui l'a vu dans cette position m'a raconté qu'Ibn-Djahhaf fut placé dans une fosse creusée à cet effet, et d'où sortaient ses mains et sa tête; que le feu fut allumé autour de lui, et qu'il rapprochait de son corps les tisons allumés pour hâter sa mort et abréger son supplice.

Que Dieu veuille écrire cette action méritoire sur la feuille où il a noté les bonnes actions du kadhi, et qu'elle serve à effacer les crimes qu'il avait commis sur la terre! Celui que Dieu maudisse voulait aussi brûler la femme et les filles du kadhi; mais un des siens, à force de prières, sauva la vie à ces infortunées.

La puissance de ce tyran alla toujours en croissant, si bien qu'il pesa sur la montagne et sur les plaines, et qu'il remplit de crainte les nobles et les plébéiens. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire à un moment où il était très-animé :

« Cette Péninsule a été conquise sous un Rodrigue, et sous un Rodrigue elle sera délivrée. »

Pourtant, cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère, et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue, que Dieu maudisse! Il triompha constamment du prince des Barbares. A plusieurs reprises, il battit leurs chefs, tels que Garcia, surnommé par dérision la Bouche-Tortue, le comte de Barcelone, et le fils de Ramir. Il mit souvent en fuite leurs armées et, avec sa poignée de braves, dissipa leurs nombreux soldats. Il mourut de douleur en voyant revenir les fuyards de sa compagnie, battue à Cuença par Mohammed-Ibn-Ayischah, que Dieu lui refuse sa clémence[1]!

Tel est le héros de l'Espagne au moyen âge; tel fut, d'après l'histoire, les documents arabes et les chroniques, le Cid Campeador.

1. Ibn-Bassam, *Dhakkirah.* — Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, p. 354. — Kitabo'l-Iktifa, *id.*

CHAPITRE XVIII

ALMORAVIDES.

L'aigle de Youssouf. — L'anneau le plus précieux. — Proclamation d'Aly. — Conditions de l'émir. — Bataille d'Uclès. — Dévouement du comte de Cabra. — Où est mon fils? — Les pierres pleurent. — Mort d'Alonso VI. — Oraison funèbre de l'empereur. — Alonso d'Aragon. — La reine Urraca. — L'honneur féodal. — Les plaines de Campo-Spina. — La bannière d'Olea. — Le roi et l'Église. — Diego Gelmirez. — Le bref de Pascal. — Couronnement d'Alonso VII. — Guerre civile. — Incendie de l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle. — Le *Batallator*. — Prise de Saragosse, — Les chrétiens en Andalousie. — Désastre de Fraga. — Muño Alfonsez. — Triomphe de 1142. — La revanche des Almoravides.

EU de temps après la mort du Cid, qui ne garda Valence que cinq ans, toute l'Espagne arabe envoyait ses représentants à Cordoue. Youssouf-ben-Taschsfin, se voyant presque centenaire, avait jugé que le moment était venu de désigner son successeur et de choisir le maître de cette Péninsule, qu'il aimait, dans son langage poétique et imagé, à comparer à un aigle, dont la tête était Tolède, le bec Calatrava, le corps Jaen, les serres Grenade, l'aile droite l'Algarb, ou occident, et l'aile gauche l'Al-Scharkya, ou orient. Il avait donc quitté Maroc et s'était rendu dans la blanche cité du Guadalquivir, redevenue la capitale des enfants du Prophète. Il menait avec lui ses deux fils, Abou-Tamim et Aboul-Assan-Aly. Celui-ci, quoique le plus jeune, avait sur son frère une si grande supériorité morale, que la voix publique le portait déjà au premier rang. « Aly, disait une poésie populaire, est le dernier par l'âge, mais le premier par la valeur. Il ressemble à l'anneau le plus précieux, qu'on met toujours au petit doigt [1]. »

1. Aunque en los años es Aly postrero
Su valor lo coloca por primero.
Asi como el anillo mas preciado
En al dedo pequeño es colocado.
Traduction espagnole de Conde.

Le vieux Youssouf, qui pensait comme le poëte, présenta solennellement Aly aux vizirs, aux caïds, aux imans et aux principaux scheiks africains et andalous, et lui fit baiser la main et prêter serment de fidélité par tous, après que son grand-vizir eut dressé un pacte d'hérédité et de succession à l'empire conçu en ces termes :

« Louange à Dieu, qui use de miséricorde envers ses serviteurs, dans les héritages et successions, et qui a fait les rois chefs des États pour la paix et le bonheur des peuples !

« L'émir Al-Muslimim-Nasredin-Abou-Yacoub-Youssouf-ben-Taschfin, sachant et reconnaissant que Dieu l'a constitué chef, gardien et défenseur de tant d'hommes qui servent Dieu fidèlement; craignant que demain peut-être il ne lui demande compte de ceux qui lui ont été confiés, et trouve qu'il n'a pas eu le soin de laisser un successeur assez fort pour les protéger, assez sage pour les gouverner en paix et justice; étant constant que, si Dieu ordonne de faire testament et de régler les intérêts de faible importance, à plus forte raison cette obligation sera-t-elle conforme à sa volonté dans les choses graves et d'une si grande considération que le gouvernement des peuples, qui touche tout le monde, grands et petits, riches et pauvres. En conséquence, après avoir examiné avec soin la force du fer de ses deux lances, ainsi que la trempe et la finesse du fil de ses épées, et reconnu, en y réfléchissant mûrement, que son plus jeune fils, Aboul-Hassan-Aly, est un jeune homme plus apte aux grandes choses et plus propre à soutenir le fardeau du gouvernement, l'émir le désigne, le signale, le nomme, le proclame et l'élève à la grandeur et à la majesté du trône. Il avait consulté avant les hommes sages et prudents de toutes les contrées de son empire, et tous, scheiks et anciens des tribus, ont été unanimes pour approuver la décision du père. Ils reconnaissent donc Aly pour émir, conformément à la décision souveraine de leur seigneur[1]. »

Après la lecture de cette pièce, le vieillard imposa à son successeur les conditions suivantes : qu'il confierait tous les gouvernements, toutes les alcaïdies ou commandements des provinces et des places fortes à des Almoravides de la tribu de Lamtouna; que

1. Aben-Alabbar-el-Kodaï.

les Andalous, plus habitués à la guerre contre les chrétiens, seraient seuls chargés de la garde et de la défense des frontières; qu'il encouragerait par des armes et des chevaux de prix, et dans l'occasion par des distributions de vêtements et d'argent, ceux qui feraient des actions d'éclat en campagne; et qu'il tiendrait toujours sur pied en Espagne un corps de dix-sept mille cavaliers almoravides, dont six mille auraient leurs quartiers à Séville, mille à Cordoue, trois mille à Grenade, quatre mille du côté de l'est, et les autres dans les places des frontières.

Aly ayant accepté ces conditions et s'étant obligé à les remplir fidèlement, le vieillard l'exhorta, dans une allocution chaleureuse, à se souvenir de ses serments et à gouverner, ce qu'il jura de nouveau, pour le service de Dieu et le bonheur des peuples, selon les intentions de son père; puis l'acclamation unanime des assistants termina la cérémonie, qui eut lieu vers la fin de septembre 1103.

Quatre ans à peine écoulés sur cet événement, Youssouf passait à la miséricorde de Dieu dans son alcazar de Maroc, après avoir eu le temps de rançonner les juifs d'Espagne, qui avaient promis d'embrasser le mahométisme, si le Messie ne venait pas cette année-là, et, après s'être fait proclamer en Afrique, Aly se hâta d'envoyer Temim, son frère, en Espagne. Dans les idées musulmanes, rien n'étant plus agréable à Dieu qu'une ample effusion de sang païen. Temim, pour attirer les bénédictions d'Allah sur le nouveau règne, l'inaugura par la guerre sainte. Alonso VI, comme le lion devenu vieux, frémit d'indignation, quand on lui apprit, en 1109, que le croissant avait reparu en Castille et flottait déjà sur les tours de la forteresse d'Uclès. Il voulait reprendre l'armure malgré son grand âge, et marcher contre ces ennemis qu'il avait vus fuir tant de fois; ses comtes l'empêchèrent de quitter Tolède, et partirent avec son unique fils, Sancho, âgé de douze ans, en promettant de lui ramener le jeune prince sain et sauf et vainqueur. Ils ne tinrent pas leur serment. Mal conduits ou amollis par la paix, les chrétiens eurent le dessous. Il en tomba, dit-on, vingt mille à Uclès sous l'épée musulmane. Au plus fort du combat, l'enfant royal sentit que son cheval, blessé d'un coup de flèche, allait s'abattre.

« Père, père, s'écria-t-il en regardant son gouverneur, mon cheval est frappé. »

Le comte de Cabra accourut, mit pied à terre comme le cheval blessé tombait, et, relevant Sancho, il le couvrit de son bouclier et, bien qu'entouré d'ennemis, le défendit d'abord avec courage.

Mais, ayant eu un pied coupé d'un coup de cimeterre, il se renversa sur le jeune prince, pour être au moins tué avant lui [1].

Saisis d'une terreur panique, tous les autres barons avaient pris la fuite. Les musulmans en tuèrent sept dans un défilé, auquel ils donnèrent par mépris le nom de gorge de Sept-Porcs. Les autres coururent, sans tourner la tête, jusqu'à Tolède. En les voyant revenir, mornes et la tête basse, le vieil Alonso leva les mains, et, d'une voix brisée par les sanglots :

« Où est mon fils, la douceur de ma vie, la consolation de ma vieillesse, l'unique héritier de mon trône? Mon fils! chevaliers, rendez-moi mon fils! »

Tous se détournaient et gardaient le silence. Le comte Gomez seul osa répondre :

« Ce n'est pas à nous que ton fils fut confié.

— Si ce n'est pas à vous, reprit amèrement le roi, c'est à vos compagnons, à ceux à côté desquels vous deviez combattre et mourir comme eux pour le défendre! Celui qui l'avait spécialement en sa garde est mort en le défendant, et vous, qui l'avez abandonné, pourquoi êtes-vous ici?... Qu'y venez-vous faire?...

— Seigneur, répondit alors Alvar Fanez, le routier intrépide, nous nous sommes souvenus des fatigues que tu as supportées depuis l'adolescence, des villes, des châteaux, des citadelles, remparts de la patrie, que tu arrosas de ton sang, et l'enfant étant mort et ne pouvant plus être secouru, nous sommes venus ici pour que la gloire de tes hauts faits ne s'éteigne pas avec la vie du jeune prince, et que tu ne perdes pas, en nous perdant, toutes les grandes et heureuses conquêtes de ton règne [2]. »

Si elles touchèrent l'orgueil du roi, ces nobles et fières paroles

1. Pede ictu gladii amputato non potuit sustentari et incubuit super parvum ut ipse quam puer antea cæderetur. (Roderici, Toletæ diœcesis archiepiscopi, *Chronicon*, lib. VI, cap XXXIII.)
2. *Idem.*

usait de sa liberté, et donnait en Espagne, avec moins de pudeur encore, le spectacle que Marie Stuart devait donner, quatre siècles plus tard, sur le trône d'Écosse. Deux comtes castillans, Gomez de Campospina et Pedro de Lara, se partageaient cet amour adultère. Doublement blessé de ces désordres, qui en déshonorant son nom, lui enlevaient tout le bénéfice de son mariage et l'empire d'Alonso VI, le roi d'Aragon se détermina à les réprimer par les armes, et marcha sur Burgos à la tête de ses fidèles.

Les barons castillans protestaient tous par leurs murmures contre la vie licencieuse d'Urraca; mais, comme elle leur était moins odieuse que la domination aragonaise, ils rejoignirent les bannières des favoris. Ceux-ci attendaient l'ennemi dans la plaine de Campospina. Au premier choc, Pedro de Lara, libertin sans cœur, qui menait l'avant-garde, tourna bride devant les lances, et s'enfuit à Burgos, où la reine dut lui faire un mauvais accueil. Gomez, plus courageux, se fit tuer avec tous les siens. Les Aragonais gagnèrent la bataille, mais tout l'honneur resta aux Castillans, par la bravoure d'un chevalier d'Olea, qui portait la bannière du comte. Ayant son cheval tué sous lui et les deux mains coupées, il retint la bannière de ses deux bras mutilés et sanglants, et ne cessa de la défendre et de crier : « Olea ! Olea ! » qu'en perdant la vie avec son sang[1].

Victorieux dans une seconde rencontre, le roi d'Aragon, avant la fin de l'an 1110, était maître de Najara, Palencia, Burgos et de la plupart des places fortes. Le parti de la reine était en pleine dissolution. Un acte impolitique d'Alonso Ier lui rendit la vie et la force. Ne sachant comment subvenir aux frais de la guerre, le vainqueur eut l'idée de les faire payer par les saints. Par le conseil perfidement intéressé peut-être du roi de Portugal, il mit la main sur les trésors et les revenus de l'Église. Aussitôt tout changea de face. Le clergé furieux publia que le ciel, qui avait jusque-là favorisé les armes de l'Aragon, allait les abandonner et se déclarer en faveur de la Castille. A sa voix, en effet, tous les partis, oubliant leurs discordes, s'unirent contre l'ennemi commun, et les masses, soule-

1. Amputatis manibus, vexillum solis brachiis tenens non cessabat Oleam ! Oleam ! fortiter inclamare... (*Idem*, cap. II.)

vées par les cris de détresse et de fureur des prêtres, se ruèrent de toutes parts contre ces pillards, ces brigands, ces sacriléges violateurs des églises, qui volaient les vases sacrés, avilissaient les ministres de Dieu, outrageaient les femmes et les vierges, brûlaient les villas royales, ne respectaient pas même les bourgs et les hôtelleries du chemin de Saint-Jacques, et avaient si cruellement ravagé les campagnes, que les malheureux agriculteurs y mouraient à chaque pas de faim et de misère, et n'y trouvaient plus rien que quelques brins de paille pour couvrir leur nudité [1].

Alors apparut sur la scène, pour soutenir la cause castillane, un de ces caractères fièrement trempés, énergiques jusqu'à la violence, qui sont le salut de la chose publique dans les temps de crise et le fléau des peuples dans les temps de troubles. Diego Gelmirez, archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle, prit en main la cause de l'Église et celle de la reine, au moment où elles semblaient également désespérées, et les releva l'une et l'autre. Par son influence, il ramena la Galice sous la bannière nationale, détacha le roi de Portugal de l'alliance aragonaise, et mit tout à coup le bon droit du côté d'Urraca, en la couvrant de la protection sacrée de Rome, et, publiant un bref du pape Pascal II, qui la séparait de fait de son époux. Ce bref était ainsi conçu :

« Pascal, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre vénérable frère Diego, évêque de Compostelle, salut et bénédiction apostolique.

« Le Seigneur tout-puissant vous a donné la charge de veiller sur son peuple, afin que vous le corrigiez de ses désordres et que vous lui fassiez connaître la volonté de son Créateur. En vertu de ce pouvoir, qui vous vient d'en haut, ne laissez donc pas impuni l'inceste qui souille la fille de votre souverain. Faites en sorte qu'elle ne persévère pas plus longtemps dans ce crime, ou, si elle refuse de se soumettre à votre jugement, privez-la de la communion de l'Église et même de tous ses États [2]. »

Après la publication de ce bref, qui justifiait devant le siècle sinon les fautes, du moins la répugnance d'Urraca pour Alonso, son cousin au troisième degré, et qui, en prescrivant le divorce, réta-

1. Florez, *Historia Compostellana*, t. XX, p. 117.
2. Mariana, *De Rebus Hispaniæ*, t. II, p. 450.

usait de sa liberté, et donnait en Espagne, avec moins de pud
encore, le spectacle que Marie Stuart devait donner, quatre si
plus tard, sur le trône d'Écosse. Deux comtes castillans, Gom
Campospina et Pedro de Lara, se partageaient cet amour
tère. Doublement blessé de ces désordres, qui en désh
son nom, lui enlevaient tout le bénéfice de son mariage
pire d'Alonso VI, le roi d'Aragon se détermina à les ré
les armes, et marcha sur Burgos à la tête de ses fidèles

Les barons castillans protestaient tous par leur
contre la vie licencieuse d'Urraca; mais, comme
moins odieuse que la domination aragonaise, ils r
bannières des favoris. Ceux-ci attendaient l'ennem
de Campospina. Au premier choc, Pedro de La
cœur, qui menait l'avant-garde, tourna bride de
s'enfuit à Burgos, où la reine dut lui faire un
Gomez, plus courageux, se fit tuer avec tous
gonais gagnèrent la bataille, mais tout l'hon
tillans, par la bravoure d'un chevalier d'Ole
nière du comte. Ayant son cheval tué sous
coupées, il retint la bannière de ses deux br
et ne cessa de la défendre et de crier : «
dant la vie avec son sang [1].

Victorieux dans une seconde rencontre
fin de l'an 1110, était maître de Najara.
plupart des places fortes. Le parti de la
lution. Un acte impolitique d'Alonso I
Ne sachant comment subvenir aux frais
eut l'idée de les faire payer par les sa
ment intéressé peut-être du roi de l'o
trésors et les revenus de l'Église. Au
clergé furieux publia que le ciel,
armes de l'Aragon, allait les aban
de la Castille. A sa voix, en effet, t
cordes, s'unirent contre l'ennemi

1. Amputatis manibus, vexillum ...
fortiter inclamare,... (*Idem*, cap. ...

blissait dans son intégrité et son indépendance l'empire castillan, Diego, trop habile pour ne pas sentir qu'il fallait relever le pouvoir avili au dernier degré par les désordres de la reine, inspira aux grands et aux évêques l'idée de proclamer le fils qu'elle avait eu de son premier mari. Ce projet, soutenu avec ardeur par le comte Gomez de Macenedo et Fernand Gutierrez, comte de Castro, fut exécuté malgré la résistance de la reine et de son favori Pedro de Lara[1]. Le 25 septembre 1110, l'archevêque Diego sacra le jeune Alonso, qui n'avait que six ans, dans l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle, et lui mit sur la tête le diadème de son aïeul. Les comtes le menèrent ensuite au palais, et, quand ils l'eurent servi à table, ils le mirent à cheval et allèrent assiéger sa mère à Léon. Ce qu'ils demandaient en son nom l'épée à la main, c'était l'exil de l'homme qui la déshonorait devant ses peuples. Au bruit des armes, Pedro de Lara s'enfuit aussi vite qu'à Campospina, et ne s'arrêta qu'à Barcelone.

Il restait à repousser les Aragonais. Malgré leur défaite à Villadaños, les comtes de Galice y réussirent l'année suivante, grâce à l'intervention du clergé, si l'on en croit Roderic de Tolède. Gardant les forteresses qu'il avait conquises, Alonso se retourna contre les Arabes et laissa la guerre civile bouillonner, comme l'huile dans la chaudière, dans les montagnes de Léon et de la Galice. La lutte s'engagea dès lors avec une violence digne de l'époque entre la reine et l'archevêque, et se poursuivit pendant douze ans à travers les péripéties les plus dramatiques et les plus inattendues. La bourgeoisie de Burgos y intervint en 1112 et faillit lapider l'archevêque, qui s'opposait à la paix. En 1116, le peuple voulut le brûler vif dans l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Telle était sa fureur que, ne pouvant briser les portes de l'église du grand apôtre, il y mit le feu. Quand la flamme en rougit le faîte, les chefs de l'émeute crièrent :

« La reine peut sortir, mais seule, car l'archevêque doit périr dans les flammes ! »

Urraca sortit et fut couverte d'imprécations et d'outrages. Une

1. Aschbach (*Geschichte.....*) n'avait pas lu Roderic de Tolède, liv. VII, ch. III, quand il dit que ce couronnement se fit de concert avec Urraca.



vieille femme la blessa même au visage d'un coup de pierre. Quant à Diego, il put s'échapper déguisé. Par un étrange revirement qu'explique seule l'inconstance de la multitude, aussi mobile que les flots de la mer, ce même peuple, qui voulait brûler l'archevêque en 1116, tendait de deuil toutes les rues de Compostelle cinq ans plus tard, et se révoltait de nouveau, parce que la reine avait emprisonné l'indocile prélat. Enfin, en 1126, cette vipère enflée de venin et de honte mourut comme elle avait vécu, en courtisane et en tyran, et son fils Alonso prit possession du trône.

Pendant ce temps, le roi d'Aragon méritait contre les Arabes son surnom de *Batallator* (le Batailleur). En 1118, il avait pris Tahuste et Borgia. La même année, s'appuyant sur Castellar, la plus forte place de l'Èbre, il assiégea Saragosse. La nouvelle d'une entreprise aussi importante attira sous les murs de l'antique cité les plus braves chevaliers de la France méridionale. Les comtes de Béarn et de Bigorre accoururent sous la bannière d'Aragon avec tous leurs vassaux. Les Almoravides, de leur côté, oubliant leurs récentes querelles avec l'émir, envoyèrent deux armées pour sauver ce mur de l'islamisme. La première, commandée par Temim, se retira sans avoir combattu; la seconde ne put tenir contre les chevaliers chrétiens, et Saragosse, dont les remparts étaient ruinés par les machines de l'ennemi, se rendit le 18 décembre, après un siége de huit mois.

Entrant aussitôt dans la sierra Molina avec l'armée victorieuse, le Batailleur reprit aux Moslems Catalayûd, Daroça, plusieurs châteaux forts et Tarragone, dont la chute fut amenée par la victoire de Cutanda, remportée en 1120 sur Temim. L'édifice reconstruit par Youssouf s'écroulait ainsi de toutes parts. Une insurrection formidable éclata en 1121 à Cordoue. Il fallut qu'Aly vînt lui-même de Maroc l'étouffer dans le sang, et, en repassant le détroit, il apprit que le roi d'Aragon, traversant toutes ses provinces, avait déployé sa bannière sous les murs de Valence et de Grenade, franchi les Alpujarras, fait baigner son cheval dans la mer et pêché par bravade entre Alméria et Malaga, en face des côtes d'Afrique.

Pour assurer ses conquêtes, se rendre maître de la navigation de l'Èbre et reculer les limites de l'Aragon jusqu'à la Méditerranée, il ne manquait au roi que la possession de Tortose. Décidé à s'en

emparer à tout prix, au printemps de 1134, le Batailleur marche contre Mequinenza, l'emporte d'assaut et investit Fraga, en jurant, selon la coutume du temps, de prendre la ville ou de mourir devant ses murs. Dix mille Almoravides, l'élite des troupes berbères, étaient partis de Murcie pour secourir la place. Repoussés deux fois, ils parvinrent, dans la troisième tentative, à dresser, le 17 juillet, une embuscade où le roi donna imprudemment avec ses plus brillants chevaliers, et d'où personne ne revint.

La place qu'il laissait vide dans la chrétienté espagnole fut prise immédiatement et bien remplie par le fils d'Urraca. Alonso VII, après avoir écrasé sous les pieds de son cheval de guerre tous les germes des discordes féodales, s'était fait couronner empereur à Léon et à Tolède. Devenu beau-frère du comte de Barcelone, il pesa de tout son pouvoir sur l'Aragon, comme il avait déjà pesé sur le Portugal, et profita du mépris des peuples, qui n'appelaient le successeur du Batailleur, Ramiro, que *le moine défroqué*, parce qu'il était effectivement sorti d'une cellule, pour le forcer à marier sa fille Petronella avec Raymond Bérenger, son beau-frère, et à quitter cette couronne, qui séyait si mal à son front tondu. L'Aragon, par cette alliance, étant réuni à la Catalogne, et le roi de Navarre, Garcia, se reconnaissant vassal d'Alonso, l'empereur castillan tenait dans sa main le faisceau de toutes les forces chrétiennes. Si, les massant alors sous sa bannière, il eût attaqué l'islamisme, partout divisé, le croissant tombait abattu sous l'épée de ses chevaliers. Au lieu d'une croisade entreprise dans l'intérêt chrétien, il fit la guerre au point de vue étroit de sa puissance, et cette guerre n'aboutit, en 1138, après la conquête d'Oreja, la clef de Tolède, et de Coria la Forte, prise en 1141, qu'à une défaite éclatante.

Muño Alfonsez, un vaillant gardien des frontières, avait ravagé, en 1142, le territoire de Cordoue. Tolède l'avait vu revenir chargé de butin, traînant derrière les mulets et les chevaux, qui pliaient sous le poids des coraux et des objets précieux, des milliers de prisonniers à la chaîne, et faisant porter au bout des lances devant sa bannière les têtes des deux généraux almoravides. Peu de temps après ce triomphe, il rencontrait Yahya-ben-Ganyah, le généralissime almoravide, et son épée se brisait contre celle de l'heureux vainqueur de Fraga. Les Berbers lui coupèrent la tête, le bras droit

et la jambe droite, qui furent portés à Séville et à Cordoue, pour consoler les veuves des vizirs morts, et ensuite en Afrique. On renvoya le tronc enveloppé d'un suaire à Tolède, car il restait assez de têtes nobles pour orner, en guise de trophées, les tours de la ville de Calatrava.

Tandis que la fortune des Almoravides semblait ainsi se relever avec éclat dans la Péninsule, l'heure de sa chute sonnait en Afrique.

CHAPITRE XIX

ALMOHADES.

Le mahady. — Insurrection des musulmans d'Espagne. — Défaite des hommes au voile. — Les Berbers à Séville. — Succès des chrétiens. — La clef de l'Èbre. — Triomphe des disciples du mahady. — Abd-el-Moumen. — Les héritiers de l'empereur de Castille. — Les Castro et les Lara. — Estève Illan. — La tour de l'église de Saint-Romain de Tolède. — Les hordes du désert. — Désastre d'Alarcos. — Le serment du roi. — Les sauterelles de Barca. — Mohammed Yacoub. — L'armée innombrable. — L'hirondelle de Salvatierra. — Croisade chrétienne. — Chant de guerre des troubadours. — Les vilains nègres d'outre-mer. — Les défilés de la sierra Morena. — Le berger. — La tente rouge. — Bataille de Tolosa de las Navas. — L'arrêt de Dieu.



Un marabout, nommé Abou-Abdallah-ben-Thomrout, fils d'un allumeur de mosquée, et se disant le mahady, ou douzième pontife qu'attendent les musulmans, avait fondé la secte des unitaires croyants en un seul Dieu, et, par ses armes et celles d'Abd-el-Moumen, son disciple, renversé le trône africain des Almoravides. Abd-el-Moumen, achevant glorieusement cette révolution, s'empara de Maroc en 1149, et noya la dynastie de Youssouf-ben-Taschfin dans le sang de ses derniers rejetons. Travaillés par d'autres sectaires, mais dans le sens de l'indépendance andalouse, les musulmans d'Espagne s'étaient soulevés sur tous les points pendant ces mouvements. En un clin d'œil, l'insurrection se propagea comme le feu activé par un vent d'orage. Séville, Cordoue, Alméria, Malaga chassèrent les walis almoravides et se prononcèrent avec le même ensemble et le même acharnement contre la domination africaine. Presque seul au milieu de l'Espagne arabe, car Murcie et Valence n'avaient pas tardé à se détacher des hommes au voile, Yahya-ben-Ganyah faisait bonne contenance avec les débris de ses troupes, et ne désespérait pas de réduire l'insurrection, lorsque le sectaire Ahmed-ben-Cosaï, le boute-feu de cette guerre civile, se voyant pressé trop vivement, implora l'appui des disciples du mahady ou Almohades.

Bien que très-occupé alors au siége de Maroc, qui ne lui permettait guère de diviser ses forces, Abd-el-Moumen fit cependant passer dix mille Berbers dans la Péninsule. Avec ce secours, Ahmed s'empara de Séville, où étaient rentrés les Almoravides. Profitant de l'anarchie qui dévorait l'Espagne arabe, les chrétiens levèrent leurs bannières, mais en commettant toujours la faute d'agir isolément et dans un but personnel. L'empereur de Castille, par exemple, uni aux Génois, aux Pisans et aux comtes de Montpellier et de Barcelone, se jeta sur Alméria, nid de pirates, qui fut forcé le 17 octobre 1147. Le roi Alonso de Portugal s'emparait, pendant ce temps, de Lisbonne; et, à la fin de l'année suivante, Raymond de Barcelone arrachait enfin la vieille clef de l'Èbre, Tortose, des mains de l'émir de Valence.

Le prophète africain répondit à ces chants de victoire par l'envoi de nouvelles troupes, et bientôt ce qui restait du parti almoravide fut écrasé sous les pieds des chevaux de ces fanatiques, et l'illustre chef de Fraga battu et décapité. En 1148, on récita la khotba, ou prière publique, pour Abd-el-Moumen, dans la mosquée de Cordoue, et dix ans plus tard, de Jaen à Séville et d'Alméria à Grenade, on n'entendait plus que son nom dans tous les alminbars[1]. Avant de fermer les yeux, le 21 août 1157, à la lumière de ce monde, l'empereur de Castille vit la ruine des hommes au voile, tombés avec Grenade, leur dernier boulevard, et le triomphe des disciples du mahady.

Il laissait deux héritiers, qui, ainsi qu'il l'avait réglé impolitiquement lui-même dans son testament, se partagèrent l'empire. Sancho, l'aîné, eut la Castille et les provinces qui en dépendaient, et Ferdinand, Léon et la Galice. Sancho tenait de son père par le cœur, et n'était point trop inférieur à la tâche impériale, comme l'avait prouvé le double choc de son armée contre les Navarrais et la fermeté sage avec laquelle il sut ramener au respect dû à sa suzeraineté son frère et le roi de Portugal. Son règne, malheureusement, dura trop peu. Un an et douze jours après son couronnement, on l'ensevelissait, à côté de son père, dans la grande église de Tolède.

1. Chaires.

La sagesse humaine se flatte de tout prévoir, et il arrive presque toujours que les événements tournent dans un sens opposé les mesures qu'elle avait crues infaillibles. Afin de prévenir les troubles féodaux, Sancho avait maintenu pour quinze ans les nobles dans leurs honneurs[1]. Cette décision, par laquelle il pensait attacher les grands à son fils, qui n'avait que quatre ans, donna, au contraire, aux ambitieux un prétexte plausible de sédition et de désordres.

Parmi les grandes maisons de Castille se distinguaient par leurs richesses, l'étendue de leurs fiefs, l'ancienneté de leur race, les alliances, le nombre de leurs créatures et les hautes charges qu'elles avaient remplies, celles de Castro et de Lara. Jaloux de la préférence accordée à leurs rivaux, dont le chef, Guttierez Fernandez, avait été nommé régent du royaume et tuteur du jeune Alonso, les trois frères Lara, don Manrique, don Alvar et don Muñez, protestèrent contre le testament du roi et réclamèrent la garde et la tutelle de son héritier. On s'arracha cet enfant à main armée, et le roi de Léon, son oncle, arrivant comme un voleur au milieu de ces discordes, s'empara de la Castille et y régna jusqu'en 1166.

A cette époque, ceux des grands qui lui étaient restés fidèles l'engagèrent sous main à revendiquer sa couronne, et promirent de l'appuyer, en haine des Castro. Suivi seulement de ses officiers palatins, le jeune prince, alors dans sa douzième année, se porta sur Avila, qui ouvrit ses portes et lui donna une garde de cent cinquante chevaux. Avec cette petite troupe, il alla résolûment à Tolède. Estève Illan, un des principaux de la ville et ennemi personnel de Fernand de Castro, qui en était gouverneur, avait promis sur sa tête de rendre sa capitale au jeune roi, pourvu qu'il vint seul, et il tint parole.

Cet Illan avait fait construire à ses frais, dans la partie haute de Tolède, l'église de Saint-Romain. Il introduisit une nuit Alonso dans la tour qui servait d'ornement et de défense à la basilique, arbora la bannière royale, et fit savoir au peuple que le souverain était dans ses murs. La population se soulève à cette nouvelle, court aux armes, le parti des Castro est culbuté, et Alonso rentre triomphalement dans sa ville, aux acclamations de tous, le veu-

1. On appelait ainsi les terres données en fief sous condition d'hommage.

dredi 26 août 1166[1]. Dix ans plus tard, délivré enfin de ses embarras intérieurs, il rentrait dans la voie de ses pères et assiégeait Cuença avec le roi d'Aragon. Les Almohades commençaient à reculer devant la croix. En 1184, Youssouf, fils d'Abd-el-Moumen fut surpris et tué dans son camp auprès de Santarem. Cet échec était comme une flèche dans le cœur des Maures. En 1195, Yacoub, l'un de ses dix-huit fils et son successeur, passa en Espagne avec une armée innombrable et l'élite des cavaliers de l'almagreb. Les Africains abordèrent l'armée d'Alonso le 19 juillet 1195 dans les plaines d'Alarcos, entre Cordoue et Calatrava. Les chrétiens furent taillés comme les branches de l'arbre et broyés comme le grain sous la meule par cette multitude, qui ne comptait pas moins de cent mille cavaliers et trois cent mille fantassins. Dieu, disent les auteurs arabes, envoya sa terreur dans l'âme d'Alonso. Il s'enfuit, laissant tous les siens pris ou couchés sur le champ de bataille, sans rien emporter avec lui que la bride de son cheval.

Arrivé à Tolède, il rasa sa tête et sa barbe, tourna sa croix du haut en bas et jura de ne pas dormir dans un lit et de ne pas remonter à cheval qu'il ne fût vengé. La déloyauté des rois de Léon et de Navarre recula cette légitime vengeance. Le voyant presque sans soldats, ils se jetèrent sur lui pour l'achever. Forcé de faire une trêve avec les Africains pour soutenir cette guerre impie, il ne put songer à tenir son serment qu'en 1209. Alors il releva sa bannière, si cruellement humiliée dans les champs d'Alarcos. En apprenant que les infidèles avaient osé reparaître en armes dans l'Andalousie, Mohammed Yacoub, le nouvel émir, précipita, pour en finir, l'Afrique entière sur l'Espagne. Pendant deux mois, les hordes berbères, aussi nombreuses que les grains de sable du désert, ne cessèrent de traverser le détroit. Quand les navires s'arrêtèrent enfin, les milices africaines, réunies à celles d'Andalousie, formaient une masse de cinq cent mille combattants.

Cette multitude, qui eût inondé la Castille et reflué peut-être jusqu'aux Pyrénées, noyant tout dans ses flots barbares, épuisa sa première ardeur contre les murs de Salvatierra. Mohammed resta si longtemps devant cette petite forteresse, bâtie comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, qu'une hirondelle y pondit et s'en-

1. Mariana, *De Rebus Hispania*, t. II, p. 584

vola avec sa couvée avant qu'il l'eût prise. Alonso profitait du répit pour réunir tous les Castillans en état de porter les armes. Comprenant enfin la nécessité de l'union, les rois d'Aragon et de Navarre avaient promis de lui amener leurs hommes, et Roderic, l'archevêque de Tolède, prêchait la croisade dans la France du nord, tandis que les troubadours enflammaient par ce chant de guerre l'ardeur de celle du midi :

« Ne laissons pas nos héritages, nous qui sommes assis sur le grand rocher de la foi, à ces vilains nègres d'outre-mer. Avant que le péril nous touche, secourons les Portugais, les Galiciens, les Castillans, les Navarrais et les Aragonais. C'est à cause de nos péchés, seigneurs, que s'élève la puissance des Sarrasins. Voici le roi de Maroc qui défie tous les rois chrétiens avec ses Andalous et ses Arabes armés contre la croix.

« Il a mandé tous ses caïds mahométans, Maures, Goths et Berbères. Petits et grands, faibles et forts, tous sont sous sa bannière. La pluie ne tombe pas plus épaisse que cette foule qui couvre les champs et n'y laisse ni rameau ni racine.

« Ces maudits croient dans leur orgueil qu'ils vont conquérir le monde. Marocains et Mozabites nous crient déjà en se moquant : Français, faites-nous place. A nous est Provence, à nous est Toulouse, à nous est tout le pays jusqu'au Puy. Jamais on n'ouït plus grave injure de ces chiens perfides sans loi.

« Empereur, prêtez l'oreille; prêtez l'oreille, roi de France, et vous, ses cousins, et toi, roi d'Angleterre, comte de Poitiers, allez secourir le roi d'Espagne!

« Quand ils verront les barons croisés, leur audace s'évanouira. Vos épées rompront les rangs, trancheront les mains et les têtes de ces chiens maudits, vous partagerez un butin splendide, et Dieu sera honoré et servi où l'on adore Mahomet [1]. »

A la voix des troubadours et de l'archevêque de Tolède, plus de

1. Totz los Alcavis a mandatz
Masmutz, Maurs, Gotz e Barbaris
E no i reman gran ni mesquis
Que totz nols' ayon ajostatz
Onc pus menut ayga non ploc...
(Gavaudan le Vieux, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 7226.)

cinquante mille hommes franchirent les Pyrénées. De Tolède, où ils avaient campé dans les jardins et les prairies du Tage, les chrétiens, divisés en trois corps, partirent le 20 juin 1210 pour aller au-devant des Berbers. Ils les rencontraient, vingt-trois jours plus tard, dans la sierra Morena. Averti de l'arrivée de l'ennemi, Mohammed, l'homme au turban vert, avait occupé fortement le puerto ou défilé de Losa, dans lequel mille hommes pouvaient arrêter une armée. Son dessein, dit Cardonne, était ou de forcer les croisés à une retraite honteuse ou de les attaquer avec avantage, s'ils osaient s'engager dans ces défilés.

L'alternative était cruelle. Les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, le frère de celui de Léon et les principaux chefs d'une armée qui représentait la chrétienté tout entière s'assemblèrent pour tenir conseil. Pendant qu'on délibérait, un berger se présenta devant les princes et offrit de guider l'armée par un chemin connu de lui seul, et de l'amener sans danger sur la cime de la chaîne. Il tint parole, et, au point du jour, qui fut bien surpris? ce fut l'émir, en voyant campés devant lui ceux qu'il croyait en pleine retraite. Rompus de fatigue, les chrétiens restèrent deux jours dans leurs retranchements; mais, le troisième, ils levèrent les bannières.

Apercevant ce mouvement, l'émir fit déployer sa tente rouge sur une hauteur pour donner le signal du combat, et s'assit à l'entrée sur un bouclier, ayant devant lui son cheval et tout autour les rangs serrés de sa garde noire, qui l'enfermaient dans un triple cercle de lances. En avant se déroulaient les lignes innombrables de l'armée, avec les bannières et les tambours. C'était Saïd, le fils de Djamaa, qui avait le commandement. Les chrétiens s'avancèrent en masses compactes et sombres comme des essaims de sauterelles. Ils vinrent se heurter d'abord contre les cent soixante mille volontaires du Magreb, les enveloppèrent dans leurs escadrons et en firent un horrible carnage. Tous ces braves musulmans reçurent la couronne du martyre et tombèrent jusqu'au dernier, après avoir admirablement combattu.

Après ce succès, les chrétiens chargèrent avec un redoublement de furie les Almohades et les Arabes du désert, qui faisaient des prodiges de valeur. La victoire était incertaine. A ce moment, et lorsque les combattants étaient couverts des deux côtés de sang et

de poussière, les caïds d'Andalousie, qui ne pouvaient pardonner au grand-vizir sa défiance et le meurtre de l'un des leurs, tournèrent bride tout à coup avec leurs cavaliers, et quittèrent le champ de bataille. Découverts par cette défection, les Almohades, sur qui tombait tout le poids du combat, commencèrent à fléchir. Les chrétiens, s'en apercevant, avancèrent alors en masse avec de grands cris, et les écrasèrent. Cette dernière charge les porta jusqu'à la tente de l'émir, où ils s'arrêtèrent court, malgré leur ardeur, devant le triple mur de fer que formaient les lances des nègres. Mais la halte ne fut pas longue. Retournant leurs chevaux fougueux, ils les forcèrent à reculer sur les lances et enfoncèrent la ligne circulaire des gardes.

Impassible pendant ce temps, l'émir se tenait toujours sous sa tente rouge et murmurait tranquillement :

« Dieu seul vrai, et Satan, perfide ! »

Des dix mille noirs de sa garde, il n'en restait plus que quelques centaines, et il ne bougeait pas, bien qu'il vît luire les lances des chrétiens. Dans cet instant suprême, un Arabe du désert, se présentant devant lui avec sa cavale, qu'il tenait par la bride :

« Jusques à quand resteras-tu assis, lui cria-t-il, ô prince des croyants? L'arrêt de Dieu est prononcé, et sa volonté accomplie. Les musulmans sont vaincus. Prends cette cavale, qui n'a jamais manqué à celui qui la monte, et puisse Dieu te délivrer, car dans ton salut est la sécurité de tous. »

Mohammed, sortant de sa torpeur, se mit en selle; l'Arabe prit son cheval, et tous deux disparurent dans les flots épais des fuyards[1]. Le carnage dura jusqu'à la nuit. Les chrétiens ne s'arrêtèrent que lorsque la moisson humaine manqua à leurs épées. Ils avaient tué tant d'Africains, qu'on chargea deux mille mulets des flèches ramassées sur les champs de bataille, et que les débris des lances seuls alimentèrent les feux de l'armée pendant deux jours et deux nuits.

Telle fut la célèbre bataille de Tolosa de las Navas, date funeste pour les croyants, qui, ainsi que le remarque Abd-el-Halim, perdirent ce jour-là, avec leur assurance, l'étendard de la félicité.

1. Y hugueron envueltos en el tropel de la gente que huia... (Conde, *Historia de la dominacion de ios Arabes en España*, parte III, p. 422-423-424.)

CHAPITRE XX

DON JAYME EL CONQUISTADOR.

Mort de Pedro II. — Son fils Jayme. — Le roi et le vassal. — Anarchie de Castille. — Le roi de Léon. — Les Lara. — Le serment de Jayme. — La barbe du wali. — Portrait du Conquérant. — Le conseil de Pierre Martell. — Cortès de Barcelone. — L'aide du clergé et des barons. — Serment des Ricos Hombres. — La croix de Jayme. — Froideur des Aragonais. — Cortès de Lérida. — Ramon de Plegamans et les capitaines. — Départ de la flotte et débarquement à Santa-Ponza. — Le premier combat. — *Le Muley*. — Bataille de Port-au-Pi. — Bravoure des Béarnais. — Mort des Moncade. — Le chevalier au visage sanglant. — Siége de Palma. — Assaut du 31 décembre. — Conquête des Baléares. — Zeyan à Valence. — Les Almogavares. — Prise de Cordoue. — Le Puy de Sainte-Marie. — Guillem d'Entença. — L'aide de Dieu. — Le choc des braves. — Mille Maures pour un chrétien. — Le serment du roi. — Siége de Valence. — La croisade de 1238. — Le pacte et la sauvegarde. — Conquête de Valence. — Sortie des Moslems. — Les nobles colons.



S'il y avait eu la moindre intelligence dans la tête des hommes qui gouvernaient alors l'Europe méridionale, les chrétiens auraient profité de la victoire du Muradal ou de Las Navas pour écraser le mahométisme espagnol, à bout de force et de courage, et pour le rejeter violemment sur la terre africaine. Au lieu d'y pousser les princes chrétiens, la papauté, plus préoccupée de son intérêt particulier que des grandes destinées du christianisme, usait toute son énergie et tout son pouvoir dans une œuvre de vengeance et de barbarie, la croisade contre les Albigeois.

Ces réformés méridionaux, qui eurent le tort de vouloir montrer la lumière en des siècles de ténèbres, et l'imprudence, poussés par le mouvement des idées de 1200, de protester, comme toute la France du sud, contre les scandales, les usurpations, les crimes et l'ignorance de l'Église, du pape et des moines, avaient été voués à l'extermination. En flattant l'avarice des barons du nord de l'espoir d'une riche proie, Rome était parvenue à soulever des masses aveugles, qui se ruaient sur le midi avec la rage et la férocité des Huns et des Hérules. Le généralissime de ces bandits, Si-

mon de Montfort, était un de ces comtes mendiants, qui, bien qu'il eût un pied en France et l'autre en Angleterre, dans les deux seigneuries de Montfort et de Leicester, brûlait d'échanger ses landes d'outre-mer et ses genêts de Bretagne contre un riche fief provençal.

Devenu maître, par l'assassinat du vicomte, de Béziers et de Carcassonne, il menaçait de s'emparer de tout le Languedoc. Le roi d'Aragon, Pedro II, qui était seigneur de Montpellier et suzerain des deux villes conquises, finit par s'alarmer de cette fougueuse ambition, et résolut d'intervenir. Certes, son orthodoxie ne laissait pas prise au soupçon. En montant sur le trône, au grand scandale de ses peuples et de ses barons, il s'était déclaré à Rome vassal et feudataire du Saint-Siége. Mais, son dévouement à l'Église n'allant pas jusqu'à souffrir qu'on le dépouillât de ses fiefs, un an après la bataille de Las Navas, il marcha contre les croisés, bourreaux des Albigeois. Écoutez maintenant le récit de son expédition, fait par un écrivain méridional, qui peint avec d'admirables couleurs, parce qu'il fut contemporain et témoin oculaire :

« Au Capitole s'en va le comte de Toulouse. Il dit et annonce aux bourgeois que le roi d'Aragon est arrivé; qu'il a amené ses vassaux, que ses tentes nombreuses et pressées sont plantées sous Muret, et qu'il y tient les Français assiégés. Portons-y, ajoute le comte, nos pierriers et nos arcs turquois, et quand la ville sera prise, nous tournerons vers Carcassonne, pour recouvrer le pays, si Dieu nous le permet.

« — Tout cela est bien, seigneur comte, lui répondirent les bourgeois; mais durs et terribles sont ces Français. Ils ont de fiers courages et des cœurs de lions, et sont fortement courroucés, à cause de leurs compagnons, que nous avons si malmenés et tués sur les collines. Arrangeons-nous donc de façon à n'avoir pas du pire!

« Là-dessus les braves corneurs s'en vont cornant l'ost (armée) par la ville. Que tous, proclament-ils, aient à sortir bien équipés et bien armés pour aller tout droit à Muret, où est déjà le roi d'Aragon!

« Voilà que par les ponts sort tout le peuple de la ville, chevaliers et bourgeois. Tout d'une traite ils arrivent devant Muret, où

ils devaient perdre leur bagage, tant de belles armures et tant de vaillants. Ce qui fut grand dommage, si Dieu et ma foi me sont en aide, et bien moins en valut le monde!

« Le monde entier en valut moins en vérité. Mais apprenez comment la chose se passa. Auprès du bon roi d'Aragon, campèrent le comte Raymond et tous ses barons, les bourgeois et la commune de Toulouse. Ceux-ci ajustent et dressent les pierriers, et battent Muret à l'entour et de tous côtés et si fort que dans le faubourg ils entrent tous ensemble et forcent les Français à se jeter dans le château. Voici un messager qui se présente ensuite devant don Pedro, et lui dit :

« — Sachez, seigneur roi, et tenez pour vrai, que les hommes de Toulouse ont pris la ville, si vous le permettez, assailli les maisons, tranché les barricades et contraint les Français à se réfugier au château.

« Quand le roi apprit cette nouvelle, il secoua la tête. Allant trouver les consuls de Toulouse, il les admoneste et leur dit de laisser en paix les hommes de Muret.

« — Nous ferions, leur dit-il, grande folie de les prendre, car des lettres scellées m'annoncent que Simon de Montfort doit demain entrer ici en armes. Quand il y sera enfermé et que mon cousin Nuñez m'aura rejoint, nous cernerons la ville de toutes parts et prendrons à la fois les Français et tous les croisés. Si nous prenions maintenant ceux qui sont dans Muret, Simon s'enfuirait dans les autres comtés et nous perdrions le double du temps à le poursuivre. Le mieux donc est qu'ils entrent : ensuite nous tiendrons les dés et nous ne les quitterons plus que la partie ne soit à nous.

« Les donzels des Capitouls vont dire alors au conseil principal de faire sortir la milice et d'enjoindre à chacun de retourner aux tentes, parce qu'ainsi l'ordonne le bon roi au cœur impérial. Les hommes de Toulouse, quand ils entendent cet ordre, sortent tous ensemble et s'en vont à travers les tentes chacun à son feu. Là, petits et grands se mettent à manger et à boire, et à peine avaient-ils mangé qu'ils virent au haut d'une côte venir le comte de Montfort avec sa bannière et beaucoup d'autres Français, tous à cheval.

« La rivière resplendissait comme un lac de cristal de l'éclat des épées et des heaumes, et, par saint Martial! je vous le jure, jamais en si petite troupe on ne vit si braves vassaux. Ils entrent à Muret par le marché et vont à leurs albercs (logis), où ils trouvent assez de vin, de pain et de viande.

« Le lendemain, aux premiers rayons de l'aube, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse et ceux de Foix et de Comminges, Hugues le Sénéchal, tous les autres chefs, les capitouls de Toulouse et leurs officiers se réunirent en parlement dans un pré, et le roi parla le premier, car il était bon et gent parleur.

« — Écoutez bien, seigneurs, dit-il, ce que je veux vous démontrer. Simon de Montfort est là-dedans et ne peut plus nous échapper. Sachez tous qu'il y aura bataille avant la nuit, et qu'il faut songer à bien commander et à frapper de grands coups, car les Français, seraient-ils dix fois plus nombreux, nous leur ferons tourner visage.

« — Seigneur roi d'Aragon, reprit le comte de Toulouse, écoutez quel est mon avis. Je voudrais qu'on dressât autour des tentes des barrières assez fortes pour arrêter les cavaliers, et, si les Français nous y venaient assaillir, nous les accablerions d'une grêle de traits et pourrions les déconfire bien plus facilement ensuite.

« — Moi, je n'aime pas déjà trop, s'écria hardiment Michel de Luz, que le roi d'Aragon délibère; mais j'aime bien moins, seigneur comte, l'avis d'un lâche qui se laisse déshériter.

« — Faites comme vous voudrez, seigneurs, répondit le comte de Toulouse. Avant la nuit nous verrons bien qui pliera le dernier ses tentes.

« Là-dessus, on crie aux armes, et tous vont s'armer. Ils éperonnent jusqu'aux murs de la ville, y refoulent les Français et lancent leurs épieux à travers la porte. Du dedans et du dehors, on bataille sur le seuil. Lances et dards sifflent, s'entre-choquent et font couler tant de sang que la porte en est toute vermeille.

« Ceux du dehors, ne pouvant entrer dans la ville, s'en retournent droit à leurs tentes, et les voilà tous ensemble assis à dîner. Simon de Montfort fait alors crier par tout Muret de seller les chevaux, afin de voir s'il ne pourra pas surprendre ceux d'Aragon et de Toulouse. Il ordonne que tout le monde se réunisse à la porte

de Salas, et quand ses chevaliers y sont, il sermonne en ces termes :

« — Seigneurs barons de France, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que nous sommes venus ici nous mettre en péril. Je n'ai fait toute cette nuit que réfléchir; mes yeux n'ont eu ni sommeil ni repos. Or, voici ce que j'ai trouvé, à force d'y songer. Il nous faut suivre ce sentier et marcher droit aux tentes, comme pour livrer bataille. S'ils sortent pour nous assaillir et que nous ne puissions les chasser du camp, il ne nous restera plus qu'à nous enfuir à Auvillar.

« — Allons essayer cela, dit le comte Baudouin, et, s'ils sortent du camp, pensons à bien tailler; mieux vaut tomber avec gloire que vivre en mendiant!

« Là-dessus, l'évêque Folquet leur donne sa bénédiction, et Guillaume des Barres se met à leur tête. Il en fait trois corps de bataille, l'un par l'autre appuyés. Pennons flottants et bannières déployées, ils vont droit aux tentes à travers le marais. D'écus, de heaumes dorés à or battu, de hauberts et d'épées la prairie étincelle.

« Quand le bon roi d'Aragon les aperçoit, il les attend avec un petit nombre de compagnons. Les hommes de Toulouse accourent aussi en foule, sans écouter ni roi ni comte, et sans savoir de quoi il s'agit, jusqu'au moment où les Français arrivent, qui s'élancent là où le roi était inconnu. Il a beau s'écrier : Je suis le roi! personne ne l'entend, et il est si mortellement frappé et navré que son sang coule jusqu'à terre, et qu'il tombe là étendu mort. Les seigneurs, le voyant tomber, se crurent perdus : qui fuit deçà, qui fuit de là. Nul ne se défend. Les Français leur font si rude guerre que celui qui leur échappe vivant se croit par miracle sauvé [1]. »

1. Tuit s'en van á las tendas per meias las palutz
Senheiras desplegadas é l's penos destendutz.
E d'ausbercs e d'espazás tota la prasda lutz...
El' bos reis d'Arago cant los ag perceubutz
Ab petits companhos es vas lor atendutz...
El escrida eu so l'reis! mas no i es entendutz.
E fo si malament e nafratz e ferutz
Que per meia la terra s'es lo sanc espandutz

Par un singulier hasard, qui tenait aux mœurs du temps, Jayme, le fils du roi, était dans les mains de Simon de Montfort. Le général de la croisade l'élevait pour en faire son gendre, quoique l'enfant n'eût que cinq ans. Les deux frères de don Pedro espéraient bien que son cercueil leur servirait de marchepied pour monter au trône; mais ils avaient compté sans la noblesse et le clergé. Réunis pour échapper aux prétentions ambitieuses des infants, les prélats et les barons obtinrent du pape une bulle enjoignant à Montfort de leur remettre Jayme, qui fut reconnu à Lérida vers la fin de 1214 dans l'assemblée générale de la nation. Les Aragonais avaient confié leur roi à Guilhem de Montredon, grand-maître des Templiers. En 1217, trouvant que son oncle Sancho, procureur général du royaume, abusait du pouvoir au détriment de son neveu, ils le tirèrent du château de Monçon, où il vivait comme un captif, et, quoique l'irascible Sancho eût menacé de teindre en rouge tout le chemin de Monçon à Saragosse, ils l'émancipèrent à la pointe de leurs lances.

Dix ans se passèrent ainsi dans les luttes armées contre ses oncles. Quand il eut secoué, avec l'âge, le poids de cette double tutelle, il essaya son épée contre les Maures de Valence, qui achetèrent la paix, et sa lance contre les barons, toujours indociles ou à moitié rebelles. Le plus dangereux de ces ricos hombres, Pedro de Ahones, osa mettre, pour l'en frapper, la main à son glaive. Jayme le retint de son poignet de fer, et, lorsque les amis du vassal l'eurent forcé à lâcher prise, il se mit, avec quatre chevaliers seulement à la poursuite du rebelle, lui traversa la poitrine d'un coup de lance, et dit froidement en recevant le vaincu expirant dans ses bras :

« Pedro, en male heure vous êtes né! »

Ses barons, qui, soit par esprit de corps, soit pour éprouver leur jeune roi, étaient restés paisibles spectateurs de cette lutte, applaudirent à sa valeur et se serrèrent tous autour de sa bannière.

E loras cazec mortz aqui totz estendutz.
Qui fug sa, qui fug là us no s'es défendutz...

Wilhem de Tudela, *Cansos de la crozada contr' els ereges d'Albeges.* — Mss de la Bibliothèque impériale, fonds La Vallière, nº 91, autrefois 2708.

Une anarchie du même caractère agitait alors la Castille. La grande victoire de Las Navas n'avait eu pour résultat que la prise d'Alcaraz et d'Alcantara. Repoussé devant Caceres et Baeza, Alonso VIII meurt en 1214, ne laissant qu'un fils, Enrique Ier. Autour de cet enfant, âgé de onze ans, que deux femmes, sa mère Léonor et sa sœur Berenguela, essayèrent successivement de soutenir sur le trône, éclatent aussitôt les prétentions et les jalousies féodales. Les Lara réclament la régence et s'en emparent l'épée à la main. Le 6 juin 1217, une tuile détachée par le vent brise à Palencia ce jeune front qui devait porter la couronne. Berenguela profite de la mort de son frère pour faire proclamer Fernando III qu'elle avait eu du roi de Léon. Et ce misérable monarque se hâte de se tourner contre son fils et de se liguer avec les Lara. La mort, qui le surprit en 1219 à Compostelle, termina ces guerres impies et réunit sous le même sceptre Léon et Castille. De ce prince, comme d'Alonso VIII, il ne reste qu'un bon souvenir. Jaloux de ce que le roi de Castille avait fondé en 1209 l'Université de Palencia, il établit en 1220 celle de Salamanque, et révisa dans un esprit assez libéral pour l'époque les fueros de Léon.

Cependant Jayme d'Aragon, dont le jeune sang bouillonnait d'ardeur, songeait à s'illustrer par quelque entreprise éclatante. Le hasard, dit un historien catalan, lui en fournit l'occasion. Dans l'été de 1228, il dînait à Barcelone chez un bourgeois nommé Martell. En jetant les yeux sur la mer, il aperçut dans le lointain les îles Baléares, et demanda avec empressement comment on les nommait. Son hôte satisfit sa curiosité et lui apprit en même temps que les Maures qui les tenaient étaient, par leurs pirateries, le fléau des côtes et de la Méditerranée. Jayme s'engagea sur-le-champ par serment solennel à ne se regarder comme roi d'Aragon que lorsqu'il aurait conquis ces îles et tenu par la barbe le wali maïorcain. L'anarchie qui dévorait l'Espagne arabe lui rendait ce projet facile.

Après la chute des Almohades, l'Espagne arabe se trouva aussi morcelée et en proie aux mêmes divisions que l'Espagne chrétienne. Entre don Fernando, roi de Castille et de Léon, et Aben-Houd, le nouveau sultan de Grenade, d'Almeria, de Malaga et de Murcie, s'élevaient comme autant de blockhaus ennemis les émi-

rats de Séville, d'Arjona, de Denia et de Valence. Chacun de ces chefs musulmans, oubliant que la force est dans l'union, s'isolait avec soin dans un intérêt d'ambition aussi aveugle qu'égoïste, et, au lieu d'en redouter les suites, recherchait l'amitié des chrétiens. C'était élargir de ses propres mains la voie de la conquête. Dans l'automne de 1229, le roi Jayme d'Aragon, que les Maures appelaient *Gaymis*, en le maudissant, et qui fut surnommé par les siens *le Conquérant* (*el Conquistador*), fit entendre à Sidi-Mohammed, wali de Valence, qu'il allait entreprendre une expédition pour lui rendre les îles Baléares, dont le gouverneur s'était déclaré indépendant.

Dupe de cette ruse, assez grossière cependant, Mohammed fournit des secours au roi Jayme, et celui-ci mit à l'exécution de ce dessein si important pour les marchands de Barcelone, dont les corsaires maïorcains gênaient le commerce, toute la fougue et l'ardeur de son âge. Le fils de Marie de Montpellier n'avait pas encore vingt ans, et voici le portrait que nous ont laissé de lui ses biographes.

Le roi don Jayme fut un des hommes les mieux faits de ce siècle, car il était bien proportionné dans tous ses membres, et plus grand d'un palme que ses sujets. Il avait une belle tête, le teint blanc et aussi vermeil qu'un Flamand, le nez long et droit, la bouche grande, mais gracieuse, les dents blanches comme des perles, de beaux yeux bleus, des cheveux qui ressemblaient à des fils d'or, de larges épaules, la ceinture fine, les jambes et les cuisses fortes, et le pied large et bien cambré. Adroit à tous les exercices du corps et aussi agile à pied qu'à cheval, il excellait dans le maniement des armes, était fort, vaillant, libéral, humain et accessible à tous[1].

Avant de suivre l'avis de Pierre Martell, le riche négociant, qui l'avait convaincu le premier des avantages qu'offrait pour la Catalogne et son commerce la conquête de ces îles heureuses et si fertiles en vin, en blé, en fruits et en troupeaux, don Jayme, cherchant un prétexte et voulant mettre le droit de son côté, expédia une galère de quarante rames à Maïorque pour réclamer deux

1. Fue el rey don Jayme uno de los mas perfectos hombres que huvo en aquel siglo... (Bernard Desclot, *Historia de Cataluña*, p. 24 verso.)

vaisseaux catalans capturés par les Maures. Le wali, mal conseillé, refusa de les rendre, et fit une réponse injurieuse. A cet outrage, le sang bouillonna dans les jeunes veines de Jayme; il réunit les cortès à Barcelone, la veille de Noël 1228, et leur déclara que, fatigué des insultes des Maures, il avait résolu de les chasser des Baléares et de repeupler ces îles avec des chrétiens. A ces paroles énergiquement accentuées par un roi de vingt ans, nobles et prélats se regardèrent pleins d'émotion et de surprise. L'archevêque de Tarragone, se levant aussitôt, s'écria qu'une pensée si grande née dans un si jeune cœur ne pouvait être qu'une inspiration du Saint-Esprit; il se hâta d'ajouter qu'afin de seconder une entreprise digne de la valeur héréditaire des comtes de Barcelone et des rois ses prédécesseurs, il lui offrait 1,000 marcs d'or, cinq cents charges de froment, cent chevaliers bien armés et mille hommes de pied pourvus de machines de guerre qu'il s'engageait à faire nourrir pendant toute la durée de l'expédition.

Don Bérenguer de Palon, évêque de Barcelone, s'offrit aussi avec cent chevaliers et mille fantassins à sa solde. Celui de Girone et l'archidiacre barcelonais dirent qu'ils suivraient le roi, l'un avec trente chevaliers et trois cents piétons (*peones*), l'autre avec dix chevaliers et deux cents péons. Autant en promit le sacristain de Girone. Tous les autres abbés, prieurs, chanoines, moines, clercs et prêtres des autres églises offrirent leurs personnes et une foule de leurs hommes, qu'ils se chargeaient de payer et d'entretenir. Le frère Bernard Champani, chevalier du Temple, en son nom et au nom de son ordre, en s'applaudissant d'une guerre qui allait fournir aux templiers l'occasion de donner leur vie pour Dieu et la foi des chrétiens, dit qu'il suivrait le roi avec trente chevaliers et vingt arbalétriers montés et entretenus.

Les barons catalans ne furent pas moins généreux. Don Nuño Sanchez, comte de Roussillon et oncle du roi, s'engagea pour deux cents chevaliers et bon nombre d'hommes de pied; Pons Hugo, comte d'Ampurias, pour huit cents vassaux à cheval, vingt arbalétriers et mille fantassins; et don Guilhem de Moncade, vicomte de Béarn, pour quatre cents chevaliers. Ramon Bérenger d'Ager, Bérenger de Sainte-Eugénie de Torella répondirent de leurs montagnards, et il n'y eut comtes, barons, ni ricos hombres qui n'offris-

sent ce jour-là leurs bras et leur sang à leur seigneur pour une si noble entreprise. Tous jurèrent sur un missel de partir le jour de Notre-Dame d'août, et de ne pas tourner visage qu'ils n'eussent pris Maïorque[1].

Moins enthousiastes, à ce qu'il paraît, les députés des trois brazos[2] aragonais, convoqués pour le même objet à Lérida, avaient supplié le légat du pape, de passage en cette ville, de dissuader le roi de son dessein, et de l'engager à porter son effort du côté de Valence, promettant de le seconder énergiquement. Mais Jayme n'en voulut rien faire, et, pliant un cordon en forme de croix, il pria, au contraire, le cardinal de le lui coudre sur son pourpoint, comme signe de son inébranlable résolution. Le cardinal y consentit et pleura d'allégresse en lui donnant sa bénédiction et promettant une foule d'indulgences à tous ceux qui le suivraient à Maïorque. Malgré cette promesse, les Aragonais n'offrirent rien au roi et laissèrent tous les périls et tout l'honneur de l'entreprise à leurs voisins de Catalogne, dont l'élan était admirable.

Tous ceux qui avaient accompagné Jayme à Lérida, nobles et clercs, à commencer par l'évêque de Barcelone et son archidiacre, prirent la croix des mains du cardinal. Ensuite Jayme choisit pour capitan de la flotte Ramon de Plegamans, riche citoyen de Barcelone et habile armateur, et les deux chefs principaux de l'armée, Guilhem de Moncade et le comte de Roussillon, élurent leurs capitaines. Ceux de Guilhem, bons et vaillants aux armes, furent son cousin du même nom, Ramon de Solsona, Ramon de Tanya et Arnaud de Villar. Don Nuño avait pris Jauffre de Rocaberti, Olivier de Termes, Raimon du Canet, Gisbert de Barbera, Pons du Vernet, Pierre Arnaud de Montesquieu, Ruiz Castellan et deux illustres barons de Castille. Sous la bannière de Moncade marchaient Guilhem de Saint-Martin, Guilhem de Cerbellon, Ramon Alaman, Guilhem de Clermont, Hugo de Mataplana, Guilhem de San-Vicente, Ramon de Belloc, Bérenger de Centellas, Guilhem de Palafols et Bérenger de Sainte-Eugénie, la fleur de la chevalerie catalane et de l'esprit

1. Faheren aportar hun libre missal é juraren ho denant lo rey é lo rey atressi. (B. Desclot, *Historia de Cataluña*, p. 29.)

2. A la lettre, *bras*, qu'il faut traduire ici par *ordres*.

du temps, car la plupart étaient aussi bons troubadours que vaillants hommes d'armes[1].

L'armée s'embarqua dans le port de Salou, près Tarragone, le premier mercredi de septembre 1229, et, le lundi suivant, on prit terre à l'anse de Santa-Ponza. Les Béarnais de Moncade avaient débarqué les premiers. Un d'entre eux, nommé Bernard de Riou, gravit en chemise le plateau escarpé qui domine Santa-Ponza, et y planta au sommet sa lance, où flottait un pennon blanc. A la vue de ce signal, tous les navires firent voile de ce côté, et grande fut la hâte pour le débarquement. Les Maures rôdaient à cheval et en grand nombre sur la côte pour s'y opposer. Ils accoururent au galop, comptant bien jeter les infidèles à la mer. Mais Mahomet fut sourd à leurs invocations, et, ferme comme le granit, la bataille[2] des Béarnais reçut leur choc sans s'ébranler, et les renvoya à coups de lance, après leur avoir tué deux mille de leurs plus braves cavaliers.

Les chrétiens rendirent grâce à Dieu, se confessèrent, ouïrent messe; puis, quand ils eurent mangé et plié les tentes, ils s'armèrent et prirent le chemin de Maïorque.

Dans cette première rencontre, le jeune roi, qu'enflammait le bruit du combat, accourant à toute bride, suivi seulement de vingt-cinq barons aragonais, s'était lancé résolûment dans la mêlée. Il poussa si avant, et la foule était si compacte, qu'il se trouva bientôt seul avec trois chevaliers. Un Maure bien monté arrivait à ce moment sur lui au galop. Le roi lui cria de se rendre; mais le païen, secouant dédaigneusement la tête : « *Le muley* (non, seigneur), répondit-il en couchant sa lance. » Le seigneur de Lobera, voyant le péril, se jeta entre lui et Jayme, et reçut un tel coup de lance qu'homme et cheval roulèrent à terre. Se relevant tout étourdi, Lobera tira son épée et arrêta le Maure, qui ne voulut jamais se rendre, et fut tué par les autres Aragonais. On mit sa tête au bout d'une lance, et Jayme revint tout joyeux à son camp avec ce trophée[3].

1. B. Desclot, lib. I, p. 32.
2. Bataille, au moyen âge, équivalait à division.
3. Bernard Gomez, *De Rebus gestis Jacobi primi regis*, lib. VI. (*Hispania illustrata*, t. III, p. 434.)

des vassaux, et accompagna le lendemain ces preux à la tombe, où on les déposa jusqu'à la fin de la guerre avec toute la pompe possible, mais en silence, de peur que des manifestations trop bruyantes n'apprissent cette perte à l'ennemi.

Ce devoir funèbre rempli, on investit Palma de toutes parts, et les ingénieurs dressèrent leurs machines. Il y en avait quatre de grandeur ordinaire, outre la gate[1] envoyée au roi par le comte de Provence. Balistes et trabucs tendus sifflent et lancent une telle grêle de pierres que les murs en sont effondrés. Pour détourner cet orage et forcer les chrétiens à rouler ailleurs leurs machines, les Maures imaginèrent alors d'attacher leurs captifs tout nus à des croix qu'ils plantèrent sur le rempart battu par les trabucs. Ce moyen barbare, par bonheur, ne leur réussit pas. Les prisonniers exhortaient eux-mêmes les balistaires à tirer avec plus d'ardeur, et ceux-ci visaient si juste que les pierres volaient au but sans toucher ces infortunés. Plus heureux au dehors, les assiégés étaient parvenus à couper un ruisseau qui alimentait le camp de Jayme. Le roi lança de ce côté ses chevaliers, et le scheick Fatitah, auteur du coup de main, ne put résister aux lances roussillonnaises. Sa tête et celles de ses quatre cents compagnons, jetées par les trabucs dans la ville, apprirent lugubrement sa défaite aux Maures Mayorcains.

Ils ne se découragèrent pas. Secondés par des pluies torrentielles, qui détrempèrent le terrain pendant sept semaines et inondèrent les fossés, ils luttaient pied à pied, opposant trabuc à trabuc, poitrine à poitrine, et, contre-minant les travaux souterrains des Aragonais. Ces hardis montagnards, que rien ne rebutait, ne quittaient plus le pied du rempart; ils en trouaient tous les jours les fondements, et les pics retentissant sans interruption, la flamme s'élançant par gerbes de la place minée, qu'on bourrait ensuite avec de la laine arrosée d'huile et des fascines, le fracas des pans de mur s'écroulant entiers et comblant le fossé, tout annonçait au Coraïsi que l'heure de sa ruine était proche.

Malgré les douze brèches béantes au flanc de ses murailles, il restait ferme cependant, et tout son peuple était digne de lui. La

1. Grande machine sur roues en forme de mantelet, offensive et défensive.

résistance égalait partout la vigueur de l'attaque. Avançant lentement et les pieds dans le sang, les chrétiens montèrent trois fois aux remparts, et trois fois en redescendirent la lance aux reins.

Près de trois mois s'étaient passés en assauts inutiles. Les Maures de l'intérieur de l'île, encouragés par cet insuccès, se soulevaient de toutes parts, fermant les chemins de la mer et déjà coupant la retraite. Il fallait donc vaincre ou mourir. Les braves d'Aragon et de Catalogne eurent bientôt fait leur choix. Un dernier assaut fut résolu le jour même de Noël. Tous les chevaliers prêtèrent serment de ne pas reculer, de ne pas s'arrêter, fallût-il fouler aux pieds les corps de leurs frères, et de ne pas quitter la place qu'elle ne fût prise. Les machines avaient ouvert une brèche large de trente brasses. Le 31 décembre, les cavaliers la gravirent, précédés par un corps d'élite de cinq cents fantassins. Des masses énormes et compactes remplissaient les rues. On chargea tête baissée, et ces escadrons couverts de fer y firent avec leurs chevaux une trouée épouvantable. « Point de quartier ! » était le cri de ralliement. Quand il expira sur les lèvres des assaillants, las de frapper et hors d'haleine à force de carnage, vingt mille cadavres jonchaient les rues, les places et les maisons de Palma[1]. Trois campagnes achevèrent la soumission de Mayorque et la conquête de Minorque et d'Yvica. Les quatre schérifs qui la gouvernaient rendirent Minorque en 1232, et, trois ans plus tard, la bannière de Jayme flottait sur les tours d'Yvica.

Pendant que le Conquistador gagnait les Baléares, Sidi-Mohammed perdait Valence, d'où le chassa Zeyan-Abou-Giomaïl, son voisin de Denia. Heureux de ce prétexte d'intervention, car Mohammed, implorant son appui, s'était réfugié à sa cour et avait reçu le baptême, Jayme entra dans le royaume de Valence, conquit en dix mois vingt-cinq lieues de côtes, força et rasa cinq châteaux, et prit une douzaine de places. Au printemps de 1236, il occupait Enesa, qui n'est qu'à cinq lieues de la Huerta. Quand il vit les chrétiens

1. Zurita, *Annales de Aragon*, *Vida de don Jayme*. — Desclot, dans son *Histoire de Catalogne*, p. 51, prétend que les chrétiens ne perdirent que cinq hommes, *solo cinco christianos que estaran muertos en el fosso*.

si près, Zeyan humilia son orgueil, et, de deux maux prenant le moindre, s'empressa de reconnaître la suzeraineté d'Aben-Houd, le sultan de Grenade.

Aben n'aurait pas mieux demandé que de secourir son nouveau vassal; mais, d'un côté, Fernando le Saint le pressait avec ses Castillans dans l'Estramadure, et, de l'autre, un compétiteur redoutable, Mohammed-Alhamar (le Rouge), gagnait chaque jour du terrain dans les montagnes de Grenade. Il possédait même les deux seules forteresses conservées par les Maures sur la vallée du haut Guadalquivir, où les chrétiens tenaient tout, sauf Jaen et Arjona. L'audace de leur *adelantado*, retranché aux avant-postes de la frontière à Martos leur donna Cordoue. C'est à l'adalid d'Andujar, Domingo Muñoz, et à ses Almogavares que revint l'honneur de ce coup de main national.

Les Almogavares étaient des volontaires qui avaient pour unique métier de rôder toujours les armes à la main. Ils ne vivaient pas dans les lieux peuplés, mais dans les bois et les déserts, escarmouchant sans cesse avec les Maures, pénétrant dans le pays ennemi jusqu'à deux et trois journées de marche, s'embusquant et faisant du butin. Ils ramenaient ensuite leurs captifs sur les marchés chrétiens et les vendaient tant par tête. Endurcis aux privations, ils supportaient des fatigues auxquelles pouvaient seuls résister ces tempéraments de fer, car il leur arrivait souvent de se passer de pain pendant plusieurs jours et de se nourrir de racines, ou même d'herbe. Les Almogavares ne portaient pour tout vêtement d'hiver comme d'été qu'une *ropilla*, ou chemise très-courte, et des caleçons de cuir à pli de jambe. Leurs armes étaient l'*alfange*, ou épée large et mince suspendue à une courroie; la pique, ou lance courte, et deux dards. Ils mettaient dans un sac de peau de chèvre jeté sur l'épaule des vivres pour deux ou trois jours, une pierre à fusil et de l'amadou. Très-vifs, ardents et agiles à la course, ils formaient une excellente troupe d'éclaireurs. Presque tous sortaient des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Ceux qu'on nommait *Golfines* étaient Galiciens ou des montagnes de Castille, et la plupart gentilshommes. La misère, le jeu ou le crime les avait jetés dans les rangs des Almogavares. En Castille, ils étaient tous à che-

val et avaient au-dessous d'eux les *almocadens*, ou chefs des éclaireurs à pied[1].

Suivi d'une troupe de ces déterminés zouaves du XIIIe siècle, dans la nuit du 8 janvier 1236, nuit d'affreuse tempête, Domingo Munoz escalada la tour d'Alvaro Colodro, ainsi nommée de l'Almogavare qui le premier y mit le pied, et il s'y maintint le lendemain avec cette poignée de braves contre toute la population de Cordoue, accourue en armes et frémissante de colère. Averti de ce trait d'audace, don Fernando le Saint, roi de Léon et de Castille, accourt avec tous les chrétiens qu'il peut grouper sous sa bannière. Ils étaient peu nombreux, à cause de la saison, de l'éloignement des fiefs, de l'indolence des seigneurs et de l'état des routes, défoncées par les pluies. Aben-Houd, au contraire, avait ses masses sous la main. Trompé, dit-on, par les faux rapports d'un transfuge, il hésita un ou deux jours à les lancer sur les chrétiens, et finit par se retirer. Dès lors, le triomphe de la croix fut certain. Aux cent cavaliers réunis à grand'peine par le roi se joignirent successivement les seigneurs, qui arrivaient lentement, un à un, avec leurs vassaux, l'élite des ordres militaires et les milices des communes. Bientôt les chemins furent couverts de chariots chargés de munitions, d'armes, de vivres et de ces longues files de bœufs et de moutons, sans lesquelles une armée ne se mettait jamais en mouvement.

Un mois après, le siége, limité d'abord au faubourg oriental (El-Scharkyah), embrassait la ville entière. Les Cordouans se défendirent vaillamment jusqu'à la fin de juin; mais, enfermés dans un cercle de fer qui se resserrait tous les jours et manquant de vivres, ils demandèrent à se rendre. Fernando le Saint ne voulut leur accorder que la vie et ce qu'ils pourraient emporter sur eux. Forcés par la famine de subir ces dures conditions, les croyants ouvrirent les portes de la ville bien-aimée des khalifes, et en sortirent tous, aux termes de la capitulation, le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul. Il y avait cinq cent vingt-cinq ans que l'islam y régnait en maître. Aussi des larmes d'orgueil et de joie coulèrent de tous les yeux, quand on vit paraître sur le plus haut

1. B. Desclot, *Historia de Cataluña*, lib. II, p. 95.

minaret la croix et la bannière de Léon et de Castille. Tandis que les chevaliers arboraient ces deux emblèmes nationaux, le clergé, un évêque représentant le primat de Tolède en tête, montait en procession à la magnifique mosquée d'Abd-el-Rahman, la consacrait au culte catholique, après l'avoir purifiée avec l'eau et le sel, et des captifs rapportaient à Compostelle, sur leurs épaules, les cloches jadis enlevées de ce sanctuaire par Al-Mansor. A la voix du crieur appelant les chrétiens à venir repeupler la cité déserte, il accourut tant de colons de toutes les parties de l'Espagne, que bientôt, selon l'expression de Roderich, ce ne furent point les habitants qui manquèrent aux maisons, mais les maisons qui manquèrent aux habitants[1].

Depuis deux ans, le beau palmier d'Abd-el-Rahman ombrageait le sol, redevenu à jamais chrétien, de Cordoue, quand don Jayme le Conquérant, que le voisinage des Maures empêchait de dormir, entreprit de nouveau cette conquête de Valence, qui faisait battre tous les cœurs aragonais et catalans. Le royaume de Mayorque, échangé naguère contre le comté d'Urgel, lui était revenu par la mort de l'infant Pedro de Portugal, son gendre. Il disposait de forces considérables, et avait derrière lui le peuple et tous les grands corps de l'État, aussi *aheurtés* que lui à cette guerre. Aussi, en 1238, il n'hésita plus, et la commença brusquement par l'envoi d'un corps d'élite chargé de s'emparer d'une forte position, qui pût servir de pivot aux opérations de l'armée.

Deux de ses vaillants, Guilhem d'Entença et Guilhem d'Aguilo, franchissent à l'improviste la frontière avec soixante-dix chevaliers, trente frères au manteau blanc de l'ordre du Temple et de l'Hôpital, et deux mille hommes de pied, et, après avoir rasé la campagne, ils se retranchent sur un puy alors appelé de Cebolla, et situé à deux lieues de Valence. En apprenant que les chrétiens avaient osé s'établir à leurs portes, les musulmans de Valence et du royaume de Murcie se mirent à bourdonner de rage, comme des frelons. Ibn-Zeyan, le schérif de Valence, en devint noir de colère, et fit proclamer l'al-gihed dans toutes les mosquées. Tandis que tout bon musulman accourait à cheval ou à pied, il arriva

1 Roderich Toletanus, lib. IX, c. XVII. — *Chronique de Saint-Ferdinand*, id.

qu'un chrétien s'échappa la nuit des prisons de Valence et parvint à gagner le puy consacré par les Espagnols à la Vierge. Lorsqu'il fut sous la barbacane du fort, les sentinelles l'entendirent et le menèrent à leurs chefs, qui lui demandèrent s'il y avait du nouveau à Valence.

« Seigneurs, répondit-il, je vais vous dire ce que je sais. Le roi Zeyan a fait ajuster tous les Maures des royaumes de Valence et de Murcie, et demain matin ils seront tous ici, car ils pensent vous surprendre sans défense. »

Lorsque les chevaliers et ceux qui étaient dans le campement ouïrent cela, ils formèrent le cercle autour des chefs et tinrent conseil là-dessus. Le seigneur Guilhem d'Entença parla et dit que chacun pourrait proposer ce qui lui paraîtrait le mieux pour leur profit et l'honneur du roi. Il y en eut qui dirent alors qu'il serait bon d'abandonner le pays et de s'en aller. Mais Guilhem d'Aguilo leur répondit :

« Seigneurs, nous sommes ici venus pour l'honneur de Dieu et de Notre-Dame sainte Marie, afin que leur nom soit ici exalté, qu'on y célèbre le saint sacrifice, que cette gent mécréante soit détruite et confondue avec ses mahométeries, et que nous, qui ne sommes qu'une poignée, nous sauvions ici nos âmes. Quoique moins nombreux, cependant, nous serons plus forts, avec l'aide du Seigneur, et les déconfirons. Que chacun reste donc avec cœur ferme et sûr, car la bannière d'Aragon n'a jamais reculé et ne commencera pas aujourd'hui. Mieux vaut, d'ailleurs, mourir avec honneur que vivre dans la honte. Si nous mourons, nos âmes voleront vers Dieu, tandis que, si nous vivions avec déshonneur, nous perdrions à la fois le corps et l'âme [1]. »

Le vieux Bernard Guilhem d'Entença parla ensuite, et dit :

« Seigneurs, Guilhem d'Aguilo vous a fait entendre paroles de grande vérité, de grand sens et de grande noblesse, et chacun doit les mettre en son cœur. Bien est-il vrai que nous sommes ici petite compagnie de chevaliers et de servants; mais ayons bonne confiance en Dieu. Nous sommes pour lui, il sera pour nous. Prépa-

1. Bernard Desclot, *Historia de Cataluña*, lib. I, p. 50. — *Chronica ó commentari del gloriosissim invictissim rey En Jacme rey de Arago, de Mallorquez, de Valencia, etc.*, id.

rons-nous du mieux que nous pourrons, et ordonnons notre bataille. Ces félons sont gens sans nombre qui viendront tout à coup et en désordre, car ils croient déjà nous tenir dans leurs mains. Or, voici ce que nous ferons. Nous avons quatre-vingts chevaliers couverts de fer, bons et sûrs. En chevaux de trait et mulets, nous avons bien deux cents bêtes. Il y a deux mille hommes de pied. Que ceux qui n'ont ni armures ni housses prennent leurs couvertures et les posent sur les chevaux de trait et les mulets. Montrons-leur le plus d'hommes montés que nous pourrons; nous aurons les pennons et les pavillons des trois galères qui nous ont apporté les vivres. Quand viendra le matin, je sortirai de la bastide[1] avec cinquante chevaliers et mille fantassins, et j'irai vers midi frapper sur les Sarrasins d'un côté.

« Tous les autres hommes de pied et de cheval seront avec Guilhem d'Aguilo et avec les frères de l'Hôpital et du Temple. Les autres servants, avec toutes les bannières et six paires de trompettes, se tiendront derrière le puy, et, quand nous serons bien mêlés avec les païens, débouchez du côté opposé à nous, toutes les bannières au vent, avec le plus de tumulte et de fracas que vous pourrez, et tombez sur les mécréants. En vous apercevant, ils croiront que c'est la bataille principale et que le roi nous vient en aide. Rompant alors les rangs, ils commenceront à fuir, et nous verrons à les charger et à férir sur eux. »

Ce plan réussit à merveille. Les Maures soutenaient trop bien la charge de Guilhem d'Entença, et l'avaient déjà entouré, grâce à leur multitude, d'une forêt de dards et de lances, lorsqu'ils entendirent sonner les douze trompettes vers le nord. Regardant alors de ce côté, ils aperçurent la troupe de Guilhem d'Aguilo, posté sur une colline avec tous les servants sur les mulets et les bêtes de trait derrière lui, et, voyant flotter la bannière royale et les pavillons des galères, ils crurent que c'était le roi lui-même à la tête de son *host*, et, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite si précipitamment qu'ils tombaient les uns sur les autres. Les chrétiens les poursuivirent bien une lieue et demie, frappant d'estoc et de taille. On en faucha une telle quantité que les chevaux étaient

1. Fort construit en bois.

rendus à force de fouler les cadavres. Le butin fut, comme la tuerie, immense, et bien faible la perte, car, pour un chrétien mort, il y avait mille Sarrasins[1].

Aussi effrayé que les fuyards, qui répandirent leur terreur à Valence, Ibn-Zeyan se hâta d'en faire murer les portes, sauf une, pour entrer et sortir, à pierre et à chaux. Jayme, en apprenant cette victoire, en fut *moult allègre*, et c'était raison (*e esser que u dech*); il vint en personne remercier ses preux, et fit publier la croisade pour le printemps suivant. Mais voilà que, six mois après, le vieux Guilhem d'Entença meurt dans sa bastide. Don Jayme s'y rend aussitôt pour réconforter la garnison, et la trouve grandement morne et dolente. Un frère prêcheur, vers le soir, vint l'avertir en grand secret que les chevaliers, désespérant de se maintenir dans la place, avaient résolu de l'abandonner, quand il serait reparti pour l'Aragon. Jayme passa une nuit des plus agitées; entre minuit et l'aube, il se tourmenta fort sur sa couche, en pensant à quels hommes peu faciles à manier il avait affaire. Sa résolution prise, toutefois, au jour il réunit les cavaliers devant l'autel de la Vierge, et leur tint ce discours :

« Barons, nous pensons bien que vous savez, comme tous ceux qui habitent l'Espagne, la grande grâce que le Seigneur fit à notre jeunesse en nous laissant prendre Mayorque et les îles. C'est par elle que nous avons pris Tortose et que vous êtes ici armés pour servir Dieu et votre roi. Maintenant, frère Pierre de Leyde est venu nous parler cette nuit, et nous a dit que la majeure partie d'entre vous voulait s'en aller, si nous partions. Nous nous en sommes étonné, car notre départ n'avait d'autre but que votre bien et le soin de notre conquête. Mais, puisqu'il vous pèse, nous allons vous ôter ce souci. Je jure ici à Dieu et sur cet autel, qui est celui de sa mère, de ne pas repasser le fleuve de Tortose[2] avant d'avoir pris Valence[3]. »

Fidèle à son serment, don Jayme établit son quartier à la Rusafah, investit la ville du fleuve blanc (Wad-al-Abyadh), le Guadala-

1. Por cada christiano dexaron mil Moros muertos. (Desclot, lib. I, p. 55.)

2. L'Èbre.

3. Que nos no passarem lo riu de Tortosa tro que Valencia hajam presa. (*Vie de D. Jayme*, écrite par lui-même, lib. III, c. LXXII.)

viar moderne, fortifie ses lignes, creuse des tranchées, dresse ses trabucs et jette une telle terreur dans l'âme d'Ibn-Zeyan que le wali lui fit proposer de lui livrer tous les châteaux élevés depuis le Guadaramar jusqu'à Tortose et de Tortose à Terruel, et de lui payer un tribut de 2,000 besans. Quoique cette proposition eût fait sauter et danser de joie, au dire du messager, son père et son aïeul, s'ils avaient eu si bonne aventure, Jayme la refusa, en répondant avec raison que, Valence prise, il aurait la poule et les poussins, et n'en poussa que plus vigoureusement le siége. Avec le printemps de 1238, les croisés arrivèrent en foule, comme les hirondelles. Il en vint d'Aragon, de Catalogne, du Languedoc, de la Provence et même d'Italie. L'archevêque de Narbonne, Pierre d'Amiel, et les évêques de Saragosse, de Barcelone, de Lérida, de Tortose avaient pris en cette occasion la croix et la cuirasse avec leurs vassaux. Ils étaient suivis de tous les grands-maîtres des ordres religieux : le grand-maître du Temple de Provence, ceux d'Uclès et de Calatrava, les commandeurs d'Alcanitz, de Montalvan et d'Oropesa, portant haut leur bannière blasonnée d'un chaudron, pour rappeler qu'ils nourrissaient leurs hommes. Quand toute cette multitude fut rassemblée sous les murs de Valence, on y compta, y compris les gens des communes de Terruel, Darroca, Calalayud, Saragosse, Lérida, Tortose et Barcelone, plus de mille chevaliers et soixante mille piétons (péons).

Résister à de telles forces était impossible. Les Maures se défendirent vaillamment six mois; mais la faim, plutôt que le fer, finit par les soumettre comme leurs frères de Cordoue. Ibn-Zeyan envoya un nouveau messager, et, le 28 septembre 1238, le Conquistador signa et firma de son sceau la convention suivante :

« Nous, James (Jacques), par la grâce de Dieu, roi d'Aragon et de Mayorque, comte de Barcelone et d'Urgel, et seigneur de Montpellier, promettons à vous, Zeyan, petit-fils de Lope et fils de Mordef, que vous et tous ceux de votre nation, hommes et femmes, qui voudront vous suivre, pourrez sortir de Valence en toute sûreté, emportant vos armes et tous les effets mobiliers qu'il vous plaira de prendre, sous la garantie de notre foi et de notre sauf-conduit, qui aura vigueur pendant vingt jours, à compter d'aujourd'hui. Nous voulons, en outre, et accordons que tous les Maures

qui désireront rester dans le territoire de Valence soient mis sous notre sauvegarde, en attendant qu'ils s'arrangent avec les maîtres du sol. De même, nous vous assurons une trêve de sept années, et, si elle était violée par quelqu'un de nos vassaux ou de nos hommes, et qu'il vous arrivât dommage, nous nous engageons à vous en faire faire ample et juste réparation[1]. »

En vertu de ce pacte signé par l'infant d'Aragon, son oncle, Sancho, son cousin, les principaux seigneurs de Catalogne et d'Aragon, et les évêques, Jayme entra dans la ville le jour de Saint-Michel. Jamais cortége plus imposant n'avait orné plus beau triomphe. Après Jayme venaient, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés, la reine, le métropolitain de Narbonne et huit évêques espagnols, puis tous les barons et les ricos hombres, précédés de leurs bannières et avec leur gent. Dès que la bannière d'Aragon flotta sur la plus haute tour, le roi alla droit à la Rambla, descendit de cheval et, s'agenouillant du côté de l'orient, baisa la terre en pleurant de joie. Le troisième jour, tous les Maures sortirent, au nombre de cinquante mille, hommes et femmes. Barons et vassaux frémissaient de rage de voir échapper une si riche proie; mais Jayme, malgré leurs cris et leurs murmures, maintint sa parole et tua même de sa main des soldats qui voulaient piller. Sa sauvegarde, par malheur, ne couvrit les émigrants que jusqu'au terroir de Cullera. Là, des chevaliers, qui avaient pris les devants dans ce noble dessein, et les Almogavares se jetèrent sur eux comme sur un troupeau, en tuèrent ou en firent prisonniers des milliers, et rapportèrent, contre la foi jurée et au mépris du seing et du serment du roi, riche butin et grand trésor. La propriété délaissée par les Maures était divisée en lots pendant ce temps et distribuée à trois cent quatre-vingts chevaliers.

La ville se trouvant déserte par la retraite des Maures, il fallut songer à la repeupler, et Jayme, pour y attirer des habitants, accorda les plus larges priviléges. Les Catalans y descendirent alors en foule de Girone, de Tarragone et de Tortose surtout, et se partagèrent les maisons. Le terroir fut divisé entre l'évêque dom Ferrier, un des catéchiseurs des Albigeois, son clergé, les ordres

1. Extrait des archives royales de Barcelone, ancien fonds, n° 4004.

militaires et les communautés des villes, parce que tous avaient pris une part égale à la conquête. Quant au roi, si justement surnommé le Conquérant (*Conquistador*), il alla jouir de sa gloire et se reposer de ses fatigues en Cerdagne, à Perpignan et à Montpellier, sa ville d'affection, et partout où il passait, dit Ramon Muntaner, son biographe, il faisait grandes processions pour rendre grâces à Dieu, et, reconnaissant des jeux, des bals et des fêtes qu'on lui offrait à chaque pas, versait à pleines mains les dons et les faveurs.

CHAPITRE XXI

LES SULTANS ROUGES.

L'assassin d'Almeria. — Mohammed-el-Ahmar. — Dynastie des Nassérides. — Les sept alcaïds. — Incursion de 1245. — Le cavalier maure. — Un vassal moslem. — Description de Séville. — Le siége. — Triomphe de Fernando le Saint. — *Galib, illa Allah.* — Le fils du schérif de Ronda. — Lamentation des croyants. — Le berger nègre. — Insurrection des Maures de Valence. — Alonso le Sage. — Un perfide vassal. — La guerre sainte. — Le gouverneur de Xérès. — Les trois walis. — La lance rompue. — Mohammed II. — Les Beni-Mérinis. — L'émir africain. — L'archevêque de Tolède. — La tête et la main. — Sancho *el Bravo.* — Le brancard du *Conquistador.* — Mort de don Jayme. — Pedro III. Les infants de La Cerda. — Un autre Absalon. — Yacoub-ben-Youssouf. — Le citron et l'orange. — Perfidie mérynite. — Fernando IV. — Régence troublée. — Révolte du dernier jour du rhamadan. — El-Naser-ben-Mohammed-ben-Youssouf.



Nous avons laissé Ibn-Houd, l'émir de Grenade, au moment où, confiant dans la force de ses remparts et le courage des croyants, il tournait le dos à Cordoue pour voler au plus pressé, en allant secourir Valence. Arrivé à Almeria, il y fut reçu par le caïd avec des marques d'honneur extraordinaires, et fêté d'une manière digne de son rang. Mais, si le visage d'Abderrhaman souriait, son cœur était noir de félonie et de malice. A peine l'émir eut-il posé sur les coussins sa tête alourdie par l'ivresse, que l'hôte perfide entra dans sa chambre et l'étrangla dans la nuit du 15 janvier 1238. Ce crime, comme il arrive toujours par décret de la Providence, profita moins à l'assassin qu'à l'insurgé de Jaën et d'Arjona. Mohammed-Alhamar, ou le Rouge, en recueillit le meilleur fruit, car, d'une part, afin de s'assurer un protecteur puissant, le caïd fit déclarer en sa faveur les tribus d'Almeria, et le wali de Jaën, de l'autre, parvint à lui gagner la population de Grenade, où, quatre mois après le meurtre d'Ibn-Houd, on le reçut avec acclamation.

Entre les hommes qui essayèrent dans ce siècle de relever le

drapeau du Prophète, abattu tant de fois par les chrétiens, il est juste de distinguer Mohammed, le fondateur du royaume de Grenade et de la dynastie des Nassérides, qu'en mémoire de leur surnom nous appellerons les sultans rouges. Fils d'un bouvier de l'Andalousie orientale, bien que descendant d'un Ansary, ou compagnon médinois du Prophète, Mohammed-Abou-Abdallah-ben-Youssouf-ben-Nassr-al-Ahmar reçut une éducation au-dessus de sa fortune, et manifesta dès la jeunesse le désir de dominer et de tenter les grandes entreprises. Sa taille, sa figure, sa force, sa valeur commandaient la crainte et le respect. Il s'attirait l'estime universelle par sa prudence, sa frugalité, sa douceur, l'austérité de ses mœurs et la simplicité de son costume. Il servit d'abord sous les émirs, et montra autant de droiture et de désintéressement dans les emplois administratifs que de courage et de talent dans les expéditions militaires. Puis, quand il crut son heure venue, il se révolta contre Ibn-Houd et s'éleva roi[1].

Les deux plus mauvais instincts du cœur, l'envie et l'égoïsme, perdent les peuples comme les individus. Au lieu d'oublier leurs divisions pour ne songer qu'au salut commun, et de se grouper autour de l'homme fort qui pouvait seul sauver l'islam sur cette terre, les alcaïds des places occupées encore par les croyants dans les royaumes de Jaën et de Murcie se déclarèrent indépendants. Le lien brisé, il devint facile aux chrétiens de rompre le faisceau brin à brin. Malgré la trève, qui devait être de sept ans, don Jayme reparut au printemps de 1240 sur le territoire valencien et s'empara des châteaux construits dans le massif de montagnes qu'on trouve au midi du Jucar. L'année suivante, jaloux de l'élévation de Mohammed le Rouge, l'émir de Murcie, sept alcaïds, ses amis, parmi lesquels ceux d'Alicante, d'Elche et d'Aledo livrèrent leurs villes à l'infant de Castille, Alonso, fils de don Fernando le Saint, sous la condition, plus vile que leur défection même, qu'ils en partageraient les revenus. Dès lors, la bannière d'Aragon et celle de Castille ne cessent d'avancer chacune de son côté, jusqu'à ce qu'après avoir traversé glorieusement, la première, Lorca, Dénia, Alzira, Oliva et Cullera; la seconde, tout le royaume de Murcie et Mula l'Imprenable; elles se rencontrent enfin à Xativa.

1. Charles Romey, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 476.

Pendant cette double marche ascendante, Fernando le Saint n'était pas resté oisif. Sortant de Tolède avec ses barons, il avait attaqué chaudement l'émir de Grenade, que la fortune abandonna presque partout. En 1244, on lui prit Arjona et la ceinture de châteaux qui défendait Jaën dans la vallée du Guadalquivir. En 1245, les Castillans l'empêchèrent de ravitailler cette ville isolée désormais et bloquée par les Almogavares. Ils passèrent comme une trombe sur le terroir d'Alcala et de Benzayde, mirent le feu à Illora, et ne laissèrent dans tout ce district ni un arbre sur pied, ni une maison debout, ni un homme vivant ou libre. Mohammed était accouru au galop avec ses cavaliers et la milice des campagnes; celle-ci, mal armée et nouvelle au combat, plia sous le choc des Castillans à Hisn-Bolullos, et entraîna tout dans sa fuite. Sans l'hiver et l'habitude constante des barons de tourner bride après une grande victoire, pour remporter dans leurs donjons le butin conquis, la dynastie des Nassérides périssait au berceau. Mais, en le sauvant du péril immédiat, l'hiver laissa au sultan rouge le temps de concevoir et de mûrir un plan dont la profondeur devait, en se dévoilant par degrés, faire éclater plus tard sa prévoyance et son génie.

Aux premiers jours du printemps 1246, un cavalier maure se présenta seul au camp des chrétiens, dont les tentes blanchissaient toujours, épaisses et serrées, autour des murs de Jaën.

Arrêté par les sentinelles et conduit, sur sa demande, au pavillon du roi, il fléchit le genou, rejeta en arrière le capuchon de son burnous, et dit :

« Je suis Mohammed-ben-Abdallah-ben-Youssouf-ben-Nassr-al-Ahmar, qui viens, ô roi, te reconnaître pour seigneur, et mettre à tes pieds mes États, mes biens et ma personne. »

Touché de cette noble confiance et de la soumission d'un ennemi si redoutable encore, Fernando le Saint ne voulut pas être en reste de magnanimité, et le releva, en lui accordant une trève pour la durée de sa vie. Par le traité qui fut conclu ensuite entre eux, Mohammed se reconnut vassal du roi de Castille, et s'engagea, en cette qualité, à lui rendre Jaën, à payer chaque année une redevance de 50,000 maravédis d'or, à se rendre, lors de leur convocation, aux cortès de Castille et à fournir son contingent d'hommes

de guerre, comme les autres vassaux; Fernando, à ces conditions, lui garantissait la pleine possession de son émirat de Grenade.

La soif des conquêtes est insatiable. Dès que sa bannière fut arborée sur les tours de Jaën, d'où les Maures étaient sortis en foule, Fernando tourna ses regards vers la perle du Guadalquivir. Il avait Tolède, Badajoz, Cordoue et Murcie; il voulut encore Séville. Dans l'automne de 1246, l'étendard de Castille flotta devant cette reine de l'Espagne occidentale. Qui disait guerre alors, disait ravage sans pitié, combat sans merci, lutte sans trève. Le grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques et ses chevaliers étaient passés sur la huerta le fer et la flamme à la main, et de ces bois d'orangers, qui bordaient le Guadalquivir, de ces citronniers au doux parfum, de ces jardins fermés par des bois d'aloès et de jasmins jaunes, il ne restait pas une feuille verte. Mohammed, remplissant son obligation de vassal, et qui venait de rejoindre le roi de Castille à la tête de cinq cents de ses plus vaillants cavaliers, prit part, dans un intérêt que personne ne soupçonnait à ce moment, au ravage et aux razzias; mais il insista fortement pour que ceux de ses frères qui voudraient se rendre eussent la vie sauve.

Séville, alors capitale de l'émirat du même nom, est baignée à gauche par le Guadalquivir, qui sépare la cité de son faubourg, appelé de Triana. Le fleuve, sur lequel était jeté un pont de bateaux rattachant Triana à la ville, retenu par de fortes digues, pouvait porter les plus gros vaisseaux. Sur le rivage du côté de la ville s'élevait alors, comme aujourd'hui, l'antique tour de l'Or. Mais ce qui constituait la principale défense de la place était une autre tour voisine de la grande mosquée, qui surpassait tous les autres ouvrages par sa solidité et son élévation. Construite en briques, elle avait deux cent quarante coudées de haut sur soixante de large. Séville renfermait alors dans son enceinte plus de vingt-quatre mille familles arabes, divisées en vingt-trois tribus[2]. Elle obéissait à des chefs issus des Almohades, ce qui expliquait, en les justifiant jusqu'à un certain point, l'intervention armée d'Alhamar

1. Circourt, *Histoire des Mores Mudéjares et des Morisques*, t. I, p. 201 [

2. Cardonne, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. III, p. 110.



SÉVILLE.



et ce fait si odieux d'un croyant portant les armes dans les rangs chrétiens contre ses frères.

Les deux princes almohades, Sidi-Abou-Abdallah et Sidi-Aboul-Hassan, se défendirent en gens de cœur pendant seize mois. La rupture du pont de bateaux, attribuée par les uns à Ramon Bonifas, le premier amiral d'Espagne, qui, profitant d'un vent violent, aurait lancé deux gros vaisseaux chargés de pierres contre les barques et brisé les chaînes, et présentée par d'autres comme l'œuvre d'un marin maure, amena, avec la famine, la reddition de la place. On convint que les habitants pourraient rester en conservant leurs biens, ou sortir de Séville dans le délai d'un mois, avec sauf-conduit du roi et escorte jusqu'en Afrique. Le traité fut signé le 28 novembre 1248; ce jour-là, les Maures livrèrent la tour de l'Or et la tour de l'Argent, et, le 22 décembre, Sidi-Aboul-Hassan remettait au vainqueur deux clefs en argent et en or, dont les élégantes découpures figuraient en caractères espagnols et en caractères arabes cette sentence fataliste : *Dieu ouvrira, le roi entrera.* Puis il s'embarqua pour l'Afrique, et Fernando le Saint alla entendre la messe à la grande mosquée. La messe ouïe, il arma chevaliers ses plus braves, en commençant par Mohammed-al-Ahmar, qui prit pour devise ces quatre mots arabes répétés à profusion sur les murs de l'Alhambrah : *La galib illa Allah!* Il n'y a de conquérant que Dieu[1].

La nouvelle de la perte de Séville, musulmane depuis cinq cent cinquante-trois années, retentit aux oreilles des croyants comme le glas funèbre de l'islam en Espagne. La consternation fut générale, et ces vers d'Abou-Ibécâ-Saleh, fils du schérif de Ronda, triste et douloureuse expression du sentiment public, se trouvèrent bientôt sur les lèvres de tous les fidèles en Orient comme dans l'Occident :

« Tout ce qui est parvenu à son plus haut période décroît; ô homme, ne te laisse donc pas séduire par les délices de la vie.

« Les choses humaines subissent de continuelles révolutions. Si la fortune te réjouit dans un temps, dans un autre, elle t'affligera.

1. Circourt, t. I, p. 207.

« Rien n'est stable dans cette demeure terrestre; l'homme peut-il rester toujours dans la même situation?

« La fortune, par un décret divin, met en pièces les cuirasses contre lesquelles s'étaient émoussés les glaives et les lances.

« Est-il une épée qu'elle n'arrache du fourreau? Quand elle appartiendrait à Dou-Yazan, quand le fort de Gondân[1] lui servirait de gaîne, la fortune saurait la rompre et la faire voler en éclats.

« Où sont les grands monarques de l'Yémen? Où sont leurs trônes et leurs diadèmes?

« Où est l'empire que Schedâh exerça dans Irem? Où est le pouvoir que la race de Sâsân a étendu sur la Perse?

« Que sont devenus les trésors entassés par l'orgueilleux Câroun? Que sont devenus Ad, Schedah et Cahthân[2]!

« Un malheur qu'ils n'ont pu repousser a fondu sur eux, et ils ont péri avec leurs peuples.

« Et il en a été des royaumes et des rois comme de ces ombres vaines que voit l'homme dans son sommeil.

« La mauvaise fortune s'est tournée vers Darius, et il a été abattu; elle est allée vers Chosroès, et son palais lui a refusé un asile.

« Où sont les obstacles qui l'arrêtent? Le règne de Salomon n'est-il point passé?

« Les coups de la fortune varient à l'infini; elle renferme dans son sein les joies et les tristesses.

« Sans doute, il y a des malheurs supportables et dont on peut se consoler; mais, de consolation, il n'en est pas pour le malheur qui vient d'accabler l'islamisme.

« Un coup affreux, irrémédiable a frappé l'Espagne; il a retenti jusqu'en Arabie, et le mont Ohod et le mont Thâlan se sont écroulés.

1. Yazan est le nom d'une vallée située dans le pays de Himyar, et Dou-Yazan est le surnom d'un roi du Yucatan, qui défendit cette vallée. (Voyez le *Specimen historiæ Arabum*, p. 107.) Gondâm est un fort de Himyar. (Voyez le *Câmous*.)

2. Ad et Schédah sont d'anciens rois de l'Arabie. Cahthân est le père des Arabes purs et sans mélange.

« L'Espagne a été frappée au cœur de l'islam; elle a été frappée au point que ses villes sont devenues désertes.

« Demande maintenant à Valence ce qu'on a fait de Murcie! Où trouver Xativa? Hélas! où retrouver Jaen [1]?

« Où trouver Cordoue, le séjour du talent? Où sont les savants et les sages qui brillaient dans son sein?

« Où retrouver Séville et ses délices? Où est son fleuve aux eaux si pures, si abondantes, si fécondes [2]?

« Villes superbes, vos remparts étaient les fondements des provinces. Ah! comment se soutiendront-elles, si leurs fondements sont renversés?

« Comme l'amant pleure l'absence de sa bien-aimée, l'islamisme désolé pleure :

« Le désastre de ces contrées abandonnées et devenues la proie des infidèles.

« Nos mosquées sont transformées en églises, et nous n'y voyons que des cloches et des croix.

« Nos alminbars et nos sanctuaires, quoique d'un bois dur et insensible, suintent des larmes et gémissent sur nos malheurs.

« O toi, qui vis dans l'insouciance, quand la fortune t'avertit, si tu dors, sache qu'elle veille!

« Tu te promènes satisfait et exempt de soucis, ta patrie t'offre encore des charmes; mais l'homme a-t-il une patrie après la perte de Séville?

« Ce dernier malheur a fait oublier tous les autres, et les flots du temps ne pourront en effacer le souvenir.

« O vous, qui montez des coursiers effilés, ardents, et qui sur le champ où l'épée déchire volent comme les aigles;

« O vous, dont les mains sont armées des glaives acérés de l'Inde,

1. Dans ces villes et dans les campagnes environnantes, il y avait des jardins délicieux arrosés par mille canaux. Comme les colons romains, les Arabes conquérants avaient donné à chaque ville d'Espagne le nom de leur cité d'origine. Ainsi, Séville fut appelée *Émesse* par les Arabes venus d'Émesse; Grenade, *Damas* par ceux de Damas; Jaen, *Kinesrin* par ceux de Kinesrin; Malaga, *Arden* par ceux qui étaient venus des bords du Jourdain, nommé Arden en arabe; ceux de Misr, ou vieux Caire, donnèrent au pays de Tadmir (Murcie) le nom de *Misr*.

2. Guadalquivir, ou grand fleuve, comparé par tous les poëtes au Tigre et à l'Euphrate.

qui, dans de noirs tourbillons de poussière, brillent comme des feux;

« O vous, qui par delà la mer coulez des jours tranquilles et qui trouvez dans vos palais la gloire et la puissance;

« N'auriez-vous pas appris des nouvelles de vos frères d'Espagne?

« Pourtant des messagers sont partis pour vous instruire de leurs souffrances.

« Sans cesse ils implorent votre secours. On les massacre, on les traîne en captivité, et pas un croyant ne se lève pour les défendre!

« Pourquoi donc cette tiédeur? Pourquoi ces divisions parmi les enfants du Prophète? Répondez, adorateurs d'Allah! N'êtes-vous pas tous frères?

« Ne s'élèvera-t-il pas au milieu de vous quelques âmes fortes et généreuses? N'arrivera-t-il pas des guerriers pour secourir et venger l'islam?

« Les habitants de l'Espagne sont couverts de honte, eux qui naguère étaient dans un état glorieux et florissant.

« Hier, ils étaient rois dans leurs demeures; aujourd'hui, ils sont esclaves dans les pays de l'incrédulité.

« Ah! si tu avais vu couler leurs larmes au moment où on les vendait, ce spectacle eût navré ton âme, et ta raison se serait égarée!

« Si tu les voyais consternés, errants, misérables et couverts de la livrée de l'esclavage!

« Oh! Dieu! faut-il qu'une montagne s'élève entre la mère et ses enfants! Faut-il que les âmes soient séparées des corps!

« Et ces jeunes filles aussi belles que le soleil, lorsqu'à son lever il répand le corail et les rubis;

« O douleur! le barbare les entraîne de sa dure main, pour les condamner aux emplois les plus humiliants, et leurs yeux sont baignés de larmes, et leurs fronts couverts de rougeur.

« Ah! qu'à ce spectacle nos cœurs de douleur se fondent, si dans nos cœurs palpite encore un reste d'islamisme et de foi[1]! »

1. Ahmed-ben-Mohammed-al-Mocry, *Histoire des Arabes d'Espagne*, Mss arabes de

La même année où tomba Séville, un berger nègre, nommé Alacor, avait tenté de soulever les Maures du royaume de Valence. Plus malheureux qu'Aboul-Hassan, le pâtre noir mourut dans les supplices; mais, un moment étouffée dans le sang, l'insurrection se ralluma en 1254. Appelés aux armes du haut des montagnes que baigne le Jucar, par le scheik Al-Asrach, presque tous les Maures prirent l'arbalète et la lance. Ils étaient soixante mille, qui luttèrent quelque temps contre don Jayme; puis, fatigués de cette vie de servitude et d'alarmes continuelles, finirent par accepter le sauf-conduit du roi, et passèrent dans le royaume de Murcie. Al-Azrach, plus ferme, se maintint trois années encore dans les rochers de Dénia, et ne capitula que lorsqu'il n'eut plus un seul pain.

Fernando le Saint, dans cet intervalle, était mort en vrai pénitent, à genoux sur la terre nue et la corde au col, dans la trente-cinquième année de son règne. Il avait poussé avec vigueur l'œuvre des rois précédents et porté le coup mortel à l'islamisme; mais l'Église, qui le canonisa au XIII[e] siècle, lui tint sans doute moins de compte de ses victoires et de sa politique, assez habile pour le temps, que de son fanatisme farouche, digne d'un frère prêcheur. Quand on brûlait un hérétique castillan, il tenait à honneur de porter du bois au bûcher comme un simple valet. En lui succédant, Alonso le Sage, son fils, semblait n'avoir que peu d'efforts à faire pour achever la tâche paternelle. Dans les commencements, en effet, comme la jeunesse est heureuse, tout parut céder et plier sous lui. En 1253, il battit l'alcaïd de Tejada. L'année suivante, toujours aidé de Mohammed, son vaillant vassal, il prit Xérès de la Frontera et dompta la révolte, qui marchait tête haute à Médina-Sidonia, Arcos, Lebrija, San-Lucar et Guadix. En 1257, la capitulation de Niebla complétait la soumission de l'Andalousie, et la conquête des Algarves, ou pays du couchant.

Comme l'homme pense et agit en aveugle ici-bas! C'est au moment où l'œuvre militaire paraissait accomplie, où tout présageait la paix, qu'allaient venir les jours sombres et éclater les grands

la Bibliothèque impériale, n° 705, traduction de Grangeret de la Grange, correcteur à l'Imprimerie royale pour les langues orientales.

périls. En trahissant en apparence la cause de l'islam pour combattre sous le drapeau chrétien, Mohammed-al-Ahmar avait atteint un triple résultat, impossible à obtenir sans l'appui des forces castillanes. Il avait fait refluer dans son émirat plus de cent mille proscrits ennemis mortels de la croix; il venait d'écraser les restes du parti rival des Almohades et de faire table rase, grâce à l'épée chrétienne, de toutes les ambitions qui pouvaient entraver la sienne. Resté seul debout, comme le palmier d'Abd-el-Rahman à Cordoue, pour rappeler la gloire et les triomphes des aïeux, et devenu le point de mire et l'espoir des croyants, aussitôt qu'il crut le moment favorable, il jeta le masque et n'eut qu'à lever la main. A son signal, tous les Maures se révoltèrent contre leurs nouveaux maîtres. A Murcie comme à San-Lucar, à Arcos comme à Ronda, à Médina-Sidonia et à Xérès de la Frontera, le peuple étouffa dans ses bras frémissants les garnisons espagnoles. Mais la victoire coûta cher, et les fiers Castillans ne tombèrent pas sans vengeance. Un de leurs capitaines, don Garcia Gomez, gouverneur de l'alcazar de Xérès, laissa dans cette occasion à la postérité un exemple que devraient suivre tous les commandants de place. Tous ses soldats étaient morts autour de lui, ou criblés de tant de blessures qu'ils ne pouvaient tenir les armes. Blessé lui-même et couvert de sang, il combattait toujours et soutint seul pendant quelque temps l'effort des assaillants, sans vouloir écouter les Maures, qui lui offraient la vie, en lui criant de toutes parts de se rendre. Frappés d'admiration pour sa valeur, ils résolurent de le sauver malgré lui-même, et, l'enlevant de sur le rempart au moyen de cordes garnies de crocs de fer, ils le traitèrent comme un des leurs, jusqu'à ce qu'il fut guéri de ses blessures [1].

Ceci se passait en 1261. Deux ans plus tard, les deux rois chrétiens, celui de Castille et celui d'Aragon, recommençaient vigoureusement la guerre. Paralysé au moment de prendre les armes par la défection des walis de Guadix, de Malaga et de Comares, Al-Ahmar en revint à sa politique à deux tranchants, et, sans bouger de son émirat, laissa écraser le transfuge et ceux même qui s'é-

1. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, III, p. 121.

taient levés à sa voix. Pendant qu'un autre traité lui garantissait la paix pour les siens, Alonso le Sage reprenait une à une les villes rebelles, sauf Guadix, qui tint jusqu'en 1269, et, le 13 février 1266, Murcie se rendit au roi Jayme.

Cinq années s'écoulèrent sur ce dernier événement, traînant dans leurs flots une mauvaise paix, qui, en 1273, aboutit enfin à la guerre. Mohammed, fidèle à ses rancunes et qui n'oubliait rien, voulait châtier les trois walis; Alonso les couvrait de sa protection et défendait l'attaque à son ancien vassal. Celui-ci, se sentant assez fort, prit les armes; mais la vieillesse avait appesanti ses forces, et il avançait lentement. S'obstinant toutefois dans ses desseins, malgré son grand âge, il remonta sur son cheval de guerre le 13 janvier 1273. Les Moslems, imbus dès le berceau d'idées fatalistes, secouèrent la tête, quand il eut franchi la porte de Grenade, et dirent qu'il n'irait pas loin. Un de ses cavaliers, ayant, en effet, oublié de baisser sa lance en passant sous la voûte, la pointe s'était rompue. Personne ne fut donc surpris de voir revenir Mohammed sur un brancard. Il était mort sur le chemin de Malaga, étouffé par la bile.

Reconnu sans difficulté comme son successeur, son fils Mohammed II l'enterra pompeusement, et fit inscrire en lettres d'or sur le marbre qui couvrait ses restes une épitaphe où se déployait à l'envi la superbe et l'emphase de l'Orient[1], sans songer que le monument qu'il édifia pendant son règne, l'Alhambra, conserverait mieux la mémoire du sultan rouge que tous les éloges gravés sur le marbre ou l'airain. Mohammed-Abou-Abdallah (Boabdil), le fils d'Al-Ahmar n'était pas un homme ordinaire. Comprenant qu'un gouvernement nouveau a besoin de paix pour s'asseoir, il com-

1. Voici le sépulcre du grand sultan, force de l'islamisme, honneur du genre humain, gloire du jour et de la nuit, pluie de générosité, rosée de clémence pour les peuples, pôle de la religion, splendeur de la loi, appui de la *sonnah* ou tradition, glaive de la vérité, soutien des créatures, lion à la guerre, appui de l'État, ruine des ennemis, défenseur des frontières, vainqueur des armées, triomphateur des tyrans et des impies, prince des fidèles, chef du peuple élu, défenseur de la foi, honneur des rois et des sultans, vainqueur au nom du vrai Dieu, Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Yousouf-ben-Naser-el-Ansary, né l'an 591 et mort après l'*alatema* (l'oraison du soir) du vingt-neuvième jour de la seconde lune de giumada de l'an 671. (Casiri, *Bibliotheca araba-hispana*, t. II.)

juvénile et la fougue du caractère catalan, dès qu'il aperçut l'ennemi, il l'assaillit sans même attendre l'arrivée du gros de ses troupes et de l'infanterie. Les Maures remportèrent donc une facile victoire, mais qui faillit mettre aux prises les musulmans des deux nations. Ceux d'Afrique voulaient envoyer l'infant Sancho, fait prisonnier et reconnu, à leur émir; ceux d'Espagne le réclamaient, au contraire, pour Mohammed. Piqués de se voir refuser ce trophée d'un triomphe qu'ils se vantaient d'avoir obtenu seuls à la pointe de leurs lances, les Béni-Mérinis dirent dédaigneusement aux Maures andalous que sans eux ils n'auraient jamais revu les eaux du Guadalquivir. A ces mots insultants, les Grenadins mirent la main sur leurs glaives. Le sang allait couler pour cette querelle insensée. Abou-Nazar, un des scheiks du sultan rouge, la termina par la mort du jeune prélat. Poussant son cheval vers Sancho, qui assistait à ce débat, et lui traversant la poitrine d'un coup de lance : « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que tant de braves guerriers s'égorgent ici pour un chien ! »

L'infant tomba mort sur-le-champ; on lui coupa la tête et la main droite. Les Andalous eurent la main, et la tête fut prise par les cavaliers de Yacoub [1].

Une calamité ne vient jamais seule. Le fils aîné d'Alonso, Fernand de la Cerda, régent du royaume, s'était mis en marche dans le dessein de refouler les musulmans; il mourut en chemin, et ce fut au prince Sancho, le second fils du Sage, qu'échut le devoir difficile de tenir tête à l'ennemi. Plus prudent ou mieux conseillé, il se garda de suivre l'exemple de l'archevêque de Tolède, et, au lieu d'en venir aux mains avec une armée supérieure en nombre et d'une bravoure éprouvée, il se contenta de lui couper les vivres, de la harceler dans sa marche et de la fatiguer par des algarades continuelles. Cette tactique excellente avec une race qui donne tout au premier choc, lui réussit. Désespérant de s'établir sur ce sol trop bien défendu, Yacoub ne songea plus qu'à regagner l'Afrique avec les troupeaux de captifs qu'il chassait devant lui et son riche butin. Il traita donc avec Sancho, et repassa le détroit, laissa son allié de Grenade se tirer d'affaire comme il plairait à celui qui peut tout.

1. Conde, *Histoire de la domination des Arabes*, t. III, p. 106-107.

La position était embarrassante. Il allait se trouver entre le fer et le feu, car les Maures de Valence s'étaient levés au bruit des victoires de Yacoub, et les gens d'Aragon y étaient revenus en armes. Le roi don Jayme, qui avait déjà fait reconnaître pour son successeur l'infant Pedro, s'y trouvait lui-même en 1276, et pendant son séjour, dit l'historiographe de la maison royale d'Aragon à qui nous laissons la parole, il se délassait par la chasse et autres *déduits*. Souvent, en chassant, il allait visitant les châteaux et les villas de son royaume.

Pendant qu'il était à Xativa, Dieu permit qu'il tombât malade; il eut la fièvre et ne pouvait bouger. Tous les médecins en auguraient mal, surtout parce qu'il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Vous comprenez bien qu'un vieillard ne peut suivre le même régime qu'un homme jeune; toutefois, il conserva toute sa raison et son excellente mémoire.

Les Sarrasins de Grenade, avec lesquels il était en guerre, ayant appris sa maladie, entrèrent sur sa terre avec mille chevaux et grand nombre de fantassins, et poussèrent jusqu'à Alçoy. Ils rencontrèrent Garcia Ortiz, qui était lieutenant du procureur, dans le royaume de Valence, et se battirent avec lui et sa bonne troupe, composée de deux cents cavaliers et de cinq cents piétons. Dieu permit qu'en cette rencontre Garcia Ortiz périt avec un grand nombre de ses compagnons.

Le roi, étant dans son lit, apprit cette défaite, et s'écria : « Sus! sus! sellez mon cheval et apportez-moi mes armes! Je veux marcher contre ces félons de Sarrasins, qui me croient mort. Ils ne se doutent pas que je saurais encore les exterminer tous. » Et il était si résolu que, malgré son mal, il voulut se lever; mais il ne le put pas.

Étendant alors les mains vers le ciel, il dit : « O Seigneur, pourquoi permettez-vous que je sois ainsi privé de mes forces? » Puis, se dressant sur son séant, il ajouta : « Déployez ma bannière et portez-moi sur un brancard jusqu'à l'endroit où sont ces Maures. En apercevant mon brancard, ils seront vaincus et bientôt pris ou tués. » Il fut aussitôt obéi. Mais son fils, l'infant don Pedro, l'avait prévenu. Il les attaqua. La bataille fut terrible; il s'y trouvait quatre Maures contre un chrétien. Malgré leur nombre, l'infant s'élança

au milieu d'eux et les mit en fuite. Deux fois il eut son cheval tué sous lui, et deux fois ses hommes lui donnèrent leurs bons coureurs et restèrent à pied. Enfin, dans ce combat, il n'y eut aucun Sarrasin qui ne fut pris ou tué.

Au moment où on élevait la bannière d'Aragon, le vieux roi parut sur son brancard. Don Pedro fut très-ému de voir là son père, parce qu'il craignait que cette fatigue n'avançât sa fin. Il accourut donc, vint à lui, mit pied à terre, fit arrêter le brancard, baisa les pieds et les mains de son père, et lui dit :

« O mon seigneur et père, qu'avez-vous fait? Ne saviez-vous pas qu'il n'était pas nécessaire de venir ici, puisque j'y tenais votre place?

— Ne dites point cela, mon fils, répondit Jayme. Mais où sont ces maudits Sarrasins?

— Grâce au ciel, mon père, ils sont tous morts ou prisonniers.

— Me dites-vous la vérité, mon fils?

— Oui, mon père! »

Alors il leva les mains au ciel, remercia Dieu, baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna maintes et maintes fois sa bénédiction [1].

Le vieux lion de Montpellier avait vu fuir l'ennemi pour la dernière fois. Cet effort suprême lui devint mortel. Quand ils furent à Valence, l'infant et lui, toute la cité, qui célébrait cette victoire, accourut au-devant de Jayme. On le porta au palais, où il fut confessé plusieurs fois; il communia dévotement. Voyant ensuite la bonne fin que Dieu lui avait accordée, il fit appeler les rois, ses fils, ainsi que ses petits-fils, leur donna sa bénédiction, et les endoctrina et prêcha; puis, croisant ses mains sur sa poitrine, il dit l'oraison que Notre-Seigneur, vrai Dieu, prononça sur la croix. Aussitôt son âme se dégagea du corps et, joyeuse et satisfaite, gagna le paradis [2]. Quant à son corps, il fut porté quatre jours plus tard, c'est-à-dire le 10 juillet 1276, au monastère du Poblet, où il avait voulu reposer pour l'éternité. Dieu! le grand deuil et les belles funérailles! On n'entendait que lamentations, sanglots et

1. E besa son filh tres vegadas en la sua boca e dona li moltas vegadas la sua benedictio. (Ramon Muntaner, *Chronique*, fol. XXIII v°.)

2. *Idem*, fol. XXIV.

cris dans toute la cité. Il n'y avait noble ni bourgeois, paysan ni ouvrier, dame ni demoiselle, qui ne suivissent son écu et sa bannière, accompagnés de dix chevaux à qui on avait coupé la queue. L'affluence et la douleur furent encore plus grandes au Poblet. Il s'y trouva tant d'archevêques, d'évêques, d'abbés, de prieurs, d'abbesses, de prieuresses, tant de religieux, de comtes, de barons, de chevaliers, de servants, tant de citoyens, bourgeois et gens de toute condition, qu'à six lieues de distance, les villes et les bourgs ne les pouvaient contenir [1].

Brisant avec peu de jugement cette demi-unité de la nation espagnole qu'il avait eu tant de peine à fonder, don Jayme laissait ses deux fils héritiers de ses deux royaumes. Jayme le cadet eut les îles, Mayorque, Minorque, Yviça et les comtés de Roussillon, du confluent, de Montpellier et de Cerdagne. A l'aîné Pedro, il donna la part du lion, en lui léguant l'Aragon, Valence et toute la Catalogne jusqu'au col de Paniçar. Celui-ci, suspendant sagement au croc l'épée sanglante que lui avait léguée le Conquistador, avec mission de la tenir toujours au flanc des Maures, réduisait par un terrible coup de vigueur et d'audace les révoltés concentrés à Montesa, et, après les avoir combattus comme rebelles, les protégeait comme vassaux utiles et excellents agriculteurs. Tandis que cette politique prudente autant qu'habile maintenait la paix dans ses États, la Castille était travaillée par l'anarchie la plus violente. A son retour d'Allemagne, où Rodolphe de Habsbourg, préféré par les électeurs et le pape, lui avait enlevé la couronne impériale, rêve ardent de son ambition, Alonso le Sage trouva son fils plus maître que lui en Castille. La haute noblesse soutenait si chaleureusement Sancho qu'il fut forcé de le reconnaître pour successeur dans les cortès de Ségovie, à l'exclusion des enfants de son fils aîné. La mère de ces infants de La Cerda, les Atrides de l'Espagne, outrée d'une telle injustice, en appelle au roi de France, son frère. Philippe le Hardi franchit, en effet, les Pyrénées, suivi de ses barons et des vétérans de son père; puis, soit que l'expédition eût été mal préparée, soit qu'un pressentiment l'éloignât de ce sol, qui devait lui être si funeste, il rebroussa chemin. Blanche de La Cerda, pendant ce temps,

1. Ramon Muntaner. (*Cronica dels reys d'Arago.*)

s'était enfuie avec les deux infants dans l'Aragon. Menacé par le roi de France, et regrettant peut-être au fond du cœur l'exhérédation de ses petits-fils, Alonso s'abouche entre Bayonne et Saint-Jean-de-Luz avec Philippe. Un traité est signé par lequel le roi de Castille s'engage à donner à l'aîné des La Cerda le royaume de Jaen. Mais, furieux à cette nouvelle de voir rétrécir le cercle de sa monarchie, Sancho ameute les nobles contre son père, s'allie au roi de Portugal et à Mohammed-Abdallah, et fait condamner et déposer Alonso au mois d'avril 1282 par les cortès de Valladolid, et en 1283 par les cortès de Cordoue.

A ces actes d'un fils ingrat et dénaturé, le roi répondit en maudissant publiquement du haut de son trône, à Séville, le moderne Absalon. Puis, abandonné de tous, il implora dans sa détresse le secours de Yacoub. Au commencement de moharrem (avril 1283), on revit alors les Béni-Mérinis, et le fils ingrat sentit, en fuyant dans les environs de Cordoue, la pointe de leurs lances. L'intervention de l'émir se borna, comme la première fois, à des razzias fructueuses. Lorsqu'il eut assez de butin et de captifs, Yacoub se rembarqua, et le vieil Alonso, dont les derniers jours avaient été abreuvés d'amertume, le désespoir au cœur, mourut l'an d'après, à Séville, le 4 avril.

Le châtiment ne devait pas manquer au crime. Fier du succès, qui lui avait toujours souri, quand l'émir de Maroc lui envoya un ambassadeur pour connaître ses intentions, Sancho répondit d'un ton dédaigneux et hautain : « Je tiens l'orange dans une main et le citron dans l'autre; que ton maître choisisse ce qu'il voudra. » Yacoub, furieux d'être traité ainsi par un chien de chrétien, au lieu du fruit doux, choisit le fruit aigre, et fit tout mettre à feu et à sang dans les environs d'Alcala, de Sidonia et de Xérès. Peu de temps après cette razzia, Yacoub vint en Espagne, et, tout en feignant de ramener les walis rebelles au sultan de Grenade, il les tourna de son côté, et profita de leur soumission pour enlever Malaga au plus factieux de ces chefs. Cette perfidie fut la dernière qu'il commit en ce monde. Abou-Yacoub, son fils, crut en effacer le souvenir par une double paix; mais, si le roi de Castille oublia la razzia de 1285, Mohammed n'eut garde d'oublier le guet-apens de Malaga, et, tandis que Sancho, forcé de descendre à chaque

instant de son trône mal affermi, luttait à la fois contre les La Cerda, ses neveux, contre son frère Juan, qui réclamait à main armée le royaume de Séville, contre la puissante maison de Haro et le roi d'Aragon, le sultan rouge gagnait à prix d'or Omar-ben-Mohli, gouverneur de Malaga pour Yacoub, et, en 1290, arborait enfin son étendard jaune sur les tours de cette ville, depuis si longtemps convoitée.

Durant ces cinq années écoulées comme toujours au bruit des armes et dans le sang [1], que s'était-il passé vers l'est en Aragon et au delà des Pyrénées?

1. Au mois de mai 1288, Sancho fit assassiner à Alfaro Lope de Haro, Gonzalo Gomez, Mouzañedo et Sancho Martinez de Leira, dans l'assemblée même des cortès; l'année suivante, ses soldats, *pour rétablir le calme*, comme le disait froidement le roi, massacrèrent à Béja l'alcade-mayor de Tolède, Juan Alvarez, son frère, Gutierrez Estevan et une foule d'autres membres du conseil souverain de la ville. (Voir le continuateur de Roderich, Ferreras, *Histoire d'Espagne*, t. VI, et la *Cronica del rey Sancho.*)

CHAPITRE XXII

ARAGON, CASTILLE ET GRENADE.

La fille de Manfred. — Construction de l'Alhambra. — Les Beni-Merinis. — Alonso el Sabio. — La tour quadrangulaire de l'Islam. — Prospérité de l'émirat de Grenade. — Pedro le Grand. L'orgueil d'une femme. — Les deux Provençales. — Vous serez reine. — Charles d'Anjou prend la Sicile. — Conspiration de Prochyta. — Les nobles siciliens. — Les deux papes. — Le fils de Blanche de Castille contre le roi d'Aragon. — Croisade de 1285. — Les Ricos Hombres. — L'oriflamme aux Pyrénées. — Le col de Paniçar. — Les quatre moines de Cîteaux. — Mauvais succès de la croisade. — Pierre sous la pierre. — Mohammed de Grenade. — Les walis rebelles. — Abou-Youssouf. — Sancho le Brave. — Prise de Tarifa. — Guzman *el Bueno*. — Troubles féodaux. — Les infants de la Cerda. — Marie de Molina. — Fernando IV. — Curée féodale. — Prise de Gibraltar. — Plaintes du vieillard maure.



l'extrémité orientale de la Péninsule, la Navarre, cachée dans ses montagnes, vivait assez heureuse et libre. Elle appartenait depuis 1234 aux Thibault, comtes de Champagne, dont le premier l'avait eue comme fils de la sœur de Sancho le Fort. Mais Thibault Ier et Thibault II, entraînés par la folie des croisades, usèrent leur turbulence féodale en Orient et laissèrent leurs peuples tranquilles. L'Aragon n'eut pas le même bonheur. Après le Conquistador, qui venait de le tenir soixante ans sous les armes, le hasard lui donna un prince plus habile que belliqueux, Pedro le Grand. Jayme, en mourant avait partagé ses États entre ses deux fils. En laissant l'Aragon et la Catalogne à Pedro III, il détacha les plus beaux joyaux de cette couronne, les îles Baléares, le Roussillon, la Cerdagne et Montpellier, pour en former un royaume destiné à don Jayme. Mais sa politique prévoyante réparait et au delà cette perte dans l'avenir, en mariant Pedro avec la fille de Manfred. Les fruits de cette alliance ne tardèrent pas à mûrir à la chaleur de l'ambition des princes, et, six ans après la mort de son père, Pedro équipait une flotte et levait une armée pour arracher le royaume de Manfred, héritage de sa femme, à l'orgueilleux Charles d'Anjou.

Il est curieux, en montrant les causes de ces grands événements, qui tournent sur les peuples et les écrasent comme la meule broie le grain, de rappeler comment Charles d'Anjou était devenu roi de Sicile. A cette époque (1250), dit Ramon Muntaner, le naïf chroniqueur de la Catalogne, le roi Louis de France avait un frère nommé Charles, qui était comte d'Anjou. Les deux frères avaient pour femmes deux filles du comte de Provence, cousin-germain du roi d'Aragon. Du vivant de ce comte de Provence (Raimon Béranger Ier), le roi saint Louis avait épousé sa fille aînée. Après la mort de ce comte, il restait encore une fille à marier, et le roi de France la fit donner en mariage à son frère avec toute la comté de Provence. Après ce mariage, la reine de France eut le désir de voir sa sœur la comtesse, et pria le comte de l'amener avec lui quand il viendrait en Anjou.

Le comte et la comtesse y consentirent. Bientôt après, le comte amena sa femme à Paris, où étaient le roi et la reine. La reine réunit en leur honneur une cour brillante. On convoqua maints comtes et maints barons avec leurs dames. La cour étant remplie de comtes, de barons, de comtesses et de baronnes, on n'apporta qu'un siége pour la reine, et à ses pieds furent placées la comtesse, sa sœur, et les autres comtesses. La comtesse de Provence fut si fâchée que sa sœur ne l'eût pas fait placer à côté d'elle, qu'elle faillit laisser éclater sa douleur. Après y être restée très-peu d'instants, elle dit qu'elle était indisposée et désirait rentrer en son appartement. La reine, ni personne ne put la retenir, et, arrivée chez elle, elle se mit au lit, soupira et pleura très-amèrement.

Le comte, apprenant que la comtesse s'était retirée sans attendre l'heure du repas, en fut affligé, car il aimait sa femme plus que ne pouvait faire aucun seigneur ou tout autre homme. Il alla la trouver, et la vit pleurant et pleine d'indignation. Pensant qu'on lui avait dit quelque chose d'offensant, il l'embrassa et lui parla ainsi :

« Ma chère amie, qu'avez-vous? Vous a-t-on dit quelque chose qui puisse vous déplaire? S'il en était ainsi, vous en seriez vengée, quel que fût celui qui vous aurait offensée. »

La comtesse, sachant combien il l'aimait, ne voulut pas le laisser dans cette incertitude, et lui répondit :

« Seigneur, puisque vous me le demandez et que je n'ai rien de caché pour vous, quelle femme au monde doit être plus affligée que moi, puisque j'ai reçu aujourd'hui le plus cruel affront qu'une femme de mon rang puisse recevoir? Vous êtes frère du roi de France de père et de mère, de père et de mère aussi de la reine de France je suis sœur, et aujourd'hui que toute la cour était réunie, la reine, se plaçant seule sur son siége, m'a fait asseoir à ses pieds avec les autres comtesses. Vous m'en voyez désespérée! Cela me déshonore; aussi, je vous en conjure, partons dès demain et rendons-nous dans notre terre, car je ne puis plus durer ici.

— Comtesse, lui répondit d'Anjou, que cela ne vous afflige pas, puisque l'usage veut à la cour de France que nulle dame ne puisse siéger à côté de la reine, si elle n'est reine elle-même. Toutefois tranquillisez-vous, car je vous jure, et devant la sainte Église et par l'amour que j'ai pour vous, qu'avant qu'il soit un an, vous serez couronnée reine et vous pourrez vous asseoir sur un siége semblable à celui de votre sœur[1]. »

En 1265, comme il l'avait promis pour apaiser l'orgueil blessé de la comtesse de Provence, Charles d'Anjou se rendit à Rome, où le pape, en querelle avec Manfred, lui donna ses États et le couronna roi de Sicile. L'année suivante, Charles battit à Tagliacozzo le roi excommunié, qu'on retrouva parmi les morts sur le champ de bataille, et, vainqueur de Conradin l'Allemand, qui était accouru d'au delà des monts pour venger son frère, il avait fait tomber sa tête sur un échafaud.

Or, reprend Ramon Muntaner, le grand amour que Pedro d'Aragon avait pour Constantia, fille et nièce des deux rois morts, le décida dans son âme à ne pas prendre de repos qu'il n'eût tiré vengeance de Charles d'Anjou.

Comme il était dans ces dispositions, Giovanni Prochyta, noble et médecin célèbre de Sicile, qui s'était caché sous le froc des frères mineurs pour délivrer sa patrie et venait de signer un traité d'alliance avec l'empereur grec de Constantinople, menacé par l'ambition de Charles d'Anjou, arriva en Catalogne et remit à Pedro III deux lettres signées l'une par les barons siciliens et l'autre

1. *Cronica*, t. I, ch. xxxii.

par le pape Nicolas III, un Orsini, tout dévoué par conséquent à la cause italienne.

La lettre des barons disait ainsi :

« Au magnifique, illustre et puissant seigneur roi d'Aragon et comte de Barcelone, avec tout votre pouvoir et seigneurie, nous nous recommandons tous à votre grâce. Premièrement, le comte de Lentini, ainsi que messire Alaima, messire Palmeri Abbati et messire Gualtieri de Calatagironi, et tous les autres barons de l'île de Sicile, nous vous saluons avec toute révérence, en vous priant d'avoir pitié de nos personnes. Hommes vendus et sous le joug comme des bêtes, nous nous recommandons à votre seigneurie et à madame la reine, qui est notre maîtresse et à laquelle nous devons allégeance. Nous vous envoyons prier de nous délivrer, retirer et arracher des mains de nos ennemis, qui sont aussi les vôtres, de même que Moïse délivra son peuple des mains de Pharaon, de façon que nous puissions avoir vos fils pour seigneurs et nous venger de ces loups dévorants [1]. »

La lettre papale était conçue en ces termes :

« Au très-chrétien roi, notre fils, Pedro, roi d'Aragon, le pape Nicolas III.

« Nous t'envoyons notre bénédiction avec une recommandation sainte, qui est, que nos fidèles de Sicile étant tyrannisés par le roi Charles, nous te demandons et commandons d'aller et de *seigneurier* pour nous dans l'île en te donnant tout le royaume à prendre et maintenir comme fils et conquérant de la sainte Église romaine. Donne créance à messire Giovanni Prochyta, notre confident et à tout ce qu'il te dira de parole. Tiens ce fait occulte, afin qu'on n'en sache jamais rien, et commence ton entreprise, sans rien craindre de qui voudrait t'offenser [2]. »

Les fils de ce grand complot, noués à Rome, à Constantinople, à Messine et à Barcelone, par la main de Prochyta, allaient se resserrant tous les jours, lorsque l'impatience des conjurés fit éclater l'insurrection avant le signal. Le mardi de Pâques de l'an 1282,

1. La conspiration de Prochyta, Mss de la Bibliothèque de Palerme, papiers du P. Carrera.

2. *Idem.*

voici que messire Palmeri Abbati, messire Alaima de Lentini, messire Gualtieri de Calatagironi et tous les autres barons de Sicile, tous de commun accord par leur discret conseil, vinrent à Palerme pour faire la rébellion. Dans ce susdit jour, on a la coutume de célébrer une grande fête hors de la cité de Palerme, à un lieu qui s'appelle Saint-Esprit. Là, un Français saisit une femme d'une manière indécente, comme ils avaient l'habitude de le faire. La femme se mit à crier. Des Palermitains accoururent, et tous se mirent en dispute. Les susdits barons échauffèrent et augmentèrent la dispute entre les Français et les Palermitains, et les hommes criaient avec grand bruit de pierres et d'armes : « Meurent les Français ! » Et les Palermitains, allant en troupes dans la cité, égorgèrent tous ceux qui parlaient la langue franque. On n'épargna qu'un Provençal, Guilhem des Porcelets, qui se distinguait depuis quatorze ans dans l'île par son intégrité et sa droiture[1].

Trois mois après cette tuerie, dite des Vêpres siciliennes, Pedro partit de Barcelone avec une flotte formidable, équipée en partie aux frais du roi de France, auquel le rusé Aragonais avait persuadé qu'il se croisait pour combattre l'émir de Tunis. Feignant d'abord de faire voile pour l'Afrique, il cingle enfin vers la Sicile, débarque à Trapani le 3 août, se fait couronner à Palerme et s'empare de toute la Sicile. Charles d'Anjou, qui venait de perdre un royaume et sa flotte, défia Pedro en combat singulier. Les deux rois devaient se rencontrer le 1er juin 1283 à Bordeaux, et combattre sous les yeux du roi d'Angleterre, nommé juge du camp. Edward Ier fit, dit-on, avertir Pedro des dangers qu'il courait de la part des chevaliers de France, réunis en grand nombre à Bordeaux, et le roi d'Aragon se contenta d'avoir amusé Charles d'Anjou avec ce projet de duel, et se dispensa de comparaître au jour fixé.

Le roi de France, alors excité par les cris de vengeance de Charles d'Anjou, marcha contre Pedro. Celui-ci, qui était habile, ne manqua pas de rappeler en vers, forme populaire par excellence, à ses frères du Midi qu'il ne s'agissait dans la querelle que des intérêts des Français d'outre-Loire.

1. Giovanni Villani. — Paolo Filocamo, *Histoire des Vêpres siciliennes*. — Desclot, *Historia de Cataluña*, lib. II.

« Ami, disait-il en 1284 à un Provençal, les fleurs de lis me donnent à penser sérieusement dans ma maison. Je les vois qui veulent passer les Pyrénées sans raison ni droit. Aussi je supplie les braves citoyens de Carcassonne, ceux d'Agen et tous les Gascons d'embrasser ma querelle et de ne pas souffrir que les fleurs écornent mon royaume. Mon neveu, Charles d'Anjou, veut les troquer ces fleurs, qui sont sa gloire, et j'entends dire qu'il se fait appeler roi d'Aragon. Mais nos Jacques combattront ses Tournois, et Dieu aidera celui qui a le meilleur droit[1]. »

Malgré la noble confiance que respire ce chant, Pedro avait beaucoup à faire pour dissiper l'orage qui s'était formé contre lui. Un nouveau pape, Martin IV, Français d'origine et de cœur, venait de l'excommunier, à l'instigation de Charles d'Anjou, et de prêcher une croisade contre lui. Un fougueux légat la fulminait dans toute l'Europe, et à sa voix, Lombards, Allemands, Provençaux, Français, Bourguignons, Anglais et Gascons accouraient en jetant des pierres et disant : « Je lance cette pierre, au nom de Pierre contre Pierre!... » Le roi de France, d'un autre côté, convoquait sa noblesse et ses milices, et ne parlait de rien moins que de détrôner l'excommunié, et Jayme, le roi de Maïorque, traître à son nom et à son frère, l'attendait avec impatience pour lui livrer les clefs des frontières orientales.

Dans ce péril, le roi convoqua ses barons. Les ricos hombres d'Aragon, réunis à Saragosse vers la fin du carême de 1285, lui refusèrent tout secours, en alléguant qu'il avait violé leurs libertés et leurs privilèges et, le menaçant même, dit le vieux Carbonel, auteur des *Chroniques d'Espagne*, d'élire un autre seigneur (*que eligirem altre senyor*). Les Catalans, non moins empressés à saisir l'occasion, mais plus spirituels, répondirent en masse à son appel. Seulement ils se présentèrent tous devant lui, portant des lances

2. Peire Salvatz, en greu pessar
Me fan estar
Dins ma maiso
Las flors que sai volon passar
Senes guardar
Drey ni razo.
(Mss de la Bibliothèque impériale, n° 7226.)

sans fer et des ceinturons sans épée, et lorsque Pedro leur demanda pourquoi ils venaient ainsi désarmés :

« Seigneur, répondirent les ricos homes[1] humblement, vous avez anéanti nos priviléges et brûlé nos chartes, qui faisaient notre force et votre pouvoir. Nous ne pouvons donc vous servir plus efficacement, puisque les droits pour lesquels nous combattions n'existent plus; mais, pour ne pas violer notre serment de fidélité, nous vous suivrons en cet état, quand bien même nous y devrions périr tous corps et biens, où il vous plaira de nous mener[2]. »

Pedro, le roi énergique, *membruto* de Dante, *qui portait la ceinture de toute valeur*, avait repoussé fièrement la réclamation hautaine des Aragonais. Il fit droit à celle des Catalans, et, après avoir confirmé leurs libertés, vola aux frontières avec l'élite des barons et ses Almógavares. Il était temps. Déjà, Philippe le Hardi, prenant l'oriflamme à Saint-Denis, était parti pour le Languedoc. Le dimanche du Pasteur, deuxième après Pâques, il arriva à Toulouse. Dix-huit mille chevaux armés, cent mille fantassins et bien cinquante mille pèlerins, sans compter les ribauds chargés de conduire les bêtes de somme, suivaient l'oriflamme. Il venait, en outre, par mer cent cinquante grosses galères, plus de cent cinquante navires chargés de provisions de bouche, et des barques et des vaisseaux sans nombre. Les forces du roi de France étaient si grandes qu'on le respectait plus que Dieu, et que chacun disait : Philippe est si puissant, qu'il aura bientôt conquis toute la terre de Pedro.

Celui-ci ne s'oubliait pourtant pas dans les fêtes de Barcelone. Il avait envoyé des lettres scellées à tous les ricos homes, chevaliers, citoyens et gens des villes, pour qu'ils eussent à se rendre tout armés au col de Paniçar, où il se proposait d'arrêter le roi de France. Sur cet ordre, tout le monde fut rendu au jour et au lieu désignés. Le roi et l'infant don Alphonse y dressèrent leurs tentes avec une grande partie de la chevalerie de Catalogne.

Là, quand l'immense armée de la croisade, qui se déroulait sur les chemins comme un gigantesque reptile, couvrant de ses files

1. En catalan, au lieu d'*hombre*, comme en aragonais, on disait *home*.
2. Carbonel, *Cronicas de Espanya*.

confuses plus d'une lieue de terrain, arriva toute fière d'avoir forcé le château de Salces et pris Perpignan, que livra Jayme, le frère du roi, et se présenta pour tenter le passage, Philippe de France, ayant examiné les lieux, maudit celui qui lui avait conseillé de franchir ce col. Toutefois, il voulut l'essayer un jour, et ce fut grande folie, car plus de cinquante mille hommes almogavares et autres troupes fondirent sur son avant-garde de telle sorte qu'on ne voyait qu'hommes et chevaux rouler de la montagne en bas.

Un mois, il demeura en cet endroit, ne sachant à quoi se résoudre. Un soir qu'il se repentait amèrement de son entreprise, quatre moines de Toulouse, qui se trouvaient dans un monastère situé auprès d'Argelez, entrèrent dans sa tente.

« Seigneur, dit leur abbé au roi, je suis, ainsi que ces moines, né en votre royaume et votre sujet. Nous verrions avec grand déplaisir que vous fussiez contraint de vous retirer honteusement. Si donc vous le désirez, nous vous indiquerons un passage où, si vous placez une fois mille hommes, personne ne pourra vous empêcher de pénétrer, vous et votre chevalerie.

— Abbé, répondit le roi, comment savez-vous cela?

— Parce que nos hommes et nos moines vont souvent en ce lieu pour avoir du bois et de la chaux. Les gens de pied qui fréquentent ce passage l'appellent le col de la Macana. »

Le roi fit appeler aussitôt le comte d'Armagnac et le sénéchal de Toulouse, et leur ordonna d'être prêts à minuit avec mille chevaux armés et deux mille fantassins du Languedoc, de s'adjoindre tout ce qu'il y avait de travailleurs dans l'armée, avec des houes, des hoyaux, des pieux et des haches, et d'aller faire ce que leur diraient les moines; ce qui fut exécuté [1].

Une fois en Catalogne, l'armée obtint, au commencement, quelques succès, et repoussa même devant Girone les troupes de don Pedro; mais, le fameux Lauria ayant détruit la flotte française, le manque de vivres et l'approche de l'hiver forcèrent Philippe à rebrousser chemin. Il arriva le 6 octobre 1285 à Perpignan, avec les débris d'une armée battue, démoralisée, à moitié expirante de faim et de misère, et y mourut le même jour.

1. Muntaner, t. I, ch. CXXI.

Un mois après, son vainqueur le suivait dans la tombe. Et les moines de Cîteaux, qui l'inhumèrent dans leur cloître de Sainte-Croix, écrivaient avec raison sur son marbre funèbre :

« Le Pierre que cette pierre couvre subjugua peuples et royaumes. Il fut brave, magnanime, toujours le premier au combat, constant dans ses projets, sincère, loyal et ami de la justice [1]. »

Laissons maintenant Alonso III succéder à son père dans les royaumes d'Aragon, de Catalogne, de Valence et la suzeraineté de Majorque, du Roussillon et de la Cerdagne, tandis que Jayme, le second fils, lui succède en Sicile, et retournons-nous vers le Midi, où régnait Mohammed II, quand nous avons quitté les chemins de l'histoire arabe. Dès qu'il eut été proclamé, en 1273, et qu'il eut parcouru les rues et les places de Grenade, suivi de la fleur de sa cavalerie, il marcha contre les walis rebelles de Cadix, Malaga et Comares, et les battit à plate couture avec l'aide des chevaliers castillans. Peut-être même les aurait-il soumis, si la reine de Castille, lui faisant engager sa parole d'avance, un jour qu'il était à Séville, n'eût obtenu un an de trève pour ces vassaux séditieux. Se défiant de ses forces ou du bon vouloir du roi de Castille, Mohammed écrivit à Abou-Youssouf, le vainqueur africain des Almohades, implorant à la fois son appui contre les walis rebelles, qui perdaient l'islam par cette division, et contre les chrétiens, leurs ennemis communs.

L'émir de Maroc, à qui Mohammed livrait, comme places de sûreté, les ports d'Algésiras et de Tarifa, se hâta de faire voile pour l'Espagne. Il blâma les walis, leur recommanda la concorde dans l'intérêt sacré de l'islam, battit les chrétiens et don Nuño, comme nous l'avons déjà dit; puis, après avoir ravagé et taillé, selon l'expression du temps, toute la terre de Séville, se rembarqua, emmenant en Afrique une multitude de captifs.

Alonso, après son départ, avait essayé de prendre sa revanche et d'enlever Algésiras; mais quatorze galères envoyées de Tanger brûlèrent sa flotte, et il fallut lever le siége. Sur ces entrefaites, l'in-

1. Petrus quem Petra tegit gentes et regna subegit,
Audax, magnanimus sibi miles quisque fit unus,
Constans proposito, verax sermone, fidelis,
Fortis justitia, vivens æqualis ad omnes...

fant Sancho se révolta contre son père et donna la main à Mohammed. Les choses en étaient là, lorsque la mort prit Alonso IX, à Séville. Alonso *el Sabio*, le Sage ou le Savant, ainsi surnommé, parce qu'il fit rédiger le Code dit des Sept-Parties (*de las Siete-Partidas*), dressa des tables astronomiques avec l'aide des Arabes, et composa des vers et des cantiques, dépensa, pendant trente-deux ans, toute son énergie et usa la vigueur de son peuple dans des luttes sans résultat et sans intérêt pour l'histoire contre l'infant Sancho, son fils, et les ricos hombres de Castille, qui prenaient tantôt parti pour le père, tantôt pour le fils, et s'alliaient même aux Arabes, selon le flux et le reflux de cette guerre impie.

Quand le fils ingrat lui succéda, le 4 avril 1284, le royaume musulman de Grenade s'élevait en Espagne comme la tour quadrangulaire de la Giralda; bien que son territoire formât à peine la sixième partie de la Péninsule, il était plus riche, mieux cultivé et plus peuplé que tout le reste du pays. Les arts, l'industrie et le commerce avaient fait de Grenade une des plus belles et des plus florissantes villes de l'univers. Des milliers d'esclaves chrétiens employés à la culture des terres les avaient fertilisées au point qu'on n'en trouvait pas en Europe de plus productives en grains et en fruits. Dans ces plaines heureuses refluaient les musulmans, chassés par l'épée aragonaise, et les renégats, attirés par la douceur du climat et l'équité du gouvernement. Et telle était la force d'organisation de l'émirat, fondé par Mohammed-ben-al-Ahmar, qu'elle allait résister deux siècles aux efforts réunis de la Castille, de l'Aragon et du Portugal.

Devenu subitement l'ennemi de ses alliés de la veille, Sancho le Brave marcha contre l'émir de Maroc et fit lever le siége de Xerez. Le vieil Africain se dédommagea de cet échec en s'arrangeant sous main avec les trois walis rebelles, qui le reconnurent pour suzerain, et, à peine le traité signé, il tomba malade dans l'île Verte, et Dieu le lança en Gehanam, comme Sancho emportait Tarifa.

Mohammed, pour opposer au besoin la valeur castillane au pouvoir menaçant d'Abou-Yacoub, successeur de Youssouf, s'était rapproché de Sancho; mais la prise de Tarifa les brouilla. L'émir de Grenade réclamait cette place, qu'il n'avait fait que céder, disait-il, à Abou-Youssouf. Sancho se moqua de ses demandes, et mit à Ta-

rifa un homme qu'il savait capable de la défendre, Guzman le Brave (*el Bueno*). Ce rude baron de Niebla, assez indifférent en matière de religion, et au service, comme le Cid, de celui qui pouvait payer ses lances, avait amassé une grosse fortune en combattant de l'autre côté du détroit pour le roi de Maroc. Routier consciencieux, dès qu'il fut à la solde du roi castillan, il se battit comme un lion contre ceux qu'il servait naguère. Les fronts noirs étaient revenus guidés par le propre frère de Sancho, Juan le Roumi, ainsi que l'appelaient les Maures, traître à l'Espagne et à son sang. Ce digne frère de l'assassin des cortès d'Alfaro, après maints assauts inutiles, fit traîner sous les murs le jeune fils de Guzman qu'il avait parmi ses pages, et ordonna aux hérauts d'appeler le père. Il vint, et Juan le menaça de tuer son fils à l'instant même, s'il ne rendait la place. Guzman, pour toute réponse, lui jette son poignard et se retire. Des cris d'horreur partent aussitôt des remparts; Guzman inquiet y remonte à la hâte, et quand on lui apprend que le prince a poignardé son fils :

« Vos clameurs, dit-il froidement, me faisaient croire que les Maures avaient pris nos murailles[1]. »

Étranges et frappants retours de notre destinée humaine! quand les flots de cinq siècles, aussi vite écoulés, hélas! que ceux de l'Océan auront effleuré cette plage, une belle et noble fille de l'Andalousie viendra déchirer ses pieds délicats sur ces roches, et Perez de Guzman, réveillé au bruit de ses pas, reconnaîtra avec émotion dans l'auguste pèlerine une descendante qui porte le plus beau diadème du monde.

Aux incursions des Africains se joignirent, dans les deux années suivantes, celles des Maures de Grenade, qui ravagèrent les frontières à plusieurs reprises et taillèrent le territoire de Murcie. Irrité de leur audace, Sancho se remit en selle en 1294 et exerça des représailles telles qu'on les devait attendre de sa fougue et de sa colère. Les Maures épouvantés reculèrent devant des cruautés que pourraient raconter encore les pierres d'Alcaudète. On ne peut nier que, s'il avait eu les bras libres, Sancho, qui joignait au cou-

1. Conde, *Dominacion de los Arabes*, t. III, p. 137. — Cardonne, *id.*, t. III, p. 142. — *Cronica del rey D. Sancho el Bravo.*

rage toute la vigueur et tout le feu de la jeunesse, n'eût porté loin l'étendard de Castille; mais les discordes féodales l'entravèrent à chaque pas dans sa courte carrière.

L'un des grands motifs de la rébellion de ce fils au cœur ambitieux avait été, du vivant de son père, le désir de s'assurer le trône au préjudice des enfants de son frère aîné, Fernando de la Cerda, mort dans les plaines de Grenade en 1273. Les cortès, réunies trois ans plus tard à Ségovie, avaient exhérédé les infants par un vote devenu célèbre, en décidant que le second fils, étant d'un degré plus près du père, devait être préféré aux petits-fils, qui, n'étant que les représentants de l'aîné, se trouvaient plus loin de deux degrés.

Cette décision laissait au bas du trône deux prétendants dont les efforts malheureux pour y remonter et les aventures rappellent trait pour trait l'errante et romanesque destinée des Stuarts. A peine, en effet, Sancho II eut-il ceint la couronne, qu'il trouva devant lui les infants appuyés par le roi d'Aragon, jaloux de la puissance castillane, le roi de France Philippe le Hardi, leur oncle maternel, et les ricos hombres, toujours remuants et indociles. Son règne, qui dura onze ans, s'épuisa dans ces luttes stériles. Mais, s'il les avait soutenues avec énergie et bonheur, car il était brave, on peut juger de ce que devint l'autorité royale à sa mort, en 1295, quand tous ses ennemis n'eurent plus devant eux qu'une femme, Marie de Molina, et un enfant de neuf ans, Fernando IV. De cette époque à 1312, il y eut émulation de bassesse, de perfidie et d'avidité entre les nobles castillans, les princes de la maison royale et les rois d'Aragon et de Portugal. Les Lara, les Diego de Haro, les infants don Juan et don Henri, les éternels infants de La Cerda et leurs protecteurs couronnés de Paris, de Saragosse et de Lisbonne se ruèrent sur la Castille, comme une meute affamée sur le cerf aux abois[1].

Chacun voulait en arracher un lambeau, et c'est miracle que le royaume soit sorti sain et sauf de cette curée. La reine le sauva par des prodiges de patience et d'amour maternel. L'ordre à peu près rétabli, Fernando IV, dit l'*Emplazado* (l'Ajourné), reprit le chemin

1. *Cronica del rey don Sancho IV el Bravo.* — *Cronica del rey don Fernando IV.* — Enrique Florez, *Reynas catolicas*, t. II.

de ses pères, et marcha contre les Maures. La victoire le suivit. Tandis que la bannière d'Aragon, qui s'était déployée en même temps contre les mêmes ennemis, flottait devant Ceuta, par un heureux coup de main, il s'empara, en 1309, de Gibraltar. Mille cinq cents musulmans abandonnèrent aussitôt l'*écueil* pour passer en Afrique. Un d'eux, rapporte la chronique du roi, arrachant de désespoir sa barbe blanche, dit lentement en castillan, en s'adressant à Fernando :

« Que t'ai-je fait, seigneur, pour me chasser d'ici?... Ton bisaïeul don Fernando, quand il prit Séville, m'en jeta dehors, et j'allai demeurer à Xerez. Depuis, le roi don Alonso, ton aïeul, quand il prit Xerez, m'en chassa, et j'allai demeurer à Tarifa. Je m'y croyais en sûreté, mais vint Sancho, ton père, qui me jeta dehors encore, et je vins alors habiter Gibraltar, pensant qu'en aucun lieu des terres maures je ne serais plus sûr que de ce côté de la mer. Mais, puisque de partout on me chasse, j'irai sur l'autre rive du détroit chercher une place où je puisse achever mes jours. »

Ainsi montait comme la mer la conquête chrétienne, dont les plaintes du vieillard maure marquent bien l'inflexible et rapide envahissement.

CHAPITRE XXIII

ROIS CHRÉTIENS, ÉMIRS ANDALOUS.

Les roches de Martos. — Fernando *el Emplazado*. — La hermandad aragonaise. — La royauté et les fueros. — Jayme II. — Abaissement de la couronne d'Aragon. — Les Templiers d'Espagne. — Bulle de Clément V. — Défense de l'ordre. — Lettres apostoliques. — Concile de Salamanque. — Les chevaliers de l'Hôpital et de Montesa. — Minorité d'Alonso X. — Les tuteurs du roi. — Léonor de Guzman. — La guerre au poignard. — Droit monarchique. — Alonso-el-Benigno. — Les Valenciens. — Mohammed le Chassieux (*el Amasch*). — L'alfitra de 1309. — Naser-Muley. — L'élu du peuple. — Ismaïl. — La croyance et l'épée. — La journée des infants. — La cassette de camphre. — Apparition de la poudre à canon. — La captive chrétienne. — Mohammed-ben-Ismaïl. — Trois jours après le triomphe. — Les meurtriers. — Le second vizir. — Les scheiks de Grenade et les gardes. — Épitaphe d'Ismaïl-ben-Feray-ben-Naser. — Mohammed-beu-Ismaïl. — Les Africains reprennent Gibraltar. — Guet-apens des Berbers. — La tempête d'Afrique. — Bataille du Rio-Salado. — Triomphe des chrétiens. — Prise d'Algésiras. — Mort d'Alonso X. — Les arts pacifiques. — Le vase d'argent de Youssouf.



PRÈS avoir pris Gibraltar, Fernando pressait vigoureusement Algésiras, que les Maures ne sauvèrent qu'en lui abandonnant Bedmar et quelques autres places. Encouragé par ce succès, il rentra en campagne trois ans plus tard et mit le siége devant Alcaudète. En allant rejoindre son armée, il fit précipiter les deux frères Carvajal, accusés de meurtre, du haut des roches de Martos. Furieux de ce qu'il refusait de les entendre, ceux-ci, qui se prétendaient innocents, le citèrent dans trente jours au jugement de Dieu. Soit que son esprit faible eût été frappé de terreur, ou que des amis des victimes aient joué le rôle de la Providence, on le trouva mort sur son lit le 7 septembre 1312, à l'heure où expirait le délai fatal. De là lui vint dans l'histoire le surnom d'Ajourné (*el Emplazado*).

Cette mort prématurée d'un prince qui ne laissait qu'un héritier d'un an replongeait la Castille dans les intrigues de famille et de cour, et dans les luttes toujours antipatriotiques de l'ambition féodale. Tandis que le pouvoir royal déclinait ainsi en Castille, il tombait encore plus bas en Aragon. Le successeur de Pedro le Grand, Alonso, s'était proposé un double but : d'élever la cou-

ronne au-dessus des prétentions des ricos hombres et de réconcilier l'Aragon avec Rome. Il y usa son règne de six ans, manqua complétement le premier, car la *hermandad*, ou union des nobles, fut assez forte pour le contraindre de plier sous le joug des fueros, et il n'atteignit le second, en 1291, qu'aux dépens de sa dignité et en se mettant aux genoux du pape. Don Jayme II, son frère, qui lui succéda trois mois après ce traité déshonorant, démolit plus honteusement encore l'édifice glorieux du génie de son père, et sacrifia la Sicile pour s'allier à la maison d'Anjou, donnant à l'Europe le triste spectacle d'un roi combattant avec ses ennemis de la veille les sujets qu'il avait trahis et qu'il voulait livrer, comme Judas. Les Siciliens, réduits à leurs propres forces, prouvèrent qu'un peuple déterminé à garder son indépendance peut toujours *far da se*, et Jayme ne recueillit, après une longue lutte sur terre et sur mer, que les fruits des mauvais desseins, le regret et la honte de les avoir conçus.

Entre cette guerre et l'expédition de Sardaigne, qu'il fit en 1322, se place l'un des grands faits du XIVe siècle, qu'on doit noter pour l'honneur de l'Espagne, parce qu'il y eut des conséquences moins sanglantes que de l'autre côté des Pyrénées. Né sur les champs de bataille de la terre sainte, l'ordre militaire des Templiers avait grandi par sa valeur et ses services, et s'élevait en Orient et en Occident, comme le plus puissant boulevard de l'Église. Ses chevaliers, appelés les soldats du Christ, jouissaient partout de la considération la plus grande et la mieux méritée. Ils vivaient sans rien posséder en propre, même leur volonté. Vêtus simplement et couverts de poussière, ils avaient le visage brûlé des ardeurs du soleil, le regard sévère et fier. A l'approche du combat, ils s'armaient de foi au dedans et au dehors de fer.

Les armes étaient leur unique parure. Ils s'en servaient avec courage dans les plus grands périls, sans craindre ni le nombre ni la force des musulmans. Et, quand ils avaient fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, quand ils portaient le manteau blanc et la croix rouge, et que leur étendard sacré, appelé *Baucéant*, était déployé contre les infidèles, chaque Templier devait tenir tête à trois ennemis. Malheureusement pour cette vaillante milice, elle avait de grands biens. L'avide Philippe le Bel, qui les convoitait

avec passion, résolut sa perte. Mais on ne pouvait procéder avec ce corps illustre comme avec les Juifs. Le roi de France s'y prit plus habilement. Après la mort de Boniface VIII, que Nogaret, un procureur, et Colonna, un de ses nobles, avaient souffleté sur la chaire de Saint-Pierre, et qui ne survécut pas à ces violences, et celle de son successeur, auquel on eut le temps de mettre à peine l'anneau pontifial, Philippe fit élire par ses menaces un ancien évêque de Comminges, dont il était sûr, et, pour avoir sans cesse cet instrument sous la main, il lui imposa, dit-on, la condition de venir se fixer en France. Ce pape, qu'on nomma Clément V, transporta effectivement le saint-siége à Avignon et se prêta avec docilité à toutes les volontés du roi.

Celui-ci, habile à voiler ses desseins et à en préparer l'exécution de loin, se servit d'abord du pape pour attirer le grand-maître à Paris. Clément, prétextant un projet de réunion des ordres du Temple et de l'Hôpital, appela Jacques de Molai en France. L'illustre grand-maître arriva vers 1305, suivi de soixante chevaliers, l'élite de l'ordre, et apportant de l'Orient ce qui devait hâter sa perte, 150,000 florins d'or et une énorme quantité de tournois d'argent, formant la charge de douze chevaux[1].

Ces sommes, considérables pour le temps, jointes à l'immense trésor conservé à Paris dans le palais du Temple, enflammaient d'une nouvelle ardeur la cupidité du roi. Mais, malgré son impatience, il sut dissimuler deux ans pour attendre le moment favorable. Ce moment vint. Louis le Hutin avait hérité, du chef de sa mère Jeanne, le royaume de Navarre. C'était un chevalier nommé Fortun Almoravid qui remplaçait le roi mineur. L'ambitieux *alferez mayor* allait mettre la main sur la couronne, lorsque Philippe le Bel, averti de ses projets, envoya son fils en Navarre avec Gaucher de Châtillon. L'épée de ce connétable brisa la fortune d'Almoravid et fraya un large chemin au prince Louis, qui fut couronné le 5 juin 1307 à Pampelune.

Assez souvent la gloire militaire est un manteau de pourpre jeté sur les projets mauvais. Enivré par ce succès, Philippe osa tout. Depuis deux ans, il n'épargnait rien pour endormir ses vic-

1. Voir notre *Histoire du midi de la France*, t. III, p. 14, Archives du Vatican.

times, et ne cessait de leur prodiguer des marques d'estime et de faveur. Molai était déjà le parrain de l'un de ses enfants. Deux mois après le triomphe de Pampelune, il le désigna, lui quatrième, pour porter le poêle à l'enterrement de l'héritière de l'empire de Constantinople, et le lendemain 12 septembre, à l'arrivée de l'armée victorieuse, jetant brusquement le masque, il fit arrêter les Templiers à la même heure dans toutes les terres de son obéissance. Le chancelier Nogaret, un de ces hommes vils et souples comme en produit souvent le Midi, qui résument en eux toute la bassesse et la dégradation de la glèbe à laquelle étaient liés leurs pères, avait rédigé d'avance l'acte d'accusation. Le pape le retranscrivit humblement dans sa bulle, et dit :

« Lors de la réception des chevaliers du Temple, on leur fait renier Dieu, le Christ, la Vierge. On leur dit que le Christ n'est pas le vrai Dieu, mais un faux prophète, qui a été crucifié, non pour la rédemption du genre humain, mais pour ses propres crimes.

« On fait cracher les récipiendaires sur la croix;

« Ils la foulent aux pieds, le vendredi saint surtout.

« Ils *adorent un chat*, qui apparaît quelquefois dans leurs chapitres.

« Ils ne croient point au saint sacrifice de la messe, et s'abstiennent, en le célébrant, des mots sacramentels.

« Lors des réceptions, on leur dit qu'ils peuvent se permettre des mœurs licencieuses.

« Dans chaque province, ils adorent des idoles ou plutôt des têtes, dont quelques-unes sont à trois faces et un crâne humain.

« Ils révèrent ces idoles comme Dieu, disent qu'elles peuvent les sauver, qu'elles donnent les richesses de l'ordre et les touchent avec des cordons dont ils se ceignent ensuite la chair[1]. »

Les Templiers répondirent :

« Ces imputations sont fausses; et, si quelques chevaliers ont fait des aveux devant l'évêque de Paris ou ailleurs, ces aveux n'ont été que l'effet de la terreur et de la violence.

« Les formes légales ont été violées, et l'on nous a arrêtés sans procédure préalable.

1. Le brouillon original de cet acte inique existe encore sur papier aux Archives de l'Empire.

« Dépossédés tout à coup de nos biens, nous avons été jetés dans des prisons affreuses.

« On nous a fait essuyer les épreuves des tourments les plus cruels.

« Un très-grand nombre de chevaliers ont péri dans ces tortures ou des suites de ces tortures.

« Plusieurs ont été forcés de porter contre eux-mêmes et contre l'ordre un témoignage qui, arraché par la douleur, n'a pu nuire ni à eux ni à l'ordre.

« Quant aux chefs d'accusation que la bulle du pape proclame contre nous, ce ne sont que faussetés, déraisons et turpitudes; la bulle ne contient que des mensonges détestables, horribles, iniques [1]. »

Devant ce ferme langage tenu par soixante-quinze mandataires de l'ordre, qu'il était impossible de démentir, le roi commençait à se trouver embarrassé, et la commission papale hésitait, lorsque éclata soudain l'un des coups d'État les plus terribles qu'aient jamais concerté la couronne et la tiare.

L'archevêque de Sens étant mort, le pape défend au chapitre d'élire son successeur, et, sur la désignation du roi, nomme son premier ministre, Philippe de Marigny. Celui-ci convoque à la hâte, à Paris même, une ombre de concile provincial pris dans son diocèse, informe contre les courageux défenseurs de l'Ordre, et, après les avoir brisés dans les tortures, en fait brûler cinquante-quatre à Vincennes, le 12 mai 1310 [2].

C'est à la lueur des flammes de cet affreux bûcher que le pape écrivit, vers la fin de juillet, les lettres apostoliques adressées en Castille aux archevêques de Tolède et de Compostelle, et en Aragon aux évêques de Saragosse et de Valence, pour leur ordonner de faire le procès aux Templiers. Le dominicain Aymeric, grand inquisiteur de la foi, fut adjoint aux deux premiers commissaires. A la première sommation des prélats, les Templiers d'Aragon prirent les armes et se fortifièrent dans leurs châteaux, à Monçon sur-

1. Raynouard, *Monuments historiques relatifs à la condamnation des Templiers*, p. 85 et suiv.

2. Le chanoine de Saint-Victor, *Vie de Clément V*. — Le continuateur de Nangis, *id.* — Giovanni Villani, lib. VIII.

tout, dont les hautes tours et les remparts de pierre les sauvèrent pendant neuf mois. Mais les deux rois d'Aragon et de Castille, poussés sans doute par les mêmes motifs que Philippe de France, déployèrent contre eux la bannière souveraine, et il fallut fléchir et comparaître devant le concile assemblé pour les juger à Salamanque.

Ce grand jury ecclésiastique, composé de Roderigo, archevêque de Compostelle, et des évêques de Lisbonne, de la Guardia, de Zamora, d'Avila, de Placencia, de Mondonedo, d'Astorga, de Lugo et de Tuy, se réunit le 21 octobre 1310. On instruisit équitablement le procès. Les charges furent examinées avec soin, les informations lues, les prévenus interrogés, et enfin, après une longue et sévère information, les Pères du concile proclamèrent à l'unanimité l'innocence des Templiers [1]. Persévérant, malgré la sentence des juges choisis par lui-même, dans son iniquité, le pape abolit l'ordre du Temple et en donna les biens et les trésors aux deux rois, qui se chargèrent à ce prix de l'exécution du décret.

La proie était belle et riche. Les Templiers possédaient en Castille Villalpando, Montalvan, San-Pedro de la Zarça, Bosguillos; en Galice, Faro et Pontferrada; dans le royaume de Léon, Balduerna, Tavara, Almansa et Alcanijez; Palma dans l'Andalousie, et vingt-quatre grandes commanderies. Les rois prirent l'or et les villes, et laissèrent les petits châteaux et les bribes du butin aux chevaliers de l'Hôpital et de Montesa. Le manteau des Templiers était blanc et traversé d'une croix rouge; les Hospitaliers, ou chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'on appela depuis chevaliers de Rhodes, quand ils eurent conquis cette île, avaient, au contraire, un manteau noir orné d'une croix blanche, et semblaient, avec ce costume lugubre, porter le deuil de ceux qu'ils avaient dépouillés.

A cet acte éclatant d'injustice succédèrent en Castille les troubles de la minorité d'Alonso X. Derrière cet enfant que Fernando IV avait laissé au berceau s'agitèrent, pendant treize ans, avec leur rapacité ambitieuse et leur égoïsme, les oncles et les parents du roi. En 1325, cependant, cette anarchie féodale changea de caractère, mais sans changer de violence. Garcilasso de la Vega, un des favo-

1. Mariana, *Historia Hispan.*, lib. xv.

ris du mineur, fit proclamer Alonso, qui venait d'atteindre sa quatorzième année, par les cortès de Valladolid. Aussitôt le jeune monarque inaugure son avénement par un assassinat. Juan le Contrefait (*el Tuerto*), un de ses oncles à la mode de Bretagne et de ses anciens tuteurs, perfidement attiré à la cour, est poignardé dans le palais de Toro. Il répudie la fille d'un prince nommé Juan Manuel, dont il avait sollicité la main pour l'enlever à Juan el Tuerto, épouse doña Maria, infante de Portugal, et ne tarde pas à la délaisser pour une maîtresse plus belle, Léonor de Guzman.

Cette Léonor, la plus séduisante femme du royaume (*que era en hermosura la mas apuesta muger del reyno*)[1], lui donna successivement cinq ou six bâtards, pendant que la reine, moins féconde, n'accouchait d'un prince, qui ne vécut pas, qu'en 1332, et de don Pedro, l'héritier présomptif, qu'en 1334. Ni ces joies paternelles, ni celles de son couronnement et de sa chevalerie, qu'il ne voulut tenir que de saint Jacques, n'interrompirent la guerre au poignard qu'il faisait à ses nobles. Alvar Nuñez, don Juan de Haro, Lope Diaz, le grand-maître d'Alcantara, tombaient l'un après l'autre frappés au cœur, et le bourreau brûlait leurs cadavres, jetait leur cendre au vent et coupait la tête, les mains et les pieds aux hérauts de ceux qui osaient parler encore de leurs chartes.

C'est ainsi que le droit monarchique se fondait en Castille vers l'an 1338. Il n'était pas soutenu moins vigoureusement, quoique dans un sens opposé et par des mains plus jeunes, en Aragon. A Jayme II, qui, avant de quitter le trône et la vie, avait conquis la Sardaigne et lutté vaillamment contre Gênes, la reine de la Méditerranée à cette époque, succéda en 1327 Alonso le Doux (*el Benigno*). Celui-ci, aussi faible de santé que de caractère, se laissa gouverner par sa seconde femme, Léonor de Castille, et mettre en tutelle par son fils Pedro, un enfant de treize ans. Avant sa mort, arrivée le 24 janvier 1336, les Valenciens, montant en armes au palais, lui avaient déclaré que, si par ses donations et apanages aux en-

1. *Cronica del rey Alonso el onceno*, cap. XCIII. — *Onceno*, onzième, est une erreur, et don Eugenio de Llaguno Amirola dit avec raison dans ses notes sur les *Chroniques de Pedro de Ayala :* « Todos los libros de mano que yo he vistos originales tienen *deceno.* » Compter autrement, c'est comprendre parmi les rois de Castille Alonso d'Aragon, mari de la reine Urraca.

fants de la reine, il entendait démembrer Valence et la séparer des autres villes, comme un corps dont on couperait les bras, jamais les bourgeois n'y consentiraient, quand même on leur ôterait la tête du cou; mais que, s'ils perdaient un seul cheveu, des présents personne ne réchapperait, sauf le roi, la reine et les infants.

Ce langage énergique et le déplacement du pouvoir, qui en fut la conséquence, prouvent que, si la bourgeoisie aragonaise acceptait l'autorité monarchique, c'était du moins sans fléchir sous la hache, comme la noblesse de Castille. Passons maintenant de Valence à Grenade, pour voir les faits qui se sont déroulés depuis 1312 sur le territoire musulman.

Un ou deux ans avant cette dernière date, une de ces révolutions de famille, si fréquentes chez les Moslems, avait renversé brusquement l'émir. Mohammed III, dit le Chassieux (*el Amasch*), parce qu'il souffrait d'une ophthalmie chronique, avait déplu aux scheiks en raison de cette infirmité. Une conspiration s'ourdit autour de lui si mystérieusement, que nul de ses amis n'en vit les fils, et le jour de l'*alfitra*, ou pâque des victimes de l'an 1309, la populace entoura l'alcazar à l'aube, en criant : « Vive Naser, notre émir ! » Une autre foule, composée du plus menu peuple, se portait pendant ce temps chez le vizir Abou-Abdallah-el-Lachmi, et pillait sa maison, pleine d'or et d'objets précieux.

Échauffés par le butin, les séditieux coururent ensuite à l'alcazar, tuèrent le vizir, et se mirent à piller de nouveau. Les chefs du complot, profitant du trouble de Mohammed, dont on venait de massacrer les gardes, se présentèrent alors fièrement et lui donnèrent à choisir entre la décapitation ou une abdication immédiate en faveur de Naser, son oncle. Mohammed sortit de Grenade et laissa proclamer Naser. Le nouvel émir, vaillant homme, à ce qu'il paraît, lutta heureusement contre les Aragonais, et couvrit de cadavres chrétiens les champs d'Almeria. Mais, avant qu'il n'eût plié l'étendard de l'islam, les Castillans vengeaient leurs frères, en mettant tout à feu et à sang du côté d'Alcabdat. Naser ne put laver cet affront, car il porta la peine de son origine plus tôt qu'il ne s'y attendait. Les scheiks de Grenade, mécontents de son gouvernement, le chassèrent de l'alcazar par le même chemin que Moham-

med. Il avait supplanté son oncle et fut supplanté par son neveu Ismaïl, fils du wali de Malaga.

Ce nouveau chef avait l'âme et les mœurs d'un émir des vieux temps. Un jour que les alfakis disputaient devant lui sur le sens de quelques versets du Koran, il se leva et, coupant court à leurs subtilités :

« Pour moi, dit-il, je ne connais, n'entends et ne professe d'autres principes que la ferme et profonde croyance en l'omnipotence d'Allah. Et voici mes arguments, ajouta-t-il en touchant son épée [1]. »

Ardent et fanatique, il marcha contre les chrétiens, et, pour contenir l'impétuosité de leurs attaques, dont Cambil, Tiscar et Rute portaient les tristes marques, il forma en 1316 le siége de Gibraltar. Repoussé par les Almogavares et les marins de Galice, il prit sa revanche en 1319 dans les plaines de Grenade, où les infants de Castille, don Juan, fils d'Alonso el Sabio, et don Pedro, son neveu, tombèrent, le lendemain de la Saint-Jean, avec une foule de bons chevaliers et de vassaux, sous les lances musulmanes.

L'envoi à Cordoue, dans une cassette pleine de camphre, du corps de l'infant don Juan, reconnu par les prisonniers sur le champ de bataille, lui avait valu une trêve de trois ans. La trêve expirée, au printemps de 1325, il courut assiéger Baja, et la battit nuit et jour avec des machines et des engins qui lançaient des globes de feu dont les éclats étaient semblables à ceux du tonnerre, et qui faisaient de grands dégâts aux murs et aux tours de la ville [2]. La poudre à canon, qu'il est impossible de méconnaître et que nous rencontrons sur la terre d'Espagne pour la première fois, lui ouvrit les portes de la ville assiégée et celles de Martos, qu'il eût bien fait de ne pas assaillir, car il y trouva sa perte.

Mohammed-ben-Ismaïl, cousin germain de l'émir, avait arraché à grand peine des mains effrénées des soldats une chrétienne dont

1. Yo no conosco ni entiendo otros principios ni quiero mas razones que la firme y cordial creencia en el omnipotente Allah, y mis argumentos estan aqui, y empuñ su spada. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, part. IV, cap. XVIII.)

2. *Id.*

la beauté ravissait tout le monde. En la voyant, l'émir fut ébloui, et, l'enlevant à son cousin, il la fit mener dans son harem. La rentrée du vainqueur à Grenade fut un grand jour de fête. Toute la ville le reçut avec des acclamations de joie et de triomphe. Toutes les rues de Grenade étaient tendues de drap de soie et d'or, et on y brûlait à chaque pas des parfums qui embaumaient l'air. Tous bondissaient d'allégresse. Le wali Mohammed, seul blessé au cœur, se tenait à l'écart et, bramant comme un taureau, emplissait son cœur d'indignation et de colère. Résolu de tirer vengeance de l'affront fait à son honneur, il épanche sa rage dans le sein de ses amis, qui s'efforçaient à le consoler, mais ne confie son projet qu'aux plus intimes, déterminé à presser sa vengeance pour ravoir la captive. Trois jours après l'entrée de l'émir, il monte avec son frère et quelques amis à l'alcazar, tous armés en dessous de cottes de mailles, et portant des poignards dans les manches de leurs aljubas (robes). Ils dirent aux eunuques de garde qu'ils venaient pour parler à l'émir, et qu'ils l'attendraient à la porte. Le souverain ne tarda pas à sortir, en effet, accompagné de son vizir. Mohammed et son frère s'avancèrent, comme pour le saluer, au seuil de la porte, et le premier, tirant alors son poignard, le frappa de trois coups profonds à la tête et à la poitrine. Ismaïl tomba en criant à la trahison. Le vizir, qui avait tiré son épée pour le défendre, fut tué par les autres conjurés, et ce coup de main s'exécuta avec tant d'audace et de rapidité, que lorsque les eunuques et les gardes accoururent au bruit, les meurtriers étaient déjà en sûreté [1].

On releva Ismaïl. Les gardes le portèrent tout sanglant dans la chambre de la sultane-mère, et là les médecins sondèrent ses blessures, qui étaient mortelles. Le second vizir, pendant ce temps, s'emparait des conjurés, qui avaient osé rester à Grenade, et faisait accrocher leurs têtes aux crampons de fer des remparts. En rentrant à l'alcazar, il trouva toute la garde ameutée, et Othman, son chef, partisan secret des meurtriers, lui demanda comment était l'émir. Tous ceux qui étaient aux portes lui adressaient la même question, et à chacun il répondait sans hésiter qu'Ismaïl était vivant et n'avait reçu que des blessures légères. Après les avoir ainsi

1. Conde. t. IV, p. 113.

rassurés, il se rendit dans la chambre de la sultane-mère et trouva l'émir expirant. Sortant sans s'émouvoir, il dit à Othman et aux autres que leur maître allait très-bien. Puis, comme s'il eût voulu s'assurer par lui-même de l'état des esprits, il remonta à cheval et courut par la ville, parlant à ses amis et leur disant de se rendre en armes à l'alcazar, pour soutenir le bien commun.

Tous le suivirent. Il les laissa dans la cour des gardes, et, entrant où était Ismaïl, le trouva mort. Aussitôt il envoya dire à Othman et aux autres cavaliers scheiks et alcaïdes de venir dans la grande salle, où l'émir voulait leur parler. Othman tremblait que l'émir ne fût instruit de ses intelligences secrètes avec les conjurés, et il se désespérait d'avoir si peu d'amis autour de lui. Cependant, dissimulant ses craintes, il entra dans la salle avec les autres scheiks. Là, quand toute la noblesse grenadine fut réunie, le vizir parut avec le fils aîné d'Ismaïl, qui n'avait que douze ans, et leur dit que l'émir, se trouvant moins bien et ne leur parlant pas, à cause de ses blessures, voulait qu'ils reconnussent et proclamassent pour son successeur le jeune Mohammed.

Tous jurèrent obéissance au prince, et, la cérémonie achevée, il leur annonça la mort de l'émir. Othman, qui redoutait de plus grands malheurs, fut ravi de ce dénouement, et, dans son enthousiasme, il fut le premier à dire aux gardes : « Que Dieu exalte notre émir Mohammed-ben-Ismaïl ! » Tous les nobles et les gardes répétèrent ce cri, et, se répandant dans les rúes, proclamèrent Mohammed avec joie. Ainsi le Seigneur change la physionomie des heures; au commencement du jour, tout était trouble et terreur; à midi et le soir, Grenade retentissait de cris d'allégresse et de chants de fête. Telle fut, le 26 de rabi (7 juillet 1325), la fin d'Ismaïl-ben-Faraj-ben-Naser. Le lendemain mardi, au matin, il fut enterré dans le mausolée de sa famille, et sur le marbre on grava cette épitaphe :

« Voici le sépulcre du roi martyr, conquérant des frontières, défenseur de la religion, l'illustre, l'élu, le restaurateur de la famille des Naserides, le prince juste, le fort, l'intrépide, l'énergique, le héros de la guerre et des combats, le noble, le généreux, le plus fortuné des émirs de sa dynastie, le mieux doué en piété et en zèle pour l'honneur de Dieu. Voici l'épée de la guerre sainte, le rem-

part des peuples, la forteresse des chefs, la colonne des grands, le soulagement des pauvres, l'appui des faibles, le dompteur des superbes, le laborieux dans la voie divine, le vainqueur par la grâce de Dieu, l'émir des musulmans, Aboul-Walid-Ismaïl, fils du protecteur élevé, du vainqueur choisi, noble vengeur, agrandisseur (*engrandecedor*) de la famille naséride. Que son esprit soit sanctifié en bonne aventure! Que la rosée de la miséricorde le rafraîchisse! Qu'il lui soit accordé une ample récompense pour ses mérites et son martyre! Il périt, que Dieu lui pardonne! de la main des traîtres, mais avec gloire et dans la foi ferme et pure de ses aïeux. Il naquit, que de lui Dieu soit satisfait! dans une heure propice, aux premiers rayons de l'aube de djouma, 17 de la lune de schawal de l'année 677, fut proclamé le jeudi 27 du même mois, et tué le lundi 26 de la lune de redjeb de l'année 725. Louange au vrai Dieu, qui, tandis que toute créature finit et se succède, reste seul immuable et éternel[1]. »

Mohammed, fils d'Ismaïl, grandit, et, une fois libre de la tutelle de ses vizirs, il déploya l'étendard du Prophète et entra l'épée à la main dans Baena et Algésiras. Peu d'années après, en 1333, grâce à l'avarice du gouverneur Vasco Perez de Meyra, qui s'était laissé affamer en vendant les vivres de la garnison, les Africains avaient pris Gibraltar. Pour leur arracher ce point d'appui de l'invasion musulmane, le roi de Castille accourut de Tolède avec ses braves et un renfort d'Almogavares d'Aragon. Il campa sur l'isthme de sable qui, du côté du nord, joint le rocher de Gibraltar à la terre, et déploya, pendant ce siége, fait en présence de l'armée africaine et des cavaliers de Grenade, un courage et une constance dignes d'un meilleur succès. Mais la bravoure des assiégés et le manque de vivres le forcèrent de plier ses tentes et de conclure une trêve de quatre ans avec les deux émirs.

Celui de Grenade paya cher la victoire. Par forfanterie juvénile ou en haine des Africains, toujours odieux aux musulmans andalous, il railla les scheiks berbers et leur dit d'un ton méprisant que les chrétiens n'avaient cédé qu'aux hommes de Grenade le champ de bataille et l'honneur de donner du pain aux cavaliers affamés

1. Conde, t. IV, p. 118.

de l'Atlas. Ceux-ci, ulcérés de l'outrage, l'attaquèrent le lendemain dans un défilé où il se présentait seul et ne pouvait faire tourner son cheval, et le percèrent de leurs lances.

Les Andalous relevèrent le lendemain le corps nu et abandonné dans la montagne de leur jeune émir, et proclamèrent à sa place Youssouf-ben-Ismaïl, son frère. Pendant six ou sept ans, le nouveau souverain ne s'occupa que d'embellir ses villes. Il éleva la grande mosquée de Grenade et un alcazar magnifique dans le district de Malaga. Puis les clairons et les tambours firent retentir, comme avant, le signal des batailles. En 1340, l'émir de Maroc, Aboul-Hassan, avait dispersé les flottes chrétiennes et jeté en Espagne une armée innombrable. Alonso X, pour dissiper la tempête barbare, demanda du secours à tous ses voisins, même à son beau-père, le roi de Portugal. Doña Maria, l'épouse dédaignée et reléguée à Séville, tandis que Léonor régnait seule à la cour, oublia généreusement ces outrages et son abandon, et alla supplier son père d'aider la Castille. Le roi de Portugal, aussi noble de cœur que sa fille, marcha au secours d'Alonso, et, le dimanche 29 octobre 1340, les deux armées se trouvèrent auprès de Tarifa, sous la peña del Ciervo, en présence de l'ennemi.

La multitude musulmane qui assiégeait Tarifa s'était hâtée de brûler ses machines et d'occuper les hauteurs du Rio-Salado. Ce ruisseau séparait seul les deux armées. D'un côté se pressaient autour du croissant et des bannières d'Afrique et de Grenade deux masses armées que les chroniqueurs n'évaluent pas à moins de soixante-dix mille cavaliers et quatre cent mille fantassins. Les deux rois chrétiens avaient de l'autre en ligne dix-huit mille chevaux et cent vingt mille hommes de pied. La bataille s'engagea dans les gués du Salado : les plus braves, commandés par les deux frères Garcilasso de la Véga, les franchirent sous les yeux de l'infant Manuel et du grand-maître d'Alcantara, qui restaient immobiles. Leur exemple, le hasard qui amena les deux corps, si lents à se mouvoir dans le camp des Africains, et une sortie vigoureuse de la garnison de Tarifa, décidèrent la victoire. Une fois ébranlées et coupées, ces masses d'ennemis ne songèrent même plus à se rallier, et prirent la fuite. Le Rio-Salado fut teint de sang, et les vainqueurs, qui exagèrent toujours leur triomphe, prétendirent

que les musulmans avaient laissé deux cent mille morts sur le champ de bataille[1].

L'émir de Maroc et celui de Grenade regagnèrent leurs États par mer. Aux chrétiens, il resta comme prix de la victoire, outre leur immense butin, Tarifa et Algésiras; puis on fit une trève qui dura jusqu'en 1349. Au mois de juillet de cette année, Alonso reprit les armes et se porta devant Gibraltar, où la mort le surprit le Vendredi saint de l'an 1350. Tout ce temps-là, Youssouf, revenu à ses goûts pacifiques, l'avait consacré aux arts de la paix. Il acheva les constructions commencées à Grenade, fit peindre et orner merveilleusement les mosquées, termina son alcazar, et sut inspirer une si vive émulation aux grands et aux riches, qu'on vit s'élever partout des palais magnifiques, des tours de pierre admirablement sculptées et ornées de chapiteaux de métal, des édifices dont les salles étaient plaquées d'or et d'azur, rafraîchies par des fontaines jaillissantes, et pavées de délicieuses mosaïques. Grenade enfin, selon l'expression d'un auteur arabe, ressemblait alors à un magnifique vase d'argent plein de rubis et d'émeraudes.

1. El-Salamani, Mss arabes de l'Escurial. — Ebn-el-Khatib, *Casiri II*. — Archives de Saint-Millon, *Privilége d'Alonso*. — *Cronica del rey don Alonso el onceno*, cap. 256.

CHAPITRE XXIV

PEDRO LE CRUEL.

Proclamation de don Pedro. — La reine et la concubine. — Le couvent de Saint-Clément de Séville. — Léonor de Guzman. — Rencontre funèbre de Medina-Sidonia. — Les bâtards. — Grands officiers du royaume. — La prisonnière de Llerena. — La mère et le fils. — Vengeance de la reine. — Bassesse de Tello. — Influence d'Albuquerque. — Assassinat de Garcilasso. — Le rempart de la place de Comparanda. — Cortès de Valladolid. — Les ambassadeurs de Castille. — Behetrias. — Blanche de Bourbon. — La moisson sanglante. — Siége d'Aguilar. — Les deux amis. — Gutier, Ferrandez et Coronel. — C'est Castille qui fait les hommes et les défait. — L'alcade de Burguillos. — Maria Padilla. — Les noces du roi. — Le château de Montalvan. — Le Néron de Castille. — Ligue féodale. — Les trois reines. — Le cercueil d'Albuquerque. — Juana de Castro. — La paix de Toro. — Abou-Saïd. — Don Enrique de Trastamara. — Les compagnies. — Bertrand Du Guesclin. — Son traité avec le roi de France. — La croix blanche. — Les routiers et le pape. — Du Guesclin en Espagne. — Fuite de Pedro. — Le prince Noir. — Bataille de Najarra. — Revanche des compagnons. — Guet-apens de Montiel.

A PEINE don Alonso X eut-il fermé les yeux sur l'arenal de Gibraltar, que tous les ricos hombres et les chevaliers du camp, et, à leur exemple, ceux de Léon et de Castille, quand cette nouvelle, comme un glas funèbre, retentit à Burgos et à Tolède, proclamèrent roi et seigneur l'infant don Pedro, seul fils légitime du défunt et de doña Maria de Portugal. Don Pedro n'avait que quinze ans. Élevé par sa mère, qu'il ne quittait jamais, et que son amour seul consolait des mépris du roi, depuis que ses yeux s'étaient ouverts, il avait vu le triomphe insolent et fier de l'adultère. Tandis que la reine, délaissée, vivait dans le deuil et les larmes avec son fils, et cachait ses douleurs au fond d'une cellule, dans le cloître de Saint-Clément de Séville, Léonor de Guzman trônait à sa place, recueillait les hommages et les adorations de la cour, et remplissait le palais de bâtards, qui trouvaient, en naissant, dans leurs berceaux les premières dignités du royaume.

Il faut songer à cette vie d'isolement et d'humiliation, et à la haine âpre et profonde que l'enfant légitime du Midi voue à la con-

cubine, pour concevoir le sentiment qui dominait dans l'âme de l'héritier d'Alonso, et qui explique toutes les violences et les malheurs de son règne. Dans la situation que son père lui avait faite, ce règne ne pouvait être qu'une lutte ardente et passionnée entre le fils de la reine et les enfants de l'Agar castillane.

Celle-ci le pressentait si bien, qu'en apprenant la mort de son royal amant, elle se retira dans la forte cité de Medina-Sidonia, qu'Alonso lui avait donnée. Comme elle y arrivait par une porte, le cercueil du roi, que l'infant don Ferrando, fils du roi d'Aragon, don Juan Nuñez de Lara, seigneur de la Biscaye, et les bâtards conduisaient à Séville, y entrait par l'autre. Les partisans de Léonor tinrent conseil, et le résultat de la délibération fut que, tandis que don Ferrando, Lara, don Juan Alfonso de Albuquerque et les autres seigneurs et ricos hombres reprenaient, avec le cercueil, la route de Séville, le comte don Enrique de Trastamara, don Rodrigue, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, fils de Léonor, Perez Ponce, grand-maître d'Alcantara, son frère, et les principaux de ses parents allaient se mettre à couvert dans la forteresse de Moron.

Doña Maria, pendant ce temps, et le jeune roi sortaient en grand deuil de Séville pour recevoir le corps d'Alonso et l'accompagner à la tête d'un pompeux cortége jusqu'à la grande église de Sainte-Marie, où il fut déposé dans la chapelle des rois. Les obsèques achevées, don Pedro, ou plutôt Albuquerque, son favori, et la reine doña Maria changèrent, selon l'usage, les premiers officiers du royaume. L'*adelantamiento*, ou gouvernement militaire de Castille, fut donné à Garcilasso de la Vega; l'écuelle, à Ferrand Perez Puertocarrero; la coupe, à Fernandez Coronel; la *reposteria*, à Fernandez de Guadajalajara. Gutier Fernandez de Tolède eut la garde-mayor du roi, Pero Juarez la chambre, l'infant d'Aragon le commandement des frontières, Martin Gil, le fils d'Albuquerque, le gouvernement de Murcie [1].

Après avoir remplacé les fils et les amis de Léonor dans les grandes charges, on la fit arrêter tout à coup à Séville et enfermer étroitement dans la prison royale. Le sort qu'on lui réservait n'é-

1. Lopez de Ayala, *Cronica del rey don Pedro*, cap. IV.

tait pas douteux. Mais la maladie du roi, qui mit cet adolescent à deux doigts du tombeau, et les mouvements hostiles des Lara retardèrent d'un an le dessein de doña Maria. La vindicative Portugaise toutefois n'avait pas pardonné. Pour jouir à son tour de son humiliation et de ses larmes, elle traînait partout sa prisonnière. Ainsi, au commencement du printemps de 1351, elle l'avait amenée à Llerena. Don Fadrique, le grand-maître de Saint-Jacques, qui était venu à la cour *assuré* par le roi, obtint, à force d'instances, la permission de la voir. Cette entrevue, racontée par un témoin oculaire, fut des plus touchantes. La malheureuse Léonor se jeta au cou de son fils, le prit dans ses bras en le couvrant de baisers, et, pendant une grande heure, ils demeurèrent ensemble, elle pleurant avec lui et lui avec elle (*é estovo una grande hora llorando con el é el con ella*), sans qu'une parole fût échangée. Et le grand-maître ne la revit plus, car la reine l'envoya à Talavera et l'y fit assassiner par Alfonso Fernandez de Olmedo, un de ses écuyers. Ce sang, nous ne dirons pas innocent, mais cruellement et inutilement versé, fut la semence des maux qui, pendant dix-neuf années, allaient désoler la Castille.

On ne l'aurait pas cru, en considérant la lâcheté des fils de la victime. Aussitôt après l'assassinat de Talavera, don Pedro manda Tello, un des enfants de Léonor. Celui-ci, qui était pourtant à l'abri derrière les forts remparts de Palenzuela, en sortit au premier commandement du roi, et se rendit à Llerena. Là, il s'empressa de baiser humblement les mains teintes du sang de Léonor, et le jeune roi lui ayant dit pour l'éprouver :

« Don Tello, vous savez comment est morte votre mère?

— Seigneur, répondit le bâtard, je n'ai d'autre père et d'autre mère que Votre Majesté [1] ! »

Cette bassesse infâme plut au roi. Voyant alors ce qu'il pouvait oser avec de tels hommes, il frappa la noblesse à la tête. Garcilasso de la Vega, gouverneur de Castille, lui était odieux pour deux motifs : le premier, parce que durant sa maladie il avait proposé de donner la couronne à Nuñez de Lara; le second, parce que la

1. Señor, no, yo non he otro padre nin otra madre salvo á la vuestra merced. (Ayala, *Cronica*, p. 38.)

popularité dont il jouissait dans son gouvernement de Castille blessait les yeux jaloux de son favori Albuquerque. On résolut sa mort, et, prenant pour prétexte que la nombreuse escorte qui l'avait suivi à Burgos troublait la sécurité publique, don Pedro le fit arrêter dans le Sarmental, palais de l'évêque, où il logeait avec la reine.

Garcilasso se trouvait, quand on l'arrêta, dans la chambre de doña Maria. Albuquerque laissa sortir la reine; puis, s'approchant d'un alcade royal nommé Domingo Juan de Salamanque :

« Alcade, lui dit-il tout bas, vous savez ce que vous avez à faire. »

L'alcade alla répéter ces paroles au roi, auquel Albuquerque dit alors :

« Seigneur, ordonnez vous-même.

— Archers, murmura du bout des lèvres don Pedro, pour qu'on ne l'entendît pas, emparez-vous de Garcilasso. »

Trois écuyers du favori, tirant leurs épées, se jetèrent à ces mots sur le gouverneur de Castille. Celui-ci, se voyant perdu, dit froidement au roi :

« Seigneur, faites-moi la grâce de me laisser parler avec un confesseur. »

Et, s'adressant à Ruy Fernandez d'Escobar :

« Ami, ajouta-t-il, je vous prie d'aller demander à doña Léonor, ma femme, une bulle d'absolution du pape qu'elle porte sur elle. »

Le courtisan refusa, de peur de déplaire au roi. On lui donna un prêtre qui se trouvait là d'aventure. Garcilasso se retira avec lui dans l'embrasure d'un portail donnant sur la rue. Il commença à lui parler de pénitence. Et le prêtre dit par la suite qu'il tâtait ses habits, pour voir s'il n'avait sur lui quelque dague.

En voyant prendre Garcilasso, Ruy Gonzalez de Castañeda, Pero Ruiz Carillo, son fils, et les amis du gouverneur de Castille se groupèrent tous dans un coin. La confession finie, Albuquerque dit au roi :

« Seigneur, que faut-il faire?

— Il faut le tuer, répondit don Pedro. »

Et il envoya deux gardes d'Albuquerque porter cet ordre aux archers qui avaient saisi Garcilasso. Ceux-ci, n'osant y croire, déta-

chèrent l'un d'eux, nommé Juan Ruiz, qui, allant trouver le roi, lui dit :

« Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse de Garcilasso?...

— Qu'on le tue! répondit le roi. »

L'archer, rejoignant ses camarades, donna pour réponse un coup de masse sur la tête de Garcilasso. Les autres l'achevèrent et jetèrent son corps dans la rue, par le commandement du roi. C'était un dimanche, et il y avait, en l'honneur de Leurs Majestés, course de taureaux dans la place du Sarmental. Don Pedro, voyant que les taureaux foulaient aux pieds ce cadavre, le fit mettre sur un banc pour ne pas déranger les courses. Il y resta toute la journée, et fut placé ensuite dans une bière et abandonné pendant des années sur le rempart qui longe la place de Comparanda[1].

Ce coup sanglant jeta l'effroi dans les châteaux. La tutrice du fils de Nuñez Lara, seigneur de Biscaye, tremblant pour cet enfant, qui n'avait que trois ans, et que le roi aurait fait égorger, s'enfuit en apprenant la fin tragique de Garcilasso, et l'emporta dans les montagnes basques. Don Pedro le poursuivit et le réclama en vain. A cet échec se joignit celui que lui firent éprouver les cortès de Valladolid. A l'instigation d'Albuquerque, il voulait abolir les *behetrias*. On appelait ainsi au moyen âge les anciens municipes romains qui s'étaient maintenus de siècle en siècle dans leur indépendance et leur antique liberté, substituant seulement au *défenseur* institué par le vieux droit municipal du Capitole un seigneur du pays chargé de remplir le même office.

Comme les municipes du temps de la décadence, toutes les *behetrias*, ou villes libres, s'étaient confédérées pour le salut commun. Cette union et ce gouvernement populaire, sur lesquels se reflétait l'ombre de la république, offusquaient l'orgueil du favori. Représentant ces priviléges comme injurieux à l'autorité souveraine et nuisibles au bien public, Albuquerque poussa le roi à en demander l'abolition, espérant hériter lui-même de la seigneurie de ces villes. Mais il fut deviné. Les cortès, apercevant son but, reconnurent que ce serait commettre les plus grandes injustices d'ôter aux villes de la vieille Castille un droit que leurs aïeux leur avaient transmis au

1. *Cronica del rey don Pedro*, cap. IV.

prix de leur sang, et, sur la proposition de Sandoval, qui défendit énergiquement la liberté, on rejeta ce projet d'Albuquerque.

Il en avait présenté un autre que les cortès adoptèrent en revanche avec empressement. Il s'agissait, dans l'intérêt de l'État, de marier le roi. Impatients de voir des héritiers du trône de Castille, l'évêque de Palencia, grand-chancelier du royaume, le favori et doña Maria envoyèrent don Juan de Ruelas, évêque de Burgos, et don Alvar Garcia d'Albornoz en France, avec mission de demander une des six filles de Pierre de Bourbon, prince de l'auguste sang de saint Louis.

Le duc accepta avec joie la demande du roi de Castille, et montra ses six filles aux ambassadeurs, qui choisirent la princesse Blanche. Cette princesse, dit Mariana, était pour le corps et l'esprit une des plus accomplies de son siècle. Il semblait que le ciel avait pris plaisir à la former et à l'orner des dons et des qualités les plus rares. Tout paraissait concourir par ce mariage à son élévation et à son bonheur; mais ce qui devait faire son repos et sa félicité la plongea dans les plus tristes disgrâces et fut la source des plus cruels malheurs. C'est ainsi que la fortune prend plaisir à renverser les projets des hommes et à flétrir en sa fleur leur plus belle espérance[1].

Le sang de Garcilasso pendant ce temps produisait sa moisson. Chacun de ceux qui redoutaient le même sort s'était armé. Don Pedro déploya le pennon royal en 1352 et marcha aux rebelles. Les fiefs de Ferrandez Coronel furent confisqués; don Enrique de Transtamara, son frère utérin, n'osa l'attendre dans Gijon, et gagna les montagnes basques; Tello, le lâche Tello, qui s'était mis aux champs, dut se réfugier en Aragon; une pierre partie des balistes royales brisait le front d'Estebañez de Burgos, un des meilleurs amis du feu roi, qui, par crainte d'Albuquerque, s'était jeté dans les tours d'Aguilar; et, le 1er février 1353, les remparts de cette citadelle du Rio-Cabra, minés de tous côtés, s'écroulaient dans les flammes.

Avant que les hommes du roi n'en gravissent les brèches, il s'y passa une scène qui peint d'une couleur héroïque et sombre le ca-

1. Mariana, t. III, p. 541.

ractère espagnol et le plus triste côté de ces guerres civiles. Comme les compagnies d'assaut se mettaient en marche, Gutier Ferrandez de Tolède, un très-grand ami de Coronel, monta seul dans la ville et rencontra celui-ci à cheval, qui faisait planter des barrières pour arrêter l'ennemi.

« Compère, ami, dit-il au proscrit, comme il me peine de la querelle que vous avez soulevée !

— Croyez-vous, Gutier Ferrandez, répondit Coronel, qu'il y ait quelque remède?...

— Je ne le pense pas, en vérité, au point où en sont les choses !

— Moi, j'y en vois un seul, reprit Coronel.

— Et lequel, mon ami !

— La mort d'un brave et noble chevalier ! »

Après avoir dit ces paroles, il s'arma d'un gamboison, d'une cuirasse et d'une capeline de mailles, et alla ouïr la messe. Étant dans l'église, un de ses écuyers accourut en criant :

« Que faites-vous, don Alfonso Ferrandez? On entre dans la ville par la brèche du mur, qui est tombé, et le commandeur de Calatrava s'y trouve déjà avec une foule d'hommes d'armes.

— Quoi qu'il puisse en être, répondit Coronel, commençons d'abord par voir Dieu. »

Et il demeura à genoux jusqu'après l'élévation. Puis, sortant de l'église, il vit que les gens du roi étaient entrés dans la ville, et se retira, armé comme il était, dans une tour. Là vint le prendre Dia Gomez de Tolède, chef des écuyers du corps du roi, et quand Alfonso Ferrandez Coronel le vit :

« Ami Dia Gomez, demanda-t-il, pouvez-vous me mener vivant au roi mon seigneur?

— Je ne sais si je le pourrai, répondit le capitaine; mais très-certainement j'y ferai mon possible.

— Eh bien ! menez-moi avec vous, et, je vous en conjure, Gomez ami, ordonnez à vos hommes de protéger mes enfants et d'empêcher qu'il ne leur advienne mal. »

Il descendit alors de la tour, fut pris aussitôt, désarmé, sauf du gamboison, et conduit au roi par deux écuyers du corps. Ils par-

lèrent en chemin à don Alfonso d'Albuquerque, qui, voyant Ferrandez en cet état, lui dit :

« Quelle querelle avez-vous soulevée sans raison, étant si bien en ce royaume?

— Telle est Castille, répondit le prisonnier; elle fait les hommes et les défait.

Castilla es esta
Que face los homes á los gasta.

Je l'avais souvent entendu dire, et n'ai pu fuir ma destinée. Je vous prie en grâce de me faire donner la même mort que je fis donner par le commandement du feu roi à don Gonzalo Martinez d'Oviedo, maître d'Alcantara. »

Le roi arrivait sur ces paroles à la tête des troupes. Il vit bien Coronel, mais ne lui dit pas un mot. Le prisonnier, de son côté, fit semblant de ne point le voir. Il fut alors livré aux alguasils, qui le massacrèrent sur place et tuèrent en même temps sous les yeux de don Pedro plusieurs autres chevaliers de ses amis et de ses parents, et entre autres le jeune alcade de Burguillos, à qui le roi avait fait couper les mains dix mois auparavant [1].

La ville, il la donna à la fille de sa maîtresse, encore au berceau. Dix ou douze mois auparavant, il avait rencontré à San-Fagund Maria Padilla, nièce de Juan Ferrandez Hinestrosa, et s'en était si violemment épris qu'il ne lui fut possible de s'en séparer. Doña Maria était d'une beauté rare, toute gracieuse, malgré sa petite taille, et pleine de douceur et d'esprit. C'est au début de cette passion, qui dura autant que la vie de la belle Castillane, qu'on vint lui apprendre l'arrivée de sa fiancée, Blanche de Bourbon. Il n'y songeait plus, et il fallut tout le crédit d'Albuquerque et toute l'autorité de sa mère pour le déterminer à ce mariage. Cédant, de guerre lasse, à leurs instances, il se rendit, le 3 juin 1353, à Valladolid, où ses noces furent célébrées avec toute la magnificence du temps.

Le roi de Castille et la cousine du roi de France se rendirent à Sainte-Marie-la-Neuve montés sur des chevaux blancs et parés de

1. E mataron ese dia á pero Coronel sobrino de don Alfonso, é á Juan Gonzalez de Deza, etc. (*Cronica del rey don Pedro*, cap. x.)

drap d'or avec fourrure d'hermine. Don Juan Alfonso d'Albuquerque servait de parrain au roi, et la reine Léonor d'Aragon, marraine de Blanche, en vêtements de laine fine bordée de gris, suivait sur une mule. Les frères bâtards de don Pedro, don Enrique de Trastamara et Tello, menaient à pied le cheval de Blanche. Après le groupe de seigneurs espagnols et français qui leur faisait cortége s'avançait la reine douairière, habillée de samit blanc à fourrures vertes. L'infant don Juan d'Aragon tenait les rênes de sa mule. Les grands du royaume fermaient la marche en si grand nombre que l'église de Sainte-Marie eut peine à les contenir.

Les noces faites, don Pedro demeura deux jours à Valladolid; puis, le troisième, feignant d'aller à la chasse, il revint en toute hâte où était son cœur, au château de Montalvan. Grand bruit à ce scandale et grande émotion à la cour. Les chevaliers de France qui avaient accompagné la fille du lis se retirèrent indignés, et une conférence, qui dut rappeler sur bien des points celle d'Agrippine et de Burrhus, lorsque Néron trahit Octavie pour Poppée, eut lieu secrètement entre la vieille doña Maria et Albuquerque. Juan Alfonso, blessé au vif dans sa dignité et son orgueil, en voyant avec quel dédain ce roi enfant traitait la femme qu'il lui avait choisie, et ne pouvant douter de l'éclipse de sa faveur, ne songea plus qu'à se mettre en mesure d'éviter le sort de Garcilasso et de Ferrandez Coronel.

D'une main habile et accoutumée à ourdir les trames politiques, il forma une ligue dans laquelle entrèrent aussitôt les trois reines, ses partisans et ses amis, les bâtards, l'ancien parti de Léonor de Guzman et tous ceux que blessait déjà la faveur naissante des Padilla. De tous côtés les seigneurs castillans accoururent sous la bannière de ces confédérés, dont le but au moins était noble et beau. Les villes elles-mêmes se prononcèrent pour la reine et contre la maîtresse. Don Pedro voulait faire enlever Blanche de Tolède. La jeune reine épouvantée se réfugia au pied de l'autel de la cathédrale et implora l'appui du peuple, qui, à ses cris, se souleva en masse, chassa les émissaires du roi et porta d'enthousiasme sa jeune souveraine à l'alcazar. Les ligueurs, non moins heureux, marchèrent à leur but fermes et unis, et l'atteignirent. Albuquerque était mort pendant la campagne. Avant d'expirer, il fit

jurer à ses amis que son cercueil suivrait leurs troupes jusqu'à l'achèvement de l'entreprise. Ils tinrent parole. N'ayant pu briser le faisceau féodal par la force, don Pedro essaya de la ruse.

Ce moyen lui était familier, quoiqu'il n'eût pas vingt ans. Pour se désennuyer, pendant les chevauchées, de cette guerre féodale, il avait épousé publiquement à Salamanque une jeune fille de noble maison, doña Juana de Castro, qu'il ne pouvait séduire et qu'il abandonna, comme Blanche, le lendemain des noces. Du pape Innocent VI lui-même, il s'était joué comme d'un enfant, en lui jurant d'abandonner sa concubine. Pendant que le souverain pontife furieux faisait tonner sur sa tête toutes les foudres du Vatican et l'appelait, non sans raison, scélérat et injuste, le roi allait se mettre à Toro, vers la fin de 1354, dans les mains de ses ennemis. Fléchissant en apparence sous la nécessité, il laissa les confédérés destituer tous ses amis. Les chefs de la ligue le traitaient avec le plus grand respect et baisaient sa main, mais sans quitter l'armure ni le casque. Ils se partagèrent tous les grands emplois, et, cela fait, croyant le but du soulèvement atteint, ils enterrèrent Albuquerque. C'était trop tôt. Un jour de brouillard que le roi était sorti avec l'oncle de sa maîtresse, Hinestrosa, et son grand-trésorier, Samuel Levi, pour aller à la chasse, il ne revint pas, et tout fut à recommencer. Dix années s'écoulèrent alors pendant lesquelles il ne fut question que de meurtres, de soulèvements partiels de la noblesse et d'exécutions. En 1355 et 1356, la vengeance de don Pedro ensanglante Toro et Tolède. En 1358, il égorge son frère Fadrique dans l'alcazar de Séville et l'infant don Juan à Bilbao. L'année suivante, on empoisonne par ses ordres Léonor d'Aragon, sa tante, et l'on égorge à Carmona don Juan et don Pedro, deux autres fils de son père et de Léonor de Guzman. En 1360, il fait brûler vif un prêtre de Misa, qui lui annonçait de la part de saint Dominique qu'il périrait de la main de Trastamara, poignarder le grand-archidiacre de Burgos, et torturer jusqu'à la mort son trésorier Samuel Lévi, dont il avait confisqué toutes les richesses. En 1361, il couronne cette œuvre sanglante par l'assassinat de Blanche de Bourbon, qu'on massacra, malgré ses pleurs, dans une tour de Medina-Sidonia, et par l'empoisonnement d'Isabelle de Lara. Enfin, en 1362, jaloux de ses

bourreaux, il tua lui-même d'un coup de lance, pour s'emparer de ses trésors, Abou-Saïd, l'émir usurpateur de Grenade, qui avait eu l'imprudence de se fier à sa foi et de venir solliciter son alliance à Séville avec un trop riche cortége[1].

Et, tandis que le sang jaillissait à flots sous le poignard et la hache, la guerre tenait la nation en haleine et l'armée sur pied, et la bannière de Castille se déployait tantôt contre l'Aragon, tantôt contre les Baléares, sur les galères, tantôt contre les Maures. Des guerres comme des complots, Pedro était sorti vainqueur. Dans la vigueur de la jeunesse et au sommet du pouvoir, il semblait n'avoir plus qu'à jouir du fruit de ses crimes, c'est ce moment que la Providence choisit pour les lui faire expier tous.

Son frère don Enrique, comte de Trastamara, rejeté de l'Aragon par ses victoires et la paix qui en fut la conséquence, avait descendu le revers nord des Pyrénées, et désolait nos frontières méridionales pour entretenir les bandits à sa solde. Depuis quatre ans, le maréchal d'Audeneham, lieutenant en ces pays du roi de France, les payait pour qu'ils se tinssent tranquilles dans les vallées pyrénéennes; mais ils étaient si indisciplinés et commettaient tant de désordres, que les trois sénéchaussées du Languedoc donnèrent à la même époque 53,000 florins d'or à Trastamara, pour qu'il évacuât la contrée. Le maréchal eut à cette occasion l'idée de lui faire emmener les autres compagnies au delà des Pyrénées. Par un traité signé à Clermont le 23 juillet 1362, don Enrique s'engageait effectivement à les entraîner dans la Castille.

Ce projet n'était pas nouveau; déjà plusieurs fois on avait tenté de le mettre à exécution, soit en envoyant les compagnons en Italie à la suite du marquis de Montferrat, soit en prêchant une croisade contre le roi de Chypre; mais, comme le but de ces propositions éclatait aux yeux des moins clairvoyants, elles avaient toujours échoué. Chaque jour pourtant il devenait plus nécessaire de prendre un parti. La cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre avait produit en ce pays une paix pire que la guerre.

1. Sacó á un campo fuera de la ciudad al infeliz rey Abu-Saïd, y por su propria mano le alanceo y mató. Y se dice que al verse herido le dijo : Oh Pedro, que torpe triumfo alcanzas hoy de mi que de ti se fiaba! (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. IV, p. 162.)

Quand les deux rois, en effet, eurent plié leurs bannières et que les gonfanons des barons gascons et languedociens, roulés autour de la lance sanglante, furent rapportés dans la salle des armes, tout élément de trouble ne fut pas détruit.

Comme ces larges flaques d'eau qui restent dans les plaines après l'inondation, il restait sur les vieux champs de bataille ces troupes nombreuses de mercenaires dont la guerre était le seul métier, l'unique moyen d'existence. Ne recevant plus de solde après la trêve, ces hommes de pillage et de sang recommencèrent les désordres des anciens routiers du XII[e] siècle, et mirent la France méridionale en coupe réglée. Bien que dispersés sur les deux rives de la Loire, ils formaient, à ce qu'il paraît, une seule et même association ayant pour but le pillage à main armée, et se distinguaient des Jacques en ce qu'ils obéissaient tous à des chefs nobles nés la plupart dans l'Aquitaine. Des barons, des chevaliers, des écuyers marchaient à leur tête, et parmi eux brillaient au premier rang Arnaud de Cervole, dit l'archiprêtre, Seguin de Badefol, Bertucat d'Albret, l'Anglais Hug de Caverly, Olivier de Mauny et le Breton Du Guesclin.

C'est à ce dernier que le roi de France s'adressa en 1365. Il avait traité de nouveau avec Trastamara, et, prenant pour prétexte la mort de Blanche de Bourbon, sa cousine, dont il *se souciait comme d'un œuf,* pour parler le langage du temps, il lança les compagnies contre don Pedro, à la suite de son frère naturel. Ainsi qu'on l'avait prévu, la conquête d'un royaume, un riche pays à piller, de fortes sommes payées d'avance décidèrent les routiers. Du Guesclin, le héros breton, *noir, camus et massant*, promit au roi de mettre et emmener hors du royaume lesdites compagnies le plus hâtivement qu'il pourrait, sans fraude et *mal engin*, et tint parole.

A la voix de ce grand chef, qui parlait aux compagnons le seul langage qu'ils pussent comprendre, Hug de Caverly fit lever toute la grande compagnie, et, dans les derniers jours de 1365, ils se dirigèrent sur Avignon. Ce fut une terrible alarme pour les riverains du Rhône, quand ils virent une masse d'hommes presque nus, portant de longues barbes et des casques couverts de rouille, apparaître tout à coup sur la rive droite et passer le fleuve sous la con-

duite de chefs revêtus d'armures étincelantes et de capes magnifiques, sur lesquelles brillait la croix blanche [1].

Ils campèrent d'abord à Villeneuve, où un cardinal accourut tout effaré leur demander ce qu'ils voulaient.

« L'absolution pour ces mécréants, qui ont commis tous les crimes possibles, répondit Du Guesclin, et 200,000 bezans. »

Le cardinal changea de couleur à ces mots.

« L'absolution ne vous manquera pas, dit-il; mais de l'argent bailler, je n'en suis répondant. »

Le pape, en effet, se déclara prêt à les absoudre, pourvu qu'ils vidassent la contrée; mais, quand il entendit parler d'argent, le *sang lui mua*.

« Voilà une bonne raison, disait le saint Père furieux. En la cité d'Avignon, on nous donne argent et maints présents pour absoudre les pécheurs, et il nous faut donner à ces bandits; c'est le monde renversé. »

Les routiers, par malheur, avaient la force; ils eurent l'argent et l'absolution par-dessus le marché.

D'Avignon, les routiers se dirigèrent sur Carcassonne, se grossissant en chemin de tous les traînards des compagnies et des vagabonds, qui n'avaient rien de mieux à faire; beaucoup d'enfants du pays quittèrent la charrue pour les suivre; quelques-uns échappèrent au collier du serf pour prendre l'arc et les flèches, et tout ce monde partit joyeux.

D'étranges récits exaltaient le cœur des compagnons, et les remplissaient d'impatience de renverser le roi de Castille. On leur disait que Trastamara était le fils légitime et don Pedro le bâtard d'une juive; que, par les maléfices des juifs, auxquels il était livré corps et âme, une ceinture à lui donnée par Blanche de Bourbon, s'était changée autour de ses flancs en serpent venimeux et sifflant. On ajoutait enfin, pour achever de les animer contre lui, qu'il possédait d'immenses richesses. Anglais, Français et Gascons brûlaient donc de le rencontrer sur le champ de bataille.

Don Enrique, en attendant, se fit proclamer, à Calahorra, roi de

1. Et ni avoit en l'ost chevalier ni garçon
Qui ne portast la crois blanche comme coton.
(Cuvelier, *Chronique de Bertrand Du Guesclin*, v. 7982.)

Castille et de Léon. Don Pedro était à Burgos, d'où il s'enfuit à toute bride à cette nouvelle. Les compagnons couronnèrent don Enrique à Burgos, et prirent ensuite Tolède. Pedro fuyait toujours. Son seul exploit fut l'assassinat de l'archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle, qu'il fit égorger en passant; puis il s'embarqua précipitamment et alla implorer à Bayonne l'appui du Prince-Noir.

Ce fils héroïque du roi d'Angleterre le reçut bien. Il le fit manger à sa table et placer à sa droite, tandis que Charles le Mauvais, roi de Navarre, était à sa gauche, et lui promit de relever son trône. Fidèle à sa parole, le 20 février 1367, il passa le port de Roncevaux à la tête des Gascons, des Anglais et de la compagnie de Caverly, qui s'était empressé de venir au premier appel se ranger sous son étendard, et, le 3 avril, il culbutait du premier choc, dans les plaines de Navarrette, l'armée du roi bâtard, et prenait Du Guesclin.

Cette restauration dura deux ans. Au mois de novembre 1368, Du Guesclin, sorti de prison par les bons soins du roi de France, qui payait toujours sa rançon, repassa en Espagne avec les compagnies. On ne criait plus du côté du roi de Castille : « Guienne et saint George! » Le vaillant Prince-Noir et Chandos n'étaient plus là pour enfoncer à coups de lance les rangs des compagnons. Du Guesclin et Trastamara prirent leur revanche. Battu le mercredi 14 mars à Montiel, don Pedro n'eut que le temps de se réfugier dans le château. Tressaillant de joie de le tenir bloqué dans ces tours, Trastamara les fit entourer sur-le-champ d'un mur de pierres sèches, pour qu'il n'en pût sortir, et tripla le cercle des assiégeants. Le roi, se sentant perdu, envoya alors un chevalier à Du Guesclin, pour lui offrir Goria, Almazan, Montagudo, Atienza et 200,000 doublons d'or, s'il voulait le laisser échapper. Par une réponse au moins ambiguë, le renard des compagnies l'attira dans sa tente, où tout était préparé pour le guet-apens. Trastamara et d'autres bandits l'y attendaient armés jusqu'aux dents. Lorsque le roi dit à Du Guesclin : « Partons! » Bertrand ne répondit rien; mais un de ses hommes dit à don Enrique, en lui montrant son frère, qu'il ne reconnaissait pas, car il y avait grand temps qu'il ne l'avait vu : « Voilà votre ennemi! » Trastamara doutant encore,

Pedro s'écria deux fois, dit-on : « Je suis le roi! je le suis! » .
son de sa voix, le bâtard le reconnut et le frappa d'une dague
visage. Ils tombèrent à terre en luttant, et le roi était le plus f
et tenait sous lui Trastamara, mais un vassal de ce dernier vin
son aide et donna l'avantage au Caïn castillan.

Ainsi mourut, le 23 mars 1369, celui que l'histoire, à juste tit
appelle le Cruel.

CHAPITRE XXV

LES BATARDS DE CASTILLE.

La dette du sang. — Les trois rois. — Juan Ier. — Le grand-maître d'Avis. — Castille et Portugal. — L'élu de Coïmbre. — Combat d'Aljubarota. — Les lances gasconnes. — Fleur de chevalerie. — Les ponts sanglants. — Deuil et victoire. — La couronne de Santarem. Les Anglais en Espagne. — Débarquement de John, duc de Lancastre. — Le trône et l'argent. — Un compromis. — Doña Catalina. — Mort de Charles le Mauvais. — Henri III. — Tutelle des évêques. — Massacre des Juifs. — Le roi s'émancipe. — Il s'assied devant ses tuteurs. — Les républiques basques. — L'*infanzonado*. — Le chêne de Guernica. — La *hermandad* ou fraternité de Biscaye. — Les bérets bleus. — Les cortès de 1393. — Découverte des Canaries. — Droits du peuple et droits du roi. — Réponse des *procuradores* et des *fijosd'algo*. — Un budget royal au XIVe siècle. — Le grand-maître d'Alcantara. — Juan del Sayo. — La louve d'Aragon. — Juan II. — La croix et le croissant. — Mort de don Martin le Vieux l'Aragonais. — Les cinq prétendants. — Les neuf juges. — Élection royale. — Le favori de Castille. — Don Alvar de Luna, grand-maître de Saint-Jacques. — Sa longue et absolue faveur. — Sa chute. — L'échafaud tendu de noir. — Le croc de fer. — Henri IV. — *El mayordomo mayor*. — L'ami du roi et de la reine. — *El impotente*. — La *Beltraneja*. — Guerre civile de 1462. — Le Caïn espagnol. — La mauvaise sœur. — Le monastère de Sainte-Claire. — Isabelle et Ferdinand.



En montant sur le trône teint du sang de don Pedro, le fratricide commença par payer la dette de l'usurpation et du meurtre. Les bandits étrangers réclamaient leur salaire. Au mois de mars 1370, il réunit les cortès à Medina-del-Campo, et fit voter par ces Castillans dégénérés un à-compte de 5,000 doublons sur les 12,000 qu'exigeait Du Guesclin. Le roi don Pedro les avait offerts au Breton en échange de sa liberté. Loyal dans son métier infâme, Du Guesclin les refusa; mais il n'entendait pas les perdre, et il fallut que le bâtard, pour achever de s'acquitter, donnât des gages et lui livrât, en outre, Almazan, Atienza, Soria, Monte-Agudo, Deza, Seron et toutes les villes promises à Montiel. Les autres chefs des compagnons, Olivier de Mauny, le Bègue de Vilaines, Rechon, Arnould Solier et Aguilar de Campos, reçurent, comme garanties de leur créance, Agreda, Ribadeo, Villalpando, et, laissant garnison

dans ces places, ils repassèrent les monts pour aller se battre de l'autre côté des neiges et des torrents contre l'Angleterre.

Débarrassé de ces bandits, le fratricide eut à lutter contre les rois de Portugal et d'Aragon, auxquels se joignit Tello, son frère. Le poison écarta Tello. La papauté, toujours prête à bénir les mains sanglantes, le réconcilia, par l'entremise de ses légats, avec le roi de Portugal, et l'heureuse intervention de Jayme, le roi de Mayorque, qui, au mois d'août 1374, était entré en armes dans le Roussillon, le délivra des Aragonais. Réconcilié avec ceux-là, il dut guerroyer aussitôt contre le roi de Navarre. La guerre fut heureuse et amena la paix; mais la paix amena la mort. Une maladie du même genre peut-être que celle de Tello l'emporta dans la nuit du 30 mai 1379. Deux jours après, on proclama l'infant don Juan, son fils, roi de Castille et de Léon, et le 25 juillet suivant, jour de la fête de saint Jacques, il fut couronné solennellement à Burgos, dans l'église de Las Huelgas.

Don Juan Ier eut au début de son royal apprentissage une rude tâche à remplir. Le duc de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, avait épousé Constanza, fille de don Pedro et de Maria de Padilla. Il réclamait, en conséquence, la Castille comme patrimoine de sa femme, et le roi de Portugal, allié des Anglais, appuyait ses prétentions. On allait en venir aux mains; les lances étaient déjà baissées; le légat du pape français (car l'Église avait alors deux chefs, Urbain VI à Rome et Robert à Avignon) les releva. Un pacte absurde fut le lien de la paix. Le roi de Portugal avait une fille de dix ans; on convint de la marier avec l'infant don Fernand de Castille, qui était encore au berceau. Mais, la mère de cet enfant étant morte en couches à Cuellar, le 13 septembre 1382, huit mois après, le roi don Juan épousa la fiancée de son fils[1].

Il épousait un royaume. Le père de doña Béatriz alla, en effet, rendre ses comptes au grand juge le 22 octobre de la même année, laissant la couronne à son gendre. Il laissait aussi un frère naturel, don Juan, grand-maître d'Avis, que les Portugais préférèrent au Castillan. Écoutons Froissart, le grand chroniqueur féodal. Lui seul peut avoir assez de sang-froid pour raconter sans sourciller

1. Chistovao Rodriguez Acenheiro, *Cronica*.



Le Petit sc.

BURGOS
(Intérieur de la Cathédrale)

Publié par Furne, Paris.

ces luttes de bâtards se disputant le trône et faisant égorger les peuples.

« Vous avez bien ouï raconter, dit-il en son livre, comment le roi Jean, fils au roi don Pietre de Portugal, qui fut moult vaillant homme et frère bâtard au roi don Ferrant, était entré en la possession et héritage du royaume de Portugal, par le fait et enhardissement seulement de quatre cités. On n'en doit pas rechercher ni inculper les nobles et les chevaliers dudit royaume, car de commencement ils se acquittèrent loyalement envers le roi don Jean de Castille et sa femme, Mme Béatriz, si comme je vous détermineroi et éclairciroi brièvement. Et quoique plusieurs tinssent l'opinion de cette dame, si la nommoient les autres bâtarde, car elle fut fille d'une dame de Portugal, laquelle avoit encore son mari vivant, et lui avoit le roi de Portugal tollu (ravi) sa femme.

« Ce sont bien choses à émerveiller, car le roi Ferrant de Portugal tenoit sa fille à légitimée et l'avoit fait dispenser du pape Urbain de Rome sixième, et quand la paix fut faite, un chevalier, qui étoit tout le cœur et le conseil du roi de Portugal, fit le mariage de la fille du roi Ferrant au roi Jean de Castille. Combien que le roi de Castille et son conseil avoient au mariage faire bien mis avant toutes ces doubtes de la fille non être héritière de Portugal. Mais le roi de Portugal, pour assurer le roi de Castille, avoit fait jurer aux plusieurs hauts nobles de Portugal que, après son décès, ils la tiendroient à dame, et retourneroit le royaume de Portugal au roi de Castille, et avoit fait ledit roi obliger les bonnes villes envers don Jean de Castille à le tenir à roi en la somme et peine de deux cent mille francs de France.

« Et combien que le dessus dit chevalier (Juan Fernand Amdeiro) se fut embesogné en espèce de bien pour mettre paix et concorde entre Castille et Portugal, si fut-il mort et occis de ceux de Lissebonne de la communauté qui élurent maître d'Avis à roi et le voulurent avoir de forces. Car ils disoient que pour recouvrer en Portugal ce que dessous au dessus ils ne seroient jà en la subjection du roi de Castille et des Castillans, tant les haïssent ni oncques ne les pourraient aimer. Et disoient les Lissebonnais, qui furent principalement cause de cette guerre, que la couronne de Portugal ne pouvoit venir à femme, et que la reine de Castille n'en étoit pas

héritière, car elle étoit bâtarde et plus que bâtarde, et pour ce élurent-ils à roi maître d'Avis, et le couronnèrent. Et une des incidences qui plus émut les communautés de Portugal à non être en la grâce et subjection du roi de Castille, je vous le diroi.

« Les Espagnols que je nomme *Castelloings* (Castillans), quand le roi Ferrant eut promis le royaume de Portugal à venir après son décès au roi Jean de Castille, et qu'ils trouvoient les Portingalois, ils se gaboient d'eux et disoient : *O gens de Portugal, veuilliez ou non, vous retournerez en notre pouvoir.* Nous vous tiendrons en subjection et en servage, et vous ensoignerons si comme esclaves et juifs, et ferons de vous notre volonté. Les Portingalois disoient et répondoient que jamais ne seroient en subjection de nul homme au monde fors que d'eux, et pour cette cause et ces paroles prirent-ils maître d'Avis, frère bâtard du roi Ferrant et fils du roi Pietre de Portugal.

« Tant que le roi Ferrant vécut, il ne fit compte de ce bâtard et n'eut jamais cru ni supposé que les communautés de son royaume, lui mort, l'eussent pris à roi et laissé sa fille; mais si firent, et bien l'avoit dit au roi Ferrant Amdeiro, son chevalier. Mais le roi défunt avoit répondu que les communautés n'avoient nulle puissance sur les nobles de son pays, et que le roi Jean de Castille étoit trop puissant pour ne pas eux châtier, si rébellion avoit lieu en Portugal après sa mort. Et que nulle conscience il n'avoit de lui faire mourir ni emprisonner, car son frère étoit homme de religion et avoit bien sa chevance (richesse), et grandement, sans penser à la couronne de Portugal.

« A parler par raison et considérer tous les articles et points dessus dits, qui sont véritables, car moi, auteur, en ai été suffisamment informé par les nobles du royaume de Portugal. Ce sont bien choses à émerveiller, de prendre et faire un bâtard roi. Mais il n'y trouvoient nul plus prochain [1]. »

Malgré ce motif, auquel les haines nationales prêtaient une très-grande force, la noblesse hésitait encore. Les députés des villes et des communautés l'entraînèrent à Coïmbre, par leur vote unanime, dans l'assemblée des États d'avril 1385, et le grand-maître d'Avis

1. Froissart, *Chroniques*, liv. III.

fut proclamé. Aussitôt il se hâta de courir au champ de bataille, car une couronne qui n'a pas été trempée dans le sang ne tient pas au front des rois. Son rival ayant même désir d'en appeler aux armes, Portugais et Castillans se rencontrèrent, le 14 août 1385, dans la plaine d'Aljubarota, village situé à quinze lieues de Lisbonne, sur le grand chemin de Leiria.

C'est encore le chevaleresque Froissart qui va nous raconter cette bataille.

« Quand nos batailles furent toutes ordonnées et mises en bon arroy et en bonne contenance, et qu'on n'attendoit autre chose que les ennemis, et que jà estoient nos chevaucheurs envoyés par devers eux pour enquérir de leur contiennement, le roi de Portugal se meit entre ses gens et fit faire silence et paix.

« Seigneurs, dit-il, vous m'avez couronné à roi. Or, me monstrez loyauté, car, puisque je suis si avant et même sur la place d'Aljubarota, jamais je ne m'en retourneroi arrière en Portugal, si auroi combattu mes ennemis. »

« Tous répondirent : « Sire roi, nous demourrons avec vous tous, et soyez certain que nous ne fuirons nullement. Or, s'approchèrent les batailles; car les Castillans avoient désir de nous trouver et nous combattre, si comme ils en monstrèrent le semblant. Nous envoyâmes nos coureurs devant pour les aviser et quelles gens ils estoient en nombre, pour nous conseiller sur ce. Nos coureurs demourèrent plus de trois heures entières sans retourner ne n'ouïr nulles nouvelles d'eux. Et fut telle fois que nous les cuidâmes avoir perdus.

« Toutefois, ils retournèrent et nous apportèrent justement leur contiennement et la quantité de leurs batailles, et dirent qu'en l'avant-garde avoit bien largement sept mille lances, armés de pied en cap, la plus belle chose qu'on peust veoir.

« En la grosse bataille du roi avoit bien trente mille chevaux et tous hommes armés. Quand nos gens et les seigneurs surent le nombre d'iceux et comment ils venoient, et que l'avant-garde estoit près deux lieues outre la bataille du roi, car les Gascons et les étrangers n'estoient pas bien d'accord avec les Castillans, si eurent nos gens conseil de nous tous tenir ensemble et sur notre fort, et

de faire deux ailes de batailles, et les gens d'armes (où bien avoit deux mille cinquante lances) au fond de ces deux ailes.

« Là puissiez-vous veoir bonne ordonnance de bataille et gens grandement reconfortés, et fut dit et commandé de par le roi et sur la tête que nul ne prit ce jour rien à rançon se la journée estoit pour nous. Ou tous mourir, ou tous vivre. Cette parole fut acceptée et tenue. Lors vinrent nos ennemis aussi serrés que nulle chose pouvoit estre par devant nous et mirent tous pied à terre et chassèrent leurs chevaux, et lacèrent leurs armures et leurs casques moult faictissement, et abaissèrent leurs visières et appoinctèrent leurs lances et nous approchèrent de grande volonté, et vraiment là avoit fleur de chevalerie et d'écuyerie, et bien le monstrèrent.

« Entre eux et nous avoit un fossé, et non pas si grand qu'un chevalier ne peust bien passer et saillir outre. Ce nous fit un petit d'avantage, car au passer, nos gens, qui estoient en deux ailes et qui lançoient des dards affilés dont ils en méhaignèrent plusieurs, leur donnoient grand empêchement. Et là eût d'eux au passer de ce tantet de fossé de moult travaillés et foulés. Quand ils furent outre, ils marchèrent à nous, car ils croyoient que le roi de Castille et la grosse bataille les suivissent de près. Mais non firent, car ils furent tous morts et déconfits avant que le roi de Castille et ses gens vinssent. Si vous diroi par quel incident.

« Ils furent enclos et enserrés entre nous et ceux que nous appelons les communautés de notre pays et en telle manière qu'on frappoit et frapperoit sur eux de haches sans eux épargner. Et nos gens d'armes, qui estoient frais et nouveaux, leur vinrent au devant en poussant des lances et eux reculant et se renversant vers le fossé qu'ils avoient passé. Si vous dis qu'en moins de demi-heure ce fut tout fait et accompli, et tous morts sur les champs de droite gens d'armes plus de quatre mille, ne nul n'y estoit pris à rançon, et quand aucun chevalier ou escuyer des nôtres en vouloit un prendre, on le lui occiait entre les mains. Ainsi cheurent en pestilence et en déconfiture nos ennemis, et fut toute nettement tuée sus sans recouvrance l'avant-garde.

« Lors vint la bataille du roi de Castille, et le roi aussi, où bien avoit trente mille hommes, tous bien montés. Mais quand ils *approchèrent*, *il étoit jà nuit*, et ne savoient pas le grand meschef qui

leur estoit advenu de leurs gens. Si vinrent faire leur montre sur leurs chevaux par devant nous, et firent plus de cinq cents pour glorieux faits d'armes saillir leurs chevaux tout outre le fossé. Mais sachez que de tous ceux qui y passèrent onques pied ne repassa, et furent occis partie des plus nobles et de ceux qui avoient et désiroient le plus les armes avec grand planté de barons et chevaliers de Portugal, qui s'estoient contre nous tournés pour suivre le roi de Castille.

« Quand nos gens virent et connurent que nos ennemis se déconfisoient ainsi, ils passèrent outre le fossé et le pont d'eau que là il y avoit en plus de quarante endroits, car elle estoit éclusée des morts qui y estoient versés et couchés. Si mandèrent leurs chevaux et montèrent sus et se mirent en chasse. Mais longuement ne fut-ce pas, car il estoit nuit. Si ne vouloient pas nos gens s'abandonner follement et n'aller trop avant par le doute des embûches et si n'estoient pas si bien montés comme les Castillans, car pour vrai, s'ils l'eussent été, leurs ennemis eussent reçu plus de dommage, et eût été le roi de Castille mort ou pris; mais la nuit, qui nous survint toute obscure, et ce que nous étions foiblement montés le sauva [1]. »

Pendant que dans son trouble, appuyant un pied sur l'étrier et l'autre sur les mains de Pero Gonzalez Mendoza, son vaillant majordome, don Juan Ier s'élançait sur le coursier du bon vassal et s'enfuyait vers Santarem à toute bride [2], don Joam, selon le désir de ses nobles, ceignait son front d'une couronne de laurier et regagnait Coïmbre au son triomphant des trompettes. Hélas! quel deuil il laissait à la pauvre Espagne! Quand les hérauts du roi vaincu, partis le dimanche pour aller enterrer les morts, revinrent sans avoir rien fait, à cause du nombre des cadavres, don Juan fut si durement courroucé « qu'on ne le pouvoit réconforter, et dit et assura que jamais il n'auroit joie, puisque tant de braves chevaliers estoient morts pour sa coulpe. »

1. Froissart, le tiers volume, p. 96-97.

2. Sobid, rey en mi caballo
Y si no podeis sobir
Poned un pie en el estribo
Y el otro sobre mis manos.
(Hurtado de Velarde.)

Comme elle attire les vautours, l'odeur des cadavres attira les Anglais. Appelé par le vainqueur et comptant bien profiter du désastre d'Aljubarota pour s'emparer de la Castille, le 25 juillet 1386, John, duc de Lancastre, débarquait à la Corogne avec quinze cents lances et quinze cents archers anglais. Il voyait déjà dans sa confiance le chemin ouvert devant sa bannière jusqu'à Burgos. Les vassaux de don Juan tinrent ferme et l'arrêtèrent en Galice. Après une année de temporisations, d'entrevues avec son allié et d'escarmouches inutiles, il comprit les difficultés de l'entreprise et finit la querelle par un compromis. Les deux adversaires confondirent leurs prétentions en mariant la princesse Cathalina, fille du duc, au fils aîné de don Juan, qui payait en outre une soulte de 600,000 francs de France pour la couronne de Castille.

Un bonheur n'arrive jamais seul. Avant cette paix confirmée solennellement par les cortès à Briviesca, Charles le Mauvais, roi de Navarre, l'ennemi de tous ses voisins et le fléau du repos public, était mort brûlé dans son lit par accident à Pampelune ; une trève de six ans fut bientôt signée entre la Castille et le Portugal, si bien qu'à la mort de don Juan, vers la fin de l'automne 1390, il restait en Espagne peu d'éléments de trouble et de discorde. Malheureusement pour la paix des peuples, le pouvoir tombait dans les mains d'un enfant. Henri III, son successeur, n'avait que onze ans ; il en passa trois sous la tutelle des évêques, qui mirent ce temps à profit pour satisfaire leur aveugle et sanglant fanatisme. L'archidiacre d'Ecija donna le signal, en prêchant publiquement contre les Juifs sur la place publique de Séville. A sa voix, le vieil esprit du moyen âge, toujours tapi comme un jaguar dans les cœurs espagnols, se réveille et se livre à toutes ses fureurs. On égorge les Juifs à Séville, à Cordoue, à Burgos, à Logroño et à Tolède. Le conseil de Castille, composé en majorité de barons, a beau multiplier ses messages et envoyer partout les ordres les plus sévères, rien ne peut sauver les proscrits, et la traînée de sang se prolonge bientôt de Séville à Valence et de Tolède à Barcelone[1].

L'ambition des prélats et des nobles, et leur antagonisme, augmentaient déplorablement cet état d'anarchie. Tous voulaient être

1. Ayala, *Cronica del rey Enrique III*, año 1391.

les tuteurs du roi. On proposait d'en élever le nombre à douze. En 1392, il se réduisit à quatre : l'archevêque de Tolède et celui de Saint-Jacques, le grand-maître de Calatrava et Hurtado de Mendoza. A peine établi, ce nouveau conseil se divisa. Un an plus tard, ils en étaient déjà aux mains, lorsqu'un jour le jeune pupille, par le conseil de la reine de Navarre, sa tante, ou soufflé par le cardinal de Luna, légat du pape d'Avignon, s'assit devant eux, se couvrit et déclara qu'ayant quatorze ans, il entendait gouverner seul et par lui-même.

Après cet acte énergique, qui imposa silence à tous, il convoqua les cortès et, avant leur réunion, alla se faire reconnaître dans les montagnes comme seigneur des Basques.

La Biscaye comptait en ce temps déjà une cité, vingt villes, soixante-dix *ante iglesias* ou républiques et dix vallées renfermant chacune plusieurs villages. Elle se divisait en terre haute et terre de plaine ou *infanzonado*. Bilbao, la commune la plus populeuse, la plus riche et la plus commerçante de Biscaye, n'avait que le titre de ville. La seule cité de la seigneurie était Orduña, située à six lieues au sud de Bilbao et arrosée par le Rio-Nerva. Quand le roi de Castille venait en Biscaye pour s'y faire reconnaître seigneur, il était tenu de prêter serment et de promettre solennellement de respecter l'indépendance de ses vassaux. Il jurait à Bermeo, à Larrabezua et sous l'antique chêne de Guernica, l'autel de la liberté basque.

Henri, parti de Bilbao, alla donc rejoindre les bérets bleus, qui l'attendaient sur la sierra d'Arechabalaya ou du Grand-Chêne. Là, il trouva les fijosd'algo rangés sous deux bannières et la *hermandad* ou fraternité de Biscaye, et il leur délivra sur beau parchemin la charte suivante :

« *Yo, el rey,* moi, le roi, à tous ceux de la seigneurie de Biscaye, je confirme vos bons usages et bonnes coutumes, priviléges et chartes tels qu'ils vous furent gardés par mes prédécesseurs jusqu'à ce jour. Et quant à ce que vous demandez touchant la confirmation de la hermandad de Biscaye, les rentes échues et le jugement par défi, je vous dis qu'avant de sortir de la terre de Biscaye j'aurai pris une décision avec ceux de mon conseil et avec vous là-

dessus, et en ordonnerai au mieux de mon service et de votre avantage[1]. »

De là il se rendit successivement pour jurer dans l'église de Larrabezua, à Bermeo et enfin sous le chêne de Guernica, où était déjà réunie l'assemblée générale des députés basques.

Puis, le 30 novembre 1393, il ouvrit en personne les cortès à Madrid. Tous les esprits étaient joyeux; des marins de Séville et des Basques venaient de découvrir le groupe des sept îles fortunées (les Canaries). Mais, lorsque le jeune roi, après avoir promis aux cortès de respecter les priviléges et les libertés de ses peuples, demanda l'argent, but unique de ces sortes de réunions, ses fidèles Castillans voulurent réfléchir, et ce ne fut que le lendemain que les prélats, comtes, nobles, riches hommes, chevaliers et procurateurs (*procuradores*) des cités remirent au chancelier cette réponse écrite :

« Seigneur, les députés des cités, villes et bourgs de vos royaumes qui sont venus dans ces cortès à votre appel, instruits de vos intentions que vous leur avez fait savoir hier, en leur disant premièrement que vous aviez quatorze ans accomplis et vouliez prendre en conséquence le gouvernement de vos royaumes et sortir de tutelle, répondent à cela qu'ils remercient Dieu de vous voir en âge de régner, parce que dans le temps passé de votre minorité diverses choses se sont faites dont il est advenu dommage et peine à vos royaumes, et ils espèrent que le ciel vous fera la grâce de les bien régir. Ils vous prient cependant, quoique les lois et coutumes de ces royaumes vous donnent le droit de gouverner à quatorze ans, de choisir de bons conseillers parmi les prélats, seigneurs, chevaliers et bons hommes des cités et des villes, et de vous fortifier de leurs conseils pour l'avantage, la défense et le bon ordre (*buena andanza*) de vos États et de vos vassaux[2].

« Ils répondent pareillement à ce que vous avez dit que vous leur montreriez les comptes de votre maison et de vos dépenses, et leur demanderiez un subside pour pouvoir soutenir votre état, celui de notre dame la reine, votre femme, de l'infant don Ferrand

1. Ayala, *Cronica del rey Enrique III.*
2. *Id.*

votre frère, et des autres seigneurs, chevaliers et commandants des châteaux du royaume, qu'ils sont eux et tout ce qu'ils possèdent à votre service. Cependant ils sont d'avis, seigneur, qu'il plaise à votre grâce de vouloir bien modérer tant et de si grandes dépenses, la population, dans l'état d'épuisement où se trouve le royaume, étant trop affaiblie pour payer de fortes sommes d'argent. C'est pourquoi ils vous demandent en grâce de mesurer les traitements et les faveurs que vous faites aux seigneurs et à d'autres personnes, sur les ressources du royaume.

« Ils trouvent aussi très-bon le règlement des terres que les seigneurs, chevaliers et écuyers tiennent de vous, tel qu'il fut arrêté par le roi don Juan, votre père, et son conseil dans les cortès de Guadalajara. Cependant il y a une coutume dans votre royaume, coutume ruineuse pour la noblesse et à vous nuisible, qui est celle-ci : vous donnez à un noble 150,000 maravédis en fonds de terre pour cent lances, à raison de 1,500 maravédis la lance. Ce seigneur prend pour ces cent lances des chevaliers et des écuyers, vos vassaux, à qui vous comptez la même somme, et il leur donne de paie les 150,000 maravédis que vous lui donnez à lui-même. Il en résulte que les cents lances, composées des nobles et écuyers, vos vassaux, reçoivent 3,000 maravédis par lance, 1,500 de vous, 1,500 autres du seigneur feudataire, ce qui fait une grande tromperie, car où vous croyez avoir quatre mille lances pour la défense du royaume, vous n'en menez à votre suite que deux mille, et le bien de l'État en souffre et empire d'autant.

« Ils disent d'autre part, seigneur, qu'ayant maintenant pour ami le roi d'Aragon, qui est votre oncle, frère de doña Leonor, votre mère, qu'étant en paix ou en trêves avec le roi d'Angleterre, l'émir de Grenade et le royaume de Portugal, il serait possible, si tel était votre bon plaisir, de réduire les grands frais et les grandes dépenses que vous faites. Cependant, comme ces choses ne peuvent se régler en un jour et demandent un certain temps, le royaume vous octroie un subside pour cette année que nous évaluons à 21 millions de maravédis. Vous avez de plus, avec les vieilles rentes du royaume, les droits sur les denrées de l'étranger et les salines, le dixième de mer et de terre, les droits sur les habitations des Juifs et sur celles des Maures, les droits forestiers, péages et

autres impôts de même nature, 7 millions. Ils font compte que vous aurez 28 millions de maravédis[1], et ils tiennent que c'est assez. Mais ils vous demandent en grâce de leur promettre ici aujourd'hui que vous ne mettrez cette année aucun impôt ni subside sur le royaume, et, s'il vous fallait quelque chose plus tard, que vous ne le demanderez, d'accord avec le conseil du royaume, qu'à nous réunis en cortès. »

Cette assemblée, une chevaleresque et folle expédition du grand-maître d'Alcantara, qui, sur la foi d'un autre insensé, Juan del Sayo (Jean du Sayon de toile), était allé déployer la croix verte aux portes de Grenade et se faire étouffer avec ses trois cents hommes d'armes au milieu de cent mille Maures, tels sont les deux seuls événements saillants des seize ans de règne d'Henri troisième. Le samedi 25 décembre 1406, jour de Noël, la mort le frappait à Tolède. Onze ans auparavant, elle avait rencontré à la chasse don Juan, roi d'Aragon, et, prenant la forme d'une louve, s'était mise, disent les sombres chroniqueurs du temps, à courir devant son cheval. Le cheval s'abattit, et quand arrivèrent les monteros, ils trouvèrent le roi sans vie. En vertu de la loi salique, adoptée par l'Aragon, l'infant don Martin, roi de Sicile, fut le successeur de son frère. Il prêta serment devant les cortès le 27 mai 1398, et se fit couronner à Saragosse le deuxième dimanche après Pâques, 13 avril de l'année suivante.

L'huile sainte ne tarda pas à couler aussi en Castille. Le 15 janvier 1407, Juan II, fils d'Henri III, était proclamé et sacré dans la cathédrale de Ségovie, en présence de sept prélats, des ricos hombres et d'un grand nombre de procuradores ou députés des villes. Sous la bannière de ce roi de vingt et un mois, l'infant don Ferdinand recommença la vieille guerre contre les fils de Mahomet. La croix et le croissant se heurtèrent pendant trois années et se baignèrent dans le sang à Setenil, Alcaudète, Zahara, Medina-Sidonia et Antequera[2]. Il entrait en vainqueur dans cette dernière place, lorsqu'on lui vint apprendre la mort de don Martin, le vieux roi d'Aragon. L'infant avait des prétentions sur ce royaume, comme

1. 1,400,000 francs de notre monnaie.
2. Fernan Perez de Guzman, *Cronica del rey Juan II.*

descendant de Pedro le Cruel; il s'empressa de les mettre en avant. Autant en firent ses concurrents, qui étaient au nombre de quatre. Voilà donc les Catalans, ceux d'Aragon et de Valence, bien empêchés, d'autant que l'un des prétendants, le comte d'Urgel, s'était emparé déjà de la régence de son autorité privée. Heureusement, la liberté provinciale les sauva. Par les conseils de l'anti-pape Benoît, les cortès décidèrent que la principauté de Catalogne et les royaumes d'Aragon et de Valence éliraient neuf bons hommes prudents et consciencieux, trois de chaque État. Que ces neuf juges examineraient le droit de chaque compétiteur, entendraient leurs procuradores et décerneraient la couronne à celui qu'ils trouveraient le plus digne[1].

Cette commission souveraine, composée, pour l'Aragon, de don Domingo Ram, évêque de Huesca, don Francisco de Aranda, chartreux de Valence, don Berenguer de Bardaixi, le célèbre jurisconsulte; pour la Catalogne, de l'archevêque de Tarragone et des légistes don Guillen de Talseca et don Bernardo de Gualbes; pour Valence, de don Bonifacio Ferrer, prieur de la Chartreuse de Portaceli, Saint-Vincent Ferrer, son frère, et Pedro Beltran, se réunit le 29 mars 1412 dans le château de Caspe.

Elle appela d'abord les cinq prétendants : don Luis, fils aîné du roi de Naples; don Ferdinand, infant de Castille; don Alfonse, duc de Gandia; don Frédéric, comte de Luna; don Jayme, comte d'Urgel, et les deux sœurs du roi défunt. Trente jours furent consacrés à l'examen de leurs titres et aux discours de leurs avocats. Puis ils votèrent, et le 25 juin fray Vincent Ferrer, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, après une messe solennelle célébrée par l'évêque de Huesca, monta en chaire et lut d'une voix ferme la sentence de la commission, qui était ainsi formulée :

« Qu'il soit notoire à tous que le samedi 25e jour de juin de la nativité du Sauveur 1412, à neuf heures du matin, par les révérendissimes et honorables personnes ci-dessous nommées, au nombre de neuf, pour rechercher, instruire, informer, connaître et publier les choses susmentionnées en présence des notaires et des témoins signés au présent, il a été ordonné au très-révérend maître Vincent

1. Zurita, *Anales de Aragon*.

Ferrer de lire et proclamer au nom de tous un écrit à lui remis par le très-révérend père en Jésus-Christ D. Domingo Ram, évêque de Huesca, et dont la teneur suit :

« Nous, Pedro Zagarriga, archevêque de Tarragone, Domingo Ram, évêque de Huesca, Bonifacio Ferrer, prieur de la Chartreuse, Guillen de Valseca, docteur ès lois, fray Vicente Ferrer, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, Berenguer de Bardaixi, seigneur de Zaydi, Francisco de Aranda Donado, chartreux de Téruel, Bernard de Gualbes et Pedro Beltran, docteurs en droit, tous neuf députés par les cortès d'Aragon, Catalogne et Valence, avec pleine et entière autorité pour rechercher, instruire, informer, connaître et publier à qui doivent les cours et les vassaux de la couronne d'Aragon prêter serment comme à leur roi devant Dieu et selon la conscience et la justice; considérant que nous avons tous juré de faire l'élection de notre roi le plus promptement possible; pénétrés, en outre, des raisons et des droits respectifs de chaque prétendant, ayant sans cesse devant les yeux Dieu et sa sainte justice, et, après avoir écarté toute considération mondaine, nous disons et publions que les cours, les sujets, les vassaux de la couronne d'Aragon doivent prêter serment de fidélité et d'obéissance au très-illustre, très-excellent prince et notre seigneur don Ferdinand, infant de Castille, et le tenir pour leur véritable seigneur et roi[1]. »

Ce souverain, proclamé aux acclamations de la foule, auxquelles se mêlaient le bruit des trompettes et des clairons et les cris des hommes d'armes agitant leurs bannières, ne garda que trois ans et dix mois le trône donné par les neuf juges. Le 2 mai 1416, on étendait son cadavre au Poblet, à côté des ossements de ceux qui furent sur la terre les monarques d'Aragon. Il laissait pour successeur Alfonso, son fils aîné, âgé de vingt ans. Mais revenons en Castille.

Énervé par une longue minorité et sans énergie personnelle, don Juan II n'avait du pouvoir que l'apparence et l'ombre. Devant le trône se tenait tout armé et l'épée sanglante à la main le connétable don Alvar, qui masquait entièrement son maître et gouvernait seul la Castille. Pendant trente-deux ans, peuple, noblesse, cour et

1. Le même.

roi, tout fléchit et garda le silence. Une femme les vengea tous, et de sa main renversa le colosse. Don Alvar, sans même le consulter, avait remarié le roi à dona Isabelle de Portugal. Loin d'être reconnaissante de ce choix, que le connétable n'avait fait que par ambition, la nouvelle reine ranime une étincelle de courage au cœur de son époux. Elle ourdit une conspiration. Le connétable, malgré sa clairvoyance, est tout à coup arrêté à Burgos dans la maison de don Pedro de Carthagène, où il venait d'assassiner, sur un soupçon de trahison, Vivero, son ancien secrétaire. On le mène à Valladolid sur une mule. On le livre à une cour criminelle composée de douze docteurs, qui, bien qu'inhabiles à le juger selon la jurisprudence du temps, puisqu'il était ecclésiastique, étant grand-maître de Saint-Jacques, n'hésitent pas à le condamner à l'unanimité à être décollé (*degollado*).

C'est le 2 juin 1453 qu'on exécuta la sentence. Il était prisonnier à Valladolid, dans la maison même de Vivero, sa dernière victime. Au point du jour, après avoir ouï la messe très-dévotement et reçu l'eucharistie, il demanda à boire. On lui apporta du vin. Il en but un verre et monta couvert du capuce des condamnés sur la mule qui l'avait amené à Valladolid. Devant lui marchait un héraut criant de tous ses poumons :

« Ceci est la justice qu'ordonne de faire le roi à ce cruel tyran et usurpateur de sa couronne. En punition de ses méfaits, il l'envoie décoller (*en pena de sus maldades mandale degollar*). »

Un échafaud couvert d'un tapis de drap noir était dressé au milieu de la grande place de Valladolid. Un crucifix, devant lequel don Alvar s'agenouilla, y brillait au milieu de deux cierges. Pendant qu'il ôtait sa bague et la tendait à son page, en lui disant : Prends le dernier don que je puisse faire ici-bas, il aperçut un croc de fer planté dans un poteau.

« Pourquoi faire cela? demanda-t-il d'un ton calme au bourreau.

— C'est pour accrocher votre tête, répondit l'exécuteur, quand je vous aurai décollé.

— Oh! alors, reprit-il avec le même sang-froid, je m'inquiéterai peu de ma tête. »

Il dégrafa lui-même son pourpoint, se coucha sur le billot et

donna le signal à l'exécuteur, qui, d'un seul coup, sépara la tête du tronc et la mit ensuite sur le crochet de fer, où elle resta neuf jours accrochée[1]. »

Le roi, qui s'était consolé en vidant les coffres pleins d'or du connétable, ne lui survécut pas longtemps. Le fantôme sanglant de ce supplicié, qu'il redoutait encore plus peut-être mort que vivant, l'entraîna dans la tombe treize mois et demi après le drame de Valladolid. Le 22 juillet 1454, on le descendit dans les caveaux du cloître de San-Pablo, et le lendemain les bourgeois de Valladolid acclamaient Henri IV, son successeur. Celui-ci n'avait ni plus de vigueur morale, ni plus d'intelligence que son père. Esclave de ses favoris, choisis tous dans les derniers rangs de la noblesse, il ne tarda pas à exciter l'envie et la colère des riches hommes.

Beltran de la Cueva, qu'il avait créé page de lance (*mayordomo mayor*), fut bientôt son don Alvar et même, disait-on tout bas, quelque chose de plus. Violant dans son insolence le respect dû à la couche royale, la grandesse osait insinuer que le favori la déshonorait, et quand la reine, vers le 15 mars 1462, donna le jour à Madrid à la princesse doña Juana, tous s'écrièrent qu'elle était de Beltran de la Cueva. De là une fermentation violente et sourde, mais qui, éclatant le 9 septembre 1464, amena la guerre civile. Sur les champs de bataille qu'elle ouvrit se déchaînèrent toutes les mauvaises passions des nobles et des princes. Tandis que les seigneurs, ses vassaux, levaient de tous côtés leurs bannières contre ce prince, qualifié hautement d'*impotente* (impuissant), son frère Alfonse, un enfant de douze ans, et sa sœur Isabelle se joignaient sans pudeur aux conjurés. Alfonse avait même été nommé roi, mais Dieu punit le Caïn espagnol et lui arracha la couronne et la vie, le 1er juillet 1465, au bourg de Cardeñosa[2].

Il restait Isabelle. Ambitieuse, dissimulée, mauvaise sœur, celle-ci remplace l'usurpateur mort, et, animant les conjurés contre doña Juana, qu'ils appelaient avec mépris la *Beltraneja,* elle force Henri, son frère, à dépouiller sa propre fille et à lui céder le titre et les droits de princesse des Asturies. Cette concession obtenue,

1. Fernan Perez de Guzman. — Pedro de Abarca, *Anales de Aragon.* — Florès, édition de 1784 de la *Chronique de don Alvar.*

2. Enriquez del Castillo, *Cronica del rey Enrique IV.*

elle trame un autre complot, qui réussit, grâce au concours du nonce et du primat de Tolède, et le roi de Castille apprend un jour que son héritière malgré lui s'est mariée à son insu avec Ferdinand, l'infant d'Aragon. Les deux époux étaient cousins; il fallait une dispense : le pape Paul II l'ayant refusée, l'archevêque de Tolède et le nonce, aussi peu scrupuleux l'un que l'autre, en fabriquèrent une fausse et unirent les deux cousins, le 9 octobre 1469.

Véritablement impuissant, en ce sens qu'il n'avait pu rien empêcher, Henri IV traîna six ans encore une vie déshonorée par ces affronts, et mourut, le 11 décembre 1474, esclave du marquis de Villena, comme l'avait été son père d'Alvar de Luna. A peine avait-il les yeux fermés, que les ducs montant à cheval et les prélats sur leurs mules prenaient la route de Séville, où trônait déjà Isabelle. Trahie et abandonnée de tous, la pauvre *Beltraneja*, tournant le dos à cette société sans cœur et sans loyauté, allait s'enfermer dans le monastère de Sainte-Claire de Coïmbre; l'infant Ferdinand succédait enfin à son père, et, en 1479, les deux époux de Valladolid, unissant leurs couronnes comme leurs destinées, fondaient l'unité de l'Espagne et inauguraient cette ère célèbre, où resplendissent, comme deux gerbes lumineuses, les grands événements du siècle : la prise de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

ESPAGNE ANCIENNE.

Paris. — Typographie de RENOU et MAULDE, rue de Rivoli, 144.

HISTOIRE

D'ESPAGNE





HISTOIRE
D'ESPAGNE

DEPUIS

LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY LAFON

TOME SECOND



PARIS

FURNE ET C[IE], ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

MDCCCLXV

ESPAGNE MODERNE

CHAPITRE PREMIER

LOS REYES.

Les rois. — Portraits d'Isabelle et de Ferdinand. — La hermandad. — Fray Hernando de Talavera. — Influence du clergé. — Établissement de l'inquisition. — Les Dominicains. — Le château de Triana. — Le pauvre capucin Ximenez Cisneros. — Le tribunal de sang. — Torquemada. — Édits contre les Juifs. — Supplices. — L'échafaud de la *Tablada.* — Félicitations du pape à la reine. — Le *Quemadero.* — Règne de Torquemada. — Ses victimes. — Les Maures de Grenade. — Aboul-Hassan. — La prophétie de l'inspiré. — Les braves des frontières. — Surprise d'Alhama. — Deuil de Grenade. — *Ay de mi Alhama!* — Le complot. — Zoraya la Sultane. — Dernières lueurs de l'islam. — El-Zagul. — Progrès des Castillans. — Pressentiments sinistres des Maures. — La croix sous les murs de Grenade. — Prédication de l'*algihed.* — Le printemps de 1491. — Défaillances d'El-Saghyr. — *Ojos* de Huetar. — L'hagib Aboul-Cassem. — Un vaillant cœur. — Mousa-ben-Abil. — Cavaliers et alfaquis. — Siége de Grenade. — Le lion des sorties. — Le camp de Santa-Fe. — Combat sous les tours vermeilles. — Mousa et Consalve de Cordoue. — Le peuple et la famine. — Le 25 décembre. — Capitulation. — Mousa le Brave. — La bannière de Saint-Jacques est arborée sur l'Alhambra. — Départ d'Abou-Abdallah-el-Saghyr. — Le mont Padul. — Soupir du Maure.



SABELLE, que le catholicisme reconnaissant mit au rang des grands hommes, en lui ôtant jusqu'à son sexe, par excès d'admiration [1], était une Espagnole trapue, à figure ronde et pâle, offrant au plus haut degré, dans l'immobilité calme de ses traits, le double caractère de son esprit, la superstition et l'opiniâtreté. Autant son époux Ferdinand, avec son œil louche, sa dent incisive absente et sa physionomie épaisse d'Asturien, toujours grimaçante

1. Ils ne furent jamais appelés, elle et Ferdinand, que *los reyes* (les rois).

ou souriante, s'efforçait de dissimuler son astuce pour mieux tromper ses sujets et ses ennemis, autant Isabelle, digne lignée de Pedro le Cruel, laissait éclater fièrement son orgueil et sa fermeté.

Elle voulait tout dominer et que la royauté ne rencontrât plus de rivale. Comprenant bien, par l'expérience qu'elle venait d'en faire elle-même en armant les barons contre son frère, qu'il n'était pas bon que la noblesse pût tenir la couronne en échec, elle se tourna d'abord contre ceux qui lui avaient donné le trône, et les punit de leur perfidie en organisant dans la bourgeoisie et le peuple une force capable de contre-balancer leur influence et de briser au besoin leurs bannières.

Cette association armée, assez semblable à nos gardes nationales modernes, se recruta principalement dans les villes et les bourgs, et prit le nom de *fraternité* (*hermandad*). Dirigées par une junte suprême, les *cuadrillas*, ou brigades de l'armée populaire, remplirent promptement le but que se proposaient les rois. La noblesse ainsi matée, Isabelle essaya de tâter l'Église, qui était alors la véritable reine d'Espagne. Mais au premier pas elle trouva sa maîtresse. L'usage voulait que les confesseurs des souverains s'agenouillassent sous le même dais que leurs pénitents. La reine, voyant un jour son confesseur assis, lui rappela l'étiquette.

« Nous devons être tous les deux à genoux, lui dit-elle avec quelque aigreur.

— Non, Madame, répondit froidement le prieur du Prado fray Hernando de Talavera, car c'est ici le tribunal de Dieu, et je suis son représentant. »

La reine obéit et, se courbant sous cette main toute-puissante, accepta le joug de l'Église. Celle-ci ne tarda pas à profiter de la victoire. Philippe de Barberis, inquisiteur du royaume de Sicile, étant venu à Séville en 1477, pour solliciter la confirmation d'un privilége accordé par Frédéric II deux cent quarante-quatre ans auparavant, en vertu duquel le tiers des biens des hérétiques était attribué à leurs bourreaux, imagina de doter l'Espagne des bienfaits de saint Dominique.

Devinant, avec la sagacité particulière aux gens de sa robe, le caractère du roi, pétri d'astuce et d'avarice, il commença par s'a-

dresser à Ferdinand V, et, après avoir parlé des avantages que trouverait la religion dans l'établissement du Saint-Office, il lui laissa entrevoir les profits qu'en retirerait la royauté. Les Juifs, qu'il s'agissait de frapper d'abord, possédaient des trésors et des biens immenses. Ferdinand tressaillit de plaisir à la vue de cette riche proie. Le nonce du pape appuyant vivement la proposition, il alarma, au moyen de son confesseur et d'un capucin appelé Ximenez de Cisneros, la conscience de la reine, qui hésitait à laisser créer en Castille ce pouvoir nouveau, et parvint à la décider à solliciter une bulle à Rome pour l'établissement de l'inquisition.

Le pape la fit expédier le 1er novembre 1478, et deux ans après, le 1er janvier 1481, d'autorité royale et malgré les résistances et les répugnances des magistrats, l'inquisition s'établit dans le couvent de Saint-Paul des Dominicains de Séville. Mais elle entra en campagne avec tant de zèle, et le nombre des prisonniers fut bientôt si considérable, que, le couvent assigné aux inquisiteurs se trouvant trop petit, ils allèrent installer le tribunal de sang au château de Triana, situé dans un faubourg de Séville.

Cette inscription, tracée en latin barbare au-dessus du portail, consacra la mémoire de l'événement le plus funeste de l'histoire d'Espagne :

« Le Saint-Office de l'inquisition, établi contre la perversité des hérétiques dans les royaumes d'Espagne, a commencé à Séville l'an 1481, sous le pontificat de Sixte IV, qui l'a accordé, et sous le règne de Ferdinand V et d'Isabelle, *qui l'ont demandé*. Le premier inquisiteur général a été le Père Thomas de Torquemada, prieur du couvent de Sainte-Croix de Ségovie, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Dieu veuille, pour la propagation et le maintien de la foi, qu'il dure jusqu'à la fin des siècles. Lève-toi, Seigneur, sois juge dans ta cause et capture-nous les renards [1]. »

1. Sanctum inquisitionis officium contra hereticorum pravitatem in Hispaniæ regnis initiatum est Hispali anno MCCCCLXXXI, sedente in trono apostolico Sixto IV, a quo fuit concessum et regnantibus in Hispania Ferdinando V et Isabella a quibus fuit imprecatum. Inquisitor primus fuit Fr. Thomas de Torquemada, prior conventus sanctæ Crucis Segoveensis ordinis prædicatorum. Faxit Deus ut in fidei tutelam et augmentum in finem usque sæculi permaneat! Exurge Domine; judica causam tuam, capite nobis vulpes. (Ortiz de Zuniga, *Annales de Séville*, liv. XII.)

Torquemada publia aussitôt des édits où l'odieux l'emportait à peine, selon l'esprit qui l'animait, sur le ridicule. Ainsi, après avoir ordonné, sous peine de péché mortel et d'excommunication majeure, de dénoncer dans le *délai de trois jours* toutes les personnes entachées d'hérésie hébraïque, il posait comme obligatoire la délation dans les cas suivants :

« Lorsque le Juif, devenu chrétien, attend le Messie, disant qu'il n'est point arrivé et qu'il viendra pour racheter les Juifs, les délivrer de la captivité dans laquelle ils gémissent, et les conduire dans la terre promise;

« Lorsque celui qui a reçu le baptême embrasse de nouveau la religion judaïque;

« S'il dit que la loi de Moïse est aussi bonne pour nous sauver que la loi de Jésus-Christ;

« S'il garde le sabbat par respect pour l'ancienne loi, ce qui sera suffisamment prouvé *s'il porte ce jour-là une chemise et des vêtements plus propres qu'à l'ordinaire;* qu'il mette du linge blanc sur sa table et qu'il s'abstienne de faire du feu depuis le soir du jour précédent;

« S'il retire de la chair des animaux dont il se nourrit le suif ou la graisse; s'il en ôte tout le sang en la lavant dans l'eau, et s'il retranche certaines parties, telles que la glande ou la noix de la cuisse du mouton ou de tout autre animal tué pour être mangé;

« Si, avant de l'égorger, ainsi que les brebis dont il veut se nourrir, il examine si la lame de son couteau n'a aucune brèche en la passant sur l'ongle, et s'il couvre le sang avec de la terre, selon la coutume hébraïque;

« S'il mange de la viande le carême et les jours maigres;

« S'il observe le *chiphurim*, ou grand jeûne des Juifs, ce qui sera prouvé *lorsqu'il aura marché pieds nus* dans le mois de *tisri,* qu'il aura posé la main sur la tête de ses enfants sans faire le signe de la croix, ou qu'il aura récité une prière dans sa langue;

« S'il renouvelle, au mois d'*adar,* le jeûne de la reine Esther;

« S'il fait le jeûne de *rebiaso,* appelé de la maison sainte;

« Si, le lundi et le jeudi de chaque semaine, il a rogné, en signe de mortification, les ongles et l'extrémité de ses cheveux;

« S'il marmotte certaines prières des Juifs, en baissant et levant

alternativement la tête, le visage tourné vers la muraille, après s'être lavé les mains avec de l'eau et de la terre, vêtu de serge ou de lin, et les reins serrés avec des cordes ou des lanières de cuir;

« S'il célèbre la pâque des azymes en mangeant de l'ache et des laitues;

« S'il observe celle des Tabernacles, qui commence le dixième jour de tisri, et la fête des Flambeaux, qui tombe le 25 du mois de *caslen;*

« S'il fait la *rahara*, ou bénédiction, en prenant dans ses mains un vase plein de vin et prononçant sur le liquide certaines paroles avant d'en donner aux convives;

« S'il a récité les psaumes de David, sans dire à la fin le *Gloria Patri;*

« Si quelqu'un a circoncis ou fait circoncire son fils;

« S'il lui a donné un nom hébreu;

« S'il l'a fait plonger, sept jours après sa naissance, dans un bassin où l'on a jeté dans l'eau de l'or, de l'argent, de la semence de perles, du blé, de l'orge et d'autres substances en prononçant des paroles cabalistiques;

« S'il a fait le *ruaya*, ou repas d'adieu, la veille d'un voyage;

« Si, au moment de faire le pain, il prend un morceau de pâte et le brûle en signe d'holocauste;

« Si, à l'article de la mort, il tourne la tête du côté de la muraille;

« S'il lave les corps de ceux qu'il perd dans l'eau chaude;

« S'il parle aux morts pour faire leur éloge;

« S'il a répandu l'eau des cruches dans la maison mortuaire;

« S'il s'est assis derrière la porte;

« S'il a mangé du poisson en signe de deuil;

« Si le mort a été enterré hors du cimetière[1]. »

Les délateurs avaient tant de prétextes, qu'ils fournirent au Saint-Office une large moisson. L'infâme tribunal ne demandait que des victimes.

Le 6 janvier 1481, il fit brûler six condamnés; le 26 mars sui-

1. Llorente, *Histoire critique de l'inquisition*, t. I.

vant, il en livra dix-sept aux flammes; au 4 novembre de la même année, deux cent quatre-vingt-dix-huit nouveaux chrétiens avaient déjà subi le supplice du feu dans la seule cité de Séville. Bientôt, dans le reste de la province et à Cadix, on compta les meurtres par milliers[1]. Alors, pour suffire à ces horribles exécutions, le gouverneur de Séville fut forcé de faire construire hors des murs, dans la plaine appelée Tablada, un échafaud en pierres de taille qu'on nomma le *brûloir* (*quemadero*). Le quemadero était flanqué aux quatre coins de statues creuses dans lesquelles les endurcis et les relaps souffraient, entourés de flammes, la torture de Busiris[2].

C'est lorsque les cris de ces malheureux montaient vers le ciel, lorsque dix-sept mille prévenus tremblaient dans les prisons, que Sixte IV, un des plus grands scélérats qui aient porté la tiare, après avoir pris l'avis d'une congrégation apostolique où siégeaient le sodomiste Riario, son bâtard, et ce Roderigo Borgia, qui fut Alexandre VI, adressa un bref à la reine et à son auguste époux, pour les féliciter du présent qu'ils venaient de faire à l'Espagne.

« Poursuivez, leur disait-il, poursuivez avec zèle cette noble et sainte entreprise. Jésus-Christ a consolidé son royaume sur terre par la destruction de l'idolâtrie; vous triompherez de tous vos ennemis, en écrasant les hérétiques. Les victoires remportées sur les Maures sont déjà la récompense de votre amour pour la pureté de la foi. Des succès non moins glorieux, non moins éclatants vous attendent. »

Fort de l'approbation papale, de la faiblesse d'Isabelle et de la complicité du roi, Torquemada, malgré la vive résistance de l'Aragon, de la Catalogne et de Mayorque, étendit alors sur l'Espagne le réseau aux mailles de fer de l'inquisition, qui fut si lourd et si cruel pendant les dix-huit années qu'il le tint de sa main sanglante qu'en faisant le compte de ses victimes, on trouve au calcul le plus modéré :

« Dix mille deux cent vingt condamnés morts dans les flammes, six mille huit cent soixante brûlés en effigie, et quatre-vingt-dix-sept mille trois cent vingt et un qui subirent des peines infa-

1. Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. XXIV, ch. XVII. — André Bernaldez, dit le curé de Los Palacios, historien contemporain, *id.*

2. D. Juan Antonio Llorente, *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, t. I

mantes, la confiscation des biens et la réclusion perpétuelle. Total, CENT QUATORZE MILLE QUATRE CENT UNE FAMILLES désolées, ruinées et flétries par ce dominicain[1] ! »

Les Juifs écrasés, la royauté et l'Église songèrent aux Maures. Les fils du Prophète avaient repris leur antique fierté. « Va dire à tes maîtres qu'ils sont morts les rois de Grenade qui payaient tribut aux chrétiens, et que leurs fils ne fabriquent plus que des glaives et des fers de lance. » Cette réponse faite à l'ambassadeur de Castille parlant de tribut pour renouveler la trêve venait de donner la mesure de l'esprit musulman et de ses espérances. Emporté par le fanatisme des aïeux, au printemps de 1481 l'émir de Grenade, Aboul-Hassan, fait sonner les trompettes et exécute une algarade à la tête de sa cavalerie d'élite. La fortune des armes lui sourit d'abord. Malgré la nuit, l'orage et les ténèbres, il força les portes de Zahara que ses moslems n'entrevoyaient qu'à la lueur des éclairs. Mais, lorsqu'il rentrait à Grenade au milieu des acclamations, traînant en triomphe des troupeaux de captifs, la voix de la vérité, s'élevant rude et sévère, domina les cris de la foule et l'enthousiasme des flatteurs.

Aux portes mêmes de l'Alhambra se tenait en silence et les yeux baissés le vieux Massar, l'un des imans les plus vénérés de Grenade. L'émir lui ayant demandé la cause de cette attitude désolée :

« J'ai peur, ô émir, répondit le vieillard, que les ruines de Zahara ne tombent sur nos têtes. Plaise à Dieu que je mente, mais une voix secrète me dit que la fin du règne des croyants en ce pays est proche. *Allah! ıllallah!* — Dieu seul est grand[2] ! — Aboul-Has-

1. Anno Domini millesimo quadragentessimo octagessimo primo, Ferdinando V et Elisabeth Hispaniarum et utriusque Siciliæ regibus catholicis, sacrum inquisitionis officium contrà hæreticos judaizantes ad fidei exaltationem hic exordium sumpsit. Alphonso Manrico, archiepiscopo Hispalensi, fidei officio præfecto vigenti millia hæreticorum et ultra nefandum hærescos crimen abjurarunt, nec non hominum fere millia jure previo ignibus tradita sunt et combusta. (*Inscription de l'inquisition de Séville de 1524.*)

2. Y se dice que el Xeque Macer anciano alfaqui dijo con mucho valor al salir del alcazar : las ruinas de esto pueblo caeran sobre nuestras cabessas : ojala mienta yo, que el animo me da que el fin y acabamiento de nuestro senorio en España es ya llegado. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. III, p. 211.)

san, peu effrayé, continua ses courses sur les frontières, mais les chrétiens songeaient à la vengeance. L'une des meilleures places des Maures, Alhama, qui, assise sur les premiers gradins de la sierra Nevada, au bord d'un profond ravin au fond duquel roule une rivière, commande le passage de toute la sierra de Malaga à Grenade, était gardée avec négligence. Informé de ce fait, don Rodrigo Ponce de Léon, marquis de Cadix, résolut de prendre une revanche de la surprise de Zahara. A la tête d'une troupe aguerrie de campeadores, il se glissa dans les gorges des Alpuxarres, jusqu'à une demi-lieue de la forteresse. Tout le jour, le marquis et ses hommes restèrent cachés dans une vallée que ferment rochers et broussailles. Vers le milieu de la nuit, ils sortirent silencieusement de l'embuscade et s'approchèrent pas à pas de la ville, où, peuple et garnison, tout dormait d'un profond sommeil.

On avait apporté des échelles, qui furent dressées avec la même précaution. Don Rodrigo monta le premier sur les remparts de la Casbah, qui dominait la ville. Les sentinelles égorgées sans bruit, on courut aux portes; on ouvrit celle donnant sur la campagne, et le reste de l'embuscade entra dans le fort. Poussés dans la ville l'épée aux reins, les premiers fuyards donnèrent l'alarme. Les musulmans s'arment en tumulte, se barricadent et opposent toute la nuit et la journée suivante une résistance acharnée. Les renforts qui arrivaient à chaque instant au marquis de Cadix la brisèrent enfin. Tout fut passé au fil du sabre par le soldat, ivre de rage. Le sang des enfants et des femmes violées avant le massacre inonda les mosquées, et en deux jours cette florissante cité ne fut plus qu'un tombeau plein de ruines, de cendres et de cadavres[1].

A l'annonce de ce désastre, qui retentit à Grenade comme les sons d'un glas funèbre, Aboul-Hassan rassembla les siens à la hâte, et accourut à toute bride vers la sierra, espérant chasser les chrétiens. Il était trop tard. Deux fois repoussé, la première pour avoir agi avec trop de précipitation, la seconde, parce qu'il manqua de persistance, il rentra tristement à Grenade, laissant la croix triomphante derrière lui. Qu'on se figure la fureur des enfants du Prophète! Les peuples accusent la plupart du temps les chefs de leurs

1. Lucio Marineo.

lamités. Celui de Grenade fut pris au cœur d'une colère et d'une
ndignation qui éclatèrent à l'instant avec la violence que rien n'é-
touffe, pas même la main de fer du despotisme, et un désespoir
merveilleusement exprimé dans ce chant national :

Le roi maure va et vient
Dans la cité de Grenade,
Depuis les portes d'Elvire
Jusqu'à celles de Bivarambla.
 Malheur à moi, Alhama!

Il lui arrive des missives
Annonçant la prise d'Alhama;
Les missives, il les jette au feu;
Le messager, il le met à mort.
 Malheur à moi, Alhama!

Il descend de sa mule,
Saute aussitôt sur son cheval,
Traverse la rue du Zacatin
Et pique des deux vers l'Alhambra.
 Malheur à moi, Alhama!

Dans l'Alhambra, dès qu'il fut entré,
Il ordonne au plus vite
De sonner toutes les trompettes
Et les clairons d'argent.
 Malheur à moi, Alhama!

Et que les tambours de guerre
Roulent pour répandre l'alarme,
Afin que ses Maures les entendent
De Grenade et de la campagne (Vega)
 Malheur à moi, Alhama!

Les Maures, qui entendirent les tambours
Roulant le signal du carnage,
Viennent un à un, deux à deux,
Et forment bientôt un nombreux escadron.
 Malheur à moi, Alhama!

Là, prend la parole un vieux Maure,
Et il tient ce discours au roi :
Pourquoi nous appelles-tu, chef?
Pourquoi cette convocation?...
 Malheur à moi, Alhama!

Amis, il vous reste à savoir
Une désastreuse nouvelle :
Les chrétiens ont, avec bravoure,
Pris notre cité d'Alhama!
 Malheur à moi, Alhama!

Alors un vieil alfaqui
A la barbe longue et blanche :
Tu l'as mérité, dit-il, ô roi !
Roi, tu l'as bien mérité !
Malheur à moi, Alhama !

Tu fis égorger les Abencérages,
Qui de Grenade étaient la fleur,
Et reçus les chevaliers
De Cordoue la Célèbre.
Malheur à moi, Alhama !

Pour cela tu mérites, ô roi,
Un grave et double châtiment.
Voilà ce qui te perdra, toi et le royaume ;
Voilà ce qui perdra Grenade.
Malheur à moi, Alhama !

Ceux qui ne respectent pas les lois,
La loi les condamne à la ruine.
Grenade sera perdue,
Et tu te perdras avec elle.
Malheur à moi, Alhama !

L'œil du roi lança des éclairs,
Quand il entendit ces paroles,
Et comment parlait l'alfaqui,
Comment il parlait si bien des lois.
Malheur à moi, Alhama !

Un roi sait qu'il n'est pas de loi
Qui oblige de blesser ses oreilles.
Ainsi a parlé le roi maure,
Respirant à peine de colère.
Malheur à moi, Alhama !

Maure alfaqui, Maure alfaqui,
Le vieillard à la barbe blanche,
Le roi te fait prendre par ses gardes,
A cause de la prise d'Alhama !
Alhama, malheur à moi !

Il ordonne qu'on te tranche la tête
Et qu'on l'accroche à l'Alhambra,
Afin que ton châtiment soit
Un épouvantail pour les autres.
Malheur à moi, Alhama !

Chevaliers, soldats intrépides,
Allez dire au roi, de ma part,
Au roi maure de Grenade,
Que le vieillard ne lui doit rien.
Malheur à moi, Alhama !

De voir Alhama perdue,
L'amertume a navré mon âme;
Car, si le roi perd une ville,
D'autres ont perdu plus que lui.
Malheur à moi, Alhama!

Des pères ont perdu leurs fils,
Des femmes ont perdu leurs époux,
L'un a perdu tout ce qu'il aimait,
L'autre a perdu sa renommée.
Malheur à moi, Alhama!

Moi, j'ai perdu une fille vierge,
Qui était la fleur de ce sol;
Cent doublons d'or je donnerais,
Et les priserais moins que rien pour la ravoir.
Malheur à moi, Alhama!

Pendant que le vieil alfaqui disait ces choses,
On lui coupa la tête;
Elle fut clouée sur les tours de l'Alhambra,
Comme le roi l'avait voulu.
Malheur à moi, Alhama!

Hommes, femmes et enfants
Pleurent un si grand désastre;
Toutes les dames versent des pleurs,
Toutes les dames de Grenade.
Malheur à moi, Alhama!

Dans toutes les rues, à tous les balcons,
Se voient des vêtements de deuil;
Le roi pleure comme une femme.
Grande, en effet, était sa perte!
Malheur à moi, Alhama[1]!

Il est rare que les revers, mauvaise semence politique, ne fassent pas pousser les divisions. Au moment où Aboul-Hassan allait reprendre Alhama, les avis de ses vizirs le rappelèrent à Grenade.

1. Hombres niños y mugeres
Lloran tan grande perdida
Lloravan todas las damas
Quantas en Grenada avia.
Ay de mi Alhama!
Por las calles y ventanas
Mucho luto parecia;
Llora el rey como fembra
Qu'es mucho lo que perdia.
Ay de mi Alhama!

L'effet de ce chant de deuil était tel sur les Maures d'Espagne, qu'il leur était défendu de le chanter dans Grenade, sous peine de mort.

Une conspiration tendant à le précipiter du trône s'était ourdie en son absence. Les chefs étaient son propre fils Abou-Abdallah et la sultane Zoraya. L'émir fit arrêter son fils. La sultane, qui tremblait pour sa vie, gagna les gardiens de la tour où on le tenait prisonnier. Ils laissèrent entrer ses femmes, et celles-ci, tressant leurs voiles et leurs tuniques, en formèrent une corde assez forte pour le descendre jusqu'au pied de la tour, où il fut reçu par des cavaliers dévoués. On le promène aussitôt par la ville aux cris partout répétés de : Vive Abou-Abdallah *el Zaghyr* (le Petit). Les rebelles s'emparent de l'Albaycin, et l'émir, que le peuple appelait le *Scheikh* (le Vieux), en fut bientôt réduit à la possession de l'Alhambra. Sur ces entrefaites, on apprenait à Grenade que Ferdinand avait mis le siége devant Loxa. Plus patriote que son fils, le Scheikh vole au secours du brave Ali-Athar et force les chrétiens à fuir, laissant sous les remparts une jonchée de morts, parmi lesquels était don Tellès Giron, grand-maître de Calatrava. Mais cet acte de patriotisme trouvant le peuple indifférent, et l'alcaïd Aben-Omischah ayant profité de son absence pour s'emparer de l'Alhambra, le vieil émir se retira auprès de son frère Abdallah-el-Zagal, wali de Malaga.

Sa retraite ne rendit pas la victoire à Grenade, mais elle porta bonheur à Malaga. En l'an 888 de l'hégire (1483), une armée chrétienne commandée par le maître de Saint-Jacques, le vaillant Rodrigo de Cadix et le comte de Cifuentes, entra dans la Sharkia-del-Zagal. L'intrépide wali se met en selle au premier bruit de leur apparition; il poursuit avec sa cavalerie les Castillans dans la plaine, et les accule, la lance aux reins, aux montagnes, où les arbalétriers de son lieutenant Reduan Benagas les rompirent à coups de flèches [1].

La nouvelle de ce succès fut fatale à l'Absalon maure. Pour en effacer l'éclat, il s'empressa de marcher contre les chrétiens. Or, en passant la porte d'Elvire, sa lance se brisa, et sa fortune, à Lucena, eut le même sort que sa lance. Moins heureux que le vieil Ali-Athar, qui tomba au plus épais de la mêlée, et auquel nul de ses

1. Zurita, *Annales d'Aragon*. — Le curé de Los Palacios, *id.* — Descendió al valle Reduan Benagas y se completó la victoria : los cristianos fueron destrozados y perderon la presa y sus pendones. El esforzado Reduan libro de la muerte al conde Cifuentes. (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes*, t. III, p. 219.)

cinquante cavaliers d'élite ne survécut, le Petit (El-Zaghyr) s'enfuit du champ de bataille et fut pris dans les joncs et les broussailles de la rive où il cachait sa honte.

Ferdinand V, heureux d'entretenir la division parmi ses ennemis, le renvoie généreusement. Il attaque de nouveau son père, qu'avaient rappelé les vizirs. La population se partage en deux camps, comme aux jours douteux pour l'histoire où les Ebn-Sérâdj (Abencérages) et les Zaghyry (Zégris) ensanglantaient la ville, les trompettes sonnent, le sang va couler. Tout à coup, entre les deux factions, qui baissaient déjà les lances, apparaît l'iman Massar. Pâle, l'œil en feu, les bras étendus, il se jette au milieu de ces forcenés, et de sa voix lugubre :

« Arrêtez, arrêtez, dit-il, fratricides! Quelle est cette aveugle fureur? D'où vient cette haine farouche qui vous arme les uns contre les autres? Instruments aveugles des passions d'autrui, voulez-vous toujours immoler à des intérêts impies votre bonheur et le salut de vos fils, de vos femmes et de votre patrie? Insensés que vous êtes, vous allez verser votre sang pour servir l'ambition d'un fils qui détrône son père! Et vous, qui soutenez le père, ne voyez-vous pas que la vieillesse a éteint son ardeur guerrière et glacé ses forces? L'un et l'autre se disputent un empire qu'ils sont incapables de défendre. Ne rougissez-vous pas de vous égorger pour ces deux impuissants? Oh! si le sang qui a été versé, si celui que vous alliez répandre encore n'avait coulé que pour l'honneur de la patrie et sous l'étendard du Prophète, le croissant serait planté au delà du Tage et du Guadalquivir! Mais quelle différence, hélas! Partout l'ennemi attaque et vous presse; il est à vos portes, et vous ne pensez qu'à vous entr'égorger. Ne vaut-il pas mieux songer à vous défendre et à lui tenir tête? Qu'attendez-vous du timide Abou-Abdallah? Qu'attendez-vous d'Aboul-Hassan, courbé sous le poids des années? N'est-il donc plus dans les rangs de l'islam de guerrier courageux aimé de la fortune et capable de vous conduire au combat et à la victoire? Qui de vous ne connaît Abdallah-el-Zagal, la terreur des frontières, le vainqueur des chrétiens, le descendant, le digne fils de nos émirs de glorieuse mémoire[1]? »

1. Que furor es el vuestro, ciudadanos? Hasta cuándo sereis tan desacordados y frenéticos que por las pasiones y codicias de otros os olvideis de vosotros mismos,

A ce nom, qui fut comme l'étincelle sur la traînée de poudre, une acclamation immense interrompit Massar. « Vive Abdallah-el-Zagal, qu'il soit notre émir et le vengeur de l'islamisme! » Ainsi élu par les plus braves, El-Zagal quitta sa cité et entra à Grenade, comme les émirs des anciens temps, portant, avec ses cavaliers, à l'arçon de sa selle, les têtes sanglantes des chrétiens qu'il avait battus en chemin. C'était l'homme qui pouvait relever l'étendard du Prophète. Mais l'heure fatale avait sonné. Au lieu de se serrer en masse autour de lui, les musulmans se divisèrent encore. Il y eut bientôt deux rois à Grenade; il n'y eut plus, ni esprit national, ni vertu, ni patriotisme, ni pouvoir un et fort.

Les Castillans, profitant très-habilement de ces discordes, ne laissèrent plus l'épée au fourreau. En 1484, ils prirent Alora; l'année suivante, Ronda, Marbella, Carthama, Setenil; en 1486, Loxa; en 1487, Malaga; deux ans plus tard enfin, Guadix et Alméria. Après ces deux conquêtes achevées dans les lunes de moharrem et de safar (décembre 1490 et janvier 1491), le brave El-Zagal, courbant la tête sous la volonté d'Allah, avait brisé cette lance, qui seule aurait sauvé l'islam, et la croix se trouvait sous les murs de Grenade[1].

Fidèle à sa tâche de fondateur de l'unité espagnole, Ferdinand avait décidé qu'elle ne s'y arrêterait pas longtemps. Un traité secret liait El-Zaghyr, qui s'était engagé à lui livrer Grenade; il en réclama l'exécution. Le lâche émir, se voyant sans compétiteur, car El-Zagal venait de passer à Oran, abandonnant pour toujours la terre natale, conçut l'espoir de résister, en réunissant sous sa main toutes les forces de l'islam, et il fit une réponse évasive au mari d'Isabelle. Par ses ordres, les imans et les alfaquis courent prêcher dans les mosquées et sur les places l'*algihed* (la guerre sainte). Le fanatisme musulman se réveille partout avec force, et bondit comme le lion déchaîné. S'il s'était trouvé un homme pour diriger le mouvement, il aboutissait peut-être au but des croyants. El-Zaghyr était trop faible de la main et du cœur. A la vue de la bannière de Saint-Jacques, ses yeux s'obscurcirent; il recula.

de vuestros hijos, de vuestras mugeres, y de vuestra patria? (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, p. 226.)

1. Hernando de Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, CCXIII.

Aussi, aux premiers rayons du printemps de 1491, une armée de quarante mille hommes de pied et de dix mille chevaux, commandée par Ferdinand lui-même, campait à deux lieues de Grenade, aux fontaines en *Ojos de Huëtar*.

Voici, d'après Abi-Abdallah-ben-Alkalhibi-Absaceni, qui écrivait dans l'année 778 de l'hégire (1378), l'aspect et l'état de Grenade à ce moment :

« La ville de Grenade. dit-il dans son *Histoire*, est entourée de jardins très-spacieux, dont les arbres sont plantés si près l'un de l'autre qu'ils ressemblent à des haies. Ils ne dérobent cependant pas, malgré leur épaisseur, la vue des tours de l'Alhambra, qui étincèlent, comme d'éclatantes étoiles, dans les vertes forêts. Cette vaste plaine produit une telle quantité de grains et de légumes, qu'il n'y a que les revenus des premières familles du royaume qui puissent égaler leur produit annuel. On a calculé que chaque jardin rapportait cinq cents *aurei* (pièces d'or), sur lesquels on paie à l'émir trente mines. Au delà de ces jardins s'étendent des champs d'une culture très-variée, et qui, dans toutes les saisons. offrent la plus riche verdure et sont chargés de productions végétales utiles et de tout genre. Près de ces champs, on voit les fermes magnifiques appartenant au domaine de l'émir. La vue en est ravissante par l'énorme quantité d'arbres et la variété des plantes rares. Ces fermes couvrent un espace de vingt milles carrés. Pour les exploiter, ils ont un grand nombre de bons laboureurs, qui entretiennent d'excellents animaux également propres au trait et à la charge. Dans la plupart de ces fermes, il y a des châteaux, des moulins et des mosquées. Le profit qu'on en tire doit être grand, puisqu'il provient d'une science consommée en agriculture, que secondent puissamment la fertilité du sol et la beauté du climat. Plusieurs villes, remarquables par le nombre de leurs habitants et l'excellence de leurs productions, entourent ces terres, qui appartiennent à la couronne. Les plaines présentent d'immenses prairies, des pâturages, des *tâas* (habitations) et des villages remplis d'habitants, une infinité de maisons de plaisance. J'ai entendu nommer plus de trois cents hameaux dans les environs de Grenade.

« Les Grenadins sont orthodoxes et de la secte des Molékites. Ils obéissent aveuglément aux ordonnances de leurs sultans. Très-

patients au travail et d'une libéralité extrême, ils ont bonne mine, malgré leur taille moyenne; leurs nez sont petits, leurs cheveux noirs et leurs visages de la couleur de la grenade; leur manière de parler est élégante, mais ils sont peut-être un peu trop prolixes dans leurs discours et trop hautains, trop obstinés dans la discussion. La plupart des familles ont une origine berbère. Leur costume est rayé, fait à la manière des Persans ou des Turcs, de laine fine, de toile, de soie ou de coton, mais du plus grand prix. L'hiver, ils portent le burnous; l'été, une robe blanche ample et volante. Les soldats d'extraction espagnole ont coutume de porter à la guerre une cotte de mailles fort courte, des casques légers, un bouclier de cuir peint en bleu et une lance très-mince. Leurs chevaux sont harnachés à la manière arabe. Quant aux Africains d'origine, ils s'arment de très-longs bâtons qu'ils appellent *amras*. Leurs demeures sont très-légèrement construites. C'est chose curieuse d'assister à leurs fêtes, car, lorsque les jeunes gens s'assemblent dans une maison de plaisir, ils dansent, jouent des instruments et chantent toute sorte de *guzlas* licencieuses. Les citoyens de Grenade mangent durant toute l'année d'excellent pain de froment. Les pauvres et les laboureurs sont quelquefois obligés de manger en hiver du pain fait avec de l'orge, mais qui est délicieux. Ils ont une abondance de fruits extraordinaire et les meilleurs raisins de l'Espagne. La quantité qui se consomme est incroyable. Les vignobles des environs rapportent quatorze mille *aurei*. Les provisions de toute espèce de fruits secs, tels que figues, raisins, prunes, pistaches, sont immenses. Ils ont aussi le secret de conserver les raisins frais et pleins de jus d'une année à l'autre. Leurs monnaies d'or et d'argent sont bonnes et n'offrent presque point d'alliage. Les amusements et les récréations des citoyens sont très-variées. Lorsqu'ils se retirent, en automne, à leurs jolies villas, qui sont situées dans les faubourgs, ils aiment prodigieusement à se parer avec des ornements d'or et des pierres précieuses.

« Les femmes sont belles, mais en général d'une taille au-dessous de la moyenne, si bien qu'il est très-rare d'en rencontrer une grande. Elles sont très-mignonnes et attachent le plus grand prix à la longueur des cheveux. Leurs dents sont aussi blanches que la neige. Toute leur personne est parfaitement douce et suave, par

suite de l'usage multiplié qu'elles font des parfums. Elles ont une démarche légère et élégante, un esprit vif et plein de feu, une conversation fine et piquante. Dans ce siècle, la vanité du sexe a porté l'art de la parure à un tel excès de profusion et de magnificence, que cela doit être appelé folie plutôt que luxe [1]. »

Tel était l'état de Grenade en 1491.

Quand ils virent blanchir les tentes chrétiennes si près de leurs murs, les croyants les plus fermes pâlirent. Tous croyaient entendre sonner l'heure fatale annoncée par Massar. Tandis que le peuple regardait des remparts, morne et sombre, le conseil des vizirs se réunit en grande hâte à l'Alhambra. Les scheiks, les alfaquis, les imans et les chefs de famille à barbe blanche se joignirent aux vizirs. L'hagib Aboul-Cassem-Abd-el-Melik, après un exposé rapide de la situation de la ville, du nombre possible de ses défenseurs, de ses ressources en vivres, conclut en ces termes :

« Les bras ne nous manquent pas; mais quels services pouvons-nous espérer de cette foule turbulente et indisciplinable? Elle crie et menace en temps de paix, et ne sait plus que se cacher quand le danger se montre. »

A ces mots, Mousa-ben-Abil-Gazun, le plus brave des cavaliers de Grenade, bondit de colère, et s'écria :

« Pourquoi rabaisser nos soldats? Pourquoi douter de leur courage? Sachons les conduire au combat, et ils montreront l'audace et le courage de leurs pères! Outre les gens de guerre, fantassins et cavaliers, tous accoutumés au péril, tous endurcis aux fatigues, que Grenade renferme, n'avons-nous pas vingt mille jeunes gens, l'honneur et l'espoir de la ville, qui brûlent de mourir pour elle [2]?...

— Vous et les scheiks, dit alors Abou-Abdallah, se tournant vers Mousa, voilà le salut de Grenade. Protégés par Allah, vous pouvez seuls laver nos affronts dans le sang ennemi, rendre son éclat à l'islam, sa majesté au trône, le repos à vos femmes, la paix à vos

1. Manuscrit arabe de l'Escurial.

2. No hay que desconfiar en nuestras fuerzas, si se dirigen con valor y con inteligencia :: ademas de la gente de armas á pie como de á caballo... (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, ch. XLII, p. 251.)

enfants et à vous-mêmes. Faites donc tout ce que vous croirez utile au salut de Grenade[1]. »

On se distribue aussitôt les charges et les fatigues de la défense. Chacun veut sa part du danger. Mousa obtient le commandement des sorties. Il aura sous ses drapeaux les plus braves, et Naïm Reduan et Mohammed-ben-Zeïd pour lieutenants. Abd-el-Kerim-Zegri défendra les remparts. Chaque alcaïd veillera à la sûreté d'un fort, d'un quartier et des tours vermeilles. La question si importante des vivres est réglée la première. Trois mille cavaliers d'élite sortiront tous les jours de la ville sous les ordres de Mohammed-Zahir-ben-Athar, fils du vaillant alcaïd de Loxa, et digne de son père par sa valeur et sa prudence. Ils escorteront les mulets qu'on fera venir des Alpuxarres chargés de provisions[2].

Toutes ces mesures, sagement conçues et ponctuellement exécutées, rendirent les débuts du siége inutiles. Mousa, par ses impétueuses et fréquentes attaques, tenait sans cesse les Castillans en haleine et les empêchait d'intercepter les convois. Telle était la valeur de ce chef que son nom seul gardait la ville, dont les portes restèrent ouvertes pendant les premiers mois du siége. Et, tandis que Grenade dédaignait cette précaution, Ferdinand, pour sauver ses soldats du tranchant des lances maures, entourait son camp de murailles et de fossés profonds.

C'est là que Mousa vint les assiéger et les assaillir avec sa belle cavalerie et les fantassins de Grenade. Le court espace qui séparait les retranchements des chrétiens et les remparts maures devint un affreux champ de bataille qu'on vit en quelques heures jonché de morts. La cavalerie grenadine soutint sa renommée et passa comme un orage, renversant et entraînant tout dans sa charge terrible. Celui qui devait être le plus grand capitaine de l'Espagne, Consalve de Cordoue, fut ramassé moulu par les pieds des chevaux et mourant au milieu des morts. Mais les fantassins, dont se défiait avec raison l'hagib Aboul-Cassem, ne purent soutenir le choc de l'infanterie castillane. Ils furent enfoncés et ramenés battant jus-

1. El rey Abdallah dija á sus candillos y los xeques : Vosotros sois el amparo del regno, y los que con ayuda de Allah vengaran las injurias hechas á nuestra religion, y los ultrages hechos á nuestras mugeres. (Le même, t. III, p. 252.)

2. Le même.

qu'aux portes, que Mousa, rugissant de rage et maudissant leur lâcheté, fit fermer cette fois.

Les choses changèrent de face après cet avantage. Au lieu d'être assiégé dans son camp, Ferdinand resserra plus étroitement la ville, et parvint à intercepter les convois en coupant toute communication des Grenadins avec les Alpuxarres. Dès lors, la ville fut perdue. A l'approche de la famine, le peuple murmura, les vizirs consternés s'assemblèrent, et, après une longue délibération à laquelle Abou-Abdallah seul ne prit aucune part, il fut résolu à l'unanimité, moins la voix de Mousa et celle de l'émir, qui ne rompit pas le silence et resta toujours insensible en apparence et la tête couverte de sa robe, qu'on enverrait un ambassadeur aux chrétiens.

Le 25 décembre 1491, le vieil hagib Aboul-Cassem-Abd-el-Melik se présenta donc au camp de Ferdinand. Accueilli avec la distinction que méritait son grand âge, il fut mis sur-le-champ en rapport avec le ministre du roi et Consalve de Cordoue, chargés l'un et l'autre de discuter et de rédiger la capitulation.

Les chrétiens et le musulman arrêtèrent dans leurs conférences : que la ville de Grenade serait remise aux Castillans dans deux mois, à compter de la signature du traité, si durant ce délai elle n'était secourue ni par mer ni par terre; que l'émir de Grenade, ses généraux, ses vizirs et ses scheiks prêteraient serment d'obéissance et de fidélité aux rois de Castille, et que tous les habitants de Grenade les reconnaîtraient pour leurs souverains; que l'émir de Grenade recevrait des domaines et des terres avec un revenu suffisant, et qu'il choisirait lui-même ces terres dans les Alpuxarres; que tous les musulmans conserveraient avec la liberté la pleine jouissance et possession de leurs biens, leurs armes et leurs chevaux; qu'ils conserveraient le libre exercice de leur religion, leur culte, leurs mosquées, leurs usages, leur langue, leurs vêtements; qu'ils auraient des cadis et des alcaïdes pour les régir suivant leurs lois, et qu'ils ne payeraient pas d'autres impôts que ceux qu'ils payaient à leurs émirs[1].

Quand l'hagib, de retour, fit connaître ces conditions et ajouta

1. Le même, même tome.

que dans douze jours il fallait fournir cinq cents otages pris parmi les jeunes gens des premières familles, on n'entendit dans le conseil que plaintes et sanglots.

« Vous pleurez! dit alors l'intrépide Mousa. Sont-ce donc des larmes que vous demande la patrie? Laissez-les aux enfants et aux femmes, et soyez hommes! Au lieu de verser des pleurs, versons, s'il le faut, notre sang jusqu'à la dernière goutte pour repousser l'opprobre, la servitude, les humiliations, les outrages qui menacent nos enfants et nos femmes, la profanation de nos temples, l'injustice, l'intolérance, et pour éteindre ces bûchers que leurs prêtres dressent et allument déjà. Eh bien! vous restez froids à mes paroles! Vous n'avez pas de voix, croyants! Ignorez-vous donc que la mort est toujours près de vous, et que nul ne peut l'éviter? Pourquoi refusez-vous donc d'employer ces jours, dont le nombre vous est inconnu, à la défense de la patrie et du sol de vos pères? La terre, notre mère commune, nous ouvrira son sein, si nous tombons, et la plus magnifique des tentes, le ciel, couvrira ceux qui n'auront point de tombeau[1]. »

Personne n'osa s'émouvoir à ces fières paroles. Mousa, jetant alors autour de lui un regard de mépris et d'indignation, sortit en silence, courut chez lui prendre son cheval et ses armes, et sortit, pour n'y plus rentrer, de Grenade par la porte d'Elvire[2]. Huit jours après, le 3 janvier 1492, Abou-Abdallah-el-Saghyr en sortait aussi pour toujours par celle des Alpuxarres. Arrivé sur le mont Padul, d'où se découvre toute la ville de Grenade, il se retourna pour regarder encore cette perle du Xenil, l'Alhambra, et ces tours vermeilles où flottait alors triomphant l'étendard de Castille, et ne put s'empêcher de pleurer, en s'écriant : ***Allah hou Akbar***[3] !

« Pleure, lui répondit la sultane Zoraya, pleure comme une

1. Dejad senores, ese inútil llanto á los ninos y á las delicadas mugeres : seamos hombres y tengamos toda via corazon... (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, ch. XLIII, p. 256.)

2. Callo Muza, y callaron todos los que alli estaban, y el viendo el abatimiento y el silencio de los Xeques y alfaquis salio de la sola y dicen que habiendo en su casa tomado armas y caballo se partio de la ciudad por la puerta Elvira y nuncas mas pareció. (Conde, *Historia de los Arabes*, t. III, ch. XLIII, p. 257.)

3. Hélas! Seigneur!

femme la perte de l'émirat que tu n'as pas su défendre en homme[1]. »

La montagne en fut appelée du nom qu'elle garde aujourd'hui : *el Suspiro del Moro* (le Soupir du Maure).

1. L'historien castillan des rois prête à la sultane des paroles ayant un sens tout différent de cette traduction de Conde, qui n'a peut-être pas bien traduit le manuscrit arabe : « Y diro le su madre que pues no avia sido para defender lo que ovia perdido como hombre que no llorasse como muger. (Hernando del Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, CCXIII.)

CHAPITRE II

L'AMIRAL DES INDES.

Christophe Colomb. — Offre d'un monde et de 100 millions de revenu par un pauvre Génois. — Société en participation. — Les rois commanditaires. — Le vendredi 3 août. — Les trois caravelles. — *Prologo* ou rapport de Colomb aux Rois. — Le voyage. — Terre! — L'île *Guanahani*. — Prise de possession. — Hommes primitifs. — Nouvelles découvertes. — Richesse et beauté du climat de ces îles. — Mœurs des natifs. — L'île Juana. — Abondance de l'or. — Retour de Colomb. — Sa rentrée triomphale en Espagne. — Le frère du Cacique. — Le collier d'or. — Réception de l'amiral à Barcelone. — Astuce de Ferdinand. — Sa politique. — Les trois mariages. — Ximenez, archevêque, cardinal et ministre. — Suppression de l'*alcabala*. — Oppression et insurrection des Maures de Grenade. — Conversions du xve siècle. — La lutte et les obstacles. — Second voyage de Colomb. — Autres découvertes. — Marie Galande. — La Guadeloupe. — Tribus cannibales. — Les onze mille vierges. — Vengeance des Indiens. — *Guacamari*. — Les grands chefs. — La ville d'Isabelle et le fort Saint-Thomas. — Perfidie castillane. — Les fers du Cacique. — Les Indiens esclaves. — Ennemis de Colomb. — Il repart pour l'Europe. — L'or le justifie. — Son troisième voyage. — Il découvre le continent américain. — L'envoyé extraordinaire. — Cédule royale. — Rigueur de Bolendilla. — Colomb prisonnier. — Politique des rois catholiques. — Quatrième voyage de Colomb. — Son insuccès, sa misère, sa mort. — Isabelle le précède et Ferdinand V le suit dans le tombeau.



CET événement si glorieux pour la couronne de Castille en amena un autre d'une importance bien plus grande pour l'Espagne et l'Europe. Depuis sept ans, les rois catholiques (*los reyes*) traînaient à leur suite un Génois, qui offrait hardiment de découvrir un autre monde et de leur donner cent millions de rente. Les cent millions n'auraient pas été inutiles; mais alors autant qu'aujourd'hui, car l'homme ne change pas, on ne prêtait qu'une foi restreinte à ces grandes promesses. Christophe Colomb, tel était le nom du Génois, avait déjà offert sans succès ses cent millions annuels et son monde à Gênes, à Venise, au roi de Portugal. La junte nommée pour examiner son projet le traitait de chimérique et presque d'impie, parce qu'il n'était pas dans la Bible. Heureusement, il trouva des amis à Salamanque, chez les Dominicains. L'évêque de Palencia le prit sous sa protection; il parvint à persuader le cardi-



CHRISTOPHE COLOMB.

Publié par Furne à Paris.

nal Mendoza, et, tout-puissant sur l'esprit de la Reine, le prélat lui fait envoyer l'ordre de se rendre au camp devant Grenade.

La ville prise, Isabelle traita avec l'aventurier. Le 17 avril, les rois catholiques signèrent une convention en vertu de laquelle Colomb devait avoir pour lui et les siens, à perpétuité, les titres d'amiral et de vice-roi, et le dixième du revenu des terres qu'il découvrirait. Les deux royaux commanditaires exposèrent pour cette entreprise 17,000 florins, une centaine d'hommes et trois caravelles. Colomb partit, et un an après, de retour des plages inconnues, il adressait le rapport suivant aux souverains d'Espagne :

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ,

« Très-hauts, très-chrétiens, très-excellents et très-puissants princes, roi et reine des Espagnes et des Iles de la mer, cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient en Europe, et furent entrées dans la très-noble cité de Grenade, où, le deuxième jour du mois de janvier de cette année présente, je vis arborer par la force des armes les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, et où mes yeux virent le roi maure baiser les mains royales de Vos Altesses et du prince mon seigneur ; aussitôt, dans le même mois et d'après les informations que j'avais données à Vos Altesses des terres de l'Inde et d'un prince qui est appelé Grand-Khân, ce qui veut dire en notre langue vulgaire roi des rois, et de ce que plusieurs fois lui et ses prédécesseurs avaient envoyé à Rome y demander des docteurs de notre sainte foi, pour qu'ils la lui enseignassent. Comme le Saint-Père ne l'en avait jamais pourvu, et que tant de peuples se perdaient en croyant aux idoles et en recevant dans leurs âmes des semences de perdition, Vos Altesses pensèrent, en leur qualité de catholiques et de princes amis (*amadores*) et propagateurs de la sainte foi chrétienne, et ennemis de la secte de Mahomet, à envoyer, moi, Christophe Colomb, auxdites îles, pour voir lesdits princes et les peuples, et leur pays et leur disposition, l'état de toutes les choses et la manière de s'y prendre pour les convertir à notre sainte foi.

« Elles m'ordonnèrent de ne point aller par terre à l'Orient, ainsi qu'on a coutume de le faire, mais de prendre au contraire la

route de l'Occident, par laquelle nous ne savons pas jusqu'aujourd'hui avec certitude que personne ait jamais passé. En conséquence, après avoir chassé tous les Juifs de vos royaumes et seigneuries, Vos Altesses me commandèrent dans le même mois de janvier de partir avec une flotte suffisante pour lesdites contrées de l'Inde, et à cette occasion elles m'accordèrent de grandes grâces et m'anoblirent, afin que dorénavant je m'appelasse Don et fusse grand-amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et terres fermes dont je ferais la découverte et la conquête, et qu'on découvrirait par la suite dans ladite mer. Elles décrétèrent que mon fils aîné me succéderait, et qu'il en serait ainsi de génération en génération à tout jamais. Je partis de la ville de Grenade, le samedi 12 du mois de mai de la même année 1492. Je vins à la ville de Palos, qui est un port de mer, où j'équipai trois vaisseaux très-convenables pour une pareille entreprise. Je partis dudit port, très-bien pourvu de vivres et de gens de mer, le vendredi troisième jour d'août de ladite année, une demi-heure avant le lever du soleil, et je suivis le chemin des îles Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses, pour prendre de là ma route et naviguer jusqu'à ce que j'arrivasse aux Indes[1]. »

Deux mois neuf jours se passèrent dans cette navigation vers l'inconnu, qui terrifiait les marins. N'ayant pu le détourner de son dessein en dérangeant le gouvernail des caravelles, ils s'efforçaient de troubler Colomb par leurs murmures et l'expression toujours plus vive de leurs craintes. Ferme comme au départ, il leur montrait, pour les rassurer, tantôt des brins d'herbe roulés par les vagues, tantôt un *garjao* (hirondelle de mer), qui ne s'éloigne jamais plus de vingt-cinq lieues de la terre, tantôt l'oiseau blanc (*rabo de junco*), qui n'a pas l'habitude de dormir en mer. Quand les équipages révoltés criaient qu'ils n'iraient pas plus loin, il les ranimait de son mieux *en leur donnant bonne espérance des profits qu'ils pourraient faire*, et ajoutant qu'au reste leurs plaintes ne serviraient à rien, parce qu'il était parti pour se rendre aux Indes (*el habia venido à las Indias*), et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât, avec l'aide du Seigneur[2].

1. Discours préliminaire (*prologo*) adressé aux rois par Colomb. (Copié sur le manuscrit de Navarrète.)

2. Relation manuscrite de Bartholomé de Las Casas, rédigée sur les documents

Sa persévérance fut couronnée de succès. Le jeudi 11 octobre, on vit un jonc tout vert le long du vaisseau amiral, l'équipage de la caravelle la *Pinta* aperçut un roseau et un bâton; les gens de la *Nina* pêchèrent un églantier couvert de roses, gracieux emblème du bonheur qui les attendait; enfin, à deux heures après minuit, un marin de la *Pinta*, qui, meilleure voilière, filait en avant, Rodrigo de Triana, découvrit la terre et mérita le pourpoint de soie (*jubon de seda*) promis par l'amiral et la rente de 10,000 maravédis[1] accordée par la reine.

Déjà, vers dix heures du soir, Colomb avait vu de son gaillard de poupe une lumière que les oscillations du navire lui faisaient paraître mobile. Quand plus tard on annonça la terre, il mit en panne à ce cri, qui dut faire battre vivement les cœurs, et attendit le jour. A l'aube, on aperçut la plus septentrionale des îles Turques, appelée la grande Saline, que les Indiens nommaient *Guanahani*.

L'amiral se rendit à terre dans la barque armée avec Martin Alonzo Pinzon, commandant de la *Pinta*, et Vincent Yañez, son frère, capitaine de la *Nina*. Colomb prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait sur chaque vaisseau comme signe de ralliement. Sur ces deux bannières étaient un F et un Y surmontés chacun d'une couronne, et ces deux lettres brillaient, l'une à droite, l'autre à gauche de la croix. L'amiral prit à témoins les deux capitaines, Rodrigo d'Escovedo, écrivain de la flotte, et Sanchez de Ségovie, qu'il se mettait en possession de l'île au nom du roi et de la reine, et il en fit dresser l'acte par l'écrivain[2].

Pendant que Rodrigo griffonnait son parchemin, les naturels du pays, accourus sans défiance, regardaient avec admiration ces étrangers qu'ils croyaient descendus du ciel. Colomb les traita bien d'abord.

« Afin, dit-il dans son rapport aux rois, qu'ils nous prissent en amitié et se convertissent à notre sainte foi par la douceur et la persuasion, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de

de Colomb, et formant un petit tome in-folio, relié en parchemin, de 76 feuilles. (Archives du duc de l'Infantado.)

1. 8,000 francs.

2. Expressions mêmes de Colomb dans la relation manuscrite, fol. 41.

couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup *d'autres choses de peu de valeur,* qui leur firent grand plaisir et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille.

« Ils venaient ensuite à la nage aux embarcations des navires dans lesquelles nous étions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des zagaies et beaucoup d'autres choses, et les échangeaient avec nous pour des perles de verre, des grelots et pour tout ce qu'on leur offrait. Hommes et femmes sont tout nus; ils sont très-bien faits et ont de beaux corps et de jolies figures (*muy buenas caras*). S'il plaît à Notre Seigneur, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. »

Colomb découvrit successivement d'autres îles éparses dans ces mers, et qu'il appela Conception, en l'honneur de la Vierge; Fernandina, comme hommage au roi; Isabelle, en souvenir de sa protectrice; Juana, qui est l'île de Cuba actuelle, du nom de don Juan, prince des Asturies; *la Espanola* ou Saint-Domingue. « J'allai, dit-il, à cette côte, et j'en suivis la partie nord, comme j'avais suivi la côte orientale de l'île Juana, pendant une distance de cent soixante-dix-huit grandes lieues. Cette île est, ainsi que toutes les autres, extrêmement grande, et celle-ci surtout (*son fortissimas en demasiado grado, y esta en estremo*). Dans cette île, il y a une foule de ports qui ne se peuvent comparer à aucun de ceux de la chrétienté que je connaisse, et un grand nombre de beaux fleuves si grands que c'est merveille. Les terres sont hautes. Il y a des chaînes de montagnes très-élevées, toutes très-belles et de mille formes différentes; toutes praticables et pleines d'arbres d'une multitude d'espèces et tellement hauts qu'ils semblent toucher le ciel[1].

« Autant que je puis le croire, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles, car je les ai vus aussi verts et aussi beaux qu'en Espagne dans le mois de mai. On entendait le chant des rossignols et d'une infinité d'oiseaux, quoique ce fût au mois de novembre. Il y a des palmiers de six ou huit espèces, et leur belle diversité, comme celle des autres arbres ou plantes, ravit d'admiration. On y trouve

1. Lettre originale écrite par Christophe Colomb à Luis de Santangel, intendant en chef (*escribano de racion*) de la maison du roi et de la reine, et conservée dans la liasse de la correspondance générale d'État, n° 1, aux Archives royales de Simancas.

de merveilleuses forêts de pins, des champs magnifiques, des multitudes d'oiseaux et des fruits d'une prodigieuse variété! Il y a aussi beaucoup de mines, de métaux et d'innombrables habitants. L'île est une merveille; tout y est superbe. Sans avoir vu ce pays, on ne peut se faire une idée de la beauté des ports et des fleuves, aussi larges que nombreux, dont l'eau est excellente, et qui, pour la plupart, roulent de l'or. Il y a une grande différence entre les arbres, les fruits et les plantes de cette île et ceux de la Juana· Dans la première, il y a beaucoup d'épices et de grandes mines d'or et d'autres métaux.

« Les habitants de cette île et de toutes les autres que j'ai trouvées et dont j'ai eu connaissance sont tout nus, hommes et femmes, quoique cependant quelques femmes couvrent une seule partie de leur corps avec une feuille d'arbre ou de plante (*una foya de yerba*), ou un morceau d'étoffe de coton, qu'ils fabriquent à cet effet. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes. Leur seul moyen de défense consiste dans des roseaux qu'ils emploient lorsqu'ils sont en graines, au bout desquels ils mettent un petit bâton aigu.

« Bons, timides et simples à l'excès, ils ne refusent jamais rien de tout ce qu'on leur demande; s'ils le possèdent, ils l'offrent au contraire. Il est arrivé qu'un matelot a obtenu pour une aiguillette deux castillans et demi pesant d'or; que d'autres eurent plus encore pour des objets de moindre valeur. Quelquefois, pour des blancas neuves, ils donnaient tout ce qu'ils avaient, quoique cela valût deux ou trois castillans d'or. Ils prenaient jusqu'aux morceaux de pipes cassées et donnaient en retour, comme des imbéciles, tout ce qu'ils possédaient.

« Quoique idolâtres, ils croient que tout ce qui est bien se trouve dans le ciel. Ils étaient si fort convaincus que j'en venais, avec mes vaisseaux et mes hommes, que ceux dont je m'étais emparé de force, et avec qui j'étais parvenu à m'entendre, soit oralement, soit par signes, se hâtaient de dire partout où j'abordais : Venez voir les hommes du ciel!

« J'ai déjà dit que j'avais fait cent sept lieues en côtoyant l'île Juana en droite ligne d'occident en orient. D'après cette étendue de chemin, je puis affirmer que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse réunies, parce que, au delà de ces cent sept

lieues, il reste deux provinces que je n'ai point parcourues. Ces deux provinces ne peuvent avoir moins de cinquante ou soixante lieues de longueur, autant que je puis le comprendre aux signes des Indiens qui sont avec moi. L'autre île *espagnole* a de circuit plus que toute l'Espagne, depuis la Catalogne jusqu'à Fontarabie, puisque sur un carré formé par deux de ces côtes (*pues en una quadra*), je fis cent trente-huit grandes lieues d'occident en orient.

« Quoique j'aie pris possession de toutes ces îles au nom de Leurs Altesses, que toutes soient pourvues abondamment et plus que je ne puis le savoir ni le dire, *et que je les considère toutes également comme la propriété de Leurs Altesses*, dont elles peuvent disposer aussi absolument que du royaume de Castille, j'ai néanmoins pris particulièrement possession d'une grande ville dans un lieu le plus convenable et le meilleur pour l'exploitation des mines d'or et pour le commerce. J'ai donné à cette ville le nom de la Nativité; j'y ai fait construire une forteresse, qui est sans doute achevée en ce moment, et j'y ai laissé des hommes en suffisante quantité, avec des armes, de l'artillerie et des vivres pour plus d'un an, une barque, un maître marin et un constructeur en chef (*maestro de la mar en todas partes para facer*). Il existe une autre île qu'on m'assure être plus grande que l'Espagnole et dans laquelle les habitants n'ont pas de cheveux. Elle renferme immensément d'or. Au reste, pour parler seulement de ce qui s'est fait dans ce voyage, *qui ne fut qu'une course*, je dirai à Leurs Altesses qu'elles peuvent bien être assurées que je leur donnerai tout l'or dont elles auront besoin[1]. »

Ce résultat, si magnifique pour l'époque, heureusement obtenu, Colomb tourne vers l'Europe la proue de ses caravelles. Il avait mis soixante-onze jours pour aller; il n'en mit, malgré la tempête qui l'attendait dans les eaux de Lisbonne, que quarante-huit pour revenir. Sa fermeté le sauva des piéges du roi de Portugal; son bonheur de la déloyauté d'Alonso Pinzon, qui s'était séparé de lui, comptant arriver le premier et lui ravir l'honneur de l'entreprise. Le 15 mars, il abordait au port de Palos et y recevait un accueil aussi enthousiaste que les adieux avaient été indifférents. Toutes les boutiques se fermèrent par un mouvement unanime et spon-

1. *Idem*, fol. 14 et p. 359, t. II, de la collection de Navarrète.

tané, toutes les cloches furent mises en branle, et le génie de cet homme si méprisé la veille reçut à profusion tous les honneurs qu'on n'accordait alors qu'aux souverains.

Son voyage de Séville, où il ne trouva pas les rois, jusqu'à Barcelone, ne fut qu'un triomphe. Comme pour rehausser sa gloire par son humilité, Colomb, très-dévot d'ailleurs à saint François, était vêtu d'une robe de franciscain serrée par le gros cordon de l'ordre [1]. Il amenait avec lui six Indiens dans leur costume national, parmi lesquels était le frère du grand cacique de Caonoboa. Ce chef apportait à la reine un énorme collier d'or travaillé en forme d'anneaux de chaîne et pesant six cents castillans [2], que *l'amiral lui faisait mettre quand on entrait dans les villes ou les villages* [3].

Il arriva à Barcelone vers le milieu d'avril. Tous les ordres de l'État, tous les grands, suivis de leurs maisons richement équipées et d'un peuple immense, sortirent à sa rencontre. On vit arriver d'abord les Indiens et ses compagnons de voyage portant des monceaux d'or, des balles de coton, des perroquets et tous les objets inconnus découverts dans les îles. La vue de ces richesses transportait les Espagnols d'admiration et d'enthousiasme. Ils criaient tous de cette voix puissante qui a l'accent de la fureur : « Vivent Ferdinand, Isabelle et leur amiral Colomb ! » Revêtus de leurs costumes royaux, les deux souverains attendaient l'amiral sous un dais élevé dans la cour du palais. Ils firent tous deux un pas à sa rencontre, le relevèrent quand il fléchissait les genoux, l'embrassèrent et le firent placer sur une estrade auprès du dais. Il leur présenta les Indiens, ainsi que les objets d'or qu'il apportait, et Leurs Altesses, dit le bon curé de Los Palacios, eurent beaucoup de plaisir à voir ces choses étranges et à avoir des nouvelles des découvertes [4].

Retour bizarre et douloureux des choses d'ici-bas, sept ans plus tard, ces mêmes mains, qui leur donnaient un autre monde, ils

1. Bartholomé de Las Casas, liv. I, ch. CI de son *Histoire*.

2. Sept livres et quelques onces.

3. Andres Bernaldez, curé de la ville de Los Palacios, *Histoire manuscrite des événements sur lesquels il eut une information véritable* (*de que horo veva informacion*), ch. CXXXI.

4. *Id.*

devaient les charger de fers! Un intérêt plus puissant que la réception du Génois avait conduit les rois catholiques à Barcelone. Faible d'esprit et très-mal conseillé, Charles VIII, qui songeait à s'emparer du royaume de Naples, venait de rendre le Roussillon, conquis par son père Louis XI, et resté en gage dans ses mains, faute du paiement des sommes dues par le vieux roi aragonais don Juan. Charles VIII s'était figuré, dans sa crédulité naïve, que Ferdinand l'aiderait à conquérir Naples en échange de Perpignan.

Il fut vite désabusé. Ferdinand V, le plus grand fourbe de son temps, ne tint pas plutôt le Roussillon qu'il essaya de fermer à son allié le chemin de Naples. Secondé par le scélérat qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre, Alexandre VI, et par le meilleur de ses capitaines, Consalve de Cordoue, il parvint à faire échouer l'expédition française. Charles VIII était jeune et manquait de bons conseillers; mais, en voyant par quels moyens indignes, pleins de ruse et de lâche déloyauté, ces trois Espagnols, qui se valaient au moral, Ferdinand, Consalve de Cordoue et Borgia, triomphèrent, il faut reconnaître que leur victoire vaut cent fois moins que l'insuccès du roi de France.

Pendant que Charles se vengeait en repoussant les incursions des Espagnols et prenant Salses, Isabelle et son époux mariaient leurs enfants. Ils avaient cherché des alliances politiques avec le Portugal et l'Angleterre, auxquels ils donnèrent deux de leurs infantes. La seconde, doña Juana, fut unie, en 1496, à l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien, qui avait déjà marié l'infant don Juan avec sa fille Marguerite. Trois mois après, la mort brisa l'un des nœuds de cette double alliance, en emportant don Juan. Comme elle avait frappé en même temps le roi de Naples, Ferdinand V se consola de la mort de son fils par l'espoir de mettre la main sur cette autre couronne. Il en demanda l'investiture à Borgia, qui n'avait rien à refuser au roi de sa patrie.

Le pouvoir, sur ces entrefaites, se déplaçait en Castille. Au cardinal Mendoza, premier ministre d'Isabelle, et qui avait réellement commandé et régné sous son nom, venait de succéder le pauvre capucin dont nous parlions au commencement du chapitre. Héritier du siége métropolitain et de la pourpre de l'archevêque de Tolède, Ximenès, maître de l'esprit de la reine, dont il était le

confesseur, devint dès lors le maître de l'Espagne. Son premier acte l'entoura d'une vive auréole de popularité et lui donna un point d'appui solide dans le peuple. Pressé par la nécessité des temps, le père d'Isabelle avait créé un impôt qui devait ruiner et qui ruina effectivement le commerce en Espagne : c'était le dixième de tout ce qui se vendait en meubles, immeubles ou denrées. Devinant au XV[e] siècle, par une intuition hardie, les bons effets de la liberté dans les transactions commerciales, Ximenès abolit cette taxe, appelée *alcabala*, et comme elle était aussi oppressive et vexatoire dans la forme que nuisible au fond, tout le peuple poussa un cri de joie et de reconnaissance[1].

Heureux si tous ses actes eussent été marqués à ce cachet d'équité et de sagesse. Mais on ne se dépouille pas des idées et des préjugés de son siècle. Le même homme qui s'était montré si juste pour les classes opprimées en 1497 fut le plus cruel et le plus aveugle des oppresseurs en 1499, quand il s'agit d'hommes professant une religion opposée à la sienne. Gouvernés sans doute trop durement, les Maures de Grenade frémissaient sous le joug de Tendilla, leur gouverneur. Instruit de la fermentation des esprits, Ximenès agit avec cette dissimulation qui déshonora si longtemps la politique espagnole. On met en avant la santé chancelante du jeune infant Michel, et, sous prétexte de la retremper dans l'air pur de Grenade, les rois catholiques s'acheminent vers les tours vermeilles par des routes différentes et avec une grosse escorte d'hommes d'armes choisis.

Ils paraissent tout à coup à la tête de cinq mille soldats. Isabelle occupe l'Alhambra, Ferdinand la ville, le cardinal l'Albaycin. Quand toute résistance est rendue impossible, Ximenès convoque les imans, les cadis, les alfaquis, les chefs de familles maures. Il leur dit qu'ils ont tous mérité la mort comme auteurs ou complices d'une conspiration contre l'autorité royale, et qu'ils ne peuvent échapper au supplice qu'en renonçant à la religion du Prophète et se faisant chrétiens. La foudre, éclatant sur ces malheureux, ne les aurait pas plus surpris. Ils tombent en vain aux pieds du cardinal en protestant de leur innocence; Ximenès est inflexible et n'ouvre

1. Sandoval, *Compendio de la vida del cardinal Ximenez.*

la bouche qu'afin de leur déclarer qu'ils n'ont qu'un instant pour choisir entre la mort et le baptême.

Cette menace fit beaucoup de catéchumènes, l'or et les fers achevèrent l'œuvre commencée par la terreur, et les Maures, bien que frémissants de colère, ne se seraient peut-être pas levés, tant était grand l'énervement de cette race, jadis si fière, si le fanatique Ximenès n'eût fait brûler ses livres saints sur les places publiques. En voyant consumer l'Alcoran, tout le peuple courut aux armes; il fallut combattre. Sans le dévouement du Maure Zaghir, Ximenès aurait payé de sa vie cet acte impolitique; il engendra une insurrection formidable, qu'on ne parvint à étouffer que dans des flots de sang et par les moyens qu'un prêtre qui est sans entrailles pouvait seul ordonner, et l'épée espagnole, aveugle dans sa cruauté, employer seule [1].

Ce vieil esprit du moyen âge, qui animait encore la nation, laissait éclater en même temps sa fougue sur une autre scène. Colomb avait continué ses découvertes dans *la mer Océane*, et si les poètes s'écriaient dans le délire de leur enthousiasme : Gloire éternelle à l'immortel Colomb! grâce à lui il n'existe plus sur la terre un seul point où ne flotte son illustre étendard [2], le grand homme ne manquait pas de sujets de plainte contre l'ingratitude et l'injustice de ceux qu'il était venu doter de ce monde nouveau. Après sept années passées en conférences et neuf à exécuter des choses mémorables, il en était arrivé au point que, s'il eût volé les Indes, selon son expression, *pour les donner aux Maures*, on n'aurait pu lui montrer en Espagne une plus grande inimitié [3]. Plus il allait avant, plus les obstacles se multipliaient autour de lui, plus la lutte devenait vive.

1. Marmol, *Rebelion de los Moriscos.*

2. Unde repertori merito referenda Columbo
Gratia.......
Jam nulla Hispanis tellus addenda triumphis
Atque parum tantis viribus orbis erat.
(Épigramme de R. L. de Corbaria, évêque de Montepalucio, à l'invincible roi des Espagnes.)

3. Lettre de Colomb à la nourrice du prince Juan. (Mss des Indes, collect. Muñoz et Codice Colombo Americano, copié dans le couvent de Sainte-Marie de Las Cuevas, à Séville.

A son second voyage, commencé le 25 septembre 1493, il avait découvert, le premier dimanche après la Toussaint, une autre île, qu'il appela, en raison du jour, la Dominique. Il en apparut bientôt une autre à la proue des vaisseaux, peu après que le pilote du vaisseau amiral eut crié : *Tenemos tierra* (voici la terre)! La première, dit un témoin oculaire[1], était hérissée de montagnes du côté où nous la vîmes. La seconde offrait un terrain uni, mais rempli d'arbres très-épais. Aussitôt que le soleil brilla, des îles commencèrent à s'élever à droite et à gauche, si bien que ce jour-là nous en vîmes six de divers côtés, la plupart assez grandes. On gouverna pour atterrir à celle que nous avions vue la première, et nous arrivâmes à la côte après avoir fait plus d'une lieue pour chercher un port; mais nous n'en pûmes découvrir aucun le long de la côte que nous venions de parcourir.

Voyant que nous ne trouvions pas de port dans cette île, l'amiral ordonna de se diriger sur l'autre île, placée à main droite, et qui était distante de la première d'environ quatre à cinq lieues. Un vaisseau resta tout le jour auprès des côtes pour y chercher un port, et il en trouva un bon et sûr. Il s'en retourna ensuite vers la flotte, qui avait mouillé dans la troisième île, nommée par Colomb Marie-Galande. Il y avait là des futaies d'une si grande épaisseur que c'était merveille, et une telle diversité d'arbres inconnus à nous tous que c'était surprenant, les uns avec leurs fruits, les autres en fleurs, de manière que tout était vert (*ansi que todo era verde*)[2].

Nous ne trouvâmes personne dans cette île, ni aucune trace d'homme, et nous pensâmes qu'elle n'était pas peuplée. Le lendemain matin, nous partîmes pour une autre île (la Guadeloupe), qui paraissait plus basse que celle-ci, qui semblait plus grande, et en était éloignée de sept à huit lieues. Nous y arrivâmes du côté d'une grande montagne, qui paraissait s'élever jusqu'au ciel, au milieu de laquelle s'allongeait un pic formant aiguille, d'où tombaient des sources d'eaux vives semblables à des jets d'eau. On les voyait de

1. Chanca.

2. Relation manuscrite du docteur Chanca, extraite d'un registre de la moitié du XVIe siècle, qui appartient à l'Académie d'histoire de Madrid. Cette relation, copiée par don Manuel Avella et insérée dans la collection de don J. B. Muñoz, se trouve dans le registre manuscrit de l'Académie entre la feuille 17e et la 31e.

si loin qu'il y eut sur les vaisseaux plusieurs paris à ce sujet; les uns disaient que c'étaient des roches blanchies, les autres que c'était de l'eau. Dès que nous arrivâmes plus près, on reconnut que c'était en réalité la chose la plus belle du monde à voir, que cet immense jet d'eau se précipitant avec un si grand volume, malgré la petitesse de l'entonnoir d'où il jaillit[1].

Quand nous bordâmes le rivage, l'amiral ordonna à une caravelle légère de le côtoyer, pour chercher un port. Elle prit donc les devants, et, en atteignant la terre, elle vit quelques huttes. Le capitaine sauta dans sa chaloupe et descendit sur le rivage. Il porta ses premiers pas vers les huttes, dans lesquelles il trouva les habitants, qui, dès qu'ils l'aperçurent, prirent la fuite. Il entra dans les huttes, où il trouva les objets à l'usage des Indiens, car ils n'avaient rien emporté. Il y prit deux perroquets très-grands et bien différents de ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Il y trouva beaucoup de coton filé ou prêt à l'être, et des vivres préparés par les naturels. Il prit un peu de chacune de ces choses, et surtout quatre ou cinq ossements de bras et de jambes humaines. Ces affreux débris nous apprirent que ces îles étaient celles des Caraïbes, habitées par une race de cannibales[2].

Ces barbares portaient à chaque jambe deux anneaux tissés de coton, l'un à gauche du genou, l'autre près de la cheville. Leurs armes étaient des flèches armées ou de fer, de pointes d'écaille de tortue, ou d'arêtes fort dures d'un poisson qui est fort et dentelé comme une scie. Nous partîmes de cette île huit jours après notre arrivée (le dimanche 10 novembre). Un autre jour, vers midi, nous découvrîmes une autre île, qui n'était pas très-grande, et le soir nous en vîmes une autre (Monserrat et Santa-Maria-la-Redonda).

Nous découvrîmes ensuite l'île de Santa-Maria-la-Antigua et celle de Saint-Martin. Là, plusieurs de ceux qui montaient le canot étant descendus à terre, ils arrivèrent chez une peuplade dont tous les habitants avaient fui. Ils saisirent cinq ou six femmes et plusieurs enfants, dont la plupart étaient captifs dans l'île, parce qu'elle appartenait aux Caraïbes. Comme la chaloupe revenait avec cette

1. *Id.*
2. *Id.*

capture, on aperçut le long de la côte un canot dans lequel se trouvaient quatre hommes, deux femmes et un enfant. Aussitôt qu'ils eurent découvert la flotte, ils furent saisis d'un tel étonnement que, pendant plus d'une grande heure, ils ne bougèrent pas de place.

L'amiral, suivant sa route, signala encore l'île de Sainte-Croix, le groupe des Onze-Mille-Vierges (*los Once-Mil-Virgenes*), celle de Porto-Rico, la Mona, et il aborda enfin à l'île Espagnole, sur une plage basse très-plate, qui lui était inconnue. Comme les Espagnols parcouraient la côte, cherchant leur fort, ils trouvèrent sur le sable deux cadavres, l'un avec un lacet au cou, l'autre avec une corde au pied. Cela arriva le premier jour. Le jour suivant, ils trouvèrent encore un peu plus loin deux autres corps morts. La position de l'un de ces corps permettait de voir qu'il avait beaucoup de barbe. Quelques-uns des nôtres, dit le docteur Chanca, firent à ce sujet de fâcheuses conjectures, et non sans raison, car tous les Indiens sont sans barbe.

Colomb fit tirer deux coups de bombarde, pour voir si ceux qui étaient restés avec le cacique Guacamari répondraient, car ils avaient aussi des bombardes. Comme personne ne répondit et que l'on n'apercevait en ce lieu aucun vestige de feu ni d'habitation, tout le monde s'abandonna à la tristesse et soupçonna la vérité. Pendant que les équipages étaient plongés dans la consternation, après quatre ou cinq heures de la nuit, un canot monté par cinq ou six Indiens, que nous avions déjà vu dans la soirée, s'arrêta sous une des caravelles, et les sauvages demandèrent l'amiral au capitaine. On les amena au vaisseau de Colomb; mais ils ne voulurent y monter que lorsque l'amiral leur eut parlé lui-même. Ils demandèrent de la lumière pour le reconnaître, et quand ils l'eurent reconnu ils entrèrent.

L'un d'eux était cousin de Guacamari, qui les avait députés dans d'autres occasions. Ils apportaient des masques d'or (*caratulas de oro*) que Guacamari envoyait en présents, l'un pour l'amiral, l'autre pour un capitaine qui l'avait accompagné dans le premier voyage. Lorsqu'on leur demanda des nouvelles des chrétiens qu'on avait laissés, le cousin du chef répondit qu'ils se portaient bien, quoiqu'il en fût mort quelques-uns de maladies, et d'autres à la suite

de rixes qui s'étaient élevées entre eux. On lui demanda par ordre de qui les chrétiens avaient été tués, il dit que c'était par les chefs Caonabo et Magreni, qui avaient brûlé le fort et les huttes, et que Guacamari avait eu lui-même la cuisse traversée[1].

Colomb se porta sur le lieu où il avait bâti sa forteresse, et n'y trouva que cendres et débris. On fouilla par ses ordres de la terre qui paraissait fraîchement remuée; on y découvrit huit cadavres enfouis depuis longtemps, qu'aux lambeaux de leurs habits on ne pouvait plus méconnaître : c'étaient les premiers colons espagnols. La vérité éclatait aux yeux de tous. Avant même que les Indiens eussent raconté le fait à leur manière, Colomb en avait deviné les causes. Révoltés de la tyrannie et des excès de tout genre des Espagnols, les sauvages s'étaient vengés à leur façon, par une surprise, et ils mentaient avec la ruse instinctive chez l'homme primitif, comme des enfants pris en faute.

Colomb fit semblant de tout croire, et, pour prévenir le retour de cette catastrophe, se hâta de s'établir dans l'île plus solidement. Avec une incroyable activité que rien ne put déconcerter, ni plaintes, ni murmures, il bâtit, au milieu de ces riches plaines où l'or brillait de toutes parts, une ville qu'il nomma Isabelle, et un fort baptisé, pour se moquer des douteurs, Saint-Thomas. Établissant ensuite un conseil pour gouverner la colonie, présidé par son frère Diego Colomb, il alla de nouveau explorer les mers, et ne revint à Isabelle, en 1496, qu'après avoir découvert la plupart des îles de l'Amérique.

Il était temps qu'il reparût : le plus grand esprit de désordre, fomenté par l'orgueil national et les prétentions excessives du gouverneur du fort de Saint-Thomas, Margareta, régnait parmi les colons, et les Indiens, comprenant enfin le danger d'un pareil voisinage, aiguisaient en secret leurs flèches. Colomb réprima les mutins en leur ôtant leurs chefs, Boïle, le chef des missionnaires, et le commandeur Margareta, qu'il renvoya en Europe, et désarma les Indiens par une ruse génoise, qui prouve la naïveté de ces peuples enfants.

Les Espagnols répandirent le bruit que l'amiral, voulant gagner

1. Chanca, *id.*

les bonnes grâces du chef Caonabo, le plus redoutable des caciques de l'île, lui envoyait de grands présents. Hojèda, le nouveau commandant du fort, partit en effet de Saint-Thomas avec six cavaliers, qui affectaient de montrer en chemin les objets d'art destinés au cacique. On arrive au palais du chef, qui consistait dans une hutte couverte de feuillages, et, après quelques douces paroles pour excuser les violences des premiers colons, Hojèda, qui avait ébloui le chef et ses guerriers, en leur distribuant les grelots, les miroirs et les autres bagatelles d'origine européenne, auxquelles ils attachaient tant de prix, étala devant Caonabo des fers si polis et si bien travaillés qu'ils paraissaient être d'argent.

« Voilà, lui dit-il par l'organe de ses interprètes, les marques d'honneur qui n'appartiennent en Europe qu'aux grands chefs. L'amiral te les offre, afin que tu sois leur égal. »

Tandis que le chef, pris au défaut de son orgueil, regardait ses guerriers d'un air de triomphe, les soldats d'Hojèda se hâtèrent de lui mettre ces fers, et, quand il fut bien enchaîné, écartant les guerriers et le peuple à coups de dague et de pistolet, ils le jetèrent sur un cheval, malgré ses cris et sa résistance, et le portèrent au galop au fort Saint-Thomas, tuant tous ceux qui s'opposaient à leur passage[1]. Ce guet-apens attira sous les murs du fort des milliers d'Indiens, que le fer, les mousquets, les chevaux et les grands chiens dressés à la chasse de l'homme rompirent sans peine dans les trois assauts que, dans leur ardeur de vengeance, ils vinrent livrer à Colomb.

Celui-ci profita de la victoire, dit l'abbé Mignot, pour les réduire en servage; il condamna ceux qui étaient près des mines à donner tous les trois mois une certaine mesure d'or; ceux qui habitaient loin des terrains aurifères, à fournir vingt-cinq livres de coton, et les prisonniers à cultiver la terre. Ainsi, comme l'a remarqué un historien digne de ce titre[2], deux cent vingt hommes firent gémir un grand peuple sous le joug qu'il n'avait pas la force de briser.

Enfin, le poids de l'esclavage devint si cruel à ces hommes aussi libres que l'air avant l'arrivée des Castillans, qu'ils préférèrent la

1. Andres Bernaldez.
2. L'abbé Mignot, *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, t. II, p. 54.

mort à cette tyrannie incessante, implacable, et, refusant de semer et de moissonner, ils laissèrent la terre inculte et s'enfuirent dans les bois et dans les cavernes. En cette fatale année 1496, l'histoire a constaté qu'il périt un tiers des naturels de l'île par le fer, la famine et les maladies.

Boïle et le commandeur accusaient Colomb pendant ce temps-là auprès des rois catholiques. Ils lui reprochaient non ses cruautés envers les Indiens, mais un grief bien plus grave aux yeux de la nation et de la cour, un manque d'égards continuel envers les Dons de Castille. Ferdinand, toujours hostile au Génois, indisposa la reine, et don Juan d'Agado fut envoyé aux îles en qualité de commissaire extraordinaire, pour informer sur la conduite de l'amiral. Dédaignant de se justifier devant ce nouvel ennemi, Colomb déclara qu'il ne reconnaissait pour juges que les rois catholiques, et qu'il voulait aller plaider sa cause au pied de leur trône. Il revint donc en Europe, et débarqua, le 11 juin 1496, à Cadix.

Il avait pris un puissant avocat : l'or dont était chargé son vaisseau gagna sa cause auprès d'Isabelle. De nouveaux secours lui furent promis; mais la pénurie du trésor, épuisé par les guerres de Ferdinand, et l'hostilité secrète de Fonseca, évêque de Palencia et chargé des affaires des Indes, retardèrent longtemps ces secours et retinrent pendant deux ans l'amiral en Espagne. Lorsqu'il en repartit, le 30 mai 1498, n'emmenant sur ses vaisseaux que les aventuriers perdus de dettes et de vices et l'écume des prisons, car l'enthousiasme s'était glacé au point que personne ne s'offrait plus pour le passage aux îles, la colonie était à deux doigts de sa ruine.

Roldan, le grand juge, était en pleine insurrection; les frères de Colomb ne pouvaient plus même par la terreur contenir les Indiens. A l'arrivée de l'amiral qui venait dans cette traversée de découvrir le continent américain, l'ordre se rétablit tant bien que mal. Feignant d'excuser ceux qu'il ne pouvait pas punir, Colomb s'occupait, avec son énergie accoutumée, de la reconstitution si difficile du pouvoir au milieu de ces hommes tarés et indisciplinables, lorsque, par le conseil de Ximenès, son démon familier, la reine prêta tout à coup l'oreille à la clameur qui s'élevait contre

son protégé, et envoya à l'île Espagnole un commissaire revêtu de pouvoirs supérieurs à ceux de Colomb.

Ce délégué royal, qu'on nommait Bobadilla, arrive la dernière année du XVe siècle à Isabelle. Il entend d'abord la messe avec les frères de Colomb et les officiers; puis il fait donner, devant tous les fonctionnaires, lecture d'une patente ou ordonnance qui le constitue gouverneur général de la terre ferme et de toutes les îles découvertes et à découvrir.

Colomb venait d'apprendre cet événement, auquel sa qualité de vice-roi lui donnait le droit de ne pas croire, lorsqu'un franciscain lui remit, de la part du nouveau gouverneur, qui s'était déjà installé dans le fort, une patente ainsi conçue :

« Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan, nous avons ordonné au commandeur don Francisco Bobadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous enjoignons d'y ajouter foi et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, le roi! moi, la reine! »

Le parchemin dut tomber des mains de Colomb, lorsqu'il reconnut le seing de Ferdinand et celui de la reine. Se soumettant sans résistance cependant, il se laissa traîner en prison et tendit ses mains aux chaînes que personne, même parmi ses ennemis et ses accusateurs, n'osait lui mettre[1]. Tiré de son cachot à l'improviste et renvoyé dédaigneusement en Espagne, il ne voulut pas quitter ces fers, qui durent plus d'une fois sans doute, dans cette longue traversée, lui rappeler ceux de Caonabo. Cadix et l'Espagne s'indignèrent en les lui voyant aux mains. Isabelle, à qui le capitaine du navire qui ramenait Colomb avait expédié secrètement un courrier pour l'avertir de l'excès de pouvoir de Bobadilla, lui envoya mille ducats, ordonna, en feignant une grande indignation, de le faire partir sur-le-champ pour Séville; mais tout se borna dans le fond à ces vaines manifestations et aux paroles de douceur qu'elle lui adressa dans une audience secrète[2]. Le but de Ferdinand, dont l'ambition insatiable redoutait partout des rivaux, était

1. Oviedo, *Histoire générale des Indes*, liv. III.
2. Palabras muy amorosas y eficaces... (Bartolomé de Las Casas, *Histoire générale des Indes*, liv. I.)

atteint. On avait dépouillé Colomb de la vice-royauté héréditaire concédée avant la découverte. Il ne restait plus qu'à se débarrasser de ce vieillard désormais inutile, en l'engageant dans une quatrième expédition pleine de périls et d'inconnu.

La fortune, qui hait la vieillesse, refusa de suivre Colomb. Parti en 1502, il erra sans succès sur ces mers où ne brillait plus son étoile, et revint, battu constamment par la tempête, souffrir, sur ce sol par lui couvert d'or, toutes les douleurs et les hontes de la misère.

« Je vis d'emprunt, écrivait-il en 1504 à son fils, et n'ai pas dans toute la Péninsule un ami que je puisse dire le mien. Si je veux manger ou dormir, il me faut chercher une auberge où l'on veuille bien me recevoir. Souvent même je n'ai pas d'argent pour y payer ma dépense. Telle est la récompense de vingt ans de services, de fatigues et de périls. »

Colomb avait beau gémir, Ferdinand, occupé à conquérir le royaume de Naples, de compte à demi avec Louis XII, dont Consalve de Cordoue, plus fourbe encore que vaillant, sut prendre ensuite si déloyalement la part, se souciait bien des plaintes de l'infortuné amiral. Quant à Isabelle, arrêtée dans sa voie royale par celle qui n'épargne rien, elle ne pouvait les entendre. Morte, le 23 novembre, à Medina-del-Campo, avec le costume de saint François, selon l'usage de ce siècle, elle entraîna pour ainsi dire Colomb dans la tombe, où il descendit le 20 mai 1506, en maudissant l'ingratitude des princes et ordonnant d'ensevelir, en mémoire de leurs bienfaits, ses chaînes avec son cadavre [1].

1. Los funerales de esta maravilla
Honraron valerosos caballeros,
Y non tan solamente de Castilla
Pero tambien de reinos estrangeros.
Y dentro de Las Cuevas de Sevilla
Lo hacen sepultar sus herederos,
Y dicen que en la parte de yacia,
Pusieron epigrama que decia :
Hic locus abscondit præclari membra Coloni
Cujus sacratum nomen ad astra volat.
Non satis unus erat sibi mundus notus et orbem
Ignotum priscis omnibus, ipse dedit.
Divitias summas terras dispersit in omnes
Atque animas cœlo tradidit innumeras.

Ferdinand V survécut dix ans à Colomb et à son gendre Philippe, qu'emporta une pleurésie ou la défense de brûler ses sujets. Si l'inquisition n'avança point sa fin, elle se hâta d'en profiter en s'emparant effectivement du pouvoir, vacant par la folie de Juana, l'héritière d'Isabelle. Une régence organisée sous l'inspiration de Ximenès, et que présidait l'archevêque de Tolède, garantit, malgré les prétentions de Ferdinand, l'autonomie de la Castille. Philippe, qui abhorrait justement son beau-père, laissant un fils, l'archiduc Charles, placé tout enfant entre une mère insensée, des grands ambitieux et un aïeul sans cœur et sans foi, l'avait confié, de son lit de mort, à la loyauté de Louis XII.

Les Espagnols le pleurèrent, mais tous virent arriver le jour fatal pour Ferdinand d'un œil sec. Malgré les promesses de la béate d'Avila, l'hydropisie fit tant de progrès que les médecins l'avertirent. Voyant que le cardinal Ximenès s'éloignait en silence, il les crut. On lui mit l'habit de saint Dominique; il se confessa et manda les trois secrétaires d'État, Zapata, Carvajal et Vargas, pour leur communiquer son testament. Le testament lu, ils conseillèrent au roi de nommer un régent qui pût remettre intact le dépôt de l'autorité souveraine au prince Charles. Comme ils proposaient tous les trois le cardinal Ximenès :

« Ne connaissez-vous donc pas, dit Ferdinand avec émotion, le caractère de cet orgueilleux, qui ne plie devant rien et qui porte tout à l'extrême !

— Sire, répondit Carvajal, c'est l'homme le plus capable et le plus ferme du royaume.

— Soit, dit Ferdinand après avoir un peu rêvé, tenant tout d'ail-

Invenit campos divinis legibus aptos.
Regibus et nostris prospera regna dedit.

Les funérailles de cette merveille furent honorées par de valeureux chevaliers, non-seulement de Castille, mais aussi des royaumes étrangers. Ses héritiers le firent ensevelir dans les Cuevas de Séville, et on dit que sur la pierre qui le couvre on grava l'épitaphe suivante :

« Ce lieu renferme les restes de l'illustre Colomb, dont la renommée s'éleva jusqu'aux cieux. Ce n'était pas assez pour lui du monde connu ; il en ajouta un nouveau à celui des anciens, répandit d'immenses richesses sur tout l'univers, et donna au ciel des âmes innombrables. Il découvrit des champs propres à recevoir les semences divines, et donna des royaumes fertiles à nos rois. » (Juan de Castellanos, *Elegia a la muerte de D. Cristobal Colon.*)

leurs de la reine Isabelle et de moi, il est forcé, ne fût-ce que par reconnaissance, de faire respecter notre dernière volonté. »

Ce furent ses adieux au monde, dont il sortit, le 21 janvier 1516, dans le village de Madrilejo, près Truxillo, laissant une grande trace dans le monde, mais qui est à chaque pas souillée par l'égoïsme et par la perfidie.

CHAPITRE III

HERNANDO CORTÈS. — CONQUÊTE DU MEXIQUE.

Résultats de la politique de Ferdinand V. — Grandes maitrises de Saint-Jacques, d'Alcantara, de Calatrava, réunies à la couronne. — Le cardinal Ximenez et les grands d'Espagne. — Arrivée à Villa-Viciosa du petit-fils d'Isabelle. — La reconnaissance des rois. — Le malade de Bos-Equillos. — Un message fatal. — Juana la Folle. — Cortès de Valladolid, d'Aragon, de Barcelone. — Charles-Quint élu empereur. — Événements du Nouveau-Monde. — Les chevaliers de l'Océan. — Sébastien Cabot. — L'hidalgo Cordova. — Grijalva. — Le capitan-mayor de Cuba. — Un émigrant d'Estramadure. — L'expédition. — Portrait d'Hernando Cortès. — L'étendard de velours noir. — La plage de sable. — L'île de Cozumel. — Le Cacique de Tabasco. — La Vera-Cruz. — Messagers totonaques. — Marina, la belle interprète. — Magnificence du climat et de végétation des tropiques. — Le paradis terrestre. — Villes indiennes. — Costumes des indigènes. — Le *Téocalli*. — Marche sur Mexico. — Mur cyclopéen. — Les Tlascalans. — Combat du 2 septembre 1519. — Le héron blanc. — Luttes terribles des guerriers de l'Anahuac. — Leurs costumes et leurs mœurs militaires. — Le grand chef. — La prédiction. — Montezuma. — La Venise sauvage. — Mœurs des Aztèques. — Cortès à Mexico. — Il envoie une ambassade à Charles-Quint. — Les présents. — Le rival de Cortès. — Insurrection des Mexicains. — La chaussée de Tlacopan. — *Noche triste* (la nuit fatale).



ERDINAND enterré, il resta les fruits de sa politique sans foi et sans conscience, et ces fruits étaient d'or. A la conquête du royaume de Naples, commencée par l'astuce, achevée au mépris des engagements les plus saints; à celle de la Navarre, enlevée par surprise, en 1512, à Jean d'Albret, et dont le pape, toujours prêt à consacrer l'iniquité des rois, s'empressa de lui donner catholiquement l'investiture, le mari d'Isabelle avait joint une usurpation qui doublait la force et l'influence du pouvoir souverain. Ne croyant pas encore avoir assez abaissé la noblesse par l'établissement des fraternités (*hermandades*) populaires et le retrait des fiefs trop libéralement concédés par son prédécesseur, il la dépouilla des grandes maîtrises des trois ordres militaires de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, et les réunit à la couronne. Ces ordres avaient été institués, à l'imitation de ceux des Templiers et de Saint-Jean-de-Jérusalem, pour faire la guerre aux musulmans et

protéger les pèlerins qui allaient à Notre-Dame-del-Pilar ou à Saint-Jacques de Compostelle. Le zèle et la superstition des temps où se fondèrent ces établissements pieux multiplièrent tellement les donations en leur faveur, qu'ils se trouvèrent bientôt possesseurs d'une grande partie des terres et des richesses de l'Espagne.

La grande maîtrise de chacun de ces ordres devint en conséquence une des places les plus importantes pour le crédit et les richesses auxquelles un grand de Castille ou d'Aragon pût prétendre. Les chevaliers disposaient par l'élection de ces dignités, qui élevaient ceux qui en étaient revêtus presque au niveau du roi. Ferdinand, trouvant toujours la noblesse trop forte, parvint à lui ôter des mains ces trois leviers et à contraindre les chevaliers, à force de promesses, d'intrigues et de menaces, à résigner les dignités suprêmes des trois ordres entre ses mains et celles de la reine. Innocent VIII et Borgia donnèrent sans difficulté à ce transfert d'attributions la sanction du Saint-Siége, et les successeurs de ces pontifes rendirent perpétuelles, dans des bulles *ad hoc*, la réunion de la dignité de grand-maître à l'autorité royale[1].

Cet empiétement politique, d'ailleurs, avait singulièrement fortifié la royauté aux dépens de la noblesse. Il était à craindre qu'elle ne profitât, en 1516, de la mort du roi et de l'absence de son héritier, établi dans les Pays-Bas, pour prendre sa revanche. Quand elle ne vit devant elle qu'un vieillard de quatre-vingts ans, elle l'essaya. Mais Ximenez avait tout prévu. Se cramponnant à la régence que lui avait léguée le roi avec la ténacité des octogénaires, il la défendit d'abord contre les Flamands qu'envoyait l'archiduc Charles pour l'en dépouiller, contre les Castillans et les Aragonais, qui refusaient de reconnaître le prince de Bruxelles; contre Burgos et Valladolid, en pleine révolte contre un édit ayant pour but de leur imposer le service militaire; et enfin contre la noblesse, quand elle remua.

Déterminée à s'emparer du pouvoir, elle envoya trois délégués au cardinal, l'amiral de Castille, le duc de l'Infantado et le duc de Bénévent, pour lui demander de produire les titres qui l'avaient

1. Zurita, *Anales de Aragon*, t. V, p. 22. — Schott, *Scriptores hisp.*, I, 860.

investi de la régence. Ximenez, sans répondre un mot, leur mit sous les yeux le testament de Ferdinand et la confirmation de ce testament par le prince Charles. Les députés de la noblesse contestèrent la validité de ces deux actes; le cardinal la justifia froidement. Comme l'entretien s'échauffait, il les conduisit pas à pas à son balcon, d'où l'on découvrait un corps de troupe considérable massé sur la place et sous les armes, avec un train formidable d'artillerie. Ximenez, étendant alors la main :

« Vous demandez, dit-il, mes pouvoirs; les voilà. C'est avec ce secours que je gouverne la Castille, et que je la gouvernerai jusqu'à ce que le roi, votre maître et le mien, vienne prendre possession de son trône [1]. »

Les barons espagnols comprirent la portée de cet argument, et, comme ils n'y pouvaient répondre, ils attendirent une occasion meilleure. Elle s'offrit en 1517. Appelé par eux et par les conseillers flamands du cardinal, qu'il autorisait bien à dépouiller et rançonner l'Espagne, mais non à la gouverner, le petit-fils d'Isabelle et de Ferdinand quitta les Flandres et débarqua, le 13 septembre, à Villa-Viciosa, sur les côtes des Asturies. Confiant dans l'avenir et dans la fidélité de la fortune, comme tous les vieillards, Ximenez, bien que pliant sous le triple fardeau de l'âge, des infirmités et de la maladie, se traînait avec l'opiniâtreté de l'ambition au-devant du nouveau maître dont il espérait bien capter encore la faveur. Mais il avait compté sans la haine des Flamands et la rancune des nobles espagnols. Réunis contre l'ennemi commun, ils l'accablèrent. Arrêté à Bos-Equillos par un mal trop subit pour être naturel, il écrivit à Charles et le pria de venir le voir. Cette invitation et les conseils trop libres qui terminaient la lettre choquèrent l'orgueil allemand. Le jeune roi, prenant la plume, lui répondit aussitôt, sous la dictée de Chièvres, son gouverneur favori, qui ne voulait pas de rival, la missive suivante :

« Notre révérend père en Christ, notre très-cher et bien ami et señor, nous avons appris avec grand déplaisir l'indisposition qui vous est survenue. Mais, comme ce que nous désirons avant tout

1. Ferrera, *Hist.*, VIII, p. 433. — Robles, *Compendio de la vita del cardinal Ximenez*. — Pedro Quintanilla, archetypo de virtudes, *id.*

c'est votre guérison, nous vous prions, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous rendre la santé (et nous espérons de sa grâce que ce sera bientôt), de prendre grand soin de votre personne et ne vous occuper ni d'affaires ni de chose aucune qui vous puisse troubler, car nous n'avons rien tant à cœur que votre guérison. Veuillez nous faire savoir quand vous irez mieux, en songeant au plaisir que nous aurons à en être informé[1]. »

Cette lettre frappa Ximenez en plein cœur. Ce moine, qui voilait son farouche fanatisme de l'amour de la religion, et son ambition insatiable d'une austérité de mœurs si longtemps et si habilement jouée; cet ex-capucin, portant avec l'humble ostentation du cloître son ancien froc, qu'il recousait lui-même, sous la pourpre de cardinal, atteint dans l'endroit le plus sensible, au plus vif de son orgueil et de sa seule et vraie passion, le pouvoir, tomba sous le coup, foudroyé. Après cet acte de reconnaissance, d'où les Espagnols pouvaient augurer que le petit-fils de Ferdinand paierait les services rendus de la monnaie de son grand-père, Charles alla faire reconnaître son titre contesté de roi par les cortès de Valladolid. Il y réussit, non sans quelque peine. Tandis qu'il ne songeait, en effet, qu'au trône, sa plus grave préoccupation, il y avait à Tordesillas une femme qui aurait dû avoir sa première pensée, si les princes étaient doués d'un cœur comme les autres hommes.

Depuis la mort de son époux, Juana, qu'on surnommait la Folle, n'avait pas quitté un instant le cadavre de Philippe. Placé sur un lit de parade et couvert d'habits magnifiques, ce corps était constamment sous ses yeux. Un moine lui avait conté l'histoire d'un roi ressuscité au bout de quatorze ans, et, dans sa folie touchante, elle comptait les jours et les années, et attendait ardemment son réveil. Plus pieux que son fils, les Castillans, malgré l'égarement de son esprit, ne voulurent pas cesser de la reconnaître pour reine, et tout ce que Charles put obtenir, ce fut le partage du titre si ardemment souhaité.

Moins faciles encore, les Aragonais défendirent avec la fermeté de leur race les priviléges et l'argent du royaume. Les courtisans flamands du jeune roi comptaient se refaire en Catalogne; mais, par

1. Papiers d'État du cardinal Grouvelle.

esprit d'opposition et en haine de l'étranger, la riche province ne leur donna pas un ducat. Le hasard, qui lui fut toujours favorable, gardait une magnifique compensation de ces échecs au fils de Jeanne la Folle. Le 12 janvier 1519, on annonçait à l'Allemagne la mort de l'empereur Maximilien, et cinq mois dix jours après, l'Europe apprenait l'élection du roi d'Espagne, qui prit le nom de Charles-Quint.

Tandis que ceci se passait dans le vieux monde, des événements d'une importance bien plus grande allaient s'accomplir dans le nouveau. Colomb, ainsi qu'il le disait parfois avec chagrin avant sa mort, n'avait fait qu'ouvrir à de plus heureux les portes de l'autre hémisphère. Une foule d'aventuriers, emportés par le souffle invisible qui pousse sans cesse l'humanité en avant, étaient allés plus loin que l'amiral. La barrière de l'isthme avait été franchie et la mer Pacifique décrite par Nuñez de Balboa, qui ne cède le pas qu'au Génois dans cette vaillante chevalerie de l'Océan. On avait exploré les îles Bahama, les Caraïbes et la péninsule des Florides sur le continent du nord. Sébastien Cabot était parvenu jusqu'à ce point dans sa descente du Labrador, le long des côtes, en 1407. Avant l'année 1518, les côtes orientales des deux grands continents de l'Amérique avaient donc été visitées dans presque toute leur étendue. Cependant les rivages du golfe du Mexique, qui décrivent un vaste circuit en se repliant dans l'intérieur des terres, restaient inconnus aux navigateurs, ainsi que les opulents royaumes situés au delà; mais l'heure de leur découverte était venue[1].

Un hidalgo de Cuba, jeté le 8 février 1517, par un violent coup de vent, sur une côte nouvelle, en demanda le nom aux indigènes, qui répondirent : *Tectakan* (je ne vous comprends pas). Les Espagnols prirent ces mots, dits en langue aztèque, pour le nom du pays, et, les prononçant Yucatan, désignèrent sous cette équivoque la contrée découverte. S'étant aventuré dans l'intérieur des terres, l'hidalgo trouva, non sans surprise, des maisons bâties en pierre et à la chaux, des ruines de monuments, une culture intelligente et un art dans la fabrication des étoffes et des ornements d'or qui ré-

1. William H. Prescott, *History of conquest of Mexic*, t. I, p. 171.

vélait une civilisation d'un ordre bien supérieur à tout ce qu'on avait vu jusque-là dans les îles.

De retour à Cuba, il fit part de sa découverte à Vélasquez, le capitan-mayor, qui s'empressa d'envoyer une escadrille sur les lieux pour vérifier les faits. Grijalva, l'almirante des quatre vaisseaux, reconnut le Mexique, communiqua sur plusieurs points, à Saint-Jean-d'Ulloa, entre autres, avec les naturels, et revint avec un véritable trésor de bijoux, d'ornements d'or et de vases du travail le plus précieux [1]. A cette vue, le capitan-mayor tressaille de joie; son cœur, aussi cupide qu'ambitieux, s'enflamme devant cet empire à conquérir et à rançonner; mais, comme il n'entend partager avec personne, Grijalva est écarté, et un homme sur lequel il compte, ou que du moins il ne craint pas, Hernando Cortès reçoit le commandement de l'expédition.

Hernando Cortès, émigrant de l'Estramadure, avait alors trente-quatre ans. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Il avait le teint pâle, et son grand œil noir donnait à sa physionomie une expression de gravité qui contrastait avec la gaieté de son humeur. Son apparence était assez grêle, au moins jusqu'à une période plus avancée de sa vie; mais il avait la poitrine saillante, les épaules larges, le corps bien proportionné et musculeux, unissant l'agilité à la vigueur, ce qui le faisait exceller dans l'escrime, l'équitation et tous les nobles exercices des armes. Son régime était sobre; il ne se souciait guère de ce qu'il mangeait; il buvait peu et semblait indifférent aux privations et aux fatigues. Son costume, car il ne dédaignait pas l'impression produite par l'ajustement extérieur, était de nature à faire ressortir tous ses avantages personnels, sans faste toutefois, comme sans affectation, mais riche. Le peu d'ornements qu'il portait et ne changeait guère étaient d'un grand prix. Ses manières cordiales et militaires cachaient le sang-froid et un esprit réfléchi. A la gaieté de son humeur se mêlait un air de résolution qui faisait sentir à ceux qui l'approchaient la nécessité de l'obéissance, et imposait à ses amis les plus dévoués. Cette combi-

1. Tomo possession de aquela tierra por el rey en nombre de Diego Velasquez, y troco su merceria por pieças de oro, mantas de algodon, y plumajes .. (Gomara, la segunda parte de la *Historia general de las Indias*, que contiene la conquista de Mexico, p. 7.)

naison de qualités morales, où l'autorité ne se laissait point dominer par l'affection, était très-propre à inspirer du dévouement pour sa personne aux esprits turbulents que la destinée lui donnait à gouverner[1].

Un tel homme convenait bien moins encore que Grijalva aux vues secrètes du gouverneur. Tout le monde le pressentait, excepté lui. Averti un jour qu'il se promenait sur le port, par son bouffon, qui lui dit, en montrant Cortès :

« Maître, prenez-y garde, ou nous irons un jour à la chasse de ce beau capitaine ! »

Il réfléchit et voulut revenir sur ses pas. C'était trop tard. Cortès, plus perspicace, ne lui laissa pas le temps de faire un nouveau choix, et, le 18 novembre 1519, levant l'ancre à minuit, il fit voile pour le Mexique et déploya son grand étendard de velours noir brodé d'or, sur lequel brillait une croix au milieu de flammes bleues et blanches, avec cette inscription latine au-dessous :

Amis, suivons la croix,
Si nous avons la foi ;
Nous vaincrons par ce signe[2] !

Le 19 février, car trois mois avaient été employés à Macaca, à la Trinité, à la Havane à compléter les équipages et à se procurer des vivres et des munitions, tous les vaisseaux de l'expédition, au nombre de onze, se trouvèrent réunis au cap San-Antonio, où était le rendez-vous général. Celui de Cortès ne dépassait pas cent tonneaux. Il y en avait trois autres de soixante-dix à quatre-vingts. Le reste se composait de caravelles et de brigantins non pontés.

La flottille avait pour la diriger la main habile et l'œil expérimenté d'Alaminos, pilote de Colomb, de l'hidalgo, qui vit le premier le Mexique, et de Grijalva.

On débarqua, et Cortès passa la revue de ses troupes de terre et de mer. Elles se montaient à cent dix marins, cinq cent cinquante-

1. W. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, t. I, p. 200.

2. Con un letrero en latin que decia :

Hermanos, sigamos la señal de la Santa Cruz
Que con fe verdadera
Con ella venceremos.

(El capitan Bernal Diaz, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, t. I, p. 86.)

trois soldats, dont trente-deux arbalétriers et treize arquebusiers, non compris deux cents Indiens et quelques femmes de l'île pour les travaux domestiques. L'armée avait dix pièces de canon, quatre fauconneaux et des munitions en abondance. Toute sa cavalerie consistait dans seize chevaux, si rares et si chers aux colonies qu'ils revenaient de quatre à cinq cents *pesos de oro* par tête.

Avant l'embarquement, Cortès adresse à ces hommes fortement trempés par les périls et les hasards de l'existence aventureuse, un discours qu'il termine par ces paroles énergiques :

« Vous aurez une belle récompense, mais il faut la gagner par vos sueurs et votre sang. La gloire ne fut jamais un fruit de l'oisiveté (*Pero la virtud non quiere ociositad*). Si j'ai pris tant de peine, si tout ce que je possédais je l'expose sur la foi de cette entreprise, c'est pour l'amour de cette gloire, la plus noble récompense de l'homme sur la terre. Quant à ceux qui préfèrent l'or à la renommée, qu'ils me gardent seulement leur foi comme je leur garderai la mienne, et ils auront des trésors plus riches que ceux qu'on a jamais rêvés. Vous êtes peu nombreux, mais forts de courage, pourvu qu'il ne chancelle pas. Soyez sûrs que celui qui seconda toujours les Espagnols dans leurs combats contre les infidèles vous couvrira de son bouclier céleste, fussiez-vous perdus dans une nuée d'ennemis, car votre cause est juste et sainte, et vous marchez sous la bannière de la croix[1]. »

Cette péroraison fit bondir tous les cœurs. On célébra une messe solennelle, et Cortès, après avoir mis la flottille sous la protection de saint Pierre, son patron, reprit la mer plein d'espérance. Le vieux pilote connaissait bien sa route dans ces mers. Peu de jours après leur départ du cap San-Antonio, les aventuriers arrivaient à l'île de Cozumel. Là, Cortès, véritable miroir de son siècle, comme le remarque son plus éloquent biographe[2], et qui en réfléchissait également les deux traits caractéristiques, la dévotion et l'ambition, voulut d'abord, malgré les cris d'effroi des indigènes, inaugurer sa mission par un acte catholique. Les naturels de Cozumel adoraient les idoles. Pressé de les faire chrétiens, Cortès les ren-

1. Y aqui vos pongo grandes premios mas embueltos en grandes trabajos. Pero la virdud non quiere ociosidad... (Gomara, *la Conquista de Mexico*, p. 14.)

2. Diaz.

versa. Remontant ensuite le Rio de Tabasco, il culbute les Indiens accourus en force pour lui barrer le passage, les bat à plate couture, malgré leur multitude, dans la plaine de Ceutla, où l'artillerie et seize chevaux tuèrent mille hommes et en firent fuir quarante mille, et, la victoire remportée, la messe chantée sur le champ de bataille, il passe outre, non sans avoir pris possession du pays pour le roi de Castille, non sans imposer aux vaincus l'obligation d'embrasser le christianisme.

La flottille alla relâcher à Saint-Jean-d'Ulloa. A peine avait-on jeté l'ancre qu'une pirogue, se détachant avec la rapidité de la flèche du continent voisin, accosta le vaisseau amiral, qui portait l'étendard de Castille. Les Indiens montent à bord; le hasard veut qu'une esclave donnée à Cortès par le cacique de Tabasco comprenne leur langue, et, grâce à cette auxiliaire, belle comme une déesse (*hermosa como diosa*), et qui, d'une vive intelligence, savait déjà assez de mots castillans pour se faire entendre, on apprend que les Indiens de la pirogue sont envoyés par un cacique de ce pays nommé Teuthile.

Établi sur cette plage entrecoupée de monticules, de sable et de lagunes, Cortès y reçoit la visite et les présents de ce grand chef, lieutenant de Montezuma, le souverain du vaste empire aztèque. Se mettre en rapport avec le puissant monarque, qui réside à Calhua (Mexico), et atteindre sa capitale pour frapper l'ennemi au cœur, telle est dès lors l'unique préoccupation de Cortès. Comme il en cherchait les moyens sur cette terre de feu (*caliente*), où la fièvre va miner ses soldats, une circonstance des plus heureuses lui vient en aide.

Cinq Indiens porteurs d'un message paraissent un matin devant le camp. On les introduisit aussitôt dans la tente du général. Leur costume et leur aspect différaient de ceux des Mexicains. Ils portaient des anneaux d'or et des pierreries d'un bleu brillant à leurs oreilles et à leurs narines. Une feuille d'or délicatement ouvragée pendait à leur lèvre inférieure. Marina, la belle interprète, ne put comprendre leur langue; mais, leur ayant adressé la parole en aztèque, dialecte que deux des Indiens connaissaient, on sut que la députation venait de Cempoalla, principale ville des Totonaques. Cette nation puissante, après avoir occupé le plateau du Mexique

pendant plusieurs siècles et descendu ses pentes orientales, s'était établie dans les sierras et les vastes plaines qui bordent le nord du golfe. Récemment soumis par les Aztèques et cruellement opprimés, les Totonaques étaient impatients de secouer le joug. La renommée des Espagnols, parvenue jusqu'à leur chef, l'avait décidé à envoyer des messagers à Cortès pour l'inviter à venir dans sa ville [1].

Le capitaine s'y rendit avec d'autant plus d'empressement qu'il sentait à merveille le parti qu'on pouvait tirer de l'hostilité des deux races. De son campement, qui plus tard devait être la Vera-Cruz, on chemina pendant douze milles dans un désert de sable, entre les flots de l'Atlantique et les neiges éternelles dont se couronne le gigantesque Orizaba

Mais un peu plus loin et sur l'autre rive du Rio de la Antigua, que l'armée passa sur des pirogues et des canots abandonnés, le pays offrit tout à coup un aspect délicieux. Aux plaines de sable nues et brûlantes succédèrent de larges vallées couvertes de verdure et ombragées de cacaoyers et de palmiers à l'élégant feuillage. Bientôt cette terre se déploya aux yeux ravis des compagnons de Hernando dans toute la fraîcheur et les magnificences de la végétation des tropiques. De longs festons de vignes pendaient des arbres avec leurs grappes comme des guirlandes de pourpre. L'aloès, le chèvrefeuille, les rosiers sauvages s'entrelaçaient, formant partout des buissons odorants. Une profusion inimaginable de fleurs embaumaient l'air. Des nuées d'oiseaux peints des couleurs les plus vives et les plus variées, des papillons aux mille nuances, le cardinal, l'oiseau moqueur remplissaient les bois de chants si doux et si mélodieux que cette fois les Castillans se crurent dans le paradis terrestre.

En approchant de la ville indienne, ils reconnurent les marques d'une culture intelligente. Des jardins d'agrément et de nombreux vergers bordaient la route. Des groupes de Totonaques des deux sexes ne tardèrent pas à venir à leur rencontre. Les femmes se mêlaient avec aussi peu de crainte que les hommes dans les rangs des soldats. Toutes portaient des bouquets et des guirlandes de

1. Prescott, t. I, p. 249.

fleurs dont elles ornèrent le cou du cheval de Cortès. Elles posèrent aussi sur son casque une couronne de roses.

Plusieurs femmes, à en juger du moins par leur riche costume, devaient appartenir à une classe élevée. Leurs robes, d'un tissu de coton très-fin et curieusement teintes, descendaient depuis le cou, et dans les classes inférieures depuis la ceinture jusqu'aux chevilles. Les hommes portaient une sorte de manteau du même tissu à la moresque et de larges ceintures autour des reins. Hommes et femmes paraient également leur cou de bijoux et d'ornements d'or. Leurs narines et leurs oreilles étaient parées d'ornements du même métal[1].

Un traité qui les soumettait à la couronne de Castille fut conclu par Cortès avec le chef des Totonaques, dont la nation, possédant trente villes et grands villages, pouvait envoyer cinquante mille hommes sur le sentier de guerre. L'artificieux Espagnol ne quitta les nouveaux sujets de Charles-Quint que lorsqu'il les eut compromis avec leurs vainqueurs, qu'ils lui eurent bâti une ville à une demi-lieue de son campement, et surtout, car il tenait inflexiblement à son œuvre de propagande catholique, lorsque les idoles furent brisées par ses soldats et que la statue de la Vierge et la croix les remplacèrent toutes dans le *Teocalli* ou Panthéon indien. Alors il brûla ses vaisseaux, afin d'interdire aux soldats toute arrière-pensée de fuite, et, le 16 août 1519, il prit la route de Mexico.

Quatre cents fantassins, quinze cavaliers et treize cents guerriers indiens suivaient l'étendard de velours aux flammes bleues et blanches. Le cacique de Cempoalla lui avait donné, en outre, mille porteurs ou *tamanes*, pour traîner les canons et transporter le bagage. Cinquante Totonaques des plus considérables de la nation l'accompagnaient pour lui servir de guides et d'interprètes. C'est avec ces forces qu'il entreprenait de conquérir l'empire le plus vaste et le plus formidable du Nouveau-Monde, et de détrôner un monarque qui sacrifiait tous les ans vingt mille victimes sur l'autel de ses dieux, comme le dit fièrement à Cortès le cacique de la première ville où il se reposa après trois jours de marche, et auquel

1. Le même, t. I, p. 257

obéissaient trente grands vassaux, dont chacun lui amènerait au besoin cent mille hommes.

Sans s'effrayer de ces bravades, Cortès continua sa marche vers le pays des Tlascalans. Aux limites du territoire de ces tribus belliqueuses, un obstacle inattendu se dressa soudain devant l'avant-garde. C'était un de ces murs cyclopéens tels qu'en bâtirent les Pélages, de neuf pieds de haut sur vingt d'épaisseur avec parapet. Il fermait hermétiquement la vallée en s'appuyant aux contre-forts de la sierra, et ne présentait au centre qu'une ouverture d'une dizaine de pas de diamètre. L'armée fit halte avec stupéfaction devant ce monument de l'ère fabuleuse des géants. Mais Cortès, ne voulant pas donner le temps à la réflexion d'engendrer le découragement, piqua des deux et franchit le passage en répétant la devise brodée sur sa bannière : « En avant! Nous vaincrons par la croix!... »

Il ne se doutait guère des périls qui l'attendaient au delà de ce mur de rochers. Rejetant la paix qu'il leur offrait par l'intermédiaire des deux chefs totonaques, les Tlascalans accoururent en armes au-devant des étrangers. Les deux armées se rencontrèrent le 2 septembre dans un vallon accidenté et que traversait un cours d'eau au delà duquel s'étendaient des plaines à perte de vue. Les Européens comptaient à peu près trois mille Indiens sous leur bannière. Quand ils eurent tourné l'angle du défilé, ils aperçurent, massée dans la gorge du vallon, une armée que les yeux surpris de Cortès n'évaluaient pas à moins de cent mille hommes.

C'était un confus assemblage de casques, d'armes, de plumes de toutes couleurs étincelantes aux rayons du soleil levant et mêlées aux bannières, dont une offrait l'emblème d'un héron peint sur un rocher. Celle-ci, enseigne célèbre de la maison de Tilcala, flottait fièrement au-dessus de toutes les autres. On reconnaissait également les guerriers du grand chef Xicotencatl, aux bandes blanches et jaunes tracées sur leurs corps, et aux mêmes couleurs sur leurs cottes de plumes.

Au moment où parurent les Espagnols, les Tlascalans poussèrent un hideux cri de guerre ou plutôt un sifflement aigu qui déchirait l'oreille, et qui, se mêlant aux battements de leurs tambours, qu'on pouvait entendre à une demi-lieue au moins, devait jeter l'é-

pouvante dans les cœurs les plus fermes. Leur armée formidable s'avançait vers les chrétiens comme une marée montante prête à les accabler du poids seul de leur masse énorme. Mais cette vaillante troupe d'Espagnols, les rangs étroitement serrés et sous l'abri de ses boucliers de fer, reçut le choc sans en être ébranlée, tandis que les tribus brisées de l'ennemi, tourbillonnant autour de ses flancs, ne semblaient reculer que pour venir fondre sur elle avec une nouvelle furie[1].

Tout le succès de ces barbares se borna, malgré des prodiges d'audace et de valeur, à renverser le cavalier Moran et à s'emparer de son cheval, qu'ils percèrent de mille coups. Vigoureusement secondés par les auxiliaires indiens, et surtout par leurs bombardiers, qui ne perdaient pas un boulet dans ces masses épaisses, les Castillans refoulèrent dans la plaine les guerriers de Xicotencatl. Le héros de l'Anahuac se retira, mais à pas lents, comme un lion blessé, et, trois jours après, il revint pour dépecer les étrangers et les offrir aux dieux de sa nation.

L'armée qu'il opposait à Cortès couvrait une plaine ou prairie naturelle d'environ six milles carrés. L'aspect des bataillons indiens justifiait ce qu'on avait dit de leur nombre. On ne pouvait imaginer rien de plus étrange comme coup d'œil. Les corps nus des simples guerriers étaient tatoués de couleurs éclatantes. Les casques de forme bizarre des chefs étincelaient d'or et de pierres précieuses. Sur leur armure ondoyaient des plumes éblouissantes. Une forêt de lances et de dards armés de pointes d'iztli transparent ou de cuivre scintillaient aux feux du soleil, comme les lueurs phosphorescentes qui se jouent à la surface d'une mer houleuse, tandis que l'arrière-garde de cette magnifique armée était obscurcie par l'ombre des bannières portant les emblèmes des grands chefs tlascalans et otomies. On y distinguait au-dessus de toutes les autres le héron blanc sur un rocher, emblème de la race de Xicotencatl, et l'aigle d'or aux ailes déployées, richement orné d'émeraudes et de broderies d'argent, qui décorait l'étendard national de Tlascala[2].

1. Le même, t. I, p. 324.
2. Comargo, *Historia de Tlascala.*

Les simples guerriers ne portaient qu'une ceinture; leurs corps étaient peints aux couleurs de leurs chefs, comme les cottes garnies de plumes des combattants du premier rang. Les caciques et les principaux chefs étaient vêtus d'une tunique de coton piqué et d'une cuirasse de lames d'or. Ce métal si précieux pour les Espagnols doublait leurs sandales et protégeait leurs jambes. Sur ce costume éblouissant flottait un manteau de plumes de diverses couleurs; les plus belles qu'on arrache aux oiseaux des tropiques formaient les panaches de leurs casques de bois ou de cuir, représentant, comme dans l'ancienne Rome, la tête d'un ours ou d'un tigre, et présentant une triple rangée de dents.

Ils avaient pour armes défensives le bouclier de roseaux recouvert de cuir ou rembourré de coton, et pour armes offensives les frondes, l'arc, les flèches et des bâtons très-redoutés de l'Européen, car leur lame aiguë d'iztli abattait un cheval d'un seul coup.

Après leur avoir décoché une nuée de flèches qui obscurcit l'air, cette multitude, que les boulets trouaient en vain, furieuse de voir voler en lambeaux, sous le feu de l'artillerie, les corps des guerriers, se rua tête basse sur les Espagnols. Noyés dans les flots de cette mer humaine, ils lâchèrent pied. Les hurlements des Indiens, fiers de ce triomphe, achevaient de jeter le désordre et la confusion dans leurs rangs. L'artillerie et leur chef les sauvèrent. Tandis que les boulets pleuvaient sur les flancs des Tlascalans et les éclaircissaient, Cortès chargea vaillamment à la tête de ses cavaliers, et cette foule terrifiée recula de nouveau devant les chevaux et la *tempête de feu.*

Plusieurs fois Xicotencatl essaya de la ramener au combat, ce fut en vain, il fallut céder encore aux hommes blancs. N'ayant pas été plus heureux dans une attaque de nuit, où il trouva les chrétiens sous les armes, ni dans une trahison préparée avec la ruse des sauvages, et qui n'eut qu'un résultat, celui de coûter les mains à cinquante de ses guerriers, le chef intrépide des Tlascalans baissa la tête et accepta l'arrêt du sort. On le vit arriver bientôt lui-même au camp de Cortès. Vêtu de blanc en signe de paix, il se dirigea d'un pas ferme, assuré et la tête haute vers la tente du général, et lui fit le salut accoutumé en touchant la terre de la main et la por-

tant ensuite à sa tête, pendant que les encensoirs de ses serviteurs parfumaient l'air d'un nuage d'encens.

Cortès, habile à juger les hommes, le reçut avec une courtoisie noble et chevaleresque qui, en gagnant le cœur du grand chef, lui assurait l'alliance si précieuse de ces tribus guerrières. Un mois de séjour dans leur ville la consolida au point que, lorsqu'il partit pour Cholula, la ville sainte, sa première étape après la victoire sur la route de Mexico, tous ceux qui l'avaient combattu avec tant de furie offrirent d'entrer dans ses rangs. Il en accepte six mille, se rend à leur tête à Cholula, déjoue une perfidie tramée par Montezuma, et noie le complot dans le sang; puis, le 8 novembre de cette glorieuse année 1519, les Aztèques le voient entrer avec stupéfaction dans la ville impériale.

Montezuma n'ayant pu l'arrêter en chemin ni par la force ni par la ruse, vint au-devant du conquérant le cœur navré. Une tradition populaire annonçait depuis longues années que le *dieu bienfaisant* (Quetzalwatl), embarqué sur l'Atlantique pour les mystérieux rivages de Tlapallan, devait revenir un jour reprendre possession de son domaine. Personne dans le vaste empire de l'Anahuac ne doutait du retour de ce dieu, et, comme il était blanc dans la légende indienne, l'apparition d'hommes de la même couleur portant dans leurs mains la foudre et les éclairs, rappelait la prophétie des prêtres à Montezuma, et lui faisait croire à son accomplissement. Des signes effrayants avaient déjà d'ailleurs préparé les esprits aux catastrophes. Neuf années auparavant, les eaux du grand lac de Tezcuco, agitées sans doute par quelque tremblement de terre, avaient inondé la capitale. En 1511, une des tours du grand temple s'était écroulée dans les flammes; trois comètes avaient brillé dans les années suivantes; enfin, une étrange clarté resplendissant à l'orient venait de prédire le débarquement de Cortès.

Profondément soucieux, mais cachant sa terreur superstitieuse sous un air de dignité et de calme, Montezuma, revêtu du manteau bleu et blanc (*de manta açul y blanca*) orné de perles et de pierres précieuses, et couronné du panache de plumes vertes, insigne de son rang souverain, était sorti de son palais pour recevoir Cortès lui-même. Quand il descendit de son palanquin, tout étincelant d'or bruni et ombragé d'un dais de plumes ondoyantes, et qu'il

s'avança, appuyé sur son frère et son neveu, au milieu de ses sujets immobiles ou prosternés de respect, l'armée fit halte, et Cortès, mettant pied à terre, alla courtoisement à sa rencontre et lui passa au cou une chaîne en verres de couleur. L'entrevue, qui fut très-amicale de la part de Montezuma, terminée, les Espagnols gagnèrent, enseignes déployées et aux sons des trompettes, le quartier méridional de Mexico, où l'empereur leur avait destiné pour logement le palais de son père.

Mexico, sorte de Venise sauvage bâtie, comme celle de l'Adriatique, sur pilotis, car au lac de Tezcuco, desséché depuis, était loin encore de succéder la terre ferme, offrait dans sa construction splendide, étrange et pittoresque l'image de l'empire aztèque. Les fondateurs élevèrent d'abord leurs frêles habitations de jonc et de roseaux sur un groupe de petites îles qui occupait la partie occidentale du lac ; plus tard, ces habitations furent remplacées par des bâtiments construits avec des matériaux plus durables. Une carrière du voisinage fournit une pierre rouge facile à tailler, qui fut employée aussitôt dans les grandes constructions. Il en résulta des édifices remarquables par leur solidité. Mexico était la résidence des grands chefs de l'empire et des grands vassaux de Tezcuco et de Tlacopan. Les habitations de ces hauts dignitaires étalaient une magnificence barbare proportionnée au rang de leurs possesseurs. Elles étaient basses, à la vérité, ayant rarement plus d'un rez-de-chaussée; mais elles couvraient une vaste étendue de terrain. Leur architecture rappelait la maison antique des Romains et celle des Orientaux actuels. Dans toutes on trouvait la cour entourée de portiques aux piliers de porphyre et rafraîchie par des fontaines jaillissantes.

Les maisons habitées par les gens du peuple reproduisaient exactement, par un rapprochement bien remarquable, la forme des vieilles maisons de nos villages. Elles reposaient sur des fondations en pierre élevées seulement de quelques pieds et soutenant des solives croisées dans lesquelles étaient engagées des briques. La plupart des rues étaient étroites et de peu d'apparence. Quelques-unes cependant, plus longues et plus larges, coupaient la ville. La principale, qui prolongeait la grande chaussée, traversait toute la capitale, offrant une assez belle perspective, dans laquelle les lon-

gues lignes d'édifices en pierre étaient interrompues de distance en distance par des jardins où brillait tout le luxe de l'horticulture aztèque[1].

Toutes ces rues entrecoupées de canaux et de ponts, et se réfléchissant dans les eaux bleues d'un lac couvert d'îles flottantes et semblables à des corbeilles de fleurs, entre lesquelles circulaient des milliers de pirogues, présentaient à l'œil surpris des Castillans un ravissant tableau. Quatre jours après leur arrivée, quand ils s'aventurèrent dans cette ville immense, qui ne comptait pas moins de trois cent mille âmes, les plus braves se sentirent atteints de ce frémissement qui les avait déjà glacés dans les plaines de Tlascala. Ils regardèrent leur chef, et son œil fier et calme les rassura. Par un coup d'audace qu'un homme de sa trempe pouvait seul concevoir, que des soldats comme les siens étaient seuls capables d'exécuter, huit jours après son entrée à Mexico, il s'était emparé de la personne de l'empereur, devenu prisonnier et otage dans le palais occupé par les Espagnols; il avait fait brûler vifs sous ses yeux mêmes des chefs coupables d'une trahison envers le poste de la Vera-Cruz, et il gouvernait réellement la capitale et l'empire sous le nom de Montezuma.

C'est à ce moment qu'il apprit le débarquement d'une force considérable envoyée par son ennemi le capitan-mayor de Cuba pour lui arracher tout à la fois l'honneur et les fruits de sa conquête.

Désireux de ne les partager avec personne, Cortès avait déjà pris le meilleur moyen, qui était de s'adresser au roi d'Espagne. Avant même son arrivée à Mexico, il s'était empressé de faire partir deux hidalgos sages et discrets avec une lettre et des présents pour Charles-Quint, dont la carta de Vera-Cruz nous a conservé la liste. Il y avait des colliers d'or et de pierres précieuses, cent onces de minerai d'or, afin que Leurs Altesses pussent voir en quel état l'or sortait des mines. Un énorme collier d'or en huit pièces, dans lequel étaient incrustées cent huit petites émeraudes et deux cent trente-deux rubis; les deux roues d'argent et d'or apportées par

1. Prescott, t. II, p. 87.

Teudilli de la part de Montezuma; la tête d'or d'un grand alligator;

Deux oiseaux en plumes vertes, avec les pattes, le bec et les yeux en or, et dans le même cadre des animaux aussi en or massif, semblables à des limaçons;

Un autre oiseau avec des plumes vertes, les pattes, le bec et les yeux d'or;

Deux pièces d'étoffes tissues avec des plumes, une autre avec des couleurs variées, une quatrième avec des figures blanches et noires;

Six boucliers recouverts chacun d'une plaque d'or avec une espèce de mitre d'or au centre;

Seize autres incrustés de pierres précieuses;

Un éventail de plumes de diverses couleurs, avec trente-trois feuilles plaquées d'or;

Une boîte en plumes brodées sur cuir, avec une grande plaque d'or pesant soixante-dix onces au milieu;

Et un grand nombre de mîtres, de couronnes, de plumes, de panaches, d'éventails montés en or, de manteaux des plus riches et de toutes nuances, verts, bleus, rouges, vermeils, et étincelants d'or et de pierreries[1].

Ce trésor fut remis à Charles à Tordesillas, où il était allé visiter sa mère Juana la Folle, au mois de mars 1520. Pressé de s'embarquer pour aller ceindre la couronne impériale, il oublia Cortès, et ce fut le lieutenant du gouverneur de Cuba, Narvaez, qui, dans le même mois, lui apporta la réponse à sa lettre à la tête de neuf cents hommes et d'un millier d'Indiens. Averti à temps par ses amis et ses espions, Cortès, selon son habitude, marche sur le danger, joint Narvaez à Cempoalla, l'attaque la nuit avec ses deux cent soixante-six braves, le renvoie vaincu, blessé et captif à la Vera-Cruz, et rentre à Mexico suivi des soldats de son rival, que lui a donnés la victoire.

Là s'arrêta pour un moment le cours de ses prospérités. Furieux de la captivité et bientôt de la mort du grand chef Montezuma, les

1. Muchas mitras, y coronas de pluma y oro labradas, muchas plumas muy gentiles muchos plumajes y penachos, muchas otras destas mantas y con mil colores, y perlas y piedras (Gomara, *la Conquista*, p. 57-58-59.)

Aztèques, à la voix de leurs prêtres, se levèrent en masse. Plus fort qu'il n'avait jamais été, Cortès opposait à l'insurrection douze cent cinquante Espagnols et huit mille Tlascalans, et, malgré leur courage, malgré la tactique européenne, malgré le tonnerre de l'artillerie et les boulets qui trouaient à chaque décharge les murs et les monuments antiques de Temchitlan[1], il fallut céder et sortir dans la nuit du 1er juillet 1520, en fugitif, de cette capitale qu'il occupait en maître.

Trois chaussées, traversant le lac, reliaient Mexico à la terre ferme. L'armée, profitant des ténèbres, se mit à défiler silencieusement vers celle de Tlacopan. Mais, aperçue malheureusement par les vedettes indiennes, elle fut signalée. Les prêtres qui veillaient toutes les nuits au sommet des *Teocallis*, pour annoncer les heures, se hâtent de souffler dans leurs conques d'airain, l'énorme tambour suspendu dans le temple du dieu de la guerre mêle à ces sons ses roulements lugubres, les insurgés s'éveillent, et alors se passe dans l'obscurité une scène qu'il faut entendre raconter par le témoin oculaire.

On avait fait un pont volant pour traverser la première coupure de la digue. A peine fut-il ajusté, vers la mi-nuit, que le bagage et l'artillerie passèrent avec Sandoval, Cortès, les cavaliers et un assez bon nombre de soldats. A ce moment, on entendit de tous côtés les Aztèques criant à pleine poitrine : *Taltecuco! Taltecuco!* Venez vite avec vos canots, les blancs nous échappent!

Le lac blanchit immédiatement sous les rames d'une multitude de pirogues, et des milliers d'Aztèques attaquèrent les Espagnols. Ne pouvant défiler que sur vingt de front, ils offraient une proie facile aux masses qui les assaillaient. Les Espagnols se défendaient en courant; pressés de gagner la terre ferme, ils s'efforçaient d'écarter ces flots d'ennemis, les cavaliers en les culbutant avec leurs chevaux, les fantassins à coups de dagues. Mais les madriers du pont volant s'étant enfoncés sous le poids, on ne put les relever. Tandis que les soldats de l'arrière-garde s'y employaient de toute leur force, la lutte devint affreuse sur ce point entre eux et les Mexicains.

1 Nom aztèque de Mexico.

On n'entendait de toutes parts que ces cris de détresse et de désespoir :

« Au secours, je me noie! A l'aide, on me tue! Sainte Marie, ayez pitié de nous! Pitié, pitié, saint Jacques[1]! »

Le pont ne pouvant être relevé, la tête de colonne parvint à la seconde coupure de la digue et, poussée par les fuyards et les assaillants, y fut précipitée pêle-mêle : peu en sortirent vivants. Si Cortès n'eût découvert un gué à la dernière tranchée de la digue, il n'échappait personne. Au jour, quand, par un retour offensif des plus nobles, Cortès eut dégagé ceux de ses compagnons qui luttaient encore sur la chaussée, et qu'il compta les survivants, cet homme de bronze se couvrit le visage de ses mains et pleura, car il n'en voyait plus qu'une poignée, pâles, couverts de haillons et ruisselants d'eau et de sang.

Telle fut cette déroute célèbre dans les annales espagnoles, et justement appelée la nuit de deuil (*noche triste*). Les *teules*, comme les nommaient les Mexicains, ou hommes blancs, auraient dû y perdre leur prestige avec leur force; mais que ne peut la double influence de la valeur et du génie! Un an et treize jours plus tard, ces mêmes soldats, décimés, battus, épars, errants, sans espoir et sans armes chez des tribus d'une fidélité douteuse, rentraient triomphants à Mexico et y vengeaient, par de terribles représailles, la honte de la nuit fatale et la mort de leurs compagnons.

1. Pues la grita y lloros y lastimas que decian demandando socorro : ayudadme, que me ahogo : otros socorredme que me matan; otros demandando ayuda á nuestra señora Santa Maria, y á señor Santiago. (El capitan Bernal Diaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España*, t. II, p. 327.)







CHARLES QUINT.

Publié par Furne, Paris.

CHAPITRE IV

COMUNEROS ET CHERCHEURS D'OR.

Insurrection populaire en Castille. — Griefs des communes. — La junte de Gobierno. — Juan de Padilla. — Tolède donne le signal. — Le mandataire infidèle. — Vengeance du peuple. — L'évêque Fonseca. — Liberté municipale au XVIe siècle. — Indépendance des villes espagnoles. — La ligue sainte. — Juana la Folle à Tordésillas. — Le nouveau chef du peuple. — Combat de Villalar. — Mauvaise politique des procuradores. — La noblesse se range du côté de la royauté. — Derniers moments de Padilla. — Ses lettres à doña Maria et à la ville de Tolède. — Les martyrs de la liberté. — Juan Bravo et le bourreau. — Dissolution de la ligue. — Héroïsme de Maria Pacheco. — Le démon familier. — La *hermandad* ou fraternité de Valence. — Massacre des nobles à Mayorque. — Abaissement des cortès. — Habileté de Charles-Quint. — Secret de sa clémence. — Lutte de la France et de l'Espagne. — Incursion en Guienne et en Bourgogne. — Le 24 février et le 24 août 1525. — François Ier dans l'alcazar de Madrid. — Le malheur et la trahison. — Loyauté castillane. — Le capitaine Alarcon. — Un autre empire. — Francisco Pizarro. — Les chercheurs d'or. — Découverte du Pérou. — L'île de Pugna. — Douceur des insulaires. — Avarice et cruautés des aventuriers de Pizarro. — Le Père Valvidia. — L'Inca Atahualpa. — La chambre pleine d'or. — Récit de Las Casas. — Fray Marcos de Nica, témoin oculaire. — Les Espagnols font brûler vifs les chefs des Péruviens. — L'ancien gardeur de porcs, marquis et capitaine général. — L'Inca Manco. — Supplice d'Almagro. — Vengeance de ses officiers. — La croix sanglante. — Ingratitude de Charles-Quint envers Hernando Cortès. — Malheureuse expédition d'Alger. — Insurrection des protestants d'Allemagne. — La ligue de Passau. — Martin Luther et Ignace de Loyola.



ES choses humaines ont toujours deux faces, comme notre globe : une éclairée, l'autre dans l'ombre; au moment où elle triomphait dans le Nouveau-Monde, par l'épée de Cortès, la royauté essuyait en Espagne une violente bourrasque populaire. Charles-Quint, en allant prendre possession de l'Empire, avait laissé le pouvoir dans les mains débiles de son précepteur le cardinal Adrien d'Utrecht. C'était en compromettre la force et l'influence. On n'apprit pas plutôt dans les villes que les députés, au mépris de leurs engagements, venaient de consentir un don gratuit pour obtenir le redressement des griefs de la Castille, que le mécontentement se traduisit partout en révolte ouverte. Tolède, la cité aux vieux murs, l'antique métropole des rois goths, fut la première à sonner

le tocsin. Les bourgeois courant en armes au château, à ce signal lugubre, l'arrachent au gouverneur, s'y établissent, s'emparent des portes, forment une junte *de gobierno* et nomment Padilla, le fils du gouverneur de Castille, chef du peuple.

A Ségovie, même mouvement, avec plus de colère encore. Tordésillas, le député aux cortès, avait osé réunir ses concitoyens dans l'église cathédrale pour rendre compte de son mandat : le peuple indigné força les portes du lieu saint, et, sourd aux supplications des prêtres, aux instances des moines sortis en procession de leurs couvents, refusant même de fléchir devant le Saint-Sacrement, il saisit Tordésillas, le traîna au gibet et l'y pendit, sans confession, la tête en bas.

Une sorte de Tristan espagnol, qu'on appelait Ronquillo, juge du roi et renommé par son caractère inflexible, se flattait de soumettre Ségovie ; il revint en toute hâte auprès du cardinal, fuyant devant Padilla, qui lui avait enlevé son bagage et la caisse militaire[1].

Antonio Fonseca, le commandant en chef des troupes en Espagne, n'obtint guère plus de succès. Il brûla, à la vérité, Medina del Campo ; mais les habitants le repoussèrent à travers les ruines fumantes de leurs maisons, et ceux de Valladolid, apprenant cet acte sauvage, lui appliquèrent, sous les yeux mêmes du cardinal, la loi du talion, en livrant son palais aux flammes.

Ce soulèvement des communes, ainsi que le remarque avec raison un des historiens de Charles-Quint, n'était pas le simple effet d'une fureur séditieuse. Le but des communes était d'obtenir la réforme de beaucoup d'abus et d'établir la liberté publique sur une base solide. Le gouvernement féodal de l'Espagne se trouvait plus près de la liberté que dans aucun autre État de l'Europe. Cette heureuse exception tenait au grand nombre de cités qu'il y avait dans le royaume et à la tradition toujours forte et vivace, sur ce sol, de la liberté municipale de Rome. Les citoyens de chaque ville formaient une grande corporation en possession, depuis des

1. Y fue que se dio orden al alcalde Ronquillo (Juez famoso en estos tiempos) que fuesse luego á Segovia con la mas gente que pudiesse y castigasse los delinquentes. (El maestro don fray Prudencio de Sandoval, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*, lib. v, p. 241.)

siècles, de priviléges locaux et d'immunités importantes. Affranchis de toute servitude, et admis pour une part considérable au droit de prendre part au gouvernement, ils devinrent de bonne heure commerçants et industriels, et, comme toujours, de l'industrie et du commerc, qui les enrichissaient, naquit l'indépendance.

L'esprit du gouvernement particulier des villes, esprit qui même dans les pays où domine le despotisme est démocratique, leur rendait l'idée de la liberté plus familière et plus chère. Leurs représentants dans les cortès étaient accoutumés à résister avec une égale énergie aux empiétements de la couronne et à la tyrannie des nobles : sans cesse occupés d'étendre et de fortifier les priviléges de leur ordre, ils ne perdaient pas une occasion de briser les derniers anneaux de la chaîne féodale, et non contents de former une des classes les plus considérables de l'État, ils aspiraient à la rendre la plus puissante [1].

Jamais circonstances ne semblèrent plus favorables à un tel dessein : le souverain était absent, le peuple aigri, le trésor épuisé, le pouvoir sans force. Les villes se concertèrent, une assemblée fut convoquée à Avila, et, sous l'inspiration de Padilla, les députés populaires, constituant une sainte ligue, s'engagèrent par serment à vivre et à mourir pour le service du roi et la défense des priviléges des cités. Une entreprise hardie du chef du peuple qui, se portant tout à coup à Tordesillas, eut l'art, après une conférence avec Juana la Folle, de proclamer la guérison de cette fille infortunée d'Isabelle, et entoura ainsi la ligue d'une auréole de popularité, parut décider la question en faveur des communes. Malheureusement, il ne sut pas tirer parti de ce moyen, dont les conséquences auraient été décisives dans les mains d'un homme supérieur. Au lieu d'aller s'installer avec la reine, devant laquelle fléchissait toute résistance dans la ville de Valladolid, au centre même du gouvernement, il se borna, dans une course ou chevauchée rapide, à y paraître un instant, pour dissoudre le conseil du cardinal et s'emparer des sceaux du royaume, des archives publiques et des registres du trésor. Établie ensuite dans le village de

1. W. Robertson, *History of Charles-Quint*, t. II, p. 226.

Tordesillas, où devait tomber le mouvement faute de point d'appui, la junte se mit à rédiger le cahier de ses griefs et de ses doléances, et l'envoya en Flandre à Charles-Quint. Avertis qu'ils payeraient l'audace de ce message de leur tête, les députés revinrent effrayés sans l'accomplir. Ils trouvèrent tout en désarroi au camp des *comuneros*. Préféré à Padilla, objet des secrètes jalousies de la junte, Giron d'Urueña s'était laissé prendre Tordesillas en le découvrant par un maladroit mouvement de flanc. On rendit le commandement au chef du peuple, qui s'en montra digne d'abord et eut quelques succès. Mais trop faible pour lutter avec une levée en masse contre des troupes aguerries, il fut battu le 23 avril 1522, auprès de Villalar, et fait prisonnier par les nobles.

Ceux-ci étaient tout prêts, dans l'origine, à faire cause commune avec les villes : l'orgueil et l'ineptie démocratiques, les mêmes dans tous les temps, parce que la direction du mouvement n'échoit qu'à des hommes médiocres, empêchèrent cette fusion, si utile au point de vue du succès. Loin d'accueillir les avances des nobles, les comuneros laissèrent entrevoir sottement leur dessein de les mater après le roi. Tiède jusqu'alors et à moitié hostile à la couronne, la noblesse accourut de tous ses châteaux, et donnant la main au clergé, qu'on avait blessé sans retour en le frappant dans ce qu'il a de plus précieux au monde, le temporel[1], elle se jeta la lance baissée sur le peuple.

Padilla vaincu ne se trouvait donc pas devant des juges, mais devant des bourreaux. Le lendemain de la bataille ils le condamnèrent à mort. Plus cléments, toutefois, que les insurgés de Ségovie, ils lui permirent de se confesser et d'écrire deux lettres adressées l'une à sa femme, l'autre à la ville de Tolède :

« Madame, disait-il à sa femme doña Maria Pacheco, si vos peines ne m'affligeaient pas plus que ma mort, je me trouverais

1. La femme de Padilla, doña Maria Pacheco, proposa, pour subvenir au manque d'argent, de s'emparer des riches et magnifiques ornements de la cathédrale de Tolède; mais, pour ôter à cette action l'apparence d'impiété qui aurait pu blesser le peuple, doña Maria et les femmes de sa maison se rendirent à l'église en procession solennelle, vêtues d'habits de deuil, les yeux en larmes, se meurtrissant le sein, et là elles implorèrent à grands cris le pardon des saints dont elles allaient dépouiller les autels dans l'intérêt public. (Robertson, *History of Charles-Quint*, t. II, p. 245.)

parfaitement heureux. Il faut cesser de vivre, c'est une nécessité commune à tous les hommes ; mais je regarde comme une grande faveur du Tout-Puissant une mort comme la mienne, qui ne peut manquer de lui plaire, quoiqu'elle paraisse déplorable aux hommes. Il me faudrait plus de temps que je n'en ai pour vous écrire des choses qui pussent vous consoler. Mes ennemis ne me l'accorderaient pas, et je ne veux point différer de mériter la palme que j'espère. Pleurez la perte que vous faites, mais ne pleurez pas ma mort : elle est trop honorable pour exciter des regrets. Je vous lègue mon âme, c'est le seul bien qui me reste, et vous le recevrez comme la chose que vous prisiez le plus en ce monde. Je n'écris point à mon père Pero Lopez, je n'ose le faire; car, quoique je me sois montré digne d'être son fils, en sacrifiant ma vie, je n'ai pas hérité de sa bonne fortune. Je n'ajouterai rien de plus, pour ne pas fatiguer la patience du bourreau, qui m'attend, ni faire croire que j'allonge ma lettre pour allonger ma vie. Fossa, mon serviteur, témoin oculaire de tout, et à qui j'ai confié mes secrètes pensées, vous dira ce que je ne peux vous écrire. C'est dans ce sentiment que j'attends le coup qui va vous affliger et me tirer des chaînes. »

Après avoir parlé en époux tendre à doña Maria, le condamné parla dignement en noble et fier Espagnol, et en chef du peuple :

« A toi Tolède! couronne d'Espagne et lumière du monde! à toi, qui fus libre dès le temps des Goths, et qui, en versant le sang étranger et le tien, as recouvré la liberté pour toi et les villes voisines ! Ton enfant légitime, Juan de Padilla, t'informe comment, par le sang de ses veines, tu dois renouveler tes anciennes victoires. Si le sort n'a pas voulu que mes actions soient rangées au nombre des exploits fameux de tes autres enfants, il faut l'imputer à ma mauvaise fortune, et non à ma volonté. Je te prie, comme ma mère, d'accepter la vie que je vais perdre, puisque Dieu ne m'a rien donné de plus précieux que je puisse perdre pour toi. Je suis bien plus jaloux de ton estime que de la vie. Les révolutions de la fortune, toujours mobile et inconstante, sont infinies. Mais ce qui me console de tout, c'est de voir que moi, le dernier de tes enfants, je vais souffrir la mort pour toi, et que tu en as nourri d'autres dans ton sein qui me vengeront. Plusieurs langues feront le récit du genre de mort qu'on me destine et que j'ignore encore.

Ce que je sais, c'est que ma fin est prochaine. Elle montrera quel était mon désir. Je te recommande mon âme comme à la patronne de la chrétienté. Je ne parle pas de mon corps, il n'est pas à moi. Je ne peux en écrire davantage, car dans ce moment même je sens le couteau près de mon sein, plus touché du déplaisir que tu sentiras que de mes propres maux [1]. »

On le conduisit au supplice avec Juan Bravo, commandant des troupes de Ségovie. Le bourreau les précédait, criant, selon la coutume :

« Ceci est la justice que mande faire Sa Majesté de ces cavaliers, qui vont être décapités comme traîtres à sa couronne [2].

— Tu mens, s'écria Bravo d'une voix ferme, toi et celui qui te fait dire cela; nous ne sommes pas des traîtres, mais des citoyens qui vont mourir pour leur patrie et pour sa liberté ! »

L'alcade Cornejo lui ordonna de se taire; et, comme il insistait, il lui donna un coup de sa vara sur les lèvres, en lui disant de considérer sa position et d'être plus humble.

« Señor Bravo, dit alors Padilla, interrompant ses oraisons, c'était hier le moment de montrer le courage d'un gentilhomme : aujourd'hui, il faut mourir avec la douceur d'un chrétien [3].

En arrivant au pied de l'échafaud, Bravo supplia le bourreau de le décoller le premier, afin, dit-il, que je n'aie pas la douleur de voir mourir le plus noble fils de la Castille. Son vœu fut exaucé : sa tête sanglante bondit aux pieds de Padilla, qui, s'écriant avec émotion, « te voilà donc mort, brave cavalier, » s'agenouilla en murmurant une prière et reçut aussitôt le coup mortel.

L'épée du bourreau brisa le nœud de la sainte ligue. Zamora, Toro, Salamanque, Avila, Léon, Ségovie, s'en détachèrent au plus vite. Les têtes de Padilla et de Bravo, fichées sur des pieux, glaçaient le cœur des comuneros, et une femme seule montra du

1. Sandoval, t. I, p. 478.

2. Esta es la justicia que manda hazer su magestad, y su condestable y los governadores en su nombre á estos cavalleros. Mandanlos degollar por traydores y alborotadores de pueblos, y usurpadores de la corona real.

Mientes tu, y aun quien telo manda dezir; traydores no, mas zelosos del bien publico si y defensores de la libertad del reyno. (*Id.*, lib. IX, p. 477.)

3. Señor Juan Bravo, ayer era dia de pelear como cavallero, y oy de morir como christiano. (*Id.*, p. 477.)

cœur lorsque les hommes tremblaient. Maria Pacheco osa fermer les portes de Tolède et repoussa les ennemis. Sans les intrigues et les trahisons du clergé, elle eût bravé les assauts de l'armée royale : abandonnée du peuple, auquel les prêtres firent croire qu'elle était inspirée par un démon toujours à ses côtés, sous la forme d'une négresse, elle se retira dans le château, s'y défendit vaillamment quatre mois, et, chassée par la famine, s'en échappa dans la nuit du 28 octobre et réussit à se sauver en Portugal.

Le feu de l'insurrection n'était point, pour cela, tout à fait éteint en Espagne. Le mouvement républicain, bien plus prononcé dans le royaume de Valence, était surtout dirigé contre la noblesse. La *hermandad*, ou fraternité populaire du pays, avait pris les armes contre la noblesse et la pressait vivement. Plus intelligents que leurs ennemis, et comprenant mieux la nécessité d'une mutuelle défense, à peine les nobles de Castille eurent-ils vaincu les comuneros, qu'ils coururent au secours des nobles de Valence. Réunis, ils écrasèrent la *fraternité valencienne*, et en exterminèrent tous les chefs avec une rigueur proportionnée à leur colère.

Le 19 mars 1521, le peuple de Mayorque, dépassant même l'élan de celui de Valence, avait eu aussi ses vêpres siciliennes. Il fallut une longue lutte pour le réduire, et on n'y parvint qu'en versant des torrents de sang. Malheureusement, toutes ces insurrections des comuneros eurent le tort des tentatives prématurées ou avortées : elles ne servirent, selon la remarque d'un homme de sens, qu'à étendre et à fortifier le pouvoir royal, qu'elles avaient pour but de limiter ou d'affaiblir. Les cortès continuèrent à jouer leur rôle accoutumé dans la constitution de Castille : on les réunit toutes les fois que le roi eut besoin d'argent; mais au lieu de songer d'abord, comme leurs pères, au redressement des griefs et à l'intérêt des peuples, et de ne consentir à aucune levée d'argent avant qu'on eût fait raison à la nation, les nouveaux cortès commencèrent par faire leur cour au roi en votant le subside. Or, quand la royauté tint l'argent, elle ne permit plus même les remontrances, sous prétexte de maintenir l'intégrité de ses droits. Les privilèges et les libertés des villes furent restreints peu à peu ou abolis. Dès lors, avec l'indépendance, s'éteignit leur activité. Le commerce déclina de jour en jour, et avec leurs richesses et leur

population, elles finirent par perdre l'influence qu'elles exerçaient dans les cortès depuis des siècles.

La secousse, toutefois, avait été assez violente pour alarmer Charles-Quint. Le 28 octobre 1522, il débarquait en Espagne et venait installer un autre gouvernement à la place de la régence de son précepteur le cardinal Adrien, élu pape après la mort de Léon X. Villes et provinces, agitées par les comuneros, attendaient des supplices avec cette énergie sombre et silencieuse du caractère national : il les surprit, en n'apportant qu'indulgence et pardons, et sa clémence fit plus pour l'affermissement de la royauté que la victoire. Cette politique, toujours habile avec un grand peuple, lui était du reste imposée par les événements.

Une de ces luttes, qui ouvrent le flanc des nations et font couler le sang à torrents, allait s'engager pour une misérable querelle d'amour-propre entre la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. L'intérêt de l'empereur était donc de ménager et de flatter l'Espagne pour l'y engager sous sa bannière. Jamais grande guerre n'eut plus petite cause. Il s'agissait seulement, en effet, de consoler la vanité froissée de François Ier. Il avait dit à son rival, avant l'élection impériale :

« Nous sommes tous deux amants d'une belle maîtresse; celui qui l'obtiendra sera bien heureux; mais l'autre doit se résigner à son sort. »

Moins philosophe après son échec, il ne fut plus travaillé que par une passion ardente et implacable, la vengeance, et il se jeta comme un taureau furieux et tête basse contre le César allemand. Heureux d'abord dans la campagne de 1523, où ses généraux, rachetant par des prodiges de valeur ses fautes et son imprévoyance, repoussèrent les Espagnols en Guienne et les Allemands en Bourgogne; plus heureux encore l'année suivante, malgré ses défaites d'Italie et la mort de Bayard, en sauvant la Provence d'une invasion formidable, et relevant glorieusement le drapeau français à Milan et à Naples, il vit briser à la fois son épée et sa fortune à la journée néfaste de Pavie. Battu le 24 février, le 24 août 1525 il entrait comme prisonnier dans l'Alcazar de Madrid.

Là, le beau rôle cessa d'être du côté de Charles-Quint; au lieu de montrer la générosité et les sentiments d'un prince, il ne laissa

paraître que la « *finesse d'un corsaire avide qui espère, en maltraitant son prisonnier, le forcer à payer sa rançon plus cher*[1]. » Confiné dans l'Alcazar sous la garde du capitaine Alarcon, rigide comme un hidalgo et aussi dur de cœur que les vieux remparts de la forteresse, François Ier n'en sortait, pour respirer quelques instants, que monté sur une mule et entouré de soldats armés jusqu'aux dents. Par un contraste qui ne l'honore pas devant l'histoire, les égards qu'il refusait au malheur, Charles les prodigua bientôt après à la trahison. Le connétable de Bourbon étant arrivé en Espagne, l'empereur alla le recevoir à la tête de toute sa cour, hors des portes de Tolède, l'embrassa affectueusement et le fit placer à sa gauche. Cet oubli des lois de l'honneur méritait une leçon; la noblesse castillane la lui donna digne et sévère. Charles-Quint priant le marquis de Villena de loger Bourbon dans son palais :

« Un Castillan, répondit respectueusement le marquis, n'a rien à refuser à son roi; mais que Votre Majesté ne soit point surprise, ajouta-t-il avec fierté, si je brûle mon palais jusqu'aux fondements, quand le connétable en sera sorti, car un homme d'honneur ne peut plus habiter sous un toit souillé par un traître. »

Le temps, qui change tout et amène de si brusques révolutions, moins de deux ans après, avait fait son œuvre imprévue. François Ier, relâché le 18 mars 1526, courait au galop sur la route de Saint-Jean-de-Luz à Bayonne en agitant sa main au-dessus de sa tête et criant dans sa folle joie : *Je suis roi! je suis roi encore!* Le 6 mai 1527, Bourbon, menant des Impériaux à l'assaut de Rome, était tué devant la porte Cavallegieri, et Alarcon, le geôlier du roi de France, tenait le pape Clément VII prisonnier au château Saint-Ange.

Presque au moment où se passaient ces choses, il se produisait à l'improviste, dans le Nouveau-Monde, un événement d'un autre genre et d'une moins vive couleur, mais qui allait doter l'Espagne d'un empire dix fois plus grand que le Mexique.

Un compatriote de Cortès, Francisco Pizarro, bâtard abandonné sur les marches d'une église d'Estramadure, nourri par une truie et gardeur de pourceaux quand il eut quitté sa nourrice, s'était

1. Robertson, *History of Charles-Quint*, t. II, p. 342.

jeté, ayant âge d'homme, dans les rangs des chevaliers de l'Océan avec l'ardeur de ceux qui ont tout à gagner et rien à perdre aux aventures. D'abord compagnon de Balboa, l'explorateur de l'isthme du Darien, et du brave Hojeda, il déploie dans ces diverses excursions le courage calme, l'ardeur réfléchie, et l'âpre ténacité du caractère espagnol. Excité par les triomphes de Cortès au Mexique, en 1522, il abandonne son établissement de colon à Panama et se lance sur les flots du Pacifique. Il avait deux associés, un prêtre, qui figurait dans l'entreprise comme bailleur de fonds, et un autre soldat de fortune nommé Almagro. L'acte de société fut scellé à l'espagnole par une hostie consacrée, qu'ils rompirent en trois comme symbole de l'égalité du partage.

Les obstacles qu'ils rencontrèrent auraient découragé d'autres hommes que ces conquérants en cheveux gris; mais si l'âge des illusions était passé, il restait la constance et l'énergie viriles. Repoussé deux fois par la soif, la faim, les Indiens et la mer, Pizarro revient à la charge en 1526, et il découvre enfin le vaste empire du Pérou.

Laissons maintenant la parole à fray Bartholomé Las Casas, qui nous dira comment l'ancien gardeur de porcs conquit ce territoire de quinze cents lieues d'étendue et les moyens qu'il employa pour consolider sa conquête. En débarquant, il extermina plusieurs tribus et leur vola une grande quantité d'or. Les habitants de la première île où il aborda, qui s'appelle Pugna, accueillirent les Espagnols comme des anges descendus du ciel : ils s'empressèrent de leur apporter tous les vivres qu'ils possédaient, et comme remercîment Pizarro en fit passer une partie au fil de l'épée et rendit les autres esclaves.

Il vint de là dans la province de Tumbres, où on lui apportait tous les jours des charges d'or et d'argent, et y commit les mêmes cruautés. Le grand chef de tout ce pays, instruit des sévices des Espagnols, accourut avec une multitude de guerriers nus et armés de flèches. L'infortuné ne savait pas combien les épées sont tranchantes, les lances aiguës et les chevaux impétueux [1].

1. Pocos dias despues viniendo el rey universal, y emperador, de aquellos reynos que se llamó Atalibaba, con mucha gente desnuda no sabiendo como cortavan las

« Où sont ces blancs? disait-il avec confiance; qu'ils sortent de leur campement et viennent dans la plaine, car je ne bougerai d'ici que lorsqu'ils auront payé le mal qu'ils ont fait à mon peuple. »

Les Espagnols marchèrent contre lui, l'attirèrent dans une conférence et s'emparant de sa personne fondirent sur son armée, qui fut affreusement taillée en pièces. Atahualpa s'était engagé pour sa rançon à combler une salle entière d'or; mais comme Pizarro trouve qu'elle se remplit trop lentement, il met l'inca en jugement et le condamne au feu. L'intervention du père Valvidia, son principal accusateur, l'arrache aux flammes, à condition qu'il recevra le baptême, et substitue la garrotte au bûcher[1].

« Je suis témoin, ajoute après Las Casas fray Marcos de Nica, de l'ordre de Saint-François, que Pizarro fit brûler sans aucun môtif un autre grand chef dans la province de Quito et Chapera, cacique des Canaries.

« Que ses soldats brûlèrent aussi les pieds au chef Alvis et le torturèrent très-cruellement, afin de le forcer à découvrir le trésor caché d'Atahualpa;

« Qu'ils mirent sur les charbons ardents Cocopanga, gouverneur de toutes les provinces de Quito, et l'y laissèrent consumer avec d'autres caciques, parce qu'ils ne donnaient pas autant d'or qu'en voulait Sebastian de Benacalcar, capitaine de Pizarro;

« Qu'ils entassèrent les Indiens dans trois vastes salles et les y livrèrent aux flammes; un prêtre, nommé Ocaña, ayant retiré un enfant de l'immense brasier, un soldat le lui ôta des mains et le rejeta dans le feu;

« J'affirme que j'ai vu de mes yeux les Espagnols, pour le moindre caprice, couper le nez, les mains et les oreilles aux Indiens; que j'ai vu brûler tant de maisons et de villages, que je n'en pourrais dire le nombre; que j'ai vu égorger les enfants à la mamelle, violer les femmes, piller les villes, et commettre injuste-

espadas y herian las lanças, y como corrian los caballos... (D. fray Bartolome de Las Casas, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias occidentales por los Castellanos*, p. 41.)

2. *Histoire du Pérou.*

ment et de sang-froid toutes les perfidies et cruautés imaginables[1]. »

Maître souverain du Pérou, car l'empereur l'avait nommé, en 1529, capitaine général de ce pays, appelé dans la cédule impériale *la Nouvelle Castille*, Pizarro n'a plus à lutter qu'une fois contre les Péruviens soulevés par Manco, le nouvel inca. Cette insurrection, qui menaçait sérieusement Cuja, où étaient ses frères, et Lima, la ville qu'il avait fondée, passa, ainsi que l'avalanche, avec le fracas du tonnerre et ne laissa comme traces de son passage que des morts. Cet ennemi vaincu, il s'en éleva un autre bien plus dangereux dans ses propres rangs : c'était Almagro, exaspéré par sa mauvaise foi et réclamant la part promise sur l'hostie; il fut battu à Salina, en 1538, par Hernando Pizarro, et décapité sur un signe du conquérant.

Mais l'axiome évangélique est vrai : « Qui frappe de l'épée, par l'épée périra. » Quelques jours après que la tête blanche de son compagnon d'armes eut bondi sur le sol sanglant, Pizarro tombait lui-même sous les coups des officiers d'Almagro. Se sentant blessé à mort, il traça une croix sur la terre avec son propre sang et fut achevé au moment où il allait la toucher de ses lèvres.

Cette fin violente, digne de sa vie, lui épargna les amertumes de Colomb et de Fernand Cortès. Charles-Quint, après la prise de Mexico, avait nommé ce dernier gobernador et capitaine général du Mexique, malgré les réclamations et la colère du gouverneur de Cuba. L'empereur accorda en outre, dans sa libéralité, à l'homme qui lui avait donné plus de royaumes que ses pères ne lui avaient laissé de villes, la vallée de Guaxaca, qui fut érigée en marquisat, avec un revenu de 150,000 livres. Cortès rebâtit ensuite Mexico : une ville européenne s'élève à sa voix sur les ruines de la ville indienne. A cette vue, le désespoir des indigènes éclate et se traduit de nouveau en insurrection générale : Cortès l'étouffe dans le sang, et la nationalité aztèque expire sur le brasier où l'on coucha Guatimozin.

L'ingratitude est la première loi des princes : leur pouvoir ne reposant que sur une base, l'égoïsme, il faut qu'ils sacrifient sans

1. Item soy testigo é doy testimonio. (*Brevissima relacion*, p. 42-43.)

pitié tous ceux qui les ont servis avec éclat, de peur qu'ils ne deviennent dangereux après avoir été utiles. Cortès eut le sort de Colomb. Par la nomination d'un vice-roi, représentant de la couronne, Charles-Quint, tout en le comblant d'honneurs, le dépouilla, de sa conquête. On lui permit, comme au Génois, de découvrir de nouveaux rivages, mais on ne lui permit plus de gouverner ce sol arrosé tant de fois de son sang. Il revint alors en Espagne et y trouva tout en mouvement.

Encouragé par le succès de son expédition contre les Barbaresques en 1535, où l'armée chrétienne se couvrit de gloire en battant le célèbre corsaire Hariadan-Barberousse (ainsi nommé de la couleur de son poil), en gagnant le fort de la Goulette et Tunis, et brisant les fers de vingt mille esclaves, l'empereur préparait une nouvelle descente en Afrique. Il s'agissait, cette fois, de prendre Alger, ce nid de pirates et de renégats, d'où les galères, s'élançant comme un vol de vautours, infestaient les côtes d'Italie et d'Espagne. Résolu d'exterminer ces bandits de la mer, Charles-Quint fit voile pour l'Afrique vers la fin de 1540, avec une flotte magnifique composée de ses vaisseaux, de ceux du Pape et des galères de l'ordre de Malte, et portant vingt mille hommes d'infanterie, deux mille cavaliers, trois mille volontaires, la fleur de la noblesse d'Espagne et d'Italie, et mille soldats de Malte conduits par les cent plus braves chevaliers de l'ordre de Saint-Jean.

La saison, par malheur, n'était pas favorable, et le fameux André Doria, grand-amiral, n'avait cessé de le représenter à Charles-Quint. Mais l'empereur croyait aveuglément à sa fortune, et n'écouta pas le vieux marin; il paya cher son incrédulité. Assailli par d'affreuses tempêtes sur l'eau, par un ouragan d'une violence extraordinaire sur terre, il fut repoussé facilement par les Turcs et contraint, lui qui avait vaincu les soixante mille soldats du vaillant Barberousse, de fuir devant l'eunuque Hassan-Aga et de regagner au plus vite l'Espagne avec les débris de sa flotte. La fortune est comme la femme impitoyable pour ceux qu'elle n'aime plus : à partir de ce moment tout devint obstacle devant l'homme dont la volonté était avant la loi suprême de l'Europe. Les protestants d'Allemagne, qu'il voulait dompter, se levèrent en masse, et, grâce à l'appui de la France et au génie persévérant de Maurice de Saxe,

après une lutte de douze années, ils forcèrent, le 2 août 1552, le fanatique champion du papisme à signer le traité de Passau, qui garantissait pour toujours l'indépendance religieuse des réformés et les libertés constitutionnelles de l'empire.

Cet orage sanglant était passé loin de l'Espagne, où le vent même, tant l'inquisition faisait bonne garde ! n'aurait pu porter les doctrines de Luther. Aussi, tandis que l'esprit humain, à la voix du moine de Wittemberg, brisait ses vieilles chaînes et retrouvait la liberté du Danube au Rhin, il restait parqué en Espagne dans les claies gothiques de l'Église, et pour assurer son servage, Ignace de Loyola, le blessé de Pampelune, instituait l'illustre compagnie de Jésus.

CHAPITRE V

CHARLES-QUINT AU MONASTÈRE DE YUSTE.

Motifs de l'abdication de Charles-Quint. — Immensité de sa tâche impériale. — Mariage de l'infant avec la fille des Tudor. — États de Bruxelles. — L'abdication. — Discours de l'Empereur. — Retour en Espagne. — Charles-Quint et son petit-fils. — Ardeur précoce de don Carlos. — Fermeté de l'infant. — La vallée délicieuse. — Couvent des Hiéronymites. — L'Élysée de l'Estramadure. — Ermitage de César. — Le solitaire de Yuste. — Jardins et terrasses de fleurs. — Le bassin des jours maigres. — Maison de Charles-Quint. — Ses dépenses. — Emploi de sa journée. — La discipline. — Intempérance du reclus. — L'ombre de Luther. — Fureur de Charles. — Lettre à la régente. — Ordres impitoyables contre les réformés. — L'inquisition. — Les captifs de Séville. — Mort de Charles-Quint. — Auto-da-fé de 1559. — L'inscription du monastère de Yuste.



L'ÉPOQUE dont nous venons de raconter les derniers faits remarquables, Charles-Quint avait cinquante-six ans. Il venait d'en passer trente-neuf dans les agitations de la vie politique et les soucis du pouvoir, et fléchissait sous le poids de tant de couronnes. Qu'on songe, en effet, à l'immensité de sa tâche. Roi d'Aragon, il lui avait fallu maintenir en Italie l'œuvre de ses prédécesseurs, qui lui avaient laissé la Sardaigne, la Sicile, le royaume de Naples, et y accomplir la sienne en se rendant maître du duché de Milan, afin d'enlever le haut de cette péninsule au rival puissant qui aurait pu le déposséder du bas. Roi de Castille, il avait à poursuivre la conquête et la colonisation de l'Amérique. Souverain des Pays-Bas, il devait préserver les possessions de la maison de Bourgogne des outrages de la maison de France. Empereur d'Allemagne, il avait, comme chef politique, à la protéger contre les invasions des Turcs, parvenus alors au plus haut degré de leur force et de leur ambition; comme chef catholique, à y empêcher les progrès et le triomphe des doctrines protestantes : il l'entreprit successivement. Aidé de grands capitaines et d'hommes d'État habiles, qu'il sut choisir avec art, employer avec discernement, il dirigea d'une ma-

nière supérieure et persévérante une politique toujours compliquée de guerres sans cesse renaissantes [1].

Cette tâche, vraiment immense et qu'il remplissait presque seul, car ses vice-rois, ses ministres, ses généraux, ses négociateurs, n'étaient, comme le remarque un de ses plus fidèles historiens [2], que les instruments bien choisis de ses desseins et les habiles exécuteurs de ses volontés, devait finir par user la vigueur d'un homme. Une chose surprenante, c'est qu'il ne fut pas brisé plus tôt. Tant qu'il monta, son énergie le soutint pourtant; mais arrivé à la déclivité de la vie, il ne se sentit plus la force de descendre et résolut de rejeter son fardeau impérial.

Dans cette prévision, il avait déjà marié son fils l'infant Philippe à la fille des Tudor, afin de retenir l'Angleterre du côté de l'Espagne, si la lutte se continuait avec la France. Jeanne la Folle étant enfin délivrée par la mort de sa démence, qui durait depuis un demi-siècle, et le trône espagnol qu'elle occupait seule légitimement se trouvant vacant, il n'hésita point à y faire asseoir son fils.

Le 25 octobre 1555, il parut vêtu de deuil et portant le cordon de la Toison d'or devant les États des Pays-Bas, réunis à Bruxelles. Accompagné de son fils Philippe, des reines de Hongrie et de France, ses sœurs, de ses neveux Ferdinand d'Autriche et le duc Philibert-Emmanuel de Savoie, et de Christine, duchesse de Lorraine, sa nièce. Charles-Quint, rongé de goutte, blanchi et courbé avant l'âge, se traîna avec peine jusqu'au trône en s'appuyant d'une main sur un bâton, de l'autre sur l'épaule du prince d'Orange. Après qu'il se fut assis sous le dais de Bourgogne, ayant à sa droite son fils, à sa gauche sa sœur, la gouvernante Marie, autour de lui le reste de sa famille, sur les côtés et en face les corps de l'État et les principaux personnages du pays, placés selon leur rang, Philibert de Bruxelles, président du conseil des Flandres, fit connaître son irrévocable dessein [3].

Il expliqua en peu de mots l'intention du souverain dans la convocation extraordinaire de cette assemblée; il lut ensuite l'acte d'abdication par lequel l'empereur abandonnait à Philippe, son

1. Mignet, *Charles-Quint, son abdication et sa mort.*
2. *Id.*, p. 13.
3. *Id.*, p. 92.

fils, tous ses domaines, sa juridiction et son autorité dans les Pays-Bas, déchargeant ses sujets de l'obéissance qu'ils lui devaient, pour la transporter à Philippe, son légitime héritier, afin qu'ils le servissent avec le zèle et la fidélité qu'ils lui avaient toujours montrés à lui-même depuis tant d'années qu'il les gouvernait[1].

Le vieil empereur se levant ensuite et toujours appuyé sur l'épaule de Guillaume de Nassau, à cause de sa faiblesse, s'adressa lui-même à l'assemblée et rappela dans un discours très-mesuré et très-digne, dont il tenait, sans le lire toutefois, le manuscrit à la main, tout ce qu'il avait entrepris et exécuté de grand depuis le commencement de son règne. Il dit que dès l'âge de dix-sept ans s'étant dévoué tout entier aux soins du gouvernement, il n'avait donné que peu de temps au repos, encore moins aux plaisirs; que soit au sein de la paix, soit pour faire la guerre, il avait passé neuf fois en Allemagne, six fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, autant en Afrique, et qu'il avait traversé onze fois la mer; que tant que ses forces avaient pu suffire au pénible gouvernement de ses vastes États, jamais il n'avait craint le travail ni ne s'était plaint de la fatigue; mais que sa vigueur épuisée par les crises douloureuses d'une maladie incurable et ses infirmités, qui croissaient de jour en jour, l'avertissaient de quitter le monde; qu'il n'était pas assez jaloux de régner pour vouloir tenir le sceptre d'une main débile, quand il ne pouvait plus protéger ses sujets et veiller à leur bonheur; qu'au lieu d'un souverain succombant sous le mal et qui n'avait plus qu'un reste de vie, il leur donnait un prince joignant à la force de la jeunesse l'expérience et la maturité qu'amènent les années ; que si, dans le cours d'une longue administration, il avait commis quelques fautes; que si, dans les embarras et sous le faix des grandes affaires qui avaient absorbé toute son attention, il avait fait injustice à quelqu'un de ses sujets, il leur en demandait pardon[2].

« J'ai exécuté, ajouta-t-il, tout ce que Dieu a permis, car les événements dépendent de la volonté de Dieu. Nous autres hommes

1. Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, t. IV, p. 290.

2. *Id.*, p. 291. — *Pontus Heuterus Delfii rerum Austriacarum*, lib. xv, cap. I, fol. 356. — Gachard, *Analectes belgiques*, t. I, p. 70.

agissons selon notre pouvoir, nos forces, notre esprit, et Dieu donne la victoire et permet la défaite. J'ai fait constamment ce que j'ai pu et Dieu m'a aidé. Je lui rends mille grâces de m'avoir secouru dans mes plus grandes traverses et dans tous mes périls.

« Aujourd'hui, je me sens si fatigué que je ne vous pourrais plus être d'aucun secours, comme vous le voyez vous-mêmes. Je suis donc déterminé à passer en Espagne, en cédant la possession de tous mes États à mon fils Philippe, et l'empire à Ferdinand, mon frère, le roi des Romains. Je vous recommande surtout mon fils, et je vous demande, en souvenir de moi, d'avoir pour lui l'amour que vous m'avez toujours montré. Je vous engage aussi à conserver entre vous le même accord et la même affection. Ayez le respect de la justice et des lois, et ne refusez à l'autorité ni l'obéissance ni l'appui dont elle a besoin. »

Se tournant ensuite, après une allusion amère et comminatoire au protestantisme, vers Philippe, son fils, qui était à genoux et lui baisait la main :

« Si je ne vous laissais que par ma mort, dit-il, ce riche héritage que j'ai si fort accru, vous devriez quelques regrets à ma mémoire; mais lorsque je vous résigne ce que j'aurais pu conserver encore, j'ai droit d'attendre de vous la plus profonde gratitude. Je vous en dispense cependant, et je regarderai votre amour pour vos sujets et vos soins pour les rendre heureux comme les plus fortes preuves de votre reconnaissance. C'est à vous à justifier la marque extraordinaire que je vous donne aujourd'hui de mon affection paternelle et à vous montrer digne de la confiance que je mets en votre sagesse. Conservez un respect inviolable pour la religion : maintenez la foi catholique dans sa pureté; que les lois de votre pays vous soient sacrées. N'attentez ni aux droits ni aux priviléges de vos sujets; et si jamais il vient un temps où vous désiriez de jouir comme moi de la tranquillité d'une vie privée, puissiez-vous avoir un fils qui mérite par ses vertus que vous lui résigniez le sceptre avec autant de satisfaction que j'en goûte à vous le céder[1]. »

Ce grand acte accompli avec une simplicité noble et digne, qui

1. Robertson, t. IV, p. 292.

en doublait la grandeur, Charles-Quint partit pour l'Espagne. Débarqué le 25 septembre dans le port de Laredo, il entrait dans la journée du 13 octobre à Burgos au son de toutes les cloches de la vieille ville. De là il se rendit, entre une haie épaisse de noblesse et de peuple, qui étaient accourus pour voir une dernière fois le successeur de Charlemagne, à Cabezon par Celada, Torquemada et Dueños. A Cabezon l'attendait le jeune don Carlos, son petit-fils. Le caractère fougueux de cet enfant, qui avait dans ses veines tout le courage et la violence de son aïeul Charles le Téméraire, ravit et alarma tout à la fois le César déchu. Ennuyé du latin de Cicéron, que le prêtre Juan Honorato, son précepteur, s'efforçait de faire entrer dans sa mémoire comme un coin dans un chêne, l'enfant pria son grand-père de lui raconter ses guerres et ses batailles. Charles-Quint ayant contenté ce désir enfantin, don Carlos l'écouta avec un sérieux et une attention extraordinaires. Mais lorsque l'empereur en vint à sa fuite d'Inspruck devant Maurice de Saxe, il l'interrompit en frémissant et en disant entre ses dents qu'il n'aurait pas fui.

« Le défaut d'argent, l'éloignement des troupes et l'état de ma santé m'y forcèrent, répliqua Charles-Quint avec un sourire.

— N'importe! reprit don Carlos d'un ton ferme, je n'aurais pas fui!

— Mais si tes pages, en grand nombre, avaient voulu te prendre et que tu te fusses trouvé seul entre tous, n'aurait-il pas fallu fuir pour leur échapper?

— Non! dit pour la troisième fois le jeune prince l'œil étincelant, je n'aurais jamais fui! »

Charmé d'une fermeté si précoce, Charles-Quint rit beaucoup des saillies de l'enfant, dont il aurait pleuré le sort s'il avait pu lire dans l'avenir.

Vers la fin du mois suivant, après un séjour de deux semaines à Valladolid et une halte contrariée par les pluies d'automne au château de Jarandilla, il descendait dans la vallée où devait s'éteindre sa vie.

La vallée de Yuste, qu'il avait choisie pour dernière retraite, est située à sept lieues environ de la ville de Placencia, sur le penchant de la chaîne de montagnes qui traverse l'Estramadure. Là,

enfoui dans cette rude sierra, couronnée d'épaisses forêts de châtaigniers et de chênes, s'élevait, à l'abri des âpres vents du nord, le couvent des Hiéronymites. Au sud, une pente douce aboutissait à une vaste plaine, la Vega de Placencia, comme on la nommait, qui, fertilisée par les torrents de la sierra, présentait, par sa riche végétation, un contraste saisissant avec la sauvage physionomie des montagnes [1].

Le couvent, occupé par des moines de Saint-Jérôme, dominait un paysage romantique découpé à travers les collines qui courent le long des confins septentrionaux de l'Estramadure. Il était entouré de jardins cultivés avec soin et de bosquets d'orangers, de citronniers et de myrtes, dont le parfum se mêlait à la fraîcheur des eaux, qui ruisselaient abondantes et limpides des monts voisins. C'était une délicieuse retraite dont le calme et la situation poétique étaient bien propres à détourner l'esprit des orages du monde pour le disposer au recueillement et à la méditation [2].

Trois ans avant son abdication, Charles-Quint s'y était fait construire un ermitage. Ce bâtiment, adossé aux murs du monastère, du côté du midi, se composait de huit chambres de moyenne grandeur et basses de plafond, quatre à chaque étage. Un double portique les défendait des rayons du soleil, et une galerie à jour, coupant la maison, y assurait la circulation de l'air. Cette modeste demeure, malgré les ordres de l'empereur peut-être, gardait dans son ameublement des traces de l'ancienne splendeur de son hôte. On y trouvait, comme dans les palais de Bruxelles et de Tolède, des dais, des fauteuils en velours, des tapis de Turquie et d'Alcaraz, et de magnifiques tapisseries flamandes. Douze tentures de drap noir fin ornaient la chambre à coucher de Charles-Quint, qui portait le deuil depuis la mort de sa mère [3].

Le solitaire de Yuste avait emporté dans sa retraite, outre ses horloges et ses montres, dont il se séparait rarement, les tableaux les plus précieux de ses galeries, parmi lesquels brillaient, comme

1. *Relazione di Federico Badoaro*, Mss de la Bibliothèque impériale, fonds Saint-Germain-Harlay, n° 277, fol. 113 v°.

2. W. Prescott, *History of reign of Philip II*, t. I, p. 30 et 285.

3. Amédée Pichot, *Charles-Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le monastère de Yuste*. — Gachard, *id.*

les gros diamants d'un écrin, neuf toiles du Titien. A ce luxe royal était réuni tout ce qui pouvait lui rendre le séjour de Yuste agréable. Indépendamment de la galerie qui traversait la maison de l'est à l'ouest, régnaient des corridors à chaque étage. Celui d'en haut conduisait des deux côtés à deux terrasses assez vastes, situées en plein air, et formant une veranda ou galerie couverte et soutenue par des colonnes, que Charles transforma plus tard en jardins. Il les orna de fleurs odoriférantes, qu'il se plut à voir cultiver; les planta d'orangers et de citronniers, et y fit placer des fontaines où coulaient les eaux vives sorties des flancs ou descendues des cimes neigeuses de ces montagnes.

Dans le bassin d'un réservoir qu'alimentait une source abondante, et qui fut revêtu de carreaux de Hollande, se conservèrent les tanches et les truites destinées à sa table les jours maigres. Le corridor du rez-de-chaussée aboutissait au jardin du monastère, que les religieux avaient cédé à leur voisin pour en planter un autre au nord-est de leur cloître. De ce jardin, couvert de verdure, rempli de plantes potagères et d'arbres à fruits, les tiges des orangers et des citronniers s'élançaient jusqu'aux fenêtres de l'ermitage impérial, et y portaient leurs belles fleurs blanches et leurs suaves odeurs [1].

Malgré les assertions contraires de quelques historiens, mal informés sur ce point, Charles-Quint avait sa maison montée sur un pied digne de son rang. Cinquante personnes restèrent attachées à son service, sous la direction de Luis Quijada, son majordome. De plus, Juana, sa fille, qui gouvernait l'Espagne en l'absence de Philippe, avait donné les ordres les plus précis au corrégidor de Placencia pour qu'il eût à veiller avec un soin tout particulier à l'approvisionnement de Yuste, et à ce que les gens qui en étaient chargés fussent expédiés promptement, comme il convenait.

Une somme de 20,000 ducats d'or lui fut assignée, sur sa demande, pour son entretien. Il en employait la plus grande partie en aumônes, et le reste en libéralités aux musiciens et aux chanteurs qu'il avait fait venir pour égayer sa solitude. Son genre de

1. Mignet, *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, p. 201.

vie tenait là le milieu entre la régularité monastique et les habitudes des hommes accoutumés au gouvernement. Ainsi, à moins d'être malade, il entendait la messe tous les matins dans la chapelle. Après la messe, il se mettait à table de bonne heure et dînait seul, découpant lui-même les viandes de ses doigts goutteux. Son médecin Mathys assistait d'ordinaire à ses repas, pour prévenir les suites de son intempérance. Après le dîner, il écoutait une lecture religieuse ou théologique, assistait le soir au sermon et se donnait la discipline.

Qu'on juge des sentiments d'un homme aveuglé par un tel fanatisme lorsqu'il apprit que cette réformation si odieuse, et qu'il avait en vain essayé d'écraser sur le sol allemand, venait de se glisser à Séville ! Il rougit de colère, l'indignation réchauffe les dernières gouttes de ce sang prêt à se glacer pour toujours, et de sa main tremblante il écrit ces lignes adressées à la régente Juana :

« Croyez, ma fille, que cette affaire me tient en grand souci et me cause une peine que je ne pourrais exprimer, en voyant surtout que ces royaumes, durant l'absence du roi et la mienne, ont échappé à cette calamité, et qu'aujourd'hui où je suis venu m'y retirer, m'y reposer et y servir Notre Seigneur, il y survienne en ma présence une aussi impudente et aussi énorme abomination. Assurément, sans la certitude que j'ai que vous et les membres de votre conseil extirperez le mal jusqu'à la racine, en châtiant rigoureusement les coupables, pour qu'il ne pénètre pas plus avant, je ne sais si je me résignerais à ne pas sortir d'ici pour y remédier moi-même.

« Croyez, ma fille, ajoutait-il en finissant sa lettre, que si, dans le principe, il n'est pas fait usage des châtiments et des remèdes propres à étouffer un pareil mal, je n'espère pas que plus tard ni le roi ni personne soit en état de l'arrêter[1]. »

Il ordonnait à l'Inquisition d'être impitoyable; elle obéit, et jeta dans les fers, à Séville seulement, plus de huit cents personnes. Pour lui, mangeant beaucoup, malgré son médecin, et des mets les plus épicés et les plus indigestes, buvant encore plus et n'observant aucun régime, il mourut de la fièvre tierce, le 21 septembre 1558, un cierge bénit à la main et le crucifix sur la bouche. Fidèle

1. *Id.*, p. 265.

à ses ordres inexorables, l'Inquisition, un an après, brûlait, pour ainsi dire, sur sa tombe, comme les barbares sur les *tumuli* de leurs chefs, soixante-trois Espagnols accusés de luthéranisme. Tandis que ces infortunés expiraient dans les flammes, les hiéronymites gravaient pieusement cette inscription sur la porte de leur couvent :

« C'est dans cette maison de Saint-Jérôme de Yuste que se retira pour y finir sa vie celui qui l'avait consacrée tout entière à la défense de la foi et au maintien de la justice, Charles-Quint, empereur et roi des Espagnes, très-chrétien et très-invincible. Il mourut le 21 septembre 1558[1]. »

1. En esta casa de S. Hieronimo de Yuste se retiró á acabar sa vida el que toda la gasto en defensa de la fe y conservacion de la justicia, Carlos V, emperador, rey de las Españas christianissimo, invictissimo. Murio á 21 de setiembre de 1558.

CHAPITRE VI

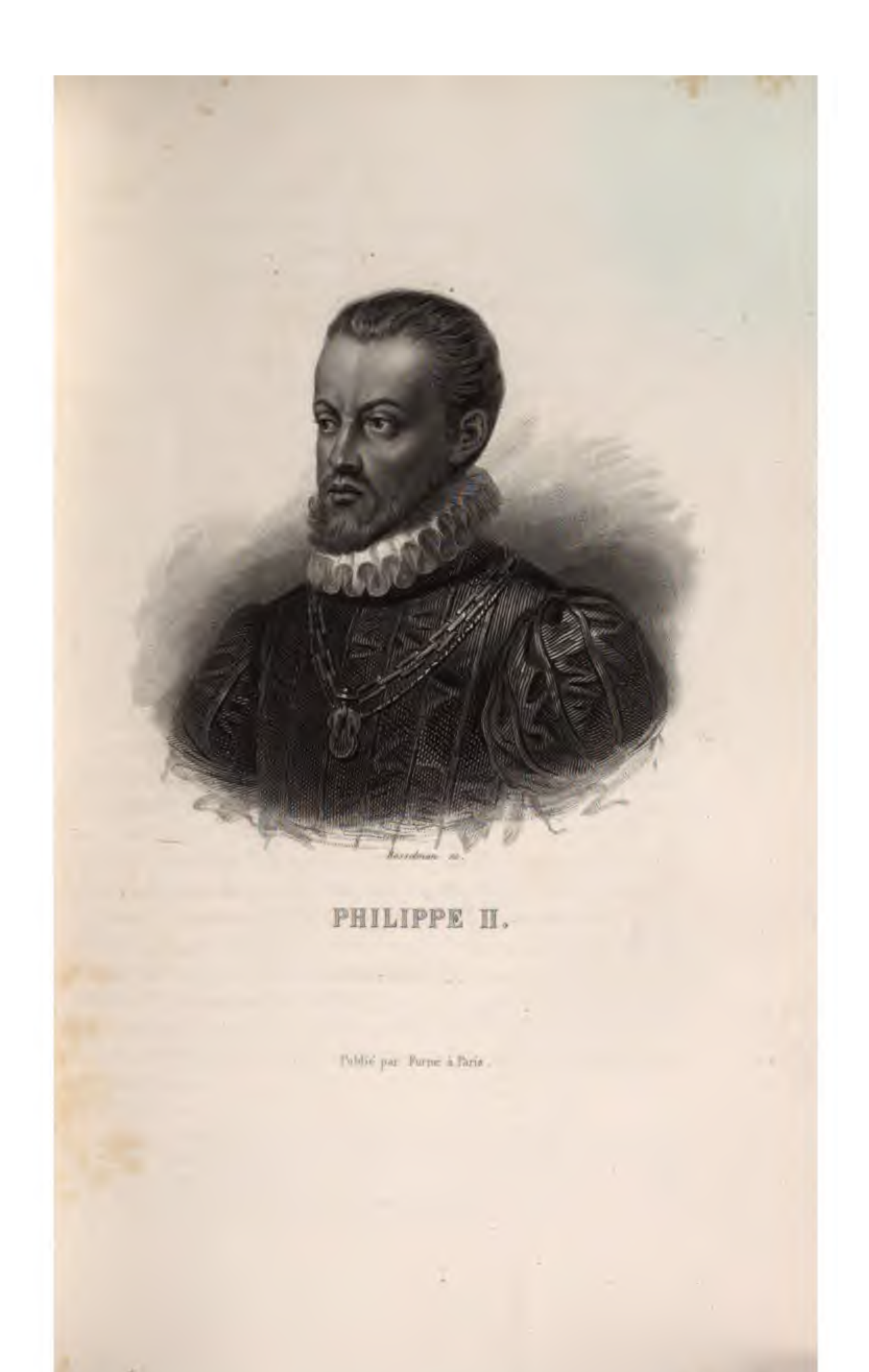
PHILIPPE II.

Obsèques de Charles-Quint. — La galère de Sainte-Gudule. — Une tempête et un auto-da-fé. — Le quemadero de Valladolid. — Le condamné et le roi. — Portrait de Philippe. — Élisabeth de France. — La nouvelle capitale. — *No hay sino un Madrid.* — Construction de l'Escurial. — Insurrection des Flandres. — Marguerite de Parme et le cardinal Grandvelle. — Le comte d'Egmont. — Les Gueux. — La réforme à Bruges. — Serment de Philippe. — Portrait du duc d'Albe. — Le soldat courtisan. — Le 9 septembre 1567. — Cruautés du duc d'Albe. — Exécutions des comtes. — L'échafaud noir. — Autre drame sanglant. — L'infant don Carlos. — La médecine au XVIe siècle. — Fray Diego, le cuisinier des Franciscains. — L'histoire censurée. — Louis de Foix et Brantôme. — L'inquisiteur général et le comédien Cisneros. — Rixe avec le duc d'Albe. — Soupçons de l'inquisition. — Projets de fuite du prince. — La confession. — Le jubilé. — Les théologiens d'Atocha — Stratagème du prieur. — Projet d'homicide. — Carlos et don Juan. — L'arrestation nocturne. — *Quien esta ay?* — Le duc de Feria. — Conseil secret. — Opinion de Philippe. — Le procès. — Crime de lèse-majesté. — Lettres du roi au pape, aux cours étrangères, au clergé et aux villes. — Mission du prince d'Eboli. — Rigoureuse ordonnance. — Désespoir du prisonnier. — La commission criminelle. — Jugement du roi. — La sentence verbale. — Le docteur Olivarès. — La potion. — Mort de don Carlos. — Ses obsèques. — Opinion de l'histoire.



Sous l'empire de la folie, héréditaire dans le sang de la Castille, Charles-Quint avait fait célébrer ses obsèques de son vivant; celles que fit célébrer Philippe à Bruxelles, en apprenant sa mort, furent vraiment dignes du successeur de Charlemagne. Le 28 décembre, on le pleura officiellement à Sainte-Gudule, et une galère, dont les voiles de soie portaient en lettres d'or les noms et les dates de tous les triomphes de Charles-Quint, excita l'enthousiasme des Flamands autant que la procession funèbre où marchait Philippe *en personne, la tête ensevelie dans un vaste capuchon et enveloppé d'un manteau noir,* et le catafalque de la chapelle éclairé par trois mille cierges.

Ce devoir rempli et l'ordre donné aux couvents et aux églises de sonner les cloches pendant quatre mois pour l'illustre défunt, Philippe II s'occupa des affaires, confiant la régence des Pays-Bas à la



PHILIPPE II.

Publié par Furne à Paris.

bâtarde de son père, Marguerite, duchesse de Parme, qui avait épousé en secondes noces le petit-fils du pape Paul III, et qui, par ses qualités viriles, se rapprochait beaucoup du sexe le plus fort. Il prit congé de ses sujets flamands, le 8 août 1559, dans les États généraux de Gand, et, le 20 du même mois, s'embarqua pour l'Espagne à Flessingue.

Neuf jours après il arrivait dans sa patrie, et montait sur le trône entre une tempête furieuse qui engloutit neuf vaisseaux de sa flotte et mille Espagnols dans les flots, et un auto-da-fé. La fête sanglante, à laquelle assistaient plus de deux cent mille personnes avides de voir couler le sang humain, eut lieu le 8 octobre à Valladolid. Philippe II y présidait, comme aux courses de taureaux, dans une galerie élevée en face du *quemadero*, ayant à sa droite Juana, sa sœur, l'ex-régente, l'infant don Carlos Alexandre Farnèse, fils de Marguerite; à sa gauche, les ambassadeurs, les grands d'Espagne et les prélats. L'évêque de Zamora ouvrit cette scène lugubre par un sermon, puis on mena les condamnés au feu. En passant sous la galerie royale, un de ces infortunés, Carlos de Seso, leva la tête, et apostrophant Philippe II :

« Comment pouvez-vous laisser brûler vos sujets? lui dit-il.

— Si mon propre fils, répondit le roi d'un ton sévère, était aussi méchant que vous, j'apporterais moi-même le bois pour le brûler (*yo trahere la legna para quemar a mi hijo si fuere tan malo como vos*)[1]. »

Parole cruellement prophétique, et qui dut faire tressaillir l'infant. Philippe avait trente-trois ans à cette époque. Petit de taille, délicat de complexion, il n'avait de Charles-Quint que le vaste front, son œil bleu et intelligent, son menton avancé, la couleur blonde de ses cheveux et la blancheur de son teint. Son aspect était d'un Flamand, son caractère d'un Espagnol. Taciturne et hautain, timide et opiniâtre, grave et impérieux, aimant le repos et imposant la crainte, il allait réaliser l'idéal du monarque rêvé par Rome et par l'Inquisition[2].

1. Cabrera, *Felipe segundo*, lib. v, cap. II. — Colmenar, l'historien de Ségovie, trouve ces paroles admirables : *Accion y palabras dignas de tal rey en causa de la suprema religion!* (chap. XLII.)

2. Mignet, *Charles Quint, son abdication*, p. 34.

Veuf depuis longtemps de la mère de don Carlos, dona Maria de Portugal, et remarié à Marie Tudor, il épousa, l'année suivante, la fille d'Henri II et de Catherine de Médicis.

Rompant à cette occasion avec les traditions séculaires des rois de Castille, Philippe abandonna Tolède et Valladolid, et conduisit, en 1561, cette jeune reine, aux yeux florentins et aux longues tresses de cheveux noirs, que « *les seigneurs n'osaient regarder de peur d'en être épris,* » dans l'alcazar maure de Madrid dont il fit sa capitale. Bâtie au milieu d'un vaste plateau élevé de deux mille quatre cents pieds au dessus du niveau de la mer, Madrid plaisait à Charles-Quint par son air vif et pur; elle plut à Philippe à cause de l'âpre désert qui l'isole et l'entoure de toutes parts. Les embellissements qu'il fit au palais et aux églises, la plantation du parc et les nombreuses constructions qui s'élevèrent par son ordre, excusent du reste, s'ils ne le justifient pas complétement, le proverbe des Espagnols portés d'instinct à tout exagérer :

« *No hay sino un Madrid* (il n'y a pas deux Madrid). »

C'est pendant qu'il se livrait avec ardeur aux arts de la paix, et qu'il bâtissait l'Escurial en forme de gril pour remercier saint Laurent de la victoire de Saint-Quentin, gagnée en 1557 par le comte d'Egmont contre la France, que l'insurrection et la guerre éclatèrent en Flandre.

En confiant la régence à sa sœur utérine Marguerite de Parme, Philippe l'avait entourée de trois hommes formant un conseil secret, ou consulte : elle ne devait rien faire d'important sans prendre leur avis. Ces trois hommes étaient Berlaymont, Vigilius et Antoine Perrenot, évêque d'Arras, si célèbre depuis sous le nom de cardinal de Grandvelle. Grandvelle, l'âme et le bras de ce conseil, devint aussitôt le point de mire de l'envie des nobles et de la haine des bourgeois flamands; car, afin de dominer d'une main plus sûre l'aristocratie et le peuple, il s'occupait ardemment d'étendre le pouvoir de l'Inquisition dans les Pays-Bas[1]. En 1565, le comte d'Egmont, l'idole des classes plébéiennes, était déjà venu solliciter en Espagne, au nom de ses compatriotes, le maintien de

1. Dicen los de las villas de Brabante que la inquisicion ordinaria es cosa nueva, y haudado suplicas que pienso se enviaran á V. M..... (Lettres originales du cardinal Grandvelle au roi, Archives de Simancas, 10 mars 1568.)

la liberté de conscience et l'abolition du Saint-Office. Lorsqu'il revint à Bruxelles annoncer que le roi exigeait la stricte observation des édits de Charles-Quint, nobles et bourgeois formèrent une ligue et coururent aux armes.

Cédant devant l'orage populaire, Philippe sacrifie d'abord Grandvelle ; mais le péril grossit toujours. Les nobles, unis par un compromis que plusieurs d'entre eux devaient sceller de leur sang, se rendent à cheval et armés, le 3 avril 1566, au palais de Marguerite et réclament le redressement de leurs griefs. Cette visite avait troublé la régente; Berlaymont la rassura en disant à demi-voix que ce n'étaient qu'un tas de gueux. Le mot fut entendu et devint le signe de ralliement du parti. Prenant le soir même l'écuelle et la besace pour symbole, les nobles et leurs chefs, Egmont et le prince d'Orange Guillaume, dit le Taciturne, burent le soir même, dans un repas fraternel, à l'affranchissement de la patrie en criant : « Vivent les *gueux !* »

L'idée religieuse se mêla le lendemain à l'idée politique et vint lui prêter sa force et son enthousiasme; les réformés accourent sur ce sol menacé par l'Inquisition; on prêche l'Évangile à Gand, à Ypres, à Bruges, à Valenciennes ; la réformation s'implante avec rapidité en Zélande, à Harlem, à La Haye, et Philippe apprend à la fois l'établissement du protestantisme dans son royaume des Pays-Bas, et le sac des cathédrales d'Anvers et d'Ypres, dévastées et mises au pillage par les gueux au cri de : « Vive la Réforme ! »

A la réception des dépêches qui lui annonçaient ces excès, Philippe tomba dans un frénétique accès de colère : « Il leur en coûtera cher, s'écria-t-il en s'arrachant les poils de la barbe de rage, il leur en coûtera cher ! Je le jure par l'âme de mon père ![1]. » Ardent à tenir ce serment, bien que Marguerite eût rétabli l'ordre et fait pendre à Valenciennes trente-six ministres ou chefs des gueux, il se hâta d'envoyer le duc d'Albe à Bruxelles avec une armée toute composée d'Espagnols.

Fernando Alvarez de Tolède, duc de Alva, était le premier capitaine de son temps et l'incarnation la plus fidèle et la plus rude du soldat courtisan. Fier avec ses égaux, impérieux, dur, inexorable

1. W. Prescott, *History of the reign of Philip second*, t. II, p. 301.

avec ses inférieurs, il était souple et servile dans ses relations avec son maître ; son obéissance flattait d'autant plus l'orgueil de Philippe qu'il était le seul qui fît plier ce caractère altier et inflexible. Les lois de la justice et de l'humanité, regardées avec dédain par le duc d'Albe, étaient comptées pour rien, du moment qu'elles se trouvaient en opposition avec la volonté de Philippe : se glorifiant d'être l'exécuteur des arrêts sanguinaires de son maître, il mesurait son crédit sur la préférence qu'on lui donnait pour commettre des crimes[1].

Dix ans auparavant le roi lui avait commandé d'aller assiéger Rome, et lui, le zélé catholique, avait marché tête baissée contre le pape; il lui ordonna, en 1567, de combattre les protestants, et le duc, traversant les Alpes et la Savoie, la Franche-Comté, la Bourgogne et la Lorraine, se rendit à Bruxelles. Remplaçant la régente en qualité de lieutenant de Philippe et de capitaine général, à peine a-t-il pris possession de ce double pouvoir, qu'il frappe les Flamands à la tête. Le 9 septembre, d'Egmont et de Hornes, les deux principaux chefs des gueux après le prince d'Orange, sont arrêtés à Bruxelles et conduits dans la citadelle de Gand. Le duc organise ensuite un tribunal de sang, et les bourreaux ne peuvent plus reprendre haleine; innombrable fut le nombre des condamnés. Les potences, les roues, les poteaux et les arbres sur les grands chemins pliaient sous le poids des cadavres ou des membres de ceux qui avaient été pendus, décapités ou brûlés; en sorte que l'air que Dieu a fait pour la poitrine des vivants était devenu le charnier des morts[2].

L'impitoyable lieutenant de Philippe II couronna cette boucherie par deux exécutions capitales destinées à compléter le système de terreur qu'il appliquait aux Pays-Bas. Condamnés à mort par ses juges, les comtes d'Egmont et de Hornes furent transférés, le 2 juin 1568, de Gand à Bruxelles et déposés au Broodhuys (maison au pain). Ils y passèrent la nuit dans des cellules séparées, gardés par vingt compagnies de piquiers, d'arquebusiers, de lanciers et un détachement de cavalerie de la garde même du duc. A minuit,

1. Ancillon.
2. Hooft, *la Réformation dans les Pays-Bas*, t. I, p. 261.

l'évêque d'Ypres alla confesser d'Egmont, et le lendemain à dix heures du matin les soldats espagnols vinrent le chercher pour le conduire à l'échafaud, qui, tendu de drap noir, s'élevait au milieu de la grande place. Deux coussins de velours y étaient placés avec une petite table recouverte d'un tapis noir et portant un crucifix d'argent; à droite et à gauche on voyait deux poteaux terminés par une pointe de fer qui en indiquait le lugubre usage.

Devant l'échafaud se trouvait, à cheval, le prévôt de la Cour, tenant à la main la baguette rouge, insigne de sa charge. Le bourreau était, selon la coutume, caché sous la plate-forme. Les troupes, qui toute la nuit avaient été sous les armes, étaient rangées en ordre de bataille autour de la place, dont de forts détachements d'arquebusiers gardaient toutes les issues. Une foule immense avait bientôt rempli l'espace laissé libre par les soldats; d'autres encombraient les fenêtres et les toits de la grande place[1].

Vêtu d'une robe de damas cramoisi, recouverte d'un manteau espagnol à crépines d'or et la tête couverte d'un chapeau ombragé de plumes blanches et noires, le comte, au milieu d'un silence si profond qu'il semblait qu'on fût à la veille du Jugement dernier, marcha d'un pas ferme à la mort. Il fit quelques pas sur l'échafaud, regrettant de ne pouvoir finir ses jours au service du roi et de la patrie; puis, s'agenouillant sur un des coussins et embrassant le crucifix, il se mit à prier avec ferveur. Le bourreau apparut à ce moment et d'un seul coup lui détacha la tête des épaules.

Le comte de Hornes, en montant à son tour sur l'échafaud noir deux heures plus tard, trouva cette tête sanglante fichée sur un des poteaux. Entièrement vêtu de deuil, Hornes, qui était d'une haute stature et se tenait fort droit, passa comme s'il eût fait une promenade dans les rangs des soldats. Sans s'émouvoir du drap sanglant qui recouvrait le cadavre de son ami ni du sinistre appareil du supplice, il protesta d'une voix assurée de sa fidélité et de son respect pour le roi, et reçut la mort en récitant le verset du psaume *In manus tuas, Domine.*

L'impression produite par ce drame sanglant s'effaça quelques jours après devant une autre tragédie qui glaça l'Europe d'horreur,

1. W. Prescott, ouvrage cité, t. III, p. 133.

et où Philippe jouait le premier rôle. On se rappelle cet infant précoce que les lèvres de Charles-Quint sacraient à Cabezon pour le pouvoir et l'avenir. Qui ne lui eût prédit une fortune éclatante comme celle de l'Espagne, alors à son apogée de gloire et de splendeur! Unique héritier de la première monarchie d'Europe, il allait épouser la fille du roi de France, et ses regards, franchissant les mers et les Pyrénées, pouvaient se promener de Madrid à Besançon et de Bruxelles à Naples sans sortir de son futur domaine. Cruelle ironie du hasard, qui ne lui montra un instant l'éblouissant mirage que pour le voiler aussitôt par une nuée de malheurs!

La réaction ne se fit pas attendre. Un an après avoir reçu la bénédiction de son aïeul, un événement imprévu lui ôtait sa fiancée. Marie d'Angleterre étant morte avant la signature du traité de paix avec la France, Henri II jugea, non sans raison, qu'un roi de trente-deux ans, car Philippe II n'en avait pas davantage, était un époux plus convenable pour sa fille Isabelle qu'un prince de treize ans, et dans le vingt-septième article du pacte de Catau-Cambrésis on substitua le nom du père à celui de l'infant. A peine guéri d'une fièvre quarte, dont les accès l'avaient rudement éprouvé, on l'envoie à l'université d'Alcala, et il y fait, le 9 mai 1562, une chute dans l'escalier de son palais que tout le monde crut mortelle. Le roi était accouru en poste. Il ne trouva pas de moyen curatif meilleur, quoique dans toutes les églises on priât, par ses ordres, pour le salut de don Carlos, que de faire mettre sur le malade le corps de fray Diego, ce cuisinier franciscain dont le Murillo du Musée retrace la légende. Heureusement il y avait là un bon médecin. Pendant que Philippe II, persuadé de la vertu de sa relique, promettait de faire canoniser le cuisinier, le docteur Basilio, de Bruxelles, sauvait le prince par une opération très-hardie pour l'époque, en le trépanant.

Si l'on en croit l'histoire censurée et les mémoires écrits sous l'influence de la couronne ou de l'Église, don Carlos ne se rétablit jamais complétement. Il lui resta, dit-on, dans le cerveau des lésions qui expliqueraient bien l'inégalité et les bizarreries de son caractère. Mais, malgré les assertions de l'archevêque de Rosano, de Cabrera, de Campana, de l'ancien secrétaire de l'inquisition, et les contes de Brantôme et de Louis de Foix[1], il doit rester de

1. Cabrera, *Historia de Felipe II*, lib. VII, correspondance du nonce du pape. —



DON CARLOS.

Publié par Furne, Paris.

grands doutes à l'historien sincère et qui n'a pas de parti pris. Qu'on juge du reste, par trois des crimes qu'on lui reproche, de la valeur des griefs allégués contre lui. Il manqua souvent, selon Cabrera, au respect dû à l'âge et à la dignité du prince d'Eboli. Si l'âge de don Ruy Gomez et son rang méritaient le respect, sa lâcheté de courtisan ne méritait que le mépris. Au su et au vu de toute la cour, il vendait sa femme à Philippe, et tirait (ce n'était point un Espagnol!) lucre et vanité de sa honte. Ayant imposé à son fils comme gouverneur le mari de sa maîtresse, le roi devait bien s'attendre que quelques éclaboussures de l'opinion publique finiraient par atteindre l'officieux Portugais.

Le second crime, qui n'est guère plus grand au fond, devait avoir un jour de graves conséquences. Don Diego Espinosa, inquisiteur général, venait de bannir de Madrid le comédien Cisneros. L'infant, qui l'attendait chez lui pour jouer une comédie, pria l'inquisiteur de suspendre son arrêt jusqu'après la représentation. Espinosa refusa insolemment, et alors le prince royal, celui que les cortès avaient déjà solennellement reconnu, outré de se voir insulté et bravé par ce prêtre, courut sur lui le poignard à la main en s'écriant :

« *Curilla!* (faquin!) oses-tu bien me résister en empêchant Cisneros de faire son devoir! Par la vie de mon père! je ne sais qui me tient que je ne te tue[1]. »

Le troisième grief se rattache au terrible gouverneur des Pays-Bas. « D'après une tradition assez plausible, dit un écrivain impartial, la dernière entrevue du duc d'Albe avec don Carlos faillit avoir un dénouement tragique. Le duc ayant annoncé à don Carlos qu'il allait punir les Flamands de leur révolte et de leur impiété, le

Louis de Foix, l'un des architectes de l'Escurial, prétendait que Carlos l'avait prié de lui faire un livre de telle pesanteur qu'il en pût tuer un homme d'un seul coup, et, en effet, de Foix en aurait fabriqué un composé de douze tablettes, long de six pouces et large de quatre, couvert de lames d'acier et par-dessus de lames d'or, qui pesait, dit-il, quatorze livres et davantage. Quant à Brantôme, il raconte en plaisantant un trait de bizarrerie que ses ennemis prêtaient au prince. « Moy estant en Espagne, il me fut fait un conte de luy, que son cordonnier luy ayant apporté des bottes trop étroites, il les fit couper en petits morceaux, fricasser, et l'obligea de les manger. » (*Vies des grands capitaines.*)

1. Curilla! vos ó atreveis á mi? Por la vida de mi padre! Que os tengo de matar. (Wander-Hamen, *Prudencia de Felipe II*, fol. 115.)

prince ne se contint plus, le poignard à la main, il repartit avec colère :

« Je te plongerai ce fer dans le sein plutôt que de souffrir que tu ailles comme un ennemi ruiner des provinces qui me sont si chères ! » En même temps il se précipitait sur le duc d'Albe ; mais celui-ci retint fortement le prince entre ses bras et le terrassa même dans la lutte qui s'engagea entre eux[1].

On peut conclure de ces trois faits, qualifiés *crimes* par l'histoire, que la haine de ses ennemis exagéra beaucoup les défauts de l'Infant. Qu'il fût sensible, violent, emporté même, rien de plus probable, nous dirons mieux, de plus naturel de la part d'un prince élevé dans l'idée qu'il devait commander un jour à quarante millions d'hommes. « Il estoit un terrible masle, a écrit le chroniqueur périgourdin, et s'il eût vescu, asseurez-vous qu'il s'en feut fait accroire et qu'il eût mis le père en curatelle. Aucuns l'ont supçonné de la religion tant de Luther que de Calvin, et qu'il s'entendoit avec les protestants qui luy promettoient l'empire et les Pays-Bas, car il avoit de l'ambition tout ce qu'il luy falloit[2]. »

« Je croy, ajoute Brantôme, qu'après que ce prince eût bien jetté sa gourme, comme les jeunes poulains, et passé tous ces grands feux de sa première jeunesse, qu'il se fût rendu un très-grand prince et homme de guerre et d'Estat. » Ce jugement s'accorde de tout point avec l'opinion des deux historiens dignes de ce nom, qui se sont rencontrés sur le terrain de la vérité à deux siècles de distance. L'un, en nous présentant don Carlos comme petit de taille, avec une tête démesurément large, une épaule contrefaite, une jambe trop courte, un teint blanc et des cheveux blonds, avoue que son aspect débile et maladif cachait des passions violentes et un esprit irritable. « Ses emportements dégénéraient fréquemment, dit-il, en des accès de frénésie ; cependant cet infortuné prince n'était ni fou, ni idiot ; il détestait les bouffons, aimait la vérité, se

1. Théodore Juste, *Histoire de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II*, t. II, p. 369. — L'ambassadeur de Venise traçait alors ce portrait du duc d'Albe : « È di « età di 50 anni incirca, di persona grande, magra, piccola testa, collerico ed « adusto. » (Federigo Badoaro, *Relations inédites des ambassadeurs vénitiens.*)

2. Ceci est ajouté en note de la main même de Brantôme sur le manuscrit Bignon 120 de la Bibliothèque impériale.

montrait compatissant et charitable ; il avait même coutume de dire : Qui fera l'aumône, si les princes ne la font pas ?... Il était aussi grand ami du soldat et se fatiguait beaucoup à monter à cheval et à courir la bague[1]. » L'autre témoin, contemporain du prince, reconnaît qu'il était violent et en outre très-ambitieux et avide de commander; mais il ne cache pas que les sympathies qu'il laissait éclater pour les Flamands et sa haine pour les favoris du roi l'avaient rendu suspect et odieux à Philippe[2].

Une étrange et mystérieuse lutte s'engage, en effet, au moment de l'insurrection des Flandres entre le fils et le père. Celui-ci, ombrageux au point de se défier de son ombre, et voyant toujours don Carlos à la tête des insurgés, prépare dans les ténèbres de son cœur le drame lugubre qui doit mettre fin à ses soupçons et à ses craintes. L'autre, averti par l'instinct secret du danger, veut s'enfuir; mais ses lèvres se sont ouvertes, il a parlé avec la franchise espagnole et la confiance de son caractère et de son âge, et tous, jusqu'à don Juan, bâtard de son aïeul, tous glacés de terreur à l'idée de conspirer contre Philippe II, ont couru répéter ses paroles sous les voûtes de l'Escurial. Le maître général des postes y arrive bientôt hors d'haleine ; le prince veut partir cette nuit, il a fait demander huit chevaux. Philippe le loue de les avoir refusés et se rend à Madrid, où ce qui se passa le lendemain, 18 janvier 1568, va nous être raconté maintenant par l'huissier même de la chambre :

Depuis plusieurs jours le prince, notre seigneur, vivait dans l'agitation et l'insomnie, et ne cessait de murmurer qu'il voulait faire tuer un homme avec lequel il était mal (*con quien estaba mal*). Il en parla même à don Juan d'Autriche, mais sans nommer l'homme. Sa Majesté, sur ces entrefaites, alla à l'Escurial et y fit venir don Juan. On ne sut pas au juste de quoi il fut question entre eux; mais tout porte à croire qu'il s'agissait du prince, et que don Juan découvrit au roi tout ce qu'il savait.

Philippe, pour détourner les soupçons, envoya chercher par la poste le docteur Velasco, eut avec lui plusieurs conférences sur les travaux de l'Escurial, et donna des ordres, comme s'il se proposait

1. Théodore Juste, ouvrage cité, t. II, p. 367.
2. De Thou, *Histoire de son temps*, t. II.

de rester longtemps au palais. Vint alors le saint Jubilé, que nous gagnâmes tous aux fêtes (de Noël). Le samedi saint, dans la nuit, le prince se rendit à San-Yeronimo[1]. J'étais de garde cette nuit-là.

Il se confessa, mais le confesseur ne voulut pas l'absoudre, à cause de son mauvais dessein. Il en prit un autre, qui refusa également. Le prince lui ayant dit :

« Allons, vite ! finissons-en ! »

Le frère répondit :

« Que Votre Altesse consulte les lettrés. »

Il était alors huit heures de nuit. Le prince notre seigneur envoya chercher en coche les théologiens d'Atocha[2]. Il vint quatorze frères, deux à deux. Nous allâmes ensuite à Madrid chercher Alborado, l'Augustin et le Trinitaire. Le prince disputa avec chacun d'eux. Il soutenait, lui, qu'on devait l'absoudre, quoiqu'il voulût tuer un homme, parce que cet homme était son ennemi. Et, comme tous répondaient qu'ils ne le pouvaient pas, il demanda, pour ménager les apparences, qu'on lui donnât le lendemain une hostie non consacrée. Là-dessus, tous les théologiens s'échauffèrent, et il se passa des choses qu'on ne peut raconter. Et, comme tous en étaient là et que l'affaire allait au plus mal, le prieur d'Atocha prit le prince à part et, lui parlant avec la plus grande douceur, il se mit à le confesser et à lui demander de quelle qualité était l'homme qu'il voulait tuer. Le prince répondait toujours qu'il était de haute qualité, et on ne pouvait le tirer de là. Mais le prieur eut cependant l'adresse de le faire parler, en lui disant :

« Nomme l'homme dont il s'agit, seigneur; car il sera peut-être possible d'accorder la dispense que tu demandes. »

Le prince dit aussitôt que c'était le roi son père qu'il voulait tuer, parce qu'il était son ennemi.

Le prieur, tout ému, reprit alors :

« Votre Altesse pense-t-elle le tuer de sa main, ou a-t-elle des complices? »

Le prince, s'opiniâtrant à ne pas répondre, se retira sans con-

1. Monastère de l'ordre des Hiéronymites bâti dans les environs du vieux palais appelé *Buen-Retiro.*

2. Couvent de Dominicains qui touche aussi le *Buen-Retiro* vers l'est.

fession et sans gagner le Jubilé. Il était deux heures de la nuit, quand tout fut fini. Les frères sortirent consternés avec le confesseur, non moins triste et non moins abattu. Le lendemain, nous revînmes au palais, et on fit savoir à Sa Majesté, toujours à l'Escurial, les choses qui s'étaient passées.

Sa Majesté vint à Madrid le troisième samedi d'après. Le lendemain, elle entendit la messe en public avec le prince et les *princes*[1]. Don Juan étant ensuite allé voir l'Infant, celui-ci fit fermer les portes et demanda ce qui s'était passé à l'Escurial entre son père et lui. Don Juan répondit qu'il s'était agi des galères. Le prince répéta plusieurs fois sa question, et, comme don Juan lui répondait toujours la même chose, il se jeta sur lui l'épée à la main. Don Juan recula aussitôt vers la porte; mais, la trouvant fermée, il tira aussi son épée, en disant :

« Que Votre Altesse reste calme! (*Tenga se Vuestra Alteza!*) »

Ceux du dehors, entendant ces paroles, ouvrirent la porte, et don Juan revint à son hôtel. Le prince se coucha, ne se sentant pas bien, jusqu'à six heures du soir. A cette heure, il se leva, mit une ample robe de chambre, et, comme il n'avait rien pris de toute la journée, sur les huit heures, il mangea un chapon bouilli et se recoucha ensuite vers les neuf heures et demie. Étant ce jour-là de garde, je soupai au palais. Sur les onze heures, je vis descendre Sa Majesté par le grand escalier, avec le duc de Feria, le prieur, le lieutenant de la garde et douze hallebardiers. Le roi était armé et portait son casque. Il entra avec sa suite et m'ordonna de fermer la porte et de n'ouvrir à personne[2]. Ils se rendirent à la chambre du prince, et, quand il dit : « Qui va là? (*Quien esta ay?*) » les cavaliers entouraient déjà son chevet, et s'étaient saisis de l'épée et de la dague. Le duc de Feria, capitaine général des gardes royaux, avait mis la main sur une arquebuse qu'il tenait auprès de son lit, chargée de deux balles. Au cri qu'il avait poussé, les cavaliers répondirent : « C'est le conseil d'État. » Comme le prince venait

1. Les princes de Hongrie et de Bohême alors à Madrid.

2. De Foix lui avait fait une machine pour fermer sa porte en dedans. Le jour de l'arrestation, il eut ordre d'empêcher que la porte ne se fermât, et y réussit avec tant d'art que « comme Carlos eut tiré le verrouil, selon sa coutume, il crut aussi que la porte étoit close de telle sorte qu'on ne pouvoit l'ouvrir sans violence et sans faire bruit. » (De Thou, *Histoire de son temps*, t. II.)

de sauter du lit et cherchait ses armes, il vit entrer le roi, et lui dit :

« Que me veut Votre Majesté?...

— Tu le verras tout à l'heure, répondit Philippe. »

Et, pendant qu'on barricadait portes et fenêtres, il lui dit de se tenir tranquille dans cette pièce et de ne pas en bouger qu'il n'en eût reçu l'ordre.

Appelant en même temps le duc de Feria :

« Je vous charge de veiller sur le prince et de le garder, dit-il. »

Et puis à Luis Quijada, au comte de Lerma et à don Rodrigo de Mendoza :

« Je vous charge de servir le prince et de lui obéir, avec cette réserve que vous ne ferez rien de ce qu'il vous demandera sans me l'avoir communiqué. Je vous ordonne de le garder avec loyauté, sous peine de haute trahison. »

Sur ces paroles, le prince se mit à pousser de grands cris, en disant :

« Que Votre Majesté me fasse tuer plutôt que de me tenir prisonnier, car c'est chose scandaleuse et avilissante pour la royauté. Sinon, je me tuerai moi-même ! »

A quoi le roi lui répondit de n'en rien faire, car c'était un acte de fou.

Et le prince répliqua :

« Je ne le ferai point comme fou, mais comme désespéré, puisque Votre Majesté me traite ainsi. »

Il se dit ensuite beaucoup d'autres choses à bâtons rompus, car ce n'était ni le temps ni le lieu de discuter. Le roi sortit, et le duc prit les clefs des portes et renvoya tous les gens du prince. Dans l'antichambre, il mit une garde formée de quatre Monteros et de quatre hallebardiers, dont trois étaient Espagnols et cinq Allemands, le lieutenant compris. Venant après à la porte où j'étais, il y mit une garde toute pareille, et me congédia. Cela fait, on retira au prince les clefs de ses bureaux et de ses coffres. Le roi se les fit apporter dans son appartement. On ôta les lits des valets. Le duc de Feria, le comte de Lerma et don Rodrigo veillèrent cette nuit-là auprès de Son Altesse. Pendant les deux autres nuits, il fut veillé par deux chambellans qui se relevaient de six en six heures. Les

sept chargés par le roi de ce service étaient : le duc de Feria; Ruy Gomez, prince d'Eboli; le prieur don Antonio de Tolède; Luis Quijada; don Fadrique Enriquez, frère de l'amiral; et don Juan de Velasco. Ils ne portaient point d'armes pour ce service. A partir de ce moment, les gardes ne nous laissent approcher ni de jour ni de nuit. Deux chambellans mettent le couvert. Les majordomes viennent chercher le dîner dans la cour. On ne permet l'entrée d'aucun couteau. On apporte toutes les viandes coupées. On ne dit plus la messe dans l'appartement du prince, et il ne l'a pas entendue depuis qu'il est en prison[1].

Le lundi 5, le roi convoqua dans son appartement tous les conseillers avec leurs présidents. Un curieux témoin, assez bien informé parfois des choses de son temps, Brantôme, nous apprend ce qui se passa dans ce conseil secret :

« J'ay ouy raconter, dit-il, à un grand personnage espagnol que le roy d'Espagne, tenant don Carlos prisonnier, il assembla un jour son conseil pour sçavoir ce qu'il en seroit. Les uns opinèrent qu'il ne le devoit pas faire mourir ny respandre son propre sang, qui possible un jour crieroit vengeance devant Dieu; mais qu'il le falloit mettre dans une prison austère et perpétuelle. Les autres dirent qu'il le falloit bannir et confiner en Flandres, et là luy bailler de l'exercice à son haut courage, qui désiroit tant la guerre, pour la faire là aux rebelles hérétiques et les du tout exterminer; ou bien l'envoyer aux royaumes de Naples et de Sicile, et les luy donner en partage, et luy amollir le cœur par un si beau don et bienfait, provenant d'un bon naturel d'un doux père qui lui pardonnoit sa faute.

« D'autres dirent qu'il le falloit plutost envoyer à Oran et l'en faire roy, et là se comporter avec les Maures ou bien ou mal, comme il luy en viendroit à la fantaisie. Sur quoy le roy d'Espagne respondit à tous que, pour le tenir en prison, il ny avoit point de raison, d'autant qu'à un tel enragé et endiablé de lyon, il ne se pouvoit trouver de cage, fust-elle de fer, assez forte pour l'y tenir en seureté, qu'il n'en eschappast.

1. Le texte de cette curieuse relation était en France depuis vingt ans, quand Prescott, ce charlatan yankee, prétendait en avoir eu la première copie.

« De l'envoyer en Flandre, il n'y seroit pas plutost, qu'il s'accorderoit avec les rebelles, leur pardonneroit et les accosteroit en quelque façon que ce fust pour se faire encore plus rebelle qu'eux et luy faire la guerre. De luy donner le royaume de Sicile et de Naples, c'estoient deux trop petits morceaux et royaumes pour rassasier et borner son ambition : d'autant qu'en hautesse de courage naist souvent convoitise de régner, soit par justice, soit par intolérance de supérieur, comme l'on dit, ou par les mauvaises persuasions des serviteurs que l'on tient près de soy.

« Et s'il vous plaist, disoit-il, si les Napolitains ont esté de tout temps sujets aux mutations et rébellions, que ne seront-ils avec luy? De plus, il s'aideroit des moyens et richesses qui sont là, et surtout de ces galères qui lui viendroient faire la guerre jusque dans toute l'Espagne; car celuy qui est le plus fort sur la mer venant d'Italie, il est quasi maistre d'Espagne. Voire mesme qu'il s'accosteroit plutost des forces et galères d'Alger et du Levant, plutost qu'il ne fist tous les maux du monde à luy et à tous ses pays.

« Pour le regard de l'envoyer à Oran, aussitost il feroit confédération avec les rois de Fez et de Maroque, et de tous les Maures, pour entrer en Espagne et la ravager aussi bien que firent jamais les Sarrazins.

« Pourquoy il conclud sur ces raisons *que le meilleur estoit de le faire mourir* [1]. »

Pour hâter cette conclusion arrêtée immuablement dans son cœur de bronze, Philippe chargea une commission de trois membres de faire le procès à son fils. Cette commission se composait de deux ennemis mortels du prince, le cardinal don Diego Espinosa, président du conseil de Castille et grand inquisiteur, et don Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, auxquels le roi avait adjoint Muñatones, membre de son conseil privé. Afin que cette sorte de cour martiale secondât plus vite ses vœux sanglants, Philippe s'en était réservé la présidence.

Muñatones, chargé de l'instruction, se mit à l'œuvre sur-le-

1. Brantôme, *Vies des hommes illustres et grands capitaines étrangers*, t. VI, p. 115-116.

champ. Tandis qu'il essayait, à l'aide des pièces du procès fait par Jean II, roi d'Aragon, à Carlos, son fils aîné, prince de Biana et de Girone, de donner à la procédure la forme usitée dans les crimes de lèse-majesté, Philippe II s'occupait personnellement de tromper l'opinion au dedans et au dehors de son royaume. Étendant entre son infortuné fils et le monde un voile aussi mystérieux, aussi épais, aussi funèbre que ceux de l'inquisition, il eut soin de cacher dans des généralités où éclata toute la perfidie de son caractère la véritable situation du prisonnier et le but parricide qu'il était résolu d'atteindre.

Ainsi, le 20 janvier 1668, il écrivait au pape que dans la peine qui l'affligeait en ce moment il puisait cependant la consolation d'avoir fait tout son possible pour que son fils reçût une bonne éducation; qu'il avait longtemps fermé les yeux sur les conséquences de son organisation physique, mais que le service de Dieu et le bien de l'État ne lui permettaient pas une plus longue tolérance. Il finissait en promettant à Pie Ve de le tenir au courant de cette affaire, et lui demandait le secours de ses prières pour un heureux dénouement[1].

Aux archevêques, évêques et autres prélats, aux chapitres des cathédrales, aux cours royales de justice, aux gouverneurs civils et militaires, aux villes et à leurs corrégidors, il disait à peu près dans les mêmes termes que, s'il n'avait été que père, il ne se serait jamais déterminé à prendre une résolution si grave; mais que son devoir de roi ne lui avait pas permis d'agir autrement. Les corrégidors et les alcades reçurent, en outre, une lettre confidentielle, dans laquelle Philippe II, prévoyant le cas où l'*ayuntamiento* voudrait nommer des députés ou adresser des représentations, déclarait improuver d'avance de semblables démarches, et défendait, s'il était question d'une réponse, d'entrer dans aucun détail sur cette affaire.

Ses courtisans donnaient de leur côté l'explication suivante aux ambassadeurs :

« Depuis trois ans, Philippe remarquait que son fils était encore

1. M. de Falloux a donné toute la lettre, d'après Feuillet, dans son *Histoire de saint Pie V*.

plus mal composé de son cerveau que de sa personne, et qu'il n'avait jamais l'entendement bien rassis, il avait dû à la fin subordonner son affection paternelle à son devoir de souverain. C'est pourquoi il avait arrêté son fils et le retenait dans le palais de Madrid, où il serait surveillé de telle sorte qu'il ne pourrait plus faire de mal ni sortir du pays [1]. »

Du reste, le roi lui-même s'était empressé de rassurer les cours en écrivant à sa sœur et à sa tante que *l'arrestation du prince ne devait pas être suivie d'autres peines*, et qu'elle avait été seulement résolue pour mettre fin à ses déréglements [2].

Malgré cette promesse et ses défenses, les têtes couronnées et presque toutes les personnes auxquelles il avait écrit intercédaient vivement dans leurs réponses en faveur de son fils. L'empereur Maximilien II, qui destinait sa fille à don Carlos, envoya même l'archiduc Charles à Madrid pour plaider sa cause avec plus de chaleur. Philippe alors, ne pouvant plus reculer, jeta le masque, en signant, le 2 mars, cette ordonnance, écrite à coup sûr par Espinosa, avec la plume et l'encre de l'inquisition :

« Le prince d'Eboli est établi chef général de tous ceux qui sont employés au service du prince, à sa garde, à sa nourriture, à sa santé et à tous les autres besoins qu'il pourrait éprouver. Il avisera à ce que la porte du prince soit fermée au loquet, et non à clef, la nuit comme le jour, et il ne permettra jamais que Son Altesse en sorte.

« Sa Majesté nomme pour garder, servir le prince et lui tenir compagnie, le comte de Lerma, don Francisco Manrique, don Rodrigo de Benavides, don Juan de Borgia, don Juan de Mendoza et don Gonzalez Chacon. Aucun autre individu que ceux ci-dessus nommés, si ce n'est le médecin, le barbier et le Montero chargé du soin particulier de la personne du prince, ne pourra entrer dans son appartement sans la permission du roi. Le comte de Lerma couchera dans la chambre même de don Carlos. S'il ne le peut, il sera remplacé par un des seigneurs, ses collègues, l'un d'entre

1. Mémoires de Fourquevaux, ambassadeur de Charles IX.

2. Que la misma encerradura de su hijo [illegible] Catalina [illegible] no [illegible] a castigo, sino a reformar desórdenes. Llorente, *Historia de la inquisicion*, t. VI, ch. xxxii, p. [illegible].

eux veillera la nuit. Ils s'arrangeront pour remplir ce devoir à tour de rôle. Pendant le jour, ils tâcheront d'être tous dans l'appartement *pour distraire et égayer don Carlos par leur compagnie*[1].

« Les seigneurs ne lui parleront que de choses indifférentes. Ils auront soin de n'y mêler rien de relatif à son état et aussi peu que possible de ce qui touche au gouvernement. Ils obéiront à tous les ordres qu'il leur donnera pour son service et son bon plaisir; mais ils se garderont bien de se charger d'aucune commission de sa part pour les gens du dehors, ni de ceux-là pour lui. S'il arrivait que don Carlos fît entrer dans ses entretiens quelque chose de relatif à sa réclusion, ils ne lui répondront pas et rendront compte au prince d'Eboli de tout ce qui se sera passé.

« Le roi leur recommande expressément, s'ils ne veulent manquer à la foi et à l'obéissance qu'ils lui ont jurées, de ne rien rapporter au dehors de ce qui se fera ou se dira dans l'intérieur, sans avoir obtenu auparavant son aveu. Si quelqu'un d'eux vient à savoir qu'on en parle, soit dans la ville, soit dans des maisons particulières, il sera tenu d'en faire son rapport au roi. On dira la messe dans la chapelle, et le prince l'entendra de sa chambre entre deux des seigneurs qui seront chargés de sa garde.

« On lui donnera un Bréviaire, des Heures spirituelles, le Rosaire et autres livres qu'il demandera, pourvu qu'ils traitent de matières de dévotion, et point d'autres. Les six Monteros[2] chargés de la garde et du service du prince porteront les mets destinés à couvrir sa table jusqu'à la première salle, pour être ensuite servis à Son Altesse par les seigneurs choisis pour le garder.

« Les Monteros seront employés et serviront jour et nuit, selon les ordres de Gomez de Sylva. On placera deux hallebardiers dans le tambour de la salle qui conduit à la cour, et ils ne laisseront entrer personne sans la permission du prince d'Eboli. Ce même prince est chargé d'ordonner au nom du roi aux lieutenants et ca-

1. De modo que siempre pueda don Carlos estar entretenido.

2. Gardes du corps du roi pour la nuit. Ils s'appellent tous *Monteros de Espinosa*, parce que tous doivent être nés dans le bourg nommé Espinosa de Los Monteros. C'est un privilége qui fut accordé aux gens de ce pays par Ferdinand Gonzalez, comte souverain de Castille, en récompense d'un témoignage de fidélité vraiment castillan.

pitaines des gardes espagnoles et allemandes de placer huit ou dix hallebardiers en dehors du tambour. *Ces hommes devront aussi monter la garde à la porte des infantes.* Deux seront placés dans l'appartement de Ruy Gomez depuis le moment où l'on ouvre la grande porte du palais jusqu'à minuit, heure où les Monteros relèvent la garde[1]. »

Fidèles à cette consigne qu'ils avaient tous, même les Monteros, juré d'exécuter rigoureusement, les geôliers de don Carlos lui mirent les livrées du Saint-Office : une robe noire et un chapeau noir. Ils ôtèrent aussi de sa chambre les tapisseries et le lit royal où il couchait, et n'y laissèrent qu'un petit lit roulant avec un matelas[2]. Ce malheureux prince, se voyant alors abandonné de tout secours, s'abandonna du désespoir à la fureur, « et, comme il estoit, dit de Thou, gardé par peu de monde, et qu'il y avoit, à cause de l'hiver, grand feu dans la chambre, il se jeta dedans la teste la première, et à peine ses gardes l'en purent-ils retirer. Son habit et sa chemise en furent brulez et lui-mesme s'en ressentit. Lorsqu'il vit que ce moyen de mourir ne luy avoit pas succédé, il demeura deux jours sans boire, et le troisième il but tant d'eau froide que peu s'en fallut qu'il n'en crevât. Depuis, s'estant abstenu de manger pendant quelques jours, il mangea d'une viande de difficile digestion en si grande quantité qu'il faillit d'en estouffer.

« *J'ay rapporté*, ajoute l'historien français, *toutes ces choses comme de Foix me les a dites.* Pierre Giustaniano, noble vénitien, adjouste que Charles avoit tâché de s'étrangler avec un diamant qu'il mit dans sa bouche, mais qu'il en avoit esté empêché par ses gardes. Or, Philippe voyant que l'esprit de son fils estoit fait de telle sorte qu'on ne le pouvoit guérir, ni par la raison, ni par les corrections, en communiqua une autre fois avec l'office de la sainte inquisition, et jugea qu'il estoit juste qu'avant que son fils se tuât luy-mesme par un détestable parricide, on le fist mourir comme condamné par le magistrat légitime. Mais afin de pourvoir à la majesté royale, cela fut fait en secret par du poison que l'on mit dans un breuvage[3]. »

1. Hasta las doce de la noche en que comiencen á velar los Monteros...
2. De Thou, ouvrage cité.
3. Le même.

Quelques jours avant, en effet, et au bout de six mois de cette réclusion cellulaire, la commission criminelle formée par Philippe s'était réunie sous sa présidence. Muñatones, qui remplissait le rôle de fiscal, tout en déclarant qu'on ne pouvait se dispenser, d'après les lois du royaume, de condamner Carlos à la peine de mort, avait reconnu cependant que la rigueur de ces lois devait fléchir dans cette circonstance devant le pouvoir souverain. Soit pour laver leurs mains, comme Pilate, de ce sang innocent, soit par respect humain, les deux autres favoris du roi, Espinosa l'inquisiteur et Ruy Gomez, s'empressèrent de se ranger à cet avis. Mais Philippe ne le partagea point. Accoudé à la table et la tête appuyée sur sa main, il avait tout entendu en silence. Quand Muñatones eut fini, il lui répondit froidement que, s'il écoutait la voix de son cœur, il ne songerait qu'à la clémence; mais que sa conscience l'obligeait au parti contraire; que le plus grand malheur qui pût arriver à l'Espagne serait d'être gouvernée par un roi sans talent, sans instruction, sans jugement et pétri de passions brutales et de vices.

Les conseillers avaient compris. Don Ruy Gomez se chargea de l'exécution de cette sentence verbale. Après s'être concerté avec le grand-inquisiteur, il eut une conférence avec le docteur Olivarès, médecin du prince. Il lui parla avec ce ton imposant et mystérieux que les gens versés dans la politique des cours savent si bien employer, quand il s'agit d'interpréter les ordres du maitre. Et Olivarès lui prouva le lendemain qu'il entendait à demi-mot. Le médecin, disent deux historiens impartiaux, purgea le prince le 20 juillet, sans qu'il en résultât rien de bon, mais non sans ordre ni délibération. La maladie se présentant bientôt avec des symptômes mortels, le médecin annonça au malade qu'il était temps qu'il se disposât à mourir en bon chrétien et à recevoir les sacrements [1].

Si l'on en croit l'histoire officielle écrite sous la dictée de l'inquisition et sous l'œil soupçonneux du roi, la fin du prince fut chrétienne et fort édifiante. Il serait mort dans les bras de Fray

1. Purgole sin buen efecto, mas no sin orden ni licencia y parecio luego mortal el mal. (Wander-Hamen, *Don Felipe el Prudente.*) — Fabian Estrada, *Historia de las guerras de Flanrdes.*

Diego de Chaves, son confesseur, en demandant pardon à son meurtrier. Cette version, peu d'accord avec l'opiniâtreté qu'il mit durant toute sa réclusion à repousser les confesseurs, est démentie par les témoignages des contemporains les mieux placés pour savoir les faits, et les plus désintéressés. L'ambassadeur de Venise écrit au Conseil des Dix que le prince est mort par le poison ou par la corde. Brantôme ne mâche pas plus le mot dans sa langue naïve et énergique.

« Un matin, on le trouva en la prison estouffé d'un linge, *non, dit-on, sans avoir auparavant débagoulé contre son père mille injures et exécrations, malédictions et violences*[1]. »

L'historien français Matthieu, Boccalini en Italie, Estrada et Cabrera en Espagne même, sont unanimes pour affirmer le meurtre par violence, qui est confirmé avec une brièveté lugubre par l'un des personnages les plus importants de l'époque, le président Opperus : « On ne sait rien de certain sur sa maladie, dont on entendait parler à peine depuis trois ou quatre jours. Ce soir, écrit-il à un ami, nous avons suivi son cadavre[2]. »

Barrons d'un trait final cette sombre page de la vie de Philippe II. Le roi, qui avait toujours refusé de voir son fils, entra dans sa prison, quand il le sut à l'agonie, et lui donna sa bénédiction, en étendant les bras entre les épaules de Ruy Gomez et du grand-prieur. Puis, le 24 août, la ville de Madrid fit au mort des obsèques magnifiques, et Juan de Tobar, le même dominicain d'Atocha, qui l'avait trompé et vendu, y prêcha le sermon. Si les actions et les paroles des vivants viennent aux oreilles des morts, Charles-Quint dut bien s'indigner au fond de son tombeau dans le monastère de Yuste[3].

De cette catastrophe, qui retentit avec d'étranges commentaires aux deux bouts de l'Europe, il resta un grave sujet de controverse et un roman. Nos pères du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, accoutumés à considérer l'amour comme le pivot universel, en firent aussi le grand ressort de cette tragédie. D'après Saint-Réal, Mercier et

1. *Vies des grands capitaines.*
2. De morbo nihil certè per parum auditum, nisi abhinc tribus aut quatuor diebus... Hoc vespere ad sepulturam imus. (Hopperus, *Epistolæ ab Hispaniâ*, p. 184.)
3. *History of the reign of Philip the second.*

quelques autres, Isabelle et don Carlos, qui s'adoraient toujours, bien qu'ils eussent très-certainement ignoré le projet formé dans leur enfance par la diplomatie, se seraient rapprochés de façon à éveiller le soupçon dans le cœur de Philippe. Or, comme du soupçon à la vengeance il n'y avait pas même un pas chez lui, le même châtiment aurait frappé les deux coupables. Cette légende, mise au théâtre par Schiller et répétée de nos jours dans tous les écrits des convulsionnaires de l'histoire moderne [1], devient ridicule, quand on songe qu'elle repose sur un séducteur de treize ans, contrefait, maladif, trépané, qui n'eût certes rien d'attrayant jusqu'à dix-huit ou vingt-deux ans, et dont les pensées à cet âge s'élevaient plus haut que l'amour de la fille de Catherine de Médicis. Il semblerait donc peu sérieux de s'y arrêter. Mais, en passant avec dédain sur le roman, on ne peut négliger tout à fait l'opinion qui présente la mort de don Carlos comme naturelle quoiqu'un peu forcée.

Ce point de vue a été admirablement résumé par un vrai maître en l'art d'écrire et de juger les livres. « L'héritier du plus puissant monarque de l'Europe, disait Mérimée, en rendant compte dans la *Revue des Deux Mondes* de l'ouvrage de Prescott, est un jeune homme maladif, toujours miné par la fièvre, usé prématurément par la débauche. Naturellement violent et brutal, il menace de mort les ministres; il tire l'épée à tout propos, laisse voir l'envie de tuer son père, blasphème peut-être contre la religion, loue peut-être des sujets révoltés, parce qu'ils sont révoltés contre son père, qu'il déteste. Un jour, il veut s'enfuir; on l'arrête, on l'enferme, on le *soigne fort mal assurément*, il meurt après cinq mois de détention. »

Cette conclusion, qui est aussi celle de Prescott [2], me paraîtrait plus digne d'attention venant d'un homme tel que M. Mérimée, si je n'en savais l'origine. Mais, abstraction faite du témoignage des contemporains, dont les voix doivent s'élever au-dessus

1. Don Carlos, après un jugement de l'inquisition, et Élisabeth de France, sans jugement, tous deux malheureux, opprimés, autrefois promis et *toujours fidèles l'un à l'autre*, périssent; le prince par le lacet ou le poignard, on l'ignore; la reine par le poison. (Dargaud, *Histoire de la liberté religieuse en France*, t. III.)

2. Esta resolucion del rey no consta *en el proceso*. Si solo una nota en que el secretario Pedro del Hoyo certifica que teniendo la causa el referido estado, murio el principe de enfermedad *natural*. (*Historia de la inquisicion*, t. VI, p. 218.)

de toutes les autres, il faut remarquer d'abord que l'historien américain a copié servilement Llorente, auquel il emprunte, sans le dire, ses récits et ses jugements, et se demander ensuite si l'ancien secrétaire de l'inquisition a dit la vérité.

Là est tout le problème. Or, il suffit, pour en trouver la solution, d'étudier un moment Llorente. Peut-on se fier à lui? Non, il ment. Il ment en suivant la version imposée par Philippe II; il ment en niant que l'inquisition ait trempé dans ce procès lugubre; il ment encore en essayant d'égarer le lecteur dans de fausses voies. Heureusement, le traître s'est trahi lui-même. Après avoir affirmé très-énergiquement qu'il n'y eut en cette affaire aucune intervention du Saint-Office (*no lo es que tuviera intervencion el Santo-Oficio*), Llorente laisse échapper un précieux aveu cinquante-trois pages plus bas.

« Cette résolution du roi, dit-il, n'est pas mentionnée au procès. Il ne s'y trouve qu'une note de la main du secrétaire Pedro de Hoyos, qui certifie que la procédure s'arrêta avant la sentence, à cause de la mort du prince. »

On ne peut pas articuler plus clairement un fait. Llorente a vu les pièces du procès; mais en quel lieu? Dans les archives de l'inquisition, et la preuve, c'est qu'il prétendait que ces pièces étaient à Simancas, et qu'il mentait avec une rare impudeur, puisque tout le monde savait depuis six ans, lorsqu'il imprimait son livre, que le fameux coffret vert n'existait pas dans la vieille forteresse de l'Estramadure[1].

On est donc fondé à rejeter, avec l'opinion de Llorente, celle de tous les écrivains qu'il inspira, comme Prescott, et à conclure de

1. En 1810, Kellerman, répondant à Berthier, prince de Neufchâtel, au sujet de ces archives, lui disait, le 24 août :

« Les savants de ce pays augurent que le procès de don Carlos, fils de Philippe II, est au dépôt de Simancas. Il y a une caisse de papiers que l'archiviste avait défense de toucher sous peine de mort. Le roi en gardait la clef. »

Écoutez maintenant le rapport de M. Guiter, chef de la commission qui examina les papiers de Simancas :

« Dans la pièce n° 1 était un coffre à trois clefs que le secrétaire des Archives n'avait jamais pu ouvrir. On croyait généralement qu'il renfermait des documents sur l'arrestation et la mort de don Carlos. Par ordre de M. le général Kellerman, M. Mogrovejo fit ouvrir le coffre et apprit le premier qu'il renfermait... la procédure du ministre Calderon. » (Rapport du 24 mars 1811.)

l'ensemble des faits et du caractère d'un prince appelé par les historiens modérés eux-mêmes *le Démon du Midi*[1], que don Carlos périt assassiné, et que Philippe II, en condamnant son fils, crut de très-bonne foi, devant Dieu et les hommes, accomplir un acte de justice, de religion et de patriotisme.

1. Ancillon, *Histoire des révolutions de l'Europe*, t. II.

CHAPITRE VII

INSURRECTION DES ALPUJARRAS.

Les Maurisques et l'archevêque de Grenade. — La junte d'État. — Le docteur d'Alcala. — — Bando royal. — Conciliabules de Cadiar et de Churriana. — Réunion de l'Albaycin. — Discours d'El-Zaguer. — Élection de Mohammed-ben-Ommeyah. — La robe de pourpre. — Guet-apens de Cadiar. — Topographie des Alpuxares. — Nuit du 24 décembre 1568. — Faradj-ben-Faradj le Tintorero. — Prudence des Maures de l'Albaycin. — Le Maurisque à barbe blanche. — Soulèvement nocturne des chrétiens. — Égorgement des habitants de l'Albaycin. — La tour d'Orgiba. — Sous l'olivier de Laujar. — Vengeance des Maures. — Le Reyecillo. — Le Franciscain et le pont de Tablate. — Revanche des Maures. — Le capitan don Pedro de Arroyo. — L'émir et le marquis de Mondejar. — Massacre de Jubiles. — Générosité de l'émir. — Les captives chrétiennes. — Tuerie de Paterna. — Les deux marquis. — Le gouverneur de Grenade et l'*adelantado* de Murcie. — Combats d'Illar et d'Ohanez. — Le capitaine Tohali. — Échec de Mondejar à Las Guajarras. — Succès d'El-Partal à Orgiba. — Massacre des prisonniers maures dans les prisons de Grenade. — Rivalité de Mondejar et Los Velez. — Envoi de don Juan d'Autriche. — La maison de male aventure. — Expulsion des Maures de l'Albaycin. — Combat de Berja et de Lucainena. — Assassinat de Mohammed. — Muley-ben-Abo. — Ruine des Maures. — Victoire de Lépante.



Les grands événements se touchent dans l'histoire et sont comme les gros anneaux de la chaîne du temps. Le même jour que Philippe enfermait son fils éclata l'insurrection des Maures de Grenade. Depuis que l'étendard portant la clef en champ d'azur et le croissant était tombé de l'Alhambra et des tours vermeilles, ceux des fils dégénérés de Mahomet qui n'avaient pas eu le cœur, comme les quatre-vingt mille émigrants, de regagner l'ancienne patrie pour conserver leur foi, vivaient sous l'œil menaçant de l'inquisition dans des terreurs continuelles. Quoique leur soumission fût aussi grande que leur abaissement, l'Église n'était pas contente. Retirés dans le quartier de l'Albaycin, à Grenade, ou établis dans la Vega et les gorges des Alpujarras, les Maures avaient reconquis, par le commerce, l'industrie et l'agriculture, une grande partie de l'opulence de leurs pères. Ce fut leur véritable crime aux yeux du clergé fanatique d'Andalousie; la

religion, comme toujours, n'était que le prétexte. En 1566, l'archevêque de Grenade Guerrero, à qui échut le triste honneur de donner le signal de cette nouvelle croisade, avait adressé un mémoire au roi pour réclamer l'aide et le glaive du bras séculier contre cette moitié de son troupeau infestée de mahométisme.

Philippe, tout feu lorsqu'il s'agissait d'hérésie, soumit l'affaire à une junte composée de ses familiers et présidée par le grand-inquisiteur lui-même. Dans ce conseil religieux, où, chose remarquable, les hommes les plus sanguinaires du temps, tels que le duc d'Albe, opinaient pour la paix, on arrêta, sous l'influence du cardinal Espinosa, les mesures les plus propres à faire éclater la guerre, espérant qu'elle amènerait l'entière extermination des proscrits, comme ne craignit pas de le laisser entendre un docteur d'Alcala, qui formula son avis en ces termes : « En fait d'ennemis, il n'en faut souffrir que le moins qu'on peut[1]. » Les prélats et les moines, en majorité dans le conseil, furent tous de l'avis du docteur et votèrent une résolution que le roi s'empressa de souscrire, et qui ordonnait aux Maurisques d'oublier la langue de leurs aïeux, de quitter leur costume et de renoncer à leurs mœurs. Ainsi, sous peine de rébellion, il leur était défendu, à l'avenir, de parler arabe, de porter des turbans et des robes de soie, et de prendre des bains. Se laver même, pour cette Espagne sale, orde et puant le moine du XVIe siècle, était un crime et un sujet de proscription. En vertu du rescrit royal, ils devaient briser leurs instruments et leurs roseaux taillés, la musique et la poésie paraissant œuvres sataniques à l'archevêque Guerrero; tenir leurs maisons ouvertes à toute heure, pour y laisser plonger l'œil inquiet de l'inquisition, et laisser sortir leurs femmes sans voile.

A cette provocation perfide, qui les blessait au vif dans ce qu'un peuple a de plus cher, les Maurisques furent si émus que, selon l'expression de Hurtado de Mendoza, ils songèrent plus tôt à la vengeance qu'à leur salut. Depuis des années, ils avaient le projet de se donner aux émirs d'Alger et de Tunis. Ce projet, dont la grande puissance de Charles-Quint et les victoires des généraux de Philippe empêchèrent l'exécution, fut alors repris avec ardeur. Les

1. De los enemigos siempre lo menos.

chefs de famille et les alcaïdes se réunirent secrètement deux fois : la première à Cadiar, bourg situé aux racines des Alpujarras, entre Grenade, la mer et la rivière d'Almeria ; et la seconde à Churriana, où se trouvèrent les principaux de l'Albaycin. Dans ces deux assemblées, on décida, après une longue et sérieuse délibération, que des émissaires, cachés sous des haillons et feignant de demander l'aumône, iraient dans toutes les terres arabes prévenir les hommes de vingt-quatre à quarante-cinq ans de se tenir prêts à prendre les armes. On convint d'attendre l'hiver pour donner le signal de l'insurrection, parce que le froid et la longueur des nuits favoriseraient alors un coup de main sur Grenade; ensuite ils envoyèrent à Alger et chez les Berbers deux hommes qui, par leur fortune et leur influence, avaient été choisis comme représentants des Alpujarras, El-Partal et El-Jeniz, chargés d'implorer le secours et l'intervention de leurs frères. Après le départ des faux pauvres et des députés, Aben-Jauhar, dit El-Zaguer (le Petit), homme de grande autorité et d'expérience, réunit les plus nobles de ses coréligionnaires à l'Albaycin, dans la maison de Zinzan, et leur parla ainsi d'une voix calme et énergique :

« La tyrannie sous laquelle nous gémissons est aussi lourde que la chaîne de l'esclavage. Nos femmes, nos enfants, nos biens, nos personnes mêmes, sont au pouvoir et à la discrétion de nos ennemis, sans que nous puissions espérer pouvoir briser, de plusieurs siècles, cette cruelle servitude. Pouvons-nous souffrir ces persécutions à nos côtés? pouvons-nous rester accablés sous le faix des impôts, toujours plus nombreux, toujours plus iniques; privés de nos lieux de refuge, qui étaient sacrés jusqu'ici; déshérités du droit d'asile dans les églises, dont on nous défend l'entrée si l'on poursuit, et où nous sommes forcés de nous rendre sous peine d'amende pour assister aux cérémonies des chrétiens; livrés comme une proie aux prêtres, et maudits de Dieu et des hommes, car les chrétiens nous repoussent et nous méprisent comme Maures, et les Maures nous fuient et nous haïssent comme chrétiens? Voilà qu'on fait plus maintenant : on nous exclut de la société humaine, en nous défendant à nous, qui n'entendons pas le castillan, de parler notre langue. N'est-ce pas nous défendre de vivre et nous faire une condition pire qu'aux animaux ? Ils nous arrachent nos

enfants et les traînent dans leurs écoles pour leur apprendre des blasphèmes et des choses contraires à la vérité de la loi. Puis, à chaque instant, ils menacent de les ravir aux bras mêmes de leurs mères et de les amener au loin, sur un sol étranger, afin qu'ils oublient leurs berceaux et apprennent de nos ennemis à détester ceux qui leur donnèrent l'existence.

« On nous ordonne de quitter le costume arabe et de nous vêtir comme les Castillans; mais est-ce que les Français, les Allemands, les Grecs ne s'habillent pas, quoique tous chrétiens, d'une façon différente? est-ce que l'enfant est vêtu comme le vieillard et le moine comme le laboureur? Les hommes de chaque nation, de chaque état, de chaque classe s'habillent à leur mode et d'une manière différente, et les Maures seuls n'auraient pas ce droit, permis à tout le monde! Faut-il donc employer le peu que nous a laissé la rapacité de nos tyrans, ce peu qui nous reste pour vivre, à acheter de nouveaux habits? Après nous avoir interdit de posséder des esclaves blancs, parce qu'ils étaient de notre race, on nous défend de garder les esclaves noirs. Nous les avions achetés de notre argent et nourris de notre pain, n'importe! c'est une perte qui doit s'ajouter à toutes les autres. Que feront ceux qui n'ont pas d'enfants et qui sont trop vieux ou trop faibles pour cultiver leurs terres? Il ne leur reste qu'à mourir.

« On nous mande de tenir toujours ouvertes les portes de nos maisons, ces portes que nos pères fermaient si religieusement. Plus de sécurité dès lors, plus de foyer domestique, si ce sanctuaire de la vie privée peut être violé à toute heure par les voleurs, les meurtriers et les libertins, sûrs de l'impunité d'avance, puisque ce n'est pas crime que de s'attaquer à nos personnes? On veut que nos femmes et nos filles quittent ce voile, sauvegarde de leur pudeur et de l'honneur des époux et des pères, et en les exposant au dehors aux regards insolents et peut-être aux outrages des adultères, on les condamne dans leurs maisons à la vie monotone et silencieuse des captives, en proscrivant la joie, les fêtes, la musique, les comédies, les danses, et jusqu'aux bains, si nécessaires à la santé. Il faudra les voir désormais dans leurs cases tristes, soucieuses et sales, comme les Espagnoles! »

Interrompu à ces mots par des cris, et voyant ses auditeurs

frémir d'indignation et de colère, El-Zaguer reprit en élevant la voix :

« Si vous voulez vous souvenir de la vaillance de nos pères, en brisant ce joug infamant, jamais le moment ne fut meilleur, ni l'occasion plus favorable. La chrétienté a le démon du désordre au cœur et dans le flanc le glaive de la guerre civile. Voyez, en France, les huguenots et les catholiques; en Flandre, les porteurs d'écuelles; en Angleterre et en Allemagne, princes et peuples déclarés contre le roi de Madrid. Ce roi manque d'argent et d'hommes, ses galères sont mal équipées, ses capitaines mécontents. Si le royaume de Grenade et une partie de l'Andalousie veulent se soulever, nous renverserons son pouvoir du premier choc et resterons maîtres du pays, à la condition seulement de nous tenir dans ses limites. Ses montagnes sont âpres et hautes, ses vallées semblent plonger dans l'abîme si nos sierras touchent les cieux : nous avons là des sentiers étroits et presque impraticables, des ravins (*barrancos*) pour ainsi dire sans fond, des défilés sans issue, et une population vaillante, audacieuse, endurcie aux fatigues, habituée à souffrir le chaud, le froid, la soif et la faim. Si nous voulons donc venger nos affronts et conserver nos vies et nos biens, ce que nous ne pouvons faire qu'avec le fer, l'union et une résolution désespérée de mourir ou de vaincre, prenons les armes et commençons par élire un chef qui, sous le nom de scheick, de capitaine, d'alcaïd ou d'émir, réunisse en faisceau toutes les volontés et leur commande[1]. »

Ce discours fit une vive impression sur les chefs, qui accueillirent avec enthousiasme la proposition d'El-Zaguer. On voulait l'élire par acclamation, mais il refusa la robe vermeille, et désigna pour cet honneur son neveu Mohamed-ben-Ommeyah, qui descendait, comme l'indique son nom, de la noble lignée des Ommyades. Les chefs du complot s'assemblèrent donc pour la troisième fois, au nombre de vingt-six, à San Miguel, dans la maison d'El-Hardon, un des premiers de la nation. Là, ils élurent Aben-Ommeyah avec les cérémonies d'usage. Les veufs se rangèrent d'un côté de la

1. Para lo cual era necesario elegir cabeza de ellos ó fuese con nombre de jeque, ó de capitan, ó de alcaïde, ó de rey que los tuviese juntos... (D. Diego Hurtado de Mendoza, *Guerra de Grenada contra los Moriscos*, lib. I, p. 12-13.)

salle, les jeunes gens de l'autre, les hommes mariés le long du troisième mur et leurs femmes devant le dernier. Un alfaqui, ou docteur de leur loi, lut alors une prophétie basée sur un thème astrologique, où il était dit que la race maure recouvrerait la liberté par les mains d'un jeune homme baptisé de force et portant en secret le Coran dans son cœur.

On le revêtit ensuite d'une robe de pourpre, sur laquelle fut jetée autour du cou et des épaules une écharpe de couleur. Cela fait, on étendit sur le sol quatre bannières tournées vers les quatre points cardinaux; l'élu pria tour à tour sur ces quatre bannières, le front baissé du côté de l'orient, et jura de mourir pour la loi de Mahomet en défendant sa terre et ses sujets. Faradj le Noir, se prosternant après ce serment, baisa au nom de tous, en signe d'obéissance, la terre que venait de fouler son pied. Les scheiks, l'élevant aussitôt sur leurs bras, le proclamèrent en ces termes: « Que Dieu élève Mohamed-ben-Ommeyah roi de Grenade et de Cordoue![1] » Le nouvel émir, appelé de son nom chrétien Fernando de Valor, parce qu'il habitait ce bourg, bâti sur la crête des Alpujarras, était un jeune homme brave, déterminé, et qui l'avait prouvé déjà en tuant un des délateurs de son père, alors en prison à Grenade, et la plupart des témoins appelés contre lui. La proclamation terminée, il prit pour wali ou lieutenant-général son oncle Aben-Jauhar; nomma grand cadi Faradj le Noir, et écrivit à tous les conjurés que le soulèvement avait été fixé à la fête de Noël.

Jauhar-el-Zaguer habitait Cadiar, un des hauts lieux des Alpujarras. En revenant de San Miguel, il trouva dans le bourg le capitaine Herrera, qui se rendait à Grenade avec cinquante cavaliers castillans. L'occasion lui parut bonne; le vin si capiteux de ces revers brûlés par le soleil coula partout à flots, et, livrés sans défense par le sommeil au poignard maure, les pauvres cavaliers ne s'éveillèrent plus. Agitant leurs couteaux sanglants, les meurtriers se répandirent, au point du jour, dans la montagne et insurgèrent toutes les Alpuxares.

On appelle Alpuxares ou, comme nous dirons toujours, conser-

1. Dios ensalce á Mahomet-Aben-Homeya, rey de Granada y de Cordoba. (Le même, p. 15.)

vant le mot espagnol, Alpujarras ces montagnes secondaires, sorte d'alpes maritimes, qui sont situées presque parallèlement au grand noyau de la sierra Nevada, entre ce noyau et la côte de la Méditerranée. Elles courent de l'est à l'ouest, derrière Grenade, sur une largeur de dix-sept lieues et une ligne de onze lieues de long. Jamais la nature, si variée en ses spectacles, n'offrit un contraste plus brusque et plus frappant. Après la cordillère des Neiges (*sierra Nevada*), dont les pics culminants, le Mulhacen et le Picacho de Veleta, ont l'un trois mille cinquante et l'autre trois mille six cents mètres au-dessus de la mer, et qui ouvrent à leurs pieds des barrancos[1] et des précipices effroyables sur les pentes desquels ne poussent, au milieu des glaces, que la saxifrage du Groënland, le saule herbeux de Laponie et les plantes hyperboréennes, apparaissent tout à coup, à une distance de six lieues seulement, la terre, le climat et la flore d'Afrique, réunis dans l'Alpujarra. Le revers méridional de la chaîne offre la situation la plus heureuse et la plus attrayante que puissent désirer les hommes. Creusées profondément par les torrents, dans la direction du sud au nord, et arrosées par des sources inépuisables, les vallées qui découpent et sillonnent cette chaîne en tous sens sont tantôt rafraîchies par les vents qui passent sur la sierra Nevada, tantôt vivifiées par les rayons du soleil d'Afrique, dont on aperçoit distinctement les côtes, comme une vapeur rose, dans un lointain de quarante-cinq lieues[2].

Cette situation, unique au monde, jointe à un sol d'une très-grande profondeur dans les vallées et le long des ruisseaux surtout, avait fait de ce coin de l'Espagne une sorte d'Eden oriental. Si la vigne couvrait les coteaux et déployait ses pampres verts jusqu'au fond des barrancos, à côté de l'amandier et de l'oranger, la main industrieuse des Maurisques avait naturalisé le cotonnier, le cafier et la canne à sucre. Enrichie par l'agriculture, l'industrie et le commerce, et relativement opulente, ce qui n'était pas son moindre crime aux yeux des vieux chrétiens, la population alpuxare était plus fière de cœur et plus bouillante que celle de la

1. Grands ravins ou abîmes creusés par les neiges et les torrents.
2. Bory Saint-Vincent, *Description de l'Espagne.*

Vega[1]. Aussi les massacreurs de Cadiar eurent peu de peine à la soulever. A la voix d'El-Zaguer, d'El-Partal, d'El-Jeniz, tous les Maurisques valides furent bientôt sur pied et en armes, de Durcal à Ujjiar. Dans la nuit du 24 décembre 1568, un rassemblement de cinq à six mille hommes se mit en marche pour surprendre Grenade. Mais il avait tant neigé la veille, qu'arrivés à la grande sierra les Maurisques trouvèrent tous les ports obstrués et durent rebrousser chemin.

Ce contre-temps sauva la ville : les montagnards étaient impatiemment attendus. Chaque soir, El-Tagari et Monfarriz, deux intrépides capitaines, allaient se poster sur le plateau de Sainte-Hélène pour les reconnaître et leur frayer la voie. Ils y étaient la nuit d'avant avec dix-sept échelles et cinquante hommes d'élite prêts à escalader l'Alhambra. Ne voyant rien venir, ils cachèrent leurs échelles dans une caverne et ne sortirent pas le lendemain. Cette nuit-là, précisément, arriva l'avant-garde conduite par Aben-Faradj le Tintorero[2]. Descendu le premier de la sierra, avant que les passages fussent impraticables, à la tête des gens de Guejar, Pinos, Cenes Quentar et Dudar, ce chef audacieux n'hésita point, bien qu'il n'eût que cent quatre-vingts hommes, à marcher en avant. Arrivé sous le rempart qui fait face au chemin de Guadix, il fit ouvrir à coups de pics une poterne que bouchait seulement un mur de terre, et laissant là vingt-cinq hommes pour assurer sa retraite, entra dans Grenade avec les autres par le faubourg appelé Rabat-Albayda. Avant de franchir le seuil du portillo de Sainte-Isabelle de los Abades, les Maurisques jetèrent leurs sombreros et prirent des turbans blancs et de couleur; puis, après avoir enfoncé les portes d'un renégat et d'un familier de l'inquisition, ils entrèrent à minuit dans l'Albaycin.

Tout y était plongé dans le sommeil et le silence : qu'on se figure donc l'impression que dut produire la voix éclatante d'un muezzin qui fit retentir tout à coup places et rues de ces paroles :

« Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ! Que tous les

1. La plaine de Grenade.
2. Teinturier.

Maures qui veulent se venger des injustices et des outrages des chrétiens, viennent se ranger sous ces bannières envoyées par les deys d'Alger et de Tunis. A nous ! à nous ! voici le signal, voici l'heure, toute la terre maurisque est soulevée[1] ! »

Le muezzin eut beau crier, en parcourant les rues de l'Albaycin et de la Casbadj; Faradj le Noir eut beau joindre sa voix à celle du héraut musulman, les Maurisques firent les sourds et les portes restèrent closes. Une seule fenêtre s'ouvrit, dit-on, dans ce quartier sombre et muet. Il y parut un scheick à barbe blanche, qui demanda aux hommes d'Aben-Faradj combien ils étaient.

« Mille, répondirent ceux-ci.

— Vous êtes trop peu nombreux et vous venez trop tôt (*poco sois y venis presto*); » et en disant ces mots le vieillard ferma sa fenêtre[2].

Furieux de cette lâcheté, qu'il leur reprocha tout haut en termes sanglants, le Tintorero quitta Grenade vers les trois heures du matin; mais, en signe de mépris et de bravade, il sortit par où il était entré, au son des tambours et des cymbales. Réveillée en sursaut par ce bruit et le glas du tocsin, qu'un chanoine de San Salvador, qui avait tout vu, sonnait à pleine volée, la population chrétienne fut sur pied en un instant. Dieu sait quel tumulte remplit alors la ville. La grosse cloche de l'Alhambra, répondant à celle de San

1. No ay mas que Dios y Mahoma su mensajero ! Todos los Moros que quisieren vengar las injurias que los christianos han hecho á sus personas vengan se ajuntar con estas banderas... (Luis del Marmol Carvajal, *Historia de la rebellion y castigo de los Moriscos del reyno de Granado*, libro IV, fol. 62.)

2. La tradition conserva le souvenir de cette nuit dans ce chant populaire :

Muy tarde venistes Zayde
Truxistes pocos y venis tarde
Si tu buen Zayde vinieras
Como estava prometido
Fueras muy bien recebido
Y olojadas tus vanderas.
Grande fue vuestra tardanza
En acudir al Alhambra,
Do avia de ser la Zambra
Llena de toda esperanza,
Y pues os tardastes Zayde
Volved, y Mahoma es guarde
Por que nos dize el alcayde
Que sois pocos y venis tarde.

(Cancion.)

Salvador, s'était mise aussitôt en branle. On n'entendait de tous côtés que trompettes, tambours et coups de feu, car les premiers sortis déchargeaient leurs arquebuses au hasard et se tuaient souvent les uns les autres. Au milieu du bruit, des cris d'alarme et des cris de guerre et de ralliement: Santiago! Santiago! Saint-Jacques! Saint-Jacques! parut enfin le corrégidor suivi d'un gros de cavaliers et d'alguazils portant des torches.

Par son ordre, on met des lumières à toutes les fenêtres; on allume de grands feux dans toutes les rues, et Grenade, au bout de quelques minutes, est éclairée comme en plein jour.

Peu après, voici le marquis de Mendoza, capitaine général du royaume, qui descend de l'Alhambra avec ses arquebusiers et ses hallebardiers. Tous les hommes de guerre s'étaient réunis sur la place Neuve et sur celle de Bibarambla. Il les rallie en passant et se porte sur l'Albaycin, où il était grand temps qu'il arrivât, car les chrétiens, exaspérés par cette alarme, en faisaient le siége et allaient y mettre tout à feu et à sang. Ce n'est qu'à grand'peine, et à la pointe de l'épée, qu'il put arrêter leur furie. Malgré ses efforts, ses menaces et les ordres du corrégidor et des alcades de cour, les chrétiens étaient si échauffés, qu'ils égorgèrent plus de deux cents Maurisques [1].

Pendant ce temps, Aben-Faradj, chaudement poursuivi, se réfugiait dans l'Alpuxare, où l'insurrection s'étendait toujours. Laissant le marquis pourvoir à la sûreté de Grenade, en jetant des garnisons dans les postes les plus importants, tels que Durcal et le pont de Tablate, les montagnards se hâtèrent d'aller assiéger Orgiba. Cette place, située à l'entrée de la chaîne, regarde au levant Almeria, au couchant Salobrena et Almunecar, Grenade au nord et au midi la Méditerranée. Les Maurisques, groupés au nombre de deux mille sous vingt bannières, s'emparèrent assez facilement de la ville. Mais la tour, où s'étaient réfugiés cent soixante habitants, les arrêta net. Ils l'assaillirent plusieurs fois; le capitaine Gaspar de Saravia, qui y commandait pour le duc de Sesa, seigneur de la terre, les repoussa toujours. Voyant que le pic s'émoussait contre

1. Mataron aquel dia mas de ducientos Moriscos.. (Gines Perez de Hita, segunda parte de *las Guerras civiles de Granada*, p. 18.)

les flancs de pierre de la tour, et que l'huile bouillante ni le feu ne pouvaient en entamer la porte murée avec de la terre et des briques, ils les firent sommer par un de leurs muezzins, qui leur cria de sa forte voix : « Que, s'ils se rendaient, ils auraient la vie sauve. » Mais le musulman ne persuada personne, et la résistance continua vive et désespérée.

Tandis que les Maurisques, commandés par l'alcaïd de Mecina et El-Jeniz de Motril, s'acharnaient à l'attaque de cette tour, où le capitaine Gaspar avait eu le soin d'enfermer comme otages toutes les femmes et les enfants maures, l'autre moitié du rassemblement, que les neiges empêcha de franchir les cols de la sierra, prit le chemin de Grenade lorsque les chemins furent libres. Peu s'en fallut que, dans son ignorance des événements de Grenade, elle ne se heurtât aux troupes lancées en avant par le capitaine général : les traînards de la troupe d'Aben-Faradj, qu'elle rencontra dans les défilés, lui sauvèrent cette surprise. Instruits que deux compagnies gardaient Durcal, les fils des croyants évitèrent cette ville, revinrent sur leurs pas, et, ayant rejoint le Tintorero, se rendirent tous ensemble à Laujar. C'est dans ce bourg, bâti au centre de l'Alpuxare, qu'Aben-Ommeyah fut acclamé par les troupes et élevé pour la seconde fois sur les bras des siens. La cérémonie, faite en plein champ sous un olivier centenaire, eut, autant que le permettaient les circonstances, l'éclat des anciens jours. Rien n'y manqua, ni la robe de pourpre, ni la musique, ni le bruit éclatant des cymbales, ni la prière des imans, ni la prophétie des astrologues, ni le bruissement des bannières, où brillait le croissant d'argent en champ d'azur.

Heureux les chrétiens si le couronnement de l'émir se fût borné à ces pompes, reflet bien affaibli de la grandeur des Ommyades! Mais le sabre et le poignard maures étaient tirés et avaient soif de sang : les révoltés, qui avaient à venger un demi-siècle de dure oppression et d'outrages, en répandirent des torrents. Faradj le Noir avait commencé la tuerie dans la vallée de Lecrin, où seize chrétiens furent brûlés vifs dans l'église. A Grecija, sur la rivière d'Almeida, les augustins éprouvèrent le même sort. On fit griller le curé de Mairena avec de la poudre, et quant à son vicaire, enterré vivant jusqu'à la ceinture, il servit de but à leurs flèches. Que dire

enfin? Pour compromettre par ces excès la population tout entière, en ne laissant aucune porte ouverte à la paix ou au pardon, les conjurés épuisèrent sur les chrétiens tous les supplices, même celui de la croix, en dérision de Jésus[1].

A la lueur de l'incendie des couvents et des églises qu'ils livraient partout aux flammes, le capitaine Gasca, sorti d'Adra pour les reconnaître avec quarante chevaux et quatre-vingt-dix arquebusiers, les vit monter de Motril, sous le commandement d'Hoçaïd. Il les attaqua par mégarde; car il appelait le trompette, nommé Santiago, d'une voix si retentissante que ses hommes crurent qu'il poussait le cri de combat et chargèrent; il en tua une centaine et rejeta le reste dans la Sierra. Mais ce succès n'empêcha point Aben-Ommeyah, que les Espagnols, par mépris, désignaient sous le nom du *roitelet* (*reyecillo*), de refouler les deux compagnies qui gardaient le pont de Tablate et de pousser jusqu'auprès de Durcal. Le marquis de Mondejar accourait justement vers ce point à la tête de huit cents fantassins et de deux cents chevaux. Il entendit les coups de feu et se hâta. Il était temps, un jour plus tard Durcal était pris et la tour d'Orgiba forcée. Ses braves défenseurs n'avaient plus de vivres, et, sans un braconnier, dont le sac, lorsqu'il s'enferma avec eux, était plein de lapins et de perdreaux, la faim les aurait contraints de se rendre.

Aben-Ommeyah attendait le marquis de l'autre côté du grand ravin sur lequel est bâti le pont de Tablate. Les burnous blancs se pressaient par milliers sous ses bannières. Comme le feu que le mistral souffle en grondant dans les forêts de pins, l'insurrection s'était propagée et étendue avec une rapidité effrayante. Elle avait gagné tour à tour les taas d'Ujijar, d'Adra, Berja, Andarax, Dalias, Luchar, Marchena, Bolodui, Conjayar, Salobrena, Mamella, et couvait sourdement, comme l'étincelle sous la cendre, à Malaga, Almeria et Ronda. Trop faible pour la contenir, dès qu'il eut ravitaillé la tour d'Orgiba, le marquis se retrancha dans le bourg del Padul, et resta dans cette position, d'où il observait à la fois Grenade et la montagne, une quinzaine de jours.

Le 9 janvier, cependant, ayant reçu des renforts, il lève son

1. Y otro crucificaron. (Hurtado de Mendoza, *Opere citato*, p. 22.)

camp et s'achemine vers l'ennemi, mais si prudemment, que son corps d'armée ne fit que deux lieues ce jour-là. D'Elchite, où il avait couché, il se dirigea le lendemain vers Tablate, et ne tarda pas de découvrir l'ennemi massé sur l'autre bord d'un barranco, ou gouffre énorme, creusé par les neiges et les torrents. Le pont sur lequel on franchissait cet abîme avait été détruit en grande partie par les Maures; il n'en restait d'un côté qu'un étroit pan de mur et quelques poutres vermoulues. Devant cet obstacle inattendu, l'armée espagnole fait halte, les arquebusiers ouvrent le feu, les artilleurs braquent leurs pièces, et bientôt une pluie de balles et de boulets force les Maures à quitter la tête du pont pour se mettre à couvert.

Mais comment franchir ce gouffre dont la profondeur seule troublait la vue? Pendant que les plus hardis reculaient, frère don Christoval de Molina, un franciscain croisé pour venger les martyrs catholiques, retrousse sa robe, et, la rondache sur les épaules, s'avance, tenant d'une main le crucifix, l'épée de l'autre, et s'engage intrépidement sur ces poutres vacillantes. Il suit le pan de mur pas à pas et arrive sain et sauf au retranchement où les Maures s'étaient pressés pour le voir rouler dans l'abîme. L'entreprise était si périlleuse qu'il y eut un moment de stupeur et de silence dans les deux troupes. Malgré la valeur des soldats espagnols, il n'y en eut d'abord que deux qui osèrent suivre le moine; mais, bien que le premier eût glissé sur les poutres tremblantes et se fût brisé en mille pièces, l'élan était donné, les arquebusiers passèrent et délogèrent l'ennemi[1].

Ben-Ommeyah tenta sans succès d'arrêter le capitaine général à la côte de Laujaron. Les Espagnols passèrent; mais toute la nuit ils virent les lumières du camp mauresque et entendirent les chants, les cris, les injures et les cymbales de ces fils des Berbers. On ne pouvait tarder d'en venir aux mains sérieusement, puisqu'ils défendaient tous les passages. Le marquis les rencontra encore au défilé d'Alfarajali. Ils étaient là quatre mille rangés en bataille, et le mar-

1. Siguieron lo luego dos animosos soldados aunque el uno con infelice successo... (Marmol, ouvrage cité, fol. 103, col. 4.)

quis eut fort à faire pour trouer leurs rangs et se tirer des trois embuscades où tombèrent successivement l'avant-garde, le centre et l'arrière-garde de sa troupe. Probablement il perdit plus de monde qu'il n'en avoua dans ses rapports, et le massacre de Bubion explique la résistance d'Aben-Ommeyah et la colère du soldat, qui égorgea toutes les femmes et les enfants des Maures.

Par de cruelles mais justes représailles, ce sang innocent fut bientôt vengé. Tablate était un lieu funeste aux Castillans. Aben-Ommeyah les y avait déjà battus. Bien plus malheureux que le capitaine Quesada, qui n'avait perdu que l'honneur dans ce poste, don Pedro de Arroyo, commandant de l'infanterie de Porcuña, y perdit l'honneur et la vie. Informés qu'il se gardait mal, deux scheiks de l'émir, Giron de las Albañuelas et Nacoz de Niguelès, descendirent une nuit de la Sierra avec quinze cents hommes, et, surprenant le village et l'église, tuèrent tous les soldats. Le capitaine Juan Alonzo de Reynoso, envoyé trois jours après par le marquis, n'osa s'arrêter dans ce lieu néfaste. Il n'y resta que le temps nécessaire pour relever don Pedro de Arroyo, qu'on trouva tout sanglant et couvert de blessures mortelles au milieu des morts. Il avait passé sans pouvoir bouger, sans qu'une goutte d'eau vînt mouiller ses lèvres ardentes, trois jours et trois nuits sur ces cadavres. On l'emporta ; mais le secours venait trop tard, il mourut sans revoir Grenade.

Le marquis de Mondejar, malgré cet échec, poursuivit son chemin dans la montagne. Il retrouva l'émir, au col de Jubiles, avec cinq bannières, comptant chacune huit cents combattants, qui ne tirèrent ni une flèche, ni un coup d'arquebuse. Comme il arrive dans tous les soulèvements populaires, la première fougue passée, les têtes se refroidissaient; le parti de la paix qui avait suivi le torrent s'arrêtait déjà, et, se détachant du parti d'action à mesure qu'il voyait croître le péril, se rangeait sans pudeur, ainsi qu'il le fera toujours, du côté du plus fort. Les principaux chefs songeaient à la paix, et le promoteur de la guerre, El-Zaguer lui-même, envoya un messager au capitaine général. Mondejar était alors à Pitres ; il venait de passer, sur la neige, une rude nuit à Trevelez ; aussi sa mauvaise humeur éclata dans ces paroles :

« Allez dire à votre maître que je pense lui répondre bientôt comme il convient au service de Dieu et du roi [1]. »

Il lui répondit, en effet, par le massacre de Jubiles. Au-dessus du bourg s'élevait, sur un des sommets les plus âpres des Alpuxares, un château très-fort et d'une facile défense. L'armée avait gravi, non sans peine, la moitié du mamelon, lorsque trois Maures à barbe blanche parurent avec la bannière de paix et demandèrent quartier pour la population, offrant de rendre le château. La condition fut acceptée à la grande indignation des soldats. La douceur et les ménagements irritaient au plus haut degré les passions sauvages de ces hommes dont le butin formait seul la solde, et qui n'étaient montés dans l'Alpuxare que pour le pillage et le sang. Ils frémissaient de rage en voyant les Maures sortir du château avec les riches étoffes, les soies, les damas, les vases d'or et d'argent et les bijoux que leur laissait, aux termes de l'accord, la loyauté du marquis. Considérant sa clémence comme un crime et un vol qui leur était fait, ils attendirent la nuit, et lorsque l'ombre et le brouillard eurent couvert le campement où le capitaine général avait mis un millier de femmes, gardées de distance en distance par des sentinelles, pour que nul ne leur fît outrage, sous prétexte qu'un des leurs qui voulait entraîner une jeune captive avait été frappé par son frère ou son amant déguisé en femme; roman inventé, après coup, comme atténuation de cet infâme guet-à-pens, ils se jetèrent dans ce camp comme des loups dans un parc de brebis et égorgèrent toutes ces malheureuses. Sourds à la voix de leurs sergents et de leurs capitaines, se blessant même entre eux dans les ténèbres, tant ils mettaient de furie ! ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus à tuer ni à voler. Le lendemain la discipline reprit ses droits, et, pour que rien ne manquât à cet épouvantable drame, pas même l'ironie de la justice, le licencié Ostos de Çayas, auditeur général, après un semblant d'information, fit pendre trois soldats devant ces mille cadavres dépouillés et nageant dans le sang [2].

1. Que brevemente pensaba dalle la respuesta como convenia al servicio de Dios y del rey. (Hurtado de Mendoza, lib. I, p. 28.)

2. Y alli fue el principio de la crueltad haziendo malvadas muertes por sus manos y executando sus espadas en las debiles y flacas mugeres mataron en un instante quantas hallaron fuera de la iglesia. (Marmol, lib. IV, fol. 3.)

Beaucoup moins cruels que leurs ennemis, les Maurisques, par l'ordre exprès d'Aben-Ommeyah, épargnaient partout les enfants et les femmes; six jours après la tuerie de Jubiles, Tello d'Aguilar en ramenait huit cents à Grenade. Placées entre deux compagnies d'infanterie et les cavaliers d'Ecijà, qui portaient chacun deux ou trois enfants sur l'arçon, en croupe ou même dans leurs bras, ces chrétiennes, délivrées de la captivité mauresque, entrèrent en procession par la porte de Bibarrambla. Pleurant de joie, et rendant mille grâces à Dieu, elles allèrent le remercier d'abord au milieu d'une foule immense dans le couvent de Notre-Dame-de-la-Victoire, près de la porte de Guadix; puis, on les conduisit à l'Alhambra, où la marquise de Mondejar voulait les voir, et de là chez l'archevêque. Elles furent recueillies ensuite par leurs parents et les gens charitables.

La délivrance de ces victimes de la mauvaise politique de Philippe ne ramena pas l'opinion vivement hostile au marquis. Le clergé, qui ne veut point souffrir d'égal, le haïssait, parce que, exerçant avec trop de superbe la charge de gouverneur, héréditaire dans sa famille depuis la conquête, il ne souffrait pas de supérieur, et il tendait de tous ses efforts à lui ôter la conduite de cette guerre, car le marquis regardant les Maures comme ses sujets, voulait la pacification, et le clergé l'extermination. L'archevêque et l'inquisiteur Deza, président de la chancellerie de Grenade, le dénoncèrent si souvent, insistant sans cesse pour que le soin d'écraser l'insurrection fût confié au marquis de Velez, que le roi envoya sur les lieux don Juan de Mendoza afin de s'assurer de l'état des choses.

Le mandataire de Sa Majesté trouva le capitaine général à Jubiles, et il put voir de ses yeux quelques jours après combien le reproche d'humanité qu'on faisait à Mondejar était peu fondé. Il se rendait à Ujijar : une grotte, où s'était réfugiée une grosse troupe de Maures avec leurs femmes et leurs enfants, s'étant trouvée sur son chemin, il enfuma ces insensés, qui, du haut de la roche où l'on ne put monter qu'à l'aide de grandes échelles, vociféraient et appelaient les Castillans chiens, et les passa tous au fil de l'épée. L'émir l'attendait à Iniza avec environ cinq mille hommes. On se battit chaudement là et au défilé de Paterna, qui finit par être forcé et la ville prise et mise à sac, comme l'avait été Poqueira. Les Maures

montèrent plus haut dans la région des neiges, et Mondejar fit halte à Andarax.

Le marquis de Velez, de son côté, ce rival que poussait l'Église, ne restait pas oisif[1].

Don Pedro Fajardo, marquis de los Velez, adelantado, c'est-à-dire gouverneur civil et militaire du royaume de Murcie et majordome major de la reine, faisait partie de la faction dominante à la cour, et qui se composait de l'archevêque de Tolède, d'Antonio Perez, secrétaire du *dispacho universal*[2], de Mateo Vasquez et de Santoyo.C'était, au dire de Tiepolo, aussi fin observateur qu'habile diplomate, un homme réservé, taciturne, qui faisait profession de se conduire avec prudence et de connaître assez bien les affaires d'État. Son caractère sombre et peu ouvert s'adaptait à l'humeur du roi, qui se servait beaucoup de lui[3]. Il avait groupé sous sa bannière deux mille hommes de pied et trois cents chevaux d'élite. Pour son début, il culbuta un gros de Maures auprès d'Illar et prit d'assaut Filiz, où il ne laissa que les murs et des morts. Après ces exploits de bandits, il alla repaître sa troupe dans le barranco dit de la Faim (*de la Hambre*), depuis que sous don Fernand le Catholique, une foule de Maures y périrent faute de vivres. Il y était depuis une dizaine de jours, Filiz ayant été saccagé le 19 fevrier, quand il reçut une lettre de Mondejar, dans laquelle le gouverneur, enflant l'éclat de ses victoires et représentant Aben-Ommeyah, battu quatre fois en bataille rangée, comme réduit à fuir de rocher en rocher avec une poignée d'hommes, lui insinuait clairement qu'il n'avait nul besoin de ses services et qu'il pouvait retourner à Murcie. Don Luiz, un des seigneurs les plus fiers de l'Espagne, répondit qu'il pensait

1. A priesa estava legendo
Una carta de revaio
El famoso don Luis
Que á por renombre faxardo.
El que es marques de los Velez
Y de Murcia adelantado
De la ciudad de Almeria
Que le obispo se le eubia...
(Romance de *la Solidad del Marques*.)

2. Contre-seing des ordres du roi.

3. Antonio Tiepolo, *Relazione delle cose di Spagna*, Mss de la Bibliothèque impériale, n° 1203, fol. 277 v°.

comme lui, *que la guerre devait être poussée à outrance*, et, levant son camp, il monta dans la sierra d'Ohanez. Un brave capitaine maure, Tahali, s'efforça vainement de l'arrêter dans un pas difficile; il ne put tenir contre la valeur espagnole, ni dans les rochers, ni derrière les murs d'Ohanez, qu'il abandonna lorsque deux cents de ses plus vaillants compagnons y furent tombés sous les balles. Velez y déshonora sa victoire en égorgeant les femmes et tous ceux qui n'avaient pu fuir. On dit plus tard, pour son excuse, qu'il avait trouvé rangées sur les marches de l'église vingt têtes échevelées de jeunes chrétiennes, et vingt moines que les Maurisques avaient étouffés dans l'huile bouillante, croyant réveiller Mahomet et se le rendre favorable par ces sacrifices humains[1].

Tandis que ceci se passait à Ohanez, le gouverneur essuyait un échec devant le fort de las Guajarras, vers Motril, et perdait avec l'élite de ses arquebusiers la fleur de sa noblesse, don Juan de Villaroel, de la famille du cardinal Ximenez, don Luiz, prince de Léon, don Geronimo de Padilla, Agustin Vanegas et le fils unique du mestre de camp, don Hernando de Oruna. Il ne faut pas demander, quand on eut emporté le fort, si la vengeance fut terrible. Par ordre du marquis, on ne pardonna *à personne, pas même à l'enfance*. Des deux atalids, l'un, Giron, échappa; le plus intrépide, El-Zamar, atteint d'une balle au moment où il gravissait une rampe très-escarpée, portant son fils dans ses bras, tomba aux mains des Espagnols. Mais la fortune ne restait pas toujours du côté de la croix. En dépit des efforts du marquis, les Musulmans eurent bientôt pris leur revanche. Instruit par ses espions qu'Aben-Ommeyah se tenait caché à Valor, il y avait envoyé deux détachements commandés par les capitaines Maldonado, Alvaro Flores et Antonio de Avila. Ce dernier, quoique Valor fût sous la sauvegarde du gouverneur, et qu'il eût reçu les ordres les plus sévères pour maintenir la

1. A las gradas de la iglèsia halló el marques cortadas veinte cabezas de doncellas los cabellos tendidos. (Mendoza, lib. II, p. 40.)

Las tremolantes vanderas
Del gran Faxardo se parten
Para las nevadas sierras
Llevan camino de Ohanez
Ay de Ohanez!...

(Romance de *la Batalla de Ohanez*.)

discipline, cria en arrivant de tuer et de piller, en disant que la désobéissance serait mise sur le compte des soldats. Les gens de Maldonado manquèrent l'émir par l'imprudence d'un arquebusier qui laissa partir son arme en chemin et par la présence d'esprit d'Aben-Ommeyah. Pendant qu'on tâchait, en effet, d'enfoncer les portes de sa maison à coups de madriers, il ouvrit lui-même, et, caché derrière la porte, parvint, au milieu du tumulte, à gagner la montagne où l'avait déjà précédé El-Zaguer, éveillé avant lui.

Confiant dans la sauvegarde accordée par le gouverneur, le maître de la maison, seul, Aben-Aboo, n'avait pas fui. Mal lui en prit, car ces barbares le soumirent à des tortures, où la cruauté le disputait à l'obscénité, sans pouvoir toutefois ébranler son courage. El-Partal et Aben-Zaba le vengèrent le lendemain. Les soldats du marquis descendaient à Orgiba ivres de débauche et de sang, chargés de butin, et traînant après eux un immense troupeau de captives. Les atalids les attendirent à la première rampe, les taillèrent en pièces et leur reprirent, à la pointe du cimeterre, tout ce qu'ils avaient dérobé à Valor[1].

A cette défaite répondit, comme un écho triste et lugubre, le massacre de la Chancelleria. Cent cinquante propriétaires maures de l'Albaycin étaient renfermés dans le château de la Chancelleria, servant alors de prison à tous les bandits chrétiens et les criminels de Grenade. Dans un but plus facile à comprendre qu'à excuser, Deza l'inquisiteur fit donner des armes à ces derniers. Ils s'en servirent aussitôt pour attaquer les Maurisques, et une lutte atroce et sans merci s'engagea entre ces scélérats, munis de poignards et

1. Comencian una batalla
Sangrienta á maravilla.
Los christianos andan fuertes
Matando gran Moreria
Mas los Moros eran muchos
Y tienen gran demasia.
No quedo ningun christiano
Qu'escapasse con la vida.
El buen Alvaro de Flores
Haziendo lo que devia
Murio como varon fuerte
Mostrando gran valentia.

Romance del valeroso capitan Alvaro de Flores. — Marmol, lib. vi, fol. 152.

d'arquebuses, et des hommes qui n'avaient pour arme que leur désespoir. Elle finit par l'égorgement des prisonniers maures, que la populace, accourant du dehors au secours des bandits, acheva de déchirer de ses mains furieuses. Le même soir, 17 mars 1568, Philippe divisa l'autorité militaire. Don Luiz de Fajardo, marquis de Velez, fut chargé de pacifier l'Almeria, l'Almanja et les terres de Baza et de Guadix. Mondejar conservait le reste du royaume de Grenade; mais, pour prévenir les mauvais effets de ce partage du commandement et étouffer toutes les jalousies et toutes les rivalités, le roi donna pour supérieur aux deux capitaines généraux son frère don Juan d'Autriche.

Il y a de tout dans la vie de Philippe II, même du roman. Quelque temps après la mort de Charles-Quint, son ancien majordome Quijada chassait avec les premiers gentilshommes de la province dans les environs de Valladolid. Lancés à la poursuite du cerf, ils se dirigeaient tous vers le mont Toros, lorsqu'un officier de la cour vint les avertir que le roi chassait aussi de ce côté et se trouvait à quelques pas avec sa suite. Les seigneurs mirent pied à terre, et Quijada, s'agenouillant en présence de toute cette noblesse devant un jeune homme nommé don Juan, qu'il élevait comme orphelin dans sa maison, lui dit avec respect que sa naissance égale celle des plus grands princes, et sans autre explication le présente brusquement au roi, qui arrivait alors au milieu de toute sa cour.

Philippe descend, s'approche du jeune homme, et d'un ton plein de bienveillance lui demande s'il sait bien de qui il est fils.

Don Juan, déjà tout interdit, achève de perdre la tête; ses regards inquiets interrogent Quijada; mais le roi, le serrant à ce moment entre ses bras, lui apprend qu'il est son frère, et comme lui fils de Charles-Quint.

Philippe destinait ce frère utérin à l'Église. La bouillante ardeur de don Juan l'entraînant vers les armes, il lui permit, en apparence, de suivre son inclination, mais en l'entourant de lisières qui ne lui laissaient pas faire, à son insu, un mouvement sans ordre. Don Juan n'avait jusqu'alors servi que sur mer, lorsque Philippe trouva bon de l'envoyer à Grenade. Il y arriva au commencement du printemps de 1569, et après une entrée quasi royale, alla se loger au palais de l'Audience, soit pour ne pas

blesser le gouverneur, en possession de l'Alhambra par droit héréditaire depuis la conquête; soit parce que la position de ce logis, placé au centre de Grenade, convenait mieux à sa mission[1]. Fidèle à son système de tutelle et trop habile d'ailleurs pour confier le gouvernail à ses jeunes mains dans cette tempête civile, Philippe avait entouré don Juan d'un conseil composé de l'archevêque, de l'inquisiteur Deza, du marquis de Mondejar, de Gonzalo Hernandez de Cordoue, duc de Sesa, neveu du grand capitaine, du licencié Viviesca, de Muñatones et de don Luiz Quijada, son père nourricier. Comme représentant de la royauté, don Juan se trouva de fait investi de tous les pouvoirs, la justice exceptée; mais quoique sa commission fût sans limites, il ne pouvait rien décider sans l'avis du conseil et l'approbation de Philippe. Ses conseillers étaient ses maîtres, et il ne pesait pas plus sur les déterminations de cette junte, qui agissait et parlait en son nom, que n'eût fait le portrait du roi, si on l'avait mis à sa place.

Libre de suivre son penchant, qui le portait à la douceur, jamais il n'eût signé le premier décret important où s'attacha son nom. Partant d'un point de vue opposé à celui de Mondejar, aux yeux duquel la guerre était finie, Deza et l'archevêque, après avoir fait le tableau le plus sombre de la situation et avoir représenté la Vega frémissante et prête à se joindre à l'insurrection; les sierras de Ronda, de Filabres, de Bentomiz soulevées; Malaga, Baza, Guescar dans l'effervescence; l'Albaycin, les faubourgs de Grenade et les territoires d'Almañecar, Guadiz, Almeria pleins de rebelles, proposèrent, comme mesure de salut public, de chasser tous les Maurisques de Grenade.

Cette proscription sauvage, dont l'idée ne pouvait naître que dans le cerveau d'un inquisiteur, fut approuvée par le roi et mise aussitôt à exécution. Le 23 juin, toutes les troupes prennent les armes. Le marquis de Mondejar, pendant que la ville retentissait du roulement des tambours, du son des trompettes et du galop des chevaux, se présente seul à l'Albaycin et donne l'ordre aux Maures d'aller s'enfermer dans les églises. Don Juan, à cheval,

1. Casas de mala ventura las llamaban en su tiempo los Moros. (Hurtado de Mendoza, lib. II, p. 49.)

parcourait les rues de son côté, et présidait, au milieu de ses gardes, à cette exécution inhumaine. Tristes et l'œil cloué à terre, les hommes sortirent sans prononcer une parole; combien ils devaient regretter, en ce moment, de n'avoir pas répondu à l'appel de Faradj le Noir! On avait laissé un jour aux femmes pour vendre leurs meubles et empaqueter leurs hardes. Le surlendemain, on les força de rejoindre leurs maris parqués à l'hôpital Real, à une portée d'arquebuse des murs. Ils étaient trois mille cinq cents hommes et le double à peu près de femmes, qui périrent presque tous sur les chemins de fatigue, de faim, de misère, ou furent tués ou vendus comme esclaves par l'escorte même chargée de les conduire en Andalousie[1].

Ceux qui purent échapper à la faim et au fer se réfugièrent dans la montagne, où le récit de cette cruauté ne contribua point à apaiser l'insurrection. Elle durait, au reste, depuis sept mois et grossissait tous les jours. Malgré les prétendues victoires de Mondejar et de Velez, les Maures ne perdaient pas un pouce de terrain. Heureux à Benavides, ils battirent dans le défilé de la Ravaha Gonzalo Hernandez, le neveu du grand capitaine. Mohammed, pendant ce temps, tenait fièrement la campagne le long de l'Almansora avec les hommes de cette terre, ceux du val de Bolodui, ses montagnards, et quatre cents Turcs ou Berbères. Ce rassemblement se composait de quatre à cinq mille insurgés, dont la moitié seulement avait des armes à feu. Parti de Ujijar, tant de fois conquis par les chrétiens et qu'il reprenait toujours, le 24 juin, au moment même où ses frères étaient chassés de Grenade, il entendit battre les tambours de Velez du côté de Berja. A ce bruit, les quatre cents Turcs et Berbers de l'avant-garde, qui marchaient au combat couronnés de fleurs dans l'espérance du martyre, lâchent la bride à leurs chevaux et se précipitent dans la ville. L'adelantado, averti de leur arrivée, les attendait en silence, embusqué sur la place, et, après un terrible choc, repoussa dit-on la charge furieuse de Mojajar; mais il fut repoussé à son tour lorsqu'il voulut le suivre en plaine.

1. Muchos murieron por los caminos de trabajo, de cansancio de pesar de hambre, á hierro, por mano de los mismos que los habian de guardar, robados, vendidos por cautivos. (Le même, p. 55.)

Cet avantage, que le marquis de Velez et ses amis élevèrent à la hauteur d'une victoire, dut être bien négatif, puisque le conseil s'empressa de renforcer tous les corps volants, en envoyant deux mille hommes à don Rodrigo de Benavides pour garder Guadiz; cinq compagnies à Francisco de Molina, qui occupait Orgiba et sa tour; quatre mille fantassins et cent cinquante cavaliers, commandés par don Juan de Mendoza, au marquis lui-même, et cinq autres capitaines à Adra, Pinillos, Belejii, Concha et dans le val des Albuenas. Ceux-ci, dont la consigne était de tout détruire, de tout mettre à feu et à sang, rencontrèrent dans les barrancos El-Rendati avec ses Maures, et il fallut montrer les épaules et fuir au plus vite, en laissant au milieu des morts le capitan Cespedes, l'honneur de Ciudad-Real.

Toutes les fois que Velez se choquait avec l'ennemi, vainqueur ou vaincu, il se retournait, comme ses nobles aïeux au tournoi, pour reprendre du champ et se reposer de son effort. Après l'affaire de Berja, il mit un mois à reprendre haleine, et, malgré les ordres du conseil, opiniâtre comme un Espagnol du vieux temps et bien justement surnommé *la Tête de fer*, il ne se remit en campagne que le 26 juillet. Tous ses officiers le conjuraient de se hâter, afin de surprendre les gens de Mohammed; mais avançant pas à pas, avec une sage lenteur, il resta quatre jours en route et n'atteignit la plaine de Lucainena que lorsque les ennemis eurent tout mis en sûreté, enfants, butin et femmes. Alors Mohammed s'arrêta. On vit flotter au milieu des champs son burnous rouge et l'étendard blanc à la clef d'azur. Don Pedro de Padilla soutint le choc des Berbers et des Turcs avec ses compagnies et les aventuriers du marquis de la Favara. Malgré la valeur qu'il déploya ce jour-là, et que les Espagnols eux-mêmes se plurent à reconnaître[1], l'émir ne pût enfoncer les bataillons chrétiens et fut forcé de regagner la sierra. Petit était l'échec, car il n'avait perdu que quinze hommes. Aussi reparut-il bientôt, repoussant l'orgueilleux marquis, rasant sa terre, occupant Adra, Las Cuevas, Andarax, assié-

1. El reyecillo esforçado
Le aguarda como valiente
Mostrando ser buen soldado.
(Romanze.)

geant Berja, tandis que les bannières napolitaines de don Pedro de Padilla fuyaient devant les insurgés de l'Almanzora et du val de Bolodui, et régnant en maître avec six mille hommes d'élite dans l'est des Alpuxarcs, depuis Berja jusqu'à la sierra de Filabres.

Ces succès militaires le perdirent. La mauvaise fortune n'avait pu l'abattre; la bonne lui devint funeste, en enflant son cœur de confiance et d'orgueil. Croyant sa tâche finie et la cause des Maurisques gagnée, il ne songea plus qu'à se reposer du combat et des veilles dans les plaisirs et les douceurs du pouvoir. Mort depuis quelque temps de découragement et de chagrin, le vieil El-Zaguer, son mentor, n'était plus là pour l'éclairer. Il perdit un temps précieux dans les fêtes, et révolta par son aveuglement, sa superbe et son avarice ses meilleurs chefs, qui le quittèrent tous. Il avait vu s'éloigner successivement El-Nacoz le Grenadin, Malek de Baza, Giron d'Almuñecar, Garral de Velez, Mojajar de la rivière d'Almeria, Aben-Mekenun, dit Porto-Carrero, de l'Almanzora, et enfin Faradj le Noir, qui l'abandonna le dernier. Cette défection fut son glas funèbre. Un de ses meilleurs amis, Diego El-Guazil, poussé par une rancune jalouse, qu'il avait longtemps dissimulée avec la perfidie de sa race, réussit, en interceptant et falsifiant une de ses lettres, à faire croire aux auxiliaires turcs et berbers qu'il voulait les massacrer. Trompés par cette perfidie, les Turcs se portent sur Laujar, où était Mohammed, entrent dans sa chambre et l'enchaînent, en lui reprochant le crime qu'on lui imputait. Il eut beau s'en défendre, les Turcs refusèrent de l'écouter, et celui qui avait ourdi le complot, aidé d'un autre traître, l'étrangla dans la nuit[1].

Avec ce vaillant capitaine aurait dû retomber le croissant, qu'il relevait d'une main forte. Il en fut tout autrement, à la grande surprise de Philippe. Le chef qui le remplaça imprima, au contraire, une impulsion nouvelle à la défense. C'était Aben-Aboo, celui qui n'avait plus rien de viril depuis la torture du mûrier. Les conjurés l'avaient élu avant même d'étrangler Mohammed. On lui mit dans la main gauche l'étendard à la clef d'azur, dans la droite une épée nue; il fut revêtu du burnous écar-

1. Diego Elguasil y Diego de Arcos echandole un cordel à la garganta le ahogaron tirando uno de una parte y otro de otra. Dizen que el mismo se puso el cordel como le hiziese menos mal. (Marmol, lib. VII, fol. 172.)

late, montré au peuple et proclamé à cri public en ces termes : « Que Dieu exalte Abdallah (le serviteur de Dieu) Aben-Aboo, émir de Grenade et d'Andalousie ! » L'élévation d'Aben-Aboo eut l'assentiment général, à l'exception de deux scheiks, Aben-Mequenoum du Rio de l'Almanzora et Giron-el-Archidoni, qui mourut plus tard à Jaen soumis et pardonné. Les côtés faibles de l'insurrection étaient le trop grand éparpillement des bandes et le manque d'unité et de vigueur dans le commandement. Aben-Aboo commença par y pourvoir, en divisant tout le pays insurgé en trois districts : la frontière orientale, dont El-Molah fut nommé alcaïd général ; celle d'occident, confiée à l'alcaïd de Guejar, Hassan-el-Schaybi, et l'Alpuxara proprement dite, où il commandait lui-même. Tous les chefs des Taas [1], devaient obéir aux alcaïds généraux. Entouré d'un conseil dans lequel siégeaient trois capitaines des Turcs auxiliaires, le nouvel émir déploya tant d'activité pour se procurer des armes et lever des hommes, qu'il parvint, en très-peu de temps, à former un corps de huit mille arquebusiers, Turcs ou Maures. Les premiers étaient payés huit ducats par mois ; on ne donnait aux autres que les vivres. Avec ce système de gouvernement, l'urgence et la grandeur du péril, sa réputation d'homme de tête et de courage, son affabilité, sa gravité noble, ses manières affables et le souvenir du supplice qu'il avait si courageusement supporté, il se fit respecter, aimer et chérir de tous les siens [2].

Les Espagnols virent bientôt à quel ennemi brave et actif ils auraient affaire désormais. Le 1er novembre 1569, la garnison d'Orgiba était refoulée dans ses murs et impétueusement assaillie ; le 8, il attirait dans une embuscade, à l'entrée du défilé de Cala-el-Hajar [3], le duc de Sesa, qui venait avec toute la lenteur d'un goutteux secourir la place, et coupant sa colonne en trois tronçons, le battait à plate couture ; quelques jours plus tard, il rasait les fortifications d'Orgiba, forçant le vieux duc à regagner Grenade, don Francisco de Molina à quitter Mortril, et pendant qu'El-Maleh harcelait les garnisons chrétiennes du Rio d'Almanzora, de Baza et de

1. Division territoriale équivalant à nos paroisses.
2. Diego Hurtado de Mendoza, *Guerra de Grenada*, lib. III, p. 83.
3. Le pic de la Pierre.

la terre de Murcie, il faisait soulever toutes les sierras de Bentomiz et Galera.

Ces nouvelles arrivant comme les sons du tocsin à ses oreilles, tirèrent de sa torpeur le marquis de Los Velez; il descendit vers le Rio de Boloduy avec deux mille huit cents hommes, qui n'étaient plus que douze cents le lendemain, tous les autres ayant été tués ou blessés par les Maures, lorsqu'il prit la route de Baza pour rejoindre don Juan. A force de se plaindre de l'inaction dans laquelle on le laissait languir à Grenade, le fils de Charles-Quint venait d'obtenir enfin de l'ombrageux Philippe la permission d'aller au feu. Il est vrai qu'en lui faisant cette concession, le roi s'était arrangé d'avance de façon à la rendre illusoire. D'un côté, les officiers qui guidaient ses troupes avaient ordre de tenir le prince à deux heures de l'ennemi, et le vieux Quixada, son précepteur, employait les ruses les plus naïves pour lui persuader qu'il avait enfoncé les Maures et remporté une grande victoire. Un jour, par exemple, on découvrit sur les hauteurs un escadron d'avant-garde dont les plis du terrain avaient dérobé la marche. Feignant aussitôt de le prendre pour un gros d'ennemis, il crie à pleine voix de faire avancer les canons : tout le monde court, on s'empresse, et tandis que les plus avisés se demandaient tout bas si Quixada perdait l'esprit, ou ne connaissait plus les bannières d'Espagne. Don Louis de Cordova accourait au galop annoncer que les Maures étaient battus et qu'on occupait le Cerro de la Silla : ce qui émerveilla fort les vieux capitaines, qui n'avaient vu aucun ennemi, et ravit de joie don Juan d'Autriche.

Comme ceci se passait vers Guejar, qu'Aben-Aboo essayait en vain d'enlever par escalade, peu de jours après, le vieux marquis assiégeait Galera. Bien qu'il n'eût qu'une poignée d'hommes, deux bombardes de fer et six fauconneaux, le 29 décembre, il vint camper devant la ville et en fit le tour à cheval, après l'avoir inutilement sommée. Dans cette reconnaissance, il vit les têtes de tous les soldats espagnols tombés à Acequia rangées sur les murailles et dominées par celle du capitaine Fernando de Léon, qu'on avait fichée au bout d'une pique sur la tour de l'église. Le vieux diable à tête de fer, comme le surnommaient les Maures, n'eût sûrement pas reculé devant ces trophées sanglants, mais le bruit de l'arrivée

de don Juan, avec le titre de généralissime, modifia ses résolutions. Il n'avait pas voulu pour compagnon de son égal le marquis de Mondéjar; il ne voulut pas du bâtard de Charles-Quint pour maître. Lorsqu'il apprit que le nouveau généralissime montait de Grenade, il plia ses tentes et lui céda la place. Prince et marquis se rencontrèrent à Guescar. Don Juan, rompu déjà, par son éducation et l'habitude de la cour, à la dissimulation et au mensonge, voila d'un air riant la colère qu'il éprouvait de cette défection, et s'avançant pour le recevoir les bras ouverts :

« Marquis illustre, lui dit-il en le saluant avec courtoisie, c'est avec raison que la renommée vous grandit, et je regarde comme une de ses plus précieuses faveurs l'occasion que la fortune m'offre de vous connaître. Soyez certain que mon autorité ne limitera point la vôtre, car je ne désire qu'une chose, agir de concert avec vous. Je veux que tous mes soldats vous obéissent comme moi, qui ne serai pour vous qu'un fils toujours prêt à admirer votre valeur et à recourir aux conseils de votre expérience. »

Ce discours, où la fausseté perçait sous l'exagération de la pensée et les phrases louangeuses, fut écouté en silence et d'un œil sombre par le vieillard bardé de fer, qui répondit ensuite froidement :

« Je suis bien de ceux qui ont désiré le plus sincèrement connaître le frère de mon roi et qui aurais, à coup sûr, le plus à gagner de servir sous un si grand prince; mais, à parler franc, selon ma coutume, je vous dirai que je vais rentrer chez moi, car il ne convient pas à mon âge d'être chef d'escouade[1]. »

Après ces paroles, le marquis de Los Velez se retira chez lui, et don Juan alla mettre le siége devant Galera.

Cette bicoque, bâtie sur un mamelon étroit et découpé en forme de navire, d'où lui venait son nom, était dominée et défendue par un château, que don Juan attaqua d'abord. Une mine, en éclatant, ayant abattu un pan de mur, il fut impossible de retenir l'armée. Au milieu de la fumée et des nuages de poussière soulevés par l'explosion de la mine, les soldats se précipitent en tumulte et

1. Yo soy el que mas á deseado cononcer de my rey un tal hermano... (Hurtado de Mendoza, lib. III, p. 96.)

courent à la mort en courant à l'assaut. Les Maures, tirant à l'abri, les écrasaient sous une grêle de balles, de flèches et de pierres. Acharnés à cette attaque insensée, impossible, les soldats n'écoutaient ni leurs seigneurs, ni leurs capitaines. Don Juan s'y rendit en personne pour les arrêter; mais une balle ayant blanchi sur son armure, don Luis Quijada le saisit dans ses bras, avec de grands cris, et l'emporta loin du danger. Peu après, on vit, par son ordre, le capitan don Pedro Rios y Sotomayor parcourir les rangs en criant de sa voix sonore :

« En arrière, soldats! en arrière! retirez-vous! (*à fuera soldados! retirar se fuera!*) car ainsi le veut notre prince! »

S'arrêtant à ce nom, les soldats obéirent, mais en frémissant, au rappel des tambours. Ils laissaient au pied du rempart et dans le fossé plus de quatre cents morts, et emportaient cinq cents blessés. Rien ne peut rendre la fureur de don Juan. Frappant du pied et tordant sa jeune moustache, il jura ce jour-là, 27 janvier 1570, qu'il prendrait Galera, qu'il la remplirait de sang comme un vase trop plein et la raserait jusqu'à l'herbe. Ce serment, digne du frère de Philippe II, fut religieusement tenu. Après une défense héroïque, les Maures, à qui tout manquait, même le fer, car leurs sabres étaient ébréchés à force de frapper, et ils n'avaient plus que des pierres à opposer aux balles, succombèrent écrasés par l'artillerie et le nombre. Disputant le terrain pied à pied, et luttant de rue en rue, de maison en maison, de terrasse en terrasse, ils finirent par être acculés, le 7 février, jour de carnaval, dans une petite place où étaient entassées deux mille huit cents personnes, hommes, enfants et femmes, formant toute la population.

Don Juan d'Autriche, armé de toutes pièces et portant une cuirasse d'acier bruni ornée de sept bandes d'or et un brillant panache fixé sur son casque par une médaille de la Conception de la Vierge, cernait la ville à ce moment à la tête de la cavalerie. Par son ordre, on égorgea tout; ses soldats, las de tuer, voulaient épargner les femmes et les enfants; mais il les leur arrachait des mains pour les jeter aux hallebardiers de sa garde, qui en massacrèrent plus de quatre cents devant lui[1]. Le lendemain, il acheva

1. Andava don Juan de Austria mientras que se peleava dentro en la villa por de fuera con la cavalleria y como algunos soldados soliessen á poner cobro en las mo-

de passer sa rage sur les pierres, et eut le triste courage de rester huit jours au milieu de ces cadavres pour détruire la ville de fond en comble et semer du sel sur ses ruines.

A ce bel exploit, qui, selon un auteur moderne [1], eut un grand retentissement et commença sa réputation, don Juan ajouta la prise de quelques bicoques ouvertes, telles que Seron, où il fut honteusement battu d'abord et mis en fuite par El-Habaqui, dont les coureurs lui tuèrent six cents hommes et son cher Quixada; Tijola, désertée par la garnison, et Purchena, que son vainqueur ne voulut pas défendre. A l'éclat *riant du métal qui perd les âmes*, El-Habaqui avait perdu son patriotisme; il traitait sous main avec don Juan et vendit ses frères pour huit cents pièces d'or. Heureusement que le salaire des Judas paye d'ordinaire la pierre de leur tombe. Instruit qu'il se vantait de le traîner devant don Juan à la queue de son cheval, Aben-Aboo fit saisir ce traître le 15 juin. Il s'était blotti dans les rochers pour fuir le châtiment. Reconnu à son turban blanc et à son caftan pourpre, il fut traqué comme un izard, pris et étranglé dans la nuit.

Cette expiation n'effraya point un autre traître. La guerre que soutenait Aben-Aboo dans un pays montagneux, coupé par tant de brèches et de ravins, à chaque instant traversé par des torrents, et offrant sur ses âpres sommets, dans ses vallées boisées et souvent impénétrables, dans ses couloirs de granit et dans ses cavernes mille facilités pour la fuite ou pour la défense, cette guerre de montagnards pouvait se prolonger et user les forces chrétiennes jusqu'à l'arrivée des secours espérés d'Afrique. Il ne s'agissait pour les Maures que de rester fermes et unis; mais la lutte fatigue à la longue, par sa violence même, et tandis que les âmes d'élite se raidissent, réagissant énergiquement contre la fortune, les âmes vulgaires se dérobent sous le péril. Un des premiers chefs de l'insurrection, El-Jeniz, prit la place d'El-Habaqui, et offrit de vendre l'émir et de le livrer mort ou vif, sous la condition d'une amnistie

sas que avian captivado mandava á los escuderos que se las matassen los quales *mataron mas de quatrocientas mugeres.* Y ansi hizo matar muchos de su presencia á los alabarderos de su guardia... Fueron las mugeres y criaturas que acertaron á quedar con las vidas *quatro mil y quinientas*... (Marmol, *Historia del rebelion y castigo de los Moriscos*, lib. VIII, fol. 192. — Gil Perez de la Hita, t. II, p. 448.)

1. De Circourt, *Histoire des Maures Madijares et des Maurisques*, t. I, p. 77.

complète pour lui et ceux de sa tribu. On lui en expédia sur le champ, de Grenade, la promesse sur parchemin scellée par le président Deza et signée par don Juan. En recevant la cédule qui, outre sa grâce et celle de ses partisans, contenait la promesse d'une pension de cent mille maravedis, El-Jeniz la baisa et la mit sur sa tête; autant en firent ceux qui l'avaient accompagné. Ses allées et venues mystérieuses avec un orfèvre de Grenade, entremetteur de ce marché, n'avaient pu se faire sans éveiller les soupçons d'Aben-Aboo. Résolu de les éclaircir, au milieu de la nuit du 15 mars 1570, il quitte son camp, alors établi à Mecina de Bombaron, et se rend, escorté par une quadrille d'escopetiers et son fidèle Ahmer, à la caverne de Houzoum, où s'était réfugié El-Jeniz; et laissant ses tireurs à la porte, il parut tout à coup et demanda au traître ce qu'il avait à lui dire :

« Ce que j'ai à te dire, Abdallah-Aben-Aboo? répondit le Judas sans s'émouvoir; le voici : Regarde ces grottes, qui sont pleines de désespérés, de malades, de veuves et d'orphelins! Les choses en sont venues au point qu'il ne nous reste plus d'espoir que dans le pardon du roi; en le refusant, comme tu le veux, nous serions tous ruinés ou morts; si nous l'acceptons, au contraire, nous pouvons sortir sains et saufs de ce gouffre de misères et de périls. »

En oyant ces paroles, Aben-Aboo poussa un cri comme si on lui arrachait l'âme; le feu lui jaillissait des yeux, quand il s'écria :

« Comment, Jeniz, c'est pour cela que tu m'appelais? Voilà la trahison que tu me gardais dans ton cœur! Ne me parle pas davantage, je ne veux plus te voir! »

Il se dirigeait, à ces mots, vers l'ouverture de la grotte : un Maure se jeta sur lui et le prit par les bras. Un cousin d'El-Jeniz, au même moment, lui déchargeait, par derrière, sur la tête un coup de crosse, qui l'abattit. Le traître l'acheva avec son poignard, pendant qu'Ahmer prenait la fuite et que les escopetiers se réjouissaient dans les autres grottes avec leurs amis.

Trois jours après, le corps d'Aben-Aboo, éventré et bourré de sel, pour qu'il pût supporter le transport, entrait à Grenade au bruit de l'artillerie, au milieu d'un concours immense de chrétiens et de Maures de paix. On le portait, comme un loup mort, sur le bois d'une hallebarde. En tête du cortége venaient fièrement, à

cheval, l'orfèvre entremetteur et le Judas suivi des autres assassins. Ils entrèrent en triomphe et, arrivés sur la place de Bibarrambla, firent une salve, à laquelle répondirent tous les canons de l'Alhambra; puis ils montèrent au palais de l'audiencier, où le duc d'Arcos et le président Deza donnèrent leurs mains à baiser à ces misérables. Aussitôt après, on trancha la tête au cadavre. Le corps mutilé fut jeté aux enfants, qui, après l'avoir traîné dans toute la ville, le brûlèrent, et la tête placée dans une cage de fer, au-dessus de la porte de Bibracha[1], avec cette inscription :

CETTE TÊTE EST CELLE
DU TRAÎTRE ABEN-ABOO.
QUE PERSONNE N'Y TOUCHE,
SOUS PEINE DE MORT[2] !

Avec son dernier chef mourut l'insurrection des Maures. Écrasés par des forces supérieures, atteints dans leurs refuges les plus secrets, et domptés par la faim autant que par le fer, ils n'opposèrent plus de résistance. On dépeupla les Alpuxares, et arrachés sans pitié du sol qui les avait vus naître, leurs habitants furent parqués, comme les maudits du moyen âge, dans les villes des Asturies, de la Galicie et de la Castille, et placés sous la verge de fer du Saint-Office, entre l'espion et le bourreau.

A ce premier succès, don Juan ajouta bientôt la victoire qui devait l'immortaliser. Les Turcs, croissant de plus en plus en force et en insolence, menaçaient l'Europe et venaient de prendre l'île de Chypre. Venise, en les voyant si près, poussa un cri d'alarme. Rome papale le répéta de sa grande voix, et une ligue, pour repousser vers le Bosphore les fils de Mahomet, fut formée, en 1571, entre la république de Venise, la Papauté et l'Espagne. Philippe envoie toute sa flotte à Messine, où était le rendez-vous général. Don Juan en prend le commandement comme généralissime (*generalissimo*), et le 15 septembre toute la flotte (*armada*) commença à monter en mer. Au point du jour, le lendemain, don Juan suivit avec ses vaisseaux. Le nonce du Pape les bénissait à mesure qu'ils sortaient du port. Voici dans quel ordre s'avançait l'armada :

1. La porte de la herse (*del rostro*).
2. Marmol, lib. x, fol. 244. — Hurtado de Mendoza, lib. iv, p. 121.

André Doria, l'honneur de Gênes, formait l'avant-garde avec sa capitane et cinquante-quatre galères, sept de Naples, dix génoises à la solde de Philippe, deux qui lui appartenaient, deux du Pape, vingt-six de Venise, quatre de Sicile et deux de Savoie, mêlées et disposées de façon à ce que les plus fortes vinssent au soutien des plus faibles. Au grand mât de chacune d'elles flottait, pour les distinguer, la banderole verte. Cette division, si on rencontrait l'ennemi, devait tenir la droite.

A gauche s'était déployée l'escadre du généralissime, composée de soixante-quatre galères portant des banderoles bleues à la hune et le grand étendard de la Ligue arboré sur *la Réal* (royale). Aux flancs de *la Réal*, voguait, d'un côté, la capitane du souverain Pontife montée par Antonio Colonna, de l'autre, la capitane de Venise aux ordres de Sébastien Veniero. Puis, venaient sur la même ligne la capitane de Savoie où était le prince d'Urbino, trois galères du pape, treize de Venise, trois de Giovanni Andrea, trois d'Espagne, deux de Naples, trois de Malte après Marco-Antonio Colonna, et après Viniero la capitane de Gênes, trois galères d'Espagne, treize de Venise, trois de Gênes, deux de Giovanni Andrea, trois du saint Père et une de Naples.

La troisième escadre, forte de cinquante-cinq galères, portant banderole jaune, était commandée par le provéditeur Barbarigo, et la quatrième, qui ne comptait que trente galères, par le marquis de Santa-Cruz. Celle-ci était distinguée par des banderoles blanches flottant à la poupe. On navigua lentement une vingtaine de jours à la voile et à la rame, cherchant l'ennemi. Le jour de Saint-François il fut enfin signalé, et, le 7 octobre 1571, on le rencontra dans le golfe de Lépante. Don Juan arbore aussitôt la bannière verte, signal du combat. L'inquisiteur général, don Geronimo Manrique, au son des trompettes et au roulement des tambours, bénit les drapeaux de la Ligue, qui furent salués, quand on les éleva, par une salve générale. Marins et soldats s'agenouillèrent en priant devant les images de Jésus-Christ et de la Vierge, qui paraissaient se mouvoir au vent dans leurs plis onduleux ; puis, se redressant, le cœur fier et les yeux humides de larmes, ils criaient tous à pleine voix : « Victoire ! victoire ! » Les prêtres publièrent pendant ce temps le

jubilé et l'indulgence du saint Père qui remettait tous leurs péchés à ceux dont la vie finirait dans ce combat.

C'était un beau spectacle de voir la splendeur des armures réfléchissant comme un miroir les rayons du soleil qui étincelaient sur l'acier et se brisaient dans l'eau, les mille couleurs éclatantes et si diverses des uniformes des pavillons et des bannières, et d'ouïr le tonnerre des tambours et les fanfares des trompettes. En apercevant les chrétiens, Ali, le capitan-pacha, rangea ses deux cent quatre-vingt-six galères en forme de croissant. Dans celle qu'il montait, très-grande et très-haute, étaient cinq cents archers et arquebusiers, la fleur des troupes turques. Le pacha observa quelque temps la flotte chrétienne qu'il ne croyait pas aussi nombreuse; puis, abaissant ses regards sur les rameurs chrétiens dont les fronts brillaient de joie à l'espoir de leur délivrance : « Chrétiens, leur dit-il d'un air farouche, si c'est aujourd'hui votre jour, que votre Dieu vous le donne; moi j'ai foi dans la fortune de l'empire ottoman qui ne m'a jamais trompé ! Le vent étant contraire, les Turcs ne pouvaient avancer qu'à la rame. A un mille des vaisseaux, Ali fit tirer un coup de canon pour donner le signal du combat. Don Juan répondit par un autre coup. Les galéasses commencèrent à vomir les boulets, et le feu éclata des deux parts avec un fracas effroyable, mais sans grand dommage pour les chrétiens, à cause de la hauteur des vaisseaux turcs.

En un clin d'œil, la mer fut couverte de fumée; puis, se dégageant lentement de ces noirs nuages de poudre, apparurent les gros navires musulmans. L'attaque commença avec une grande furie, à gauche, sur la ligne du provéditeur. Les Turcs, poussant de grands cris, selon leur coutume, firent pleuvoir une nuée de flèches si épaisse sur les galères vénitiennes, que le brave provéditeur, qui animait les siens de la main et de la voix, ayant voulu baisser un instant son pavois pour donner un ordre, en reçut une dans l'œil droit. Entourés par les galères de l'ennemi, deux fois plus fort, enveloppés de fumée et criblés de traits et de balles, les chrétiens soutenaient d'une incroyable ardeur cette lutte atroce. Tout semblait en feu autour des galères. Le ciel était comme un dais de fumée et la mer comme un lac de sang.

Au début de l'action, don Juan avait fait gouverner sur la capi-

tane d'Ali. Le Turc lui épargna la moitié du chemin, et les deux capitanes s'abordèrent par la proue. Celle des Turcs dominait l'autre; mais cet avantage lui devint fatal en favorisant le tir des Espagnols dont tous les coups portaient dans le gros d'archers et d'escopetiers placés sur la poupe. Le marquis de Santa-Cruz, s'apercevant que le pacha tenait en réserve sept galères, tandis que don Juan n'en avait que deux, se porta au secours du prince, et, après une décharge très-meurtrière pour l'ennemi, jeta deux cents soldats dans la capitane espagnole, et revint à son poste, non sans avoir beaucoup souffert. Des braves rangés sur les plats-bords de son navire il n'en restait plus que deux vivants : don Pedro de Guzman, frère du comte d'Olivarez, et le capitaine Martinez Orruña. L'acharnement des combattants, au reste, était égal comme la perte. Deux fois les Espagnols passèrent sur la capitane d'Ali et allèrent jusqu'au grand mât, et deux fois les Turcs les chassèrent. Jamais on ne vit mêlée semblable ni si confuse. On luttait en aveugles et au hasard. Les galères combattaient deux par deux, trois par trois, comme elles se rencontraient dans la fumée. L'aile droite eût été en péril sans la promptitude de don Juan de Cardona, qui vint à propos faire reculer l'ennemi. Mais cette diversion lui coûta cher : assailli, lorsqu'il regagnait son poste, par un groupe de galères turques, il perdit, en les repoussant vaillamment, plus de quatre cent cinquante hommes, officiers et soldats.

Entre ceux qui se distinguaient par leur bravoure et leur ardeur sur d'autres points, on compta don Martin de Padilla, qui tint tête à quatre galères; le prince de Parme, le général Hector Spinola, qui fut tué, et Gabriel Nin, et Alonso d'Avalos, qu'on releva mortellement blessé. Les galères de la ligne de Barbarigo, qui n'avaient pas été attaquées, firent bien aussi leur devoir. Or, pendant qu'Ucchiali, le terrible corsaire, manœuvrait avec ses Algériens pour gagner le vent à Doria, le combat continuait entre les deux capitanes réales. Animés par un christ miraculeux sauvé de l'incendie de Madrid, les Espagnols se battaient comme des lions depuis deux heures. Tout à coup on vit tomber un des plus braves, don Bernardino de Cardenas, et presque en même temps Ali atteint par une balle. Au cri de victoire poussé par don Juan d'Avala, qui montrait le corps sanglant du pacha à Son Altesse, les Espagnols sautèrent en foule

sur le pont des Turcs, tuèrent tous ceux qui résistaient encore, amenèrent l'étendard ottoman, et, hissant à la place celui de la Ligue avec sa grande croix, mirent la tête d'Ali au bout d'une pique et la montrèrent triomphalement aux deux escadres.

Ucchiali, entendant les cris de joie et les clairons des chrétiens, accourut avec ses trente galères, balaya de bout en bout, d'une salve d'enfilade, la capitane de Malte, et se retira fièrement, ne laissant sur le pont que des morts et emportant clouée à son grand mât la bannière de l'Ordre. Farta-Pacha, désespérant de la victoire, abandonna peu après sa galère criblée de boulets et se sauva sur une frégate, et alors ce ne fut plus un combat mais une épouvantable tuerie. La chiourme, déferrée sur les galères turques et chrétiennes, se vengeait de sa captivité et des maux soufferts en égorgeant les Musulmans armés encore et achevant les blessés. La mer était partout jonchée de turbans, de flèches, de piques, de voiles, de mâts et de cadavres flottant ensemble dans un effrayant pêle-mêle. Les esclaves-rameurs, ivres de colère, ne faisaient quartier à aucun Turc, et quand ces malheureux, nageant vers les vaisseaux chrétiens, s'y cramponnaient en demandant la vie d'une voix déchirante, on leur coupait les mains, et soldats et forçats les rejetaient à la mer sans pitié [1].

Telle fut la célèbre bataille de Lépante. Elle coûta aux chrétiens douze galères prises ou coulées à fond, dix mille hommes et une foule de braves capitaines. Les Turcs y perdirent trente mille soldats ou marins, deux cents chefs, trente pachas, cent soixante beys ou capitans et cent soixante-cinq galères. Parmi ceux qui s'étaient distingués avec éclat, la voix publique signala les princes de Parme et d'Urbin, Paolo Jordan, le comte de Santa-Flor, Antonio Gonzaga, le prieur de Hongrie, le fils du prince de Sulmona, don Agustin Mejia, Bernardino de Velasco, les deux Padilla, et un simple soldat de la Marquesa, nommé Miguel de Cervantes Saavedra, qui ne put pas mourir ce jour-là, quoiqu'il eût reçu trois balles, deux dans la poitrine et la troisième dans la main gauche, parce qu'il avait encore à doter sa patrie d'un chef-d'œuvre plus

1. Don Lorenzo Wander-Hammen, *Don Juan de Austria*, lib. III, p. 170 et suivantes.

éclatant et plus glorieux que la plus radieuse étoile du ciel de l'honneur.

La reine Ysabel, ou Élisabeth, n'avait pas vu ce triomphe. Elle mourut si vite et dans de si violentes douleurs, qu'on soupçonna partout Philippe d'avoir hâté sa fin. Le prince d'Orange l'en accusa même hautement à la face de l'Europe. Comme pour lui donner raison, une de ces sombres scènes de meurtre, si nombreuses dans la vie de Philippe, montra, un an avant la bataille de Lépante, de quoi était capable celui qu'on surnommait déjà le Démon du Midi. Deux ambassadeurs flamands, le marquis de Berghes et le baron de Montigny, avaient été retenus à Madrid comme otages. Le marquis de Berghes mourut, on ne sait trop comment, dans les bras de Gomez, prince d'Eboli, son ami, mais ami encore plus intime du roi. Il ne restait donc que Montigny, qui fut arrêté en même temps que les comtes d'Egmont et Horns, et mis sous bonne garde dans l'alcazar de Ségovie. On lui fit son procès, et la lettre suivante, écrite par ordre du roi au duc d'Albe et annotée de sa main, va nous apprendre comment il se dénoua, le 14 octobre 1570, dans la forteresse de Simancas.

« Lors du retour du roi de l'Andalousie, on examina ce qu'il y avait à faire relativement à Montigny. Tous furent d'avis qu'il ne fallait pas verser encore du sang et donner occasion aux murmures que feraient entendre non-seulement les parents et les amis de Montigny, mais aussi les autres naturels des Pays-Bas ; murmures qui seraient d'autant plus grands que le délinquant était en Espagne, et qu'on dirait qu'il avait été condamné sans pouvoir se défendre. La majorité des ministres proposa qu'on lui donnât des *aliments empoisonnés*, ou qu'on jetât dans son manger ou dans sa boisson quelque poison qui le fît mourir lentement[1]. Mais le roi trouva que la justice ne s'accomplirait pas ainsi, et qu'il valait mieux le faire mourir dans sa prison d'une manière si secrète qu'on crût en tout temps qu'il était mort de mort naturelle. La chose ayant été résolue en cette forme, le roi ordonna que Montigny fût transféré de l'alcazar de Ségovie dans la fortesse de Simancas. Là,

1. Con que se fuese muriendo poco á poco.

on le traita avec plus d'égards, on lui permit de se promener dans un corridor et dans une salle y attenante.

« Sur ces entrefaites, don Alonso de Arallano, nommé alcade de Valladolid, étant arrivé de Séville, il fut décidé de lui commettre l'exécution de ce qui était arrêté. Don Alonso s'étant abouché avec don Eugenio de Peralta, concierge de la forteresse de Simancas, il fut convenu entre eux qu'on jetterait près de la chambre de Montigny un écrit en latin dans lequel il serait question d'un projet d'évasion. Sous ce prétexte, don Eugenio rendit plus étroite la prison de Montigny, qui tomba malade. On mit dans le secret le médecin de Simancas, qui entra dans la forteresse et y fit porter des aliments comme pour donner ses soins à Montigny, en publiant que celui-ci était malade d'une fièvre qui ne laissait aucun espoir. On fit alors venir du collége de Saint-Paul, de Valladolid, fray Hernando del Castillo, lequel déclara à Montigny le supplice qui lui était réservé, et l'engagea à se recommander à Dieu. Ce religieux le confessa et lui donna le saint sacrement.

« Quand il avertit don Eugenio que Montigny était prêt à mourir, ce qui fut le 16 octobre après minuit, l'alcade, qui était arrivé là secrètement avec un notaire et le bourreau, entra et fit donner lecture de la sentence, ajoutant que le roi voulait bien avoir égard à la qualité du *coupable et user de clémence et de bénignité envers lui.* Qu'en conséquence, Sa Majesté permettait que la sentence ne fût pas exécutée publiquement, mais en secret, et qu'on répandrait le bruit qu'il était mort de maladie. Le bourreau fit ensuite son office en l'étranglant. L'alcade, le notaire et le bourreau repartirent immédiatement après pour Valladolid, de manière que personne ne sut qu'ils avaient été à Simancas. Il fut défendu aux deux derniers de le révéler sous peine de mort. On revêtit Montigny de l'habit de saint François pour cacher la strangulation qu'il avait soufferte, et il fut procédé à son enterrement [1]. »

Deux ans plus tard, le tocsin de la Saint-Barthélemy retentissait, de l'autre côté des Pyrénées, comme le *Te Deum* du catholicisme,

1. Archives de Simancas, liasse 544, *Correspondance de Philippe II.* — Gachard, t. II, p. 161.

jetant l'Espagne et son roi dans les plus ardents transports d'enthousiasme, et les grosses cloches d'Aragon, répondant par un glas plus fier aux cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, sonnaient sur toutes les montagnes le réveil de la liberté.

CHAPITRE VIII

VASSAUX ET SEIGNEURS D'ARAGON.

But secret de la royauté. — Le royaume d'Aragon. — Son indépendance. — Conseil souverain. — *Ricos hombres, infanzones*, clergé, communes. — Les quatre bras. — Cortès. — Audience royale. — Le Justicia. — Manifestacion et firmas. — Fueros. — Vassaux des seigneurs. — Insurrections des serfs de Monclus, de Teruel, d'Arija. — Soulèvement de Ribagorza. — Le peuple et la féodalité. — Doña Luisa Pacheco. — Le pauvre comte à Torrejon de Velasco. — Insurrection de Benabarre. — La vare de l'inquisiteur. — Dix ans de liberté. — Syndics populaires. — Information du Saint-Office. — Cortès de Monzon. — Article sanglant des fueros. — Le brave général d'Aragon. — Les demoiselles nobles. — Ligue des seigneurs. — Juan d'Ager. — La tour de Gil. — Le *caracol*. — La tête sanglante. — Philippe II et le duc de Villahermosa. — Les bandoléros. — El Miñon. — Le capitaine d'aventure. — Lupercio Latras. — Descendants des Moslems. — Les Maures de la vengeance. — Tuerie de Codo. — Les montagnards. — La justice de don Juan de Guerrea. — — Son lieutenant. — Chefs des Montanèses. — Les vingt. — Le vice-roi étranger.



La monarchie espagnole, au temps de Charles-Quint et de Philippe II, n'était encore qu'un assemblage disparate de pays qui, tels que l'Italie, la Flandre et les Indes, par exemple, se repoussaient par position et par nature; les États du continent, ceux qu'on pourrait appeler intérieurs, comme l'Aragon, le Portugal, les Castilles, séparés par des siècles de féodalité et de haines locales, ne répugnaient pas moins à l'unité. Aussi, en fait, tout puissant qu'il paraissait de loin à l'Europe, et tout absolu qu'il voulait être, Philippe II, comme son père, n'était que le président de cette bizarre fédération. Or, son ambition tendait à devenir le centre de tous ces pouvoirs épars et divergents, et à les attacher à la royauté comme les rayons au moyeu de la roue. Rude tâche à une époque où les nobles se croyaient toujours les pairs de leur chef couronné, et où le vieil esprit communal, si vivace sur cette terre, allait s'unir avec la féodalité contre le troisième pouvoir; entreprise ardue s'il en fut avec ce peuple d'Aragon, le plus énergiquement trempé, le plus rude, le plus fier de la Péninsule.

Le royaume d'Aragon, qui avait englobé Naples, la Sicile, la

Cerdagne, les îles Baléares, la Catalogne, Roussillon et Valence, formait un des joyaux les plus brillants de la couronne d'Espagne. Mais, en revanche, si elle était la plus belle, cette partie du domaine royal était aussi la plus indépendante. Tous les autres royaumes, Murcie, Léon, les Asturies, Tolède, Galice et Séville, s'étaient laissé absorber sans résistance par le courant de l'unité castillane. Seul, le pays baigné par l'Èbre maintenait fièrement son autonomie et son individualité. Il avait à Madrid son conseil souverain, comme l'Italie et la Flandre, sans lequel le roi ne pouvait rien décider; il avait sur le sol natal sa noblesse, son clergé et ses groupes de bourgeois libres (*universidades*). La noblesse se divisait en trois rangs : en haut, les ricos hombres; au milieu, les chevaliers (caballeros); en bas, les infanzones ou hidalgos. Le gouvernement de toutes les villes et des fiefs donnés par les rois appartenait, d'après les fueros, par droit de naissance, aux ricos hombres : ils ne pouvaient, en aucun cas, subir peine corporelle, ni être condamnés à mort, et le *justicia* d'Aragon, magistrat suprême, était leur unique juge dans leurs différends avec le roi. Dans le principe, leurs priviléges s'étendaient encore plus loin, car, en vertu de celui de la *Union*, ils conservaient le droit de se liguer contre le roi, de le détrôner et de lui donner même un païen pour successeur. Article insensé d'anarchie, que le roi don Pedro IV, s'ouvrant le bras à Saragosse avec son poignard, effaça de son propre sang[1] !

A côté de cette noblesse fougueuse et turbulente s'élevait un clergé presque aussi riche de vassaux et de terres, que la royauté soutenait de toute sa force pour contre-balancer celle de la noblesse, et qui lui rendait en secret attachement l'éclatant appui qu'il recevait d'elle. Venait ensuite la classe moyenne (*clase media*), composée des habitants des villes, indépendante de la noblesse et du clergé. La réunion des députés de ces trois ordres composait le seul pouvoir vraiment souverain en Aragon, celui des cortès. Ces cortès se composaient de quatre bras ou ordres (*brazos*), qui délibéraient séparément dans leurs chambres ou *estamentos*, et s'enten-

1. El rey don Pedro IV se hirio con su puñal en el brazo y con la sangre de la herida borró aquel anarquico fuero es clamando : Que privilegio que habia hecho derramar tanta sangre no debia ser borrado sino con la sangre de un rey. (El marques de Pidal, *Historia de las alteraciones de Aragon*, t. I, p. 30.)

daient ensuite par l'organe des *tratadores*, répondant à nos commissaires.

Dans le *brazo* ecclésiastique, le premier en rang, entraient dans l'ordre qui suit l'archevêque de Saragosse ; les évêques de Huesca, Taragone, Jaca, Albarracin, Barbastro, Terruel, le Castellan d'Amposta; les commandeurs majors d'Alcaniz et de Montalvan, de Saint-Jean de Jérusalem; les abbés des monastères de Saint-Jean de la Peña, de Saint-Victorien, de Veruela, de Rueda, de Santa-Fé, de Piedra et de la O; les prieurs des cathédrales de Notre-Dame del Pilar et de la Seu de Saragosse; ceux du Sépulcre, de Catalogne, de Roda, de Sainte-Christine; les procureurs des chapitres cathédraux de Saragosse et des évêchés, et les fondés de pouvoir des célèbres collégiales de Catalogne, Daroca, Borja et Alcaniz.

Le *brazo* nobiliaire se composait des représentants des huit maisons inscrites dans le fuero, et qui étaient : les comtes de Ribagorza, de Sastago, de Morata, de Ricla, d'Aronda, de Belchite, de Fuentes et du seigneur de Castro. Au-dessous d'eux se plaçaient les autres ricos hombres appelés aux cortès par la volonté royale. Nul n'entrait de droit dans le *brazo* des chevaliers et des hidalgos; le roi y invitait qui il voulait, et le fait d'y avoir assisté ne constituait pas de titre pour l'avenir.

Venait enfin le *brazo* des communes (*universidades*), où siégeaient les élus de dix villes principales : Saragosse, Huesca, Taragone, Jaca, Albarracin, Barbastro, Catalogne, Daroca, Terruel et Borja; des trois municipalités de Catalogne, Daroca et Terruel, et de dix-huit villes secondaires[1]. Les bourgs d'Exea, Tauste, Uncastillo et Sos députaient, par spécial privilége, à la chambre des caballeros et des hidalgos.

Au-dessous des cortès, un vice-roi, résidant à Saragosse, y représentait le pouvoir royal. Un certain nombre de conseillers, qui devaient être docteurs en droit et tous nés dans le pays, formaient autour de lui l'audience royale d'Aragon (*audience real de Aragon*), de laquelle ressortissaient toutes les affaires civiles et criminelles de la juridiction du roi. Puis, bien plus haut que cette audience, fractionnée en deux conseils, on rencontrait le *justicia* et sa cour

1. Martel, *Forma de celebrar cortes en Aragon*. — Blancas, *Modo de proceder en cortes de Aragon*.

suprême, d'institution royale. Dans l'origine, à ce qu'assurent Blancas, le commentateur des annales aragonaises, et Perez de Nueros, ce magistrat subit l'influence du milieu où devait s'exercer son action, et, se dégageant peu à peu des langes monarchiques, finit par se transformer en gardien des droits et des libertés du peuple d'Aragon. Nommé à vie et déclaré inamovible par les cortès de 1442, le justicia, avec ses cinq assesseurs, désignés par le roi sur une liste de dix-sept noms, que lui présentaient les brazos, réunissait, à peu de chose près et sous une autre dénomination, l'autorité légale et le droit de véto des anciens tribuns.

Les Aragonais avaient deux moyens excellents de briser l'arbitraire, ou de se dérober à l'injustice, en appelant à son tribunal, la *manifestacion* et les *firmas*. On entendait par *manifestacion* la plainte formée contre un ministre ou contre un membre de l'audience royale, plainte qui suspendait toute poursuite jusqu'à la décision suprême du justicia, et plaçait le réclamant sous sa sauvegarde. Quant aux *firmas*, c'étaient, comme le mot l'indique, des lettres de sûreté couvrant tous ceux que les gens du roi voulaient poursuivre ou condamner en violation des fueros. Démocratique dans les cités (*universidades*) et dans les communes, que poussait vers la liberté le souffle de la vieille municipalité romaine, toujours vivante sur ce sol, où les jurats n'avaient cessé, malgré leurs robes rouges à franges d'or, fourrées de vert et de blanc, de représenter les consuls, le gouvernement variait si souvent, selon que le seigneur était un rico hombre, un hidalgo, un ecclésiastique ou un homme du roi, qu'il serait presque impossible d'en définir les mille formes. Quelques faits, au reste, puisés dans le courant tumultueux des événements de ce siècle peindront beaucoup mieux qu'une longue dissertation l'état social créé par cette diffusion extrême de l'autorité.

Les vassaux des nobles, menés durement et voués d'avance à la corde par les fueros, s'ils regimbaient contre l'aiguillon seigneurial, s'agitaient partout sous le joug. Suivant les ordres de Philippe, qui travaillait jour et nuit à courber la féodalité, afin que ses sujets ne vissent briller que la couronne, les officiers du roi favorisaient, sous main, ce mouvement et soufflaient l'esprit de révolte, en appuyant les vassaux et ne laissant tomber aucune oc-

casion de frapper les seigneurs. Cette politique ne tarda pas à porter ses fruits : le feu de l'insurrection s'allumait vite au vent du XVIe siècle. Déjà, en 1519, les serfs de Monclus avaient attaqué en armes et rasé le château du maître. Pour contenir la turbulence de ses hommes, le gibet n'avait pas suffi à don Juan Palafox, seigneur d'Ariza ; il avait fallu brûler Montréal et en déporter les habitants en Italie et aux Indes. La population rurale d'Ayerbe demandait à être incorporée à la couronne ; celles de Terruel et d'Albarracin réclamaient dans le même sens, et enfin un soulèvement presque général éclatait dans le comté de Ribagorza.

Ce comté, grand fief féodal presque indépendant de la couronne et fort convoité par elle, s'étendait sur la frontière de France, depuis Bagnères de Luchon jusqu'à Monzon-Almunia et Tamarite. Il avait quinze lieues de long, six de large, et renfermait dix-sept villes et deux cent seize bourgs ou villages. Quoique ce petit État n'eût que quatre mille habitants et donnât tout au plus un revenu de 4 à 5,000 ducats, soit en raison de sa position sur la lisière du Béarn, soit dans le dessein d'arracher du sol de la monarchie ce dernier germe féodal, la royauté visait depuis longtemps à le mettre sous sa main. N'étant que prince encore et régent au nom de son père, en 1554, Philippe avait tenté de s'en emparer, en déclarant le titulaire déchu de tous ses droits, et défendant aux vassaux de lui payer fruits ni rentes. En vertu de ce décret de confiscation, rendu le 6 juin à Zamora, le bailli général d'Aragon s'était transporté à Benabarre, et, réunissant le conseil général, lui avait communiqué l'ordre dont il était porteur de prendre possession du comté. Les Ribagorzains, qui ne demandaient pas mieux que de devenir sujets du roi, avaient voté tout ce que voulait don Manuel; mais, sur l'appel du comte, le justicia, étendant la main, arrêta l'envoyé du roi.

Le débat restait depuis des années en litige, entre le roi d'Espagne et le comte, lorsqu'un événement tout naturel, au point de vue des mœurs espagnoles, vint faire pencher la balance du côté du premier. Le comte de Ribagorza, fils aîné du duc de Villahermosa, avait épousé doña Luisa Pacheco, fille du marquis de Villena; il habitait Tolède avec sa femme. La belle Castillane lui préféra, dit-on, Pedro de Silva, un des cavaliers les plus accomplis de

la vieille métropole du Tage. Le bruit de cet amour monta aux oreilles du comte, qui emmena sa femme en Aragon et la tua dans le premier de ses châteaux où ils s'arrêtèrent. L'infortunée doña Luisa était nièce du comte de Chinchon, premier ministre de Philippe. Celui-ci poursuivit impitoyablement l'assassin, et le pauvre comte de Ribagorza, comme l'appelle don Hernandez, le prieur de Tolède, arrêté à Milan, fut ramené en Espagne, conduit, le 20 novembre 1573, la tête, les pieds nus, la corde au cou et la chaîne au pied, sur la place de Torrejon de Velasco et étranglé par la garrote, comme le dernier des vilains. Le *verdugo* (bourreau) brûla, quelques jours après, à Madrid, trois de ses laquais, qui l'avaient aidé dans son crime[1].

Le contre-coup de cette double exécution, dans le comté, était facile à prévoir. Sûrs de l'appui de la cour, les vassaux du duc de Villahermosa, père du supplicié, se soulevèrent au nombre de six à sept cents, prirent les armes et s'opposèrent par la force à la réunion du conseil général, que le duc avait convoqué à Benabarre. Ce ne fut même qu'après trois jours de siége et d'angoisses qu'il fut permis à ce seigneur de quitter sa capitale. Il passa au milieu de ses vassaux, formés sur deux rangs, et la bouche du pétrinal tournée vers la terre, et ne dut le bonheur d'en sortir sain et sauf avec son fils qu'à la présence de Mosen Nabal, commissaire du Saint-Office, qui les suivait la vare (baguette) haute.

L'insurrection, à son début, heurte les esprits modérés et déplaît aux classes paisibles, qu'elle blesse dans ses sentiments et ses affections, ou trouble dans ses habitudes. Au bout de quelques mois, un parti, qui est le plus fort quand il le veut, celui des gens tranquilles, cherchait à rappeler le seigneur. Le duc, malade alors, convoqua le conseil et envoya ses deux fils à Benabarre. Cette nouvelle ralluma aussitôt l'incendie, qui semblait éteint. Réunis en plus grand nombre que la première fois, les insurgés accoururent à Benabarre et, cernant la maison où étaient don Hernando et don Martin, ils se mirent à pousser ce cri, dont l'accent est si lugubrement sinistre sur les lèvres espagnoles : ***Fuego! fuego!***

1. Al pobre Conde de Ribagorza justiciaron en la plaza de Torrejon de Velasco.., (Lettre autographe (*carta original*) du prieur de Tolède à don Juan de Zuniga, ambassadeur à Rome.)

mueran los traidores! (au feu! au feu! qu'ils meurent les traîtres!) L'intervention de quelques moines leur sauva la vie; mais il fallut fuir et laisser le champ aux rebelles. Appel au justicia d'Aragon. Le magistrat suprême l'accueille et expédie à Benabarre l'huissier de sa cour, qui ne rapporta que des insultes et des coups à Saragosse. L'émoi fut grand à cette audace. La cause du duc de Villahermosa devenant celle de la justice, le lieutenant du tribunal supérieur se transporta sur les lieux avec une main-forte qu'il croyait suffisante; mais il se trompa. Quoiqu'il eût fait dresser, devant la maison où il descendit, les masses d'argent et les insignes de sa dignité, les insurgés ne craignirent pas d'ouvrir le feu contre sa troupe, et, en entendant siffler les balles, le docteur don Geronimo Chalez mit ses deux mains sur ses oreilles et s'enfuit avec sa main-forte. Pour ces excès et crimes, la cour souveraine et l'audience royale les condamnèrent tous à mort. Seulement, le manque de forces d'une part, de l'autre l'inertie calculée de la cour, empêchèrent, pendant dix ans, l'exécution de la sentence.

Au bout de ce temps, c'est-à-dire en 1582, Philippe, dont la somnolence apparente s'explique par le dessein formé depuis longtemps de réunir le comté de Ribagorza à la couronne, ouvrit enfin les yeux. Il demanda au Saint-Office où en étaient les choses, et la *suprême* en ayant écrit aux inquisiteurs de Saragosse, ceux-ci répondirent vers la fin de février :

« Les rebelles ont élu deux syndics, Juan Gil de Macian et un voisin de Calasanz appelé Juan de Ager, homme de sac et de corde, et de mœurs sauvages. Ces deux chefs exercent sans aucun contrôle et sans limites, prétendant qu'ils y sont autorisés par les priviléges du pays, le pouvoir du duc et celui du roi. Ils arrêtent, jugent et condamnent comme bon leur semble, au moyen d'une troupe de sicaires commandés par deux *caudillos* effrénés, Ramir et Riquet. Ces bandits font peser la terreur sur toute la terre, et personne n'ose bouger dans les villes ni la montagne. Ce gouvernement populaire est d'un exemple détestable pour les contrées voisines, et il infecte déjà de son venin le fief de Castro, la baronnie de Monclus, Valdesolana et d'autres terres nobles. Déjà même les syndics ont fait ligue et alliance avec ceux du val d'Aran, et les montagnards d'Urgel et de Catalogne. Aussi les rebelles triomphent

et sont devenus si arrogants qu'il n'est ni officier du roi, ni magistrat, qui osât mettre le pied dans la montagne, où rôdent sans cesse des bandes armées. Ces mécréants n'ont pas plus de respect pour la religion. Ils ont maltraité le sous-prieur de Notre-Dame de Linarès, délivré de force un frère que le prieur tenait en prison, et saccagé le sanctuaire. Ils ont pillé le monastère de Roda et les églises d'Obarre et de Caxigar. Les paysans de la terre de Pardinella ont tué leur seigneur dans l'église; on ignore pour quel motif. Quant aux sicaires des syndics, ils ont donné dernièrement la savate à un ecclésiastique et tué d'un coup d'arquebuse, aux pieds mêmes de la sainte image, le *santero* (sacristain) de Notre-Dame de Torrès. Le vice-roi n'ayant pas l'air de s'apercevoir de ces désordres, il est grand temps, ajoutait la suprême à l'information de ses délégués de Saragosse, que Votre Majesté y porte remède[1]. »

Malgré cette information et les plaintes toujours plus vives du duc de Villahermosa, Philippe ne se pressa point. Une commission fut bien nommée en 1583 pour examiner l'affaire; mais on ne l'aborda réellement que dans les cortès de Monzon, en 1585.

Le roi se rendit en personne dans ce village choisi, afin de ne pas blesser les députés catalans, qui prétendaient que les cortès ne pouvaient se tenir, aux termes de leurs fueros, que sur le sol de la Catalogne. Philippe amenait avec lui le prince des Asturies, depuis Philippe III, alors âgé de six ans; l'infante doña Isabelle et ses principaux ministres, le cardinal Granvelle, don Juan Idiaquez, le comte de Chinchon et tous ceux à qui les fueros donnaient le droit d'entrer aux cortès. Les trois royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Valence reconnurent le jeune infant comme successeur de Philippe et lui prêtèrent serment de fidélité. On s'occupa ensuite de la question brûlante du moment, la lutte des vassaux contre leurs seigneurs, et la royauté reconnaissante se joignit aux nobles. Après avoir condamné les vassaux d'Ayerbe, d'Ariza, de Terruel, d'Albarracin, et incorporé ceux de Monclus au domaine de la couronne, le roi, de la volonté des cortès, formule sacramentelle, ajouta aux fueros, à l'article ***De rebellione***

1. *Legajos de la inquisicion*, lib. I, fol. 641.

vassalorum (de la rébellion des vassaux), la disposition suivante :

« Seront punis de mort non-seulement tous les vassaux qui prendront les armes contre leur seigneur, mais encore tous ceux qui ne se lèveront pas pour les combattre. »

Puis il créa un magistrat spécial ayant mission, sous le nom de *justicia* de Jaca ou des montagnes, de procéder criminellement et sans appel dans les montagnes, les vallées et les lieux déserts contre les assassins, les bandits et les voleurs de grand chemin. Après cette institution, bien nécessaire à cette époque, on en vint à l'insurrection des Ribagorzains. Une junte, composée du comte de Sostago, des régents Campi et Ximenez, de trois docteurs en droit et de l'avocat fiscal Nueros, examina l'affaire à fond, et, sur son avis, Sa Majesté décida, le 3 décembre 1585 :

« Que le duc de Villahermosa serait remis en possession du comté de Ribagorza, et jouirait de nouveau de tous ses droits et priviléges jusqu'à ce que le justicia d'Aragon eût prononcé sur les prétentions de la couronne. Qu'il y rétablirait, à la place des intrus choisis par les insurgés, une administration civile et judiciaire, et que, sans revenir sur le passé, il mettrait à néant les condamnations capitales émanées de la cour suprême et ne rechercherait personne pour les faits antérieurs, sauf le cas de nouvelle rébellion. »

Le décret fixait la restauration du pouvoir ducal à la fin de la session des cortès.

En conséquence, le 16 de janvier 1586, don Manuel, bayle général d'Aragon, se transporta, d'ordre du roi, à Benabarre, où il obtint le même succès que ses prédécesseurs. Sous prétexte que les amis seuls du duc troubleraient l'ordre s'il désarmait le premier avec les siens, Juan de Ager amena le candide bayle à faire sortir de la ville le baron de Ramastue, Juan de Señol, Blas Monserrato, Anton Pierres, Micer Ribera et quelques autres, qui s'étaient fortifiés dans leurs maisons. Moins confiants que le bayle général, ces seigneurs se retirèrent en hochant la tête et murmurant qu'elle était peu sûre la parole des syndics (*que era flaca la palabra de los syndicos*). L'événement ne tarda pas à justifier ces paroles. A peine eurent-ils le dos tourné, que la populace courut à leurs maisons, où il ne restait que les femmes et les enfants, et

les saccagea sans pitié. La dame de Blas Monserrato fut laissée pour morte d'un coup d'arquebuse, et les sœurs de Juan Bardaji, jeunes et nobles demoiselles, frappées d'effroi de voir leur logis attaqué à minuit, se sauvèrent nu-pieds et en chemise, et durent cheminer ainsi plus d'une lieue avant d'avoir trouvé asile à Pinzar, dans la tour d'un parent.

Ce qui prouve que ces tumultes répondaient aux vœux secrets du roi, en préparant l'incorporation du comté à la couronne, c'est l'inexplicable silence gardé par Philippe et l'inaction de son gouvernement, malgré l'outrage fait à la royauté dans la personne de son mandataire et les plaintes véhémentes du bayle d'Aragon. Le projet de Philippe II perçait si clairement à travers l'inertie castillane, que les partisans du duc s'émurent et lui conseillèrent le seul parti qu'il y eût à prendre en ce moment, à savoir de défendre son droit par les armes et d'opposer le fer au fer. Déployant le premier sa bannière, Juan Bardaji, l'ennemi personnel des syndics, sur lesquels, outre le sac de sa maison et l'insulte subie par ses sœurs, il avait à venger le meurtre d'un ami, réunit ses montagnards, et vit bientôt accourir, avec leurs hommes, Rodrigo Mar, seigneur de la Pinilla, et les principaux nobles du comté. Le rendez-vous général était à Venasque, au pied des Pyrénées. Le duc y vint de Saragosse avec les huissiers du justicia porteurs des lettres royales. Il se trouva là deux cents hommes d'élite et vingt-cinq Béarnais amenés par le capitaine d'Agut, parent d'un des barons espagnols. On partit dans la nuit du 29 mai, et avant le jour les seigneurs étaient maîtres de Benabarre[1].

Juan d'Ager avait bien eu vent de la camisade des nobles; mal renseigné toutefois sur la force du rassemblement, il n'appela que cinquante hommes de Castro et crut que ce renfort, joint aux douze soldats de sa garde, suffirait pour repousser l'attaque. Son audace le servit mal dans cette circonstance. Une fois dans la ville, les nobles assaillirent les maisons que tenaient les gens des syndics. Ils s'étaient retranchés surtout dans la tour de Micer Veranni et dans le logis de Geronimo Gil, situés tous les deux sur la place. La résistance eût été sanglante et longue, sans un très-habile artil-

1. Pidal, t. I, p. 168. — Lanuza, *Historia*, t. II, p. 61-62.

leur français venu avec Monsieur d'Agut. Celui-ci attacha un pétard à la porte de la tour et la fit voler en éclats. Ses nobles, se précipitant sur ses débris, tuèrent les trois premiers qu'ils rencontrèrent, et traînant par les cheveux sur la place Puyalet, le Tristan l'Ermite de Juan d'Ager, l'y poignardèrent, sans vouloir lui permettre de voir le confesseur qu'il réclamait à grands cris.

La tour de Micer prise, on courut attaquer la maison de Geronimo Gil, occupée par Juan d'Ager, qui s'y défendit comme un lion avec ses domestiques. Le cœur faillit partout à ces derniers, au bout de quelque temps. Comme on leur criait de se rendre, ils se livrèrent au baron de Pinilla et eurent la vie sauve. Pendant qu'ils déposaient les armes, Juan d'Ager essaya de s'enfuir par le jardin avec les quatre plus déterminés. La maison, par malheur pour lui, était cernée de toutes parts. A cette vue, les serviteurs suivirent l'exemple de leurs camarades. Mais lui, montant sur la plate-forme de la tour, où l'on ne pouvait parvenir que par un escalier en spirale (*caracol*), construit de façon à ne donner passage qu'à un seul homme, se défendit là très-longtemps et tua tous ceux qui se présentèrent.

Cet homme avait une si brutale énergie et un caractère de si rude trempe, qu'entendant une voix qui lui criait d'en bas de se rendre, puisque la résistance allait devenir impossible.

« Qui me parle? demanda-t-il.

— C'est moi, se hâta de répondre Juan Señol, un des hommes les plus considérés de la montagne.

— Je ne vous reconnais pas, reprit le farouche syndic; montrez-vous ! »

Señol se montra, n'imaginant pas que si près de la mort l'ennemi des nobles conçût des projets sanguinaires, et celui-ci, dès qu'il le vit, lui tira un coup d'arquebuse.

Ce guet-apens inutile, car sa balle n'alla point où il l'envoyait, fut son dernier adieu au monde. Voyant qu'on se disposait à mettre le feu à la tour, il se rendit au seigneur de Villanova. Peu d'instants après, il était traîné sur la place. Un des soldats des barons lui déchargea d'abord son pétrinal en plein visage; puis, sur son refus de se confesser, il reçut cent coups de poignard. Dès ce moment, les nobles déshonorèrent leur victoire; elle était due

à la surprise; ils la souillèrent à jamais par les cruautés qu'ils laissèrent exercer sur ce cadavre. On le traîna, comme les corps des suppliciés, par les rues; la tête, séparée du tronc, fut clouée sur une porte de la ville; et ce cadavre, mutilé et couvert misérablement de sang et de poussière, ne put ni désarmer la rage des nobles, ni échapper dans la tombe même au poignard de leurs soudadiers[1].

Le plus ardent ennemi des barons était mort, mais son parti vivait toujours; car ce parti était le peuple, qu'on peut bien écraser un jour, mais qu'on ne tue pas; le peuple, qui ressemble à un champ d'épis se courbant tout entier sous le vent, et qu'une matinée relève. Du haut de la tour où l'avaient placée les barons, cette tête ensanglantée criait vengeance et appelait de toutes parts les citoyens aux armes. Ceux de Calasanz, patrie d'Ager, y répondirent les premiers. Il y eut invasion de la petite ville de Grans, lutte contre les *porteros reales* (huissiers du roi), et combat avec les barons de Concas et de la Pinilla. En ces rencontres, quelques centaines de prisonniers tombèrent dans les mains du duc de Villahermosa. Ses *caudillos* (chefs confédérés) voulaient qu'il leur appliquât rigoureusement le nouvel article des fueros. Plus sage ou plus prudent, il les amnistia tous; et, pour apaiser les esprits, il rendit même au cadavre mutilé, qui l'attendait dans le tombeau, la tête de Juan Ager.

Cette politique aurait pu réussir à la longue, le temps fermant toutes les plaies et usant toutes les haines, si le duc n'avait eu à combattre que ses vassaux; mais il lui restait à compter avec des ennemis plus redoutables. Tous ceux d'abord qui n'avaient pu soumettre les rebelles, le vice-roi, le président du conseil d'Aragon, le justicia et le bayle, jetèrent les hauts cris en les voyant vaincus par d'autres; puis à la cour, où la réunion du comté de Ribagorza au domaine était chose arrêtée pour l'avenir, on s'indigna que le duc eût osé se faire justice lui-même. Rien ne semblait plus simple dès lors que de saisir cette occasion pour l'en punir, au nom des lois, en prenant hautement le parti des vassaux. Mais la politique des rois d'Espagne, marchant pas à pas et dans l'ombre comme un

1. Gelabert, *Relacion*.

bandit caché sous le sombrero et enveloppé dans son manteau, ne suivait alors que les voies souterraines et tortueuses.

La première idée de Philippe fut de charger sa chère inquisition du règlement de cette affaire. « Le roi, notre seigneur, écrivait le comte de Chinchon, le 28 octobre 1587, à un des dignitaires de l'ordre, désire savoir si, de l'information faite par les inquisiteurs d'Aragon sur l'entrée des Français dans le comté de Ribagorza et sur d'autres faits, il résulte des charges suffisantes pour traduire le duc de Villahermosa devant le Saint-Office. Je prie Votre Grâce de prévenir le cardinal afin qu'on avise et qu'on tienne Sa Majesté au courant[1]. »

L'inquisition n'ayant pas répondu au désir du roi, la cour traita sous main avec un noble que sa misère livrait au premier occupant, et avec les deux bandoleros les plus redoutés du temps, le Catalan Cadell et Miñon de Montallar, et les *cuadrillas* de ces trois misérables furent lancées sur le comté de Ribagorza. A partir de ce moment, on n'entendit plus parler que de meurtres, de pillages, de viols et de sacriléges; car ces bandits, sans foi ni loi, ne traitaient pas mieux les maisons de Dieu que celles des pauvres vassaux. El Miñon emporta, dit-on, 40,000 ducats en Catalogne. Les partisans du duc le poursuivaient chaudement, et l'atteignirent à Estadilla. Le seigneur de Villanoba, justicia du comté, était sur le point de leur faire rendre gorge; mais, frappé d'une balle, il tomba au premier feu, et les bandits purent regagner leur refuge de Coll de Nargo, qu'on appelait le pays des voleurs (*tierra de ladrones*). Il n'eut pas le temps de s'y réjouir du succès de sa razzia. Comme il partageait le butin, un autre bandolero, du parti de Villahermosa, tomba sur lui à l'improviste, dispersa sa *cuadrilla* et le força à s'enfuir entièrement dépouillé et les mains vides dans les âpres montagnes qui hérissent l'autre bord du ruisseau de Nargo.

Malheureusement le désordre était trop grand pour que la défaite et la fuite du bandolero catalan eussent une influence sensible sur la marche des choses. La population, divisée en deux groupes irréconciliables, les vassaux insurgés et les seigneurs, continua la

1. El rey nuestro señor desea saber si la informacion que los inquisidores de Aragon han hecho... (*Legajos de la inquisicion*, fol. 475.)

lutte à main armée. Ainsi, au mois de janvier 1588, deux conseils généraux s'assemblèrent : l'un à Benabarre, composé des amis des nobles; l'autre à Capella, convoqué au nom du peuple. Celui-ci élut quatre syndics, un pour Calasanz, l'autre pour Guel, le troisième pour Areny et le dernier pour Bénavent. Dé ces magistrats populaires, les trois premiers, selon Gelabert, l'historien de ce temps, et témoin oculàire, étaient trois montagnards, aussi rudes que leurs rochers et sans grande intelligence; le quatrième, seul, avait de la tête, du cœur, et jouissait de la considération qui s'attache toujours à la fortune. C'était ce Geronimo Gil, dans la maison duquel avait été tué Juan d'Ager. Aussi ferme que son ami, mais plus habile, il fit avec son esprit ce que l'infortuné Juan n'avait pu faire avec son patriotisme et son courage.

Les vassaux étaient revenus à Benabarre et y tenaient assiégés les partisans des nobles. Le duc de Villahermosa accourut aussitôt, suivi du baron de la Pinella et de Martin de Bolea, qui amenaient quatre cents hommes; de l'historien Gelabert, venu, lui soixantième; des barons de Ramastue et de Concas, et outre une assez grosse troupe de ses fidèles, conduisant en personne une compagnie de Gascons. Ces forces suffisaient pour écraser les insurgés. Geronimo Gil le comprit et dépêcha le lieutenant du gouverneur d'Aragon au duc pour demander une trève d'un mois. Privé de son bras droit et de son meilleur conseiller par la mort subite du seigneur de Ramastue, le duc donna dans le panneau, accorda tout le mois de mars aux insurgés et congédia ses alliés. Ils rentraient à peine dans leurs tours, quand l'historien déjà cité et Juan Miguel Barber rencontrèrent, en chevauchant, sept hommes del Miñon. Ils les attaquèrent sur-le-champ, en tuèrent six et ramenèrent le dernier à Benabarre. Un moment le duc fut tenté de rendre la liberté au prisonnier : on lui représenta, sans doute, qu'il était parent d'un des amis les plus ardents des insurgés, et alors, par réflexion, il lui fit donner la garrote. Sur ces entrefaites, paraît un messager du bayle d'Alos, qui venait supplier le duc d'épargner ce jeune homme, offrant, pour racheter sa vie, une soumission absolue. La prière arrivait trop tard, le bourreau avait fait son œuvre[1]. Furieux

1. Ya estaba hecha la ejecution. (Lanuza, *Historia*, t. II, p. 83-84.)

de cette exécution, le bayle d'Alos et les siens regardèrent la trève comme rompue; le but de Gil, d'ailleurs, étant atteint et l'armée ducale dispersée, les vassaux reprirent les armes. Ce fut la *cuadrilla* del Miñon, remise de sa déroute, qui battit les champs la première, au grand dommage des laboureurs attachés à la glèbe des barons. Le même instinct qui pousse les vautours vers leur proie agit sur les natures violentes. Attiré par l'odeur du sang qui ruisselait à flots sur ce malheureux sol de Ribagorza, un capitaine d'aventure, nommé Lupercio Latras, revint dans l'Aragon, son pays, pour offrir ses services au duc. Fameux par ses excès et les crimes dont il s'était couvert comme chef de bande dans les montagnes de Sobrarbe et de Jaca, il eût mérité cent fois la mort en temps ordinaire. Le roi ne l'avait jugé digne que de l'exil, le duc, plus indulgent encore, lui accorda sa confiance. Il se flattait d'abord de réconcilier les vassaux avec leurs seigneurs; ayant échoué dans cette entreprise si contraire à ses habitudes, il leva des hommes et marcha l'arquebuse haute contre ceux qu'il n'avait pu persuader.

Une rencontre eut lieu entre les deux partis, à deux lieues de Benabarre, devant la petite ville de Tolva. Elle fut fatale aux partisans de Villahermosa, qui se gardaient mal, confiants dans leur nombre, et se virent battus et chassés, l'épée dans les reins, jusque sous les tours du château de Falso. Revenant de là à Benabarre, les vassaux assaillirent la ville, la veille des Rameaux; mais ils durent reculer à leur tour, laissant au pied des murs seize morts à qui les soldats du duc coupèrent les têtes, afin de marquer les deux lignes du jeu de paume (*pelota*)[1]. Malgré cet avantage, toutefois, les nobles ne pouvaient plus tenir la campagne. Ils le sentirent et formèrent un plan nouveau. Le seigneur de la Pinella se jeta avec ses meilleurs soldats dans le château de Benabarre, le duc alla s'enfermer à Venasque, et chacun des chefs courut où il avait chance de recruter sa compagnie.

Latras, un des plus maltraités, tourna du côté de l'Èbre, et aussi léger de sentiments d'humanité et de justice que d'honneur, il commit une action infâme contre les Maures de Pina. Ce reste in-

1. Jugando á la pelota los soldados del duque se servian per señalar las rayas de cabezas de hombres. (Gelabert, *Relacion*, p. 57.) — Advertimientos (Notes de Conde de Luna sur cet ouvrage, *id.*)

fortuné des anciens vainqueurs de la Péninsule, vivait, caché par les montagnes, comme les cagots des Pyrénées et les parias de l'Inde. Odieux aux chrétiens, qui niaient leur conversion vraie ou feinte, et ne voyaient en eux que des maudits et des fils de Satan, et placés sous l'œil terrible de l'inquisition, ils passaient leur vie dans des alarmes continuelles et n'avaient pas un jour paisible. Depuis trois années surtout, le sang d'un riche montagnard, répandu à la suite d'une discussion pour des pâturages, avait allumé une guerre à outrance entre eux et les pasteurs chrétiens.

Comme dans les discordes civiles et les querelles de voisin à voisin, le meurtre appela le meurtre, le sang paya le sang. Cruellement poursuivis par les montagnards (*montaneses*), les rejetons des héros de l'islam s'organisèrent et prirent le nom de ***Maures de la Vengeance***. Sous les ordres de deux chefs énergiques, Focero de Codo et Cachuelo de Platos, ils eurent bientôt justifié leur sinistre surnom. Des vieux chrétiens qui tombaient sous leur yatagan, on ne retrouvait plus que les cadavres; ils en égorgèrent dix-sept, un jour, sur le grand chemin, à six lieues de la capitale. Ce n'étaient que de faibles représailles du mal que leur avaient fait les montagnards. Mais ceux-ci qu'enivre la haine en exagéraient la gravité, et ne méditaient qu'une chose, l'extermination des maudits. C'est au plus fort de leur colère que leur apparut tout à coup le capitaine d'aventure. Tous connaissaient son nom et ses sanglants exploits. On l'entoure, on l'écoute avec l'attention la plus vive; et quand il promet à ces forcenés le sac et le pillage des villes mauresques, s'ils veulent s'engager à marcher avec lui, après le massacre, contre les ennemis du duc, les pasteurs ne jettent qu'un cri : « Marchons d'abord contre les Maures ! »

Latras prit le commandement, les conduisit à Codo qu'il emporta par surprise, et à Pina, seigneurie du vice-roi d'Aragon, dont la garnison chrétienne ouvrit elle-même les portes. Tout fut mis à feu et à sang dans ces deux villes. Lorsque les montagnards en sortirent, ivres de carnage et ployant sous le butin, il n'y restait plus que sept cents cadavres. Latras leur rappela leur accord et les somma de le suivre pour aller secourir le baron de Pinilla; mais ils se moquèrent de lui, et regagnèrent, sans l'écouter, le val de Tena. La nouvelle de cette tuerie causa une émotion générale, et tout le

sang versé retomba sur le duc et sur la tête du cruel bandolero. Décidé à compléter l'œuvre préparée depuis si longtemps, en mettant la main sur le comté de Ribagorza, Philippe donna l'ordre au gouverneur d'Aragon d'y rétablir la paix et de le purger des bandits. L'illustre don Juan de Guerrea commença par promettre mille ducats à celui qui tuerait Latras; puis, au commencement de février 1589, il marcha en personne avec des forces considérables contre le proscrit, qui, jouant de son reste, pillait le pays, forçait les villes royales et mettait tout en combustion. Pendant que le gouverneur s'avançait par les plaines, son lieutenant, s'étant placé entre les Pyrénées et les bandoleros, leur coupa la route des montagnes. Latras s'enfuit alors à Candasnos. Don Juan de Guerrea y arrive presque aussitôt et fait cerner la ville. Par un coup de désespoir, Latras sort comme le taureau du cirque, et, fondant tête baissée sur les assaillants, parvient à rompre avec ses plus braves ce cercle de fer; mais il se referma sur soixante de ses compagnons, que le sévère gouverneur fit décapiter sur-le-champ.

Vivement poursuivis, car la poussière soulevée par les soldats du gouverneur empêchait seule de les voir, Latras et les siens coururent se réfugier dans le château de Benabarre. Juan de Guerrea y fut aussitôt que Latras, et poussa l'attaque avec tant de vigueur que les bandoleros crurent prudent de décamper. Ils profitèrent de la nuit et de la négligence des sentinelles pour se glisser hors du château et disparurent. Le lendemain, Blas de Monserrat, qui y commandait pour le duc, en apporta les clefs au gouverneur. Il était loin de prévoir l'accueil qu'il en reçut. En apprenant la fuite des bandoleros, don Juan de Guerrea le mit en chapelle avec toute sa garnison; et, bien qu'on le suppliât de tous côtés de leur sauver la vie, et que de belles demoiselles, accourant les cheveux épars (*esparcidos los cabellos dorados*), eussent baigné ses pieds de larmes, il en fit décoller quarante ce jour-là et huit autres un peu plus tard. Au bruit de cette justice impitoyable, les bandoleros, réfugiés à Venasque, se dispersèrent; les uns gagnèrent la Catalogne, le plus grand nombre parvint, à travers les glaciers et les neiges, à se couler en France. Dès qu'il n'y eut plus un bandoulier dans le comté, le gouverneur fit connaître le pacte intervenu entre le roi et le duc. Le duc de la Villahermosa venait de céder son fief de Ribagorza à

Philippe II pour 30,000 ducats, payés comptant, et une rente de 5,000. Aux termes de ce traité, le 6 mars 1591, le gouverneur prit possession du fief au nom du roi, et s'en retourna à Saragosse où l'avaient précédé les têtes sanglantes de ses victimes. Il laissait, pour achever la pacification, son lieutenant principal, Alonso Celdran. Jaloux des lauriers de son maître, cet officier, aussi féroce de caractère que don Juan, s'embusqua dans les montagnes, et, se glissant la nuit, comme un voleur, à travers les bois et les vallées, arrive avec des soldats du genre des bandoleros à l'unique porte de Pleitas, bourg principal des Maurisques, et en demande l'entrée au nom du roi. Les descendants des Africains, croyant toujours avoir affaire aux montagnards, se gardèrent bien d'obéir, et mirent les cloches en branle pour appeler leurs frères au secours. Alonso assaillit alors le bourg, le prit et fit couper vingt-neuf têtes. Après cette horrible exécution, par une inconséquence inexplicable, en vérité, il se mit en devoir de punir les auteurs des massacres de Codo. Avertis de ses intentions, deux chefs montagnards, à qui revenait la plus grande part de responsabilité dans cette série de meurtres et de pillages, se rendirent secrètement à Saragosse pour activer une négociation nouée secrètement avec la cour, et tendant à l'oubli du passé, pourvu qu'ils prissent du service en Italie.

Découverts ou trahis en arrivant dans la ville de Notre-Dame-del-Pilar, ils furent arrêtés et livrés immédiatement au tribunal des Vingt. Ce tribunal, sorte de jury populaire formé par l'élection, sur l'initiative du consistoire ou municipalité, prononçait souverainement et sans appel sur toutes les causes qui lui étaient soumises, même en matière capitale. Frémissant à l'idée de comparaître devant un pareil tribunal, les chefs montagnards, Marton et Blasco, firent la manifestacion ou appel au justicia. L'appel reçu, on les transféra dans les prisons des appelants (*manifestados*). Vives réclamations des Vingt et grand émoi à Saragosse. Les Aragonais, qui tenaient à leurs priviléges plus qu'à leur vie, soutiennent énergiquement les Vingt. On n'écoute ni vice-roi, ni justicia; les nobles, qui veulent se mêler du débat, sont menacés d'expulsion par le peuple. Enfin, les têtes s'échauffent au point que le digne archevêque don Andrès Bobadilla, voyant luire déjà les couteaux, envoie son vicaire général à la prison des appelants, afin d'engager Marton et Blasco à

retirer leur manifestation. Le prélat, leur ayant juré sur ses habits pontificaux qu'ils auraient la vie sauve, les montagnards suivirent son conseil, et mal leur en prit. Dès qu'ils les tinrent sous leurs verrous, les Vingt, qui n'avaient rien juré, se réunirent à minuit, jugèrent les prisonniers, et, emmenant Marton de l'autre côté de l'Èbre, le mirent sur-le-champ entre le confesseur et le bourreau. Blasco, moins criminel, sans doute, fut renvoyé dans ses montagnes [1].

A peine ce trouble apaisé, il s'en éleva un autre, faible d'abord, mais qui allait grandir et mugir en peu de temps comme le souffle de l'orage. La question, comme dans les insurrections du comté de Ribagorza et dans le maintien du privilége des Vingt, était la même toujours. Lutte sourde, mais tenace, mais incessante, de la royauté contre la noblesse et le peuple. Après avoir triomphé des nobles avec l'aide des vassaux, Philippe II voulut triompher des bourgeois avec l'aide des nobles. De temps immémorial, le vice-roi du royaume d'Aragon était Aragonnais. Persuadé qu'il ne dompterait la turbulente indépendance de cette race de fer qu'en donnant le gouvernement à des mains étrangères, Philippe laissa percer l'intention de choisir un vice-roi hors du pays. C'était frapper à l'endroit le plus sensible un des peuples les plus jaloux du monde de son autonomie et de son honneur. Il n'y eut qu'une voix sur les deux rives de l'Èbre pour protester contre la prétention royale. Les quatre États envoyèrent aussitôt à Madrid l'abbé du monastère de Piedra, don Jorge Fernandez de Hereira, don Antonio de Hijar, Juan d'Aguilar, Geronimo Gotor et Miguel de Villanueva. Ces députés présentèrent au roi une supplique ainsi conçue :

« Seigneur, on dit que les ministres de Votre Majesté songent à nommer un vice-roi étranger à notre royaume. S'il en était ainsi, nous demanderions la permission à Votre Majesté de l'avertir humblement, avant qu'elle allât plus avant, que c'est un sujet qui touche les Aragonnais au vif, et une prétention aussitôt abandonnée que formée par vos prédécesseurs. Notre royaume, d'où dépendent Catalogne et Valence, a joui plus de sept cents ans de la présence de ses princes. Il en est privé maintenant, ainsi que de toutes

1. Lanuza, *Historia*, t. II, p. 144.

les grandes charges et offices attachés à la couronne, et, pour nous dédommager de ces pertes, vos ministres voudraient nous imposer un étranger pour maître. Ce nous est grand deuil et sincère douleur. Aussi, nous supplions Votre Majesté de soumettre ce projet aux délibérations des cortès, sans le consentement desquelles on ne peut opérer des changements semblables[1]. »

Malgré cette supplique et la violente opposition de toutes les classes déterminées à périr plutôt que de laisser violer leurs fueros, le roi, opiniâtre dans ses desseins, envoya le marquis d'Almenara sur les lieux, en qualité (particularité assez curieuse de ce règne) de fondé de pouvoir, devant la cour du justicia, à qui était soumise la question politique. Le roi, fidèle à la légalité, acceptait ainsi, en apparence, la position de plaideur contre ses propres sujets. Au fond, d'Almenara, couvert par ce rideau légal, avait mission d'étudier le terrain et de voir quels moyens il fallait employer pour atteindre le but du roi.

Le marquis essaya d'abord de la popularité; mais il ne vit autour de lui que visages froids et sévères. Le peuple, qui a un instinct particulier pour deviner ses ennemis, l'abhorrait et le lui prouvait dès qu'il paraissait en public; les nobles évitaient sa présence, et ceux qui acceptaient ses invitations et allaient s'asseoir à ses festins étaient immédiatement flétris du sobriquet de *chevaliers de la soupe* (*caballeros de la sopa*). Indifférent, en apparence, à ce dédain qui s'étendait jusqu'aux dames, qu'on n'entendait parler devant lui avec chaleur que du vice-roi étranger, d'Almenara observait tout, et, quand il crut avoir bien apprécié les hommes et les choses, il revint à Madrid et présenta au roi un mémoire où, si on lui donnait assez d'argent pour acheter les Vingt, quelques emplois pour corrompre le justicia et les nobles, et la place de vice-roi à lui-même, il se faisait fort de mettre sous les pieds du roi les libertés de l'Aragon. Philippe II accepta le marché, et ce Judas de cour, plein d'une confiance que les événements devaient cruellement dementir, regagna Saragosse.

1. Le comte de Luna, *Commentarios*, fol. 17, *Exposicion de los disputades de Aragon á S. M.*

CHAPITRE IX

ANTONIO PEREZ.

Le secrétaire du roi. — La duchesse d'Eboli. — Juan Escobedo. — Audace de l'écuyer. — El Verdinegro. — Assassinat du 31 mars 1577. — Lumière de la vérité. — Mateo Vasquez. — La maîtresse du roi. — Double arrestation. — La procédure mystérieuse. — La Visita. — Résultat de l'enquête. — Les billets de Philippe. — Le spectre d'Escobedo. — La torture. — Évasion de Perez. — La sentence. — Son arrivée à Saragosse. — Manifestation. — Défense du proscrit. — Perez et le Saint-Office. — Le confesseur du roi. — Qualifications. — Perez dans les cachots de l'Aljaferia. — Le 24 mai. — La grosse cloche de Notre-Dame-de-la-Seo. — Soulèvement de Saragosse. — *Mueran los traidores*. — Prise du marquis d'Almenara et délivrance de Perez. — Échec du Saint-Office. — Triomphe du peuple. — Le Dan-din-don. — Le parti modéré. — Accord secret avec la cour. — Le 24 septembre. — *Viva la libertad*. — Fuite de Perez. — L'armée castillane. — L'écuyer du prince des Asturies don Gomez Velasquez. — Supplice du Justicia. — Vengeance de Philippe. — Les jours de sang. — L'auto-da-fé. — Mort de la liberté aragonaise.



En même temps que le marquis, on vit arriver à Saragosse un homme destiné par le hasard à déconcerter tous ses plans. Antonio Perez, ancien secrétaire d'État pour les affaires d'Italie, avait longtemps joui de la confiance du roi. Telle était sa faveur après la mort du prince d'Eboli, en 1571, que Philippe allait en coche, jusqu'à sa porte, savoir lui-même des nouvelles de sa santé. Une circonstance peu honorable avait beaucoup contribué à son élévation et à sa fortune. Le roi, malgré sa dévotion austère, ses confessions et ses communions multipliées, vivait en état public d'adultère avec la belle duchesse d'Eboli, doña Ana Mendoza de la Cerda. Courtisan servile, don Rui Gomez de Silva, son époux, ferma toujours les yeux, et fit semblant d'être le père des enfants de son maître. Or, après sa mort, un de ses anciens domestiques s'avisa de se montrer plus jaloux que lui de son honneur. Juan Escobedo, qu'on avait placé pour le surveiller et rendre compte au roi de ses actions auprès de don Juan d'Autriche, nommé, en 1576, gouverneur des Pays-Bas, en remplacement du duc d'Albe, s'apercevant que Perez était sorti de son rôle de confident, soit qu'il s'y crût

autorisé par son respect pour la mémoire de Sylva, soit que la princesse lui eût donné le droit de se plaindre, osa faire des représentations sur son imprudence à la maîtresse du roi. La fière Espagnole lui répondit avec hauteur qu'il n'appartenait pas aux valets de se mêler de la conduite des grandes dames[1].

Piqué de ce dédain, il parla plus haut, et, après avoir averti Perez plusieurs fois, finit par menacer la princesse de tout apprendre au roi. Emporté par la jalousie ou la passion, il oubliait que celui qu'il voulait perdre avait contre lui une arme terrible. Infidèle, en effet, à sa mission, il s'était laissé gagner par don Juan d'Autriche, et trompait la cour à son profit au lieu de la servir. A peine eut-il lancé sa menace, que Perez montra au roi les preuves de sa trahison, et reçut l'ordre de le faire disparaître avec le moins d'éclat possible. En conséquence, on essaya du poison, mais sans succès, car il se tenait, sans doute, sur ses gardes. Alors s'engage entre le secrétaire et le roi une correspondance mystérieuse et sombre, suant le sang à chaque ligne, dans laquelle se montre bien, sous sa peau de renard et de tigre, le génie lâche et cruel de Philippe II. « Pressez l'affaire du *Verdinegro*[2], écrit-il à son favori ; finissez-en, mais sans esclandre. » Perez obéit : le 31 mars 1577, son majordome, Juan Rubio, son ami, fils du gouverneur de Melito, dans le royaume de Naples, exilé pour cause de meurtre; un Aragonnais, appelé Juan de Mesa, et un autre coquin, du nom de Miguel Bosque, attendirent Escobedo, rue de Sainte-Marie, et le tuèrent, en plein jour, comme il se rendait à l'église. Les assassins eurent le temps de se sauver. Le Napolitain Rubio courut, dans la nuit, rendre compte de l'expédition à Perez, qui, revenant aussitôt à Madrid, osa monter dans cette maison où était encore le cadavre, et, en versant des larmes hypocrites sur la mort de son ami, offrir son crédit avec ses regrets au fils et à la veuve du mort, et leur promettre la protection du roi.

C'est une chose vraiment merveilleuse que la lumière de la vérité : on a beau l'obscurcir et s'efforcer de la cacher à tous les yeux,

1. Que los escuderos no tenian que decir en lo que hacian las grandes señoras. (*Processo de A. Perez*, p. 143.)

2. Convendra abreviar lo de la muerte de Verdinegro (nom de convention donné a Escobedo). (Billet de Philippe II.)

de ses rayons plus éclatants que ceux du soleil même, elle déchire tous les voiles et dissipe tous les nuages. Malgré l'audace de sa visite, il n'y eut qu'un cri dans Madrid contre Perez. Les murs même le dénonçaient comme l'assassin d'Escobedo. Peu alarmé de tout ce bruit, il en entretenait légèrement son royal complice, et ne semblait préoccupé que d'un souci, éloigner ses coupe-jarrets. Plus cauteleux et plus prudent, Philippe répondait : « Qu'ils se cachent et se tiennent tranquilles (*que se esten quedos*) pour le moment, on les laissera fuir plus tard. » Il y avait donc grande apparence que la clameur publique resterait sans écho et le meurtre d'Escobedo sans vengeance en ce monde, quand les deux passions les plus viles, l'envie et la haine, vinrent en aide à la vérité.

Un autre secrétaire du roi, qui aspirait depuis longtemps à supplanter Perez, D. Mateo Vasquez de Leca, saisit avidement l'occasion et se joignit à ses accusateurs. Maïs, voyant Philippe impassible, malgré la gravité des charges, il comprit ou devina la vérité, et, par une manœuvre d'une habileté infernale au point de vue surtout du caractère vindicatif et inexorable du roi, du complice il fit un mortel ennemi. Peu de jours après l'assassinat, Philippe trouva sur son bureau cette note écrite de la main de Mateo :

« Le bruit court dans le peuple que la mort du secrétaire est due à un autre secrétaire, son meilleur ami ; celui-ci l'aurait fait tuer par jalousie... On parle d'une grande dame... » Lorsque Mateo, interrogé à ce sujet, nomma la princesse d'Eboli, le roi ne voulut pas le croire. Il aimait encore doña Anna, et reculait avec effroi, avec colère, devant l'idée d'une trahison. Mateo, qui avait en main des preuves irrécusables, l'éclaira sans pitié. Qu'on juge alors de la fureur de cet homme si irascible en se voyant trompé comme ami, trahi comme amant, joué comme monarque, et en reconnaissant qu'il n'avait fait égorger Escobedo que pour protéger l'infidélité de la princesse d'Eboli ! Un autre aurait éclaté et frappé sur-le-champ; mais Philippe II savait laisser refroidir sa colère. Il se passa deux ans sans que personne, sauf peut-être fra Diego, son confesseur, pût savoir ce qu'il méditait. En attendant, Mateo Vasquez disait tout haut à qui voulait l'entendre, que les assassins d'Escobedo étaient la princesse et Perez. Irrités de ces propos, les deux amants imaginèrent d'en demander simultanément justice au roi. La prin-

cesse d'Eboli lui écrivit une lettre fort vive, où, en rappelant les services de ses aïeux et de son mari, elle se plaignait avec amertume qu'il la laissât calomnier par un chien maure. Perez, de son côté, ne protestait pas avec moins de violence contre les accusations de Vasquez : l'un et l'autre réclamaient une prompte satisfaction, le roi la leur accorda, mais non telle qu'ils l'espéraient. Sur leur refus de se reconcilier avec Vasquez, le 28 juillet 1579, il fit arrêter en même temps Perez et la princesse.

Il y eut cependant une différence singulière dans ce double châtiment. Tandis que doña Anna de Mendoza, dont il n'avait rien à craindre, était conduite dans la forteresse de Pinto, et traitée avec la dernière rigueur, Perez, mis d'abord sous la garde des alcades, conserva une demi-liberté, car on lui donna son hôtel pour prison, avec la faculté d'en sortir pour faire des promenades et aller même au théâtre. Qui n'aurait pas connu Philippe se serait pris à ce semblant d'indulgence ; le secrétaire, mieux fixé sur le caractère implacable et dissimulé de ce roi-tigre, ne négligeait rien pour sortir de ses griffes. Quelque ardeur qu'il y mît pourtant pendant une année, ses efforts furent inutiles. En juillet 1580 seulement, Philippe, qui se rendait en Portugal, daigna faire dire à sa femme, par un religieux, qu'à son retour à Madrid on s'occuperait de l'affaire de son mari[1]. Promettre et tenir sont deux, selon le proverbe basque. Un an plus tard, Philippe répondait au président de Castille, dont la vieille loyauté, s'indignant de tous ces mensonges, réclamait en faveur de Perez une amnistie ou un jugement :

« Si l'affaire était de nature à permettre qu'on procédât par jugement public (*por juicio publico*), on l'aurait fait dès le premier jour. Mais comme il est impossible de faire plus qu'on n'a fait, il faut s'en tenir là pour le moment[2]. » L'année 1582 s'écoula donc sans amener de changement. Le président du conseil des finances avait bien procédé secrètement à une enquête sur les actes de son administration; mais rien n'en avait transpiré, et le public n'en connut le résultat que trois ans plus tard. Le 23 janvier 1585, le licencié

1. *Relaciones de Antonio Perez, secretario de Estado*, p. 26.

2. Si el negocio fuera de calidad que sofriera procederse... (Archives de Simancas, *Pat. eccl.*, leg. 12.)

don Thomas Salazar, du conseil de Sa Majesté, pour la sainte et générale Inquisition, rendit la sentence suivante :

« Attendu que Sa Majesté, désirant savoir et connaître la manière dont l'ont servie ses secrétaires de la couronne de Castille, ainsi que la fidélité, l'intégrité et le zèle avec lequel eux et leurs officiers ont procédé dans l'exercice de leurs fonctions, a ordonné qu'ils fussent soumis à la *visite* (enquête pour corruption), et nous a commis nous-même à cet effet. Nous avons préalablement fait diverses vérifications et diligences, par suite desquelles nous avons trouvé bon de notifier à quelques-uns d'entre eux les faits qui étaient à leur charge; laquelle notification effectuée, nous les avons ouïs dans leur justification; puis, la procédure de *visite* achevée, Sa Majesté a résolu de nommer et a nommé en effet des juges, afin que tous conjointement nous fissions examen et revue de ladite procédure et rendissions une décision selon la justice.

« Or, ayant ainsi considéré les charges et justifications du secrétaire d'État Antonio Perez, ledit Perez, après consulte avec Sa Majesté, a été condamné à être enfermé et détenu dans telle forteresse qu'il plaira à Sa Majesté de désigner pendant l'espace de deux ans et plus, à la volonté du roi ; à être formellement banni de la cour, d'où il demeurera éloigné de trente lieues pendant dix ans, et à être, pendant le même temps, suspendu de ses fonctions. L'une et l'autre peine demeurant, au-surplus, à la discrétion de Sa Majesté et de ses successeurs. Dans ledit bannissement comptera le temps de la réclusion et détention dans la forteresse, et, en cas d'infraction, la peine en serait doublée.

« En outre, et dans les neuf premiers jours qui suivront, il payera, rendra et restituera 12,224,795 maravédis, en la forme et de la manière qui suivent ; savoir : 2,070,383 qu'il a reçus et qui lui ont été remis à Naples pour le compte de la dame doña Anna de Mendoza et de la Cerda, princesse d'Eboli, sauf le droit qu'il peut avoir sur un certain cens qu'il prétend lui appartenir. *Item*, huit couvertures neuves de velours cramoisi (*terciopelo carmesi*), brodées d'or et d'argent, si mieux il n'aime payer pour chacune d'elles 300 ducats. *Item*, deux diamants de prix qu'il paraît avoir reçus de ladite princesse, à moins qu'il ne paye en échange 200 ducats. *Item*, quatre pièces d'argenterie provenant de la vente du

comte de Galvez, et qu'il a reçus de ladite princesse, telles et aussi bonnes qu'au temps où elles lui furent données. *Item*, une bague montée d'un grenat, à moins qu'il ne paye pour la garder 198,750 maravédis, afin que toutes les sommes et objets susdits soient remis et livrés aux enfants et héritiers du prince Rui Gomez, ou par eux à qui il appartiendra. *Item*, un brasero d'argent, présent du sérénissime seigneur don Juan d'Autriche, à moins qu'il ne paye en échange 700 ducats; et pour diverses autres charges et transgressions résultant de l'enquête et constatées par elle, 7,371,098 maravédis : le tout revenant à la Chambre et au fisc de Sa Majesté[1]. »

Arrêté trois jours plus tard sous les combles de l'église de Saint-Just, d'où les alcades de cour, au mépris du droit d'asile, le tirèrent tout couvert de toiles d'araignée (*lleno de telarañas*), Perez fut conduit dans la forteresse de Turuegano. Dès que les portes de cette prison se furent refermées sur lui, le roi quitta son masque de clémence, et on vit sa haine à l'œil fauve et ardent. Perez avait conservé des papiers très-compromettants pour l'honneur de Sa Majesté Catholique; Philippe exigea qu'ils lui fussent remis et employa la violence pour les arracher au captif. Celui-ci, sachant sa femme, Juana de Coëllo, enfermée et menacée d'une détention perpétuelle, lui envoya, dans un billet écrit avec son sang, l'ordre de les livrer. Juana, que ni les fers ni la menace de la faire blanchir dans un cachot, avec une once de pain par jour pour toute nourriture, n'avaient pu effrayer, obéit à son époux, et remit au confesseur du roi deux malles soigneusement scellées, dont le discret fra Diego de Chaves envoya, sans vouloir les ouvrir, les clefs à son auguste pénitent.

Une fois en possession des papiers, Philippe fit mettre en liberté Juana Coëllo et ses enfants, et relâcha les liens du prisonnier. A la grande surprise des courtisans eux-mêmes, qui ne comprenaient rien à ces fluctuations et qui, voyant le roi tantôt pousser les juges, tantôt leur retenir brusquement la main, ne pouvaient parvenir à pénétrer le mystère qu'il y avait entre le souverain et son sujet, Perez resta libre à Madrid près de quatorze mois, puis à l'improviste

1. Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*, p. 164-165.

comme toujours, la procédure fut reprise. On le jeta dans la forteresse de Pinto. Ramené là dans la prison royale de Madrid, il vit surgir de nouveau, et sérieusement cette fois, le spectre sanglant d'Escobedo, derrière lequel était l'ombre du roi.

Accusé par le fils de la victime et l'un des assassins, et autorisé du roi lui-même à déclarer par l'ordre de qui il avait fait tuer Escobedo, Perez découvrit le piége qu'on lui tendait, et répondit constamment qu'il ne pouvait rien révéler, puisqu'il ne savait rien du meurtre d'Escobedo, et n'y était pour rien. Ce n'était pas le compte de ses juges : ils avaient l'ordre de rapporter un aveu au roi, et, ne pouvant l'obtenir de plein gré, ils résolurent d'employer la force. Le 21 février 1590, Rodrigo Vasquez, président du conseil de Castille, et le licencié Juan Gomez, ordonnèrent aux alguazils de lui mettre les fers aux pieds et de l'attacher avec une chaîne. Puis, deux jours après, ils revinrent, le soir, dans sa prison avec un greffier (*escribano*), et lui dirent :

« Faites ce que le roi vous a commandé dans son billet. » Perez répondit que, sauf le respect dû aux ordres du roi, il n'avait rien à déclarer. Après une longue insistance, les seigneurs-commissaires le menacèrent de la torture. Perez, s'indignant, s'écria alors que deux choses devaient s'opposer à ce qu'il fût appliqué à la question : sa naissance (il était hidalgo) et les infirmités dont l'avait accablé prématurément une détention de onze ans. Les seigneurs-juges firent signe de lui ôter les fers et la chaîne, et lui ordonnèrent de prêter serment et de révéler ce qu'on lui demandait. Sur son refus, le bourreau, Diego Ruiz, le dépouilla de ses vêtements et ne lui laissa que des caleçons de toile (*zaragüelles de lienzo*). Le verdugo s'étant retiré, on lui signifia de nouveau d'obéir à l'ordre du roi, sous peine de subir la torture par la corde; il répéta encore qu'il disait ce qu'il avait déjà dit. Aussitôt l'échelle et l'appareil de torture apportés, le bourreau Diego croisa les bras d'Antonio Perez l'un sur l'autre, et commença par lui donner un tour de corde. Il jeta de grands cris en disant : « Jésus ! je n'ai qu'à mourir à la question, je ne dirai rien, je n'ai qu'à mourir[1]. » Ce qu'il répéta maintes fois.

1. Que no habia de dezir nada y que habia de morir. (Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*, p. 194. — *Procès manuscrit de Perez*, p. 174.)

On lui avait déjà donné quatre tours de corde; les juges le sommant alors de déclarer ce qu'on voulait de lui, il dit avec force cris et exclamations qu'il n'avait rien à dire, qu'on lui brisait un bras. « Vive Dieu ! je suis perclus d'un bras, les médecins le savent bien. » Il ajoutait en gémissant : « Ah ! Seigneur, pour l'amour de Dieu, ils m'ont brisé une main, par le Dieu vivant ! » Puis il s'écria : « Seigneur Juan Gomez, vous êtes chrétien; mon frère, pour l'amour de Dieu, vous me tuez, et je n'ai rien à déclarer ! » Les juges lui répliquèrent de nouveau de parler. Il ne fit que répéter : « Mon frère, vous me tuez ! (*Hermano mio que me matas!*) Par les plaies du Sauveur ! seigneur Juan Gomez, qu'ils m'achèvent d'un coup ! » Puis, un moment après, épuisé et vaincu par la force de la douleur : « *Qu'ils me laissent, je dirai tout ce qu'ils voudront.* Pour l'amour de Dieu, mon frère, ayez pitié de moi[1] ! »

Le licencié congédia le bourreau, desserra lui-même les cordes qui étaient au neuvième tour, et, resté seul avec la victime toute brisée et gémissante dans la robe qu'on lui jeta, il recueillit l'aveu qu'avaient arraché les tourments. Quelques jours après cette scène horrible où éclate dans sa froide férocité l'esprit du pouvoir et de la justice en Espagne au XVIe siècle, Perez, dont le sort n'était plus douteux, depuis que Philippe croyait tenir tous ses papiers, parvint à s'évader de sa prison. Il en sortit le jour du mercredi saint, au moyen d'une fausse clef, et, grâce à son courage et au dévouement de ses amis, put gagner enfin Saragosse.

A peine eut-il le pied sur ce sol libre où le conduisit don Juan de Luna, un des députés d'Aragon au milieu de cinquante arquebusiers, qu'il écrivit au roi une lettre pleine de soumission et de respect. Il ne se plaignait pas, et ne demandait en récompense de ses longs services que la permission de vivre dans un coin avec sa famille, promettant d'y prier Dieu pour le bonheur et les prospérités de son bourreau. Il recommandait, dans les termes les plus humbles, à Sa Majesté Catholique, sa femme et ses enfants. La réponse de Philippe ne se fit pas attendre. Le lendemain de son évasion, malgré la sainteté du jour (c'est le jeudi saint, en effet, qu'on graciait les coupables), il avait fait arrêter la femme et les enfants

1. Por amor de Dios, Hermano, que te apiades de mi, *id.*

du fugitif, spectacle qui émut toute la population; car deux ou trois de ces enfants étaient si jeunes que les alguazils furent forcés de les prendre dans leurs bras pour les porter en prison. Quelque temps après la réception de la lettre de son ancien secrétaire, il ordonna aux deux juges de publier la sentence qu'ils avaient rédigée, et qui devait paraître après la semaine sainte. Elle était conçue en ces termes :

« En la ville de Madrid et en la cour de Sa Majesté, le roi notre seigneur don Philippe second, que Dieu garde, le premier jour du mois de juillet de l'an 1590, les seigneurs Rodrigo Vasquez de Arce, président du conseil des finances, et le licencié Juan Gomez, du conseil et de la chambre de Sa Majesté, vu le procès et la cause d'Antonio Perez qui fut secrétaire du *Despacho universal* de Sa Majesté, ont déclaré qu'en punition de la culpabilité qui en résulte contre ledit Perez, ils devaient le condamner et le condamnent à mourir par le gibet, à être traîné (*arrastrado*), avant d'être pendu, par les rues de la ville, selon la forme accoutumée, et avoir après sa mort la tête tranchée avec un couteau de fer et d'acier, pour être mise dans tel lieu public qui conviendra auxdits seigneurs-juges, sans que personne soit assez osé pour l'en enlever, sous peine de mort; le condamnent, en outre, à la confiscation de tous ses biens qui seront acquis à la chambre et au fisc de Sa Majesté et appliqués aux dépenses faites pour sa personne et son procès[1]. »

Les meilleurs avocats des persécutés sont l'innocence et le malheur : il n'y a pas de Cicéron ni de Démosthène qui pénètrent plus avant dans l'oreille, qui remuent plus profondément les cœurs. Quand les Aragonnais virent ce compatriote, qui avait été au faîte des grandeurs et de la fortune, leur arriver pauvre, proscrit, brisé par la torture et tendant des mains suppliantes, ils furent émus de sympathie et de pitié. Si tout le monde à Madrid, jusqu'au prédicateur de la cour, avait été touché de son infortune; si tous, jusqu'au fou du roi, s'étaient réjouis de son évasion, qu'on se figure avec quelle ardeur la fière population de Saragosse embrassa une cause qu'elle regardait comme personnelle, puisqu'il s'agissait d'un de ses plus nobles enfants. Perez, ayant fait son appel, était provisoirement en sûreté dans la prison des *Manifestados*. Il s'agissait de l'en arracher et de le traduire devant un tri-

bunal plus docile. Le marquis d'Almenara, l'âme damnée de Philippe et son représentant secret à Saragosse, entreprit donc de faire évoquer la cause par les juges royaux. Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter cette procédure, c'était de publier les lettres où le roi donnait lui-même à Perez l'ordre de faire tuer Escobedo. Ces pièces, soigneusement conservées, furent jointes au mémoire qu'Antonio publia pour sa défense, et eurent à l'instant l'effet qu'il en attendait. Tout en protestant vaguement, Philippe se désista de sa poursuite.

Mais plus irrité qu'auparavant par cette publication, qui mettait en pleine lumière le rôle odieux qu'il jouait depuis dix ans avec l'exécuteur de ses sanglantes volontés, Philippe n'avait paru reculer que pour mieux assurer sa vengeance. Par le conseil du marquis, il montra du doigt Antonio Perez au tribunal du San Benito et des Auto-da-fé. Une information, dressée sur les témoignages d'un perfide ami de Perez et de l'un de ses domestiques, vendu à d'Almenara, fut envoyée secrètement, par l'inquisiteur d'Aragon, à la suprême de Madrid.

Sur l'invitation du roi, le cardinal Quiroga, grand inquisiteur, choisit Fra Diego de Chaves pour qualifier ou apprécier les griefs énoncés dans l'information, et, avec un sérieux qui peint bien l'abrutissement du haut clergé à cette époque, le confesseur du roi qualifia ainsi qu'il suit l'œuvre du Saint-Office d'Aragon :

« Conformément à l'ordre du très-illustre cardinal de Tolède, inquisiteur général, qui m'a remis l'enquête faite contre Antonio Perez, secrétaire de Sa Majesté, afin que je visse et examinasse le tout, pour dire ce que j'en penserais, j'ai noté ces trois propositions :

« Si Dieu le Père, dit Perez, dans une occasion à propos d'une affaire touchant don Juan d'Autriche, voulait y mettre obstacle, je lui couperais le nez.

« Cette proposition, en tant qu'elle dit que si Dieu le Père venait à la traverse on lui couperait le nez, est une proposition blasphématoire, scandaleuse, offensant les vieilles pensées, et sentant l'hérésie des Vaudois, qui prétendent que Dieu est corporel et qu'il a des membres humains. On ne peut l'excuser en disant que le Christ a un corps et un nez, puisqu'il s'est fait homme : car il est

constant qu'il s'agit ici de la première personne de la Trinité, qui est le Père.

« Le même Antonio Perez a dit : Il me semble que Dieu dort dans les affaires qui me touchent; s'il ne fait pas un miracle en ma faveur, je serai bien près de perdre entièrement ma foi.

« Cette proposition est scandaleuse, parce qu'il y est dit de Dieu qu'il dort dans les affaires de Perez, comme si un homme mis juridiquement à la torture et condamné à mort était innocent.

« Je renie le lait que j'ai sucé, a-t-il dit encore, et ne serais plus catholique s'il en arrivait ainsi. Cette proposition est blasphématoire et n'est pas exempte du soupçon d'hérésie[1]. »

En vertu de cette censure, le sombre tribunal décida, le 21 mai 1591, que Perez serait conduit pour y être jugé dans les prisons du Saint-Office d'Aragon. Deux jours après, tant le porteur de ce décret y avait mis de hâte, les trois inquisiteurs de Saragosse envoyaient chercher Perez, à la prison des Manifestados, par leur alguazil.

Antonio Ores, alcade de cette prison, ayant refusé d'obéir au mandement des inquisiteurs, en alléguant les dispositions contraires des fueros, le secrétaire du Saint-Office, Lanceman de Sola, alla aussitôt notifier les lettres de ses chefs au justicia. Ce magistrat, gagné sous main par Almenara, attendait dans la salle du conseil, où le secrétaire le trouva entouré de ses lieutenants. On délibéra quelques minutes pour la forme; puis il fut décidé que le notaire qui avait rédigé l'appel se rendrait à la prison avec l'huissier du justicia et qu'en leur présence on livrerait à l'alguazil Antonio Perez. L'expédition se fit le plus tranquillement du monde. L'alguazil du Saint-Office reçut son prisonnier des mains de l'alcade, l'emmena en coche, afin que personne ne pût le voir, à l'Aljaferia, et le remit à Pascual de Claros, geôlier, qui l'incarcéra dans les prisons secrètes.

A cette nouvelle, qu'il apprit de la bouche même d'un des serviteurs de Perez, qui l'avait suivi jusqu'au château de l'inquisition, le fougueux don Diego de Heredia s'arme d'un tromblon chargé

1. Mignet, ouvrage cité, p. 234. — Llorente, *Historia de la inquisicion*, t. VI, p. 231.

d'une poignée de balles et descend dans la rue avec un prêtre, aussi animé que lui, afin de soulever le peuple. Un autre domestique du prisonnier avait averti, en même temps, don Martin de Lanuza, don Pedro de Bolea, don Iban Coscon Manuel, don Lope, tous grands partisans de son maître, et ses amis les plus dévoués Gil Gonzalez et Gil de Mesa.

Ces cavaliers coururent furieux, au consistoire, demander raison au justicia de la violation des fueros. Celui-ci leur ayant répondu, sans s'émouvoir, qu'on ne pouvait résister à l'inquisition souveraine en matière de foi, et les députés qu'ils avaient sommés d'appuyer leur demande paraissant se contenter de cette réponse, ils sortirent pâles de colère et rejoignirent Heredia sur la grande place, en criant dans toutes les rues où ils passaient : « Vive la liberté! aide à la liberté! » A ce cri, toujours si puissant sur les âmes aragonnaises, vint se joindre le son lugubre du tocsin, dont la grosse cloche de Notre-Dame de la Seo, mise en branle par l'ordre du prieur don Vicentio Agustin, fit retentir bientôt la ville.

Il n'en fallait pas plus pour soulever Saragosse. En un clin d'œil, la population entière fut sur pied. Par le conseil des plus échauffés, l'émeute se divise en deux flots : l'un roule en grondant, comme le torrent débordé, vers le palais d'Almenara; l'autre se précipite contre le château de l'inquisition. Les chefs du premier rassemblement étaient, outre tous ceux que nous avons nommés, les cavaliers les plus illustres d'Aragon. Ils se présentèrent devant le palais d'Almenara aux cris de : « Mort aux traîtres (*mueran los traidores*) ! » A la grêle de pierres lancées contre ses fenêtres et aux balles qui sifflèrent à ses oreilles, le commissaire du roi vit que l'attaque était sérieuse et se mit en défense avec ses gens.

La plupart des maisons des grands, à cette époque, ressemblaient à des forteresses. Sentant qu'il serait difficile et long de forcer celle du marquis, les insurgés s'avisèrent d'une ruse qui réussit. Sous prétexte que le cousin de Caspar Burces, un homme du peuple très-influent dans son quartier, était détenu dans le palais du marquis d'Almenara, on fit appel au justicia. Moins sans doute pour obéir au fuero que pour essayer de calmer la sédition, le grand justicier vint lui-même avec ses lieutenants. Les portes s'ouvrirent devant lui, et tandis que Burces, escorté du notaire

traditionnel, fouillait le palais et, en feignant de chercher son cousin, occupait les gens d'Almenara, ceux du dehors enfonçaient, avec une poutre, la grande porte du palais. En l'entendant tomber, on pressa le marquis de fuir; mais il s'y refusa trois fois, en répondant fièrement que personne de sa race n'ayant jamais tourné visage, il ne serait pas le premier. Le vieux magistrat eut beau lui dire qu'il n'y avait point de déshonneur à prendre ce parti, et qu'il avait vu lui-même, à Gand, Charles-Quint tenir un cheval à la porte dérobée de son palais dans une occasion pareille, il ne voulut rien écouter. Usant d'un moyen désespéré, le justicia se présenta au balcon et, au milieu du tumulte et des vociférations de la foule, entassée sur la place, il cria au peuple de lui dire ce qu'il voulait[1] :

« Que le marquis et ses gens soient pris et désarmés, répondit-on de toutes parts.

— Me donnez-vous, reprit le justicia, votre parole de cavaliers, d'hidalgos et d'hommes d'honneur, qu'ils auront sûreté pour leurs personnes?

— Oui, oui! » répliqua le peuple avec de grands cris.

Sur cette promesse, le grand justicier fit désarmer les serviteurs d'Almenara, et, mettant le marquis entre lui et son assesseur, il descendit et entra dans la foule, qui ouvrit ses rangs en silence. Ils se dirigeaient vers la prison des *Manifestados*, et bien que l'émeute fût muette et calme, en apparence, à mesure qu'ils avançaient, la marche devenait plus lente et plus pénible. En arrivant sur la place de Clariana, le justicia, poussé par le peuple, qu'on n'écartait plus qu'à grand'peine, tomba et fut un moment foulé aux pieds. C'était le glas funèbre du marquis. Porté par la houle populaire jusqu'à l'église de Notre-Dame de la Seo, quand il toucha l'ombre de ce clocher, où le tocsin sonnait toujours, la colère de la foule s'exalta au son lugubre de la cloche, et une voix rauque s'écria tout à coup : *Muera cuerpo, de Dios!* (qu'il périsse, cordieu!) Au même instant, Gil de Mesa, Gil Gonzalez Heredia et quelques autres chefs, se jetèrent sur Almenara en vociférant : « Mort au traître! vive la

1. El justicia entonces se asomó otra vez á las ventanas y preguntó á los amotinados que era lo que querian. (Le marquis de Pidal, *Historia de las alteraciones de Aragon*, t. II, p. 19. — Cabrera, *Historia de Philippo II*, 2ᵉ partie manuscrite.)

liberté ! » Ils l'abattirent et lui arrachèrent le bonnet et la cape, dont il cherchait à se couvrir, et lui donnèrent plusieurs coups de couteau à la tête et sur la main qui tenait l'épée. L'assesseur Torralba, qui l'avait défendu avec courage et souvent couvert de son corps, parvint, après une lutte acharnée, où il fut noblement secondé par plusieurs gentilshommes, à le tirer des mains de ces furieux. Il le déposa tout sanglant et blessé à mort dans la prison vieille, qui se trouvait sur leur passage[1].

Un peu en avant de la porte de Saragosse, appelée ***del Portillo***, s'élève l'Aljaferia, vieille citadelle arabe, et depuis antique résidence des rois d'Aragon. Avec ses murs de briques brunies par les siècles et les bastions qui en flanquent les quatre angles, ce bâtiment offre l'aspect sombre et sévère d'un soldat des vieilles bandes espagnoles en faction dans l'ombre, le pot de fer en tête et sa main appuyée sur la ***bisarma*** ou pertuisane. Aussitôt que les portes de la prison royale se furent refermées sur le marquis, le corps principal de l'émeute alla rejoindre à la course la bande qui s'était portée sur l'Aljaferia. Le tumulte était encore plus violent sur ce point que devant le palais d'Almenara. Il y avait là plusieurs milliers de Saragosains réclamant Perez à grands cris et menaçant de mettre le feu au château, s'il n'était rendu à l'instant même. Les inquisiteurs, accoutumés à voir tout trembler devant eux, ne revenaient pas de cette audace. Inébranlables cependant, ils refusaient avec dédain, et leur résistance portait la fureur du peuple à son comble. Cette lutte dura cinq heures. Le vice-roi, lui-même, n'avait pu faire fléchir l'obstination des ministres du Saint-Office. A ses conseils et à ses instances, ils opposaient une lettre du marquis écrite quelques minutes avant son arrestation, et conçue à peu près en ces termes :

« Je suis assiégé dans mon palais. Le justicia vient d'arriver. Les mutins font beaucoup de bruit et prétendent qu'ils ne s'en iront que lorsqu'on leur aura livré mes domestiques, qui ont blessé quelques-uns de ces drôles. Si on vous demande, comme à moi, de réintégrer Antonio Perez dans la prison des appelants, je supplie

2. Argensola, *Informacion*, p. 87.

vos seigneuries de faire la même réponse : Plutôt la mort que cette concession[1].

L'archevêque aussi leur avait écrit deux fois, mais dans un sens tout opposé. Sourds à ses prières, comme aux conseils du vice-roi et aux instances des comtes de Moreta et d'Aranda, ils allaient voir violer le seuil de ce château terrible, car le peuple, qui venait de massacrer le domestique de l'un des pères, ne parlait de rien moins que de brûler à la fois les inquisiteurs dans leur palais, et amoncelait déjà les fagots et le goudron devant les portes, lorsque don Juan de Paternoy accourut tout haletant et remit à l'inflexible Molina de Medrano un troisième billet de l'archevêque contenant seulement ces trois lignes :

« Le marquis est pris, et presque mort ; son palais saccagé, et la situation si grave, qu'il faut céder à la force et laisser reconduire Antonio Perez dans la prison des Manifestados. »

Les inquisiteurs plièrent alors, et Perez, tiré des prisons secrètes et remis au vice-roi, fut reconduit en coche, par ce fonctionnaire, dans la prison du justicia, aux cris de joie et aux acclamations du peuple.

L'émeute dispersée et l'ordre rétabli, comme par miracle, dès que Perez eut été réintégré dans sa prison, les magistrats, qui n'avaient pu empêcher les désordres, s'occupèrent d'en prévenir les suites.

Sachant combien Philippe était jaloux de son autorité, on se hâta d'envoyer à Madrid Pedro Torrellas, un des membres de la députation aragonnaise, afin de dire comment les choses s'étaient passées, et de protester du respect de Saragosse pour le roi et le Saint-Office. La nouvelle de la triste fin du marquis, mort en prison de ses blessures, arriva presque aussitôt que Pedro Torrellas et le député des jurats, et ne contribua pas à calmer Philippe. Il passa, dit-on, la main trois fois sur sa barbe, quand le comte de Chinchon, son principal ministre, vint lui apprendre cette mort. Son premier mouvement fut de faire marcher des troupes ; puis, fidèle à sa politique d'intrigues et d'atermoiement, il attendit, et laissa

1. Antes muramos todos que tal se haga. (Documents inédits, t. XII, p. 188. — Le marquis de Pidal, *Alteraciones*, t. II, p. 25.)

le parti des modérés préparer sa propre perte et la vengeance du trône.

Ce parti, si nombreux dans tous les États et à toutes les époques, parce qu'il renferme dans ses rangs tous les peureux et les égoïstes, agit en cette circonstance avec son aveuglement ordinaire. Persuadé que tout serait sauvé en sacrifiant un seul homme, et ne sentant pas que derrière cet homme, qui n'était qu'un prétexte, se trouvait la liberté de l'Aragon elle-même, les magistrats, les bourgeois riches et une grande partie des nobles traitèrent sous main avec la cour. Pendant que la négociation se poursuivait secrètement entre le vice-roi, la députation, les jurats et une junte spéciale nommée par Philippe, les chefs de l'insurrection formaient une ligue dite depuis des Dix-Sept, et choisissaient pour y tenir leurs réunions l'hôtel de don Manuel Lope, que le peuple appela par ce motif la maison de la Liberté. Il y a toujours deux courants d'opinion dans une ville comme dans les nations : l'un, coulant largement au grand jour et battant le bord de ses flots; l'autre, souterrain, invisible, et qui passe sous le premier en se glissant comme un serpent. Tandis qu'on les vendait dans l'ombre à la cour, les artisans, les hommes des métiers, les ouvriers des champs (*labradores*) de Saragosse chantaient victoire, et faisaient retentir places et rues de ce chant populaire :

Secouons et frappons ces cloches,
Qu'elles sonnent à toute volée.
Dan, din, don!

Secouons-les de la bonne façon,
Et qu'elles proclament la trahison
Que le marquis d'Almenara
Nous ourdissait dans l'Aragon.
Dan, din, don!

Dan! qu'on t'entende en Castille
Et fortifie l'Aragon,
Afin qu'il ne vienne personne
Nous mettre à la question.
Dan, din, don.

Din! va retentir en Turquie
Et dans le pays de l'aquilon,
Afin que partout on publie
Son exécrable intention.
Dan, din, don.

Don! que le monde tressaille
De surprise et d'admiration
De voir une telle audace
Bien punie par la prison.
Dan, din, don.

On l'arracha de son palais,
Disant qu'il était larron
Et qu'il venait pour voler
Nos fueros d'Aragon.
Dan, din, don.

On l'en arracha de force,
Comme infâme picaron,
Sous une grêle de pierres,
Il demandait confession.
Dan, din, don.

On lui donnait des coups de couteau,
Sans la moindre compassion,
Et tous criaient : Qu'il meure!
Jusqu'à ce qu'il fût en prison.
Dan, din, don.

Il y a fini ses jours
En très-grande affliction,
Et n'a pas été consolé
Par le comte de Chinchon.
Dan, din, don.

On a enseveli ses entrailles
Chez le seigneur saint Anton (Antoine),
Sans sonner les cloches
Ni dire : *Kyrie eleyson*.
Dan, din, don.

Et le corps, on l'a emporté,
Comme dans une procession,
Pour montrer aux Castillans
De quel bois se chauffe Aragon.
Dan, din, don.

Et que personne ne s'avise
De venir faire ici le fanfaron,
Ou on traînera sur la place
Son cœur et ses entrailles.
Dan, din, don.
Et on l'enterrera à saint Anton [1]!

1. Y que ninguno se atreva
Ser aqui tan fanfaron,
Que le sacaran en plaza
Entrañas y corazon.
Dan, din, don.
Y entierran lo en sanct Anton.
(Pasquin. du *Dan, din, don*, archives de Simancas.)

Les gens sages, comme les appellent d'ordinaire les historiens, laissaient chanter le peuple et s'arrangeaient avec la cour. Lorsqu'on se fut mis d'accord sur le point principal, à savoir l'abandon de Perez, exigé d'abord par le roi, on tint précipitamment quelques assemblées pour la forme; puis, le 24 septembre au matin, tous les magistrats de Saragosse sortirent du tribunal avec les jurats, et, précédés de leurs massiers et d'une troupe d'arquebusiers, se rendirent au palais du vice-roi. Le gouverneur les escortait avec la garde à cheval du royaume. Le vice-roi et ses conseillers criminels et civils, suivis du duc de Villahermosa, des comtes d'Aranda, de Moreta, de Sastago et d'une foule d'autres nobles, amenant leurs vassaux en armes, prirent la tête du cortége et se dirigèrent vers la prison des Manifestados.

Arrivés là, le vice-roi, les conseillers et les grands seigneurs se mirent prudemment au balcon d'une maison placée en face des appelants, pour assister à l'extradition et la sanctionner par leur présence. Son lieutenant, accompagné du député Miguel Turlon et du jurat Juan Bucle Metelin, entrait dans la prison avec l'alguazil de l'inquisition et consignait entre ses mains Antonio Perez, après lui avoir fait mettre les fers. Le sort du secrétaire de Philippe II semblait fixé. Cette fois, le coche noir de l'inquisition, attelé de quatre mules, venait de s'arrêter devant la prison, et l'alguazil descendait déjà l'escalier avec sa proie. A ce moment, où tout paraissait désespéré, il suffit de la courageuse initiative d'une poignée d'hommes pour soulever de nouveau les Saragosains, et changer le triomphe de l'autorité et *des gens sages* en honteuse défaite.

Parquée dans la ville, dont les portes avaient été fermées le matin par ordre du vice-roi et des jurats, ce qui empêcha les *labradores* d'aller à leurs travaux et retint forcément une masse d'hommes acquise d'avance à l'insurrection, la population y tournait comme une lionne dans sa cage, menaçant de l'œil les soldats postés dans les rues où devait passer Perez, et les maudissant tout haut à cause du meurtre d'un enfant tué à un balcon pour avoir crié : Vive la liberté ! Tout à coup, ce cri si puissant retentit aux deux bouts de la place du marché. Don Juan de Torrellas, d'un côté, et Gil de Mesa de l'autre, fondent à la tête d'une soixantaine

de servants (*lacayos*) sur les soldats du gouverneur, les culbutent et débouchent sur la place suivis d'un flot furieux de peuple, qui se précipite dans la trouée. La lutte ne fut pas longue : des arquebusiers du vice-roi et du gouverneur, les uns prirent la fuite, les autres se joignirent à leurs concitoyens. On commence par tuer les mules de l'inquisition, puis on met le feu à la maison où s'étaient placés, pour mieux voir, les autorités de Saragosse, et enfin on délivre Antonio Perez, qui, sorti avec deux amis par la porte de Saint-Engrace, une heure après fuyait libre vers les montagnes. Malheureusement, il en trouva les chemins si bien gardés, qu'il fallut rebrousser chemin et rentrer à Saragosse, où don Martin de La Nuza le cacha dans sa maison.

Pendant ce temps, Philippe envoyait en Aragon une armée castillane. Indignés à l'idée qu'une armée étrangère foulerait leur sol, tous les corps du royaume protestèrent. On délibéra partout, au consistoire, au chapitre, dans les tribunaux. Onze jurisconsultes, sous la présidence du prieur de la Seo, prouvèrent victorieusement que l'entrée des Castillans violerait les fueros. En conséquence, on décréta la peine de mort contre le général et les soldats qui oseraient franchir la frontière. Quatre messagers et notaires des cortès et du justicia d'Aragon allèrent signifier ce décret à Juan de Vargas, qui répondit, sans s'émouvoir, qu'il justifierait de son droit à Saragosse. Il y entra, en effet, le 12 novembre 1591, à la tête de dix mille hommes de pied et de quinze cents cavaliers. L'armée qu'on avait levée pour l'arrêter, trahie par ses chefs, qui s'enfuirent tous l'un après l'autre, depuis le duc de Villahermosa jusqu'au justicia Juan de la Nuza, s'était repliée, en frémissant et maudissant ces traîtres, sur Saragosse, qu'Antonio Perez quitta la veille de l'arrivée des Castillans. Plus heureux cette fois, il put gagner les Pyrénées, et mettre entre Philippe et lui cette barrière de glace et de neiges qu'il ne devait plus franchir. Le roi pâlit de fureur en apprenant que sa victime lui avait échappé, et se vengea sur ceux qui restaient à sa manière froide et terrible. Juan de Vargas s'était contenté d'occuper la ville et n'avait recherché personne. Cette attitude passive, qu'il garda pendant un mois, trompa tout le monde. On crut que Philippe avait pardonné et que le châtiment se bornerait au changement du vice-roi. Les

esprits, glacés d'abord de terreur, se rassurèrent; ceux qui avaient pris la fuite revinrent dans leurs maisons. Le 18 décembre, on croyait l'orage passé, quand don Gomez Velasquez, écuyer du prince des Asturies, arriva sur l'Èbre, chargé de la mission sanglante. Cet homme, implacable exécuteur des ordres de son maître, jeta Saragosse dans la stupeur, en frappant d'abord l'Aragon à la tête. Il commença par faire arrêter le justicia, et quand ce représentant de l'indépendance et de la liberté de la nation, jusque-là inviolable et sacré, lui demanda, croyant sortir d'un rêve, qui avait osé commander de mettre la main sur lui, Velasquez lui montra un morceau de parchemin sur lequel étaient ces deux lignes de la main du roi :

« Vous ferez prendre don Juan de La Nuza, justicier d'Aragon, et vous lui ferez couper la tête[1].

Aussitôt le père Ibanez, de la compagnie de Jésus, vint l'exhorter à oublier cette vie mondaine et misérable pour ne songer qu'aux félicités célestes, et le lendemain, à sept heures, on le mena en litière à l'échafaud, dressé sur la place du marché et tout drapé de noir. Là, le bourreau lui trancha la tête pendant qu'il invoquait la Sainte-Vierge, sa patronne. A partir de cette exécution, à laquelle n'assista personne de la ville, la population tout entière protestant par son absence de l'horreur que lui inspirait cet attentat, les supplices commencèrent et l'on n'entendit plus, à Saragosse, que le bruit des chevalets de la torture et le cri funèbre des condamnations. La justice royale et le Saint-Office tourmentèrent, pendirent, décapitèrent et écartelèrent, jusqu'au 24 décembre de l'année suivante, une multitude de personnes, et telle était leur soif de meurtre, qu'ils tuèrent le bourreau lui-même, Juan de Miguel, qui fut étranglé par son aide. L'inquisition et Philippe couronnèrent l'œuvre de sang : l'un en profitant de sa victoire pour abolir les fueros dans les cortès de Tarragone, supprimer les franchises et ruiner la liberté de l'Aragon; l'autre en brûlant publiquement, le 20 novembre 1592, soixante-dix-neuf malheureux, parmi lesquels figurait, avec le San Benito et les flammes, l'effigie d'Antonio Perez.

1. Prendereis á D. Juan de La Nuza, justicia de Aragon, hareis le luego cortar la cabeza. (Antonio Perez, *Relaciones*, p. 159.)

D'autres événements s'étaient accomplis sur l'autre versant de l'histoire, pendant l'insurrection aragonnaise et les querelles de Philippe avec son ancien secrétaire. Le 7 octobre 1578, une fièvre pernicieuse ou le poison emporta don Juan d'Autriche. Il n'avait que trente-trois ans et laissait deux filles naturelles, qu'il reconnut au moment suprême et recommanda au roi.

Son neveu Alexandre Farnèse, fils de Marguerite de Parme, prit sa place et la remplit en brave capitaine. Tandis qu'il emportait Maestricht d'assaut et tenait en échec les confédérés de Gand, Philippe mettait la main sur une autre couronne. Le roi de Portugal était mort sans héritiers et tous les princes de l'Europe, même le Pape, aspiraient à sa succession. Philippe, qui puisait ses droits dans sa force et dans son voisinage, écrivit à son ambassadeur à Lisbonne :

« Toute la puissance des rois vient de Dieu, et la dignité dont ils sont revêtus ne leur permet pas de se soumettre au jugement de ceux qu'ils sont appelés à gouverner. La légitimité du prince est indépendante de l'opinion des peuples. Il ne s'agit plus aujourd'hui de faire l'examen de mes droits. Je traiterai comme des rebelles ceux qui prétendraient limiter mon pouvoir. Conseillez donc aux Portugais, pendant qu'il en est temps encore, de se dérober au châtiment qui les menace par une prompte obéissance[1]. »

Appuyées par le duc d'Albe, qui se trouvait assez jeune pour conquérir un autre royaume à son maître, et par l'armée massée à Badajoz, ces raisons prévalurent : l'année suivante on couronnait Philippe à Lisbonne. En 1584, il essayait d'étouffer l'insurrection des Flandres, par l'assassinat du prince d'Orange, et de renverser, quatre ans plus tard, sa belle-sœur Élisabeth du trône d'Angleterre. Le courage des confédérés de Hollande déconcerta le premier de ces plans; le second fut brisé par la tempête, qui engloutit, avec l'invincible *armada*, toute la marine d'Espagne.

Jamais flotte plus magnifique et plus puissante n'avait fait écumer les flots. Elle se composait de cent trente navires, tant galions que galéasses ou galères; était armée de deux mille deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon, et portait, outre neuf

1. Alexis Dumesnil, *Histoire de Philippe II*, p. 181.

mille cinq cent cinquante matelots, trente-trois mille huit cents soldats d'élite. Tandis que les jeunes Espagnoles chantaient, en prévision d'un triomphe que personne n'eût mis en doute, une chanson populaire au refrain gai et railleur[1], la sombre et puritaine Angleterre tremblait d'effroi et implorait le Dieu d'Israël dans ses temples. Par la joie qu'elle laissa éclater lorsque les vents et les tempêtes eurent anéanti l'*armada*, on peut juger de la terreur qu'elle éprouvait auparavant.

« Les vagues, dirent ses poètes, viennent de blanchir sous une flotte formidable, ou plutôt sous une armée de châteaux flottants. On l'appelle *l'invincible*, et la terreur qu'elle inspire consacre ce nom. L'Océan, qui tremble sous son poids, paraît obéir à sa marche lente et majestueuse. Elle avance cette flotte terrible, comme un orage qui grossit. Elle est prête à fondre sur l'île généreuse que le ciel regarde d'un œil d'amour, sur l'île fortunée dont les nobles habitants ont le droit d'être libres, et l'emportent en dignité sur tous les habitants de la terre, parce qu'ils ont su faire des lois qui enchaînent depuis le roi jusqu'au dernier citoyen. Ils ont voulu être libres, ils le sont devenus; le génie et le courage maintiennent leurs augustes priviléges. Jamais cette île, si chère aux grands cœurs, aux ennemis de la tyrannie, ne parut si près de sa ruine. Les hommes généreux qui, d'un pôle à l'autre, s'intéressent à cette majestueuse république, croyaient sa délivrance impossible. Mais le Tout-Puissant voulut conserver le noble rempart de la liberté, cet asile inviolable de la dignité humaine. Il souffla, et cette flotte invincible fut brisée et dispersée. Ses débris épars furent suspendus aux pointes des rochers, ou couvrirent les bancs de sable, écueils vengeurs où vinrent se briser l'arrogance et la témérité[2]. »

Fidèle au mal et d'une constance à toute épreuve dans ses desseins sinistres, Philippe espère qu'un nouveau coup de poignard

1. Mon cousin Bartolo m'a promis de m'apporter un petit luthérien qui sera mon esclave.....

2. Aussi impassible à la nouvelle de ce désastre que lorsqu'on vint lui annoncer le triomphe de Lépante, Philippe priait alors dans le chœur de l'église de l'Escurial, et ne leva pas même les yeux, puis il répondit froidement : « J'avais envoyé mes vaisseaux lutter contre les hommes et non contre les éléments. (*Yo envié mis naves á luchar con los hombres no contra los elementos.*) »

lui donnera la couronne de France. Les moines, milice dévouée, arment à son instigation le bras de Jacques Clément. Le roi de France mort, il tente de lui succéder ou de faire élire la fille de l'infortunée Isabelle pour régner sous son nom. L'or et sa politique échouèrent devant la loyauté française. Farnèse, le duc de Parme, porte deux fois le drapeau espagnol à Paris; mais il ne peut le planter sur ce sol, où domine la fortune du Béarnais. Dès lors, cette étoile, si haute et si brillante de la maison de Charles-Quint, décline et commence à pâlir.

Aux batailles perdues en Flandre, qui assombrissent les dernières années de Philippe, se joignent les représailles des Anglais. Drake, le hardi corsaire, apparaît tout à coup sur les côtes de Galice avec une escadre de soixante voiles, les saccage cruellement, et vient assaillir la Corogne. Mais les Anglais trouvèrent devant ces murailles, à moitié démantelées, une de ces résistances héroïques dont l'Espagne offre tant d'exemples lorsque l'honneur national est en jeu. La garnison comptait à peine quelques centaines de paysans; ils se battirent comme des lions; les enfants et les femmes même luttaient avec eux de sang-froid et d'intrépidité. Une d'elles, appelée La Pita, luttant vaillamment sur la brèche avec son mari, le vit tomber à ses côtés frappé à mort d'un coup de lance; elle plonge aussitôt la sienne dans le ventre d'un porte-enseigne anglais qui venait d'atteindre le mur, et lui arrache avec la vie sa bannière écarlate. Repoussés aussi à Lisbonne, les Anglais reparurent en 1596, et, plus heureux cette fois, ils assouvirent sur Cadix leur rage et leur instinct brutal de destruction et de pillage.

Cet échec atteignit au cœur le fils de Charles-Quint. Las de la lutte et de la vie, il signa le 12 mars 1597 la paix avec la France, et alla se coucher le 13 septembre suivant, à côté de son père, dans les caveaux de cet Escurial qu'il avait choisi pour le lieu de son repos et de sa demeure éternelle.

Si, avant de se laisser tomber dans le cercueil de bronze qui renferme ses ossements, Philippe II jeta un regard en arrière sur son règne de près d'un demi-siècle, en comparant l'état où il avait trouvé l'Espagne à celui où il la laissait, son orgueil royal dut souffrir une cruelle expiation. Il avait voulu abaisser l'Angleterre et anéantir sa marine, et il la voyait plus puissante que jamais et

si forte sur les mers, qu'elle avait pu arborer à Cadix l'étendard de Saint-George, protéger les Provinces-Unies et étendre son commerce sur tous les points du globe. Il avait prodigué à la Ligue les trésors et le sang de l'Espagne, pour énerver la France et l'asservir, et la Ligue était vaincue et le rêve de son ambition évaporé. Que voyait-il sur ce trône où il avait espéré faire asseoir sa fille Ysabel Clara?... L'ennemi héréditaire de sa race et de sa nation, Henri IV [1]. S'il tournait les yeux vers la Flandre, le spectacle n'était pas moins triste et moins navrant. Après tant d'années de luttes, d'immenses sacrifices, de flots de sang espagnol en vain répandu, la Hollande allait être libre. Bien qu'il n'eût pas négligé un seul jour sa tâche gigantesque, et malgré son incontestable capacité, sa fermeté de caractère, sa constance, son amour du travail et sa volonté de fer, loin d'avoir fait l'Espagne prospère et florissante, il la laissait, au bout de ce long règne de quarante-trois ans, appauvrie, épuisée, dépouillée, par son despotisme, de ses libertés provinciales, et sur le penchant de la ruine et de la décadence.

1. Martinez de la Rosa, *Esquisse historique de la politique de l'Espagne sous la monarchie autrichienne.*

CHAPITRE X

LES FAVORIS.

Philippe III. — Sa faiblesse de caractère. — Le duc de Lerma, premier ministre. — La médiocrité et le pouvoir. — Épuisement de l'Espagne. — Système des favoris. — Le marquis Spinola. — Combat naval de Gibraltar. — Valeur hollandaise. — Les fils des Gueux. — Murmures de la nation. — Incapacité du duc de Lerma. — La politique des prêtres. — Le chapeau de cardinal. — Expulsion des Morisques. — Leur lettre au roi de France. — Joie des émigrants. — Insurrection de la sierra de Bernia. — Turigi. — Le meunier de Gadolest. — Passage des Morisques d'Aragon. — Disgrâce du duc. — Chute et prison de son bras droit. — Don Rodrigo de Calderone. — Son origine, ses commencements, sa fortune. — Orgueil du parvenu. — L'arrestation de Valdoricos. — Francisco de Itazabal. — La commission criminelle. — Rigoureux emprisonnements. — *L'ejecution del auto.* — Les deux sentences. — Notification du fiscal. — Le 19 octobre 1621. — La mule caparaçonnée de noir. — L'échafaud. — Le bandeau de taffetas. — La bière des pauvres.



Philippe II, ce roi de bronze, type complet de l'énergie sombre et forte, de la constance, du courage, de l'âpre caractère et de l'ardeur semi-africaine de la race espagnole, succéda un jeune homme de vingt et un ans, sans volonté et presque sans intelligence. Effrayé de ce grand pouvoir, qui eût brisé tout autre que son père, Philippe III en rejeta avec empressement le fardeau sur les épaules de son favori, le duc de Lerma. Celui-ci, par la manière dont il conduisit les affaires, prouva bien vite que la capacité souvent manque où l'ambition ne manque pas. La médiocrité, de sa nature, est présomptueuse et tombe de faute en faute, par orgueil ou pour voiler le secret de sa faiblesse. Épuisée par les longues guerres du règne précédent, à demi dépeuplée par l'émigration du Nouveau-Monde, l'Espagne était sans commerce et sans argent; le crédit public était anéanti, l'agriculture languissait, les lingots du Mexique se fondaient à l'étranger et suffisaient à peine à l'achat des objets de première nécessité. Pour sauver la nation de cette crise qui s'aggravait de jour en jour il eût fallu un homme de génie, et Philippe III n'avait pris qu'un homme d'intrigue.

Comme tous les favoris, le duc de Lerma, peu soucieux de l'intérêt du royaume, ne songea qu'à étendre et à consolider son pouvoir, et tout périclita dans ses mains inhabiles.

L'archiduc Albert, auquel le feu roi avait donné la souveraineté des Pays-Bas avec sa fille Isabelle, fut battu, en 1600, à Nieuport, par les troupes de Maurice de Nassau, et arrêté trois ans sous les remparts d'Ostende. Une double expédition, dirigée contre Alger et l'Irlande, échoua honteusement. Malgré la brillante valeur et les succès partiels d'un marquis génois, Spinola, qui faisait la guerre par goût, par amour de la gloire, et souvent à ses frais, le duc, après le désastre de Gibraltar, où l'amiral hollandais Heemskirk détruisit la flotte hispano-portugaise, fut contraint, en 1609, de courber l'orgueil castillan devant les fils des *gueux*, et de conclure avec les Pays-Bas une trêve de douze années.

Cette capitulation révolta la noble nation espagnole; on murmura violemment contre le ministre, mais sans désespérer pourtant de l'avenir. Les esprits sages espéraient que la paix si chèrement achetée dédommagerait l'Espagne du sacrifice qu'on venait de lui imposer, et que libre du poids si lourd de la guerre civile, elle recouvrerait son ancienne vigueur. L'incapacité du duc de Lerma trompa ses espérances. Au lieu de fermer les plaies de la guerre civile et de la guerre étrangère, il affaiblit la monarchie, déjà épuisée, par un acte équivalent à une saignée qu'on pratiquerait sur un moribond.

Furieux de voir tous les lieux où habitaient les Maures peuplés, riches et florissants, tandis que la plupart des villages de la Castille et de l'Andalousie étaient déserts ou tombaient en ruines, don Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, et don Bernardo de Sandoval, archevêque de Tolède, et frère du duc de Lerma, ne cessaient, depuis six ans, de réclamer l'expulsion des Maurisques. Pour juger de l'état mental de ces personnages, il suffit de se rappeler quelques lignes du mémoire présenté à Philippe III, en 1602, par le vénérable Ribera. « Les Maures, y disait-il gravement, volent les enfants des chrétiens pour les vendre aux corsaires d'Alger, et, afin de les empêcher de crier, ils leur *ferment la bouche avec du suif*. Si votre auguste père, continuait-il, avait chassé les Maurisques, le ciel, dans sa fureur, n'eût point

brisé l'invincible armada. L'archange Michel apparut autrefois à fray Francisco de Ximenez, et le chargea de reprendre véhémentement les rois d'Espagne pour leur lâche condescendance à l'égard des Maurisques, et de leur annoncer que la paix ne régnerait dans ce royaume que lorsqu'il aurait accompli la prophétie du sixième sceau de l'Apocalypse et expulsé ces infidèles. »

Avertis par la violence de ces plaintes et l'hostilité croissante du clergé, les Maures soumis, ou Maurisques, prévirent la nouvelle bourrasque qui se formait contre eux, et, pour y échapper, tournèrent les yeux vers la France. Deux députés se rendirent secrètement à Pau où commandait La Force, ami et confident d'Henri IV. Des agents français parcoururent le royaume de Valence, et se mirent en rapport dans l'assemblée de Toja, village de Rio-Mijares, avec les principaux alfaquis, les députés de toutes les djamaas de Valence et douze Turcs d'Afrique. Puis, la lettre suivante fut rédigée par les vieillards et adressée au roi de France :

« Excellentissime Seigneur,

« Nous les Maures du royaume de Valence, composons soixante mille maisons, plutôt plus que moins, tous groupés dans des villes et de riches villages, pleins d'une race d'hommes courageux et vaillants. Nous pourrons faire, au jour venu, soixante mille hommes sans qu'il y paraisse dans nos familles, ni sans qu'il en coûte un dinar au roi qui sera notre appui. Bien plus, nous lui donnerons de l'argent, s'il le faut, parce que nous ne manquons de rien, sinon d'armes, et que, pour ce qui concerne le royaume de Valence, nous en sommes les maîtres, et nous ne voulons que savoir le dessein de votre royale Majesté, à laquelle nous désirons nous soumettre comme loyaux et fidèles sujets, si elle nous délivre de la tyrannie du roi d'Espagne. Car, véritablement, nous, les habitants du royaume de Valence, n'y pouvons plus vivre, puisque nos ennemis ne savent quel moyen employer pour nous perdre, nous dépouillant de nos biens par la voie de l'inquisition, et ne se contentant pas que les Maurisques du royaume de Valence payent aux inquisiteurs chaque année 2 réaux par maison, ce qui s'élève à 150,000 réaux par an.

« C'est ainsi que le roi d'Espagne nous a fait beaucoup d'injustices et nous en fait chaque jour, ne se bornant point à nous maintenir

nos fors et priviléges, que les rois, ses prédécesseurs, accordèrent à nous du royaume de Valence et à ceux d'Aragon, mais on nous les fit porter à la cour, du vivant de l'empereur, où on nous les brûla, sans aucune faute de notre part, et soudain nous fit-on baptiser par force. Peu de temps après, ils nous désarmèrent et nous envoyèrent les inquisiteurs, qui nous tourmentent tellement depuis lors, que nous ne pouvons vivre, mais qu'il faut chercher nos remèdes là où nous les trouverons; et, comme on voit dans nos prophéties que nous devons être secourus par les mains du roi de France (que Dieu le fasse comme il en a le ponvoir!), votre royale Majesté peut être certaine, avec sa faveur, d'obtenir la victoire.

« Nous autres du royaume de Valence sommes cinq tribus, et dans chaque tribu nous avons trois scheiks des principaux de notre nation, ce qui fait quinze scheiks pour le royaume de Valence. Il suffit que ceux-ci le sachent et en soient avertis. Dans le royaume de Valence, il n'y a rien à craindre des Espagnols, parce qu'ils sont dans nos villes et villages où nous sommes les maîtres. Il s'y trouve, en effet, un chrétien ou deux comme alcades. Il n'y a qu'un seul château occupé par une garnison, et c'est pour garder la mer et empêcher les Maures de passer à Alger. Quant au château de Xativa, ville chrétienne, il est grand, délabré et sans aucune pièce de canon. Nous emparer du royaume de Valence est facile, si votre royale Majesté nous favorise de quelques hommes qui entendent la guerre et de quelques armes telles qu'arquebuses et pièces de canon, afin de commencer par prendre Valence. Nous trouvons dans nos prophéties que cette ville se rendra sans coup férir et sans recevoir aucun secours.

« La ville prise, il s'y trouvera des armes pour tous. Le secours qu'il est nécessaire que nous recevions devra venir par Denia, qui est un bon port de mer. Il n'y a rien à craindre du côté de la ville, parce qu'ils fuiront tous avant l'arrivée de la flotte, par peur de nous, et pensant que ce sont les galères turques, et tout ira à bonne fin, avec la faveur de Dieu, comme nos prophéties en rendent témoignage.

« Sacrée royale Majesté,

« Nos bons frères de notre nation, les Tagarinos du royaume

d'Aragon, sont comptés passer quarante mille hommes, plutôt plus que moins. Ce sont des gens braves qui brûlent de se voir au milieu de la lutte pour laver les affronts qu'on leur fait chaque jour, et ils suivront le même mot d'ordre que ceux du royaume de Valence, parce que nous sommes tous traités de même pour le bien et le mal, et qu'ils payent les mêmes charges à la tyrannique inquisition. Il y a aussi de notre nation, en Catalogne, environ trois mille maisons qui se gouvernent par les Aragonais et les Valenciens. Il s'en trouve également une autre en Castille, nommée les Mudèjares, Maures comme nous, et formant cinq mille maisons. Que Votre Majesté ne laisse pas échapper cette favorable occasion, car l'Espagne est épuisée et plus mal gouvernée de jour en jour[1]. »

L'occasion était belle, en effet, et Henri IV comme son grand ministre montrèrent peu d'intelligence au point de vue de l'intérêt français en la laissant échapper. Lourdement et maladroitement tenu par la main de La Force, le fil de ces négociations aboutit au complot de 1605, qui échoua par la trahison d'un Maure converti, et n'eut pour résultat que d'envoyer quelques-uns des conspirateurs au gibet. Il fallut encore quatre ans au parti religieux exalté que poussaient en avant don Juan de Ribera et Sandoval, le grand inquisiteur, pour atteindre le but que les moines poursuivaient depuis si lontemps. Au mois de juillet 1600, enfin, se réalisa la prophétie du saint des frères blancs :

En cet an neuf,
Grand cri du bœuf[2].

Le duc de Lerma, qui portait un bœuf dans ses armes, proposa décidément au roi l'expulsion des Maurisques. Trop faible de caractère pour résister à son ministre, bien qu'il entrevît le côté désastreux du projet, Philippe III se lava les mains, comme Pilate, de cette iniquité, et se contenta de dire en branlant la tête : « *Grande resolucion! hazedlo, vos, duque* (grande résolution ! prenez-la, vous, duc). » Il la prit effectivement, le 4 août suivant, pour avoir un

1. Mémoires de Jacques de Nompar de Caumont, duc de La Force, recueillis et publiés par M. de La Grange, t. I, p. 341.

2. Lou any nou
Dounara un gran bram de bou.

chapeau de cardinal qui était son leurre et devait devenir son châtiment. Les choses désirées avec le plus d'ardeur changent de face quand elles arrivent. Ceux qui avaient poussé les cris les plus violents contre les Maurisques prirent leur défense au moment de leur expulsion. La noblesse, qu'on allait ruiner en lui arrachant ses meilleurs vassaux, porta ses réclamations et ses plaintes au pied du trône, mais ne fut pas écoutée. Chose étrange! et qui prouve bien à quel point l'illogisme et l'inconséquence président aux actions humaines : parmi ceux qui réclamaient avec le plus d'amertume contre la mesure était cet archevêque de Valence qui la sollicitait depuis six années avec tant de fougue. Après avoir lu à ses moines la déclaration du roi :

« *Padres*, leur dit-il la larme à l'œil, *bien podemos de aqui adelante, comer pan et yervas y remendar los zapatos* (Pères, il nous faudra désormais manger du pain et des herbes et rapetasser les souliers [1]). »

L'édit d'expulsion, proclamé le 22 septembre 1609 à cri public, portait que six familles sur cent pourraient être conservées pour apprendre aux chrétiens à cultiver les rizières et la canne à sucre et à diriger les irigations; mais, après quelques jours d'une hésitation bien naturelle, personne ne voulut rester. Toute la milice chrétienne de Valence, Castille et Léon était sur pied; la cavalerie gardait la frontière; soixante-trois galères et quatorze galions, chargés de troupes, gardaient la mer; mais ce déploiement de forces fut bien inutile. Dès qu'on eut fait connaître la décision de l'aljama de Valence, qui se prononça pour un prompt départ, toutes les populations maures se mirent en route. Vingt-deux mille cinq cents personnes s'embarquèrent au Grao [2] dans l'espace de dix jours : cinq mille cinq cent cinquante cinq, en une seule fois, à Denia; quatorze mille six cent trois à Alicante; plus de cinq mille à Moncofar, et au moins autant à Vinaroz. La joie qu'ils laissaient éclater est indescriptible. C'était la fin de la captivité. Ils arrivaient parés de leurs plus beaux habits, musique en tête. Se précipitant au bord de la mer avec une espèce de frénésie, ils baisaient le sable du ri-

1. Bleda, *Coronica*, p. 985.
2. Port de Valence.

vage; quelques-uns même burent de l'eau salée, comme si elle eût dû les régénérer.

Dans leur impatience de partir, ils frétaient eux-mêmes des barques et vendaient leurs meilleurs effets pour payer le prix du passage. On payait, au Grao, 2 florins, des objets d'un travail merveilleux, des habits, des voiles brochés d'or qui en avaient coûté cent la veille. On y vendait les matières d'or et d'argent à des taux fabuleux. Mourir hors de l'Espagne, le pied sur le navire, était le dernier vœu des vieillards qui ne pouvaient espérer d'atteindre la côte d'Afrique. Une femme paralytique, âgée de cent trois ans, se fit porter à bord par son petit-fils. Une femme en couches s'y traîna, malgré ses douleurs, pour aller enfanter hors de ce sol maudit. Les alfaquis accomplissaient les cérémonies de l'islamisme au milieu de ce peuple ravi de retrouver sa foi. On dit même qu'avant de quitter Alicante, pour insulter par une sanglante ironie à la loi et aux mœurs chrétiennes, un musulman épousa publiquement sa fille[1].

Les premiers partis avaient été les plus heureux; on ne les avait dépouillés qu'à demi. Mais, en voyant tout ce qu'emportaient ces proscrits, la cupidité des grands s'éveilla. Le 1er octobre, il fut défendu à ceux qui restaient de vendre leurs biens. Alors la révolte éclata. Un mois après, toute la sierra de Bernia, qui s'étend de l'est à l'ouest, sur une longueur de quinze lieues, d'Alcoy au cap Saint-Martin, et une largeur de dix, de Benidormens à Denia, fut en armes. Pendant vingt-deux jours, les insurgés luttèrent avec l'énergie du désespoir, et les rochers de la Muela de Cortes, teints de leur sang, gardent encore le souvenir de leur principal chef, le brave Turigi, comme le val d'Alahuar le nom de Mielini, le meunier courageux de Guadalest : celui-ci cloué sur les roches de Gargas par la hallebarde d'un sergent, et Turigi, vendu comme Aben-Aboo par un des siens et tenaillé à Valence, les Maures montagnards consentirent à s'embarquer. Au commencement de 1610, il en était parti cent cinquante mille par les seuls ports du royaume de Valence.

L'emploi de la force ne fut pas nécessaire en Andalousie. A peine

1. Bleda, *Coronica*. — *Fonseca*. — Circourt, *Histoire des Maures Mudéjares et des Maurisques*, t. III, p. 193.

l'ordre d'expulsion publié, soixante mille personnes sortirent de Séville et gagnèrent l'Afrique : les Maures de Murcie, au nombre de huit mille, firent voile pour la régence d'Alger. Il ne restait plus à chasser que ceux de l'Aragon et de la Catalogne. Le 10 septembre 1610, les Maures-Catalans partirent par mer, et les Aragonais, formant une masse de cent cinquante mille âmes, se dirigèrent vers la France. La veuve d'Henri IV, mort sans avoir compris l'immense avantage de livrer le désert des Landes à cette race industrieuse qui demandait à s'y établir pour le fertiliser, avait donné l'ordre de fermer les ports pyrénéens aux émigrants aragonais. Le gouverneur du Béarn, La Force, les leur ouvrit avec empressement, non par humanité, ni par sympathie pour des hommes persécutés, comme il l'avait été lui-même pour cause de religion, mais par avarice[1]. Du revers français des Pyrénées, ils descendirent vers Agde et Marseille, d'où on les porta sur des barques et des vaisseaux de charge, en Afrique et vers le Levant.

De cette mesure impolitique au premier chef datent la ruine de l'industrie et de l'agriculture et la dépopulation de l'Espagne. La nation catholique par excellence eut un cardinal de plus et six cent mille agriculteurs et manufacturiers de moins. Il est vrai qu'outre le chapeau rouge, le duc de Lerma s'enrichissait en appauvrissant son pays. A l'exemple, en effet, du bourreau qui se saisit des dépouilles de la victime, sur le produit de la vente des maisons des Maurisques, il prit pour lui 250,000 ducats, en donna 100,000 à son fils, le duc d'Uzeda, autant à son gendre et 50,000 à sa fille, la duchesse de Lemos[2].

Une alliance avec la France et le fils d'Henri IV, à qui on donna l'infante, et les victoires remportées, en 1617, par le marquis de Villafranca sur le duc de Savoie, ne pouvaient compenser cette faute capitale, aggravée par l'échec du duc de Bedmar, dont la perfidie ne tendait à rien moins qu'à surprendre et à conquérir Venise en pleine paix. Comme tout crime mérite châtiment, le duc trouva le sien dans la faveur même qui en était la récompense. Pour payer l'expulsion des Maurisques, Paul V lui avait envoyé le

1. Il faisait payer à ces malheureux dix *reales* par tête.
3. Watson, *History*, t. II, p. 171.

chapeau rouge. Il croyait affermir sa puissance à toujours en l'appuyant sur l'influence religieuse, c'est ce qui le perdit. Philippe, au lieu d'un ministre qu'il regardait comme son ami, et avec lequel il ne sentait aucune gêne, ne vit plus dans le cardinal qu'un auxiliaire importun, car ses idées superstitieuses le lui présentaient comme un supérieur. La familiarité disparue, survint le dégoût. Le favori, qui s'aperçut du refroidissement, poussa en avant pour ramener Philippe, son fils, le duc d'Uzeda, et le duc de Lémos, son petit-fils. Ce fut le coup de grâce : son fils le supplanta ; son petit-fils, devenu le favori du prince des Asturies, donna de l'ombrage à Philippe ; et comme le premier ministre a tout le monde contre lui quand son crédit s'ébranle, les murmures de la cour devinrent si violents que le roi le renvoya, en 1618, et fit jeter dans les fers son âme damnée, Calderon.

Don Rodrigo Calderon était fils d'un vétéran des bandes espagnoles employées à la guerre de Flandre, et d'une Allemande, qui le légitimèrent plus tard par leur mariage. Il naquit à Anvers, entre la misère et l'infortune espagnole, et ne put douter de la sienne, puisqu'il fut enlevé en naissant, et qu'une nourrice étrangère reçut son berceau, au pied des remparts, pour sauver l'honneur de sa mère. Celle-ci étant morte, son père se remaria, quitta l'armée et plaça le jeune Rodrigo auprès du vice-chancelier d'Aragon, en qualité de page. Le duc de Lerma, charmé de son esprit et de sa grâce naturelle, le prit ensuite à son service.

Là, Rodrigo devint si grand à l'ombre de la puissance de son maître, que, soutenu, d'ailleurs, par la protection des princes et seigneurs d'Espagne, il parvint à se faire nommer aide de la garde-robe royale : bientôt après il remplaçait don Pedro de Franqueya, secrétaire d'État, et se trouvait ainsi avoir le maniement des plus grandes affaires. Il était doué d'un esprit vif, prompt et très-propre aux choses du gouvernement. Le duc le maria avec la comtesse d'Oliva, le fit d'abord chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, puis commandeur de Ocaña, et enfin comte d'Oliva, marquis des Sept-Églises et capitaine de la garde allemande.

Voyant alors son père veuf pour la seconde fois, il l'associa généreusement à sa fortune et tâcha de le *gorger du suc de ses grandeurs*. En sa qualité de sous-favori de Philippe III, il lui fit obtenir

la croix de Saint-Jean, celle de Saint-Jacques, la vicomté de Suegro et la lieutenance de la garde allemande. Le père, en homme avisé, voulut limiter sa fortune à ces faveurs.

La renommée de Rodrigo remplit bientôt l'Espagne. Sa familiarité avec le duc et l'autorité dont il était revêtu le rendirent si fier qu'il oublia son origine et ne mit plus de bornes à son orgueil. Se regardant comme leur maître, il traitait mal les grands et pesait avec une superbe insupportable sur ses inférieurs. Son opulence et son orgueil marchaient du même pas. Il exigeait des respects avilissants de ceux qui l'approchaient, et forçait à fléchir ceux mêmes qui tenaient en main le glaive de la justice. Cette hauteur ne tarda pas à lui attirer la haine de la noblesse, et le rendit odieux à la multitude.

La chute de son protecteur réveilla tous les ressentiments. Fuyant devant l'orage, il s'était réfugié dans son pays, à Valdoricos, et s'occupait, par précaution, à brûler ses papiers, lorsque, une nuit, don Hernando Ramirez, grand conseiller de Castille, vint se saisir de sa personne à la tête d'un corps nombreux d'alguazils, et remit son prisonnier à Francisco de Itazabal, chevalier de Saint-Jacques, qui le mit dans la forteresse de Medina-del-Campo, et puis au château de Montanchez, en Estramadure. Une commission criminelle, composée du président du conseil de Castille, Luis de Salcedo et don Pedro del Corral, membres du conseil suprême, reçut l'ordre de le juger. On le transféra immédiatement au fort de Santecas, et du fort à Madrid, dans sa maison, où il devait rester durant tout le procès sous bonne et sûre garde.

Inventaire fait de ses papiers et de ses richesses, qui étaient immenses, les juges ordonnèrent de l'appliquer à la question ordinaire et extraordinaire. En conséquence, le 7 janvier 1620, entre neuf et dix heures du soir, les seigneurs licenciés, don Francisco de Contreras, Luis de Salcedo et don Diego de Corral y Arellano, par l'ordre du roi, voyant que le marquis des Sept-Églises ne voulait pas dire la vérité, ordonnèrent à l'exécuteur, qui s'appelait Pedro de Soria, de lui ôter ses vêtements; et, quand il ne lui resta plus que le caleçon de toile, l'escribano Lazaro de Rios somma ledit marquis de déclarer toute la vérité, en l'avertissant que s'il perdait quelque membre à la question, ce serait par sa faute. A cette som-

mation et à cet avertissement trois fois répétés, le marquis étant nu, répondit qu'il n'avait rien autre chose à déclarer.

Les seigneurs-juges commandèrent alors à l'exécuteur de faire asseoir le marquis sur le chevalet, dressé, par une étrange ironie du sort, dans la même salle où il donnait naguère ses audiences et avait reçu les hommages de toute l'Espagne; l'exécuteur l'y attacha, lui lia les bras l'un contre l'autre, et lui donna un tour de corde qui fit dire au marquis :

« Que ce soit pour l'amour de Dieu (*Sea por amor de Dios!*) »

On lui donna un autre tour aux deux bras, et il s'écria : « Mon Dieu! vous êtes juste; j'en mérite bien davantage! » L'exécuteur raidit les cordes une troisième fois, et le marquis dit qu'on le martyrisait injustement. Un quatrième tour, imprimé aux cordes des bras, lui arracha cette exclamation, poussée d'une voix déchirante : « Seigneur, ayez pitié de moi! »

Les seigneurs-juges ordonnèrent à l'exécuteur de lui nouer les cordes autour de l'os du jarret gauche et de lui donner un tour, ce qui fut fait, et le marquis dit qu'il n'était coupable que de la mort de Francisco de Juara, qu'il avait fait assassiner par Alonso de Carvajal.

Les seigneurs-juges lui demandèrent pourquoi il l'avait fait assassiner, et il répondit qu'il s'en tenait à son interrogatoire.

Voyant qu'il ne voulait dire vérité, on commanda de lui donner un autre tour au jarret gauche, et il pria qu'on lui apportât un Christ qui était au chevet de son lit.

Les seigneurs-juges lui demandèrent ensuite s'il avait trempé dans les maléfices employés contre le roi, et quand et pourquoi on avait usé de sortiléges, et le marquis dit et jura, par le Dieu vivant, que Sa Majesté n'était pas ensorcelée, et qu'il ignorait qu'elle le fût, étant si bon serviteur du roi, qu'il se garderait bien de céler une chose si importante.

Les seigneurs-juges lui firent alors donner un autre tour au jarret de la jambe droite; et il cria qu'il ne savait pas ce qu'on lui demandait, et que s'il l'avait su, il l'aurait dit contre le Saint-Esprit lui-même.

On lui donna un second tour au jarret droit, et les seigneurs-juges l'interrogèrent sur une information commencée par le Saint-Office

contre lui et contre l'homme qu'il avait fait assassiner; il répondit qu'il l'ignorait entièrement.

On lui donna deux autres tours de corde sans pouvoir lui rien arracher au sujet de la mort de la reine et de celle d'Agustin d'Avila, alguazil de cour.

Les seigneurs-juges commandèrent à l'instant même de l'attacher au chevalet et de tourner à la fois les cordes des jambes et des bras, puis ils le questionnèrent sur les maléfices qui avaient amené la mort de la reine et sur les meurtres de Juara, d'Avila, d'Alonzo de Rojas et de don Eugenio d'Oliveira; le marquis répondit qu'il n'avait rien à dire, et qu'il souffrait ce supplice pour ses péchés et pour gagner la miséricorde de Dieu. Après il s'écria :

« O reine dona Marguerite, il est certain que vous êtes au ciel, et pourtant vous ne m'aidez pas ! (*y no me ayudais!*) »

Un coup de corde plus violent ne lui fit dire que ces mots : « Vous tuez un innocent ! »

Les seigneurs-juges ordonnèrent aussitôt à l'exécuteur de le voiler de la toile de lin et de lui verser une cruche d'eau sur le visage. Cela fut fait, et il persista à soutenir qu'il avait dit la vérité.

Un autre tour de corde violent au jarret gauche ayant été sans effet, on lui versa sur le visage une seconde cruche d'eau; il persista toujours. Les seigneurs-juges lui firent serrer le tibia de la jambe droite, si cruellement, qu'il jeta des cris en implorant la miséricorde de Dieu; puis on lui versa une autre cruche d'eau sur le visage en le sommant de dire la vérité, et il affirma qu'il l'avait dite.

Les seigneurs-juges firent alors cesser la torture pour le moment, se réservant d'y recourir de nouveau toutes les fois qu'il serait nécessaire. On détacha le marquis, l'exécuteur lui ôta les cordes, et il se traîna, tout brisé, dans sa chambre, où l'attendaient ses enfants et sa femme en pleurs [1].

Le tourment avait été cruel, et la cure fut douloureuse et longue. Rodrigo Calderon n'était pas encore tout à fait rétabli, lorsqu'il entendit, le 31 mars 1621, toutes les cloches de Madrid mugir un glas funèbre. En apprenant qu'elles sonnaient la mort de Philippe III,

1. Archives générales de Simancas, *Diversos de Castilla*, leg. num. 34.

« Le roi est mort, dit il, et moi aussi[1]. » Il connaissait le favori du nouveau roi qui, voulant faire le vide autour de lui, commença par frapper les plus hautes têtes; et, après avoir envoyé en prison don Pedro Tellez-Giron, duc d'Ossuna et ancien vice-roi de Sicile et de Naples, envoya le marquis des *Siete-Iglesias* à l'échafaud.

Depuis la mort du roi, Calderon supportait avec une constance et un stoïcisme admirés de ses ennemis même les rigueurs, excessives pourtant, de sa détention. Jamais il ne sortait de sa chambre hermétiquement close et éclairée par deux bougies. Dix-huit alguazils en gardaient jour et nuit la porte. Un sien serviteur lui portait à manger; mais, à part cet homme, son confesseur et ses avocats, personne n'eut la permission de le voir avant son jugement.

Le fiscal lui vint lire enfin deux sentences : une criminelle et une civile. La première portait qu'en punition des assassinats commis, par ses ordres, sur les personnes d'Agustin d'Avila, de Francisco de Juara, et pour avoir obtenu de sa défunte et très-glorieuse Majesté rémission de ses délits par faussetés et mensonges, il serait mené de la prison où il était, sur une mule sellée et bridée, par les rues de Madrid, précédé d'un crieur chargé de proclamer ses crimes, et conduit à la place patibulaire pour y être égorgé par le bourreau, comme les criminels de haut rang. Par la sentence civile, contenant deux cent quarante-quatre chefs d'accusation, il était condamné à 1,254,000 ducats d'amende, et à la confiscation de tous ses biens, titres et offices, au préjudice de ses enfants.

Après la notification du fiscal, on permit à tous les religieux de le visiter pour le préparer à la mort. Aussi ferme qu'avant sa disgrâce, Rodrigo s'y dispose de lui-même, diminue son régime, couche sur la dure « *et se règle du tout à pénitence et discipline.* » Il passait les jours à pleurer ses fautes, et les nuits en oraison à demander pardon à Dieu.

Son repentir était si grand que, plusieurs fois, fray Gabriel, de l'ordre des carmes (exemple de toute vertu !), le reprenait des châtiments qu'il infligeait à son corps. Pendant ce temps, il se confessa et communia souvent, non sans avoir les yeux baignés de pleurs.

1. El rey es muerto, yo soy muerto tambien.

Le mardi matin, 19 octobre, il lui fut signifié d'avoir à faire testament de 2,000 ducats et à se disposer à souffrir la mort dans trois jours. Rodrigo couvrit de baisers et serra tendrement dans ses bras celui qui apportait cette nouvelle, en le remerciant mille fois du bonheur qu'il lui annonçait. Il implora de nouveau la miséricorde divine, et s'apprêta, en homme et en chrétien, à franchir ce pas difficile. Le jour venu, il se flagella jusqu'au sang, sans vouloir prendre aucune réfection, devant un crucifix et une image de la sainte mère Thérèse de Jésus, à laquelle il avait une singulière dévotion.

Le mercredi, en vertu d'un décret du conseil, un religieux et un chevalier de Saint-Jacques lui allèrent arracher l'Ordre, qu'il regretta grandement et laissa prendre, néanmoins, avec une grande patience. Il fut publié ensuite. à son de trompe, et enjoint à tous les sergents du roi et de la cour, de monter à cheval et de se trouver, le lendemain, sur la place des exécutions. Au point du jour, cette place, où l'on vend des fruits, se trouva vide de bancs et d'étalages : il n'y avait rien qu'un échafaud, haut, grand et large, et au milieu un billot couvert de drap noir, ce qui fit murmurer le peuple, indigné qu'on lui accordât tant d'honneurs. Une foule immense inondait la place et les rues par où il devait passer.

A onze heures et demie du matin, les croix des deux confréries qui accompagnent les suppliciés, et plus de soixante-dix alguazils à cheval, étaient à la porte de don Rodrigo. Il descend accompagné de quatre religieux cordeliers, quatre de la Trinité, quatre augustins, quatre carmes et quatre pénitents du même ordre. Il portait une robe noire, sur laquelle flottaient sa barbe et ses cheveux, qu'il ne s'était pas fait couper depuis son incarcération.

Avant de monter sur la mule, qui était caparaçonnée de noir, il se signa par deux fois, prit un crucifix, et, d'un grand courage, baissa lui-même le chaperon de sa robe pour n'avoir pas le visage découvert. En sortant de sa maison, il fit un autre signe de la croix et sortit entre deux alguazils, précédé par les croix et les bannières des confréries. Arrivé dans la rue, il jeta ses regards de tous côtés, contempla un moment la multitude qui l'attendait, puis regarda le ciel, l'espace de deux *Credo*, et ne leva plus ses yeux

attachés sur le crucifix. Son confesseur l'exhortait à se montrer fort, il lui répondait tranquillement :

« Ne craignez rien, mon père ; le courage ne me manquera pas pour souffrir la mort, car Jésus-Christ l'a pour moi endurée bien plus cruelle et plus ignominieuse. Allons donc, au nom de Dieu, puisque Sa Majesté le veut, gagner le pardon de nos offenses et la rémission de nos péchés. » L'exécuteur des hautes œuvres menait sa mule par la bride, et le crieur public, au milieu des bruits et du bourdonnement de la foule, proclamait sa sentence en ces termes :

« Voici la justice que fait faire le roi, notre seigneur, de cet homme coupable d'un meurtre et de la mort de plusieurs nobles victimes, et convaincu, en outre, de plusieurs et diverses offenses réservées en secret dans le procès, pour châtiment desquelles il est condamné à être égorgé, afin de servir d'exemple ; qui l'imitera ainsi mourra[1]. »

Parvenu à l'échafaud, il y monta après tous les religieux, se découvrit le visage qui n'avait rien perdu de son calme et de sa gravité, prit congé de tous les moines agenouillés et en prières, et s'assit sur la chaise fatale en avançant la tête pour mieux recevoir le coup. Tandis qu'il s'offrait à Dieu et baisait ardemment le crucifix, l'exécuteur lui mettait un bandeau de taffetas ; le renversant ensuite sur le dossier de la chaise, il lui coupa la gorge.

Aussitôt après, le corps fut délié, dépouillé devant tout le peuple et emporté, dans la bière des pauvres, sur les épaules des frères qui ensevelissent les suppliciés, au couvent des carmes, où les bons pères enterrèrent par charité celui qui avait eu, de son vivant, 200,000 ducats de rente.

1. Charles Malingre, *Histoire des troubles et affaires étrangères ès années 1621-1622*, p. 171.

CHAPITRE XI

LE COMTE-DUC.

Débilité d'esprit de Philippe IV. — Don Gaspar de Guzman. — Portrait d'Olivarès. — La quadruple alliance. — Insurrection des Catalans. — La politique du ministre. — Le marquis de Los Balbases. — Logements militaires. — Les *Tercios* napolitains. — Le couteau et la baïonnette. — Sac de Rio-de-Arens. — Les sacriléges. — Le vice-roi Santa-Coloma. — Le 7 juin 1640. — Les Segadores. — A bas le mauvais gouvernement! — Massacre des Castillans. — La côte de San-Beltran. — Meurtre du vice-roi. — Le diable de Santa-Coloma. — Soulèvement de la principauté. — Les drapeaux noirs — La guerre nationale. — Révolution de Portugal. — Pinto Riveyro. — Le premier ministre de la vice-reine. — Le 1er décembre 1640. — Les conjurés au palais. — Meurtre de Vasconcellos. — Proclamation du duc de Bragance. — L'archevêque de Lisbonne. — Démembrement de la monarchie de Charles-Quint. — Hésitation du comte-duc. — L'armée en Catalogne. — Le marquis de Los Velez. — La Catalogne se donne à la France. — Attaque de Monjuich. — Les Catalans et les Français. — Désastre du 23 février. — Désastre de Santa-Cristina. — Prise de Perpignan et conquête du Roussillon. — Chute du comte-duc.



UN auteur espagnol l'a dit avec raison : « La plus agréable fête que puisse offrir la fortune au peuple, c'est de lui donner un nouveau maître. » Sans autre motif que le plaisir du changement, les Espagnols accueillirent avec joie l'avénement de Philippe IV. Le fils de celui que le duc d'Ossuna appelait le grand tambour de la monarchie espagnole n'avait que seize ans lorsqu'il ceignit la couronne. Aussi nul et aussi débile de caractère et de cœur que son père, il laissa tout le pouvoir aux mains de son ministre et ne fut que l'ombre de la royauté exercée pleinement et sans partage par Olivarez, le comte-duc. Don Gaspar de Gusman était le troisième fils d'Enrique Olivarez, ambassadeur d'Espagne à Rome, qui l'engendra, disaient ses envieux de la grandesse, dans le palais de Néron [1]. D'un tempérament violent et plein de feu, mais se possédant à merveille, il se distingua, par son application au travail et ses

1. Se havuto per male augurio che nasceste nel palazzo di Nerone perche con le sue attioni merito che il più bello fra gli ingegni Spagnuoli lo chiamasse un Nerone. (*Caduta del conte d'Olivarès*, p. 41.)

succès, à l'Université de Salamanque. Il obtint au concours un canonicat de Séville, et vint ensuite à Madrid au moment où Zuniga prenait la place du duc de Lerme. S'étant insinué adroitement dans la confiance de l'infant, il se rendit tellement maître de son esprit, qu'en devenant roi, le jeune prince s'empressa de lui résigner un pouvoir dont il n'eût su que faire.

Une fois en possession de l'autorité, Olivarez prit ses mesures pour la conserver sans partage. Il éloigna, sous divers prétextes, tous les princes du sang, abrégea, dit-on, les jours de l'infant don Carlos, l'idole de l'Espagne, dont l'esprit l'effrayait, et sut écarter de la cour tous ceux qui auraient pu être un jour dangereux, tels que don Fadrique, le *mayorazgo*, le vieux duc d'Albe, majordome du Palais, les ducs de Ferrandina, de Haro, de Maqueda; Lemos, qu'il traitait de fou; Fuensalida d'ignorant; Altamira de cœur froid, et tous les autres grands d'Espagne proscrits comme incapables [1].

Ne gardant que Monterey et Leganez, qu'on appelait les deux voleurs (*los dos ladrones*), il prit seul en main le gouvernement de l'Espagne et aspira, dans son ambition tenace et réfléchie, à la domination de l'Europe.

Voici le portrait que trace de ce ministre-roi un de ces ambassadeurs vénitiens si habiles à observer les hommes et à les peindre d'après nature, au physique et au moral :

« Don Gusman est un homme de belle stature, bien qu'il ne soit pas très-grand ni chargé de trop d'embonpoint; il a le visage large, les cheveux noirs et la bouche un peu trop fendue. La partie postérieure du crâne est peu développée, mais le front en revanche est haut et vaste; son teint est coloré, et son regard entre le clair-obscur. Fier de caractère, il incline cependant à la bonté. Son esprit est élevé et perspicace, son élocution facile et abondante et son style relevé par des tours piquants et une profonde érudition. Rien ne semble d'abord plus aisé que de traiter d'affaires avec lui; mais il a une telle dissimulation qu'on voit bien vite que l'espérance qu'il vous donne est un leurre, comme sa promesse un mensonge.

1. Lemos per loco, Fuensalida per ignorante, Altamira per freddo e tutti gli altri per inutile. (*Id.*, p. 29.)

Il jouit d'une santé excellente qu'il doit à sa sobriété; car il ne boit que de l'eau et ne prend le vin que comme remède daus ses débilités d'estomac. Infatigable dans son service personnel auprès du roi, il est si ponctuel, si diligent et si zélé, que Sa Majesté ne peut se vêtir sans qu'il le voie, et qu'elle ne met pas une chemise qui n'ait passé par ses mains. Il a coutume de voir le roi trois fois par jour[1]. »

Tel était l'homme d'État qui aurait eu peut-être la main assez vigoureuse pour tenir le gouvernail de cette nef aux larges flancs, nommée monarchie espagnole, et le coup d'œil assez sûr pour la diriger dans les deux mondes, si le hasard ne lui avait donné l'adversaire le plus dangereux qu'il pût rencontrer sur le terrain politique. On serait tenté de croire que les ministres ont aussi leurs destinées.

Celle d'Olivarez ne fut pas heureuse à l'Espagne. Battu au dehors par le génie supérieur de Richelieu, qui régnait comme lui, en France, derrière la pâle effigie de Louis XIII, il ne put empêcher la quadruple alliance formée, en 1624, contre les Espagnols, par l'Angleterre, la France, les Provinces-Unies et le duc de Savoie; malgré les secours d'argent qu'il lui prodiguait, l'Autriche chancela sous les coups de Gustave-Adolphe : une tempête brisa la flotte qu'il avait équipée, en 1636, pour ravager les côtes de France; le prince Thomas, qui envahissait la Picardie à la tête de cinquante mille hommes, recula avec effroi l'année suivante devant le drapeau blanc, comme Cardona reculait en Languedoc devant les soldats de Schomberg, l'amiral van Tromp coulait ses derniers vaisseaux, en 1639, devant Dunkerque, et la Catalogne se levait comme un seul homme aux cris de : Vengeance! liberté! vive la foi! vive le roi! et mort au mauvais gouvernement de Philippe!

Le comte-duc, continuant les traditions castillanes, tendait sans cesse, afin d'élever le pouvoir du monarque, à comprimer les libertés locales et les fueros dont les provinces se montraient si jalouses. On l'avait vu aux cortès de 1626 blesser à la fois Valenciens, Aragonais et Catalans. La plaie saignait encore au cœur de ces derniers,

1. Manuscrit de la Bibliothèque de la real academia de la historia de Madrid. (Fragments de la *Vie du Comte-Duc;* par le comte de la Roca.)

les plus maltraités par Olivarès. Ils lui en voulaient mortellement d'avoir outragé leur patrie et porté atteinte aux libertés qu'ils aimaient d'un amour fanatique. Olivarez les traitait, en effet, assez légèrement : « Si l'on peut, écrivait-il au vice-roi, lors de l'invasion française en Roussillon, en 1639 ; si l'on peut exécuter les ordres que je vous envoie sans violer les priviléges de la province, respectez-les; mais s'ils devaient entraîner une heure de retard seulement pour le service du roi, je proclame celui qui les soutient ennemi de Dieu, de son roi, de sa famille et de sa patrie. Que Votre Excellence ne souffre pas qu'il y ait un seul homme valide qui n'aille au camp, ni femme qui ne porte sur ses épaules la paille, le bois, et tout ce qu'il faut à la cavalerie et à l'armée : c'est en cela que consiste le salut de tous. Il ne s'agit pas de prier, mais de parler haut, et de se faire obéir. Les Catalans sont d'une nature légère : un jour ils vous aiment et vous détestent le lendemain. Votre Excellence doit leur faire sentir que le salut du peuple et de l'armée passe avant tous les fueros et tous les priviléges.

« Dans toutes les Universités d'Espagne, il n'y a ni théologien, ni jurisconsulte, qui, sachant le fait dont il s'agit, ne décide qu'il n'existe point de loi, et qu'il ne peut même en exister qui autorise la conduite des Catalans. La Castille, la Navarre, l'Aragon, les royaumes de Valence, de Naples, de Sicile, de Portugal, qui prétend avoir plus de priviléges que tous les autres ; le duché de Milan, les Pays-Bas, la Franche-Comté, qui n'a pas d'égale en exemptions, ne répugnent point au logement des soldats, lorsqu'il s'agit de la défense du pays, ni même lorsque Sa Majesté l'ordonne, faut-il que tous les royaumes et toutes les provinces subissent la loi de la Catalogne ou que celle-ci la reçoive des autres? En vérité, les Catalans ont besoin de voir d'autres pays[1]. »

Ces derniers mots cachaient une ironie qu'on ne comprit que trop vite sur le Llobregat, quand le gouverneur fit savoir que le roi demandait six mille hommes à la province pour le service étranger. Les Catalans en étaient exempts. aux termes des fueros; mais le comte-duc paraissait aussi disposé à les pousser à bout sur ce terrain nouveau que sur la question des logements militaires. Là

1. Michel Le Vassor, *Histoire du règne de Louis XIII*, t. X, IIe partie, p. 18.

était vraiment le point douloureux. Le fils du fameux Spinola, marquis de los Balbases, descendu du Roussillon après la campagne, pour hiverner en Catalogne, outrait encore la rigueur des instructions d'Olivarès.

Ces instructions ne furent que trop fidèlement interprétées. Le marquis logea ses soldats, sans pain, sans habits et sans solde, dans les campagnes, et les y laissa vivre comme en Italie et en Flandre à discrétion. Mais les paysans de ces contrées ont le sang plus chaud que les laboureurs d'Allemagne. Ils défendirent fièrement leurs biens et l'honneur de leurs femmes. La guerre au couteau commença, les villes s'émurent, les seigneurs réclamèrent, le clergé supplia, la province adressa des représentations au marquis de los Balbases, qui se contenta de répondre : « que le fardeau ainsi divisé ne pouvait être lourd ; qu'il ne s'agissait que d'une contribution volontaire, qui garantissait la sécurité des laboureurs et des ouvriers, et que telle était, d'ailleurs, la volonté du roi, devant laquelle tout le monde devait se taire et obéir. »

La réponse du commandant n'avait pas contribué à l'apaisement des esprits. Les excès des soldats les jetèrent bientôt dans cette exaspération qui est à la révolte ce que la mèche est au canon. Les *tercios*[1] napolitains, surtout, se distinguaient par leur turbulence, leur indiscipline et leurs sévices. C'était un duel permanent entre le couteau catalan et les baïonnettes, qui se teignaient chaque jour de sang ; chaque jour on entendait parler de l'assassinat d'un paysan ou d'un soldat. Féroce dans les représailles, celui-ci ne respectait rien et frappait tête baissée sur les nobles et sur les prêtres comme sur les paysans. On brûla vif, dans son château, don Antonio Fluvia, et, pour venger un alguazil, à qui le peuple avait fait subir le même supplice, les Napolitains saccagèrent le village de Riu-de-Arens, égorgèrent la moitié des habitants, mirent le feu à l'église, après en avoir dérobé les ornements et les vases sacrés et jetant les hosties sur le pavé, commirent de telles profanations et de si énormes sacriléges, qu'il n'y eut plus qu'un cri, d'un bout de la Catalogne à l'autre, contre ces impies, ces athées, ces hérétiques !

1. Régiments.

Effrayé de la fermentation des têtes, le vice-roi Santa-Coloma crut frapper un grand coup, en l'absence du marquis de los Balbases, qui s'amusait à la cour, en mettant la main sur les chefs du mouvement : Tamarit, le député général du *bras* militaire, et don Pablo-Claris, le fameux chanoine d'Urgel. Cette mesure trop tardive ne fit que hâter l'explosion qu'il voulait prévenir. Le 7 juin 1640, il entra, dès l'aube, à Barcelone, deux ou trois mille montagnards, qui venaient tous les ans, à la même époque, pour faire la moisson. A peine eurent-ils franchi les portes, que ces *segadores*, hommes durs et forts, armés de leurs faucilles, de leurs longs couteaux à lame étincelante, et, beaucoup d'entre eux, de tromblons cachés sous leurs couvertures, se mettent à former des groupes sur les places et dans les rues, et à s'entretenir tout haut des affaires publiques. Comme ils déblatéraient, avec la violence de leur nature énergique et sauvage, contre les excès de la soldatesque et la défection du gouverneur qui trahissait son pays, lui, Catalan de naissance, en faveur des tyrans de Castille, ils voient passer quelques-uns des soldats qui ont brûlé le saint sacrement à Santa-Coloma de Fornes. Tirer les couteaux et se ruer sur ces impies fut l'affaire du même instant. Il en résulta une lutte corps à corps des plus acharnées et une mêlée tumultueuse. La garde du palais du vice-roi arrive sur ces entrefaites, et, pour dissiper le rassemblement, tire en l'air. Ce fut le signal du combat. Le même cri sort à l'instant de ces poitrines noires et velues et va retentir de toutes parts dans Barcelone : *Visca la santa fe catolica! visca lo rey! muyra lo mal gobern*! (Vive la sainte foi catholique! vive le roi! mort au mauvais gouvernement!)[1].

Malheur aux Castillans qui n'eurent pas le temps de fuir! Ils furent tous poignardés sans pitié : on les arrachait des couvents et des temples où ils avaient cherché asile; on les criblait de coups de couteau; on les traînait dans les rues avec rage, et la foule, ivre de colère, se faisait un horrible jeu de leurs têtes et de leurs membres mutilés. Quand on vint apprendre ces choses au vice-roi, quand on lui dit que le peuple avait brisé la porte des prisons, et ramené en triomphe, dans leurs demeures, Tamarit et le chanoine

1. Manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, H, n° 73.

d'Urgel, et que, des fenêtres de son palais, il vit les *segadores* accourir avec des fagots et des torches pour l'y enfumer comme un renard, le cœur lui faillit. Il oublia que le devoir d'un magistrat est de tenir tête au désordre au péril même de sa vie, et s'enfuit lâchement avec son fils par une porte de derrière. Ils étaient si troublés l'un et l'autre, et tout le monde avait tant de peur ce jour-là, que le fils, lorsqu'ils eurent atteint le port en courant, se jeta dans la seule galère amarrée au quai, toutes les autres ayant pris le large en entendant les mousquetades, et la fit forcer de rames sans attendre son père. A demi mort de soif, de chaud et de terreur, Santa-Coloma gravissait péniblement la côte de San-Beltran pour gagner Montjuich, quand il fut aperçu par ceux qui le poursuivaient, et frappé au cœur de cinq coups de poignard [1].

Pendant trois jours, les moissonneurs furent les maîtres de la ville ; ils saccagèrent les maisons de tous les fonctionnaires royaux, et, dans leur simplicité rustique, ils portèrent comme un trophée à l'inquisition, après l'avoir promené dans toutes les rues, au bout d'une lance, un singe de bois, à qui le mouvement de la pendule du vice-roi faisait remuer les yeux et les bras, en criant qu'ils avaient trouvé le diable chez Santa-Coloma.

La nouvelle de la journée du 7 juin tomba dans la province comme le feu sur une traînée de poudre. Girone, Lérida, Balaguer, suivirent avec la même fureur l'élan de Barcelone. A Tortose, le gouverneur se sauva dans la citadelle ; mais, dans le Lampourdan, les tercios, qui voulaient résister d'abord, furent battus par les paysans et refoulés dans un couvent auprès d'Olot, d'où ils s'échappèrent la nuit. La cavalerie, qui ne marchait plus que d'embuscade en embuscade, se sauva au galop dans le royaume d'Aragon, et les colonels Moles et Arce, reculant devant la levée en masse, furent forcés de rentrer dans le Roussillon. De toute l'armée, répartie dans les quartiers de Catalogne et de Roussillon, il ne resta bientôt plus que sept mille hommes de pied, Napolitains ou Espagnols, et mille chevaux, étroitement cernés par terre et ne communiquant plus avec l'Espagne que par mer.

1. Melo, *Historia de los movimientos, separacion y guerra de Cataluña en tiempo de Felipo IV*, lib. I.

Tandis qu'Olivarès, s'abandonnant à la violence de son caractère, s'apprêtait à noyer la révolution catalane dans des flots de sang; que le marquis de los Velez, avec les troupes de l'Aragon, se mettait en marche vers Barcelone; que Perpignan, dont les bourgeois avaient fermé les portes, était canonné au dedans par le gouverneur du château, et assailli au dehors par les soldats de Philippe; que l'évêque de Girone excommuniait les tercios castillans, et que le saint sacrement, peint sur des drapeaux noirs, rappelait sans cesse au cœur fanatisé des paysans la cause de cette guerre sacrée et nationale, le roi, tremblant d'être enlevé par les Français, se tenait caché à Saragosse et osait à peine regarder de sa croisée les parties de paume. Le comte-duc se présente un jour devant lui, et d'un ton léger :

« Sire, dit-il, je vous apporte une bonne nouvelle : Votre Majesté vient de gagner un grand duché et plusieurs beaux domaines. — Comment cela? demanda le roi. — Le duc de Bragance a perdu la raison; il s'est fait proclamer roi de Portugal. Voilà Votre Majesté plus riche de douze millions. » Malgré son ignorance et sa simplicité d'esprit, Philippe IV ne trouva pas la nouvelle aussi réjouissante que voulait le lui persuader le comte-duc; ses traits s'assombrirent, et il ne répondit que ces mots :

« Si on le peut, il faut y remédier. »

Voici comment s'était accomplie cette révolution, fomentée par Richelieu.

Le descendant de la maison royale de Bragance, à laquelle Philippe II enleva la couronne, vivait philosophiquement, sans regrets du pouvoir, à Villaviciosa, et y jouissait, avec toute l'inertie portugaise, de son immense fortune. Un de ses secrétaires, nommé Pinto, esprit ardent, aventureux, impatient du joug espagnol, profita des exactions de Vasconcellos, premier ministre de la régente Marguerite de Savoie, du mécontentement des nobles portugais et de la haine que le peuple, instinctivement, vouera toujours à l'étranger, pour conspirer au nom et à l'insu de son maître. D'accord avec la duchesse, plus ambitieuse que son mari, et avec l'archevêque de Lisbonne, Pinto organise un complot qui éclata le 1er décembre 1640. A huit heures du matin, Pinto Riveyro donna le signal en tirant un coup de pistolet dans la salle du palais. Aussitôt les con-

jurés montent, armés jusqu'aux dents, à l'appartement du secrétaire d'État Vasconcellos. Ils rencontrèrent dans l'escalier le corrégidor de Lisbonne, et se mirent à crier de toutes leurs forces :

« Vive notre roi, le duc de Bragance ! — Vive Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal, répond froidement le corrégidor. Un coup de pistolet lui ferma pour toujours la bouche, et deux coups de poignard jettent, à côté de son cadavre, Antonio Correa, premier commis de Vasconcellos, que sauva, pour le moment, la gravité de ses blessures. Le capitaine espagnol Diego Garcès, qui se trouvait à la porte du cabinet de Vasconcellos, tira bien l'épée pour le défendre; mais la valeur ne prévaut que par exception contre le nombre. Désarmé et serré de près, il n'eut de moyen de salut que dans la fuite, et sauta par la fenêtre, échappant au sort de Correa, sans autre dommage qu'une cuisse cassée. On conseillait au secrétaire d'État, particulièrement odieux à la nation portugaise, qu'il gouvernait insolemment sous le nom de la vice-reine, de fuir par la poterne du fort donnant sur la mer. Là, il aurait pu monter dans sa barque, et se dérober à la colère des conjurés en traversant le Tage.

Mais plein, loin du péril, de la jactance castillane, il répondit avec fierté :

« Qu'il fallait suivre l'exemple de César, et s'abandonner à sa fortune ! » Fières paroles que démentit bientôt l'action; car, au premier bruit des pas des conjurés, il s'enfuit, et cet émule de César fut trouvé caché dans une armoire. Une servante indiqua son refuge aux Portugais ; on ouvrit, Tello lui tira un coup de pistolet à bout portant, d'autres l'achevèrent avec le poignard, et, traînant son corps tout sanglant au balcon, le jetèrent dans la place au peuple, en criant :

« Le tyran est mort! vive la liberté! vive don Juan VI, roi de Portugal! »

L'archevêque don Rodrigo de Acuña parcourait, pendant ce temps, en procession, les rues de Lisbonne avec tout son clergé, ameutant, excitant le peuple, enflammant son fanatisme par de faux miracles, et criant aussi : Vive le roi don Juan ! Les principaux seigneurs, de leur côté, effrayaient Marguerite de Savoie, la vice-reine, et, en menaçant Son Altesse de la jeter par la fenêtre,

lone : la première, celle des marchands de toiles; la seconde, celle des cordonniers: la troisième, celle des tailleurs; la quatrième, celle des passementiers; la cinquième, celle dite des Étienne (*Estevanes*); la sixième, celle des faiseurs de voiles; la huitième, des tisserands, et la neuvième, celle des tanneurs, qui gardaient la tour de Damians. A ces compagnies, il s'en était joint quelques-unes du régiment de Sainte-Eulalie, formé de huit cents jeunes gens, et conduit par un échevin. Là, se trouvait également le capitaine Cabañas, avec ses Almogavares, une douzaine de capitaines volontaires, les Peguera, les Martorell, les Vives, les Ferrer, les Planco, trois cents Français, et d'Aubigny, le commandant du fort.

Ils furent assaillis par neuf mille hommes d'élite de l'armée, et surpris, pour ainsi dire; car, bien que les feux de l'ennemi brillant toute la nuit, et que ses tambours, qui battirent à deux heures du matin, eussent dû les tenir en éveil, les soldats des métiers avaient, pour la plupart, regagné Barcelone, et il n'y en avait guère que le tiers présent au fort, quand les Castillans apparurent. Mais, Catalans et Français firent bravement côte à côte. Rompus de toutes parts, broyés par leur terrible attaque, les tercios de los Velez se débandèrent : Italiens, Espagnols, Wallons ou Irlandais, saisis d'une terreur panique, tournèrent les épaules et descendirent en fuyant à perte d'haleine ces rampes qu'ils avaient gravies le matin, légers comme des daims, et qu'ils laissaient rouges de sang et encombrées d'armes et de cadavres. Los Velez avait promis 6,000 ducats de rente et le collier d'un ordre à celui qui arborerait, le premier, sur ce fortin, la bannière de Castille. Les porte-enseignes oublièrent non-seulement la récompense promise; mais ces enseignes mêmes, qui n'avaient jamais reculé, on les trouva éparses dans le ravin creusé au milieu de la montagne. Des neuf mille hommes lancés en avant le matin, il n'en restait plus que deux mille endormis pour toujours sur les rampes de Montjuich. Quant aux fuyards, on pouvait littéralement les suivre à la trace du sang[1].

Los Velez se replia sur Tarragone avec les débris de cette armée, si belle naguère et si ardente. L'archevêque de Bordeaux, le

1. Gaspar Sola, *Histoire de ce qui s'est passé en Catalogne depuis qu'elle a secoué le joug espagnol*, p. 70-71.

meilleur amiral de France, vint l'y bloquer par mer, et bientôt La Mothe-Houdancourt l'y assiégea par terre. Ce général, brave et habile, gagna glorieusement le bâton fleurdelisé, en prenant d'un coup de filet, au mois d'avril suivant, Povar, successeur de los Velez, et toute son armée. La victoire, décidément, suivait les drapeaux de la France. Povar avait posé les armes, en avril, au col de Santa-Cristina; avant la fin du même mois, Collioure se rendait au maréchal de La Meilleraye, et, le 9 septembre 1642, le cardinal de Richelieu arborait pour toujours les couleurs françaises sur la tour de briques de Perpignan. Dévouée de cœur à l'Espagne, et d'une trempe vigoureuse, la population avait lutté avec une incroyable énergie avant d'en venir là. Si étroitement bloquée par les ordres du cardinal que rien ne put entrer dans la ville, pendant le siége, sauf quelques chevaux qu'on enlevait de temps en temps dans les prairies, elle souffrit une famine qui rappelle, par ses horreurs, celle du siége de Jérusalem. Un silence lugubre, un silence de mort planait sur la malheureuse cité, où l'on eût dit qu'il ne s'agitait que des ombres. Si grande était la consternation générale que cette grande forteresse ressemblait à un agonisant. A chaque instant, on voyait les gens tomber morts dans les rues, et ils étaient à peine ensevelis qu'on allait voler leurs cadavres et en vendre la chair encore palpitante pour de la viande de cheval. Un riche bourgeois donna cent doublons d'une poule, et tomba mort de faim, quand elle fut cuite, avant d'avoir pu y goûter. Une dame bavaroise égorgea son jeune enfant et le mangea ; une autre femme, ayant attiré une petite fille dans sa chambre, allait la dépecer, pour la rôtir, à coups de hache, quand des soldats, accourus aux cris de l'innocente victime, la lui arrachèrent des mains [1].

Philippe perdit aussi le Roussillon, et ne put recouvrer le Portugal, où ses armes furent presque toujours malheureuses.

C'était trop de honte et d'humiliation pour la fière Espagne. La coupe déborda. Ennemie mortelle du comte-duc, qui la reléguait dédaigneusement dans son *cuarto*, comme dans un sérail, en disant

1. Fu vi una donna di Baviera, che ammazando un tenero figliuoletto se l' mangio; ed un altra che chiamata una ragazza sua vicina in una stanza, si pose con una secure à ridarla in pezzi per cibarsene. (Luca Assorino, *Delle Revoluzioni di Catalogna*, lib. IV, p. 110.)

du bout des lèvres ces mots, qu'il avait imprimés dans l'âme si molle du roi : ***Les religieuses ne sont bonnes qu'à prier et les femmes qu'à faire des enfants***, la reine travaillait depuis longtemps à le renverser. Tout avait par elle été mis en œuvre, mais en vain. S'emparant de l'émotion causée par la perte de Perpignan, elle reprit avec ardeur son œuvre souterraine. Six hommes masqués et armés jusqu'aux dents s'introduisent une nuit dans le palais du gouverneur de Ségovie. Tremblant à cette vue, le gouverneur offre tout son or pour racheter l'honneur de sa femme et de ses filles.

« Ce n'est point le vol qui nous amène, lui dit un des hommes masqués, garde ton or; mais tu vas monter à cheval sur-le-champ, partir pour Madrid, et remettre cette lettre à Sa Majesté, à elle seule, sous peine de la vie. » Philippe avait à peine reçu ce mystérieux message, que la reine fit obtenir une audience secrète à l'ancienne régente de Portugal. Marguerite l'irrita violemment par ses récits contre le comte-duc; mais ce caractère flottant hésitait encore. Le duc de Grana, ambassadeur d'Autriche, entre alors avec une dépêche confidentielle de sa cour, où l'on accuse le ministre de tous les malheurs de l'Espagne, et, sous la pression autrichienne, le faible monarque écrit, le vendredi soir 1643, après la fête de Noël, un billet dans lequel il ordonne à Olivarez de quitter le pouvoir, et de se retirer à Loeches, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

Le comte-duc, frappé de stupeur, ne dit pas un mot à la lecture de ce billlet. Il le tenait dans ses mains et resta longtemps immobile, muet et l'œil fixe. Trois jours après, le roi lui ayant envoyé demander la clef du cabinet, il brûla une multitude de papiers et sortit du palais par la porte des cuisines, accompagné de deux jésuites, pour se dérober aux outrages et aux malédictions du peuple, qui avait déjà écrit, dès le matin, ces quatre vers sur la porte de l'alcazar :

En el dia de San-Antonio,
Hizieronte milagros dos ;
Empezo á reynar Dios,
Y del rey se echo el demonio.

Le jour de Saint-Antoine,
Il se fit deux miracles;
Dieu commença son règne,
Et le démon quitta le roi.

Quelques historiens ont vanté le désintéressement d'Olivarez. Voici ce qu'il coûtait annuellement à l'Espagne. Olivarès touchait : pour ses commanderies, 12,000 ducats; 18,000 comme camarero-mayor, 28,000 en qualité de caballero-mayor; 48,000 comme grand chancelier des Indes; 12,000 comme sommelier du corps; 200,000 pour un vaisseau à destination des Indes; 10,000 comme alcade des alcazars de Séville et alguazil-mayor de la *casa de contrafacion;* 50,000 du gouvernement de San-Lucar, et 44,000 pour les gages de sa femme, camarera-mayor et gouvernante. Total, 450,000 ducats. C'était payer cher le malheur qui le suivit toute sa vie et dans toutes ses entreprises,

---

CHAPITRE XII

L'ESPAGNE LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Origines et formation de la langue. — Premières œuvres. — Poème du Cid. — Le Phidias sauvage. — Compositions des rapsodes romano-espagnols. — Vies des saints. — Alonso-el-Sabio. — Les sept parties. — Imitations des poèmes français. — Don Juan Manuel. — Le comte Lucanor. — Alonso XI et l'archiprêtre de Hita. — Romances d'amour. — Morayma la Mauresque. — *Rosa fresca*. — Romances héroïques. — Le comte de Saldagne. — Les chroniques. — Don Fernando de Pulgar. — *Cronica de los reyes*. — Romans de chevalerie. — Familles de Palmerin et d'Artus. — Le drame. — *Coblas de Mingo Revulgo*. — Enciña. — *Autos* ou drames sacrés. — Le roman picaresque. — Lazarille de Tormes. — Cervantes, auteur dramatique. — Cervantes, romancier. — Don Quijote. — Idée et caractère du roman. — Lope de Vega. — Sa fécondité. — Appréciation de ses œuvres. — Successeurs de Lope. — Damian de Vegas, Tarrega, Guillen de Castro. — Les trois auteurs ecclésiastiques. — Alarcon. — Ses comédies. — Pièces de Philippe IV. — L'esclave du diable. — L'arbre de la vie (*el hijo prodigo*). — Tirso de Molina. — El Burlador de Sevilla. — La poésie épique. — Alonso de Ercilla. — Poèmes religieux. — Œuvres fabuleuses. — Bernard del Carpio.



Arrêtons-nous un moment au bord de ce torrent des siècles qui a roulé tant d'événements sous nos yeux depuis les Ibères, pour jeter un coup d'œil sur la première époque de la littérature espagnole. Tant que les enfants du Prophète occupèrent fièrement la plus belle moitié de la Péninsule, il y eut trois langues sur le vieux sol baigné par la Méditerranée et l'Océan : l'arabe, qui s'élevait fièrement comme les palmiers transplantés de Syrie à Cordoue et Séville; le latin, robuste et vert encore comme ces grands chênes dont les années ne font qu'augmenter la vigueur, et la langue vulgaire, tige humble et faible en apparence, mais qui renfermait en ses fibres une sève assez abondante pour égaler et dominer plus tard le chêne et le palmier. A côté du latin pur, en effet, même au temps où Rome dominait le monde, il existait un idiome secondaire dans lequel le peuple traduisait ses idées et ses sentiments. Les barbares, en déchirant et foulant aux pieds la langue des patriciens et de Cicéron, la langue politique, religieuse et légale, ne

purent briser celle du peuple, forte, tenace et immortelle comme lui. Elle résista au flot des invasions qui passèrent sur elle en la souillant d'un limon germanique. Puis, quand les barbares furent morts, l'élément étranger se mêla au fond national, et, de ce mélange pétri et modifié par le temps, il sortit du creuset, comme une coulée, la langue de l'Espagne moderne[1].

Faite du même métal et formée dans les mêmes conditions que les autres langues néo-latines, cette langue hispano-romane eut, dès son berceau, le même type, le même code grammatical, la même richesse et les mêmes vocables que la romano-italienne et la romano-provençale. C'étaient trois sœurs, dont la ressemblance attesta toujours la communauté d'origine, et qui se développèrent d'une manière uniforme, sauf la différence de couleur que leur imprima le caractère particulier de chaque peuple. Ainsi, douce, tendre et un peu molle en Italie, elle fut claire et imagée en Provence, sonore, rude et énergique sur le sol espagnol.

Le premier grand débris qui soit arrivé jusqu'à nous est le poëme du *Cid*, qui paraît dater du XII[e] siècle. Il se compose de stances ou *coblas*, monorymes, imitées bien certainement de nos poëmes provençaux antérieurs d'un siècle à son apparition. Les scènes y sont traitées avec force et grandeur : c'est un beau réveil du génie espagnol qu'on a comparé, non sans raison, à un Phidias domptant

1. Les mots latins qui constituent le fond de la langue espagnole allèrent s'altérant d'une façon particulière, tantôt par le changement d'une voyelle, tantôt par celui d'une consonne, par l'adjonction ou la suppression d'une ou plusieurs lettres et plus particulièrement par l'abandon des formes de la déclinaison latine. C'est ainsi que l'*au* des Latins se changea en *o* (*aurum*, *oro*; *laudare*, *loar*; *thesaurus*, *tesoro*). L'*e* fut changé en la diphtongue *ie* (*terra*, *tierra*; *nepos*, *nieto*; *ferrum*, *hierro*). L'*f*, dans tous les pays habités par la race basque, se transforme en *h* *furca*, *hourca*). L'*i*, par contre, devint souvent un *e* (*imperator*, *emperador*; *pilas*, *pelo*). L'*u*, prononcé *ou* à la latine, se changea en *o* dans les dérivés castillans (*lutum*, *lodo*; *gutta*, *gota*; *musca*, *mosca*; *buxus*, *box*). L'*o* affecta la forme *ue* (*noster*, *nuestro*; *populus*, *pueblo*). Entre les consonnes, le *b* se substitua fréquemment au *p* (*capra*, *cabra*; *lupus*, *lobo*). Le *c* usurpa presque partout le son du *g* (*amicus*, *amigo*; *acus*, *aguja*). Le *c* et le *p* suivis d'un *l* se changèrent en *ll* (*clavis*, *llave*; *clamare*, *llamar*; *pluvia*, *lluvia*). Le *d*, lui, disparut tout à fait (*cadere*, *caer*; *credere*, *creer*: *fides*, *fe*). Quant au *t*, il se changea en *d* (*amatus*, *amado*; *charitas*, *caridad*; *natare*, *nadar*). Le *g* fut transformé en *y* (*plaga*, *playa*; *gelu*, *yelo*; *regnum*, *reyno*). L'*l* également, dans beaucoup de mots, fut converti en *g* ou en *j* *auricula*, *aureja*; *folium*, *hoja*; *alienus*, *ageno*). (Charles Romey, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 314.)

la matière rebelle : Phidias sauvage, mais d'une volonté et d'une intelligence énergiques, qui, à défaut de marbre, taille sa statue dans le roc [1]. Il est à regretter seulement qu'on ne puisse apprécier son œuvre au point de vue du style. La version qui reste, effectivement, ne nous révèle, sous le rapport philologique, qu'un bouleversement effrayant de l'original. Prenons ces quatre vers au hasard. Voici comment ils sont donnés par les éditeurs du manuscrit :

Burgeses é Burgesas por las finiestras son puestos
Plorando de los oios tanto avien el dolor.
De las sus bocas todos dician una razo.
Dios que buen vasalo si oviese buen señor [2].

Évidemment, ces vers, où manquent la mesure et la rime, ne jaillirent pas, sourds et boiteux, du cerveau du poëte inconnu. C'est un copiste ignare qui les mutila, et la restitution en est facile :

Burgeses é burgesas por finiestras son puestos,
Tant' avien del dolor plorando de los oios!
Todos de las bocas dician una razos :
S'oviese buen señor que buen vasalo dios!

Trois autres compositions existant en manuscrit dans la bibliothèque de l'Escurial : le *Livre d'Apollonio*, la *Vie de sainte Marie Egyptienne*, l'*Adoration des Mages*, affectent semblablement la forme de nos vieux poëmes provençaux, et en dérivent par imitation. Il faut en dire autant, dans le siècle qui suit, des *Vies de saint Domingo de Silos*, de *saint Millan de la Cogulla*, du *Martyre de saint Laurent*, des autres œuvres religieuses écrites, en 1260, par Berceo, le clerc du couvent de Saint-Millan au diocèse de Calahorra. Elles procèdent toutes, avec évidence, des *Vies de sainte Foi*, de *sainte Énimie*, de *saint Trophyme* et de *saint Honorat*, déjà célèbres de l'autre côté des Pyrénées. Au clerc succède ensuite un roi, Alonso le Sage ou le Savant, *el Sabio*. Ce prince, qui, selon Mariana, était né pour cultiver les lettres et les sciences, plutôt que pour gouver-

1. Damas Hinard, *Poème du Cid*, introduction, p. XXIII.

2. Bourgeois et bourgeoises aux fenêtres sont placés,
Pleurant de leurs yeux, tant ils avaient douleur!
Tous de leur bouche disaient la même raison :
Dieu! quel bon vassal, s'il avait bon seigneur!
(*Poème du Cid*, v. 18.)

ner les hommes, laissa dans le XIIIe siècle un triple sillon lumineux dans la prose, dans la poésie et dans la législation castillane. Ses vers étaient d'un bon trouveur, et son histoire de la *Gran Conquista de Ultramar* (des Croisades) d'un écrivain exercé et habile à pétrir la prose ; quant au *Code des Sept Parties* (*de las Siete Partidas*), c'est le monument le plus important et le plus curieux du droit monarchique au moyen âge.

Après cette composition, mais à un degré bien inférieur, parurent le grand poëme d'*Alexandre* de Juan Lorenzo Segura, imité, de l'aveu de l'auteur lui-même, d'un poëme français, et les *Vœux du Paon* (*los Votos del Pavon*), traduction d'un autre poëme de France. De ce crépuscule, où il languissait, faible et pâle encore, allait émerger, radieux comme le soleil, le génie espagnol. Il y avait à la cour de Sancho le Brave, au commencement du XIVe siècle, un jeune prince du sang royal de Léon et de Castille, fils de l'infant don Pedro, frère d'Alonso le Sage, et nommé don Juan Manuel. Vaillant de naissance et par nature, dès l'âge de douze ans, don Manuel avait porté les armes contre les Maures : actif, ardent, ambitieux, impatient du joug, comme tous les grands de son siècle, don Manuel passa la moitié de sa vie à combattre son souverain ou les enfants d'Allah, et l'autre moitié à écrire. D'une main il tenait l'épée et de l'autre la plume, et on s'étonne avec raison que, dans le cours d'une vie si troublée et brisée par tant d'agitations, le soldat n'ait pas étouffé l'écrivain. A voir le grand nombre d'ouvrages qu'il produisit, qui se douterait que don Manuel fut un des hommes les plus occupés de son temps de soins antipathiques à la littérature? On lui doit une chronique d'Espagne, le *Livre de la Monteria* [1], un *Cancionero*, le *Livre des Conseils*, adressé à son fils, le *Livre des Sages*, celui du *Chevalier*, celui de l'*Écuyer*, un *Traité de Balistique*, et l'ouvrage qui a sauvé son nom de l'oubli, *le Comte Lucanor*, recueil de quarante-neuf Nouvelles ou Récits à la manière orientale, dignes, par la fécondité d'invention et l'esprit, des conteurs immortels des *Mille et une Nuits*.

Le rayonnement de ce livre, qui fait date dans l'histoire de la littérature espagnole, efface les essais d'Alonso XI, le roi mort de la

1. Chasse aux fauves.

peste devant Gibraltar, auquel on attribue un *Traité de la Chasse;* les *Œuvres galantes de l'archiprêtre de Hita*, où Vénus coudoie Salomon; *la Danse de la Mort* (*Danza de la Muerte*), fiction lugubre développée avec une étrange vigueur; le *Poëme chevaleresque de Fernand Gonzalez*, et le *Rimado d'Ayala*, recueil poétique des impressions de son auteur, derrière les verrous. Déjà, au souffle du XVe siècle, s'épanouissaient comme les fleurs blanches et roses des pêchers, sur l'arbre de la poésie, les romances d'amour et les romances historiques. Les premières écloses avaient une grâce et une fraîcheur dont ces deux morceaux peuvent donner l'idée :

Yo m'era Mora Morayma;
Morilla d'un bel catare.
Christiano vino á mi puerta
Cuytada, per m'enganare.
Hablóme en Algaravia,
Como aquel que bien la sabe :
« Abras me las puertes, Mora,
Si Alá te guarde de male!
— Como te abrire, Mesquina,
Que no sé quien tu serás?
— Yo soy el Moro Maçote,
Hermano de la tu Madre,
Que un christiano dejó muerto.
Tras mi venia un alcade,
Si no me abres, tu, mi vida,
Aqui me veras matare. »
Cuando esto oy, cuytada
Comenso me álevantare.
Vistierame un almexia,
No hallando mi briale,
Fuerame para la puerta
Y abrila de par en pare.

On m'appelait la Mauresque Morayma;
Morayma la jeune et la belle.
Quand j'étais couchée, un chrétien
A ma porte vint pour me séduire.
Il me parla dans le dialecte des Algarves,
Comme quelqu'un qui le sait bien.
« Ouvre-moi la porte, Mauresque,
Et qu'Allah te garde de mal!
— Comment puis-je t'ouvrir, pauvrette,
Puisque je ne te connais pas?
— Je suis le More Maçote,
Frère de ta mère,
Qui viens de laisser pour mort un chrétien.

Déjà après-moi court l'alcade,
Et si tu ne m'ouvres pas, chérie,
Tu me verras tuer sous tes yeux. »
En entendant ces paroles, je me levai
Et commençai à me vêtir.
Je jetai sur mes épaules un almaxia,
Et, sans même prendre ma tunique,
J'allai vers la porte
Et l'ouvris à deux battants [1].

« Rosa fresca, rosa fresca,
Tan garrida, y con amor;
Quando y'os tuve en mis brazos,
Non vos supe servir, no!
Y agora que vos serviria,
Non vos puedo aver no!
— Vuestra fué la culpa, amigo,
Vuestra fué, que mia, no.
Embiastesme una carta
Con un vuestro servidor,
Y, en lugar de recaudar,
El dixera otra razon :
Qu'erades casado, amigo,
Allà en tierras de Leon;
Que teneis muger hermosa
Y hijos como una flor.
— Quien vos los dijo, señora,
Non vos dijo verdad, non;
Que yo nunca entro en Castilla,
Ni alli en tierras de Leon,
Sino cuando era pequeno,
Que non sabia de amor. »

« Fraiche rose, fraiche rose,
Si gentille, avec amour
Quand je vous pressais dans mes bras,
J'étais bien innocent, hélas!
Et à présent que je serais moins simple,
Je ne peux vous avoir, non!
— Ce fut bien votre faute, ami;
La vôtre, et la mienne, non.
Vous m'envoyâtes une lettre
Par un de vos serviteurs,
Et, au lieu de réveiller mon cœur,
Il me dit une autre raison :
Que vous étiez marié, ami,
Dans le royaume de Léon,
Et que vous aviez des enfants

1. Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, t. I, p. 127.

Et une femme belle comme la fleur.
— Celui qui vous dit cela, señora,
Ne vous dit point vérité, non;
Car jamais je n'entrai en Castille,
Ni sur les terres de Léon,
Excepté quand j'étais petit,
Et ne pouvais aimer encore [1]. »

Un souffle puissant anime, au contraire, les romances héroïques et celles qu'inspira l'histoire. Qu'on en juge par cette lamentation du comte de Saldaña, que nous choisissons parmi les quarante consacrées à son fils Bernard del Carpio, le Roland fabuleux de l'Espagne.

Los tiempos de mi prision,
Tan aborrecida y larga,
Per momentos me lo dizen
Aquestas mis testes canas.
Quando entre en este castillo.
A penas entre con barbas;
Y agora por mi pecado,
Las veo crecidas y blancas.
Que desciudo, es este hijo?
Como á voces no te llama,
La sangre que tienes mia?
A socorrer donde falta?
Sin duda que te detiene,
La que de tu madre alcanças;
Que por ser de la del rey,
Juzgaras cual es mi causa.
Todos los que aqui me tienen
Me cuentan de tus hazañas;
Si para tu padre no,
Dime para quien las guardas?
Aqui estoy en estos hierros,
Y pues d'ellos non me sacas.
Mal padre debo de ser,
O mal hijo pues me faltas.
Perdoname, si te ofendo
Que descanso en las palabras.
Que yo como viejo lloro
Y tu como ausente callas [2].

Les années de ma prison,
Si abhorrées et si longues,
De temps en temps me sont rappelées
Par mes tristes cheveux blancs.

1. Le même, t. I, p. 128.
2. *Romancero general 1662*, fol. 46.

Lorsque j'entrai dans ce château,
A peine avais-je de la barbe;
Et à présent, pour mes péchés,
Sur ma poitrine elle tombe blanchie.
D'où vient cet oubli, ô mon fils?
Pourquoi ne t'appelle-t-il pas à grands cris,
Mon sang, qui coule dans tes veines?
Pourquoi tarde-t-il à me secourir?
Celui que te donna ta mère,
Loin de moi te retient sans doute;
Quand tu sauras que c'est le sang du roi,
Tu sauras aussi quel fut mon crime.
Tous ceux qui me gardent ici
Me racontent tes prouesses;
Si tu mets ton père en oubli,
Pour qui les gardes-tu donc?
Me voilà toujours dans les fers,
Et tu ne viens pas m'en tirer.
Je dois être un mauvais père,
Ou tu dois être un mauvais fils, puisque tu me manques.
Pardonne-moi, si je t'offense
Avec l'amertume de mes paroles.
Moi, je pleure comme un vieillard,
Et tu te tais comme un absent.

Un genre plus sérieux se développait en même temps côte à côte avec les romances, les traditions populaires de Bernard del Carpio, du Cid et des sept infants de Lara, et les souvenirs affaiblis de la domination mauresque. Au XIV[e] et au XV[e] siècle, on vit paraître les chroniqueurs : la *Cronica* d'Alonso XI, celle de Pero Lopez d'Ayala, celle de don Juan II, qui va jusqu'en 1454, et celle de Fernando de Pulgar, *Cronica de los reyes catholicos*, qu'il laissa inachevée en 1490, ouvrirent les premiers sillons dans le champ historique. C'est à cette époque, vers le XIV[e] siècle et au commencement du XV[e], qu'eut lieu l'invasion, en Espagne, des romans de chevalerie. Artus et ses preux de la Table-Ronde passèrent les Pyrénées, et, trouvant des esprits merveilleusement disposés à recevoir l'empreinte anglo-française et franco-provençale de leurs fictions chevaleresques, ils s'emparèrent pour cent ans de la faveur publique.

N'ayant des yeux et des oreilles que pour les fabuleuses familles des Palmerin d'Angleterre, des Belianis, des Galaor, des Lepolême et des Amadis des Gaules, l'Espagne se préoccupa peu du

théâtre, qui s'éleva tard et mal, tant le roman avait saisi les imaginations et reculait le drame. Les premiers canevas portés sur la scène furent une comédie morale, écrite, en 1414, pour la cour, par le marquis de Villena; un dialogue satirique, intitulé : *Coblas de mingo Revulgo*, où l'on osa flageller, dans des vers âpres et mordants, l'imbécillité du roi Enrique IV, et la *Célestine*, représentée en 1480.

La *Célestine*, comédie ou tragi-comédie en vingt-un actes, est une de ces œuvres monstrueuses enfantées, comme un cauchemar, par l'imagination espagnole, dans un accès de fièvre chaude. L'idée première, qui pouvait être belle et dramatique, s'y noie dans un flux d'extravagances et d'invraisemblances qui choquent le bon goût, la décence et la pudeur même, autant que la raison. Des laquais y font des cours de philosophie et de théologie; une vendeuse de chair humaine y cite à tout propos Sénèque, Aristote, Platon et les poètes latins. C'est un torrent de fange épaisse où brillent à peine çà et là quelques paillettes d'or. Les scènes que rien ne lie ou ne prépare s'y déroulent à l'aventure, et la fin répond parfaitement à la naïveté du début et à l'incohérence du milieu. Calisto, l'amant sentimental et niais, qui vient d'acheter sa maîtresse de Célestine, l'*alcahueta*, se brise la tête en trois morceaux[1], dans un tendre rendez-vous, en descendant par une échelle, et Melibea désespérée court se tuer du même pas en se jetant du haut d'une tour, après avoir cité longuement, pour se consoler, Prusias, roi de Bithynie, Ptolémée, Oreste, Clytemnestre, Néron, le père d'Alexandre Hérode, Constantin, Laodice, et jusqu'au roi des Parthes.

Du chaos de cette œuvre informe et qui a pour pivot une idée peu morale, finit par se dégager la forme dramatique espagnole. Mais l'enfantement fut long et pénible, et il fallut un siècle encore pour arriver, des œuvres décousues d'Encina, des pastorales de Gil Vicente et de Naharro, des drames sacrés, *autos*, des essais de Lope de Rueda, et des imitations classiques de Villalobos, Oliva, Boscan, Abril, Argensola, aux comédies de Cervantes, le précurseur de Lope de Vega.

Trente et un ans avant cette époque, le génie espagnol s'était

1. Su cabeça está en tres partes.



CERVANTES.

révélé avec un éclat inouï, par son côté le plus original et le plus vif, le genre picaresque, dans le roman d'Hurtado de Mendoza. Don Diego Hurtado de Mendoza, noble, soldat, homme de lettres, poète, historien et homme d'État, n'eût peut-être pas traversé le nuage des siècles, malgré sa haute naissance et ses diverses aptitudes, si, dans un jour de verve, il n'eût laissé tomber de sa plume, trop maigre et trop gourmée dans l'Histoire des guerres de Grenade, son ravissant *Lazarillo de Tormes*. L'Espagne, vue pour la première fois à travers ses haillons, où son chaud soleil rit, lui fournit le sujet d'un roman admirable, et dont le succès durera autant que la littérature. Supérieur, sous un rapport, car il est un et complet, ou pour mieux dire parfait, à tous les romans espagnols, *Lazarillo de Tormes* brilla dans le ciel de l'esprit, comme l'aube qui annonçait le lever de l'astre de Cervantes.

Comme tous les hommes qui sentent leur force et sont poussés par un démon intime à se produire au grand jour, Cervantes, en sortant des fers, où le hasard l'avait jeté après le combat de Lépante, s'empressa d'aborder le théâtre. Par malheur, l'influence italienne avait déteint sur le caractère national, au point de corrompre le goût, en substituant à la franchise de pensée et à la fermeté d'expression des Castillans, l'indécision, la mollesse et l'afféterie ultramontaines. La gloire de Garcilasso de la Vega, ce trop fidèle imitateur de Pétrarque, Bembo, Arioste, Sannazar, égarait les meilleurs esprits; elle trompa Cervantes lui-même et le fourvoya au théâtre, où, dans le genre faux de mode alors, son intelligence nette et vive ne pouvait qu'avoir un échec ; échec cent fois heureux, puisque l'Espagne allait lui devoir son chef-d'œuvre !...

Banni du théâtre par la froideur du public et la prodigieuse fécondité de Lope, Cervantes fut contraint d'accepter un autre métier moins digne de lui; mais il fallait vivre avec sa nombreuse famille.

Un certain Antonio Guevara, chargé de réunir à Séville des approvisionnements pour cette immense *armada*, qui devait envahir l'Angleterre, lui offre un modeste emploi de commissaire des vivres. Cervantes accepte et se dirige avec toute sa famille vers la capitale de l'Andalousie. Le séjour de Cervantes à Séville dura dix années consécutives. Il y composa presque toutes ses Nouvelles,

car, au milieu de vulgaires occupations, il entretenait avec les lettres un commerce secret. Incarcéré, à la requête de la *contaduria*, pour une misérable somme de 2,400 réaux (600 francs) dont il se trouvait en déficit, il perd son emploi, se fait agent d'affaires et passe dans la Manche, où il est encore emprisonné à Argamesilla de Alba. Les habitants de ce bourg le mirent sous les verrous, soit parce qu'il réclamait les dîmes arriérées dues par eux au grand prieuré de Saint-Jean, soit parce qu'il détournait de leurs canaux d'irrigation les eaux de la Guadiana qui lui étaient nécessaires pour la fabrication des salpêtres. On montre encore aujourd'hui dans ce bourg une vieille masure appelée la *casa de Medrano*, comme l'endroit où Cervantes fut emprisonné. Il est certain qu'il y languit longtemps dans un état fort misérable. C'est dans ce triste lieu que fut engendré ce glorieux fils de son intelligence (*hijo del entedidimiento*). Il fallait une singulière habitude de l'adversité et une rare et noble liberté d'esprit pour faire d'un semblable cabinet de travail le berceau d'un livre tel que *Don Quixote*.

En 1603, Cervantes était à Valladolid, où la cour avait, pour quelque temps, fixé sa résidence. Solliciteur à cinquante-six ans, et poussé par le besoin à l'audience du duc de Lerma, il se vit accueilli froidement et éconduit avec hauteur, quand il parla de ses services. Désabusé une fois de plus, mais non découragé, Cervantes reprit le chemin de sa pauvre demeure, afin d'y achever le livre qu'il avait commencé en prison, et qui allait lui donner l'immortalité avec la vengeance. La première partie de *Don Quixote* parut deux ans après cette déception. Le succès en fut prodigieux. Trente mille exemplaires, chose inouïe pour le temps, furent imprimés et vendus dans l'espace de quelques années. On a prétendu qu'en publiant ce livre, le but de Cervantes avait été de guérir ses contemporains de leur fol engouement pour les livres de chevalerie. Lui-même le laisse entendre à la fin de sa préface. Certes, la passion immodérée de son siècle pour ce genre d'ouvrages appelait un redresseur, et, sans aucun doute, Cervantes voulut l'être. Mais ceci n'est que la surface des choses, et il eut une idée plus haute.

Après avoir protesté, au nom de la raison et du goût, contre l'emphase ridicule et la fausse grandeur, et donné à ses contemporains une leçon qu'ils méritaient, Cervantes, très-probablement,

voulut aussi protester contre leur ingratitude et se rendre enfin justice à lui-même. Comme Molière, cherchant à se consoler des caprices d'une coquette ingrate et égoïste, en se peignant sous les traits du *Misanthrope*, le soldat mutilé de Lépante, l'héroïque captif d'Alger, l'auteur dédaigné de *Galathée* et de *Numancia*, éprouvait, lui aussi, le besoin de se mettre en scène, et de verser, dans un ouvrage, miroir fidèle des vicissitudes de son existence, un peu de cette ironie sans fiel qui sied au génie méconnu. L'image d'un juste, toujours bafoué, devait lui sourire, car c'était sa propre histoire. Il se fit donc le héros de son livre, et, s'incarnant dans ce *sublime bâtonné*, il forma de toutes ses déceptions, de toutes ses misères, une œuvre pleine d'ironie et de tendresse, drame à la fois railleur et sympathique, épopée burlesque et grave tour à tour, l'une des plus grandes créations, mais à coup sûr la plus originale que, dans aucune langue, ait produite l'esprit humain.

Ajoutons à cette appréciation d'un homme dont le souvenir nous est cher[1], que Don Quixote, c'est le *rêve*, et Sancho, le *réalisme* de la vie. Admirablement peints tous deux, ces deux types immortels, dans les situations où ils se meuvent, auraient fait du livre de Cervantes un chef-d'œuvre complet, si, résistant au désir d'y glisser ses nouvelles qui hachent trop souvent et brisent le récit, il eût suivi du début à la fin sa donnée première.

Ce livre eut une vogue immense; mais, s'il donna une immortelle renommée à son auteur, il ne lui donna ni la fortune, ni même la paix des derniers jours; car l'Aragonais qui, sous le pseudonyme d'Avellaneda, publia la deuxième partie de *Don Quixote* avant lui, en volant audacieusement son idée et son titre, lui vola en même temps la moitié des épis de sa gerbe et de son succès. Aussi, dans cette Espagne dont il semble, par sa fierté, son courage, et son génie et ses malheurs, l'incarnation fidèle, Cervantes mourut comme il avait vécu dans un manteau troué, mais sans rancune au cœur et le sourire aux lèvres.

Bien plus heureux, son rival dramatique, arrivé d'emblée, jouit, de son vivant, de toute sa gloire, qui prit des proportions colossales aux yeux de ses contemporains.

1. Charles Furne, *Traduction nouvelle de Don Quichotte de la Manche*. Introduction.

Voici le jugement qu'en porte Cervantes lui-même :

« Là-dessus parut ce prodige de naturel, le grand Lope de Vega, qui exalta la monarchie comique. Il étendit son empire et sa juridiction sur tous les amis de la joie, et remplit le monde de comédies heureusement choisies et bien dialoguées, et telle était sa fécondité, qu'il a bien couvert de son écriture plus de dix mille feuilles de papier. Toutes ses pièces (1,800 !), et c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire, furent représentées sous ses yeux, ou pour le moins il ouït dire qu'elles avaient été jouées. Si quelques-uns, et beaucoup même, ont voulu prendre leur part de sa gloire et de ses travaux, tous ensemble ne pourraient produire seulement la moitié de ce que lui seul a écrit. Toutefois, puisque Dieu n'accorde pas tout à tous, on doit faire cas des travaux du docteur Ramon, qui furent les plus notables après ceux du grand Lope. »

« Cet auteur, ajoute un écrivain de nos jours, qui a traduit avec bonheur ses œuvres d'élite[1] ; cet auteur fut tellement fécond, que tous ses ouvrages réunis formeraient plus de cinq cents volumes. On n'écrit pas ce chiffre comme un éloge, mais plutôt comme un regret. Cette fertilité prodigieuse a nui au génie de Lope ; et s'il est tombé souvent dans une médiocrité indigne de lui, il faut en attribuer la cause à cette facilité de produire qui n'a cessé qu'avec sa vie, après avoir commencé dès sa plus tendre jeunesse. Dans les poëmes dramatiques, Lope est toujours l'élégant, spirituel et charmant diseur que vous admirez ; mais on sent que l'improvisation entraîne sa plume et l'empêche de mûrir son plan et de serrer son idée. De tous ses ouvrages, ce sont ceux qu'on aimera le moins; mais, dans ses autres poésies, *letrillas*, *glosas*, *romances*, *eglogas*, *elegias*, *odas*, *canciones*, *epistolas* et *sonetos*, on trouve un fleuve inépuisable de vers charmants et d'idées gracieuses dont on aime à parcourir les bords, et une ravissante musique qu'on écoute, comme on aime à entendre chanter les oiseaux dans les bois[1]. »

Dans l'ombre projetée par ce colosse de popularité dramatique, on voit flotter comme les visions incertaines de Dante, Damian de Vegas, un prêtre du diocèse de Tolède et auteur de la *Comedia ja-*

1. Ernest Lafond, *Étude sur la vie et les œuvres de Lope de Vega.*

cobina; Francisco de Tarrega, qui écrivit, à la fin du XVIe siècle, *la Enemiga favorable;* Gaspar d'Aguilar, à qui, outre huit comédies, le théâtre dut l'*Amour du Marchand* (*Mercader amante*), loué par Lope et par Cervantes, et Guillen de Castro, dont les vingt-six drames reproduisent fidèlement les qualités et les défauts de Lope, son modèle. A cette pléiade de bons écrivains succédèrent des hommes d'un mérite vraiment supérieur, qui, chose remarquable, étaient tous, à l'exception de deux ou trois, ecclésiastiques. Si don Luis Alarcon, le Mexicain, le poète indien et bossu, montra un talènt très-élevé dans ses vingt comédies, où l'on distinguera toujours *le Dimanche de don Blas* (*Domingo de don Blas*), *Ganar amigos* (*Se faire des amis*), *el Tejedor de Segovia* (*le Tisserand de Ségovie*), *l'Examen des maris, les Murs ont des oreilles* (*las Paredes oyen*) et *la Vérité suspecte* (*la Verdad sospechosa*), qui fut le type du *Menteur* de Corneille; si Antonio de Mendoza obtint, de 1623 à 1643, tous les applaudissements pour trois comédies aussi remarquables par la vivacité du dialogue que par le piquant des situations : *Mas merece quien mas ama, el Trato muda costumbre, Amor con amor se paga;* si enfin Philippe IV lui-même, descendant sur la scène, caché dans son manteau royal, luttait victorieusement avec Belmonte, l'auteur du *Diable prédicateur* (*el Diablo predicador*), en donnant *le Comte d'Essex* et *Dar la vida por su Dama*, la palme n'en restait pas moins à trois ecclésiastiques, Antonio Mira de Mescua, de Guadix, el maestro Josef de Valdivielso et Tirso de Molina.

L'Infortunée Rachel, qui a fourni de notre temps à Scribe l'idée de sa *Juive; l'Esclave du Diable* (*Esclavo del Diablo*), son *Amant brave et discret* et son *Palacio confuso*, d'où sortit armé de pied en cap le *Sanche d'Aragon* de Corneille, fondèrent justement la réputation du premier. Le second, chanoine de Tolède, se fit connaître par trois pièces d'une véritable valeur : *L'Enfant prodigue* (*el Hijo prodigo*), *Cupidon et Psyché* et *l'Arbre de la vie* (*el Arbol de la vida*), composition mystique dont la scène est au paradis. Pour Tirso de Molina, le plus grand de tous, il s'immortalisa par un seul chef-d'œuvre, *el Burlador de Sevilla* (*le Trompeur de Séville*), type de ce fameux don Juan, reproduit sur tous les théâtres de l'Europe, et qui a eu l'honneur d'être repris en sous-œuvre et illustré par les trois plus brillants génies de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Molière, lord Byron et Mozart. Le chef-d'œuvre n'a rien perdu sous le ciseau de ces grands hommes, et Molière n'est inférieur ni au poëte d'Albion, ni au cygne de la Germanie; mais s'il avait su l'espagnol, et que l'œuvre de Tirso de Molina lui fût apparue dans son intégrité, dans son énergie rude et sombre, et non à travers les voiles d'une méchante traduction, quel admirable complément il aurait donné à la sienne! Chacun peut en juger du reste en comparant le dernier acte de l'original à celui de la pièce française.

Tirso de Molina écrivit, en outre, des comédies excellentes et plus applaudies, même de ses contemporains, que le *Burlador de Sevilla;* mais, sans contester le mérite de *Don Gil de las calzas verdes*, d'*Amor por razon de Estado*, de la *Trilogie de Pizarre* et de ses *autos* ou drames sacrés, il nous paraît que la première pièce est ici comme le soleil, qui, lorsqu'il brille, efface l'éclat des étoiles.

Jusqu'au siècle de Charles-Quint, la poésie épique proprement dite et considérée au point de vue sérieux ne fit luire en Espagne que de faibles et tremblants rayons, tels que la *Chronique de Fernand Gonzalez*, la *Vie d'Alexandre* et *le Labyrinthe de Juan de Mena. La Caroléade* (*Carolea*); *de Hieronimo Sempere*, le marchand poète, publiée en 1560, fut le premier essai digne d'éloges. Cinq ans plus tard, don Luis de Zapata publiait son célèbre *Charles* (*El Carlo Famoso*). En 1579, Diego Ximenès de Ayllon composait un poëme du Cid, qui eut malheureusement le sort de la *Maltéide*, rimée en 1582 par Hippolyte Sanz, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont la muse avait pris pour sujet le siége de Malte. Mais toutes ces œuvres d'un mérite secondaire, comme l'*Histoire parthénopéenne* d'Alfonso Fernandez, la continuation du *Roland Furieux*, par Espinosa. et la décade de la *Passion du Christ*, de Coloma, s'effacèrent et disparurent dans le rayonnement du poëme d'Ercilla, *l'Araucanie*.

Alonso de Ercilla y Zuñiga peignit dans cette composition héroïque en trente-six chants la guerre des Espagnols du Pérou contre les Araucaniens, et, plus heureux qu'Homère et Virgile, il écrivit sur le champ de bataille, quittant le mousquet pour prendre la plume, et donna une touche et une couleur à ses tableaux qu'on chercherait vainement dans la plupart des poètes épiques. Suivant la voie qu'il avait si largement tracée, Gabriel Lasso de la Vega, un cavalier madrilègne, aborda, non sans bonheur, un autre sujet na-

tional, *El Cortès Valeroso* (*le Vaillant Cortès*). Antonio de Saavedra, Espagnol du Mexique, traitait le même sujet dans un poème de dix-sept mille vers, intitulé : *le Pèlerin des Indes* (*el Peregrino Indiano*). Barco Centenera mettait au jour *l'Argentine*, récit poétique de la découverte et de la conquête des provinces de Rio de la Plata.

Mais cette veine nationale ne tarda pas à être abandonnée par les poètes, qui, dès la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], en attaquèrent une autre, plus riche et préférable aux yeux de l'Espagne catholique. De 1579 à 1611, on vit paraître successivement *l'Ermite du Montserrat* (*el Monserrate*), poème épique composé par Cristobal de Virués à la louange de frère Juan Garin; *la Christiade*, de Diego de Hojeda; *la Bénédictine*, de Fra Nicolas Bravo, en l'honneur de saint Benoît; *Saint Ignace de Loyola et la Vierge*, par Antonio Escobar; *la Hermandad des cinq martyrs d'Arabie*, de Rodriguez Vargas; le *David*, d'Uziel; la *Vie du Christ*, de Vivas; la *Passion de l'Homme-Dieu*, de Juan d'Avila, et le *Samson*, d'Enriquez Gomez. A côté de ces compositions religieuses s'épanouissaient, comme des arabesques, en dessins capricieux et bizarres, les poèmes d'imagination, tels que la seconde partie du *Roland*, d'Espinosa, contenant *la Bataille de Roncevaux* et *la Mort des douze pairs de France*, le *Roland amoureux* et le *Roland sans amour*, d'Abarca, de Bolea et de Mateo Bayardo; *le Combat de Roncevaux*, d'Agustin Alonso; *les Larmes d'Angélique*, par le médecin d'Archidona; *Bernard del Carpio*, l'Achille fabuleux des Espagnes, de Balbuena, et une foule d'autres rapsodies, placées à bon droit par Cervantes dans la bibliothèque de don Quixote.

CHAPITRE XIII

LA MAISON D'AUTRICHE ET LA MAISON DE BOURBON.

Don Luis de Haro. — Fruits de son administration. — Mazarini. — Ses fautes en Catalogne. — Le missionnaire dominical. — Silva et La Mothe Houdancourt. — Reprise de Lerida. — Les deux vice-rois. — Condé en Espagne. — Insurrection de Palerme. — Alecio le Calderaro. — Politique de Los Velez. — Insurrection de Naples. — Mas-Aniello. — Le 7 juillet 1647. — Le chef souverain du peuple. — Les sicaires du duc d'Arcos. — Bravoure des lazzaroni. — Le fils de la Calderona. — Le prince et les plébéiens. — Genaro Anèse. — Le duc de Guise. — Guerre de Catalogne. — Prise de Barcelone. — Mort de Philippe IV. — Un roi de quatre ans. — Le père Nithard. — Don Juan d'Autriche. — Le favori. — Don Fernando Valenzuola. — Le pacte d'ambition. — Don Juan au pouvoir. — Medinaceli. — L'auto-da-fé du 30 mai. — Le *quemadero* de la porte de Fuencarral. — Ministère d'Oropesa. — Succession royale. — Perez de Soto. — Le cardinal Portocarrero. — *Viva el Rey! Muera Oropesa!* — Le traité de partage. — Maladie du roi. — Le 2 octobre 1700. — Le cardinal et le mourant. — Le testament. — L'héritier de Carlos II. — Plus de Pyrénées. — Faute de Louis XIV. — Indignation de l'Europe. — La quadruple alliance. — Guerre de la succession. — Giulio Alberoni. — Abdication de Philippe V.



Ce n'était pas tout d'avoir chassé Olivarès, il fallait le remplacer et donner une âme à Philippe. Les courtisans et la reine choisirent don Luis de Haro, neveu du comte-duc et son mortel ennemi. Le nouveau ministre, moins fort et moins hardi dans ses projets que son prédécesseur, fut plus malheureux encore. Sous son administration, les vieilles bandes espagnoles perdirent à Rocroi contre le duc d'Enghien, surnommé le grand Condé, leur glorieux renom et leur prestige militaire. Le duc d'Albuquerque mit en déroute, avec ses Portugais, l'armée de Torrecusa, auprès de Badajoz; enfin la flotte française battit celle d'Espagne dans la baie de Carthagène.

Le seul point où l'Espagne n'eût rien perdu était la Catalogne. Mais si elle ne reculait pas, elle ne faisait point non plus un seul pas en avant. Tous ses efforts se bornaient, depuis des années, à garder Tarragone. Quant au reste du sol catalan, il était aux Français.

Les lys auraient fleuri merveilleusement sur cette terre, si Riche-

lieu avait vécu ; mais le grand ministre était allé rendre compte de son règne au Roi des rois, et à l'Italien souple et délié qui tenait sa place il manquait son génie, son coup d'œil d'aigle et sa volonté. Par la faute, volontaire peut-être, du signor Mazarini, qui eut toujours un penchant secret pour l'Espagne, les mêmes griefs, d'où était née l'insurrection des Catalans, se reproduisirent sous l'administration française. Il avait été convenu que le gouverneur de la principauté serait un Catalan. Au mépris de la foi jurée et de la constitution, ce fut un Français qu'on choisit. Cette première maladresse fut suivie d'une autre plus grave. Croyant, peut-être, se mettre au niveau de ces populations, que leur vieil attachement aux libertés du municipe présentait comme rétrogrades, le gouvernement de Paris recula jusqu'au VIII[e] siècle, et, à l'exemple de Charlemagne, envoya des *missi dominici* en Catalogne. L'évêque de Couserans, Pierre de Marca, reçut ordre d'aller parcourir le pays en qualité de visiteur général pour procéder à la réformation des abus et assurer le maintien des coutumes et priviléges. On ne pouvait faire un plus mauvais choix. Marca, très-bon paléographe et savant plein d'ardeur, comprit sa mission à rebours. Au lieu de calmer par des concessions et des promesses l'irritation naissante, il ne songea qu'à fouiller dans les archives et à remonter, en compulsant les anciennes chartes, jusqu'à l'origine des fueros.

Le 5 mai, cependant (1644), dix galères, onze navires et quarante vaisseaux de charge débarquèrent à Barcelone le comte de La Mothe-Houdancourt avec cinq mille hommes d'infanterie. Ce général y ajouta mille fantassins et quinze cents cavaliers de la garnison, et sortit de la ville pour aller faire lever le siége de Balaguer, pressé vivement par don Philippe de Silva. Les Espagnols étaient trois fois plus forts; ils attaquèrent les Français avant que ceux-ci eussent le temps de se retrancher, et furent battus le 15 mai. Le lendemain le nombre l'emporta; et le grand Silva, prenant, dit-il, sa revanche, parvint à repousser La Mothe[1]. Au bruit de cette victoire, Philippe IV accourut à Saragosse pour activer par sa présence le cours des événements; et Lérida se vit investie à son tour. Mais le grand Silva s'était exagéré son triomphe : deux jours après,

1. Lo grando don Phelipe de Silva romper el exercito de la Mota... (F. de la Peña, *Anales de Cataluña*, t. III, lib. XX, cap. VIII, p. 306.)

en effet, La Mothe vint le défier dans ses lignes. Il n'osa point en sortir et se contenta de répondre au trompette avec la gravité de l'orgueil castillan : « qu'il ne recevait des ordres que du roi, et que si lui, La Mothe, en portait d'autres, il n'avait qu'à les lui remettre par-dessus ses retranchements[1]. »

Cette prudence lui donna la ville : la garnison, manquant de vivres et n'ayant pu être secourue avant le 1er juillet, en sortit avec les honneurs de la guerre. Les Catalans seuls furent exceptés de la capitulation. Philippe, qui faisait à ses anciens sujets toutes les avances imaginables, et qui, six mois auparavant, en avait renvoyé sans rançon cinquante pris à Tarragone, en disant que le roi n'était pas en guerre avec ses vassaux, mais seulement avec ses ennemis, ne voulut pas souffrir que ceux de Lérida stipulassent d'autres garanties que sa prédilection et sa tendresse. Il tint encore un plus doux langage en entrant à Lérida le 31 juillet : « Je vous en supplie, disait-il au vice-roi de Catalogne, après avoir solennellement juré la confirmation des priviléges, traitez bien les Catalans ; car ma monarchie leur doit beaucoup, et la loyauté, les services du grand nombre doivent l'emporter à mes yeux sur l'égarement et les fautes de quelques-uns[2]. »

Pour atténuer le mauvais effet de cet échec dans l'esprit des Catalans, le comte de La Mothe assiégea Tarragone par terre et par mer ; mais, quoique les vieux et les nouveaux Français fussent montés à l'assaut avec une vaillante émulation, quoique les capitaines Jayme Portoles, Joseph Bacedas, Pons de Foix, don Joseph Cacosta, Jayme Gorchs et Torell eussent franchi le fossé l'épée à la main et rougi de leur sang le pied du boulevard de San Francisco, le drapeau blanc ne put être arboré sur la brèche, et, le 14 septembre, La Mothe, désespérant du succès, fit signe à la flotte d'appareiller pour la France, et se retira, avec quatre canons encloués, dans la Seu d'Urgel. Mieux eût valu ne pas sortir de Barcelone ; car, en voyant reculer nos armes jusqu'à Urgel, toute la principauté s'émut. L'abbé de Montpalan et don Francisco Sola furent aussitôt députés à la régente, avec mission de demander du

1. *Id.*
2. Os en cargo trateis bien á los Catalanes, porque les déve mucho mi monarquia. (Mss de Jalpi, fol. 644.)

secours et le rappel du comte, en lui déclarant que si les Catalans n'obtenaient une prompte satisfaction sur ces deux points, ils se verraient forcés de pourvoir par d'autres moyens à leurs affaires. Tout allait si mal au delà des ports, que Mazarin, qui venait d'apprendre la défection de Balaguer, d'Agramunt et d'Ager, ne put s'empêcher d'accueillir les demandes de la députation et remplaça La Mothe par le jeune comte d'Harcourt.

Les débuts de ce nouveau vice-roi furent brillants. Le 13 et le 22 mars 1645, il jurait à Perpignan et à Barcelone de respecter les libertés et priviléges; le 27 il assiégeait Roses, et deux mois après, jour pour jour, il l'emportait d'assaut. Après avoir vu défiler devant lui les soldats de don Caballero, il se dirigea rapidement sur la petite ville de Molerussa, que don André Cantelmo, vice-roi et capitaine général de la Catalogne pour l'Espagne, avait fortifiée avec soin, et la prit en peu de jours avec le château. De là, jetant sur la Sègre un pont de cordes, sur lequel passa l'infanterie, il trouve un gué pour une partie de ses cavaliers, attaque des deux côtés et force le pont retranché de Camarasa, et, le 22 juin, arrive en vue de l'armée espagnole dans la plaine de Llorens. Le jour suivant on en vint aux mains : les deux armées, commandées par les deux vice-rois rivaux, se chargèrent avec fureur; mais la victoire resta fidèle à d'Harcourt, les Espagnols furent écrasés et s'enfuirent au bout de deux heures du champ de bataille ruisselant de sang et jonché de morts. Cet avantage nous rendit Balaguer et consolida si à propos la domination française ébranlée de toutes parts sous La Mothe, que, les Espagnols s'étant présentés à l'improviste, le 15 août, devant Barcelone, avec cinquante-cinq navires et vingt-deux galères portant dix mille hommes de débarquement, ceux qui les attendaient pour leur livrer la ville n'osèrent bouger. Une recherche sévère des conspirateurs, dont les plus qualifiés, tels que Geronimo Fornell, Bayle de Mataro, Onofre, Aquiles et les docteurs José Ferrer et Amigant, furent punis de mort, tandis que de sévères confiscations frappaient les bourgeois, chanoines et cavaliers, et que les gens du peuple étaient envoyés au carcel et aux galères, acheva de dissiper toute inquiétude. L'année suivante, d'Harcourt l'employa entièrement au siége de Lérida. Il est probable que cette ville épuisée aurait bientôt ouvert ses portes : par sa douceur et

son humanité, le comte gagnait d'ailleurs tous les jours de plus en plus le cœur des Catalans. La naissance d'un fils tenu sur les fonts, en février 1647, au nom de Barcelone, par don Onofre, premier conseiller de la ville, et dona Maria de Rocaberti, semblait devoir accroître sa popularité et joindre un nouveau lien à ceux qui l'attachaient déjà au pays, lorsqu'il reçut brusquement, le 28 mars, l'ordre de rentrer en France. Le prince de Condé le remplaçait. C'était le personnage le plus fier et le plus orgueilleusement bouffi de sa naissance et de sa victoire de Rocroi. Brave comme tout Français et tout gentilhomme d'alors, il n'avait pas une seule des qualités qu'exige l'emploi si difficile de gouverneur d'un pays conquis. La seule chose qu'il comprit, c'était cette gloire éclatante que procure quelquefois toute seule, aux dépens d'une noble armée et des officiers inférieurs, la dignité du commandement. Il n'était venu en Catalogne que pour prendre Lérida; mais, malgré l'horrible boucherie qu'il fit faire de son armée sous les murs de cette place, car, lorsqu'il s'agissait de la gloire des princes, les hommes ne comptaient pas, et Condé avait l'habitude de répondre avec dédain, quand on lui montrait ces monceaux de cadavres, *que c'était tout au plus une nuit de Paris;* malgré donc six mille soldats perdus dans les premières approches, il fut forcé de lever le siége. Alors, dégoûté d'un pays qui ne produisait pas de lauriers, il abandonna son armée, comme naguère en Allemagne, et rentra en France le 7 novembre 1647. Au mois de février suivant, le cardinal Mazarin le remplaçait à Barcelone par le rude mais brave maréchal de Schomberg, un des meilleurs hommes de guerre de l'époque.

Ainsi douteuse en Catalogne, la fortune de l'Espagne éprouvait alors deux graves échecs en Sicile et dans le royaume de Naples. La Sicile jouissait, depuis Charles-Quint, des priviléges les plus amples. Malheureusement, le poids des guerres que soutenait l'Espagne força les gouverneurs d'y porter plus d'une atteinte par de nouveaux impôts et des levées d'hommes pour l'armée et pour la marine. Le mécontentement était au comble et toutes les classes murmuraient, lorsque, par une déplorable fatalité, l'année 1646 ayant passé sans pluies, on vit une horrible famine succéder à la sécheresse.

Il y avait alors à Palerme, pour gouverneur, ce même marquis

de Los Velez, si bien battu à Maestricht par les Franco-Catalans, Aussi inhabile en administration qu'en guerre, il ne trouva pas d'autre remède au mal que de défendre aux boulangers d'augmenter le prix du pain, sous peine de la vie. Les *panaderos* fermèrent leurs boutiques, et aussitôt l'émeute gronda dans la rue. Un chaudronnier, nommé José Alecio, se mit à la tête du peuple ; on saccagea et on brûla toutes les maisons des employés du fisc (*recaudadores*) et des amis du gouverneur ; les prisons furent ouvertes, et, pendant trois jours, le *calderaro* régna dans Palerme.

Le brave Velez, réfugié sur les galères, promit tout ce qu'ils voulurent aux insurgés ; abolition des gabelles, confirmation des priviléges, suppression de tous les impôts établis depuis Charles-Quint, exclusion des Espagnols de tous les emplois, aucune de ces demandes ne lui parut injuste. La Sicile entière s'était levée, à l'exception de Messine, qui resta fidèle aux Espagnols. Avec ses concessions illimitées et ses promesses, Los Velez endormit le peuple ; s'appuyant ensuite sur la noblesse, dont la plus grande partie était castillane d'origine, il finit par apaiser peu à peu le mouvement qu'il n'avait pas su prévenir [1].

Celui de Naples présenta plus de gravité. Par le mauvais gouvernement des vice-rois, occupés seulement, eux et leurs employés, du soin de s'enrichir et de pressurer la population, la misère croissait de jour en jour sur ce sol le plus fécond de l'univers. Aussi, le peuple murmurait, et il sortait par moments de ses rangs ces bruits sinistres qui annoncent l'orage. Prévoyant qu'il ne tarderait pas à éclater, don Juan Alfonso Enriquez de Cabrera, duc de Médina de Rioseco, qui gouvernait ce beau pays, avait demandé un successeur, « ne voulant pas, disait-il dans sa lettre au roi, *que le beau cristal qu'on lui avait confié se brisât entre ses mains.* » On envoya don Rodrigo Ponce de Léon, duc d'Arcos, qui fit son entrée à Naples le 11 février 1646. Le nouveau vice-roi, renommé pour la rigidité et la tenacité de son caractère, eut le tort de se brouiller avec l'archevêque, à cause d'une procession, et de se rendre impopulaire par la création d'un impôt sur les fruits. Un an après son

1. *Annales siciliennes.* — Soto y Aguilar ad ann. — Vivanco, *Histoire manuscrite de Philippe IV*, lib. XVI. — Modesto Lafuente, *Historia general de España*, t. X, p. 371.

arrivée, tous les esprits étaient en effervescence, et il suffisait d'une étincelle pour faire éclater l'incendie. L'étincelle jaillit comme toujours d'un accident vulgaire, et le chef du mouvement se trouva où personne ne l'eût cherché.

Parmi ceux qui murmuraient le plus haut contre le vice-roi, se distinguait, par sa violence, un jeune crieur de poisson. Thomas Aniello, natif d'Amalfi, qu'on appelait par abréviation Mas Aniello. dans le faubourg de Lavinaro, avait alors vingt-sept ans. Jamais plus beau pêcheur ne porta la veste aux galons dorés et le bonnet rouge. Ses traits bronzés, mais d'une régularité parfaite, respiraient l'énergie tempérée par une expression douce et mélancolique; il avait des yeux noirs, les cheveux d'un blond enfant du Nord. Marié avec une belle fille de Puzzoli, qu'il aimait avec passion, et que les gabellieri avaient emprisonnée, il ameuta pour la venger le peuple des faubourgs et parcourut Naples à leur tête, en criant :

« A bas l'impôt! vive Dieu! vive le roi! vive l'abondance! »

Un soir qu'il se retirait seul après ces manifestations, deux hommes l'arrêtèrent, dans l'ombre, devant le porche de Notre-Dame-du-Carmel :

« Que prétends-tu faire avec tes cris? lui demande dédaigneusement l'un d'eux.

— Aller au gibet ou donner l'abondance à la ville, répond vivement Masaniello.

— Fameux sujet pour régler les affaires de Naples, s'écrient en riant les inconnus.

— Si j'en trouvais trois ou quatre, reprend le crieur de poisson sans se déconcerter, qui eussent autant de cœur que moi, et qui voulussent me seconder franchement, vous verriez ce dont je suis capable pour le bien du peuple. »

Frappés de ces mots énergiques, les inconnus, dont l'un était Domenico Perronne, prisonnier évadé, ancien capitaine d'aventure, puis contrebandier et portant la soutane, selon la coutume du temps, pour échapper à la juridiction civile; et l'autre, Giuseppe Palumbo, ancien chef de bandits, l'emmènent plus loin et lui jurent de le suivre et de le seconder dans toutes ses entreprises[1].

1. Angel de Saavedra, duc de Rivas, *Sublevacion de Napoles*, p. 39.

Ils tinrent parole. Le 7 juillet 1647, des jardiniers de Puzzoli, lourdement chargés, apportaient des figues. Les gabellieri exigent le payement de l'impôt avec leur insolence accoutumée. Une discussion s'engage, et le plus impatient des jardiniers, renversant tout à coup ses paniers, s'écrie d'une voix éclatante :

« Dieu nous donne l'abondance et le mauvais gouvernement nous la retire. Puisque je ne peux rien gagner par mon travail, j'aime mieux en donner le fruit aux pauvres que de me le laisser voler par les gabellieri[1]. »

A ces mots, les têtes s'enflamment, les pierres volent et les agents du fisc prennent la fuite. On met le feu au bureau de l'octroi, et Masaniello, montant sur un banc, donne le signal de l'insurrection par ces cris : « Vive Dieu ! vive la vierge du Carmel ! vive le pape ! vive le roi d'Espagne ! vive l'abondance ! mort au mauvais gouvernement ! à bas les gabelles ! »

Le peuple accourt de toutes parts avec enthousiasme ; on s'arme, on attaque le vice-roi ; tous les Espagnols et les Allemands qui se trouvent sur le passage des lazzaroni sont égorgés impitoyablement; le duc d'Arcos s'enfuit et gagne le fort Saint-Elme, et Masaniello est proclamé chef souverain du peuple.

Cinq jours plus tard, le pauvre crieur de poisson régnait à Naples et allait prendre possession du palais des vice-rois, monté sur un magnifique cheval gris, en compagnie de l'archevêque et au milieu des acclamations frénétiques du peuple. Ce changement si brusque brisa sa raison. Le duc d'Arcos, instruit de sa démence, envoie, le 16 juillet, quatre bandits dans le cloître où il s'était réfugié. Entendant son nom mêlé à un bruit d'armes, Masaniello sort précipitamment de sa cellule en disant :

« Vous me cherchez, noble peuple, me voici ! »

Pour toute réponse, il reçut, à bout portant, quatre balles d'arquebuse qui l'étendirent roide mort. Un boucher coupa sa tête, animée encore, et, la saisissant aux cheveux, la porta sanglante au duc d'Arcos, qui ne put cacher sa joie.

Le peuple le pleura et en fit un saint; mais la liberté de Naples ne fut pas enterrée avec son cadavre. Les vrais meneurs de l'insur-

1. *Id.*, p. 45. — Le marquis d'Hervey de Saint-Denys, *id.*

rection, soulevant de nouveau les lazzaroni, quand on croyait tout apaisé, forcèrent tous les postes, firent un carnage épouvantable des Wallons et des Espagnols, et obligèrent le duc d'Arcos et ses flatteurs à remonter en fuyant au château San Telmo. Cette fois, ce ne fut pas un pêcheur que l'insurrection mit à sa tête, mais un prince; le marquis de Toralto, connu par sa belle défense de Tarragone contre les Français, reçut le périlleux honneur de commander aux bandes populaires. Dans ces occasions, entraîné par ses sympathies les plus chères vers le parti qu'il attaque, le chef noble, à son insu même, trahit le parti qu'il conduit et ne tarde pas à devenir suspect à ses soldats. Toralto allait subir les conséquences de cette fausse et dangereuse position : au moment où il s'efforçait de rétablir la paix, une escadre espagnole parut en vue du port, commandée par un bâtard que Philippe IV avait eu d'une comédienne, la Calderona, et à qui, dans son orgueil, il avait donné le titre et le nom du bâtard de Charles-Quint, don Juan d'Autriche; cette escadre apportait au duc d'Arcos des soldats et des bombes pour l'aider à soumettre Naples. Devant les canons espagnols, la colère du peuple se ralluma avec une furie nouvelle. Ce fut comme une explosion du Vésuve, et Naples, durant quelques jours, offrit l'aspect de son volcan. Mitraillés par le duc d'Arcos du haut des forteresses, bombardés avec rage du côté de la mer par les vaisseaux de don Juan, et attaqués à la baïonnette dans la rue de Tolède par l'élite des troupes espagnoles, cent mille hommes du peuple, acceptant le combat, luttèrent, les pieds dans le sang, pendant trois fois vingt-quatre heures et triomphèrent. Ni le fracas des bombes, ni les quinze mille boulets de canon qu'on fit pleuvoir sur eux, ni douze mille de leurs frères tombés, la poitrine sanglante et trouée par les balles, ni les maisons en flammes ou croulant par milliers n'avaient pu ralentir l'élan de ces hommes de feu. Élan à jamais immortel, s'il n'eût été souillé, jusqu'à un certain point, par le sang du traître Toralto, à qui on arracha le cœur pour l'envoyer à la princesse[1].

Le chef qui le remplaça, le 22 octobre, était un maître arquebusier, du nom de Genaro Anèse, que vint relever peu après un

1. Manuscrit de Capecelatro.

autre prince, descendant, par René d'Anjou, de la maison française de Naples. Mais comme le mouvement gardait son caractère purement républicain, le duc de Guise ne fut admis qu'à titre de défenseur de la liberté de Naples, qui s'érigeait en république comme la Hollande. Guise devait jouer, dans cet État indépendant de l'Espagne, le rôle que jouait le prince d'Orange dans les Provinces-Unies. Brave et intelligent, le duc de Guise aurait pris pied sur ce sol volcanique, noblement foulé par nos pères; mais la politique misérable de Mazarin le renversa. Une escadre envoyée à son secours battit don Juan d'Autriche, et revint en France sans jeter un soldat à terre. De peur de relever la maison de Guise, ce triste ministre d'État perdit l'occasion d'enlever un royaume à l'Espagne. En l'absence du vaillant duc, parti avec cinq mille hommes pour aller attaquer l'île de Nisida, Naples fut surprise par les Espagnols; abandonné de ses soldats à cette nouvelle, il tomba, le 6 avril 1648, dans les mains des nobles, qui le livrèrent à don Juan. Celui-ci l'envoya en Espagne, où il languit dix ans dans l'alcazar de Ségovie.

L'incapacité de Mazarin eut un effet encore plus funeste pour le pays qu'il gouvernait, en Catalogne. Nous y avons laissé le maréchal de Schomberg, bon capitaine, qui emporta d'assaut Tortose et tenait l'Espagnol en bride. Le cardinal le rappela et mit à sa place Vendôme, un de ces gouverneurs rapaces qui pillaient amis et ennemis. Sous l'administration de ce voleur public, les exactions furent si grandes qu'il fallut décapiter pour l'exemple le gouverneur de Castel-d'Arens, et que don José Margarit, le partisan le plus sincère et le plus loyal des Français, dut arrêter l'intendant Martin et quelques-uns de ses employés, et les conduire dans la citadelle de Perpignan. Cette avidité des employés provinciaux, l'irritation des Catalans, le défaut d'unité dans le commandement, qui passa en très-peu d'années dans des mains de plus en plus faibles, et l'impuissance politique ou la perfidie de Mazarin, rendirent la Catalogne à Philippe. Assiégée depuis un an par le marquis de Mortara, et bloquée du côté de la mer, avec vingt galères, par don Juan d'Autriche, Barcelone, après une admirable résistance, capitula devant la faim au mois d'octobre 1652. Les hostilités continuèrent encore sept années avec des chances diverses. En 1653, La Mothe-

Houdancourt vint assiéger Girone; au mois de juillet 1654, le prince de Conti assiégea Puycerda. Fatigués enfin d'une guerre qui n'aboutissait qu'à d'inutiles effusions de sang, les maîtres véritables de la France et de l'Espagne, Mazarin et don Luis de Haro, se rendirent dans l'île des Faisans, située en bas de l'âpre frontière des deux royaumes, et y conclurent, en 1660, le traité des Pyrénées.

En vertu de ce pacte célèbre, les comtés de Roussillon et de Conflans et tout l'Artois, excepté Ypres et Saint-Omer, restèrent à la France. On ouvrit les portes de l'alcazar au duc de Guise; mais sa liberté lui coûta une partie de la Lorraine, dont s'agrandit le royaume de Louis XIV. Ce jeune prince épousa l'infante; Philippe recouvra deux autres places fortes, Menin et Oudenarde, et une double amnistie couvrit l'insurrection catalane et la trahison de Condé, ce Judas des Bourbons, qui avait marché et combattu contre sa patrie sous le drapeau espagnol.

Libre désormais de tourner toutes ses forces contre le Portugal, Philippe se hâta d'envoyer don Juan d'Autriche en Estramadure. Heureux d'abord avec son armée d'étrangers, car les quatorze mille hommes qui la composaient étaient, pour la plupart, Flamands, Italiens ou d'Allemagne, le 13 juin 1661, don Juan surprit Aronches, et son lieutenant s'empara du fort d'Alconches, près d'Olivenza. Mais ses succès se bornèrent à ces deux conquêtes de faible importance. Sur la frontière de Galice, le marquis de Viana, pendant ce temps, faillit être pris avec tout son corps d'armée, et, sur la frontière castillane, force fut au duc d'Ossuna de rebrousser chemin quand il eut emporté d'assaut les forts de Valdemula et d'Albergaria en teignant la brèche de sang.

La campagne de 1662 rappela, par la cruauté que déploya don Juan, les plus sombres jours des incursions barbares. Le soldat furieux dévastait, saccageait, brûlait tout et renouvelait les horreurs des razzias arabes. Don Juan paya ces excès d'un autre âge à Evora; rejoint, le 8 juin 1663, au moment où il se retirait à marches forcées vers Badajoz, et attaqué sur-le-champ par don Manoel, comte de Peñaflor, il fut battu par l'armée anglo-portugaise, et perdit huit mille hommes, morts ou prisonniers.

L'année suivante, les Espagnols perdirent encore toutes les places qu'ils avaient conquises et leurs deux généraux, don Juan et le duc

d'Ossuna, qui furent rappelés, et, le 8 juin 1665, ils éprouvèrent un autre désastre à Montes-Claros. Le marquis de Caracena, tout frais émoulu de Flandre, ne parlait de rien moins que de mener la belle armée qui le suivait droit à Lisbonne. S'étant arrêté, pour l'assiéger, devant Villaviciosa, il vit arriver les Portugais commandés par Marialval et Schomberg, et, plein de confiance en son étoile, courut à leur rencontre. Les deux armées s'abordèrent dans la plaine de Montes-Claros, et la victoire resta fidèle aux Portugais. Caracena écrivit au roi, en fuyant, que s'il avait perdu toute son artillerie, quatre mille hommes et l'élite de ses cavaliers, les Portugais étaient aux abois, et que si on lui envoyait du renfort, il se chargeait de les soumettre.

Cette nouvelle tua Philippe qui, dans ses quarante-quatre années de règne, n'avait essuyé qu'infortunes et calamités. Il languit encore trois mois et s'éteignit dans la douleur et l'amertume, le 17 septembre 1665, en disant à son jeune enfant qui ne pouvait pas le comprendre : « Plaise à Dieu, mon fils, que tu sois moins malheureux que moi ! »

Il laissait le trône à cet enfant de quatre ans, Carlos II, et la régence à une femme tendre et bigote. Celle-ci remit le pouvoir qu'elle était incapable d'exercer à son confesseur, le père Nithard. Les grands, qui le voulaient pour eux, murmurèrent; mais leurs menaces n'effrayèrent pas le jésuite : « C'est, dit-il fièrement au comte de Lerma se plaignant d'un manque de respect, à moi que vous devez le respect, à moi qui ai tous les jours votre Dieu dans mes mains et votre reine à mes pieds. »

Les nobles Castillans, furieux, se liguèrent alors avec le bâtard de Philippe. Don Juan d'Autriche, empressé à jouer en Espagne le rôle de Condé en France, durant la minorité de la Fronde, prit la tête de ces factions; exilé à Consuegra pour avoir voulu, dit-on, faire assassiner le jésuite allemand, il finit par se retirer à Barcelone et par s'y mettre, grâce à l'appui du duc d'Ossuna, alors vice-roi, en état de demi-rébellion. Tandis que l'énergie des nobles, partagés entre don Juan et la régente, s'usait dans ce flux et reflux d'ambition, Louis XIV, prouvant que les serments des rois et leurs engagements ne les obligent que dans la limite de leur intérêt ou de leur bon plaisir, réclamait la succession des Pays-Bas, au mépris

du traité des Pyrénées, et venait de les envahir comme héritage de l'infante, sa femme. La rapide et brillante campagne de 1667 lui ouvrit les portes de Tournay, de Courtray, de Charleroi, d'Oudenarde et de Lille. Le seul général que possédât alors l'Espagne, don Juan d'Autriche, aussi patriote que Condé, refusa de marcher contre les Français, en Flandre, de peur de laisser la place libre à Madrid à l'inquisiteur général, et sans les petits-fils de ces *gueux*, si cruellement égorgés par le duc d'Albe, la monarchie espagnole perdait toutes ses provinces flamandes.

L'intervention des Hollandais arrêta le vainqueur; il dut se contenter, en 1668, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, des villes conquises, et rendit la Franche-Comté. Il eût fallu un homme fort et dévoué pour relever l'Espagne; elle n'avait que ce misérable don Juan, le dernier des princes, car au lieu de donner son sang à sa patrie, aussi abaissée et sacrifiée au dedans qu'au dehors, il ne songeait qu'aux intrigues de cour, plus ardent à lutter contre le père Nithard qu'à tirer enfin, pour la défense de l'honneur national, l'épée de celui dont il déshonorait le nom.

D'accord avec les principaux seigneurs de la cour, tous ennemis mortels du jésuite, au commencement de 1669, il fit mine de s'approcher de Madrid. La régente dona Mariana, en apprenant qu'il était à trois lieues de Madrid, avec douze cents chevaux et trois cents fantassins, s'effraya et plia sous la pression des grands. Elle renvoya son confesseur, qui partit le 25 février, et nomma don Juan vice-roi d'Aragon. Ces deux concessions ajournèrent jusqu'en 1676 la révolution de palais, qui allait éclater cette année-là. Mais l'ambitieux ne voit que l'éclair de sa passion. Au lieu de défendre son pays en guerre contre Louis XIV, qui venait de déchirer, pour envahir la Hollande, le traité d'Aix-la-Chapelle, comme il avait déchiré naguère celui des Pyrénées, don Juan ne songeait qu'à renverser le successeur du père Nithard. Pendant que l'Autriche et l'Espagne se liguaient, singulier retour politique! avec les fils des rebelles des Pays-Bas, il rattachait les fils brisés de ses complots, et lorsque Schomberg et Noailles, foulant de nouveau la terre espagnole, prenaient Figuières et attaquaient Girone, il allait, lui, vaincre à Madrid un favori de dona Mariana.

Les courtisans, par le succès de l'intrigue de 1669, n'avaient

nullement gagné au change. La régente avait remplacé le confesseur par un amant; un ancien page du duc de l'infantado, beau cavalier et de mœurs élégantes, était premier ministre. Écoutons un instant un témoin oculaire, pour bien saisir la portée et le but de cette nouvelle expédition de don Juan :

« Sachez qu'il y a près de trois mois et demi que quelques-uns de ces grands messieurs commencèrent à se lasser et dégoûter de ce gouvernement, et en donnèrent avis à don Juan, qui répondit qu'il ne viendrait point sans être appelé; mais eux, n'y consentant pas, disaient, et l'assuraient par écrit, de ne le point abandonner, mais de l'assister et tenir avec lui tant qu'il leur resterait vie, bien, honneur et tout. Ainsi le temps se passa en protestations, l'un ne voulant pas passer pour rebelle et tumultueux, ni les autres non plus, mais tous se plaignaient et voulaient remettre jusqu'à la fin du mois d'octobre que le roi fit don Fernando Valenzuela grand d'Espagne à l'Escurial, et le fit loger dans le palais des infants, dans les appartements où jamais personne n'a mis le pied, et le fit dépêcher tout comme premier ministre et favori. Il était si aveuglé de sa fortune et de son peu de naissance, qu'il se mit dans un lit pour recevoir les ambassadeurs dont il avait été conducteur auparavant, lorsqu'il était dans un état à ne savoir quelquefois où manger; si bien que personne des grands ne voulait plus suivre le roi à la chapelle, excepté les flatteurs comme l'amirante, qui est écuyer-major; le connétable, grand-maître d'hôtel; le marquis d'Astorgas, qui a été ambassadeur à Rome et vice-roi de Naples, et encore deux grands particuliers; et la rage et dépit des autres fit conclure avec don Juan d'Autriche, qu'il viendrait ici aider le roi à gouverner; séparer la reine d'avec le roi; prendre Valenzuela, qui avait été marquis de Villa-Sierra, et douze à quatorze charges qu'il possédait; et lui faire rendre compte de vingt-deux millions qui manquaient de l'argent de la couronne, ou les rendre, outre plus de deux cent mille pistoles qu'il a prises pour des charges qu'il a vendues[1]. »

Déjà l'année d'auparavant, une petite conspiration ourdie par le confesseur du roi, qui aspirait à remplacer le père Nithard, avait

1. *Correspondance d'Espagne*, vol. LXII. — Lettre de l'ambassadeur de Danemark au chevalier de Terlon. (Madrid, 30 novembre 1676.)

failli amener le rappel de don Juan et son élévation au poste de premier ministre. Une heure d'entretien de la reine avec son fils au Buen-Retiro suffit pour crever cette nuée, le cœur manqua aux grands d'Espagne, et don Juan reprit tout penaud le chemin d'Aragon. La peur avait rompu le complot, l'envie et la rage des faveurs le renouèrent le 15 décembre 1676. Les ducs d'Albe et d'Ossuna, le marquis de Falces, le comte d'Altamira, les ducs de Médina-Sidonia, d'Uceda, de Pastrana, de Camina, de Verana, don Antonio de Tolède, don Juan, les ducs de Gandia et de Hijar, les comtes de Benavente et de Monterey, le duc d'Arcos, les marquis de Liche, de Leganez, de Villena, les duchesses de l'Infantado et de Terranova, et les comtesses d'Onate, de Lemos et de Monterey, firent une convention écrite et signée de tous, pour renverser le favori, éloigner la reine-mère, et donner le ministère à don Juan [1]. Plus hardis, cette fois, ils réussirent : enlevant le faible Carlos, qui n'avait pas plus de volonté que d'intelligence, ils l'emmenèrent, dans la nuit du 14 janvier 1677, au Buen-Retiro. Là, on lui fit signer un ordre pour exiler sa mère; le jeune don Antonio de Tolède, qui avait encore les mains pleines des grâces du favori, se chargea d'aller l'arracher du couvent de Saint-Laurent-de-l'Escurial, où Valenzuela était caché, et il accomplit sa mission avec la dernière brutalité. Enfin, tandis que le ministre disgracié passait de la forteresse de Consuegra aux Philippines, le ministre de la conspiration, don Juan, arrivait à Madrid et se saisissait du pouvoir.

Par une admirable disposition de la Providence, les actions mauvaises portent en elles leur châtiment. Dès qu'il eut le pouvoir, don Juan d'Autriche en abusa et en fit, sans pudeur, l'instrument de son ambition, de son avidité et de ses vengeances. En voyant toutes les faveurs pleuvoir sur les signataires du pacte de décembre, et toutes les disgrâces accabler ceux dont le nom ne figurait pas dans cette convention honteuse, tels que le prince de Stigliano, le marquis de Mondejar et d'Algara, les comtes d'Aguilar, d'Aranda, de Montijo, les grands murmurèrent violemment, et le peuple, à qui on avait promis une diminution d'impôts, la réforme générale des

1. Manuscrits de la real Academia d'histoire de Madrid, papiers des Jésuites.

abus et le retour de l'âge d'or dans l'administration et la justice, restant écrasé sous le poids des subsides, et souffrant encore davantage par la cherté des vivres, l'iniquité des juges et le détestable gouvernement de don Juan, se désaffectionna bien vite, et, en comparant cet état de choses à celui qu'on blâmait sous le père Nithard et Valenzuela, il le jugea pire et le dit hautement. Sans la paix de Nimègue, qui, en 1678, laissa respirer un moment l'Espagne, le bâtard de la Calderona était perdu. Cherchant un appui en France, il donna pour femme, l'an d'après, à Carlos, Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV; mais la mort l'emporta, le 17 septembre 1679, avant l'arrivée à Madrid de la nouvelle reine.

Son cadavre n'était pas encore refroidi que le faible Carlos courait au devant de sa mère. Dona Mariana revint en triomphe à la cour, où tous ceux qui l'avaient chassée furent les premiers et les plus ardents à lui baiser la main. Elle s'unit avec Marie-Louise, et les deux reines, disposant avec leurs confesseurs de l'esprit débile du roi, lui imposèrent pour ministre le duc de Médina-Celi. On ne pouvait plus mal choisir. Exagérant d'une façon inouïe l'indolence native et le flegme de l'Espagnol, le duc établit, en 1788, une junte nommée *Magna* (la Grande), et abandonna l'expédition des affaires et le gouvernement à ce conseil, composé du président de Castille, du connétable, de l'almirante, de deux moines et de fra Francisco Reluz, confesseur du roi.

Les actes de ce conseil, dont la composition indique l'esprit, ne se firent pas attendre. Le 30 mai 1680, le *pregonero* criait, dans toutes les places et rues de Madrid, la proclamation suivante :

« Sachent tous les voisins et habitants de cette ville et toutes les personnes de la cour de Sa Majesté, que le Saint-Office de l'inquisition de la cité et du royaume de Tolède célébrera l'auto-da-fé dans la Plaza-Mayor de cette cour, le dimanche 30 juin de la présente année, et qu'on y gagnera les indulgences accordées *par les souverains pontifes* à tous ceux qui assisteront à cet acte de foi, et prendront part à son exécution[1]. »

1. Sepan todos los vecinos y moradores de esta vila de Madrid corte de S. M. estantes y habitantes en esta como el Santo-Oficio... (José de Olmo, alcaide y familiar del Santo-Oficio, *Relacion historica del auto general de fe que se celebro en Madrid en este anno 1680.*)

Un magnifique amphithéâtre, couvert d'un dais pour préserver les courtisans des ardeurs du soleil et décoré de tapisseries et de tentures de soie et de velours, fut donc dressé dans la Plaza-Mayor. Une compagnie de volontaires de la Foi se forma spontanément pour seconder les inquisiteurs. Tous les grands d'Espagne et les premiers de la cour se firent, pour cette solennité lugubre, familiers de l'inquisition, et suivirent en procession le premier ministre, duc de Médina-Celi, qui alla porter et planter lui-même la croix blanche sur le bûcher dressé hors de la porte de Fuencarral. Puis, le lendemain, Carlos II, la couronne en tête, assis au balcon doré de l'amphithéâtre entre les deux reines, et entouré de ses gentilshommes, des dames d'honneur, des ambassadeurs, du cardinal-archevêque, du patriarche et d'une foule d'autres personnes de distinction, vit défiler cent vingt de ses sujets, couverts du sanbenito, traînant la robe aux flammes peintes et ayant le bâillon aux dents. Fra Tomas Novarro, qualificateur de la Suprême, prêcha un long sermon sur ce texte : *Exurge, Domine, judica causam tuam!* Le greffier commença la lecture des sentences, puis on livra les condamnés à mort aux volontaires de la Foi, qui les conduisirent hors de la porte de Fuencarral.

Il y avait là un bûcher (*brasero*) de six pieds de haut et de soixante de large, vingt pieux y étaient solidement fixés. On commença par donner la garrotte à ceux qui s'étaient soumis, et ceux-ci étranglés, on lia aux pieux et on brûla vifs les obstinés. A neuf heures du soir, le bourreau poussait encore leurs restes dans les flammes [1].

Que pouvait devenir une nation dans les mains de tels hommes? Tandis que la guerre se rallumait avec la France, et qu'en 1684 le maréchal de Bellefont rentrait en vainqueur dans la Navarre, chaque jour augmentait le déclin et la détresse de l'Espagne. Toutes les calamités propres à hâter la décomposition d'un empire en décadence semblaient accumulées sur ce malheureux pays. La famine et la peste désolaient les provinces. Un tremblement de terre avait ébranlé Séville et Cordoue et presque détruit Malaga. Ces terribles convulsions de la nature étaient encore moins funestes à

1. Modesto Lafuente, *Historia general de España*, t. XVII, p. 167.

la mère-patrie que la rapacité et le despotisme des gouverneurs ne l'étaient aux colonies. La marine anéantie, l'armée sans discipline, les soldats des troupes en station sur les frontières désertant faute de vivres, tel était l'état de misère où se trouvait plongée l'Espagne.

Les graves affaires qui occupaient alors la cour n'étaient ni le désordre des finances, ni la misère publique, ni la guerre qu'on avait eu l'imprudence de déclarer à Louis XIV, mais le changement de la camarera mayor et le renvoi du confesseur de Carlos. Il fallut deux ans à Médina-Celi pour gagner ces deux victoires. Quand il eut triomphé, que la duchesse d'Albuquerque eut chassé celle de Terranova, une des paladines de la croisade de don Juan, et que le dominicain Bayona eut pris la place du père Reluz, la jeune reine, pour sceller la réconciliation de son époux avec le grand roi de Versailles, fit renvoyer Médina-Celi. Ce fut son dernier succès. Quatre ans après que le comte d'Oropesa eut succédé au premier ministre, et le 12 février 1689, une maladie aiguë, ordonnée, disent les contemporains, par le conseil de Castille[1], la jeta dans les caveaux de l'Escurial. La vieille reine, reprenant aussitôt tout son ascendant, remarie le débile et impuissant Carlos à une Allemande, Maria-Ana de Neubourg, sa nièce; la maison d'Autriche ressaisit tout le terrain diplomatique conquis par la maison de Bourbon, et la guerre, qui brûlait déjà à toutes flammes en Italie, dans les Pays-Bas et sur le Rhin, se ralluma en Espagne. La Catalogne, cet éternel champ de bataille, revoit, au mois de mai 1689, les soldats français. La prise de Campredon, de Vich, de Ripoll, d'Urgel et le bombardement de Barcelone, en 1692, furent les événements principaux de cette guerre, qui, jointe aux mauvais succès de don Manuel de Lira en Flandre, amena la chute d'Oropesa, aussi incapable pour le moins que son prédécesseur.

La jeune reine, d'accord avec le confesseur de Carlos, avait eu la plus grande part à cette révolution de palais. D'un caractère impérieux, violent et dominateur, elle voulut gouverner et gouverna réellement derrière celui qui n'était époux et roi que de nom. On vit alors la monarchie de Charles-Quint livrée au despotisme et

1 Don Vicente Baacillar y Sanna, marques de San-Filipo. (*Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V*, t. I, p. 5.)

aux caprices des deux favoris de Maria-Ana, une intrigante appelée la baronne de Berlips, et un chevalier d'industrie de la même nation, le boiteux Wiser (*el cojo*); toutes les faveurs et les grâces tombaient de ces indignes mains. La grande junte, ***Magna***, tentait en vain de conserver une ombre d'administration, et le désordre en était arrivé à ce point dans les faits et dans les esprits, qu'en 1693 on eut l'idée de diviser le gouvernement en quatre vice-royautés ou lieutenances générales. Ce projet insensé aboutit à la création de deux juntes : l'une dont le rôle se borna à diminuer d'un tiers les émoluments des emplois que le trésor ne pouvait plus payer ; l'autre qui accusa l'inquisition d'une partie des maux de l'État, et qui demanda qu'on la contînt dans ses limites religieuses. Pendant ce temps, Louis XIV, continuant ses grandes guerres, prenait Namur; gagnait, le 3 août 1692, la fameuse bataille de Steinkerque ; pour le désastre de La Hogue, si brillamment réparé par Tourville, au cap Saint-Vincent, avait le triomphe de Nerwinde, les victoires de Catinat en Italie et les succès de Noailles, de Vendôme et d'Estrées, qui, de 1695 à 1697, reconquirent la Catalogne entière et prirent Barcelone. La paix de Riswick, signée le 20 septembre 1697, couronna ces glorieuses campagnes. Le Rhin devenait la limite de la France au nord, et Louis XIV s'engageait à rendre à l'Espagne ce qu'en avait détaché l'épée de ses maréchaux.

Dès ce moment, la maison de Bourbon se retrouva en face de la maison d'Autriche, et en état d'hostilité ouverte, mais sur un autre champ de bataille. Il s'agissait de la succession de Carlos II que l'empereur et Louis XIV se disputaient de son vivant, comme s'il fût déjà mort. La cour, sur cette question funéraire, se partageait en trois partis : Maria-Ana, le cardinal, l'amirante de Castille et la plupart des membres de la grande junte soutenaient les droits de l'archiduc, second fils de l'empereur et descendant au quatrième degré de Fernand, frère de Charles-Quint ; la reine-mère, le marquis de Mancera et le comte d'Oropesa préféraient le prince électoral de Bavière, petit-fils de l'infante Marguerite. Quant au parti français, de beaucoup plus faible, car il avait seulement pour chefs en hommes marquants le comte de Monterey et Soto le jurisconsulte, il appuyait la candidature du duc d'Anjou, fils du dauphin et de l'infante Maria Teresa. Le comte d'Oropesa, président du

conseil de Castille, profita du calme qui s'était fait en Europe après la paix de Riswick, pour vider cette question si importante de succession au trône, et, du consentement du roi, il la soumit à un certain nombre de ministres d'État, tirés du conseil de Castille et du conseil d'Aragon.

Don José Perez de Soto, orateur aussi habile que profond jurisconsulte, parla éloquemment en faveur du dauphin de France. Il prouva que l'archiduc n'avait nul droit à la couronne d'Espagne, et en était même formellement exclus par les lois favorables aux femmes et confirmées par le testament d'Isabelle. Il montra combien il serait injuste de dépouiller la reine de France de ses droits au profit de sa sœur cadette, l'infante Marguerite, et de l'électeur de Bavière, son petit-fils, et soutint enfin avec énergie que la renonciation exigée par Philippe IV, lorsqu'il maria l'infante à Louis XIV, n'avait aucune force, parce que le droit inhérent à sa naissance était transmissible à ses descendants. Il ajouta que si on avait égard à ces cessions forcées, le Bavarois était exclu au même titre, puisque sa mère avait fait une renonciation pareille.

Cet avis ne réunit qu'un petit nombre de voix. La majorité, travaillée sous main par Oropesa, se prononça pour le prince électoral. Le conseil d'État ayant voté dans le même sens, le roi déclara le prince de Bavière, Joseph Léopold, héritier de ses États, s'il venait à mourir sans enfants, et il donna la régence à son père. Tout se sait à la cour. Malgré le secret observé dans la rédaction de cet acte, le comte d'Harrach, ambassadeur d'Autriche, en apprit vite la teneur et la fit connaître à Léopold, qui en fut outré de colère, et proposa au congrès encore réuni le partage des royaumes de Carlos II. Louis XIV, qui avait son plan, éluda pour le moment la proposition, et, au lieu d'imiter l'empereur, qui, dans son dépit, venait de rappeler d'Harrach, il envoya à Madrid le plus délié de ses diplomates.

Le comte d'Harcourt se mit promptement en rapport avec le cardinal Portocarrero, le marquis de Mancera, Rocaberti, inquisiteur général, le père Froylan-Dias, confesseur du roi, et les moyens les plus étranges furent mis en jeu pour éteindre les dernières lueurs d'intelligence et de volonté que pouvait jeter encore l'esprit affaibli de Carlos. En 1699, on proclama qu'il était ensorcelé par les

maléfices de la reine, de l'amirante et du comte d'Oropesa. L'Église arrive alors avec son appareil sinistre, l'exorcise et le jette dans une telle terreur qu'il se croit en effet la proie du malin esprit et tombe dans une noire mélancolie. Quoique le coup fût bien porté, la reine le para et fit chasser le confesseur. Malheureusement elle ne pouvait pas chasser le cardinal. Trouvant l'exorcisme impuissant, Portocarrero et Ronquillo, l'ancien corrégidor de Madrid, son adhérent, eurent recours à l'émeute. Le prix de la farine et de l'huile était augmenté. On répand le bruit que le comte et sa femme accaparent les grains et l'huile, et il n'en faut pas plus au peuple. Une vendeuse d'herbes, maltraitée au marché par un alguazil, donna le signal. On s'attroupe, on se porte en foule sous les fenêtres du palais, en criant : « Du pain ! du pain ! vive le roi ! mort à ceux qui le trompent ! mort à Oropesa ! (*Pan! pan! viva el rey! mueran los que le enganan ! muera Oropesa!*) »

Les émeutiers (*tumultuados*) voulaient voir le roi. On leur répondit qu'il dormait : « Il y a trop longtemps qu'il dort, s'écrièrent-ils, qu'il s'éveille ! » Le roi vint au balcon ; alors la foule répéta son cri : *Pan ! pan !* — « Allez en demander, répondit le sommelier du corps, au comte d'Oropesa. » On le prit au mot : le peuple court en tumulte à la maison du comte, située place de Santo-Domingo, met le feu aux portes, la saccage de fond en comble, et rugit de fureur de ne pouvoir en tuer le maître. Il était si animé que ni Ronquillo, rétabli dans sa charge, et se promenant à cheval, crucifix en main, ni le saint sacrement lui-même ne purent l'arrêter. On ne le calma qu'avec l'exil du comte. Portocarrero lui succéda, et quand il n'eut plus de rival, il n'y eut plus de désordre. Sur ces entrefaites, on apprit la mort du prince de Bavière, attribuée par les Allemands à l'étoile de la maison d'Autriche, et par les Bavarois à l'habileté de ses empoisonneurs. Le cardinal Portocarrero saisit cette occasion pour représenter au roi que la justice l'obligeait à faire choix du duc d'Anjou, fils du dauphin de France; mais son insistance échoua, ainsi que la diplomatie trop impatiente de d'Harcourt, et la reine les battit avec assez d'adresse l'un et l'autre.

Louis XIV, à ce moment, pour effrayer Carlos, remit, en 1700, sur le tapis, le projet du traité de partage. Les plénipotentiaires an-

glais, hollandais et de Portugal, encore assemblés à Riswick, donnèrent dans le piége du grand roi et se partagèrent la monarchie espagnole. Il fut arrêté qu'à la mort de Sa Majesté Catholique la meilleure partie de l'Amérique et de ses ports serait cédée aux Anglais. Les Hollandais devaient avoir une portion de ces vastes contrées, et les Pays-Bas étaient destinés à former leur frontière. On donnait Naples et la Sicile au roi Jacques Stuart; la Galice et l'Estramadure étaient réunis au Portugal; la Castille, l'Andalousie, l'Aragon, les Asturies, la Biscaye, la Sardaigne, Mayorque, Minorque, Yviça, les Canaries et Ceuta, dévolus à l'archiduc Charles. Les places de Toscane, Orbitello et Piombino tombèrent au grand-duc; le duché de Milan au duc de Lorraine; les États de ce prince, la Navarre et ce qui restait de la Flandre était le lot du roi de France.

Cette nouvelle eut l'effet qu'on en attendait. Indigné de voir partager ses dépouilles avant sa mort, et tiraillé par les partis qui voulaient lui dicter un choix avec une impudeur et une violence sans égale, Carlos tomba mortellement malade. Sachant quel empire exerce la religion sur les mourants, Portocarrero se résout alors à en faire entendre au roi la voix effrayante. Don Antonio de Ubilla, secrétaire du *despacho*, ou dépêches universelles, lui était tout dévoué. Ces deux hommes dressèrent avec Sébastien Côtes un testament qui maintenait l'intégrité de la monarchie espagnole en donnant la couronne, non au dauphin, mais au second de ses enfants.

Appelé, le 2 octobre 1700, pour administrer au roi les derniers sacrements, cet homme rouge se dresse lugubre comme l'éternité au chevet du moribond, et lui dit de sa voix rauque et sépulcrale :

« Sire, toutes vos grandeurs vont s'évanouir; vous allez paraître devant le trône de Dieu, où vous rendrez compte de vos actions comme le moindre de vos sujets. Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien?... »

Le roi répondit en soupirant qu'il avait toujours rendu justice à ses peuples.

« Oui, répondit le cardinal avec sa dureté d'accent et d'expression; mais l'avez-vous rendue à vos parents? Le dauphin de France est le plus proche héritier de Votre Majesté, et, au mépris de toutes

les lois, vous prenez votre successeur dans le degré le plus éloigné.

— J'aurais, dit le mourant, préféré mon neveu, si le roi de France ne s'était uni à l'hérétique pour partager ma dépouille.

— Sire, répliqua Portocarrero avec toute l'autorité que lui donnait son ministère, ces ressentiments, quoique légitimes, ne vous justifieront pas devant Dieu. Le dauphin n'est point coupable des hauteurs ou des injustices de son père, et les iniquités de Louis XIV n'excuseront pas les vôtres. Vous allez être interrogé sur les devoirs des rois : que répondrez-vous à Dieu qui vous demandera si vous n'avez pas violé les premières lois de la nature par égard pour des conseils trompeurs et intéressés? L'Espagne va être déchirée par une guerre opiniâtre et peut-être civile, l'Europe entamée par le feu de l'ambition de deux puissants rivaux, et Votre Majesté coupable et éternellement punie de toutes les calamités qu'il est facile d'éviter par un testament qui, déclarant roi d'Espagne un de vos petits-neveux, assurera la paix[1]. »

La reine entrait en ce moment; Portocarrero l'éloigna sous un prétexte religieux, et, profitant de la terreur qu'il venait de jeter dans l'âme du moribond, lui présenta le testament préparé par Ubilla et le lui fit signer. Lorsqu'on le lut ensuite à Carlos, ses yeux se remplirent de larmes, et il dit à demi-voix : « C'est Dieu seul qui donne les royaumes, car ils lui appartiennent (*Dios es quien da los regnos, porque son suyos*). »

Le lendemain, afin que le cours des affaires ne fût point entravé, il confia, par un décret, l'autorité suprême au cardinal Portocarzero pour tout le temps que durerait sa maladie ; il ordonna en même temps de lui remettre les sceaux du royaume, en murmurant avec désespoir :

« *Ya nada somos* (Nous ne sommes déjà plus rien!) »

Le testament, souscrit au revers par sept grands, amis de la France, et qui instituait le duc d'Anjou, second fils du dauphin, héritier de tous ses royaumes, fut ouvert, le 1er novembre 1700, deux heures après sa mort. En déclarant Philippe de France son successeur, Carlos II avait établi un conseil de régence présidé par

1. La Beaumelle, *Mémoires de Mme de Maintenon*, t. IV, p. 11. — Le marquis de San-Filipo, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne*, t. I, p. 51.

Portocarrero et composé de tous ses amis. Ce conseil s'empara du gouvernement, relégua la reine, sa Berlips et le Coyo à Tolède, et contint par sa vigueur les partisans de l'Autriche, jusqu'à l'arrivée du jeune roi, que Louis XIV, après avoir consulté pour la forme le conseil privé et son parlement, daigna accorder à l'Espagne[1], en faisant un mot qui ne devait être vrai que cent soixante-quatre ans plus tard[2].

Au point de vue de l'intérêt français, l'intrigue diplomatique qui envoyait son petit-fils régner à Madrid était une des grandes fautes de Louis XIV. Il l'expia cruellement : son orgueil lui aliénait depuis longtemps l'Europe, son ambition la coalisa contre lui. La veille de cet acte de fraude et de ruse, dû aux rancunes et à l'ambition du cardinal, on allait signer le traité de partage qui aurait singulièrement accru et consolidé le pouvoir et l'influence de la France. Le testament de Carlos II tendait à l'agrandissement de la maison de Bourbon, Louis XIV n'hésita pas. Qu'était la nation à ses yeux, auprès de ce grand intérêt? Sa prospérité, sa grandeur, sa paix, presque son existence et son autonomie, il sacrifiait tout fièrement, afin que le dauphin pût dire : *Le roi mon père et le roi mon fils.*

Lorsqu'elle vit le duc d'Anjou monter, en 1700, sur le trône espagnol, sous le nom de Philippe V, l'Autriche, à qui le trône revenait de droit, résolut de le revendiquer les armes à la main. L'empereur Léopold comptait sur l'appui de l'Europe, l'orgueil et l'incapacité de Louis XIV, pour ne pas employer un mot plus cruel, le lui donnèrent au moment voulu. Après avoir blessé au cœur l'Italie, en forçant le duc de Mantoue à recevoir garnison française, ne commit-il pas l'inexcusable faute d'insulter publiquement l'Angleterre et son roi Guillaume, qu'il avait reconnu lui-même par le traité de Riswick, en proclamant Jacques III, après la mort du Stuart de Saint-Germain?...

Guillaume, justement indigné, répondit à cet affront par la triple

1. Lorsque le marquis de Castel dos Rius, ambassadeur d'Espagne, apporta le testament à Louis XIV, le roi ne répondit que ces mots : « Monsieur l'ambassadeur, je verrai! » Je n'aurais jamais cru, disait ce ministre en sortant du cabinet, qu'en offrant vingt-deux royaumes, je pusse avoir pour toute réponse : » Je verrai! »

2. Il n'y a plus de Pyrénées.

alliance qui unit sous le même drapeau l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande et le duc de Savoie, beau-père de Philippe V. La guerre éclate, dès lors, en Italie, où les maréchaux du grand roi ont fort à faire contre le prince Eugène; elle s'étend bientôt à l'Espagne, où l'on voit arriver à la fois les Anglais et l'archiduc. Repoussés devant Cadix, les Anglais, en 1702, détruisent, de concert, avec les Hollandais, dans le port de Vigo, la flotte franco-espagnole, qui rapportait l'or et les tributs des Indes, et, après s'être partagé un butin immense, ils ravagèrent en vrais pirates les côtes de l'Andalousie. Neutralisé par des intrigues de cour, le gouvernement de Madrid, où le cardinal français d'Estrées disputait l'influence et la conduite des affaires au cardinal espagnol Portocarrero, ne savait prendre aucune mesure décisive. Une vieille femme, la princesse des Ursins, exerçait sur l'esprit flottant de Philippe la même influence qu'exerçait sur son grand-père la vieille madame de Maintenon; et tandis que les nobles Castillans, mécontents et toujours jaloux des Français, murmuraient, se tenaient à l'écart ou conspiraient pour l'archiduc, les Anglais surprenaient, en 1705, Gibraltar, ce nid d'aigle, d'où ils n'ont plus voulu sortir, les Portugais envahissaient l'Estramadure, et la flotte combinée d'Angleterre et de Hollande débarquait l'archiduc avec une armée sur la côte de Valence.

Les alliés attaquèrent Barcelone et la prirent : il y eut alors deux capitales en Espagne : Madrid, où Philippe se maintenait à grand'-peine, et Barcelone. L'Espagne était ainsi troublée par les prétentions de deux souverains; et, tandis qu'à Madrid on déclarait traîtres à la patrie les partisans de l'archiduc, à Barcelone on renversait les statues de Philippe, et le bourreau brûlait publiquement ses édits. Cet échec fit rappeler le duc de Berwick, renvoyé en France, malgré sa grande capacité militaire, parce qu'il avait déplu à la reine, qui disait de lui au maréchal de Tessé :

« *C'est un grand diable d'Anglais, sec, raide, et qui va toujours devant lui*[1]. »

Le duc arrêta les Portugais; mais il ne put arrêter les alliés, qui entrèrent, en 1706, à Madrid, et y proclamèrent l'archiduc, sous

1. Adam, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 91.

le nom de Charles III. Un moment, la cause de Philippe parut désespérée. Le roi autrichien, outre la capitale, possédait Carthagène, Alicante, Saragosse, et même la vieille Tolède; Philippe V, relégué à Burgos, n'avait autour de lui que dix mille soldats, il lui restait heureusement un général. Le grand diable d'Anglais, renforcé d'un corps de troupes, sortant de la Navarre, bloqua les alliés dans Madrid, les contraignit d'en sortir honteusement, et y ramena, en moins de trois mois, le petit-fils de Louis XIV. La victoire d'Almanza, gagnée par le duc, et la prise de Lérida et de Saragosse, emportées par le duc d'Orléans, relevèrent la fortune de Philippe, qui fut abattue de nouveau, en 1700, par les alliés à Almenara. Un vif mouvement national, excité par le vieux Portocarrero, soutient alors le monarque vaincu; le duc de Vendôme arrive de France, bat Staremberg à Brihuega, et prépare la paix d'Utrecht, qui fut signée le 11 avril 1713. Philippe était reconnu par l'Europe roi d'Espagne, de Naples et des Indes. Mais il perdait toutes les villes des Pays-Bas, le titre de roi de Sicile cédé au duc de Savoie, avec Gibraltar, et Minorque, abandonnés à l'Angleterre.

C'est sur les Catalans que Philippe se vengea de cette mauvaise paix; ils payèrent de la perte de leurs libertés et de tous les priviléges de la province leur révolte et leur attachement à l'archiduc. Délivré de ces deux fléaux, la guerre civile et la guerre étrangère, Philippe commença à respirer, et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, il fut assez heureux pour que le hasard lui amenât à point, à la place de la vieille favorite, l'homme qui pouvait seul gouverner et relever l'Espagne.

Un Italien, fils d'un pauvre laboureur de Plaisance, Giulio Alberoni était venu à Madrid à la suite du duc de Vendôme, qui l'avait pris au delà des Alpes. Après la mort de son protecteur, il parut s'attacher à la princesse des Ursins, la supplanta habilement en donnant pour femme à Philippe une princesse italienne, et se fit nommer comte et premier ministre. Dès lors, nouvel Olivarez, il entreprit de rendre à l'Espagne son ancienne splendeur et sa vieille influence dans les conseils de l'Europe. Promu, en 1715, à la mort de Louis XIV, à la dignité de cardinal, il démasqua brusquement son plan par l'invasion de la Sardaigne. C'était trop tôt. Avertis par le pape Clément XI, qu'il avait dupé, et par le duc d'Orléans, ré-

gent de France, que tenait en éveil le but de la conspiration de Cellamare, les cabinets européens se réunirent contre lui et obtinrent la chute et l'exil de ce fils de paysan.

Philippe V, après cet événement et la levée du siège de Ceuta, que pressaient vivement les Maures, éprouva si violemment ce dégoût des hommes qui porte au cœur, lorsqu'on les a vus longtemps de trop près, qu'en 1724 il quitta la couronne et se retira, comme Charles-Quint, dans un monastère. La retraite des deux monarques offrait cette différence, que Charles-Quint, écrasé sous le poids de sa tâche impériale, ne se retira de la lutte que lorsque ses forces ne lui permirent plus de la soutenir, et que Philippe, abdiquant à quarante ans, était dans toute la vigueur de l'âge. Pour compléter le parallèle, Charles-Quint, au monastère de Yuste, ne s'était réservé qu'environ cent mille écus pour l'entretien de sa maison, et il en fallut un million à Philippe, outre la somme immense qu'il emportait de l'Escurial pour vivre en solitaire au palais de Saint-Ildefonse.

CHAPITRE XIV

LES PETITS-FILS DE LOUIS XIV.

Luis Ier. — Le roi qui ne l'est pas. — Prison de la reine. — L'étoile de Philippe V. — Les six amis de Riperda. — Siége de Gibraltar. — Traité de Vienne. — L'entreprise gigantesque. — Descente à Oran. — Le Colbert espagnol. — Guerre d'Italie. — Retraite du marquis de la Mina. — L'année fatale. — Fernando VI. — Enseñada et le père Rabago. — Mélancolie du roi. — Farinelli. — Le ténor favori. — Politique anti-espagnole. — *Con todos guerra y paz con Inglaterra.* — Disgrâce d'Enseñada. — Refus de Minorque et de Gibraltar. — Concordat de 1753. — État de l'Espagne en 1759. — Carlos III. — Renvoi de Farinelli. — Cortès de 1760. — Pacte de famille. — Guerre de Portugal. — Les Anglais à La Havane. — Les ministres italiens. — Réformes d'Esquilache. — Les manteaux et les sombreros. — *Motin* de Madrid. — Victoire des Alborotados. — Mouvements des provinces. — Revanche de la royauté. — Plus de costume national. — Expulsion des Jésuites. — La pragmatique sanction. — Nuit du 31 mars. — Mission des alcades de cour. — Abolition de la Compagnie de Jésus. — Repeuplement de l'Andalousie. — Les colons allemands. — Le père Romuald. — Olavide. — L'ami de Voltaire et l'Inquisition. — L'amende honorable. — Guerre avec les Anglais. — Les deux Galvez. — Conquête de Minorque par le duc de Crillon. — Treizième siége de Gibraltar. — Paix de 1783. — Mort de Carlos.



uis Ier, le nouveau roi, n'avait que dix-sept ans, lorsqu'il ceignit la couronne de Castille. Une junte, composée des grands, présidents des divers conseils, de prélats et de l'inquisiteur général, gouvernait pour lui, sous le bon plaisir de Philippe et du marquis de Grimaldo, toujours premier ministre, malgré sa retraite apparente à San-Ildefonso. Ce pauvre prince, que le maréchal de Tessé, ambassadeur de France, appelait avec raison *le roi qui ne l'est pas*, se serait-il affranchi de sa tutelle? On a lieu de le présumer en considérant l'impatience du pouvoir qui dévorait son entourage. Malheureusement pour l'ambition de ses flatteurs, il n'eut que le temps, par un acte de rigueur sombre et inouïe, d'emprisonner publiquement, au Buen-Retiro, sous prétexte de coquette-

rie, une jeune princesse d'Orléans, sa femme. Peu soucieux des devoirs de la royauté, il passait les nuits à courir les rues et à voler des fruits dans les jardins, lorsqu'il mourut, le 31 août 1724, de la petite vérole.

Fernando, son frère, n'ayant que onze ans, Philippe se vit obligé de reprendre ce pouvoir souverain qu'il avait trop tôt résigné. Avant de s'y déterminer, toutefois, il consulta le conseil de Castille et les théologiens, afin de donner à sa rentrée à l'Escurial la double sanction de la religion et des lois. Le conseil, réuni au couvent de San-Francisco dans la chambre de frère Joseph Garcia, évêque élu de Malaga, fut d'avis, le 4 octobre, que Philippe devait considérer son abdication comme non avenue. Les théologiens, au contraire, opinaient pour qu'il se contentât de la régence; de ces deux sentiments, Philippe choisit celui qu'appuyait avec chaleur le nonce du pape, et qui répondait sans doute à ses vues secrètes, et il remonta sur le trône [1].

Le retour ne fut pas heureux. Il y a des rois qui naissent sous une mauvaise étoile, et qu'une ombre funeste suit constamment, planant sur eux comme un nuage. L'année suivante, la cour de France lui renvoyait sa fille destinée à Louis XV, et dont on ne voulait plus. La paix avec l'Autriche lui coûtait la Sicile; les escadres anglaises le menaçaient dans la Méditerranée et aux Indes, et, pour faire face au péril et dominer l'Europe, avec le concours de l'empereur, comme il s'en flatta un instant après les traités de Vienne, il n'avait que les jactances ridicules de Riperda, son premier ministre. Bouffi d'orgueil et d'arrogance, ce favori, qui ne craignait rien, disait-il, et se croyait ancré pour la vie au pouvoir, grâce à ses six amis, *Dieu, la vierge, l'empereur, l'impératrice, le roi et la reine d'Espagne* [2], après quelques mois de ministère, était destitué, le 14 mai 1726, arrêté le même soir à l'ambassade anglaise, où il avait cherché asile, et conduit le lendemain dans l'alcazar de Ségovie.

1. Macanaz, *Memorias manuscritas para la historia del gobierno de España*, t. II, p. 342.

2. Nada me importa contando con seis amigos que non me pueden faltar : « Dios, la Virgen, el emperador, la emperatriz, el rey y la reina de España. (Los abates Sicilianos, *Notice sur Riperda*.)

Quatre mois plus tard, le ministre, ami, Grimaldo, aux affaires depuis vingt ans, tomba à son tour renversé par un homme qu'il avait élevé lui-même, Orendain, marquis de la Paz. Orendain, malgré son titre de marquis de la Paix, arrivait avec les deux passions qui palpitaient le plus violemment au cœur de l'Espagne, l'abaissement de l'Angleterre et la reprise de Gibraltar. Les éléments combattirent d'abord pour lui. Dispersée par la tempête, la flotte anglaise ne put fermer la mer aux galions qui portaient le trésor des colonies. Ils abordèrent, en 1727, à la Corogne et à Cadix, et y débarquèrent quinze millions d'or ou d'argent et trois millions en denrées coloniales. On chanta un *Te Deum* solennel, à cette occasion, dans l'église de Notre-Dame-d'Atocha, et, enflammé d'une ardeur nouvelle, le comte de Las Torres, qui assiégeait Gibraltar depuis le 22 février, pressa ses attaques et enferma le vieux rocher dans un cercle de feu. Plus braves que bons tacticiens, les deux généraux espagnols, Las Torres et Villadarias, s'imaginaient qu'on pourrait faire sauter cette montagne de granit, et ils la minaient sérieusement. Leur projet eut la même issue que la descente de Don Quichotte dans la caverne de Montésinos, et, au bout de cinq mois d'efforts inutiles, il fallut s'en retourner comme en 1705. La paix, par bonheur pour les peuples, sortit de cet échec. Devenu hypocondriaque, Philippe avait abandonné le pouvoir à la reine. Isabelle, bien conseillée, se hâta d'étouffer la guerre. Le congrès de Soissons, comme presque toutes les assemblées de diplomates, s'était évanoui en négociations vaines et en paroles; plus heureux dans la suite, le marquis de la Paix signa, le 25 octobre 1729, le traité de Séville, qui unissait, dans un intérêt de paix et de défense mutuelle, les trois couronnes d'Espagne, de France et d'Angleterre, et, le 16 mars 1731, il conclut le traité de Vienne, où l'empereur, la Grande-Bretagne et la Hollande, hautes parties contractantes, donnèrent Parme et la Toscane à l'infant don Carlos.

Les entreprises se mesurent sur le génie des hommes qui les ont conçues. Patiño, le ministre de la reine, en forma une en 1732, dont l'Europe un moment s'émut. Une *armada* formidable, rappelant celle de Philippe II, couvrait, au printemps de cette année, toute la plage d'Alicante. Il y avait à l'ancre : douze vaisseaux de guerre, ne portant pas chacun moins de cinquante canons; deux

bombardes, sept galères, vingt-huit galéotes, quatre brigantins, cent neuf navires de transport, cinquante frégates, quatre-vingt-dix-sept saètes[1], quarante-huit pinques, vingt balandes[2], quatre urcas[3], cent soixante-une tartanes, deux polacres, huit paquebots, deux gabarres et cinquante-sept embarcations découvertes. L'armée de débarquement se composait de quarante bataillons et de vingt-quatre escadrons. Elle emportait 12,400 quintaux de poudre, 16,420 bombes, 56,000 grenades, 80,693 boulets de canon, 1,522 quintaux de balles, 80,300 sacs à terre, 40,000 fascines, 20,500 pics ou pioches, 250,000 quintaux de plomb et une quantité immense d'approvisionnements et de vivres[4].

Tout le monde se demandait quelle puissance était menacée par cet armement colossal. Interrogé par les ambassadeurs, le ministre se renfermait dans un mystère impénétrable. Il ne parla qu'à la dernière heure. On sut alors que cette terrible *armada* avait pour unique objectif la conquête d'Oran. Le comte de Montemar débarqua, en effet, le 4 juillet 1732, sur la côte d'Afrique, et marcha à la tête de ses quarante bataillons et de ses vingt-quatre escadrons sur la ville où il ne trouva personne, tous les habitants s'étant enfuis à son approche. Si jamais la montagne a enfanté une souris, ce fut bien dans cette expédition, dont on célébra le succès par une fête religieuse dans toutes les églises d'Espagne. Quant au comte de Montemar, pour la peine qu'il avait eue, il reçut, à son retour, des propres mains de la reine le collier de la Toison-d'Or.

Une conquête, en revanche, plus sérieuse et d'une réelle importance, signala les années suivantes. Les Français et les Piémontais réunis avaient attaqué l'Autriche au delà des Alpes : l'Espagne envoya son contingent commandé par le fier *conquistador* d'Oran, et l'infant don Carlos, ne trouvant guère plus d'obstacles que son illustre général, car les Autrichiens battaient en retraite, entra dans Naples, le 10 mai 1734. La capitulation de Capoue, signée quelques mois plus tard, compléta l'expulsion des Allemands, maîtres de ce

1. Vaisseaux à un seul pont et à voile latine.
2. Vaisseaux légers à deux mâts.
3. Ce qu'on appelle en terme de marine des sabots, à cause de leur forme ronde et de leurs flancs énormes.
4. Belando, *Historia civil*.

royaume depuis vingt-six ans. En 1735, ils furent chassés de la Sicile; mais leur ténacité, la fortune des armes et le traité de Vienne de 1736 leur conservèrent ce cantonnement en Italie, auquel ils se cramponnent, depuis des siècles, avec la rage désespérée de Cynégyre. Par cette convention conclue de guerre lasse, l'empereur Charles VI cédait à l'infant Carlos les royaumes de Naples et de Sicile, et, de leur côté, Carlos et Philippe cédaient Parme et Plaisance à l'empereur, et la Toscane à la maison de Lorraine.

Sur cet arrangement désavantageux, mourut don San-Josè Patiño, surnommé le Colbert espagnol. Don Sébastien de la Cuadra, qui lui succéda, n'avait ni son intelligence vive et prompte, ni son habitude des affaires. Dans ses mains timides, le char qui roulait s'arrêta. Tout prit le pli de son esprit incertain et irrésolu. L'Espagne faillit se brouiller avec le pape Clément XII, assez dévoué, cependant, à Philippe, puisqu'il n'hésita pas, au mépris des canons, à créer cardinal l'infant don Luis Antonio, âgé de huit ans, et elle se brouilla tout de bon avec l'Angleterre. Le 22 novembre 1739, l'amiral Vernon prenait Porto-Bello; une autre escadre anglaise tentait, mais sans succès, de ravager les côtes de Galice, et le vainqueur de Porto-Bello échouait misérablement deux fois, la première devant la Carthagène du Nouveau-Monde, et la seconde en essayant de prendre l'île de Cuba.

Cette guerre maritime, qui avait coûté aux Anglais vingt mille hommes et plus de quatre cents vaisseaux, était encore dans tout son feu, lorsque la mort de l'empereur vint en allumer une autre plus sanglante et plus acharnée en Italie. Les Espagnols, jugeant le moment favorable pour s'emparer du Milanais, déclarent brusquement la guerre à Marie-Thérèse, et envoient leur Alexandre au delà des Alpes. Trouvant là, devant lui, des troupes qui ne fuyaient pas, l'héroïque Montemar fit triste figure. Abandonné du roi de Naples, à qui l'amiral anglais Martins imposa, montre en main, la neutralité, en septembre 1742, il était rappelé et remplacé par le comte de Gages. Ce nouveau général, plus audacieux, attendit les Autrichiens derrière le Tanaro, et soutint leur choc tout le jour, le 8 février 1743, à Campo-Santo; mais, pressé avec vigueur par Lobkowitz, il fut forcé de reculer dans les marches d'Ancône et de gagner

même le royaume de Naples. La situation ne tarda guère à s'accentuer sur ce vieux champ de bataille des peuples du Nord et de ceux du Midi. Une triple alliance unit, dans le traité de Worms, signé le 2 septembre 1743, l'Angleterre, la Sardaigne et l'Autriche, et par le traité de Fontainebleau, la France et l'Espagne se lièrent par un pacte d'union perpétuelle, offensive et défensive.

La lutte recommença, dès lors, entre les cinq puissances plus vive que jamais. Les Anglais vinrent attaquer, sur les côtes de Provence, la flotte hispano-française, et le résultat de cette rencontre navale fut leur retraite à pleines voiles vers les plages de Minorque. Le jeune roi de Naples, de son côté, rompant la neutralité imposée par les canons de l'Angleterre, se mit, en 1744, à la tête de son armée, et arrêta Lobkowitz à Velletri, où, dans la nuit du 11 août, il y eut une rude mêlée. Le roi de Sardaigne n'avait pas été plus heureux devant Coni que l'Autrichien. La campagne, qui finissait mal pour les Austro-Piémontais, recommença, en 1745, avec plus de désavantage encore. Les Français et les Espagnols, commandés par le maréchal de Maillebois et le comte de Gages, occupèrent Parme, Plaisance, et, le Pô franchi, battirent le roi de Sardaigne, repoussèrent les Autrichiens, et, le 20 décembre 1745, entrèrent à Milan au milieu des acclamations du peuple, qui a toujours abhorré les Tudesques.

L'année suivante, ce bonheur les abandonna, et Philippe apprit coup sur coup la perte des places conquises sur les Sardes, et le résultat du combat de la Trebia funeste aux armes des Bourbons. Ces mauvaises nouvelles le frappèrent au point de déterminer une attaque d'apoplexie qui l'emporta le 9 juillet 1746. Pendant que Fernando VI, son fils puîné, prenait sa place, et que le ministre Enseñada succédait à Campillo, les choses allaient de mal en pis en Italie. Le marquis de la Mina, remplaçant du comte de Gages, battit en retraite devant les Austro-Sardes et força Maillebois, qui frémissait de colère, de se replier sur la Provence. Les alliés les y suivirent, prirent Gênes en passant et franchirent le Var.

Là s'évanouit leur fortune. Chassés de Gênes par l'insurrection, ils furent rejétés en Sardaigne et pressés, l'épée dans les reins, par les maréchaux de Bellisle et de Boufflers, qui regagnaient à

grands pas le terrain perdu, quand le traité d'Aix-la-Chapelle vint, le 17 octobre 1478, rendre la paix à l'Europe. L'infant don Philippe y gagna Parme et Plaisance, l'Autriche le Milanais, le Piémont la Savoie que perdait la France, et l'Angleterre une colonie, l'Acadie nouvelle.

Fernando VI laissa alors reposer l'Espagne, lasse et recrue de guerres comme une cavale essoufflée; il abandonna le pouvoir à Carvajal et Enseñada, ses deux ministres, et au père Rabago, son confesseur, qui n'eut pour rival en crédit et en influence qu'un chanteur italien. Hypocondriaque comme son père, le jeune roi tomba bientôt dans des accès de mélancolie voisins de la démence. Il s'enferma dans ses appartements, ne voulut voir personne, et y vécut comme jadis Jeanne la Folle, ou comme le Cardenio de l'immortel Cervantes. On conseilla à la reine d'appliquer à cette possession endémique, pour ainsi dire, chez les souverains espagnols, le remède employé autrefois pour l'oint de Samuel. Le David du nouveau Saül fut un castrat, qui avait déjà usé du même moyen curatif auprès de Philippe V.

Bien jeune encore, Carlo Broschi, surnommé *Farinelli*, du nom de la famille *Farina*, sa protectrice, avait acquis dans l'art du chant un degré de perfection qui ravissait ses auditeurs. Il avait en propre des qualités exceptionnelles, que son habile maître ne manqua point de cultiver avec tout le soin qui lui était habituel. A une voix d'une étendue et d'une souplesse extraordinaires, Farinelli joignait la précieux avantage d'une très-longue respiration, que l'étude et l'exercice augmentèrent prodigieusement. Le brillant, la hardiesse, le fini de son exécution, qualités auxquelles il ajouta plus tard l'expression, firent sa fortune de chanteur et lui ouvrirent la belle carrière que couronnèrent les faveurs de deux rois d'Espagne, Philippe V et Ferdinand VI, dont il devint le ministre et le favori. Citons l'épisode si pittoresque de son début à Rome, et l'épreuve singulière à laquelle le soumirent l'engouement et l'admiration des dilettanti.

Farinelli vint à Rome en 1722. Il était alors âgé seulement de dix-sept ans, et il jouissait déjà de la réputation de musicien consommé et de chanteur hors ligne. Son succès fut si grand, qu'après la première représentation le public en masse attendit sa sortie du

théâtre, et le reconduisit à l'hôtel où il était descendu, au bruit des vivats les plus enthousiastes.

« C'est à Rome, et cette même année, nous dit un auteur contemporain, que Farinelli vainquit en champ clos un fameux joueur de trompette, doué également d'une remarquable facilité à prolonger son souffle. Dans un air, avec accompagnement de trompette, qu'il chantait chaque soir, l'instrumentiste et lui s'amusaient à filer et soutenir une note de manière à étonner les auditeurs. Ce n'était d'abord qu'une plaisanterie entre deux amis et non une provocation; mais le public crut y voir une sorte de lutte et se hâta de prendre parti. Les dilettanti se divisèrent en deux camps, qui pour le *trompette*, qui pour le *chanteur ;* un défi fut sérieusement lancé et rendez-vous fut pris pour vider la querelle. Au jour fixé, grande fut l'affluence et les paris nombreux. *Deux sons et deux trilles filés et battus à la tierce jusqu'à complète extinction de souffle*, telles étaient les conditions du combat. Les champions, confiants dans leur force et leur habileté, se mettent en présence, l'un dans l'orchestre, l'autre sur le théâtre. Tous deux préparent leurs armes, remplissent la vaste capacité de leurs poumons de la plus grande masse d'air qu'il leur est possible, et la lutte commence. Les deux sons, simultanément attaqués avec une précision, une justesse et une délicatesse admirables, sont d'abord tellement doux, qu'à peine une oreille exercée a pu les apprécier; un *rinforzando* savamment modifié les conduit jusqu'au *fortissimo* le plus éclatant, d'où un *smorzando* les ramène à leur point de départ; puis commence le double trille, battu avec une égalité presque mathématique; enfin, viennent les martellements, d'abord modérés, mais fermes, grenus, perlés, qui s'accroissent jusqu'à la plus extrême vitesse, et se prolongent d'une façon vraiment effrayante. Les auditeurs oppressés, haletants, attendaient avec la plus vive anxiété la fin de ce prodigieux duel..... Mais le malheureux trompette a épuisé ses forces; d'incroyables efforts ont tendu ses muscles et gonflé son visage; il est devenu rouge à faire honte à la robe d'un cardinal : il s'arrête essoufflé, n'en pouvant plus, et ne peut se croire vaincu, lorsque, levant les yeux sur Farinelli, qu'il suppose dans le même état, il le voit souriant et sûr de son triomphe, poursuivre et achever son interminable trille, qu'il a l'audace de faire suivre d'une

prodigieuse quantité de *passaggi* et de *volate*. Farinelli ne cesse qu'à l'explosion soudaine de l'enthousiasme de tous les auditeurs. »

Son succès n'avait pas été moindre en Angleterre, le pays anti-musical par excellence.

Handel, le savant compositeur allemand, après avoir obtenu de très-beaux succès en Allemagne et en Italie comme organiste et compositeur, alla se fixer à Londres, et ne tarda point à y être en possession exclusive de la faveur publique. Il y établit un théâtre où, à la grande satisfaction de la noblesse dilettante, il faisait représenter ses ouvrages. Mais, par sa faute, le futur auteur du *Messie* compromit bientôt sa magnifique position artistique.

Handel, dont la hauteur et la rudesse de caractère étaient extrêmes, avait mécontenté la noblesse anglaise. Celle-ci, blessée dans sa dignité, chercha à faire tomber le théâtre que le compositeur allemand dirigeait et alimentait de ses œuvres. Pour y réussir, elle fit venir d'Italie le compositeur Porpora et une troupe de chanteurs, au nombre desquels se trouvait Farinelli, qu'Handel avait eu la maladresse de ne point engager. Or, le début de ce célèbre chanteur au théâtre de Hay-Market présenta une particularité qui causa la plus profonde sensation, tout en témoigant hautement de ce qu'était alors l'art du chant en Italie. Le père Sacchi, historien italien, nous rapporte les circonstances de ce début et de la lutte des deux théâtres en ces termes :

« Aucun chanteur ne posséda une *messa di voce* supérieure à celle de Farinelli, et ce virtuose connaissait parfaitement tout l'effet qu'on peut produire avec les moyens les plus simples. *Un son filé*, tel fut le moyen dont il se servit pour attirer la foule à son théâtre. Farinelli plaça cette *messa di voce* sur la première note d'un air que son frère *Riccardo* avait écrit pour lui. Prenant une longue respiration, et plaçant sa main droite sur sa poitrine, comme pour aider à l'action de ses poumons, il émit un son si frais et si pur, si longuement soutenu, si merveilleusement modifié, que les auditeurs en furent frappés d'admiration et de surprise, que ses compétiteurs, qui étaient venus pour l'entendre et le juger, en perdirent courage. Il eut à peine fini, que de frénétiques applaudissements retentirent de toutes parts. Depuis ce moment, la foule se porta aux représentations en tel nombre, que, du mois d'octobre au mois

de mai, les *impressarii* payèrent un arriéré de ***dix-neuf mille livres sterling***[1]. »

Tel était l'homme qui entreprit la guérison de Fernando. Caché dans un cabinet de son *aposento*, il fila ses sons les plus doux, et le charme de cette voix extraordinaire opéra les mêmes prodiges que la harpe du fils d'Isaï le Bethléhémite. Les noires vapeurs se dissipèrent, et le roi reprit sa raison. Dès ce moment, le médecin musical du souverain devint l'homme indispensable et le plus puissant de la cour. On le fit chevalier de l'ordre de Calatrava, et le directeur du Théâtre-Italien du Buen-Retiro (car le premier acte de son gouvernement fut de doter l'Espagne de l'Opéra de sa patrie) devint également le favori du roi et de la reine et le dispensateur des emplois et des grâces.

Entre les mains de ces quatre hommes, les deux ministres, le confesseur et le ténor, la politique de l'Espagne sortit du lit que lui avait creusé Philippe, et remonta en quelque sorte vers son cours, en se portant du côté des ennemis naturels de ses rois. Le 14 juin 1752, la maison de Bourbon de Madrid s'allia, par le traité d'Aranjuez, à la maison d'Autriche, et, à l'instigation de Carvajal, vendu aux Anglais, elle se rapprocha de la cour de Londres, suivant la maxime de Fernando : *Con todos guerra y paz con Inglaterra* (guerre avec tout le monde et paix avec l'Angleterre). Le marquis d'Enseñada luttait seul contre le torrent en faveur de l'alliance française, le torrent l'emporta. Le 20 juillet 1754, à onze heures du soir, un exempt des gardes vint l'arrêter dans sa maison et le conduisit à Grenade. Le jésuite Rabago le suivit de près, et il ne resta plus debout que Wall, nouveau ministre d'État, et Farinelli. Alors, l'impuissance du roi éclata dans tout son jour. Le 28 juin 1756, le maréchal de Richelieu avait chassé les Anglais de Minorque. La cour de Versailles offrit sa conquête, brillant fait d'armes, à Fernando, s'il voulait se mettre avec elle contre la Grande-Bretagne. Pour ne pas sortir de sa stérile neutralité, Fernando refusa Minorque, et l'an d'après refusa aussi Gibraltar, que Pitt proposait de lui rendre, sous la condition d'une alliance offensive et défensive contre la France. Après ces deux actes insensés qui prouvent bien

1. Labat, *Histoire de la musique*.

que la voix de Farinelli n'avait pas toute la vertu que lui attribuent les historiens de la musique, il perdit, avec la reine morte sous ses yeux d'une maladie horrible, le peu de raison qui lui revenait par moments, laissa croître ses cheveux et sa barbe comme Nabuchodonosor, ne prit plus de nourriture qu'à des intervalles longs et irréguliers, et mourut enfin de sa folie, le 10 août 1759.

Durant son règne de treize ans, il ne comptait qu'un acte vraiment utile à la royauté dont il maintenait les droits contre les empiétements de la cour papale, le concordat de 1753 : Farinelli avait fondé, à Madrid, la royale Académie de San-Fernando destinée à la culture des beaux-arts; le sage et digne Enseñada avait établi un jardin botanique, et noblement encouragé les écrivains et les savants; mais toutes les plaies qui la rongeaient depuis des siècles n'en étaient pas moins béantes au flanc de l'Espagne; et tel était l'état de cet infortuné pays que la majeure partie des terres y restaient en friche, et que deux millions d'hommes y languissaient les bras croisés.

En apprenant la mort de son frère, Carlos II, roi de Naples, devint Carlos III comme roi d'Espagne. Laissant le trône des Deux-Siciles à son troisième fils, il partit regretté de tous ses sujets, débarqua, le 17 octobre, à Barcelone, et arriva, le 9 décembre, à Madrid, sous une pluie battante, qui éteignit les feux de joie et les illuminations, mais qui ne put éteindre l'enthousiasme populaire. La multitude, dont l'amour tant de fois s'égare, était bien inspirée cette fois. Ce prince, vêtu simplement d'un mauvais drap gris, et qui gardait encore, sous ses traits sombres, les traces de la détestable couchée d'Alcala, où rien n'avait été préparé pour le recevoir, apportait à l'Espagne ce qu'elle attendait depuis si longtemps, un gouvernement et un homme. De sages ordonnances allégèrent d'abord les charges des populations; il congédia Farinelli, qui s'en alla écrire à Bologne l'*Histoire de la Musique*, et convoqua les cortès à Madrid. Les procuradores de trente-six villes vinrent donc dans la capitale au mois de juillet 1760. Le premier soin de l'esprit provincial fut de protester contre le lieu de la réunion : Burgos réclama au nom de la Castille, Saragosse au nom de l'Aragon, Barcelone pour la Catalogne. Les procuradores recommandèrent ensuite avec chaleur au roi le dogme de l'Immaculée-Conception, qui était d'importance

majeure, à leur avis, pour l'Espagne et les Indes; puis, le 19 juillet. Carlos III prêta le serment royal dans l'église du couvent de San-Geronimo, et jura, la main sur les saints Évangiles, de respecter les lois et les privilèges du royaume, et de maintenir l'intégrité du territoire espagnol. Des mesures d'utilité publique, ayant pour objet : les unes, la voirie, la propreté et l'éclairage des rues; les autres, l'établissement des Invalides et la création d'une garde urbaine, formée d'artisans et de bourgeois, l'occupèrent jusqu'en 1761; portant à cette date ses vues dans une sphère plus élevée, il prit le contre-pied de la politique étrangère de son prédécesseur, et, le 25 août 1761, conclut avec ses cousins de France la convention suivante, délibérée et formulée secrètement par son ambassadeur Grimaldi et le duc de Choiseul, ministre des affaires extérieures :

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Les liens du sang qui unissent les deux monarques en France et en Espagne, et les sentiments particuliers dont ils sont animés l'un pour l'autre, ont engagé Sa Majesté Très-Chrétienne et Sa Majesté Catholique d'arrêter et conclure un traité d'amitié et d'union, sous la dénomination de *pacte de famille*, dont l'objet principal est de rendre permanents et indissolubles, tant pour Leurs Majestés que pour leurs descendants et successeurs, les devoirs qui sont une suite naturelle de la parenté et de l'amitié. L'intention de Sa Majesté Catholique et de Sa Majesté Très-Chrétienne, en contractant les engagements qu'elles prennent par ce traité, est de perpétuer dans leur postérité les sentiments de Louis XIV, de glorieuse mémoire, leur commun et auguste bisaïeul, et de faire subsister à jamais un monument solennel de l'intérêt réciproque qui doit être la base des désirs de leurs cœurs et de la prospérité de leurs familles royales.

« Dans cette vue, et pour parvenir à un but si convenable et salutaire, Leurs Majestés le roi Très-Chrétien et le roi Catholique, déclarent qu'en vertu de leurs intimes liaisons de parenté et d'amitié, et par l'union qu'ils contractent par le présent traité, ils regarderont, à l'avenir, comme *leur ennemie*, toute puissance qui le deviendra de l'une ou de l'autre des deux couronnes.

« Les deux rois contractants se garantissent réciproquement, de la manière la plus absolue et la plus authentique, tous les États, terres, îles et places qu'ils possèdent dans quelque partie du monde que ce soit, sans aucune réserve ni exception ; et les possessions, objet de leur garantie, seront constatées suivant l'état actuel où elles seront au premier moment, où l'une et l'autre couronne se trouveront en paix avec toutes les autres puissances.

« Sa Majesté Très-Chrétienne et Sa Majesté Catholique accordent la même garantie absolue et authentique au roi des Deux-Siciles et à l'infant don Philippe de Parme pour tous les États, pays et places qu'ils possèdent : bien entendu que Sa Majesté Sicilienne et ledit infant garantiront aussi de leur part tous les États et domaines de Sa Majesté Très-Chrétienne et de Sa Majesté Catholique.

« D'après le principe, qui est le fondement de ce traité : *Qui attaque une couronne, attaque l'autre,* la garantie inviolable et mutuelle, à laquelle Sa Majesté Très-Chrétienne et Sa Majesté Catho lique s'engagent, doit être soutenue de toute leur puissance.

« La puissance qui fournira le secours requis, soit en vaisseaux, soit en frégates ou en troupes, le payera partout où son allié le fera agir.

« L'intention des deux rois étant que la guerre commencée pour ou contre l'une des deux puissances contractantes, doit devenir personnelle à l'autre, il est convenu que lorsque les deux rois se trouveront en guerre déclarée, l'obligation des secours stipulés cessera, et à sa place succédera, pour les deux couronnes, l'obligation de faire la guerre conjointement en y employant toutes leurs forces.

« Le présent traité devant être regardé comme un pacte de famille entre toutes les branches de l'auguste maison de Bourbon, nulle autre puissance que celles qui seront de cette maison ne pourra être invitée ni admise à y accéder[1]. »

La première conséquence d'un pareil traité ne pouvait être que la guerre. Carlos III la déclara simultanément aux Portugais et aux Anglais. Les premiers, trop faibles contre leurs voisins, tendirent les bras vers l'Angleterre, qui leur envoya dix mille hommes et un

1. Dohm, *Materialien für die Statistick*, p. 477. — Dupont de Nemours, *Pacte de famille*. — *Colection de los tratados*, t. III, p. 113.

général formé à l'école du grand Frédéric. Soit que l'élève ne valût pas le maître, ou que le marquis de Sarria eût des talents supérieurs, les Anglo-Portugais tinrent mal devant les Espagnols, et, défaits à Villaflor, perdirent Moncorvo et Alméida. Moins heureux ou moins brave, Juan de Pardo, pendant ce temps, se laissait arracher, en 1762, par l'amiral Pocock, Cuba, la perle des Antilles. Au bruit de ce désastre, la noblesse, saisie d'un frémissement d'indignation patriotique, offrit son sang et la moitié de ses biens au roi : Aragon, Grenade, Murcie, Valence, Catalogne et les îles, étaient sur le point de se lever comme un seul homme pour la défense du territoire et l'honneur de l'Espagne, lorsque la paix de Paris du 10 février 1763 arrêta cet élan vraiment national. Par ce traité, premier fruit du pacte de famille, l'Espagne recouvrait la Havane en abandonnant la Floride et les rives de l'est et du sud-est du Mississipi; quant à la France, elle était dépouillée, au profit des Anglais, de la Nouvelle-Écosse, du Canada et de ses possessions dans les Indes-Occidentales et en Afrique.

Ce n'était guère le moment de glorifier le pacte de famille. Grimaldi, cependant, l'un des auteurs de cette œuvre de cour, s'en prévalut, en 1763, pour renverser don Ricardo Wall et se mettre à sa place. Français par l'esprit et imbu des idées que propageaient avec tant d'ardeur les philosophes, il devint suspect à une société célèbre, qui, dans l'espoir de l'écarter, commença par agiter le Pérou et le Mexique où elle était toute-puissante, et finit par exciter, dit-on, les troubles de 1766.

Le moment était favorable et l'esprit public disposé à la résistance. On ne choque pas impunément les habitudes séculaires d'un peuple. Depuis un temps immémorial, l'Espagne était étendue au soleil, sur le fumier de Job, et s'y trouvait bien. Paresseuse, et avec délices indolente, elle aimait ses rues sales et obscures, ses places pavées d'immondices, sa cape toute déchirée et brodée de vermine. Les réformes de Carlos III la blessaient donc au vif. Elle cria d'abord comme un marmot qu'on débarbouille, puis elle se fâcha sérieusement, non pas contre le roi, que lui rendait sacré son respect religieux de la monarchie, mais contre le ministre exécuteur, et, disait-on, conseiller des réformes. Odieux en principe au peuple en sa qualité d'Italien, ce ministre, appelé le marquis d'Es-

quilache[1], était déjà la bête noire de Madrid. On lui attribuait tout haut la disette et la cherté des vivres, et l'insurrection grondait sourdement dans la capitale, quand, selon l'usage des hommes d'État inhabiles, qui ont aussi des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, il mit lui-même le feu à la mine prête à éclater sous ses pas.

Un bando, affiché et publié avec éclat le 10 mars, défendit aux Espagnols l'usage des manteaux et du sombrero, et enjoignit de ne porter à l'avenir que des capes courtes et des tricornes. L'ordonnance, puérile au fond, était de nature, en s'attaquant au costume national, à blesser le peuple dans ses plus chères sympathies. Il reçut le bando comme un soufflet, et la riposte ne se fit pas attendre. Le dimanche des Rameaux, vers les cinq heures du soir, deux hommes, enfoncés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux, et dont l'un portait comme un défi à l'ordonnance un grand sombrero blanc, vinrent se promener dans la petite place d'Anton-Martin, devant le poste des Invalides. Un soldat ayant apostrophé celui qui était coiffé du sombrero blanc, en lui disant :

« Pour quelle raison, paysan, n'exécutes-tu pas le bando en relevant les ailes de ce sombrero?

— Parce que cela ne me plait pas, répondit l'homme insolemment. »

L'invalide, à ces mots, tire l'épée et se jette sur lui. Les deux porteurs de sombrero le repoussent et donnent un coup de sifflet qui fit accourir une troupe de leurs amis embusqués dans les rues voisines. L'officier rappela aussitôt ses soldats et les *emmantelés* (*embozados*) se mirent à parcourir triomphalement la rue d'Atocha, en criant : *Viva el rey! viva Espagna ! muera Esquilache* ! (Vive le roi ! vive l'Espagne ! mort à Esquilache !). En poussant ces cris, et forçant tous ceux qui se trouvaient sur leur passage à baisser les bords de leur sombrero, ils arrivèrent à la place Mayor, où ils furent rejoints par d'autres groupes qui venaient de la rue de Tolède et de la place de la Cebada[2]. Il y eut alors, dans le rassemblement, plus de quatre mille hommes, qui se divisèrent par pelo-

1. Squillaccio, que les Espagnols prononçaient *Esquilache*.
2. De l'avoine.

tons (*cuadrillas*) commandés par un ou deux chefs. On distribua le programme de l'insurrection, qui consistait surtout dans cet article court et net :

« Ce que nous devons demander, c'est la tête du marquis d'Esquilache, et celle de Grimaldi, s'il a pris part à l'ordonnance. »

Un millier des plus animés coururent à l'hôtel du ministre, situé au bout de la rue des Infants[1] ; ils n'y trouvèrent personne. Le Napolitain était au palais et la marquise réfugiée dans un couvent. La foule brisa et incendia les meubles, alla casser les vitres de l'hôtel de Grimaldi et brûler le portrait d'Esquilache sur la plaza Mayor.

Ainsi se passa la première journée. La seconde fut plus orageuse. Dans la matinée du 23 mars, les émeutiers (*alborotadòs*) se portèrent sur le Palais-Royal et essayèrent d'y pénétrer par la voûte de l'Armeria. La garde wallonne fit une décharge pour les intimider; mais, bien qu'elle eût tiré en l'air, les balles en ricochant tuèrent une femme et en blessèrent une autre. A la vue de ce sang, le peuple se précipita comme un taureau furieux sur les piquets qui avaient tiré, tua un soldat et se mit à traîner son cadavre de poste en poste, en insultant et provoquant les troupes, et surtout la garde wallonne. Celle-ci, poussée à bout, ouvrit le feu; mais ni baïonnettes ni balles ne purent arrêter l'élan des campagnards (*labradores*). Ils forcèrent le poste, refoulèrent les gardes et en égorgèrent plusieurs qui eurent le sort du premier.

Le roi Carlos, pendant ce temps, tenait conseil dans son palais. Le commandant des gardes du corps, celui de l'artillerie et le colonel des gardes wallonnes voulaient qu'on dissipât l'émeute par la force, avec le fer et le canon; le marquis de Sarria, le comte d'Oñate et Revillagigedo, président du conseil de guerre, opinaient, au contraire, pour les concessions et la douceur. Ce fut aussi l'avis du roi. Le père Cuenca, prédicateur très-populaire, avait été forcé de porter au palais les réclamations des insurgés, qui demandaient :

L'expulsion d'Esquilache et de sa famille;

Le licenciement de la garde wallonne;

1. Qui s'appelle aujourd'hui *casa de las siete Chimeneas*.

Le renvoi des étrangers et leur remplacement dans les ministère par des Espagnols;

Une baisse de prix pour les comestibles;

La rentrée des troupes dans leurs quartiers;

Le maintien des manteaux et des sombreros;

Et la vue de Sa Majesté pour recevoir de sa bouche auguste l'assurance qu'elle agréait ses conditions.

Il fallut céder. Carlos III parut au balcon, subit la loi du peuple, représenté par l'homme au sombrero blanc, qui était un *callesseruelo*, et, après une fugue nocturne à Aranjuez, qui faillit tout gâter, il renvoya Esquilache en Italie. La royauté, quand elle a été forcée de fléchir, se venge d'ordinaire en se relevant. Carlos III, malgré sa bonté, n'oublia pas les représailles. Des trois chefs secrets de l'émeute, le premier, don Juan Antonio Salazar, gentilhomme de Murcie, eut la langue coupée pour avoir mal parlé du roi et mourut au gibet; le second, un abbé Gandara, émissaire des jésuites, alla en prison à Pampelune; et le dernier, Enseñada, dont l'ambition sénile s'était jetée dans le torrent populaire, au lieu de revenir sur ses flots au pouvoir, fut entraîné par le reflux dans l'exil, à Médina-del-Campo, d'où il ne devait plus sortir.

Un des grands inconvénients de la centralisation et de l'unité monarchique, c'est d'accroître, dans un sens dangereux, l'influence des capitales. On les regarde comme le cœur de l'État; et quand ce cœur bat, tout s'agite. Le mouvement de Madrid fut imité à Saragosse au mois d'avril. La populace furieuse força le gouverneur à se sauver par les toits, et, pour se venger des usuriers et de la cherté des vivres, saccagea les hôtels et se mit à piller les maisons des riches. Forte de la faiblesse des autorités qui se contententaient de faire promener le saint sacrement dans les rues et chanter le *Miserere* par les moines, elle se livrait aux plus grands excès, et eût bouleversé Saragosse sans l'intervention des paysans. Une trentaine de ces hommes, robustes et endurcis par le travail, qui se jetèrent courageusement, la tête baissée, au devant de l'émeute, suffit pour l'arrêter. Les soldats, qui n'osaient sortir de leurs quartiers, la voyant hésiter et fuir, devinrent des foudres de guerre. Quant aux autorités, elles déployèrent une rigueur égale à la frayeur qui venait de les travailler, et neuf cadavres, couverts de

voiles rouges, se balançant à la potence et au balcon de la prison, prouvèrent une fois de plus que la cruauté est fille de la faiblesse[1].

La même cause, le prix élevé du pain, troubla gravement l'ordre, dans le même mois, à Cuença, Palencia, Barcelone et Vergara. Partie de la Vieille-Castille, la secousse révolutionnaire se fit sentir dans l'Andalousie, l'Aragon, la Catalogne, la Navarre, et ébranla jusqu'aux bourgs isolés de la Biscaye. Le caractère d'un mouvement si général, qu'on ne parvint à le calmer qu'à force de concessions, accuse hautement l'imprévoyance ou l'impéritie du successeur d'Esquilache. Courtisan avant tout, le président du conseil songeait à une affaire d'une bien autre importance, aux yeux de la cour, que les souffrances du peuple et de la famine. Le roi, ce qui donne une idée pauvre de son intelligence, boudait la capitale depuis l'émeute des Rameaux, et ne voulait pas y rentrer tant qu'on n'aurait pas substitué la cape au long manteau et sacrifié le sombrero au tricorne. Grâce à ses finesses et à ses ruses de diplomate, d'Aranda gagna cette victoire. Il abolit le costume national, le déshonora en l'imposant au bourreau et à ses aides, et alors il lui fut tout permis, même de chasser les jésuites.

Imbu d'idées philosophiques, grâce à l'ascendant qu'exerçait, à Naples, sur son esprit le marquis de Tanucci, son premier ministre, mortel ennemi des jésuites, Carlos III haïssait la milice de Saint-Ignace. On assure que d'Aranda lui prouva que les pères de la Société avaient été les instigateurs de tous les troubles des provinces, comme du *motin*[2] de Madrid. Aussi, lorsque le conseil extraordinaire, chargé de l'information de ces faits, vint lui dire, par l'organe du fiscal Campomanes, que toutes les excitations à la révolte sortaient de leurs couvents, et que, d'ailleurs, les jésuites

1. Les seuls hommes dans cette circonstance (à part les labradores) furent deux enfants : l'un, qui guida l'émeute et fièrement exposa au marquis de Castelar les griefs du peuple, et l'autre, le jeune fils du gouverneur lui-même, qui, plus brave que son père, se présenta aux émeutiers avec ces paroles : « Tuez-moi, et ne commettez pas d'autres crimes! (*Matadme, pero no cometais otros delitos!*) » A quoi ces hommes effrénés pourtant répondirent : « Nous ne voulons pas ta vie, qui est à Dieu; ce que nous demandons, c'est notre droit. (*No queremos tu vida, que es de Dios; lo que queremos es lo nuestro.*) » (Mss de la royale Académie de Madrid, E, n° 87. — Don Tómas Sebastian de Latre, *Relacion individual y veridica del sucesso acontecido en la ciudad de Zaragoza.*)

2. Émeute.

constituaient une société dangereuse, cherchant partout à se mettre au-dessus du trône, et professant la maxime « que tout est licite pour arriver à ses fins, » Carlos signa sans hésiter, le 27 février 1767, sa fameuse pragmatique sanction.

En conséquence, dans la nuit du 31 mars au 1er avril, lorsque tout était silence et repos dans la capitale de l'Espagne, les alcades de cour, revêtus de la toge et suivis de leurs huissiers et d'une forte escorte de troupes, s'acheminèrent vers les six maisons des jésuites, savoir : le Collége-Impérial, le Noviciat, la Maison professe, le séminaire des nobles, celui des Écossais et celui de Saint-George, et s'étant fait ouvrir, après avoir mis des sentinelles à toutes les portes extérieures, ils ordonnèrent au prieur de réunir tous les religieux, et leur donnèrent lecture de l'ordre du roi, qui bannissait tous les jésuites des domaines de la couronne. On leur permit d'emporter seulement leurs bréviaires, leurs effets, un peu de chocolat et de tabac avec l'argent qu'ils possédaient en propre. Quant aux papiers, ils furent mis sous les scellés. L'opération finie, on les jeta quatre par quatre dans des coches, et don Juan Acedo Rico les conduisit sous bonne escorte à Carthagène, où ils devaient être embarqués[1]. La mesure s'exécuta si vite, et le secret fut si bien gardé que ces pères, qui savent tout, se virent surpris et saisis à la même heure dans les cent dix-huit maisons qu'ils avaient sur tous les points de l'Espagne. Cette expulsion était le contre-coup du mouvement des idées françaises et la continuation de la guerre ouverte entre la maison d'Ignace et la maison de Bourbon. L'influence d'une courtisane en France, madame de Pompadour, les jalousies d'un ministre en Espagne et en Portugal, et la cupidité qui poussa jadis Philippe le Bel à détruire l'ordre des Templiers pour s'emparer de ses richesses, avaient mis contre les jésuites les quatre cours de Paris, de Madrid, de Lisbonne et de Naples. En 1764, le parlement les supprima en France ; trois ans plus tard, ils étaient chassés d'Espagne et de Naples ; en 1768, sur le refus du pape d'abolir l'ordre, les Français occupaient Avignon, et les Espagnols se préparaient à bloquer Rome ; enfin, le 21 juillet 1773,

1. Modesto Lafuente, t. XX, p. 161.

Clément XIV abolissait la compagnie de Jésus, et mettait le père Ricci, son général, au château Saint-Ange[1].

Tout en vidant les couvents, Carlos s'occupait de repeupler les pays restés déserts depuis l'expulsion des Maurisques. Entre la discussion sans intérêt, qui s'éleva, en 1770, avec l'Angleterre, au sujet des îles Malouines, le différend sans résultat qu'on eut, en 1774, avec le Maroc et la malheureuse expédition d'Alger, le 8 juillet 1775, où le général O'Reilly, débarqué avec huit mille hommes sous la ville aux murs blancs, en laissa un tiers sur ce sable funeste aux Espagnols depuis Charles-Quint, et n'en put remporter qu'à grand'peine trois mille tout sanglants sur ses vaisseaux. Carlos III remplaça les maisons de la compagnie de Jésus par des colonies allemandes. Ces émigrants, recrutés par un officier bavarois, nommé Thurriegel, qui exploitait en Espagne une manufacture d'armes, fondèrent en peu de temps, sur le grand chemin de la Manche à l'Andalousie, treize établissements (*poblaciones*) et onze bourgades, à l'une desquelles le Péruvien Olavide, directeur général de la colonisation, donna, comme hommage à Carlos, le nom de Caroline.

Grâce à l'intelligence et à l'activité de cet Olavide, l'œuvre de colonisation marchait à pas de géant dans la Sierra-Morena; l'envie, qui s'attache au succès comme la rouille au fer et la mousse au chêne, lui suscita mille dégoûts et mille obstacles. Les colons suisses le dénoncèrent; on le calomnia auprès du ministre; et comme il était sorti de ces inculpations innocent et plus fort, le révérend père Romuald, de Fribourg, gardien des capucins suisses, venus des bords de la Sarine pour le salut des colons, le signala comme hérétique au Saint-Office. En apprenant que l'accusé correspondait avec Voltaire, le sombre tribunal mit la main sur lui et le traîna dans ses cachots. Il y fit l'amende honorable, fut condamné à huit ans de réclusion dans les couvents, et eut le bonheur, en 1780, de s'échapper et de passer en France.

Le vainqueur de la compagnie de Jésus avait reculé devant l'inquisition; il racheta peu de temps après sa timidité, dans cette occasion, par une foule de mesures réformatrices et d'intérêt public, et montra bien qu'il n'avait peur que du fanatisme religieux,

1. Voir notre *Rome ancienne et moderne*, t. II, p. 275.

en déclarant, quand la révolution américaine éclata, la guerre à la Grande-Bretagne. Fidèles au pacte de famille, la France et l'Espagne combattirent coude à coude, sur terre et sur mer, pour la liberté et l'émancipation des colonies anglaises. La victoire suivit la première à Minorque, où Crillon, digne descendant du brave compagnon d'Henri, arracha Mahon aux Anglais; elle couronna de lauriers, dans la Floride et à Honduras, les deux Galvez Mathias et Bernardo, et n'abandonna le drapeau rouge et orange que dans le combat naval du cap Sainte-Marie, livré le 16 janvier 1780, et perdu, malgré l'héroïque valeur de l'amiral Langara, et sous le rocher de Gibraltar bloqué pendant deux ans, et contre lequel tonnèrent en vain bombes, canons et batteries flottantes.

Un changement de ministère à Londres ayant ramené, en 1783, la paix qui assura la possession de Minorque et de la Floride à l'Espagne, Carlos III, avec le concours du comte de Florida-Blanca, nouveau président du conseil, consacra les cinq dernières années de sa vie à l'exécution de travaux utiles. Les études du canal de Murcie, la création de la Banque nationale de San-Carlos, celle de la compagnie des Philippines, le traité de commerce avec la Porte et le projet d'un code unique, voilà les principaux desseins qu'il poursuivait avec ardeur, lorsqu'il fut frappé par la mort à la fin de 1788, la veille de la révolution française.

Avant d'entrer dans cette trombe qui déchira avec violence, en Italie, en France et en Espagne, le pacte de famille et en jeta les morceaux aux quatre vents, retournons-nous pour jeter un dernier regard sur le mouvement des esprits et le progrès des lettres depuis Cervantes.

CHAPITRE XV

L'ESPAGNE LITTÉRAIRE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Calderon. — Sa vie. — Ses œuvres. — *Autos sacramentales.* — Analyse du divin Orphée. — Ses drames. — *La devocion de la cruz.* — Caractère de son génie. — Ses successeurs. — Moreto. — Dédain pour dédain. — La princesse d'Élide. — Rojas. — Thomas Corneille et Scarron. — Lo Beltran del Cigarrals et Jodelet. — Alvaro Cabillo. — Ses comédies. — Les sept infants de Lara. — Francisco de Leyva. — *El honor es lo primero.* — Zarate. — Miguel de Barrios. — Diamante. — Influence de la Renaissance. — Poëmes de Boscan. — Mendoza. — Montemayor, Gongora. — Poëmes historiques et compositions religieuses. — Le secrétaire de Calderon, marquis des *Siete Yglesias.* — Marinisme et gongorisme. — Le traducteur de l'Aminte. — Le prince d'Esquilache. — Le Juvénal espagnol. — Poëtes traducteurs. — Épîtres. — Palabras de la Cruz. — Poëmes didactiques. — Une plante indigène. — La romance. — Alonso el Sabio. — Romanceros. — *Rosa de amor, Rosa gentil, y Rosa real.* — Pastorales. — *Diana enamorata.* — Romans picaresques. — Don Guzman d'Alfarache. — La Picara Justina. — Marcos de Obregon. — L'histoire travestie. — *El Leon Prodigioso.* — La nouvelle. — *El diablo cojuelo.* — *Dia y noche de Madrid.* — Écrivains épistolaires. — Sainte Thérèse de Jésus. — Pères de l'histoire espagnole. — Écrivains et savants du XVIII[e] siècle. — *El astro de la critica.* — L'abbé Masdeu. — Miguel Casiri.



Au seuil de cette époque, qu'elle illumine de sa gloire, s'élève sur sa base d'airain la grande figure du successeur et du rival de Lope, Calderon de la Barca. Né à Madrid, le 17 janvier 1600, Calderon, à dix-neuf ans et au sortir de l'Université de Salamanque, était déjà connu comme auteur dramatique. Partageant son temps entre les lettres et les armes, car en même temps qu'il obtenait des prix dans les concours fondés pour l'éloge des saints, il servait à Milan et en Flandre, après une douzaine d'années de campagnes, il quitta l'épée pour la plume. En 1630, Philippe IV lui donnait, avec un logement au palais, l'emploi vacant par la mort de Lope d'auteur royal de comédies ; et jugeant bien qu'avec les hommes de sa trempe l'argent n'est rien sans l'honneur, à la pension de 30 écus par mois qui lui fut accordée après sa première

comédie, il joignit le titre de chevalier de Saint-Jacques. A partir de cette époque, Calderon, devenu plus tard ecclésiastique comme Lope et chapelain d'honneur, ne cessa d'écrire comédies et drames profanes pour le public et des pièces sacrées ou *autos* pour les églises. Ces dernières pièces, surtout, représentées dans les cathédrales à la Fête-Dieu, étaient aussi jouées par des troupes ambulantes allant de village en village. Moins fécond, au théâtre du moins, que son illustre prédécesseur, dans les quarante-cinq années qu'il tint la plume d'où tombaient à flots pour les Académies, dit Lara y Vera Tassis, son ami, odes, chansons, romances et poésies légères, il ne composa que cent onze drames et soixante actes sacramentels [1].

Ce genre de pièces, qui fit fureur en Espagne pendant des siècles, était d'une telle nature, que l'analyse peut seule en donner une idée. Nous prenons comme exemple un des chefs-d'œuvre de Calderon, *le Divin Orphée* (*el Divino Orpheo*). Qu'on se figure une grande barque peinte en noir et poussée sur le théâtre où allait se représenter l'*auto*. Sur cette machine se dressait le Prince des ténèbres, ayant l'Envie pour pilote, et disant qu'il venait de traverser une grande partie du chaos. On entendait, après son discours, une musique harmonieuse qui sortait d'une autre machine en forme de globe, parsemée d'étoiles et renfermant Orphée chargé du rôle de Dieu le Père. Entre ces deux trucs, on en roulait un troisième, figurant le globe terrestre, où étaient endormis la Nature et les sept Jours de la Semaine.

A son entrée en scène, Orphée, accompagné par les instruments, procédait d'abord à la création du monde en se servant des termes de la Bible, et lorsque les Jours, l'un après l'autre réveillés, s'étaient rangés autour de lui, il appelait la Nature. Celle-ci, représentée par l'Eurydice de la fable, descendait alors du Paradis, où on l'avait vue assise à côté du Plaisir, et, dans l'extase de sa félicité, elle chantait un psaume à la louange du Créateur. Après une scène d'amour entre elle et son Orphée, venaient la Tentation et la chute

1. Ces pièces sacrées avaient généralement pour sujet et pour titre un trait de l'Écriture sainte ou une page de l'histoire religieuse d'Espagne : *le Serpent d'airain* (*la Serpiente de metal*), *l'Arche captive*, *les Épis de Ruth* (*las Espigas de Ruth*), *la Vigne du Seigneur*, *le Saint roi don Fernando*.

du mauvais Ange. Les Jours de la Semaine, le voyant tombé, allaient chacun à ses affaires et laissaient la Nature exposée à la Faiblesse et au Péché. Elle ne tardait pas à se repentir; mais, malgré ses remords et ses larmes, Lucifer, aidé de l'Envie, la traînait dans sa barque noire. Triomphe de courte durée ! Orphée le Divin reparaissait pleurant la chute de la nature humaine. et s'accompagnant sur une harpe faite en forme de croix, il entonnait un hymne amoureux et élégiaque, après lequel, armé de sa toute-puissance, il montait, au milieu des éclats du tonnerre et des éclairs, dans la barque du Léthé, arrachait la Nature au Diable, et la conduisait avec les sept Jours de la Semaine, délivrés en même temps, dans une quatrième barque aux flancs d'azur qui symbolisait l'Église et le mystère de l'Eucharistie. Cette barque, somptueusement décorée, se mettait alors en marche, et tous les spectateurs, applaudissant avec enthousiasme, lui souhaitaient un heureux voyage et une prompte arrivée au port du salut[1].

En mettant sur le théâtre ces fictions bizarres que l'Espagne actuelle ne comprendrait pas plus que nous, Calderon, comme l'a très-bien dit un critique moderne[2], était l'homme de génie d'une race et d'une phase sociale. Dieu inexorable, le Dieu des vengeances et de l'inquisition et le dogme de fer du châtiment, voilà ce qui inspire et constitue ses drames effrayants d'invention et d'énergie sauvage comme les barrancos et les rochers des sierras. Il faut lire la *Dévotion de la Croix* (*Devocion de la Cruz*), *el Magico prodigioso*, *el Jose de las mujeres*, pour sentir la puissance de création de ce Shakspeare catholique. Son drame, dont le *Médecin de son honneur*, *Amor despues de morir*, *el Pintor de su deshonra* (*le Peintre de sa honte*), offrent les trois faces les plus éblouissantes, reste étranger à tout ce qui n'est pas apostolique, romain et espagnol. Calderon n'avait pas inventé sa théorie : il marchait avec une exaltation sérieuse et passionnée sur la tombe catholique de Jésus, sous l'ardente lumière d'une foi dévorante; sur l'autel brillait la flamme qui brûlait son cœur. Cet ancien soldat, familier du Saint-Office en même temps qu'homme de cour, ne croyait qu'à

1. Ticknor, *History*. — Pellicer, *Origen de las Comedias*, t. I.
2. Philarète Chasles.

une chose, ne pensait qu'à elle, ne s'occupait que d'elle : le catholicisme, dans lequel se confondaient pour lui l'Espagne, la patrie, la foi, la philosophie, l'art et la poésie. Cette unité multiple compose dans ses œuvres un tout si fortement soudé qu'il n'y a pas moyen d'en détacher un élément. Ses drames d'amour, de cape et d'épée, tels que *Ma Dame avant tout* (*Antes que todo es mi Dama*), *Trois Justices en une, le Prince Constant*, sont remplis de l'Espagne héroïque. Quant à ses comédies de cape et d'épée, si nous en exceptons *el Astronomo fingido*, imité par Dryden, *Antes que todo es mi Dama* et *la Banda y la Flor* (*l'Echarpe et la Fleur*), traduite en allemand par Schlegel, elles ne méritent pas l'attention des critiques : ce ne sont que les jeux d'un esprit qui se délasse [1].

Un historien que nous avons souvent cité, Ticknor, prétend avec assez de raison que la période la plus radieuse du théâtre espagnol fut le règne de Philippe IV, de 1621 à 1665. Ce long règne renferme, en effet, les quatorze dernières années de Lope et les trente plus belles de Calderon. A cette date l'esprit dramatique fléchit. On rencontre bien çà et là, en descendant la seconde pente du XVIIe siècle : les comédies de Moreto, qui peignit encore d'une main assez ferme *le Vaillant Roi* et *le Rico Hombre d'Alcala*, et d'un pinceau délicat *Dédain pour Dédain*, imité par Molière dans sa *Princesse d'Elide ;* Rojas, dont Thomas Corneille prit le *Beltran del Cigarrals*, et Scarron le *Jodelet ;* Alvaro Cubillo l'Aragonais, père des *Sept Infants de Lara*, du *Seigneur des bonnes nuits* et de la *Perfecta Casada* (*l'Epouse modèle*) ; Francisco de Leyva, connu par deux comédies excellentes, *La première chose est l'honneur* et *ta Dame Présidente ;* Miguel de Barrios, Diamante, l'un des plus habiles dans les pièces de cape et d'épée, et Antonio de Solis, qui mit à la scène la *Gitanilla* de Cervantes, se succédèrent, au théâtre, de 1610 à 1689, marquant, pour ainsi dire, dans chacune de leurs productions, la décadence du drame et le mouvement rétrograde des esprits.

La première époque de la littérature espagnole porte énergiquement l'empreinte du génie national. A l'aube de la seconde, au contraire, c'est la Renaissance qui projette sur toutes les œuvres

1. Philarète Chasles, *Études sur l'Espagne*, p. 76-79.

de l'esprit sa lumière gréco-latine. La dernière moitié du XVI[e] siècle et les premières années du XVII[e] virent éclore, comme ces héliotropes posthumes dont la graine a dormi deux mille ans dans les tombeaux romains, le *Leandro* de Boscan, l'*Adonis* et *Hippomène et Atalante* de Mendoza, *Daphné*, les *Thisbé et Pyrame* de Silvestre et de Montemayor, la *Prise de Troie* de Romero de Cepeda, les *Fables de Polyphème*, composition extravagante de Gongora, la *Vénus et Adonis* de Moncayo, l'*Amour amoureux* (*Psyché*) de Jacinto de Villapando, l'*Eurydice* de Salazar, et une foule d'autres poèmes submergés dans les flots de l'oubli.

Cette période d'imitation finit vite, par bonheur. S'inspirant de sujets nationaux, Cortereal, Juan Rufo Gutierrez, Pedro de la Veziela, Castellanos, traitèrent, de 1578 à 1586, la bataille de Lépante, l'*Austréide*, ou la vie de don Juan d'Autriche et ses exploits, sous ce titre un peu ambitieux : *le Lion d'Espagne*. Ils furent suivis par Cristobal de Mesa, qui célébra, dans trois compositions héroïques, la translation miraculeuse du corps de saint Jacques, la lutte de Pelayo et la victoire de las Navas ; par Juan de la Cueva, auteur de la *Conquête de la Bétique de Saint-Ferdinand*, El Pinciano ou le médecin de Valladolid, à qui l'on doit un autre poème sur Pelayo, et par Mosquera, la dame Bernarda de Ferreyra, le comte de La Roca et le prince d'Esquilache, qui chantèrent les malheurs de Numance (*la Numantina*), *l'Espagne délivrée des Maures*, *la Conquête de Séville* et *la Reprise de Naples*. En 1619, enfin, soulevant le premier et trouant du front le suaire de la Renaissance, Juan Yagüe de Salas réveilla le génie national en écrivant *Los Amantes de Teruel*, épopée où l'histoire se mêle amplement à la fiction.

Après ce poème et ceux de Miguel Giner sur le siége d'Amberes par le duc de Parme, d'Édouard Diaz sur la prise de Grenade et de Lorenzo de Zamora sur la prise de Sagonte par Annibal, on vit reparaître les compositions religieuses, parmi lesquelles on peut citer le *Macchabée* de Miguel de Silveyra, Portugais établi à Naples, et l'*Invention de la Croix*, publiée en 1648 par don Francisco Lopez de Zarate, le secrétaire de Calderon, marquis des Sept-Églises.

A côté du rameau épique, sur l'arbre d'or de la poésie, fleurit, vers la fin du XVI[e] siècle, le rameau lyrique. Merveilleusement disposés par la richesse et la vivacité de leur imagination, le tour

noble de leurs pensées et la pompe de leur langue, les Espagnols devaient réussir sans peine dans ce genre. Ils y auraient pris d'emblée le premier rang, s'ils avaient voulu rester eux-mêmes. Mais l'imitation des lyriques de l'Italie, où régnait un goût détestable, les fourvoya deux fois. D'abord ils s'emmaillotèrent à l'exemple de Garcilasso de la Vega, dans les langes latins de Sannazar, où s'étiola le génie de Fra Luis de Léon et de Herrera, deux poètes; puis, à l'imitation des concetti et de l'afféterie précieuse du cavalier Marino, dont on disait, à la fin du XVI[e] siècle en Espagne, que *Tasse n'avait été que l'aube de son soleil,* les lyriques de la Péninsule prirent la voie opposée au naturel et au vrai beau. Don Luis de Gongora résume, dans ses odes et ses chansons, tout ce règne du mauvais goût de la métaphore quintessenciée et de l'enflure ultra-castillane. Outrant son système, comme toujours, ses disciples le dépassèrent en préciosité et en extravagance, et l'on vit éclore la Lumière de l'âme, *Lux del alma*, de Roca y Serma, le parfait Seigneur d'Antonio Lopez, les vers mal peignés (*extrafalarios versos*) de Moncayo, les Idées d'Apollon de Vergara Salcedo, les Conversations sans cartes (*sin naipes*) de Rozas.

Le faux n'a qu'un temps en littérature. Avec le XVII[e] siècle vint la réaction contre le *gongorisme*. Les Argensolas, deux cavaliers aragonais, la commencèrent. Elle fut soutenue vigoureusement, en 1618, par Jauréguy, le traducteur de l'*Aminte* de Tasse, Villejas, Rioja l'inquisiteur et le prince d'Esquilache, de la race des Borgia.

Le génie de la nation, qui est grand et fier, se pliait moins aux compositions satiriques. Les Argensolas, cependant, et Jauréguy laissèrent des vers spirituels et mordants : les uns contre les dames du grand monde et les mœurs de la cour, l'autre contre une Lydie, petite-fille de celle d'Horace. Quevedo, en outre, imita Juvénal, mais sans atteindre à la vigueur de Castillejo dans son *Traité de la condition des femmes* (*de las Condiciones de las mujeres*). Bien plus heureux quand ils eurent à exprimer les sentiments tendres de l'âme ou à peindre le bonheur des champs, les écrivains espagnols excellèrent d'emblée dans l'élégie, où Rioja se fit, par ses *Sylves*, un nom éclatant, et dans l'églogue, où s'illustrèrent, après Boscan, Garcilasso de la Vega et Saa de Miranda Balbuena, Lope de Vega,

Quevedo Francisco de la Torre et le comte de Rebolledo. Quant à la poésie didactique, elle se développa, comme la rose du bouton, sous Philippe II. En 1573, le capitaine Aldana écrivait son Épitre religieuse à Montano, Juan Rufo les Conseils à son fils, Francisco de Gusman ses Triomphes moraux (*Triunfos morales*), parus neuf ans plus tard; Murillo son poème de la Croix (*Palabras de la Cruz*), Vicente Espinel sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace. Un peu plus tard, en 1605, Juan de la Cueva publiait son Exemple poétique (*Ejemplar poético*), ouvrage inférieur par le fond et la forme aux fragments d'un poème sur la peinture que Pablo de Cespedes, peintre et sculpteur, laissa en mourant à Cordoue, sa patrie, en 1598.

A côté de cette plante étrangère, dont les germes avaient été apportés du vieux Latium par le vent de l'histoire, s'élevait une autre plante poétique, vraie fille du sol espagnol, et qui attira tout le monde à elle quand elle fleurit, parce que, selon la remarque de Ticknor, dans son excellent livre, elle exhalait délicieusement l'arome de l'air qu'on respire dans la patrie du Cid! La romance, expression vraie et poétique du génie national, se trouva, éclose à peine, sur toutes les lèvres. Elle était le seul charme du soldat dans ses marches et sous la tente. Elle abrégeait la solitude et trompait les ennuis de l'arriero, dans ses voyages à travers les plaines désertes et les âpres défilés des sierras. La *moja* (jeune fille) la chantait à son balcon, l'amant la modulait dans ses sérénades; ses refrains gais, héroïques ou religieux faisaient retentir les murs blancs des posadas, comme les plafonds dorés des grands et les voûtes des cathédrales. Le mendiant les entonnait en demandant l'aumône, et le *tirittitero* lui-même les prenait pour argument des pièces de ses marionnettes. Elles étaient enfin l'inépuisable source d'où jaillirent, sous la baguette des poètes, les drames sacrés et profanes.

Lorenzo de Sepulveda eut le premier l'idée d'en former un recueil, vers 1551. Il parut un second romancero treize ans plus tard, colligé par Fuentes, contenant trente-neuf pièces et la Lamentation suivante attribuée à Alonso le Savant :

Je partis de ma terre
Pour aller Dieu servir,

Et je perdis mon royaume,
Du mois de mai au mois d'avril,
Tout le royaume de Castille,
Jusqu'au Guadalquivir.
Je croyais que les évêques et les prélats
Réussiraient à rétablir la paix
Entre mon fils et moi,
Comme c'était leur mission;
Mais ils la méconnurent,
Et, au lieu de la paix,
Ils apportèrent le mal.
Je fus trompé par les parents
Et les amis que j'avais,
Et nul d'eux ne vint à mon aide.
Que Jésus-Christ ait pitié de moi,
Et sa sainte mère Marie,
Car à eux je me recommande
Tout le jour et toute la nuit.
Je n'ai plus personne à implorer,
Personne à qui je puisse me plaindre,
Puisque les amis que j'avais
N'osent pas me secourir,
Pour se ranger du côté de Sancho,
Ils m'ont tous abandonné [1].

Après ce recueil, dont les plaintes d'Alonso peuvent donner l'idée, fut mis au jour le romancero de Juan de Timoneda, qu'on peut appeler le romancero des *Roses*. Son auteur, un libraire d'esprit et de goût, le divisa en trois parties, intitulées *Rose d'amour*, *Gentille Rose* et *Rose royale*. Pedro de Padilla donna ensuite, vers 1583, une collection de romances inspirées par les guerres de Flandre. Ginez Perez de Hita se plut quelques années plus tard, en 1595, à intercaler dans son livre tous les chants populaires ayant trait à l'expulsion des Maures, et enfin, après le romancero spirituel du poète ecclésiastique Valdivielso, le *Ramillette de divinos flores* (*Petit Bouquet de fleurs divines*) et les Avertissements pour la Mort (*Avisos para la Muerte*) de Luis de Arellano, parut, de 1597 à 1623, le romancero général, celui des Douze Pairs et le Printemps des Romances (*la Primavera de Romances*) de Perez et de Segura. A ces trois recueils et aux œuvres vraiment remarquables de Sil-

1. Yo sali de la mi tierra
Para ir á Dios servir...
(*Cantos de Fuentes*, Alcala, 1587.)

vestre, Montemayor, Espinel, Castillejo et Lopez Maldonado, qui se distinguèrent dans un genre que n'avait pas dédaigné le talent de Lope et de Cervantes, se ferme le cycle de la romance.

Avec le XVIe siècle avait été importée d'Italie en Espagne une autre forme littéraire qui s'y acclimata rapidement, nous voulons parler de la pastorale. Prenant pour modèle Sannazar, dont l'Arcadie avait charmé tous les esprits délicats, Jorge de Montemayor, un soldat devenu musicien et poète, écrivit, en 1542, sa *Diana enamorata* (*Diane amoureuse*), qui réunit tous les suffrages, même celui de Cervantes. Les imitateurs volent au succès comme les frelons à la ruche. L'œuvre heureuse de Montemayor fut aussitôt suivie d'une autre *Diane*, composée par Gil Polo ; des dix livres de la *Fortune d'amour* d'un autre soldat, Antonio de Lofrasso, né à Cardegna ; du *Pasteur de Philis* de Montalvo ; des *Larmes de saint Pierre de Tansilo ;* de la *Galathée* de Cervantes ; du *Desengano de Celos* (Désillusion) d'Enciso ; des *Nymphes et des Bergères de Henares*, par Bovadilla, espagnol des îles Canaries ; des *Pasteurs d'Ibérie* de Bernard de la Vega ; de l'*Arcadia* de Lope ; du *Siècle d'or* (*el Siglo del oro*) de Balbuena, et des pastorales de Figueroa, originaire de Valladolid, traducteur du *Pastor fido* et auteur du *Pasayero* et de la *Constante Amaryllis.*

Détournez un fleuve de son cours naturel, il ne tardera point, après un détour, à reprendre sa pente. Imitateurs dans la pastorale, les Espagnols redevinrent bientôt eux-mêmes dans un genre où ils ne seront jamais surpassés, le roman picaresque. Nous avons parlé de *Lazarillo de Tormes*, le grand chef-d'œuvre de Mendoza, publié en 1554. Cinquante-cinq ans après parut le *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman. Les aventures du héros, qui se donne pour le fils d'un marchand génois établi à Séville, furent tellement goûtées des contemporains de Mateo, que, la première année (1599), la première partie eut trois éditions, et qu'en 1607 elle avait été réimprimée vingt-six fois. Avant qu'il n'eût achevé la seconde, l'auteur trouva son Avellaneda, et un avocat de Valence, nommé Juan Marti, qui déguisait son nom sous le pseudonyme de Sayavedra, publia effrontément la continuation de *Guzman d'Alfarache*. Mais le plagiaire de Mateo ne fut pas plus heureux que celui de Cervantes, et il tomba aux huées de toute l'Espagne dans le sillon

lumineux où rentrait glorieusement, avec la seconde partie, en 1605, le véritable père du *Picaro*.

Sur les traces du plagiaire accourut ensuite le troupeau servile des imitateurs. Un dominicain, Fra Perez de Léon, composa la *Picara Justina*, qui ne brille guère, malgré sa pieuse origine, par la moralité. Vicente Espinel de Ronda réussit mieux avec son écuyer *Marcos de Obregon*, où Le Sage prit quelques parcelles pour ce superbe lingot d'or qu'on appelle *Gil Blas*. Yanez y Ribeira, médecin de Ségovie, écrivit pareillement, en 1624 et 1626, une œuvre d'observation sous le titre d'*Alonso mozo de muchos amos;* mais, après ce livre, d'un mérite réel, et la vie d'Estebanillo Gonzalez, *Hombre de buen humor*, qui a fourni l'idée première de *Gil Blas*, il faut clore la liste des productions picaresques, car *le Grand Tacano*, *la Niña de los Embustes*, *le Bachelier Trapaza* et *la Vie de don Gregorio Guadana*, ne doivent pas tirer de l'ombre les noms de leurs auteurs.

La nouvelle poussa ensuite ses mille rameaux avec la sève opulente de ces arbres d'Amérique qui deviennent une forêt. Fabuleuse et poétique au début, sous la plume de Diego de San Pedro, Juan de Flores, Nuñez de Reinoso, Contreras, auteurs de *la Question d'amour*, des *Amours de Clareo y Florisea*, où puisa Shakspeare; de *Luzindaro* et *Melusine* et de *la Forêt des aventures;* historique dans les mains de Ginez Perez de Hita, le chroniqueur-romancier de la guerre de Grenade; de Loubayssin de Lumarca, Juan Valladares, Cosme de Tejada, don Cristobal Lozano et Cespedes, auxquels on dut, au commencement du XVIIe siècle, l'histoire tragicomique de don Enrique de Castro, le Chevalier aventureux (*el Caballero venturoso*), *le Lion prodigieux*, *les Nouveaux Rois de Tolède*, *le Gérard espagnol*. La nouvelle, créée par le comte Lucanor, ne prit tout son développement qu'à partir de la dernière moitié du XVIe siècle. Alors apparurent successivement Antonio de Villegas, Timoneda, Cervantes, Hidalgo, Juarez de Figueroa Barbadillo, Lope de Vega, et vingt-sept écrivains de mérite, parmi lesquels se distinguèrent, par la vivacité de leur imagination et la verve du récit, deux nobles dames, dona Maria de Carvajal et dona Maria de Zayas, et où il est juste de dégager de la foule *el Diablo cojuelo* (qui cloche), de Jacinto Polo, modèle de notre *Diable boiteux*, et deux

petits chefs-d'œuvre, que Le Sage n'ignorait pas, de Francisco Santos, *Dia y Noche* (Jour et Nuit) *de Madrid*, et une collection de contes intitulée : *Periquilo de las Gallineras.*

Originaux et pétillants d'invention et d'esprit, les conteurs espagnols conservèrent également dans leurs récits la fécondité, le piquant et l'imprévu de leurs ancêtres les Arabes. Il y a tel de leurs contes, *le Compagnon de Saint-Jacques,* par exemple, qui n'est inférieur à aucune des compositions orientales les mieux réussies. Moins complets et beaucoup moins riches, les écrivains épistolaires, en dehors d'Antonio Perez, de Solis, de Zurita, méritent à peine l'attention; et les trois premiers s'effacent devant le talent naturel, mais prodigieusement fécond et varié, de sainte Thérèse, qu'on peut appeler la Sévigné religieuse d'Espagne.

L'histoire, chez ce peuple sérieux et amoureux du beau et des grandes choses, devait rencontrer de nobles interprètes. Zurita, ouvrant la marche, en 1548, colligeait les annales d'Aragon; Ambrosio de Morales, l'Origène d'Alcala, continuait l'histoire générale d'Ocampo; le père Ribadeneyra écrivait l'histoire du schisme d'Angleterre et ses Vies de saints (*Flos sanctorum*); Juan de Mariana, consacrant quarante années à l'histoire de sa patrie, élevait un de ces monuments intellectuels qui dureront plus longtemps que l'Escurial; Sandoval, héritier de son emploi de *cronista* (historiographe), composait, en 1604, une histoire détaillée de Charles-Quint, dont le reflet brille plus d'une fois sur les pages de Robertson; Herrera racontait la découverte de l'Amérique (*Descubrimiento y conquista de America*); et les Moluques, la Floride, la Catalogne, le Mexique, la Flandre et les Catalans, trouvaient de dignes historiens dans le plus jeune des Argensolas, Garcilasso, Francisco Manuel Melo, Solis, don Carlos Coloma, marquis d'Espinar, et ce Ramon Muntaner, peintre énergique et coloré des exploits de Roger de Flor et des courses chevaleresques de ces fiers soldats d'aventure dans la Grèce et sur le Bosphore.

Au XVIIIe siècle apparaissent, comme ces grandes figures de pierre dressées au seuil des cathédrales, le bénédictin Feijoo, appelé *el astro de la critica* (l'astre de la critique), et Macanaz, célèbre par ses grands travaux sur le droit public. Vers 1730, Ferreras abordait l'histoire nationale; le cordelier déchaussé (*descalzo*) Miñana

continuait celle de Mariana; Fra Nicolas de Belando racontait le règne de Philippe V; le marquis de San Felipe publiait ses commentaires sur la guerre espagnole; le marquis de Mondejar ses discours historiques; Mayans méritait le surnom de Nestor de la littérature ultra-pyrénéenne et les éloges de Voltaire; enfin, en 1737, don Ignacio de Luzan, rompant avec la poétique d'Aristote, en composait une toute nouvelle, où étaient proposés comme modèles Corneille et Mme Dacier.

Après ces écrivains, se forma, pour la recherche des antiquités et les labeurs d'érudition, tout un bataillon de savants. Miguel Casiri, à qui on doit un catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial; Perez Bayer, l'orientaliste; le jésuite Burriel, le marquis de Valdeflores, Fra Enrique Florez, l'historien de l'Espagne sacrée (*Espana sagrada*); Campomanes, Capmani, le père Risco, continuateur de Florez; l'abbé (*el abate*) Masdéu, qui avait déjà donné, en 1797, huit volumes de son histoire, que nous avons souvent citée, et à bon droit, dans cet ouvrage. Ce siècle finit sur les travaux de Jovellanos, Cabarrus, Llorente Forner et Conde, le premier qui ait déterré les joyaux arabes enfouis dans la poudre de l'Escurial; et le soleil du siècle suivant se leva en éclairant d'un rayon d'or les œuvres de Pellicer, Melendez, Moratin, Quintana et Cienfugos. Tel était l'état général des idées lorsque Carlos IV monta sur le trône d'Espagne.

CHAPITRE XVI

LE PRINCE DE LA PAIX ET LE PRINCE DES ASTURIES.

Carlos IV. — Son indolence et sa faiblesse d'esprit. — Une reine italienne. — Maria Luisa. — Manuel Godoy. — L'amant de la reine. — L'Espagne monarchique. — Élan national. — La guerre. — Don Juan de Langara. — Le général Ricardos. — Combats de Masdeu de Puycerda. — Le général Dagobert. — Victoire de Trouillas. — Brillante campagne de 1793. — Les vainqueurs de Toulon. — Dugommier. — Les commissaires de la Convention. — Le comte de la Union. — Le camp du Boulou. — Bravoure de l'armée des Pyrénées orientales. — Prise de Tolosa et de Rosas. — L'armée des Pyrénées occidentales. — Urrutia et O'Farril. — Paix de Bâle. — Le prince de la Paix. — Traité d'alliance entre la France et l'Espagne. — Combat naval de Trafalgar. — L'Espagne et Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Partage du Portugal. — Les Français en Espagne. — Le prince des Asturies. — Arrestation de l'Escurial. — Décret du 30 octobre. — Lâcheté du prince des Asturies. — La comédie de San-Lorenzo et le drame d'Aranjuez. — Complot du prince. — Chute du favori. — Le tapis de jonc. — Abdication de Carlos IV. — Murat à Madrid. — Lettre de Napoléon au roi de Hollande. — *Los reyes padres*. — Protestation du vieux roi. — Ferdinand VII à Bayonne. — Le château de Marrac. — Entrevue des Bourbons d'Espagne. — Le 2 mai à Madrid. — Carlos et Maria Luisa. — Renonciation de Ferdinand. — Cession de Carlos IV à Napoléon. — Les vieux souverains à Compiègne et les infants à Valençay. — Joseph proclamé roi d'Espagne et des Indes.



ARLOS IV, le nouveau roi, ne brillait par aucune des qualités qui devraient être héréditaires chez les princes. Exagérant même le flegme espagnol et l'indolence nationale, il subissait avec la docilité d'un enfant l'influence des siens. Le comte de Florida Blanca et le philosophe d'Aranda, ses premiers ministres, gouvernèrent et régnèrent d'abord pour lui. La volonté passionnée de la reine Maria-Luisa, Italienne au cœur tendre, à la tête de feu, imposa bientôt au faible monarque un favori dont la fatale destinée était de déshonorer à la fois son souverain et son pays. Simple garde, en 1784, Manuel Godoy, le plus pauvre, mais aussi le plus beau des nobles de l'Estramadure, avait monté rapidement l'échelle des faveurs, grâce à la main puissante qui l'attirait d'en haut.

A vingt-quatre ans, il était déjà major général des gardes du

corps et grand'croix de l'ordre de Charles III. Sous l'inspiration de la reine, Carlos, qui en avait quarante, et se trouvait, sans doute, trop jeune pour régner, le trouva assez mûr pour lui confier le gouvernement de l'Espagne. En 1791, Godoy remplaçait le doyen de la diplomatie. Le sourd et terrible grondement de la révolution française troublait la cour et agitait tous les esprits. Carlos IV, malgré son apathie, était plusieurs fois intervenu en faveur de Louis XVI; quand il apprit sa mort, il s'indigna, et le sang des Bourbons bouillonna un instant dans son cœur glacé. Le bruit de deux têtes royales tombant sur l'échafaud réveilla de sa somnolence l'Espagne monarchique, et la passionna si vivement, qu'un seul cri sortit de toutes les poitrines : « La guerre ! la guerre contre les jacobins ! »

Ceux-ci défiant la nation et la provoquant avec leur imprudence ordinaire, l'impatience du peuple s'enflamme aux prédications des moines. On court sus partout aux Français; l'élan devient universel, les dons patriotiques sont offerts par toutes les mains; les seigneurs arment leurs vassaux, bandits et contrebandiers dévouent leurs escopettes à la cause de l'autel et du trône; la Catalogne demande à se lever en masse, les volontaires descendent en foule des cols de la Navarre et du Guipuscoa; on équipe une flotte, une armée se forme, et tandis que l'amiral don Juan de Langara va rejoindre devant Toulon, sous pavillon anglais, les vieux ennemis de l'Espagne, le 15 avril 1793, le général Ricardos débouche dans les vallées du Tech et de la Tet, refoule les avant-postes français et occupe toute la Cerdagne.

Tour à tour vainqueur à Masdeu et battu vers Puycerda par le général Dagobert, il gagne, le 22 septembre, la bataille de Trouillas, où nous perdîmes six mille hommes, repousse glorieusement, le 14 et le 15 octobre, les attaques furieuses du général Turreau, et serre de si près les républicains, les poussant, le 7 décembre, de Ceret à Villalonga, à La Roque, Saint-Genis, au col de Baniol, Port-Vendres et Collioure, qu'ils sont forcés d'abandonner leurs camps retranchés, leur artillerie et leurs bagages et d'aller reprendre haleine dans les remparts de Perpignan.

Pendant ce temps, Bonaparte et le général Dugommier chassaient les Anglais de Toulon, et l'amiral Langara, qui se montra le plus

humain des alliés dans cette funeste retraite, opérée au fracas des bombes et à la lueur de l'incendie de la flotte française et de l'arsenal, revint à Barcelone, emmenant autant d'émigrés que ses vaisseaux pouvaient en contenir. Ce succès avait retrempé l'énergie de la Convention. Les vainqueurs de Toulon, sous le commandement du brave général qui les avait conduits, le sabre aux dents, quatre fois à l'assaut, marchèrent contre le comte de la Union. Deux conventionnels du Midi, Delbrel et Barrère, avaient rejoint l'armée à la tête de bataillons levés dans le pays, et l'animaient de leur foi révolutionnaire et de leur enthousiasme.

Alors la fortune des armes changea de côté. Dugommier commença par reprendre Bellegarde, enlevée au début de la campagne de 1794, par une armée combinée de Portugais et d'Espagnols. Partout où le comte de la Union, successeur de Ricardos, se présenta, il le battit et le força, vers le commencement de mai, de s'enfermer à son tour avec ses troupes dans le camp du Boulou. L'action fut des plus vives. Les retranchements, fortifiés par un grand nombre de redoutes et de batteries, présentaient de grandes difficultés pour l'attaque qui ne pouvait se faire que sous le feu plongeant d'une artillerie formidable. La valeur des républicains triompha de ces obstacles. Leurs bataillons se précipitèrent avec fureur au milieu des décharges à mitraille et de la mousqueterie qui tirait à bout portant; et, malgré la mort du général Dugommier, tué par un boulet, en moins de trois heures, ils emportèrent chaque batterie à la baïonnette. Le général de la Union avait juré de se défendre jusqu'au dernier soupir. On le trouva dans un retranchement parmi les morts. Le soldat furieux ne fit pas de quartier. Tout fut passé au fil du sabre.

Chassés de leur camp, les Espagnols se réfugièrent sur une hauteur fortifiée que protégeait le fort de Figuières; mais ils furent bientôt contraints d'abandonner cette position. L'artillerie, traînée à force de bras sur ce plateau, foudroie la forteresse, et la garnison, forte de neuf mille hommes, rend cette place, où le général Pérignon, qui avait remplacé Dugommier, trouva cent cinquante pièces de gros calibre[1].

1. John Bigland, *History of Spain*, t. II, p. 390.

Ne voyant plus d'ennemis devant eux, les républicains avancent toujours, et chaque pas est un triomphe. Ils s'emparent de Roses, place importante, de Tolosa et menacent Barcelone. Jalouse de ces succès, l'armée des Pyrénées occidentales s'ébranle à son tour. Débouchant à une heure du matin, au commencement du mois d'août, par le défilé d'Arizaïn et le pic de Commissari, elle marche en silence et divisée en trois colonnes sur le camp espagnol. Attaqués à la baïonnette, les Navarrais prennent la fuite et évacuent le fort de Sainte-Barbe; Fontarabie se rend à la première sommation; Saint-Sébastien suit cet exemple, et le drapeau tricolore flotte glorieusement de Pampelune à Roncevaux.

Intimidés par ces victoires de 1795, les généraux espagnols Urrutia et O'Farril gardèrent la défensive et se bornèrent à défendre à l'est la ligne de la Fluvia contre les attaques de Pérignon et de Schérer, et à l'ouest à contenir le général Moncey avec l'armée de Castelfranco. Ce changement de tactique, produit par les échecs de l'année précédente, indiquait le revirement qui s'était fait dans l'opinion. La première exaltation monarchique calmée, l'Espagne réfléchit, sentant qu'au lieu de reconquérir le Roussillon, comme on l'espérait à Madrid au début, elle n'avait qu'à perdre à cette guerre; lorsque le Directoire l'invita à déposer les armes, elle accueillit cette ouverture avec plaisir. La paix fut signée, à Bâle, le 22 juillet 1795. La République rendit toutes les conquêtes qu'elle avait faites en Espagne, et reçut en retour la cession de la ville de Saint-Domingue et de toute la partie espagnole de l'île.

Emmanuel Godoy, l'un des plus ardents promoteurs de la guerre, et qui, selon l'expression de M. de Ségur, la termina juste au moment où l'ennemi était attendu aux portes de la capitale[1], reçut, à cette occasion, en récompense de son génie diplomatique, le titre de prince de la Paix.

A partir de cette époque, son crédit fut illimité. Il en profita, en 1796, pour déclarer la guerre à l'Angleterre. Cette imprudence eut pour unique effet de coûter quatre vaisseaux de 112, de 84 et de 74 canons à l'Espagne, et d'ajouter la Trinité aux possessions anglaises. Réconciliées, en 1787, par le traité d'Amiens, l'Espagne et

1. Ségur, *Histoire de Frédéric-Guillaume*, t. III, p. 97.

l'Angleterre se brouillèrent de nouveau, en 1803, quand la guerre européenne se ralluma, sur le refus de Pitt de rendre, comme il s'y était engagé, Malte aux chevaliers de l'ordre.

Un nouveau traité fut conclu entre Sa Majesté Catholique et le gouvernement français, par lequel Godoy devait fournir à la France quinze vaisseaux de ligne et vingt-quatre mille hommes. Le traité n'était pas encore public. Averti par ses espions, le gouvernement anglais agit avec sa loyauté ordinaire; il commence les hostilités, et l'amiral Moore, rencontrant une escadre espagnole en pleine mer, l'attaque comme un pirate sans déclaration de guerre, fait sauter un des vaisseaux et prend les trois autres.

Sans l'incapacité de l'amiral français Villeneuve, les flottes des alliés auraient pu prendre leur revanche, le 14 décembre 1804, au cap de Trafalgar. Faute de génie maritime et d'audace, Villeneuve laissa couper sa ligne, et, malgré des prodiges de valeur et la mort de Nelson, frappé comme Turenne au milieu de sa victoire, on perdit la bataille et vingt vaisseaux. Des amiraux espagnols, Gravina sauva seul son pavillon et ramena son vaisseau criblé de boulets à Cadix, où il mourut quelques jours après de ses blessures. Les Anglais avaient envahi en même temps les colonies et pris Buenos-Ayres et Montevideo, qu'ils ne gardèrent pas longtemps. Un effort vigoureux des colons, dignes fils de Cortès, de Balboa, et de Pizarro, abattit partout, en 1806, le drapeau britannique et purgea le sol américain des envahisseurs de Malte et de Gibraltar.

A cette date, un événement d'une importance capitale changea tout à coup la face des choses en Espagne et amena la révolution la plus étrange et la plus imprévue.

Napoléon, se trouvant trop à l'étroit dans les limites consulaires, s'était fait empereur, et, après avoir étonné l'Europe par ses victoires, il la dominait par son génie et l'audace de ses conceptions. Pour concevoir l'idée de la terreur respectueuse qu'il inspirait aux rois, il ne faut que jeter un coup d'œil sur la cour d'Espagne. Le prince de la Paix entretenait avec l'Empereur des relations particulières, par le canal de l'ambassadeur même; Ferdinand, prince des Asturies, lui écrivait secrètement; le roi et la reine n'avaient qu'un but, plaire à leur terrible allié. Celui-ci obtint facilement, le 27 octobre 1807, de la complaisance d'Izquierdo, agent de Manuel Go-

doy, plutôt qu'ambassadeur d'Espagne, la signature du traité de Fontainebleau, qui avait pour objet le partage du Portugal, en laissant la part du lion à la France.

Tandis que les troupes françaises, chargées de conquérir le royaume des Bragance et de donner les Algarves et l'Alentejo à Godoy à titre de principauté, passaient les Pyrénées et se dirigeaient par Burgos et Valladolid sur Salamanque, un événement accompagné de circonstances aussi graves qu'imprévues fixa l'attention de toute l'Espagne. Le prince Fernando (Ferdinand), écarté des affaires par le favori et relégué dans son palais avec un soin ombrageux, éclatait en murmures et en plaintes contre l'amant de sa mère. Mis en éveil par l'insolence et quelques propos de ses gens, Godoy alarme l'esprit trop facile du roi, et la scène de don Carlos se renouvelle à l'Escurial, le 29 octobre, deux jours après la conclusion du traité de Fontainebleau. Les ministres saisissent les papiers du prince des Asturies et lui font subir un interrogatoire. Carlos IV, suivi de son conseil et de ses gardes, le reconduit dans ses appartements, lui ôte son épée, ordonne de le garder à vue et publie le lendemain le décret suivant :

« Dieu qui veille sur ses créatures ne permet pas l'accomplissement des faits atroces quand les victimes sont innocentes. C'est ainsi que sa toute-puissance m'a préservé d'une catastrophe inouïe. Mon peuple, tous mes sujets connaissent mes sentiments chrétiens et la régularité de mes mœurs; tous m'aiment, et je reçois de tous des preuves de respect comme l'exigent les égards dus à un père qui chérit ses enfants. Je vivais persuadé de cette vérité, quand une main inconnue me montre tout à coup et me découvre le plan monstrueux qu'on formait contre ma personne dans mon propre palais. Ma vie, tant de fois en péril, était devenue à charge à mon successeur, qui, préoccupé, aveuglé et oubliant tous les principes de la foi chrétienne que lui enseignèrent mes soins et mon amour paternel, avait ourdi une trame pour me détrôner. Je voulus alors chercher à connaître moi-même la vérité du fait, et, le surprenant dans sa propre chambre, je trouvai en son pouvoir le chiffre qui servait à ses intelligences avec les scélérats et les instructions qu'il en recevait. Je convoquai, pour l'examen de ces papiers, le gouverneur intérimaire du conseil (don Arias Mon), afin qu'en s'associant à

d'autres ministres, ils s'occupassent conjointement des recherches nécessaires. Tout a été fait, et il s'en est suivi la découverte de différents coupables dont j'ai décrété l'arrestation, ainsi que la mise aux arrêts de mon fils dans sa demeure. Cette peine manquait à toutes celles qui m'affligent; mais, de même qu'elle est la plus douloureuse, c'est aussi celle qu'il est le plus important de faire expier à son auteur; et, en attendant que j'ordonne de publier le résultat des poursuites, je ne veux pas manquer de faire connaître à mes sujets mon affliction, qui deviendra moindre par les preuves de leur loyauté. Vous tiendrez cela pour entendu, afin d'en donner connaissance en la forme convenable. »

Le prince, intimidé, se laissa arracher les noms de ses confidents et de ses complices[1], et, tombant aux genoux de l'amant de sa mère, il écrivit et signa ces deux lettres sous la dictée de Godoy :

« Sire,

« Mon papa, j'ai failli, j'ai manqué à Votre Majesté en qualité de roi et de père; mais je me repens et j'offre à Votre Majesté l'obéissance la plus humble. Je ne devais rien faire à l'insu de Votre Majesté; mais ma religion a été surprise. J'ai dénoncé les coupables, et je demande à Votre Majesté qu'elle me pardonne de lui avoir menti l'autre nuit, et qu'elle permette de baiser ses pieds royaux à son fils reconnaissant.

« Madame,

« Maman, je suis bien repentant de l'énorme délit que j'ai commis contre mes parents et souverains, et ainsi je demande avec la plus grande humilité à Votre Majesté qu'elle daigne intercéder auprès de papa pour qu'il permette d'aller baiser ses pieds royaux à son fils reconnaissant. »

1. Le duc de l'Infantado, le duc de San-Carlos et le chanoine Escoïquitz, un des dignitaires de l'Église de Tolède. Fils d'une mère allemande et élevé à Paris, le duc de l'Infantado passait pour un seigneur rempli d'honneur et de patriotisme. San-Carlos avait été gouverneur du prince des Asturies. On lui accordait beaucoup de réserve et de mesure. Le chanoine Escoïquitz, ancien précepteur du prince, exerçait plus d'influence sur son esprit. Homme probe et instruit, il était sorti de la carrière des belles-lettres pour se jeter sans mission dans le dédale de la politique, où un caractère confiant et un esprit étroit le condamnèrent à rester toujours novice. (Le général Foy, *Histoire de la guerre dans la Péninsule sous Napoléon*, t. III, p. 97.)

Après avoir reçu ces deux pièces, datées de San-Lorenzo, 5 novembre 1807, le roi les publia avec un nouvel édit, où il disait :

« Ayant égard à ces supplications et aux prières de la reine, ma femme bien-aimée, je pardonne à mon fils, et je le ferai rentrer en ma grâce, lorsque, par sa conduite, il m'aura donné les preuves d'une réforme sérieuse. J'ordonne, néanmoins, que les mêmes juges, qui étaient saisis de la cause dans l'origine, continuent à la suivre, et que, le procès terminé, ils me soumettent la sentence, conformément à la loi, afin qu'elle soit communiquée à mes peuples, et leur donne connaissance de ma clémence et de ma justice. Ils y verront le péril auquel a été exposé leur souverain et leur père. »

Ce péril était plus réel que ne le croyait Godoy : un an après la comédie de San-Lorenzo, on eut le drame d'Aranjuez. Effrayé par la prépondérance des Français, qui avaient rempli l'Espagne de soldats et occupaient toutes les places fortes, Manuel changea brusquement de politique; et, décidé à se jeter dans les bras de l'Angleterre, il voulut emmener la famille royale à Séville. Instruit de ce projet, le parti du prince des Asturies échauffe le peuple; le père Pedro, l'infatigable et mystérieux instigateur de tous les désordres, entoure Aranjuez avec une foule d'émeutiers, dans la nuit du 17 au 8 mars 1808. A la vue de doña Josefa Tudo, maîtresse favorite du favori, qui sortait du palais, soigneusement encapuchonnée, entre une heure et minuit, un coup de fusil part, et, à ce signal, un trompette sonne le boute-selle, les gardes dévoués au prince bloquent toutes les issues, et le peuple se rue sur l'hôtel de Manuel Godoy.

Le sac et le pillage durèrent toute la nuit. Blotti dans le coin le plus obscur des mansardes, sous un rouleau de tapis de jonc, le prince de la Paix avait échappé aux recherches et à la fureur de la foule. Il y resta trente-six heures, livré à toutes les angoisses de sa position et n'ayant pas même une goutte d'eau pour laquelle, dans la soif qui le dévorait, il eût bien donné sa principauté des Algarves et de l'Alentejo. Ne pouvant plus résister à cette torture, il sort, à demi nu et seulement couvert d'un manteau de molleton blanc. Reconnu à l'instant, il fallut tout le courage des gardes wallonnes pour l'arracher à la multitude et l'amener au milieu des poignards à leur quartier.

Mais le peuple l'assiégeait déjà et réclamait sa victime. Carlos IV, qui, sous la pression de l'émeute, venait de le destituer de ses fonctions de généralissime et d'almirante (grand amiral), ordonna à Ferdinand d'aller à son secours. Il obéit, et sa présence sauva ce malheureux, qui, bien que sous le couteau des assassins, eut assez de sang-froid et de fierté pour lui demander s'il était déjà roi.

— Pas encore, répondit Ferdinand en allumant sa cigarette; mais je le serai bientôt.

Il l'était le lendemain. Effrayée par la démonstration menaçante du peuple contre son cher Manuel, toujours enfermé et bloqué dans la caserne des gardes, Maria Luisa sacrifia sa couronne pour sauver son amant. Le 19 mars 1808, le vieux roi, dont elle pétrissait la volonté comme une cire molle, signa cet acte rédigé à sept heures du soir par les ministres et adressé à don Pedro Cevallos :

« Les infirmités qui m'accablent ne me permettent pas de soutenir plus longtemps le poids trop lourd du gouvernement de mes États ; et l'intérêt de ma santé exigeant que j'aille jouir dans un climat plus doux du calme de la vie privée, j'ai résolu, après les plus mûres réflexions, d'abdiquer la couronne en faveur de mon héritier et bien-aimé fils, le prince des Asturies. En conséquence, ma royale volonté est qu'on le reconnaisse et qu'on lui obéisse, comme roi et maître naturel dans tous mes États et domaines, et afin que la présente déclaration royale de mon abdication libre et spontanée ressorte à effet et reçoive son exécution légale, vous la communiquerez au conseil et à tous ceux qu'il appartiendra. »

« Fait à Aranjuez, le 19 mars 1808.

« MOI, LE ROI. »

Le 23 du même mois, Murat, beau-frère de Napoléon, entrait à Madrid à la tête de la cavalerie de la garde. Il y précéda Ferdinand VII d'un jour, et se hâta d'annoncer cet événement à l'Empereur. A l'arrivée du courrier, Napoléon écrivit à son frère Louis, roi de Hollande :

« Le roi d'Espagne vient d'abdiquer ; le prince de la Paix a été mis en prison ; un commencement d'insurrection a éclaté à Madrid. Dans cette circonstance, le grand-duc de Berg a dû y entrer le 23 mars avec quarante mille hommes. Jusqu'à cette heure, le peuple

m'appelle à grands cris. Certain que je n'aurai de paix solide avec l'Angleterre qu'en donnant un grand mouvement au continent, j'ai résolu de mettre un prince français sur le trône d'Espagne, et j'ai pensé à vous pour l'occuper. Répondez-moi catégoriquement quelle est votre opinion sur ce projet. Vous sentez que ceci n'est encore qu'un projet, et quoique j'aie cent mille hommes en Espagne, il est possible, par les circonstances qui peuvent survenir, ou que je marche directement, et que tout soit fait dans quinze jours, ou que je marche plus lentement, et que cela soit le secret de plusieurs mois d'opérations. Répondez-moi donc catégoriquement : Si je vous nomme roi d'Espagne, l'agréez-vous? puis-je compter sur vous?... »

La réponse de Louis Bonaparte, plus prévoyant ou plus sage, fut négative. Napoléon n'en poursuivit pas moins son plan. Fidèle à ses instructions, Murat lui envoie une lettre du vieux roi, où il déclarait n'avoir abdiqué la couronne que lorsque le bruit des armes et les clameurs de sa garde rebelle lui avaient fait assez comprendre la nécessité de choisir entre la vie et la mort, mort qui devait être suivie de celle de la reine. A cette lettre était jointe une protestation ainsi conçue :

« Je proteste et déclare que tout ce que j'exprime dans mon décret du 19 mars, où je résigne le trône à mon fils, m'a été imposé par le désir d'éviter les plus grands malheurs et d'empêcher l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés (*amados vasallos mios*); et, partant, que ledit décret est nul et de nul effet.

« *Yo, el Rey* (MOI, LE ROI.) »

Muni de cette pièce, Napoléon expédie Savary, duc de Rovigo, à Madrid. Plus habile et plus fin que Murat, ce général diplomate décide Ferdinand à se porter au devant de l'Empereur dont on annonçait l'arrivée de jour en jour. On devait le rencontrer à Burgos; ne l'y trouvant pas, Savary engage le nouveau roi à pousser jusqu'à Vittoria. Là, Ferdinand, malgré la foi crédule et les illusions incompréhensibles du chanoine Escoïquitz, son précepteur et son confident, commence à partager l'avis de ses ministres et à concevoir de vagues appréhensions. Mais Savary les dissipe et l'entraîne à Bayonne, où arrivait l'Empereur, en lui disant :

« Je veux qu'on me coupe la tête si, un quart d'heure après l'arrivée de Votre Majesté à Bayonne, vous n'êtes pas reconnu par l'Empereur roi d'Espagne et des Indes. Pour soutenir son système, il commencera, sans doute, par vous donner le titre d'altesse; mais, au bout de cinq minutes, il arrivera à celui de majesté. Dans trois jours tout sera réglé, et Votre Majesté pourra rentrer en Espagne immédiatement[1]. »

Ces paroles levèrent toutes les hésitations. Parti, le 19 avril, de Vittoria, Ferdinand passa la Bidassoa, le 20, et entra le même jour à Bayonne, à dix heures du matin. A ce moment, Godoy, mis en liberté par la junte suprême, snr l'injonction de Murat, quittait Madrid et courait en poste à Bayonne. Il fut suivi de près par les infants don Francisco et don Antonio; mais le départ forcé de ceux-ci excita, le 2 mai, une insurrection formidable.

Depuis le depart de Ferdinand, une irritation violente couvait dans les cœurs espagnols. Les soldats des deux nations ne se mêlaient plus, les gouverneurs commençaient à préparer la résistance, les classes élevées montraient une froide réserve; quant au peuple, plus expansif, il ne pouvait retenir sa colère, le couteau brillait déjà, des Français avaient été tués à Burgos et à Barcelone, et Tolède s'était à demi insurgée au cri de : « Vive Ferdinand VII! » lorsque du pavé du Zocodover l'étincelle électrique tomba sur les dalles non moins ardentes de la Puerta-del-Sol. Inévitable était le choc, car on le désirait avec passion de part et d'autre : les Castillans pour mater l'orgueil de ces fiers étrangers, et les Français pour donner, selon l'expression des officiers supérieurs, une leçon à la multitude. Dès longtemps, une insurrection avait été prévue; toute l'artillerie française avait été enfermée dans le Retiro; il ne restait dans Madrid que la garde impériale à pied et à cheval, la division d'infanterie commandée par le général Musnier et une brigade de cavalerie; mais les autres divisions, cantonnées au couvent de San-Bernardino, à Chamartin, à la porte de Fuencarral et au Prado, devaient accourir à la première alerte[2].

Dans les occasions de ce genre, quand l'effervescence des esprits

1. Toreno, t. I, p. 117.
2. Le général Foy, *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, t. III, p. 163.



MADRID

atteint son plus haut degré, un rien suffit pour amener la collision. Murat avait reçu l'ordre d'envoyer à Bayonne la reine d'Etrurie et le jeune infant don Francisco. La junte s'opposait à ce départ. Le peuple, apprenant que Murat l'exigeait, voulut l'empêcher par la force. Des domestiques du palais racontaient, le 2 mai, dans un rassemblement tumultueux, que l'infant versait des larmes et refusait de s'éloigner. Les femmes, à ce récit, pleuraient de douleur et les hommes de rage, lorsqu'on vit sortir du Palais-Real un officier français. Sa pelisse blanche et son pantalon rouge l'ayant fait reconnaître pour un aide de camp de Murat : « Le voilà ! s'écria la foule, il est venu pour nous enlever notre infant ! » Entouré, pressé aussitôt et menacé par cent bras, l'aide de camp allait périr, sans l'arrivée d'une patrouille de dix grenadiers qui, en croisant la baïonnette, le délivrèrent.

Murat était logé tout près dans l'hôtel de Godoy ; son bataillon accourt avec deux pièces de canon pour disperser le peuple. Il remplissait déjà la Plaza-Mayor et la vaste rue d'Alcala. On n'entend plus dès lors que vociférations mêlées au roulement du tambour et aux sons de la trompette qui appellent les troupes à leurs places d'armes. Les Espagnols s'arment de tout ce qui leur tombe sous la main, fusils de chasse, piques, vieilles épées, broches, couteaux catalans et bâtons. Tous les soldats, surpris isolément dans les maisons ou dans les rues, sont massacrés ; les cavaliers porteurs d'ordres et les officiers d'état-major attaqués, fusillés à bout portant, renversés de cheval ; on tire des fenêtres et les pierres pleuvent partout comme les balles, les femmes même versent à flots de l'eau bouillante des balcons.

Tandis que le peuple, un moment vainqueur, assouvissait sa fureur sur quelques mameloucks de la garde, les troupes avaient pris les armes. Des détachements d'infanterie se portent au pas de course sur les maisons d'où l'on tire, enfoncent les portes, et le feu y cesse à l'instant. Trois ou quatre coups de canon à mitraille avaient suffi pour balayer la rue d'Alcala. La garde impériale à cheval, sous les ordres de Daumesnil, et les lanciers polonais y passèrent ensuite comme les faucheurs dans un champ. L'insurrection éperdue s'était réfugiée au parc d'artillerie de la porte de Fuencarral, dans le quartier de la garnison espagnole : celle-ci

sortit la baïonnette baissée pour la soutenir; mais, malgré l'héroïque bravoure des deux officiers du génie, don Luis Daoiz et don Pedro Velarde, malgré l'ardeur du peuple et le froid courage des artilleurs, le cinquième régiment provisoire culbuta insurgés et soldats et enleva le parc dans une charge irrésistible. Sentant bien que le mouvement était prématuré, les membres de la junte et les ministres de la guerre et des finances, O'Farril et Azanza, parcouraient la ville à cheval en agitant des mouchoirs blancs et suppliant les Français d'épargner les vaincus. Grâce à leur intervention, le sang cessa de couler. L'émeute avait commencé à dix heures du matin, à deux heures tout était fini; mais il manquait dans les rangs trois cents soldats français, que Murat vengea le lendemain et les jours suivants en faisant fusiller après jugement, au Prado, une cinquantaine de leurs meurtriers[1].

Avant cet événement et le jour même de son arrivée, Napoléon avait fait signifier à Ferdinand, par Savary, qu'il était irrévocablement résolu de renverser du trône la race des Bourbons pour y substituer la sienne, et que Sa Majesté exigeait, en conséquence, sa renonciation à la couronne d'Espagne et des Indes en faveur de la dynastie napoléonienne. Les vieux rois (*los reyes padres*) étant arrivés sur ces entrefaites, Napoléon réunit toute la famille au château de Marrac. L'entrevue fut des plus orageuses : de la part de Carlos surtout, elle fit sur Napoléon une impression profonde. En sortant du salon, l'Empereur traversa avec agitation les appartements du château, se rendit dans le jardin, et, après avoir fait trois ou quatre tours avec beaucoup d'action, il appela toutes les personnes qui se trouvaient présentes, et, comme un homme plein d'un sentiment qui l'oppressait, il se mit à raconter, dans ce style animé, pittoresque, étincelant d'images, de verve et d'originalité qui lui était familier, tout ce dont il venait d'être témoin. Il frissonnait; ses ta-

1. On assura dans le temps, et le fait n'est pas improbable, que les Anglais, jaloux de l'accord qui régnait entre l'Espagne et la France, préparèrent cette journée en donnant la liberté aux galériens de Ceuta. On ajoute que ceux-ci avaient pour chef un assassin nommé Longanissa, auquel le gouverneur de Gibraltar fournit des déguisements et des poignards. En cet état, ces scélérats, entrés secrètement dans Madrid, pénétrèrent dans les cabarets et assassinèrent des soldats français. Le bruit se répandit aussitôt que les troupes de Murat avaient elles-mêmes commis ces meurtres, pour avoir l'occasion d'user de représailles et de piller la ville.

bleaux avaient transporté son auditoire au milieu de cette horrible scène. Il peignait le roi Carlos se plaignant à son fils de ses conspirations, de la perte de la monarchie que lui-même avait conservéé entière au milieu des désordres de l'Europe, des outrages faits à ses cheveux blancs.

« C'était, disait l'Empereur, le roi Priam ! » Puis, s'arrêtant tout à coup, il ajouta au bout d'un moment de silence :

« La scène devenait fort belle, quand la reine est venue l'interrompre en éclatant en invectives et en menaces contre son fils; et, après lui avoir reproché de les avoir détrônés, elle m'a demandé de le faire monter sur l'échafaud ! Quelle femme ! quelle mère ! s'écria-t-il; elle m'a fait horreur ! elle m'a intéressé pour lui [1]. »

Inspiré par Godoy, Carlos IV avait sommé son fils, devant Napoléon, de lui restituer sa couronne, dès le lendemain, par une cession pure et simple, le menaçant, en cas de refus, *lui, ses frères et toute sa suite, de les regarder comme émigrés et de les traiter en conséquence.*

Napoléon approuva ce langage et soutint énergiquement le vieux roi. Ferdinand voulut répondre; mais son père, s'élançant de son fauteuil, lui parla d'un ton digne et terrible; il fut même sur le point de le frapper en lui reprochant d'avoir voulu lui enlever la vie avec la couronne. A ces mots, la reine, jusque-là silencieuse, éclata à son tour et vomit contre son fils un torrent d'injures. Emportée par sa rage, elle alla, dit-on, jusqu'à demander à l'Empereur la tête de ce fils ingrat. Ferdinand resta muet et envoya une renonciation conditionnelle [2]. Comme on en débattait les termes, un courrier apporta la nouvelle de l'insurrection de Madrid. Napoléon s'empressa d'aller en donner connaissance aux vieux souverains. Il eut avec eux une longue conférence, le 5 mai au soir, puis on fit appeler Ferdinand.

Il était cinq heures. Tout le monde se tenait assis, excepté le prince. Son père renouvela ses précédentes accusations, l'accabla d'outrages, lui imputa l'insurrection du 2 mai et les massacres qui en avaient été la suite, et, lui prodiguant les noms de perfide et de

1. *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne.*
2. Le comte de Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, t. I, p. 152.

traître, il lui signifia, pour la seconde fois, que s'il ne renonçait pas à la couronne, il allait être traité à l'instant même comme un usurpateur, et accusé avec toute sa maison de conspiration contre la vie de ses souverains[1]. Ferdinand, effrayé, abdiqua le lendemain. La veille, son père avait cédé la couronne à Napoléon ; les infants adhérèrent, à Bordeaux, à cet acte rédigé par Duroc et le prince de la Paix, et, le 10 mai, Carlos IV, sa femme Maria-Luisa, l'infant don Francisco et le prince de la Paix partirent pour Fontainebleau et passèrent de là à Compiègne. Le lendemain, Ferdinand et les infants don Carlos et don Antonio quittèrent aussi Bayonne pour le château de Valençay, propriété du prince de Talleyrand, qui leur fut assignée pour résidence. Enfin, le 6 juin suivant, Napoléon rendait ce décret daté de Bayonne :

« Napoléon, par la grâce de Dieu, empereur des Français....., à tous ceux qui ces présentes verront, salut :

« La junte d'État, le conseil de Castille, la municipalité de Madrid, nous ayant fait entendre que le bonheur de l'Espagne exigeait que l'on mît un prompt terme à l'interrègne, nous avons résolu de proclamer, comme nous proclamons par les présentes, roi d'Espagne et des Indes notre bien-aimé frère Joseph-Napoléon, actuellement roi de Naples et de Sicile.

« Nous garantissons au roi des Espagnes l'indépendance et l'intégrité de ses États, aussi bien de ceux d'Europe que de ceux d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. »

1. *Id.*, p. 153.

CHAPITRE XVII

LES JUNTES.

Conséquences des décrets de Bayonne. — Explosion de l'esprit national en Espagne. — Les comités provinciaux de salut public. — Junte des Asturies. — Le sellier de la Corogne. — Les Étudiants de Santiago. — Don Antonio Filangieri. — Insurrection de Santander. — Léon et la vieille Castille. — La guerre ou la corde. — Meurtres de Palencia. — La fête de l'Ascension à Séville. — Tap y Nuñez. — Le camp de Saint-Roch. — Castaños. — Le capitaine général Solano. — Assassinats de Cadix. — Junte de Grenade. — Le père Puebla. — Junte de Badajoz. — Calatrava. — Désertion des troupes. — Insurrection de Valence. — Moncey à Valence. — *El padre Rico*, le chanoine de Madrid. — Férocité de don Balthazar. — Massacres des Français. — La junte et les assassins. — Insurrection de Saragosse. — Don José Palafox. — Proclamation de la junte. — Tortose et Lerida. — Joseph Bonaparte. — Le maréchal Bessières à Burgos. — *Somatenes* de Catalogne. — Le tambour général. — Dupont à Tolède. — Sac et pillage de Cordoue. — Le maréchal Moncey dans la Huerta. — Assaut de Valence. — Victoire de Rioseco. — Entrée de Joseph à Madrid. — Dupont à Andujar. — Reding et Castaños. — Védel à la Caroline. — Capitulation de Baylen.



UNE telle révolution devait avoir des conséquences graves. On ne change pas du jour au lendemain les idées et les mœurs d'un peuple; et le plus beau côté du caractère espagnol, c'est l'esprit national, souvent exclusif, mais toujours noble, ardent et passionné. Au bruit du canon du 2 mai, l'Espagne avait tressailli d'étonnement et de colère ; quand elle se vit enlever ses rois et ses infants, ce ne fut plus la nation apathique, lente et somnolente, qui restait depuis des siècles couchée à l'ombre, dans son manteau, mais une lionne à laquelle on ravit ses faons.

Les juntes ou comités provinciaux de salut public se formèrent de toutes parts. Dès le 24 mai, Oviedo avait organisé celle des Asturies. Levés en masse, à minuit, au son du tocsin, ces fiers montagnards s'étaient emparés de l'arsenal où se trouvaient, par l'imprudence du prince de la Paix, cent mille fusils, et le marquis de Santa-Cruz et de Marcenado et le chanoine don Ramon de Llano-Ponte, chefs du pouvoir nouveau, venaient de déclarer la mise sur

pied de dix-huit mille hommes, et de déclarer la guerre à Napoléon.

Le 20, à la voix d'un sellier courageux et énergique, Sinforiano-Lopez, la Corogne se prononça. Don Antonio Filangieri, capitaine général de la Galice, accepta la présidence de la junte, et l'insurrection s'opéra avec un ensemble parfait. Les recrues furent versées dans les régiments anciens, et l'on organisa de nouveaux corps, parmi lesquels se distingua plus tard, par sa valeur et son patriotisme, le bataillon appelé *littéraire*, parce qu'il était composé des étudiants de l'Université de Saint-Jacques. Ces forces, réunies à celles, qui vinrent s'y fondre dans la suite d'Oporto, formaient un effectif d'environ quarante mille hommes.

Pendant que la junte, sous la direction de l'évêque d'Orense, recevait le baptême de sang des guerres civiles par le meurtre du capitaine général qu'un soldat, du régiment de Navarre tua froidement, le 24 juin, dans les rues de Villafranca et par l'assassinat du régidor d'Orense, et se mettait en relation avec l'Angleterre, Santander et toute la montagne s'insurgeaient aux cris de : Vive Ferdinand VII! mort à l'adjudant Bessières! et l'évêque, président de la junte, prenait le titre d'altesse et de régent de Cantabrie.

Comprimé à Logroño, où le général Verdier dispersa facilement avec ses deux bataillons les paysans en armes, et à Ségovie, qui ne put résister aux baïonnettes du général Frère, le mouvement prit tout à coup une extension rapide dans le royaume de Léon et la Vieille-Castille. Le capitaine général de cette dernière province, don Gregorio de la Cuesta, résistait sagement à la pression du peuple. Les exaltés de Valladolid ayant dressé une potence sous son balcon et lui enjoignant de choisir entre l'insurrection et la corde, il se décida, bien à regret, pour le premier parti.

Ces violences étaient de mauvais augure. L'exaltation ne tarda pas, en effet, à porter ses fruits sanglants. Le poignard fit son œuvre à Palencia, Ciudad Rodrigo, Madrigal, et le premier sang dont se teignirent les baïonnettes des recrues de Valladolid fut celui de Cevallos, préfet du collége militaire de Ségovie.

L'élan ne fut ni moins vif ni moins spontané dans les provinces méridionales. Deux hommes perdus, le comte de Tilly et un contrebandier étranger, nommé Tap y Nuñez, firent soulever Séville, le

26 mai, jour de l'Ascension, au coucher du soleil. La junte se qualifia junte suprême de l'Espagne et des Indes, ordonna une levée en masse des hommes de seize à quarante-cinq ans, et, par son exemple, détacha toutes les villes importantes telles que Xerez, Ronda, Carmona, Lebrija, du gouvernement de Madrid. Il restait le camp de Saint-Roch, où Castaños commandait à huit mille neuf cent quarante-un hommes de troupes de ligne, et Cadix. Castaños s'empressa de reconnaître la junte, et un émissaire, ardent et habile, le comte de Teba, sut entraîner Cadix. Les mains teintes du sang du comte del Aguila, que des assassins du faubourg de Triana tuèrent, après l'avoir attaché aux grilles du balcon, à coups de carabine, et du sang de Solano, capitaine général de Cadix, livré par un novice des chartreux et égorgé par la populace et la soldatesque réunies sur la place San-Juan-de-Dios, la junte déclara la guerre à la France, et jura de ne poser les armes que lorsque Napoléon aurait rendu à l'Espagne son roi et ses infants, et qu'il se serait engagé à respecter les droits sacrés de la nation, sa liberté et son indépendance.

Jeen et Cordoue reconnaissaient la suprématie de Séville ; mais Grenade se montra plus jalouse de son autonomie. Elle voulut avoir son gouvernement et son armée. Insurgée, le 30 mai, à l'issue d'une procession générale, la population constitue une junte dont le capitaine général Escalante, caractère indécis et faible, était le chef nominal, et le père Puebla, hiéronymite distingué, l'âme. Malaga, se levant à cette nouvelle, arracha le consul français et un partisan de Napoléon du fort de Gibraltar, où l'on faisait semblant de les garder pour les sauver, et inaugura son pronunciamiento par le sang, comme Cadix, comme Séville, comme Grenade. Presque en même temps, Reding, son gouverneur, un Suisse mercenaire, prit le commandement de l'armée insurrectionnelle ; Martinez de la Rosa, le président actuel du sénat, courut mendier à Gibraltar l'or et l'appui de l'Angleterre.

Les esprits fermentaient depuis longtemps dans l'Estramadure. Le jour de Saint-Ferdinand, don José-Maria Calatrava décide le mouvement de Badajoz, et l'armée que forme la junte, grâce aux déserteurs des régiments de Portugal, s'élève rapidement à vingt mille hommes. Occupées par l'armée française, les cinq provinces

de la Nouvelle-Castille ne purent former des juntes ; mais officiers et soldats espagnols, désertant en masse, allaient grossir en revanche l'armée de l'est.

Les sapeurs de Végner, quittant clandestinement Alcala de Henarès avec armes et bagages, tambours et munitions, donnèrent le signal. Imités dans la Manche par les carabiniers royaux, à Calatrava, par les volontaires d'Aragon et un bataillon du régiment de Savoie, ils eurent l'honneur de se ranger les premiers sous le drapeau des juntes méditerranéennes. Là, par malheur pour les Français, l'élan fut aussi vif que général. De Carthagène, insurgée la première, l'enthousiasme, s'enflammant comme une traînée de poudre, gagne Murcie. Le 24 mai, à sept heures du matin, quatre officiers, envoyés par la junte de Carthagène, entrèrent à Murcie en proclamant Ferdinand VII. Le peuple s'agite à ces cris, les étudiants de San-Fulgencio les répètent avec ardeur, et le tumulte s'accroissant, les régidores se réunissent en conseil avec le chapitre ecclésiastique et la noblesse, et arrêtent que Ferdinand sera solennellement proclamé, ce qui eut lieu sur-le-champ au milieu des acclamations [1].

Aucun malheur n'arriva dans cette ville. Dans celle de Villena, le corrégidor fut tué ainsi qu'un de ses commis haï de la populace. On élut une junte de seize membres prise parmi les personnes les plus considérables du pays, et présidée par l'ancien ministre de Carlos IV, le vieux Florida Blanca. Gonzalez de Llamas, ancien colonel de milices, reçut le commandement des troupes, et l'on commença, sans perdre de temps, à prendre des mesures d'armement et de défense : à Valence, le père Juan Rico, religieux franciscain, fanatisa toutes les têtes, s'offrant pour chef à la foule enthousiaste, qui débouchait, aux cris de Vive Ferdinand VII, des places de Las Pazas et de Santo-Domingo et qui l'acclama avec frénésie et le porta à bras jusqu'à la cour de l'*acuerdo real*. Le moine créa une junte très-nombreuse, mi-partie d'artisans et de nobles, et la mena où il voulut. Il n'en fut malheureusement pas de même du peuple, bête féroce en temps de troubles, que nulle main n'est assez forte pour retenir quand on l'a déchaîné.

1. Comte de Toreno, *Histoire de la révolution d'Espagne*, t. I, p. 233.

Le peuple de Valence avait déjà tué, dans ses bras, à coups de poignard, le baron de Saavedra, accusé de tiédeur, dont la tête fut plantée au bout d'une pique et promenée dans toutes les rues et places de Valence, pour l'exemple de la noblesse. Dirigé par un scélérat émérite, don Balthazar Calvo, chanoine de l'église de San-Isidro de Madrid, il égorgea, dans la soirée du 5 juin, trois cents Français, enfermés, sous un prétexte d'humanité, dans la citadelle de Valence.

Au lieu de faire saisir ce bandit, la junte se l'adjoignit sur la proposition d'un de ses membres. Dans la matinée du 6, Calvo vint y siéger les mains teintes de sang.

Tous les membres étaient consternés. Rico, seul, indigné de la boucherie de la citadelle et de la place de Los Toros, apostropha énergiquement l'assassin, et affirma que Valence était perdue s'il ne passait à l'instant même par les mains du bourreau. Calvo pâlit; la junte reprenait courage, quand une bande de populace, détachée par le sanguinaire chanoine de San-Isidro, après avoir forcé les maisons où s'étaient réfugiés quelques Français, traîna jusque dans la salle des séances huit de ces malheureux qu'elle voulait égorger aux pieds mêmes du président.

Le consul anglais Tupper, qui en avait déjà sauvé quelques-uns, essaya mais en vain et au péril de sa vie de faire baisser les couteaux. On massacra ces malheureux jusque sur la table de la junte. Ceux qui la composaient s'enfuirent épouvantés et tout couverts du sang de ces huit victimes qui rejaillit sur leurs habits. La terreur, dès lors, régna seule à Valence; le padre Rico s'était caché, et Calvo, maître du terrain, méditait des projets atroces.

Le monde, heureusement, n'est pas composé que de lâches. Le padre Rico, courant la nuit de maison en maison, rendit un peu de cœur aux membres de la junte. Ils se réunirent de nouveau le 7, et, sur la proposition du père, décrétèrent l'arrestation de Calvo. Saisi par surprise et jeté sur un bâtiment qui l'emporta à Mayorque, il en fut ramené à la fin du mois et étranglé par le bourreau en punition de ses crimes. Des bandits, ses complices, deux cents périrent après lui par la corde ou par la *garrote*.

Avec les événements de Valence coïncidait l'insurrection de Saragosse. Deux fois, le peuple que dirigeait sous main un moine

du faubourg, le padre Jorge, avait changé le capitaine général. Le 26 mai, il élut par acclamation don José Robolledo de Palafox y Melci, jeune homme de vingt-huit ans. Le nouveau chef s'entoura d'abord d'un conseil composé du père don Basilio Bogiero, son ancien maître, don Lorenzo de Rozas, qu'il nomma corrégidor et intendant, et don Ignacio Lopez, excellent officier d'artillerie; puis il fit élire une junte et publia un manifeste où il était dit fièrement :

« Que l'empereur Napoléon, tous les membres de sa famille, et enfin tous les généraux français étaient responsables de la sûreté du roi et des infants; et que dans le cas d'un attentat contre des vies si précieuses, la nation userait de son droit souverain. »

Maintenue par le général Duhesme, Barcelone ne put recevoir la junte de Catalogne, qui alla s'établir à Lérida. Tortose s'était déjà empressée de former la sienne; de là le mouvement s'étendit jusqu'aux îles Baléares et aux Canaries.

Tel était l'état des choses, lorsque Joseph Bonaparte partit pour Madrid. Il ne devait y arriver qu'au bruit de la fusillade et du canon. Tandis qu'une ombre de junte réunie à Bayonne et composée d'une poignée d'Espagnols ambitieux et trembleurs bâclait une ombre de constitution pour étayer cette royauté éphémère, la guerre civile avait éclaté et le sang coulait dans les provinces.

Le maréchal Bessières, dont le quartier-général était à Burgos, porta les premiers coups. Marchant sur Valladolid, il battit à plate couture les troupes peu aguerries du capitaine général La Cuesta à Cabezon, prit et désarma la capitale, et rentra dans Santander avec autant de facilité que s'il n'eût fait qu'une promenade militaire. Non moins heureux que le maréchal, Lefebvre-Desnouettes, simple général de brigade, parti, le 7 juin, de Pampelune avec cinq mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux, passa l'Èbre, s'empara de Tudela, et ayant rencontré Palafox dans les bois d'oliviers d'Olagon, le culbuta si rudement que le capitaine général de la junte, sorti à la tête de cinq mille soldats, n'en avait plus autour de lui que deux cent cinquante en rentrant à Saragosse.

Le *somaten* seul, ou levée en masse de Catalogne, ramena le général Schwartz à Barcelone, bien qu'il ne fût commandé que par le fils d'un marchand de Manresa, nommé Francisco Riera, et par

un tambour de San-Pedor, et triompha, le 14 juin, par sa valeur tenace de la tactique et de l'ardeur du brave général Chabran.

Le 24 du même mois, le général Dupont, qui avait pris ses quartiers à Tolède, se dirigeait sur Cadix par la Manche : au lieu de chercher à l'arrêter dans les défilés de la Sierra-Morena, le général de la junte d'Andalousie, don Pedro Agostino de Etchavarri, prétendait défendre le passage du Guadalquivir et couvrir Cordoue. Il connaissait mal les soldats français qui enlevèrent du même pas le pont d'Alcolea et l'ancienne capitale des émirs : quelques boulets avaient suffi pour enfoncer la porte Neuve. L'armée se précipita par là comme un torrent et saccagea la ville.

La célèbre cathédrale et l'antique mosquée des Arabes, jadis rivale en sainteté de Médine et de la Mecque, et la première en magnificence, en splendeur et en richesses, devint la proie du soldat avide et irrité. Les couvents del Carmen, de San-Juan-de-Dios et des Terciaires furent ruinés de fond en comble. Le massacre fut grand et riche le butin. Une ville de quarante mille âmes, opulente depuis des siècles, et renfermant des églises où la piété des fidèles avait accumulé les trésors, offrait une magnifique proie à l'avidité bien connue des généraux du temps. Des seuls dépôts de la Trésorerie et de la *Consolidation*, le général Dupont tira plus de dix millions de réaux, sans parler des sommes prises dans les caisses publiques et particulières. Il compléta le pillage en frappant sur les habitants une énorme contribution de guerre, et prépara ainsi le châtiment qui ne manque jamais aux mauvaises actions.

Le sac de Cordoue enflamma d'une telle fureur les populations rurales qu'elles prirent les armes sur toute la sierra. Harcelé à chaque pas, le soldat français s'irritait et frappait de plus en plus fort. L'incendie de Valdepeñas et le saccagement de Jaen vengeaient les coups de fusil d'Andujar et l'assassinat du général René fait prisonnier et tué par les paysans.

A peu près vers le même temps, le maréchal Moncey allait châtier Valence. Franchissant, malgré l'ennemi et grâce aux Basques du général Harispe, l'étroit et rude défilé de Las Cabrillas, il arriva, le 25 juin, à la venta de Buñol, d'où l'on découvre les riches plaines et les jardins embaumés de la *Huerta*, si chère aux Maures.

Valence est située sur la rive droite du Guadalaviar; cent mille âmes forment sa population. On en compte plus de soixante mille dans les villages, ventas et métairies de son immense et délicieuse plaine. Tout le monde avait pris les armes, et Moncey ne pouvait opposer à cette multitude fanatique, retranchée derrière le vieux rempart en pierre, couverte par la citadelle, et que soutenaient au dehors les camps volants de Gamendez, Caro et Adorno, que huit mille hommes harassés de fatigue. Il tenta l'assaut, néanmoins, malgré sa faiblesse; mais, trois fois repoussé à la batterie de Santa-Catalina et à la porte del Quarte, il dut se retirer avec une perte de deux mille hommes.

Cet échec fut brillamment vengé, le 14 juillet, par le maréchal Bessières à Rioseco. L'armée de Galice, forte de vingt-deux mille hommes, s'avançait vers Burgos, sous le commandement de Cuesta et de don Joaquin Blake. Malgré son infériorité, Bessières les prévint et les battit, comme toujours, ils perdirent leur artillerie, quatre mille soldats et Rioseco, dont les habitants payèrent chèrement le malheur de leurs généraux. La victoire ouvrit à Joseph les portes de Madrid, où il entra, le 20 juillet 1808, à six heures et demie du soir, escorté de plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie, d'un nombreux état-major et de quelques-uns de ces Espagnols compromis, qu'on nommait amis des Français (*afrancesados*). Le 25 du même mois, jour de la fête de Saint-Jacques, patron de l'Espagne, il fut couronné solennellement au milieu de l'indifférence et de l'hostilité sombre du peuple. Toutes les autorités, ainsi que les premiers personnages de la cour, lui prêtèrent serment de fidélité; mais le conseil de Castille et la cour des alcades s'y refusèrent nettement.

Cet acte d'audace était le prélude d'une grande calamité. Nous avons laissé le général Dupont à Andujar. Le 28 juin, le général Védel lui amena un renfort composé de six mille hommes d'infanterie, sept cents chevaux et de douze pièces de canon. Le 29, il était établi à Baylen dans une bonne position; Dupont occupait toujours Andujar, observant les mouvements de l'armée de la junte de Séville, disposée en trois divisions, avec un corps de réserve. Dupont ayant les deux divisions Védel et Gobert réunies à la sienne, les forces dont il disposait formaient alors un effectif de dix-neuf

mille combattants et de trente-huit bouches à feu. Par une série des plus fatales de malentendus, de marches et de contre-marches inutiles, les divisions du général en chef français se trouvèrent dispersées à la Caroline, Baylen et Andujar. Les trois généraux espagnols, Castaños, La Peña, de Reding, profitent des faux mouvements de Dupont, un des meilleurs et un des plus braves généraux de l'Empire. Pris à Baylen au moment où il partait d'Andujar pour se réunir à Védel entre les deux armées de Reding et de Castanos, Dupont ne put enfoncer, avec des soldats jeunes, fatigués et épuisés par la chaleur et par la soif, les masses d'excellentes troupes échelonnées sur la route et appuyées aux montagnes qui la bordent des deux côtés, et Védel ayant joint à toutes ses fautes celle de ne pas accourir au bruit du canon, afin de dégager son chef, celui-ci, après un combat acharné de six heures, demanda une suspension d'armes à Reding.

Pendant ce temps, La Peña était arrivé sur les derrières de Dupont avec dix-huit mille hommes, et la division Védel, descendant enfin de la Caroline, plaçait le général Reding dans la position où était Dupont par rapport à la Peña. La lutte semblait donc pouvoir être reprise dans des conditions favorables aux Français, et Védel le pensait, car il attaqua en arrivant. Un ordre de son chef lui enjoignit de s'arrêter et de respecter l'armistice. Le lendemain, un conseil de guerre, convoqué par Dupont sous les menaces de la Peña, qui ne lui accordait qu'une heure pour poser les armes, prenait la délibération suivante :

« Le général en chef ayant réuni dans sa baraque MM. les généraux et officiers supérieurs, il leur a demandé leur avis sur la situation où se trouve le corps d'armée, et sur la proposition faite par l'ennemi de se rendre prisonniers de guerre. On a considéré que le combat de la veille, qui a duré neuf heures et qui a été si violent et si meurtrier, n'ayant pas produit le résultat que l'on en attendait, celui d'ouvrir le passage de Baylen, dont l'ennemi, fort de vingt à vingt-cinq mille hommes, était maître, on ne pouvait engager une nouvelle affaire avec quelque espoir de succès. On a observé que le moral de la troupe était très-altéré; que presque toute notre artillerie était démontée; que le reste de l'armée du général Castaños était sur nos derrières et fermait le

chemin d'Andujar, et que le terrain ne permettait aucun passage sur les flancs.

« Dans cette circonstance si critique, on a jugé que l'honneur de l'armée étant sauvé par le combat de la veille, dans lequel on a pris des canons et des drapeaux, et où la bravoure française a éclaté, il était indispensable d'adhérer aux propositions de l'ennemi pour conserver à S. M. l'Empereur des troupes aussi dévouées à son service.

« En conséquence, MM. les officiers généraux et supérieurs déclarent que le général en chef Dupont, en prenant ce parti, cède à la nécessité militaire la plus évidente, et que se trouvant entouré par une armée ennemie de quarante mille hommes, il doit éviter, par un traité qui ne viole en rien l'honneur de l'armée, la ruine entière de ces mêmes troupes. »

Une capitulation fut donc signée, le 22 juillet, à Andujar. Le 23, huit mille deux cent quarante-huit hommes, aux ordres immédiats de Dupont, défilaient devant Castaños et la Peña, et déposaient les armes à quatre cent toises du camp. Le lendemain, les divisions Védel et Dupont, fortes de neuf mille trois cent quatre-vingt-treize hommes, livraient aussi, sans avoir combattu, aux recrues de Castaños, leurs fusils, leurs chevaux, leurs canons et leurs aigles. Telle fut la honteuse capitulation de Baylen ; elle n'eut qu'un motif, la peur de perdre les fruits du pillage de Cordoue ; et de Dupont et de ses officiers supérieurs, on peut dire comme des consuls de Tite-Live :

« Ici, on vit des chefs plus occupés de conserver une richesse mal acquise que leur renommée et leur gloire. »



Raffet del.

SARAGOSSE

CHAPITRE XVIII

ANGLAIS, FRANÇAIS ET GUERILLEROS.

Le roi Joseph sort de Madrid. — Premier siége de Saragosse. — Palafox. — Junot en Portugal. — Sir Arthur Wellesley. — Convention de Cintra. — Patriotisme de l'armée de la Romana. — La junte d'Aranjuez. — Napoléon au Corps législatif. — Les huit corps de l'armée française. — Les défilés de Somosierra. — Sir John Moore. — Bataille de la Corogne. — Second siége de Saragosse. — Bataille de Talavera. — Le duc de Wellington. — Combat d'Occana. — Le général Suchet. — Prise de Tortose. — Insurrection des colonies de l'Amérique espagnole. — Le curé Hidalgo. — Notre-Dame de Guadalupe. — Le maréchal Ney. — Prise d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo. — Tactique de lord Wellington. — L'armée anglaise. — Misère et souffrances de l'armée de Masséna. — Les guerilleros. — Espos y Mina. — *El Pastor*. — *El Montequero*. — Franceschito. — *El Chaleco*. — *El Chambergo*. — *El Medico*. — *El Caracol*. — Les Bocamerteros. — Jaureguy. — *El Frayle*. — *El Marquesito*. — L'Empecinado. — Guérillas de Tapia et de Merino. — Le général Hugo. — Guérillas de Ségovie et de Valladolid. — Don Lorenzo Aguilar. — La guérilla de Bourbon. — Kellermann. — Don José-Joaquin Duran et le général Roguet. — Les cortès de 1810. — Décrets de Cadix. — Départ de Joseph de Madrid. — Évacuation du Portugal. — Victoires de Soult. — Rentrée de l'armée impériale en France. — Belle retraite de Suchet.



CHASSÉ de Madrid par la capitulation de Baylen, Joseph, après sept jours de règne dans la capitale, fut forcé de se replier sur Burgos. La victoire, qui semblait sourire aux Espagnols, les suivit encore à Saragosse. Après avoir facilement dispersé les rassemblements de paysans, commandés par le marquis de Lazan, frère de Palafox, le 15 juin 1808, le général Lefebvre-Desnouettes se présenta devant Saragosse avec sa division. La plupart des paysans qu'il venait de chasser devant lui s'étaient réfugiés dans cette capitale de l'Aragon, et aussi tenaces derrière un mur que prompts à fuir en rase campagne, ils enflammaient le courage de la population, et préparaient si naturellement la résistance qu'ils interrompirent les délibérations de l'ayuntamiento en entrant dans la salle, armés de trabucos, et s'emparant sans façon des fenêtres pour faire feu. Le peuple, pendant ce temps, traînait à bras les canons sur les points par où l'on pensait que déboucherait l'en-

nemi, et, quoique sans chef, courait, avec un ordre admirable, au son du tocsin, au devant de lui. Lefebvre avait formé trois colonnes qui attaquèrent au même signal les trois portes du Portillo, del Carmen et de Saint-Engrace. Foudroyée par le canon de l'Aljaferia, le vieux château des Maures et des inquisiteurs, la première fut forcée de battre en retraite; la seconde, fusillée à bout portant par les *labradores* (paysans) et les hommes du peuple, embusqués derrière les murs dans les maisons et les oliviers, n'obtint guère un meilleur succès; et la troisième, composée surtout de cavalerie, qui était parvenue à franchir la porte Saint-Engrace, ne put se maintenir dans ses ruelles malgré une lutte acharnée de trois heures. On se battit aussi jusqu'à la nuit dans le champ d'oliviers appelé de *las Eras.*

La population tout entière, hommes, femmes, enfants, avait pris part à cette première escarmouche : ivre de son triomphe, elle croyait tout gagné. Le corrégidor don Lorenzo Calvo de Rosas, qui voyait les choses plus froidement, passa la nuit avec d'anciens officiers, tels que le capitaine Cerezo, le colonel don Mariano Renovales, don José Zamoray, chef influent des labradores, don Santiago Saas, curé de San Pablo, à organiser sérieusement la résistance. On nomma des chefs; des armes furent distribuées indistinctement au peuple, aux labradores, aux bourgeois, aux ecclésiastiques et aux moines. L'ingénieur Antonio San Genis, ayant pour adjoints les frères Tabuença, architectes de la ville, se chargea de diriger la défense. Aussitôt, par ses ordres, tout le monde se met à l'œuvre : on construit des batteries, on coupe les rues par des tranchées et des barricades; et tandis que dans la ville, illuminée *à giorno*, allaient, venaient, travaillaient ou prenaient leurs postes, tous ces braves Saragosains, les religieux et les enfants fondaient des balles; les femmes et les religieuses faisaient de la charpie et préparaient des sacs à terre.

Personne n'avait dormi à Saragosse cette nuit-là. Le lendemain, on célébra la Fête-Dieu avec la pompe accoutumée, et, dans l'exaltation de leurs espérances et de leur patriotisme, les moines promirent au peuple que Dieu leur donnerait bientôt une autre victoire. Palafox, en effet, ralliant les bandes de son frère et du baron de Versages, avait pris position à Epila, afin d'illustrer cette

ville par un autre 23 juin. Mensonge, hélas! des anniversaires. Dans la nuit de ce jour glorieux, attaqué à l'improviste par Lefebvre, il n'eut que le temps de s'enfuir à Saragosse, laissant quinze cents des siens blessés ou morts sur le champ de bataille. Craignant que la nouvelle de cette déroute ne glaçât les cœurs, le corrégidor, trois jours plus tard, les relevait par un acte de nature à frapper vivement l'imagination espagnole. Devant les portes et dans la place du Carmen, où se pressait une foule immense, le major du régiment d'Estramadure fit prêter en ces termes le serment civique à tous ceux qui avaient des armes :

« Vaillants et loyaux soldats d'Aragon, vous jurez, devant la bannière de Notre-Dame del Pilar, de défendre votre sainte religion, votre roi et votre patrie; de ne jamais fléchir sous le joug de l'infâme gouvernement français, et de n'abandonner jamais ni vos chefs ni votre bannière protégée par la très-sainte (*santissima*) Vierge del Pilar, notre patronne ! »

Un seul cri s'éleva de cette foule :

« Nous le jurons ! »

Les Saragosains tinrent parole. Vigoureusement attaqués par le général Verdier, arrivé le 27 juin, et qui prit le commandement comme le plus ancien, ils se défendirent avec une admirable bravoure jusqu'au 14 août, et justifièrent l'orgueil patriotique de Palafox. Les femmes même eurent leur part de cette gloire; car tandis que l'oncle Jorge (*Tio Jorge*), Marco del Pont, Torres Obispo, Estrada, Velasco et don Fernando Gomez de Butron, soutenaient vaillamment sur la brèche l'honneur aragonais, une jeune fille de vingt-deux ans, Agustina Saragoza, les surpassait tous, en restant seule dans la batterie à la porte del Portillo et mettant le feu aux canons abandonnés par les artilleurs.

Malgré cette héroïque défense et la réponse de Palafox à la sommation laconique de Verdier : Guerre au couteau! *Guerra a cuchillo!* Saragosse n'en pouvait plus et allait se rendre, lorsque le général français apprit la capitulation de Baylen, et, levant le siége au milieu des murmures de ses soldats, se replia sur la Navarre.

Une expédition anglaise, commandée par sir Arthur Wellesley, connu dans l'histoire sous le nom de Wellington, débarquait sur ces entrefaites en Portugal, et forçait Junot à signer, le 22 août, la

convention de Cintra, non moins fatale à la cause de Joseph que la capitulation de Baylen, puisqu'elle livrait le Portugal à l'ennemi. La flotte britannique ramenant par surcroît de bonheur l'armée de la Romana, cantonnée en Danemark, et qui déserta en masse les drapeaux français pour venir défendre sa patrie, on ne douta plus dès lors du salut de l'Espagne, et une junte centrale de quarante-deux membres alla s'établir, vers le mois de septembre, à Aranjuez.

Son autorité embrassant tout le royaume, on s'attendait, dit l'historien anglais de la campagne de sir John Moore, que cette unité dans le pouvoir produirait à la fois l'union et la vigueur indispensables dans les mesures politiques et militaires. Mais, en résultat, ce nouvel arrangement fut de peu d'utilité à l'Espagne. La junte était trop nombreuse : les intérêts particuliers, la jalousie mutuelle, les haines individuelles, présidèrent à ses conseils. Jalouse de ses généraux, la junte ne leur donna aucun pouvoir, les tenant chacun à la tête de corps séparés. C'est ainsi qu'elle empêcha toute unité d'action.

Tel était l'état des choses lorsque Napoléon convoqua le Corps législatif à Paris, et lui dit, le 25 octobre :

« Je pars dans peu de jours pour aller moi-même à la tête de mon armée couronner le roi d'Espagne à Madrid, avec l'aide de Dieu, et planter mes aigles sur les forteresses de Lisbonne. »

Quatre mois après, ce programme était rempli. Entré en Espagne à la tête de huit corps d'armée que dirigeaient les maréchaux Victor duc de Bellune, Bessières duc d'Istrie, Moncey duc de Conegliano, Lefebvre duc de Dantzick, Mortier duc de Trévise, Ney duc d'Elchingen et les généraux Saint-Cyr et Junot, Napoléon, dont les lieutenants avaient déjà battu Blake et Castaños, forçait, le 29 novembre, les défilés de Somosierra, entrait, le 4 décembre, à Madrid, et chassait vers la mer l'armée anglaise de Moore, qui eut à peine le temps de s'embarquer à la Corogne.

Le général Saint-Cyr, pendant ce temps, avait fait en cinquante jours sa mémorable campagne de Catalogne. Descendant les Pyrénées au commencement de novembre 1808, il attaqua Roses le 18, prit le fort du Bouton le 4 décembre, franchit la Fluvia cinq jours après, et, côtoyant tantôt la mer, pour éviter Girone et Hostalrich, tantôt, lorsqu'il eut tourné ces deux places, prenant audacieuse-

ment sans artillerie la route de terre, il passa sain et sauf entre les canonnières anglaises, les corps espagnols d'Alvarez, de Milans et de Lazan, culbuta du premier choc l'armée du général Vivès, retranchée sur les hauteurs de Cardedeu, et alla débloquer Duhesme à Barcelone. L'illustre général, l'un des premiers tacticiens du siècle, ne s'en tint pas là. Avec moins de dix-huit mille hommes, il venait d'emporter rapidement une place forte pourvue d'un immense matériel, de faire quatre mille prisonniers, de disperser comme un troupeau la grande armée de Catalogne, en lui enlevant tout son parc de munitions et tous ses canons; le 21 décembre, après trois jours de repos, il porta le coup mortel à l'ennemi à Molins-del-Rey, en le chassant de son camp fortifié du Llobregat, et resta maître de la campagne en Catalogne[1]. Vainqueur sur tous les points, l'empereur alors ordonna de réparer l'échec de Saragosse.

Depuis la retraite si inopportune du général Verdier, les Aragonais avaient le droit de se croire invincibles. Ce peuple, énergique et fier, se pressant autour de Palafox, venait de lui donner trente-cinq mille soldats enflammés du même patriotisme, et dont on peut se figurer l'exaltation par le langage de leur chef. Apostrophant d'abord Napoléon dans une proclamation ardente comme le soleil du pays :

« Tu as voulu, lui disait-il, engager toute la famille de nos souverains à une fuite honteuse, afin de t'emparer du royaume ainsi abandonné; mais les amis les plus fidèles de la patrie se sont serrés autour de Carlos et de Ferdinand, pour que le vieillard affaibli cédât à son fils plus robuste la défense de la couronne. Tu as voulu alors régner en personne sur le territoire espagnol. Conseillé par ses amis les plus dévoués, entouré par les hommes les plus éclairés de son peuple, le jeune monarque, plein de respect et de confiance pour toi, s'est empressé d'aller à ta rencontre jusqu'à Bayonne. Là, tu as voulu alors, dans une réunion solennelle de la famille royale, décider aux yeux de toute l'Europe du bonheur de l'Espagne; mais là se déchira tout à coup le voile qui cachait la perfi-

1. Voir l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IX, p. 491, où M. Thiers a fait un récit admirable des événements militaires de 1808.

die de ton cœur; là tu as ravi la liberté aux rois et à leur famille; là, tu t'es, comme un brigand, emparé de la couronne d'Espagne pour la mettre sur la tête de ton frère. C'est ainsi que tu as récompensé nos rois; c'est ainsi que tu nous as comblés de bonheur : voilà où mènent les alliances que l'on conclut avec toi !

« Généreux compatriotes et frères d'armes ! ressentez cet affront déloyal, pensez à la douleur du jeune monarque, réfléchissez à l'affliction du vieux roi et de sa noble compagne.

« Nous les avons sans cesse devant nos âmes fières, l'humiliation d'une résignation forcée, l'opprobre d'une arrestation accompagnée de violences, l'obscurité d'un cachot humide que Bonaparte leur prépare peut-être. Espagnols, ne vous laissez pas tromper par les mensonges qui lui sont si familiers ! Il ressemble au prince du ténébreux abîme, qui d'abord pervertit et ensuite précipite dans une ruine totale. Songez à toutes les belles promesses qu'il a faites en Italie, et au mal qu'il y a opéré ! Les villes d'Italie, jadis florissantes et célèbres, sont aujourd'hui désertes et ignorées. *Rome la Sainte* est par Bonaparte devenue l'impie ; *Naples l'Heureuse* est dans un état pitoyable; *Venise la Riche* est misérable; *Gênes la Superbe* est abaissée; *Milan la Grande* est dépeuplée; *Florence la Belle* est flétrie ; *Bologne la Grasse* soutient à peine l'existence languissante de ses citoyens ; *Padoue la Savante* a perdu le savoir qui faisait sa célébrité; *Ravenne l'Antique* est obligée de se plier à de nouveaux vices et de nouveaux crimes. »

S'adressant ensuite à ses compatriotes, il ajoutait :

« Quel salut, habitants de l'Espagne, pouvons-nous attendre d'un homme que l'enfer a vomi pour nous pervertir? Il est encore temps de nous garantir de ses atteintes. Aux armes ! aux armes ! que le cri de guerre et de détresse retentisse de l'orient à l'occident, de la mer du midi à celle du septentrion ! Citoyens, volez aux clochers, faites entendre le son lugubre du tocsin ! Enflammez dans les cœurs irréprochables cet esprit héroïque des temps anciens qui jadis vous rendit la terreur de vos oppresseurs, et anéantit les légions romaines jusqu'alors toujours victorieuses. Nous évoquons la Catalogne, la Cantabrie et l'ancienne Numance. Pensez, Espagnols, aux combats livrés aux Normands et aux Sarrasins ! Rappelez-vous les

chaînes et les liens de fer que vous avez jadis brisés dans le port de Marseille ! Rappelez-vous que vous avez arraché Jean II du milieu d'une armée de trente mille Français ! Souvenez-vous, généreux Espagnols, du Catalan Aldara, ce héros dont le bras amena prisonnier dans votre pays le roi de France lui-même, François Ier.

« Ces faits éclatants des temps qui ont précédé le nôtre doivent l'éclairer. Ne tremblez donc pas devant la foule de vos ennemis ! Vous, nobles et riches, ouvrez vos trésors, nourrissez les pauvres, afin qu'ils puissent d'un bras vigoureux saisir le glaive de la vengeance ; serrez-vous comme frères les uns contre les autres, et, rangés en ordre, volez pour faire triompher la patrie ! Guerriers, prenez courage contre le lion rugissant de la Numidie[1]. Prêtres, criez vengeance contre le destructeur des autels ! Artisans, forgez des armes et fouillez la terre pour en arracher le fer ! Mères, refusez pour un instant le sein à vos enfants, afin qu'ils sentent quel malheur les attend quand ils seront hommes ! Enfants, remplissez l'air de vos lamentations et accompagnez-en nos chants de combat ! Vous, animaux des forêts, sortez de vos cavernes, de vos antres, de vos repaires, tombez avec nous sur les Français, depuis les Pyrénées jusqu'à la Sierra-Morena, afin que nous en purgions la terre, que nous conquérions la paix, et que nous vengions notre roi, notre religion et notre patrie. »

Aux hommes animés de tels sentiments et combattant pour une cause sainte, il ne manquait que deux choses : l'instruction militaire et l'expérience du champ de bataille. Palafox l'éprouva douloureusement, le 23 novembre 1808, à Tudela. Après avoir opéré sa jonction avec Castaños, qui amenait vingt-cinq mille hommes de troupes de ligne, il comptait accabler les Français, des deux tiers plus faibles. Mais ils étaient commandés par un des meilleurs lieutenants de l'Empereur. Courant comme un lion aux trente-cinq mille Aragonais de Palafox, établis dans une formidable position, à Tudela, Lannes les disperse en quelques heures, leur prend tous leurs canons, et, se retournant ensuite contre Castaños, qui manœuvrait avec la lenteur castillane pour déborder sa droite, il le force à reprendre en toute hâte la route de Catalogne. Le héros de

1. Allusion au mot Napoléon.

Baylen fut plus vif dans sa retraite que dans ses manœuvres; mais ses soldats n'eurent pas le pied aussi léger que ceux de Palafox, qui avaient quitté le champ de bataille à trois heures après midi, et arrivèrent à Saragosse à minuit, faisant ainsi dix-huit lieues en neuf heures de temps.

Ils y furent suivis par le vainqueur. Le 19 décembre, le 3e et le 5e corps de l'armée française arrivaient devant la ville. Les Aragonais avaient mis le temps à profit depuis le dernier siége qui avait eu un retentissement immense aux deux bouts de la Péninsule. Voici, d'après l'un des officiers chargés de diriger les nouvelles attaques[1], l'état de Saragosse à ce moment, au point de vue de la défense. L'Aljaferia, flanquée de quatre tours bastionnées et entourée d'un bon fossé revêtu, avait été réparée avec soin et la communication assurée avec la porte et la place del Portillo, par une double caponnière. La partie de la ville qui fait face à ce vieux château de l'Inquisition était défendue par un mur d'enceinte, par plusieurs batteries et par quelques petits ouvrages en *tapia* (terre battue). Les Saragosains avaient ensuite formé une enceinte terrassée, revêtue en pierres sèches avec un fossé creusé à pic de quinze pieds de profondeur, depuis le couvent des Capucins et des Capucines déchausés (*descalzas*) jusqu'au pont de l'Huerba, petite rivière qui coule entre les oliviers, au flanc droit de Saragosse, et va se jeter dans l'Èbre. Les deux couvents, qui avaient été fortifiés et armés de batteries, faisaient l'office de bastions pour flanquer cette longue ligne.

Le pont de l'Huerba était couvert par une tête de pont en forme de lunette, avec un très-bon fossé, dont la contrescarpe était défendue par des galeries de mines. A partir de ce point régnait un double retranchement jusqu'au couvent de Santa-Engracia transformé en citadelle et armé de batteries nombreuses. On s'était servi, pour achever de fermer la ville jusqu'au Bas-Èbre, d'un ancien mur d'enceinte qui fut terrassé en plusieurs endroits.

Sur la rive gauche, l'accès du faubourg était défendu par plusieurs redoutes armées de canons, derrière lesquelles s'élevait une enceinte de maisons crénelées, avec des batteries et des traverses,

1. Le général Rogniat.

au débouché des rues. Ces maisons, par leur genre particulier de construction, étaient, avec les couvents devenus autant de citadelles, la meilleure fortification de Saragosse. Bâties en pierre elles présentaient partout des murs épais, des chambres en voûte, et constituaient, barricadées et crénelées, autant de petits forts des plus favorables pour la défense.

Il y avait dans la place de trente à trente-cinq mille soldats, dont huit ou dix mille d'anciens régiments et deux mille cavaliers, et outre les habitants, quinze mille *labradores* (paysans), accoutumés au combat et au feu et pleins de la sauvage ardeur du caractère aragonais. L'armée assiégeante se composait du 5e corps, fort de dix-sept mille hommes, ayant ordre de prendre part aux opérations préliminaires, et du 3e corps, d'environ quatorze mille hommes, destiné à exécuter tous les travaux du siége. Le maréchal Moncey commandait en chef. La direction du siége était confiée au général du génie Lacoste. On commença par enlever le Monte-Torero qui domine la plaine de Saragosse, à huit ou neuf cents mètres. San March, chargé de le défendre avec six mille hommes, perdit la tête et faillit perdre la vie, en rentrant à Saragosse, de la main du peuple furieux. Puis la tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 décembre; les batteries rapidement construites battirent bientôt en brèche les murs des couvents, et le 11 janvier 1809, à quatre heures du soir, dans un assaut des plus hardis et très-vaillamment soutenu, celui de San-José, est enlevé par les voltigeurs. Mais le manque de vivres, interceptés par l'armée de secours du marquis de Lazan, dont on voyait briller les feux sur les hauteurs voisines; la faiblesse de l'armée française, réduite par les détachements à vingt-deux mille hommes qui en assiégeaient cinquante mille, et l'indécision ou l'inhabileté des chefs faisaient déjà languir l'attaque et remplissaient les Espagnols de confiance, lorsque le maréchal Lannes arriva et prit le commandement. Alors tout changea de face, et les opérations furent poussées avec l'ensemble et la vigueur qu'imprime la volonté quand elle est une et énergique. Quatre jours après, cinquante pièces ouvraient un feu terrible contre cet énorme couvent de Santa-Engracia, aux murs blancs, et le lendemain, à midi, trois colonnes d'assaut, s'élançant au pas de course de leurs places d'armes, gravissaient la brèche et s'emparaient du

couvent et de ceux des *Descalzas* (Déchaussées) et des Capucins. Un moment, ce dernier fut repris par les Espagnols; mais deux bataillons du général Morlot les en chassèrent aussitôt à la baïonnette. Grande avait été la perte des assiégés, qui laissaient six cents cadavres et San-Genis, le commandant de l'artillerie, sur les sanglantes brèches, et plus grand encore leur acharnement.

« Jamais je n'en vis de pareil, disait Lannes à l'Empereur dans sa dépêche; les femmes même se faisaient tuer à la brèche. Ce siége ne ressemble en rien à ce qu'on a vu jusqu'ici, Chaque jour exige un assaut; en un mot, Sire, c'est une guerre horrible. »

La veille de l'attaque, une scène inouïe dans l'histoire mettait sur pied toute la population de Saragosse. Une foule immense, conduite par Palafox et son premier adjudant, le moine don Basilio, se dirigeait en silence vers l'église de Notre-Dame-del-Pilar. Quand elle eut inondé cette vaste basilique et rempli jusqu'à ce sanctuaire que soutiennent des colonnes de jaspe, le moine monta dans la chaire, et, d'une voix tonnante, d'une voix qui dut traverser l'Èbre par lequel l'église est baignée :

« Aragonais, dit-il, voyez-vous ce catafalque drapé de noir? c'est celui de Saragosse. Comme nous voulons tous défendre la ville et mourir plutôt que de la rendre, nos prêtres vont célébrer pour nous tous l'office des morts. »

Une rumeur d'approbation se fit à ces mots sous les voûtes; tous ces fanatiques s'agenouillèrent, et, à peu près certains qu'ils assistaient à leurs obsèques, ils entendirent la messe mortuaire dans un morne et farouche recueillement. Jamais peut-être la poésie sépulcrale du *Dies iræ* ne toucha plus rudement les cœurs : on eût dit que cette trompette de l'ange, dont les sons doivent retentir jusqu'au fond des tombeaux, roulait, dans ces nefs tendues de noir, ses fanfares lugubres, et il y eut un frémissement général, éprouvé par les prêtres eux-mêmes, lorsque ceux-ci chantant en faux bourdon :

> *Requiem æternam dona eis, Domine.*
> Le repos éternel donnez-leur, Seigneur.

Dix mille voix leur répondirent :

> *Et lux perpetua luceat eis.*
> Et que la lumière éternelle brille pour eux.

Un tel abattement succédait au fanatisme des Saragosains que Palafox craignit d'être allé trop loin; il communiqua ses craintes au moine, et le père Basilio, habile à remuer les masses, sourit et se chargea de rallumer l'enthousiasme populaire en lui donnant à l'instant même un étrange et nouvel aliment. Remontant aussitôt en chaire, il adressa une énergique invocation à la patronne de Saragosse, la Notre-Dame-de-Saint-Jacques, qui lui faisait face sur son pilier (*pilar*), et, après lui avoir recommandé, dans les termes les plus touchants, la ville fondée et grandie sous sa protection, il la supplia avec larmes de donner ce jour-là à Saragosse une preuve de son amour.

Pendant que le moine parlait, la foule, attentive, haletante, restait suspendue à ses lèvres. Tous les regards allaient du moine à la statue de la Vierge dressée sur son pilier, et elle en serait descendue pour monter dans la chaire que nul de ces Aragonais n'aurait été surpris. Quand il se fut ainsi rendu maître, en la touchant au point sensible de leur imagination, le moine se recueillit un moment, pria en silence, puis, relevant fièrement la tête, il déclara que la madone allait faire un miracle en faveur de sa protégée.

— Un miracle ! s'écria Palafox d'un air de doute.

— Oui, et que ceux qui manquent de foi me suivent et soient convaincus !

Quittant la chaire à ces paroles, il se rendit sur la place de l'église, qui resplendissait comme à midi, éclairée par dix mille cierges.

Là, il courut se prosterner devant un christ colossal, qu'on y avait érigé depuis la veille. Se relevant ensuite au bout de quelques instants :

« Seigneur, cria-t-il de sa plus forte voix, daignez répondre à vos enfants ! Ces hérétiques de Français prendront-ils Saragosse ? »

Le crucifix, remuant la tête, fit un signe négatif. A ce mouvement qui fut aperçu de tout le monde, la foule tomba de stupeur la face contre terre. Mais quand elle se releva, il n'y avait plus que des héros, car personne ne doutait du triomphe de Saragosse.

Profitant de cet enthousiasme, leurs chefs les plus intrépides, le Tio, Jorge, le Tio (oncle) Marin, le limonadier de la rue du Cosso,

les ramenèrent, le 31 janvier, au couvent des Capucins. Le feu des Français empêchant les assaillants d'aborder la brèche, ils se ruèrent en foule contre les portes du couvent qu'ils brisèrent à coups de hache, et s'efforcèrent ensuite de renverser les sacs à terre, formant épaulement, pour s'introduire dans l'église. On voyait à leur tête un moine qui les animait un crucifix d'une main, un sabre de l'autre; des femmes, parmi lesquelles était probablement la courageuse fille de la montagne, Manuela Sancho, circulaient au milieu d'une grêle de balles et de grenades, excitant les combattants et leur distribuant des cartouches. Malheureusement cette noble furie se brisa sur les baïonnettes françaises, et ils furent forcés de battre en retraite et d'abandonner devant l'église un monceau de morts. Ils perdirent ensuite les couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique, et, à cette date, 1er février, jour de la mort du général Lacoste, tué à la tête des troupes, commença la guerre souterraine, la guerre des mines. On cheminait sous terre, les sapeurs frayaient la voie et faisaient sauter les maisons une à une, puis les soldats s'élançaient sur les ruines et luttaient avec les Espagnols qu'avait épargnés l'explosion ou qui tiraient des maisons voisines. Pendant vingt jours on n'entendit que les détonnations de la mine, qui, soulevant les fondements, ouvrant la terre, ébranlait les murailles et les faisait crouler avec un fracas épouvantable. Quand les nuages de salpêtre et de poussière étaient emportés par le vent, on apercevait les cadavres à moitié ensevelis dans les décombres. Malgré l'horreur de cette lutte, le peuple ne fléchissait pas. Il réparait pendant la nuit les ravages de la veille, accumulait de nouveaux obstacles et déployait une telle tenacité, que plus on avançait vers le corps de la place et plus grands étaient les périls et les difficultés. Le spectacle de la mort était devenu familier à tout le monde. De chaque côté on marchait sur une litière de cadavres avec une égale indifférence. Les enfants même n'étaient plus épouvantés du fracas des mines et du canon. Les labradores jouaient aux cartes dans les caves; quand les sons lugubres de la cloche de Notre-Dame de la Seo annonçaient l'explosion d'une bombe, ils posaient les cartes à terre pour faire le signe de la croix, et, l'explosion passée, continuaient la partie sans trouble.

Cependant la résistance ordonnée jusqu'à la mort par la junte.

qui menaçait de la potence, dans un bando affiché au coin de toutes les rues, ceux qui parleraient de se rendre, devenait de jour en jour plus difficile. Afin d'échapper aux bombes, la population s'était réfugiée dans les souterrains où on met le blé à Saragosse. Le peu d'air que reçoivent ces réduits, corrompu par l'entassement, la saleté des réfugiés et la fumée des lampes, engendra la peste, qui se developpa avec une rapidité telle qu'il mourut bientôt trois ou quatre cents personnes par jour. On n'avait plus le temps d'enterrer les cadavres; ils restaient amoncelés dans les rues, aux portes des églises, à l'entrée des caveaux, où ces malheureux tombaient par milliers. On les recouvrait seulement, pour cacher ce spectacle hideux, d'une toile que faisait mouvoir la décomposition rapide de ces corps, qui chargeaient l'air de leur putréfaction et portaient partout leurs germes mortels.

Et pourtant les Saragosains luttaient encore. Quand grondait le bourdon de la grosse cloche de la Seo, on voyait sortir du milieu des ruines ou du fond des souterrains des hommes exténués, pâles comme des ombres, qui, surmontant leur faiblesse par un suprême et généreux effort, se traînaient sur la brèche ou dans les maisons attaquées, et allaient donner à la patrie les dernières gouttes de leur sang. Les moribonds eux-mêmes étaient tenus de prendre les armes au son de la cloche, et le capitaine du 2[e] bataillon de Saragosse, don Juan de Mediavilla, allait arracher de leurs grabats ceux qu'il croyait capables de tenir encore un fusil. Bientôt la ville ne fut plus qu'un vaste cimetière, où semblaient errer au milieu des bombes des spectres décharnés. Attaqué de la contagion, Palafox résigna le commandement à la junte, présidée par don Pedro Maria Ric. Ce forcené voulait encore se défendre; les officiers et chefs de corps, réunis en conseil, le 18 février, déclarèrent la résistance impossible. Ric se rendit, en conséquence, au quartier général de Lannes, et la capitulation fut signée le 20 février 1809. Les cinquante-deux jours de ce siége à jamais mémorable avaient couché dans le tombeau cinquante-quatre mille Aragonais de toute condition, de tout sexe et de tout âge, c'est-à-dire la moitié des militaires et la moitié des habitants ou labradores [1].

1. Agustin Alcaide Ibieca, *Historia de los dos sitios de Zaragoza*. — Don Manuel

Ce triomphe des armes françaises éclata des deux côtés des Pyrénées comme un coup de foudre, et un moment l'Espagne s'arrêta terrifiée en voyant l'aigle sur les ruines de Saragosse. Heureusement pour l'indépendance de la nation, Napoléon repassa les Pyrénées, rappelé sur les champs de bataille de l'Autriche, et il emmena la fortune avec lui. Soult qui, après la retraite des Anglais et leur embarquement dans la Corogne, avait pénétré par la Galice en Portugal et pris Oporto, fut contraint, le 12 mai 1809, de se replier devant les forces très-supérieures du duc de Bereford et de Wellesley, secondés par une insurrection générale du pays. Au lieu d'attendre le corps d'armée du maréchal Soult, qui descendait vers le Tage à la tête de vingt-cinq mille hommes, Joseph se laissa entraîner et livra, le 28 juillet, la bataille de Talavera. Les troupes anglaises de Wellesley étaient rangées sur deux lignes, à partir du Tage jusqu'à un mamelon qui se relève de l'autre côté de Talavera. Un vallon séparait cette position bien choisie de la chaîne des monts de la Castille. Quant au terrain compris entre le mamelon et la ville, il est planté d'oliviers et de vignes, et celui qui descend au Tage, coupé à chaque pas de fossés, de murs de clôture, hérissé de haies épaisses et d'un accès très-difficile.

Le mamelon de Talavera dominait tout le champ de bataille, et atteignait aux derniers rangs anglais par un plateau avantageusement situé pour les mouvements des troupes. Inaccessible de trois côtés, il n'était abordable que par l'extrémité supérieure de la vallée qui le détache du Guadarrama. Un ravin profond, escarpé et alors à sec, couvrait, en outre, et protégeait de ses sinuosités fortifiées avec soin tout le front de la ligne anglaise.

Déployés en face de notre camp, les Anglo-Portugais touchaient par leur extrême droite aux jardins de Talavera; l'autre aile était formée par les Espagnols, qui, retranchés derrière les oliviers, les murailles et les fossés de la cité, prolongeaient leurs lignes jusque sur les bords du fleuve. Il est facile de comprendre d'après cela que la clé de la position et le point important était le mamelon qui commandait tout le champ de bataille. Le maréchal Victor, dont le corps formait l'extrême droite française, voulut s'en emparer

Caballero, *la Defensa de Zaragoza*. — Rogniat, *Relation du siége de Saragosse*. — D'Amade, *id.*

pendant la nuit, et y envoya trois régiments de la division Ruffin, tandis que le général Lapisse faisait une fausse attaque au centre pour détourner l'attention des alliés. Le plan était bien conçu; mais il fut mal exécuté. Les régiments s'égarèrent dans l'obscurité et ne purent opérer l'attaque simultanément. Le 9e seul parvint, après mille fatigues, au sommet du mamelon, et déjà il se formait sur le plateau lorsqu'il fut attaqué par une division de troupes fraîches qui l'en précipitèrent malgré ses efforts pour s'y maintenir. Il était dix heures du soir; le régiment, harassé de fatigue, avait son colonel grièvement blessé et trois cents hommes hors de combat, il fallut donc renoncer à une seconde attaque et attendre le jour.

Cette tentative infructueuse n'avait eu qu'un résultat, d'éveiller l'attention de Wellesley sur l'importance de la position; il s'empressa d'y porter de nouvelles troupes, le garnit d'une artillerie formidable, et passa la nuit à placer ses corps dans les postes les plus avantageux. Les généraux français, pendant ce temps, réunis au bivouac de Joseph, agitaient la question de savoir s'il convenait d'attaquer les alliés dans leurs retranchements, ou s'il ne valait pas mieux attendre Soult qui arrivait sur le flanc gauche et les derrières de l'ennemi. Le maréchal Jourdan était pour ce dernier parti, le seul raisonnable. Mais, poussé par la jalousie ou un sot chauvinisme, le maréchal Victor fut d'un avis contraire. « *La prudence du major général,* s'écria-t-il, *ne peut tendre qu'à ternir l'honneur français en laissant échapper l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers.* » Cette considération n'avait pas touché tout le monde et la nuit se passait en discussions, lorsque Joseph, craignant de perdre sa capitale que menaçait Vaneyas avec un corps de partisans, se prononça pour l'avis du duc de Bellune. Il fut décidé qu'au jour Victor ferait attaquer le mamelon, et que le général Sébastiani chercherait à pénétrer, à travers les oliviers, entre cette position et la ville de Talavera.

Aux premières lueurs de l'aube le canon donna le signal. Les trois régiments de la division Ruffin, en colonne serrée par bataillons, gravirent le mamelon et parvinrent jusqu'au sommet. Ils en seraient restés les maîtres si le maréchal Victor les eût soutenus; mais il les vit écraser par une masse de troupes fraîches et rejetés

au pied du coteau sans leur envoyer un seul homme. Ces braves n'en luttèrent pas moins avec un courage héroïque jusqu'à midi, où la chaleur devint si grande qu'elle arrêta le combat des deux parts [1].

Pendant cette trève imposée par le soleil, on vit un spectacle inouï : les soldats couverts de sang et de poussière oublièrent tout à coup les émotions et la fureur de la bataille pour ne songer qu'aux souffrances des blessés. Ils accouraient à leurs cris, à leurs gémissements, et, mêlés, confondus comme des amis sur ce penchant où ils s'égorgeaient quelques minutes avant avec rage, Anglais et Français, en prodiguant les rafraîchissements et les secours à ces malheureux et s'entraidant pour les porter aux ambulances, protestaient bien éloquemment à leur insu contre ces massacres barbares qu'on appelle la guerre, et prouvaient que, dans ceux mêmes qu'on dresse au carnage des hommes, l'humanité ne perd jamais ses droits.

Joseph avait profité de la suspension d'armes pour parcourir la ligne avec le maréchal Jourdan. Le vieux soldat de la République s'aperçut de la faute commise par Victor, qui, au lieu de faire écraser ses régiments à l'assaut d'une position inexpugnable, aurait dû porter ses forces sur la coupure du mamelon et du Guadarrama et tourner le plateau où s'étaient retranchés les Anglais. Il voulut réparer cette faute énorme, mais il n'était plus temps. Sir Arthur Wellesley, dont tout le mérite consistait à étudier froidement l'action et à profiter des manquements de ses adversaires, ne se douta de l'intérêt qu'il avait à occuper fortement l'entrée du vallon que lorsqu'il vit deux divisions françaises en marche vers ce point. Fidèle à la tactique qu'il employa toute sa vie, il renforça le mamelon dans l'attente de nouvelles attaques et attendit derrière ses retranchements. Le drame militaire qui devait être joué six ans plus tard à Waterloo se répéta en quelque sorte, dans ce jour, sur le plateau de Talavera. Le maréchal Victor compromit inutilement ses trois meilleures divisions et ne put enlever le mamelon. Les Anglais, quatre fois plus forts, maîtres du terrain et secondés par une artillerie formidable, rejetèrent au fond du ravin

1. D'Amade, ancien commissaire des guerres, *Histoire générale des dernières guerres de la Péninsule*, t. II, p. 230-231.

la division Lapisse. Le général roula parmi les morts! Leval, trop avancé, ne s'était dégagé qu'avec peine; les divisions Ruffin et Villate débouchaient en masse dans le vallon, lorsque deux régiments de cavalerie anglaise, dont tous les soldats étaient ivres se précipitent tout à coup au galop dans les intervalles des deux divisions et vont fondre, en traversant le feu croisé des régiments sur la première brigade à cheval rangée derrière l'infanterie. Les chasseurs ouvrirent leurs rangs pour laisser passer cette trombe puis, se reformant, ils chargèrent en queue les habits rouges, tandis que la deuxième brigade les recevait en face. L'un des deux régiments fut entièrement détruit et l'autre dispersé et pris en détail. C'est sur cet épisode et au plus fort de la lutte des Anglais et des impériaux dans le vallon, lutte à laquelle les Espagnols, qui auraient pu décider la victoire en faveur de leurs alliés, ne prirent pas la moindre part, que la nuit, en tombant, mit fin à la bataille. Joseph et ses maréchaux avaient perdu inutilement, pour sauver Madrid d'une occupation momentanée, deux généraux, dix mille hommes et seize pièces de canon. Wellesley, qui n'avait perdu que cinq mille trois cent soixante-sept hommes et deux généraux, s'attribua la victoire, tout en abandonnant le lendemain le champ de bataille et les blessés pour gagner Badajoz.

On ne douta point de son triomphe en Angleterre, et la couronne le fit lord et duc de Wellington. Moins heureux quelques jours plus tard, les généraux espagnols, Arrizaga et del Parque, cédaient le terrain, à Occaña, et Grenade et Séville tombaient au pouvoir des Français. Bientôt la junte fut bloquée dans Cadix par le roi Joseph en personne. Le 1er janvier 1810, le drapeau tricolore flotta sur les murs de Tortose, où le général Suchet trouva cent soixante-dix-sept pièces de canon, neuf mille fusils, une immense quantité de boulets, de bombes et de poudre et le bâton de maréchal. Les Espagnols, ne pouvant croire à la possibilité de perdre Tortose, firent juger le gouverneur à Tarragone par une cour martiale qui le condamna tout d'une voix à avoir la tête tranchée.

Un malheur vient rarement seul. Trois mois plus tard, les colonies espagnoles profitèrent des embarras de la mère-patrie pour déployer l'étendard de l'indépendance. La capitale de Venezuela donna le signal, le 19 avril; Buénos-Ayres et la Nouvelle-Grenade

imitèrent le mouvement de Caracas. Seuls, Montevideo et le Pérou semblaient rester fidèles, le premier par prudence, le second par terreur; car le sang versé dans la révolte du Topac-Amaru était tout frais encore. Mais l'insurrection, quand elle éclate dans les vieux Etats, ressemble à l'incendie qui attaque les vieilles villes. On peut la combattre un instant; mais l'éteindre n'est plus possible. De Buénos-Ayres, ce feu, tous les jours plus violent, gagna le Paraguay, le Tucuman, le Chili, et jeta ses gerbes les plus flamboyantes sur l'ancien sol de Montezuma.

Un Hispano-Indien, Miguel Hidalgo, curé du village de Dolorès, à l'instigation d'un émissaire français de l'Empereur, leva comme drapeau de l'indépendance la bannière de Notre-Dame-de-Guadelupe, que les Indiens révèrent, et entraîna sous cette enseigne sainte des milliers de naturels et presque tout le régiment provincial de la reine. Au cri de : Mort aux *Gachupins* (Européens), il marche avec cette petite armée sur Guanajato, chef-lieu d'une des plus riches provinces, dont il s'empare, et, après une lutte opiniâtre à Las Cruces, force le colonel Trujillo à battre en retraite et à regagner Mexico. Un autre ennemi lui venait de San-Luis-de-Potosi : le prêtre de Dolorès court à sa rencontre, mais trouve un vainqueur en Calleja. Il fallut fuir à toute bride. Hidalgo céda au courage et à la discipline; mais, le 17 janvier 1811, le fuyard d'Aculco reparaissait avec une masse d'insurgés au pont de Calderon, dans le district de Guadalajara. La fortune des armes lui fut contraire encore, et il eut beau invoquer la patronne toute-puissante des Indiens, Notre-Dame-de-Guadelupe le laissa prendre et fusiller le 21 mars, ainsi qu'un autre général en soutane, du nom de Morelos. Sang glorieusement répandu, et qui devait faire germer plus tard la liberté et l'indépendance du Mexique!

L'influence de Napoléon reprenait, vers le même temps, l'avantage perdu en Portugal. Le 10 juillet, le corps du maréchal Ney emporta Ciudad-Rodrigo; le 26 août, Almeida, la meilleure et plus forte place du Portugal, se rendit à Masséna, commandant en chef de l'armée française. Ces deux boulevards de la Péninsule lusitanienne enlevés, l'illustre défenseur de Gênes n'eut plus devant lui que Wellington retranché dans des lignes formidables en avant de Lisbonne. Ces lignes presque inexpugnables, à cause des diffi-

cultés du terrain, enveloppant la capitale et ses dehors, s'étendaient depuis la mer jusqu'au Tage.

L'Angleterre soutenait la guerre espagnole avec acharnement. Il y avait dans la Péninsule, outre la garnison de Gibraltar, quarante mille Anglais, et, sans compter les malades et les corps qui défendaient Cadix, il restait au moins sous les ordres immédiats de Wellington de vingt-six à vingt-sept mille de ses nationaux. Les forces portugaises se divisaient en troupes réglées, milices et *ordenanzas*, ces dernières mal équipées et composées de paysans. Au début de la campagne, Wellington avait donc sous ses ordres quatre-vingt mille hommes bien pourvus, bien armés et pleins d'ardeur.

Cette armée coûtait cher au Parlement. Les subsides fournis par la Grande-Bretagne s'élevaient à un million de livres sterling par an, et l'entretien des seuls corps anglais excédait la somme de 1,800,000 livres de la même monnaie. Comptant bien leur faire gagner leur argent, Wellington se mit à reculer de montagne en montagne devant Masséna, qui l'attaqua audacieusement à Busaco, le 27 septembre, et ne put l'entamer. Le lendemain du choc, il se repliait sur ses lignes de Lisbonne, dévastant affreusement le pays et brûlant ou détruisant tout pour empêcher l'ennemi d'y vivre. La famine, en effet, ne tarda pas à se faire sentir au camp français : les Anglais étaient assiégés dans leurs lignes et nous affamés dans les nôtres.

Les Français trouvèrent d'abord du blé et du millet qu'ils faisaient bouillir ou qu'ils broyaient avec des moulins à bras. Mais cet approvisionnement, bientôt épuisé, devint si difficile à renouveler que les soldats se nourrissaient le plus souvent de la chair des bestiaux, avec des raisins secs ou d'autres fruits, à défaut de toute substance farineuse. Une de leurs plus grandes privations fut le manque de sel. A la fin d'octobre, il ne restait presque plus de bétail, en sorte que, dans les premiers jours de novembre, les soldats français commencèrent à manger la chair des chevaux et des mules. Alors la détresse devint extrême. La difficulté de réparer la chaussure du soldat et l'impossibilité de la refaire augmentait encore sa misère.

Tandis que ceci se passait sur le Tage, les *guerilleros*, apparais-

sant sur tous les points comme des essaims de frelons, coupaient les communications, interceptaient les convois et harcelaient les Français sans relâche. Comprenant à merveille les avantages de ce système de guerre irrégulière, où ils reprenaient en détail l'avantage que leurs forces réglées perdaient sur le champ de bataille, les Espagnols avaient formé des guerillas dans chaque province, et souvent dans chaque canton. Les chefs les plus célèbres étaient : Espoz y Mina, en Navarre, qui remplaça et fit vite oublier Mina *El-Mozo*, son neveu ; don Andrès Ortiz de Zarate, en Andalousie, qu'on nommait *El-Pastor*, de son ancien métier ; don Pedro Zaldivia, don Juan Marmol, don Lorenzo Rey ; El-Montequero, dans les sierras de Grenade et de Ronda : Francisquete, don Miguel Diaz, don Francisco *Abad* ou *El-Chaleco* ; don Manuel Pastrana, dit *El-Chambergo*, dans la Manche ; le médecin de Villalongua ; don Juan Palarea ; don Ventura Ximenez et *El-Caracol*, en Estramadure ; Campillo, de Santander ; don Juan de Arosteguy le Basque, chef des *bocamerteros* ; don Francisco Longa, dans la Galice et les Asturies ; Santochilides, dans la province de Léon ; don Juan Sanchez, près de Salamanque ; le baron d'Eroles, dans l'Aragon ; Jauréguy, appelé aussi *El-Pastor*, dans la Guipuscoa ; El-Frayle, El-Marquesito, et don Juan Martin de Guadalajara, surnommé l'*Empecinado*.

Attaqués de tous côtés par ces ennemis invisibles, et dont ils ignoraient le nombre, car pas un espion ne les servait, si ce n'était pour les entraîner dans une embuscade, les généraux se virent dans la nécessité d'éparpiller leurs divisions dans les provinces conquises. Mais les guerillas, dispersées sur un point, allaient se reformer sur un autre, et des corps que l'on avait crus anéantis semblaient sortir plus forts de dessous terre.

C'est ainsi que le 10 octobre un convoi considérable, destiné pour la solde de l'armée, fut intercepté dans la nuit, entre Bayonne et Madrid, par Mina. Il s'empara de douze voitures chargées d'argent, de trente chevaux, de beaucoup d'armes et de munitions, et fit trente prisonniers ; un autre convoi de six mille fusils et d'autant d'uniformes, expédié de Bayonne aux troupes qui occupaient les Asturies, fut également pris en route. A la même époque, l'Empecinado infestait les environs de Madrid, et portait la terreur jusque sur le trône.

Le 13 juillet, il avait osé envahir la *casa del campo*, royale résidence, située presque aux portes de la capitale. Lancé contre ce hardi partisan, à la tête de trois mille hommes, le général Hugo n'eut point de peine à en délivrer Madrid, où l'on ne pouvait sans danger s'éloigner des murs. Afin d'arrêter ses excursions, il fortifia Brigueza et Sigüenza et y jeta deux postes avancés. L'Empecinado attaque celui de Sigüenza avec six cents fantassins, quatre cents chevaux et la bande de Francisco Palafox, guerillero d'Alcanitz. La garnison française le repousse; le général Hugo, toujours en éveil, le serre de près : dispersant alors sa bande, il va la rallier dans une autre province et se joindre tantôt à la guerilla de Tapia, tantôt à celle de Merino.

Battu, le 18 août, à Cifuentes, dans la Guadalajara, il reparut, le 24, à Mirabueno, et surprit une colonne française, à laquelle il fit bon nombre de prisonniers. Le 14 septembre, il eut encore, à Cifuentes, un autre engagement qui dura tout le jour! Au mois d'octobre, ses forces s'élevaient à six cents chevaux et quinze cents hommes d'infanterie, ce qui lui permit d'envoyer des détachements dans la Vieille-Castille et de reprendre la lutte avec le général Hugo. Celui-ci, que fatiguaient ces courses militaires de village en village et de buisson en buisson, écrivit à l'Empecinado, le 7 décembre, pour lui offrir à lui et à ses soldats de l'argent et des grades s'il voulait se ranger sous les drapeaux du roi Joseph. L'Espagnol lui fit une réponse castillane dont le général français lui accusa réception en tombant sur sa bande et la refoulant jusqu'à Alienza. Mais l'Empecinado ne perdit point courage : telle était son activité, telle était la facilité avec laquelle il renouvelait et augmentait sa guerilla, et l'abondance des secours qu'on lui fournissait de toutes parts, que le général Hugo se trouvait forcé d'être sur pied sans cesse et d'exécuter des mouvements continuels.

Les guerilleros ne manquaient pas non plus au nord des montagnes de Guadarrama. Outre don José Martinez de San-Martin, surnommé le Médecin (*el Medico*), on citait : à Ségovie, don Juan Abril; à Toro, don Camilo Gomez; à Valladolid, don Lorenzo Aguilar et la guerilla de cavalerie de don Thomas Principe, dite de Bourbon.

Ceux-ci eurent toutefois moins de succès que l'Empecinado,

parce qu'ils se trouvaient sous le sabre de Kellerman. Exaspéré par cette guerre de bandits, dont le but patriotique excusait seul les barbaries, le terrible soldat de Marengo contint les guerilleros dans son commandement, plus encore par la terreur qu'il inspirait que par les armes. C'est ainsi que don Juan Tapia à Palencia, don Geronimo Meriano à Burgos, don Bartholomé Amor à la Rioja, et don José Joaquin Duran à Soria et à Torralba, furent battus et décimés par Duvernet et le général Roguet qui commandaient les colonnes mobiles.

Pour mieux appuyer le mouvement national et lui donner la sanction du droit populaire, des députés avaient été élus même dans les provinces occupées par les Français, et les cortès s'étaient réunies, le 24 septembre 1810, à Cadix, au milieu de ces acclamations patriotiques : « Que Dieu sauve la nation ! Vive la nation espagnole ! »

L'assemblée dressa d'abord une déclaration portant que les cortès générales et extraordinaires de la nation étaient légalement réunies, et que le pouvoir souverain résidait en elles.

Elle proclama ensuite Ferdinand VII roi des Espagnes et des Indes, lui jura obéissance et fidélité, et déclara nulles et non avenues les renonciations de Bayonne, les considérant comme l'effet de l'injustice et de la violence, en raison de ce qu'elles avaient été faites sans le consentement de la nation.

Des trois pouvoirs de l'État, les cortès se réservèrent le pouvoir législatif. Elles prorogèrent provisoirement l'autorité de la junte centrale de l'île de Léon, ou régence, comme pouvoir exécutif, jusqu'à l'établissement du pouvoir permanent.

Un autre décret ordonne une nouvelle levée de cent cinquante mille hommes et pourvoit à l'équipement et à la subsistance de toutes les armées patriotiques[1].

En cette année 1811, Renovales le Brave (*Valeroso*) dirigeait dans la montagne les guérillas du côté de Bilbao, et les bandes de Campillo, Tapia, Merino, Longa et Jaureguy fourmillaient sur tous les points, de Burgos à Santander. Quant à don Francisco Espoz y Mina, il ne restait pas oisif en Navarre. Masséna, qui, en sortant

1. Mathieu Dumas, *Histoire d'Espagne depuis 1809 jusqu'à la Restauration de 1814*, p. 184.

du Portugal, n'entendait pas, selon l'usage des maréchaux d'alors, rentrer en France les mains vides, venait d'acheminer vers les Pyrénées un convoi escorté par douze cents hommes chargés de conduire au delà des ports un millier de prisonniers anglais et espagnols. Averti d'avance par ses espions, Mina l'attendit dans les monts de la Guipuscoa. Embusqué le 25 mai au point du jour dans la sierra de l'Arlaban, il renouvela la vieille et sanglante surprise de Roncevaux. Laissant défiler la tête du convoi, il fondit tout à coup sur l'arrière-garde, l'écrasa sous le nombre et s'empara du convoi, composé de cent cinquante prolonges, dans lesquelles se trouvaient, dit-on, quatre millions de réaux.

Les guérillas, cette année-là, versèrent le sang à torrents. Tandis que le petit marquis (marquesito) don Juan Diaz Porlier, Salcedo, Campillo et une foule d'autres opéraient dans la Biscaye et en Castille, le féroce curé Mérino vengeait à sa manière quatre membres de la junte de Burgos, fusillés au mois de mars 1812 par les Français, en égorgeant de sang-froid cent dix soldats de l'Empereur. Peu de temps après, Mina surprit la colonne du général Abbé, et, dispersant sa troupe aussitôt pour ne pas être atteint dans la chasse que lui livraient les chefs français, ne reparut, le 9 avril, sur les roches d'Arlaban, que pour enlever un autre convoi et se tirer du plus grand danger qu'il ait couru dans sa carrière de partisan et de bandit. Il était allé se reposer de sa traite de quinze lieues de montagnes dans un jour, au village de Robres, chez un guérillero appelé *Tris-el-Malcarado.* Sachant qu'il venait dans de mauvaises intentions, Tris fit avertir sous main la garnison française d'Huesca. Huit cents fantassins et cent cinquante chevaux de la division Pannetier furent dirigés en toute hâte sur ce village. Mais l'impétuosité française le sauva. Au lieu de laisser passer d'abord l'infanterie et de cerner ensuite Robres avec les chevaux, les chasseurs prirent les devants au galop. Le bruit des fers éveilla Mina, et, favorisé par l'obscurité, la connaissance des lieux et le petit nombre de chasseurs, dont cinq seulement lui barraient le passage, il réussit à s'échapper. Revenant sur ses pas les jours suivants, il vengea sa fuite et la prise de ses compagnons par le meurtre de trois alcades, d'un malheureux, accusé d'être l'espion des Français, et du curé de Sariñena, qu'il soupçonnait d'intelligence

avec ses ennemis. Ce sang lui porta malheur. Un boulet de canon avait coupé les deux bras à Crochaya, son lieutenant; une balle, qui le blessa très-grièvement à Santa-Cruz de Campeju, arrêta momentanément le cours de ses exploits aventureux.

L'Empecinado, la même année, éprouvait un échec semblable, dû à la même cause, selon les historiens d'Espagne [2]. Son lieutenant Saturnino Albuin, surnommé *el Manco* (le Manchot), le trahit, dit-on, par jalousie. Ce qui est certain, c'est que, rencontré enfin par le général Guy, il fut battu, comme devaient l'être ces bandes, par des troupes réglées. L'Empecinado se sauva seul dans un despenadero, laissant la terre jonchée de morts et mille prisonniers aux mains des Français.

Au bout de trois mois, l'infatigable partisan reparaissait à la tête d'une nouvelle troupe, et, jusqu'à la capitulation de Valence, il agissait de concert avec Duran et Villacampa, que don Joaquin Blake avait mis sous les ordres du comte de Montijo. Un moment étourdis de la perte de cette capitale, ils se replièrent sur Tarifa, et furent bientôt remplacés par le frère Assensio Nevot, dit *el Fraile*. Martinez de San-Martin, pendant ce temps, et le Chaleco couraient la Manche, et le baron d'Eroles se faisait battre à plate couture à Altafulla par le général Lamarque.

Telle était la situation du préfet de Napoléon à Madrid, en 1811. Placé entre les cortès, les guerilleros, les armées nationales et les Anglais, il voyait la guerre partout et le danger aux quatre coins de l'horizon. Bientôt les événements se précipitent avec l'Empire. Malgré les victoires de Soult sur la Guadiana, où le drapeau tricolore fut glorieusement déployé, Masséna, n'y pouvant plus vivre, évacue le Portugal en mai 1811 : sa retraite, noblement couverte par la bataille de l'Albuera, où le duc de Dalmatie tuait, le 15 mai, dix mille hommes aux Anglais, par les défaites de Blake, de lord Hill, que Suchet battit à Sagonte, fut suivie de la prise de Tarragone et de Valence. Blake avait essayé de défendre cette capitale; mais, malgré la force de la garnison, qui ne comptait pas moins de seize mille hommes, et bien que secondé par d'excellents officiers, Las Rayas, O'Donnell, Lardizabal, Velasco, il ne put résister que dix jours, et rendit la place le 10 janvier 1812. Alors fut vengé le sang de trois cent cinquante Français égorgés en 1808. Les assassins

régnaient encore par la terreur et tenaient la ville courbée sous le couteau. Aussitôt qu'elle vit les Français, la partie saine et calme de la population s'empressa de désigner ces misérables. Suchet nomma, pour faire leur procès, un juge extraordinaire, appelé Meneslaw, qui débuta par faire pendre Calvo, l'instigateur du massacre, et mit tant d'activité dans l'accomplissement de sa tâche criminelle, que les bourreaux eux-mêmes, n'en pouvant plus, demandèrent à reprendre haleine.

Le maréchal Soult, pendant ce temps, contenait à la fois Wellington en Estramadure, Ballesteros dans le pays de Ronda, Morillo sur les frontières du Portugal, les Espagnols du côté de Murcie et de la mer. Mais une nuée de guerilleros harcelait partout les corps français. On avait beau les chasser avec le fer et le feu, toujours battus ils revenaient à chaque instant. Lorsque le général Bonnet avait rejeté Porlier dans les Asturies et repoussé Santocilde des environs d'Astorga, ils reparaissaient, pour insulter, par des outrages sans nom, aux cadavres de leurs victimes; dans les montagnes de la Navarre et de la Biscaye, Mina mettait sur les dents Reille et Caffarelli. Le général Dorsenne n'était pas plus heureux en courant après don Julian et Abadia dans le royaume de Léon; Dubreton cherchait inutilement Mendizabal dans les gorges de Santandero; Zayas, Franceschito, Isidro le Médecin (*El Medicò*); le Manchot (*El Manco*), menaçaient constamment la Vieille-Castille, le royaume de Tolède, la garnison de Cuença; Francisco de Abad (*El Chaleco*) et le curé d'Urègna, descendaient de la Sierra-Morena : et en Catalogne, où la guerre au couteau continuait avec une véritable rage, Lascy le transfuge, qui avait quitté les drapeaux de Napoléon pour passer dans les rangs espagnols, tentait avec l'apothicaire Ortiz et les boulangers Pez et Juanito d'empoisonner toute la garnison de Barcelone, en mettant du sublimé corrosif dans les treize mille rations de pain destinées aux Français. Il faisait jeter de l'arsenic dans les fontaines d'Hostalrich, dans le vin à San-Calony, dans l'eau-de-vie à Tarragone, et sacrifiait, pour tuer quelques-uns de ses compatriotes, la moitié de la population de Lérida par l'explosion de la poudrière.

C'est à ce moment où la lutte s'envenimait jusqu'à la sauvagerie, où il n'y avait pas un Espagnol qui ne fût un mortel ennemi et où

les Anglais envoyaient renforts sur renforts à Sa Grâce, que Napoléon, trompé par de faux rapports, rappela la garde impériale, les dragons et les meilleures troupes pour les porter sur le Niémen. Les conséquences de cette faute ne se firent pas attendre. Contraint par l'affaiblissement de son corps d'armée de reculer devant les Anglo-Portugais, le duc de Raguse se disposait à défendre le passage du Douero, lorsqu'il fut rejoint par le général Bonnet, accouru avec huit mille vieux soldats et des canons, à travers les neiges et les rochers des Asturies.

Devant lui s'étaient lestement dispersés, comme les chulos du cirque devant le taureau qui arrive tête baissée, les guerillas du Marquesito, de Mahi et de Bercenna. Persuadé qu'avec ce renfort il écraserait l'ennemi, Marmont se hâta de reprendre l'offensive. Plusieurs jours se passèrent et se perdirent en manœuvres inutiles. Les deux armées se suivaient à demi-portée de canon, mais sans faire halte pour combattre. Wellington, dont les forces étaient doubles et qui redoutait peu le duc de Raguse, le plus malheureux des généraux de l'Empereur, s'arrêta le premier dans la plaine de Valesa, très-propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. En voyant le maréchal français refuser le combat et se porter, au contraire, sur les coteaux qui bordent la Guarena, tout le monde pensa qu'il voulait attendre les troupes parties du nord pour le rejoindre. C'était faire trop d'honneur à son intelligence de soldat. Plein de cette confiance présomptueuse, qui enivrait la plupart des lieutenants de l'Empereur, il voulait seulement occuper la route de Ciudad-Rodrigo pour couper la retraite aux Anglais, qu'il regardait déjà comme battus. La bataille commença, le 22 juillet 1812, par une formidable canonnade, qui brisa les lignes portugaises et en jeta les débris sur les divisions de soutien. A l'instant même où celles-ci allaient fléchir, le général Thomières, emporté par son ardeur, s'avance et s'étend tout à coup à plus de deux lieues du centre. Prompt comme tous les hommes dénués d'initiative à profiter des fautes de ses adversaires, Wellington lance une masse de troupes sur ce point, afin d'accabler l'aile gauche de Marmont dégarnie par l'imprudence de Thomières. Ce brave général l'avait reconnue et revenait au pas de charge; mais, assailli à découvert par les dragons anglais, il tomba écrasé sous le nombre. Marmont

et le général Bonnet, blessés grièvement l'un après l'autre, étaient à l'ambulance, et l'armée flottait sans chef et sans ordres, lorsque Clausel vint prendre le commandement. Atteint aussi d'une blessure grave, mais d'une énergie peu commune et d'un sang-froid à toute épreuve, Clausel rallie les fuyards, reforme l'aile gauche et le centre en s'appuyant sur la droite intacte encore, et, les massant sur les hauteurs de Caravassa de Ariba, arrête les Anglo-Portugais, qu'on vit jusqu'à la nuit refoulés et rompus par une batterie ae quinze pièces. Le soir, les Français repassaient la Tormes sous la protection des régiments du général Foy chargé de couvrir la retraite, et le lendemain ils rencontraient, près d'Arevalo, l'avant-garde de Joseph que ce fatal duc de Raguse avait dédaigné d'attendre.

Malgré cette journée néfaste, connue dans l'histoire sous le nom de bataille des Arapiles, rien n'était désespéré. Wellington, repoussé honteusement de Burgos par le général Dubreton, avait laissé trois mille habits-rouges sur les glacis de cette ville, et fuyait devant Souham. Hill, de son côté, évacuant Aranjuez, laissait rentrer Joseph dans sa capitale. Le départ du maréchal Soult, que Napoléon appelait à lui après les désastres de 1813, rendit la victoire aux Anglais. Délivré du seul adversaire qu'il craignit en Espagne, et d'autant plus encouragé à prendre l'offensive, que le gouvernement anglais augmentait ses forces à mesure que s'affaiblissaient celles des Français, Wellington tourna leurs lignes établies sur le Duero, et le 1er juin 1813 vint établir à Toro son quartier général.

Ce mouvement chassa Joseph de Madrid. Il fit sa retraite par Burgos, traînant un convoi immense et suivi de tous les Espagnols compromis dans son gouvernement, et qu'on nommait *afrancesados*. Arrivé, le 21 juin, dans les plaines de Vittoria, il livra bataille sans vouloir attendre les généraux Foy et Clausel, détachés sur les ailes, avec vingt-sept mille hommes, et obtint le même succès qu'à Talavera. L'absence de commandement donna la proportion d'un grand désastre à cette bataille perdue. Pendant que dix mille hommes étaient couchés morts ou blessés dans la plaine, que tout le matériel de l'armée tombait dans les mains de Wellington, et que les régiments démoralisés fuyaient en désordre vers les Pyré-

nées par Roncevaux et Pampelune, un effrayant épisode complétait l'infortune et l'horreur de cette journée.

Dès que l'ennemi fit mine d'attaquer le parc des équipages renfermant tous les Espagnols fugitifs et leurs richesses, les soldats du train n'eurent qu'une pensée, prendre leur part des trésors qu'ils ne pouvaient sauver. « On vit alors, dit un témoin oculaire[1], des Français, des Espagnols, des Anglais, des Portugais, pillant pêle-mêle dans ce parc, tuant, s'égorgeant entre eux, et se disputant, le sabre à la main, les dépouilles des émigrés et tous les objets de valeur : les voitures de la cour, le trésor de l'armée, les fourgons du roi, des ministres, des employés, les chariots des émigrants, devinrent la proie de quelques milliers de pillards. Les pères de famille portant leurs enfants dans leurs bras, les mères échevelées et implorant en vain la pitié ou l'aide du soldat, fuyaient à travers champs, nu-pieds, en chemise, et précipités en un clin d'œil des grandeurs et de l'opulence dans la plus affreuse détresse.

Ainsi s'évanouit la royauté du frère de Napoléon; ainsi se termina cette lutte, l'honneur immortel de l'Espagne. Elle serait plus grande et plus magnifique encore sans les crimes et les excès qui la ternirent; mais, malgré la traînée de sang qu'elle laisse dans le passé, elle restera comme preuve de ce que peut une nation qui défend son indépendance.

1. D'Amade, ouvrage cité.

CHAPITRE XIX

FERDINAND VII.

Reconnaissance des rois. — Le 24 mars 1814. — Rentrée de Ferdinand et des infants en Espagne. — Décret de Valence. — La commission de police. — Réaction de 1814. — Moines et journalistes. — Proscrits de 1812. — Rappel des jésuites. — Repeuplement des couvents. — Dix mille exilés. — Protestation et réveil de l'esprit public. — Les guérilleros libéraux. — Mina à Pampelune. — Porlier en Galice. — Richard. — Lascy. — Le colonel Vidal. — Riego. — Las cabezas de San-Juan. — Mouvements de Valence et de Saragosse. — Le comte de l'Abisbal et O'Donnell. — Proclamation de la constitution de 1812. — Proclamation et adresse de don Carlos. — Enthousiasme de la nation. — Comédie constitutionnelle. — Licenciement des soldats de Léon. — Le club de la Fontana del Oro. — Le 5 septembre. — Ovation de Riego à Madrid. — La *Tragala*. — Scission du parti libéral. — Exaltés et modérés. — *Viva el rey neto!* — Insurrection de la garde. — Défaite de l'absolutisme. — Ballesteros. — Alarmes de l'Europe. — Le congrès de Vérone. — Intervention française. — Le duc d'Angoulême. — Passage de la Bidassoa. — Impéritie de Ballesteros. — Marche du premier et du deuxième corps. — Défection de Morillo. — Prise du Trocadero. — Délivrance de Ferdinand VII. — Les mêmes chiens. — Le confesseur du roi. — Réaction de 1823. — Supplice de Riego. — Torrijos. — L'armée de la foi. — Abolition de la loi salique. — Décret du 29 mars 1830. — Avénement d'Isabelle II.



'INGRATITUDE des rois est proverbiale, celle des Bourbons fut toujours leur vice originel. Quand ses soldats eurent quitté l'Espagne, Napoléon, ne voyant plus d'utilité à retenir en France Ferdinand VII et les infants, ses frères, leur ouvrit toutes grandes les portes du château de Valençay. Ferdinand repassa les Pyrénées, le 24 mars 1814, et se dirigea sur Valence. Là, son premier soin, au lieu de remercier dans la plus vive effusion de son cœur ces cortès énergiques de Cadix, qui venaient de sauver le trône, et avec l'indépendance de la nation espagnole, la liberté de l'Europe, il rendit, le 4 mai, le décret suivant, monument éternel de l'esprit bourbonien et de l'ingratitude monarchique :

« Depuis le moment où la divine Providence, par le moyen de l'abdication volontaire de mon auguste père, me plaça sur le trône de mes ancêtres, auquel j'étais appelé, suivant les anciennes lois et coutumes de la nation espagnole ; depuis l'heureux jour où j'entrai

dans la capitale au milieu des acclamations d'un peuple fidèle, je pris la ferme résolution, et pour répondre à tant de fidélité et de loyauté, et pour remplir les devoirs d'un bon roi envers son peuple chéri, de consacrer tout mon temps et toutes mes facultés à réparer les maux causés par la funeste influence d'un favori sous le précédent règne.

« Le malheur des circonstances et la cruelle perfidie de Buonaparte, des effets de laquelle j'espérais garantir mes peuples en allant à Bayonne, m'empêchèrent d'accomplir mes desseins. On viola le droit le plus sacré des gens; je fus privé de ma liberté, et, par ce crime, du gouvernement de mes royaumes. On me transféra avec mes chers frères et mon oncle dans un château qui nous a servi de prison pendant six années.

« Au milieu de cette affliction, j'ai toujours eu présents à ma pensée l'amour et la fidélité de mes sujets; et ce qui remplissait surtout mon âme de la plus vive douleur était la vue des maux qui les accablaient, de toutes parts entourés d'ennemis, dépourvus presque de moyens de défense, sans roi, sans un gouvernement établi d'avance, et qui aurait pu rallier et mettre en mouvement toutes les forces de la nation.

« Dans un état de choses si déplorable, prisonnier comme je l'étais, au milieu de mes geôliers et de mes gardes, j'expédiai, dans la seule forme qu'il me fût possible d'employer, et comme le seul remède qui me restât, le décret du 5 mai 1808. Je l'adressai au conseil de Castille, et, à son défaut, à quelque chancellerie ou tribunal qui fût libre, pour que les cortès fussent convoquées.

« Ces cortès devaient s'occuper uniquement de la levée des subsides et des forces nécessaires à la défense du royaume. Elles devaient se maintenir en permanence, afin de parer aux besoins nouveaux et à l'imprévu des circonstances. Mais, par malheur, mon décret royal ne fut pas alors connu ; et bien qu'il l'ait été plus tard, les provinces, à la nouvelle de l'horrible catastrophe provoquée à Madrid par le chef des troupes françaises, dans la mémorable journée du 2 mai, pourvurent elles-mêmes à leur gouvernement au moyen des juntes qu'elles formèrent.

« A cette époque fut livrée la glorieuse bataille de Baylen. Les Français fuirent jusqu'à Vittoria. Toutes les provinces et la capi-

tale me proclamèrent de nouveau roi de Castille et de Léon, dans la même forme usitée pour la proclamation des rois, mes augustes prédécesseurs. Il se forma en même temps une junte centrale, composée des députés des juntes particulières. Cette junte exerça en mon nom le pouvoir souverain, depuis septembre 1808 jusqu'à janvier 1810. A cette date, on établit le premier conseil de régence, qui continua l'exercice du pouvoir souverain jusqu'au 24 septembre de la même année. Alors furent installées, dans l'île de Léon, les cortès appelées *générales et extraordinaires.*

« Ces cortès, composées de cent quatre membres, savoir cinquante-sept députés et quarante-sept suppléants, s'engagèrent par serment à me conserver tous mes États comme à leur souverain; mais ni la noblesse ni le clergé ne furent appelés, malgré l'ordre formel de la junte centrale, à cette assemblée des cortès extraordinaires, et qui, conformément aux anciens usages et aux précédents établis dans les cas difficiles et les temps orageux de minorité, auraient dû être composées d'un plus grand nombre de députés que dans les cortès ordinaires.

« On eut soin de cacher au conseil de régence le décret de la junte centrale qui conférait à ce conseil la présidence des cortès, prérogative de la souveraineté, que la régence n'eût point abandonnée au congrès si elle eût eu connaissance du décret; ainsi tout fut livré à la merci des cortès, dont le premier acte fut de me dépouiller, le jour même de leur installation, de la souveraineté qui, peu d'heures auparavant, avait été reconnue par ces mêmes députés comme inhérente à ma personne royale.

« Ils attribuèrent nominativement cette souveraineté à la nation; mais ce ne fut qu'un prétexte pour se l'approprier eux-mêmes. A la faveur de cette usurpation, ils donnèrent à l'Espagne les lois les plus arbitraires, lui imposèrent une nouvelle constitution, qui, sans mandat ni des provinces, ni des peuples, ni des juntes, et sans que les députés de la plupart des provinces de l'Espagne et des Indes en eussent connaissance, fut décrétée, sanctionnée et publiée par eux en 1812.

« Ce premier attentat contre les prérogatives du trône, commis par un abus coupable du nom de la nation, fut comme le prélude et la source de ceux qui le suivirent, et malgré l'opposition de plu-

sieurs députés, et quelquefois du plus grand nombre, les menaces et la violence des tribuns des cortès firent adopter les lois qu'on appela fondamentales, et ce qui n'était que l'œuvre d'une faction fut proclamé comme le vœu de la nation entière.

« Cette forme nouvelle, si étrangère à la nation espagnole, fit oublier les lois qui l'avaient rendue en d'autres temps si heureuse et si respectée. En effet, toutes les bases de l'ancienne constitution monarchique furent renversées, et on copia les principes révolutionnaires et démocratiques de la constitution française de 1791. En renonçant à ceux de la constitution qui avait été commencée à Cadix, on sanctionne, non les lois fondamentales d'une monarchie modérée, mais celles d'un gouvernement populaire présidé par un chef ou magistrat, *qui n'est qu'un commis et non un roi*. On lui laisse, à la vérité, ce titre; mais ce n'est que pour séduire et tromper les hommes imprévoyants et sans défiance; partout on affecte le *démocratisme ;* on change tout ce qui rappelle le nom de roi ; les armées, les institutions qui, depuis si longtemps, s'honoraient du titre de royales, sont appelées nationales; et c'est ainsi qu'on égare le peuple qui, malgré tant de menées perfides, a conservé la loyauté naturelle et la noblesse de son caractère. »

Après avoir exprimé son horreur pour le despotisme et son intention de s'entendre avec les *procurades* de l'Espagne et des Indes, afin de convoquer les cortès légitimes, Sa Majesté Catholique, touchant en passant un mot de la liberté de la presse, qu'elle promettait de conserver en la circonscrivant dans les limites convenables, concluait en disant :

« Je déclare que mon intention royale est non-seulement de ne pas prêter serment ou d'adhérer à la constitution ni à aucun décret adopté tant par les cortès extraordinaires que par les cortès ordinaires actuellement siégeant, et notamment aux actes qui dérogent aux droits et aux prérogatives de ma souveraineté établis par la constitution et les lois sous lesquelles la nation a vécu dans ces derniers temps, mais au contraire de déclarer cette constitution et ces décrets nuls et de nul effet, maintenant et à toujours; et attendu que tout Espagnol qui tenterait de les soutenir porterait atteinte aux prérogatives de ma souveraineté, au bonheur de la nation et à la paix du royaume, je déclare que quiconque osera

faire de pareilles tentatives sera coupable de haute trahison, et comme tel puni de la peine capitale. »

Aussitôt ce décret rendu, Ferdinand VII prépara son départ pour Madrid. Avant de quitter la ville, il donna des ordres pour la dissolution des cortès [1] et l'arrestation des régents, des ministres et des députés. Une commission qui s'intitula elle-même commission de police, et qui était composée du capitaine général de la Castille, Eguia, don José Martinez de Villela, Alcala Galiano, un renégat de 1812, don Francisco de Leyva et don Jayme Alvarez de Mendieta, se chargea de l'exécution de ces ordres, et remplit les prisons [2].

Tel fut le premier acte de la réaction, qui, débordant de tous côtés, changea la Péninsule en un vaste cachot. Le roi arriva à Madrid, le 14 mai, et dès cet instant la terreur serra tous les cœurs et plana sur toutes les têtes. Les journaux monarchiques, laissant éclater les passions si longtemps contenues, se mirent à pousser des cris de vengeance et de mort. Les prêtres leur répondirent aussitôt de leurs chaires transformées en tribunes de clubs ultramontagnards : « Du sang ! du sang ! vociféraient les ministres du Dieu de paix; *il faut les pendre, les pendre tous sans forme ni procès !* »

Encouragé par ces fureurs et par l'abrutissement du peuple, qui, toujours prêt à se précipiter au devant de la servitude, hurlait : « Vive le roi absolu et mort aux cortès ! », en brisant la pierre de la constitution, Ferdinand VII s'abandonna avec délices à son penchant qui était l'opposé de la clémence. Trouvant la justice prévotale trop lente, il condamna les sauveurs de la monarchie et de l'Espagne en vertu de son omnipotence souveraine. Le 21 juillet 1814, en abolissant la constitution, il avait rétabli le Saint-Office; dans la nuit du 17 au 18 décembre 1815, il envoya aux présides ou fit jeter dans les voûtes des forteresses quarante députés, l'élite des cortès de 1812, parmi lesquels se trouvaient Arguelles surnommé *le Divin*, Calatrava, Zorraquin, et Martinez de la Rosa, le serviteur le plus dévoué de sa fille.

1. Quelques députés sans cœur, qu'on appela depuis les *Perses*, parce que dans leur exorde ils avaient fait allusion aux sujets de Darius, poussèrent la bassesse jusqu'à venir le supplier de prononcer cette dissolution.

2. Marliani, *Histoire politique de l'Espagne moderne*, t. I, p. 208.

Telle était la récompense du sublime élan des Espagnols de 1808 à 1814. Tous les sacrifices de la nation et des prodiges de dévouement et d'héroïsme n'aboutirent qu'à la restauration d'un roi, dont le premier acte fut d'anéantir la liberté conquise au prix du sang le plus pur, de rétablir les vieux abus de l'Église et de l'administration et cette hideuse camarilla qui avait secondé l'invasion par ses intrigues! Dans ce fait, cruel à rappeler, ne voit-on pas toujours l'anarchie gouvernementale qui dissout les éléments de toute régénération, quelle que soit leur vigueur? Et croit-on que si, au milieu de cette unanimité nationale, il se fût trouvé un gouvernement ferme et créateur, il n'eût pas fait sortir l'édifice nouveau de ses ruines? Un peuple entier s'était levé pour sauver le sol et garder le nom de ses pères; l'élite des citoyens de l'Espagne avait proclamé la liberté civile, et les efforts réunis de la force et de la pensée n'avaient eu pour résultat que le triomphe de l'inquisition, et la récompense des services rendus à la patrie était le bagne, et le dernier mot de cette lutte de géants une réaction aussi vile que sanguinaire[1].

Tous les couvents se repeuplèrent d'anciens et de nouveaux moines; tous leurs biens leur furent rendus sans réserve. On ne se borna pas là, on augmenta au lieu de réduire. Les jésuites avaient été bannis sous Charles III; Ferdinand VII leur rouvrit l'Espagne et favorisa de tout son pouvoir leur rétablissement.

Dix mille Espagnols avaient eu le malheur de s'attacher au parti français et de suivre dans sa retraite l'armée française; ils furent bannis et leurs biens séquestrés : c'est-à-dire qu'il les condamna à mourir de faim sur la terre étrangère. Le nombre des condamnations fut immense. La détention dans les citadelles, l'exil, telles étaient les moindres peines. Le principal caractère de ces actes étaient la lenteur et la cruauté froide avec lesquelles ils furent consommés. Le roi était déjà rentré depuis deux ans dans la plénitude de sa puissance, et les cachots étaient encore encombrés, et de longues listes de proscription apparaissaient encore par intervalles comme pour entretenir et réveiller la terreur des familles[2].

1. *Id.*, p. 226.
2. Martignac, *l'Espagne et ses révolutions*, p. 148.

Il était impossible que le patriotisme espagnol ne rebondît pas sous cette main de fer. Les grands cœurs s'indignèrent, les forts protestèrent sans peur contre ce royal despotisme, enfant de la tigresse et du chacal. Le fameux Mina s'était levé le premier, à la première heure. En 1814, il donnait le signal en essayant de s'emparer de Pampelune; il échoue et se sauve en France. Moins heureux l'année suivante, le général Porlier veut proclamer la constitution en Galice et paye de sa tête ce mouvement prématuré. En 1816, Richard, qui avait suivi son exemple, monte sur le même échafaud; Lascy, l'un des héros de la guerre de l'indépendance, est fusillé, en 1817, aux Baléares, où il relevait la pierre constitutionnelle; en 1818, Valence vit conduire à la mort pour le même crime le colonel Vidal et ses compagnons; aucun dévouement, si grand fût-il, ne trouva grâce aux yeux du roi. L'héroïque Calvo de Rosas, le gouverneur de Saragosse, souffrit cinq heures de torture, parce qu'on voulait lui arracher par la douleur le secret d'un complot qu'il ne connaissait pas. En vain, touchée de sa constance et des tourments qu'il endurait, sans que sa grande âme fléchit quand le bourreau tordait ses membres, la reine implorait Ferdinand à mains jointes; il resta sourd et inflexible, comme s'il eût voulu prouver par cet acte impie d'ingratitude qu'il n'avait de mémoire que pour la vengeance et le mal.

Toutes ces rigueurs, loin d'atteindre le but qu'il poursuivait avec sa camarilla, l'en éloignaient, au contraire, de jour en jour, et achevait d'exaspérer tous ceux que révoltaient le mauvais gouvernement, l'abrutissement du peuple et le fanatisme des moines. En 1819, lorsque les anciennes colonies espagnoles, Buenos-Ayres, Venezuela, le Chili, la Nouvelle-Grenade, se constituèrent en États souverains et proclamèrent la république, Ferdinand, malgré le mauvais succès d'une expédition dirigée contre Lima et la pénurie du Trésor, voulut envoyer d'autres troupes en Amérique. Sa politique machiavélique, qui avait pour seul pivot un impitoyable égoïsme, lui montrait dans l'expédition nouvelle un double résultat : celui de réduire des rebelles et de se débarrasser de l'armée, où les idées libérales se propageaient rapidement sous le couvert des loges maçonniques. Vingt-deux mille hommes furent donc rassemblés dans l'Andalousie. Les officiers, affiliés presque tous au

Grand-Orient, et sûrs de leurs soldats, peu disposés à s'embarquer, firent des ouvertures aux généraux O'Donnell, comte de l'Abisbal, et Saarsfield. L'un et l'autre les accueillirent avec empressement; puis, le jour fixé pour la régénération de la Péninsule, Saarsfield se mit à la tête de la cavalerie, et, au lieu d'acclamer la constitution, poussa le cri de : *Viva el rey neto!* (Vive le roi absolu!) Cette perfidie toutefois et l'arrestation de cent vingt-trois de leurs camarades ne découragèrent point les officiers. La fièvre jaune, qui éclata vers la fin de 1819, à Cadix, et y sévit cruellement trois mois, ayant fait ajourner l'expédition, les officiers profitèrent du départ du comte de l'Abisbal, rappelé à Madrid, pour renouer les fils brisés de leur complot. Les colonels Quiroga et Arco-Aguerro furent choisis pour chefs du mouvement. Ils s'adjoignirent le commandant en second du bataillon des Asturies, et, le 1er janvier 1820, cet intrépide militaire proclama la constitution à Las Cabezas de San-Juan. Entraînant ensuite deux autres bataillons sous son drapeau, Riego marche sur le quartier général, arrête le général Calderon, successeur d'O'Donnell, et va se réunir ensuite à Quiroga, qui venait de s'emparer de l'île de Léon.

Le mouvement accompli, ils eurent une force de cinq mille cent hommes. Quiroga en garda trois mille dans l'île de Léon et lança Riego avec une colonne de moitié plus faible sur le littoral de la Méditerranée. Le promoteur de l'insurrection parcourut hardiment la côte d'Algésiras à Malaga, et poussa même jusqu'à Cordoue; mais, sans recueillir d'autre fruit de cette marche aventureuse, entre les colonnes de troupes mises à sa poursuite, que les acclamations du peuple. Pendant ce temps, les généraux Freire et Campana renouvelaient avec des circonstances encore plus odieuses le guet-apens de Saarsfield et d'O'Donnell. Ils avaient fait crier à son de trompe dans Cadix que la constitution y serait proclamée le 10 mars. Toute la population se prit au piége, et, au moment où elle remplissait les rues, pavoisées de drapeaux et ornées depuis le matin de guirlandes de fleurs, la soldatesque, excitée par ces deux misérables, se rua sur la foule, en vociférant : Vive le roi absolu! mort à la nation! se baigna dans le sang, tua et pilla pendant trois jours à Cadix comme dans une ville prise d'assaut.

Ce sang innocent porta malheur à Ferdinand VII. A peine eut-il

rougi le berceau de la liberté espagnole, que l'agitation qui s'était manifestée en Galice, à Valence, Saragosse, Barcelone, Pampelune, finit par gagner Madrid. Le comte de l'Abisbal lui-même, parti pour combattre les libéraux, eut la main forcée par ses soldats, et, après avoir proclamé la constitution à Ocaña, il se soumit avec le régiment impérial, commandé par son frère Alejandro O'Donnell, à la junte de Galice. Emporté par le torrent, le bourreau de Cadix, le général Freire lui-même dut jurer la constitution dans la ville qu'il avait décimée. Ballesteros, nommé à sa place, refusa de tirer son épée pour le despotisme. Cédant devant l'effervescence de la capitale et les baïonnettes, qui brillaient cette fois pour la liberté, Ferdinand se hâta de capituler. Le 7 mars, à dix heures du soir, il promit de céder au vœu général. Le décret qui réalisait cette promesse parut, en effet, le lendemain. Il portait la convocation de nouvelles cortès, d'où les *Perses* étaient exclus, une amnistie générale et l'abolition du Saint-Office. Le 9, devant une junte composée de onze membres et que présidaient l'archevêque de Tolède, cardinal de Bourbon, et le général Ballesteros, il prêta serment à la constitution de 1812.

Cette charte démocratique, qui tient une si large place dans l'histoire d'Espagne, comprenait dix articles. Dans le premier était posé le principe de la souveraineté nationale, reconnu le 24 septembre précédent. Le second traitait du territoire de la religion, du gouvernement. La religion catholique, apostolique et romaine, seule véritable, selon les cortès, était déclarée à perpétuité, et à l'exclusion de toutes les autres, religion de l'État. Quant au gouvernement, on l'établissait monarchique et divisé en trois pouvoirs. Les cortès, se réservant la puissance législative, laissaient le pouvoir exécutif au roi, et aux tribunaux le pouvoir judiciaire. La représentation nationale se composait d'une chambre unique formée par l'élection à trois degrés, la paroisse, le district et la province. Ne pouvaient en faire partie ni les ministres, ni les conseillers d'État, ni les personnes occupant des charges dans la maison du roi. Les sessions devaient durer trois mois : au bout de deux ans, expirait le mandat des députés qui n'étaient pas rééligibles. Le roi pouvait opposer trois fois son *veto* aux lois votées par les cortès; mais elles passaient de droit si elles lui étaient présentées une qua-

trième fois. Une députation de sept membres, dite permanente, veillait, dans l'intervalle des sessions, à l'observation des lois fondamentales.

Dans le titre IV, on déterminait les prérogatives et les devoirs de la royauté. Les cortès se réservaient le droit de nommer la régence et constituaient un conseil d'Etat de quarante membres, parmi lesquels quatre grands d'Espagne et quatre ecclésiastiques, dont deux évêques.

Le titre V renfermait l'organisation des tribunaux, dont les membres choisis par le roi, sur la présentation du conseil d'Etat, étaient inamovibles.

Le titre VI réglait l'administration intérieure des provinces et dès communes : celle des communes était confiée aux *ayuntamientos;* les députations dirigeaient celles des provinces, de concert avec les intendants et les chefs politiques.

Dans les titres VII et VIII, il était spécifié qu'aux seules cortès appartenait le droit de voter les contributions et d'en fixer l'assiette, ainsi que le chiffre annuel de l'armée. Le titre dernier traitait du maintien et des modifications qui pourraient être apportées plus tard au pacte national, et consacrait le droit de pétition [1].

Le mouvement libéral ne rencontrait aucune résistance; et cet infant don Carlos, qui devait être un jour le dernier champion de l'absolutisme, s'adressant successivement à l'armée et à la couronne, s'exprimait en ces termes :

« Soldats,

« En prêtant, devant vos drapeaux, le serment à la constitution de la monarchie, vous avez contracté des devoirs immenses. Une brillante carrière de gloire s'ouvre devant vous. Aimer et défendre la patrie, soutenir le trône et la personne du roi, respecter les lois et vous unir au peuple pour consolider le système constitutionnel : tels sont vos devoirs sacrés; voilà ce que le roi attend de vous et ce dont je promets de vous donner l'exemple. »

« Sire,

« J'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté l'adresse des cara-

1. Dochez, *Histoire d'Espagne.*

biniers royaux, dont le commandement est une de vos gracieuses faveurs. Partageant hautement les sentiments qui y sont exprimés, j'unis mes vœux à ceux de la brigade pour féliciter Votre Majesté avec le plus vif enthousiasme sur votre magnanime résolution de rétablir le sanctuaire des lois fondamentales qui forment la sage constitution de la monarchie espagnole, publiée à Cadix, le 19 mars 1812. La brigade saura soutenir avec constance les vœux qu'elle a l'honneur d'adresser à Votre Majesté.

« CARLOS. »

Le nouvel ordre de choses, dit un témoin, que la monarchie ne peut pas récuser[1], fut reçu avec enthousiasme par les grandes villes, le commerce, l'industrie, les professions libérales, l'armée et les propriétaires; le clergé et les moines virent ce changement avec douleur, les paysans avec inquiétude.

Les classes éclairées applaudissaient avec ardeur, et le retour des proscrits de 1814 fut une fête nationale. Habile aux dissimulations comme tous les despotes, Ferdinand outra la mesure. Un décret avait fait passer le divin Arguelles du bagne au ministère. Se défiant, non sans raison, de cette conversion royale trop brusque pour être sincère, l'échappé des Présides repoussait le portefeuille offert. Ferdinand le manda au palais, et, saisissant un exemplaire de la constitution :

« Je l'ai jurée librement, dit-il, et de tout mon cœur; je l'observerai et la ferai garder fidèlement. »

Les cortès, réunies le 9 juillet, commençaient paisiblement la comédie constitutionnelle, que les rois ont grand tort de redouter et de proscrire, car elle se joue partout à leur profit, lorsque le sabre intervint de nouveau avec son intelligence ordinaire et gâta les choses. Les cortès avaient fait une faute grave, en votant le licenciement de l'armée de l'île de Léon. Une grande exaltation animait les soldats; et comme les hommes de parole détestent les hommes d'action, les députés ne voulurent pas de ces voisins quelquefois incommodes. Fondés en théorie, ils avaient tort et grand tort au point de vue pratique. Les cortès ne réfléchissaient pas en effet que la révolution était la fille des soldats de

1. Martignac, ouvrage cité.

Léon; et que si la cour parvenait à briser la force qui l'avait entraînée malgré elle, le roi reviendrait sur ses pas. On crut le mouvement libéral plus fort et plus étendu qu'il n'était en réalité, et l'on prit sans hésitation une mesure qui aurait dû être ajournée aux temps de calme. L'armée de Léon licenciée, son chef Riego, qui avait été nommé capitaine général de la Galice, au lieu de se rendre à son poste, arrive, le 31 août, à Madrid, à dix heures du soir. Cœur ardent, mais tête faible, Riego devient là le souple et aveugle instrument des sociétés secrètes. Le 5 septembre, le club de la Fontana del Oro lui donne un splendide banquet civique. Une ovation populaire lui est décernée. Riego parcourt la capitale sur un char de triomphe. Le cortége s'arrête devant le théâtre où se jouait une pièce de circonstance; les têtes s'exaltent tout à fait; on demande des chants patriotiques, et *la Marseillaise* du soldat l'hymne dit de Riego, éclate tout à coup et fait tonner ses superbes accents :

PRIMER CORO.

Soldados, la patria
Nos llama á la lid;
Juremos por ella
Vencer ó morir.

VOZ.

Serénos, alegres,
Valientes, osados,
Cantémos, soldados,
El himno á la lid.
Y á nuestros acéntos
El orbe se admire,
Y en nosotros mire
Los hijos del Cid.
Ya marte sañudo,
Su audacia provoca,
Y el genio se invoca,
De esta gran nacion.
La trompa guerrera
Sus écos dà al viento,
De horrores sediento
Ya muge el cañon.

SEGUNDO CORO.

Soldados por la patria
Cartucho en el cañon,

Y muera el que no quiera
La constitucion.

VOZ.

La niña se llama,
La constitucion,
La que el rey Fernando,
Por fuerza juró.
Bautizose en Cadiz,
Siendo sus padrinos,
Los hombres mas dignos
De aquesta nacion.

Soldados, la patria
Nos llama á la lid,
Venid presurosos
Por ella á combatir.
La patria promete,
De gloria cubrir,
Al heroe que sepa,
Por ella morir.

PREMIER CHŒUR.

Soldats, la patrie
Nous appelle au combat;
Jurons pour elle
De vaincre ou mourir!

LE SOLISTE.

Calmes et constants,
Vaillants et hardis,
Chantons, soldats,
L'hymne du combat!
A nos accents,
L'univers s'émeut
Et reconnait en nous
Les enfants du Cid!

Déjà le dieu aux mains sanglantes,
Mars, excite l'audace
Et invoque le génie
De cette grande nation.
La trompette guerrière
Fait retentir les airs;
D'horreurs altéré
Déjà mugit le canon.

DEUXIÈME CHŒUR.

Soldats, pour la patrie,
La gargousse au canon!
Et mort qui déteste
La constitution!

Soldats, la patrie
Vous appelle au combat!
Accourez promptement
Et combattez pour elle.
La patrie promet
De couvrir de gloire
Le héros qui sait
Pour elle mourir!

Mais en révolution les esprits vont vite et s'exaltent plus. C'est la torche embrasée dont le vent agrandit la chant magnifique, expression des plus nobles et plus s ments de l'homme, ne traduisait pas avec une énergi lente les passions du peuple et des soldats. La foule vo *gala*, et cette lugubre chanson, qui est à l'hymne d qu'était notre *Carmagnole* à *la Marseillaise*, fut hurlée del Sol à la place de la Cebada par des milliers de voix

CHŒUR.

Avale-la, avale-la, servile,
Cette constitution que tu n'aimes pas!
Avale-la, chien, avale-la, chat,
Avalez-la, tous ceux du palais!

LE SOLISTE.

Il est passé le temps
Où l'on grillait
Comme le saumon
La chair humaine!
Que celui qui en est fâché

Avale-la, chien, avale-la, chat,
Avalez la, tous ceux du palais!

LE SOLISTE.

Il n'y a plus de bonnets pointus [1],
Plus de bûchers!
Des lois sages
Les ont abolis.
Il n'y a plus de vassaux,
Il n'y a plus d'esclaves,
Il n'y a que des Espagnols
Libres et braves!

CHŒUR.

Avale-la, avale-la, servile,
Cette constitution que tu n'aimes pas!
Avale-la, chien, avale-la, chat,
Avalez-les, tous ceux du palais!

CORO.

Tragála, tragála tu, servilon,
Tu qui no quisieres constitucion!
Tragála, perro, tragála, gato,
Traguénla, todos los de palacio.

VOZ.

Se acabo el tiempo
En que se asaba
Cual salmonete
La carne humana.
I al que le pese
Que roa el hueso;
Quel el liberal
Le dira eso :

CORO.

Tragála, tragála tu, servilon,
Tu qui no quisieres constitucion!
Tragála, perro, tragála, gato,
Traguénla, todos los de palacio.

VOZ.

Ya no hay corozas,
Ni quemaderos!
Las sabias leyes
Los abolieron.
Ya no hay vasallos,
Ya no hay esclavos,

1. Les bonnets de carton peint de forme pyramidale qu'on mettait aux victimes de l'inquisition.

Sino Españoles
Libres y bravos.

CORO.

Tragala, tragala tu, servilon,
Tu que no quisieres constitucion!
Tragala, perro, tragala, gato,
Traguenla, todos los de palacio.

L'autorité, composée de ces hommes qui veulent toujours ralentir le mouvement et trouvent qu'un peuple n'a plus rien à souhaiter, lorsqu'ils sont au pouvoir, défendit de chanter la *Tragala* au théâtre ; le tumulte augmente ; on tient ferme ; le rideau est baissé : des troupes arrivent et rétablissent l'ordre gravement compromis[1].

A partir de ce jour, tandis que le parti absolutiste, composé des moines et des grands, qui possédaient les quatre cinquièmes du sol, serrait ses rangs et organisait au nord les bandes de l'*armée de la foi*, les constitutionnels, auxquels il importait tant de rester unis, se divisaient en quatre ou cinq groupes. Les francs-maçons et les *comuneros* formèrent d'abord les deux premiers. Appelés aussi *moderados*, les adeptes du Grand-Orient, dont les principaux chefs, Arguelles, Morillo, San-Martin et Martinez de la Rosa, étaient surnommés les *pasteleros* (pâtissiers), parce qu'ils songeaient à réprimer la constitution, s'effrayaient beaucoup plus, selon l'usage des esprits courts, du progrès de la révolution que de l'adhésion forcée du roi et des levées d'armes de l'absolutisme. Ils comptaient avec une étrange candeur sur la foi de celui qui les avait déjà proscrits, et n'étaient pas éloignés de sacrifier au droit divin la souveraineté du peuple. Les *comuneros*, au contraire, ne voyaient le salut de l'Espagne que dans l'exécution pleine et entière du pacte fondamental[2]. Malheureusement, ils n'étaient pas plus unis que les *moderados*, et se fractionnaient en trois nuances : les exaltés (*exaltados*), les malheureux (*descamisados*) et les zurriagistes, sicaires d'un journal, le *Fouet* (*Zurriago*), qui prêchait la terreur. Enhardie par les débats et la division des vainqueurs, la réaction jette son masque. Ferdinand préludait à la revanche de l'absolutisme en insultant ou

1. Marliani, ouv. cit., t. I, p. 261.
2. [illegible] de l'Espagne, par un réfugié.

mystifiant ses ministres. Ceux qu'il choisit en 1822, instruments du parti servile, commencèrent le front levé une guerre générale et violente contre les libéraux. L'armée se mit de la partie; et pendant que les cortès nommaient Riego leur président, le 30 mai 1822, des cris de : « Vive le roi absolu (*Viva el rey neto !*) à Aranjuez, et l'insurrection du 2e régiment d'artillerie, à Valence, célébraient la Saint-Ferdinand. Le 2 juillet, la garde royale s'insurgeait contre la constitution et attaquait la capitale. A Valence, le régiment de Zamora et à Madrid Ballesteros et Morillo, à la tête de la milice, écrasèrent les absolutistes. L'armée de la Foi n'eut pas plus de succès en Catalogne. Mina, investi du commandement en chef de toutes les forces libérales, l'anéantit et en expulsa les débris du sol espagnol, malgré les secours, les encouragements et l'or du cabinet des Tuileries.

La victoire de juillet 1822, qui jeta sur le champ de bataille que les réactionnaires avait choisi trois cent soixante-onze morts et cinq cent quatre-vingts blesssés, donna le pouvoir aux *communeros*. Se rangeant sans hésitation du côté du succès, Ferdinand remit à ceux qu'il eût envoyé au présides, si sa garde eût été la plus forte, la liste des chefs du complot, en tête de laquelle figuraient plusieurs grands d'Espagne et don Carlos, son frère. Il laissa exécuter le général Elio, le premier qui avait quitté à sa rentrée le drapeau des cortès pour passer sous le sien avec toute sa division, et accepta un ministère formé par San-Miguel et Lopez Banos, les chefs du parti exalté. Tandis que Ferdinand agissait ainsi à Madrid, les bandes de l'armée de la Foi, commandées par le baron d'Éroles, Romagosa, Bessières, le Trappiste, en fuyant vers les Pyrénées, où les chassaient, comme des troupeaux, El Pastor et Mina, et, allant se reformer en France sous l'abri du drapeau blanc, établissaient une régence à la Seu-d'Urgel, qui prétendait gouverner l'Espagne au nom du roi prisonnier, et préparait le retour à l'état des choses antérieur au 17 mars 1820. Cette régence, présidée par le marquis de Mata-Florida, avait deux redoutables points d'appui à Paris et à Vérone. Réunie en congrès dans cette dernière ville, la Sainte-Alliance s'alarma en voyant la liberté se lever dans la Péninsule. Organe de cette poignée d'émigrés à qui l'Europe monarchique avait livré la France, et que suivait partout le spectre de 93,

Chateaubriand supplia tant de fois les trois puissances absolutistes, qu'elles permirent à la Restauration, malgré la vive opposition de l'Angleterre, d'aller déchirer la constitution de Cadix avec cent mille baïonnettes.

Le gouvernement des Bourbons mit d'autant plus d'empressement à exécuter les résolutions du congrès de Vérone, que la révolution lui donnait, outre le danger de l'exemple, un grave sujet d'effroi. Le réseau des complots militaires, brisé à Saumur et à Béfort, venait de se renouer de l'autre côté des Pyrénées. Des conspirateurs ardents et infatigables, tels que l'illustre publiciste Armand Carrel, s'y organisaient au grand jour et ne cachaient pas leur dessein de rétablir l'empire et de proclamer Napoléon II. Aussi imprudents que pleins d'illusions, comme tous ceux qu'exalte la sombre ferveur des sociétés secrètes, depuis trois mois ils agitaient le drapeau tricolore et criaient à l'Europe du haut des Pyrénées :

« L'épée de Damoclès, qui est suspendue sur la tête des Bourbons, va bientôt les atteindre. Nos moyens de vengeance sont de toute évidence. Outre la vaillante armée espagnole, n'avons-nous pas dans le cordon sanitaire[1] dix mille chevaliers de la liberté prêts à se joindre à leurs anciens officiers, et à tourner leurs armes contre les oppresseurs de la France? N'avons-nous pas plus de cent mille de ces chevaliers dans l'intérieur de ce royaume, dont vingt-cinq mille au moins dans l'armée et plus de mille dans la garde royale? N'avons-nous pas pour nous cette haine irascible que les neuf dixièmes de la France ont vouée à d'exécrables tyrans? »

Ainsi provoqué au dehors et menacé en face au dedans, où les généraux disaient tout haut que la royauté de Louis XVIII s'écroulerait comme un vieux mur au premier coup de canon tiré en Espagne, le gouvernement déclara la guerre à la constitution de 1812 et fit marcher vers la frontière une armée épurée avec soin et composée de l'élite des troupes. Cette armée, placée sous le commandement nominal du duc d'Angoulême, était divisée en quatre corps, ayant pour chefs effectifs : le premier, le duc de Reggio; le second, Molitor; le troisième, un étranger représentant la Sainte-

1. Établi quand la fièvre jaune éclatait à Barcelone, et qui se transforma bientôt en armée d'observation.

Alliance, le prince de Hohenlohe; et le quatrième, Moncey, duc de Conegliano. A ces trois vétérans de l'Empire, on avait joint Guilleminot, pour diriger l'expédition comme major-général, et Martignac, pour servir de tuteur au prince dans les affaires politiques. Le premier corps, dont nous avons vu rouler les canons dans notre enfance, franchit la Bidassoa le 7 avril 1823. Là, on tira un coup de canon, et ce ne fut pas le trône de Louis XVIII qui s'écroula, mais le château en Espagne, hélas! des partisans de Napoléon II, qui s'étaient présentés sur l'autre bord de la rivière avec le glorieux drapeau et l'aigle de l'Empire. Alors s'ouvrit cette campagne qui devait être bien plus pénible que sanglante.

Tandis que le quatrième corps observait la Catalogne et que le troisième masquait les places fortes de la Navarre et de Biscaye, le deuxième se divisait en deux colonnes, dont l'une, commandée par Molitor, se dirigeait vers les royaumes de Valence et de Murcie; dont l'autre, sous la conduite du général Bourcke, allait prendre à revers les Asturies et la Galice. Au centre de ces deux colonnes opérant à droite et à gauche sur les côtes occidentales et orientales de l'Espagne, et destinées à se rejoindre sous les murs de Cadix, marchait le premier corps, qui, sous les ordres du prince généralissime, devait arriver par un chemin direct au centre de la révolution.

Toutes ces divisions étaient flanquées, en Catalogne, par les restes de l'armée de la Foi, réorganisés et armés en France, et que guidaient le baron d'Éroles, Romagosa, Capape, Coll dit Mosen Anton, Mirailles, El Royo (le Rouge); en Cerdagne, par les bandes de Santos Ladron, de Mosen Benet, du Trappiste; en Biscaye et en Navarre, par le comte d'Espagne, Quesada, Bosoms, Gorostidi. D'autres guerilleros, suivant le drapeau constitutionnel, s'étaient levés dans toutes les provinces. Ainsi, à l'exemple des trois plus vaillants chefs de la guerre de l'indépendance, Mina, l'Empecinado, El Chaleco, qui défendaient la cause nationale en Catalogne, dans la Manche et dans l'Estramadure, El Pastor, Palarea le médecin, Barbès le curé de Monzon, le comte Linati, l'aubergiste d'Organia, Landero, Montilla, Santa-Rania, Cornudelle, Campillo, avaient déployé l'étendard des cortès sur l'Èbre, dans les sierras de la Navarre et de Biscaye, la Manche, la province de Soria, l'Aragon, les

Asturies et le royaume de Valence, et tenaient en échec les guerilleros royalistes, don Ramon Chambo, Ulman, Sampere, El Locho, Merino et le chef des lanciers Bessières.

Le premier corps arriva jusqu'à Logroño sans trouver d'ennemis. Il n'y avait dans cette place tout ouverte que neuf cents hommes, qui se replièrent devant l'armée française. Le 22, on occupa Burgos. Molitor atteignait ce jour même Tudela, poussant devant lui le général Ballesteros. Ce général, au lieu de faire front, ce qui était possible, car il commandait aux meilleures troupes qu'ait jamais eues l'Espagne, par des motifs que sa conduite devait éclairer plus tard, avait évacué la ville la veille et se retirait sur Tarasona. Plus excusable dans sa retraite, car il ne comptait guère que seize cents hommes, le général Morillo exécutait la même manœuvre devant le premier corps. Ne trouvant aucune résistance, Molitor se dirigea sur Saragosse, où il entra le 26 avril, et se porta de là sur Fraga, tandis que Ballesteros, quittant précipitamment Catalayud et Daroca, continuait son mouvement rétrograde sur Valence par Terruel et Cuença. Le premier corps, pendant ce temps, descendait de Burgos à Valladolid, et, onze jours après, le 23 mai, touchait, par son avant-garde, aux portes de Madrid. Pablo Morillo s'était enfui avec ses soldats dans la Galice, et le comte de l'Abisbal, un autre traître, après avoir disséminé la division qu'il commandait de façon à rendre la résistance impossible, ne s'était arrêté à Madrid que pour le rendre sans combat au duc d'Angoulême. Aux termes de la convention conclue le 18 à Buitrago, des troupes constitutionnelles devaient être laissées dans la capitale, afin de garder les établissements publics. Le guerillero royaliste Bessières, quoiqu'en rapport avec la division d'avant-garde depuis plusieurs jours et sachant par conséquent que l'armée française ne devait être sous les murs de Madrid que le 24 mai, s'y porta le 20. Un de ses détachements pénétra jusqu'au centre de la ville, tandis que le gros de sa troupe se tint à la porte d'Alcala. Sa présence excita une grande agitation dans le peuple. De nombreux rassemblements se formèrent. Le général constitutionnel Zayas, commandant les régiments laissés à Madrid, courut à la rencontre du guerillero et lui fit connaître la convention qui venait d'être conclue; mais il n'en insista pas moins avec arrogance pour qu'on lui remît les postes. Zayas alors



MADRID.

se mit à la tête de sa cavalerie et chargea si vigoureusement les lanciers absolutistes, qu'il les força de fuir à toute bride, laissant derrière eux cent prisonniers et une quarantaine de morts.

Quatre jours après ce châtiment, le duc d'Angoulême entra dans la ville. En mettant le pied sur le sol espagnol, il avait reconnu à Oyarzun une prétendue junte de gouvernement de l'Espagne et des Indes, qui s'était nommée elle-même et se composait de don Francisco Eguia, président, du baron d'Éroles, de don Antonio Gomez et Juan Batista de Erro. En arrivant à Madrid, M. de Martignac lui en fit nommer une autre, dans laquelle entra un seul membre de la première, le baron d'Éroles. Celle-ci, formée de cinq membres, les ducs de l'Infantado et de Montamar, l'évêque d'Osma, Calderon et le général malheureux de l'armée de la Foi, fut chargée du gouvernement pendant la captivité du roi.

Le lendemain de la nomination de cette régence, 27 mai, un combat fut livré vers Talavera par la division Vallin, au pont de l'Alberche. Mais, moins meurtrier que la bataille de ce nom, qui étendit morts vingt mille soldats de Wellington ou de Joseph, il ne coûta que deux hommes au général royaliste. Molitor, le 16 juin, n'en perdait que cinq dans sa lutte avec Ballesteros, dont il avait atteint enfin l'arrière-garde à Alcira, et le général Bordesoulle, bien plus heureux encore, attaquait avec sept mille hommes, à Santa-Cruz, une division forte de quinze cents, la dispersait et lui prenait un drapeau et deux canons *sans perdre personne*. Le général Lauriston eut, lui, quelques hommes blessés à San-Lucar-la-Mayor, en poursuivant Lopez Banos, qui venait d'évacuer Séville.

Pour consoler l'Espagne de ces défaites, M. de Martignac rendit à la régence quarante-huit drapeaux pris dans les guerres de l'Empire. Voyant alors Bourmont avec une forte colonne à Séville, Molitor avec son armée à Grenade, et Bordesoulle aux portes de Cadix, les deux généraux en chef de l'Espagne constitutionnelle jugèrent le moment venu d'opérer leur défection. Le 10 juillet, Morillo profita du départ de Quiroga, qui, pressentant ses mauvais desseins, s'était séparé avec éclat du traître, pour envoyer un parlementaire à Bourmont. Et quand le transfuge de la Galice se fut entendu avec le transfuge de Waterloo, il réunit ses trois mille

soldats aux troupes de Bourke et alla se battre cette fois au pont de Sampayo, mais contre ses frères.

Le 4 août, Ballesteros, qui, malgré sa marche rétrograde de deux cents lieues, avait encore sept mille vieux soldats, suivit l'exemple de Morillo, et donna ordre aux gouverneurs des places de Carthagène, Alicante, Pampelune, Saint-Sébastien, Paniscola, Las Peñas de San-Pedro, Monzon, Vénasque de reconnaître l'autorité de la Régence. Sûre dès lors de son triomphe, la faction absolutiste se livra dans sa rage à de tels excès que, sous l'inspiration de l'honnête et sage Martignac, le duc d'Angoulême se vit forcé de rendre, le 8 août, à Andujar, une ordonnance ainsi conçue :

« Considérant que l'occupation de l'Espagne par l'armée française sous mes ordres, nous met dans l'indispensable obligation de pourvoir à la tranquillité de ce royaume et à la sûreté de nos troupes,

« Avons ordonné ce qui suit :

« Art. 1er. — Les autorités espagnoles ne pourront faire aucune arrestation sans l'autorisation du commandant de nos troupes dans l'arrondissement duquel elles se trouveront.

« Art. 2. — Les commandants en chef des corps de notre armée feront élargir tous ceux qui ont été arrêtés arbitrairement et pour des motifs politiques, notamment les miliciens rentrant chez eux.

« Art. 3. — Les commandants en chef des corps de notre armée sont autorisés à faire arrêter ceux qui contreviendraient au présent ordre. »

A partir de ce moment, la résistance mollit dans l'Andalousie et en Galice. Découverts par la défection de Ballesteros, de son lieutenant Zayas et de Morillo, El Chaleco et le Médecin posent les armes; la Corogne capitule le 14 août; le Trocadero et le fort Santi-Petri, les deux boulevards de Cadix, sont pris le 31 août et le 20 septembre, l'un par l'armée, qui ne perdit que quarante hommes, l'autre par la marine, qui n'eut pas même un seul blessé. Sept jours après, les cortès se déclarent dissoutes, le roi sort de la ville assiégée le lendemain 28 septembre pour se rendre au camp

des Français, et, le 3 octobre, le drapeau blanc flotte sur les murs de Cadix.

Plus heureux que Riego, vendu par un paysan du côté de la Caroline, lorsqu'il cherchait à gagner les montagnes pour lutter encore, et que San-Miguel, qui fut enveloppé et fait prisonnier le 12 octobre avec le guerillero Barbès, à Lérida, Mina, Torrijos et Sancho furent les derniers défenseurs de l'indépendance nationale. Le premier, qui avait tenu six mois en échec tout le quatrième corps et l'armée de la Foi, ne rendit Barcelone, Hostalrich et Tarragone que le 2 novembre, quand la résistance devint inutile par la dissolution volontaire des cortès, et lorsque les deux autres généraux signèrent la capitulation de Carthagène, il n'y avait plus que l'Empecinado seul dans l'Estramadure, comme à Minturnes Marius.

Ferdinand rétabli, la réaction déploya toute sa violence comme un ressort qui se détend. Le roi l'avait jugée en partant du Puerto-Santa-Maria, où il était passé à sa sortie de Cadix pour se rendre à Madrid. Comme on lui présentait des officiers de l'armée de la Foi : « *Ce sont toujours les mêmes chiens avec un collier différent*, » dit-il en détournant la tête. Il pressentait avec assez de sagacité que la faction absolutiste triomphante voudrait le courber sous son joug, et qu'il n'avait échappé aux libéraux que pour tomber dans les mains des apostoliques. Or, même à son point de vue, c'était tomber de fièvre en chaud-mal. La rage que montra ce parti s'explique par sa composition et par ses haines. Il trempa dans le sang le labarum de sa cause et de sa victoire. Le 7 novembre 1823, le bourreau pendit Riego sur la place publique de Madrid; l'exil punit de leur lâcheté les généraux Ballesteros et Morillo; les prisons furent encombrées; les libéraux proscrits partout et désignés sous le nom de *negros*, aux insultes et au stylet de la populace; on égorgea le même jour, à la même heure et sur la même place, l'infortuné Torrijos et cinquante-quatre de ses compagnons; et l'on put dire avec vérité que ce n'était pas Victor Saez, confesseur du roi, qui était ministre, mais l'exécuteur des hautes œuvres.

Ivre de sang, la réaction apostolique s'exalta jusqu'à la démence, et voulut renverser Ferdinand qu'elle trouvait trop modéré pour

lui substituer don Carlos, le roi de son cœur. Un des héros de l'armée de la Foi leva ce drapeau de Caïn en Catalogne. Mais Ferdinand n'entendait pas être meilleur frère que fils. L'insurrection des apostoliques réprimée, par le fer et leur chef fusillé, il prêta l'oreille aux conseils de son ministre Calomarde, et, le 29 mars 1830, il révoqua l'*auto acordado* de Philippe V, qui excluait les princesses du trône. Sept mois plus tard, le 10 octobre 1830, la population de Madrid, éveillée au bruit du canon, accourait devant le palais pavoisé d'un grand drapeau blanc, et apprenait avec une joie délirante qu'il venait de naître une souveraine à l'Espagne. Le parti apostolique protestait seul par son silence et sa consternation. Ce parti, composé des moines, de la fraction la plus ignorante du clergé et de tous les ennemis du progrès et des idées nouvelles, voyant le chef qu'il s'était choisi, don Carlos, et qui le représentait bien par son peu d'intelligence, sa dévotion outrée et son attachement opiniâtre à la routine et à tous les vieux abus, écarté du trône, pesa de tout son poids sur le premier ministre pour repousser cette fille de Ferdinand. Calomarde avait fléchi et retiré cette couronne que doña Isabelle trouva dans son berceau royal; l'énergie de Luisa Carlotta remit les choses en leur premier état. Don Carlos et sa femme, la fière princesse de Beira, furent exilés en Portugal; les cortès, solennellement réunies, prêtèrent, le 20 juin 1833, dans le cloître de San-Geronimo, le serment de fidélité à l'infante Isabelle, et, trois mois après, la princesse des Asturies était proclamée reine sous le nom d'Isabelle II.

Qui eût dit alors qu'à un prince vulgaire et mesquin dans ses idées, malheureux dans ses opérations et trompeur dans ses promesses, succéderait une princesse magnanime, aux sentiments généreux, aux vues grandes et nobles, d'un esprit aussi élevé que digne en tous ses actes; qu'à un roi réactionnaire, fanatique, dur oppresseur de son peuple, persécuteur systématique de tous les hommes éminents par leur savoir ou leur civisme, succéderait une reine protectrice de la liberté de penser et d'une liberté raisonnable de la presse, mère affectueuse de ses sujets et jalouse d'élever et de grouper autour de son trône les citoyens les plus illustres et les plus éclairés; qu'à un père dénaturé et abhorré succéderait une fille aussi bonne que bienfaisante, qu'à un monarque enfin

voué aux rigueurs de l'absolutisme succéderait une reine résolue à maintenir les lois sages du gouvernement constitutionnel[1].

1. A un principe vulgar, y mesquino en sus ideas miserable en sus aspiraciones, y falaz en sus promessas, succediera en el trono de España una princessa magnanime y generosa en sus sentimientos, grande y nobla en sus miras..... (Modesto Lafuente.)

CHAPITRE XX

LES CARLISTES ET LES CRISTINOS.

La métaphore prophétique. — Insurrection des partisans de don Carlos. — Santos Ladron. — Le despotisme éclairé (*illustrado*). — Volontaires montagnards. — Entrée en campagne des cristinos. — Le général Saarsfield. — Proclamation de Llander. — Martinez de la Rosa. — Les deux *Estamentos*. — Expédition de Portugal. — Guérillas carlistes. — Junte d'Elisondo. — Zumalacarrégui. — Surprise de Vittoria. — Les *Pesceteros*. — Cruautés de l'oncle Tómas. — Arrivée de don Carlos en Navarre. — Le chêne de Guernica. — Jalousies de race et de sol. — Navarrais, Basques et Castillans. — Défaites de Carondelet. — Rodil et Mina. — Zumalacarrégui, commandant général. — Les flammes de Caparosso. — Émeute de Madrid. — Mina à Lecarroz. — Intervention diplomatique des Tories. — Convention Elliot. — Le général Valdès. — Siége de Bilbao. — La balle anglaise. — Cordova. — Le général Eraso. — Bataille du pont de Mendigorria. — Moreno et Maroto. — Les juntes de 1835. — Soulèvements de Saragosse et de Barcelone. — Incendie des couvents. — Les miliciens de Reus. — Ministère Toreno. — Pointe des carlistes en Catalogne. — Gergue et Gomez. — La légion anglaise et la légion étrangère. — Blocus de Bilbao. — Pointe du prétendant sur Madrid. — Succès d'Espartero. — Convention de Bergara. — Entrée de don Carlos et des débris de son armée en France. — Cabrera chassé d'Aragon.



ERDINAND avait peint au vif, par une image triviale, le véritable état de son royaume : « L'Espagne ressemble à un flacon de bière dont je suis le bouchon, disait-il à son lit de mort; le bouchon une fois sauté, gare à la mousse et à la bière ! » Il fut prophète cette fois, et le glas funèbre des cloches de Madrid retentit comme le tocsin de l'insurrection dans la Navarre et les provinces basques. Le 6 octobre, Santos-Ladron levait l'étendard de don Carlos en Navarre; et pendant que le curé Mérino reformait sa guerilla en Castille, les moines, entraînant le peuple, proclamaient la royauté absolue à Bilbao et à Vittoria. Partout, dit un témoin oculaire, les volontaires royalistes furent appelés aux armes. En huit jours les carlistes firent insurger la Vieille-Castille, l'Alava, la Guipuscoa, la Biscaye et la Navarre. Le gouvernement de la reine, par l'imprévoyance ou l'impéritie de Zéa, son chef, était à peu près désarmé dans ces provinces où l'insurrection triomphante ne ren-

contra pas un soldat. Son début, pourtant, fut malheureux. Celui qui avait poussé le premier cri contre Isabelle, Santos-Ladron, l'ancien général de l'armée de la Foi, venait de s'établir avec sa bande à Los Arcos. Attaqué tout à coup par le colonel du 12e de ligne, sorti de Pampelune avec cent hommes, il fut battu, fait prisonnier et fusillé à Pampelune, sept jours après sa levée d'armes.

Eraso, chef des carabiniers de la frontière, qui avait débauché son régiment à Burguete, ne put tenir non plus contre le colonel Lorenzo. Tandis qu'il gagnait la France en fuyant, Jauréguy (*El Pastor*), le guerillero des luttes de l'indépendance, banni depuis par Ferdinand, passait aussi la frontière et revenait dans la Guipuscoa. Il rentra à Saint-Sébastien le jour même où Santos-Ladron était fusillé à Pampelune. La jeunesse libérale se mit sous ses ordres avec enthousiasme, et le même élan groupa autour d'un autre exilé, le colonel Iriarte, la milice de Santander. Le gouvernement français, dans le même temps, reconnaissait Isabelle II, et envoyait M. Mignet, directeur au ministère des affaires étrangères, à Madrid, pour engager la régente Marie-Christine à persister dans les voies du libéralisme, et l'assurer de l'appui du roi Louis-Philippe, son oncle. Malheureusement les *afrancesados*, qui avaient sa confiance et le pouvoir, s'abusaient étrangement sur la situation et les projets des partis. Ils espéraient venir à bout des partisans de don Carlos sans l'aide des progressistes, et se proposaient de repousser également l'absolutisme pur et la liberté, afin de doter l'Espagne de ce que le premier ministre Zea-Bermudez appelait naïvement, dans son manifeste, le despotisme éclairé (*despotismo illustrado*).

Il ne tarda pas à reconnaître, avec le trouble et la surprise des esprits médiocres, à quelle distance il était des partis qu'il croyait dompter. Propagée comme l'incendie dans les forêts, quand souffle un vent violent, l'insurrection, en quelques jours, avait fait des progrès immenses. Mérino avait entraîné toutes les populations sous les drapeaux du prétendant, de l'Èbre au Guadarrama par un système de recrutement irrésistible; il tuait sans merci ceux qui refusaient de le suivre. Les Navarrais se groupaient à Estella autour d'Iturralde; les Alavais venaient jusqu'à l'Èbre; la Biscaye comptait sept bataillons de volontaires; il y en eut bientôt vingt-

cinq dans le royaume de Valence; et grâce à l'incurie du ministère et aux lenteurs suspectes de Saarsfield, qui, envoyé contre les rebelles à la tête de quatre mille hommes, ne bougeait pas de Burgos, l'insurrection, maîtresse de tout le nord de l'Espagne depuis les Pyrénées, la mer et le Guadarrama, ne vit flotter le drapeau de la reine qu'à Burgos, Saint-Sébastien et Pampelune.

Alors les hommes du despotisme éclairé commencèrent à ouvrir les yeux : quatre décrets importants parurent dans le journal officiel du 15 au 22 octobre. Le premier reconnaissait doña Maria, en lutte aussi avec son oncle, comme reine du Portugal; le second confisquait les biens de don Carlos; le troisième comprenait dans l'amnistie trente-un députés des anciennes cortès encore dans l'exil, et le dernier enfin ordonnait la dissolution et le désarmement des volontaires royalistes. Ils étaient trois cent mille en Espagne et ne résistèrent qu'à Madrid, dans les faubourgs, où le peuple lui-même marcha contre eux avec les troupes, et sur les frontières de l'Aragon, au château de Morella.

Ces mesures déjà tardives furent paralysées par les hésitations ou la complicité des chefs de l'armée de la reine. Saarsfield aurait pu étouffer l'insurrection de Castille dans son berceau; mais il ne bougeait pas, entretenait de mystérieuses relations avec la junte carliste, et ne sortit de Burgos, après douze jours d'inaction, qu'en apprenant l'arrivée d'une brigade de cavalerie de la garde commandée par un constitutionnel, Wals, comte Armildez de Toledo. Craignant d'être devancé et supplanté par ce général, Saarsfield se hâta dès lors de faire le mouvement qui aurait dû être exécuté depuis le 8 octobre. A son approche, l'avant-garde de Mérino se replia sur l'Èbre, les bandes de Cuevillas et de Verastegui disparurent dans les montagnes, et il entra, sans tirer un coup de fusil, dans Vittoria, Bilbao et Pampelune. Là, il fut rejoint, le 10 décembre, par son successeur le général Valdez, qui, opérant de concert avec Castañon, capitaine général de la Guipuscoa, venait de battre, en passant à Onate, les bataillons à moitié désorganisés de Biscaye et de l'Alava. Si on eût continué d'agir ainsi avec vigueur, poussant partout l'insurrection à la pointe de la baïonnette et du sabre, elle aurait succombé malgré le fanatisme et le nombre de ses adhérents; mais, au lieu de porter toutes ses forces pour l'écraser dans

les trois provinces, le ministère y laissait les chefs sans soldats. Valdez avait à peine quatre mille hommes à Pampelune, y compris la garnison ; Jauregui et le brigadier Espartero n'en comptaient pas chacun plus de quinze cents sous leurs drapeaux dans la Guipuscoa et à Bilbao ; Iriarte était toujours réduit à ses huit cents hommes à Santander, et le général Osma, commandant général des provinces basques, n'en avait pu réunir que mille à Vittoria.

C'était évidemment trop peu pour garder cinq ou six places et réduire des populations ardemment hostiles et levées en masse dans les quatre provinces. Les opérations militaires restaient donc suspendues, quand, au commencement de 1834, un grand mouvement de l'opinion renversa le ministère, et, plaçant la question sur son véritable terrain, la posa nettement entre le vieil absolutisme et les idées nouvelles.

Le capitaine général de la Catalogne, Llander, qui avait étouffé d'une main forte l'insurrection carliste partout où elle s'était montrée, eut l'honneur de l'initiative, en signalant à la régente, dans un manifeste énergique, l'impuissance et les vices de la politique de son gouvernement, et réclamant la convocation des cortès.

Vivement appuyée par Quesada, le marquis de Las Amarillas et le comte de Florida Blanca, la réclamation de Llander eut un plein succès, et amena, le 16 janvier 1834, la formation du ministère Martinez de la Rosa. Cet ancien proscrit de Ferdinand, maté par l'exil et l'âge, était, en raison de son tempérament un peu lymphatique et de ses mœurs douces, le chef naturel des *moderados*. Avançant d'un pas timide dans la voie du progrès, car il tremblait à tout instant d'atteindre les exaltés, qui voyaient seuls pourtant où était le salut de l'Espagne, il imagina un système bâtard assez semblable à ce que l'on appelait alors le juste-milieu en France. Son *estatuto real*, s'élevant d'un degré vers le libéralisme au-dessus du despotisme éclairé de Zea, concédait à l'Espagne une représentation nationale composée de deux chambres (*estamentos*) : l'une, celle des *proceres*, prise parmi la grandesse et les notabilités financières, politiques et militaires, et la seconde (des *procuradores*), élue par les citoyens ayant douze mille réaux de revenu. Suivi de réformes d'une incontestable utilité, telles que la suppression du conseil de Castille et des Indes, remplacé par un conseil d'État, et

d'actes excellents et de nature, comme l'amnistie sans réserve, à contenter toute l'Espagne libérale, l'*estatuto real* ramenait le pays au point où on l'avait arrêté en 1820. Comprenant en même temps la nécessité des mesures vigoureuses, le ministère envoyait deux corps d'armée en Portugal sous le commandement de Morillo et de Rodil; et ceux-ci, donnant la main aux soldats constitutionnels de doña Maria, enveloppaient à Santarem l'armée de don Carlos et de don Miguel, et forçaient ces deux prétendants à s'embarquer, le 30 avril, pour l'Angleterre. Après ce triomphe des jeunes reines sur leurs oncles, vieux représentants du passé et de l'absolutisme, l'armée victorieuse fut dirigée vers le nord, où les carlistes avaient fait des progrès alarmants. Trop faible pour comprimer un mouvement que chaque jour voyait grossir, le général Valdès, vice-roi de Navarre, s'était borné à conserver ses positions et à observer l'ennemi plutôt qu'à le combattre. On le remplaça par Quesada, absolutiste converti, et cet ex-guerillero de l'armée de la Foi ne fit pas mieux que ses prédécesseurs. Il est vrai qu'en prenant possession de son commandement, il trouva l'insurrection organisée sur un pied formidable. Une junte, présidée par le curé d'Elisondo, Juan Etcheverria et formée des plus riches propriétaires du pays, la dirigeait avec intelligence et vigueur de la vallée du Bastan. Elle avait pour commandant général un de ces hommes que révèlent les circonstances, à qui, pour inscrire son nom sur le livre d'or des héros, il ne manqua qu'un drapeau moins usé et une meilleure cause.

Tomas Zumalacarregui, né d'une assez bonne famille d'Ormaistegui, dans la Guipuscoa, était un ancien capitaine des bandes de Mina. En 1820, dans l'armée de la Constitution, il devint lieutenant colonel du régiment des ordres militaires. Ferdinand VII le nomma plus tard colonel du régiment d'Estramadure. Mis en disponibilité, en 1832, quand on épura l'armée, il se retira auprès de sa femme à Pampelune. C'est là que le trouva l'appel de la junte de Puente-la-Reina. Il y répondit des premiers, et lorsqu'il fut question d'élire un chef, tous les suffrages se portèrent sur lui par le conseil d'Eraso, qui, nommé d'abord, déclina modestement cet honneur pour le laisser au plus capable.

Zumalacarregui, alors dans la vigueur de l'âge et des facultés,

justifia vite et brillamment le choix d'Eraso. Il n'avait sous ses ordres que cinq bataillons, dont trois appelés, pour cette raison, *de los palos*, ne portaient que des bâtons : il entreprit de les armer avec les fusils des cristinos, et en moins d'une année, effectivement, du 22 juillet 1834 au 11 juin 1835, il prit aux soldats de la reine sept mille fusils, cent quarante-deux sabres d'officiers, trois cent quarante-trois chevaux et vingt pièces d'artillerie. L'accueil qu'il fit à Quesada, son nouvel adversaire, eut un écho sinistre à Vittoria. Une entrevue avait eu lieu à Noain à l'arrivée du vice-roi, entre ce dernier, le frère de Zumalacarregui, président de l'audience de Burgos, homme éclairé et chaud partisan d'Isabelle, et le général carliste accompagné de trois membres de la junte. Elle fut très-orageuse des deux parts et n'aboutit qu'à exaspérer Zumalacarregui, qui, traité avec la hauteur la plus dédaigneuse par Quesada, s'en vengea huit jours après comme un chef indien. Se dérobant aux troupes placées pour observer ses mouvements à Santa-Cruz-de-Campero, il se porta par une marche rapide sur Vittoria, surprit cette ville, s'empara des faubourgs et de cent cinquante *peseteros*, qu'il fit fusiller cinq par cinq, et entièrement nus, pour ne pas trouer leurs habits[1].

Depuis ce carnage, Zumalacarregui employa toujours la même tactique : fatiguer l'ennemi par des marches et des contre-marches continuelles dans les montagnes, dont ses hommes connaissaient, dès l'enfance, les moindres détours, et où les colonnes de Quesada erraient sans guide à l'aventure, et guetter, à l'abri des bois et des défilés impraticables pour tout autre que par le Basque ou le Navarrais, l'occasion d'enlever les corps isolés : tel était le genre de guerre qui lui réussit constamment. Le 22 avril 1834, il attaquait à Alzazua l'avant-garde du vice-roi, tuait deux cents hommes et en emmenait cent prisonniers. Ceux-ci furent les plus malheureux; l'oncle Tomas (*tio Tomas*), comme l'appelaient ses guerilleros, fit fusiller sept officiers et vingt-quatre soldats.

Deux mois et demi après cette affaire, Rodil entrait en Navarre avec l'armée de Portugal, et don Carlos, traversant, à l'aide de

1. Les *peseteros* éta nt des volontaires cristinos qui touchaient pour solde une *peseta* (1 franc 05 centin.·s) par jour.

faux passe-ports, l'Angleterre et la France, arrivait inopinément au milieu des siens. Ce double événement, enflammant les passions des deux parts, allait donner à la lutte un caractère plus général et plus violent encore. Les partisans de don Carlos inaugurèrent sa venue par une levée en masse et la formation de trois nouveaux bataillons dans les vallées d'Erro, de Salazar et de San-Esteban. Un enthousiasme sans limites exaltait la faction; Basques et Navarrais accouraient en foule au devant du roi des moines et des *quemaderos*[1]. Les mères elles-mêmes poussaient leurs enfants dans les rangs des guerilleros. On voyait ces pauvres et ignorants montagnards se presser sur la route où devait passer don Carlos; tous le couvraient d'acclamations bruyantes et de bénédictions. Ils se jetaient aux pieds de son cheval au risque de se faire écraser, et arrêtaient sa marche à force d'amour et de joie. Un seul point noir à l'horizon troublait la sérénité de ces jours de délire : l'armée de Portugal, dont on entendait déjà rouler les canons du côté de Logroño. Si, profitant de la terreur que répandait partout sa marche, Rodil avait attaqué sur-le-champ, il aurait eu raison sans peine de ces bandes terrifiées; mais, au lieu d'agir, il temporisa, perdit douze jours à Logroño, et n'en sortit que le 20 juillet quand l'ennemi commençait à se rassurer. Deux affaires indécises qu'il eut avec Zumalacarregui, le 25 et le 31, dans la sierra de Andia, remontèrent rapidement le moral des carlistes. Une expédition manquée, le 6 août, dans la vallée du Bastan, acheva de les rassurer; aussi, pendant qu'il regagnait Pampelune, talonné par les bérets blancs, don Carlos passait paisiblement à Oñate la revue des quatre factions d'Alava, de Guipuscoa, de Navarre et de Biscaye. Il s'y trouva seize mille hommes sous les armes; mais, d'accord sur le but, les chefs, ne l'étaient pas sur les moyens : la jalousie de race et de sol, si ardente, d'ailleurs, dans ces montagnes, les divisait au point qu'il était difficile de leur faire accepter un supérieur. Après de nombreuses contestations fomentées par l'orgueil national, Zumalacarregui revint dans ses sierras avec les Navarrais, et Zavala emmena don Carlos en Biscaye pour lui faire jurer les fueros, selon l'antique usage, sous le chêne de Guernica.

1. Brûloirs de l'inquisition.

Rodil courut en Biscaye avec une masse de troupes, arriva trop tard comme toujours, et n'y trouva que le chêne, sacré aux yeux des Basques, qui paya pour le prétendant. La hache abattit cet arbre chargé de siècles, autel et symbole de la liberté provinciale. Zumalacarregui, pendant ce temps-là, surprenait à Viana l'arrière-garde du général Carondelet, lui tuait deux cents cavaliers et faisait fusiller un colonel et les officiers tombés dans ses mains. A un mois de distance, le hardi partisan exécuta un autre coup de main, au même lieu, contre le même général, qui, par incapacité ou incurable négligence, laissa écraser deux régiments, le 16e de ligne et le Provincial de Valladolid. Rodil apprit cet événement au retour d'une course dans la vallée du Bastan qu'il venait de fouiller, au commencement de septembre, sans avoir pu saisir un homme ni un fusil. Furieux de ces échecs et de son insuccès, il se vengea comme un Espagnol du xve siècle, par le fer et le feu. On brûlait, par ses ordres, les maisons où avait logé don Carlos; les alcades et les curés des villes et des villages où il était passé étaient fusillés s'ils refusaient d'indiquer sa trace. Il n'épargnait même, dit-on, ni les blessés carlistes, ni les parents qui les soignaient. Ne voyant d'autre résultat que l'exaspération de l'ennemi produit par une telle guerre, les ministres, vingt jours après son expédition du Bastan, remplaçaient Rodil par Mina.

Ce guerillero, trop vanté pour ses coups de main dans la guerre de l'indépendance, mais que son dévouement à la révolution de 1820 et son exil rendaient cher aux progressistes, était malade à Cambo, de l'autre côté de la frontière, quand sa nomination lui parvint le 27 septembre. Il s'écoula un mois entier avant qu'il pût quitter son lit. Or, Zumalacarregui avait mis ce temps à profit. Tandis que Rodil s'éloignait de mauvaise humeur, résignant son commandement au général Wals qui était mourant et désorganisait l'armée en débauchant les meilleurs officiers, le guerillero carliste fondait comme un vautour sur les divisions dispersées. Le 12 octobre, il passe l'Èbre et attaque le colonel Amor auprès de *Fuen-Mayor* (la Grande-Fontaine); le 14, il surprend les miliciens de Cenicero, et, sept jours après, revenant sur Amor, aussi imprévoyant que Carondelet, il lui tue ou prend une centaine d'hommes et douze cents fusils. Les corps épars de l'armée de Christine manœuvrent aussitôt pour l'en-

velopper ; mais, trop lents dans leurs mouvements, ils sont surpris et successivement défaits : celui d'Odoyle, le 27 octobre, dans la Borunda, et celui du général Osma, le lendemain, à Ulibari. Le chef carliste déshonora, selon sa coutume, son succès en faisant fusiller de sang-froid, après l'action, le général Odoyle et cent de ses officiers.

C'est le surlendemain de cette boucherie, digne d'un chef des Peaux-Rouges, que Mina parut en Navarre et y trouva l'insurrection victorieuse sur tous les points et ne recevant l'impulsion que d'un seul homme; car Zumalacarregui, pour mettre sous sa main la faction de Biscaye, dont son rival, Zavala, dirigeait seul les forces, avait forcé don Carlos de faire arrêter le marquis de Valdespina et Zavala, et de donner le commandement des six bataillons biscayens à Eraso. Après ce petit coup d'État, Zumalacarregui eut donc sous ses ordres vingt-six bataillons, dix de Navarre, six de l'Alava, quatre de la Guipuscoa, six de Biscaye et quatre escadrons navarrais montés avec les chevaux de la reine et ceux que la contrebande lui amenait de France.

Pour lutter contre cette force, dans un pays complétement hostile, Mina ne pouvait disposer que d'une dizaine de mille hommes, mal payés, mal nourris, mal commandés, et démoralisés à tel point qu'ils n'osaient plus attaquer les carlistes qu'à nombre égal. Le nouveau capitaine général les passa en revue, le 14 novembre, à Puente-la-Reyna, et ne pouvant, dans son état de santé, les conduire lui-même, les lança, sous les ordres de Cordova, à la poursuite de Zumalacarregui. Le jeune général cristino rencontra les factieux près de los Arcos. Trompé par un faux renseignement sur leurs forces, il hésita et remit l'attaque. Zumalacarregui, se dérobant aussitôt, comme il en avait l'habitude, alla surprendre les postes des Urbains sur la Ribera, brûla vifs les détachements de Caparosso et de Villafranca, et y commit, dit un auteur de son parti, *pour effrayer les autres* d'atroces cruautés[1].

Les cristinos l'atteignirent enfin, le 12 décembre, à Nazar et Azarta. Le matin, Lorenzo, un des meilleurs officiers de la reine, avait culbuté Eraso vers Montréal et le poussait sur Lumbier; Cor-

1. *Essai historique sur les provinces basques.*

dova et les brigadiers Oraa et Lopez, abordant résolûment Zumalacarregui, le forcèrent de repasser l'Ega. Le lendemain, il devait être tourné par sa gauche à Anan, et sur sa droite, par Gurrea, à Santa-Cruz-de-Campero, tandis que Cordova, débouchant par le pont d'Urquijas, l'attaquerait de front. Un défaut d'ensemble fit échouer cette manœuvre, et le seul résultat de ces deux journées fut une perte pour chaque armée de quatre ou cinq cents hommes.

L'année 1834 se ferma sur cette rencontre, que les deux chefs firent sonner dans leurs bulletins comme une victoire, en exagérant outre mesure les forces et la perte de l'adversaire, et 1835 s'ouvrit, à Madrid, par une tentative de révolution militaire. Le parti des *moderados* voyait avec peine, depuis quelque temps, que les événements poussaient peu à peu la nation sur la pente de 1820. Anciens absolutistes pour la plupart, ils avaient bien voulu écarter don Carlos et les moines qui les trouvaient trop révolutionnaires ; mais ils ne voulaient pas avoir tiré les marrons constitutionnels du feu pour les exaltés. Une intrigue s'ourdit donc par les soins de Llander, le promoteur du mouvement de Barcelone, dans le but de renverser comme trop libéraux les ministres de l'*estatuto real*, et de leur substituer des hommes franchement rétrogrades. Ce complot avait transpiré, et la colère fermentait à Madrid dans le parti libéral, losque, le 18 février, au matin, on apprit que le capitaine général Canterac avait été tué par les soldats du 2e léger, en révolte à la Puerta-del-Sol. Llander, ministre de la guerre, fit attaquer à l'instant le régiment par toutes les troupes dont il pouvait disposer ; mais la milice ayant refusé de tirer, et la ligne et la garde se battant par forme d'acquit, il fallut parlementer et accorder au régiment rebelle une amnistie pleine et entière sous la condition qu'il irait combattre en Navarre. Les balles parties de la Porte-du-Soleil déchirèrent ainsi le complot de Llander et le forcèrent de sortir du ministère de la guerre.

A cette nouvelle, Zumalacarregui, persuadé que le triomphe des *exaltados* va rallier tous les modérés au prétendant absolutiste, fait une *quinta* (conscription) dans les trois provinces, organise trois bataillons nouveaux et recommence avec ardeur sa guerre de surprises. Au commencement de février, il avait manqué Maestu, où Mina eut la précaution de placer la brigade de réserve. Après s'être

heurté sans résultat, au pont d'Urquijas, contre Lorenzo, que les carlistes ne firent jamais reculer, il entraîna le colonel Ocana dans une embuscade à Berueta, lui tua cent hommes, et aurait pris la brigade entière qu'il tenait bloquée dans un poste, sans l'arrivée de Mina. Se repliant à l'approche de son ancien général, le chef carliste revint à marches forcées sur la Ribera, attaqua une seconde fois la caserne fortifiée de los Arcos, et y trouva, car la garnison s'était échappée pendant la nuit, deux cents fusils et deux mille habillements qui tombèrent comme du ciel à ses soldats à demi nus. De là, il courut à Elisondo et y cerna deux mille cristinos, que Mina vint débloquer en personne le 12 mars. Le vieux guerillero de l'Empire, ramené par les circonstances à ses mœurs d'autrefois, résolut d'épouvanter par un exemple ces populations si hardiment hostiles. Il fit rassembler les habitants du village de Lecarroz, qui avaient aidé les carlistes à mettre les canons en batterie, et les somma de déclarer où ils avaient caché les pièces qu'ils ne pouvaient emporter facilement, n'ayant pour les traîner que des bœufs : ceux de Lecarroz ayant refusé de répondre, il ordonna de les *quintar*, c'est-à-dire d'en fusiller un sur cinq. Ces énergiques montagnards ne s'émurent pas : on en avait déjà fusillé trois, le cœur faillit au quatrième, qui avoua que les trois canons de Zumalacarregui étaient enterrés dans la forêt de Bertoz, d'où ils furent rapportés à Elisondo.

Une proclamation sanglante annonça aux Navarrais l'exécution de Lecarroz et la fin du système de douceur. Les *chapel-gorris* (chapeaux-rouges) la portèrent dans le Bastan au bout de leurs baïonnettes, la trempèrent dans le sang et la promenèrent pendant huit jours à travers le feu et les ruines. Si Mina, avec son expérience dans ce genre de guerre, avait conservé une partie de sa vigueur, l'insurrection aurait eu fort à faire. Déjà, par des mouvements habilement combinés, il neutralisait tous ses efforts; mais la maladie contre laquelle il luttait en vain finit par épuiser son énergie avec ses forces; il demanda un successeur et fut remplacé, le 10 avril 1835, par le ministre de la guerre lui-même.

Le général Valdès, nommé commandant général des armées du Nord et de Castille, arriva, le 13 avril, à Logrono, réunit à Vittoria les divisions Seoane et Cordova, formant un effectif de dix-

huit bataillons, et le 21 alla chercher Zumalacarregui, qui l'attendait vers Eulate. Le nombre n'est pas un avantage dans la guerre de montagnes. Valdès l'éprouva ce jour-là. Engagée dans des conditions défavorables aux masses, l'action fut soutenue avec vigueur par les Navarrais : le général-ministre eut beau charger à la tête de la cavalerie, ses escadrons se rompirent sous le feu des montagnards, et, forcé de battre en retraite à travers une nuée de tirailleurs, il ne ramena, six jours après, à Estella, qu'un rassemblement confus de fuyards tellement démoralisés qu'ils frappaient les généraux mêmes pour se sauver plus vite.

Un agent du ministère anglais l'y attendait impatiemment depuis le 24 avril. Convaincus par l'expérience des dernières années que le seul régime offrant chance de durée en Espagne était le gouvernement constitutionnel, les tories, malgré leur sympathie pour don Carlos, avaient donné la main à Louis-Philippe, et signé l'année d'auparavant le traité de la quadruple alliance, unissant l'Angleterre, la France, le Portugal et l'Espagne, contre les prétentions de don Carlos et l'établissement d'une monarchie absolue. En vertu de ce traité, la France fermait la frontière, et l'Angleterre était chargée de fermer les mers. La première exécutait le marché de bonne foi et à la lettre, rien ne passait. Le commerce de la France était donc entièrement nul pour cette vaste partie de l'Espagne occupée par les nombreux détachements des carlistes; l'Angleterre, au contraire, bloquait étroitement tous les ports, mais pour en éloigner les concurrents, car c'était elle seule qui vendait aux provinces rebelles, et qui, en ayant l'air de la combattre, retirait tous les bénéfices de l'insurrection. Continuant ce double jeu dans la voie souterraine de la diplomatie, le ministère tory avait envoyé un agent secret au quartier de don Carlos, afin de l'amener à des concessions pouvant permettre une volte-face politique et la retraite de l'Angleterre. Opiniâtre autant qu'inintelligent, don Carlos ne comprit pas que les tories ne voulaient qu'un moyen de déchirer le traité de la quadruple alliance, et il rejeta, avec l'obstination aveugle de sa race, tout ce qui lui fut proposé. Le général Alava, représentant de la reine à Londres, obtint alors de Wellington, dont il avait été l'aide de camp, l'envoi d'un agent officiel chargé d'une mission toute différente. Lord Elliot se ren-

dit, en effet, à Onate. Là, le 16 avril, il signifia au prince que son gouvernement ne le reconnaîtrait jamais, et, tout en lui conseillant de cesser une lutte inutile, proposa, au nom de l'humanité, de la dépouiller de son caractère sauvage. Cette proposition, soumise à Zumalacarregui, le vrai roi de l'insurrection, fut par lui agréée, et, au commencement de mai, les deux chefs signèrent, l'un à Estella, l'autre dans les montagnes, une convention par laquelle carlistes et cristinos s'engageaient désormais à ne plus massacrer les prisonniers. Aussi découragé que ses troupes après la déroute d'Eulate, qui lui coûtait, outre les morts et les blessés, cent cinquante prisonniers, plus de quatre mille fusils et ses équipages, Valdès, en arrivant, le 8 mai, à Pampelune, y convoqua une sorte de conseil de guerre, qui décida unanimement qu'on ne pouvait venir à bout de la faction sans l'aide de la France. Les ministres, à qui fut adressée la délibération de Valdès et des vingt-cinq officiers supérieurs, l'approuvèrent en y changeant un seul mot, l'intervention, qu'ils remplacèrent, de peur de blesser l'honneur national, par coopération armée, et l'ambassadeur d'Espagne à Paris mit le gouvernement français en demeure de traduire en faits les stipulations du traité de la quadruple alliance. Là était la difficulté pour le gouvernement de Louis-Philippe. Le roi des barricades, qui dirigeait seul les affaires étrangères dans tout ce qu'elles présentaient d'important ou de sérieux, repoussait l'intervention afin de ménager les cours du Nord, mais voulait laisser l'odieux du refus à l'Angleterre. Une double manœuvre, fort bien conçue et plus habilement exécutée, le conduisit à son but en jouant tout le monde. L'ordre aux feuilles ministérielles de soutenir l'intervention la fit attaquer aussitôt avec violence par les journaux de l'opposition. Dès qu'il la vit dépopularisée, Louis-Philippe demanda l'avis de l'Angleterre. Le cabinet de Londres répondit aussitôt en déclinant toute part d'action et de solidarité et se bornant à autoriser le recrutement d'une légion sur le sol britannique. A couvert dès lors devant l'Europe absolutiste et devant l'opinion, Louis-Philippe refusa l'intervention et offrit la légion étrangère.

Cet échec diplomatique, connu le 10 juin en Espagne, renversa le ministère Martinez, que Marie-Christine, la *reyna gobernadora*, remplaça d'abord par Toreno et plus tard par Mendizabal, et con-

duisit Zumalacarregui d'Estella, dont il ouvrit les portes, le 15 mai, à don Carlos, sous les murs de Bilbao. Maître alors de tout le pays, des Pyrénées à l'Arga et à l'Èbre, derrière lesquels s'était réfugiée l'armée royale, cet intrépide partisan, comprenant bien qu'il lui fallait des points d'appui plus solides et plus sûrs que des villages, résolut de s'emparer de Bilbao. L'occasion ne pouvait s'offrir plus favorable ; nulle part les cristinos ne faisaient front; le corps d'Iriarte avait été presque anéanti à Guernica; Jauregui et Oraa venaient de fuir le Bastan par un chemin jonché de morts ; tous les postes fortifiés, Trevino, Bergara, Eybar, Elisondo, San-Estevan, étaient repris par les carlistes, et Bilbao, quand le guerillero navarrais s'y présenta, n'avait pour toute fortification qu'une courtine en terre et en planches, couvrant la ligne extérieure des maisons ; mais il y avait dans cette bicoque sans fossés, sans palissades, et que défendaient seulement cinq batteries, des soldats et un homme de cœur, le comte de Mirasol. Sommé de se rendre, le 4 juin, il répondit par le feu des canons anglais qu'un vapeur de cette nation, au service d'Espagne, avait débarqués l'avant-veille.

Les carlistes avaient dix-huit pièces qu'ils traînaient sur des chars à bœufs ; ils en formèrent six batteries dont le feu n'eut pas grand'peine à trouer l'enceinte et les redoutes en terre de Bilbao. Au bout de trois jours, la résistance ne semblait plus possible, et Zumalacarregui n'attendait plus pour donner l'assaut que l'effet d'une nouvelle batterie dont il surveillait lui-même la construction de la veranda d'une maison située à cinq cents mètres de la ville. Sa haute taille, sa veste de velours, abondamment soutachée, et le béret blanc à gland d'or, seul insigne de son grade, frappèrent sans doute quelque marin, qui, tirant de la batterie anglaise, l'atteignit à la jambe droite. Se sentant mortellement blessé, il remit le commandement à Eraso et se fit porter à Durango et de là à Ormaistegui pour y mourir huit jours après, au gîte, comme le bon lièvre. Sans les horribles cruautés qui ensanglantèrent sa gloire, ce partisan eût mérité le nom que lui décernent ses amis, de héros de la Navarre.

Les cristinos avaient là une belle occasion pour prendre leur revanche : il ne s'agissait que de masser leurs divisions éparses autour de Bilbao et de les précipiter sur les carlistes à moitié bat-

tus par la mort de leur général. Les lieutenants de Valdès, malade à Miranda, perdirent une quinzaine de jours en marches et contre-marches et ne surent pas même se rencontrer dans la plaine de Bilbao. Le général Lâtre, qui devait prendre en passant dans les *encartationes*[1] le général Iriarte, joindre sa troupe aux six mille hommes qu'il commandait et aller joindre Espartero à Portugalette pour remonter tous ensemble vers la ville assiégée, pendant que le général Las Heras descendrait avec vingt-un bataillons du paramera de Durango, ne sut pas même exécuter cette manœuvre si simple, et la fermeté du comte de Mirasol sauva seule la métropole du Nervion. La réputation militaire que Valdès avait rapportée du Pérou avec son ami Las Heras resta pour n'en plus sortir dans ces tranchées qu'il n'avait pas osé attaquer avec des forces triples de celles des carlistes, et les deux armées changèrent à la fois de général. Don Carlos prit l'épée que Zumalacarregui avait remise en tombant à Eraso, et que ce guerillero refusa une seconde fois par modestie, et Cordova fut nommé provisoirement commandant de l'armée christine. Celui-ci gagna brillamment ses éperons, le 16 juillet, au pont de Mendigorria, qui vit fuir, après de vigoureuses charges, Eraso vers les montagnes d'Undiano et don Carlos vers Oteiza. Un énergique guerillero, Sagastibelza, se battit comme l'aurait fait Zumalacarregui, pour protéger la retraite des bérets bleus.

Cette défaite était le second glas funèbre de la faction. Frappée du coup mortel sous Bilbao, elle marchait rapidement vers la décadence. Avec Zumalacarregui avaient péri non seulement la volonté qui dominait l'ensemble, mais aussi l'intelligence qui le faisait mouvoir; sur sa tombe avaient surgi, se redressant fièrement dans leur orgueil, la médiocrité et l'intrigue qu'il tenait à l'attache. Don Carlos avait donné le commandement général à Moreno, ancien capitaine général du royaume de Grenade, et confié une division à Maroto, célèbre à cette époque par le rôle infâme qu'il avait joué dans l'affaire du malheureux Torrijos. La nomination de ces deux Castillans blessa les Navarrais au cœur. Eraso se retira sous prétexte de santé, et Iturralde, son successeur, ne cacha ni son mécontentement, ni son mépris pour ces deux hommes, qu'il regar-

1. Villages ou bourgs francs.

dait, dans ses idées étroites de localité, comme des étrangers.

Tandis que la division, mère des revers, s'introduisait au quartier général carliste, une insurrection d'un caractère tout opposé éclatait dans les autres royaumes. Indignée de la mollesse du gouvernement qui semblait engourdi (*entorpecido*), l'opinion libérale prit feu tout à coup comme une fusée : l'Aragon, cette terre des hommes forts, donna le signal. Que les temps étaient changés! Dans cette même Saragosse, menée quelques années auparavant à la lisière par le père Basilio, le 5 août 1835, la populace inonde places et rues de ses flots furieux en criant : « Mort aux moines ! » Les prêtres ne sont pas plus épargnés; les terribles *labradores* égorgèrent tout ce qui s'offrit à leurs coups dans les couvents et les églises. Le capitaine général Alvarez, renfermé prudemment dans son palais qu'entourait toute la force armée, laissa tuer, brûler et piller pendant deux jours à discrétion. L'ayuntamiento, de son côté, accusait le gouvernement, et les populations aragonaises, soulevées au bruit de l'émeute du Cosso, chassaient les moines qui s'enfuyaient partout avec terreur.

A la même date, Barcelone se prononçait d'une manière encore plus terrible. Douze jours avant, les miliciens de Reus et les Tarragonais avaient commencé l'œuvre sanglante en tuant les moines dans quelques couvents et les brûlant vifs dans les autres. Le 26 juillet, ceux de Barcelone furent assaillis par le peuple, qui massacra ceux qu'il put saisir et mit le feu aux couvents. Il en fut de même à Vals, Martorell, Montblanch, Villafranca et au Mont-Serrat. Llander, n'osant pas rentrer à Barcelone, y envoya son second, que la foule massacra, traîna longtemps et brûla dans les rues. Une junte se forma ensuite et s'empara du gouvernement en déclarant qu'elle ne se dissoudrait qu'après l'expulsion de don Carlos. Six jours plus tard, Saragosse nommait la sienne; Murcie et Valence firent leur mouvement le 11 et le 15 août, le 16 échouait celui de Madrid; mais le 20, le 23 et le 25, les juntes étaient établies à Murcie et à Cadix, Malaga, Alicante et dans toute l'Andalousie.

Le comte de Toreno, chef du ministère, voulait résister : le flot révolutionnaire l'emporta, laissant la place, le 14 septembre, à

Mendizabal, que la pression des juntes força de réviser, dans le sens progressif, l'*estatuto real*.

Au milieu de ces mouvements, la faction avait jeté quatre mille hommes en Catalogne sous le commandement de Gergue; et quoique serrée de près sur son terrain, de plus en plus gênée par les manœuvres de Cordova, et obéissant à des chefs d'une médiocrité déplorable, Moreno et Maroto, elle battit Espartero dans la lande d'Arrigoriaga, et résista toute l'année sans désavantage, grâce à la bravoure de Gomez, Gurrea, Iturralde, aux efforts combinés des troupes de la reine, de la légion portugaise de secours, de notre légion étrangère renforcée de deux cents volontaires parisiens et de la légion recrutée en Angleterre. Celle-ci, composée de huit mille hommes aux ordres du général Evans, aurait été un fardeau et un embarras très-grand pour l'Espagne; car, sur huit mille mercenaires presque toujours ivres et qui ne savaient ni marcher ni combattre, trois mille à peine étaient présents au drapeau; mais elle se fondit comme une boule de neige, après avoir coûté en six mois plus que trente mille hommes de bonnes troupes. La pénurie du trésor espagnol et l'organisation défectueuse des services de l'armée neutralisèrent d'un autre côté l'action de la légion étrangère, que décima la misère plus que le fer de l'ennemi. Toutes ces circonstances favorisaient les guerilleros carlistes, qui, perçant partout le réseau des troupes royales, firent alors leurs courses les plus aventureuses. Gomez, avec une poignée de braves, se lança jusqu'aux portes de Madrid et revint en Navarre chargé de butin et vainement poursuivi par le brigadier Alaix. Le Serrador et Quillez infestaient les frontières de l'Aragon et du royaume de Valence, et Cabrera, à qui le brigadier Nogueras avait achevé d'ôter tout sentiment humain du cœur, en fusillant barbarement sa mère, rôdait comme un tigre de Morella aux âpres sommets de Cantavieja, en exerçant d'épouvantables représailles et se baignant avec délices dans le sang.

Malgré quelques avantages partiels et la défaite des Anglais à Oriamondi, l'insurrection commençait cependant, en 1836, à ressembler au taureau de la *corrida* fatigué de sa course. Battue sur les hauteurs de Luchana par Espartero, qui la repoussa une seconde fois de Bilbao, elle quitta tout à coup la Navarre, enfonça les cris-

tinos à Huesca et à Barbastro, et réussit à franchir l'Èbre. Après Villar de los Navarros, où ne put l'arrêter Buerens, don Carlos donna la main à Cabrera, qui amenait un camp de sept mille hommes, et les deux troupes réunies vinrent camper à quatre lieues de Madrid. Ce fut le dernier succès des carlistes. Ramené sur l'Èbre par Espartero, qui l'eût rejeté au delà des Pyrénées, s'il ne se fût endormi un an sur ses lauriers, don Carlos vit battre successivement, en 1838, Negri auprès de Burgos, Gergue à Penacerrada, et, malgré la revanche prise par Cabrera sous les murs de Morella contre les cristinos, en 1839, il était aux abois et acculé, après deux échecs, à la Peña del Moro de Renovales et Guardamino, et aux bois de Bergara.

C'était Maroto qui commandait l'armée en chef. Odieux, en sa qualité de Castillan, à tous les autres généraux, il avait été forcé d'en faire fusiller, à Estella, un certain nombre qui lui préparaient le même sort. Condamné à mort par don Carlos, et convaincu de l'impossibilité de lutter encore avec une armée dont chaque bataillon était en révolte, il traita sous main avec Espartero, son ancien compagnon d'armes, un *ayacucho*[1] comme lui, et signa, le 31 août 1839, la convention de Bergara, en vertu de laquelle la plus grande partie de l'armée carliste amnistiée posa les armes. Abandonné presque aussitôt de tous les officiers supérieurs, don Carlos se réfugia en France avec sa famille et quelques milliers de soldats, adolescents pour la plupart, et n'ayant de bon dans leur équipement que leurs bérets et leurs capotes grises. Un an plus tard Cabrera passait la frontière à son tour, et aux officiers réfugiés qui s'étaient cramponnés à sa voiture, à Cahors, pour demander ce qu'il avait fait de la junte coupable de la mort d'un autre exécrable, le comte d'Espagne, le farouche guerillero ne jetait que ces mots : « *Muerta !* (Morte). »

1. On appelait ainsi les généraux battus le 22 février 1825 par Bolivar, le héros du Pérou, à Ayacucho.

CHAPITRE XXI

ISABELLE II.

Les juntes de 1840. — Espartero et Marie-Christine. — Abdication de Valence — Régence du duc de la Victoire. — Politique de lord Palmerston et de Louis-Philippe. — Insurrection de Barcelone. — Le vainqueur de Majaceite. — Mariages espagnols. — Isturitz et Narvaez. — Le ministère San-Luis. — Proscriptions du 17 janvier 1853. — Soulèvement de Vicalvaro. — Leopoldo O'Donnell. — Les trois jours de Madrid. — Les deux juntes. — Rappel d'Espartero. — Élévation, chute et retour d'O'Donnell. — Guerre d'Afrique. — Le seigneur don Gomez Pulido. — Note de don Juan Blanca del Valle. — Réponse de Sidi-Mohammed-el-Jetib. — L'ultimatum. — Le gouverneur de Ceuta et l'ambassadeur de France. — Fatalité des gouvernements militaires. — Déclaration de guerre. — Débarquement du premier corps. — Le général Echagüe au Serallo. — Francisco Conejero. — *O morir todos o salvarnos todos!* — Les crêtes de Sierra-Bullones. — Combat d'Anghera. — Les camillas. Le choléra. — Attaque des redoutes. – Le général Zabala. — Chemin de Tétuan. — Camp de la Conception. — Combat du 30 décembre. — La case du marabout. — Bataille de Castillejos. — Muley-el-Abbas. — Combat de Guad-el-Gelu. Le chevalier de San-Fernando. — Capitulation de Tétuan. — La tente du pont de Buceja. — Le choc de Vad-Ras. — Les plénipotentiaires maures. — Conditions de la paix. — Portrait d'Isabelle II.



Après l'expulsion de don Carlos et la ruine de son parti, un fait se produisit qui est assez ordinaire à la fin des guerres. Le parti qui n'avait pas combattu voulut annuler la victoire et donner à l'Espagne libérale, en échange du sang versé, un régime peu différent de celui qu'elle venait de repousser au prix de tant de sacrifices. L'entreprise semblait prématurée autant que dangereuse, car ceux qui l'avaient blessé à mort à Majaceite, La Calzada, Ramalez, et enterré à Bergara, étaient peu disposés à laisser sortir l'absolutisme de sa fosse sanglante. Aux premiers mouvements du spectre, Espartero, qui avait été nommé grand d'Espagne de première classe et duc de la Victoire, mit la main à l'épée. Par le bras de son aide de camp Linage, il essaya d'arrêter le gouvernement de Marie-Christine; mais la régente était entourée de ces hommes aussi audacieux quand il s'agit de provoquer un peuple que prompts à fuir sa colère, s'il se réveille à leurs provocations. Les ministres de 1840, Evariste Perez de Castro, Lorenzo de Arrazola, Ramon Gon-

tillan, Serafin Maria de Soto, comte de Clonard, Agustin Armendariz et Juan de Dios Sotelo, conseillèrent à Marie-Christine de sanctionner une loi impopulaire au plus haut degré dans cette patrie du municipe, car elle ne tendait à rien moins, sous couleur de la réglementer, qu'à étrangler dans le réseau de la centralisation l'antique liberté des communes (*ayuntamientos*).

Toucher à cette arche sainte au moment où les émotions de la dernière lutte battaient encore dans les cœurs, était le comble de l'imprudence. Les insensés qui l'essayèrent allaient l'apprendre à leurs dépens. Semblable à ce bruit sourd, lointain et menaçant qui précède l'orage, la colère de la nation grondait sur tous les points. Le 31 août, les populations basques et les soldats d'*El Pastor*, de Vérastégui et de Lardizabal célébrèrent à Bergara, avec le plus grand enthousiasme, l'anniversaire de la célèbre convention. Tandis que les députations des *trois sœurs*, Alava, Guipuscoa et Biscaye, et les chapel-gorris dansaient et s'embrassaient fraternellement, en criant : « Vive la douce paix *et ces fueros si suaves et si précieux* (*estos fueros tan suaves y tan apreciables*) ! » la municipalité de Madrid se réunit et resta en permanence, protégée par une partie de la milice nationale. A trois heures de l'après-midi, les tambours de cette garde battaient la générale, et tous les miliciens se rendirent à leurs compagnies. Le lendemain 1er septembre, l'*ayuntamiento* s'assembla de nouveau. La séance, à laquelle assistaient plusieurs notabilités du parti populaire, était publique. Des discours énergiques furent prononcés par divers orateurs, pour engager le conseil à prendre provisoirement les rênes du pouvoir, dans le but de protéger la constitution contre toute attaque violente. Cette proposition ayant été agréée, les tambours roulèrent le rappel dans toutes les rues, et, à trois heures, la milice entière fut sous les armes. Jusqu'à ce moment, l'autorité militaire n'avait pas donné signe de vie. Vers les quatre heures parut sur la grande place le capitaine-général Aldama, escorté par une compagnie du bataillon *del Rey*. Le feu s'engagea on ne sait comment entre cette compagnie et la garde civile. Quelques coups de fusils furent échangés. Au premier sifflement des balles, le capitaine-général, dont le cheval avait été tué, abandonna l'escorte et s'enfuit au Retiro, où était le parc d'artillerie. Aussitôt que le bataillon apprit

sa fuite, il vint, tambour battant, se ranger du côté du peuple, à la puerta del Sol, et prit poste sur la place de la Constitution. Avant la nuit, neuf bataillons avec de la cavalerie et huit canons se trouvèrent massés sur cette place. La garde civique occupait, en outre, l'hôtel des Postes. L'*ayuntamiento*, concentrant en ses mains tous les pouvoirs, chargea du commandement de l'insurrection les généraux Lorenzo et Rodil, mit le chef politique en état d'arrestation et ordonna d'illuminer la ville.

Les barricades s'élevaient pendant ce temps dans toutes les rues. Le capitaine-général, aussi troublé par le bruit des pavés que par le sifflement des balles, ne se crut plus en sûreté au Retiro, et en partit à trois heures du matin, avec douze pièces d'artillerie et trois cents cavaliers de la garde royale. Une partie du régiment de la *Reyna gobernadora*, qui l'avait d'abord suivi, ne tarda pas à rentrer à Madrid. Le provincial de Mondonedo, le reste du régiment d'el Rey et les *salva guardias* (gendarmes), vinrent successivement se réunir à la milice, qui les accueillit avec enthousiasme. Maître alors de la position, car la régente, avec son ministère et l'auguste Isabelle II, était à Valence, l'*ayuntamiento* constitutionnel fit afficher, le 2 septembre, à onze heures du soir, la proclamation suivante :

« Citoyens,

« Les vœux de l'armée et de la milice citoyenne, les manifestations des principaux *ayuntamientos* de la Péninsule, les clameurs de l'opinion publique contre le fatal système de réaction qui domine aujourd'hui, tout a été dédaigné avec insolence par les traitres qui environnent Sa Majesté, et dont les conseils pernicieux compromettent à chaque pas la dignité du trône et la tranquillité publique.

« La constitution jurée par nous tous ayant été violée, les lois ayant été méconnues, la volonté même de la reine régente ayant été tyrannisée par l'influence d'une faction liberticide, et en l'absence d'une direction ferme et d'un gouvernement, après une si longue crise, il est indispensable que le peuple manifeste, avec l'attitude imposante d'hommes libres, sa ferme volonté de conserver intactes, dans la lettre et dans l'esprit, les institutions constitutionnelles conquises au prix de tant de sang et de si immenses

sacrifices. Pénétré de cette vérité, votre ***ayuntamiento*** constitutionnel n'a pas hésité à accéder aux vœux et à la demande de l'immense majorité de cette nation héroïque, et à se faire l'interprète de ses sentiments. Fort du témoignage de sa conscience et appuyé sur la milice nationale, si bien méritante, l'***ayuntamiento*** s'est réuni pour transmettre à la Reine l'expression des vœux de la capitale. Tous ses membres mourront plutôt que d'abandonner leur poste avant d'avoir assuré solidement l'existence des lois et de la constitution contre les machinations de la perfidie et le joug du despotisme. Notre exemple, citoyens, sera imité dans toutes les provinces où se trouveront des Espagnols sentant battre un cœur dans leur poitrine. »

Cet espoir ne fut pas trompé. L'***ayuntamiento***, réuni à la députation provinciale et de concert avec les commandants de la milice, avait élu une junte provisoire devant remplir les fonctions du gouvernement, jusqu'à ce que Sa Majesté aurait daigner nommer un ministère répondant au vœu national. Presque en même temps que cette junte supérieure, présidée par D. Joaquin Ferrer, et dont Fernando Corradi était le secrétaire, s'organisèrent sous le même drapeau quarante juntes provinciales, parmi lesquelles se distinguaient, par leur ardeur et leur patriotisme, celles de Cadix, Barcelone, Alcira, Cordoue, Ciudad-Real, Betanzos, la Corogne, Orense, Santona, Castro de Urdiales, Oviedo, que présidait San-Miguel; Murcie, Séville, Caceres, Malaga, Grenade, Saragosse, Burgos, Avila, Ségovie, Léon, Lérida, Carthagène et Tolède.

Espartero s'était rendu à Barcelone, où le mouvement s'accentuait avec l'ardeur et l'énergie du caractère catalan. Le 9 septembre, il publia un manifeste pour faire connaître qu'il n'obéirait à la reine qu'à trois conditions : la révocation de la loi des ***ayuntamientos,*** la dissolution des cortès et le renvoi des ministres. Ce manifeste, accueilli partout avec joie, car il exprimait le sentiment général, devint le programme des juntes, qui se ralliaient toutes à celle de Madrid. L'armée criant : Vive la constitution! et les officiers du parti contraire, rentrés dans leurs foyers par suite de la convention de Bergara, offrant leur épée à l'insurrection, Marie-Christine se trouva si isolée à Valence, entre ses ministres, quel-

ques généraux sans soldats et le corps diplomatique, qu'elle nomma Espartero, huit jours après la publication de son manifeste, président du conseil des ministres. Le duc de la Victoire est de ceux qui se hâtent lentement. Il écrivit le 21, de Barcelone, au ministre de la guerre, à Valence, pour le prier de faire savoir à Marie-Christine que, sa vie entière étant vouée au bonheur de la reine et au salut de la patrie, il se résignerait au plus grand des sacrifices en acceptant la mission délicate et épineuse qu'elle daignait lui confier. Malgré ces belles paroles et de chaleureuses protestations de dévouement, il ne se mit en marche que lorsqu'il eut rassemblé une dizaine de mille hommes. C'est à la tête de cette escorte qu'il se dirigea vers Madrid, où il entra le 27 septembre. On lui avait préparé une réception triomphale. Dès l'aube, la milice et la garnison étaient sous les armes. La foule remplissait les rues. Aux murs de l'hôtel de l'Inspection de la garde civique, où il devait loger, pendaient des écussons portant les noms de ses principales victoires. Quoiqu'il ne se fût guère hâté, on n'avait pas eu le temps d'achever la colonne de la puerta del Sol, et les arcs de triomphe du Prado. Il fit son entrée dans l'ancienne calèche de don Carlos, attelée de six chevaux, reçut à la porte d'Alcala les félicitations des divers corps, s'assit à un banquet de cent couverts, et puis, au milieu des acclamations du peuple et de l'armée, se rendit enfin à Valence.

Loyal Manchèque, il arrivait avec l'idée bien arrêtée de défendre Marie-Christine, tout en chassant sa camarilla. Mais le point de vue est mobile en révolution et se modifie souvent d'un jour à l'autre, selon la tournure des événements. Derrière le nuage d'encens qui l'enveloppait comme un dieu d'Homère, depuis Barcelone, et le suivit jusqu'à Valence, Espartero avait trouvé la junte de Madrid. Celle-ci, froidement résolue, venait d'élargir son programme, et son chef Joaquin Ferrer n'était entré dans le ministère formé par le duc de la Victoire que pour l'imposer à la *reyna gobernadora*. Entraînant donc son président, qui eût voulu marcher moins vite, le ministère des juntes, composé de Joaquin-Maria Ferrer, Alvaro, Gomez, Manuel Cortina, Pedro Chacon, Joaquin de Frias, présenta respectueusement, le 11 octobre, cet exposé à la régente :

« Madame,

« Dès le moment où a été annoncée l'élection des cortès actuelles, une alarme générale s'est élevée contre les mesures adoptées pour la préparer. L'expérience a parfaitement démontré que l'on avait eu raison de s'alarmer, et nul n'osera dire que dans ces élections ait régné la liberté, si nécessaire pour que ses résultats soient regardés comme l'expression véritable de la volonté nationale. Le contraire a été décidé par l'unique autorité dont la constitution reconnaisse la compétence. Vos conseillers responsables se garderont bien d'effacer le sceau de cette réprobation et de mettre en doute sa légitimité; ils se rappellent trop bien sa cause, car elle a laissé dans l'opinion une trace indélébile, quelque effort qu'on ait fait légalement pour l'effacer.

« Le fatal projet de loi des *ayuntamientos* est venu confirmer les soupçons que l'on avait conçus. L'acharnement avec lequel il a été soutenu et approuvé et la marche insolite adoptée dans la discussion ont accru l'impopularité de la chambre des députés, à tel point que de pénibles manifestations ont prouvé la désaffection publique qu'elle avait encourue. La loi des dîmes et d'autres projets combattus par l'opinion ont tout consommé. Il est arrivé ainsi qu'une des principales exigences du peuple, se soulevant pour la défense de la constitution qu'il voyait violée, a été la dissolution des cortès actuelles. Cette exigence, Madame, est devenue irrésistible, en considérant tout ce que nous venons de dire. Nous avons, en conséquence, l'honneur de proposer à Votre Majesté la dissolution des cortès, et, pour qu'elle ait lieu, nous vous soumettons le projet ci-joint d'ordonnance :

« Conformément à l'avis de mon conseil des ministres et en considération de partie des motifs consignés dans l'exposition en date du 11, en ma qualité de reine régente du royaume pendant la minorité de mon illustre fille, la reine Isabelle II, en son nom royal et usant de la prérogative qui m'est accordée par l'article 26 de la constitution, j'ordonne ce qui suit :

« Art. 1er. — La Chambre des députés est dissoute.

« Art. 2. — En vertu de l'article 19 de la constitution, le tiers des membres du Sénat sera renouvelé. »

Marie-Christine demanda vingt-quatre heures pour réfléchir, et, le lendemain, en présence des ministres, des ambassadeurs, de la députation provinciale du corps ecclésiastique, de l'*ayuntamiento* et d'autres témoins, au lieu de l'ordonnance que lui imposait son nouveau ministère, elle remit son abdication au duc de la Victoire.

« La situation actuelle de la nation, disait-elle dans cette pièce dignement formulée, et l'état précaire de ma santé m'ont décidée à renoncer à la régence du royaume, qui, pendant la minorité de mon illustre fille Isabelle II, m'a été conférée par les cortès constituantes de la nation, assemblées en 1836, malgré les vives instances qui m'ont été faites par mes conseillers, avec la loyauté et le patriotisme qui les distinguent, pour que je la conservasse, au moins jusqu'à la réunion des prochaines cortès, parce qu'ils pensaient que cela pourrait être utile au pays et à la chose publique; mais, ne pouvant acquiescer à aucune des exigences du peuple que mes conseillers croient pouvoir être prises en considération pour calmer les esprits et mettre un terme à la situation actuelle, il m'est absolument impossible de continuer à remplir ces fonctions; je crois agir dans l'intérêt de la nation en y renonçant. J'espère que les cortès nommeront pour les hautes et éminentes fonctions des personnes capables de rendre le peuple aussi heureux que ses vertus lui donnent le droit de l'être. Je confie à la nation mon auguste fille. Les ministres qui doivent, conformément à l'esprit de la constitution, gouverner le royaume jusqu'à la réunion des cortès, m'ont donné trop de preuves de dévouement pour que je ne leur confie pas avec plaisir ce dépôt sacré. »

Après cet acte que la junte suprême s'empressa de porter à la connaissance du public, pour sa gouverne, disait le secrétaire Corradi, et sa satisfaction, Marie-Christine s'embarqua pour la France, et le ministère d'Espartero prit le pouvoir, exercé jusque-là souverainement par la junte madrilène. Son premier soin fut de suspendre l'exécution de la loi des *ayuntamientos* et de convoquer de nouvelles cortès.

Élu, par cette assemblée, le 8 mai 1841, régent du royaume, le vainqueur de Luchana confia la tutelle de la jeune reine à son

ami le divin Arguelles, et adopta un système de gouvernement tenant le milieu entre les aspirations ardentes des exaltés et le tiède libéralisme des *moderados*. Ainsi, tandis qu'il résistait avec une fermeté froide aux prétentions de Rome, d'une main il contenait le parti républicain et les débris du parti carliste, remuant encore en Biscaye, et comprimait de l'autre une insurrection Christine, fomentée à Pampelune par O'Donnell, un des amis les plus fidèles de la reine exilée. Malheureusement suspect à l'Europe absolutiste, qui l'observait d'un œil peu bienveillant, et croyant le gouvernement français plus hostile qu'il ne l'était réellement, Espartero, ne pouvant compter que sur l'appui de l'Angleterre, se donnait à elle corps et âme. Or, dans cette alliance intime, l'Angleterre voyait surtout un résultat, l'éloignement de la France. « Je n'ai rencontré dans ma vie, dit le célèbre homme d'État qui dirigeait alors les affaires étrangères dans les conseils de Louis-Philippe; je ne connais point dans l'histoire d'exemple d'une politique aussi obstinément rétrospective que celle de l'Angleterre envers l'Espagne : la guerre de la succession espagnole sous Louis XIV, le traité d'Utrecht, la maison royale de France régnante en Espagne, le pacte de famille sous Louis XV, l'Espagne concourant avec la France sous Louis XVI à l'indépendance des États-Unis d'Amérique, l'invasion de l'Espagne par l'empereur Napoléon, tous ces faits étaient encore en 1840, et sont probablement encore aujourd'hui aussi présents à la pensée du gouvernement anglais, aussi décisifs pour sa conduite que s'ils étaient actuels et flagrants. La crainte des vues ambitieuses et la prépondérance de la France en Espagne est toujours une préoccupation permanente et dominante en Angleterre[1].

En cette occurrence, peut-être, le ministère anglais ne s'alarmait point sans raison. Le séjour de la reine Christine à Paris; ses entrevues fréquentes à Saint-Cloud avec le roi, son oncle; les conciliabules que Zea-Bermudez, son conseiller privé, tenait à l'hôtel des Capucines avec M. Guizot, et la joie qu'on n'avait pu cacher dans les régions officielles en apprenant le coup de main d'O'Donnell, à Pampelune, tout cela était de nature à donner à penser à lord

1. Guizot, *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*, t. VI, p. 297.

Aberdeen. Il s'en ouvrit sans doute à l'ambassadeur de France, puisque M. Guizot répondit :

« Si nous n'avions pas bien reçu la reine Christine, nous aurions manqué aux premiers devoirs de famille, d'honneur, aux exemples de respect mutuel que se doivent entre eux les souverains; nous aurions également manqué aux plus simples conseils de la prudence. Nous ne le dissimulons point, nous n'avons jamais bien pensé de la révolution de septembre 1840 en Espagne et de l'avenir d'Espartero. Nous avons craint au delà des Pyrénées de nouvelles explosions révolutionnaires; nous avons regardé la reine Christine comme pouvant être un jour une ancre de salut pour l'Espagne, le seul moyen possible de transaction et de gouvernement. Nous lui avons conseillé de demeurer étrangère à toute menée contre le nouveau gouvernement de Madrid. Nous lui avons dit que si elle devait être quelque jour utile à l'Espagne, c'était à la condition de n'être remise en scène que par la nécessité évidente, après l'épuisement et la chute des partis contraires, non par les intrigues de son propre parti [1]. »

Ce furent cependant ces intrigues qui la ramenèrent à Madrid. Entraîné aux moyens violents par la violence des attaques, Espartero, se retournant contre les siens, frappa deux fois Barcelone, qui s'était révoltée en 1841 et 1842, non comme un père qui réprime, mais comme un soldat aveuglé par l'éclat du sabre. Cette répression brutale fut sa perte; et ceux qui lui avaient tendu, au nord et à l'est, ce piége sanglant, le savaient bien. Conspirateurs émérites et exercés de longue main à préparer les coups sur l'échiquier politique, ils comptaient sur la colère du parti progressiste : celui-ci, dont l'intelligence est partout le moindre défaut, ne vit pas effectivement, à travers le feu et la fumée du bombardement de Barcelone, le but des *moderados;* il s'unit à eux dans sa fureur contre Espartero, et, pour se venger d'un homme, ruina sa cause, renouvelant, au profit d'un petit groupe d'intrigants sans racines dans la nation, la fable du Bouc et du Renard.

Il y avait alors de ce côté des Pyrénées, où viennent chercher refuge, depuis cinquante ans, tous les bannis d'Espagne, un géné-

1. Le même, p. 308.

ral nommé Narvaez. Brave et actif de sa personne, comme il l'avait prouvé, en 1836, sur le plateau de Majaceite, en écrasant les troupes de Gomez et étouffant dans un cercle de fer et de feu l'insurrection carliste de la Manche, Narvaez avait encore plus d'ambition que de bravoure. Indifférent en matière politique, ainsi que la plupart des généraux qui n'ont d'autre opinion que leur épée, parce qu'à l'épée seule est attaché leur intérêt, il s'était mis avec le parti rétrograde, en haine d'Espartero, chef populaire des constitutionnels. L'exil le rapprocha de la reine Christine. Un complot assez adroitement ourdi étendit son réseau doré sur les pays où fumaient encore les ruines faites par les canons d'Espartero; et, après la dissolution des cortès, au moment où la lutte commençait à exalter les esprits, Narvaez débarque en pleine canicule à Valence, débauche quelques troupes, le régiment de la Princesse, notamment, où il avait été capitaine, et marche hardiment sur Madrid. Le général Serrano, pendant ce temps, agitait la Catalogne, et don Manuel Concha s'efforçait de faire soulever Cadix. Plus heureux qu'O'Donnell, qui n'avait trouvé que l'exil, deux ans auparavant, dans son *pronunciamiento* militaire de Pampelune, et que Diego Léon qui y avait trouvé la mort, Narvaez réussit, grâce à l'accouplement monstrueux des progressistes et des rétrogrades et à l'incurable lenteur du duc de la Victoire.

Barcelone, levée en masse, avait proclamé sa déchéance, le 13 juin 1843, par l'organe du gouvernement provisoire, composé de Serrano, Lopez et Caballero. Il se mit en marche avec une armée pour la réduire, et perdit, par une halte trop prolongée à Albacète, l'occasion de disperser, ce qui lui eût été facile, le rassemblement que menait Narvaez. Celui-ci, profitant de cette faute capitale, se glissa entre son armée et celle de Seoane, et parut, le 15 juillet, sous les murs de Madrid. Voyant que les portes restaient fermées, il courut à Torejon de Ardoz, occupé par la division Seoane, dont les braves, gagnés sans doute d'avance, mirent bas les armes au bout d'un quart d'heure de combat. A la suite de cette glorieuse affaire, il entra dans la capitale, qu'il se hâta de mettre en état de siége, tout en qualifiant Espartero, dans ses proclamations, de *grossier satellite du despotisme*. Ce dernier, aussi indolent que son rival était bouillant, ne secoua quelques instants sa torpeur castillane que

pour bombarder, en passant, Séville ; puis, à la nouvelle de l'entrée de Narvaez à Madrid, il lâcha pied et s'enfuit en Angleterre. L'Espagne eut, dès lors, les lèvres collées sur l'amer calice du despotisme militaire. Tandis que, du 23 juillet au 30 novembre, trois ministères, ceux de Lopez, Olozaga et Gonzalez Bravo, essayaient de prendre pied sur cette estrade du pouvoir que Narvaez gardait pour lui, le sabre exerçait ses brutalités dans l'Aragon, en Catalogne, à Carthagène, à Alicante et à Madrid. Le 3 mai 1844, Narvaez, disant enfin le mot de la conspiration, acheva d'écarter ses alliés les progressistes, et monta au pouvoir avec le parti rétrograde représenté par Mon et Pidal, et arrêta le mouvement libéral de l'Espagne, secondé par un troupeau de députés serviles et justement flétris du nom de *polacos*. Les mesures de ce dictateur militaire, qui avait appelé celui qu'il renversait *satellite du despotisme*, furent empreintes de l'esprit de réaction le plus hostile et le plus arriéré. Négation du principe de la souveraineté nationale, ajournement de la vente des biens du clergé, abus de l'état de siége et de la force, attentat aux droits des électeurs, gouvernement basé sur le mensonge et sur la corruption, voilà ce que trouva l'Espagne sous le sabre du conspirateur de Séville. Chassé deux fois en deux ans du ministère par ses propres complices, il fut remplacé définitivement, le 5 avril 1846. par Isturitz, qui n'eut que le temps de conclure avec M. Guizot les mariages espagnols.

Cette double alliance de la maison de Bourbon fut la grosse affaire de la fin du règne de Louis-Philippe. Lord Palmerston, fidèle à cette politique décrépite et usée autant que le parti qui la garde au flanc comme un ulcère, voulait marier la reine à un Cobourg, cousin de Victoria, et l'infante à un prince espagnol, don Enrique. Comptant sur la répulsion qu'inspirait la guerre au roi des Français, et sur la déférence pleine de sympathie qu'il témoignait à l'Angleterre, le vieux Beau du Foreign-Office, parlait haut et mesurait son insolence sur la prudence excessive, sans doute, du prince qui n'aurait eu qu'à dire un mot à la France pour arrêter et glacer d'effroi la Grande-Bretagne et l'Europe. La note que le ministre anglais fit lire, le 22 septembre, à M. Guizot, par lord Normamby, résumait tout ce que l'esprit suranné de l'aristocratie anglaise peut éjaculer de hauteur, d'impudence et d'orgueil.

Conformément aux us de la diplomatie, M. Guizot fit une réponse compendieuse et grave, dont le résultat fut, dix-huit jours après, le 10 octobre, le mariage de la reine Isabelle avec son cousin don Francisco de Asis, et celui de l'infante dona Luisa, sa sœur, avec le duc de Montpensier. Ainsi se trouva réalisé, malgré l'opposition et les menaces du ministère anglais, le projet de ceux qui ne voulaient pas que la couronne d'Espagne sortît de la maison de Bourbon et de la lignée de Philippe V.

Un instant, après les mariages, on put croire que la Péninsule verrait enfin s'ouvrir une ère de calme et de bonheur. L'armée était reconstituée; les mesures adoptées par Alejandro Mon, pour donner à l'Espagne une organisation administrative et financière, avaient été heureuses sur plusieurs points[1]; une nouvelle intrigue, probablement, renversa le ministère Isturitz, et ramena, le 4 octobre 1847, Narvaez au pouvoir, qu'il partagea, du moins en apparence, avec Sartorius et Cordova. Il eut, dans ce retour, qu'on peut bien nommer offensif, la gloire assez facile, puisqu'il disposait de toutes les forces de la nation, d'étouffer la république à Barcelone, Séville et Madrid, qu'ébranla un instant le contre-coup de la révolution de février, et d'abattre, dans l'Aragon, le drapeau du carlisme relevé par Cabrera. L'ordre qui se serait fait lui-même, rétabli, il dut encore à ses amis d'être renvoyé du pouvoir par les épaules. Les rétrogrades se croyaient tout permis. Pleins de mauvais desseins, ils jouaient avec la représentation nationale, comme l'enfant avec le fer dont le tranchant va le blesser. La lettre du député Olozaga à ses électeurs de Barcelone peint tristement la situation que le ministère San Luis avait faite à l'Espagne :

« Vous me demandez, disait, au mois de septembre 1853, le nouvel élu, quand les cortès seront ouvertes; je ne le sais pas et ne crois pas que personne le sache. Ce serait autre chose si vous me demandiez quand elles se fermeraient dans le cas où elles viendraient à être réunies. A moins d'un changement radical de la situation, elles se fermeront le lendemain du jour où elles seront ouvertes. Pour expliquer la rapidité, l'instantanéité d'un fait quelconque, on disait jusqu'ici qu'on n'avait que le temps d'ouvrir et

1. *Revue des Deux Mondes* de 1846, p. 557.

fermer les yeux; on dira désormais : *le temps d'ouvrir et de fermer les cortès.* »

La lutte entre le ministère et l'opposition s'échauffait tous les jours et atteignit bientôt les dernières limites. Au milieu de janvier 1854, une lettre collective était adressée à tous les journaux de l'opposition ; et cette lettre, qui contenait une offre d'appui et de concours, était signée par des hommes de toutes les nuances politiques, Madoz, Rios Rosas, Pacheco, Olozaga, Gonzalez Bravo, Seijas-Lozano, Manuel Bermudez de Castro, Moron, Pastor Diaz, le duc de Rivaz, les généraux Infante, Ros de Olano. Les signataires de cette lettre s'offraient à reprendre au besoin leur plume de journalistes pour défendre l'indépendance de la presse et les institutions en péril[1].

A l'honneur de ce corps politique, les ennemis les plus ardents du ministère étaient au sénat. Les généraux s'y distinguèrent surtout par leurs attaques énergiques, impétueuses. Comme tous ces hommes qui se prétendent modérés et prennent toujours l'initiative des mesures violentes, Sartorius, comte de San Luis, et ses collègues voulurent frapper un grand coup. Le 17 janvier 1854, un ordre royal envoyait *de cuartel* (en exil) les généraux Manuel de la Concha et Léopold O'Donnell aux îles Canaries, les généraux Infante et José de la Concha aux îles Baléares et le général Armero à Léon. Concha et le général Infante obéirent seuls en protestant; José se réfugia à l'étranger et O'Donnell se tint caché à Madrid et à Canalejas[2]. L'armée pensait comme ses chefs. Un mouvement militaire éclata, le 20 février, à Saragosse, où le régiment de Cordoue arbora sur l'Aljaferia le drapeau de l'insurrection, et il ne fut réprimé que grâce à la balle qui tua le brigadier Hore, commandant du régiment. La fusillade de Saragosse et le succès momentané du général Ribero, commandant de l'Aragon, devinrent le signal d'un nouveau coup d'État. De quatre généraux, Serrano, Nogueras,

1. *Annuaires des Deux Mondes*, p. 245.

2. O'Donnell, l'ancien promoteur du *pronunciamiento* manqué de Pampelune, magnifiquement récompensé après la chute d'Espartero, en 1843, et nommé capitaine général de la Havane, où il fit en deux ans une fortune immense, louvoyait entre le ministère et l'opposition, afin de jouer vis-à-vis de Narvaez le rôle que celui-ci avait joué envers Espartero. Ses manœuvres devinrent suspectes; on le surveilla, et, pris en flagrant délit de conspiration, il fut poursuivi et faillit être arrêté.

Menzano et Zabala, les trois premiers étaient éloignés de Madrid et le dernier banni. On mettait en même temps en état d'arrestation ou l'on déportait Gonzalez Bravo, Alejandro Castro, Cardero et les rédacteurs les plus ardents des journaux de Madrid.

Lorsque le comte de San Luis crut l'armée et la presse vaincues, parce qu'il les avait frappées, comme tous les mauvais gouvernements, à la tête, le châtiment lui vint du côté où il ne l'attendait plus. Pendant qu'il se préparait à détruire la constitution et à replacer l'Espagne sous le régime de M'Zea, le général Dulce, directeur du service de la cavalerie, sortit de Madrid, le 28 juin, sous prétexte d'une revue, et amena deux régiments à l'hôtellerie de l'*Esprit-Saint*, à Leopoldo O'Donnell, qui n'eut qu'à se montrer pour les faire prononcer contre le ministère. Isabelle était alors à la résidence royale de la Granja. Les ministres hésitèrent pendant deux jours. Le 30 juin, ils envoyèrent enfin des troupes contre les insurgés; on se battit vigoureusement à Vicalvaro, et O'Donnell, qui touchait aux portes de Madrid, parut avoir eu le dessous, puisqu'il prit le lendemain la route de l'Andalousie. Mais cette retraite n'avait qu'un but, celui d'attirer au dehors les troupes qui contenaient Madrid et de donner le temps aux provinces d'opérer leur mouvement. Tandis que le ministre de la guerre, Blaser, se lançait, en effet, à sa poursuite avec les régiments restés fidèles au despotisme, Barcelone et sa garnison se prononcèrent à la voix du capitaine général; Tarragone, Girone, Lérida, Saint-Sébastien, Saragosse, Valladolid, levaient à leur tour l'étendard de la constitution. Le régiment de cavalerie de Montesa, au lieu d'aller rejoindre le général Blaser, comme il en avait reçu l'ordre, allait se réunir aux insurgés; Espartero, quittant sa retraite de Logroño, qu'il habitait depuis l'amnistie de 1848, se rendait à Saragosse pour prendre la direction du mouvement; le 17 juillet, le ministère donnait sa démission, et la colère de Madrid éclatait par une émeute terrible. Les 17, 18, 19 juillet, le peuple saccagea les hôtels du banquier Salamanca et des anciens ministres, poussa des cris de mort contre la reine Christine, et régna seul pendant quelques jours; car si la junte de salut public, d'armement et de défense (*de salvacion armamento y defensa*) présidée par le vieux général Evariste, San-Miguel, avait l'apparence du pouvoir, le club réuni à la place de la

Cebada l'exerçait en réalité. Deux mille hommes, pendant ce te protégaient le palais de la reine, au nom de laquelle la junte Miguel et Sevillano, poussée en avant par celle de la place Cebada, exécutait une coupe sombre dans les administration prenant pour point de départ 1843. Aux trois jours de révol succédèrent trois semaines de désordre et de troubles. Eva San Miguel, sorte de Lafayette péninsulaire, quoique progres de conviction et d'un cœur droit et loyal, ne pouvait, accabl l'âge, arrêter la fougue du soulèvement avec ses mains débil le sentit et montra du doigt Espartero. Conformément à s mande et au vœu de la junte, l'ancien régent fut appelé par la Isabelle. Mais le duc de la Victoire ne se hâte point : il réfl quinze jours et ne se rendit à Madrid qu'après avoir fait, co en 1840, ses conditions, qui aboutirent à un partage du succès O'Donnell.

Celui-ci affecta d'abord le plus grand désintéressement plus profond respect pour son collègue; mais duper don B mero Espartero était peu difficile. O'Donnell y parvint bient repoussant doucement les progressistes, se fit nommer, le 14 j 1856, président du conseil. Les alliés qu'il écartait protest aussitôt par l'émeute : Barcelone et Saragosse vinrent encor sanglanter leurs flancs contre les baïonnettes; les modérés, d côté, n'acceptaient pas ce nouveau chef, qui ne put encore pr pied au Buen-Retiro. Moins de trois mois après il était rem par Narvaez, qu'il renversa le 29 juin 1858.

Président du conseil et ministre de la guerre, O'Donnell fit née suivante l'expédition du Maroc en qualité de général en et il écrivit avec son épée sur la plage d'Afrique la page la éclatante du règne d'Isabelle.

Quatorze années auparavant, un traité avait été signé par la diation de l'Angleterre entre le Maroc et l'Espagne. En vertu traité, deux kilomètres carrés de terrain devaient former à l'a les limites de Ceuta. Le gouverneur de cette sentinelle espa d'au delà du détroit se crut dès lors autorisé à prendre posse du terrain cédé, et il y commença la construction d'un cor garde; mais les Maures ne le voulurent point souffrir; ils ven démolir la nuit ce que les Espagnols avaient construit le jo

s'opposaient à main armée à ce travail. Portant bientôt dans cette lutte toute l'ardeur de leur fanatisme sauvage et de leur horreur des chrétiens, ils arrachèrent la pierre qui marquait les limites et brisèrent les armes d'Espagne. A cet affront, le seigneur don Gomez Pulido, gouverneur militaire de Ceuta, ne s'émut pas seul : toute l'Espagne, où la haine des Maures est héréditaire comme celle des Anglais en France, s'indigna de l'audace des mécréants. Dans la chaleur du premier mouvement, le consul général de la reine à Tanger adressa, le 5 septembre 1859, la note suivante au ministre du sultan Sidi-Mohammed-el-Jetib :

« Louanges à Dieu seul !

« A mon illustre ami Sidi-Mohammed-el-Jetib, ministre des affaires étrangères du roi de Maroc :

« Que la paix soit avec vous !

« L'outrage fait au pavillon espagnol par les hordes sauvages qui peuplent la province d'Anghera, limitrophe de notre place de Ceuta, objet de leurs incessantes et récentes agressions, est de telle nature qu'aucun gouvernement un peu jaloux de son honneur ne peut le supporter.

« Celui de la reine, mon auguste souveraine, est résolu fermement à obtenir la réparation qui lui est due, et qu'il veut égale à la grandeur de l'offense et digne de l'honneur de la noble nation qu'on a insultée.

« J'ai gardé jusqu'ici le silence, confiant dans vos protestations d'amitié et l'assurance que vous m'avez donnée tant de fois, au nom de votre maître, que les places espagnoles enclavées dans notre territoire seraient respectées, et ceux qui les attaqueraient châtiés sévèrement.

« Je me garde bien de mettre en doute la sincérité et la loyauté de vos paroles. Si vos intentions sont droites, les faits sont là pour prouver que le roi, votre maître, manque de la force et du pouvoir nécessaires pour se faire respecter et obéir de ses sujets.

« Arrêtez un instant votre attention sur les attaques si multipliées des Maures du Riff contre les forteresses de Mélilla, d'Alhucemas et du Peñon; tournez-la ensuite vers Ceuta insultée depuis tant de jours par les kabylas voisines, et demandez-vous s'il n'est pas temps de mettre un terme à de tels attentats, et s'il faut les

couvrir encore du manteau de l'impunité (*el manto de la impunidad*).

« Le gouvernement de la reine est, sachez-le bien, résolu à les empêcher désormais; aussi exige-t-il comme réparation et comme correction le châtiment le plus rigoureux.

« Si Sa Majesté le sultan est dans l'impuissance de l'appliquer, qu'elle le dise tout de suite, et les armées espagnoles, venant sur votre terre, feront sentir à ces tribus barbares, l'opprobre de ce siècle, le poids de leur indignation. Si je suis dans l'erreur, et que le sultan ait le moyen de châtier ces tribus turbulentes, je demande formellement qu'on s'occupe le plus tôt possible de satisfaire les légitimes exigences du cabinet de Madrid.

« Elles sont au nombre de quatre :

« Le cabinet exige que les armes d'Espagne soient replacées et saluées par les troupes du sultan au même endroit où elles furent abattues;

« Que les principaux agresseurs soient conduits au camp de Ceuta pour être sévèrement punis devant la garnison et les tribus;

« Qu'on reconnaisse officiellement le droit absolu du gouvernement de la reine à élever, dans le territoire contesté, toutes les fortifications qu'il jugera nécessaires pour la sécurité de la place;

« Et qu'on adopte les mesures que je vous indiquai dans notre dernière conférence, afin d'éviter le retour des excès qui sont venus troubler la paix et la bonne harmonie qu'on voyait régner entre les deux nations.

« Je vous donne dix jours pour me répondre.

« Si, au bout de ce temps, je n'ai pas obtenu satisfaction complète, je quitterai votre pays avec les sujets de ma reine.

« Vous savez ce que cela veut dire.

« Et la paix ! (*y la paz*).

« Juan Blanco del Valle. »

Deux jours après le consul reçut cette lettre :

Tanger, 8 de safar (7 septembre) 1859.

« Louange à Dieu seul !

« Il n'y a force et pouvoir qu'en Dieu seul, élevé et grand !

« A notre ami et illustre cavalier, le représentant chargé d'af-

faires et consul général de la nation espagnole, l'excellentissime seigneur don Juan Blanco del Valle.

« Nous prions Dieu qu'il vous tienne en bonne santé.

« Nous avons reçu votre note du 5, dans laquelle vous renouvelez par écrit les réclamations que vous nous avez fait entendre par l'organe de votre drogman, lors de notre voyage à Tétuan. Je vous répondis que vous auriez satisfaction sur tous les points, un excepté, celui de la construction du corps de garde, qu'il fallait soumettre à notre sultan que Dieu assiste. Nous le fîmes immédiatement et vous envoyâmes sa réponse aussitôt venue.

« Je dois vous dire, sans détour, que les sorties que fait continuellement le gouverneur de Ceuta avec les troupes de la garnison, hors des limites espagnoles, pour attaquer nos kabylas, attisent le feu de la sédition dans les tribus de la frontière et refroidissent nos bonnes dispositions tendant à maintenir la paix et le bon accord entre les deux nations.

« Si votre gouverneur reste sourd à vos injonctions et ne veut point se tenir tranquille, écrivez à votre gouvernement afin qu'il s'abstienne désormais d'actes que, pour l'honneur de votre nation, je ne veux point qualifier. Le gouvernement de votre reine, qui se distingue par son illustration et la rectitude de ses principes, ne se refusera point à ce que réclament la justice, l'humanité, les bonnes relations établies entre les deux pays, à ce que l'article 15 du traité de 1789, confirmé en 1845, nous donne le droit d'exiger.

« Nous protestons donc par les présentes contre l'injuste et impolitique conduite d'un fonctionnaire militaire qui semble prendre plaisir à irriter les cœurs des Maures, ses voisins, et à enflammer parmi eux la torche révolutionnaire.

« S'il eût attendu le châtiment des premiers délinquants au lieu d'aller clouer une bannière avec fracas, à la tête de toutes ses troupes, aux cris de : Vive la reine ! s'il n'eût point menacé les Maures présents à cet acte inusité de la clouer sur leurs têtes si elle était abattue ; si, au lieu de les insulter et de les provoquer sans motif il eût songé qu'il s'adressait à des êtres ignorants qui ne connaissent aucun frein, nous ne serions pas dans la situation lamentable où nous nous trouvons au moment où le sultan, notre seigneur, est à la veille de se voir appelé vers le Dieu tout-puissant.

« Le gouverneur de Ceuta doit avoir, aux yeux de votre gouvernement et de l'Europe, l'entière responsabilité de la révolution qui agite ces peuplades et de tous les événements passés et à venir.

« Votre gouvernement ne peut se plaindre du nôtre. Relisez attentivement l'article 15 du traité cité déjà, et demandez-vous ce que vous deviez faire quand votre chef militaire déchargeait ses canons sur les sujets du sultan et les menaçait de construire le corps de garde avec leurs têtes (*con sus proprias cabezas*).

« Vous nous sommez d'avoir à satisfaire à toutes vos réclamations dans le délai de dix jours. Vous comprendrez, vous qui êtes un cavalier si honorable, que, dans l'état de santé où se trouve notre maître, rien ne peut se faire encore. Sans cette circonstance, tout serait arrangé et conclu.

« Écrivez, en attendant, à votre gouvernement, et assurez-le que notre seigneur, que Dieu protége, punira sévèrement les coupables. Faites-lui connaître la situation délicate dans laquelle nous sommes, et qui lui donne autant d'ennui de la conduite de ceux d'Anghera que vous pouvez en avoir vous-même. Rappelez-lui en même temps que, depuis des années, les kabylas voisines respectaient la place de Ceuta ; et que si elles l'ont insultée en dernier lieu, la faute en est au gouverneur qui sacrifie à son orgueil les intérêts de la patrie, et ne tient nul compte de l'amitié qui unissait les deux nations. »

A cette note terminée par la demande d'une prolongation de l'ultimatum, que motivait d'ailleurs la mort du sultan, le consul général répondit en ces termes :

« Le 3 octobre, de Tanger.

« Gloire au Très-Haut !

« La paix et le secours de Dieu soient avec vous !

« Le gouvernement de la reine, ma souveraine auguste, cédant à votre demande du 10 de safar (15 septembre), consent à prolonger l'ultimatum jusqu'au 15 de ce mois. Si, dans ce délai, le cabinet de Madrid n'a pas reçu les satisfactions légitimes qu'il réclame à votre illustre monarque, la rupture sera définitive.

« N'espérez pas obtenir un nouvel ajournement, ce serait une pure illusion. Mon gouvernement ne pourrait l'accorder sans déchoir du rang qu'il occupe en Europe ; sa dignité et la grandeur

de l'outrage fait au pavillon national par une tribu sauvage, vassale de votre roi, s'y opposent également.

« Il dépend de vous de conjurer par vos soins, vos loyaux avertissements à votre prince, la tempête qui va éclater sur ces rivages. »

Cette correspondance diplomatique montre de quel côté était le droit. Il est évident que les premiers torts venaient du gouverneur de Ceuta, dont la fougue par trop castillane et les forfanteries avaient surexcité outre mesure les passions de ces tribus sauvages. Le cabinet espagnol, s'il eût été composé d'hommes politiques, avait la voie toute tracée dans les précédents du règne d'Isabelle II, pour sortir de cet embarras, honorablement et sans guerre. Dix-huit ans auparavant, un cas à peu près semblable, mais bien plus dangereux pour l'Espagne, s'était présenté à Madrid. Le ministère français avait eu l'idée malheureuse d'envoyer en ambassade auprès d'Isabelle l'homme le plus impropre, par son caractère et la tournure emphatique de son esprit, à une mission de ce genre. Tout bouffi de son importance, M. de Salvandy fit la route d'Irun à Madrid comme Fontanarose sur son char, se laissant haranguer par les alcades, écrivant à Paris que son voyage était un triomphe, et se plaignant seulement qu'on n'eût point tiré le canon. Blessé, sans doute, de ce manque d'égards, il débute à Madrid par une insulte grossière au gouvernement du régent qu'il refuse de reconnaître, en prétendant ne remettre ses lettres de créance qu'à la reine, mineure encore. Le parti qui était aux affaires, les cortès et tous les patriotes espagnols s'indignèrent avec raison de cet outrage. On le fit sentir à ce singulier envoyé, en ne lui adressant, pour la séance d'ouverture des cortès, qu'une invitation en son nom personnel. La terre aurait tremblé, que l'auteur métaphorique d'*Alonzo* n'aurait pas été plus ému.

Comme le señor don Pulido, il jeta feu et flamme dans ses dépêches et poussa bien haut le cri de guerre, ne doutant pas que la France entière, partageant son indignation, ne prît les armes pour le venger des insolents qui n'avaient pas tiré le canon à son entrée, et qui ne l'invitaient pas d'une manière convenable. Supposez alors, en France, un cabinet de l'humeur, de celui qui gouvernait l'Es-

pagne en 1859, et deux nations se seraient peut-être égorgées pour satisfaire l'amour-propre d'un sot. M. Guizot, plus sage, se hâta de rappeler le malencontreux envoyé. Le triple et incommensurable orgueil de cape, de plume et d'épée de ce capitan de Lectoure, creva en route comme une vessie trop gonflée, et tout fut dit. Voilà l'exemple que les ministres d'Isabelle auraient dû suivre. Malheureusement, le contraire du bon parti est souvent la fatalité des gouvernements militaires. Venus au monde violemment, ils sont toujours appuyés sur l'épée, et la brandissent jusqu'à ce qu'elle fatigue le bras, s'ébrèche et se brise. Pendant qu'il semblait désirer la paix, O'Donnell se préparait avec ardeur à la guerre. Un corps d'observation, composé des régiments de Grenade, de Bourbon, du Roi, des bataillons de chasseurs (*cazadores*), d'Alcantara, de Catalogne, de Madrid, de Barbastro, Las Navas, Simancas, Talavera, Mayorque, et commandé par le général don Rafaël Echaguë, était déjà passé en Afrique au mois d'août. Après la déclaration de guerre, proclamée solennellement par les cortès à l'expiration de l'ultimatum, trois autres corps d'armée, aux ordres, l'un du général don Juan de Zabala, l'autre de Ros de Olano, et le troisième placé sous le comte de Prim, comte de Reus, furent dirigés successivement sur l'Afrique.

Le corps du général Echaguë débarqua le premier, le 19 octobre, venant d'Algésiras, et, ouvrant la campagne par un soleil magnifique, s'empara sans peine du Serallo, édifice antique, dont les murs, de construction romaine, couronnent les plans avancés de la Sierra-Bullones. On n'eut affaire ce jour-là qu'à une dizaine de Maures, qui s'enfuirent après avoir blessé six chasseurs de Catalogne et de Madrid. Mais les jours suivants commencèrent les escarmouches. Le campement qu'on avait choisi et les redoutes dont on l'entourait étaient enveloppés à peu de distance de bois épais. Se glissant dans les grandes herbes, comme les serpents, et avançant pas à pas, d'arbre en arbre, dans l'après-midi du 24, les Maures profitent du brouillard pour attaquer à l'improviste la compagnie de chasseurs du régiment du roi, qui formait l'avant-garde du bataillon. Un moment, cette vaillante compagnie se crut perdue. Cernée de tous côtés par les Maures, qui l'enfermaient dans un cercle de fer et de feu, et hurlaient de joie, comme les chacals, en bran-

dissant leurs yatagans, elle se défendait en silence, chaque homme luttant corps à corps. Au plus fort de ce combat sans merci, que les gesticulations, les menaces, les cris et les atroces figures des Africains rendaient épouvantable, un soldat, Francisco Conejéro, voit un de ses camarades tombé à son rang, qu'avaient déjà saisi les Maures : « *O morir todos ò salvarnos todos!* (tous morts ou tous sauvés!) s'écrie-t-il d'un accent énergique, et, se précipitant tête baissée sur les Marocains, suivi de tous les soldats, qu'enleva cet élan, il arracha le blessé à la mort et le rapporta sur ses épaules. Cette héroïque résistance donna le temps aux autres compagnies et au bataillon de chasseurs de Barbastro de se porter sur le terrain et de dégager ces braves.

Un choc plus rude et plus sanglant eut lieu le 25 novembre auprès du bois d'Anghera. Depuis le matin, on voyait les sombres crêtes de la Sierra-Bullones couvertes d'ennemis. Ils en descendirent vers midi, en poussant leurs vociférations habituelles, tournèrent les redoutes et, se déployant devant le camp et le Serrallo sur une étendue de trois kilomètres, ouvrirent aussitôt le feu. L'action fut des plus vives au bosquet d'Anghera, auprès du barranco appelé de l'Enfer, où les chasseurs d'Alcantara et ceux de Madrid eurent fort à faire. Le général Echaguë, blessé à la main, eut son cheval tué sous lui, et il serait tombé sous le yatagan, si la beauté de sa selle n'eût ébloui ces enfants du désert, qui l'abandonnèrent pour s'emparer de ce butin. Les chasseurs de Catalogne, comme ceux d'Alcantara et de Madrid, et les régiments de ligne de Bourbon, de Grenade et du Roi, avec leurs colonels, Caballero, Bermezo, Garcia, Rodriguez et Trillo, se couvrirent de gloire dans cette affaire. L'Église elle-même y prit part, car le padre don Nemesio Francès, ayant été atteint pendant qu'il exhortait les blessés, quitta un instant son crucifix pour prendre le fusil, et tua son agresseur[1].

Quelques jours après, arrivait O'Donnell avec le second corps d'armée. Il fut reçu avec un enthousiasme qui tenait du délire. « Les soldats, dit un témoin oculaire, riaient, chantaient, s'embrassaient de bonheur, déchargeaient leurs armes en l'air, flat-

1. Recurrió á una carabina para defenderse y mato á su agresor.

taient son cheval de la main et ne cessaient de crier : Vive le général en chef! Léopold O'Donnell, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres, leur disait d'une voix émue : *Hijos mios, hijos mios, abeis sufrido mucho?* (Mes enfants, mes enfants, vous avez beaucoup souffert?) Et les Maures, vous les avez battus, n'est-ce pas? »

Ceux-ci s'apprêtaient de leur côté à recevoir le général en chef. Le 1er décembre, ils vinrent lui souhaiter la bienvenue. On voyait dès la veille, dans le massif boisé d'Anghera, des tentes blanchir çà et là comme des colombes éparses. Les Maures en sortirent le lendemain, un à un, d'un air indifférent, et, vers les deux heures et demie du soir, tombèrent en masse sur la division Echaguë, commandée, depuis la blessure de ce dernier, par le général Gasset. Les bataillons de Simancas, de Barbastro, des Arapiles, de Las Navas et deux bataillons de ligne du régiment du Roi et de Bourbon, soutinrent le feu et, rivalisant de bravoure et d'audace, repoussèrent l'ennemi, qu'on n'avait jamais vu si opiniâtre. Les divisions Zabala et Prim restèrent tout le jour en position, et ne furent point engagées. Quand les Marocains eurent disparu, un autre ennemi plus redoutable et plus lugubre se présenta voilé de son linceul. Secondé par le temps, qui était affreux, le choléra entra dans les tentes, où le soldat tremblait déjà sous le vent glacial et la pluie, et il emporta dans ses bras décharnés des centaines de cadavres. En un clin d'œil, l'hôpital de Ceuta fut encombré de ces malades au teint vert, qui ne faisaient que passer de la *cama* à la *camilla* (du lit sur le brancard). Cependant les Maures ne se lassaient pas. Le 9 décembre, ils attaquèrent les redoutes d'Isabelle II et du roi Francisco avec une furie extraordinaire. La première était défendue par trois compagnies du régiment d'infanterie de Castille. Trois autres compagnies du régiment de Cordoue gardaient la seconde. La masse ennemie, tombant des montagnes comme une avalanche, envahit les redoutes et franchit trois fois les fossés. Déjà on en était aux pierres, les fronts se touchaient et la bannière rouge, arborée sur les redoutes, annonçait le péril. A ce signal d'alarme, le général Zabala fit prévenir le général en chef et descendit aussitôt du Serrallo avec le reste de la première division et toute la seconde. Il était temps; les compagnies non engagées des régiments de Castille et de Cordoue, et le bataillon

des chasseurs de Figuières, ayant voulu faire une reconnaissance, allaient être noyés dans ces flots d'ennemis, qui semblaient sortir de terre. Les chasseurs des Arapiles, lancés en avant par Zabala, chargèrent les premiers, au cri de : *Viva la Reina!* (Vive la Reine!) Soutenus par le second bataillon de Castille et le premier de Savoie, ils culbutèrent l'ennemi, bien qu'il fût cinq fois plus fort.

Conduits par un chef en burnous rouge, qui montait un cheval magnifiquement harnaché, et dont quelques cavaliers, toujours en mouvement, portaient sans doute les ordres de groupe en groupe, les Maures revinrent bientôt à la charge. O'Donnell était arrivé et, dirigeant alors l'action, il fit avancer, pour les recevoir, le général Garcia et le brigadier Villar. Le premier était à la tête du bataillon de chasseurs d'Alba de Tormes et d'une compagnie de Cordoue, appuyés par le premier bataillon de Léon et le régiment de la Princesse. Villar menait les chasseurs de Figuières et une section de la garde civile. Tous ces corps chargèrent brillamment à la baïonnette, et, délogeant les Maures du bois, les rejetèrent assez loin. O'Donnell s'aperçut à ce moment que les Africains voulaient porter tout leur effort sur la droite. Il envoya avertir Zabala, et son aide de camp arrivait à peine auprès du général, que cinq à six mille fantassins maures et cent cinquante ou deux cents cavaliers débouchent de ce côté, en faisant un feu très-vif et poussant leurs clameurs ordinaires. En face du mont où s'élève la maison dite du Renégat, était posté le bataillon de Chiclana, qui ne put arrêter cette avalanche humaine. Il était refoulé par un choc terrible, quand le premier bataillon de Navarre et le second de Tolède, aux ordres du général Rubin et du comte de la Cimera, enlevés vigoureusement par le brigadier Mackena et le colonel don Francisco Ceballos, premier adjudant du général en chef, vinrent soutenir Chiclana et repousser les Maures. La baïonnette fit dans leurs rangs de si larges trouées, qu'ils hésitèrent d'abord et finirent par se débander et fuir de toutes parts. Le combat finit comme il avait commencé, aux cris de : Vive la Reine! et le corps de Prim, qui n'avait pas donné, reçut l'ordre de construire un chemin pour conduire l'armée à Tétuan. Le comte de Reus en avait déjà fait deux lieues, lorsque vingt bateaux à vapeur transportèrent de Malaga en Afrique le troisième corps d'armée, commandé par le général Ros de Olano.

Le 14 décembre, il était établi à une lieue et demie de Ceuta, dans un camp appelé de l'Immaculée-Conception. Vingt-quatre heures après, les Maures rendirent visite à ces nouveaux venus. Agitant des banderoles et secouant leurs burnous blancs, ils apparaissaient sur les pics comme des fantômes, déchargeaient leurs longs fusils, et fuyaient en criant avec leur accent guttural : « *Perros! perros!* (Chiens! chiens!) » Quelques volées de canon et la vue seule des baïonnettes des bataillons de l'Infant, de Baza, Ciudad-Rodrigo et Segorbe suffirent pour les disperser. Huit jours plus tard, ils étaient repoussés des redoutes d'Isabelle et de Francisco de Asis par le bataillon de Merida, et une grande tente blanche dressée au milieu du camp de la Conception apprenait lugubrement aux soldats que le choléra avait saisi Ros de Olano.

L'année 1859 finit par une algarade des Maures, qui se précipitèrent, le 30 décembre, sur les lignes du camp de la Conception, et les auraient forcées, sans la valeur du bataillon de Ciudad-Rodrigo, et elle commença par le combat de Castillejos. La vallée qui porte ce nom, entourée d'âpres montagnes soudées par des chaînons de granit à la sierra d'Anghera, borde le chemin de Tétuan. Deux constructions en ruines blanchissent seules dans cette solitude, au milieu des roseaux, des hautes herbes et des jasmins: une sorte de fort appelé le Petit-Château (*Castillejo*), d'où vint le nom de la plaine, et au sommet d'une colline un logis de marabout. Comme il était indispensable d'occuper ces montagnes, qui dominent la plaine où se dirigeait le chemin construit pour aller à Tétuan, O'Donnell donna l'ordre au général Prim de marcher en avant, et vint s'établir de sa personne, avec son état-major, vis-à-vis la case du marabout. Le premier jour de l'année 1860 était magnifique, et le plus radieux soleil allait éclairer la victoire des Espagnols. Le combat s'engagea vers les huit heures du matin. Tournant le dos à la mer, qu'on entendait mugir dans le lointain, et d'où partaient en grondant les boulets des vapeurs et des canonnières de la flotte, qui balayaient le rivage, les chasseurs de Vergara et le régiment *del Principe* gravirent lestement les hauteurs à gauche et en chassèrent les Maures à la baïonnette. Quelques compagnies de Cuença attaquaient pendant ce temps à droite l'ennemi,

fortement retranché dans des rochers presque inaccessibles, et l'en délogeaient aussi, malgré sa résistance.

Une fois maître des hauteurs, Prim fit avancer le reste de ses troupes et disposa l'artillerie de montagne de façon à favoriser leur descente dans la vallée, où les Maures l'attendaient en force et groupés par masses dans les taillis de palmiers nains et de mélèzes, à l'entrée de l'entonnoir que forme le fond de la plaine, et autour de la case du marabout. Le général en chef envoya l'ordre à Prim d'opérer la descente et d'enlever la case du marabout, tandis que le brigadier Serrano, suivi d'une batterie de montagne, chasserait les Maures du bois. Ces deux opérations s'exécutèrent au même instant avec facilité. La mitraille chassa, comme une volée d'étourneaux, les sauvages enfants d'Anghera des palmiers nains et des mélèzes, et l'avant-garde de Prim, composée du bataillon de Cuença à droite, des escadrons de hussards à gauche et des bataillons de Vergara, del Principe et de Luchana au centre, enleva au pas de course la position du Marabout. Un secours sur lequel n'avait pas compté le général en chef facilita cette dernière attaque. Les marins d'une frégate espagnole qui tirait des bordées sur la côte, avaient voulu voir l'ennemi de plus près. Ils s'étaient élancés à terre, et, commandés par Miguel Lobo, leur vaillant capitaine, avaient pris les Maures en flanc et rejoint leurs camarades au pied de la colline du Marabout. En y arrivant ensemble de deux points opposés, ces nobles fils de la patrie se donnèrent la main avec enthousiasme.

« Vive la marine! criaient les soldats de terre.

— Vive l'armée! répondaient les soldats de mer.

— Vive l'Espagne! vive la Reine! crièrent-ils ensuite tous ensemble[1]. »

L'action paraissait finie et la plaine de Castillejos conquise. Les Maures avaient disparu; ils ne tardèrent pas à revenir et à déployer dans la vallée leurs hordes innombrables. Ils étaient près de trente mille. Leurs cris sauvages étouffaient le bruit des clairons. Pendant qu'ils se précipitaient, comme une cataracte, sur l'infanterie, les

1. D. P. Ant. de Alarcon, *Diario de un testigo de la guerra de Africa*, p. 62, col. 2.

hussards de la Princesse couraient au galop à la rencontre de la cavalerie africaine, qui débouchait à gauche par un autre ravin. Ils la ramenèrent vivement, le sabre au dos, et firent flotter avec gloire leurs dolmans blancs; car, entraînés par leur ardeur et l'astuce de l'ennemi dans une mortelle embuscade, ils en revinrent par un chemin teint de leur sang. L'infanterie, de son côté, repoussa les kabylas maures; mais elles revinrent à la charge avec la fureur et l'impétuosité de leur nature, et cette fois le choc fut rude. Écrasés par le nombre, criblés de balles et sans chefs, car leurs deux colonels Pieltain et Salazar, grièvement blessés, avaient quitté le champ de bataille, les bataillons du Prince et de Vergara n'en pouvaient plus, le pied leur glissait dans le sang. Le bataillon de Cordoue, tenu en réserve, avance alors et tente de faire front; mais trop faible pour contenir l'ennemi, il va plier sous le poids de ces masses. Les officiers, placés à la tête de leurs soldats, et qui s'efforçaient de les retenir et de les encourager par leur exemple, tombaient un à un sous les balles. Dans ce moment suprême apparaît le général Prim. Il pousse son cheval au premier rang, et, pâle de rage, l'œil en feu, la bouche tordue, rugissant plutôt qu'il ne parlait, il prie, conjure, ordonne et menace en vain; le bataillon de Cordoue, fléchissant sous cette tempête de feu, cédait pas à pas, et l'ennemi avançait toujours. Prim voit flotter en cet instant un étendard que tenait un porte-drapeau de Cordoue. Une soudaine inspiration illumine ses traits. S'emparant de cette bannière, il la roule autour de son corps et crie d'une voix tonnante :

« Voilà le drapeau de la patrie! Soldats, voulez-vous le laisser prendre par les Maures? Voulez-vous laisser votre général mourir seul? Soldats, vive la Reine! »

En disant ces mots, il éperonne son cheval et se jette dans les rangs ennemis le drapeau déployé en main. Cordoue alors n'hésite plus : « Vive notre général! » Et à ce cri, tout le bataillon fond sur les Maures baïonnette baissée et suit l'étendard rouge et jaune. Cette charge désespérée n'aurait pas suffi cependant pour gagner la bataille; mais le général Zabala avait tout vu de ses hauteurs. Il descendit avec sa division. Le régiment de la Princesse, enlevé par O'Donnell lui-même, chargea de nouveau, et, pour ne plus revenir cette fois, les burnous blancs quittèrent Castillejos.

Après cette victoire si glorieuse pour les soldats et les généraux espagnols, l'armée, non sans échanger des balles avec les Maures, franchit le rio Admir et les dangereux défilés du cap Noir, et le 15 janvier elle se trouvait enfin dans la plaine de Tétuan, devant le fort Marti, qui ressemble à une mouette accroupie au milieu de la plage. L'armée ennemie, commandée par Muley-el-Abbas, planant toujours à l'horizon comme un sombre nuage, suivait le mouvement des Espagnols. Aux dernières pentes de la cordillère, elle essaya plusieurs fois de leur disputer le terrain. Le dernier effort fut terrible. Entourés tout à coup d'une nuée d'ennemis, Prim et le général en chef durent pousser le cri suprême : « *Adelante! adelante!* (En avant! en avant!) *A ellos!* (A eux!) » Les cornets de l'infanterie et de la cavalerie sonnèrent la charge, qui fut si belle, exécutée par les escadrons de Villaviciosa, les hussards de la Princesse et les bataillons de Simancas, Tolède, la Princesse, Savoie et Chiclana, qu'O'Donnell, enfonçant les éperons dans le flanc de son cheval, se lança d'enthousiasme au milieu des balles, en criant :

« Vive l'infanterie espagnole!

— Vive le général en chef! vive O'Donnell!

— Vive la Reine! reprit celui-ci en montrant le dernier retranchement des Maures occupé par Ros de Olano. »

Cette leçon ne leur suffit pas néanmoins. Le 24 janvier, une autre attaque générale eut lieu contre le camp espagnol situé à Guad-el-Gelu (le doux fleuve). Déployant ses nombreuses kabylas en forme de croissant, Muley-Abbas les précipite à la fois sur la droite des Espagnols, à la redoute de l'Étoile, et sur leur gauche, du côté de Tétuan, lui-même fond sur le centre avec les plus braves. L'artillerie tonne alors sur toute la ligne. Un épais nuage de fumée dérobe la vue des Africains. Lorsqu'il s'est dissipé, on les voit fuir dans toutes les directions; mais leur fuite n'est qu'une feinte. Revenant aussitôt en poussant des cris et en brandissant sur leurs têtes les espingoles plaquées d'argent, ils vont les décharger à bout portant sur les Européens. L'action menaçait de devenir longue et sanglante. Une imprudence des troupes nouvellement débarquées la décida. Emportée par la chaleur du combat, une guerilla du général Rios s'était lancée trop loin des lignes espagnoles à la poursuite de l'ennemi. Les cavaliers maures, s'en apercevant, tournent bride et

cernent cette poignée d'hommes pour les tailler en pièces. A cette vue, un bataillon de Cantabrie vole à leur secours à travers un marais où l'eau montait jusqu'à la ceinture. Le général Rios, de son côté, massait toutes ses forces pour le même objet. O'Donnell voit le péril et forme son plan en une seconde. Le général Galiano, commandant de la cavalerie, se dirigera à droite avec les deux escadrons de lanciers de Farnèse, une section du régiment de l'Albuera et l'escorte du général en chef, composée de carabiniers et de gardes civils à cheval. Il tournera les Maures, traversera les taillis et les marais, et tombera comme une bombe au milieu de l'armée marocaine.

Le général Ros de Olano avancera en même temps et se portera au secours de Rios. Le brigadier Morales de Rada, de la division compromise, appuiera le mouvement commencé par Cantabrie et secondera celui de la cavalerie, en chargeant lorsqu'elle chargera. L'artillerie enfin traversera tous les obstacles et ira foudroyer le front des Maures.

Ce plan s'exécuta avec une rapidité et un ensemble admirables. Le bataillon de Cantabrie avait formé le carré et résistait froidement à des forces vingt fois supérieures. Tous les corps furent dignes du drapeau qui les conduisait. A quatre heures du soir, on ne voyait plus d'ennemis. O'Donnell, entouré de ses lieutenants Ros de Olano, Rios et Prim, se fit présenter au quartier général ceux qui s'étaient le plus distingués dans la bataille. Parmi eux se trouvait un tout jeune homme, presque un enfant, dont la belle et douce figure était couverte de rougeur, et qui portait l'uniforme d'alferez (enseigne) des hussards de la Princesse. Le brigadier don Francisco Palomero, qui venait de remettre une bannière musulmane au général en chef, lui dit quelques mots à voix basse, et O'Donnell, appelant le jeune homme, s'écria d'un ton respectueux :

« Monseigneur. »

Portant la main à son shako, le jeune homme s'approcha, et le comte de Lucena reprit avec son accent vibrant et sympathique :

« Votre Altesse a fait aujourd'hui ses premières armes avec la vaillance qui est l'apanage de ceux qui portent le nom illustre d'Orléans. Elle vient d'ajouter un nouveau titre aux nombreux titres

de gloire de son illustre maison. Je me sens fier que Votre Altesse ait reçu le baptême de sang sous mes ordres, et honoré de vous nommer, Monseigneur, au nom de la reine d'Espagne, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Ferdinand. »

Le comte d'Eu attacha cette croix bien gagnée sur son dolman, aux applaudissements des cent officiers à cheval qui formaient le cercle de l'état-major.

On se battit encore avec les Maures, le 30 janvier, à Guad-el-Gelu, et le 4 février 1860, dans la plaine de Tétuan, au milieu des roseaux, des jasmins et des arbres en fleurs. Les volontaires catalans s'illustrèrent par leur bravoure dans ce dernier choc, puis Muley-Abbas s'enfuit avec les siens en murmurant : « C'était écrit! » et O'Donnell envoya, le 5 février, cette sommation à la cité maure :

« Au gouverneur de la ville de Tétuan :

« Vous avez vu votre armée conduite par les frères de l'empereur battue; son camp avec l'artillerie, les munitions, les tentes et tout ce qu'il contenait pris par les troupes espagnoles qui sont à vos portes et ont tous les moyens de détruire Tétuan en peu d'heures.

« Un sentiment d'humanité me fait seul adresser à vous.

« Rendez la place et vous obtiendrez des conditions raisonnables en ce qui touche vos personnes, vos femmes, vos propriétés, vos lois, vos coutumes.

« Vous devez connaître les horreurs d'un bombardement et les malheurs d'une ville prise d'assaut. Évitez-les à Tétuan, ou assumez sur vous la responsabilité du désastre qui la frapperait, ainsi que sa population.

« Je vous donne vingt-quatre heures pour prendre un parti. Ce délai passé, n'espérez d'autres conditions que celles qu'impose la victoire. »

L'ordre du jour suivant était lu le même jour aux troupes :

« Soldats, vous avez remporté hier une victoire complète en forçant l'ennemi dans ses retranchements et ses redoutes et prenant ses quatre camps avec les tentes et les bagages. Vous avez dignement répondu à ce qu'attendaient de vous la reine et la patrie, et avez porté très-haut la gloire et le nom de l'armée espagnole.

« Soldats, continuez la lutte avec la constance que vous avez

montrée contre les éléments dans ce rude climat et ce pays inhospitalier, jusqu'à ce que nous ayons forcé l'ennemi à demander grâce et à donner à l'Espagne une satisfaction complète. »

La réponse de Tétuan ne se fit pas attendre. Le drapeau blanc fut arboré à côté de l'étendard vert du prophète. Hach-ben-Amed (ou l'homme qui a fait le voyage saint de la Mecque) vint à la tente du *grand chrétien*, nom que les croyants donnaient à O'Donnell, et lui apprit qu'après leur défaite Muley-el-Abbas et Muley-Hamet, suivis de leurs principaux chefs, s'étaient arrêtés sur la grande place de Tétuan, et avaient dit au peuple :

« Les chrétiens sont à vos portes ; qui nous aime et qui est fidèle au sultan nous suive ! Nous ne pouvons défendre Tétuan, car Dieu a abandonné nos drapeaux. Laissons la ville déserte et vide ; que les chrétiens n'y trouvent plus que les murailles ! Que ceux qui voudront rester restent ; Dieu les jugera au grand jour ! »

Après cette déclaration, les émirs entrèrent dans le palais du gouverneur, chargèrent trente mules d'argent et d'objets précieux et prirent la route de Tanger, qui fut bientôt couverte par une longue caravane de chameaux, d'ânes et de mules, les plus riches familles émigrant avec les émirs. Les dernières kabylas étaient restées dans la sierra pour faire encore le coup de feu avec les chrétiens. Sur les deux heures du matin, la faim et le froid les poussèrent vers Tétuan, où ces fils du désert entrèrent comme une bande de loups. Ils croyaient la ville occupée par les Espagnols ; n'y trouvant personne, ils eurent tous la même idée, de prendre une revanche de leur défaite sur les juifs. Escaladant aussitôt les murs du nord, où est le quartier des Israélites, ils se précipitèrent dans les maisons juives le yatagan à la main, et la nuit voila de son ombre toutes les cruautés et les horreurs que peuvent commettre des hordes sauvages et exaltées par leur déroute et par le fanatisme. Tétuan se rendit après leur départ ; l'armée de la reine y entra le 6 février, et, dix-sept jours plus tard, O'Donnell, accompagné des généraux Garcia, Prim, Ustaritz, Quesada, d'un nombreux état-major et d'une escorte de deux cents cuirassiers, se rendait au pont de Buceja, situé à une lieue de Tétuan, où l'attendait Muley-el-Abbas pour une conférence. Une tente avait été dressée au milieu de la plaine. Muley-

Abbas et O'Donnell y entrèrent, suivis, le premier, de trois Maures, Aben-Abu, Mohamed-el-Jetib, le grand-vizir, et un autre vieillard à barbe blanche, El-Ezzebbi, le second de son interprète. On ne put s'entendre ce jour-là. O'Donnell voulait Tétuan; Muley-Abbas lui répondit que tous les Maures seraient morts avant qu'il fût cédé. Le bombardement de Larrache, le second port de l'Empire, ne les fit pas fléchir; cependant, après un choc assez vif dans la plaine de Vad-Ras, la paix fut conclue le 25 mars 1860. Par le traité signé d'O'Donnell et de Muley-Abbas, plénipotentiaires de leurs souverains, le sultan de Maroc cédait à perpétuité et en propriété absolue, à Sa Majesté Isabelle II, reine des Espagnes, tout le territoire compris entre Ceuta, la mer et les hauteurs de la sierra Bullones usqu'au barranco d'Anghera.

Le sultan s'obligeait à céder également à perpétuité, sur la côte de l'Océan à Santa-Cruz-la-Pequeña, un territoire suffisant pour former un établissement;

Il devait ratifier le plus tôt possible la convention de 1859, relative aux places de Mellila, El-Peñon et Alhucemas;

Payer une indemnité de guerre de vingt millions de douros;

Conclure un traité de commerce plaçant l'Espagne sur le pied des nations les plus favorisées;

Permettre aux missionnaires espagnols de s'établir à Fez;

Laisser résider le chargé d'affaires de la reine dans cette ville;

Et donner Tétuan en garantie du payement de l'indemnité.

Depuis cette expédition que suivit, au commencement de 1860, la tentative insensée d'Ortega, capitaine-général des Iles Baléares, dégradé pour avoir tenté un soulèvement absolutiste au nom du comte de Montémolin, fils de don Carlos, le drapeau espagnol a flotté un instant au Mexique à côté des drapeaux de France et d'Angleterre, et il se déploie aujourd'hui au Pérou et à Saint-Domingue, tenu bravement par l'Amiral Paréja et le général Gandara, qui justifient avec les soldats et l'escadre les nobles paroles de la reine :

« La conduite généreuse de l'armée et de la marine est l'un des plus nobles sujets d'orgueil pour la nation espagnole.

« La valeur de ses enfants, auxquels elle a confié la défense de son drapeau sur terre et sur mer, est toujours la même, malgré les souffrances. L'héroïsme de l'armée a surtout éclaté dans ces régions

lointaines où il a été soumis aux plus cruelles épreuves et où il a réveillé les sentiments de fraternité et de patriotisme dont sont toujours animés les habitants de nos anciennes provinces d'outre-mer. Les faits héroïques des uns et la noble loyauté des autres sont dignes des plus vifs éloges, que leur renouvelle ici mon cœur maternel. »

Comme Marie-Christine, sa mère, qui suivit si scrupuleusement pendant sa régence, les oscillations du pendule politique, Isabelle gouverne avec loyauté en reine constitutionnelle. Plus jalouse de faire le bonheur de son peuple que des conquêtes, elle vient de rapporter le décret du 19 mai 1861, qui incorporait le territoire dominicain à la patrie espagnole. Nous terminons à cette date (janvier 1865) notre histoire par son portrait dû à une plume espagnole[1], et que nous choisissons par ce motif; car l'éloge le plus doux aux princes doit être celui qui sort du cœur de leurs sujets.

« La reine dona Isabel II, grande, forte et belle, porte sur son visage et sur toute sa personne l'empreinte des qualités que nous avons déjà signalées chez elle. Dans son regard, tout à la fois doux et perçant, il est aisé de reconnaître à quel point elle est douée de cette faculté innée, dit-on, dans sa famille, de bien juger les visages à travers toute sorte de masques. Quelque chose de décidé dans son port et dans sa démarche témoigne chez elle de ce haut sentiment de sa dignité royale, ou plutôt de ce vif amour du pouvoir souverain que nous lui avons déjà attribué comme une suite nécessaire des circonstances par où sa vie a passé à travers tant d'orages. C'est d'ailleurs, dans l'intimité de la vie familière, une aimable et charmante femme, faite pour briller dans un salon autant que sur un trône. Elle parle couramment différentes langues étrangères, elle joue du piano et de la harpe. Elle chante d'une belle voix de mezzo-soprano, elle peint d'une manière distinguée. Agile aux exercices du corps, malgré un embonpoint précoce et héréditaire, hardie, intrépide même au besoin, elle sait manier avec grâce un cheval fougueux. Elle excelle à la danse, sa passion favorite de jeune femme, qu'elle a sacrifiée depuis à ses nouveaux devoirs de jeune mère. Ces devoirs, elle les remplit, dit-on, avec la tendresse la plus exaltée comme la plus assidue. On connaît la finesse de ses repar-

[1] Eugenio de Ochoa.

ties, l'esprit charmant de sa conversation ; il est pourtant à remarquer qu'elle déteste au plus haut point la moquerie. Le dédain, le sarcasme lui sont particulièrement désagréables. Jamais elle n'a fait un affront à qui que ce soit. Dans son intérieur, jamais elle ne demande un service sans ajouter quelque mot d'excuse, quelque parole gracieuse, comme pour enlever à sa demande les apparences d'un ordre. Jamais rien de hautain dans sa voix, ni dans son geste ; mais une dignité calme, réfléchie, qui impose bien autrement que la brusquerie ou les éclats. Aussi est-elle adorée de sa famille, de ses serviteurs, de toutes les personnes qui ont l'honneur de l'approcher.

« Voici encore un trait bien marquant de son caractère : la rancune, la haine lui sont absolument inconnues. C'est à ce point qu'on pourrait dire avec justesse qu'elle ne pardonne pas, car elle n'a ni le besoin ni l'occasion de pardonner : elle oublie, ce qui vaut mieux. Nous n'en citerons qu'une preuve, mais concluante. On se rappelle l'abominable attentat du curé Mérino [1]; jamais crime plus odieux par son objet, par ses moyens d'exécution, même par ses circonstances particulières, ne fut peut-être enfanté par le démon du régicide. Sa Majesté, nouvellement relevée de ses couches, se rendait au temple dans toute la pompe de la royauté, portant au front sa double couronne de reine et de mère. Elle allait, fière de ce titre nouveau, confiante dans l'amour de cette foule immense qui encombrait sur son passage les galeries du palais, présenter au Seigneur son enfant bien aimé; et l'assassin était un prêtre !... On se révolte autant à l'idée de ce forfait en lui-même qu'à celle de ses épouvantables détails. Eh bien ! au moment où elle se sentit blessée, son premier, son seul cri fut pour sa fille : *Sauvez ma fille !* s'écria-t-elle d'une voix que la tendresse maternelle faisait seule trembler. Puis, rassurée sur le sort de cette tête chérie, et alors que sa propre existence semblait être le plus sérieusement menacée, elle ne cessait de demander au ministre grâce pour son assassin. C'est encore un fait que de nombreuses indiscrétions, inspirées autant qu'excusées par une admiration bien naturelle à la vue de tant de clémence et de vrai courage, ont rendu public en Espagne.

1. Le 2 décembre 1852. Ce fanatique fut arrêté, condamné à mort et exécuté par le garrotte.

Jamais un malheureux ne s'est approché de la reine Isabelle sans emporter un secours ou une consolation. Sa bonté, sur ce point, va parfois jusqu'à la faiblesse : elle embarrasse souvent ses ministres. Sa générosité, l'une des grandes vertus des rois, est poussée au delà de toutes les bornes : c'est là le grand souci, le cauchemar perpétuel des intendants de sa maison. C'est d'ailleurs chez elle un mouvement irréfléchi, un élan du cœur plus fort que sa volonté. Sa générosité coule de source. Elle aime à donner, comme d'autres aiment à prendre. Toute enfant encore, elle se dépouilla un jour de ses souliers pour en faire aumône à une petite mendiante qui courait pieds nus auprès de sa voiture. Avant qu'on eût eu le temps de l'en empêcher, elle les lui jeta par la portière. Depuis qu'elle règne et gouverne, la liste civile, les revenus immenses de son domaine suffisent à peine à ses largesses toujours renaissantes[1]. Ajoutons que la charité y tient la part la plus large. Elle protége les lettres, elle encourage les arts en vraie petite-fille de Charles III. Dans cette belle et noble tâche, elle est puissamment aidée par le roi son époux. »

[1] Ajoutons, comme dernier coup de pinceau, à ce portrait si vrai l'acte de désintéressement de la reine, qui, plus généreuse que ses prédécesseurs, vient d'abandonner au trésor le domaine de la couronne.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

ESPAGNE MODERNE.

50.0 Paris. — Typographie de RENOU et MAULDE, rue de Rivoli, n° 144.

